





Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
University of Toronto

<https://archive.org/details/31761116487653>

A1
SS 215
918

62

L'Actualité LANGAGIÈRE LANGUAGE Update

VOLUME 4 | 1 | MARS/MARCH 2007

Terminologues, sortez de l'ombre! Calling All Terminologists!

Langue claire et simple : surmonter les obstacles à la littératie
Plain Language: Breaking Down the Literacy Barrier

« Literacy » et « information literacy »
"Literacy" and "Information Literacy"

« faire (du) sens »

Passive Voice: Always Bad?

Est-elle *membre fondateur* ou *membre fondatrice* ?

La renaissance d'une langue

Irish Terminology Planning

Les unités monétaires

Terminología de Reproducción Asistida

When the Eye-Gazing Party Ends in a Bump



Sommaire

Summary

Rédiger clairement et simplement : le Bureau de la traduction passe à l'action / Plain Language: The Translation Bureau Takes Action

Francine Kennedy, page 5

Le Bureau de la traduction s'est maintenant attelé à la tâche de mettre à la disposition de tous les communicateurs de la fonction publique les outils nécessaires pour écrire dans une langue claire et simple. / The Translation Bureau has now taken on the task of providing all communicators in the public service with the tools necessary for writing in plain language.

Terminologues, sortez de l'ombre! / Calling All Terminologists!

Elyse Gendron, page 7

Comment, au Canada, promouvoir la fonction terminologie et les échanges entre passionnés, qu'ils soient terminologues, professeurs ou gestionnaires? Avec un outil unique en son genre, le *Répertoire des terminologues au Canada*. Reconnaissance assurée. / What's the best way to promote terminology work and the exchange of ideas between terminology lovers in Canada, whether they be terminologists, professors or managers? With the only tool of its kind, the *Directory of Terminologists in Canada*. Recognition guaranteed.

Langue claire et simple : surmonter les obstacles à la littératie / Plain Language: Breaking Down the Literacy Barrier

Emmanuelle Samson et/and Heather Matsune, page 9

Pour se faire comprendre du grand public, on n'a pas à écrire dans une langue puérile ou simpliste. Il s'agit plutôt d'allier mots courants, bonnes techniques de rédaction, logique, concision et présentation agréable. / Communicating with the general public does not mean writing in a childish or simplistic manner. If you use everyday words, proper writing techniques, logic, conciseness and a clear layout, people will understand.

« Literacy » et « information literacy » / "Literacy" and "Information Literacy"

Camilo Roumer, page 15

Voici un bon tour d'horizon de ce que les dictionnaires — anglais, français et bilingues — et divers organismes proposent pour définir ou rendre la notion de *literacy* et les nombreux termes apparentés. / This article provides an interesting overview of what English, French and bilingual dictionaries and various organizations are proposing to define or render the term "literacy" and various related terms.

Mots de tête : « faire (du) sens »

Frédéric Leroux fils, page 20

Laissons aux universitaires l'expression *faire sens*, jugée jargonneuse par l'auteur, au profit du tour québécois *faire du sens*, le moindre de deux mots. / The expression *faire sens*—jargon, according to the author—should be left to academics; preference should be given to the Quebecois variation, *faire du sens*, it being the lesser of two evils.

Passive Voice: Always Bad?

Frances Peck, page 22

Often, the passive voice clumsily inverts the logical order of ideas in a sentence, making it confusing; in Sheridan Baker's words, it "puts the cart before the horse."

Sometimes, however, this works stylistically. / Souvent la voix passive n'est qu'une inversion maladroite qui rend confus l'ordre des idées dans la phrase : elle met la charrue devant les bœufs. Ce qui parfois a cependant des vertus.

Est-elle membre fondateur ou membre fondatrice ?

Jacques Desrosiers, page 24

Membre a-t-il un féminin? Pourquoi *Bombardier* mais *la General Motors*? Peut-on *desservir* des marchés? Faut-il mettre une virgule après *par exemple*? Que veut dire *commémoratif* de? Le point de vue de notre chroniqueur. / Does *membre* have a feminine version? Why does French refer to *Bombardier* without an article, but *la General Motors* (with an article)? What does *commémoratif* de mean? Our columnist has his say.

La renaissance d'une langue

Nicole Ouimet, page 28

Il y a plus de 400 ans, la langue irlandaise était interdite en sol irlandais par l'Angleterre et bannie des écoles. Aujourd'hui, grâce à l'acharnement de plusieurs et à une loi sur les langues officielles, elle renaît de ses cendres. / More than 400 years ago, use of the Irish language was prohibited on Irish soil by the British and banned from schools. Today, thanks to the efforts of a number of people and an official languages act, it is rising from the ashes.

Irish Terminology Management

Helena Ní Ghearáin, page 30

Work on terminology in Ireland started in 1922 in the Irish Parliament's translation unit, which was in charge of translating legislation written in English. Much later, an organization responsible for the standardization of Irish terminology was created. / Le travail terminologique en Irlande a commencé dès 1922 au sein du service de traduction du Parlement irlandais chargé de traduire les lois rédigées en anglais. Beaucoup plus tard a été créé un organisme responsable de la normalisation terminologique en irlandais.

Traduire le monde : les unités monétaires

André Racicot, page 32

Les monnaies se divisent, se symbolisent, se pluralisent et se rebaptisent. L'important est que les lecteurs s'y retrouvent. / Currencies can be divided, pluralized and represented as symbols; sometimes, they are even renamed. What counts is that readers understand what is meant.

El Rincón Español: Terminología de Reproducción Asistida

Irma Nunan, página 33

Hoy en día los científicos de todo el mundo han logrado grandes avances en el proceso reproductivo humano gracias a las técnicas de reproducción asistida, las cuales tienen como objetivo resolver todos aquellos problemas relacionados a la infertilidad.

Wordsleuth: When the Eye-Gazing Party Ends in a Bump

Katherine Barber, page 36

Barber presents the cream of the crop of new words from 2006. The most prolific fields were technology, fitness, health and romance, specifically, the never-ending search for a perfect soulmate. Also noted was the waning of the *gerund* modifier. / Bilan de la récolte de 2006. Les domaines les plus fertiles? La technologie, le conditionnement physique, la santé et... l'éternelle recherche de l'âme sœur. Par ailleurs, le gérondif en a pris un coup.



Mot de la rédaction

Les dernières statistiques sur l'analphabétisme au Canada ont de quoi surprendre en ce début du 21^e siècle. Le Bureau de la traduction en prend acte et met à la disposition de l'administration fédérale des outils qui l'aideront à communiquer dans une langue claire et simple – efficacité oblige – avec la population canadienne : trucs et astuces dans le *Coin linguistique du gouvernement du Canada* et articles dans *L'Actualité langagière*, entre autres initiatives. Pour garantir la limpidité d'un message, il suffit parfois de peu de choses, comme le recours modéré à la voix passive ou le choix du mot juste pour traduire un terme pointu comme *literacy*. En Irlande, ce sont d'autres facteurs, tout aussi louables, qui motivent les efforts déployés pour revitaliser la langue irlandaise et promouvoir son usage dans la société moderne : état des lieux. Coup d'œil également sur les mots nouveaux qui ont retenu l'attention des lexicographes du *Canadian Oxford Dictionary* en 2006, sur la terminologie des techniques de reproduction assistée (en anglais, en français et en espagnol) et sur quelques points de langue embêtants.

Vous êtes terminologue et vous exercez au Canada? Sortez de l'ombre! Inscrivez-vous au *Répertoire des terminologues au Canada*, officiellement lancé en février au Grand rendez-vous des terminologues à Montréal. Vous contribuerez ainsi à la reconnaissance de la profession, ce qui *fait bien du sens*... Qui sait, un jour, pourrons-nous peut-être attribuer une valeur monétaire précise à la fonction terminologique, que ce soit en dollars, en euros, en yens, en wons...

À noter que le Carnet techno fait temporairement relâche.

A Word from the Editor

Translation: Johanna Kratz

The latest statistics on illiteracy in Canada are not what we might expect at the beginning of the 21st century. The Translation Bureau is facing up to the reality of the situation and providing the federal government with tools to help it communicate effectively with the Canadian public, using plain language. These tools include articles in *Language Update* and the tips and hints found on the *Language Nook of the Government of Canada* site. Sometimes it takes very little—using the passive voice sparingly or choosing the right word to translate a specific term such as *literacy*—to ensure that a message is clear. Meanwhile, in Ireland, as *Language Update* will reveal, other just as commendable factors are at the heart of efforts to revitalize the Irish language and promote its use in modern society. This issue also features an overview of the new words that caught the eye of *Canadian Oxford Dictionary* lexicographers in 2006, terminology from the field of assisted reproductive technologies (in English, French and Spanish) and some tricky language issues.

Are you a terminologist working in Canada? If so, it is time to come out of the shadows and register with the *Directory of Terminologists in Canada*, officially launched in February at the Grand rendez-vous des terminologues in Montreal. By doing so you will be promoting the recognition of your profession. What could make more sense (*faire du sens*)? Who knows? One day, we might be able to place an exact monetary value on the terminology function, be it in dollars, euros, yen or won.

Tech Files is taking a temporary break.

Martine Racette, rédactrice en chef/Editor

Nos collaborateurs Our Contributors

Katherine Barber is editor-in-chief of *The Canadian Oxford Dictionary* and author of *Six Words You Never Knew Had Something to Do with Pigs*, a book of word histories. / **Katherine Barber** est rédactrice en chef du *Canadian Oxford Dictionary* et auteur de *Six Words You Never Knew Had Something to Do with Pigs*, un recueil d'histoires de mots.

Jacques Desrosiers, évaluateur au Bureau de la traduction, principal coordonnateur de la deuxième édition du *Guide du rédacteur* parue en 1997 et rédacteur en chef adjoint de *L'Actualité langagière*. / **Jacques Desrosiers**, an evaluator with the Translation Bureau, is principal co-ordinator of the second edition of the *Guide du rédacteur*, published in 1997, and assistant editor of *Language Update*.

Elyse Gendron est agente de projets à la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction; elle fait partie de l'équipe des réseaux nationaux et s'occupe, entre autres, du dossier autochtone. / **Elyse Gendron** is a project officer with the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate, where she is a member of the national networks team and looks after the Aboriginal file, among others.

Frédérin Leroux fils, collaborateur assidu, est un ancien traducteur de la Direction de la traduction parlementaire et de l'interprétation du Bureau de la traduction; il est maintenant à la retraite. / One of our regular contributors, **Frédérin Leroux fils** is a former translator with the Translation Bureau's Interpretation and Parliamentary Translation Directorate; he is now retired.

Heather Matsune is a linguistic adviser on the Translation Bureau's English Linguistic Services team, which is responsible for the *Language Nook of the Government of Canada*. / **Heather Matsune**, conseillère aux Services linguistiques anglais du Bureau de la traduction, fait partie de l'équipe de rédaction du *Language Nook of the Government of Canada*.

Helena Ní Ghearáin is a Ph.D. student at the University of Limerick, Ireland. Her thesis title is *Athnuachan Foclóra sa Ghaeilge: Pleanáil, Údarás, Cumhacht* [Lexical Modernisation in Irish: Planning, Authority, Power]. She is currently in receipt of a postgraduate scholarship from the Irish Research Council for Humanities and Social Sciences. / **Helena Ní Ghearáin** est étudiante au doctorat à l'université de Limerick, en Irlande. Sa thèse a pour titre *Athnuachan Foclóra sa Ghaeilge: Pleanáil, Údarás, Cumhacht* (Modernisation de la langue irlandaise : la planification, l'autorité, le pouvoir). Elle a reçu une bourse de troisième cycle du Irish Research Council for Humanities and Social Sciences (conseil irlandais de recherche en sciences humaines et sciences sociales).

Irma Nunan is a terminologist with the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate. She is responsible for updating the Spanish component of TERMIUM*. / Terminologue à la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction, **Irma Nunan** est responsable d'enrichir le contenu espagnol de TERMIUM*.

Nicole Ouimet, terminologue et conseillère aux Services linguistiques français du Bureau de la traduction, fait partie de l'équipe de rédaction du *Coin linguistique du gouvernement du Canada*. / **Nicole Ouimet** is a terminologist and linguistic adviser on the Translation Bureau's French Linguistic Services team, which is responsible for the *Coin linguistique du gouvernement du Canada*.

Frances Peck is a Vancouver-based writer and editor. She has taught grammar, writing and editing for over two decades for the University of Ottawa, Douglas College, Simon Fraser University and countless government and private sector organizations. / **Frances Peck**, rédactrice et réviseure, travaille à Vancouver. Elle a enseigné la grammaire, la rédaction et la révision à l'Université d'Ottawa, au Collège Douglas, à l'Université Simon Fraser et dans de nombreux organismes du gouvernement et du secteur privé.

André Racicot, traducteur-conseil du Bureau de la traduction auprès du ministère des Affaires étrangères, diplômé en science politique et polyglotte. Il anime la populaire série d'ateliers *Traduire le monde* au Bureau de la traduction. / A Translation Bureau translator and language adviser with the Department of Foreign Affairs, and a political science graduate who speaks several languages, **André Racicot** gives several workshops in the popular Translation Bureau series *Traduire le monde*.

Camilo Roumer is with the Human Sciences Division of the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate. He works mainly in the fields of public administration and political science. / **Camilo Roumer** fait partie de la Division des sciences humaines de la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction. Il s'occupe principalement des domaines de l'administration publique et des sciences politiques.

Emmanuelle Samson, conseillère aux Services linguistiques français du Bureau de la traduction, fait partie de l'équipe de rédaction du *Coin linguistique du gouvernement du Canada*. / **Emmanuelle Samson** is a linguistic adviser on the Translation Bureau's French Linguistic Services team, which is responsible for the *Coin linguistique du gouvernement du Canada*.

Abonnement (\$52-4/4-1)

1 an (12 numéros) et 1 an (12 numéros) (12 \$4 4-1)

Le prix de vente
12 \$4 4-1

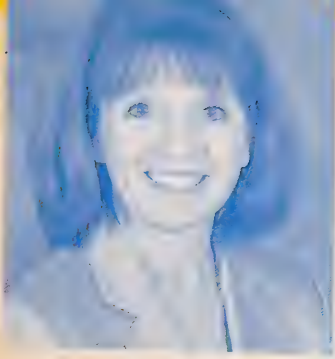
Published by the Government of Canada, 1200, rue des Champs
Élysées, Ottawa, Ontario K1P 6K7. Published by the
Government of Canada, 1200, rue des Champs Élysées, Ottawa, Ontario K1P 6K7.

Subscription Rates (\$52-4/4-1)

1 year (12 issues) and 1 year (12 issues) (12 \$4 4-1)

The price of sale
12 \$4 4-1

Published by the Government of Canada, 1200, rue des Champs
Élysées, Ottawa, Ontario K1P 6K7. Published by the
Government of Canada, 1200, rue des Champs Élysées, Ottawa, Ontario K1P 6K7.



Le mot de la P.-D. G.

A Word from the CEO

Rédiger clairement et simplement : le Bureau de la traduction passe à l'action

Offrir des services fiables, opportuns et accessibles dans un souci d'efficacité, d'économie et d'équité.

N'est-ce pas là le rôle des multiples organisations du gouvernement du Canada? Au quotidien, les fonctionnaires fédéraux mettent leurs compétences au service de leurs concitoyens pour contribuer au bon fonctionnement de l'appareil gouvernemental. Pour nous, langagiers, ces compétences s'exercent plus particulièrement au moyen de la communication.

Quel outil puissant et merveilleux que la communication, pour qui sait en exploiter toutes les facettes! Disons plutôt « outil essentiel », car sans communication, le gouvernement serait complètement paralysé. De là l'importance de bien maîtriser cet outil et de trouver des moyens concrets pour faire efficacement notre travail de communicateurs. C'est dans cette optique que le Bureau de la traduction a décidé de faire activement la promotion d'une technique qui permet aux langagiers et aux autres communicateurs de transmettre efficacement de l'information : la langue claire et simple.

Cette technique consiste à organiser l'information, tant visuellement que par son contenu, pour que le lecteur la comprenne et qu'il soit en mesure d'exercer ses droits et de respecter ses obligations. Car, ne l'oublions pas, l'action et le résultat sont les véritables objectifs de toute communication.

Plain Language: The Translation Bureau Takes Action

Translation: Lesley Warren

To provide reliable, timely and accessible services in the interest of efficiency, economy and fairness

Isn't this the role of Government of Canada organizations? Every day, federal public servants use their skills to benefit their fellow citizens and help the government run smoothly. And as language professionals, our job is to use our skills to meet the government's communications needs.

Communication is an amazing and powerful tool for those who can make the most of it. But not only is it powerful, it is central to government operations—without communication, the public service would completely shut down. That is why we must master this tool and find ways to communicate effectively. The Translation Bureau is doing its part by actively promoting a technique that makes it easier for language professionals and other communicators to get their messages across: plain language.

This technique involves organizing a document—in terms both of content and layout—in a way that enables readers to easily understand the information presented and, consequently, to exercise their rights and fulfill their obligations. Remember: successful communications generate action and results.

La clé est de savoir équilibrer les besoins de l'organisation et ceux du lecteur. Simple, direz-vous? Connaissez-vous bien les capacités de lecture des gens à qui s'adressent vos documents? L'Enquête internationale sur l'alphabétisation et les compétences des adultes, réalisée en 2003, nous fait prendre conscience d'une dure réalité :

- **48 %** de la population canadienne, c'est-à-dire 12 millions d'adultes de 16 ans et plus, ont de la difficulté à comprendre les documents de l'administration publique. Chez les personnes âgées, le pourcentage grimpe à 82 %.
- **35 %** des Canadiens ont à peine les capacités de lecture qui leur permettent de fonctionner en société.

C'est donc dire que seulement 17 % de la population possède les capacités de lecture et de calcul requises pour traiter des textes au contenu complexe.

Un gouvernement qui veut offrir des services fiables, opportuns et accessibles dans un souci d'efficacité, d'économie et d'équité a tout à gagner à utiliser une langue claire et simple. En effet, la simplification des communications permettrait au gouvernement de se rapprocher du citoyen et de réaliser des économies substantielles en frais de fonctionnement. Avez-vous pensé à chiffrer le coût des communications ambiguës? Combien coûtent au contribuable les formulaires mal remplis, les demandes de renseignements inutiles, les rappels téléphoniques, les suivis, les erreurs du personnel et de la clientèle, les plaintes et les contestations sans fondement? Voilà qui porte à réfléchir et pousse à l'action.

Le Bureau de la traduction s'est déjà attelé à la tâche et entend devenir un leader en matière de langue claire et simple. Il a d'ailleurs mis en place les ressources qui lui permettront de mener son projet à terme. Au programme : liaison, sensibilisation et formation, création d'outils utiles à nos langagiers et à l'ensemble des communicateurs de la fonction publique. Ateliers, forums, conférences sont à prévoir. Dans le *Coin linguistique du gouvernement du Canada*, site accessible à tous les fonctionnaires fédéraux, des articles pratiques paraissent maintenant tous les mois sous la rubrique *Langue claire et simple*. *L'Actualité langagière* emboîte le pas avec une série d'articles, dont le premier paraît dans le présent numéro.

The key to plain language is striking a balance between the needs of the organization and those of the reader. Sounds simple, doesn't it? But do you know the literacy level of your readers? The 2003 International Adult Literacy and Skills Survey revealed a disturbing reality:

- **48%** of Canadians—12 million adults age 16 and over—have difficulty understanding government documents. Among seniors, this percentage skyrockets to 82%.
- **35%** of Canadians have only the basic literacy skills needed to function in society.

Translation: Only 17% of Canadians have the literacy and numeracy skills required to understand complex material.

A government that wants to provide reliable, timely and accessible services in the interest of efficiency, economy and fairness has everything to gain from using plain language techniques. In fact, if the government produced simpler texts, its messages would get through to more Canadians, thus generating major savings in operating costs. Have you ever wondered about the cost of poorly written or complicated documents? What is the cost to taxpayers of incomplete forms, unnecessary inquiries, telephone calls and other follow-ups, complaints, unfounded claims and errors made by staff and clients? The time for action is now.

For the Translation Bureau, the message couldn't be clearer, which is why the Bureau plans to become a leader in plain language. It has already acquired the resources it needs to liaise with other organizations, raise awareness, provide training and develop tools for its language professionals and all public service communicators. Workshops, forums and conferences are being planned. In addition, the *Plain Language* section of the *Language Nook of the Government of Canada*—available to all federal public servants—features monthly how-to articles. *Language Update* is also on board with a series of articles on plain language, the first of which is contained within these pages.

La présidente-directrice générale,


Francine Kennedy
Chief Executive Officer

Terminologues, sortez de l'ombre! Calling All Terminologists!

Elyse Gendron

Translation: Johanna Kratz

*Le Comité mixte sur la terminologie au Canada (CMTC) – un partenariat multisectoriel composé de représentants des universités, du secteur privé et du Bureau de la traduction dont la mission consiste entre autres à faire valoir la profession de terminologue – a créé le **Répertoire des terminologues au Canada**, une ressource unique qui contribuera à accroître la notoriété et le rayonnement de la profession au pays.*

*One of the goals of the Joint Committee on Terminology in Canada (JCTC), a multisectoral partnership made up of university, private sector and Translation Bureau representatives, is to promote the profession of terminologist in Canada. In pursuit of its mandate, the Committee has created the **Directory of Terminologists in Canada**, a one-of-a-kind resource that will help showcase the profession in Canada and make it better known.*

Après le dévoilement du prototype le 24 octobre 2006 au Centre de recherche en technologies langagières de Gatineau, le *Répertoire* était officiellement lancé à Montréal, le 8 février 2007, lors du Grand rendez-vous des terminologues organisé par l'Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec (OTTIAQ).

Following the October 24, 2006, unveiling of the prototype at the Language Technologies Research Centre in Gatineau, the *Directory* was officially launched at the Grand rendez-vous des terminologues, organized by the Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec (OTTIAQ) and held in Montreal on February 8, 2007.



Gabriel Huard

Dans un premier temps, Jean Delisle, professeur à l'École de traduction et d'interprétation de l'Université d'Ottawa, a donné avec tout le sérieux et l'humour qu'on lui connaît un aperçu de la genèse de la terminologie à laquelle il travaille. Puis Gabriel Huard, directeur de la Normalisation terminologique du Bureau de la traduction et président du CMTC, a raconté la petite histoire du Comité, pour ensuite céder la parole à Nycole Bélanger, consultante en gestion de services linguistiques et membre du CMTC. M^{me} Bélanger a offert aux soixante personnes présentes une visite en ligne du *Répertoire*, auquel Michèle Cossette, terminologue dans l'entreprise privée, s'est inscrite en direct.

Ceux et celles qui s'intéressent à la fonction terminologie au Canada – terminologues, professeurs, gestionnaires – sont fortement encouragés à s'inscrire au Répertoire au www.cmtc-termino.org. Une excellente façon de rendre la profession plus visible et de promouvoir les échanges entre passionnés! Il n'est pas exclu, d'ailleurs, que les terminologues de l'étranger soient un jour invités à se faire connaître par l'entremise du Répertoire.

Un grand pas vers une reconnaissance accrue de la profession vient d'être franchi! ■

Firstly, with his customary blend of humour and seriousness, Jean Delisle, who teaches at the University of Ottawa's School of Translation and Interpretation, gave an overview of the origins of terminology, a topic he is working on. Gabriel Huard, Director of Terminology Standardization at the Translation Bureau and Chair of the JCTC, spoke about the history of the Committee and introduced Nycole Bélanger. Ms. Bélanger, a language services management consultant and member of the JCTC, proceeded to give an on-line presentation of the *Directory* to the sixty persons in attendance who watched as Michèle Cossette, a terminologist in the private sector, registered on-line.

All those interested in terminology as it is practised in Canada, be they terminologists, teachers or managers, are strongly encouraged to register with the *Directory*, which can be found at www.jctc-termino.org. It is an excellent way to raise the visibility of terminology and to promote exchanges with other terminology buffs! One day, even terminologists from abroad might be asked to add their names to the *Directory*.

This was a major step towards obtaining greater recognition for the profession! ■



Nycole Bélanger

Langue claire et simple : surmonter les obstacles à la littératie

Plain Language: Breaking Down the Literacy Barrier

Emmanuelle Samson et/and Heather Matsune

Le lecteur qui n'a pas compris le sens d'un document n'aura pas reçu le message que souhaitait lui transmettre son auteur. C'est une évidence, direz-vous. Pour éviter ce problème, il aurait suffi de mieux rédiger. En effet, rien de plus facile pour nous, langagiers, que de jongler avec les mots : en plus d'y prendre plaisir, nous le faisons avec brio! Certes, nous n'avons pas à rougir d'une phrase élégante et grammaticalement correcte, mais la réalité est que nous avons souvent tendance à surestimer les compétences linguistiques de nos lecteurs ou même à oublier pour qui nous écrivons. Si nous ne faisons pas attention, nous pouvons nuire à la communication.

Les Canadiens veulent que nous communiquions avec eux de façon claire et directe... et c'est leur droit. Toutefois, bon nombre de rédacteurs ne se doutent pas que la littératie au Canada se porte plutôt mal. Dans les faits, selon l'Enquête internationale sur l'alphabétisation et les compétences des adultes (EIIA) réalisée en 2003, 48 % des citoyens âgés de 16 ans et plus, c'est-à-dire 12 millions de personnes, n'atteignent pas le niveau minimum de littératie requis pour fonctionner en société. Donc, lorsqu'à ce faible niveau de littératie s'ajoutent le jargon administratif et les idées confuses d'un grand nombre de documents gouvernementaux, la communication ne peut qu'échouer.

Définition de la littératie

Les faibles compétences des Canadiens en littératie constituent l'une des plus importantes barrières à la communication. Bien entendu, la littératie ne se résume pas à savoir lire et écrire. En fait, on l'évalue en déterminant dans quelle mesure les gens comprennent ce qu'ils lisent et peuvent ensuite utiliser l'information recueillie, à la maison, au travail et dans la collectivité. Par le fait même, on évalue dans quelle mesure ils peuvent atteindre leurs objectifs, acquérir de nouvelles connaissances et développer leur potentiel.

If a reader cannot understand a document, then the message of that document is not communicated. It's a simple enough concept on the surface. And, on the surface, the right response is to write better. It is easy for language professionals to get caught up in wordsmithing. We can't help it: it's fun, and we're good at it. Certainly, an elegantly turned and grammatically impeccable phrase is nothing to apologize for. But sometimes we expect our readers to have the same linguistic proficiency as we do, and sometimes we just forget who they are. Either way, if we're not careful, we can hinder communication.

Canadians want to be communicated with clearly and directly, and that is their right. What many writers do not recognize, however, is that the state of literacy in Canada is not what we would like to believe. According to the 2003 International Adult Literacy and Skills Survey (IALSS), 48% of the general population age 16 and over falls below the minimum level needed to function in society. That's 12 million Canadian adults. When those low literacy levels meet with the complex administrative jargon and vague rationale typical of so many government documents, communication fails.

Literacy defined

Low literacy levels are among the greatest communication barriers for Canadians. Of course, there is more to literacy than knowing how to read and write. It has to do with how well people understand and can then use printed information at home, at work and in the community. And, by extension, it has to do with how well they can achieve their goals and develop their knowledge and potential.

Étant donné que les informations écrites sont présentées sous diverses formes et exigent différentes aptitudes, l'EIACA distingue deux types de « littératie » :

Compréhension de textes suivis

- Comprendre et utiliser l'information de base qui figure dans des textes, comme des articles, des brochures et des manuels

Compréhension de textes schématiques

- Trouver et utiliser de l'information dans divers types de documents, comme des formulaires, des cartes et des graphiques

On a établi cinq niveaux de littératie :

Niveaux	Caractéristiques des individus
1	<ul style="list-style-type: none"> • Sont difficiles à joindre à l'aide de documents <p>Exemple de tâche réalisable : lire l'information sur un emballage d'analgésique</p>
2	<ul style="list-style-type: none"> • Peuvent lire, mais de façon limitée • Peuvent seulement comprendre un texte clair et simple • Peuvent exécuter une seule tâche à la fois <p>Exemple de tâche réalisable : lire et remplir une demande d'emploi dans un restaurant à service rapide</p>
3	<ul style="list-style-type: none"> • Lisent bien, selon le contexte • Ont toujours besoin de perfectionnement • Ont le niveau minimum pour fonctionner en société <p>Exemple de tâche réalisable : lire et assimiler des consignes figurant dans un manuel</p>
4 et 5	<ul style="list-style-type: none"> • Peuvent assimiler des informations complexes qui exigent des connaissances spécialisées

Because printed information comes in a variety of styles and can require a variety of skills, the IALSS broke down the umbrella term "literacy" into two categories:

Prose literacy

- Understanding and using basic information in texts, such as news items, brochures and manuals

Document literacy

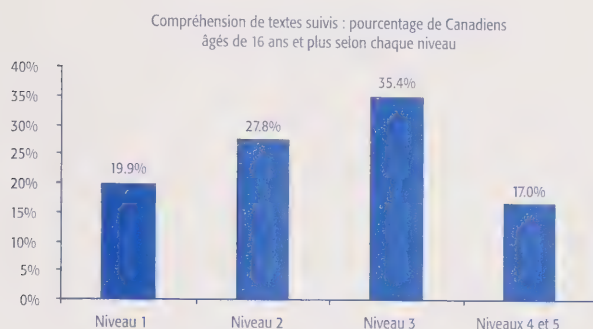
- Locating and using information in various formats, including application forms, maps and charts

Literacy is measured in five levels:

Level	Individuals at this level
1	<ul style="list-style-type: none"> • Are hard to reach with any kind of print <p>Example of ability: reading information on pain-killer packaging</p>
2	<ul style="list-style-type: none"> • Can read, but not well • Can deal only with text that is clear and simple • Can handle only one task at a time <p>Example of ability: reading and filling out a job application for a fast-food restaurant</p>
3	<ul style="list-style-type: none"> • Read well, depending on context • Need constant skill upgrading • Are at the minimum level to function in society <p>Example of ability: reading and processing instructions in a manual</p>
4 and 5	<ul style="list-style-type: none"> • Can process complex materials that require specialized knowledge

La littératie au Canada

Selon l'EIACA, de nombreux Canadiens n'arrivent pas à lire les textes les plus simples. En effet, près de la moitié des adultes n'atteignent pas le niveau 3, c'est-à-dire le niveau minimum requis pour la compréhension de textes suivis.



Source : Statistique Canada – N° 89-617-XIF au catalogue, Tableau 1.2

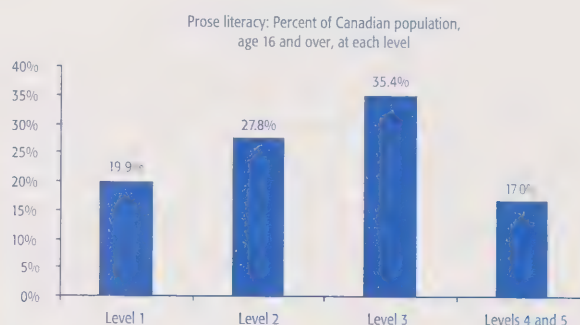
La scolarité est sans conteste un facteur déterminant du niveau de littératie. Selon l'EIACA, les notes obtenues pour la compréhension de textes suivis augmentent de façon constante pour chaque année d'études complétée, tant chez les jeunes que chez les adultes. Cela dit, bien qu'il existe un lien étroit entre la scolarité et la littératie, cette corrélation n'est pas systématique. En effet, quelque 20 % des diplômés universitaires ont des compétences de niveau 2 et environ 2 % ont un profil correspondant au niveau 1.

En outre, les compétences en littératie d'une personne peuvent diminuer si elle communique dans une langue autre que sa langue maternelle. La dualité linguistique du Canada et son ouverture à l'immigration sont des facteurs déterminants de cette réalité.

La situation professionnelle et l'âge entrent aussi en ligne de compte. En général, les personnes occupant des fonctions très spécialisées ont un niveau de littératie élevé. Mais le niveau de littératie tend à diminuer avec l'âge, ce qui pourrait expliquer pourquoi 82 % des

Literacy in Canada

According to the IALSS, many Canadians have trouble reading even the most basic type of texts. Close to half of adults come in below level 3, the minimum level, for prose literacy.



Source: Statistics Canada - Catalogue no. 89-617-XIE, Table 1.2

Obviously, education is crucial in determining literacy skills. Prose literacy scores for youth and adults increase fairly consistently for each additional year of schooling completed. That said, while the link between education and literacy is strong, it is not absolute: some 20% of Canadian university graduates still rank at level 2, and approximately 2% fit the level 1 profile.

Literacy is also affected when people communicate in a language other than their first. This is especially true in Canada, owing to its linguistic duality and openness to immigration.

Occupation and age also influence literacy proficiency. In general, highly skilled professions correspond with high literacy, but as age increases, literacy tends to decrease. That may explain why approximately 82% of Canadians aged 66 and over are at levels 1 and 2. It does not, however, explain why approximately 38% of Canadians between age 16 and 25 are at the lower levels.

Canadiens de 66 ans et plus se situent aux niveaux 1 et 2. Cela n'explique toutefois pas qu'environ 38 % des 16 à 25 ans se situent également à ces niveaux.

L'EIACA constate que les problèmes de littératie touchent toutes les strates de la société. Le niveau de littératie étant faible, il est à la fois alarmant et décourageant d'apprendre que la majorité des documents gouvernementaux exigent un niveau 3, 4 ou 5 de littératie. Des millions de Canadiens ne comprennent pas ce que le gouvernement leur demande et ne savent pas comment utiliser l'information qu'on leur transmet. La communication échoue, et il faut y voir.

La solution : la langue claire et simple

Pour faire tomber cet obstacle à la communication, il suffit de rédiger dans une langue claire et simple. Mais comment y arriver? Contrairement à la croyance populaire, il ne s'agit pas d'adopter un style puéril ou simpliste, ou encore d'aller à l'encontre des règles de la langue. Il s'agit plutôt d'énoncer un message de telle manière que la personne à qui il s'adresse ait de la facilité à lire, à comprendre et à utiliser l'information. En somme, il faut répondre aux besoins du destinataire par un vocabulaire courant, une présentation conviviale, de bonnes techniques de rédaction et un contenu logique et concis.

Un texte écrit clairement et simplement facilite la tâche de tout lecteur, quelles que soient ses capacités de lecture, parce qu'il lui permet d'extraire plus rapidement l'information recherchée. Pour qu'une communication soit réussie, elle doit toujours être claire, peu importe qu'elle s'adresse à un docteur en physique nucléaire ou à un élève du primaire. Et cela est d'autant plus important si elle s'adresse à des lecteurs dont le niveau de littératie est faible. Alors pourquoi rencontre-t-on encore des mots comme « indigence », « innocuité » ou « condition sine qua non » dans des textes destinés au grand public? Les statistiques le prouvent : tous les citoyens ne sont pas en mesure de comprendre ces termes.

The IALSS concluded that low literacy crosses all demographic groups. Given the high frequency of low literacy, it is both alarming and discouraging to learn that most government documents require literacy proficiency at level 3, 4 or 5. Millions of Canadians cannot understand what the government is trying to tell them, never mind what they are supposed to do with that information. Communication is failing. This is a problem.

Plain language is the solution

Plain language makes successful communication possible. Often misunderstood as a sort of linguistic dumbing down, plain language is really about putting the reader first. This does not mean adopting an overtly simplistic style, nor does it mean abandoning the conventions of language. What it does mean is putting together a message that the people you are writing for can easily read, understand and use. Appropriate vocabulary, user-friendly formatting and sound writing techniques are all musts for meeting readers' needs, and content must be logical and concise.

A document written in plain language makes information accessible to all your readers, no matter their literacy level, which makes it easier for them to do whatever it is they need to do. Whether addressing a nuclear physicist or an elementary school student, a message must be clear in order to be understood. Plain language becomes even more of a necessity when messages target people with low literacy. And although plain language may seem like a straightforward concept, words like *remuneration*, *innocuous* and *quid pro quo* still find their way into documents written for the general public. Given the IALSS statistics, it's a safe bet that not all Canadians are familiar with such terms.

Les avantages de la langue claire et simple

La rédaction en langue claire et simple n'offre que des avantages, tant pour les langagiers et les citoyens que pour le gouvernement. Si elle devenait pratique courante,

les langagiers

- seraient plus efficaces et atteindraient plus facilement leurs objectifs de communication;
- seraient plus productifs et économiseraient du temps et de l'argent;
- seraient mieux compris du grand public et amélioreraient la qualité des services offerts aux citoyens.

les citoyens

- auraient plus de facilité à lire, à comprendre et à utiliser l'information;
- pourraient plus facilement exercer leurs droits et respecter leurs obligations;
- économiseraient du temps et de l'argent et seraient plus satisfaits de la qualité des services.

le gouvernement du Canada

- serait en mesure de mieux adapter ses services aux besoins et aux attentes de la population;
- réduirait le coût de ses activités et améliorerait le rendement global de ses programmes;
- réduirait le coût total de ses opérations.

Benefits of plain language

There really is no downside to using plain language. Language professionals, the general public and the government would all benefit in different ways.

Language professionals would

- work more efficiently, more easily achieving their communication objectives
- increase their productivity, saving time and money
- be better understood by the general public, improving the quality of services offered to citizens

The general public would

- find it easier to read, understand and use information
- be better equipped to exercise their rights and meet their obligations
- save time and money and be more satisfied with service quality

The Government of Canada would

- be better able to adapt its services to the needs and expectations of the general public
- reduce program costs and improve overall performance
- cut operating costs

Les grands principes de la langue claire et simple

Comment écrire dans une langue claire et simple? C'est la question à laquelle nous répondrons dans les prochains numéros. Nous traiterons des trois principes de la langue claire et simple, soit la lisibilité, l'intelligibilité et l'utilisabilité des textes. En voici un avant-goût.

Lisibilité

Un texte lisible est un texte que le lecteur peut décoder facilement. En fait, la lisibilité concerne le vocabulaire, la structure syntaxique, la présentation, etc. Elle renvoie aux principes de rédaction indépendamment du sens du texte.

Intelligibilité

Qui dit intelligibilité dit clarté, pertinence, cohérence et cohésion. Ce principe concerne le choix de l'information, l'organisation du contenu, le découpage du texte et plusieurs autres facteurs liés au sens.

Utilisabilité

L'utilisabilité est étroitement liée à l'efficacité. Mais attention! un texte clair n'est pas nécessairement efficace. Le type de document choisi est-il adapté aux besoins des lecteurs? Les tâches demandées sont-elles concrètes, faciles à réaliser, divisées en étapes? Ce ne sont là que quelques-unes des questions que le rédacteur doit se poser pour savoir s'il a atteint l'objectif de la communication, car la finalité d'une communication est l'action et le résultat.

En somme, le langagier doit être conscient que la lisibilité, l'intelligibilité et l'utilisabilité sont des concepts qui vont de pair. Et que même s'il sait manier les mots, c'est le lecteur qui, au bout du compte, interprète le contenu d'un texte et ainsi juge son travail. ■

The three fundamental traits of plain language

This article has explained what plain language is and why it is important. Articles in the next three issues will address how to use it, based on the three fundamental traits of plain language: readability, intelligibility and usability. Here's a preview of what you'll find in the upcoming articles.

Readability

A readable text is one that a person can make sense of with minimal effort. Vocabulary, syntax and presentation are some of the elements that contribute to a document's readability. Basically, readability focuses on the writing rather than the meaning.

Intelligibility

The principles of intelligibility are clarity, relevance, coherence and cohesion. Anything to do with the message of the text falls into this category, including content and organization.

Usability

Usability is closely related to effectiveness. While a document could be perfectly clear, it still might not be effective. Is the type of document appropriate for the readers? Are the tasks concrete, easy to do and broken down into steps? Those are just some of the questions writers need to ask to determine whether they have achieved their objective. After all, the true tests of successful communication are the action and its result.

Language professionals need to recognize that readability, intelligibility and usability are closely related concepts and that there is more to good communication than words. Ultimately, the readers are the ones interpreting the message of a text and judging the writer's work. ■

« LITERACY » et « INFORMATION LITERACY »

“LITERACY” and “INFORMATION LITERACY”

Camilo Roumer

La Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction a récemment préparé une synthèse des recherches effectuées sur les termes « literacy » et « information literacy » à la demande de la Délégation générale à la langue française et aux langues de France. L'examen approfondi de termes apparentés, conjugué aux avis divergents des spécialistes, a passablement compliqué la tâche...

The Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate recently prepared a synthesis of research findings on the terms “literacy” and “information literacy” at the request of the Délégation générale à la langue française et aux langues de France. The in-depth study of related terms, combined with conflicting opinions of specialists, made the task fairly intricate...

Literacy

Le *Canadian Oxford Dictionary* (2004) définit ainsi le terme « literacy » :

1. *the ability to read and write.*
2. *competence in some field of knowledge, technology, etc. (computer literacy; economic literacy).*

Le *Gage Canadian Dictionary* (2000) propose presque la même définition :

1. *the ability to read and write.*
2. *minimal competence in any field: computer literacy.*

L'entrée du *Dictionnaire Robert & Collins Senior* (2002) illustre le flottement dans la recherche d'un équivalent français de « literacy » :

*[of person] fait de savoir lire et écrire;
[of population] degré d'alphabétisation...*

La définition s'est élargie :

[The] ability to identify, understand, interpret, create, communicate and compute, using printed and written materials associated with varying contexts. Literacy involves a continuum of learning to enable an individual to achieve his or her goals, to develop his or her knowledge and potential, and to participate fully in wider society.'

Literacy

The *Canadian Oxford Dictionary* (2004) defines “literacy” as:

The *Gage Canadian Dictionary* (2000) propounds a virtually identical definition:

The entry in the *Dictionnaire Robert & Collins Senior* (2002) illustrates the uncertainty surrounding the adoption of a French equivalent for “literacy”:

The definition broadened to encompass:

En français, « littératie » (ou « littéracie ») au Canada, et « littérisme » en France sont utilisés pour rendre « literacy » :

In French, “littératie” (or “littéracie”) in Canada, and “littérisme” in France are used to translate “literacy”:

La dernière révision du concept francophone d’alphabétisme est apparue (initialement au Québec) avec les termes « littératie » et, moins fréquemment, « littératies » [...] En France, le Journal officiel a publié en août 2005 une définition du terme « littérisme » : capacité à lire un texte simple en le comprenant, à utiliser et à communiquer une information écrite dans la vie courante. Le littérisme, conçu comme l’antonyme de l’illettrisme, serait ainsi un équivalent du concept anglais de literacy, couvrant aussi la numératie².

L’utilisation récente du terme « littératie » découle principalement du fait que dans nos sociétés modernes en constante mutation technologique et scientifique, le simple fait de pouvoir lire et écrire ne constitue plus un indicateur adéquat de la capacité des individus à traiter l’information dans leur quotidien. C’est pourquoi la littératie constitue en fait une redéfinition du concept d’alphabétisme mettant ainsi l’accent sur l’application quotidienne que font les individus de leurs capacités au sein de la société, plus particulièrement leurs capacités à traiter l’information écrite, qu’elle soit de nature numérique ou alphabétique³.

« Alphabétisme » est aussi couramment utilisé pour désigner la notion de « literacy » :

“Alphabétisme” is also frequently used to designate the concept of “literacy”:

Définition de l’alphabétisme	Literacy defined
L’Enquête internationale sur l’alphabétisation des adultes mesure l’alphabétisme en se servant de trois catégories de capacités de lecture : les capacités à l’égard de textes suivis, de textes schématiques et de textes au contenu quantitatif ⁴ .	The International Adult Literacy Survey (IALS) identifies three dimensions of literacy: prose literacy, document literacy and quantitative literacy. ⁴

Cette acception d’« alphabétisme » ne figure pas dans les dictionnaires français usuels. En effet, selon le *Nouveau Petit Robert* (2007), « alphabétisme » renverrait plutôt à la notion de :

This acception of “alphabétisme” does not appear in standard dictionaries. In fact, according to the *Nouveau Petit Robert* (2007), “alphabétisme” refers instead to a:

système d’écritures reposant sur un alphabet (opposé à écriture idéographique, syllabique).

Cependant, le *Dictionnaire universel francophone* (Hachette 1997) définit le terme apparenté « alphabète » comme suit :

However, the *Dictionnaire universel francophone* (Hachette 1997) defines the related term “alphabète” as follows:

Qui sait lire et écrire.

Selon la même source, l'adjectif « alphabétisé » qualifie :

According to the same source, the adjective "alphabetisé" describes:

une personne qui a reçu une alphabétisation.

De plus, « alphabétisme » se retrouve dans nombre de textes spécialisés pour désigner « literacy ».

Moreover, "alphabétisme" is used in a number of specialized documents as an equivalent for "literacy."

En français, « alphabétisme » et « analphabétisme » sont les termes généralement employés pour traduire « literacy » et « illiteracy », tandis qu'« alphabétisation » se réfère à l'« apprentissage de l'alphabétisme »⁵.

Bien qu'« alphabétisme » ne se retrouve dans aucun dictionnaire français courant, au sens de « literacy », il reste néanmoins le terme le plus usité pour rendre ce concept au Canada. Il a d'ailleurs un champ sémantique aussi étendu que celui de « littératie » et de « littérisme » :

« [...] L'alphabétisme va au-delà du seul savoir lire, écrire ou calculer. C'est aussi comprendre et être capable d'utiliser l'information requise pour bien fonctionner [dans la société]. L'alphabétisme suppose la compréhension, non seulement de la langue écrite, mais aussi de la langue parlée »⁶.

Although "alphabétisme" is not found in standard French language dictionaries in the sense of "literacy," it is still the term most commonly used in Canada to designate that concept. It is in fact as broad in meaning as "littératie" and "littérisme":

"... literacy means more than knowing how to read, write or calculate. It involves understanding and being able to use the information required to function effectively [in society]. Literacy involves comprehension and understanding – not only of the written word, but also of the spoken word."

Nos recherches confirment donc qu'« alphabétisme », « littératie » et « littérisme » sont des synonymes qui traduisent la notion de « literacy », soit la capacité de lire et d'écrire et, par extension, la capacité d'utiliser l'information requise pour bien fonctionner dans la société.

Hence, our findings confirm that "alphabétisme," "littératie" and "littérisme" are synonyms used to render "literacy," i.e. the ability to read and write and, by extension, the ability to use relevant information to function in society.

Dans son deuxième sens (*competence in some field of knowledge*), les équivalents français de « literacy » diffèrent selon le cas : « connaissance », « compétence », « maîtrise », « culture », pour ne citer que quelques exemples.

Depending on the context, different French equivalents are used to designate the second sense of "literacy" (*competence in some field of knowledge*), for example, "connaissance," "compétence," "maîtrise," "culture."

Information literacy

En anglais, les acceptions et la portée du terme « information literacy » varient selon les sources :

There are many different definitions of "information literacy" (also called "information competency" or "information fluency" by some practitioners) because the term is often confused with "computer literacy" and "bibliographic instruction." While there is a great deal of overlap among the three terms, "information literacy" is the more comprehensive. Perhaps the best succinct and comprehensive definition is: "the ability to locate, evaluate, and use information to become independent life-long learners."⁷

L'American Library Association (ALA) propose la définition suivante :

The ability to know when there is a need for information, to be able to identify, locate, evaluate, and effectively use that information for the issue or problem at hand (idem).

Le Chartered Institute of Library and Information Professionals (CILIP) donne celle-ci :

[. . .] knowing when and why you need information, where to find it, and how to evaluate, use and communicate it in an ethical manner.⁸

Aussi, la définition de l'expression apparentée « information-literate individual », que propose l'ALA, précise la notion :

An "information-literate individual" is able to determine the extent of information needed; access the needed information effectively and efficiently; evaluate information and its sources critically; incorporate selected information into one's knowledge base; use information effectively to accomplish a specific purpose; understand the economic, legal, and social issues surrounding the use of information, and access and use information ethically and legally.⁹

On constate qu'« information literacy » sert à désigner à la fois les *caractéristiques individuelles et les différentes initiatives qui permettent aux individus d'acquérir ces caractéristiques*¹⁰.

En français, « maîtrise de l'information », « culture de l'information » et « culture informationnelle » sont les termes les plus utilisés pour désigner le concept d'« information literacy ». Toutefois, selon Brigitte Juanals (citée dans un texte de Françoise Chapron)¹¹, ces termes ne sont pas synonymes. Elle établit une distinction entre la « maîtrise de l'information » ou « maîtrise de l'accès à

Information literacy

The English acceptations and the scope of the term "information literacy" differ from one source to another:

The American Library Association (ALA) provides the following definition:

The Chartered Institute of Library and Information Professionals (CILIP) offers this one:

The ALA's definition of the related term "information-literate individual" further describes the concept:

It is clear that the term "information literacy" is used to refer to [translation] *individual characteristics, as well as to the various initiatives that help individuals acquire these characteristics.*¹⁰

In French, "maîtrise de l'information," "culture de l'information" and "culture informationnelle" are widely used to render the concept of "information literacy." However, according to Brigitte Juanals (as quoted by Françoise Chapron),¹¹ these terms are not synonyms. She makes a distinction between "maîtrise de l'information" and "maîtrise de l'accès

l'information », la « culture de l'accès à l'information » et la « culture de l'information » ou « culture informationnelle » qui correspondent à trois degrés distincts de compétence en matière d'information. Ainsi, la notion de « maîtrise de l'information » ou « maîtrise de l'accès à l'information » renvoie nécessairement aux habiletés techniques et méthodologiques inhérentes au processus de recherche¹².

En conclusion, « culture de l'information » et son synonyme « culture informationnelle » traduisent bien « information literacy », soit l'ensemble de compétences indispensables à l'usage raisonné de l'information sous toutes ses formes¹³. *Ces compétences comprennent les capacités, savoirs et attitudes essentielles à l'identification de l'information, à la connaissance des sources d'information, à l'élaboration de stratégies de localisation et de recherche de l'information, à l'évaluation de l'information trouvée, à son exploitation, à sa mise en forme et à sa communication – le tout dans une perspective de résolution de problème*¹⁴. ■

à l'information, " "culture de l'accès à l'information" and "culture de l'information" or "culture informationnelle," which, according to her, designate three distinct levels of competency with respect to information. Therefore, "maîtrise de l'information" and "maîtrise de l'accès à l'information" refer inevitably to the technical and methodological abilities inherent in the research process.¹²

In conclusion, "culture de l'information," and its synonym "culture informationnelle" are appropriate French equivalents for "information literacy," namely, proficiency in making judicious use of any type of information.¹³ [translation] *This implies possessing the abilities, the knowledge and the mindset required to identify information, be acquainted with sources of information, develop strategies to locate and research information, evaluate the information, use it, format and broadcast it, from a problem-solving perspective.*¹⁴ ■

NOTES

- 1 UNESCO. *Literacy Assessment and Monitoring Programme*, 2006.
- 2 UNESCO. *Alphabétisation et alphabétisme, quelques définitions*, 2006.
- 3 Statistique Canada. *Littératie au Canada – Disparité entre francophones et anglophones – Une analyse des données de l'enquête internationale sur l'alphabétisation des adultes de 1994*.
- 4 Statistique Canada. *Personnes à risques: analyse socioéconomique de la santé et de l'alphabétisme chez les personnes âgées*, 2006. / Statistics Canada. *At risk: A socio-economic analysis of health and literacy among seniors*, 2006.
- 5 UNESCO. *Alphabétisation et alphabétisme, quelques définitions*, 2006.
- 6 Agence de santé publique du Canada. *Effets du niveau d'alphabétisme sur la santé des Canadiens et des Canadiennes*, 2003. / Public Health Agency of Canada. *How Does Literacy Affect the Health of Canadians?*, 2003.
- 7 ALA. *A Progress Report on Information Literacy: An Update on the American Library Association Presidential Committee on Information Literacy: Final Report*, March 1998.
- 8 CILIP. *Defining information literacy for the UK*, 2006.
- 9 ALA. *Information Literacy Competency Standards for Higher Education Association*, 2006.
- 10 Bulletin des Bibliothèques de France. *Nouveaux développements en maîtrise de l'information*, 2005.
- 11 Unité Régionale de Formation à l'Information Scientifique et Technique. *Culture et maîtrise de l'information : Articuler la réflexion Secondaire / Supérieur* – Françoise Chapron, 2006. urfirstinfo.blogs.com/urfirst_info/2006/05/culture_et_matr.html
- 12 Ministère de l'éducation, du loisir et du sport. *Actes du Séminaire franco-québécois – Poitiers – Les innovations en éducation – Les nouvelles technologies dans le domaine éducatif*, 1995.
- 13 Université Pierre et Marie Curie. *Éduquer à l'information-documentation en 6ème et en 2ème : regard sur les pratiques ordinaires des documentalistes de CDI*, 2003.
- 14 École de bibliothéconomie et des sciences de l'information de l'Université de Montréal. *Terminologie de base en sciences de l'information : volets 1 et 2*, 2006.



Mots de tête

Frédérin Leroux fils

« faire (du) sens »

(Les mots diversement tradges.com) Diversifant (Mots et langues, 11 79)

Il y a une trentaine d'années, Irène de Buisseret mettait les traducteurs en garde contre leur tendance à traduire « this idea makes sense » par « cette idée a du sens »¹. Elle qualifiait cette traduction de « fausse Française ». Il fallait plutôt dire « c'est une idée sensée, pleine de bon sens, raisonnable ». Et ce ne sont pas les dictionnaires de l'époque qui lui auraient donné tort, puisqu'ils ignoraient la tournure « avoir du sens ».

Aujourd'hui, « avoir du sens » figure dans la plupart des dictionnaires, et depuis pas mal de temps. Le *Grand dictionnaire encyclopédique Larousse* (1984) la donne, et le *Trésor de la langue française* (1988) aussi, mais il faut chercher à « signifier ». Le *Robert-Collins* rend « to make sense » par « avoir du sens », et le *Larousse* et le *Harrap's*, par « avoir un sens ». On trouve aussi, bien sûr, « ça n'a pas de sens ». Mais, sauf pour la forme négative, les exemples ne permettent pas de dire s'il s'agit du sens figuré. Quant aux ouvrages normatifs, comme les *Faux Amis*², ils se méfient encore de « cela a du sens » et proposent plutôt « cela se tient ». Et pourtant, les cas d'emploi au figuré ne sont pas rares. Je me contenterai de deux exemples, du site

du Sénat français : « nous savons parfois être conservateurs, quand cela a du sens » (séance du 24.01.97); « dire qu'un pays doit compter au maximum 60 000 habitants, cela a du sens dans certaines zones, mais strictement aucun dans d'autres » (séance du 23.03.99).

Nous employons d'autres tournures avec « sens » qui ne seraient pas linguistiquement correctes. Il y a quelques années, la ministre québécoise de la Francophonie se faisait gourmander pour avoir osé dire que l'apologie de l'ex-maire de Montréal en faveur de l'anglais ne faisait aucun sens. Mais que lui reprochait-on, au juste? vous demandez-vous. De s'être opposée à ce qu'on déroule le tapis rouge pour l'anglais? Non. Tout simplement d'avoir employé un anglicisme.

Heureusement qu'il s'est trouvé quelqu'un pour se porter à la défense de la Ministre. Claude Poirier, responsable du futur *Trésor de la langue française au Québec*, rappelle que si les ouvrages correctifs québécois condamnent « ne pas faire de sens » (et son pendant « faire du sens »), ils ne disent rien de « ne faire aucun sens » : « ce qui est tout de même différent »³, ajoute-t-il. J'avoue que je ne suis pas sûr de voir la nuance.

La voyez-vous? Quoi qu'il en soit, dans sa défense, il se contente de deux exemples avec « aucun », dont celui-ci du linguiste André Martinet : « La notion de message intermédiaire ne faisait aucun sens ».

Les exemples avec « aucun » ne manquent pas. Le linguiste Claude Hagège l'emploie : « *baby-foot*, inventé en France à partir de mots anglais, et ne faisant aucun sens pour un anglophone »⁴. Un professeur de la Sorbonne : « Les éditions de 1728 portent *il en avait oublié*, qui ne fait aucun sens »⁵. Ainsi qu'un romancier : « ce résumé ne faisait aucun sens »⁶. Enfin, je l'ai entendu dans le film *Le profit et rien d'autre*, du cinéaste haïtien Raoul Peck : « ça ne fait plus aucun sens ». Claude Hagège emploie aussi une variante : « la notion de faute d'orthographe ne faisait pas grand sens »⁷.

À la lumière de ces exemples, on peut se demander si le simple ajout d'un qualificatif (« aucun », « grand ») suffit pour rendre correcte la tournure avec « faire »? Et faute d'un qualificatif, l'usage québécois « ne pas faire de sens » serait fautif? C'est ce que semble croire Claude Poirier, puisqu'il ne tente pas de défendre cet usage.

Ce qui me laisse perplexe, et vous aussi peut-être. Pour tenter d'y voir un peu plus clair, passons en revue quelques exemples où « sens » est employé presque à toutes les sauces.

Comme si on se prenait pour Dieu, on n'hésite pas à créer du sens : « comme dans *M. le Maudit*, la traque crée du sens »⁸. Ou à en produire : « les quotas ne produisent de sens qu'au regard des programmes dits de stock »⁹. Voire à *refaire du sens* : « l'individu n'a plus alors qu'un recours : refaire du sens à partir de ses blessures qu'il amplifie »¹⁰.

L'emballlement pour « sens » est tel qu'on en arrive à oublier l'article : « les franchissements répétés des limites entre centre et périphérie d'une ville donnent sens à nos vies »¹¹; « les personnages de *Remise de peine* donnent sens à cette remarque de Patoche »¹²; « cette musique prendra sens, elle deviendra lentement paroles »¹³.

Et avec le tour *faire sens*, l'article semblerait presque de trop : « l'intonation est quelque chose qui fait sens »¹⁴; « les bruits, les phénomènes les plus grotesques faisaient sens »¹⁵; « l'apparence des êtres et des choses, seule susceptible de faire sens »¹⁶; « nous l'avons appelé *culturel* pour que cela fasse immédiatement sens pour le plus grand nombre »¹⁷; « puisque rien ne fait sens *a priori*... »¹⁸.

Devant un tel engouement, il est curieux que si peu de dictionnaires enregistrent cette locution. Le *Petit Robert*, depuis 1993, la définit ainsi : « avoir un sens, être intelligible ». Et le *Robert-Collins Super Senior* de 2000 la traduit par « to make sense ». Le *Grand Robert* quant à lui continue de l'ignorer...

Sauf exception, *faire sens* est rare au Québec. Nous préférons « faire du sens ». Tournure qui, vous le savez

déjà, est condamnée, par le *Colpron*¹⁹, Marie-Éva de Villers²⁰, Guy Bertrand²¹ et Paul Roux²². Alors qu'on pourrait croire que c'est un usage populaire, l'auteur du *Québécois instantané* y voit un « anglicisme d'universitaire »²³! À mon sens, c'est bien davantage « faire sens » qui serait un tic d'universitaire.

On trouve d'autres condamnations ou mises en garde sur Internet. Mais plusieurs milliers d'exemples aussi, dont une bonne proportion sur des sites autres que québécois ou canadiens. D'un quotidien suisse : « cette résistance qui fait du sens » ; d'un blogueur français : « c'est malheureux, mais ça fait du sens » ; du Centre de media indépendant de Marseille : « ça fait du sens docteur » ; etc. Les occurrences de la forme négative sont nettement moins nombreuses, mais il y en a, dont celle-ci : « Certaines dispositions ont été supprimées, alors qu'elles ne font pas de sens », tirée d'un projet de loi du gouvernement du Luxembourg.

On le voit, la tournure « québécoise » se répand. On peut se demander pourquoi, d'ailleurs, puisqu'il est quand même plus simple de dire que telle chose a du sens (ou n'a pas de sens). Il faut croire que « faire » ajoute un petit quelque chose de sérieux, de réfléchi, peut-être. Bien sûr, on peut y voir l'influence de l'anglais. À ce moment-là, pourquoi cette influence n'est-elle jamais évoquée dans le cas de « faire sens »? C'est pourtant encore plus près de « to make sense »...

Parlant de « faire sens », en combinant divers temps du verbe, on obtient presque un quart de million d'occurrences sur Internet, alors que les mêmes combinaisons avec « du » n'en récoltent que 30 000 (condamnations et mises en garde comprises). Certes, je n'aime pas

le tour québécois, mais si on m'obligeait à choisir entre les deux (j'allais dire entre ces deux maux), je crois que j'opterais pour le tour québécois. Le côté jargonneux de l'autre me déplaît. Aussi, je préfère le laisser aux philosophes et aux linguistes, aux universitaires, quoi. D'ailleurs, je ne me souviens pas avoir vu de cas où « faire sens » était employé au figuré. C'est probablement par les sens propre et figuré que les deux usages continueront de se démarquer. ■

NOTES

- 1 *Guide du traducteur*, Ottawa, ATIO, 1971, p. 35 (*Deux langues, six idiomes*, p. 24).
- 2 Jacques Van Roey et coll., *Dictionnaire des faux amis français-anglais*, 2^e éd., Duculot, 1991.
- 3 *Le Devoir*, 21.02.03.
- 4 *Le français et les siècles*, Seuil, coll. Points, 1989, p. 127 (v. aussi p. 76).
- 5 Frédéric Deloffre, in Marivaux, *Journaux et œuvres diverses*, Garnier, 1969, p. 575.
- 6 Pascal Lainé, *Monsieur, vous oubliez votre cadavre*. Éditions Ramsay, 1986, p. 145 (exemple qui m'a été signalé par un collègue, Philippe Blain).
- 7 *op. cit.*, p. 274.
- 8 Edwy Plenel, *Le Figaro littéraire*, 12.12.02.
- 9 Serge Regourd, *L'Exception culturelle*, (Que sais-je?, 2002, p. 45).
- 10 Pascal Bruckner, *La Tentation de l'innocence*, Poche, 1996, p. 139.
- 11 Jean Viard, *Penser les vacances*, Actes Sud, 1984, p. 10.
- 12 Bertrand Poirot-Delpech, *Le Monde*, 15.01.88.
- 13 Claude Duneton, *La mort du français*, Plon, 1999, p. 17.
- 14 Claude Hagège, « La traduction, le linguiste et la rencontre des cultures », *Diogenes*, janv.-mars, 1987, p. 25.
- 15 Émile Ollivier, *Mère-Solitude*, Albin Michel, 1983, p. 174.
- 16 Marc Augé, *Un ethnologue dans le métro*, Hachette, 1986, p. 110.
- 17 Alain Rey, *Le Figaro littéraire*, 13.10.05.
- 18 Pascal Bruckner, *op. cit.*, p. 163.
- 19 Constance Forest et Louis Forest, *Le Colpron*, Beauchemin, 1994.
- 20 *Multidictionnaire des difficultés de la langue française*, Québec/Amérique, 2^e éd., 1992.
- 21 *400 capsules linguistiques*, Lanctôt, 1999.
- 22 *Lexique des difficultés du français dans les médias*, Éditions La Presse, 2004.
- 23 Benoît Melançon, *Dictionnaire québécois instantané*, Fides, 2004, p. 203.

ACTIVE Those responsible for shipping dangerous goods *require* special training in the regulations.

A further pitfall of passive voice is that because it sometimes obscures or omits the actor, it can lead to ambiguity:

PASSIVE The LCD projector that *had been hooked up* by the inexperienced office assistant *was then given* a trial run.

In its roundabout way, this sentence does tell us who hooked up the projector, but it doesn't tell us who gave the trial run. Some readers will assume that the office assistant performed this action as well; others will (rightly) question whether it was that person or someone else. The second passive verb, *was given*, leaves us guessing.

When it's bad

So when is passive voice bad? "Most of the time" is the best answer, which means most of the time we should prefer active voice. This advice applies even to scientific and technical writers, who are often staunch defenders of the passive voice, which they see as eliminating people from their writing, stripping away any taint of subjectivity and leaving the objective facts and findings. Here's the kind of sentence such writers are fond of:

PASSIVE The findings of the survey *will be published* in the next issue of *TechnoGeek Quarterly*.

True, we may not want to say who conducted the survey or who will publish the findings, but there are ways of downplaying the human without resorting to passive voice. Here's one option:

ACTIVE The findings of the survey *will appear* in the next issue of *TechnoGeek Quarterly*.

When it's good

It's easy to become dogmatic about passive voice, to thump our desks and insist on purging every instance of it from our writing. Indeed, some writers go to extraordinary lengths to do just that, with little regard to context or flow. Truly understanding passive voice means acknowledging that there's room for it in clear writing—if we use it sparingly, and for a particular effect.

As we've seen, passive voice puts emphasis on the recipient or product of an action, which is sometimes precisely where we want the emphasis to be. If, for instance, we're partway into a profile of our neighbourhood pub, we might not want to write *Jeremiah Jessop and Sons renovated the pub in 1997* because it yanks the focus away from the pub. In this case a passive construction serves better: *The pub was renovated in 1997*.

Passive voice is also useful when we don't know the identity of the person or thing performing the action. A reporter covering an act of arson would do well to write *The fire was started sometime around midnight* to convey that the action was deliberate but the actor is (as yet) unknown. Passive voice is similarly appropriate when we don't care who or what is doing the action: *A flag will be raised in honour of the occasion*.

What to do

Writing, no matter how we dissect it, remains an art, not a science. For that reason, it's pointless to prescribe some ideal ratio of passive to active voice. What's more practical is to make active voice your default setting: use it as a matter of course, switching to passive only when you have a persuasive stylistic reason to do so. ■

For more on the many cons, and occasional pros, of passive voice:
www.unc.edu/depts/wcweb/handouts/passivevoice.html (University of North Carolina)
owl.english.purdue.edu/handouts/grammar/g_actpass.html (Purdue University)



Est-elle *membre fondateur* ou *membre fondatrice* ?

Jacques Desrosiers

Comme dans le précédent numéro, je réponds à des questions qui m'ont été adressées au fil des mois.

Q. Certaines sources nous interdisent d'employer *membre fondatrice*, sous prétexte que *membre* est un mot masculin. Pourtant il me semble que l'on rencontre souvent le tour dans l'usage.

R. Dans les sources prônant la féminisation, *membre* est considéré comme un nom épïcène – un nom identique au masculin et au féminin, comme *un élève*, *une élève*. Mais c'est un fait que les dictionnaires n'indiquent à l'entrée *membre* que la mention *n.m.*, nom masculin. Tandis qu'à *élève*, ils indiqueront simplement *n*.

L'épïcène, quand il est possible, est la solution idéale des problèmes de féminisation. Les Européens qui sans être hostiles à la féminisation ne raffolent pas de certaines formes féminines créées au Québec emploient les épïcènes : on n'aime pas *une écrivaine*¹, mais on dira parfois *une écrivain*. Jean-Marie Vodoz, président de la Fondation Défense, écrivait dans le journal suisse *Le Temps* (18.10.2005) que *les vrais puristes sont maintenant ceux qui voudraient m'empêcher d'écrire que Colette fut une grande écrivain*. Même *une médecin*, recommandé il y a maintenant vingt ans par l'Office québécois de la langue française, se rencontre, comme dans cette dépêche de l'AFP citée dans *Le Monde* l'été dernier : *Renvoi devant la cour d'assises d'une infirmière et d'une médecin accusées d'euthanasie* (14.06.2006).

Ces emplois s'inscrivent dans une longue lignée d'épïcènes consacrés par l'usage, comme *journaliste* ou *ministre*. Pas étonnant donc de voir *membre* employé au féminin, ici même : *une membre du conseil d'administration de la société*, aux nouvelles de Radio-Canada le 8 janvier dernier ; – en France : *cette membre active de la coordination étudiante*, dans *Libération*, 15.05.2006 ; – et sur les sites des grands organismes internationaux : *une autre membre de la délégation*, dans une séance d'un comité de l'ONU.

Dès lors il n'est pas étonnant non plus de rencontrer *membre fondatrice* à gauche et à droite. Il y a quelques mois, une notice nécrologique du *Figaro* annonçait : *La résistante Hélène Viannay, membre fondatrice de l'Association pour des études sur la Résistance, est décédée le 25 décembre, à 89 ans (29.12.2006)*. La députée fédérale Carole Lavallée est présentée sur le site du Bloc québécois comme *membre fondatrice* du Regroupement des femmes de Joliette : on imagine mal le masculin à côté de tous les postes de *directrice* et de *conseillère* qu'elle a occupés. Même réflexe chez un journaliste de *La Presse* : *les libéraux avaient presque convaincu Marie Grégoire (ancienne députée de l'ADQ et membre fondatrice de ce parti avec Mario Dumont) de revenir au Parti libéral* (20.08.2006).

Pourquoi *membre* se ferait-il refuser l'entrée d'un club où sont déjà admis *ministre*, *journaliste* et *artiste* ? Comme on ne peut imaginer à ce mot de forme féminine distincte (*membresse* ?), il serait à jamais banni du genre féminin. Il y a là quelque chose de déraisonnable.

L'argument ultime consisterait à soutenir que *membre* n'est pas un nom de fonction, de métier ou de profession, ni même une appellation, et qu'ainsi il n'a pas vraiment sa place dans les listes de formes féminines. Peut-être. Mais ne pourrait-on pas dire la même chose de *guide* ou de *partenaire* dont le féminin est courant ?

Par ailleurs, il est frappant que les listes d'appellations féminines – comme celle de l'OQLF – illustrent plus souvent les féminins avec l'article indéfini *une* qu'avec *la* : *une notaire*, *une juge*, *une peintre*, *une libraire*, etc. Sans doute l'indéfini marque-t-il le féminin de façon plus discrète à l'oreille que le défini, qui peut faire sursauter. *Membre* passe très bien en apposition. *Une membre* demande encore à certains un petit effort d'adaptation. Mais *la membre* en fait tiquer beaucoup : *La membre n'est pas d'accord* ? Les amis de Maurice Druon, déchaînés contre la féminisation, verront dans cette hésitation la preuve au grand jour que le mot ne peut être féminin.

On a toutefois le même problème avec un nom comme *cadre*. Les dictionnaires courants (*Petit Larousse*, *Hachette*, *Petit Robert*) n'indiquent plus de genre à *cadre* : c'est un *n.*, et non un *n.m.* Et pourtant *la cadre* passe encore mal. Une *médecin* a beau avoir vingt ans, *la médecin* fait sourciller (le *Petit Robert* mentionne que « le féminin, rare, est *la médecin* »). On a l'impression que plusieurs épiciens s'entendent mieux avec *une* qu'avec *la*.

C'est sans doute qu'on ne peut avaler toutes crues de longues listes de nouveaux termes du jour au lendemain. L'usage digère lentement les règles qu'on lui impose. Mais pour rejeter *membre fondatrice* il faut quand même avoir l'estomac un peu délicat.

Compétition féroce

Q. Pourquoi dit-on : « **Bombardier** est entrée dans le secteur aéronautique », alors qu'on dit : « **La General Motors** devra retirer de la circulation la Corvaire » ? Pourquoi emploie-t-on l'article devant « General Motors » et non devant « Bombardier » ? Est-ce simplement une question d'usage, ou y a-t-il une règle cachée là-dessous ?

R. Dans les années 80 on soutenait encore qu'il était préférable d'utiliser l'article devant les raisons sociales, mais déjà à cette époque la règle n'était pas absolue. On omettait toujours l'article, par exemple, devant les dénominations commençant par un nom propre (comme dans votre exemple *Bombardier*) ou un nom inventé (*Télé globe*) ou une appellation dont la syntaxe était plus ou moins orthodoxe (*Radio-Canada*)². Mais la règle était de dire *la General Motors*, où il fallait lire entre les mots : *la (société) General Motors*. D'ailleurs à l'époque on disait aussi *l'Alcan* ou *l'Hydro-Québec*. Certaines grammaires françaises considéraient en fait comme une faute très sérieuse l'absence d'article devant ces appellations. Depuis, bien de l'eau a coulé sous les ponts. Il y a encore du flottement (un peu comme dans *Internet / l'Internet*), mais l'absence d'article est beaucoup plus fréquente, en Europe et ici, même dans le cas d'entreprises très connues dont le nom a souvent été employé précédé de l'article, comme *General Motors*.

Des marchés mal desservis

Q. Une cliente aimerait savoir s'il est correct de dire « Ce rendement remarquable tient directement à la décision de certaines entreprises américaines et européennes d'investir au Canada afin d'approvisionner et de **desservir** l'ensemble des marchés de l'Amérique du Nord » et

« ... apporte un point de vue unique sur l'industrie de la confiserie et de la biscuiterie qui **dessert** le marché nord-américain ». Le verbe « desservir » peut-il être considéré comme équivalent du verbe anglais « **to service** » dans le domaine d'application des marchés ?

R. Les dictionnaires réservent *desservir* aux transports, aux communications et à des services de distribution, au sens restreint de « mettre en communication » par un moyen de transport, d'« assurer une distribution dans un endroit ». On assure à une région, à une population des services de chemin de fer, d'autobus, de téléphone, de cablo-distribution, de distribution de gaz. Un hôpital dessert une région, une liaison aérienne dessert plusieurs villes, une banlieue est desservie en électricité, une route dessert un littoral, des lignes de réseaux électriques desservent tant d'usagers. On dessert toutes sortes d'endroits : ports, vallées, îles, hangars, raffineries, etc.

Mais presque toujours il s'agit de services. L'emploi commercial, avec *marché*, est présent dans l'usage, mais pas de façon parfaitement convaincante. Le tour est, soit dit en passant, beaucoup plus fréquent au Canada qu'en Europe, où il reste plus ou moins cantonné aux publications financières et commerciales. Dans toute l'*Encyclopaedia Universalis*, je n'ai relevé que deux emplois à l'infinitif et quelques-uns seulement dans les formes conjuguées. À l'entrée « logistique » il est question de *desservir les marchés de consommation*. À « gaz naturel » : *Les caractéristiques technico-économiques du transport et de la distribution imposent donc de desservir des marchés importants*. Notez que dans ce dernier cas on reste dans le domaine des services. Dans les autres contextes on retombe sur le sens classique, par exemple à l'entrée « Chine » : *Les lignes internationales se sont multipliées depuis 1978 pour desservir une trentaine de villes dans le monde*.

Dans le *Dictionnaire général encyclopédique Larousse*, la définition de *desservir* est si large que le sens commercial y semble presque latent : « *Desservir un groupe, une région, etc., (en qqch)*, assurer leur service, les fournir, les approvisionner en qqch. » Mais ne serait-on pas embarrassé d'écrire qu'une biscuiterie approvisionne un marché en biscuits au chocolat? Approvisionner consiste en général à fournir quelque chose de nécessaire, et peut-être que *desservir* conserve cette nuance chez les usagers de la langue. Remarquez en passant que dans votre premier exemple *approvisionner* et *desservir*, corrects ou non, sont redondants.

Voilà sans doute pourquoi le mot préfère les contextes où il est question de services. Il a presque toujours une extension géographique, et bien sûr *marché* peut aussi être pris au sens géographique. Le *Grand Robert* le définit, par extension, comme une « zone géographique ». Mais ce n'est pas l'élément « région » ou « zone » compris dans le sens de *desservir* qui pose problème : c'est l'élément « service ».

L'un des rares à avoir traité la question, Gérard Dagenais notait dans son *Dictionnaire des difficultés de la langue française au Canada* que c'était un « anglicisme subtil que d'étendre la portée de *desservir* à toute l'activité économique », en calquant *to serve*. Il faisait remarquer que le terme ne se disait que des « entreprises de service public ». Peut-être est-ce trop restrictif. Dagenais était excessivement puriste. Mais son ouvrage remonte aux années 60, et le sens contesté n'est toujours pas entré au dictionnaire.

On peut donc avoir des scrupules. Mais le mot est facile à remplacer. Les auteurs d'un récent *Dictionnaire d'économie et de sciences sociales*³, Jean-Yves Caput et Olivier Garnier, n'emploient jamais *desservir* dans les articles où il est question des marchés, des entreprises, du commerce, mais toujours des expressions comme *être présent sur un marché* ou *vendre ses produits sur un marché*, et diverses variantes.

Une question de virgule

Q. La plupart des traducteurs de ma section et des pigistes emploient la virgule après l'expression « *par exemple* » introduisant une série de termes. Ainsi, dans une phrase comme : « Cette partie de la LCPE régit les substances toxiques (par ex. les biphényles polychlorés, les effluents des usines de pâte blanchie, les fluorures inorganiques, etc.) ». À mon avis, la virgule n'est pas nécessaire, mais je n'en suis pas certaine.

Q. J'ai cherché partout sans rien trouver de concluant. Faut-il mettre une virgule après les expressions « *par exemple* » et « *c'est-à-dire* » lorsqu'elles précèdent une énumération? Est-ce la même règle pour leur abréviations « *p. ex.* » et « *c.-à-d.* » ?

R. Dans les deux cas la virgule est superflue.

Commençons par *c'est-à-dire*. C'est une conjonction qui fait corps avec ce qu'elle introduit. L'ensemble ainsi formé joue le rôle d'une apposition et est encadré de virgules. En fait, certains tiennent si bien à le détacher du reste de la phrase qu'ils emploient les tirets. Dans le *Monde* de ce matin, 27 janvier 2007, je lis : *Si ce que vous dites se produisait – c'est-à-dire une division de l'Irak –, les Arabes sunnites, les chiites... etc.*, et dans un autre article de la même édition : *Les créations « pures » d'entreprises – c'est-à-dire les créations de sociétés nouvelles (sans tenir compte des reprises ou des réactivations) – ont augmenté de 3,7 % en 2006.* Mieux vaut s'en tenir aux virgules, mais on voit que l'important est de bien détacher le tout.

Il n'y aucune raison de changer cette règle quand il y a plus d'un élément. Dans *Le Monde* d'hier : *Il l'a fait avec un grand courage, c'est-à-dire de près, physiquement.* Ajoutez une virgule après *c'est-à-dire* et toute la structure de la phrase devient brouillonne.

Après *par exemple*, on a le réflexe d'insérer une virgule parce que la locution est le plus souvent employée comme adverbe se rapportant à toute la phrase et dans ce cas généralement (mais non obligatoirement) encadré de virgules : *C'est le cas, par exemple, des mammifères.* On tend aussi à virguler en début de phrase : *Par exemple, vous verrez que...*

Mais lorsque la locution est devant l'exemple, on n'a pas l'habitude de mettre une virgule. On n'écrit pas : *Les substances toxiques, par exemple, les biphényles polychlorés, sont présentes dans...*, ponctuation qui nuirait à la clarté. *Par exemple* avec l'exemple qu'il introduit a toujours une valeur explicative, comme une proposition relative, et à ce titre les seules virgules nécessaires sont celles qui encadrent le tout.

Pourquoi faudrait-il insérer une virgule dès qu'il y a plus d'un exemple? Le *Trésor de la langue française* illustre le verbe *châtier* par la phrase : *Châtier une faute, un vice (par exemple l'orgueil, un crime, une hérésie).* Il n'aurait pas été fautif de mettre une virgule devant l'orgueil, d'autant plus que la série d'exemples est

entre parenthèses. Souvent en effet, dans ce cas-là, on virgule comme au début d'une phrase. Et c'est sans doute à cause des parenthèses que vos collègues sont tentés de mettre une virgule devant la série d'exemples de substances toxiques. Mais même dans un tel cas il est plus courant de s'abstenir.

Aucune raison de changer ces usages quand les deux locutions sont abrégées. Avec *par exemple*, la ponctuation pourrait sembler excessive : *p. ex.,*. Mais là aussi en début de phrase ou de parenthèse la virgule peut être tolérée.

« La virgule, écrit Jacques Drillon dans son *Traité de la ponctuation française*, permet d'écrire clairement; elle permet aussi d'écrire obscurément : il faut choisir. »

Guerre d'appellations

Q. Un particulier s'est plaint de la traduction de Canadian Battlefields Memorials par « monuments commémoratifs canadiens des champs de bataille » en prétendant que la locution adjectivale « commémoratif de » peut s'appliquer à une personne ou à un événement mais non à un lieu géographique. D'après lui, la traduction devrait être « monuments commémoratifs canadiens érigés sur des champs de bataille ». D'autres exemples sont les suivants : le « monument commémoratif de Vimy » devrait s'appeler le « Monument commémoratif du Canada à Vimy », le « monument commémoratif de Terre-Neuve » devrait s'appeler le « Monument commémoratif terreneuvien (sic) à Beaumont-Hamel », etc.

R. Le client a peut-être raison de ne pas aimer lire *monuments commémoratifs canadiens des champs de bataille*, qui a le double défaut de suivre l'anglais mot à mot et d'accoler lourdement deux adjectifs, mais l'expression, toute inélégante qu'elle soit, n'est pas fautive pour autant.

Il est vrai que ce sont les personnes et les événements que l'on commémore, et non les lieux. Mais la préposition *de* peut avoir plusieurs sens selon le mot qu'elle accompagne. Il existe à Berlin un *Monument commémoratif de l'Holocauste*. Dans cette appellation, la construction « commémoratif de » veut dire : « qui commémore ».

Dans le département du Bas-Rhin, en France, a été dressé au 19^e siècle un *Monument commémoratif de Bavière* : c'est la Bavière qui l'a érigé pour ses soldats tombés au front dans la guerre franco-allemande de

1870. C'est le même *de* que dans notre appellation officielle *Monument commémoratif du Canada à Vimy*. Il veut dire « érigé par ».

Mais *de* peut aussi vouloir dire : « situé à ». C'est l'un de ses emplois les plus fréquents, comme dans *l'horloger de Saint-Paul*, *le centre-ville de Montréal*. Le français est assez souple pour que l'on puisse parler du *monument commémoratif de Vimy*, qui est situé à Vimy, tant que l'on n'utilise pas la majuscule à *monument*, puisqu'il ne s'agit pas de l'appellation officielle, qui est *Monument commémoratif du Canada à Vimy*. Cette dernière a préséance, mais rien n'interdit de parler dans le même texte, ne fût-ce que pour varier, du *monument commémoratif de Vimy*, ce qui pourrait être utile dans un document où l'on comparerait le monument *de* Vimy et celui, disons, *de* Beaumont-Hamel, ou de façon générale les monuments *des* champs de bataille. Il n'est pas nécessaire d'enfiler une camisole de force avant de traduire un texte. ■

NOTES

- 1 *Libération* demandait à la romancière Christine Angot le 31 août 2006 : – Vous êtes écrivaine ou écrivain? Réponse : – Pitié, Je ne suis pas écrivaine. Je suis auteur, éventuellement sans *e*.
- 2 La question a été examinée en détail par Alain Normandin dans la défunte revue *Terminiglobe*, vol. VII, n° 5 (janvier 1985).
- 3 Hatier, 2002.



La renaissance d'une langue

Nicole Ouimet

En mai 2006, M^{me} Helena Ní Ghearáin, étudiante au doctorat à l'Université de Limerick, en Irlande, était de passage au Bureau de la traduction pour y donner une conférence sur l'aménagement linguistique qui se fait en Irlande depuis 1922 et les problèmes terminologiques propres à son pays. M^{me} Ní Ghearáin, qui a reçu une bourse de troisième cycle du Irish Research Council for Humanities and Social Sciences (conseil irlandais de recherche en sciences humaines et sciences sociales), est venue nous parler de son sujet de thèse, dont le titre est : Athnuachan Foclóra sa Ghaeilge: Pleanáil, Údarás, Cumhacht (Modernisation de la langue irlandaise : la planification, l'autorité, le pouvoir).

L'irlandais, aussi appelé « gaélique irlandais » ou « gaélique d'Irlande », est une des plus anciennes langues d'Europe. On le parle depuis l'an 350 avant J.-C. Il prend encore plus d'importance à partir du V^e siècle, avec l'introduction de la religion catholique. La fondation de nombreux monastères, devenus alors de véritables centres éducatifs et culturels, a permis aux Irlandais de produire une littérature riche et abondante, qui régnera sur l'Occident pendant trois siècles.

Malheureusement, la situation commence à se détériorer à partir du XVI^e siècle, avec l'invasion anglaise. Le roi Henri III d'Angleterre détruit toute autorité celtique et ordonne l'expropriation des terres cultivables

pour les donner aux Anglais. Les Irlandais, dépouillés de leurs richesses, sont privés de tout développement économique et social. L'irlandais devient une langue interdite et seul l'anglais est enseigné à l'école. On continue à parler l'irlandais dans la vie de tous les jours, mais la langue anglaise gagne tout de même du terrain, si bien que vers le milieu du XIX^e siècle plus de 80 % des Irlandais ne parlent que l'anglais. C'est le déclin de la langue irlandaise.

Cependant, un mouvement en faveur du retour de l'irlandais s'installe et vient faire contrepoids au déclin. Des groupes d'intellectuels fondent des sociétés dans le but de restaurer cette belle langue et de la faire revivre au sein de la population. La plus célèbre société est sans contredit la « Gaelic League » (*Conradh na Gaedhilge* – ligue gaélique), fondée en 1893 par le poète Douglas Hyde. L'irlandais renaît lentement de ses cendres...

La Constitution de 1937 reconnaît l'irlandais comme langue nationale et première langue officielle du pays, la seconde langue officielle étant l'anglais. L'Irlande devient le seul pays d'Europe à avoir pour première langue officielle une langue minoritaire. Mais la bataille est loin d'être gagnée. C'est pourquoi le gouvernement irlandais adopte, le 14 juillet 2003, l'*Official Languages Act* (loi sur les langues officielles) dans le but de promouvoir l'usage de l'irlandais, d'assurer la traduction

des documents importants et de permettre aux citoyens d'être servis dans la langue officielle de leur choix. De plus, l'adoption de cette loi permet la création d'un service de commissaire aux langues officielles (Irish Language Commissioner) chargé de veiller, entre autres, à ce que les organismes publics respectent les dispositions de la loi. On peut consulter une version bilingue (français et anglais) de la loi à l'adresse suivante : www.tlfq.ulaval.ca/AXL/Europe/irlande-loi2003-bilingue.htm. Enfin, le 1^{er} janvier 2007, l'irlandais devient la 23^e langue officielle de l'Union européenne.

Aujourd'hui, on enseigne l'irlandais et l'anglais dans les écoles primaires, et ce, dès la première année. Par contre, l'enseignement de l'irlandais au secondaire est facultatif et, à l'université, les cours se donnent généralement en anglais.

Bien que la population reste très attachée à la langue de ses ancêtres, seulement 2 % des Irlandais la reconnaissent comme leur langue maternelle et la parlent couramment. Cependant, les panneaux routiers et les plaques de rues sont toujours bilingues, et la population tient à y conserver les éléments inscrits en irlandais.

La situation est un peu différente dans le Gaeltacht, cette zone rurale de l'Ouest de l'Irlande qui compte 23 % de la population irlandaise. On dit que l'avenir de la langue se joue dans cette région, où elle est

protégée officiellement. En effet, dans ce coin du pays, on enseigne uniquement en irlandais au primaire, on ne pose que des panneaux routiers unilingues et on encourage fortement l'affichage publicitaire en irlandais. De plus, des subventions destinées aux initiatives économiques et une politique de soutien social encouragent les habitants à demeurer dans le Gaeltacht et à y vivre en irlandais. D'ailleurs, on parle cette langue dans 45 % des foyers du Gaeltacht, ce qui correspond à 71 % de la population de la région.

L'irlandais s'infiltré peu à peu dans le quotidien de la population. Ainsi, une station radiophonique entièrement irlandophone, basée dans le Gaeltacht, diffuse dans tout le pays; une station de radio communautaire irlandophone a vu le jour à Dublin; une station de télévision diffuse uniquement en irlandais; des éditeurs privés publient des livres en irlandais pour les enfants et les adolescents. De plus, tous les noms de lieux ont une forme irlandaise.

Une des grandes difficultés sur lesquelles butent les langagiers irlandais chargés d'uniformiser la langue provient du fait que celle-ci est aujourd'hui formée de plusieurs dialectes, dont les trois principaux sont ceux des provinces de Connacht (Cúige Chonnacht), de Munster (Cúige Mumhan) et d'Ulster (Cúige Uladh). Pour comparer ces dialectes, on emploie

généralement l'exemple suivant : « Comment allez-vous? », que l'on rend par

- *cén chaoi a bhfuil tú?* (Connacht)
- *conas taoi?, conas tá tú? ou conas tánn tú?* (Munster)
- *cad é mar atá tú?, caidé mar atá tú? ou goidé mar atá tú?* (Ulster)
- *conas a tá tú?* (irlandais standard)

L'alphabet irlandais diffère un peu de l'alphabet français et anglais. On y trouve entre autres un emploi particulier des signes diacritiques : *á, í, ó, ú, áí, ío, eái, úi, àn*. De plus, de nombreuses lettres muettes sont présentes à l'écrit. Voici quelques mots et expressions :

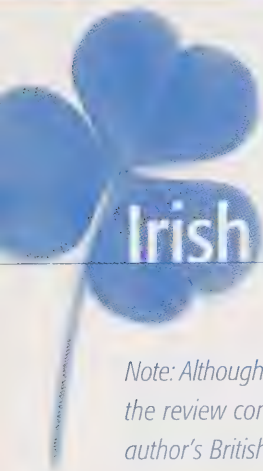
Irlandais	Prononciation française	Français	Anglais
adhmad	aiémède	bois (matériau)	wood
capall	copal	cheval	horse
ceart go leor	kiarthe gâ lore	d'accord	allright
ciaróg	kirogge	scarabée	beetle
coill	kull	forêt	forest
conas a tá tú?	conasse ta tou?	comment allez-vous?	how are you?
crann	crâne	arbre	tree
deisceart	djeche-karte	sud	south
dia duit	djia dite	bonjour	hello
fáilte	fôltieu	bienvenue	welcome
iarthar	îr-hare	ouest	west
oithear	oie-hare	est	east
slàn	slaune	bonne nuit	good night
tá mé go maith	tâ mé go mai	je vais bien	I'm well
tuaisceart	touche-karte	nord	north

Certes, la situation de l'irlandais est encore bien fragile. Le gouvernement continue d'en promouvoir l'emploi en instaurant des mesures

et des politiques favorables à son implantation. Souhaitons que l'irlandais demeure bien vivant et devienne avec le temps la première langue de la majorité en Irlande. ■

SOURCES

www.tlfg.ulaval.ca/AXL/Europe/irlande.htm
www.eurfedling.org/1/tgen.htm (Irlande – Ireland Éire)
www.terresceltes.net/Le-gaelique-irlandais-.html
[www.unhchr.ch/tbs/doc.nsf/\(Symbol\)/CRC.C.11.Add.12.Fr?Opendocument](http://www.unhchr.ch/tbs/doc.nsf/(Symbol)/CRC.C.11.Add.12.Fr?Opendocument)
www.euractiv.com/fr/gouvernance/irlandais-devient-21eme-langue-officielle-union/article-140964
omniglot.com/writing/irish.htm
fr.wikipedia.org/wiki/Irlandais
www.chronique-gaelique.com/html/a_la_ferme.html
www.chronique-gaelique.com/html/bois_et_bateaux.html
www.chronique-gaelique.com/html/questions_de_la_vie.html



Irish Terminology Planning

Helena Ní Ghearáin

Note: Although this article has been edited, the review committee has respected the author's British spelling and usage.

Terminology planning in Irish comes under the rubric of language revitalisation and is engaged in order to modernise the language and facilitate its usage in modern society. Historically, and to a large extent still today, terminology planning in Irish is intertwined with translation; it is driven by the needs of translation and seen as a tool for effective translation. Reliance on terminology in English-Irish translation has been much criticised in the past. Ó Béarra (2006) points to the birth of a new Irish, one whose outstanding feature is the fact that the Irish speaker who does not speak English would not be able to understand it. Ó Canainn (1994: 12) sees as potentially dangerous the provision of new Irish terms which provide ready equivalents to English terms. He worries that the availability of these terms lulls translators into a false sense of security, tempting them to engage in translations which are beyond their linguistic ability. As we all know, it takes more than knowledge of terminology to engage in translation. However, given the fact that translators are probably the most prolific producers of written Irish today (aside from creative writing), and as translation activity increases in Ireland (with such recent measures as the passing of the *Official*

Languages Act (2003) and the coming into force of Irish as an official working language of the EU in 2007), Ó Ruairc's (1997: 1) statement that the development of the Irish language today rests largely with the translator does not seem so controversial. Following from this, we cannot but acknowledge the importance of effective terminology planning in Irish.

Official terminology planning can be said to have begun with the establishment of Rannóg an Aistriúcháin, the translation section of the Irish parliament, in 1922. This was the year that the Irish Free State was established, and it marked the beginning of an official governmental support for a language revival over twenty years in the making. Rannóg an Aistriúcháin was charged with the bilingual provision of all legislation passed by the legislature. In effect, this amounted to the translation of English-language legislation into Irish. It seems that translation was seen at the time as an efficient means of developing the corpus of the Irish language; a former president of Ireland recommended translation as a means of removing the "rust" from Irish, Irish having become rusty from being outside in the bad weather for too long (Ó Dálaigh, 1930, cited in Ó Cearúil 1999: 7). Due to the decline of Irish which began in the 16th century and which had almost resulted in a complete language shift to English by the end of the 19th century, the Irish language at this time was

extremely marginalised, lacking suitable terminology and registers to deal with many domains and activities of contemporary Irish life. Two of these were law and education, which will be dealt with here.

In order for Rannóg an Aistriúcháin to translate legislation into Irish, it faced the challenge of developing a legal language in Irish, which in the early years entailed much basic terminology work such as coining new terms, standardising existing terms and differentiating between synonymous terms. Rannóg an Aistriúcháin has been credited with the development and modernisation of Irish for the needs of the 20th century, especially in the area of new terminology (Ó Riain, 1994: 78). However, despite this, Rannóg an Aistriúcháin has never provided a terminology service proper to the public. Only one dictionary of its terms was ever published (in 1959). Ó Ruairc (1997: 21) criticises the fact that Rannóg an Aistriúcháin never shared its terminology with the language community. Since 2003, the acts translated by the Rannóg have been available to read and search online at www.achtanna.ie, which could be described as an indirect terminology service. However, it must be stated that Rannóg an Aistriúcháin is not a terminology agency. Terminology in this case is an activity in the realisation of an aim, i.e. translation (see Nahir, 2003: 433-444, for a discussion of aims and activities in language planning).

It was within the domain of education that the first official committee for Irish terminology was established. Shortcomings in Irish terminology in various subjects had come to light in the 1920s as Irish was being taught and promoted in the schools. The production of textbooks (by translating from English-language texts) was hindered and delayed by a lack of standardised Irish terminology and indeed a lack of basic terms. The first terminology committee for education was set up in 1927 and worked until 1939, when the outbreak of World War II caused transport difficulties (Ó Floinn, 1981: 8). This first committee provided nine specialist dictionaries for school subjects and aimed to provide terms by compounding and blending existing terms and term segments, reviving terms from Old and Middle Irish, and transliterating foreign terms where necessary. However, no strict rules were set down and judgements were made on each term on an individual basis (Ó Floinn, 1981: 9). From 1930 onwards, a number of mostly short-lived terminology committees were established to provide terminology for the various subjects taught in Irish, but terminology in education remained fraught with difficulties, most notably, an abundance of synonymous terms. For example, Ó hÓgáin (1983: 29) quotes nine Irish terms provided for “affair” in a dictionary of history terms in 1934 and three separate terms given for both “hematic” and “nerve” in a dictionary of health terminology in 1942. As Ó Ruairc (1993: 40) eloquently puts it: “Ba líonmhaire na leaganacha den fhocal ‘crann’ na mar a bhí crainn sa Ghaeltacht” (there were more words for ‘tree’ than there were trees in the Gaeltacht).

However, it was not until 1968 that an official agency was set up with responsibility for “the

production of an authoritative standard terminology in Irish.” An Coiste Téarmaíochta, the Irish Terminology Committee, remains the only agency specifically charged with the production of Irish terminology. Almost all members of An Coiste Téarmaíochta give their time and expertise voluntarily as resources are very limited (exceptions are the paid secretaries). The Committee’s output consists of specialist dictionaries (about twenty have been published since 1968 and these are mainly directed towards the education system although some have been produced for State bodies) and word lists and terminology for use in textbooks and exam papers. The Committee also provides a one-off query service to the public, the efficiency of which depends on current resources. There are no figures available on how much this service is used, although use has increased significantly in the last fifteen years, due to factors such as improved communication technology, the ever-increasing official status of Irish and resultant translation needs. Unlike in some other language situations, the Committee has no legal authority to enforce its decisions and recommendations. Language legislation thus far has not covered corpus planning.¹ Terms are primarily used and disseminated within the education system through educational materials.²

As a result of limited resources, the methodology of An Coiste Téarmaíochta is more reactive than proactive, responding to terminology needs as they are brought to its attention by the State, public bodies, the education system and the public. However, as many basic domains lack up-to-date terminology, one could argue that predicting new terminology needs is of lesser importance in the Irish situation than in others. There is no

terminological dictionary in Irish. Our last major English-Irish dictionary was published in 1959. Despite these shortcomings in the corpus of the language, Irish continues to flourish among non-native speakers, Irish-medium schools remain very popular, translation activity is becoming more standardised as it increases³ and awareness of the rights of bilingual speakers is growing. The new national terminology database for Irish, www.focal.ie, represents an important new development in the area of terminology and online linguistic tools. ■

REFERENCES

- Daltún, Séamus, 1993. ‘Scéal Rannóg an Aistriúcháin.’ *Teangeolas* 17: 12-17.
- Daltún, Séamus, 1965. ‘Traduttore, traditore.’ *An tUlltach* 42(3): 3-5.
- Nahir, M., 2003. ‘Language Planning Goals: A Classification.’ In: C. B. Paulston and G. R. Tucker (eds), *Sociolinguistics: The Essential Readings*. Oxford: Blackwell, 423-448.
- Ó Béarra, Feargal, 2006. ‘An Nua-Ghaeilge agus an Ghaeilge Nua,’ conference paper given at Dáil Thuamhan, Coláiste Mhuire gan Smál, Luimneach, 17-18 February 2006.
- Ó Canainn, Aodh, 1994. ‘Réamhaithriseoireacht, Athdhéanamhchas, Cainníochtaíocht agus Briseadh Gaoithe.’ *Comhar Samhain*: 4-12.
- Ó Cearúil, Micheál, 1999. *Bunreacht na hÉireann. A Study of the Irish Text*. Baile Átha Cliath: Oifig an tSoláthair.
- Ó Floinn, Tomás, 1981. ‘Scéal na Téarmaíochta sa Chóras Oideachais.’ *Teangeolas* 12: 7-15.
- Ó hÓgáin, Éamonn, 1983. ‘Tearmaí Teicniúla sa Ghaeilge: caighdeánú agus ceapadh le céad bliain anuas.’ *Teangeolas* 17: 27-33.
- Ó Riain, Seán, 1994. *Pleanáil Teanga in Éirinn 1919-1985*. Baile Átha Cliath: Bord na Gaeilge.
- Ó Ruairc, Maolmhaoldhóg, 1993. ‘Forbairt na Gaeilge – Caoga Bliain Amach.’ *Teangeolas* 32: 35-44.
- Ó Ruairc, Maolmhaoldhóg, 1997. *Aistrigh go Gaeilge: Treoirleabhar*. Baile Átha Cliath: Cois Life Teoranta.

NOTES

- 1 An exception to this is the *Irish Legal Terms Act* (1945) which allowed for the establishment of authoritative Irish terms within the domain of law.
- 2 This is the opinion expressed by the Secretary of An Coiste Téarmaíochta (personal communication, 15 January 2005).
- 3 For example, an accreditation system for Irish-language translators was established in 2006.



Traduire le monde

André Racicot

Les unités monétaires

L'écriture des noms d'unités monétaires pose toute une série de problèmes. Tout d'abord, quel est le genre de taka, la devise bangladaise? La même question peut d'ailleurs se poser quant aux divisions des monnaies. Par exemple, le yen japonais se divise en 100 sen. Mais dit-on un ou une sen?

Le lecteur attentif aura sûrement remarqué l'absence de la marque du pluriel dans *100 sen*. C'est l'usage dans le cas des divisions moins connues, alors que les plus courantes s'accordent au pluriel, comme *cents, centimes, centavos*, etc. Pour connaître le genre et le pluriel d'une devise, ainsi que le nom de l'unité divisionnaire, il suffit de consulter le bulletin de terminologie 334 des Nations Unies.

Pour compliquer un peu les choses, les noms de devises changent parfois. Évidemment, des unités comme le dollar états-unien ne sont pas près de disparaître. Un changement spectaculaire à ce chapitre est survenu lorsque des devises célèbres comme le mark allemand, le franc français et d'autres moins connues, le florin néerlandais par exemple, ont tiré leur révérence. Vive l'euro!

D'ailleurs, l'avènement de la devise européenne a amené la création d'un nouveau symbole : €. Des symboles comme \$, ¥ et £ sont courants tout en étant pratiques et permettent de ne pas écrire au long le nom de l'unité monétaire. Ils sont une bénédiction dans les tableaux comme dans les textes de longue haleine à saveur économique.

Le langagier rompu à ce genre de textes finit un jour ou l'autre par découvrir qu'il existe une deuxième manière d'abréger les noms de devises. Celle-ci est d'ailleurs particulièrement déroutante. Il s'agit d'un code de trois lettres dont voici quelques exemples :

le dollar états-unien devient *USD*; le won coréen *KRW*, la roupie indonésienne *IDR* et le tugrik mongol *MNT*.

Heureusement, une simple recherche dans la Grande Toile permet de découvrir le code ISO 4217, de l'Organisation internationale de normalisation. Celui-ci se compose des deux lettres d'un autre code de l'organisation, le 3166, sur les noms de pays, auquel on ajoute généralement la première lettre de l'unité monétaire. Quelques exemples : la livre sterling : GBP, la roupie indienne : INR, le shiling du Kenya : KES. Le symbole de l'euro échappe toutefois à cette règle : EUR.

D'après l'Ordre des comptables agréés du Québec, il semble que le code ISO 4217 se répand de plus en plus hors du domaine bancaire. D'ailleurs, l'Ordre estime que les symboles sont pratiques dans les textes comptables ou financiers. Il faut cependant admettre que, de ce côté-ci de l'Atlantique, ils sont peut-être moins courants et, surtout, moins compréhensibles. Le symbole GTQ, qui désigne le quetzal guatémaltèque, peut facilement dérouter. Évidemment, une recherche dans Internet permet de résoudre l'énigme. Il est en effet facile de trouver des sites qui reproduisent le code de la norme ISO 4217.

On conviendra toutefois que les abréviations comme \$CAN, \$US et \$A (Australie), sans compter celles de l'euro et du yen, sont autrement plus pratiques et courantes. D'ailleurs, le Bureau de la traduction en recommande l'utilisation, de même que l'Office québécois de la langue française. Ces abréviations rendent les textes nettement plus lisibles. Dans les écrits qui ne sont pas de nature financière, énoncer le nom d'une devise peut aussi être un bon moyen d'éviter l'utilisation de symboles parfois ténébreux, symboles qui viennent s'ajouter aux trop nombreux sigles qui encombreront maintenant les textes français. ■

El Rincón Español

Irma Nunan

Terminología de Reproducción Asistida

*A través de la historia, la ciencia médica así como el desarrollo científico y tecnológico han contribuido a resolver múltiples problemas y dilemas del hombre, siendo uno de ellos la infertilidad. A partir de la primera fertilización **in vitro** y transferencia embrionaria, lograda por P. Steptoe y R. Edwards en 1978, la comunidad científica ha logrado grandes avances en cuanto al proceso reproductivo humano. Para muchas parejas infértiles la única esperanza es la **reproducción médicamente asistida**, proceso tecnocientífico cuyo objetivo es lograr la fecundación.*

La **reproducción asistida** ha evolucionado en la biomedicina a partir de dos principales técnicas:

Fecundación artificial intracorpórea, proceso en donde la reproducción se lleva a cabo dentro del cuerpo de la mujer.

Fecundación *in vitro* o extracorpórea, proceso en donde la fecundación se lleva a cabo fuera del cuerpo de la mujer seguido de la transferencia del óvulo fecundado al cuerpo de la misma. Esta técnica es la que ha experimentado un mayor éxito y crecimiento debido al alto porcentaje de embarazos logrados a través de ella.

Tanto la **fecundación artificial intracorpórea** como la **fecundación *in vitro* o extracorpórea** se pueden realizar de forma **homóloga** o de forma **heteróloga**. La **homóloga** se refiere al tipo de fecundación realizada con el semen de la pareja, mientras que la **heteróloga** es aquella que se realiza con semen de un donante. El semen donado puede proceder de un donante conocido o bien de un banco de espermia.

Entre los diferentes tipos de **técnicas de reproducción asistida** utilizadas actualmente podemos mencionar:

La **inducción de la ovulación**: Tratamiento que consiste en inducir, por medio de hormonas, la ovulación.

La **microinyección espermática**: Procedimiento que consiste en inyectar un único espermatozoide dentro del óvulo. Se utiliza en la mayoría de los casos en los que el semen del varón no tiene espermatozoides, los cuales se extraen directamente del testículo.

La **transferencia embrionaria**: Procedimiento que sigue a una fecundación *in vitro* y que consiste en transferir uno o más embriones al útero y en algunos casos a la trompa de Falopio.

La **preparación de semen**: Procedimiento que consiste en seleccionar y obtener los espermatozoides con mejor movilidad ya que la baja movilidad es uno de los principales factores que pueden impedir la consecución de un embarazo.

La **transferencia intratubárica de gametos**: Proceso que consiste en la remoción quirúrgica de los óvulos del ovario para unirlos a espermatozoides en un medio de cultivo, después de lo cual son inyectados, a la trompa de Falopio.

A continuación le ofrecemos una lista trilingüe, inglés, francés y español de términos utilizados en el campo de la reproducción asistida. Si desea adquirir mayor información de dichos términos o bien de términos relacionados con otro campo lo invitamos cordialmente a consultar **TERMIUM**[®], la base de datos terminológicos y lingüísticos del Gobierno de Canadá, disponible en Internet.

EN	FR	ES
artificial insemination by donor; heterologous insemination	insémination artificielle avec donneur (n.f.); insémination artificielle hétérologue (n.f.)	inseminación artificial con donante (f.); in seminación artificial con semen de donante (f.)
artificial insemination by husband; artificial insemination with husband's sperm; homologous artificial insemination	insémination artificielle avec sperme du conjoint (n.f.); insémination artificielle intra-conjugale (n.f.); insémination artificielle homologue (n.f.)	inseminación artificial conyugal (f.); inseminación artificial homóloga (f.); inseminación homóloga (f.)
aspermia; aspermatism	aspermie (n.f.); aspermatisme (n.m.)	aspermatismo (m.); aspermia (f.)
assisted reproduction; medically assisted reproduction	procréation médicalement assistée (n.f.); procréation assistée (n.f.)	reproducción asistida (f.); reproducción médicamente asistida (f.); procreación médicamente asistida (f.)
assisted reproductive techniques	techniques de procréation assistée (n.f.)	técnicas de reproducción asistida (f.)
asthenozoospermia; asthenospermia	asthénozoospermie (n.f.); asthénospermie (n.f.)	astenozoospermia (f.); astenoespermia (f.)
attachment of the blastocyst; adhesion of the blastocyst	attachement du blastocyste (n.m.); fixation du blastocyste (n.f.)	implantación del blastocisto (f.); fijación del blastocisto (f.)
blastocyst development	développement du blastocyste (n.m.); formation du blastocyste (n.f.)	desarrollo del blastocisto (m.); formación del blastocisto (f.)
cloning	clonage (n.m.)	clonación (f.)
dysembryoplasia	dysembryoplasie (n.f.)	disembrioplasia (f.)
egg donation	don d'ovules (n.m.); don d'ovocytes (n.m.)	donación de óvulos (f.); donación de ovocitos (f.)
embryo sexing	détermination du sexe de l'embryon (n.f.)	determinación del sexo del embrión (f.); sexaje de embrión (m.)
embryo splitting; embryo-splitting technique	technique de la segmentation d'embryons (n.f.)	técnica de división embrionaria (f.); segmentación de embriones (f.); división de embriones (f.)
embryo transfer	transfert d'embryon (n.m.); transfert embryonnaire (n.m.)	transferencia embrionaria (f.); transferencia de embrión (f.)
embryoid body	corps embryoïde (n.m.)	cuerpo embriode (m.)
embryo lethality	embryolétalité (n.f.)	embrioletalidad (f.)
fertility clinic	clinique de fertilité (n.f.)	clínica de fertilidad (f.)
fertility drug	inducteur de l'ovulation (n.m.)	inductor de la ovulación (m.)
frozen embryo; cryopreserved embryo	embryon congelé (n.m.); embryon cryoconservé (n.m.)	embrión congelado (m.); embrión criopreservado (m.)
gamete intrafallopian transfer	transfert intratubaire de gamètes (n.m.)	transferencia intratubárica de gametos (f.); transferencia intratubaria de gametos (f.)
heterologous in vitro fertilization	fécondation in vitro hétérologue (n.f.)	fecundación in vitro heteróloga (f.); fertilización in vitro heteróloga (f.)
homologous in vitro fertilization	fécondation in vitro homologue (n.f.); fécondation in vitro intraconjugale (n.f.)	fecundación in vitro homóloga (f.); fecundación in vitro conyugal (f.)
in vitro fertilization	fécondation in vitro (n.f.)	fecundación in vitro (f.); fertilización in vitro (f.); fecundación extracorpórea (f.)

in vitro fertilization with donor oocytes; in vitro fertilization with donor eggs	fécondation in vitro avec don d'ovocytes (n.f.)	fertilización in vitro con ovocitos de donante (f.) fecundación in vitro con ovocitos de donante (f.) fertilización in vitro con óvulos de donante (f.); fecundación in vitro con óvulos de donante (f.)
induction of ovulation; ovulation induction	induction de l'ovulation (n.f.)	inducción de ovulación (f.); estimulación de ovulación (f.)
intracorporeal fertilization	fécondation intracorporelle (n.f.)	fecundación artificial intracorpórea (f.), fecundación intracorpórea (f.)
intracytoplasmic sperm injection	injection intracytoplasmique d'un spermatozoïde (n.f.)	microinyección espermática (f.); inyección intracitoplásmica de espermatozoide (f.)
intrauterine insemination	insémination intra-utérine (n.f.)	inseminación intrauterina (f.)
microsurgical epididymal sperm aspiration	aspiration de sperme épидидymaire par microchirurgie (n.f.); aspiration microchirurgicale de sperme de l'épididyme (n.f.)	aspiración microquirúrgica de espermatozoides del epidídimo (f.); aspiración de espermatozoides del epidídimo por microcirugía (f.)
multiple ovulation	ovulation multiple (n.f.)	ovulación múltiple (f.)
oligospermia; oligozoospermia; oligospermatism	oligospermie (n.f.); oligozoospermie (n.f.)	oligospermia (f.); oligoespermia (f.)
ovarian hyperstimulation syndrome	syndrome d'hyperstimulation ovarienne (n.m.)	síndrome de hiperestimulación ovárica (m.)
ovulation suppression drug	anovulatoire (n.m.)	anovulatorio (m.)
ovulatory disorder	trouble ovulatoire (n.m.)	trastorno ovulatorio (m.)
reproductive cloning	clonage reproductif (n.m.)	clonación reproductiva (f.)
reproductive toxin	agent toxique pour la reproduction (n.m.)	tóxico para la reproducción (m.)
sperm penetration failure	échec de pénétration du sperme (n.m.)	falla en la penetración del espermatozoide (f.)
sperm preparation	préparation des spermatozoïdes (n.f.)	preparación de esperma (f.); preparación de semen (f.)
sperm-washing technique	technique de lavage du sperme (n.f.)	técnica de lavado de esperma (f.); técnica de lavado de semen (f.)
spermatogenic arrest	arrêt de la spermatogenèse (n.m.)	cese de espermatogénesis (m.); interrupción de espermatogénesis (f.); detención de la espermatogénesis (f.)
spermiation	spermiation (n.f.)	espermiación (f.)
teratospermia; teratospermatism; teratozoospermia; teratozoospermatism	tératospermie (n.f.); térazoospermie (n.f.)	teratospermia (f.); teratozoospermia (f.)
testicular atrophy	atrophie testiculaire (n.f.); atrophie des testicules (n.f.)	atrofia testicular (f.); atrofia de los testículos (f.)
testicular biopsy; testes biopsy	biopsie testiculaire (n.f.); biopsie des testicules (n.f.)	biopsia testicular (f.); biopsia del testículo (f.)
tubal embryo transfer	transfert embryonnaire tubaire (n.m.); transfert tubaire d'embryons (n.m.)	transferencia intratubárica de embrión (f.); transferencia embrionaria tubárica (f.); transferencia del embrión a la trompa (f.)

BIBLIOGRAFÍA

Biblioteca Complutense de Madrid. Universidad Complutense de Madrid. [www.ucm.es]. (20070125)

Biblioteca Virtual en Salud [www.bvsalud.org]. (20070125)

Biblioteca Virtual en Salud España. Buscador especializado en sitios de salud e instrumento de difusión del conocimiento científico. [www.bvs.isciii.es]. (20070125)

Bioética en la Red. Fundamentación ética, genética, inicio de la vida, sexualidad. [www.bioeticaweb.com]. (20070125)



Wordsleuth

Katherine Barber

When the Eye-Gazing Party Ends in a Bump

Time to look at some words that were new to us at the *Canadian Oxford Dictionary* in 2006 (although many of them started out earlier). The usual vocabulary-producing suspects line up: technology, fitness, health, relationships.

Technology, of course, is always the most productive. We heard more about *mobisodes*: snippets of TV shows broadcast to mobile phones. WNP or *wireless number portability* was a hot topic for owners of mobile phones who wanted to switch their phone provider without having to change their phone number. Adding to the list of types of on-line fraud was *ransomware*, where someone locks your files and then sends you an e-mail telling you to cough up money to have them unlocked.

No year can go by without a new fitness craze, and this year brought to our attention the intriguing *yogalates*, which sounds like a coffee drink made with yogourt. Like *piloga*, it is a combination of “yoga” and “pilates” (a hot word a few years back). Also in recreation, we heard about the very dangerous pastime of *kite tubing* (being pulled by a powerboat on an innertube so that the tube becomes airborne) and the very annoying one of driving noisy miniature motorbikes called *pocket bikes*.

We lexicographers often find that a word has actually been in existence for five or ten years before it impinges on the general consciousness. This is true of two words I first noticed last year, which are too good not to mention. *Cyberchondria* is the condition of convincing oneself one is sick from having read too many medical sites on the Web. *Cyberchondriacs* are unlikely to suffer from *presenteeism* (the opposite of “absenteeism”), the phenomenon of people who go to work even though sick.

A new kind of “speed dating” (itself a new word a mere six years ago) was the *eye-gazing party* in which potential mates looked soulfully into each other’s eyes to determine whether they were a match made in an optometrist’s office. If all went well, before they knew it, the female eye-gazer might find herself with a *bump*, a word much loved in the tabloids in 2006 to designate any celebrity pregnancy.

In the “some people have way too much money” category, there was the *aqua bar* (bar serving bottled water at inflated prices), staffed by the *aqua sommelier*, who can advise on which of the many brands of water are most suitable for a given occasion. No word on whether they’re any good at providing easily

accessible uncontaminated water to the millions of people in underdeveloped countries who are dying for lack of it. In the same category, we discovered *grills*: diamond-encrusted plates across the teeth. Having had to wear braces not once but twice, I can’t imagine why anyone would have this done, diamonds or not.

We also noticed some brand new Canadianisms in 2006. Very early in the year, Albertans were happy recipients of \$400 cheques from their provincial government. *Prosperity cheques*, the bureaucrats called them. *Ralphbucks*, said the people. Before the end of the year, Ralph Klein was no longer the premier, and the Alberta government is not showing any signs of repeating the largesse, so it is unlikely that *Ralphbucks* will ever make it into the *Canadian Oxford Dictionary*.

The Quebec government too was indirectly responsible for the creation of a new vocabulary item. Midyear, Quebec (like Ontario) passed some stringent anti-smoking bylaws. The Quebec government officials in charge of enforcing them were quickly dubbed *tobacco troopers*, a variation on *tongue troopers*, already used jocularly for the “language police” of the Office québécois de la langue française.

On the grammatical front, a tendency we noted in 2006 (unpoliced by anyone) was the waning of the gerund modifier. So swimming lessons have become *swim lessons*, waiting times *wait times*, and I even noticed an advertisement for smoking cessation programs (not yet *smoke cessation*) that included *quit strategies*.

Although we will have to wait to see if any of these words will make it into dictionaries, there was one event in 2006 that no lexicographer could ignore: the demotion of Pluto from planet status by the International Astronomical Union. The American Dialect Society even voted the word *plutoed* (purportedly meaning “demoted or devalued”) its word of the year. I have my

doubts about that, but we certainly need to keep an eye on *pluton* and *dwarf planet*, proposed by the IAU for not-quite-true-planets.

Will 2007 bring mobisodes of yogalates classes? For that matter, will someone try to combine pilates classes and speed dating? Stay tuned. ■

Erratum

On pouvait lire dans le numéro de décembre 2006 de *L'Actualité langagière* (vol. 3, n° 4) que M^{me} Michèle Landis est rédactrice en chef d'*À propos*, le bulletin de nouvelles de l'American Translators Association (ATA). En fait, *À propos* est le bulletin de la French Language Division de l'ATA. La revue de l'ATA s'intitule *The Chronicle*. Toutes nos excuses.

Erratum

In the December 2006 issue of *Language Update* (Vol. 3, No. 4), we mistakenly reported that Michèle Landis is editor-in-chief of *À propos*, the newsletter of the American Translators Association (ATA). In fact, *À propos* is the newsletter of the ATA's French Language Division. *The Chronicle* is the monthly magazine of the ATA. We apologize for the error.



Écrit-on gouvernement du Canada ou
Gouvernement du Canada? GC ou GdC?

Pour le savoir, lisez notre recommandation linguistique au
www.bureaudelatradsuction.gc.ca, où vous trouverez aussi d'autres outils linguistiques.

Which is correct: Federal Government or
federal government? GC or GoC?

To find out, read our linguistic recommendation at www.translationbureau.gc.ca
where you can find other language tools.

Glanures

avec la collaboration de
Jacques Desroches et Madelin Leroux fils

L'Actualité langagière tient cette chronique à l'intention des rédacteurs, traducteurs et autres communicateurs qui n'ont pas le temps de dépouiller régulièrement la presse écrite pour suivre de près l'évolution de la langue. Les glanures font écho aux néologismes de la langue générale, aux constructions enfantées par l'usage moderne, aux tournures et acceptions inusitées, de même qu'aux expressions imagées qui témoignent de la vigueur du français comme langue d'expression des idées.

Une mise en garde, cependant : les glanures livrées dans cette chronique ne s'utilisent pas nécessairement dans tous les genres de textes. L'efficacité de la communication doit toujours primer.

Le Presse (septembre 2006-janvier 2007)

Mon livre porte sur l'**otagisme**, les luttes, l'idéal révolutionnaire.

Les conduites **émeutières** avaient été déclenchées par une puissante indignation.

Une société des plus inégalitaires basée sur l'argent, l'utilisation du clientélisme à base confessionnelle et **notabilière**.

Plutonisé a été choisi comme « Mot de l'année 2006 » par la Société américaine des dialectes. **Plutoniser** signifie « rétrograder ou dévaloriser quelqu'un ou quelque chose », en référence au triste destin de Pluton, destituée de son statut de planète par l'Union astronomique internationale (UAI) l'année dernière.

« Plutonisé » a remporté le dernier tour du vote contre **canari climatique**, « un organisme ou une espèce dont la mauvaise santé ou le nombre décroissant suggère une importante catastrophe environnementale à l'horizon ».

Le Monde (septembre 2006-janvier 2007)

Le **décliniste** (qui développe l'idée d'un « déclin de la France ») Nicolas Baverez publiera son *Que faire?*

La société connaît un **concentré de conflits**.

Les **gastronodactyles** – les mangeurs avec les doigts – sont loin de devenir une espèce en voie de disparition. [contribution de Jean Vachon, Stratégies de normalisation, Bureau de la traduction]

Le Soleil (octobre 2006)

Une nouvelle langue est en train de naître dans Internet : la langue **xyloglotte**, issue des termes grecs *xylos* (bois) et *glotta* (langue). Ou comment dire en huit syllabes ce que l'on dit d'habitude en deux ou trois. Sérieux et puristes s'abstenir.

Le Monde (octobre 2006)

L'angle chaque fois différent évite tout **effet catalogue**.

Ces études s'ancrent dans la dénonciation de l'eurocentrisme et d'une écriture de l'histoire coloniale orientée par les **dominants**.

La volonté de sortir le fait colonial de l'**angle mort** qu'il occupe.

Le colloque a démontré le caractère balbutiant de la recherche française et l'apport déterminant du **regard décalé** des Anglo-Saxons.

Il avait appris la langue à l'âge adulte et certains le taçaient pour son breton **fil-de-fer**.

Tech-sc.net (novembre 2006)

La célèbre encyclopédie collaborative Wikipédia pourrait s'extraire du net pour être couchée sur le papier en 2006... Le projet de « **papiérisation** » de Wikipédia tient à cœur à son fondateur, Jimmy Wales.

Air et cosmos (décembre 2006)

[contribution d'André Senécal, trad. a., réd. a., traducteur expert au Bureau de la traduction]

La mésaventure de la jeune femme débarquée d'un avion de Delta Air Lines pour avoir refusé de cesser d'allaiter son enfant n'est pas restée sans suite. De nombreuses mères ont exprimé leur mécontentement en allaitant leur enfant devant les comptoirs d'enregistrement de 35 aéroports américains. Elles portent déjà un nom : les **lactivistes**!

Note

Note de la rédaction

Pour tout problème d'ordre matériel (retard, changement d'adresse, exemplaire manquant, en trop ou défectueux) :

1. Les employés du Bureau de la traduction sont priés de s'adresser au secrétariat de leur service, qui, au besoin, fera part du problème aux Services documentaires :

Téléphone : 819-997-4730 Fax : 819-997-4633

2. Les autres abonnés sont priés de s'adresser aux :

Éditions et Services de dépôt
Ottawa, Ontario K1A 0S5

Téléphone : 613-941-5995 Fax : 613-954-5779
1-800-635-7943 1-800-565-7757

Les manuscrits, ainsi que toute correspondance relative à la parution des textes, doivent être adressés à :

Martine Racette
L'Actualité langagière
Normalisation terminologique
Bureau de la traduction
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Téléphone : 819-994-5943
Fax : 819-953-8443
Internet : martine.racette@tpsgc.gc.ca

Nous rappelons que cette publication est ouverte à tous. Nous acceptons les articles portant sur la traduction, la terminologie, l'interprétation, la rédaction, les industries de la langue et les difficultés de langue en français, en anglais ou en espagnol, dans la mesure où ces articles sont bien documentés et susceptibles d'intéresser nos lecteurs.

Les articles sont soumis à un comité de lecture. Les manuscrits rejetés ne sont pas retournés aux auteurs.

Les opinions exprimées dans *L'Actualité langagière* n'engagent que leurs auteurs.

© Ministre de Travaux publics et Services gouvernementaux Canada 2007

Editor's Note

Queries regarding matters such as delays, address changes, and missing, damaged or extra copies should be directed as indicated below:

1. All Translation Bureau members should refer such matters to their unit clerk, who will, if necessary, contact Documentation Services:

Telephone: 819-997-4730 Fax: 819-997-4633

2. Other subscriber queries should be sent to:

Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

Telephone: 613-941-5995 Fax: 613-954-5779
1-800-635-7943 1-800-565-7757

Manuscripts and all correspondence relating to the publication of articles should be addressed to:

Martine Racette
Language Update
Terminology Standardization
Translation Bureau
Public Works and Government Services Canada
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Telephone: 819-994-5943
Fax: 819-953-8443
Internet: martine.racette@pwgsc.gc.ca

We would like to remind readers that this publication is open to anyone wishing to contribute. We accept articles relating to translation, terminology, interpretation, writing, the language industries and language problems in English, French or Spanish as long as the articles are well documented and of interest to our readers.

Manuscripts are reviewed by a committee. Rejected manuscripts are not returned to the authors.

The Translation Bureau is not responsible for the opinions expressed in *Language Update*.

© Minister of Public Works and Government Services Canada 2007

L'Actualité LANGAGIÈRE LANGUAGE Update

L'Actualité langagière, c'est

- un périodique trimestriel publié par le Bureau de la traduction du Canada et destiné non seulement aux langagiers, mais aussi à tous ceux qui sont appelés à rédiger à l'occasion
- le complément par excellence des autres outils d'aide à la rédaction offerts par le Bureau de la traduction : TERMIUM®, guides, lexiques et vocabulaires, service de consultation terminologique

Vous y trouverez

- des nouvelles de l'industrie langagière
- des renseignements pratiques sur les nouvelles terminologies dans les sphères d'activité gouvernementale
- des solutions aux problèmes de traduction et de rédaction courants
- des trucs du métier
- des chroniques sur l'évolution de l'usage
- des mini-lexiques sur des sujets d'actualité

Documentez

Editions et Services de dépôt
Ottawa, Ontario K1A 0S5

Renseignements sur les produits et services du Bureau de la traduction

819-997-3300
Bureaudelatraduction@tpsgc.gc.ca
www.bureaudelatraduction.gc.ca

Language Update is

- a quarterly periodical published by the Translation Bureau for language professionals as well as occasional writers
- an excellent source that complements the other Translation Bureau writing tools: TERMIUM®, guides, glossaries and vocabularies, and the terminology reference service

In it you will find

- news from the language industry
- practical information on new terms used in government-related fields of activity
- solutions to common translation and usage problems
- tricks of the trade
- articles on changing usage
- miniglossaries in fields of current interest

Subscriptions

Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

Information on Translation Bureau products and services

819-997-3300
TranslationBureau@pwgsc.gc.ca
www.translationbureau.gc.ca

CA1
SS215
- A18

L'Actualité LANGAGIÈRE LANGUAGE Update

VOLUME 4 | 2 | JUIN/JUNE 2007

Pour que le message passe
Getting Your Message Across

L'énergie éolienne : plus que du vent
Wind Energy: More Than Simply Wind

Mon rapport au dictionnaire

Style Myths

« Marcher des milles ou faire des kilomètres à pied ? »

The Language That Wouldn't Die

Conflit d'horaire, conflit de vocabulaire

La Syrie ou la République arabe syrienne?

La lengua como instrumento ideológico

Trucs et tendances

Tips and Trends

Rule Britannia

Summary

Le défi des communications à l'ère de la mondialisation /
The Challenge of Communications in the Era of Globalization

Francine Kennedy, page 5

Destinée à rapprocher les humains, la mondialisation a aussi fait ressortir leurs différences. Ce paradoxe nous rappelle l'importance capitale des communications. / Although globalization has brought people closer together, it has also emphasized their differences. This paradox is a reminder of the crucial importance of communication.

Pour que le message passe / Getting Your Message Across

Martine Racette, trad. a., page 7

Le symposium de terminologie annuel du Bureau de la traduction remporte toujours un vif succès, et celui de 2007 n'a pas fait exception. La toile de fond cette année : la langue claire et simple... plus difficile qu'il n'y paraît. / The Translation Bureau's annual terminology symposium is always a smashing success, and this year was no exception. The general focus of the 2007 symposium was plain language and its hidden pitfalls.

L'énergie éolienne : plus que du vent / Wind Energy: More Than Simply Wind

Jean Le Page, page 9

L'engouement pour l'énergie éolienne amènera une multiplication de ces marguerites célestes dont la puissance peut atteindre jusqu'à 6 mégawatts. L'éolienne démontée pièce par pièce. / Wind energy is the latest thing, and that means we will soon see giant pinwheels springing up everywhere, each one generating up to 6 megawatts of power. Read about the nuts and bolts of wind energy.

Langue claire et simple : rédiger des documents lisibles /
Plain Language: Creating Readable Documents

Emmanuelle Samson et/and Heather Matsune, page 14

Le principe de la lisibilité comporte deux volets : la lisibilité textuelle et la lisibilité visuelle. / The concept of readability breaks down into two components: text readability and visual readability.

Mon rapport au dictionnaire (partie 1)

Maurice Rouleau, page 20

Choisir le mot juste est le précepte fondamental à observer en communication. L'outil de base pour y arriver : le dictionnaire. Mais parfois l'information qu'on y trouve est totalement fautive. / Choosing the right word is a basic tenet of communication. Most of us depend on a dictionary to help us out, but sometimes the information it contains is completely wrong.

Style Myths

Frances Peck, page 23

We all learned the basic rules of style at school: how to structure a paragraph, create a transition, etc. But now that we're out in the world, we shouldn't be afraid to ditch some of those rules. / Nous avons appris les règles de base du style sur les bancs de l'école : comment organiser un paragraphe, ménager une transition, etc. Plus tard il ne faut pas avoir peur de jeter par-dessus bord certaines de ces règles.

Mots de tête : « marcher des milles ou faire des kilomètres à pied ? »

Frédéric Leroux fils, page 26

On ne peut marcher deux kilomètres parce que *marcher* est un verbe intransitif, n'est-ce pas ? Eh bien, notre chroniqueur, lui, est prêt à marcher des milles et des kilomètres. / French speakers should not be able to walk two kilometres because *marcher* is an intransitive verb, right? Well, our intrepid columnist is willing to walk miles and kilometres.

The Language That Wouldn't Die

Richard Oslund, page 29

Latin, a dead language? Not according to Finnish National Radio, which occasionally broadcasts news bulletins in Latin, or the professor who recorded *Nunc hic aut numquam*, a cover version of Elvis Presley's classic. / Une langue morte, le latin? Ce n'est pas l'avis de la radio nationale de Finlande qui diffuse à l'occasion un bulletin de nouvelles en latin, ni celle de ce professeur qui a enregistré *Nunc hic aut numquam* – d'Elvis Presley.

Conflit d'horaire, conflit de vocabulaire

Jacques Desrosiers, page 31

Les Français n'ont pas de conflit d'horaire, tandis que nous en avons plein. Ce n'est pas qu'ils sont plus chanceux ; mais ils gèrent leur vocabulaire de façon différente. / The French never have *conflits d'horaire*, but scheduling conflicts are a common occurrence on this side of the pond. It's not that the French are more fortunate; they simply call it something different.

What Does "Organic" Actually Mean?

Barbara McClintock, page 33

We will soon be able to tell if a food is truly "organic" thanks to a new Government of Canada logo on product packaging. / On pourra bientôt être sûr qu'un produit alimentaire est vraiment « biologique » grâce à un logo du gouvernement du Canada apposé sur le produit.

Traduire le monde : la Syrie ou la République arabe syrienne?

André Racicot, page 34

On tend à confondre, jusque sur les cartes, les noms officiels et les noms courants des pays. Un peu de ménage. / We tend to confuse the official names of countries and their more common designations, sometimes even on maps. Some info to clear up the confusion.

El Rincón Español: La lengua como instrumento ideológico

Rafael Solís, página 36

La lengua ha sido siempre el vehículo de comunicación por excelencia. Y, desgraciadamente, muchas veces a través de la historia se ha utilizado como instrumento para denigrar a determinados grupos humanos y servir de justificante lingüístico que predisponga a las masas a cometer actos discriminatorios y violentos contra dichos grupos. Sin ser exhaustivo, este artículo presenta ejemplos de la vida real para ilustrar un aspecto nada poético del lenguaje.

Carnet Techno : Trucs et tendances / Tips and Trends

André Guyon, page 38

Notre nouveau chroniqueur explique que XML, successeur de HTML, deviendra la plate-forme d'échange universelle. Le Parlement s'en sert déjà depuis plusieurs années. Et en prime : une option à désactiver dans Word pour empêcher les « styles » de se multiplier comme des pissenlits. / Our new columnist explains that XML, the successor to HTML, will become the universal exchange platform. Parliament has been using it for years. As a bonus, he explains the option you can deactivate in Word to keep styles from spreading like weeds.

Wordsleuth: Rule Britannia

Katherine Barber, page 41

We Canadians spell *colour* and *centre* the way we do to make sure no one mistakes us for Americans. But we may not be as British as we think. / Bien sûr les Canadiens écrivent *colour* et *centre* parce qu'ils ne veulent surtout pas être pris pour des Américains. Mais ils ne sont peut-être pas aussi Britanniques qu'ils le pensent.



Mot de la rédaction

A Word from the Editor

Translation: Anne Kinsman

Les éoliennes et le « bio », c'est affaire d'environnement et de santé. C'est aussi affaire de terminologie, car comment en parler sans les mots qu'il faut? On risquerait d'y perdre son *latin* et de se retrouver sans moyens, même en observant les règles de rédaction claire et simple les plus sensées qui soient. Par ailleurs, les dictionnaires généraux, dans ces domaines de pointe, ne sont pas d'un très grand secours, comme parfois aussi ils nous laissent sur notre faim s'agissant d'un point de langue épineux ou d'un usage particulier.

Le printemps a été chargé au Bureau de la traduction. Rencontre annuelle du Conseil national de terminologie, VII^e Symposium du Conseil fédéral de terminologie, participation de plusieurs terminologues (conférences, animation d'une table ronde) au colloque international de terminologie de l'Université du Québec en Outaouais... De quoi craindre les *conflits d'horaire*! De quoi aussi aspirer aux loisirs, le temps d'une réflexion sur les styles de Word, sur la pérennité de XML comme plate-forme d'échange de données ou sur la langue comme instrument idéologique, ou encore d'un coup d'œil humoristique sur quelques distinctions entre l'anglais canadien, l'anglais américain et l'anglais britannique. À moins que la perspective de *marcher des milles* pour aller en Syrie (ou est-ce en République arabe syrienne?) ou de déboulonner quelques mythes entourant les règles de style en anglais ne vous séduise davantage.

Je profite de l'occasion pour souhaiter la bienvenue dans l'équipe à André Guyon, qui prend la barre du Carnet techno. Enfin, la revue vous réserve une surprise en septembre : elle change de livrée. Une nouvelle allure, de nouvelles couleurs qui s'harmoniseront avec l'image de marque dont le Bureau de la traduction viendra de se doter. Restez à l'affût et bon été!

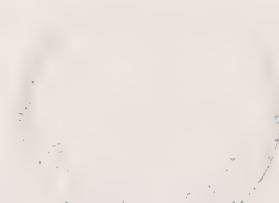
When we think of wind turbines or organic food, we think of the environment or health. But we should also be thinking about correct terminology, because how can we talk about the subject areas where these words come up if we don't know the proper terms? We could find ourselves unable to provide the best text, even if we are following the basic rules of plain language writing to make ourselves understood. General dictionaries are often not very useful for terminology in such specialized fields, just as they fail to help us very much with tricky or particular aspects of language usage.

This spring, the Translation Bureau has been busy organizing the annual meeting of the National Terminology Council and the Seventh Symposium of the Federal Terminology Council and arranging for the participation of several terminologists (as guest speakers and round table facilitators) in the international terminology symposium of the Université du Québec en Outaouais . . . A scheduling (*conflit d'horaire*) nightmare! So now it's time for some fun: perhaps a discussion on formatting styles in Word or on the longevity of XML as a data-exchange platform or language as an ideological tool, or possibly a humorous look at some of the differences between Canadian, American and British English? Or perhaps more to your taste is listening to Elvis Presley in Latin, walking thousands of miles (*marcher des milles*) to Syria (or should that be the Syrian Arab Republic?) or debunking some myths about style rules in English?

I'd like to take this opportunity to welcome André Guyon to the team. André will be taking the Tech Files helm. And finally, the journal has a surprise in store for you for September: a new look. Its colours are changing to comply with the Translation Bureau's new corporate identity. We hope you like it!

Have a great summer!

Martine Racette, rédactrice en chef/Editor



Nos collaborateurs Our Contributors

Katherine Barber is editor-in-chief of *The Canadian Oxford Dictionary* and author of *Only in Canada, You Say: A Treasury of Canadian Languages*. / **Katherine Barber** est rédactrice en chef du *Canadian Oxford Dictionary* et auteur de *Only in Canada, You Say: A Treasury of Canadian Languages*.

Jacques Desrosiers, évaluateur au Bureau de la traduction, principal coordonnateur de la deuxième édition du *Guide du rédacteur* parue en 1997 et rédacteur en chef adjoint de *L'Actualité langagière*. / **Jacques Desrosiers**, an evaluator with the Translation Bureau, is principal co-ordinator of the second edition of the *Guide du rédacteur*, published in 1997, and assistant editor of *Language Update*.

André Guyon a étudié en traduction et en informatique avant d'arriver au Bureau de la traduction, où il a contribué à titre d'expert-conseil en technologies langagières à la réalisation de logiciels précieux pour le Bureau. / **André Guyon** studied translation and computer science before coming to the Translation Bureau, where he has acted as a language technologies consultant and helped develop valuable software for the Bureau.

Jean Lepage est terminologue au Bureau de la traduction depuis 1976. Son champ d'activité couvre les domaines scientifiques et techniques, notamment la foresterie, l'audiovisuel et les énergies nouvelles. / **Jean Lepage** has been a Translation Bureau terminologist since 1976. He works in the scientific and technical domain, particularly dealing with forestry, audiovisual technologies and alternative sources of energy.

Frédérin Leroux fils, collaborateur assidu, est un ancien traducteur de la Direction de la traduction parlementaire et de l'interprétation du Bureau de la traduction; il est maintenant à la retraite. / One of our regular contributors, **Frédérin Leroux fils** is a former translator with the Translation Bureau's Interpretation and Parliamentary Translation Directorate; he is now retired.

Heather Matsune is a linguistic adviser on the Translation Bureau's English Linguistic Services team, which is responsible for the *Language Nook of the Government of Canada*. / **Heather Matsune**, conseillère aux Services linguistiques anglais du Bureau de la traduction, fait partie de l'équipe de rédaction du *Language Nook of the Government of Canada*.

Barbara McClintock, C. Tr., worked as a senior translator and reviser for over 15 years for two accounting firms and a law firm in a wide range of fields. She joined the Translation Bureau's Regional Unit in Montreal in 2001. / **Barbara McClintock**, trad. a., a travaillé pendant plus de 15 ans comme traductrice principale et réviseuse dans une vaste gamme de domaines pour deux cabinets de comptables agréés

et une étude d'avocats. En 2001, elle s'est jointe au Service régional du Bureau de la traduction à Montréal.

Richard Oslund is a translator in the Foreign Languages Section at National Defence Headquarters. Apart from forays into journalism and teaching, he has worked for the Translation Bureau since 1982. / **Richard Oslund** est traducteur à la Section des langues étrangères du quartier général de la Défense nationale. Hormis quelques incursions en journalisme et en enseignement, il fait carrière au Bureau de la traduction depuis 1982.

Frances Peck is a Vancouver-based writer and editor. She has taught grammar, writing and editing for over two decades for the University of Ottawa, Douglas College, Simon Fraser University and countless government and private sector organizations. / **Frances Peck**, rédactrice et réviseuse, travaille à Vancouver. Elle a enseigné la grammaire, la rédaction et la révision à l'Université d'Ottawa, au Collège Douglas, à l'Université Simon Fraser et dans de nombreux organismes du gouvernement et du secteur privé.

André Racicot, traducteur-conseil du Bureau de la traduction auprès du ministère des Affaires étrangères, diplômé en science politique et polyglotte. Il anime la populaire série d'ateliers *Traduire le monde* au Bureau de la traduction. / A Translation Bureau translator and language adviser with the Department of Foreign Affairs, and a political science graduate who speaks several languages, **André Racicot** gives several workshops in the popular Translation Bureau series *Traduire le monde*.

Maurice Rouleau est l'auteur de plusieurs publications et livres traitant de traduction médicale ou générale et d'un ouvrage intitulé *Est-ce à, de, en, par, pour, sur ou avec?* portant sur l'emploi de la préposition. Son dernier ouvrage, sous presse, s'intitule *Pratique de la traduction : l'approche par questionnement*. [Maurice_Rouleau@uqtr.ca ou maurice.rouleau@distributel.net] / **Maurice Rouleau** has authored a number of books and other publications on medical and general translation. His book, *Est-ce à, de, en, par, pour, sur ou avec?*, deals with the use of prepositions in French. His most recent book, *Pratique de la traduction : l'approche par questionnement*, is due out in 2007. [Maurice_Rouleau@uqtr.ca or maurice.rouleau@distributel.net]

Emmanuelle Samson, conseillère aux Services linguistiques français du Bureau de la traduction, fait partie de l'équipe de rédaction du *Coin linguistique du gouvernement du Canada*. / **Emmanuelle Samson** is a linguistic adviser on the Translation Bureau's French Linguistic Services team, which is responsible for the *Coin linguistique du gouvernement du Canada*.

Rafael Solís est chef de la Division de la traduction multilingue et de la localisation du Bureau de la traduction; il est aussi membre du comité de lecture de *L'Actualité langagière*. / **Rafael Solís** is head of the Translation Bureau's Multilingual Translation and Localization Division; he is also a member of *Language Update's* review committee.

Abonnement (S\$2-4/4-2)

1 an / 12 numéros (12 ans (moins années) : 12 \$ / 12 \$)

100 \$ / 100 \$

Recommandé par le Comité canadien de la presse écrite / Recommended by the Canadian Council of Editors / Recommended by the Canadian Council of Editors / Recommended by the Canadian Council of Editors

Subscription Rates (S\$2-4/4-2)

1 year / 12 issues (12 years (minus years) : 12 \$ / 12 \$)

100 \$ / 100 \$

Recommandé par le Comité canadien de la presse écrite / Recommended by the Canadian Council of Editors / Recommended by the Canadian Council of Editors / Recommended by the Canadian Council of Editors



Le mot de la P.-D. G.

A Word from the CEO

Le défi des communications à l'ère de la mondialisation

Les habitants de la planète n'ont jamais autant communiqué entre eux. Pourtant, la multitude d'outils et de messages ne garantit pas une meilleure communication et une plus grande cohésion entre les nations. En tant que communicateurs et citoyens du monde, nous contribuons énormément à la compréhension entre les peuples. Notre plus grand défi à tous est de créer de véritables relations d'échange dans le respect des identités.

Maintenir une communication avec autrui est synonyme de démocratie et d'ouverture. Tout le monde veut communiquer. L'accès à des outils de plus en plus performants élargit nos relations avec l'autre, et pourtant, comme le souligne Dominique Wolton, « la fin des distances physiques révèle l'incroyable étendue des distances culturelles. C'est cela la rupture qu'il faut penser »¹. Plus que jamais, les moyens de communication sophistiqués nous dévoilent nos différences culturelles, politiques, sociales et religieuses. La mondialisation devait avoir pour effet de rapprocher les gens, les idées. Au contraire, elle montre plus que jamais nos différences et commande plus de respect de part et d'autre.

Comment arriver au partage de valeurs communes parallèlement à une accentuation de nos différences? Les langues sont certes des facteurs de cohésion sociale. En outre, elles sont indissociables de la culture et de l'identité. La communication favorise la cohabitation des hommes et des sociétés. Toutefois, j'adhère à l'idée défendue par Amin Maalouf à savoir que « chacun

The Challenge of Communications in the Era of Globalization

Translation: Paul Cowan

Never before has there been so much communication as in the world today. And yet understanding is not necessarily better nor relations more harmonious because of the array of communication tools and the flood of messages. As communicators and citizens of the world, we make an invaluable contribution to understanding between peoples. The greatest challenge we all face is to create a relationship of fruitful exchanges while respecting identities.

So long as lines of communication are kept open, democracy and openness can thrive. Everyone wants to communicate. Access to better and better tools is expanding our relations with others, but, as has been pointed out by Dominique Wolton, "the annihilation of physical distance is revealing the yawning chasm of cultural distances; that is the gap we need to think about."¹ More than ever, our sophisticated communications media are laying bare our cultural, political, social and religious differences. Globalization was supposed to bring people and ideas together. Instead, it is making our differences more apparent than ever and highlighting the need for greater respect between peoples.

How can we achieve a sharing of common values in parallel with this accentuation of our differences? Languages certainly factor into social cohesion, and they are inseparable from issues of culture and identity. Communication fosters cohabitation between people and societies. However, I agree with Amin Maalouf when he says that "everyone should be able to include

devrait pouvoir inclure, dans ce qu'il estime être son identité, une composante nouvelle, appelée à prendre de plus en plus d'importance au cours du nouveau siècle, du nouveau millénaire : le sentiment d'appartenir aussi à l'aventure humaine »².

L'importance de se parler, de se comprendre pour réaliser de grands projets n'a jamais été aussi significative en cette ère de mondialisation. Beaucoup d'entre nous, de par notre profession, avons la vocation d'être des traits d'union, des passerelles entre les diverses communautés, les diverses cultures. Que nous soyons traducteur, interprète, terminologue, communicateur, bref, citoyen du monde, notre engagement envers la compréhension entre les diverses cultures doit être au centre de nos préoccupations.

NOTES

- 1 D. Wolton, *Sauver la communication*, Paris, Flammarion, 2005, p. 19.
- 2 Amin Maalouf, *Les Identités meurtrières*, Paris, Grasset & Fasquelle, 1998, p. 188.

in what he regards as his own identity a new ingredient, one that will assume more and more importance in the course of the new century and the new millennium: the sense of belonging to the human adventure as well as his own."²

The importance of speaking to one another, of understanding one another in order to undertake major projects, has never been so great as in this era of globalization. Through our profession, many of us are called upon to be go-betweens, to bridge different communities and different cultures. Whether we are translators, interpreters, terminologists or communicators, we are citizens of the world, and our commitment to understanding between cultures must be the crux of our concerns.

NOTES

- 1 D. Wolton, *Sauver la communication*, Paris, Flammarion, 2005, p. 19.
- 2 Amin Maalouf, *In the Name of Identity: Violence and the Need to Belong*, tr. Barbara Bray, Penguin, 2003, pp. 163-164.

La présidente-directrice générale,


Francine Kennedy
Chief Executive Officer

Pour que le message passe Getting Your Message Across

Martine Racette, trad. a.

Translation: Alison Currie

Écrire simplement, pour nous langagiers, n'est pas toujours une mince affaire. Pétris de grands principes de concision et d'implicitation, formés à l'école du style recherché, nous perdons parfois de vue le fait que nos destinataires ne sont pas tous logés à la même enseigne que nous.

À ce chapitre, traduire au gouvernement fédéral présente un défi de taille. Les documents destinés à l'ensemble de la population doivent pouvoir être compris de tous, de sorte que chacun puisse remplir ses devoirs de citoyen et obtenir les services auxquels il a droit.

C'est sur cette toile de fond que se tenait à Gatineau, le 1^{er} mai dernier, le septième Symposium du Conseil fédéral de terminologie organisé par la Direction de la normalisation terminologique (DNT) du Bureau de la traduction. Le thème de cette année, *Terminologie et communication... pour que le message passe*, illustre bien les efforts que déploie le Bureau pour aider ses langagiers à composer au quotidien avec cet impératif de clarté et de limpidité.

Fernan Carrière, de la Fédération canadienne pour l'alphabétisation en français, a fait une présentation intitulée *Pour des communications claires*, où l'on a bien vu qu'une grande partie de la population est lésée parce qu'elle a de la difficulté à comprendre les documents qu'elle reçoit du gouvernement. Michel Gauthier et Emmanuelle Samson, de la DNT, ont entretenu l'auditoire de la priorité que le Bureau accorde à la communication claire et efficace, ainsi que des outils qu'il met à la disposition des employés de la fonction publique fédérale pour leur faciliter la tâche. Pour sa part, Virginia McRae, des Services

For language professionals, writing simply is no simple matter. Trained in a formal style of expression, we strive to write succinctly and comprehensibly, but sometimes forget that our readers are not all on the same page as us.

Translating for the federal government poses a particularly daunting challenge in this regard. Documents addressed to the general public must be understandable to everyone, so that all citizens may fulfill their responsibilities and access the services they are entitled to.

These and other challenges were addressed at the Seventh Symposium of the Federal Terminology Council in Gatineau on May 1, organized by the Terminology Standardization Directorate (TSD) of the Translation Bureau. This year's theme, *Terminology and Communication: Getting Your Message Across*, reflects the Bureau's ongoing efforts to help its language professionals write clearly and straightforwardly.

Fernan Carrière from the *Fédération canadienne pour l'alphabétisation en français* (Canadian Federation for Literacy in French) gave a presentation entitled *Communicating Clearly*, where we learned that a large portion of the population has difficulty understanding documents it receives from the government. Michel Gauthier and Emmanuelle Samson from the TSD spoke about the Bureau's commitment to clear and effective communication, as well as the tools it provides to federal public service employees to facilitate their work. Virginia McRae from Justice Canada Corporate Services spoke about her ongoing campaign to simplify communication in the field of law, where simple language does not always come easily. Finally, Sally J. McBeth



Les participants sont venus de partout au Canada /
Participants came from all over Canada

ministériels de Justice Canada, a parlé de la bataille qu'elle livre pour faciliter la communication dans le domaine juridique... où cela ne va pas nécessairement de soi. Enfin, Sally J. McBeth, de l'organisme CLAD (Clear Language and Design), a proposé aux participants venus de partout au Canada un exercice de révision qui leur a permis de mettre en pratique des conseils à la fois simples et efficaces pour parvenir à plus de clarté. Sa communication avait pour titre *Trois mauvaises habitudes dans les communications écrites du gouvernement... et comment les régler*. Comme quoi « impossible » n'est pas français – ni anglais d'ailleurs.

Le succès du Symposium ne se dément pas d'année en année, ce qui augure bien pour la suite! ■



De gauche à droite / From left to right: Gabriel Huard, Sally McBeth, Virginia McRae, Michel Gauthier, Emmanuelle Samson, Fernan Carrière

from CLAD (Clear Language and Design) gave participants from all over Canada a revision exercise that enabled them to attain greater clarity in their writing by applying a few simple techniques. Her workshop, entitled *Three bad writing habits in government communication... and how to fix them*, proved that writing clearly in French and English is far from impossible.

With the Symposium's continued success, we are certainly looking forward to the next one! ■

L'énergie éolienne : plus que du vent

Wind Energy: More Than Simply Wind

Jean Le Page

Translation: Anne Kinsman

L'éolien a la cote. Il ne se passe pas un jour sans qu'il ne soit question de près ou de loin de la maîtrise ou de la gestion du vent. Le recours à des sources d'énergie complémentaires propres et renouvelables au service du développement durable, avec l'objectif noble de freiner l'appauvrissement de la couche d'ozone, et la perspective de réaliser des économies d'échelle appréciables ne sont pas étrangers à l'engouement que connaît présentement l'exploitation de l'énergie éolienne. Longtemps associée aux moulins de la vieille Europe et aux roues à vent agricoles, l'énergie éolienne a vu son marché littéralement exploser depuis quelques années. Les produits phares de son industrie, dont les plus gros modèles s'apparentent à de gigantesques marguerites célestes, rivalisent constamment en puissance et en ingénierie.

En Amérique du Nord, les sites éoliens les plus prometteurs se trouveraient dans le Grand Nord québécois, mais l'éloignement des lignes de transport d'électricité empêche pour l'instant leur exploitation. Par conséquent, l'installation de centrales éoliennes s'effectue surtout dans des corridors situés en bordure des réseaux électriques. Pour leur part, les sociétés productrices d'énergie entretiennent l'espoir maintenant tangible de fournir jusqu'à 15 % de l'énergie électrique que nous consommons au moyen de la filière éolienne.

La mise en valeur des gisements éoliens dans des zones habitées se heurte toutefois à certaines contraintes liées à leur impact sur la préservation des paysages. De plus en plus, et notamment en Europe, on voit émerger des groupes anti-éoliens voués à la conservation des sites naturels. Pour contrer ce phénomène, l'implantation de centrales éoliennes dans des zones sensibles est maintenant subordonnée à la recherche d'ententes entre les instances politiques, les promoteurs, la population et les groupes environnementalistes.

Wind energy is gaining in popularity. Not a day goes by without a direct or indirect reference to harnessing or managing wind. The use of clean, renewable, complementary energy sources in the service of sustainable development, with the commendable goal of curbing the depletion of the ozone layer, and the prospect of achieving significant economies of scale are part and parcel of the current popularity enjoyed by wind energy. Wind energy has long been associated with the mills of old Europe and with farm windmills, but the market for this energy source has literally exploded in recent years. The industry's leading products are constantly competing in terms of power and engineering, and the largest models resemble giant daisies in the sky.

In North America, the most promising wind farm sites are thought to be in Quebec's far north, but their remoteness from electrical power lines prevents them from being used for now. As a result, wind farms are being established in corridors along electrical power grids. For their part, power utilities now have tangible hope of using wind power to supply up to 15% of the electricity we consume.

Development of wind resources in inhabited areas, however, runs afoul of certain constraints related to the impact on the preservation of the landscape. Increasingly, particularly in Europe, anti-wind-power groups are emerging that are dedicated to the conservation of natural sites. To counter this phenomenon, the establishment of wind power plants in sensitive areas is now subject to prior agreements among political authorities, project proponents, the public and environmental groups.

Qu'est-ce qu'une éolienne?

Une éolienne, que l'on appelle plus techniquement un aérogénérateur lorsqu'elle produit de l'électricité, est une machine qui transforme l'énergie cinétique du vent, soit celle engendrée par le déplacement de l'air, en énergie mécanique ou électrique.

Les types d'éoliennes

Les éoliennes modernes se présentent sous deux formes. La première, de loin la plus courante et sur laquelle portera l'essentiel de notre propos, est dite « à axe horizontal » et comporte parfois deux, mais le plus souvent trois pales fixées à un moyeu tournant sur un arbre horizontal. La deuxième, dite « à axe vertical » et que l'on assimile surtout à l'« éolienne Darrieus », emprunte vaguement l'apparence d'un fouet-batteur à œufs – d'où son surnom anglo-américain de « egg beater ». Cette éolienne, aujourd'hui dépassée, est constituée de deux ou trois pales en rotation autour d'un arbre vertical.

Taille et puissance des éoliennes

Il existe à l'heure actuelle de nombreux modèles d'éoliennes à axe horizontal dont la puissance est théoriquement proportionnelle à la taille. On peut toutefois les classer sommairement en trois catégories, soit les éoliennes de petite, de moyenne et de grande taille. Les éoliennes de petite taille, qu'on appelle aussi éoliennes de proximité, sont proches des habitations et des bâtiments. Les individus, les exploitants agricoles, les petites entreprises artisanales, les coopératives, les villages en croissance et les habitants de sites isolés bénéficient ainsi d'une source d'énergie primaire ou d'appoint pour de faibles coûts d'investissement. Selon leur situation économique et géographique et compte tenu des infrastructures déjà en place, les utilisateurs peuvent raccorder les petites éoliennes au réseau électrique ou les faire fonctionner en mode autonome (avec accumulateurs, charges résistives ou couplage éolien-diésel) pour la fourniture d'énergie électrique ou thermique.

What is a wind turbine?

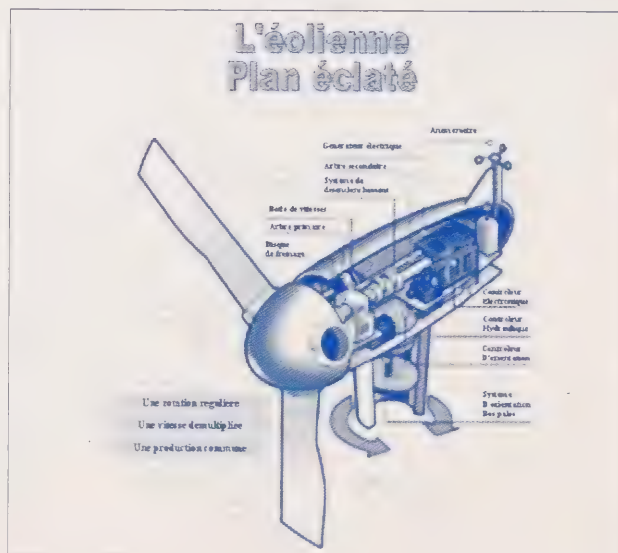
A wind turbine, also called more technically a wind turbine generator when it produces electricity, is a machine that converts the kinetic energy of the wind, or in air movement, into mechanical or electrical energy.

Types of wind turbines

There are two types of modern wind turbines. The first, by far the most common and the type that will be the main focus here, is the horizontal-axis wind turbine, which may have two, but usually has three blades connected to a hub that turns on a horizontal shaft. The second type, the vertical-axis wind turbine, is based on the Darrieus wind turbine and is often called an egg-beater because of its shape. Now obsolete, this type of wind turbine consists of two or three blades that rotate around a vertical shaft.

Size and capacity of wind turbines

At present, there are many models of horizontal-axis wind turbines, with output capacity theoretically proportional to size. However, they can be broadly classified in three categories: small, medium and large. Small wind turbines, also called domestic wind turbines, are designed to be installed in close proximity to dwellings and buildings, enabling individuals, farm operators, small businesses, cooperatives, growing villages and occupants of remote sites to enjoy the benefits of a primary or backup energy supply for a low capital cost.



La catégorie des petites éoliennes, dont la puissance varie de 0,5 à 10 kilowatts, regroupe les microéoliennes (rotor de 0,5 à 1,25 m de diamètre), les miniéoliennes (rotor de 3 à 6 m) et les éoliennes domestiques (rotor de 3 à 18 m). Les éoliennes de taille moyenne sont plutôt conçues pour alimenter des collectivités. Elles comportent un rotor de 20 à 50 mètres de diamètre et développent de 10 à 250 kilowatts.

Enfin, les grandes éoliennes sont principalement destinées à la production d'électricité en réseau. Implantées sur terre ou en mer, elles ont une capacité de production pouvant atteindre 6 mégawatts, suffisante pour alimenter en énergie 6 000 foyers. Leurs énormes rotors ont une envergure atteignant 90 mètres, et leurs plus grandes tours s'élèvent à plus de 100 mètres dans le ciel.

Les principaux éléments d'une éolienne classique et son fonctionnement

L'éolienne classique comprend une tour (ou mât) au sommet de laquelle sont montés quatre principaux composants, tous interreliés : le rotor, la boîte de vitesse, la génératrice (ou générateur) électrique et le système d'orientation et de pilotage. Tous ces organes, à l'exception du rotor, sont logés dans la nacelle, qui s'oriente face au vent. Par vent favorable, les pales à pas variable, sous l'effet de la portance aérodynamique exercée par le vent, font tourner le rotor à une vitesse nominale variant de 15 tours/minute pour une grosse éolienne à 250 tours/minute pour une petite éolienne. Entre le rotor et la génératrice se trouve la transmission, constituée par un arbre primaire (ou arbre lent), d'un multiplicateur et d'un arbre secondaire (ou arbre rapide). Le rotor entraîne l'arbre primaire, connecté au multiplicateur. Le multiplicateur augmente la vitesse de rotation et transmet le mouvement du rotor à la génératrice par l'intermédiaire de l'arbre secondaire. La génératrice est un alternateur qui transforme l'énergie mécanique en énergie électrique grâce à un moteur à induction. L'énergie ainsi produite est livrée au réseau électrique par un transformateur de tension placé au pied de la tour et dont le rôle est d'ajuster la tension

Depending on their economic and geographical situation and the infrastructures already in place, small wind turbines can supply electrical or thermal energy by being connected to the grid or operated as stand-alone systems (with storage cells or resistive loads or as wind-diesel systems).

Small wind turbines range in capacity from 0.5 to 10 kilowatts and include micro wind turbines (0.5 to 1.25 m rotor), mini wind turbines (3 to 6 m rotor) and domestic wind turbines (3 to 18 m rotor). Medium-sized wind turbines are designed for serving communities. Their rotors range from 20 to 50 metres in diameter and they generate from 10 to 250 kilowatts in electrical power.

Finally, large wind turbines are mainly intended to produce electricity for a grid. Installed on land or at sea, they have an output capacity of up to 6 megawatts, which is sufficient to supply 6,000 homes with power. Their enormous rotors are up to 90 metres in diameter, and their tallest towers rise over 100 metres into the sky.

Conventional wind turbine: main components and operation

A conventional wind turbine consists of a tower (or mast), at the top of which are mounted four main interrelated components: the rotor, the gearbox, the electrical generator and the yaw and control system. All these components, with the exception of the rotor, are housed in the nacelle, which points into the wind. Under favourable wind conditions, the variable pitch blades take advantage of the aerodynamic lift of the wind to turn the rotor at a nominal speed, ranging from 15 rotations/minute (large wind turbine) to 250 rotations/minute (small wind turbine). Located between the rotor and the generator, the transmission consists of a primary (or slow-speed) shaft, a gearbox multiplier and a secondary (or high-speed) shaft. The rotor drives the primary shaft, which is connected to the multiplier. The multiplier, in turn, increases the speed of rotation, transmitting the movement of the rotor to the generator by means of the secondary shaft. The generator is an alternator that uses an induction motor to transform mechanical energy into electrical energy. The energy thus produced is delivered to the electrical grid by a voltage transformer, located at the foot of the tower, that adjusts the voltage to that of the grid. The

à celle du réseau. Le système d'orientation fait pivoter la nacelle face au vent par l'intermédiaire d'une couronne de rotation et d'un mécanisme à roulement fixés au haut de la tour.

Le pilotage des éoliennes de haute technicité est entièrement automatisé, le réglage de l'angle du pas de pale s'effectuant continuellement en fonction de la direction du vent, afin d'optimiser la vitesse de rotation et le rapport portance/trainée. Cependant, par vent très violent, le système de commande immobilise et bloque la nacelle, pour éviter tout bris majeur.

Regroupement des éoliennes et préoccupations environnementales

L'implantation d'une centrale éolienne doit s'effectuer dans le respect des normes d'esthétique paysagère et environnementale et avec l'appui des principaux intéressés. C'est ce que visent les modes de répartition des éoliennes les plus répandus, soit la configuration linéaire et la configuration en grappes. Les centrales linéaires, que l'on trouve le long des espaces riverains ou des crêtes montagneuses, se déploient à la manière d'une longue chaîne plus ou moins rectiligne épousant le relief ou les constructions humaines (coteaux aux pentes douces, plaines dégagées, hauts plateaux, granges, clôtures de rangs, chemins, etc.). Les centrales en grappes se reconnaissent par leur aspect massif; elles sont disposées en séries parallèles formant un ensemble compact moins étendu que le regroupement linéaire. L'avantage économique de la configuration en grappes tient à la concentration de l'énergie produite dans un périmètre circonscrit, ce qui permet de profiter davantage du voisinage des lignes de haute tension. Il convient cependant de rappeler que le gage de succès de tout schéma d'aménagement éolien ne sera assuré qu'au prix d'efforts d'intégration concertés et d'un souci réel d'harmonisation des perspectives visuelles. ■

yaw system turns the nacelle in the direction of the wind by means of a yaw ring and a bearing mechanism mounted at the top of the tower.

Control of advanced wind turbines is fully automated, with blade pitch angle continuously regulated as a function of wind direction to optimize rotational speed and lift-to-drag ratio. In the event of very strong winds, however, the control system immobilizes and locks the nacelle to prevent any major damage.

Grouping of wind turbines and environmental concerns

Anyone planning to build a wind energy facility must meet environmental standards as well as the standards of landscape aesthetics and must have the support of the parties concerned. This is the goal of the most popular approaches to the arrangement of wind turbines, i.e., linear or densely-packed arrays. In a linear array, which is used along shorelines or mountain crests, turbines are arranged in a long, more or less straight row, following relief features or man-made structures (gently sloping hills, open plains, high plateaus, barns, fences along concessions, roads, etc.). In the densely-packed array, turbines are laid out in parallel rows, forming a compact arrangement that is less spread out than in the linear grouping. The economic advantage of a densely-packed array lies in the concentration of power produced within a limited area, an approach that takes better advantage of the proximity to power lines. It should be pointed out, however, that the success of any wind energy facility depends on a concerted integration effort and a genuine concern for the harmonization of views. ■

American farm windmill; farm windmill; Chicago windmill	moulin américain (n.m.); éolienne américaine (n.f.)
anti-wind group	association anti-éolien (n.f.); groupe anti-éolien (n.m.)
blade	pale (n.f.)
blade pitch control	régulation du pas de pale (n.f.)
densely-packed array; tightly-packed array	configuration en grappes (n.f.); configuration en paquets (n.f.)
gearbox	boîte de vitesses (n.f.); boîte de transmission (n.f.)
generator	générateur (n.m.); génératrice (n.f.)
grid-connected wind turbine; interconnected wind turbine	éolienne connectée au réseau (n.f.)
high-speed shaft; secondary shaft	arbre rapide (n.m.); arbre secondaire (n.m.)
home wind turbine; household wind turbine	éolienne domestique (n.f.)
horizontal axis wind turbine; HAWT; horizontal shaft windmill	éolienne à axe horizontal (n.f.)
land-based wind turbine; ground-based wind turbine	éolienne terrestre (n.f.)
large-sized wind turbine	éolienne de grande taille (n.f.)
lift-to-drag ratio	rapport portance/trainée (n.m.)
linear (wind turbine) array	configuration linéaire (n.f.)
local wind turbine	éolienne de proximité (n.f.)
low-speed shaft; slow-speed shaft; primary shaft	arbre lent (n.m.); arbre primaire (n.m.)
medium-sized wind turbine	éolienne de taille moyenne (n.f.)
megawatt-sized wind turbine	éolienne de la classe des mégawatts (n.f.)
micro wind turbine	microéolienne (n.f.)
mini wind turbine	miniéolienne (n.f.)
nacelle; gondola	nacelle (n.f.)
offshore wind turbine	éolienne en mer (n.f.); éolienne marine (n.f.)
rotor	rotor (n.m.)
small-sized wind turbine	éolienne de petite taille (n.f.)
stand-alone wind turbine; non grid-connected wind turbine	éolienne autonome (n.f.); éolienne isolée (n.f.)
vertical axis wind turbine; VAWT; vertical shaft windmill	éolienne à axe vertical (n.f.)
wind-diesel system	système de couplage éolien-diesel (n.m.)
wind power plant; wind farm; wind power station	centrale éolienne (n.f.); parc éolien (n.m.); parc d'éoliennes (n.m.)
wind resource area	gisement éolien (n.m.)
wind turbine; wind generator; aerogenerator; wind energy conversion system; WECS; windmill NOTE: The terms "wind generator" and "aerogenerator" are used technically to describe a wind turbine that produces electricity.	éolienne (n.f.); aérogénérateur (n.m.) NOTA : Le terme « aérogénérateur » est employé spécifiquement pour désigner une éolienne qui produit de l'électricité.
wind (turbine) tower; wind (turbine) mast	tour éolienne (n.f.); mât éolien (n.m.)
yaw and guiding system	système d'orientation et de pilotage (n.m.)

Langue claire et simple : rédiger des documents lisibles

Plain Language: Creating Readable Documents

Emmanuelle Samson et/and Heather Matsune

Pour nous, langagiers, rien de plus facile que de rédiger des textes au style fluide qui respectent les règles de la langue. Cependant, il nous arrive souvent d'adopter un style trop relevé lorsque nous nous adressons au grand public. De façon générale, nous avons aussi tendance à sous-estimer l'importance de la mise en page. Ces aspects peuvent nuire à la lisibilité des documents. En fait, un texte est lisible si le lecteur peut décoder tous les éléments linguistiques et typographiques qui s'y trouvent, dès la première lecture. Le principe de la lisibilité comporte deux volets : la lisibilité textuelle, soit l'ensemble des éléments qui concernent la langue, et la lisibilité visuelle, soit tout ce qui concerne la présentation d'un document.

Lisibilité textuelle

L'une des premières qualités d'un bon communicateur est sans aucun doute la simplicité. Il s'agit du moins d'une qualité qui s'impose lorsqu'on s'adresse au grand public. Comme les destinataires d'un texte donné n'ont pas tous les mêmes connaissances linguistiques, il est important de bien choisir ses mots et d'opter pour des phrases faciles à lire.

Mots courants

Mieux vaut délaissier les tournures recherchées au profit d'expressions connues. À noter aussi que les mots courts sont plus faciles à lire que les mots longs. Par exemple, il est préférable d'employer :

après (plutôt que *postérieurement*)

s'informer (plutôt que *s'enquérir*)

faire un chèque (plutôt que *libeller un chèque*)

Dans les cas où le mot juste pourrait être obscur pour certains lecteurs, la périphrase peut devenir une précieuse alliée :

For language professionals, writing fluidly and flawlessly can be something of an effortless endeavour. There is a tendency, however, to write at too high a level for a non-specialized readership and to underestimate the importance of document design. The result can be an unreadable document. A readable document is one that you can read only once and right away understand every linguistic and typographical element. The concept of readability breaks down into two components: text readability (anything involving language) and visual readability (anything involving design).

Text readability

Simplicity is essential in all communication, especially with a broad target audience. Your readers won't all have the same linguistic knowledge, so be sure to choose words and write sentences that are easy to read.

Familiar words

It's best to use short, well-known words rather than long, complicated ones:

later or *next* (instead of *subsequently*)

ask (instead of *enquire* or *inquire*)

help or *aid* (instead of *render assistance to*)

Sometimes the most accurate word available can be confusing. You can usually solve that problem with a paraphrase:

tous les trois mois (plutôt que *trimestriellement*)
avant impôt (plutôt que *brut*)
comme des personnes mariées (plutôt que
maritalement)

Mots concrets

En règle générale, les idées abstraites sont plus difficiles à décoder puisqu'elles obligent le lecteur à analyser une réalité qui n'évoque aucune image mentale; les tours concrets sont donc à privilégier. Toutefois, comme il est quasi impossible d'éliminer entièrement les concepts abstraits d'un texte, on pourra contourner le problème en expliquant ces notions à l'aide d'exemples pratiques ou de comparaisons, comme dans la phrase suivante :

Une portion de fruits et de légumes est l'équivalent de la grosseur d'une balle de tennis.

Dans le même ordre d'idées, les verbes sont beaucoup plus concrets que les noms. C'est reconnu : les cascades de noms alourdissent et allongent les phrases, sans oublier qu'elles ralentissent la lecture. Les deux phrases suivantes le montrent bien :

*L'entreprise souhaite procéder à une **réduction** de ses effectifs, à une **évaluation** de ses gestionnaires et à la **préparation** d'un nouveau programme de formation.* (24 mots)

*L'entreprise souhaite **réduire** ses effectifs, **évaluer** ses gestionnaires et **préparer** un nouveau programme de formation.* (15 mots)

Vocabulaire uniforme

L'un des obstacles les plus fréquents à la lisibilité est l'usage de synonymes pour remplacer des mots-clés; par exemple, l'emploi dans le même texte des mots « prestataire » et « bénéficiaire » pour désigner la même personne. On oublie souvent que cela peut semer la confusion chez certains lecteurs, qui se demanderont si le deuxième mot désigne une autre réalité.

every three months (instead of *quarterly*)
before tax (instead of *gross*)
live together (instead of *cohabitate*)

Concrete words

Abstract words can be problematic because they evoke no obvious mental image, which means it takes a more in-depth analysis to understand them. Concrete words are always better, but they are not always possible. To get around this problem, illustrate abstract words with examples or analogies:

One serving of fruits and vegetables is an amount the size of a tennis ball.

By the same token, verbs are more concrete than nouns. Long strings of nouns make your sentences heavy and slow your readers down. Consider the following two sentences:

*The company plans to move ahead with the **reduction** of staffing levels, the **evaluation** of its managers and the **setting up** of a new training program.* (25 words)

*The company plans to **reduce** staffing levels, **evaluate** its managers and **set up** a new training program.* (17 words)

Consistent vocabulary

Using synonyms for key words can seriously hinder readability. For example, referring to a person as both a "claimant" and an "applicant" in the same document may confuse your readers and lead them to believe that the synonyms refer to different people.

Phrases courtes et logiques

Sans même s'en rendre compte, on écrit souvent des phrases très longues, entrecoupées de virgules et d'autres signes de ponctuation. Or, un lecteur comprend beaucoup plus facilement les phrases courtes qui ont une structure simple.

En français, il est difficile de comprendre les phrases qui contiennent plus de 25 mots dès la première lecture. Quant aux phrases de plus de 35 mots... vous conviendrez qu'elles sont pénibles pour tout le monde. L'objectif visé est donc de 15 à 25 mots par phrase. Toutefois, il ne s'agit pas d'appliquer cette règle à la lettre : il est bon de varier la longueur des phrases pour contrer la monotonie. Pour obtenir des phrases courtes et éviter de commettre des erreurs de construction, ne développez qu'une idée par phrase. Tentez de structurer vos phrases en respectant l'ordre le plus logique, c'est-à-dire sujet, verbe, complément.

Au lieu d'écrire :

Voici les exigences auxquelles les employés devront satisfaire. (complément, sujet, verbe)

Vous pourriez écrire :

Les employés devront satisfaire aux exigences suivantes. (sujet, verbe, complément)

Vous suivrez aussi l'ordre logique de la phrase si vous privilégiez la voix active. En effet, contrairement à la voix passive, qui renverse la progression logique de l'action, la voix active présente un message logique à l'esprit du lecteur.

Au lieu d'écrire :

Votre dossier sera examiné par la directrice dans les prochaines semaines. (voix passive)

Vous pourriez écrire :

La directrice examinera votre dossier dans les prochaines semaines. (voix active)

Short and logical sentences

Writing long sentences—convoluted constructions strung together with commas and other punctuation—takes much less effort than reading them. Help your readers out by keeping your sentences short and simple.

In English, sentences longer than 25 words are difficult to understand on first reading. And even the most seasoned readers will struggle to make sense of sentences longer than 30 words. So, aim for 15 to 20 words. Of course, that's not a hard-and-fast rule: varying sentence length keeps a document from getting monotonous. To build short sentences and reduce the risk of mistakes in your mechanics, tackle one main idea per sentence. Also, try to write in the most logical order: subject, verb, object.

Instead of this:

The following are the requirements that employees must meet. (object, subject, verb)

Write this:

Employees must meet the following requirements. (subject, verb, object)

Using active voice helps maintain the logic of a sentence, too. Unlike passive voice, which reverses the order of whatever is happening in the sentence, active voice puts things in a natural, logical order.

Instead of this:

Your file will be reviewed by the director in the coming weeks. (passive voice)

Write this:

The director will review your file in the coming weeks. (active voice)

Phrases claires

Enfin, tout lecteur mémorise plus facilement une phrase exempte d'écrans linguistiques (groupe de mots placé entre deux mots qui devraient être juxtaposés). Pour éviter que des mots fassent écran, n'hésitez pas à rapprocher le verbe de son sujet et de son complément.

Au lieu d'écrire :

Le ministre, à la suite de nombreuses consultations auprès du Commissaire, a décidé de formuler certaines recommandations.

Le verbe (*a décidé*) est éloigné du sujet (*le directeur*).

Ou encore :

Le ministre a décidé, à la suite de nombreuses consultations auprès du Commissaire, de formuler certaines recommandations.

Le verbe (*a décidé*) est éloigné du complément (*formuler certaines recommandations*).

Vous pourriez écrire :

À la suite de nombreuses consultations auprès du Commissaire, le ministre a décidé de formuler certaines recommandations.

Lisibilité visuelle

Une communication réussie ne dépend pas uniquement des mots choisis et des structures de phrases employées. Si vous soignez la présentation de vos documents, ils seront plus faciles à lire; si vous la négligez, vous risquez de semer la confusion chez le lecteur, qui pourrait décider de ne pas poursuivre sa lecture.

Clear sentences

It is distracting and confusing when non-essential information separates a verb from its subject or object. Your sentences will be easier to follow if you keep the essential elements together.

Instead of this:

The minister, after a lengthy consultation process with the commissioner, decided to make some recommendations.

The verb (*decided*) is separated from the subject (*minister*).

Or this:

The minister decided, after a lengthy consultation process with the commissioner, to make some recommendations.

The verb (*decided*) is separated from the object (*to make some recommendations*).

Write this:

After a lengthy consultation process with the commissioner, the minister decided to make some recommendations.

Visual readability

Getting your message across depends on more than just word choice and sentence structure. Design your document well and you can make it even easier to read. Design it poorly and your readers may get confused or distracted, or they may not read it at all.

Mise en page

La plupart d'entre nous avons appris à lire de gauche à droite, et de haut en bas. C'est la façon dont notre cerveau a appris à traiter l'information. Pour que votre mise en page respecte ce processus de lecture linéaire, alignez vos titres à gauche et utilisez des sous-titres, des listes verticales et des puces. De plus, insérez vos images de façon à ne pas interrompre le texte et éliminez tout élément qui pourrait ralentir le rythme de la lecture. Si l'œil peut parcourir un document sans difficulté, vous ferez économiser du temps et de l'énergie à vos lecteurs.

Blanc

Le blanc constitue tout l'espace d'une page qui ne contient pas de caractères ou d'images. En général, il est présent dans les marges, dans les retours obligatoires entre les paragraphes et à la fin de chaque ligne. Le blanc doit occuper plus de 50 % de chaque page d'un document. Il permet d'éviter que les pages soient surchargées et que l'information semble désordonnée. Il favorise aussi la division de l'information en blocs faciles à lire. Cet objectif de 50 % est beaucoup plus facile à atteindre qu'on peut le croire : si vous laissez les marges par défaut de votre logiciel de traitement de texte, le blanc occupera déjà environ 42 % de la page.

De plus, alignez vos textes à gauche; ils sembleront ainsi plus aérés. Que ce soit conscient ou non, vos lecteurs aiment faire une petite pause à la fin des lignes qui ne se rendent pas jusqu'à la marge droite. Cependant, les articles de journaux et de périodiques peuvent être alignés à droite et à gauche (texte justifié) pour que le blanc forme des bandes uniformes entre les étroites colonnes de texte. Bien que ce type d'alignement crée parfois de larges espaces irréguliers entre les mots, les bandes régulières de blanc contribuent à réduire l'effort demandé au lecteur.

Layout

Most of us are taught to read from left to right and top to bottom. That's how the brain has learned to process information. To maintain that linear flow when laying out your documents, place main headings at the top left of the page, and use subheadings, vertical lists and bullets. Move graphics to where they do not disrupt the text, and eliminate any other elements that may interrupt the flow. If you can lead the eye smoothly across and down the page, you will save your readers time and energy.

White space

White space is any part of a page that is unmarked. On most pages, white space exists in the margins, in the hard returns between paragraphs and at the end of lines of text. A well-designed document reserves upwards of 50% of each page for white space. This prevents the appearance of clutter and disorganization and breaks reading tasks down into manageable chunks. Reaching that percentage is not as difficult as it sounds: just by using the default margin settings in your word processor you create a frame of white space equal to approximately 42% of the page.

Use left justification to build white space into your document. Consciously or not, your readers appreciate having a bit of a break at the end of those lines that do not stretch all the way to the right margin. However, it is acceptable for newspapers and other periodicals to use full justification to create uniform white space between their narrow columns of body text. Although this occasionally results in unnaturally wide gaps between characters and words, the predictability of the white space reduces the effort demanded of readers.

Polices

Il y a plusieurs années, on utilisait toujours une police avec empattement (p. ex. Times New Roman, Garamond, Bookman Old Style) dans le corps d'un texte et une police sans empattement (p. ex. Verdana, Arial, Tahoma) pour les titres et les sous-titres. Cependant, étant donné que les publications électroniques sont de plus en plus utilisées, ces conventions sont tombées en désuétude. Pour certains types de publications, on peut encore se permettre de choisir sa police, mais dans le cas des communications d'affaires, mieux vaut s'en tenir aux normes établies :

- Times New Roman pour les documents imprimés
- Arial pour les documents Web et imprimés
- Verdana pour les documents Web

De plus, choisissez la taille de police qui répond aux besoins de vos lecteurs :

- de 10 à 12 pour un public spécialisé
- 12 pour le grand public
- de 14 à 16 pour les personnes âgées et les personnes ayant une déficience visuelle

Les polices de fantaisie sont peut-être attrayantes, mais elles ont tendance à déconcentrer le lecteur. Pour la même raison, utilisez de façon modérée les caractères gras, les italiques, le soulignement et les mots tout en majuscules. Veillez à ce qu'il y ait un grand contraste entre la couleur du fond et celle des caractères; optez plutôt pour des caractères noirs sur un fond blanc. En plus d'obtenir le contraste le plus prononcé qui soit, vous donnerez une apparence impeccable à votre document.

En prévoyant votre mise en page et en révisant rigoureusement vos textes, vous pouvez maximiser la lisibilité textuelle et visuelle de vos documents. Si vous appliquez ce grand principe de la langue claire et simple, vous aiderez votre lecteur à comprendre votre message rapidement. ■

Fonts

In the past, the body of a printed document always took a serif font (e.g. Times New Roman, Garamond, Bookman Old Style) and headings and subheadings took a sans serif (e.g. Verdana, Arial, Tahoma). However, as electronic publishing has become progressively more prevalent, those conventions have become obsolete. Certain types of publications can take liberties with their font selection, but for most business writing, it's still best to stick to the standards:

- Times New Roman for print materials
- Arial for print or Web materials
- Verdana for Web materials

Also, choose a font size that meets the needs of your readers:

- 10–12 for specialized readers
- 12 for general readers
- 14–16 for seniors and people with visual impairments

Decorative fonts may be eye-catching, but they tend to distract your readers. For the same reason, italicized, underlined and bold text, as well as words in all upper-case characters, should be used sparingly. Avoid low-contrast formatting: black font on a white background gives you the highest contrast possible and looks clean and crisp.

With thorough planning and revision, you can maximize text and visual readability. By applying this principle of plain language, you can help your readers understand your message quickly. ■

Mon rapport au dictionnaire (partie 1)

Maurice Rouleau

Voilà de cela plusieurs lunes – j’étais alors adolescent –, je vois un camarade de classe tenter désespérément de briser un cul de bouteille. Il m’avoue, sans fausse honte, qu’il « a la **phobie** de casser de la vitre »! Il venait de découvrir le terme et tentait, tout aussi désespérément, de l’intégrer dans son vocabulaire actif.

Voilà quelques mois, à l’épicerie, une jeune caissière me demande mon **autographe**. Si elle l’avait entendue, ma défunte mère m’aurait certainement conseillé de ne pas **me gourmer** pour si peu.

Début 2006, dans sa revue scientifique de l’année, à Radio-Canada, Charles Tisseyre nous dit, le plus sérieusement du monde, qu’un des événements majeurs à avoir retenu son attention est la **démotion** de Pluton.

Mon camarade de classe, la jeune caissière, ma mère et même Charles Tisseyre ont choisi, pour communiquer leur message, les mots qu’ils croyaient justes. S’ils avaient été convaincus du contraire, ils ne les auraient certainement pas utilisés. Quant à savoir s’ils ont atteint leur objectif, cela est une autre histoire. Ces quelques anecdotes, toutes véridiques, devraient attirer notre attention sur l’importance des mots en communication.

Communiquer, n’est-ce pas précisément la raison d’être du traducteur? Il doit non seulement bien comprendre le texte de départ,

c’est-à-dire saisir le sens de chacun des mots, mais aussi, pour bien faire comprendre, utiliser des mots justes! Et le sens des mots qu’il lit ou qu’il écrit, où les trouve-t-il sinon dans son **dictionnaire**?

Il y a donc lieu de se demander quelle attitude devrait avoir le traducteur, ou tout autre utilisateur, à l’égard de ce fameux outil, autrement dit, quel est **son rapport au dictionnaire**. Il faut considérer ici le dictionnaire comme un cas de figure. Ce qui en sera dit intéresse également tout autre ouvrage, unilingue ou bilingue, que le traducteur serait appelé à consulter dans l’exercice de ses fonctions.

A- LA CONSULTATION DU DICTIONNAIRE

Commençons par le commencement, c’est-à-dire par la consultation d’un tel ouvrage. De deux choses l’une, ou bien le traducteur le consulte ou bien il ne le consulte pas, avec les conséquences qu’entraîne chacun de ces gestes.

A-1 IL NE LE CONSULTE PAS

Pourquoi, en effet, consulter un dictionnaire quand on détient la vérité? Ce serait du temps perdu, et le temps est la denrée qui manque le plus à tous, surtout au traducteur. Ce dernier pourrait ne pas le consulter parce qu’il est convaincu, par exemple, de bien connaître les différentes facettes du mot qu’il lit ou qu’il écrit : ses acceptions, son genre, sa graphie, ses cooccurrents, etc. Il

connaît. Il serait peut-être plus exact de dire qu’il croit connaître. C’est certainement la raison qui a conduit un traducteur à rendre *sperm motility* par « motilité du sperme »! Ou encore, *to increase the cardiac output up to 4-fold* par « augmenter le débit cardiaque jusqu’à 4 plis »!

Le traducteur pourrait aussi ne pas consulter son dictionnaire parce qu’il est convaincu de l’inexistence du terme. Pourquoi perdre son temps à faire des recherches inutiles? Que penser, par exemple, de « sexe nucléaire », de « fièvre préti-biale » ou encore de « faire tomber² » en cuisine? Pour lui, ce peut être des termes qui n’existent pas. Pourtant, la consultation du dictionnaire lui aurait été fort utile. Il ne doit pas juger de la richesse d’un lexique à l’aune de ses propres connaissances. Ce n’est pas parce qu’il ignore un terme que ce terme n’existe pas. Dit de manière plus actuelle, cela donnerait : *Ignoring global warming won’t make it go away*.

Compulser son dictionnaire plus souvent serait à mettre au programme, car personne ne sait tout.

A-2 IL LE CONSULTE

Même si le traducteur ne consulte pas son dictionnaire de façon systématique, il lui arrive quand même de le faire. Pour diverses raisons. Par exemple, pour savoir ce que signifie « molarité », « maïeutique »; comment on définit « zoothérapie » ou « familiarisation »; si « chaussures

habillées » se dit; comment traduire *bash* dans *behind the bash* ou encore *pastoral* dans *the broader pastoral aspects of medical care*. Il pourrait tout aussi bien vouloir s'assurer du genre d'un mot. Est-ce que, par exemple, « espace » et « aigle » sont des mots masculins ou féminins?

S'il décide de consulter son dictionnaire, que peut-il lui arriver? De deux choses l'une, ou bien il trouve ce qu'il cherche, ou bien il ne le trouve pas. Et que faire dans l'un ou l'autre cas?

B- LA FIABILITÉ DU DICTIONNAIRE

Qu'il trouve ou non ce qu'il y cherche, le traducteur devrait être assez perspicace pour se demander si l'ouvrage qu'il consulte est fiable. Cette question ne l'effleure malheureusement que trop peu souvent. Et pourtant... Examinons cet aspect de plus près.

B-1 IL TROUVE CE QU'IL CHERCHE

Si mon camarade de classe avait consulté son dictionnaire, il aurait vu que « phobie » n'a pas le sens qu'il lui donnait. Si la jeune caissière en avait fait autant, elle aurait certainement hésité à me demander mon autographe, car je ne suis pas célèbre à ce point. Les deux auraient eu raison de croire ce que le dictionnaire leur fournissait. De là à conclure que tout ce que le dictionnaire contient est vrai, il n'y a qu'un pas, et ce pas, tout un chacun le fait allègrement. Sans aucune hésitation, d'ailleurs. C'est dans la logique même de l'opération : on consulte parce que l'on ignore, et l'ouvrage consulté est censé savoir. Si l'on y trouve réponse à son interrogation, il n'y a aucune raison de douter.

Pourquoi le traducteur, en tant que grand utilisateur de dictionnaires, n'en ferait-il pas autant? On ne lui a jamais appris à douter. Alors, il ne doute pas. À preuve, combien de fois un professeur ne s'est-il pas fait rétorquer par un traducteur en formation : « Mais, Monsieur, c'est dans le dictionnaire. » Réplique imparable, apparemment.

En fait, confronté au contenu de son dictionnaire, le traducteur fait face à une alternative. Ou bien il croit à ce qu'il y trouve ou bien il n'y croit pas.

B-1-1 IL Y CROIT

Croire, nous l'avons dit, c'est dans la logique même de l'opération de consultation. Rappelez-vous le sentiment de soulagement que vous éprouviez à vos débuts en traduction – et peut-être encore aujourd'hui – quand, après de longues recherches, vous trouviez enfin réponse à votre question. À l'instar d'Archimède – le bain en moins –, vous vous écriiez, intérieurement cela va sans dire : *Eurêka*. Vous aviez enfin LA réponse, et elle n'était pas discutable. Une telle attitude n'a rien de répréhensible en soi, mais elle appelle certaines réserves. Il faut savoir utiliser son ouvrage de référence.

Savoir bien utiliser son dictionnaire suppose qu'on en a lu les pages liminaires, ces pages que généralement personne ne lit, mais qui contiennent une foule d'informations sur la façon de l'utiliser.

Un jour, un courriel m'arrive. On voulait savoir quelle préposition utiliser après le substantif « attente ». Fallait-il dire : Les attentes **par rapport à / à l'égard de / vis-à-vis [de]** l'économie canadienne? On prenait soin de préciser

qu'on avait consulté mon ouvrage sur les prépositions³, mais qu'il n'en était pas fait mention. Cette absence n'avait rien de surprenant, car, dans les pages de présentation, il était clairement dit que nous nous étions limité aux trois catégories de mots suivantes : adjectif, verbe et adverbe.

Un jour, dans sa traduction d'un texte traitant d'un phénomène se produisant aussi bien *at dusk* que *at dawn*, un étudiant écrit que le phénomène se produisait au crépuscule. Sans plus. Invité à s'expliquer, il me dit qu'il ne s'agit pas d'un oubli mais plutôt d'une formulation très économique. Il était dit, dans le *Nouveau Petit Robert*⁴, que « crépuscule » désigne aussi bien la « lueur qui précède le lever du soleil » que la « lumière incertaine qui succède immédiatement au coucher du soleil ». Sa traduction était donc non seulement irréprochable, mais digne de mention! À ses yeux, du moins. Ce que l'étudiant a appris cette journée-là, c'est qu'il faut savoir lire son dictionnaire. L'acception « lueur qui précède le lever du soleil », donc l'aube, est précédée de la marque d'usage « Vx », que l'étudiant n'a pas vue. Il avait pris à l'entrée « crépuscule » ce qui lui convenait. Il avait cru, mais à tort, que le dictionnaire lui donnait raison.

De toute évidence, croire ne suffit pas toujours.

B-1-2 IL N'Y CROIT PAS

Il faut être « culotté » pour oser ne pas croire au dictionnaire, direz-vous. Mais y croire aveuglément, n'est-ce pas s'imaginer que les auteurs sont infaillibles? Rien n'est moins certain; l'erreur est humaine. L'attitude la plus pertinente serait de se dire : « J'y crois,

mais... », ce « mais » laissant place à un doute qui pourrait être levé après vérification.

Quels seraient donc les défauts dont pourrait souffrir un dictionnaire et dont, par conséquent, le traducteur devrait apprendre à se méfier? Il y en a aux moins quatre : l'information pourrait être totalement fausse, partiellement fausse, incomplète ou même différer d'un dictionnaire à l'autre.

A) L'information pourrait être totalement fausse

Une telle perspective est difficile à imaginer, mais la réalité est là pour nous rappeler à l'ordre. À preuve, la définition de « molarité » fournie par le *Nouveau Petit Robert* de 1977. Ce terme désignait alors le « nombre de molécules-grammes par 1000 **g** de **solvant** ». Quiconque a suivi un cours élémentaire de chimie des solutions sait que les rédacteurs ont confondu « molarité » et « molarité ». Il aurait fallu lire : « nombre de molécules-grammes par 1000 **mL** de **solution** ». Dans le *Lexis* de Larousse⁵, on trouve la même définition dans les mêmes mots⁶. Cette erreur a certainement été signalée aux rédacteurs du *Robert*, car, dans l'édition de 1993, une nouvelle définition nous est fournie : « quantité de matière du soluté par unité de volume de solvant, exprimée en moles par mètre cube ». Cette définition, bien qu'améliorée – on a changé la masse pour le volume –, n'en demeure pas moins encore fausse. On y parle encore de « solvant » et non de « solution »; pire on exprime la quantité par mètre cube et non par litre. Une erreur⁷ non négligeable. En 2000, le *Larousse* se ravise et nous fournit

une nouvelle définition, très technique donc peu éclairante pour le commun des mortels, mais au moins exacte : « concentration molaire volumique ». Dans son édition de 2007, le *Nouveau Petit Robert* tente toujours de corriger le tir, mais en vain. La nouvelle définition est : « nombre de mole de soluté par unité de volume de **solvant** ». On a éliminé la dernière partie de la définition de 1993, mais on confond toujours solvant et solution.

Si, en 1967, vous aviez voulu savoir ce qu'est un fjord et que, pour ce faire, vous eussiez consulté votre *Petit Robert*, vous y auriez appris qu'un fjord, c'est un « golfe s'enfonçant profondément dans l'intérieur des terres en Scandinavie et en Écosse ». Heureusement d'ailleurs que l'endroit où se rencontrent de telles formations géologiques était précisé, car on aurait pu croire que le golfe du Saint-Laurent en était un. Dans l'édition de 1993, on se ravise; la nouvelle définition est la suivante : « ancienne vallée glaciaire envahie par les eaux marines durant la déglaciation, caractéristique des côtes scandinaves et écossaises ». Cette fois-ci, la correction est juste, même si les côtes scandinaves et écossaises ne sont pas les seules à en avoir. Le Saguenay⁸ n'est-il pas lui aussi un fjord?

B) L'information pourrait être partiellement fausse

Être sûr qu'une partie de l'information est fausse présuppose que le traducteur connaît déjà le sujet et qu'il consulte son dictionnaire pour autre chose que la définition ou encore pour son équivalent dans une autre langue.

J'en veux pour preuve ce que le *Gladstone*⁹ propose pour traduire *antitoxin* : (1) antitoxine (f); (2) anatoxine (f). Quand on sait qu'une anatoxine, c'est le produit injecté à un animal pour lui faire produire des anticorps, ou antitoxines, on ne peut qu'être surpris de voir les deux termes proposés. L'un des équivalents devrait être éliminé, et il est aisé de savoir lequel. Mais tel n'est pas toujours le cas. Par exemple, dans ce même dictionnaire, à *gluteal fold*, on trouve deux équivalents. Comment un même terme anglais, anatomique par surcroît, peut-il à la fois désigner, en français, deux réalités aussi différentes que le « pli fessier » (celui qui sépare la fesse de la cuisse) et le « pli interfessier » (celui qui sépare les deux fesses)? L'un des deux équivalents devrait être éliminé. Mais lequel? Ce n'est normalement pas à l'utilisateur du dictionnaire de faire ce choix. ■

(Suite au prochain numéro.)

NOTES

- 1 M. Rouleau, *Initiation à la traduction générale. Du mot au texte*. Brossard, Linguatex, 2001.
- 2 « faire tomber » : faire cuire des aliments sans coloration, jusqu'à ce qu'ils perdent leur fermeté ». Équivalent québécois de « faire suer ».
- 3 M. Rouleau, *Est-ce à, de, en, par, pour, sur ou avec? La préposition vue par un praticien*, Brossard, Linguatex, 2002.
- 4 *Le Nouveau Petit Robert*, Paris, Dictionnaires Le Robert, 2001.
- 5 *Dictionnaire de la langue française*, *Lexis*, Paris, Librairie Larousse, 1979.
- 6 Tout professeur qui trouverait la même formulation fausse sur deux copies serait fortement tenté de conclure au plagiat!
- 7 Un mètre cube équivaut à 1000 litres!
- 8 *Le Robert des noms propres* (1997) le donne comme féminin. Au Québec, on dit « le » Saguenay.
- 9 W.J. Gladstone, *Dictionnaire A-F des sciences médicales et paramédicales/ E-F Dictionary of medical and paramedical sciences*, 5^e édition, Edisem/Maloine, 2002.



Style Myths

Frances Peck

One reason I'm a writer is Mrs. Graham, my Grade 9 English teacher at Malcolm Munroe Memorial Junior High in Cape Breton, Nova Scotia. Brusque, towering, occasionally apoplectic and always, always right, Mrs. Graham hectored and drilled every adolescent who slouched sullen-faced before her on how to write a paragraph, create a transition, use a semicolon.

In contrast to her drill sergeant bearing, Mrs. Graham was more an advocate of *should* than *must*. She taught us principles of good writing, but never packaged those principles as absolutes. That's admirable. Surely for anyone trying to penetrate the swampy heads of 13- and 14-year-olds, not typically prized for their sound judgment and subtle discernment, absolutes are a temptation, one that some teachers must succumb to. Why else would so many people hold fast to certain "rules" of effective writing that they picked up in school, dragged doggedly behind them through post-secondary studies, then installed without question in their professional lives?

The sad truth is, the way we learn to write in school is often at odds with the way we should write at work. At school, the aim is to produce writing that conforms to certain guidelines. In the workplace, the aim is usually to convey information to readers. Mastering the art of workplace writing often means jettisoning lessons we learned from teachers and professors, lessons that don't serve readers well.

MYTH: Formal writing is preferable to informal.

FACT: Informal or less formal writing is often preferable because it engages readers and is easier to understand.

In school, many of us learned to write "formal prose": essays, lab reports, research papers and the like. That experience accounts for the widespread conviction that the best writing is formal and academic—writing that someone has laboured over, cramming it full of stilted syllables.

The late Charles W. Morton, associate editor at the *Atlantic Monthly*, once dubbed this style the "elongated yellow fruit" school of writing. Morton borrowed the term from one reporter's description of the bananas police used to lure some escaped monkeys back into captivity. Morton, appalled by this puffery, asked fellow journalists to submit other examples of writing that was not content with precise, ordinary words. He got what he asked for, including a *Boston American* ski column that called snow "the elusive white substance" and a *Travel* magazine description of skiers running the slopes on "the beatified barrel staves."

The belief that writing must be buttoned-up and long-winded, that it must at all times carry the sombre tones of *Writing*, is one of the most tenacious style myths around. The truth is that the best way to please readers is to write as informally as the situation will allow. Address readers directly, use a few contractions, choose simpler words, write shorter sentences. The message gets through much more easily when the divide between the reader and the writer is narrow, when the reader feels almost part of a conversation.

Granted, formality is linked with genre and audience. Cabinet briefings, legislation and UN addresses must by necessity be formal. Promotional material, Web sites and newsletters are often not. Many other documents fall somewhere in between. To write effectively, we must gauge our medium and our audience, then adopt the right tone. But we must also be mindful that to convey information clearly, we have to engage our readers. That's as hard to accomplish with formal writing as it is to play baseball in wedding garb.

CONSIDER . . .

In order to effectuate the production of writing whose quality is exceptional, it is not a requirement that formal language be employed in every circumstance or eventuality.

VERSUS . . .

Writing well doesn't have to mean writing formally.

MYTH: Good writing is always in the third person.

FACT: First and second person are fine in most types of writing, and are preferable in some.

This myth is tied to the previous one. Just as many people were schooled to drape their writing with the cloak of formality, so they were instructed to avoid any references to first and second person. Once students move beyond grade school and the obligatory "what I did during summer vacation" essays, they are discouraged from writing papers that say "I believe such-and-such" or "You may find that so-and-so." First and second person are too direct, they are told, and too personal. As a result, many people forgo *we* and *you* in their workplace writing.

But the fact is, readers are people, and like most of us, they like to talk to and read about other *people*. Most of us don't really want to get our safety tips for overseas travel from a branch or a unit, or our statistics on consumer spending from an institute or a trade group. We want to get them from human beings. Using first person (*I, we, us*) when referring to the writer or originator of the information and second person (*you*) when referring to the reader or receiver is one of the most effective ways to convey information. The reason is simple: the more directly we address our readers, the more likely they are to pay attention. That is particularly the case for documents that give directions, instructions, policies, guidelines, procedures and advice.

CONSIDER . . .

It is common for individuals who teach writing to recommend that people creating workplace documents consider the benefit of first and second person to the audience.

VERSUS . . .

I encourage you to think about how first and second person can benefit your audience.

MYTH: A paragraph must always contain more than one sentence.

FACT: Occasionally, one sentence may be all a paragraph needs.

Once again, it's common to pick up this myth in the schoolroom. In Grade 9, Mrs. Graham had us memorize the classic paragraph structure: first, a topic sentence to announce what the paragraph will cover; next, three to five sentences that support the topic; then a sentence that either sums up or telegraphs the next paragraph.

But Mrs. Graham never said a paragraph *had* to contain that many sentences, and I learned later, from reading good authors, that one sentence is sometimes enough.

A single-sentence paragraph can serve as a neat transition between major ideas or large sections. If the transitional statement is clear enough, there may be no need to belabour it for the sake of having more sentences. As well, a single-sentence paragraph can emphasize a key point, boosting its contrast, for instance, or its dramatic effect.

A single-sentence paragraph also has the virtue of being short. Short paragraphs are nearly always better than long ones because they break down ideas and make them easy to digest. As William Zinsser says in his classic *On Writing Well*: “Writing is visual—it catches the eye before it has a chance to catch the brain. Short paragraphs put air around what you write and make it look inviting, whereas a long chunk of type can discourage a reader from even starting to read.” First impressions matter, no less in writing than in life.

CONSIDER . . .

The “But Mrs. Graham” paragraph that ends the previous page is only one sentence long. Notice that it creates a transition between the lessons of the past in the previous paragraph, and those of the present in the upcoming paragraph.

MYTH: Synonyms are always desirable to prevent the monotony of repetition.

FACT: Synonyms can cause confusion; repetition of some terms is essential for clarity.

Well-meaning teachers (like Mrs. Graham) encourage their students to build vocabulary by learning synonyms. An admirable goal, no question. After all, describing everything as *nice*, *good* or *interesting* is lame, and there’s a wide world of verbs out there besides *be*, *do* and *make*.

It’s one thing to vary our vocabulary when writing for academic, literary or other writerly reasons; it’s another to do it when writing for informational, reader-centred reasons. In the latter case we need to keep terms consistent, particularly when naming specific things or concepts. If something is a strategy, we need to call it a strategy. If, for the sake of variation, we later call it a program, then a project, then a plan, readers get confused. Is the summer employment strategy the same thing as the summer work project? Or are they different?

The trick is to distinguish between bad repetition and good repetition. Bad repetition comes from mindlessly recycling words, especially verbs, modifiers or catch phrases that we could either spell off or weed out. Good repetition comes from intentionally using the same term to keep the reader on track. Good repetition clarifies and reinforces, reassuring us that a policy is a policy, a surveyor a surveyor, a hard drive a hard drive. The more difficult the material, the more unvarying the specific terms should be.

CONSIDER . . .

The repetition of certain words that don’t need to be repeated constitutes excessive repetition and can be seen as bad repetition. **VERSUS**

The repetition of a term to prevent confusion among similar terms can be seen as good repetition.

VERSUS . . .

Mrs. Graham also taught us that every essay requires a conclusion (another myth, since it’s okay to dispense with a formal ending once in a while). I would like to conclude by acknowledging that it can be tough to let go of misconceptions, especially ones we’ve nurtured for years or even decades. But when those misconceptions interfere with clear communication, when they put the writer’s needs and preferences before the reader’s, letting go is the only thing to do. ■



Mots de tête

Frédérin Leroux fils

« Marcher des milles ou faire des kilomètres à pied ? »

« On ne marche pas, on fait des kilomètres ou douze kilomètres. (C'est la différence entre un homme et un animal) »

C'est avec incrédulité – pour ne pas dire consternation – que j'appris il y a plusieurs lustres que les enfants des rangs de mon village qui devaient « marcher » deux ou trois milles pour se rendre à l'école, eh bien, c'est à pied qu'ils les faisaient... C'est Claude Duneton qui m'apprit la mauvaise nouvelle. Il rapporte que son fils, en rentrant à la maison, lui annonce : « J'ai marché quatre kilomètres ». Et Duneton d'ajouter : « Il ne connaît pourtant pas l'anglais : I walked four miles. C'est l'instinct; il ne sait pas encore, ô innocence! que le peuple auquel il appartient est censé préférer les tournures nominales, et que par décision d'en haut il doit dire : J'ai fait quatre kilomètres à pied' ».

Et vous, vous le saviez? Vous devriez, car on nous met en garde contre cet usage depuis assez longtemps. Chez nous, Marie-Éva de Villers est peut-être la première à en parler : « En français, le verbe *marcher* est intransitif; il ne peut être suivi d'un complément de distance comme en anglais. Bianca fait 2 km pour aller à l'école (et non *marche* 2 km) »². Mais elle n'a pas toujours été de cet

avis, car dans la première édition de son ouvrage on trouve cet exemple : « Elle a marché deux kilomètres pour aller à l'école »³. Qu'est-ce qui a pu lui faire changer son fusil d'épaule ? Sûrement pas le *Colpront*⁴, puisque ce n'est qu'en 1998 que les auteurs l'ajoutent à leur liste d'anglicismes. Et pas davantage Paul Roux⁵ ou Lionel Meney⁶, puisque leurs ouvrages ne paraîtront qu'en 1997 et 1999.

Serait-ce alors la fameuse *Stylistique comparée* de Vinay et Darbelnet? Au chapitre de la prédominance du substantif en français, les auteurs donnent cet exemple : « Il a fait dix kilomètres le ventre vide : He walked seven miles on an empty stomach »⁷. Mais je soupçonne que c'est plutôt Hanse qui lui a mis la puce à l'oreille, car elle a repris à peu près la même formulation : « *Marcher* ne peut être suivi comme en anglais d'un complément de distance. On dit : *Je fais trois kilomètres tous les matins* »⁸. » Par ailleurs, elle avait sûrement lu Duneton. Si oui, il me semble qu'elle aurait pu mettre un bémol à sa condamnation.

Quoi qu'il en soit, si Hanse prend la peine de faire une sorte de rappel à l'ordre, c'est sans doute qu'il y avait déjà des délinquants qui s'entêtaient à « marcher » de travers. Le plus ancien de ces empêcheurs de marcher en rond pourrait bien être Roger Vercel. Heureusement que Bertrand Tavernier a eu l'idée de porter à l'écran son roman *Capitaine Conan*, paru en 1934, autrement je ne l'aurais probablement jamais lu et cette phrase m'aurait échappé : « Les quatre kilomètres à marcher jusqu'au fleuve parurent interminables »⁹. Pourquoi Vercel n'a-t-il pas écrit simplement « les quatre kilomètres à faire jusqu'au fleuve »? Le lecteur aurait compris qu'il fallait les faire à pied.

Mon deuxième exemple date à peu près de la même époque. Il est de Léon Werth : « Les deux autres doivent marcher encore trois cents kilomètres »¹⁰. Jean Giono, pour sa part, tout à son plaisir de marcher, tombe dans le pléonasme : « j'avais presque marché trente kilomètres à pied »¹¹. (Hanse écrit que ce n'est plus considéré comme un pléonasme depuis longtemps, mais certains ouvrages le déconseillent encore.) L'infatigable voyageur qu'était Nicolas Bouvier ne se contentait pas de bouffer des kilomètres en Fiat Topolino, il marchait aussi beaucoup, aussi bien à 36 ans (en 1965) : « j'ai bien marché vingt kilomètres au hasard dans la ville »¹², qu'à 56 (en 1985) : « J'ai marché aujourd'hui près de vingt kilomètres »¹³.

À l'instar de Bouvier, les reporters ne dédaignent pas de « marcher » des kilomètres; la spécialiste de la Tchétchénie, Anne Nivat¹⁴ : « nous devons marcher de longs kilomètres dans la nuit noire »; « ils ont dû marcher plusieurs kilomètres à travers des champs de mines »; un grand reporter polonais, Ryszard Kapuściński : « À Abdallah Wallo, l'eau est proche, mais ailleurs il faut marcher des kilomètres »¹⁵ ; l'auteur d'*Hôtel Palestine*, journaliste en Irak : « Vous me dites que vos hommes sont capables de marcher 75 kilomètres en 17 heures »¹⁶.

Rien d'étonnant non plus à ce qu'un romancier « régionaliste » l'emploie : « Tu crois qu'on a beaucoup marché? – Peut-être cinq kilomètres »; « Plus que vingt kilomètres à marcher »¹⁷. Dans le récit d'un

clochard, fait de vive voix, on rencontre les deux formules : « Si on a envie de marcher vingt kilomètres, on fait vingt kilomètres »¹⁸. On en trouve bien sûr des exemples sur Internet : « Pour parcourir le sentier impérial, il faut être prêt à marcher des kilomètres et des kilomètres » (*Courrier international*, 27.11.03); « les femmes doivent marcher des kilomètres dans les zones rurales pour prendre de l'eau » (*L'Humanité*). Sur le site des éditions Corti, à propos de l'auteur d'un récit intitulé *Quinze cents kilomètres à pied à travers l'Amérique profonde*, on dit de lui qu'il aime « marcher jusqu'à 80 kilomètres par jour ».

Enfin, au moins trois dictionnaires enregistrent cet usage. Le *Dictionnaire universel du français* (Hachette, 1997) donne, à « kilomètre », « marcher plusieurs kilomètres sans s'arrêter ». Curieusement, c'est le même exemple qui figure dans le *Dictionnaire du français plus*, paru dix ans plus tôt. La clef, c'est peut-être que l'auteur du *Français plus* a aussi collaboré au DUF. (Chose non moins curieuse, l'expression ne figure pas dans le *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui*, où on se serait attendu à la trouver.) Sauf erreur, un seul dictionnaire bilingue l'enregistre, le *Hachette-Oxford* (dès sa parution en 1994) : « marcher des kilomètres = to walk for miles ».

Et il n'y a pas que « marcher » qui se voit servi à la sauce transitive, « rouler » aussi. Qui ne connaît la belle chanson de Richard

Desjardins : « J'ai roulé quatre cents milles, sous un ciel fâché »? Mais ce n'est pas une exclusivité québécoise, puisque Léon Werth en fait autant : « J'ai de quoi rouler une cinquantaine de kilomètres »¹⁹. Dans une traduction de l'anglais, on « galope » des milles : « Ces quatre mois que j'ai passés à galoper des centaines de milles à travers les plaines brûlantes »²⁰. Et dans une traduction de l'espagnol, on « nage » des mètres : « les 40 mètres aller retour que j'ai nagés pour récupérer la pièce abattue par Alberto »²¹.

Et que dire de « courir »? Certes, on peut courir le (ou *un*) 100 mètres, mais écririez-vous « courir cent mètres »? Les Immortels, eux, n'hésitent pas, et avec « mille » en plus. Je sens que vous ne me croyez pas, alors je vous invite à ouvrir le dictionnaire de l'Académie (après l'avoir dépoussiéré) à l'entrée « mille », et vous pourrez y lire « courir dix milles ». Ce qui nous amène inévitablement à poser la question : Si on peut courir dix milles, pourquoi ne pourrait-on pas les « marcher »?

Le regretté Jean-Marie Laurence s'était déjà posé la question, il y a une cinquantaine d'années. Dans un mémoire présenté à la Société royale du Canada, « Premiers principes d'une théorie de l'anglicisme », il parle assez longuement de ce problème. Écoutons-le : « Par crainte de l'anglicisme, faut-il nous priver de l'expression *marcher un mille* ? Faut-il dire, sous peine de faute

grave : *faire un mille à pied* ? En théorie, non. Il est aussi français de dire *marcher un mille pour se rendre chez sa dulcinée* que *dormir douze heures pour se reposer de n'avoir rien fait*. On dit fort bien *courir un mille*. Et pourquoi pas *marcher un mille* ? On objectera que marcher, au sens qui nous intéresse, est intransitif et refuse tout complément direct. Dans *marcher un mille*, le complément *un mille* n'est pas direct non plus, mais circonstanciel.²² »

Je vous laisse trancher s'il s'agit d'un complément direct ou circonstanciel. Pour ma part, j'espère simplement que mes exemples feront que

cet appel au bon sens sera entendu, et que même dans sa tombe Laurence pourra, pour aller voir sa dulcinée, marcher le mille qui l'en sépare... ou le faire à pied. ■

NOTES

- 1 *Parler croquant*, Stock, 1973, p. 137.
- 2 *Multidictionnaire des difficultés de la langue française*, Québec /Amérique, 2^e édition, 1993.
- 3 *Multidictionnaire*, 1^{re} éd., 1988.
- 4 Constance Forest et Denise Boudreau, *Le Colpron*, Beauchemin, 1998.
- 5 *Lexique des difficultés du français dans les médias*, Éditions la Presse, 1997.
- 6 *Dictionnaire québécois-français*, Guérin, 1999.
- 7 Jean-Paul Vinay et Jean Darbelnet, *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, Beauchemin, 1966, p. 114.

- 8 Joseph Hanse, *Nouveau Dictionnaire des difficultés du français moderne*, Duculot, 1983.
- 9 *Capitaine Conan*, Poche, 1969, p. 232 (Albin Michel, 1934).
- 10 *33 jours*, Seuil, coll. Points, 1994, p. 91 (manuscrit de 1940).
- 11 *Les âmes fortes*, Pléiade, 1980, p. 256 (Gallimard, 1950).
- 12 *Chronique japonaise*, Payot, 1989, p. 122.
- 13 *Journal d'Aran et d'autres lieux*, Payot, 1990, p. 78.
- 14 *Chienne de guerre*, Poche, 2001, p. 155 et 252.
- 15 *Ébène*, Pocket, 2002, p. 250 (traduit par Véronique Patte).
- 16 Charles Lambroschini, *Le Figaro littéraire*, 30.10.03 (compte rendu d'*Hôtel Palestine* de Patrick Forestier).
- 17 Christian Signol, *Les amandiers fleurissaient rouge*, Pocket, 1990, p. 194 et 259.
- 18 Patrick Declerck, *Les naufragés*, Pocket, 2003, p. 168.
- 19 Werth, *op. cit.*, p. 97.
- 20 Vladimir Pozner, présentation de *10 jours qui ébranlèrent le monde* de John Reed, Éditions sociales, 1982, p. 12.
- 21 Che Guevara, *Voyage à motocyclette*, Mille et une nuits, 1997, p. 32 (traduit par Martine Thomas).
- 22 *Mémoires de la Société royale du Canada*, tome XLIX, 3^e série, première section, juin 1955, p. 19.

Comings and Goings

Charles Skeete, who has been a member of the *Language Update* Review Committee for several years, has decided to step down in view of his upcoming retirement. I wish to thank him most sincerely for his contribution, and welcome Lynn Du Puytison, who will be taking his place.

Martine Racette, Editor

Allées et venues

Charles Skeete, membre du comité de lecture de *L'Actualité langagière* depuis de nombreuses années, a décidé de passer la main à l'approche de sa retraite. Je le remercie vivement de sa précieuse collaboration et souhaite la bienvenue à Lynn Du Puytison, qui prend la relève.

Martine Racette, rédactrice en chef



The Language That Wouldn't Die

Richard Oslund

It turns out that the rumours of Latin's death have been greatly exaggerated. After the Catholic Church severely limited its use in the 1960s and most high schools stopped teaching it, Latin looked doomed. But it hasn't passed away at all. It's merely moved to a new home above the 60th parallel: Finland.

Every week, on shortwave or through the Internet, you can catch a roundup of international news in Latin presented by Finnish National Radio. Whenever Finland holds the presidency of the European Union, as it did in 1999 and again last year, it produces a weekly Latin summary of EU news. And a Finnish university professor has recorded two albums containing Latin versions of some of Elvis Presley's greatest hits.

In a way, Latin comes naturally to the Finns. In both Finnish and Latin, vowel and consonant duration is important, often distinguishing words that would otherwise sound the same. And both Finnish and Latin have a rich set of suffixes to indicate grammatical functions, allowing word order in these two languages to be quite free.

The Latin of the Internet broadcasts sounds a lot like Italian. But while Italian-speakers mark the accent in

words by sounding one of the syllables louder and longer, Latin has a musical accent, giving it a singsong quality. The contrast between long and short vowels is also quite striking, making Latin sound a little like Stephen Hawking's computer-generated voice. (Vowel duration used to be distinctive in English, too. Then, starting around 500 years ago, long vowels fractured into diphthongs, with the result that what we still call "long a" sounds nothing like "short a.")

Listening to these Latin newscasts from Finland for a few weeks almost prepares you to hear Dr. Jukka Ammond't sing *Nunc hic aut numquam* (It's Now or Never) on his 1995 album *The Legend Lives Forever in Latin*. That disc includes such other Elvis classics as *Non adamare non possum* (I Can't Help Falling in Love) and *Tenere me ama* (Love Me Tender). Or you might want to sample Dr. Ammond't's 1997 follow-up album, *Rocking in Latin*, with such hits as *Quate, Crepa, Rota* (Shake, Rattle and Roll) and *Ursus Taddeus* (Teddy Bear).

Finland's use of Latin during its stints in the EU Presidency suggests a solution to the EU's language problems. Replacing that organization's 23 official languages with Latin would save more than \$1 billion a year in translation and interpretation costs.

In recent years, Latin has been showing signs of renewed vigour outside Finland, too. *Harrius Potter et Philosophi Lapis*, a Latin version of the first volume in the Harry Potter series, was published in London and New York in 2003. Its success prompted the publication of *Harrius Potter et Camera Secretorum* this past January. Again in 2003, one of the greatest works of English literature came out in Illinois in Latin under the title *Virent Ova! Viret Perna!* (literally, "The eggs are green! The ham is green!"). And much of the dialogue in the movie *The Passion of the Christ* is in Latin, although it is pronounced in a way that properly belongs to a much later phase of Latin's development.

This highlights a question that confronts anyone wanting to speak Latin: Which Latin to emulate? Like any language, Latin evolved over time, both grammatically and phonetically. The Finnish news-readers appear to have based their Latin on educated speech at around the time of Christ. They always pronounce *c* like English "k" and never like English "ch," as one can hear in *The Passion* or church Latin. And they pronounce Latin *v* like English "v" and *ae* like "eh," whereas Julius Caesar, just a couple of generations earlier, would have pronounced them like English "w" and "eye." (The pronunciations of the words "wine" and "wall," from

Latin *vinum* and *vallum*, show that they were borrowed into the Germanic ancestor of English during this earlier period.)

Latin does not live on just in translations of newscasts, lyrics, books and screenplays originally written in some other language. Thousands of individual Latin words have found their way into languages all around the world.

English has been one of the most avid importers. Even finite Latin verbs have found their way into English. *Veto* literally means “I forbid” in Latin, and *placebo* means “I will please.” Other first-person finite verbs you often hear include *audio* (I listen), *video* (I see) and *Volvo* (I roll). The latter was originally the name of a Swedish firm’s ball-bearing division, before it switched to making automobiles.

In Latin cookbooks, so many of the sentences began with the imperative *recipe* (take!) that English-speakers applied this word to the entire set of instructions.

Another Latin imperative had a decidedly stylish fate. When German industrialist August Horch lost control of the Horch automobile company, he was prevented from giving his name to the new firm that he started up. Horch means “listen!” in German, so he named his new company the Latin equivalent: Audi.

Several Latin adverbs have found their way into English, but as different parts of speech. Where we might write *ditto* in a list to avoid repeating a word or phrase, medieval clerks drawing up inventories in Latin wrote *item* (likewise). In English, the word came to mean a

single entry in a list. *Tandem* is translated as “finally” or “at length” in Latin-English dictionaries, and at some point someone apparently construed “at length” to mean “in a row.”

One Latin grammatical ending produced an English word all on its own: “bus,” from Latin *omnibus* (“for all”). The same ending, this time with the root still attached, can be seen in Latin *rebus* (“with things”), which in English came to mean a way of writing speech without using letters.

Of course, English is not the only language to borrow heavily from Latin. Canadian kids studying French in school may not realize it, but a large portion of the words they learn are actually Latin. Much of French vocabulary was not handed down from one generation of French-speakers to the next from the late Roman Empire to the present, but was instead rescued from musty Latin manuscripts in recent centuries. Sometimes, these resurrected Latin words co-exist with their own distant descendants, in a sort of lexical version of the movie *Les Visiteurs*. One researcher found more than 200 such doublets, each consisting of a French word that shows 1,500 years of phonetic smoothing and the Latin loanword from which it descended. Examples include *blâmer* and *blasphémer*, *chenille* and *canicule* (which means “little dog” in Latin), *lien* and *ligament*, *noël* and *natal*, *sou* and *solide*.

Nothing even remotely similar to this exists in English. It would be like Old English *hlāfweard* (“guardian of the bread”) and *hlāfdige* (“kneader of the bread”) being used today alongside their

modern descendants: lord and lady.

Such is the prestige that Latin has enjoyed among English-speakers that several English words have been coined to merely *sound* Latin. *Connipion* is no more based on Latin roots than *humungous*. Likewise *gazebo* (apparently coined to mean “I will gaze”) and *discombobulated*, which a Translation Bureau translator once had the challenge of rendering in Russian.

Meanwhile, Latin words continue to be revived to help name the hundreds of new species being discovered around the world each year. And there are reports that the new Pope is in favour of lifting the restrictions on the use of Latin in mass.

And what has Dr. Ammond’s reaction been to this resurgence of Latin? Perhaps fearing that Latin is becoming too mainstream, he has moved into a more esoteric field, cutting a CD of *Blue Suede Shoes* and other songs in the world’s oldest recorded language: Sumerian.

But there are no Sumerian news broadcasts on the Internet. At least, not yet. ■

REFERENCES

- Weekly Latin news broadcasts at www.yleradio1.fi/nuntii/audi/.
- Archived weekly Latin newsletters from Finland’s recent EU presidency at www.eu2006.fi/news_and_documents/newsletters.
- Free samples of Dr. Ammond’s Latin covers of Elvis songs at www.mp3.com/albums/177747/summary.html.
- J.K. Rowling, *Harrius Potter et Philosophi Lapis*, translated by Peter Needham, Bloomsbury Publishing, New York and London, 2003.
- J.K. Rowling, *Harrius Potter et Camera Secretorum*, translated by Peter Needham, Bloomsbury Publishing, New York and London, 2007.
- Doctor Seuss, *Green Eggs and Ham In Latin*, translated by Guenevera and Terentio Tunberg, Bolchazy-Carducci Publishers, Inc., Wauconda, Illinois, 2003.



Conflit d'horaire, conflit de vocabulaire

Jacques Desrosiers

Q. L'expression « conflit d'horaires » est-elle un anglicisme ou un calque ?

R. Elle en a tout l'air à première vue. On entr'aperçoit une grosse anguille cachée dessous : « *conflicting schedules* ». En plus l'expression est rarement utilisée en Europe. Ce n'est pas parce que les Européens gèrent mieux leur emploi du temps ; mais ils décrivent la même situation avec d'autres mots.

Chez nous, elle fait partie de l'usage quotidien. Le 2 avril dernier, le journal *La Presse* consacrait un grand dossier aux « conflits d'horaire » que cause aux Espagnols la conciliation travail-famille. Elle est courante dans le sport : *un match qui devait avoir lieu à Toronto mais qui a été déplacé en raison d'un conflit d'horaire avec une course automobile de série Champ (Le Soleil, 4.3.07)*. On la rencontre dans des textes importants de nature administrative, comme le Règlement de l'Assemblée nationale du Québec : *une priorité est créée afin qu'en cas de conflit d'horaire, une commission se réunissant pour un mandat d'imputabilité*¹... Elle est bien sûr répandue dans le milieu scolaire : *L'élève doit se présenter au bureau de tout éducateur ou responsable qui lui adresse une convocation. En cas de conflit d'horaire, il lui incombe de prendre, avant l'heure de la convocation, un autre rendez-vous, lit-on sur le site d'une école secondaire*.

Tellement répandue ici, et si rare là-bas, qu'elle a presque le statut d'un régionalisme. Le terme n'est pas pour autant consacré dans nos banques de données. Une seule occurrence, relevée dans le domaine informatique, datée de 1987 et proposée comme traduction de *meeting date conflict*, dans le *Grand dictionnaire terminologique* de l'Office québécois de la langue française. Mais si le terme ne fait pas problème, pourquoi en effet en parler ?

Pourtant, pour diverses raisons, ses chances de s'installer dans le français international sont minces. C'est que l'écart entre l'usage québécois et l'usage français, comme je l'ai dit, est prononcé. Rien ne l'illustre mieux que le désarroi du correspondant de la Presse canadienne à Paris l'hiver dernier, lorsque le premier ministre du Québec, Jean Charest, a été reçu par le ministre Sarkozy, qui était alors candidat à l'élection présidentielle, alors qu'aucune rencontre n'avait été prévue avec la candidate socialiste, Ségolène Royal. La raison ? Un « conflit d'horaires », a expliqué le journaliste dans une dépêche du 1^{er} février. Il est évident qu'il devait cette explication à l'entourage de Jean Charest, comme le confirmaient d'autres articles des quotidiens québécois. Le correspondant de *La Presse* citait le premier ministre lui-même : « *Nous n'avons pas pu résoudre des conflits d'horaires* », a expliqué M. Charest.

Tandis que du côté français il n'était pas question d'« horaire ». L'AFP a expliqué que *Ségolène Royal n'a pu rencontrer pour des raisons « d'agenda » le premier ministre du Québec* (avec les guillemets). Le même terme réapparaissait dans une dépêche de l'AP : *La rencontre n'a pu avoir lieu pour des raisons « d'incompatibilité d'agenda »*, selon l'entourage de la candidate socialiste (avec les guillemets). On devinait d'ailleurs à travers les commentaires du correspondant du *Devoir* que l'entourage de Ségolène Royal employait un vocabulaire différent : *Au bureau de Ségolène Royal, on a prétexté un « déplacement » rendant impossible de trouver un moment propice durant les trois jours que Jean Charest passera à Paris*.

Ceux qui ont suivi cette affaire se doutent qu'il y avait d'autres raisons derrière la rencontre manquée. Aussi était-il suprêmement important de bien peser les mots. C'est pourquoi le lendemain, 2 février, se rendant compte qu'à ce conflit se superposait un conflit de vocabulaire et ne sachant plus à quel saint se vouer, le correspondant de la PC, conscient du poids des mots, baissait les bras et s'en remettait dans une nouvelle dépêche au verbatim :

M. Charest ne verra pas M^{me} Royal, en raison de ce qui a été présenté comme un « conflit d'horaires » côté québécois, et une « incompatibilité d'agendas » dans l'entourage de la candidate socialiste.

S'il ne voulait pas se mouiller, il aurait pu aussi trouver un moyen terme. Ainsi à la radio de Radio-Canada, on entendait le correspondant rapporter que *Monsieur Charest ne verra pas Ségolène Royal, qui est à l'extérieur de Paris pour les prochains jours*. Ce n'était pas sorcier. Ne suffit-il pas souvent d'oublier les expressions toutes faites et d'expliquer ce qui se passe avec des mots simples?

C'est ce que font souvent les Européens en cas d'imprévu dans leurs activités. S'ils n'emploient que rarement « conflit d'horaire » ce n'est pas qu'ils ont adopté « incompatibilité d'agendas », qui est un peu riche en syllabes pour entrer dans l'usage courant. Les termes *agenda* et *emploi du temps* sont ceux qui reviennent le plus souvent dans ces contextes. Un exemple récent, dans *L'Équipe* (27.1.07) : *Je souhaite qu'il reste, même si son emploi du temps fera qu'il sera un peu moins présent*. Voici d'autres variations glanées dans la presse européenne :

- il ne pouvait pas être présent à cause d'un agenda trop chargé
- son emploi du temps l'empêchera d'être là
- la nouvelle date ne convenait pas à son emploi du temps
- pour cause d'agenda surchargé
- pour cause d'emploi du temps saturé
- pour des raisons d'emploi du temps

Rencontre rare de *conflit* et *emploi du temps* dans un document d'une université de Bretagne :

Si on peut supposer que l'enseignant s'apercevra à temps d'**un conflit dans son emploi du temps** et qu'il le signalera aux directeurs des études concernés?...

Nous employons nous aussi ces termes à l'occasion. Mais quand les Européens se détournent d'*emploi du temps* et *agenda*, ce n'est pas, sauf exception, pour se

rabattre sur *horaire*. Ils recourent alors à des tournures variées : on n'est pas disponible, on a un autre rendez-vous, on a un empêchement, on ne peut pas être présent, et ainsi de suite. J'ai lu quelque part : *Manque de chance : le ministre de la Défense avait justement un rendez-vous*. On finit par se dire que c'est le mot *horaire* qui est la source du problème.

Mais il ne faudrait pas crier à l'impropriété trop vite. Parce que c'est plus une question d'usage que de sens. Certes on abuse du terme. Si, samedi prochain, j'ai un rendez-vous important et qu'à la même heure il y a un spectacle que je veux voir à tout prix, est-ce que j'ai un conflit d'horaire? Encore faudrait-il que j'aie un « *horaire* » pour la journée de samedi. Il reste que certains dictionnaires – dont le vieux *Grand Larousse de la langue française* – reconnaissent à *horaire* le sens d'« *emploi du temps en général* ». On peut avoir « un *horaire* chargé ». On peut donc aussi avoir un conflit dans son *horaire* et, pourquoi pas, un conflit d'horaire. Mais voilà : ce n'est pas là le sens courant du mot *horaire* dans l'usage européen. Comme le rappelle Meney dans le *Dictionnaire québécois français*, le mot se rapporte presque toujours, en français standard, à une répartition régulière des activités, à ce qui se fait d'heure en heure, comme l'*horaire* des cours ou des autobus. C'est d'ailleurs le seul sens que consigne le *Petit Robert*.

Il en coulera de l'eau sous les ponts avant que les Européens soient prêts à dissocier *horaire* de cette idée d'une activité régulière. Qui sait si dans leur esprit le mot n'a pas une nuance dépréciative – un président a-t-il un *horaire*, comme un autobus? Inversement, c'est sans doute rêver en couleurs que de demander aux locuteurs d'ici de remplacer cette expression si commode et si répandue par une palette de formulations diverses, qu'il faudrait faire l'effort chaque fois d'adapter aux circonstances. J'ai donc le sentiment que l'expression est là pour rester mais que, contrairement à monsieur Charest, elle ne voyagera pas beaucoup. ■

NOTES

1 www.assnat.qc.ca/fra/assemblee/reforme/ran2.html.

2 www.iuplo.univ-ubs.fr:8080/edt/Coordination/2006-2007/conflits.htm.

What Does “Organic” Actually Mean?

Barbara McClintock

Two different definitions

Consumers of organic products may not be aware that the term “organic” has two seemingly opposite meanings. First, it is defined as “produced or involving production without the use of chemical fertilizers, pesticides, etc. (*organic crop; organic farming*).”¹

This raises a question about which fertilizers and pesticides *can* be used. The second definition is in the field of chemistry, “(Of a compound, etc.) containing carbon (opp. inorganic).”² Some dangerous pesticides are petroleum- and thus carbon-based. Scientists say that even natural pesticides are toxic in certain concentrations.

In the 1990s, various governments saw fit to define “organic” as applied to agriculture. Some of the definitions ascribed to the adjective are “a. Of, marked by, or involving the use of fertilizers or pesticides that are strictly of animal or vegetable origin: *organic vegetables, an organic farm*. b. Raised or conducted without the use of drugs, hormones, or synthetic chemicals: *organic chicken, organic cattle farming*. c. Serving organic food: *an organic restaurant*. d. Simple, healthful and close to nature: *an organic lifestyle*.”³

Increasingly, “organic” is used to mean not containing genetically engineered organisms. Given the various interpretations of what

“organic” means, it is important to test and certify organic foods (*aliments biologiques* in French according to TERMIUM®). A “certified organic” label is usually the only way for consumers to know that a food is organic.

The Conseil des appellations agroalimentaires du Québec (CAAQ) is the organization that monitors the use of the term “organic” in labelling for the ministère de l’Agriculture, des Pêcheries et de l’Alimentation. At the time of writing, there is no single easily identifiable provincial logo to indicate the testing and certification of organic foods in Quebec. In fact, six different logos are used by the CAAQ’s six certification organizations. In addition, products that are not clearly labelled are showing up on grocery store shelves. The wording found on labelling includes “biological, organic(s), ecological, biodynamic, eco and bio.”⁴ The Quebec consumer is advised to find the name of the certifying body on the product’s label and verify that the certifying body mentioned has been approved by the CAAQ.⁵ Of course, the other provinces have their own certification systems and labelling regulations.

Bilingual logo

In December 2006, the Government of Canada announced the final publication of the Organic Products Regulations to protect the public against false claims and govern the



use of a new Canada organic logo. The logo, to be phased in over the next two years, will be permitted for use only on foods that meet the revised Canadian standard for organic production and that contain at least 95% organic ingredients. Following the phase-in period, certification will be mandatory for interprovincial and international trade. So, if you see the “biologique Canada organic” bilingual logo on a product at your grocery store, you can be sure that it is actually organic (see the first meaning of the word above).⁶

NOTES

- 1 *Canadian Oxford Dictionary*, 2nd ed., Oxford University Press, Don Mills, Ontario, edited by Katherine Barber, 2004, p. 1095.
- 2 *Ibid.*
- 3 *The American Heritage Dictionary of the English Language*, Fourth Edition, 2003, Houghton Mifflin Company.
- 4 CAAQ, www.caaq.org/en/home.asp.
- 5 *Ibid.*
- 6 Canadian Food Inspection Agency, www.inspection.gc.ca/english/fssa/orgbio/otfgtspbe.shtml.



La Syrie ou la République arabe syrienne?

Les deux termes désignent un seul et même État, pourtant on ne doit pas les employer indifféremment. En langage courant, on parle de la Syrie. Nul ne serait tenté de raconter ses vacances en République arabe syrienne. De fait, l'expression pourrait créer surprise et confusion. On pourrait se demander s'il s'agit d'un nouveau pays ou bien si la Syrie a changé de nom.

Pour y voir clair, il faut comprendre que le nom courant, c'est celui qui sert d'entrée dans le dictionnaire et que l'on emploie dans la conversation. Toutefois, la plupart des États possèdent un nom officiel qui est utilisé dans la correspondance diplomatique et les traités. En voici quelques exemples : *République argentine*, *République de Lettonie*, *Royaume du Lesotho*, *État du Qatar*, *États fédérés de Micronésie*. Là encore, on imagine mal l'emploi de telles désignations dans un texte courant.

C'est pourtant ce qui arrive fréquemment pour certains noms officiels qui s'introduisent avec fracas dans une prose qui n'a rien de diplomatique. Nous songeons immédiatement à la *République populaire de Chine*. Le recours au nom officiel pouvait s'expliquer par la confusion qui entourait les frontières réelles de l'État chinois. Pékin avait en effet des revendications territoriales qui visaient Macao et Hong Kong, deux régions qui ont depuis rallié la « mère patrie ». Reste bien sûr Taïwan, qui a pendant longtemps représenté la Chine aux Nations Unies. Or ce n'est plus le cas et toute confusion entre le régime dissident de Taïpei et celui de Pékin est de nos jours inconcevable. Par conséquent, il est difficile de comprendre l'entêtement de certains qui s'obstinent à employer l'expression *République populaire de Chine*, comme s'il était capital de préciser que le régime en place est officiellement communiste.

La *République islamique d'Iran* est traitée de la même façon. Pourtant, le monde entier a pris acte de l'orientation islamiste du régime de Téhéran. Est-ce que le simple fait de dire *Iran* serait susceptible d'entraîner la confusion? Poser la question, c'est y répondre.

Bien sûr, certains États, comme la *Fédération de Russie*, peuvent souhaiter être appelés par leur nom officiel. Mais dans les faits, à peu près personne ne va se plier à cette directive. Imagine-t-on devoir chercher « Russie » à la lettre F du dictionnaire? Il y a donc toujours une marge entre les vœux des États et l'usage au quotidien.

Certains auteurs recourent aussi au nom officiel pour mettre en évidence le caractère souverain d'une région promue au rang d'État. Pensons à la *République kirghize*, autrefois rattachée à l'URSS. On l'appelait parfois *Kirghizie* et elle porte maintenant le nom de Kirghizistan. Dans les traités et la correspondance diplomatique, on la désigne sous le nom de *République kirghize*. L'ennui, maintenant, c'est que peu de gens savent qu'elle est membre des Nations Unies. L'ancienne Kirghizie est devenue un pays. Alors certains auteurs veulent mettre ce fait en évidence en utilisant le nom officiel, comme s'ils nous disaient : « Regardez, je parle non pas d'une région, mais d'un pays. »

L'ancienne Tchécoslovaquie est également source de confusion. Elle se composait de trois régions qui n'avaient jamais été vraiment souveraines : la Bohême, la Moravie et la Slovaquie. En 1918, elles se sont émancipées de l'Empire austro-hongrois pour former la Tchécoslovaquie. La Tchécoslovaquie a existé jusqu'en 1993, lorsque la République tchèque et la Slovaquie indépendantes sont venues au monde. Comme la région de Bohême-Moravie n'avait pas véritablement de nom consacré, elle s'est baptisée *République tchèque*, nom officiel et nom courant; quant à la Slovaquie, elle a adopté comme nom officiel (traités et documents diplomatiques) *République slovaque*. Beaucoup en sont venus à la conclusion erronée que si « République » fait partie du nom courant de l'une, c'est forcément le cas de l'autre. Or c'est faux. J'ai pourtant vu cette erreur sur une carte, où les autres pays étaient désignés par leur nom courant. Bref, il n'y avait pas de *République française*, de *République italienne* ni de *Royaume d'Espagne*.

Comme les noms officiels sont inscrits auprès des Nations Unies, ils sont également traduits dans chacune des six langues officielles de l'ONU. On aurait tort de croire que les traductions coulent de source. Prenons par exemple la Turquie, officiellement appelée *République turque* en français, mais qui se décline ainsi en anglais : *Republic of Turkey*. L'appellation française


a une forme adjectivale, contrairement à l'anglais. De telles différences sont fréquentes. Certains diront qu'il n'y a pas de quoi fouetter un chat. Mais on ne peut écrire n'importe quoi quand il est question d'appellations officielles, d'autant plus que toute erreur dans un traité international entraîne l'annulation de celui-ci.

Les *États-Unis du Mexique* en sont un bel exemple. Oui, vous avez bien lu, c'est le nom officiel du Mexique. Pourtant le nom officiel en espagnol est *Estados Unidos Mexicanos*. Donc une forme adjectivale, tout comme en anglais : *United Mexican States*. Si l'expression française figurant dans l'Accord de libre-échange nord-américain avait été une traduction littérale de l'espagnol, nous aurions eu les *États-Unis mexicains*, un pays qui n'a aucune existence en droit international. L'ALENA n'aurait donc pas force de loi.

Avant de s'aventurer à traduire les noms officiels, mieux vaut vérifier auprès des Nations Unies ou encore consulter la *Liste des noms de pays, de capitales et d'habitants*¹. ■

NOTE

- 1 André Racicot, *Liste des noms de pays, de capitales et d'habitants*, Bureau de la traduction, ministre des Travaux publics et des Services gouvernementaux du Canada, 2000.



verdaderamente seguido), inaugurar otra, en muchos casos peor que la antecesora!

Sin embargo, no sólo en el nivel puramente semántico se producen semejantes disparidades entre el dicho y el hecho (ya alguien dijo que entre ambos puede haber todo un trecho), sino que en el plano ritual también ocurren substituciones provocadas por las circunstancias cambiantes del devenir histórico... Y hablo de ritual porque el ser humano, las más de las veces sin ser consciente de ello, ama entrañablemente los rituales. Y si de rituales se trata, no hay evento histórico que los cree de manera más pródiga que una revolución. Durante una revolución se establece, entre el Máximo Líder y el pueblo que lo sigue (de buena o mala gana), una liturgia ditirámica que está presente permanentemente en todos los actos de comunión entre el Iluminado y sus seguidores... Empleo la palabra «comunión» en su sentido religioso porque la similitud entre los rituales religiosos y los revolucionarios es estrecha. Citemos dos ejemplos, provenientes también de lo vivido durante mi convulsa niñez....

Durante años escuché a los sacerdotes establecer un diálogo ditirámico con los fieles congregados en la iglesia al decirles «*La paz sea con vosotros*». A lo que los feligreses respondían, todos al unísono, «*y con tu espíritu*». Años después, ya transformado en un niño pionero (así se denominan los niños en la escuela primaria en la Mayor de las Antillas; el nombre proviene de los Pioneros Thälmann, de la ex República Democrática Alemana, que, dicho sea de paso, y volviendo a lo engañoso de las palabras, de democrática tenía sólo el nombre) me correspondió asimismo participar en rituales ditirámicos no ya religiosos, sino revolucionarios, muy similares a los de mi temprana niñez en la iglesia. Antes de entrar a clase en la escuela, uno de nosotros se situaba frente al grupo de niños, alineados en perfecta formación militar en el patio de la escuela, y gritaba, cual sacerdote inspirado, «*¡Pioneros por el comunismo!*».... A lo que el resto, también al unísono y con el mismo fervor religioso de antaño, respondía con el grito más resonante aún de «*¡seremos como el Cheeeeeeeeeee!*»

Y fue así como pasé de niño que deseaba la paz a sus semejantes a niño que aspiraba a convertirse en guerrillero guiado por las sentencias del personaje citado, y cito sus palabras : «*el odio como factor de lucha, el odio intransigente al enemigo, que impulsa más allá de las limitaciones del ser humano y lo convierte en una efectiva, violenta, selectiva y fría máquina de matar*». Huelga decir que después de meditar sobre las implicaciones de la sentencia anterior.... dejé de ser niño con mucha más rapidez de la que hubiese deseado.... Pero por fortuna el sentido del humor de mis conciudadanos vino en mi socorro y me ayudó a reponerme de semejante transición a la vida adulta. Y el próximo ejemplo, ya el último, relacionado con el personaje de marras, me ayudó, a través del juego de palabras del lenguaje, esta vez humorístico, a despojar al mito de su capacidad de validación histórica.

Cuenta la voz popular que una maestra de historia se dirigió a sus alumnos de primaria (pioneritos) y les preguntó: «*A ver compañeritos, ¿quién puede decirme qué fue a hacer el Che en Bolivia?*». Todos los niños se apresuraron a levantar la mano, pero Pepito (niño travieso característico de los cuentos cubanos) se adelantó a todos y la levantó primero. «*A ver Pepito, responde tú*», dijo la maestra. «*Maestra, el Che fue a libretar a los bolivianos*», respondió el muchacho. «*La idea está bien Pepito, pero se dice libretar, no libretar*», agregó la maestra. «*No, no maestra, es libretar, porque mi padre dice que si el Che hubiese ganado, todos los bolivianos tendrían ahora una libreta de racionamiento... como nosotros...*», sentenció Pepito.

A lo que se ve, algunos niños dominan muy bien el lenguaje como instrumento ideológico... ¡Y de manera brillante, diría yo! ■



Trucs et tendances Tips and Trends

André Guyon

Translation: Johanna Kratz

Les styles¹ de Word : allegro, ma non troppo!

Un auteur propose que vous utilisiez les styles qu'il a créés pour votre collaboration à son document. Vous êtes d'accord, mais aimeriez bien savoir lesquels utiliser parmi les 125 styles existants.

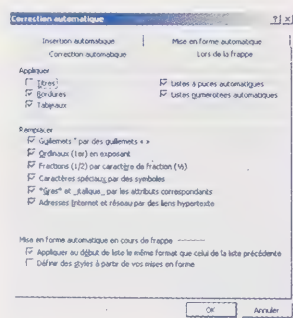
L'auteur est pourtant certain d'en avoir créé 15 tout au plus. Virus? Sabotage? Action d'une puissance maléfique?

Aucune de ces réponses! Les styles ont été générés par Word. C'est une option par défaut qui crée des styles fondés sur toute modification que vous apportez au formatage d'un document.

Pour avoir 12 styles au lieu de 125 quand vous enverrez un document à vos collaborateurs, je vous conseille donc de désactiver cette option.

Word 2000

L'option est dissimulée sous **Correction automatique** dans le menu **Outils**. La partie inférieure de l'onglet **Lors de la frappe** permet de désactiver l'option **Définir des styles à partir de vos mises en forme**. Faute de désactiver cette option, les styles se multiplient comme les pissenlits dans l'herbe.



Formatting styles¹ in Word: allegro, ma non troppo!

You are one of the contributors working on a document. The author of the document suggests that you use the formatting styles he or she has created. You have no problem with this, but would like to know which of the document's 125 styles to use.

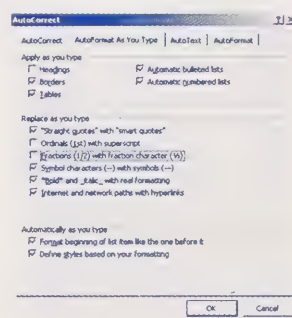
When you ask the author, you are told that 15 styles at most were created in the document. So why can't you find them? Was it a virus? Sabotage? The deed of an evil spirit?

The answer is none of the above. The styles were generated by Word through a default option that creates styles based on any changes you make to a document's formatting.

In order to have only 12 styles instead of 125 in a document you are sending to your fellow contributors, simply deactivate this option.

Word 2000

In Word 2000, this option can be found by clicking on **Tools**, then **AutoCorrect**. In the **AutoFormat As You Type** tab, unclick the box beside **Define styles based on your formatting** to deactivate this option and prevent the number of styles in your document from multiplying like rabbits.



L'option est à peu près au même endroit pour les versions XP et 2003 (je n'ai pas encore essayé la version 2007).

XML : successeur de HTML, éphémère technologique ou véritable plate-forme universelle d'échange de données?

Les accros de la techno le savent, XML (*Extensible Markup Language*) est omniprésent, bien que parfois invisible. D'aucuns y voient la prochaine version du HTML (*HyperText Markup Language*), d'autres un nouveau langage de programmation. En fait, c'est une « simple » norme de balisage.

XML va réussir là où SGML (*Standard Generalized Markup Language*) avait « échoué ». XML devient la plate-forme d'échange universelle, rien de moins.

Pour ceux qui ne fréquentent pas les temples de la technologie, ça veut dire que XML va vous faciliter la vie. L'implantation de XML profitera en particulier aux millions d'utilisateurs de Microsoft Windows.

Pourquoi? Parce que l'échange de données sous Windows se faisait par l'intermédiaire d'une norme d'échange dont seule Microsoft avait le contrôle, et qui fonctionnait parfois mal avec d'autres produits. La norme RTF (*Rich Text Format*) était parfois modifiée pour correspondre aux nouveaux besoins de Word ou d'autres produits de Microsoft.

Parlez-en à ceux qui devaient faire passer du texte de Microsoft Word à Corel WordPerfect...

XML, contrairement à RTF ou HTML, n'est pas un ensemble de balises fixe. XML permet de créer des jeux de balises à volonté en fonction de nouveaux besoins. Mieux encore, un document XML peut même contenir de l'information indiquant comment l'interpréter (schémas XML)².

On utilise XML le plus souvent pour définir le type de données, par opposition à leur formatage ou à leur représentation. Pour définir la représentation des données, XML fait généralement appel aux feuilles de style (aussi très utilisées par les versions les plus récentes de HTML).

In Word XP and 2003, this option can also be deactivated under the **Tools** menu. I have not yet tested the 2007 version.

XML: successor to HTML, a passing technological fancy or a genuine universal information exchange platform?

Techno junkies know all about XML (short for Extensible Markup Language) and the fact that it is omnipresent, albeit sometimes invisible. Some consider it to be the next version of HTML (HyperText Markup Language), while others view it as a new programming language. In fact, XML is a "simple" markup standard.

XML will succeed where SGML (Standard Generalized Markup Language) "failed," and become nothing less than *the* universal information exchange platform.

For those who do not keep abreast of technological change, this means that XML will make your lives easier. In particular, the implementation of XML will benefit millions of Microsoft Windows users.

Why? Because traditionally in Windows, data were exchanged through an exchange standard that was controlled exclusively by Microsoft and was not always compatible with other products. Sometimes, the RTF (Rich Text Format) standard was modified to satisfy newer requirements of Word or other Microsoft products.

Just ask a co-worker who has had to convert a document created in Microsoft Word to Corel WordPerfect.

XML, in contrast to RTF and HTML, is not a fixed set of markups. XML allows you to create as many sets of markups as you like, depending on your requirements. Better still, XML documents can even contain information explaining how to interpret their structure (XML schemas).²

XML is mostly used to define types of data, as opposed to the way in which data are formatted or represented. To define how data are represented, XML generally uses style sheets (which are also widely used in more recent versions of HTML).

Qui utilise XML dans la vraie vie?

Les suites de bureautique, notamment celles de Corel et de Microsoft, permettent depuis belle lurette la sauvegarde en XML. Les grandes sociétés de logiciel utilisent de plus en plus XML pour stocker les données par opposition aux formats qui leur sont exclusifs (formats dits « propriétaires »). Les langages de programmation modernes contiennent presque tous des fonctions leur permettant de lire XML. Enfin, je m'en voudrais de passer sous silence le fait que le Parlement canadien stocke le contenu des débats en XML depuis au moins 5 ans, ce qui lui permet de produire plus rapidement un journal des débats bilingue et un format favorisant la navigation d'une langue à l'autre.

Il y a plus d'une éternité (20 ans en informatique, c'est une éternité), dans les années 80, quand il fallait pour chaque logiciel apprendre par cœur une série de commandes et paramétrer l'imprimante individuellement, des visionnaires avaient déjà créé un système de balisage générique permettant l'échange de données et la conservation des attributs. SGML n'a jamais été connu, même s'il a engendré HTML. Les concepteurs de la version allégée et améliorée qu'est XML peuvent dire « mission accomplie ».

La prochaine fois que vous achèterez un logiciel, assurez-vous qu'il peut stocker l'information en XML. Si la tendance se maintient, vous ne regretterez jamais votre choix.

- Site Web décrivant le langage XML du consortium W3C – www.w3.org/XML/
- Site Web de l'Institut national de recherche en informatique et en automatique – www-sop.inria.fr/index_en.shtml
- Site Web où on offre des documents du Parlement canadien et où on peut visualiser des balises en XML – www.parl.gc.ca/LEGISINFO/index.asp?Language=F&List=list&Type=1&Chamber=S&StartList=2&EndList=200&Session=14
- Site Web où on explique que XML est choisi comme plate-forme indépendante de gestion de l'information – canada.justice.gc.ca/fr/dept/pub/audit_reports/2002/lims/01.html ■

NOTES

- 1 Un style est un ensemble d'attributs (taille des caractères, soulignement, gras, espace entre les paragraphes, langue, etc.) attribué en bloc de texte en une seule commande, voire automatiquement, par le logiciel qui attribue par défaut le style Normal au texte.
- 2 Les schémas ont été prévus pour remplacer les DTD (Document Type Definitions), et ils sont en XML comme tel.

Who uses XML in real life?

For a long time, users have been able to save documents in XML or use XML markups in office software suites such as Corel and Microsoft. Major software companies are increasingly using XML rather than their own exclusive formats (so-called proprietary formats) to store data. Almost all modern programming languages contain functions enabling them to read XML. Lastly, I should mention that the Parliament of Canada has been storing the records of its debates in XML for at least five years, allowing it to produce the bilingual version of Hansard more quickly and making it easier to switch from one language to the other.

More than an eternity ago (20 years in computer science counts as an eternity), in the 1980s, when users had to memorize a series of commands and set printer parameters separately for each software program, visionaries had already created a generic markup system whereby data could be exchanged and data attributes preserved. SGML never became widely known, even though it was the mother of HTML. The creators of the improved, simplified version, XML, can congratulate themselves on a mission accomplished.

The next time you buy a software program, make sure that it can store information in XML. If use of XML continues to increase, you won't regret it.

- W3C Web site describing XML language: www.w3.org/XML/
- Web site of the Institut national de recherche en informatique et en automatique: www-sop.inria.fr/index_en.shtml
- Web site where you can access Parliament of Canada documents and view XML markups: www.parl.gc.ca/LEGISINFO/index.asp?Language=E&List=list&Type=1&Chamber=S&StartList=2&EndList=200&Session=14
- Web site explaining the decision to use XML as an independent information management platform: canada.justice.gc.ca/en/dept/pub/audit_reports/2002/lims/01.html ■

NOTES

- 1 In word processing software, a "style" is a set of attributes (font size, underlining, bold, paragraph spacing, language, etc.) automatically given to a block of text with a single command. The default style setting is "Normal."
- 2 Schemas were designed to replace document type definitions (DTDs) and are written in XML.



Wordsleuth — Rule Britannia

| Catherine Eubank

Canadians often state categorically to me that Canadian English is closer to British English than to American English. They fervently believe this, in spite of the numerous differences of accent and vocabulary between Canadian and British English. Do “court” and “caught” sound the same to us? Do we put nappies on our babies and buy packets of crisps?

What they are thinking of, of course, is spelling.

One day at my local supermarket I had the enlightening experience of witnessing a linguistic debate carried out on the sign over the plants and potting soil. The unfortunate who had written the sign called his department a *Garden Center*. Some zealot had come along with a black felt marker, crossed this out and replaced it with *Centre*, accompanied by the adjuration “Spell Canadian!” The horticultural manager stood his ground, however, and wrote a note to the effect that this WAS Canadian spelling. It is true that on the whole, British spellings are more common in Canada, but there are some notable exceptions. We buy automotive supplies at the Canadian *Tire* (not *tyre*) store and park our cars at the *curb* (not *kerb*). All the same, if a Canadian talks about “Canadian spelling,” you can be sure that they are talking about spelling *colour* with an *-our* ending.

One thing that unites almost all Canadians is the desire to show the world that we are most emphatically NOT AMERICANS! And what could be a simpler, more effective way to do this than to write *colour*

with a *u* and *traveller* with two *l*’s? That’ll show those Yankees!!

Because we so fervently believe that Canadian English is closer to British English, some of us *get our shirts in a knot* (if we really spoke British English we would instead *get our knickers in a twist*) about how to spell words like *organize*. Some Canadians mistakenly believe that the *-ise* spelling for this suffix is the “Canadian” spelling because they are aware that Americans use only the *-ize* variant and that the British prefer the *-ise* variant. However, this British preference is only recent, and *-ize* has always been the preference of Oxford University Press and until recently *The Times* of London, the justification being that this suffix is ultimately derived from a Greek and Latin spelling in which *z* rather than *s* is used. The vast majority of Canadians who do use the *-ize* spellings are therefore not traitors to Canadian identity. They are following, not American practice, but former British practice and long-standing Canadian practice.

It is time for Canadians to assert that we use not British or U.S. spelling but something we could call Canadian spelling, without looking over our shoulders to either imperial power. This is a blend of both spelling conventions, with the odd (or perhaps I should say occasional!) uniquely Canadian variant such as *yogourt*. This, it would seem, arose as a result of bilingual labelling laws. The spelling *yogourt* has the advantage of working in both Canadian English and Canadian French (where the word is preferred over the continental French *yaourt*), and thus the yogourt manufacturers

have to print it only once on the tubs of their product. Another uniquely Canadian spelling phenomenon is that we are more likely to use the American spelling *plow* for literal uses (“the streets hadn’t been plowed yet”) but the British *plough* for figurative uses (“I’ve got a ton of papers to *plough* through”).

Apart from spelling, however, there are indeed some words that Canadians share with the British (and often other Commonwealth countries) but not with Americans. They make up a much smaller part of our vocabulary than the words we share with Americans. Over 5,000 words in the *Canadian Oxford Dictionary* are labelled “North American,” compared to fewer than 500 words labelled “Canadian and British.” Predictably, parliamentary institutions and the law (including policing) account for many of these. But others we use every day, and it is quite surprising to learn that Americans don’t. Most of us know that Americans don’t call the last letter of the alphabet *zed*, but are baffled to learn they never say *ginormous*, *kerfuffle* or *mat leave*. They recoil in perplexed horror upon hearing that Canadian (and British) theatres would love nothing better than to have *bums in seats* (to them *burn* means a homeless or despicable person, not the buttocks). How can little Americans make it through childhood without playing *king of the castle* or *snakes and ladders*, or getting the *bumps* on their birthdays? Why do Americans never feel *hard done by*?

Even if we stopped spelling *colour* with a *u* tomorrow, we would still reveal our long-standing British connection through our language. ■

Letter to the Editor

Subject: How to translate terms in the context of the Civil Code of Quebec

Further to my article on "hypothec" versus "mortgage" entitled "There May be a Hypothec in Your Future!" published in *Language Update*,¹ I would like to mention an Industry Canada publication, "Canada Small Business Financing Program Guidelines," which has the following address: [strategis.ic.gc.ca/epic/site/csbfp-pfpec.nsf/vwapj/guidelines-rev.pdf/\\$FILE/guidelines-rev.pdf](http://strategis.ic.gc.ca/epic/site/csbfp-pfpec.nsf/vwapj/guidelines-rev.pdf/$FILE/guidelines-rev.pdf).

In the above-mentioned Guidelines, both Common Law and Civil Law terms are used, and explanations are provided about their respective origins. Here are two examples:

- "Throughout these Guidelines, the term 'real property' is used in the context of the Common Law while the term 'immovables' is used in the context of the Civil Code of Quebec." (p. A-6)
- "The term 'guarantee' is used in the context of the Common Law, while the term 'suretyship' is used in the context of the Civil Code of Quebec." (p. A-19)

With regard to my article on hypothecs, it is noteworthy to read on page A-21 of the Guidelines, "The term 'General Security Agreement' or 'GSA' is used in the context of the Common Law, while the term 'universal movable hypothec' is used in the context of the Civil Code of Quebec."

I think this may indicate a new trend. Instead of only using Common Law terminology to apply to all of Canada, federal government publications have started including Civil Law terms to reflect the reality in Quebec. This is true for both the English and French versions. The following example is taken from Government of Canada's "Canada Business" Web site:

"Note: Lenders are obligated to take security in the assets financed. When financing leasehold improvements or computer software, the lender may take security in other business assets. The lender may take personal guarantees or suretyships not exceeding, in aggregate, 25% of the original amount of the loan. These guarantees or suretyships cannot be secured with personal assets."

www.cbsc.org/servlet/ContentServer?cid=1081944191217&pagename=CBSC_FE/display&lang=en&c=Finance

"Nota : Les prêteurs sont tenus de prendre en garantie les actifs financés. Ils peuvent prendre une sûreté supplémentaire constituée sur d'autres éléments d'actif commercial pour le financement d'améliorations locatives et de logiciels. Le prêteur peut accepter des garanties personnelles ou des cautionnements dont le montant total ne doit pas excéder 25 % du montant initial du prêt. Ces garanties ou cautionnements ne peuvent être assujettis à une sûreté sur des biens personnels."

www.rcsec.org/servlet/ContentServer?cid=1081944191217&pagename=CBSC_FE/display&lang=fr&c=Finance

Barbara McClintock

NOTE

Vol. 3, No. 1, March 2006.

Note

Note de la rédaction

Pour tout problème d'ordre matériel (retard, changement d'adresse, exemplaire manquant, en trop ou défectueux) :

1. Les employés du Bureau de la traduction sont priés de s'adresser au secrétariat de leur service, qui, au besoin, fera part du problème aux Services documentaires :

Téléphone : 819-997-4730 Fax : 819-997-4633

2. Les autres abonnés sont priés de s'adresser aux :

Éditions et Services de dépôt
Ottawa, Ontario K1A 0S5

Téléphone : 613-941-5995 Fax : 613-954-5779
1-800-635-7943 1-800-565-7757

Les manuscrits, ainsi que toute correspondance relative à la parution des textes, doivent être adressés à :

Martine Racette
L'Actualité langagière
Normalisation terminologique
Bureau de la traduction
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Téléphone : 819-994-5943
Fax : 819-953-8443
Internet : martine.racette@tpsgc.gc.ca

Nous rappelons que cette publication est ouverte à tous. Nous acceptons les articles portant sur la traduction, la terminologie, l'interprétation, la rédaction, les industries de la langue et les difficultés de langue en français, en anglais ou en espagnol, dans la mesure où ces articles sont bien documentés et susceptibles d'intéresser nos lecteurs.

Les articles sont soumis à un comité de lecture. Les manuscrits rejetés ne sont pas retournés aux auteurs.

Les opinions exprimées dans *L'Actualité langagière* n'engagent que leurs auteurs.

© Ministre de Travaux publics et Services gouvernementaux Canada 2007

Editor's Note

Queries regarding matters such as delays, address changes, and missing, damaged or extra copies should be directed as indicated below:

1. All Translation Bureau members should refer such matters to their unit clerk, who will, if necessary, contact Documentation Services:

Telephone: 819-997-4730 Fax: 819-997-4633

2. Other subscriber queries should be sent to:

Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

Telephone: 613-941-5995 Fax: 613-954-5779
1-800-635-7943 1-800-565-7757

Manuscripts and all correspondence relating to the publication of articles should be addressed to:

Martine Racette
Language Update
Terminology Standardization
Translation Bureau
Public Works and Government Services Canada
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Telephone: 819-994-5943
Fax: 819-953-8443
Internet: martine.racette@pwgsc.gc.ca

We would like to remind readers that this publication is open to anyone wishing to contribute. We accept articles relating to translation, terminology, interpretation, writing, the language industries and language problems in English, French or Spanish as long as the articles are well documented and of interest to our readers.

Manuscripts are reviewed by a committee. Rejected manuscripts are not returned to the authors.

The Translation Bureau is not responsible for the opinions expressed in *Language Update*.

© Minister of Public Works and Government Services Canada 2007

L'Actualité LANGAGIÈRE LANGUAGE Update

L'Actualité langagière, c'est

- un périodique trimestriel publié par le Bureau de la traduction du Canada et destiné non seulement aux langagiers, mais aussi à tous ceux qui sont appelés à rédiger à l'occasion
- le complément par excellence des autres outils d'aide à la rédaction offerts par le Bureau de la traduction : TERMIUM®, guides, lexiques et vocabulaires, service de consultation terminologique

Vous y trouverez

- des nouvelles de l'industrie langagière
- des renseignements pratiques sur les nouvelles terminologies dans les sphères d'activité gouvernementale
- des solutions aux problèmes de traduction et de rédaction courants
- des trucs du métier
- des chroniques sur l'évolution de l'usage
- des mini-lexiques sur des sujets d'actualité

Abonnements

Éditions et Services de dépôt
Ottawa, Ontario K1A 0S5

Renseignements sur les produits et services du Bureau de la traduction

819-997-3300
Bureaudelatraduction@tpsgc.gc.ca
www.bureaudelatraduction.gc.ca

Language Update is

- a quarterly periodical published by the Translation Bureau for language professionals as well as occasional writers
- an excellent source that complements the other Translation Bureau writing tools: TERMIUM®, guides, glossaries and vocabularies, and the terminology reference service

In it you will find

- news from the language industry
- practical information on new terms used in government-related fields of activity
- solutions to common translation and usage problems
- tricks of the trade
- articles on changing usage
- miniglossaries in fields of current interest

Subscriptions

Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

Information on Translation Bureau products and services

819-997-3300
TranslationBureau@pwgsc.gc.ca
www.translationbureau.gc.ca

CA1
SS 215
- A18

SEPTEMBRE/SEPTEMBER 2007

L'Actualité langagière



Language Update

- Octobre 2008 : le Canada donne rendez-vous à l'industrie langagière du monde entier
October 2008: Canada Will Welcome Language Professionals From Across the Globe
- Le *Lexique de la gestion des ressources humaines*
The *Human Resources Management Glossary*
- L'espace insécable
- Dubious Agreement (Part I)
- « Être familier avec »
- Comment traduire *lie* quand on joue au golf

- Sept petites règles pour bien traduire ou mon credo à moi
- Pas d'accent sur les sigles
- Êtes-vous international?
- Terminología sobre los refugiados
- Word : deux (ou trois ou quatre) tables des matières dans un seul document
Word: Two (or Three or Four) Tables of Contents in a Single Document
- Games Canadians Play

Nos collaborateurs Our Contributors

Volume 4/3 • Septembre/September 2007

Directeur/Director
Gabriel Huard, trad. a.

Rédactrice en chef/Editor
Martine Racette, trad. a.

**Rédacteur en chef adjoint/
Assistant Editor**
Jacques Desrosiers

**Comité de lecture/
Review Committee**
Denise Cyr
Lynn Du Puytison
Shirley Hockin
Normand Lemieux
Fredelin Leroux fils
Bruno Lobrichon
Rafael Solis

**Conception graphique/
Graphic design**
kaboom.ca

L'Actualité langagière est publiée quatre fois l'an par le Bureau de la traduction, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada. www.bureaudelatraduction.gc.ca
Language Update is published four times a year by the Translation Bureau, Public Works and Government Services Canada. www.translationbureau.gc.ca

ISSN 1712-0063

Katherine Barber is editor-in-chief of *The Canadian Oxford Dictionary* and author of *Only in Canada, You Say: A Treasury of Canadian Language*. / **Katherine Barber** est rédactrice en chef du *Canadian Oxford Dictionary* et auteur de *Only in Canada, You Say: A Treasury of Canadian Language*.

Pierre Biron a publié un dictionnaire de pharmacovigilance en anglais et en français, ainsi qu'un lexique nautique anglais-français; il contribue au lexique du golf sur golfleur.qc.ca. / **Pierre Biron** has published a dictionary of pharmacovigilance in English and in French and an English-French nautical dictionary; he is a contributor to the golf lexicon available in French at golfleur.qc.ca.

Jacques Desrosiers, évaluateur au Bureau de la traduction, principal coordonnateur de la deuxième édition du *Guide du rédacteur* parue en 1997 et rédacteur en chef adjoint de *L'Actualité langagière*. / **Jacques Desrosiers**, an evaluator with the Translation Bureau, is principal co-ordinator of the second edition of the *Guide du rédacteur*, published in 1997, and assistant editor of *Language Update*.

André Guyon a étudié en traduction et en informatique avant d'arriver au Bureau de la traduction, où il a contribué à titre d'expert-conseil en technologies langagières à la réalisation de logiciels précieux pour le Bureau. / **André Guyon** studied translation and computer science before coming to the Translation Bureau, where he has acted as a language technologies consultant and helped develop valuable software for the Bureau.

Luc Labelle est l'auteur du dictionnaire *Les mots pour le traduire* (petitlabelle.com). / **Luc Labelle** is the author of a dictionary called *Les mots pour le traduire* (petitlabelle.com).

Céline Labrosse, Ph.D. en linguistique, attachée de recherche au Centre de recherche et d'enseignement sur les femmes de l'Université McGill. Auteure de *Pour une grammaire non sexiste* (1996) et de *Pour une langue française non sexiste* (2002), elle est aussi linguiste-conseil auprès d'organismes et présente des conférences et ateliers sur le sujet. Elle a créé le site Internet www.langagenonsexiste.ca en 2005. / **Céline Labrosse**, Ph.D. in linguistics, is a research associate at the McGill Centre for Research and Teaching on Women. Author of *Pour une grammaire non sexiste* (1996) and *Pour une langue française non sexiste* (2002), she is also a language consultant and gives lectures and workshops on the subject. She created the Web site www.langagenonsexiste.ca in 2005.

Frédérin Leroux fils, collaborateur assidu, est un ancien traducteur de la Direction de la traduction parlementaire et de l'interprétation du Bureau de la traduction; il est maintenant à la retraite. / One of our regular contributors, **Frédérin Leroux fils** is a former translator with the Translation Bureau's Interpretation and Parliamentary Translation Directorate; he is now retired.

Heather Matsune is a linguistic adviser on the Translation Bureau's English Linguistic Services team. / **Heather Matsune** est conseillère aux Services linguistiques anglais du Bureau de la traduction.

Nicole Ouimet, terminologue et conseillère aux Services linguistiques français du Bureau de la traduction, fait partie de l'équipe de rédaction du *Coin linguistique du gouvernement du Canada*. / **Nicole Ouimet** is a terminologist and linguistic adviser on the Translation Bureau's French Linguistic Services team, which is responsible for the *Coin linguistique du gouvernement du Canada*.

Elisa Paoletti, ATIO C. Tran., is one of the Translation Bureau's terminologists responsible for updating and enriching the Spanish component of TERMIUM. / **Elisa Paoletti**, trad. a. ATIO, est une des terminologues du Bureau de la traduction chargés d'actualiser et d'enrichir le contenu espagnol de TERMIUM.

Frances Peck is a Vancouver-based writer and editor. She has taught grammar, writing and editing for over two decades for the University of Ottawa, Douglas College, Simon Fraser University and countless government and private sector organizations. / **Frances Peck**, rédactrice et réviseuse, travaille à Vancouver. Elle a enseigné la grammaire, la rédaction et la révision à l'Université d'Ottawa, au Collège Douglas, à l'Université Simon Fraser et dans de nombreux organismes du gouvernement et du secteur privé.

Marie-Josée Préseault est terminologue à la Division des sciences humaines de la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction. / **Marie-Josée Préseault** is a terminologist at the Human Sciences Division of the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate.

André Racicot, traducteur-conseil du Bureau de la traduction auprès du ministère des Affaires étrangères, diplômé en science politique et polyglotte. Il anime la populaire série d'ateliers *Traduire le monde* au Bureau de la traduction. / A Translation Bureau translator and language adviser with the Department of Foreign Affairs, and a political science graduate who speaks several languages, **André Racicot** gives several workshops in the popular Translation Bureau series *Traduire le monde*.

Maurice Rouleau est l'auteur de plusieurs publications et livres traitant de traduction médicale ou générale et d'un ouvrage intitulé *Est-ce à, de, en, par, pour, sur ou avec?* portant sur l'emploi de la préposition. Son dernier ouvrage, sous presse, s'intitule *Pratique de la traduction : l'approche par questionnement*. / **Maurice Rouleau** has authored a number of books and other publications on medical and general translation. His book *Est-ce à, de, en, par, pour, sur ou avec?* deals with the use of prepositions in French. His most recent book, *Pratique de la traduction : l'approche par questionnement*, is due out in 2007. [Maurice_Rouleau@uqtr.ca or maurice.rouleau@distributel.net]

Emmanuelle Samson est conseillère aux Services linguistiques français du Bureau de la traduction. / **Emmanuelle Samson** is a linguistic adviser on the Translation Bureau's French Linguistic Services team.

ABONNEMENT (ISSN 1712-0063)

1 an (4 numéros et un index annuel)

Au numéro

Règlement : par chèque ou mandat à l'ordre du receveur général du Canada, adressé aux Editions et Services de dépôt, Ottawa (Ontario) K1A 0S5

SUBSCRIPTION RATES (ISSN 1712-0063)

1 year (4 issues and 1 annual index)

Per issue

Payment: by cheque or money order, made to the order of the Receiver General for Canada and addressed to Publishing & Depository Services, Ottawa, Ontario K1A 0S5



Mot de la rédaction A Word from the Editor

Martine Racette

Translation: Dennis Maloney

Non, vous ne vous êtes pas trompés de revue; vous avez bien entre les mains *L'Actualité langagière*, mais dans une tout autre livrée, aux couleurs de la nouvelle image de marque du Bureau de la traduction. Cette nouvelle image vise à faire reconnaître le Bureau comme partenaire stratégique du gouvernement du Canada pour ce qui est de la fourniture de solutions langagières professionnelles et personnalisées. La normalisation terminologique étant au nombre de ces solutions, les clients font appel aux experts du Bureau pour établir des lexiques anglais-français – comme celui sur la gestion des ressources humaines – ou pour établir le vocabulaire en espagnol d'un domaine d'actualité comme celui des réfugiés. On leur demande aussi de traduire en français des doublets comme *safe and secure* ou d'éclaircir des points de langue comme l'emploi de l'espace insécable ou l'accentuation des majuscules dans les sigles.

D'autres experts du Bureau sont appelés à se prononcer sur les caprices de l'usage – doit-on faire une place à l'expression *être familier avec* en français correct? –, sur les rouages de la langue claire et simple, sur l'emploi abusif de mots comme « international », voire sur l'exploitation optimale des outils technologiques à la disposition des traducteurs, terminologues et interprètes.

L'Actualité langagière, un des instruments dont se sert aussi le Bureau pour réaliser son mandat, s'adjoint également la collaboration de professionnels de l'extérieur pour enrichir son contenu. Dans ce numéro-ci, ils nous parlent de féminisation, de règles fondamentales en traduction, du rapport à entretenir avec le dictionnaire, de la traduction du mot *lie* dans le contexte du golf, de l'accord du verbe avec le sujet en anglais et du vocabulaire du jeu propre au Canada, en anglais toujours.

Une nouvelle image, donc, qui fait ressortir le caractère distinctif et le professionnalisme non seulement du Bureau de la traduction, mais aussi de sa revue langagière. Bonne lecture!

No, your eyes are not deceiving you! That is a copy of *Language Update* in front of you, but it's decked out very differently in the Translation Bureau's new corporate identity colours. The new corporate identity is intended to promote recognition of the Bureau as the Government of Canada's strategic partner in providing professional, customized language solutions. Terminology standardization is one of these solutions, and clients call upon Bureau experts to compile French-English lexicons, such as the one on human resources management, or to determine Spanish vocabulary for a topical subject, such as refugees. They are also asked to translate word pairings like *safe and secure* or to clarify language usage issues, such as use of non-breaking spaces or accents on capital letters in initialisms and acronyms.

Other Bureau experts are asked to rule on the vagaries of language usage (for example, should the expression *être familier avec* be considered correct French?) and give advice about the mechanics of writing in plain language, the misuse of words such as *international* in French, or the optimum use of technological tools available to translators, terminologists and interpreters.

Language Update, one of the tools used by the Bureau to carry out its mandate, is supplemented by the contributions of professionals from outside the Bureau. In this issue, they will talk to us about feminization, basic translation rules, our relationship with dictionaries, translation of the word *lie* in a golf context, subject-verb agreement in English, and English Canadian vocabulary for games.

It's a new look and a new identity to highlight the distinctive character and professionalism of both the Translation Bureau and its language magazine. Happy reading!

Martine Racette, rédactrice en chef/Editor

Sommaire Summary

Volume 4/3 • Septembre/September 2007

L'Actualité langagière • Language Update

Quand partenariat et innovation vont de pair When Innovation and Partnership go Hand in Hand

Francine Kennedy, page 5

Grâce au sous-titrage, sourds et malentendants francophones peuvent maintenant suivre en direct les débats de la période des questions à la Chambre des communes. / Thanks to closed captioning, deaf and hard-of-hearing Francophones can now tune in live to Question Period at the House of Commons.

Octobre 2008 : le Canada donne rendez-vous à l'industrie langagière du monde entier / October 2008: Canada Will Welcome Language Professionals From Across the Globe

Michèle Valiquette et/and Martine Racette, page 7

Le Bureau de la traduction prépare avec fébrilité la Semaine de la terminologie, qui accueillera l'an prochain des langagiers venus de partout dans le monde. / The Translation Bureau is busy preparing for next year's Terminology Week, when it will play host to language professionals from around the world.

Le Lexique de la gestion des ressources humaines The Human Resources Management Glossary

Marie-Josée Préseault, page 8

Plus de 2 000 entrées dans un nouveau lexique consacré à la gestion des ressources humaines dans la fonction publique. / The new glossary on human resources management in the public service contains over 2,000 entries.

L'espace insécable

Nicole Ouimet, page 10

Certains éléments dans nos textes doivent rester soudés, en bloc, sur la même ligne. Règle qui s'applique notamment aux noms de personnes, aux symboles et aux abréviations. / Some elements in our texts should be kept together on the same line. This rule applies to symbols, abbreviations and people's names.

Langue claire et simple : rendre le message intelligible / Plain Language: Making Your Message Intelligible

Emmanuelle Samson et/and Heather Matsune, page 12

Pour rendre votre message intelligible, vous devez choisir l'information pertinente, bien la structurer et veiller à la cohérence de l'ensemble de votre document. / To make your message intelligible, you have to select relevant information, give it an appropriate structure and ensure the coherence of the whole document.

Dubious Agreement (Part 1)

Frances Peck, page 16

Beware of unintentional agreement errors caused by a lack of proximity. A seemingly simple conjunction such as *and* can play tricks on you. Better to rely on logic than on your ear! / Attention aux accords de voisinage involontaires en anglais ! Une conjonction aussi banale que *and* peut nous jouer des tours. Mieux vaut se fier à la logique qu'à notre oreille.

Mon rapport au dictionnaire (partie 2)

Maurice Rouleau, page 18

L'auteur continue son investigation impitoyable sur la fiabilité des dictionnaires courants. / The author continues his hard-nosed look at the reliability of commonly used dictionaries.

Mots de tête : « être familier avec »

Frédéric Leroux fils, page 22

Notre chroniqueur se demande pourquoi certains ouvrages persistent à condamner une expression entérinée par des sources aussi prestigieuses que le *Grand Robert* ou le *Hanse*. / Our columnist wonders why some works continue to condemn an expression that has been legitimized by authorities as reputable as the *Grand Robert* and *Hanse*.

Une sœur d'arme et un père poule : l'innovation et la norme dans les expressions non sexistes (partie 2)

Céline Labrosse, page 24

L'auteure poursuit la réflexion entamée en décembre dernier sur les innovations linguistiques qu'entraîne la présence massive des femmes sur le marché du travail depuis plusieurs décennies. / The author continues her review, the first part of which appeared in December, of the linguistic innovations resulting from the large-scale participation of women in the labour market over the last few decades.

Comment traduire *lie* quand on joue au golf

Pierre Biron, page 27

Votre balle a malheureusement terminé sa course 10 mètres derrière un arbre. Mauvaise position! Mais si elle est bien *assise*, vous vous en tirerez. / Your golf ball has just landed thirty feet on the far side of a tree, but don't worry – if it's got a good *lie*, you'll be fine.

Sept petites règles pour bien traduire ou mon credo à moi

Luc Labelle, page 28

L'auteur des *Mots pour le traduire* énumère les 7 règles dont il a fait son catéchisme. / The author of *Les mots pour le traduire* shares his cherished seven rules of translation.

Pas d'accent sur les sigles

Jacques Desrosiers, page 29

Les accents sur les sigles créent suffisamment de problèmes pour qu'on s'en passe. Ce que font d'ailleurs les sources les plus fiables en Europe. Et quelques réflexions sur le verbe *solutionner*. / Accents on initialisms create so many problems that French writers should simply drop them, which is exactly what the most reputable European authorities are doing. The author also shares his thoughts on the verb *solutionner*.

Traduire le monde : Êtes-vous international?

André Racicot, page 31

Étudier à l'étranger ne fait pas de vous un « étudiant international ». L'anglais a étiré le mot un peu fort. Mais il reste bien sûr des cas où il est parfait. / Studying abroad does not make you an "international" student. The English language has stretched the meaning of this word a little too far. However, in some cases it is still the best word to use.

El Rincón Español: Terminología sobre los refugiados

Elisa Paoletti, página 32

Dentro del campo de la Seguridad Nacional y Defensa de Fronteras, se incluye la terminología relativa a los refugiados. Algunos conceptos clave pueden prestarse a confusión cuando la diferencia entre ellos no queda clara y por eso es pertinente ofrecer una explicación detallada.

Wordsleuth: Games Canadians Play

Katherine Barber, page 35

Canadians have some typically Canadian games and pastimes, including *burbee*, *knock-down ginger*, *bumper shining*, *barbotte* et *croquignole*. Take your pick! / Les Canadiens ont des jeux et des passe-temps bien à eux : *burbee*, *knock-down ginger*, *bumper shining*, *barbotte* et *croquignole*, ce n'est pas le choix qui manque.

Carnet Techno : Word : deux (ou trois ou quatre) tables des matières dans un seul document / Tech Files: Word: Two (or Three or Four) Tables of Contents in a Single Document

André Guyon, page 36

Comment faire suivre dans un même document un texte original de sa traduction, avec sa table des matières. / How to create a document in which a translation follows the original text and generate a table of contents for the translation.



Le mot de la P.-D.G. A Word from the CEO

Francine Kennedy ■

Translation: Johanna Kratz

Quand partenariat et innovation vont de pair!

Selon l'Association des malentendants canadiens (AMEC) et l'Association des Sourds du Canada (ASC), près de trois millions de Canadiens ont une forme quelconque de déficience auditive, d'où l'importance de trouver des solutions novatrices, comme le sous-titrage par reconnaissance vocale, pour leur faciliter l'accès à l'information.

Puisqu'un très faible pourcentage des personnes sourdes et malentendantes comprennent la *Langue des signes québécoise* (LSQ) ou l'*American Sign Language* (ASL), l'accès quotidien à l'information *en direct* à la télévision grâce au sous-titrage, que ce soit pour les bulletins de nouvelles, la météo ou encore l'actualité parlementaire, est beaucoup plus qu'un besoin : c'est une NÉCESSITÉ.

Depuis une vingtaine d'années déjà, la Chambre des communes offre au grand public canadien le sous-titrage anglais en direct, par sténotypie, de la période de questions sur la Chaîne d'affaires publiques par câble (CPAC). Or, jusqu'à présent, les personnes sourdes et malentendantes francophones avaient, pour leur part, uniquement accès à l'interprétation visuelle en LSQ sur ce même réseau.

UN TRAVAIL D'ÉQUIPE FRUCTUEUX

Dans le but de mieux servir cette clientèle et pour pallier la pénurie de sténotypistes de langue française, la Chambre s'est tournée, en 2005, vers le Bureau de la traduction. Ensemble, ils ont mis sur pied une équipe de projet qui avait pour mandat d'évaluer et de mettre à l'essai les solutions technologiques proposées.

En avril dernier, l'équipe a arrêté son choix sur le système *STDirect*, unique dans le monde de la francophonie. Ce système, conçu et développé par le Centre de recherche informatique de Montréal (CRIM), permet, grâce à son logiciel de reconnaissance exclusif à la fine pointe du progrès, de traduire phonétiquement et de transcrire la parole à l'écran en temps réel.

UNE SOLUTION « HUMAINE » ET TECHNOLOGIQUE

Les sous-titres vocaux, qui voient et entendent à distance ce qui se passe à la Chambre, répètent, au logiciel qui est calibré à leur voix ce que dit le député en français sur le

When Innovation and Partnership go Hand in Hand

According to the Canadian Hard of Hearing Association (CHHA) and the Canadian Association of the Deaf (CAD), almost three million Canadians have some form of hearing loss, hence the importance of finding innovative solutions, such as closed captioning through voice recognition, to help the deaf and hard of hearing access information.

Since only a very low percentage of deaf and hard-of-hearing Canadians understand Quebec Sign Language (LSQ) or American Sign Language (ASL), daily, live television access to closed-captioned newscasts, weather reports and even parliamentary updates is much more than just a need; it's a necessity!

For over 20 years, the House of Commons, with the help of stenotypists, has been offering live English captioning of Question Period to Canadians via the Cable Public Affairs Channel (CPAC). But until now, deaf and hard-of-hearing Francophones have only been able to follow the proceedings on CPAC with the help of visual LSQ interpreters.

CONSTRUCTIVE TEAMWORK

In order to better serve deaf and hard-of-hearing Francophones and alleviate the shortage of French-language stenotypists, the House of Commons turned to the Translation Bureau in 2005. Together, the House of Commons and the Bureau set up and assigned a project team to evaluate and test proposed technological solutions.

Last April, the project team selected *Sous-titrage en direct* (STDirect), a one-of-a-kind system in the Francophonie that was designed and developed by the Centre de recherche informatique de Montréal (CRIM). With the exclusive, highly advanced voice recognition software of STDirect, speech can be phonetically translated and then transcribed onto the screen in real time.

TECHNOLOGICAL SOLUTION WITH A HUMAN TOUCH

Speech caption editors, who see and hear what is happening at the House of Commons remotely, repeat into the STDirect software program, which is calibrated to their voices, either what MPs on the floor say in French or what the interpreter in the booth translates into French when

parquet ou l'interprète en cabine lorsque l'orateur s'exprime en anglais. En quelques secondes à peine, le système retranscrit les paroles du sous-titreur en format texte qui est alors codé et transmis par ligne téléphonique à CPAC et aux télédiffuseurs.

En raison des variantes de prononciation des députés ne s'exprimant pas dans leur langue maternelle et de la vitesse d'élocution des interprètes, qui doivent traduire simultanément de vifs échanges dans un environnement parfois très bruyant, le sous-titreur doit faire preuve de jugement et contourner les difficultés en utilisant une « formule équivalente » que pourra reconnaître le logiciel.

Les représentants de l'AMEC, qui ont activement participé à l'évaluation de la qualité de cette technologie des plus prometteuse pour le sous-titrage en direct, ont dit également vouloir s'imprégner de l'*ambiance* qui règne sur le parquet de la Chambre grâce à l'ajout de descripteurs (RIRES, BRUIT, SILENCE, APPLAUDISSEMENTS, etc.) qu'insère le sous-titreur à l'aide d'une manette de jeu vidéo.

D'ailleurs, selon eux, « le projet de sous-titrage à la Chambre des communes ouvre la porte du Parlement à tous les Canadiennes et Canadiens malentendants ou sourds [...] ».

EXPERTISE LINGUISTIQUE

C'est le Bureau de la traduction, en raison de son expertise, qui se charge d'évaluer la qualité linguistique du sous-titrage. Aussi, étant donné la complexité grammaticale du français et le fait que l'accentuation des caractères et la représentation numérique des chiffres, par exemple, favorisent grandement la compréhension des sous-titres, le Bureau travaille en étroite collaboration avec le CRIM et des télédiffuseurs pour améliorer sans cesse le produit final au profit de l'ensemble de la population sourde et malentendante.

UNE PREMIÈRE CANADIENNE

À l'heure actuelle, les télédiffuseurs qui assurent le sous-titrage le font en une seule langue. Ils ont aussi le loisir de le faire en différé ou de préparer d'avance une bonne partie (plus de 50 %) du texte diffusé. Or, en plus d'offrir le sous-titrage de la période des questions en *deux langues*, souvent avec interprétation, la Chambre des communes sera la seule institution au pays à présenter ses débats sous-titrés *en direct et simultanément*.

La rentrée parlementaire de l'automne 2007 s'amorce donc sous le signe de l'innovation, et le Bureau de la traduction est un acteur primordial de cette *grande première technologique*, qui représente la voie de l'avenir. ■

members speak in English. A few seconds later, the system retranscribes the words of the caption editor into a text format, which is then coded and transmitted by telephone to CPAC and other cable operators.

Because of differences in the pronunciation of members who are not speaking in their mother tongue and the speaking speed of the interpreters, who have to simultaneously translate lively exchanges in a sometimes noisy environment, speech caption editors must be able to exercise judgment and overcome the difficulties of their work by using equivalent phrasing that the software program will recognize.

CHHA representatives, who actively helped to evaluate the quality of this technology, which is among the most promising live closed-captioning technologies around, also wanted to convey the atmosphere on the floor of the House of Commons by including descriptors (such as LAUGHTER, NOISE, SILENCE and APPLAUSE), which caption editors can insert using a joystick.

They also thought "the House of Commons closed-captioning project opened the doors of Parliament to all hard-of-hearing and deaf Canadians..."

LINGUISTIC EXPERTISE

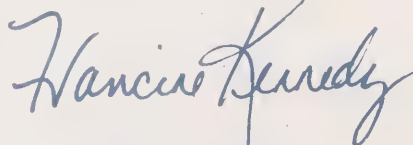
Because of its expertise, the Translation Bureau has the task of evaluating the linguistic quality of closed captioning. Furthermore, given the complexity of French grammar and the fact that letters with accents and numbers expressed in digits rather than words, for example, make it much easier to understand closed captions, the Bureau is working closely with CRIM and television broadcasters to find solutions that will continuously improve the end product so that all deaf and hard-of-hearing Canadians can benefit.

A CANADIAN FIRST

At the present time, television broadcasters that provide closed captioning do so in only one language and are free to prepare captions off-line or to caption in advance a substantial portion (over 50%) of the material to be broadcast. So, in addition to providing closed captioning of Question Period in *two languages*, which are often also interpreted, the House of Commons will be the only institution in Canada to televise its debates with *live, real-time* closed captioning.

The resumption of Parliament this fall will be marked by innovation, and the Translation Bureau is one of the central players in this major technological first, which represents the way of the future. ■

La présidente-directrice générale,



Francine Kennedy
Chief Executive Officer

L'industrie en marche

Industry Insights

Michèle Valiquette, term. a./C. Term. et/and Martine Racette, trad. a./C.Tr.

Translation: Maryann Muller

Octobre 2008 : le Canada donne rendez-vous à l'industrie langagière du monde entier

Du 1^{er} au 10 octobre 2008 convergeront sur le Canada des centaines de représentants de l'industrie langagière de partout dans le monde. En marge de la Semaine de la terminologie au Canada, qui aura lieu du 6 au 10 octobre, se tiendront des rencontres de première importance, dont le IV^e Sommet de terminologie, qui aura lieu les 7 et 8.

Un événement de cette ampleur se planifie de longue date, et les préparatifs vont bon train. En juin dernier, Gabriel Huard et Nicole Sévigny, de la Direction de la normalisation terminologique (DNT), ont d'ailleurs poursuivi les travaux préparatoires auprès de plusieurs partenaires du Bureau de la traduction au cours d'une mission européenne fort chargée. Car – vous l'aurez peut-être deviné – c'est le Bureau, par l'entremise de la DNT, qui organise cette grande rencontre internationale. À Bruxelles par exemple, M. Huard et M^{me} Sévigny se sont entretenus, avec Fidelma Ní Ghallchobhair et Marie-Pierre Mayar (Association européenne de terminologie), de l'organisation du IV^e Sommet de terminologie : thèmes et sous-thèmes, conférenciers, programme, lieu, partenaires, exposants, traduction et interprétation, frais d'accueil, rôles et responsabilités, etc. À Paris, ils ont discuté du parrainage du Sommet avec Xavier North et Bénédicte Madinier, de la Délégation générale à la langue française et aux langues de France (DGLFLF).

Outre ces rencontres, la délégation du Bureau a eu fort à faire dans d'autres dossiers. En effet, la mission l'a aussi menée à l'Organisation internationale de la Francophonie, à l'ambassade du Canada à Paris et au ministère de l'Économie et des Finances de France; à la Communauté française de Belgique; à Bertinoro, où Gabriel Huard a présenté au Colloque ASS.I.TERM l'histoire du *Pavel*, didacticiel de terminologie, lors de la démonstration du prototype de la version italienne du didacticiel; à la IX^e Réunion plénière du Réseau panlatin de terminologie (Realiter), où M. Huard a remis au Secrétariat un cédérom du *Lexique panlatin de bioéthique* et déposé deux nouveaux projets que

October 2008: Canada Will Welcome Language Professionals From Across the Globe

From October 1 to 10, 2008, hundreds of language professionals from around the world will converge on Canada for key meetings coinciding with Canada's Terminology Week, which will take place from October 6 to 10. These meetings include the Fourth Terminology Summit, which will be held on October 7 and 8.

An event of this magnitude requires considerable advance planning, and preparations are well under way. In June, Gabriel Huard and Nicole Sévigny of the Terminology Standardization Directorate (TSD) embarked on a very busy European mission during which they began preparatory work with a number of Translation Bureau partners. As you have probably guessed, the Bureau, through the TSD, is the organizer of this major international gathering. In Brussels, for example, Mr. Huard and Ms. Sévigny met with Fidelma Ní Ghallchobhair and Marie-Pierre Mayar (European Association for Terminology) about the Fourth Terminology Summit, to discuss themes, sub-themes, speakers, agenda, site, partners, exhibitors, translation and interpretation, hospitality expenses, roles and responsibilities, etc. Then it was off to Paris to discuss sponsorship for the Summit with Xavier North and Bénédicte Madinier of the Délégation générale à la langue française et aux langues de France (DGLFLF).

In addition to attending these meetings, the Bureau's delegation was hard at work on a number of other matters. Their mission also took them to the Organisation internationale de la Francophonie, the Canadian Embassy in Paris, and France's Department of Economy and Finance; to the Communauté française de Belgique; to the ASS.I.TERM Seminar in Bertinoro, where Gabriel Huard presented a history of the *Pavel Terminology Tutorial* during a demonstration of the prototype of the Italian version of the tutorial; to the Ninth Plenary Meeting of the Réseau panlatin de terminologie (Realiter), where Mr. Huard

Suite en page 9

Continued on page 9

Le Lexique de la gestion des ressources humaines

The Human Resources Management Glossary

Marie-Josée Préseault ■

Volume 4/3 • Septembre/September 2007

L'Agence de gestion des ressources humaines de la fonction publique du Canada (AGRHFPC), maintenant appelée Agence de la fonction publique du Canada, a été créée en 2003 afin d'assurer la mise en place d'un nouveau régime de gestion des ressources humaines dans le secteur public. La *Loi sur la modernisation de la fonction publique*, pierre angulaire de cette réforme d'envergure, a suscité la modification de quatre lois : la *Loi sur le Centre canadien de gestion*, la *Loi sur la gestion des finances publiques*, la *Loi sur les relations de travail dans la fonction publique* et la *Loi sur l'emploi dans la fonction publique*. Entre autres effets notoires, la réforme a aussi entraîné le remaniement complet du processus de recrutement dans le secteur public.

Face aux défis que posaient la compréhension des nouvelles réalités et la prolifération des termes pour les nommer, le Cercle de la qualité de l'AGRHFPC, composé de représentants des divers secteurs de l'Agence et de la Commission de la fonction publique du Canada, a demandé au Bureau de la traduction – et plus spécialement à la Direction de la normalisation terminologique – de rédiger un lexique pour normaliser la terminologie du domaine. Le Bureau de la traduction a été épaulé dans sa tâche par des spécialistes et des langagiers de ces organismes.

Le *Lexique de la gestion des ressources humaines* compte 2 053 entrées. Les données (termes, syntagmes et appellations officielles) ont été relevées dans la *Loi sur la modernisation de la fonction publique* ainsi que dans des documents importants provenant principalement de l'AGRHFPC, de la Commission de la fonction publique du Canada et de l'Agence du revenu du Canada.

Vous pouvez consulter le *Lexique de la gestion des ressources humaines* à l'adresse suivante :

bureaudelatraduction.gc.ca/index.php?lang=francais&cont=497

Suivent quelques entrées du lexique. Veuillez noter que l'astérisque désigne un terme qui figure dans la *Loi sur la modernisation de la fonction publique*. ■

The Public Service Human Resources Management Agency of Canada (PSHRMAC), now called the Canada Public Service Agency, was created in 2003 to develop a new human resources management regime for the federal public service. The *Public Service Modernization Act*, the cornerstone of this major reform, resulted in the amendment of four acts: the *Canadian Centre for Management Development Act*, the *Financial Administration Act*, the *Public Service Labour Relations Act* and the *Public Service Employment Act*. The reform also led to a complete overhaul of the recruitment process in the public sector, among other noteworthy changes.

Faced with the challenges caused by the need to understand the new concepts and by the proliferation of new terms to name them, the PSHRMAC Quality Circle, made up of representatives from various sectors of PSHRMAC and the Public Service Commission of Canada (PSC), asked the Translation Bureau—specifically the Terminology Standardization Directorate—to prepare a glossary to standardize the terminology in the field. The Translation Bureau was supported in its efforts by specialists and language professionals from PSHRMAC and the PSC.

The *Human Resources Management Glossary* contains 2,053 entries. The data includes terms, phrases and official titles taken from the *Public Service Modernization Act* and other important documents, mainly from PSHRMAC, the Public Service Commission of Canada and the Canada Revenue Agency.

The *Human Resources Management Glossary* can be consulted at the following address:

translationbureau.gc.ca/index.php?lang=english&cont=497

Here are some entries from the glossary. Please note that the asterisk indicates a term found in the *Public Service Modernization Act*. ■



n.é. = nom épïcène

asset	atout (n.m.)
bias-free selection	sélection impartiale (n.f.)
candidate inventory	répertoire de candidats et de candidates (n.m.)
candidate pool	bassin de candidats et de candidates (n.m.)
classification grievance	grief de classification (n.m.)
employment equity designated group; employment equity group; EE group	groupe visé par l'équité en matière d'emploi (n.m.); groupe désigné aux fins de l'équité en matière d'emploi (n.m.)
e-screening	préselection électronique (n.f.)
formal recourse process	processus officiel de recours (n.m.)
fully assessed pool	bassin de candidats entièrement évalués (n.m.)
human resources allocation	répartition des ressources humaines (n.f.)
informal discussion*	discussion informelle* (n.f.)
internal appointment process	processus de nomination interne (n.m.)
minimum area of selection	zone de sélection minimale (n.f.)
non-advertised process	processus non annoncé (n.m.)
non-partisan	impartial; apolitique; non partisan
present a group grievance*	présenter un grief collectif*
priority; priority person; person with a priority entitlement	bénéficiaire de priorité (n.é.); bénéficiaire du droit de priorité de nomination (n.é.); personne ayant un droit de priorité de nomination (n.f.)
resourcing framework	cadre de ressourcement (n.m.)
right fit for the position	bonne personne pour le poste (n.f.)

Suite de la page 7

coordonnera le Bureau de la traduction (*Lexique panlatin des changements climatiques* et *Lexique panlatin de l'énergie éolienne*); à la réunion que tenait à Oslo le Bureau de la Fédération internationale des traducteurs (FIT) et à laquelle Nicole Sévigny nous a représentés à titre de responsable du Comité de terminologie de la FIT.

Est-il besoin de rappeler, à la lecture de cet article, à quel point la terminologie occupe le cœur de l'activité langagière – ou d'insister davantage sur le rôle de premier plan que tient le Bureau de la traduction parmi les grands acteurs de la scène terminologique? ■

Continued from page 7

gave the Secretariat a CD-ROM containing the *Lexique panlatin de bioéthique* and submitted two new projects to be co-ordinated by the Translation Bureau (*Lexique panlatin des changements climatiques* and *Lexique panlatin de l'énergie éolienne*); and to the International Federation of Translators (FIT) meeting in Oslo, where Nicole Sévigny represented us as chair of the FIT Terminology Committee.

What stands out when you read this article is the extent to which terminology lies at the very heart of language-related activities and how the Translation Bureau is one of the major players in the terminology field. ■

L'espace insécable

Nicole Quimet

Cet article est une adaptation d'un article paru dans Le Coin linguistique du gouvernement du Canada. Il a été rédigé à la demande d'employés du Bureau de la traduction.

Saviez-vous qu'en français, des règles bien précises déterminent quels éléments, dans un texte, doivent rester soudés? Depuis l'arrivée des logiciels de traitement de texte, il est facile de garder en un bloc certains éléments du texte. Le recours à l'espace insécable, plutôt qu'à l'espace normale, évite que le bloc ne soit scindé en fin de ligne. Le mot « insécable » signifie bien : qu'on ne peut pas couper.

Pour obtenir une espace insécable dans l'environnement Windows, il suffit de faire la fonction *Alt 0160*. Dans WordPerfect, on l'obtient aussi en appuyant simultanément sur la touche *Ctrl* + *barre d'espacement*. Dans Word, on peut appuyer sur *Ctrl* + *Maj* (Shift) + *barre d'espacement*. Dans Outlook, on doit faire *Alt 0160*, et dans d'autres courriels, *Ctrl* + *barre d'espacement*.

Le trait d'union insécable est, lui aussi, bien utile dans les cas où la coupure après le trait d'union n'est pas permise, comme avant les pronoms *y* ou *en* qui accompagnent un verbe à l'impératif (*pensez-y*; *retournez-y*; *prenons-en*; *parlez-en*) et dans les numéros de téléphone (819-123-4567). Il s'agit alors d'appuyer sur *Ctrl* + *trait d'union* (–) dans WordPerfect, et sur *Ctrl* + *Maj* + *trait d'union* dans Word.

Fait intéressant, le mot « espace » est féminin dans le domaine de la typographie : *une espace fine*, *une espace normale* et *une espace insécable*.

On a recours à l'espace insécable dans les nombreux cas suivants.

Nota : Dans les exemples ci-dessous, le symbole « // » représente l'espace insécable.

NOMS DE PERSONNES

En général, on évite de couper les noms propres. On met donc une espace insécable :

- entre un prénom abrégé et le nom de famille (*V//Desmarais*; *J.-P//Ferland*)
- après la forme abrégée d'un titre de civilité, d'un titre de fonction ou d'un titre honorifique (*M^{me}//Desmarais*; *D//Lasanté*; *S//S//le pape*)

- après chaque élément abrégé formant un titre (*S//E.* = Son Excellence; *très//hon.* = très honorable; *S//H.* = Son Honneur; *S//A//R.* = Son Altesse Royale)
- après l'article (la, le, les) ou la particule (de) d'un nom (*Jean de//La//Fontaine*; *Charles de//Gaulle*)
- entre le prénom d'un souverain et son numéro dynastique (*Élisabeth//II*; *Benoît//XVI*)
- entre le prénom et l'initiale (*Guy//A. Lepage*; *George//W. Bush*)

Nota : Il est préférable de ne pas couper entre un prénom écrit au long et le nom de famille. (*Marie//Laberge*; *Céline//Dion*)

PONCTUATION

On met toujours une espace insécable :

- avant le **deux-points** (:))
- après le **guillemet français ouvrant** («)
- avant le **guillemet français fermant** (»)
- après le **tiret ouvrant** (–)
- avant le **tiret fermant** (–)

Nota : En typographie, le point-virgule, le point d'interrogation et le point d'exclamation sont précédés d'une espace fine insécable. Cependant, l'espace fine n'est pas facile à obtenir dans les logiciels de traitement de texte. Au Canada, on recommande de ne pas mettre d'espace du tout, alors qu'en Europe, on la remplace par l'espace insécable habituelle.

SYMBOLES

On met toujours une espace insécable :

- avant le symbole de **degré** accompagné d'un autre symbole (30//°C)
- avant le signe de **pourcentage** (25//%)
- avant les symboles du **système international d'unités** (5//cm; 10//kg; 6//m; 25//ml)
- avant les symboles des **unités de mesure du temps** (13//h; 25//min; 10//s)
- avant les **unités monétaires** (3//\$; 5//¢; 10//€)

- entre un nombre et sa **fraction** quand tous les chiffres sont de la même taille (12 // 1/2 , rue...)
- entre les éléments des indications de **longitude** et de **latitude** – les symboles de degré, de minute et de seconde sont accolés au nombre qui précède (15°//24'//00" de longitude ouest)

NOMBRES

On met toujours une espace insécable :

- après un **nombre ordinal** (le XX^e//siècle; le 1^{er}//jour; le 50^e//anniversaire)
- entre un **chiffre romain** et le mot auquel il se rapporte (chapitre//VI)
- entre un **nombre écrit en chiffres** et le mot auquel il se rapporte, qu'il soit placé avant ou après (25//pages; numéro//12; l'an//2000)
- entre les **triades, complètes ou non, des nombres de plus de trois chiffres** (1//320//540 dollars; 60//250 personnes)

Nota : Il est préférable, mais non obligatoire, de faire une séparation lorsque le nombre comporte seulement quatre chiffres : 1//250 élèves ou 1250 élèves. De plus, on ne sépare pas les nombres ayant une fonction de numérotage, comme : les millésimes, les numéros de rue, de pages, de billets (*l'an 2000; 12345, chemin Cyrville; page 1223; billet no 223344*).

HEURE ET DATE

En général, les éléments de l'heure et de la date sont joints par des espaces insécables.

13//h//50

14//heures//20

26//janvier//2007

lundi//5//février//2007

2007//03//21

10//h//15//min//22//s

Cependant, au besoin, il est admis de séparer :

- le jour (lundi) du quantième (5) : lundi 5//février//2007

MATHÉMATIQUES

On met toujours une espace insécable :

- avant et après les **signes arithmétiques** ou **algébriques** (+, -, x, :, =, ≥, etc.). Donc, ne pas diviser les équations mathématiques (5//+//6//=//11, 2a//+//2b//=//24)
- avant les lettres indiquant une figure géométrique (le triangle//ABC)
- entre un **terme d'algèbre**, ou son abréviation, et sa variable (sinus//A, cos//B, tangente//A, cotan//B, etc.)

ABRÉVIATIONS

On met toujours une espace insécable entre les éléments d'une abréviation :

nouv.//éd. (nouvelle édition)

p.//ex. (par exemple)

p.//100 (pour cent)

p.//i. (par intérim)

On met une espace insécable avant l'abréviation « etc. ».

Pour son anniversaire, Sophie a reçu en cadeau une poupée, un ballon, des livres, etc.

ÉNUMÉRATIONS

On met toujours une espace insécable entre les lettres, numéros, tirets ou autres jalons (comme les puces) qui introduisent les éléments d'une énumération et l'élément présenté.

a)//règles de typographie

1°//séparation des mots

1-//recommandations linguistiques

-//emploi de la majuscule

Placer l'espace insécable partout où il est nécessaire prend du temps et exige une vigilance à toute épreuve... Mais une telle discipline contribue pour beaucoup à améliorer la présentation visuelle de nos documents et à rendre nos textes plus clairs, donc plus faciles à lire. Lier les éléments qui doivent rester soudés est une bonne habitude à prendre. ■

SOURCES

Le guide du rédacteur, 2^e édition, Gatineau, Bureau de la traduction, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, c1996.

Ramat, Aurel. *Le Ramat de la typographie*, Montréal, A. Ramat, 2002.

Guilloton, Noëlle, et Hélène Cajolet-Laganière. *Le français au bureau*, 6^e édition, Québec, Les publications du Québec, 2005.

Druide informatique, Points de langue (www.druide.com/points_de_langue_13.html)

Langue claire et simple : rendre le message intelligible

Plain Language: Making Your Message Intelligible

Emmanuelle Samson et/and Heather Matsune ■

Volume 4/3 • Septembre/September 2007

Notre article précédent traitait de lisibilité : comment choisir les bons éléments linguistiques et visuels pour rendre le message clair. Une fois ce cadre en place, vous pouvez commencer à y verser du contenu. Mais attention aux faux pas : vous pourriez mal transmettre votre pensée. Ou plutôt, vos lecteurs pourraient mal interpréter vos propos. Il n'est pas toujours facile d'éviter ce genre d'ambiguïté. Choisir l'information pertinente, bien la structurer et veiller à la cohérence de l'ensemble exigent de la planification et de la discipline. Voilà ce qui donne un sens à votre message et le rend intelligible.

PERTINENCE

Allez jeter un coup d'œil aux courriels dans votre boîte de réception. Serez-vous pressé d'ouvrir un courriel dont l'objet est « Politique interne numéro 102 »? Vous le laisserez peut-être de côté un certain temps, peut-être le classerez-vous sans l'avoir lu ou le supprimerez-vous carrément. Par contre, si vous savez qu'il porte sur les mesures à prendre lorsque vous voyez circuler dans vos bureaux une personne qui ne vous est pas familière, vous ouvrirez ce courriel sans hésiter. Un titre comme « Signalez la présence d'intrus dans l'immeuble » aurait été bien plus efficace. Comme lecteur, vous auriez tout de suite saisi la pertinence de ce courriel pour vous. Quand vous rédigez, pensez à rendre vos documents pertinents pour tous vos lecteurs.

L'information contenue dans vos documents doit être complète et concise. Le défi à relever : inclure *toute* l'information nécessaire, et *seulement* l'information nécessaire. Votre message se comprendra mieux s'il contient les éléments essentiels et qu'il est exempt de détails superflus. Outre qu'elle doit s'appuyer sur des faits et sur une recherche sérieuse, l'information doit être adaptée au public cible. Gardez à l'esprit que vous pourriez devoir occasionnellement mettre à jour vos documents pour que l'information demeure complète et exacte.

STRUCTURE

Vous êtes certain de la qualité de votre information? Le temps est venu d'en isoler les éléments et de les réorganiser jusqu'à ce que vous trouviez la meilleure structure qui soit. Ayez à l'esprit le message à transmettre et essayez d'organiser l'information pour que les points à faire ressortir soient évidents. Pour rester sur la bonne voie, ne rien oublier et éviter les redites, envisagez de vous faire un plan.

Our previous article dealt with readability—setting up the language and design of your document as a framework on which to build a clear message. With that framework in place, you can start filling in the content. If you aren't careful, though, you may end up saying something you don't mean. Or, rather, your readers may not interpret your message the way you intended. Avoiding that kind of ambiguity is not always easy: it takes planning and discipline to select relevant information, give it an appropriate structure and ensure the coherence of the whole. And that's what gives your message meaning and makes it intelligible.

RELEVANCE

Consider your e-mail inbox: how likely would you be to open an e-mail with the subject line "Internal policy no. 102"? You might ignore it for a while, file it away or even delete it without reading it. But you wouldn't hesitate to read that e-mail if you knew it was going to tell you what to do if you saw an unauthorized person in your office building. A more effective subject line might have been "Report trespassers in your building." As a reader, you would see right away that the information in that e-mail is relevant to you. As a writer, you need to put in the effort to make your documents just as relevant to all your readers.

The information in your documents must be complete and concise. While you need to include *all* the necessary information, you also have to limit yourself to *only* the necessary information. Your message will be more easily understood if it provides the essentials with no filler. The relevance of your information also depends on its being thoroughly researched and factually correct, as well as adapted to your target readers. Bear in mind that you may need to update your documents occasionally to keep them complete and accurate.

STRUCTURE

Once you're sure of your information, you can break it down and rearrange it until you find the most appropriate structure. As you work at this, focus on the message you want to convey, and try to organize your information to make that point obvious. Drawing up an outline before you start writing can keep you on track and will help you avoid leaving something out or being repetitive.

Organisation de l'information

Rassemblez toute l'information liée à une idée, puis placez les éléments dans un ordre logique. En procédant ainsi pour chacune de vos idées principales, vous pouvez « monter la charpente » de votre document. Les idées principales peuvent être amenées de diverses façons. En voici quelques-unes :

- aller du général au particulier (ou l'inverse)
- opposer les éléments positifs aux éléments négatifs
- présenter les idées plus importantes et les faire suivre des idées moins importantes
- exposer les faits selon l'ordre chronologique

Points de référence

Rédigez une introduction qui présentera les idées principales dans l'ordre où elles seront développées. Insérez ensuite des titres pour montrer clairement l'endroit où ces idées principales seront traitées, de même que des sous-titres pour donner une structure à ces idées. Si vos points de référence sont simples, concis et explicites, votre lecteur saura à quoi s'attendre. Et si ce dernier retrouve dans vos titres et sous-titres des mots que vous utilisez dans le corps du texte qui suit, vous venez de lui épargner bien des devinettes.

Efforcez-vous de choisir la structure qui convient au type d'information que vous voulez transmettre. Envisagez de présenter les instructions étape par étape, d'utiliser des listes précédées de puces, d'ajouter des tableaux et des graphiques. Il est également utile d'insérer une table des matières dans les longs documents. Tout ce que vous pourrez faire pour faciliter la lecture rendra votre message plus intelligible.

COHÉRENCE

La cohérence est l'une des qualités essentielles d'un texte. Elle se manifeste dans les liens que le rédacteur crée entre les phrases et entre les paragraphes. Pour que votre document forme un tout logique et harmonieux, assurez-vous que vos idées suivent une progression naturelle et qu'elles ne créent pas d'ambiguïté.

Progression

Pour obtenir un texte cohérent, il doit y avoir une progression visible dans la structure du texte, ainsi que sur le plan des idées. Cela vous permettra d'atteindre plus sûrement le but de votre communication (informer, convaincre, sensibiliser, etc.).

Utiliser des marqueurs de relation lexicaux (*en effet, cependant, parce que*, etc.) est une bonne stratégie. Ces marqueurs, qui servent à lier des parties de phrases, des phrases ou des paragraphes, sont indispensables à la bonne rédaction. En effet, il est souvent plus difficile de comprendre deux phrases courtes qui ne sont pas liées par un marqueur qu'une phrase plus longue où un marqueur est employé.

Organizing your information

Bring together all the information related to one idea, and then arrange that information in a logical order. If you do this for each of your main ideas, you can then organize the larger structure of your document. There are different ways to arrange those main ideas, including the following:

- moving from general to specific ideas (or vice versa)
- contrasting positive with negative elements
- presenting the most important ideas first followed by the less important ones
- progressing in chronological order

Providing reference points

Write an introduction for your document that sets out the main ideas in the order in which they will be developed. Then use headings to show precisely where those main ideas are addressed, as well as subheadings to give structure to those ideas. If your reference points are simple, concise and explicit, your readers will know what to expect. And if the words you pick for the headings and subheadings also appear in the body of the text, you will eliminate some guesswork for your readers.

Try to choose the right structure for the different types of information you want to convey. Consider using step-by-step instructions, bulleted lists, tables and graphics, where appropriate. For long documents, include a table of contents. Anything you can do to make the reading task easier will make the message more intelligible.

COHERENCE

Coherence is fundamental to the intelligibility of a document: it helps you develop your ideas clearly by connecting them from sentence to sentence and paragraph to paragraph. To tie the whole document together like this, you must make sure it flows naturally and is unambiguous.

Creating a flow

Structure and ideas guide readers visually and logically through a coherent document. Creating that flow helps you achieve the goal of your communication (to inform, convince, raise awareness, etc.), which is to say that it helps get the point of your document across.

Using connecting words and phrases (*because, however, in addition, etc.*) is one way to reinforce the flow of your document. They are vital to good writing because they link parts of sentences, complete sentences or even whole paragraphs. Most of the time it is easier to understand a long sentence that contains a connector than two short sentences with no connector. Consider the following example:

Claire is pregnant. She was fired.

Claire was fired because she is pregnant.

L'exemple suivant le montre bien :

Claire est enceinte. Elle a été congédiée.

Claire a été congédiée parce qu'elle est enceinte.

Il ne faut toutefois pas abuser des marqueurs qui pourraient, en trop grand nombre, alourdir le texte et même nuire à sa cohérence. Dans certains cas, une ou plusieurs phrases peuvent assurer une transition logique vers une autre idée.

Élimination des ambiguïtés et des incohérences

Pour que vos textes soient cohérents, ils doivent être exempts de toute ambiguïté. En fait, vous devez faire en sorte que chaque idée exprimée mène à une seule interprétation possible.

Il existe plusieurs façons d'éviter les ambiguïtés lorsque le contexte ne suffit pas :

- Bien enchaîner les propositions.

Au lieu d'écrire :

Un accident s'est produit pendant que les étudiants faisaient un examen sur la pelouse.

On pourrait écrire :

Un accident s'est produit sur la pelouse pendant que les étudiants faisaient un examen.

- S'assurer que les pronoms, les possessifs et les démonstratifs renvoient au bon antécédent.

Dans l'exemple suivant, l'usage du pronom *il* ne permet pas de savoir si l'on parle de l'ambassadeur ou du ministre :

L'ambassadeur se rendra à la cérémonie pour rencontrer le ministre. Il devra retourner au bureau à 9 h.

Pour éliminer cette ambiguïté, il aurait fallu écrire :

L'ambassadeur se rendra à la cérémonie pour rencontrer le ministre, qui devra retourner au bureau à 9 h.

ou

L'ambassadeur, qui se rendra à la cérémonie pour rencontrer le ministre, devra retourner au bureau à 9 h.

- S'assurer que l'emploi d'un complément du nom ne crée pas d'ambiguïté.

Par exemple :

Connaissez-vous les règles des comités?

S'agit-il des règles qu'imposent les comités ou des règles auxquelles les comités doivent se soumettre? Mieux vaut préciser le sens d'un énoncé lorsque aucun indice ne permet de bien l'interpréter. Selon le contexte, on aurait pu écrire :

That said, there is such a thing as too many connectors: applied too liberally, they can weigh down your document and inhibit its coherence. In some cases, you may need to use a few sentences to make the transition from one idea to the next.

Eliminating ambiguity

Ambiguity makes your documents less coherent. To eliminate ambiguity, write so that each of your ideas can be interpreted in only one way.

When your meaning cannot be understood from context alone, there are a number of ways to eliminate the ambiguity:

- Put your phrases in the right order.

Instead of writing

There was an accident while the students were writing an exam on the lawn.

Write

While the students were writing an exam, there was an accident on the lawn.

- Make sure that each pronoun refers to only one antecedent.

In the following example, the personal pronoun "he" could refer to the ambassador or the minister:

The ambassador is going to the ceremony to meet the minister. He has to return to his office at 9 o'clock.

To clear up that ambiguity, you could have written

The ambassador is going to the ceremony to meet the minister, who has to return to his office at 9 o'clock.

or

The ambassador is going to the ceremony to meet the minister. The ambassador has to return to his office at 9 o'clock.

- Don't let the object(s) in a sentence create ambiguity.

It is unclear whether this example refers to the rules set out by the committee or the rules that the committee must follow:

Are you familiar with the committee's rules?

Depending on which rules are in question, you could have written

Are you familiar with the rules set by the committee?

or

Are you familiar with the rules the committee must follow?

- Make implied words explicit.

Instead of writing

Connaissez-vous les règles imposées par les comités?

ou

Connaissez-vous les règles que doivent suivre les comités?

- Expliciter les mots sous-entendus qui sèment la confusion.

Au lieu d'écrire :

J'ai félicité Raymond, mais pas Daniel.

Il aurait fallu écrire :

J'ai félicité Raymond, mais je n'ai pas félicité Daniel.

ou

J'ai félicité Raymond, mais Daniel ne l'a pas fait.

Une structure grammaticale déficiente ou un non-dit n'est pas toujours la cause d'une ambiguïté ou d'une incohérence. Voici d'autres conseils pour éviter de dérouter votre lecteur :

- Évitez d'employer des références culturelles qui ne sont pas connues du lecteur.

Par exemple :

Bien sûr, tous les travailleurs aimeraient que chaque jour soit le Premier mai.

Le lecteur pourrait mal interpréter le message s'il ignore que le Premier mai est la Fête des travailleurs, un jour férié qu'on célèbre le 1^{er} mai en France et dans d'autres pays. Avant d'employer une référence culturelle, demandez-vous si le lecteur est en mesure de bien la comprendre.

- Évitez d'employer des images incohérentes qui peuvent avoir des effets cocasses.

Au lieu d'écrire :

Le client n'était pas content : il a signé le contrat du bout des lèvres.

On pourrait écrire :

Le client n'était pas content : il s'est montré réticent à signer le contrat.

L'intelligibilité est un sujet très vaste et nous n'avons pu faire qu'un survol de ce grand principe de la langue claire et simple. Toutefois, si vous veillez à ce que vos écrits soient pertinents, structurés et cohérents, vous traduirez mieux votre pensée et améliorerez ainsi l'intelligibilité de vos textes. ■

I congratulated Raymond, but not Daniel.

Write

I congratulated Raymond, but I did not congratulate Daniel.

or

I congratulated Raymond, but Daniel did not.

Unclear grammatical structure and implied words aren't the only causes of ambiguity. Here are a few more things you can do to make reading your documents easier:

- Avoid using references that your readers won't understand.

Menu items often seem more appealing in the language of Molière.

Reading the expression *la langue de Molière* in a French document would make perfect sense to francophone readers. But the concept may not translate as well into an English document for anglophone or allophone readers. In this case, it would be more straightforward, and less likely to cause confusion, to say "French" instead of "the language of Molière."

- Avoid using expressions that can evoke comical imagery or otherwise lead to confusion.

Instead of writing

City officials gave the marathoners the runaround.

Write

City officials misinformed the marathoners.

Intelligibility is a fairly broad topic, and we have only touched on the basics as they apply to plain language. Nonetheless, if you work at making your writing relevant, structured and coherent, you will more clearly communicate your ideas and thereby improve the intelligibility of your documents. ■





Dubious Agreement (Part I)

Frances Peck ■

Volume 4/ • Septembre, September 2007

Few things can wreak havoc with a happy marriage, a profitable partnership or a grammatical sentence as decidedly as a lack of agreement. Take this sentence, for instance, which lurched out at me from the pages of a recent travel magazine:

The international lineup of wines offer a taste for every palate.

One has to wonder whether the writer and editor were freely sampling these wines when preparing the article, because the sentence features a classic lack of agreement: the verb (offer) does not agree with its subject (lineup).

This error is classic because it mirrors the pattern of most agreement errors. The author (perhaps helped by a nice Shiraz) was distracted by the prepositional phrase *of wines*, whose plural sense makes it easy to forget that the simple (or main) subject of the sentence is the singular *lineup*. Prepositional phrases often lead writers astray because of their proximity to the verb: “wines offer” sounds better than “wines offers.” For that reason, ignoring the ear is a wise idea when checking agreement.

Regardless of how things sound, agreement is based on a straightforward principle: the verb agrees with its simple subject—the main noun or pronoun in the subject minus any modifiers. Modifiers include adjectives or groups of words (such as prepositional phrases) that describe the simple subject. It’s a straightforward principle, yet it can sometimes go horribly wrong.

PREPOSITIONS IN DISGUISE

When does a prepositional phrase not *look* like a prepositional phrase? When the preposition involved is a substitute for *and*. Here are some common examples:

<i>along with</i>	<i>coupled with</i>
<i>as well as</i>	<i>in addition to</i>
<i>besides</i>	<i>together with</i>

Make no mistake about it—these prepositions mean roughly the same thing as *and*, but grammatically speaking they are poles apart. As prepositions, their job is to begin prepositional phrases, which can only modify the simple subject, not add to it. Here’s an example:

An autographed photo of Matt Damon, along with several dictionaries and manuscripts, takes up most of the space on the translator’s desk.

To many, the verb in this sentence sounds wrong. As with the magazine example above, the ear favours “manuscripts take.” But as is so often the case with grammar, our brain must wrest control from our ear. The simple subject is *photo*, a singular; the *along with* phrase, as a prepositional phrase, modifies the simple subject rather than adding to it.

Note that the commas in the above example play no part in the agreement. True, they set off the prepositional phrase and make it parenthetical, or less essential to the sentence, but they don’t affect the simple subject. Similar sentences without commas follow the same rule:

Esmerelda together with all her minions supports the Dark Queen in all her ambitious endeavours.

Here again, the simple subject is *Esmerelda*; the *together with* phrase merely modifies. The sentence sounds awkward, but it’s correct.

Of course, awkward wording is not a good thing, even when it’s correct. One way to be both correct and natural in a sentence like the one above is to use *and* in the subject instead of a preposition. As a coordinating conjunction, *and* coordinates words, puts them on an equal grammatical footing. In the first example above, *and* would make both *photo* and *dictionaries* into simple subjects, and the verb would become plural, *take*.

AND—NOT ALWAYS WHAT IT SEEMS

Normally, *and* is a reliable conjunction. It creates a compound out of two or more subjects, a compound that is nearly always plural. But occasionally *and* gets gluey and joins subjects so closely that they become one. This happens when the subjects refer to a single activity, concept or person.

Drinking and driving remains a major cause of highway fatalities. (“*drinking and driving*” is a single activity)

Tortilla chips and sour cream dip is the only fattening snack Bill cannot give up when in training for the Iron Man competition. (*"tortilla chips and sour cream dip" is one snack, not two*)

The editor-in-chief and senior writer of the fraternity magazine is Eldon Wimple Jr. (*"editor-in-chief and senior writer" refers to one person*)

A word of warning: for this exceptional treatment of *and* to kick in, the parts of the compound subject must truly refer to a single thing. How would you handle this sentence?

Maria's merry disposition and her recognized success in business (makes/make) her popular in the community.

It's tempting, especially if relying on what sounds good, to choose *makes*, the singular. But look carefully. Maria's disposition, her personality, is one thing; her success in the business world is another. The subjects are closely related, but they are separate concepts and are therefore plural. The right choice is *make*.

OR AND NOR—SHIFTY SIDEKICKS OF AND

What *and* hath joined together, *or* and *nor* put asunder. As coordinating conjunctions, *or* and *nor* create compound subjects just as *and* does, but their meaning keeps the subjects apart. Think about it—if you are going on this trip or that trip, you are not going on two trips.

The separation imposed by *or* and *nor* makes these two conjunctions difficult to agree with. Happily, the rule for *or* and *nor*, though seldom known and even less often followed, is simple. The verb always agrees with the subject that is closer to it in the sentence. Ironically, given the pitfalls of proximity we looked at earlier, this is one time when closeness counts.

Esmerelda or her minions regularly visit the Dark Queen. (*verb agrees with "minions"*)

Neither tortilla chips nor sour cream dip is a particularly nutritious or low-fat snack. (*verb agrees with "dip"*)

Either Maria's successful business strategies or her merry disposition has won her the admiration of many. (*verb agrees with "disposition"*)

All three of these sentences are correct, but the last two, because they involve plural subjects but singular verbs, may sound odd to some. In the interest of both being right and sounding right, it might make sense to reverse the subjects.

Neither sour cream dip nor tortilla chips are particularly nutritious or low-fat snacks. (*verb agrees with "chips"*)

Either Maria's merry disposition or her successful business strategies have won her the admiration of many. (*verb agrees with "strategies"*)

This is the first of two articles on agreement. Part 2 will appear in the next issue. ■

Mon rapport au dictionnaire (partie 2)

Maurice Rouleau

La première partie de cet article a été publiée dans le volume 4, numéro 2.

C) L'INFORMATION POURRAIT ÊTRE INCOMPLÈTE

Si vous cherchez, dans le *Robert-Collins* (1995)¹, l'équivalent français de *sperm*, vous y trouverez « sperme ». Rien de plus. Le *Gladstone* en fait d'ailleurs autant². Pourtant l'acception du terme anglais est double : a- *the male fecondating fluid : semen*; b- *the male gamete*. Le *Robert-Collins* ne nous fournit qu'une partie de la réponse. Il y manque « spermatozoïde ». D'ailleurs *sperm motility*, c'est la « motilité des spermatozoïdes » et non la « motilité du sperme ».

D) L'INFORMATION POURRAIT DIFFÉRER D'UNE SOURCE À L'AUTRE

Le fait de trouver une information dans un dictionnaire ne signifie pas que vous trouverez la même dans un autre. Ces différences peuvent porter sur divers éléments de l'entrée, le plus apparent étant la graphie même du mot-vedette. En 1980, le Conseil international de la langue française (CILF), sous la direction de Joseph Hanse, a décidé de s'attaquer, aidé en cela par des lexicographes français travaillant pour les grands dictionnaires et encyclopédies, à la suppression des divergences orthographiques. Le Conseil a publié³ le résultat de ses travaux, en 1988. « Ainsi disparaîtraient, écrivait-on, les fâcheuses contradictions qui troublent l'usager. » Ce vœu s'est peut-être réalisé en grande partie, mais il y a encore place à l'amélioration. Par exemple, d'après le Conseil, « cancérigène » est préférable à « cancérogène », mais les deux graphies sont acceptées. Le *Petit Robert*, qui en 1967 ne consignait que « cancérigène », lui adjoignait, en 1977, une remarque : « cancérogène **semble** être plus fréquent que cancérigène ». Formulation qui tire sur l'impressionnisme linguistique. En 1993, il prend position : Recommandation officielle : cancérogène ! Le *Larousse*, lui, considère toujours les deux graphies sur un pied d'égalité. L'harmonisation en prend donc pour son rhume. Pour sa part, le *Multi*⁴ nous dit que « cancérigène » est la graphie la plus usitée. Quiconque est familier avec les textes médicaux écrits au Québec ne peut qu'être d'accord avec cette affirmation, quoi qu'en dise le *Nouveau Petit Robert*.

Les différences ne concernent pas que la graphie. La marque d'usage peut être concernée. L'emploi de **impact**, au sens de « effet, influence » est encore, en 2007, dit d'emploi critiqué par le *Nouveau Petit Robert*⁵, mais pas par le *Larousse* 2000⁶. « Rétorquer », que j'ai utilisé plus haut, est « critiqué par les

puristes », selon le *Petit Robert*, mais pas selon le *Larousse*. « Jazzman », mot apparu vers 1930, n'est plus considéré comme un anglicisme par le *Larousse*, mais il l'est encore par le *Nouveau Petit Robert*.

On peut aussi trouver des différences dans la définition du mot-vedette, ce qui est encore plus troublant pour l'usager. Selon le *Nouveau Petit Robert*, « vin d'honneur » désigne le vin lui-même offert en l'honneur de quelqu'un. Le *Larousse* voit la chose différemment; c'est la petite cérémonie au cours de laquelle on boit du vin en l'honneur de quelqu'un ou pour fêter quelque chose. Autre exemple, « plateau-repas » désigne, selon le *Nouveau Petit Robert*, le « repas complet servi sur un plateau (avion, train, hôpital, etc.) »; selon le *Larousse*, ce serait soit le « plateau compartimenté où l'on peut mettre tous les éléments d'un repas servi dans un self-service, en avion, etc. », soit le « repas servi sur ce plateau ».

Cette disparité n'est pas l'apanage des dictionnaires de langue générale. Les dictionnaires médicaux, par exemple, n'y échappent pas. À preuve, « adénopathie » désigne, selon le *Petit Manuila*⁷ et le *Flammarion*⁸, « toute affection des ganglions lymphatiques, le plus souvent d'origine inflammatoire ». Selon le *Garnier-Delamaré*⁹ et le *Quevauvilliers*¹⁰, ce terme désignerait « toute inflammation chronique des ganglions lymphatiques ». De toute évidence, les spécialistes ne s'entendent pas. Certains restreignent l'acception du terme aux inflammations. Mais qui a raison? Ce n'est pas au traducteur de trancher.

Ce problème de disparité se rencontre également entre les banques de terminologie. TERMIUM^{®11} ne donne pas les mêmes équivalents que le *Grand Dictionnaire terminologique* (GDT)¹² à *sodium azide*. Ce terme désigne un sel inorganique (NaN₃) parfois utilisé comme antiseptique. Il se rencontre donc aussi bien en chimie qu'en biologie. TERMIUM[®] nous fournit deux équivalents : « azoture de sodium » et « azide de sodium ». Ce dernier est toutefois **déconseillé** en chimie; mais considéré **correct** en biologie! Il est plutôt étonnant qu'un terme soit tantôt correct, tantôt à éviter. Le GDT nous fournit lui aussi deux équivalents : « azoture de sodium » et « acide de sodium ». Ce dernier terme étonne. Aurait-on, par inadvertance, tapé « acide » au lieu de « azide »? Si oui, les deux termes seraient identiques à ceux proposés par TERMIUM[®], mais ne porteraient aucune

marque d'usage. Ils seraient donc tous deux corrects! En fait, selon le professeur H. Favre, spécialiste de la nomenclature chimique auprès de l'IUPAC (*International Union of Pure and Applied Chemistry*), un seul terme devrait être utilisé¹³. C'est « azoture de sodium ».

Au Québec, la « mèche de cheveux qui pousse en sens contraire de celui des autres » est connue sous le nom de « rosette ». Ce terme n'a ce sens dans aucun dictionnaire français, pas même dans le *Dictionnaire des canadianismes* de Dulong¹⁴, bien que TERMIUM® dise l'y avoir trouvé! En France, on appelle cette réalité un « épi », terme inconnu chez nous. Celui qui veut savoir l'équivalent anglais de « épi » pourrait consulter soit le GDT, soit TERMIUM®. S'il avait la curiosité de les consulter tous deux, il serait surpris du résultat. TERMIUM® nous propose *cowlick*; le GDT, *ear* ! Si les deux termes sont bons, pourquoi TERMIUM® n'en mentionne-t-il qu'un? Mais s'il n'y en avait qu'un de bon, quelle source faudrait-il croire? Ça ne devrait pas être à l'utilisateur d'avoir à décider.

Autre exemple, le terme *corncob*. TERMIUM® propose comme principal équivalent « épi de maïs ». Est-ce que *corncob* serait synonyme de *corn on the cob* ? Le GDT, pour sa part, ne propose que « trognon de maïs », ce qui correspond parfaitement à la définition de *corncob* fournie par le *Merriam-Webster*¹⁵.

En mars 2006, le D^r Chicoine a soulevé un débat en reprochant presque aux mères d'envoyer leurs très jeunes enfants à la garderie. Dans une lettre à *La Presse*, une lectrice écrivait : « Mais avant que le D^r Chicoine ne grimpe dans les rideaux, précisons que M^{me} Paltrow¹⁶ reste à la maison pour changer les couches. » Pour qui voudrait savoir ce que peut bien signifier « grimper dans les rideaux », rien de mieux que de consulter son dictionnaire. Mais encore là, tout dépend de celui que vous avez sous la main. Abstraction faite de la distinction que fait maintenant le *Nouveau Petit Robert* entre « grimper aux rideaux » et « grimper dans les rideaux » – ce dernier étant considéré comme un régionalisme –, il n'en demeure pas moins que, selon le *Larousse*, la locution « grimper au(x) rideau(x) » signifie « manifester un sentiment violent, notamment la colère »; dans le *Nouveau Petit Robert* (2001), « manifester une exaltation, un plaisir extrêmes; jouir sexuellement ». Lequel croire? Je douterai fort que la lectrice ait voulu parler des ébats amoureux du D^r Chicoine et encore moins de leur point culminant...

B-2 IL NE TROUVE PAS CE QU'IL CHERCHE

Nous avons tous, un jour ou l'autre, cherché en vain un mot dans notre dictionnaire. Par exemple, chercher dans son *Nouveau Petit Robert* « zoothérapie », « familiarisation », « banthique », « leucopénique », « démotion » ou encore « se gourmer » est une opération vouée à l'échec. Faut-il pour autant se priver d'utiliser ces mots de crainte d'être accusé de recourir à des barbarismes? Pour bien des gens,

si ce n'est pas dans le dictionnaire, ce n'est pas bon¹⁷... Tel n'est pas nécessairement le cas. De deux choses l'une, ou bien le mot existe réellement, ou bien il n'existe vraiment pas.

B-2-1 LE MOT EXISTE, MAIS...

Il est vrai que le terme « banthique », couramment utilisé en biologie marine, n'est consigné dans aucun dictionnaire. Pourtant il existe, mais pas sous cette graphie. Il aurait fallu chercher « benthique ».

Charles Tisseyre n'aurait trouvé « démotion » dans aucun dictionnaire français. Pourtant il existe, mais pas en français. C'est un terme anglais qu'il a cru français.

Abstraction faite de ces deux cas, probablement les plus fréquents, il peut arriver qu'un mot existe même s'il ne figure pas au dictionnaire. Plusieurs raisons peuvent être avancées pour expliquer un tel état de fait.

A) UN DICTIONNAIRE N'EST JAMAIS COMPLET

« Se gourmer », qu'utilisait ma mère, n'est pas consigné dans les dictionnaires courants, mais il existe. On le trouve dans le *Bélisle*¹⁸ au sens de : être prétentieux. Ce verbe a, de toute évidence, mal vieilli; il ne reste plus dans les dictionnaires actuels que l'adjectif « gourmé ».

Une langue, quelle qu'elle soit, est beaucoup trop vaste pour qu'un seul et même dictionnaire en contienne tous les mots. Pour s'en convaincre, il suffit de comparer les nombres d'entrées de quelques ouvrages. Par exemple, le *Nouveau Petit Robert* (2001) contiendrait 60 000 entrées; le *Lexis* en contenait déjà 76 000, en 1979. Personne ne s'imaginera que, durant ce court laps de temps, 16 000 mots sont disparus de la langue. Les rédacteurs de dictionnaires font un choix. Ils retiennent les mots qui, selon eux, correspondent le mieux aux besoins du public visé. C'est ainsi que le *Robert Brio* contiendrait 33 000 mots; le *Robert Collège* 40 000; le *Nouveau Petit Robert* 2007, 60 000. D'ailleurs ce nombre de 60 000 semble être une valeur limite; il n'a pas changé depuis près de 15 ans. Si de nouveaux mots sont entrés dans la langue, d'autres ont obligatoirement été éliminés, sans que l'on sache lesquels.

Le même problème se pose avec les dictionnaires bilingues. Le traducteur qui ne comprend pas un mot dans une phrase anglaise a trop souvent tendance à consulter d'abord son dictionnaire bilingue. Il y cherche le sens que ce mot peut avoir dans le contexte. Penser y trouver ce qu'il cherche, c'est croire que son dictionnaire bilingue a réponse à tout. Un dictionnaire bilingue n'est pas plus complet qu'un dictionnaire unilingue; il l'est peut-être même moins. Vouloir traduire correctement *behind the bash* en se servant du *Robert-Collins* (1995) est impossible, car l'acception de *bash*, celle qui précisément conviendrait ici, n'y est pas consignée. Elle l'est, par contre, dans son édition électronique plus

récente. L'équivalent fourni, « surbourn », a toutefois de quoi étonner. En effet, selon le *Nouveau Petit Robert* ou le *Larousse*, « surbourn » est un mot « familier et vieilli »! Le terme anglais n'a aucune de ces connotations; il désigne tout simplement *a festive social gathering* : PARTY. Utiliser « surbourn » serait donc inapproprié, même si c'est le *Robert-Collins* qui le propose. Autrement dit, ce n'est pas parce que c'est dans le dictionnaire que c'est obligatoirement bon.

B) UN SEUL DICTIONNAIRE NE SUFFIT PAS

Refuser d'utiliser « leucopénique », « familiarisation » ou « zoothérapie » sous prétexte qu'ils ne figurent pas dans son *Nouveau Petit Robert*, c'est nier à ces mots le droit à l'existence. Et pourtant ils existent. Ils pourraient figurer dans un autre dictionnaire courant. Par exemple, « leucopénique » se trouve dans le *Grand Robert*¹⁹, depuis au moins 1991; « familiarisation » figure dans le *Larousse* mais pas dans le *Nouveau Petit Robert*, tout comme « zoothérapie » d'ailleurs. Dans ce dernier cas, toutefois, une surprise attend le lecteur. En effet, le *Larousse* lui attribue la marque d'usage « rare », ce qui s'explique quand on lit la définition donnée : « médecine vétérinaire »! Il aurait été plus pertinent de recourir à la marque d'usage « Vx », car ce mot signifiait, en 1893²⁰, « l'art de soigner les animaux malades ». De nos jours, ce terme a une signification toute autre qui ne figure pas dans les dictionnaires usuels, même s'il est couramment utilisé, aussi bien au Québec qu'en France. Il désigne toute thérapie ayant recours à des animaux de compagnie. Cette acception, on la trouve dans le dictionnaire que contient le logiciel Antidote. S'il était nécessaire de démontrer que les dictionnaires sont lents à inclure un terme dans leur nomenclature, cet exemple devrait suffire.

Il est donc nécessaire de consulter plus d'un dictionnaire.

B-2-2 LE MOT N'EXISTE VRAIMENT PAS

Est-il possible qu'un mot lu, donc écrit par quelqu'un, n'existe vraiment pas dans la langue? Vouloir en faire la démonstration est une mission impossible, car cela signifierait que le traducteur a examiné toutes les sources existantes. Malgré tout, il n'en demeure pas moins qu'un mot rencontré peut fort bien ne pas exister. Et cela pour diverses raisons.

- Il peut s'agir d'une erreur, d'une coquille (p.ex. *banthic* au lieu de *benthic*). On a trop souvent tendance à croire que le texte de départ ne peut pas être fautif. L'anglophone est aussi susceptible que le francophone de faire des fautes, par inadvertance ou par ignorance.
- Il peut s'agir d'une création de l'auteur. Dans un tel cas, l'auteur devrait guillemeter ce mot pour bien faire comprendre le caractère inhabituel de son utilisation. S'il ne le fait pas, il induit son lecteur en erreur; il lui fait croire que le terme est utilisé avec une acception connue. Point n'est besoin de chercher un tel terme, il n'est, à coup sûr, dans aucun dictionnaire.

c) Il peut s'agir d'un nouveau terme, créé pour répondre à un besoin qui vient de se faire jour. Étant donné la lenteur des dictionnaires à reconnaître un mot comme faisant partie de la langue, il est bien normal qu'un tel mot ne s'y trouve pas. Tel est le cas, par exemple, de « sperme sexé » ou « semence unisexe²¹ ». Un tel terme ne pose aucun problème au spécialiste en reproduction animale, car c'est lui qui l'a créé pour répondre à son besoin terminologique particulier. Mais monsieur Tout-le-Monde y perd son latin.

d) Il peut s'agir d'une formulation occasionnelle. Elle ne figure pas dans le dictionnaire, et elle n'y figurera jamais, car sa raison d'être est ponctuelle. Comment, par exemple, peut-on parler de l'« anatomie d'une maladie »? Non-sens. Pourtant, on peut voir « anatomie du diabète ». Même si les mots ne permettent pas, à eux seuls, de transmettre le sens, l'affiche qui porte ce titre, elle, est parlante; elle illustre les différents organes susceptibles d'être touchés par la maladie en question. Parler de l'anatomie du diabète, ce n'est pas une façon normale de dire la chose, mais elle remplit bien sa fonction, dans ce cas particulier et dans lui seul.

CONCLUSION

Le traducteur doit, dans l'exercice de ses fonctions et même en d'autres temps, s'interroger sur le sens réel d'un texte qu'il lit ou qu'il a pour mission de traduire. Ce sens, il le découvrira en puisant d'abord dans ses propres connaissances, qui devraient être les plus vastes possibles. Quand elles deviennent insuffisantes, il doit alors consulter des ouvrages, dictionnaires ou autres.

Au cours de ses études, ce même traducteur s'est fait dire, *ad nauseam*, de consulter son dictionnaire. Ce conseil a une double portée. Il lui indiquait d'abord que ses propres connaissances étaient mises en cause, puis que le dictionnaire avait réponse à tout. Ce qu'on ne lui a pas dit, et qu'on aurait certainement dû lui dire, c'est que cet ouvrage a été fait par des humains et que l'erreur est humaine.

La réaction immédiate du traducteur face à mes propos se devine aisément : « Si je ne peux me fier à mon dictionnaire, à qui me fier? » À son propre jugement. Réponse déroutante, s'il en est une, mais combien vraie! Il ne faut jamais se départir de son esprit critique. Il faut savoir se poser des questions aussi bien sur le sens des mots du texte de départ que sur le sens de ceux qu'on veut voir figurer dans sa traduction. Et ce sens, qui est fourni par le dictionnaire, doit, lui aussi, être scruté à la loupe. C'est la seule condition qui peut mener à une bonne traduction.

Suite en page 38

Les professions langagières : des carrières au cœur de l'avenir

Language Professions: Key Careers for the Future

Au Canada, comme à l'échelle internationale, la demande de langagiers professionnels augmente. Le jeune qui décide d'entamer une carrière dans le domaine langagier est certain de trouver rapidement un emploi. Mais comment le faire savoir aux autres jeunes qui n'auraient pas encore envisagé ce choix?

Le Bureau de la traduction et l'Association de l'industrie de la langue (AILIA), deux organismes qui ont à cœur le développement des professions langagières, ont conjugué leurs efforts pour produire la brochure *Une multitude d'univers à explorer! Les professions langagières*.

Cette brochure s'adresse aux jeunes des niveaux secondaire de 2^e cycle et collégial. On y brosse un tableau du travail du traducteur, de l'interprète de conférence, du terminologue et du localisateur. Afin d'aider les jeunes dans leur choix de carrière, on y donne également un aperçu des aptitudes requises pour exercer ces professions ainsi qu'une liste des universités canadiennes qui offrent des programmes dans le domaine.

Cette brochure est distribuée entre autres dans les foires de carrières ainsi qu'auprès des conseillers en orientation professionnelle. Pour vous la procurer, veuillez écrire à l'une ou l'autre des adresses suivantes : bureaudelatraduction@tpsgc.gc.ca et communication@ailia.ca. ■

In Canada and around the world, the demand for language professionals is on the rise. Young people who opt for a career in the language industry are certain of quickly finding a job. But how do we spread the word to other young people who have not yet thought about choosing this field?

The Translation Bureau and the Language Industry Association (AILIA), two organizations that have a vested interest in the development of language occupations, have jointly published a brochure entitled *Explore New Horizons: The Language Professions*.

This brochure targets college students and high-school students nearing graduation. It profiles the work of translators, conference interpreters, terminologists and localization specialists and, to help young people choose a career, provides an overview of the skills required to practise these professions. It also includes a list of Canadian universities that offer programs in these fields.

The brochure is distributed at career fairs and to guidance counsellors. For copies, please e-mail either organization at translationbureau@pwgsc.gc.ca or communication@ailia.ca. ■





Mots de tête

Frédérin Leroux fils ■

Vo lume 3 Septembre/Sept ember 2007

« être familier avec »

Les bacheliers ne sont pas familiers avec l'école.

(Gérard Filion, *Fais ce que peux*, Boréal, 1989)

C'est une sorte de malédiction pour une locution de ressembler d'un peu trop près à son pendant anglais; elle risque tôt ou tard de se voir stigmatiser comme calque. C'est le cas d'« être familier avec ». Il est vrai que si on connaît un peu l'anglais, ce tour fait automatiquement penser à *to be familiar with*. Et pourtant, c'est un usage qui est vraisemblablement tout à fait français. En tout cas, il est pas mal plus vieux que vous et moi.

Littré, Clifton et Grimaux¹, Hatzfeld et Darmesteter² ainsi que le *Grand Robert* enregistrent tous cet usage, et donnent aussi le même exemple : « il est familier avec les auteurs grecs ». C'est une citation de Diderot, que je ne suis pas parvenu à dater précisément, mais on peut présumer qu'il s'agit d'un article de *L'Encyclopédie*, parue entre 1751 et 1765. La tournure aurait donc quelque 250 ans...

Comment expliquer alors qu'il se trouve chez nous des auteurs pour la condamner? Gilles Colpron³, par exemple, relève ce « calque » dès la première édition de son répertoire en 1970. À peu près à la même époque, le Comité de linguistique de Radio-Canada fera paraître une fiche, qui reprend l'exemple de Diderot et apporte cette précision : « être familier avec se dit des personnes, non des choses ». Cette nuance n'est

malheureusement pas retenue par ceux qui condamnent l'expression. Dans la troisième édition de son dictionnaire, Marie-Éva de Villers⁴ se contente de signaler qu'« être familier avec un logiciel » est fautif. Bertrand⁵, Meney⁶ et Chouinard⁷ donnent tous des exemples qui vont dans le même sens. Bref, aucun ne mentionne qu'on peut être familier avec un auteur, au sens de bien connaître son œuvre.

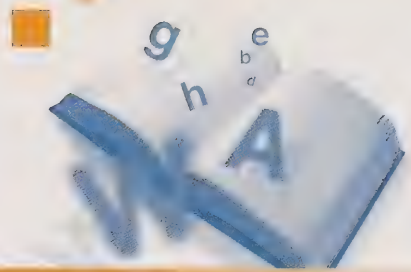
Est-ce un oubli de leur part? Ou craignaient-ils de légitimer l'emploi douteux en admettant l'autre? Il faut dire que les dictionnaires qu'on consulte quotidiennement (petits Robert et Larousse, les bilingues) ne sont pas d'une grande utilité, puisqu'ils ignorent « être familier avec », aussi bien dans le cas des personnes que des choses. Reste que c'est le métier d'un chroniqueur linguistique de bien éplucher les dictionnaires. Comment ont-ils fait leur compte pour passer à côté d'« être familier avec quelque chose », alors que la locution se trouve dans plusieurs ouvrages?

Le premier à admettre cet usage est probablement le *Harrap's anglais-français*, dans l'édition de 1967 : « to be familiar with sth. = être familier avec qch.; bien connaître qch. ». La partie français-anglais par contre l'ignore. Mais elle se rattrapera avec l'édition de 1972 : « être familier avec les problèmes d'après-guerre = to be conversant with post-war problems » (inutile de chercher à *conversant*). Chose curieuse, à partir de cette date, l'expression disparaît pour de bon, des deux parties. (Les rédacteurs auraient-ils découvert la fiche de Radio-Canada?)

Deuxième ouvrage à enregistrer cette tournure, le *Grand Larousse de la langue française* (1973) donne un exemple d'un bon auteur : « Ces textes m'ont rendu familier avec le style de la profession ». Cette citation de Jules Romains, qui vient peut-être des *Hommes de bonne volonté*, daterait des années 30-40. Vient ensuite le *Grand Robert*, presque par accident, si je puis dire. Dans l'édition de 1974, on ne mentionne pas expressément « être familier avec », mais parmi des exemples classiques du genre « ces notions lui sont familières », il y a celui-ci : « de vastes combinaisons maritimes avec lesquelles Napoléon n'était pas familier »⁸.

De son côté, le *Grand dictionnaire encyclopédique Larousse* (1983) indique qu'on peut dire aussi bien « familier avec » ou « familier de » quelque chose. Idem pour Joseph Hanse⁹, qui ne signale même pas que le tour serait critiqué : « Ces procédés ne lui sont pas familiers. Il n'est pas familier avec ces procédés. » Enfin, la dernière édition du *Grand Robert* (2001) confirme que les deux tours s'emploient : « Mod. (construit avec *de* ou *avec*). Qui a l'habitude (de qqch.) ».

Comme on pouvait s'y attendre, c'est le *Trésor de la langue française* qui nous fournit le plus grand nombre d'exemples, une bonne vingtaine. On y trouve notamment Auguste Comte : « chacun sera devenu familier avec le chant » (*Catéchisme positiviste*, 1852); Jules Verne : « familier avec le bruit d'une porte » (*Les cinq cents millions de la Béguine*, 1879); un théoricien politique, Georges Sorel : « familier avec des règles de droit » (*Réflexions sur la*



violence, 1908); Proust, dont l'exemple se rapproche de celui de Diderot : « familière avec les travaux de Darwin » (*Guermentes*, 1921); Georges Simenon : « être familier avec la maison » (*Les vacances de Maigret*, 1948).

Je n'ai pas réussi à trouver par moi-même un aussi grand nombre d'exemples prestigieux, mais il y en a au moins trois qui méritent d'être signalés. Mon plus ancien est de Tocqueville : « les gens qui étaient depuis longtemps familiers avec ses rêveries »¹⁰. Un siècle plus tard, un futur académicien l'emploie : « le public n'est pas familier avec la dialectique »¹¹ (c'est presque une lapalissade). Et une traduction du japonais : « le plus âgé de nos journalistes qui était familier avec la configuration du pays »¹².

Après le *Harrap's*, le *Larousse de la langue française*, le *GDEL*, le *Grand Robert* et le *Hanse*, la belle brochette d'exemples du *Trésor*, et les miens, je comprends mal comment on pourrait persister à y voir une faute. On peut ne pas aimer ce tour et tout faire pour l'éviter (ce qui n'est pas très sorcier d'ailleurs, car ce ne sont pas les équivalents qui manquent : être familier de, chose qui vous est familière, être familiarisé avec, bien connaître, y être habitué, s'y connaître, une chose qui n'a pas de secret pour vous). On peut même le décrier sur son blogue, mais a-t-on le droit d'écrire dans un ouvrage sérieux, qui constitue une sorte de référence, que c'est un calque, c'est-à-dire une faute à éviter? Pareille affirmation revient à dire que tous ceux que j'ai cités ne connaissent pas leur langue. Seuls les linguistes et grammairiens

pourraient prétendre à cet honneur? Mais alors, que penser de Joseph Hanse? serait-il un électron libre qui s'est laissé séduire un peu vite par un usage qui n'est pas encore le « bon »?

Au bout du compte, ce problème me fait un peu penser à « être d'accord avec quelque chose ». On a déjà condamné cet usage. La Commission du langage de l'ORTF, par exemple, vers le milieu des années 60, signalait qu'il ne fallait pas dire « être d'accord avec une décision », mais « être d'accord avec une personne sur une décision ». Et pourtant, un quart de siècle plus tôt, le fameux Lancelot n'hésitait pas à écrire : « Je suis désolé de ne pouvoir me dire d'accord avec le Dictionnaire de l'Académie »¹³. Être d'accord avec un ouvrage, est-ce très différent d'être d'accord avec une décision?

Un collègue, Jacques Desrosiers¹⁴, a consacré un article à ce problème il y a quelques années. À part deux dictionnaires bilingues, cet usage était inconnu des lexicographes. J'en ai trouvé deux exemples qui semblent avoir échappé à l'œil de lynx de l'auteur. Un exemple indirect dans le *Trésor*, à « ficher » : « Je vous/t'en ficheraï(!). [S'emploie, accompagné de la reprise des paroles de l'interlocuteur, pour montrer qu'on n'est pas d'accord avec ses propos] » et celui-ci, d'un ouvrage peu connu : « I agree entirely with your plans = Je suis entièrement d'accord avec vos projets »¹⁵. Autrement dit, la situation est demeurée inchangée. Mais on dirait que plus personne ne condamne cet usage.

Pour revenir à notre locution, elle a beau être condamnée, une demi-douzaine de dictionnaires l'admettent,

et de nombreux auteurs l'emploient. Alors, je ne vois pas ce qui pourrait vous faire hésiter à affirmer, sans honte, que vous n'êtes pas familier avec le fonctionnement de votre magnétoscope. C'est aussi mon cas. ■

NOTES

- ¹ E. Clifton et A. Grimaux, *A New Dictionary of the French and English Languages (français-anglais)*, Garnier, 1881.
- Adolphe Hatzfeld et Arsène Darmesteter, *Dictionnaire général de la langue française*, t. 1, Delagrave, 1964.
- Répertoire des anglicismes au Québec*, Beauchemin, 1970.
- ² *Multidictionnaire des difficultés de la langue française*, Québec / Amérique, 1993.
- Guy Bertrand, *400 capsules linguistiques*, Lanctôt, 1999.
- ³ Lionel Meney, *Dictionnaire québécois-français*, Guérin, 1999.
- Camil Chouinard, *1300 pièges du français parlé et écrit au Québec*, Libre expression, 2001.
- Louis Madelin, *Histoire du consulat et de l'empire*, Jules Tallandier, 1972.
- Nouveau dictionnaire des difficultés du français moderne*, Duculot, 1983.
- ¹⁰ Alexis de Tocqueville, *Souvenirs*, Folio, 1978, p. 304 (écrit en 1850-1851).
- ¹¹ Thierry Maulnier, *La face de Méduse du communisme*, Gallimard, 1951, p. 193.
- Yasushi Inoue, *Confucius*, Stock, 1992, p. 81 (traduit par Daniel Struve).
- ¹² Abel Hermant, *Chroniques du Lancelot du « Temps »*, Larousse, 1936 (article du 14 mars 1934).
- ¹³ Jacques Desrosiers, « Si vous êtes d'accord... », *L'Actualité terminologique*, vol. 35, n° 3, 2002.
- ¹⁴ François Denoeu, *2001 idiotismes français et anglais*, Barron's Educational Series, 1982.

Une sœur d'arme et un père poule : l'innovation et la norme dans les expressions non sexistes* (2^e partie)

Céline Labrosse

* Article rédigé en nouvelle orthographe

Volume 4/3 • Septembre/Septembre 2007

Ces dernières décennies, l'arrivée massive des femmes sur le marché du travail ou, plus globalement, dans la sphère publique, a engendré une myriade d'innovations langagières audacieuses traduisant cette nouvelle réalité. Le premier article rapportant quelques-uns de ces faits de langue (*L'Actualité langagière*, décembre 2006) portait essentiellement sur les expressions composées avec les mots *femme* et *homme* dans le *Petit Robert* 2006 et le *Petit Larousse* 2006. L'asymétrie mise au jour par l'analyse de ces deux entrées, en termes autant qualitatifs que quantitatifs, montre que les ouvrages normatifs examinés se limitent généralement à reproduire les rôles et fonctions traditionnellement dévolues à chacun des sexes. L'apport social et professionnel plus récent des citoyennes, lorsqu'il y est consigné, ne semble y pénétrer qu'au compte-gouttes, et encore, avec un retard réel sur l'usage, si l'on en croit la multitude d'occurrences innovatrices en usage rapportées dans ledit article et issues d'une documentation variée.

Afin de voir si ces conclusions se vérifient dans d'autres sphères, j'ai entrepris une recherche en prenant cette fois pour point de départ des expressions féminines ou masculines façonnées à partir de termes de parenté (*mère*, *père*, *sœur*, *frère*) ainsi que de désignations apparentées (*fille*, *garçon*, sans le sens de filiation). À l'instar du premier volet de cette recherche, ce sont les entrées des dictionnaires le *Petit Robert* (PR) et le *Petit Larousse* (PLI), éditions 2007, qui ont été dépouillées et mises en relation avec les données du corpus figurant dans le site www.langagenonsexiste.ca.

Mère, père

Un premier survol des entrées *père* et *mère* permet de dégager trois sens généraux : « parent », puis « personne à l'origine d'une invention, de la fondation de, de la création de » et enfin « personne d'un certain âge ».

Le sens de « parent mâle » conféré à *père* se retrouve dans l'expression récente *nouveau père* (PR) : « père qui s'occupe beaucoup de ses enfants et prend part aux soins du ménage ». Aucune allusion cependant aux *père au foyer*, *père célibataire*, *père poule*, *roi père*, répertoriés dans le corpus et dont la contrepartie féminine figure à l'entrée *mère* : *mère au foyer*, *mère célibataire*, *mère poule*, *reine mère*. En ce qui a trait à *père porteur*, le corollaire de *mère porteuse* (au sens de gestation), il existe dans la réalité animale, en l'occurrence chez les hippocampes.

Enfin, les deux expressions mettant en vedette le « bon père de famille », en dépit de leur connotation surannée :

en bon père de famille, sagement (PR)

placement de père de famille, sûr, mais de revenu modeste (PLI)

s'avèrent elles aussi inexistantes à l'entrée *mère* sous la forme usuelle *bonne mère de famille*, quoiqu'elles s'expriment dans l'usage :

en bonne mère de famille

agir en bonne mère de famille

placement de mère de famille

Ainsi en est-il également de l'expression « *De père en fils* : par transmission successive du père aux enfants » (PLI), absente à l'entrée *mère* malgré sa présence dans l'usage : « *De mère en fille* ».

Par ailleurs, on trouve aussi le sens symbolique religieux de « *père spirituel* » (*directeur de conscience*, *guide spirituel*), qui n'a pas de pendant à l'entrée *mère*, alors que *mère spirituelle* figure dans le corpus.

Le second champ sémantique de *père*, soit le *père de qqch*, défini comme « créateur, inventeur, fondateur » et exemplifié par « *Louis Lumière, père du cinéma* » (PR); « *Auguste Comte, père du positivisme* » (PLI), semble se dédoubler péniblement à l'article *mère* avec la locution *mère de*. En effet, hormis la « femme qui est à l'origine d'une race » : « *Ève, la mère de tous les vivants* » (PR), ne sont exemplifiés que des non-humains : « *Méfiance est mère de sureté* » (PR), « *La Grèce, mère des arts* » (PLI), « *L'oisiveté est la mère de tous les vices* » (PR, PLI). Les contributions sociales des citoyennes sont passées sous silence bien que des faits de langue, illustrés par les énoncés suivants issus du corpus, démentissent pourtant ce constat :

la mère du concept du développement durable (en Norvège)

la mère du mouvement des droits civiques (aux États-Unis)

la mère du commerce équitable (au Québec)

la mère de la danse (au Québec)

Puis, la dernière acception de *père* retenue, « homme d'un certain âge ou qui inspire le respect » (PR), contraste avec l'intitulé péjoratif de la courte sous-entrée de *mère* : « *Madame*, en parlant d'une femme d'un certain âge, ou qu'on n'apprécie pas » (PR). Dans le PLI, on ne trouve

guère mieux comme comparaison : si « le père Mathurin » exemplifie ainsi la désignation d'un homme d'un certain âge, à qui l'on s'adresse « avec une nuance de bonhomie ou de condescendance », et que le sens théâtral met en exergue le « rôle de père noble : rôle grave et digne de père âgé », pour sa part, « la mère X » (Fam.), se réduit à « madame X », sans plus.

En outre, notons que quelques expressions somme toute aisément dédoublables ne sont offertes qu'à l'entrée *père* :

un père tranquille, « un homme qui aime la tranquillité »
en père tranquille, « tranquillement »
en père peinard, « tranquillement, en évitant les soucis »
un gros père, « un gros bonhomme placide »

Le corpus s'enrichira peut-être d'une *mère tranquille*, d'une *mère peinarde* et d'une *grosse mère*, malgré l'allure quelque peu désuète de ces expressions.

Enfin, mentionnons que la saison des Fêtes ne met plus en valeur que le *Père Noël* (locution qu'on retrouve à l'entrée *Noël*). En effet, bien que cette locution ne figure pas au féminin dans les deux dictionnaires examinés, la semblable du joyeux personnage, la *mère Noël*, scintille elle aussi dans le ciel de décembre, si l'on en croit les livres d'histoires et les annonces publicitaires.

Sœur, frère

Frère, au sens de filiation, se dédouble naturellement au féminin : *frère germain*, *sœur germaine*; *frères, sœurs de lait*; *vivre comme des frères* (en amitié étroite), *vivre comme des sœurs*; etc. Pour sa part, *grand frère*, vu comme « jeune homme qui encadre, surveille les plus jeunes, dans les quartiers difficiles » (PR) mais absent à l'article *sœur*, trouve toutefois son équivalent en *grande sœur* dans les citations colligées du corpus.

De même décline-t-on, au sens d'*ami fraternel*, aussi bien « Tu es un vrai frère pour moi » que « Tu es une vraie sœur pour moi ». Le sens religieux de *frère* s'étend également à *sœur* : *aimer ses frères* (son prochain), *mes (bien chers) frères* se renouvèlent en *aimer ses sœurs et frères, mes (bien chers) frères et sœurs*. D'ailleurs, déjà en 1989, les évêques catholiques du Canada préconisaient l'utilisation d'un langage non sexiste, à savoir « qui évite tout stéréotype lorsqu'il réfère à l'un ou l'autre sexe, et qui permette aux femmes et aux hommes de se reconnaître dans un message destiné aux personnes des deux sexes »¹. Observons au passage que la locution *bonne sœur* (religieuse), omise sous sa forme masculine à l'entrée *frère*, rayonne pourtant en *bon frère* dans le corpus constitué.

Quant à la troisième signification de *frère*, celle qui nous interpèle ici davantage par son aspect social, « homme qui a (avec la personne considérée) une communauté d'origine, d'intérêts, d'idées, et qui a (avec elle) un lien affectif, intellectuel » (PR), elle se limite aux expressions au masculin : *frère de couleur*, *frère de race*, *faux frère*, *frère d'arme*,

frère de sang, sauf dans le PLI où l'on signale « *sœur d'infortune* ». Dans le PR, l'entrée *sœur*, bien qu'elle répertorie plus loin la locution *âme sœur*, insiste sur le caractère non humain des expressions formées à partir de *sœur* : « *Se dit de choses (de genre féminin) qui sont apparentées* », et donne l'exemple *cellules-sœurs*. Or, le corpus met pourtant en valeur des *sœur de couleur*, *sœur de race*, *fausse sœur*, *sœur d'arme*, *sœur de sang*.

Fille, garçon

Le nom *fil* regroupe deux sous-entrées : « la fille de qqn (opposé à *fil*) » et « une fille (opposé à *garçon*) » (PR). C'est cette dernière acception de *fil* qui est retenue aux fins de l'étude, et davantage encore les expressions relatives à « la fille accédant à l'âge adulte ou un peu plus âgée » que « la jeune fille ».

La première locution, « *fil* à marier : jeune fille pour laquelle ses parents cherchent un mari » (PR), reste apparemment sans dédoublement « *garçon* à marier » sous *garçon* mais est présente dans le corpus, soit comme titre de chanson, soit dans l'expression d'une tradition :

« Une dame âgée et de très bonne réputation, choisie comme intermédiaire par les parents du *garçon* à marier, fait part que [...] »

Puis, constatons que *fil*-*mère*, escorté de son équivalent moderne *mère célibataire* (PR), n'alterne en genre ni sous *garçon* ni sous *fil*, malgré des références au *fil*-*père* comme titre de chanson ou de film. Dans la littérature plus récente, ce dernier vocable tend aussi à être remplacé par *père célibataire*.

Par ailleurs, on observera avec intérêt une définition identique assignée à *vieux garçon* et *vieille fille*, assortie toutefois d'une nuance péjorative dans le second cas :

« *Vieux garçon* : homme qui a atteint ou passé l'âge mûr sans se marier (cf. *célibataire endurci*) » « *Vieille fille* : femme qui a atteint ou passé l'âge mûr sans se marier (péj. implique des idées étroites, une vie monotone) » (PR).

Pour leur part, *fil* d'honneur et *garçon* d'honneur évoquent des réalités différentes :

fil d'honneur : femme attachée à la personne d'une princesse (PR)

garçons d'honneur, dans un mariage. Rem. Aujourd'hui, les *garçons d'honneur* sont souvent des petits garçons (PR).

Signalons au passage que l'entrée *fil* enregistre deux acceptions supplémentaires par rapport à l'entrée *garçon* dans les dictionnaires étudiés, à savoir celles de « religieuse » (*les filles du Calvaire*) et de « prostituée » donnant lieu à : *fil* des rues, *fil* publique, *fil* perdue, *fil* de joie, *fil* à soldats (PR). Notons que *fil* publique et son vocable « aîné » *femme publique* tombent en désuétude, dénotant plutôt de nos jours des politiciennes, des animatrices, des journalistes, des syndicalistes, etc., bref, des citoyennes exerçant des

fonctions publiques. L'usage consigné dans le corpus ne donne d'ailleurs au masculin qu'un *garçon public* (au XVII^e siècle), mettant toutefois en relief d'autres contreparties masculines au sens de « prostitué » : *garçons des rues*, *garçons perdus*, *garçons de joie*. L'expression *garçons à soldats*, en dépit de son existence connue, n'est incarnée qu'au féminin.

Quant aux fonctions sociales et professionnelles des filles et des garçons, qui nous concernent au premier chef, on remarquera d'emblée que le PR accole à plusieurs d'entre elles la marque *vieilli*. En effet, les désignations plus anciennes (colonne de gauche) tendent à être remplacées de nos jours par des titres modernes plus généraux, sans allusion aux vocables sexués *filles* ou *garçons* (colonne de droite) :

<i>filles de salle</i>	<i>aide-soignante</i>
<i>garçon d'écurie</i>	<i>lad</i>
<i>garçon de cabine</i>	<i>steward</i>
<i>garçon d'ascenseur</i>	<i>liftier</i>
<i>garçon de courses</i>	<i>coursier, groom, livreur</i>

Nonobstant ces changements de dénominations, il est intéressant de comparer les deux entrées retenues. Les deux dictionnaires révèlent, sans dédoublement en genre, des *filles d'auberge*, *filles de cuisine*, *garçon de magasin*, *garçon de laboratoire*, *garçon d'écurie*, *garçon de cabine*, *garçon de bain*, *garçon d'ascenseur*, *garçon de courses*, *garçon de café* ou *garçon* : homme qui assure le service » (PR). Or, un survol de l'usage dévoile les dédoublements suivants :

<i>garçon d'auberge</i>
<i>garçon de cuisine</i>
<i>filles de magasin</i>
<i>filles de laboratoire</i> (plus couramment <i>technicienne</i> , <i>assistante de laboratoire</i> , <i>laborantine</i>)
<i>filles d'écurie</i> (plus couramment <i>lad</i>)
<i>filles de cabine</i> (plus couramment <i>hôtesse</i>)
<i>filles de bain</i>
<i>filles d'ascenseur</i> (plus couramment <i>liftière</i>)
<i>filles de courses</i> (plus couramment <i>coursière</i> , <i>groom</i> , <i>livreuse</i>)
<i>filles de café</i> (plus couramment <i>serveuse</i>)

S'ADAPTER AUX NOUVELLES RÉALITÉS

L'écart entre les formes traditionnelles des dictionnaires et les formes émergentes ou plus récentes du corpus semble indiquer qu'une profonde mutation des rôles sociaux est en cours. Les *pères célibataires* et les *pères au foyer*, d'une part, les *mères spirituelles*, les *mères de divers mouvements* ou *concepts*, d'autre part, invitent à revoir les réalités conventionnelles et illustrent incontestablement l'esprit créatif et l'apport inventif des citoyennes, pourtant encore ignorés par les maisons de dictionnaires. Parallèlement, le sens communautaire des femmes, évoquant peut-être vaguement de quelconques consoeuries, prend racine chez les *sœurs d'arme*, *sœurs de couleur*, *sœurs de sang*.

Par ailleurs, si les rôles et fonctions sociales attribuées à chacun des sexes vivent une profonde mutation, il en est ainsi du langage lui-même, de sa forme. La seule mise en valeur d'un métier ou d'une expression par la caractéristique sexuelle (notamment les nombreuses locutions construites à l'aide de *filles* ou *garçons*) tend à disparaître au profit d'une dénomination plus générale, axée sur les tâches accomplies plutôt que sur la seule identité sexuelle. Ainsi, une *filles de café* sert d'abord et avant tout la clientèle, elle est donc serveuse. En revanche, un *garçon de cuisine* s'acquitte de quelle besogne au juste? Est-il plongeur, aide-cuisinier, cuisinier, préposé au ménage ou un peu tout cela? La désignation reste vague à cet égard, ce qui explique probablement son déclin.

Dans le même esprit, les nouvelles réalités sociales pourraient expliquer le manque de pertinence des anciennes expressions mettant en vedette *père de famille* : l'éclatement de la famille nucléaire, les familles monoparentales, les femmes chefs de famille, les familles recomposées, etc. Une explicitation, devenue essentielle, enchaîne ainsi l'expression *placement de père de famille* : « *sûr, mais de revenu modeste* » (PLI). Au Québec, le Code civil réformé et adopté en 1991 a remplacé l'expression « *en bon père de famille* » par « agir avec prudence et diligence ».

En somme, cette analyse des expressions figurant aux entrées *mère*, *père*; *sœur*, *frère*; *filles*, *garçons* démontre la mouvance continuelle qui anime les rapports entre les femmes et les hommes dans la société francophone et souligne, dans la foulée des conclusions de l'article sur les entrées *femme* et *homme*, l'écart existant entre le contenu traditionnel des ouvrages normatifs et les innovations recensées dans le corpus. Ces conclusions s'avèrent en quelque sorte une invitation aux dictionnaristes à démontrer toute leur capacité d'adaptation aux nouvelles réalités sociales occidentales. ■

NOTE

Marie Tison, « Les évêques catholiques préconisent l'utilisation d'un langage non sexiste », *La Presse*, 19 août 1989, p. A-22.



Comment traduire *lie* quand on joue au golf

Pierre Larousse

DE QUOI PARLONS-NOUS?

Dans ce sport le degré de difficulté à frapper une balle dépend de la façon dont la balle est couchée, posée, déposée sur le terrain et de la structure de cette surface; autrement dit de l'interface entre la balle et le terrain. En anglais on parle de *lie*, *good lie*, *bad lie*, *unplayable lie*. L'idéal est que la balle repose sur un tee, mais ce privilège n'est permis que sur le tertre de départ. La difficulté devient majeure quand la balle est enfouie dans l'herbe longue.

L'Université de l'Illinois définit *good lie* comme une élévation suffisante au-dessus de la terre pour obtenir un impact franc et permettre l'effet rétro : « *The greater the amount of ball above the canopy* (c'est-à-dire qui dépasse la surface du gazon), *the better the lie of the ball. A good lie allows the golfer to strike the ball cleanly.*¹ »

Un professionnel² définit *lie* comme étant « *the location where the ball sits, commonly used in descriptive terms such as good lie, on the fairway with good grass under the ball, bad lie, in the rough* ». Une autre source³ le définit de la façon suivante : « *A characteristic of a ball at rest . . . Is the ball sitting nicely atop the fairway such that it will be easy to strike? A good lie is one where the ball can be cleanly struck. An ideal lie is one where the ball is sitting up.* »

La même source précise que « *sitting up describes a ball that has come to rest, well supported by the grass such that it will be very easy for the golfer to get the clubface under the ball to give it a lofted trajectory. The opposite of a buried lie.* »

Lie n'est pas l'équivalent en anglais ni en français de *position*, qui désigne la

position sur le parcours, horizontale, géographique, celle qu'on pourrait observer à vol d'oiseau au-dessus du terrain, comme dans « ma balle est en dehors de l'allée, elle est à 100 verges du vert, je l'ai frappée plus loin que la tienne, elle a roulé au-delà du vert... ». La position nous dit où est la balle. J'ai des réserves sur l'équivalent « position » pour traduire *lie*, comme le font le dictionnaire *Robert & Collins Super Senior anglais-français* ainsi que le lexique de l'Office québécois de la langue française, parce qu'ils confondent *lie* avec la *position*, topographique, dans un plan horizontal.

PROPOSITION

Utiliser *assiette* comme substantif et *assise* comme adjectif. Comme dans « ma balle est bien assise, elle est mal assise; bien asseoir la balle au départ (c'est-à-dire enfoncer le tee à la bonne hauteur) ».

JUSTIFICATION

Le terme anglais que nous voulons traduire se définit lui-même comme une façon pour la balle de se tenir (*sitting-up*), d'être assise (*sitting*). Selon Pierre Larousse⁴ le premier sens du substantif *assiette* est la « manière dont on est placé, posé ». Selon le *Petit Robert*, c'est en vieux français⁵ la position, l'équilibre de quelqu'un; c'est la façon dont on se tient, dont on est tenu. En terminologie maritime, l'*assiette d'un navire* est son équilibre à la flottaison (*trim*), l'orientation de la coque par rapport à la surface de l'eau; c'est la « manière dont le navire est assis dans l'eau, autrement dit sa situation par rapport à la différence de ses tirants d'eau avant et arrière »⁶. En sport équestre, c'est la « situation du

cavalier sur la selle ». *Assiette* est utilisé dans *Nouvelles règles de golf illustrées*, édition 2007, Éditions de l'Homme, 2006; on y mentionne le terme dans l'acceptation de *lie*.

PHRASES TYPES

« Ma balle de départ est tombée en mauvaise *position*, seulement 10 m derrière un arbre, mais elle était bien *assise* dans l'allée; vu sa bonne *assiette* j'ai pu utiliser un cocheur pour frapper un ballon et passer par-dessus l'arbre. » C'est un exemple de *bad position and good lie*.

I have an unplayable lie, se traduirait par « L'*assiette* de ma balle la rend injouable ».

The ball is lying against a tree, se traduirait par « La balle est *assise* contre un arbre ».

Play the ball where it lies se traduirait par « Jouer la balle où elle est *assise* ». ■

NOTES

¹ turf.lib.msu.edu/2000s/2001/011105.pdf.

² golf.about.com/cs/golfterms/g/bldef_lie.htm.

³ www.leaderboard.com/GLOSSARY_LIE.

Pierre Larousse, *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*, Nîmes (Gard), C. Lacour éditeur, France, collection Rediviva, 1990.

⁵ *Le Petit Robert*.

⁶ www.netmarine.net/guides/dico.

Sept petites règles pour bien traduire ou mon credo à moi

Luc Labelle

Volume 4/3 • Septembre/Septembre 2007

Primo, l'auteur ne s'appelle pas Shakespeare. Il faut désacraliser le texte anglais, le plus souvent très imparfait : redondant, mal bâti, indigeste, incolore, c'est une masse informe et sans beauté. Le traducteur sera donc alchimiste, comme Midas il changera en or tout ce qu'il touchera. Si d'aventure l'auteur s'appelle effectivement Shakespeare, et cela est vrai de l'expression « *there is a method to his madness* », c'est le père Hugo lui-même, par exemple, qui nous viendra en aide. Victor Hugo parlait d'un écrivain du nom de Banville et disait ceci : « *Que de sagesse dans ce rire ! Que de raison dans cette démence !* » Ces vers, dicit le *Larousse universel* de 1948, sont d'une prodigieuse virtuosité. Oui, et ils sont aussi d'une prodigieuse utilité pour rendre en français ce qui paraissait intraduisible.

Secundo, le français ne rayonne pas à partir de vous, ni de moi, ni de Toulouse, ni de Montréal. Il rayonne à partir de Paris, point barre. C'est ainsi. Cela fait partie du génie de la langue française. Cela s'appelle le poids de la tradition. De la démographie aussi. C'est pourquoi le dictionnaire intitulé *Les mots pour le traduire*¹ est complètement et irrémédiablement hexagonal : tous les exemples qu'on y trouve sont français, voire franco-français.

Tertio, le lecteur français n'est pas bardé de diplômes. Le langage clair qu'il faut employer pour traduire ne doit toutefois pas empêcher de glisser dans le texte un ou deux mots savants. La Fontaine – plus lisible que lui, tu meurs ! – le faisait bien pour nos têtes blondes : « *Autrefois le rat de ville invita le rat des champs d'une façon fort civile à des reliefs d'ortolans.* »

Quarto, il ne faut pas traduire les mots, mais rendre les idées. On ne le dira jamais assez. Étienne Dolet le proclamait déjà en 1540 dans son ouvrage *Manière de bien traduire d'une langue en l'autre* ; il est vrai qu'il a été brûlé vif, qui plus est, avec ses livres ! Faisons en sorte que ce ne soit pas en vain...

Quinto, il ne faut pas s'étaler. Si ma traduction est plus longue que l'original, c'est que « *je n'ai pas eu le loisir de la faire plus courte* », comme disait Pascal de sa lettre. Faisons dans la concision. Il ne faut pas se laisser leurrer par l'écrêteau sur lequel s'inscrit la phrase « *Ici on vend de belles oranges pas chères* », tous ces mots étant inutiles, à bien y

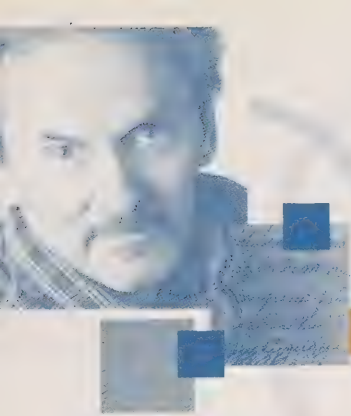
penser, comme l'avait si drôlement démontré Fernand Raynaud. Et tant pis pour le « coefficient de foisonnement » de 20 %.

Sexto, le texte ne doit pas sentir la traduction. *Il n'y a certes de bonnes traductions que fidèles, mais il en est des traductions comme des femmes : la fidélité, sans autres vertus, ne suffit pas à les rendre supportables*, a dit Marguerite Yourcenar. Insupportables, nos traductions ne le sont que trop souvent. Notre français ne doit pas être de l'anglais mal prononcé ou mal écrit ! Il faut faire en sorte, je cite Léopold Senghor, que « *les mots du français rayonnent de mille feux, comme des diamants* ».

Septimo, le traducteur, a fortiori au cœur de l'Anglophonie, ne doit pas se borner à aligner des mots, à rendre un texte en français. Il doit apporter sa pierre à la défense et à l'illustration de la langue française, à la forteresse que nous construisons ensemble pour sauvegarder notre langue. Oui, c'est une vocation, un sacerdoce car « *le service de la langue française a ceci de commun avec la religion qu'il n'est pas nécessaire d'y réussir pour s'y consacrer, ni d'y briller pour s'y plaire* », disait plaisamment Gabriel de Broglie, de l'Académie française. ■

NOTE

Luc Labelle, *Les mots pour le traduire*, Luc Labelle éditeur, 3^e édition, 2007.



Pas d'accent sur les sigles

Jacques Desrosiers ■

Q. Il y a mésentente dans mon service au sujet de l'écriture des sigles. On se demande ici s'il faut mettre l'accent ou non. Tout le monde a son opinion sur ce sujet.

R. Certains persistent à accentuer les sigles, avec des effets plus ou moins heureux. J'ai vu récemment un texte où il était question dans la même phrase de l'ALENA (Accord de libre-échange nord-américain), de l'ALÉCC (Accord de libre-échange Canada-Chili) et de l'ALÉCCR (Accord de libre-échange Canada-Costa Rica). Ce n'était pas très élégant — une manière d'afficher en filigrane dans le texte les éternels désaccords sur des points de langue mineurs.

Le traducteur avait été fidèle aux sigles officiels de ces organismes. Notre Office national de l'énergie fait la même chose : il a apparemment adopté comme sigle français ONÉ. Mais ce faisant, ces organismes s'écartent de l'usage suivi dans l'ensemble de la francophonie. Le *Code de rédaction interinstitutionnelle* de l'Union européenne en a même fait une règle dans son chapitre consacré aux sigles :

Les règles adoptées sont les suivantes :

- jusqu'à cinq lettres (pour tout sigle et tout acronyme, y compris les noms de programme), tout en capitales, **sans points ni accents**, sous réserve des exceptions :

CEE
COST
FEDER
FEOGA

- avec six lettres et plus, capitale initiale suivie de minuscules (sauf si cela ne se prononce pas), **sans points ni accents**, sous réserve des exceptions :

Cnuced
Soroutran
Unesco

(Remarquez en passant qu'aucune des exceptions évoquées ne concerne les accents.)

Les correcteurs du journal *Le Monde* se réfèrent eux-mêmes à ce document. La règle est énoncée dans *Le français au bureau* et par l'Office québécois de la langue française.

Elle est reprise à de nombreux endroits, comme sur le site de l'Université du Québec en Outaouais ou le site de linguistique de l'Université Lumière Lyon (« Les capitales des sigles ne sont, dans l'usage actuel, pas accentuées »).

La confusion s'explique de plusieurs façons. D'abord, on accentue en général les majuscules, par exemple pour ne pas tartiner nos rôties avec du BEURRE SALE. On accentue aussi les abréviations comme É.-U. ou Î.-P.-É. Mais les sigles sont des entités différentes : ils ont une grande autonomie par rapport aux noms qu'ils représentent ou que, dans certains cas, ils remplacent carrément.

Les acronymes aussi causent de la confusion. Lorsqu'un sigle se prononce comme un nom au lieu d'être épilé, on a tendance à l'accentuer. Mais cela est surtout vrai des acronymes qui deviennent des noms communs, comme *cérep*. Dans les autres cas, c'est loin d'être l'usage. Le sigle de l'Institut national de la statistique et des études économiques en France s'écrit INSEE ou Insee, jamais Insée. De même c'est une erreur d'écrire REÉR ou REÈR au lieu de REER. Voyez ici l'autonomie du sigle : le premier E (« enregistré ») se prononce « é », le second (« épargne ») se prononce « è ».

Quatrième source de confusion, certains sigles se coiffent d'un accent pour des raisons très particulières. C'est le cas de UQÂM. Mais c'est là une astuce de marketing, une fioriture graphique destinée à attirer l'attention. Sur le site même de l'UQAM, on lit bien :

L'acronyme UQAM coiffé de l'accent grave est la signature promotionnelle de l'Université du Québec à Montréal. Il s'agit donc d'un logo et non d'une règle d'écriture. Ainsi, lorsque l'acronyme UQAM est utilisé dans des textes courants, il doit être écrit sans accent.

Le chroniqueur Paul Roux de *La Presse* a mentionné, sur son blogue « Les amoureux du français » le 1^{er} mars dernier, l'accent indispensable du sigle ASSÉ de l'Association pour une solidarité syndicale étudiante, qui parle beaucoup plus fort ainsi.

Ce sont là des exceptions. Les autres organismes n'ont pas besoin de cet accent. Le plus simple est de suivre la règle générale, plutôt que de décorer les sigles avec des accents

qui détonneront toujours sur l'usage le plus répandu. Peut-être le meilleur moyen de prévenir toute hésitation est de retenir certains sigles très connus, comme REER ou OCDE (Organisation de coopération et de développement économiques), qui peuvent servir d'aide-mémoire.

LA SOLUTION

Q. *Les points de vue divergent quant à l'emploi du verbe « solutionner » dans les différents ouvrages de référence que j'ai consultés. De plus, on me l'a corrigé dans un texte destiné à des jeunes de première secondaire en le qualifiant d'anglicisme. Encore une fois, je n'ai trouvé aucune trace d'anglais dans ce verbe courant. Qu'en est-il au juste?*

R. De prime abord les ouvrages sont de votre côté. Le mot est donné sans réserve dans le *Trésor de la langue française*, dans le *Grand dictionnaire encyclopédique Larousse* et dans le *Hachette*. C'est déjà beaucoup. En outre, il est tellement incrusté dans l'usage que je ne peux imaginer qu'il disparaîtra (ou que les puristes réussiront à le faire disparaître). Sa popularité serait attribuable au fait que beaucoup de gens ont de la difficulté à conjuguer *résoudre*, qui est un verbe irrégulier : *elle solutionnait tous les problèmes* vient plus aisément qu'*elle résolvait tous les problèmes*.

Je ne crois pas que ce soit un anglicisme. Il n'existe pas de verbe « to solution » dans l'anglais régulier. Voir dans *solutionner* un calque de « to solve », qui est courant, m'apparaît un peu tiré par les cheveux. Le *Trésor* donne de vieux exemples, comme celui-ci de l'écrivain Paul Morand, qu'on pourrait difficilement accuser de calquer l'anglais :

En résumé, tout cela ne satisfait pas complètement l'esprit, et surtout ne résout pas la question principale, celle de la place du virus dans l'évolution, que l'hypothèse du parasitisme évidemment solutionnerait.

On aurait pu vous donner d'autres raisons. Certains reprochent au mot d'appartenir à un registre de langue familier ou au français parlé. Une autre raison est que bien

des gens ne l'aiment pas. Les deux dictionnaires phares du français, le *Petit Larousse* et le *Petit Robert*, jusque dans leurs dernières éditions, indiquent que son emploi est « critiqué ». Une telle réserve est parfois suffisante pour nous faire hésiter à employer un mot dans certains contextes.

Tout dépend en effet de la destination du texte. Votre document s'adressait à des élèves du secondaire. Qui sait, votre client pourrait craindre que des enseignants, des élèves, des parents viennent signaler que les deux dictionnaires les plus réputés du français déconseillent l'emploi de ce verbe. Il serait sans doute prudent aussi de l'éviter dans un texte prestigieux. L'idée dans de tels cas est de ne pas s'exposer à la critique. Dans tout autre contexte, libre à l'auteur ou au traducteur d'aller de l'avant.

Lorsqu'il y a un tel flottement dans les ouvrages, la question n'est pas tant de déterminer si le mot est une faute ou non, chacun pouvant invoquer l'ouvrage qu'il veut, que de décider s'il est acceptable au niveau de langue visé ou pour le public auquel on s'adresse. Sauf dans le genre de textes que j'ai mentionnés, je l'emploierais volontiers, prêt à mettre sous les yeux des sceptiques les citations du *Trésor*, ne serait-ce que pour éviter une répétition de *résoudre*, comme dans la phrase de Paul Morand.

On peut penser que le mot a de bonnes chances de survivre parce qu'il est construit sur un modèle éprouvé, comme *clôturer*, *démissionner* ou *sélectionner*, tous dérivés des noms correspondants. Mais, comme vous le savez sans doute, certains autres verbes formés de cette manière, comme *contacter*, sont encore critiqués. ■



Traduire le monde

André Racicot

Êtes-vous international?

La question peut sembler saugrenue, mais elle se pose pourtant. Sous l'influence de l'anglais, semble-t-il, le mot *international* est employé un peu à tort et à travers. Bref, le sens en a été infléchi, du moins par rapport à ce que disent les dictionnaires.

Commençons par quelques expressions correctes : *une conférence internationale*; *une organisation internationale*; *le droit international*; *les relations internationales*; *le développement international*. Dans tous ces cas, le mot en question a bien le sens que lui attribuent les dictionnaires. Par exemple le *Robert* : « Qui a lieu, qui se fait de nation à nation, entre plusieurs nations; qui concerne les rapports des nations entre elles. »

On remarquera que les ministères qui se chargent des relations avec les autres pays s'appellent généralement *ministère des Affaires étrangères*, et non *internationales*. Le Québec a pourtant un *ministère des Relations internationales*, mais cette appellation s'explique par le fait qu'il n'est pas un État souverain. Certes, le Mexique a un *secrétariat aux Relations extérieures*, mais cet exemple a plutôt valeur d'exception.

Jusqu'ici, tout va bien. Abordons maintenant la question de la politique internationale. Il s'agit des relations politiques entre les divers États de la planète. Pourtant, on ne dit pas que le Canada ou la France a une politique internationale, mais plutôt une politique étrangère. Voilà qui nous

amène sur une piste intéressante. Le mot *étranger* peut donc remplacer *international* lorsque ce dernier ne convient pas.

Il est indispensable d'avoir un mot de substitution pour *international*. Bon nombre d'expressions dans lesquelles il est utilisé sont franchement douteuses : *Une aérogare distincte est affectée aux vols internationaux. Les arrivées de voyageurs internationaux sont scrutées par les services de sécurité. L'Université McGill accueille de nombreux étudiants internationaux. L'enlèvement international d'enfants.*

On voit tout de suite l'ombre de l'anglais se profiler derrière ces expressions. *International flights, international arrivals, international students, international abductions of children.* Pourtant, la définition anglaise d'*international* dans le *Canadian Oxford* ressemble étrangement à celle du français : « Existing, involving or carried on between two or more nations ». Bien sûr on pourra arguer que la langue de Shakespeare est plus souple que celle de Molière quant à l'adaptation du vocabulaire. Il n'en demeure pas moins que ces expressions, traduites directement en français, sans reformulation, m'apparaissent douteuses.

J'ai eu le grand plaisir d'étudier à l'Université de Bonn. Certains auraient dit que je faisais partie des étudiants internationaux de cette institution. À mon avis c'est absurde. Je n'ai jamais été international de ma vie : j'étais tout simplement un étudiant *étranger*. À ce que je sache, le fait de détenir un passeport canadien ne me confère aucun statut d'ordre international.

Par contre, il est courant dans les aéroports de parler des vols internationaux à un point tel que nous n'imaginons plus de dire tout simplement *les vols vers l'étranger*. Et pourtant n'est-ce pas ce dont il s'agit vraiment? Bien sûr, on pourrait dire à la rigueur qu'il s'agit de vols internationaux puisqu'ils se font entre plusieurs nations. Mais est-ce vraiment être puriste que de rechercher une expression plus juste, moins servile?

Le recours au mot *international* peut aussi être le fruit d'une ellipse. La *réaction internationale* à une crise n'est au fond rien d'autre que la réaction de la communauté internationale. Certains crieront à l'adjectivité, tandis que d'autres y verront une tournure parfaitement acceptable. C'est un peu la même chose quand on parle de l'*opinion internationale*.

Il est donc clair qu'un certain laxisme règne. Le sens d'*international* est étiré dans tous les sens et si certaines expressions peuvent être acceptées au nom de l'économie, il est des cas où le sens même du mot est carrément faussé. Des rectifications s'imposent alors et il ne faut surtout pas hésiter à remettre les pendules (internationales) à l'heure. ■

El Rincón Español

Elisa Paolletti ■

Vo lume 4/3 • Sep embre/Septemb r 2007

Terminología sobre los refugiados

Dentro del campo de la Seguridad Nacional y Defensa de Fronteras, al que hicieron alusión los artículos que publicamos sobre fronteras inteligentes y pasaportes, se incluye la terminología relativa a los refugiados.

Los **refugiados** son personas que se desplazan por diversos motivos, entre ellos porque huyen de zonas de conflicto y violencia o porque buscan un lugar donde se respeten sus derechos. Las personas que han abandonado sus hogares sin cruzar ninguna frontera internacional reciben la denominación de **desplazados internos**.

La **Convención sobre el Estatuto de los Refugiados** (Convención de 1951) contiene disposiciones que definen quién es refugiado, divididas en tres partes. La primera es la parte de las **cláusulas de inclusión**, que “establecen los criterios a que debe responder una persona para ser considerada refugiado”. La segunda contiene las **cláusulas de cesación**, que enuncian las condiciones bajo las cuales un refugiado deja de serlo. Por ejemplo, la condición de refugiado cesará si la persona que había sido considerada como refugiada acepta voluntariamente la protección de su país de nacionalidad, si ha adquirido una nueva nacionalidad y goza de la protección del país que se la otorgó o si desaparecen las razones por las cuales se había convertido en refugiada. La tercera parte consta de las **cláusulas de exclusión**. Éstas se refieren a las personas a las que, por ciertas excepciones, no se les puede otorgar la condición de refugiadas. Por ejemplo, quedarán excluidas aquellas personas que ya se encuentren bajo la protección o asistencia de un órgano u organismo de las Naciones Unidas que no sea el Alto Comisionado de las Naciones Unidas para los Refugiados (ACNUR), o las que se considere que no necesitan protección internacional, o las que no la merezcan, como aquellas que hayan cometido delitos comunes graves, contra la paz o contra la humanidad. En estas últimas circunstancias, supongamos que a una persona se le reconoce la condición

de refugiada y luego se tiene conocimiento de que había cometido delitos que la habrían excluido. En tal caso, se revocará la decisión ya tomada y dejará de ser refugiada.

Es oportuno tratar ahora la distinción entre la **cesación del asilo** y la **revocación del asilo**. De forma similar a lo que sucede cuando se aplican las cláusulas de cesación, si el refugiado decide *motu proprio* retomar la protección de su país de nacionalidad, o si vuelve a adquirir la nacionalidad que tenía anteriormente, u obtiene una nueva y goza de la protección del país que se la otorgó, las autoridades del país de asilo solicitarán la cesación de dicho asilo. En cambio, si esas mismas autoridades comprueban que la persona a la que se le concedió el asilo lo obtuvo mediante declaraciones o documentos falsos, el asilo le será revocado.

Existen otros grupos de términos relativos a los refugiados que conviene explicar en detalle ya que pueden prestarse a confusión cuando la diferencia entre ellos no queda clara.

Así encontramos **país de origen**, de **nacionalidad** y de procedencia. El primer término se refiere al país de nacimiento; el segundo, a aquel cuya nacionalidad se posee y, el tercero, al último país de donde se proviene. Esta distinción será realmente pertinente a la hora de decidir el **primer país de asilo** o el **país tercero seguro**. El primer país de asilo es el país donde un solicitante de asilo recibe protección internacional como solicitante de asilo o como refugiado. A su vez, el país tercero seguro es aquel país donde la persona en cuestión podría haber solicitado asilo y donde estuvo presente físicamente antes de llegar al país donde busca asilo. Por ejemplo, si un solicitante de asilo llega a Canadá habiendo pasado antes por Estados Unidos, Estados Unidos sería el país tercero seguro con respecto a Canadá y es allí donde dicho solicitante debería haber pedido asilo en primer lugar.

En la frontera, los agentes de inmigración recibirán la solicitud de asilo de la persona que busca protección. Puede producirse un **rechazo en frontera** cuando se deniega al solicitante la entrada a un posible **país de acogida**, posiblemente porque no cumple con los requisitos o porque ya

había sido expulsado. Dependiendo de las circunstancias, ese rechazo podría constituir una **devolución** o **refoulement**, porque se estaría devolviendo a la persona que solicita asilo a un Estado donde podría sufrir persecución. Se violaría así el **principio de no devolución** o **de non-refoulement**: los Estados, partes o no de la Convención de 1951, tienen la obligación de respetar dicho principio y, en virtud de él, no podrán expulsar o devolver a un solicitante de asilo a las fronteras de territorios en los que su vida o libertad estén amenazadas.

Con respecto a la salida del solicitante del territorio donde buscaba protección, existen otros términos relacionados que es preciso diferenciar. Varios son propios de la **Ley de inmigración y protección de refugiados** de Canadá. La **orden de expulsión** engloba a otras tres: la **orden de salida obligatoria**, que exige que la persona deje el territorio canadiense en un plazo de treinta días a partir de su entrada en vigor; la **orden de exclusión**, por la cual la persona no podrá retornar a Canadá antes de que se haya cumplido un año de su partida, y la **orden de deportación**, que prohíbe a la persona volver a Canadá de por vida. Al emplear esta terminología, se debe tener mucho cuidado en no caer en la trampa de los cognados. Por ejemplo, en los documentos canadienses que se traduzcan al español, *removal*, en inglés, o *renvoi*, en francés, equivaldrán al término español **expulsión**, mientras que en inglés *deportation* equivaldrá a *expulsion* en francés y, en español, a **deportación**.

Puede presentarse aún más confusión porque las diferentes instituciones usan estos términos con matices distintos o son términos polisémicos dentro del mismo campo, lo que complica su distinción. Por citar un caso, el ACNUR tiene su propio tesoro de términos relativos a los refugiados² que no siempre coincide con los conceptos que representan esos mismos términos en el contexto canadiense o en la legislación de países en que el español es un idioma oficial. Para ilustrar esta situación, tomemos el caso de “devolución”, que para algunos autores españoles significa “obligación de volver al otro lado de la frontera de quienes la han atravesado o intentado atravesar sin reunir los requisitos

establecidos”³, mientras que para el ACNUR es la “circunstancia en que una persona es devuelta a las fronteras de un territorio donde puede ser perseguida o trasladada a otro territorio en el que corre el riesgo de ser perseguida”⁴. La primera definición puede incluir a los inmigrantes ilegales mientras que la segunda hace estricta referencia a personas que pueden considerarse refugiadas. Podemos citar también el caso de “expulsión”, que el ACNUR define como “derecho de un Estado de sacar por la fuerza a un extranjero de su territorio”⁵ y que en Canadá se aplica mediante las órdenes de salida obligatoria, de exclusión o de deportación, con diferentes consecuencias, como se explica más arriba. En España, la expulsión “llevará consigo la prohibición de entrada en territorio español por un período mínimo de tres años y máximo de diez”⁶. Aunque parezca una perogrullada, la conclusión es que el contexto dictará el sentido que se le dé al término.

A continuación, presentamos una lista que incluye los términos resaltados, con sus equivalentes en inglés y francés. En TERMIUM®, la base de datos terminológicos y lingüísticos del Gobierno de Canadá, se encuentran las fichas terminológicas con definiciones, contextos u observaciones que ayudarán a distinguir los matices entre conceptos relacionados. ■

Véase la lista trilingüe en la página siguiente.

cessation clause	clause relative à la perte du statut (n.f.)	cláusula de cesación (f.)
cessation of refugee protection	perte de l'asile (n.f.)	cesación del asilo (f.)
conditional departure order	mesure d'interdiction de séjour conditionnelle (n.f.)	orden de salida obligatoria condicional (f.)
country of first asylum	pays de premier asile (n.m.)	primer país de asilo (m.)
country of nationality	pays de nationalité (n.m.)	país de nacionalidad (m.)
country of origin	pays d'origine (n.m.)	país de origen (m.)
departure order	mesure d'interdiction de séjour (n.f.)	orden de salida obligatoria (f.)
deportation	expulsion (n.f.)	deportación (f.)
deportation order	mesure d'expulsion (n.f.)	orden de deportación (f.)
exclusion clause	clause d'exclusion (n.f.)	cláusula de exclusión (f.)
exclusion order	mesure d'exclusion (n.f.)	orden de exclusión (f.)
Immigration and Refugee Protection Act	Loi sur l'immigration et la protection des réfugiés (n.f.)	Ley de inmigración y protección de refugiados (f.)
inclusion clause	clause d'inclusion (n.f.)	cláusula de inclusión (f.)
internally displaced person; IDP	personne déplacée (n.f.)	desplazado interno (m.)
non-refoulement principle	principe de non-refoulement (n.m.)	principio de no devolución (m.); principio de <i>non-refoulement</i> (m.)
receiving country; host country	pays d'accueil (n.m.); pays hôte (n.m.)	país receptor (m.); país de acogida (m.)
refoulement	refoulement (n.m.)	devolución (f.); <i>refoulement</i> (m.)
refugee	réfugié (n.m.)	refugiado (m.)
refugee-producing country; source country	pays source de réfugiés (n.m.)	país del que proceden refugiados (m.)

rejection at the border	rejet à la frontière (n.m.)	rechazo en frontera (m.)
removal	renvoi (n.m.)	expulsión (f.)
removal order	mesure de renvoi (n.f.)	orden de expulsión (f.)
repatriate (n.)	rapatrié (n.m.)	repatriado (m.)
safe haven	asile (n.m.)	lugar seguro (m.)
safe third country	tiers pays sûr (n.m.)	país tercero seguro (m.)
sponsor (n.)	répondant (n.m.)	patrocinador (m.)
sponsored applicant	réquérant parrainé (n.m.)	solicitante patrocinado (m.)
sponsorship requirements	conditions de parrainage (n.f.)	requisitos de patrocinio (m.)
stateless person	apatride (n.m./n.f.)	apátrida (m./f.)
stay of a removal order	sursis à la mesure de renvoi (n.m.)	suspensión de la orden de expulsión (f.)
termination of consideration of claim; suspension of consideration of claim	interruption de l'étude de la demande d'asile (n.f.)	suspensión del estudio de la solicitud de asilo (f.); terminación del estudio de la solicitud de asilo (f.)
unaccompanied minor	mineur non accompagné (n.m.)	menor no acompañado (m.)
undertaking relating to sponsorship	engagement de parrainage (n.m.)	compromiso de patrocinio (m.)
United Nations Convention Relating to the Status of Refugees	Convention relative au statut des réfugiés (n.f.)	Convención sobre el Estatuto de los Refugiados (f.)
United Nations High Commissioner for Refugees; UNHCR	Haut Commissaire des Nations Unies pour les réfugiés (n.m.); HCNUR (n.m.)	Alto Comisionado de las Naciones Unidas para los Refugiados (m.); ACNUR (m.)
voluntary departure	départ volontaire (n.m.)	salida voluntaria (f.)
withdrawal of claim	renonciation à une réclamation (n.f.)	retirada de la solicitud de asilo (f.)

NOTAS

Alto Comisionado de las Naciones Unidas para los Refugiados. Manual de Procedimientos y Criterios para Determinar la Condición de Refugiado en virtud de la Convención de 1951. [www.acnur.org/paginas/index.php?id_pag=4359&id_sec=23] (20070531).

Alto Comisionado de las Naciones Unidas para los Refugiados. International Thesaurus of Refugee Terminology. [www.refugeethesaurus.org/hms/home.php?publiclogin=1] (20070611).

ESLEE. Vocabulario Terminológico de las Migraciones. [www.eslee.org/migraciones.php?glosario=migraciones] (20070531).

Alto Comisionado de las Naciones Unidas para los Refugiados. Glosario de términos claves relativos a la protección internacional de los refugiados. [www.acnur.org/biblioteca/pdf/2256.pdf] (20070531).

Juan Manuel Campo Cabal. Expulsiones, devoluciones y retorno. [www.madrepatria.org/paginaweb/paginas/expuldevolcretorno.htm] (20070608).



Wordsleuth

Katherine Barber ■

Games Canadians Play

Anyone for a game of *burbee*? We at the *Canadian Oxford Dictionary* have been keeping an eye out for this word since June 1993 (only a year after we started work on the dictionary), when I first saw it in my local newspaper, the *Beach Metro Community News* (serving southeast Toronto). It's another name for a game called *wall ball*, a variety of baseball played in a schoolyard with a tennis ball. Try as we may, we cannot find evidence of this outside east-end Toronto and Scarborough. People have phoned me at the dictionary department, asked me about it at talks, and e-mailed me. But, when queried about where they are from, they always mention somewhere east of the Don River. I even eavesdropped on two guys who were talking about *burbee* on the subway near my house. Not in the least influenced by the fact that one of them was quite the hunk, I was tempted to ask them where they were from (dictionary field research is such a chore sometimes!), but was deterred by the thought that they would consider "Hello, I'm a lexicographer . . ." the world's lamest opening line! If any of the readers of *Language Update* are familiar with this word from further afield (heck, we'd be happy if we could even get it over the Don into downtown, or east of the Rouge River into Pickering!), please let us know (dictionary.ca@oup.com), because we cannot enter it in the *Canadian Oxford Dictionary* if it is such a localism.

Names for games do seem to vary quite a bit geographically. For instance, the beloved childhood game of knocking on someone's door or ringing their doorbell and running away before it is answered is known as *nicky nicky nine doors* in Ontario and BC but *knock down ginger* or *knock a door ginger* or *knock on ginger* in the Prairies. (It is also variously known as *ring and run* or *ding dong ditch* and by many other terms used also in the US.)

Speaking of children going door to door, though this time more politely, brings us to the prairie custom of shouting "Halloween apples!" (with a distinctive lilt) instead of "Trick or treat!" when approaching candy-dispensing residences.

Another prairie pastime for children is the dangerous one of clinging on to a car's rear bumper on a snowy or icy road so as to be pulled along by the car. This is called *bumper shining*. In southwestern Ontario, the practice is called *shagging*, for reasons that are obscure but not in any way related to the British "fornication" sense of *shagging*.

At least we hope not. But speaking of shagging does bring us to the more adult pastime of sex, and the uniquely Canadian words associated with them. Did you know that the word *avails* (as in "living off the avails of prostitution") to mean "proceeds or profits" is obsolete in other varieties of English?

But not only do we Canadians use it in the legal catchphrase I just mentioned, we also use it more generally, as in "Business continues to live off the avails of government largesse in the form of grants and subsidies" (*National Post*, 23 May 2001, p. 38). We are sure no prostitution is involved! Another legal sex-related term that has died out in other varieties of English is the *common bawdy house*. It has such a Shakespearean ring to it.

Gambling and card playing are other adult distractions for which we have our own words. The *exactor* (a bet on the first- and second-place finishers in a horse race, specifying their order of finish) and *triactor* (a bet on the first three finishers specifying their order) are wagers you can make only at a Canadian horse track. Quebec has its own gambling game, *barbotte*, similar to craps but played with three dice (and illegal, as an official of the Casino de Montréal insisted repeatedly to me, as if that meant it didn't exist).

Saskatchewan and Cape Breton have their own card games, *kaiser* (based on whist) and *tarabish* (based on bridge) respectively. And no discussion of Canadian games would be complete without mentioning that classic Canadian summer cottage diversion, *crokinole*. The word comes from the French *croquignole*, meaning a flick or flip, describing the flick of the fingers that propels the wooden discs across the board.

In Canada, it's all just fun and games. ■





Carnet techno Tech Files

André Guyon

Translation: Andrée Cybèle Bilinski

Volume 4/3 • Septembre/September 2007

Word : deux (ou trois ou quatre) tables des matières dans un seul document

Votre client vous envoie un document Word, et il vous demande de placer la traduction en français à la suite de l'anglais. Vous lui faites remarquer qu'il y a une table des matières dans son document, et qu'une seule table des matières pour les deux langues, c'est moche.

Il est bien d'accord, mais ne voit vraiment pas comment vous pourriez bien faire deux tables des matières. Vous lui répondez qu'il n'y a aucun souci, puisque vous venez de lire un bon article sur le sujet dans une publication de prestige...

Pour y arriver, quand votre traduction est terminée, il suffit de deux ou trois clics de souris¹.

SIX ÉTAPES POUR DEUX TABLES

- 1 Vous copiez l'ensemble du texte, moins la table des matières, puis vous le collez à la fin.
- 2 Vous faites votre traduction sur la deuxième partie, sans vous soucier de la première.
- 3 Vous insérez des signets précisant les limites de chaque partie.
- 4 Vous modifiez le code de champ de la première partie.
- 5 Vous copiez le code de champ de la première partie au début de la deuxième.
- 6 Vous modifiez le code de champ de la deuxième partie.

Reprenons tout ça étape par étape à partir de la troisième. Je présume que le copier et coller ne pose de problème à personne.

Pour insérer un signet, sélectionnez la partie source du texte (le texte de départ).

- a. Allez au menu **Insertion** et choisissez l'option **Signet**.
- b. Donnez un nom significatif, par exemple **Source**, au signet.
- c. Faites de même avec la partie cible (le texte d'arrivée) du texte.

Word: Two (or Three or Four) Tables of Contents in a Single Document

Your client sends you a Word document and asks you to insert the English translation after the French text. You point out to the client that the document includes a table of contents, and that one table of contents for the two languages is pretty shabby.

He agrees, but does not see how you can create two tables of contents. You answer that there's no problem, because you have just read a good article about this in a leading magazine...

Once your translation is complete, it is merely a matter of two or three clicks of the mouse.¹

SIX STEPS TO CREATING TWO TABLES

- 1 Copy the entire text, except the table of contents, and paste it at the end of the document.
- 2 Do your translation by typing over the copied portion.
- 3 Insert bookmarks to indicate each section's boundaries.
- 4 Change the field code of the first section.
- 5 Copy the field code of the first section to the start of the second section.
- 6 Change the field code of the second section.

Let's take it one step at a time, beginning with step 3. I am assuming that copying and pasting presents no difficulties for anyone.

To insert a bookmark, select the source part of the text.

- a. From the **Insert** menu, select **Bookmark**.
- b. Give your bookmark a meaningful name, such as **Source**.
- c. Repeat this for the target part of the text. I suggest calling this bookmark **Target**. Note that the name of a bookmark cannot contain spaces.

Je suggère **Cible** comme nom de signet. Attention, le nom d'un signet ne peut pas contenir d'espace.

Pour sélectionner la table des matières et voir le code de champ, cliquez avant ou après la table des matières, mais non dessus (le fond ne doit pas être gris). La table dans l'exemple ci-dessous n'est pas sélectionnée :

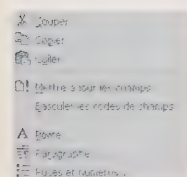
Table des matières¶	
1. → BESOIN.....	3¶
1.1. → Mission du Bureau de la traduction.....	3¶
1.2. → Définition.....	3¶
2. → INFORMATION-CONTEXTUELLE.....	4¶
2.1. → Information relative aux données géographiques.....	4¶

Dans l'exemple ci-dessous, elle est sélectionnée.

Table des matières¶	
1. → BESOIN.....	3¶
1.1. → Mission du Bureau de la traduction.....	3¶
1.2. → Définition.....	3¶
2. → INFORMATION-CONTEXTUELLE.....	4¶
2.1. → Information relative aux données géographiques.....	4¶

Faites un **clic droit** dans la marge gauche. Autrement dit, cliquez avec le bouton de droite dans la marge gauche de la table. Si vous avez une souris de gaucher, c'est avec le bouton de gauche que vous obtenez le résultat voulu.

Le menu contextuel qui apparaît vous propose une option **Basculer les codes de champs**.



La table va se réduire au champ qui la produit :

Table des matières¶	
---------------------	--

Dans ce champ, il y a des paramètres précédés d'une oblique inverse. Nous allons ajouter un paramètre, qui peut être placé avant ou après les autres.

{TOC\O-1-5\B-SOURCE\H-VZ}

To select the table of contents and see the field code, click before or after the table of contents, not on it (the background should not be grey). The table in the example below is not selected:

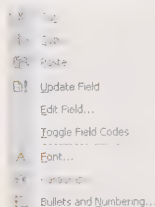
1. → REQUIREMENT.....	4¶
1.1. → Mission of the Translation Bureau.....	4¶
1.2. → Definition.....	4¶
2. → BACKGROUND INFORMATION.....	5¶
2.1. → Information related to geographical data.....	5¶

In the following example, the table is selected:

1. → REQUIREMENT.....	4¶
1.1. → Mission of the Translation Bureau.....	4¶
1.2. → Definition.....	4¶
2. → BACKGROUND INFORMATION.....	5¶
2.1. → Information related to geographical data.....	5¶

Right-click in the left margin. In other words, place your cursor in the table's left-hand margin, and click the right mouse button. If you have a mouse for left-handed users, use the left button of your mouse.

The pop-up menu that appears contains a **Toggle Field Codes** option.



The table will collapse to the field used to create it.

Table of Contents¶	
--------------------	--

In this field, there are parameters preceded by a backslash. We will add a parameter, which can be placed before or after the others.

{TOC\O-1-5\B-SOURCE\H-VZ}

In the example above, I have added the parameter B, which specifies that the table of contents will be limited to the text defined by the bookmark named **SOURCE**.

Ci-dessus, j'ai ajouté le paramètre B, qui précise que la table des matières sera limitée au contenu délimité par le signet **SOURCE**.

Il me reste alors à copier ce champ à l'endroit où je vais insérer la table des matières du texte cible, et à remplacer le mot **SOURCE** du champ par le mot **CIBLE**.

Voilà, votre client sera enchanté du résultat. ■

Suite de la page 20

Il serait peut-être opportun, la prochaine fois que vous aurez un texte à traduire, de vous interroger sur votre utilisation du dictionnaire.

- a) Ne devrais-je pas le consulter plus souvent? Ne pas le faire, c'est m'imaginer que mes propres connaissances sont irréprochables...
- b) Si j'y trouve ce que je cherche, dois-je le tenir pour certain? Répondre par l'affirmative, c'est m'imaginer que l'ouvrage est parfait. C'est aussi m'imaginer que tout dictionnaire fournit la même réponse. Répondre par la négative, c'est me condamner à devoir faire encore plus de recherches, mais ces dernières en valent peut-être le coup.
- c) Si je n'y trouve pas le mot que je cherche, dois-je me priver de l'utiliser? Le faire, c'est recourir à la solution facile. Ce n'est toutefois pas nécessairement la bonne solution.
- d) Se pourrait-il que la réponse à ma question se trouve dans un autre dictionnaire que celui que je consulte? Combien de dictionnaires trônent sur mes rayons de bibliothèque? Un seul dans chaque langue? Est-ce vraiment suffisant? Poser la question, c'est y répondre.

Même si les dictionnaires, ou tout autre ouvrage de référence, ne sont pas la Bible, il ne faut pas pour autant les jeter à la poubelle. Bien au contraire. Il faut les consulter, mais pour ce qu'ils sont : des œuvres humaines, donc imparfaites. Et bien les utiliser, cela veut dire les lire avec un esprit critique. ■

All I have to do now is copy this field to where I want to insert the target text's table of contents, and replace the word **SOURCE** in the field with the word **TARGET**.

Voilà! Your client will be thrilled with the result. ■

NOTES

- ¹ Le Robert & Collins Super Senior, Paris, Dictionnaires Le Robert, 1995.
 - ² M. Rouleau, « Qu'attendre d'un dictionnaire bilingue? Le cas du « Gladstone », dictionnaire médical (anglais-français) », *Panace*, Vol. VI n° 21-22, p. 407-428, 2005.
 - J. Hanse, *Pour l'harmonisation orthographique des dictionnaires*, Paris, CILF, 1988.
 - ⁴ M.-É de Villers, *Multidictionnaire de la langue française*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, 1997.
 - ⁵ Il l'était déjà dans l'édition de 1977.
 - ⁶ Le Petit Larousse de l'an 2000, grand format, Paris, Larousse/HER, 1999.
 - ⁷ A. Manuila et L., P. Lewalle et M. Nicoulin, *Dictionnaire médical*, 8^e éd., Paris, 1999.
 - S. Kernbaum, *Dictionnaire de médecine Flammarion*, 6^e éd., Paris, Flammarion, coll. « Médecine Sciences », 1998.
 - ⁹ M. Garnier, V. J. Delamare et T. Delamare, *Dictionnaire des termes de médecine*, 25^e éd., Paris, Maloine, 1998.
 - ¹⁰ J. Quevauvilliers et A. Fingergut, *Dictionnaire médical*, Paris, Masson, 1999.
 - ¹¹ *TERMIUM[®] Plus*, Bureau de la traduction, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada. GDT : www.olf.gouv.qc.ca/ressources/gdt_bdl2.html.
 - ¹¹ Communication personnelle de H. Favre.
 - G. Dulong, *Dictionnaire des canadianismes*, Septentrion 1989/Larousse Canada 1989.
 - ¹⁵ Merriam Webster Collegiate Dictionary, 10^e édition, Merriam Webster Inc., 1994.
 - M^{me} Paltrow avait pris, dans le même journal, le contre-pied de l'opinion du pédiatre.
 - ¹⁷ M. Rouleau, « Ce n'est pas dans le dictionnaire, ce n'est donc pas... bon ! ou La quête de la bonne préposition dans les ouvrages de référence », *L'Actualité terminologique*, vol. 36, n° 3, p. 14-19, 2003.
 - L.-A. Bélisle, *Dictionnaire Bélisle de la langue française au Canada*, Montréal, Société des Éditions Leland, 1954-1957.
 - Le grand Robert de la langue française, 9 volumes, 2^e édition, Paris, Dictionnaires LE ROBERT, 1991.
 - É. Littré, *Dictionnaire de médecine, de chirurgie, de pharmacie, de l'art vétérinaire et des sciences qui s'y rapportent*, 17^e édition, Paris, Librairie J.-B. Baillière et Fils, 1893.
- Ces deux termes, actuellement interchangeables, servent à désigner la semence enrichie grâce à des techniques modernes, en un type de spermatozoïde (mâle ou femelle), qui sera utilisée pour obtenir, par insémination artificielle, des animaux de sexe désiré. En industrie laitière, ce sera des femelles.

Note

Note de la rédaction

Pour tout problème d'ordre matériel (retard, changement d'adresse, exemplaire manquant, en trop ou défectueux) :

1. Les employés du Bureau de la traduction sont priés de s'adresser au secrétariat de leur service, qui, au besoin, fera part du problème aux Services documentaires :
Téléphone : 819-997-4730 Télécopieur : 819-997-4633
2. Les autres abonnés sont priés de s'adresser aux :
Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Téléphone : 613-941-5995 Télécopieur : 613-954-5779
1-800-635-7943 1-800-565-7757

Les manuscrits, ainsi que toute correspondance relative à la parution des textes, doivent être adressés à :

Martine Racette
L'Actualité langagière
Normalisation terminologique
Bureau de la traduction
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada
Gatineau (Québec) K1A 0S5
Téléphone : 819-243-1217
Télécopieur : 819-243-1217
Internet : martine.racette@tpsgc.gc.ca

Nous rappelons que cette publication est ouverte à tous. Nous acceptons les articles portant sur la traduction, la terminologie, l'interprétation, la rédaction, les industries de la langue et les difficultés de langue en français, en anglais ou en espagnol, dans la mesure où ces articles sont bien documentés et susceptibles d'intéresser nos lecteurs.

Les articles sont soumis à un comité de lecture. Les manuscrits rejetés ne sont pas retournés aux auteurs.

Les opinions exprimées dans *L'Actualité langagière* n'engagent que leurs auteurs.

© Ministre de Travaux publics et Services gouvernementaux Canada 2007

Editor's note

Queries regarding matters such as delays, address changes, and missing, damaged or extra copies should be directed as indicated below:

1. All Translation Bureau members should refer such matters to their unit clerk, who will, if necessary, contact Documentation Services:
Telephone: 819-997-4730 Fax: 819-997-4633
2. Other subscriber queries should be sent to:
Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Telephone: 613-941-5995 Fax: 613-954-5779
1-800-635-7943 1-800-565-7757

Manuscripts and all correspondence relating to the publication of articles should be addressed to:

Martine Racette
Language Update
Terminology Standardization
Translation Bureau
Public Works and Government Services Canada
Gatineau, Quebec K1A 0S5
Telephone: 819-243-1217
Fax: 819-243-1217
Internet: martine.racette@pwgsc.gc.ca

We would like to remind readers that this publication is open to anyone wishing to contribute. We accept articles relating to translation, terminology, interpretation, writing, the language industries and language problems in English, French or Spanish as long as the articles are well documented and of interest to our readers.

Manuscripts are reviewed by a committee. Rejected manuscripts are not returned to the authors.

The Translation Bureau is not responsible for the opinions expressed in *Language Update*.

© Minister of Public Works and Government Services Canada 2007



L'ACTUALITÉ langagière Language UPDATE

L'ACTUALITÉ LANGAGIÈRE, C'EST

- un périodique trimestriel publié par le Bureau de la traduction du Canada et destiné non seulement aux langagiers, mais aussi à tous ceux qui sont appelés à rédiger à l'occasion
- le complément par excellence des autres outils d'aide à la rédaction offerts par le Bureau de la traduction : TERMIUM®, guides, lexiques et vocabulaires, service de consultation terminologique

VOUS Y TROUVEREZ

- des nouvelles de l'industrie langagière
- des renseignements pratiques sur les nouvelles terminologies dans les sphères d'activité gouvernementale
- des solutions aux problèmes de traduction et de rédaction courants
- des trucs du métier
- des chroniques sur l'évolution de l'usage
- des mini-lexiques sur des sujets d'actualité

ABONNEMENTS

Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

RENSEIGNEMENTS SUR LES PRODUITS ET SERVICES DU BUREAU DE LA TRADUCTION

819-997-3300
Bureaudelatraduction@tpsgc.gc.ca
www.bureaudelatraduction.gc.ca

LANGUAGE UPDATE IS

- a quarterly periodical published by the Translation Bureau for language professionals as well as occasional writers
- an excellent source that complements the other Translation Bureau writing tools: TERMIUM®, guides, glossaries and vocabularies, and the terminology reference service

IN IT YOU WILL FIND

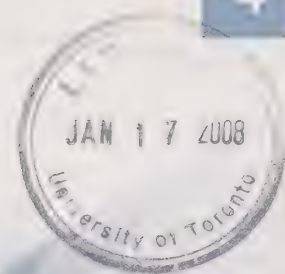
- news from the language industry
- practical information on new terms used in government-related fields of activity
- solutions to common translation and usage problems
- tricks of the trade
- articles on changing usage
- miniglossaries in fields of current interest

SUBSCRIPTIONS

Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

INFORMATION ON TRANSLATION BUREAU PRODUCTS AND SERVICES

819-997-3300
TranslationBureau@pwgsc.gc.ca
www.translationbureau.gc.ca

CA1
SS215
-A18

DÉCEMBRE / DECEMBER 2007

L'Actualité langagière



Language Update

- Table ronde sur la terminologie : une réflexion sur l'avenir de la profession / Terminology Round Table: Thoughts on the Future of the Profession
- Nos voisins les « États-Uniens »?
- Comment traduire l'expression *safe and secure* ?
- Langue claire et simple : évaluer l'utilisabilité des documents / Plain Language: Evaluating Document Usability
- Madame la sénatrice?

- Dubious Agreement (Part II)
- *Endosser*, un verbe qui se porte bien
- Les adresses à l'étranger
- Las Abreviaciones
- Pratique : Savez-vous trouver un document sur votre disque dur? / Practice: Do You Know How to Find a Document on Your Hard Drive?
- Loyalists to Loonies: A Very Short History of Canadian English

Nos collaborateurs Our Contributors

Volume 4/4 • Décembre/Décembre 2007

Directeur/Director
Gabriel Huard, trad. a.

Rédactrice en chef/Editor
Martine Racette, trad. a.

**Rédacteur en chef adjoint/
Assistant Editor**
Jacques Desrosiers

**Comité de lecture/
Review Committee**
Denise Cyr

Lynn Du Puytison
Shirley Hockin
Ormand Lemieux
Frédérin Leroux fils
Bruno Lobrichon
Rafael Solís

**Conception graphique/
Graphic design**
kaboom.ca

L'Actualité langagière est publiée quatre fois l'an par le Bureau de la traduction, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada. www.bureaudelatraduction.gc.ca
Language Update is published four times a year by the Translation Bureau, Public Works and Government Services Canada. www.translationbureau.gc.ca

ISSN 1712-0063

Katherine Barber is editor-in-chief of *The Canadian Oxford Dictionary* and author of *Only in Canada, You Say: A Treasury of Canadian Language*. / **Katherine Barber** est rédactrice en chef du *Canadian Oxford Dictionary* et auteur de *Only in Canada, You Say: A Treasury of Canadian Language*.

Audrey Beauséjour est terminologue dans le domaine agro-alimentaire au Bureau de la traduction. Elle a fait partie du groupe organisateur de la table ronde « De l'université à la terminologie » du Colloque *Terminologie : Approches transdisciplinaires*. / **Audrey Beauséjour** is a terminologist working in the agri-food field at the Translation Bureau. She participated in organizing the round table « De l'université à la terminologie » at the *Terminologie : Approches transdisciplinaires* seminar.

Pierre Biron a publié un dictionnaire de pharmacovigilance en anglais et en français, ainsi qu'un lexique nautique anglais-français; il contribue au lexique du golf sur golf.qc.ca. / **Pierre Biron** has published a dictionary of pharmacovigilance in English and French and an English-French nautical dictionary; he is a contributor to the golf lexicon available in French at golf.qc.ca.

Jacques Desrosiers, évaluateur au Bureau de la traduction, principal coordonnateur de la deuxième édition du *Guide du rédacteur* parue en 1997 et rédacteur en chef adjoint de *L'Actualité langagière*. / **Jacques Desrosiers**, an evaluator with the Translation Bureau, is principal co-ordinator of the second edition of the *Guide du rédacteur*, published in 1997, and assistant editor of *Language Update*.

Jacques Dubé est traducteur aux Documents parlementaires de la Direction de la traduction parlementaire et de l'interprétation, où il est entré en 1990; auparavant, il avait dirigé le Service de traduction de l'ADCI pendant une dizaine d'années. Il est l'auteur du *Lexique analogique* et de quelque 1 400 fiches Termicom. / **Jacques Dubé** has been a translator with the Parliamentary Documents unit of the Interpretation and Parliamentary Translation Directorate since 1990. Before that, he spent 10 years as manager of CIDA's translation unit. He is the author of the *Lexique analogique* and has created some 1,400 Termicom records.

Marc Gouanvic est terminologue au sein de l'équipe de terminologie militaire à la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction. / **Marc Gouanvic** is a terminologist working in the military field at the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate.

André Guyon a étudié en traduction et en informatique avant d'arriver au Bureau de la traduction, où il a contribué à titre d'expert-conseil en technologies langagières à la réalisation de logiciels précieux pour le Bureau. / **André Guyon** studied translation and computer science before coming to the Translation Bureau, where he has acted as a language technologies consultant and helped develop valuable software for the Bureau.

Carolina Herrera, terminologue à la Division du développement professionnel du Bureau de la traduction, fait partie de l'équipe chargée d'actualiser et d'enrichir le contenu espagnol de TERMIUM®. / **Carolina Herrera**, a terminologist on the Translation Bureau's Professional Development Division team, is responsible for updating and enriching the Spanish component of TERMIUM®.

Christine Hug est terminoticienne-conseil à la Division du développement professionnel de la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction. / **Christine Hug** is a senior terminotics specialist in the Professional Development Division of the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate.

Josée Lacroix est terminologue au sein de l'équipe de terminologie militaire à la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction. Elle chapeaute le Comité de la terminologie de la sécurité du Bureau de la traduction et participe à plusieurs autres comités de terminologie de la Défense nationale, de l'OTAN et de Sécurité publique Canada. / **Josée Lacroix** is a terminologist working in the military field at the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate. She heads the Translation Bureau's Security Terminology Committee and participates in various terminology committees at National Defence, NATO and Public Safety Canada.

Frédérin Leroux fils, collaborateur assidu, est un ancien traducteur de la Direction de la traduction parlementaire et de l'interprétation du Bureau de la traduction; il est maintenant à la retraite. / One of our regular contributors, **Frédérin Leroux fils** is a former translator with the Translation Bureau's Interpretation and Parliamentary Translation Directorate; he is now retired.

Heather Matsune is a linguistic adviser on the Translation Bureau's English Linguistic Services team, which is responsible for the *Language Nook of the Government of Canada*. / **Heather Matsune**, conseillère aux Services linguistiques anglais du Bureau de la traduction, fait partie de l'équipe de rédaction du *Language Nook of the Government of Canada*.

Frances Peck is a Vancouver-based writer and editor. She has taught grammar, writing and editing for over two decades for the University of Ottawa, Douglas College, Simon Fraser University and countless government and private sector organizations. / **Frances Peck**, rédactrice et réviseuse, travaille à Vancouver. Elle a enseigné la grammaire, la rédaction et la révision à l'Université d'Ottawa, au Collège Douglas, à l'Université Simon Fraser et dans de nombreux organismes du gouvernement et du secteur privé.

André Racicot, traducteur-conseil du Bureau de la traduction auprès du ministère des Affaires étrangères, diplômé en science politique et polyglotte. Il anime la populaire série d'ateliers *Traduire le monde* au Bureau de la traduction. / A Translation Bureau translator and language adviser with the Department of Foreign Affairs, and a political science graduate who speaks several languages, **André Racicot** gives several workshops in the popular Translation Bureau series *Traduire le monde*.

Emmanuelle Samson, conseillère aux Services linguistiques français du Bureau de la traduction, fait partie de l'équipe de rédaction du *Coin linguistique du gouvernement du Canada*. / **Emmanuelle Samson** is a linguistic adviser on the Translation Bureau's French Linguistic Services team, which is responsible for the *Coin linguistique du gouvernement du Canada*.

ABONNEMENT (S52-4/4-3)

1 an (4 numéros et un index annuel) 32,95 \$CAN

Au numéro 9 \$CAN

Règlement : par chèque ou mandat à l'ordre du receveur général du Canada, adressé aux Éditions et Services de dépôt, Ottawa (Ontario) K1A 0S5

SUBSCRIPTION RATES (S52-4/4-3)

1 year (4 issues and 1 annual index) CAN\$32.95

Per issue CAN\$9

Payment: by cheque or money order, made to the order of the Receiver General for Canada and addressed to Publishing & Depository Services, Ottawa, Ontario K1A 0S5



Mot de la rédaction A Word from the Editor

Martine Racette

Translation: Johanna Kratz

L'Actualité langagière passe au vert! Dès mars prochain, le Bureau de la traduction publiera gratuitement sa revue professionnelle sur son site Web. Ce faisant, il se plie à plusieurs impératifs devenus de plus en plus pressants au fil des ans. Tout d'abord, il satisfait à l'exigence gouvernementale de fournir à la population canadienne des outils qui contribuent au développement et à la promotion des langues officielles au pays. Ensuite, il répond aux besoins de sa clientèle, qui souhaite avoir accès plus facilement à tous les articles de la revue, sans devoir compulser des piles de documents. Enfin, il contribue à la réalisation des objectifs de la fonction publique en matière de sauvegarde de l'environnement. Vous retrouverez avec le même plaisir vos chroniques préférées, mais sur un autre support, en formats HTML et pdf.

C'est donc bien en prise sur la réalité d'aujourd'hui et accessible à la planète entière que la revue fêtera ses 40 ans en 2008. Par ailleurs, la terminologie sera à l'honneur au Canada au cours de la prochaine année : Gatineau accueillera le Sommet international de terminologie en octobre, entre autres manifestations qui marqueront la Semaine de la terminologie. C'est à suivre! Dans l'intervalle, le numéro de décembre vous réserve de belles lectures. Nous nous intéresserons à l'emploi des mots *endosser*, *sénatrice* et *états-unien*, à la traduction de l'expression *safe and secure*, à un néologisme (*ponterelle*), à la petite histoire de l'anglais canadien, aux abréviations en espagnol, aux difficultés que posent l'accord sujet-verbe en anglais et la rédaction des adresses à l'étranger, à la façon de garantir l'utilisabilité de vos textes et de retrouver dans Word un fichier que l'on croyait perdu... de quoi agrémenter vos loisirs pendant le temps des Fêtes!

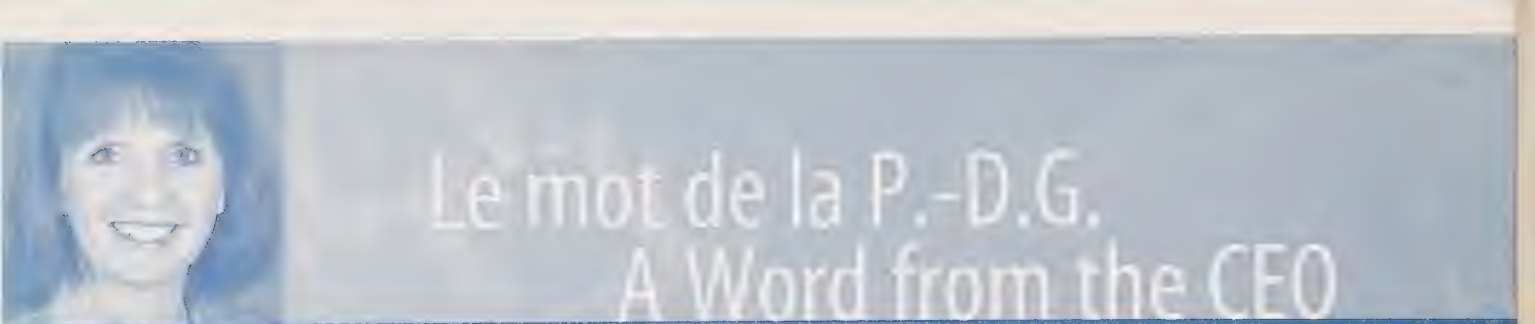
Language Update is going green. As of next March, the Translation Bureau will start publishing its professional journal free of charge on its Web site. In doing so, it will meet a number of needs that have become increasingly pressing over the years. Firstly, the Bureau will satisfy a federal requirement to provide the Canadian public with tools that contribute to the development and promotion of Canada's official languages. Secondly, the Bureau will meet the needs of its clients, who want to be able to access *Language Update* articles more easily without having to plough through every issue. Lastly, the Bureau will contribute to the achievement of public service objectives to protect the environment. You'll still be able to read all your favourite columns, albeit in a different medium, both in html and PDF.

Language Update will thus celebrate its 40th birthday in 2008 well in touch with today's reality and available to the whole planet. Terminology will also be front and centre in Canada next year, with Gatineau hosting the International Terminology Summit in October—just one of the events taking place during Terminology Week. We'll be sure to keep you posted!

In the meantime, the December issue has some reading treats in store for you. The issue covers topics such as the use of the words *endosser*, *sénatrice* and *états-unien*, how to translate the expression *safe and secure*, the neologism *ponterelle*, a brief history of Canadian English, the pitfalls of subject-verb agreement in English and writing foreign addresses, Spanish abbreviations and how to ensure document usability and retrieve a Word file that you thought you'd lost. What better way to spend the holidays!

Martine Racette, rédactrice en chef/Editor

Language Update



Francine Kennedy

Translation: Maryann Mullin

Volume 4/4 • Décembre/December 2007

Les langues : patrimoine de l'humanité

L'année 2008, qui a été proclamée Année internationale des langues par les Nations Unies, a pour objectif d'encourager la conservation et la défense de toutes les langues parlées dans le monde entier.

Environ 6 000 langues existent actuellement dans le monde. C'est beaucoup, direz-vous. Pourtant, dix d'entre elles meurent chaque année. L'Année internationale des langues nous rappelle que la diversité linguistique, de pair avec la diversité culturelle, est un pilier du patrimoine humain. Ainsi, toutes les initiatives destinées à sauvegarder les langues sont non seulement louables, mais nécessaires.

Diversité linguistique en déclin

Depuis des millénaires, les langues naissent, évoluent et meurent avec les sociétés dont elles sont issues. Au cours des derniers siècles, le déclin de la diversité linguistique s'est accéléré en raison de l'expansion économique et culturelle de quelques pays dominants. La naissance des États-nations, dont l'unité territoriale était étroitement liée à leur homogénéité linguistique, a également joué un rôle décisif. Ce processus d'homogénéisation s'est renforcé avec l'industrialisation et le progrès scientifique, qui ont imposé de nouveaux modes de communication, rapides et pratiques. La diversité des langues a été alors perçue comme une barrière aux échanges et à la diffusion du savoir.

Défendre la pluralité linguistique

Les langues parlées, écrites ou gestuelles ne transmettent pas seulement des messages; elles expriment des émotions, des idées, des valeurs, des traits culturels, des façons de véhiculer le savoir. La préservation de la diversité linguistique des différentes sociétés dans le monde contribue à la diversité culturelle, essentielle dans un contexte de mondialisation. Comme nous sommes tous interconnectés les uns aux autres, la diversité langagière favorise l'ouverture d'esprit et la tolérance.

Languages: Humanity's Heritage

The United Nations has proclaimed 2008 the International Year of Languages, in order to promote the protection and preservation of all languages around the world.

There are approximately 6,000 languages in the world today, which seems like a lot. Yet ten of them die out each year. The International Year of Languages reminds us that linguistic diversity, coupled with cultural diversity, is a cornerstone of humanity's heritage. Thus, all initiatives to safeguard languages are not only laudable, but also necessary.

Linguistic diversity on the decline

For millennia, languages have come into being, evolved and disappeared along with the societies from which they sprang. In recent centuries, the decline in linguistic diversity has been accelerated by the economic and cultural expansion of a number of dominant countries. The development of nation-states, whose territorial unity was closely linked to their linguistic homogeneity, also played a decisive role. The homogenization process was propelled by industrialization and scientific progress, which imposed new, rapid and practical methods of communication. Language diversity was perceived at the time as a barrier to discussion and the dissemination of knowledge.

Defending linguistic plurality

Spoken, written and signed languages not only convey information, but also express emotions, ideas, values, cultural traits and ways of communicating knowledge. The preservation of linguistic diversity in societies throughout the world contributes to cultural diversity, which is essential in a context of globalization. Because we are all interconnected, language diversity promotes open-mindedness and tolerance.

The vitality of languages does not depend solely on the number of speakers. Language policies adopted by governments, the use of a language in various public and private domains and the availability of language learning and teaching materials help to safeguard languages.

ActuelanguiereLangueUpdate



La vitalité des langues ne repose pas seulement sur le nombre absolu des locuteurs. Les politiques linguistiques adoptées par les gouvernements, l'utilisation de la langue dans les différents domaines publics et privés et la disponibilité de matériels d'apprentissage et d'enseignement des langues contribuent également à leur sauvegarde.

Les défis de la diversité linguistique au Canada

La population du Canada est l'une des plus diversifiées au monde au plan tant culturel que linguistique ou ethnique. Le pays accueille environ 200 000 immigrants par année. Près de 40 p. 100 de notre économie et un emploi sur vingt au Canada dépendent des exportations et de la diversification des marchés. Avec l'Accord de libre-échange nord-américain, l'espagnol est devenu la deuxième langue des affaires du continent. Le chinois est la troisième langue au Canada. Les secteurs public et privé affichent de plus en plus de documents multilingues sur Internet pour joindre les citoyens canadiens de diverses origines culturelles et les lecteurs des principales langues à l'échelle mondiale. Au Canada, de nombreux sites Web sont multilingues. Les professionnels langagiers créent des ponts entre les cultures et jouent ainsi un rôle capital dans le monde multiculturel d'aujourd'hui.

La diversité linguistique au Canada pose de nombreux défis à l'industrie langagière du pays. Celle-ci est axée sur les langues officielles et le marché canadien. La publication simultanée en plusieurs langues nécessite l'adaptation des documents aux réalités culturelles, ce qui exige d'analyser au préalable comment chaque langue influera sur la forme, le texte et la présentation visuelle du document.

En cette Année internationale des langues, il faut saisir les possibilités qui s'offrent à nous pour mieux comprendre les différences entre nos communautés et continuer à transformer le Canada. Aussi le Bureau de la traduction appuie-t-il la diversité culturelle et linguistique en aidant ses clients à franchir la barrière des langues pour mieux communiquer avec la population canadienne.

The challenges of language diversity in Canada

Canada's population is one of the most diverse in the world in terms of cultures, languages and ethnic backgrounds. Our country currently takes in approximately 200,000 immigrants per year. Nearly 40 per cent of our economy and one in twenty jobs in Canada depend on exports and market diversification. With the advent of the North American Free Trade Agreement, Spanish has become the continent's second business language. Chinese is the third most commonly spoken language in Canada. The public and private sectors are posting more and more multilingual documents on the Web to reach Canadians of various cultural backgrounds and readers of the world's major languages around the globe. In Canada, many Web sites are multilingual. Language professionals are building bridges between cultures and thus playing a key role in today's multicultural world.

Canada's linguistic diversity poses many challenges for the country's language industry, which is focused on official languages and the Canadian market. Simultaneous publication in a number of languages means that documents must be adapted to cultural realities, which, in turn, requires prior analysis to determine the effects the various languages will have on document format, content and visual presentation.

In this International Year of Languages, we must take advantage of opportunities to better understand the differences between our communities and to continue transforming our country. The Translation Bureau is supporting cultural and linguistic diversity by helping its clients to overcome language barriers and improve their communications with all Canadians.

La présidente-directrice générale,

Francine Kennedy
Chief Executive Officer

Table ronde sur la terminologie : une réflexion sur l'avenir de la profession

En mai 2007 avait lieu le colloque *Terminologie : Approche transdisciplinaire* organisé par l'Université du Québec en Outaouais. À cette occasion, une table ronde a été tenue sur le thème *De l'université à la terminologie*, à laquelle ont participé Caroline Barrière (Centre de recherche en technologie langagière), Louis-Jean Rousseau (Office québécois de la langue française), Zélie Guével (Université Laval), Marie D'Août (Bureau de la traduction) et Stéphane Marengère (Université du Québec en Outaouais).

Au programme, trois questions d'actualité :

- Les perspectives d'emploi actuelles dans le privé et le public justifient-elles qu'on forme des terminologues au niveau du baccalauréat et au niveau de la maîtrise?
- Quelle approche préconiser pour bien intégrer les nouveaux diplômés au marché du travail?
- Les langagiers reconnaissent-ils l'importance de la terminologie?

Eric Charette, du Bureau de la traduction, a agi comme modérateur et veillé à la bonne marche du débat.

La première question a suscité de nombreuses discussions, d'où il est ressorti :

- que le terminologue pouvait œuvrer ailleurs que dans l'industrie langagière, et qu'il faudrait pour l'instant cerner les besoins du marché afin de former les étudiants en conséquence;
- qu'il faut trouver d'autres façons d'attirer les étudiants vers la terminologie, comme des stages en milieu de travail – ceux qui sont déjà offerts dans certains programmes de traduction aident d'ailleurs à faire connaître la profession.

Pour alimenter le débat sur la formation en terminologie au niveau du baccalauréat ou de la maîtrise, une invitée a résumé le projet du programme de maîtrise présenté par deux professeurs de terminologie à l'ACET (Association canadienne des écoles de traduction). On constate que la

Terminology Round Table: Thoughts on the Future of the Profession

In May 2007, a seminar entitled *Terminologie : Approche transdisciplinaire* (terminology: a transdisciplinary approach) was organized by the Université du Québec en Outaouais. The event included a round table entitled *De l'université à la terminologie* (from university to terminology), with panellists Caroline Barrière (Language Technologies Research Centre), Louis-Jean Rousseau (Office québécois de la langue française), Zélie Guével (Université Laval), Marie D'Août (Translation Bureau) and Stéphane Marengère (Université du Québec en Outaouais).

The following three questions were discussed:

- Do current employment opportunities in the private and public sectors warrant having training for terminologists at the undergraduate and graduate levels?
- What is the best way to prepare graduates for the labour market?
- Do language professionals recognize the importance of terminologists?

Éric Charette, of the Translation Bureau, acted as moderator and kept the discussion moving.

There was a great deal of debate around the first issue. Two main points were raised:

- terminologists could work elsewhere besides the language industry, and for the time being, market requirements would have to be identified so that students could be trained accordingly;
- other ways must be found to attract students to terminology, such as internships in the workplace, which some translation programs already offer to familiarize students with the profession.

The discussion then turned to the issue of undergraduate or graduate terminology training. A participant gave an overview of the proposed master's program submitted by two professors of terminology to the Canadian Association

volonté est là et que la réflexion est amorcée; le problème réside plutôt dans le financement et dans l'incertitude face à l'intérêt des étudiants pour la terminologie.

Un membre de l'auditoire a pour sa part souligné qu'il faudrait dissocier terminologie et traduction pour bien montrer que l'une n'est pas nécessairement au service de l'autre. Il faudrait également mettre l'accent sur l'entrepreneuriat et la gestion de projet, qui sont compatibles avec la profession de terminologue.

Par ailleurs, la discussion sur la formation des nouveaux terminologues a permis de dégager certains constats. D'abord, le fait que l'employeur doive former ses nouveaux employés en a surpris plus d'un; est-ce à dire que l'université ne prépare pas bien les futurs terminologues à la réalité du marché du travail?

Selon un membre de l'assemblée, il existe un grand besoin de terminologues dans des domaines insoupçonnés comme la rédaction scientifique. Plusieurs intervenants ont soutenu que la terminologie était une profession à part entière et déploré que des personnes fassent de la terminologie unilingue un peu partout sans avoir le titre de terminologue.

Un participant a parlé de la formation dispensée en France. On y donne des cours de « management du langage », qu'on se garde d'appeler « terminologie », pour ne pas rebuter les étudiants. Il s'agit tout de même de l'apprentissage de la « méthode terminologique » à transposer en entreprise. On présente donc aux étudiants la terminologie comme un mode de communication plutôt que comme un exercice nécessairement bilingue.

Les participants ont aussi parlé du recours aux outils informatiques et de l'avènement de la normalisation technique. Selon certains, notre méconnaissance des possibilités qu'offre l'économie du savoir retarderait l'évolution de la profession.

Un des postes d'avenir pour le terminologue est celui de collaborateur à la rédaction d'articles scientifiques. On ferait appel à lui à titre d'expert pour résoudre les problèmes de cohérence et d'uniformité dans les textes.

Enfin, plus d'un intervenant a déploré que les terminologues-conseils ne travaillent qu'en français. Il y aurait beaucoup à faire en anglais, notamment pour améliorer la qualité de la rédaction et régler le problème de la surabondance des termes spécialisés utilisés pour désigner une même notion. Quand un filtrage s'impose, qui de mieux placé que le terminologue pour le faire?

Pour beaucoup, le fossé entre la formation universitaire et la pratique est très grand – d'où le thème de la table ronde, *De l'université à la terminologie*. Celle-ci nous aura permis de réfléchir à l'avenir de la profession. Il s'agit maintenant de passer à l'étape suivante, cruciale, celle de l'action. ■

of Schools of Translation (CAST) and said that the will was there and the talks had begun, but that funding as well as uncertainty as to students' interest in terminology posed problems.

One audience member pointed out that terminology should be disassociated from translation, so as to eliminate the perception that terminology existed solely to serve the purposes of translation. There should also be greater emphasis on entrepreneurship and project management, which are compatible with the profession of terminologist.

The discussion of the training received by new terminologists revealed, to many people's surprise, that employers have to train new employees. Does this mean universities are not doing their job when it comes to preparing future terminologists for the workplace?

An audience member pointed out the strong need for terminologists in fields such as scientific writing, where you would not expect a need for them. Several participants said they felt that terminology was a profession in its own right and complained that people with titles other than that of terminologist were doing unilingual terminology.

One participant described the terminology courses given in France, which had been renamed "language management classes" because the word "terminology" scared students away. These classes nonetheless involved the teaching of terminology methods that could be applied in companies. Terminology is presented as a method of communication rather than an exclusively bilingual exercise.

The participants also spoke about the use of computer-based tools and preliminary efforts to standardize techniques. Some felt that our ignorance of opportunities in the knowledge economy was holding our profession back.

A future job title for terminologists could be that of "contributing terminologist" providing assistance for writers of scientific articles. This new type of terminologist would be called on as an expert to solve consistency and uniformity problems in texts.

A number of panellists thought it unfortunate that terminology advisors worked only on French-language projects and said that their services would also be very useful for English-language projects, particularly when it came to improving writing quality or paring down the number of specialized terms used to describe a single concept. Who better to do these types of sifting activities than terminologists?

Many lamented the wide gap between university training and professional practice, thus summarizing in a nutshell the theme of the round table, *De l'université à la terminologie*. The event gave us an opportunity to discuss the future of the profession. Our job now is to move on to the next crucial step: turning words into action. ■

Nos voisins les « États-Uniens »?

Jacques Desrosiers ■

Volume 4/4 • Décembre/December 2007

Mon collègue André Racicot a discuté du mot *états-unien* dans sa chronique de *L'Actualité terminologique* il y a sept ans¹. Il arrivait à la conclusion qu'il était trop tard pour renverser un usage solidement établi. Je ne suis pas plus optimiste que lui sur l'avenir de ce drôle de gentilé, mais il est intéressant de revenir sur la question, parce que le mot s'est gagné des partisans depuis l'an 2000, et que le débat a même fait surface l'été dernier dans rien de moins que le *New York Times*.

L'article du *Times* – plaisamment intitulé « There's a Word for People Like You » – était une traduction maison d'un topo que venaient de faire paraître les deux correcteurs du journal *Le Monde* sur leur blogue « Langue sauce piquante² ». Ils n'apportaient pas de solution au problème, si problème il y a, mais expliquaient aux lecteurs du *Times* qu'en français le mot *américain* désignait les habitants des États-Unis de façon maladroite – n'y a-t-il pas aussi sur le continent « américain » des Canadiens, des Mexicains, des Argentins...? – et qu'un concurrent, *états-unien*, avait pris place à ses côtés, sans vraiment annoncer sa mort, puisque *américain* avait une légitimité historique.

Il aurait été audacieux de proposer autre chose que la cohabitation. Leur topo leur avait d'ailleurs valu des volées de bois vert des nombreux internautes qui fréquentent leur site. Beaucoup y décelaient une marque d'anti-américanisme, certains voyaient même se pointer la « machine de guerre altermondialiste ». Difficile de nier qu'*états-unien* dissimule mal une certaine réserve à l'égard des États-Unis. Récemment un animateur de Radio-Canada précisait en posant une question à son invité au sujet des relations Québec-Mexique : « J'emploie ici le mot *américain* au sens "noble". » Il évoquait le continent. *Américain* au sens courant est presque péjoratif aux yeux de certains. Les correcteurs du *Monde* s'étaient défendus en affirmant que « les Québécois et les autres francophones canadiens utilisent depuis bien avant la naissance du mouvement altermondialiste le terme "états-uniens" ». C'était beaucoup nous prêter.

Mais l'article avait le singulier mérite de rappeler que le mot a été inventé au Québec il y a une soixantaine d'années, sans donner de source. Sa fréquence a d'ailleurs été plus élevée de ce côté-ci de l'Atlantique. Ce n'est pas étonnant : nous sommes les premiers concernés. Gaston Dulong le fait d'ailleurs figurer dans son *Dictionnaire des canadianismes*

publié chez Larousse, ainsi que Sinclair Robinson et Donald Smith dans le *Dictionnaire du français canadien*, bien qu'étrangement ces derniers le classent dans la langue « populaire et familière ».

Le mot a eu une présence erratique dans les dictionnaires français depuis quelques décennies. Il a fait une première apparition, sans trait d'union, dans le *Grand Larousse encyclopédique* en 1961. Pierre Gilbert le notait dans son *Dictionnaire des mots nouveaux* en 1971³. Il en avait trouvé trois occurrences, dont l'une de 1955 dans *Esprit*, les deux autres des années soixante. Dupré en recommandait l'emploi en 1972 dans l'*Encyclopédie du bon français*, « lorsque *américain* serait absurde et ambigu, et qu'on ne peut employer "des États-Unis", par exemple lorsqu'il y a un autre complément par de : la politique états-unienne d'aide à l'Amérique latine ». On ne peut pas dire que cet avis ait provoqué une révolution. Pourquoi d'ailleurs ne pourrait-on dire : la politique d'aide des États-Unis à l'Amérique latine ?

Il est absent du *Grand dictionnaire encyclopédique Larousse* (le GDEL) publié en 1983, mais réapparaît en 1995 dans son successeur, le *Grand Larousse universel*. En 1985, la deuxième édition du *Grand Robert* le donnait encore comme rare. Aujourd'hui il figure à peu près partout, mais je note que le *Petit Robert* ne l'a pas gardé dans son édition de poche 2008.

Le *Petit Robert* le fait remonter à 1955. Il s'appuie sans doute sur la citation dénichée par Pierre Gilbert. Un traducteur du Bureau m'avait pourtant signalé que le mot avait été à la mode au Québec aux alentours de la Deuxième Guerre mondiale. Or dans une page d'archives reproduite par le *Devoir* en mai 2007, je suis tombé sur un article du 7 mai 1945 résumant une conférence d'André Laurendeau, qui déclarait dans un débat sur la langue :

« Vous auriez d'un côté une langue solidement assise, bien enracinée, parlée par huit millions de Canadiens et 140 millions d'États-Uniens, et comprise par trois millions et demi de Canadiens jadis d'expression française⁴... »

Un wikipédiste a trouvé une occurrence plus vieille encore, dans un article paru en 1942 dans la *French Review*, « La Vie Intellectuelle au Canada Français », sous la plume de Marine Leland :

L'Actualité au Québec • Langue et Un

« Le roman canadien-français ne peut se comparer, ni du point de vue de la qualité ni de celui de la quantité, à la poésie ou à l'histoire canadienne. Il ne peut se comparer non plus au roman états-unien⁵. »

Leland, une Franco-Américaine d'origine québécoise, était une éminente spécialiste des études canadiennes-françaises. D'après la page reproduite en fac-similé dans Internet, l'article avait d'abord paru dans *Le Travailleur*, un hebdo publié au Massachusetts. Le mot était donc connu des Franco-Américains, du moins dans les milieux intellectuels.

Mais la plus vieille référence est celle mentionnée par le *Dictionnaire culturel en langue française*, publié par les éditions Le Robert en 2005 sous la direction d'Alain Rey, qui a retracé *états-unien* dans un article d'André Laurendeau (encore lui!) paru en 1941, « L'Enseignement secondaire », sans préciser davantage la source. Il doit s'agir de *L'Action nationale*, dont Laurendeau était le directeur à l'époque.

Ces références montrent que le mot était en vogue dans les années 40. Pourtant, à ma connaissance, Bélisle ne le fera entrer dans son *Dictionnaire général de la langue française au Canada* qu'au moment de la deuxième édition en 1971, en le faisant précéder d'une petite fleur de lys pour indiquer que c'était un québécoisme, avec l'exemple : *la marine états-unienne*. Son usage a sans doute été marginal, même pendant la guerre. Laurendeau lui-même était loin de l'employer systématiquement. Plus tard, dans un éditorial du *Devoir* du 16 mars 1955 portant sur les relations canado-américaines, il emploie exclusivement *américain*⁶. La vogue était passée, semble-t-il.

Plusieurs ont remarqué que le mot a repris du poil de la bête depuis l'an 2000. Certains pensent qu'il est revenu dans la foulée du 11-Septembre; c'est une possibilité. Il y a six ou sept ans, il était à peine employé. Si Robert Solé a pris la peine d'en parler dans une chronique de langue du *Monde* le 10 novembre 2003, pour dire que « le terme ne passe pas », c'est que le mot commençait à se rencontrer plus souvent tout en restant assez discret. Si on traçait un graphique de son emploi depuis le début, on verrait le terme monter, atteindre un plateau, descendre un peu plus tard, puis remonter tranquillement après une longue absence. On peut se demander s'il ne connaît pas un regain passager, avant de retomber à nouveau hors d'usage.

Bien des facteurs entrent en jeu. Il y a notamment le contraste entre l'usage québécois et l'usage français, et aussi celui entre les grands médias et les sources plus marquées politiquement, notamment sur le Web.

Prenons l'usage français. Pour le *Monde*, les moteurs de recherche relèvent dans les cinq dernières années une vingtaine d'articles où apparaît le terme (en tenant compte du féminin et du pluriel). Ce n'est pas beaucoup. En 2007, de janvier à la fin octobre, on n'en trouve que quelques-uns. Quand on restreint le domaine à *lemonde.fr* et à l'année écoulée, Google recense une centaine de pages, mais en regardant de près on verra que presque toutes les occurrences viennent de blogues ou de réactions d'abonnés à des articles, et non des journalistes maison. Dans les archives de *L'Express*, une dizaine en tout, et en 2007 deux seulement. Et tout comme dans le *Monde*, ces occurrences isolées sont écrasées par un millier d'*américain*. Tout se passe comme si, en France, *états-unien* avait essayé de se tailler une place dans les années 2002 à 2006, mais qu'il était déjà sur une pente descendante.

Du côté québécois, la fréquence est plus élevée, mais encore modeste toutes proportions gardées. Dans la *Presse*, le terme revient dans 200 articles de janvier à octobre 2007. Le chiffre est constant depuis quelques années. Dans le *Devoir*, si l'on interroge le moteur de recherche du site, on passe de quelques articles par année avant l'an 2000, à une soixantaine par année de 2001 à 2004, puis à une centaine de 2005 à 2007. J'ai noté plus précisément : 90 de janvier à octobre 2005, 90 de janvier à octobre 2006, et 105 de janvier à octobre 2007. Ce n'est pas une montée vertigineuse. De plus, il faut mettre ces chiffres en perspective : dans le cas de la *Presse*, *américain* apparaît dans plus de 20 000 articles par année. L'autre ne lui fait pas beaucoup d'ombre.

Et le mot revient souvent sous la plume des mêmes journalistes. À la *Presse*, Joneed Khan s'en est fait le champion. Il parle du *président états-unien*, du *Congrès états-unien*, du *retrait états-unien d'Irak*, du *projet états-unien de Zone de libre-échange des Amériques*. Il est frappant de voir que même lui n'a pas renoncé à *américain* : il a mentionné le *Congrès américain* en juillet dernier et le *secrétaire d'État américain* le 13 septembre. Moments d'inattention?

Dans les grandes encyclopédies électroniques comme l'*Universalis* ou *Encarta*, les occurrences se comptent sur les doigts de la main. Wikipédia renferme quelque deux mille *états-unien*, par exemple il est question de la « guerre de sécession états-unienne » à l'article sur le film *Le bon, la brute et le truand*. Mais ces *états-unien* font face à cent mille *américain*. En outre, un bon nombre d'entre eux viennent de pages où les collaborateurs poursuivent justement des discussions, parfois musclées, sur l'opportunité d'accepter le mot dans l'encyclopédie. C'est un peu la cour du roi Pétaud dans cette merveilleuse encyclopédie, mais il n'est pas du tout sûr que le mot s'y imposera.

C'est véritablement dans les médias et les sites contestataires ou militants qu'*états-unien* fleurit. Le réseau Voltaire, « réseau de presse non alignée », est exemplaire à cet égard : les rédacteurs l'emploient deux fois plus souvent qu'*américain*⁹. On le rencontre souvent sur le site des « Amis de la Terre », groupe de défense de l'environnement, et sur « Grand Soir », « un journal alternatif d'information militante ». Mais *américain* reste quand même plus fréquent : on continue de parler des *élections américaines*, on n'en est pas encore aux *élections états-uniennes*¹⁰.

Il ne fait pas de doute que le mot est marqué à gauche sur l'échiquier politique. Il suffit pour s'en convaincre de jeter un coup d'œil sur le journal communiste français *L'Humanité* : 118 occurrences d'*états-unien* en 2007, un net contraste avec le reste de la presse française. Mais la pente n'est pas à pic là non plus : 127 occurrences en 2005, 105 en 2006 – contre des milliers d'*américain*¹¹. On s'attendrait à le rencontrer souvent dans les pages de publications comme *Courrier international*, mais l'une des rares occurrences que j'y ai trouvées apparaissait dans un article reproduit du *Devoir*¹² !

Je note enfin qu'un wikipédiste a affirmé que le mot figurait dans certains manuels scolaires de géographie.

On peut résumer la situation comme suit. Dans la presse en général, le terme s'est mis à grimper des deux côtés de l'Atlantique il y a quelques années, pour atteindre assez vite un plateau. Il semble avoir déjà amorcé sa descente en France. Il reste plus fréquent chez nous, mais il serait exagéré de dire qu'il a le vent dans les voiles. Pour le reste, l'usage est assez circonscrit. En fait, l'avenir du terme dépendra en grande partie de l'influence qu'exerceront des

sites comme ceux que j'ai mentionnés, et ils ne sont pas négligeables, ainsi que de la détermination des blogueurs et autres internautes à l'employer. Il faut avouer que cinquante ans d'allées et venues dans les dictionnaires et une fréquence encore relativement faible dans l'usage lui donnent un peu l'air d'un néologisme attardé. Mais qui sait, peut-être que la diffusion de l'article du *New York Times* et le blogue du *Monde* lui donneront un nouvel élan. Avec Internet les choses peuvent changer vite.

Il faudrait quand même toute une rééducation pour en généraliser l'emploi. Pensons à tout ce qu'il faudrait rebaptiser. Ne dites pas : *la guerre américano-mexicaine*, dites : *la guerre mexicano-états-unienne*. Ne dites pas : *la révolution américaine*, *les relations canado-américaines*, *le vin américain*, etc. Dites : *l'armée états-unienne*, *les Noirs états-uniens*, *Je me suis acheté une voiture états-unienne*. Et n'oublions pas les cinquante *États états-uniens*.

Nul ne contestera que la logique plaide pour *états-unien*. Mais en face il y a l'histoire, l'usage, la langue, l'euphonie, les habitudes. C'est beaucoup. Pour être efficace, il faudrait en même temps intensifier l'emploi géographiquement correct d'*américain*, ce qui ferait surgir l'ambiguïté de partout. Remarquons que les États-Uniens continueraient d'être des Américains – comme nous ! Combien parmi nous sont prêts à se définir comme « Américains » ? On peut prédire une certaine résistance. De plus, s'il y a un brin d'anti-américanisme dans la promotion d'*états-unien*, forcément il sera lui aussi péjoratif. C'est comme si on remettait chaque fois sous le nez des Américains la carte du continent.

Plusieurs ont rappelé qu'il serait abusif d'accuser ces derniers de s'être appelés ainsi à cause de prétentions hégémoniques. Comme le rappelle le *Grand dictionnaire terminologique* de l'OQLF, ils ont formé leur gentilé à partir du nom de leur pays, *États-Unis d'Amérique*, de la même manière que, plus tard, les Mexicains à partir d'*États-Unis du Mexique*.

Il faut revenir au point de départ et se demander où est le problème. Nous arrive-t-il souvent de rester perplexes parce que le mot *américain* devant nos yeux est ambigu ? Prend-on les Canadiens pour des habitants des États-Unis ? Paul Roux a répondu à la question dans son blogue « Les amoureux du français » sur le site de la *Presse* le 9 novembre 2006 :

« [l'appellation *américain*] n'est pas non plus confondante. Lorsqu'on parle des Américains, on sait bien qu'il ne s'agit pas des Canadiens ou des Mexicains. Le français dispose d'ailleurs du terme *Nord-Américain*, qui englobe tous les habitants de l'Amérique du Nord, et du terme *Sud-Américain*, qui désigne ceux de l'Amérique du Sud. »

Les Américains en ont attrapé eux-mêmes un complexe et ont cherché d'autres noms. L'Encyclopedia4u.com résume ainsi le problème :

« As many people from the various nations throughout the New World consider themselves to be "Americans", some people think the common usage of "American" to refer to only people from the U.S. should be avoided in international contexts where it might be ambiguous. Many neologisms have been proposed to refer to the United States instead of "American". However, they are virtually unused, and most commentators feel that it is unlikely that they will catch on. »

Quelques exemples des termes qui ont été proposés au fil du temps : *Usian*, *Usanian*, *USAian*, *Usonian*, *Columbard*, *Fredonian*, *United Statesian*, *Colonican*, *U-S-ian*, *USAn*, etc.

Du côté espagnol, la situation est bien différente. Le *Diccionario Panhispánico de Dudas* de la Real Academia Española, qui recueille l'usage de l'ensemble des pays hispanophones, recommande d'employer *estadounidense*, et non *americano*, pour désigner nos voisins du Sud. Dans son *Diccionario de la Lengua Española*, l'académie précise que *estadounidense* veut dire « Natural de los Estados Unidos de América », tandis que *americano* est défini comme « Natural de América ». Mais il est normal que le monde hispanophone et les Latino-Américains en particulier soient plus sensibles à l'emploi du mot *americano*. *Estadounidense* est aussi très euphonique. On m'a fait remarquer par ailleurs que l'agence de presse espagnole EFE, qui recommande aussi l'emploi de *estadounidense* dans son vade-mecum, incline à penser que *norteamericano* reste plus fréquent dans l'usage (« *Norteamericanos* es tal vez el más usado, si bien no es el más preciso¹¹ »). *Norteamericano*? On dirait que, vu d'Europe ou d'Amérique latine, le Canada se retrouve toujours dans un angle mort¹². ■

NOTES

- 1 Vol. 33, n° 2 (juin 2000).
- 2 On peut lire l'article à : nytimes.com/2007/07/06/opinion/06rousseau.html?_r=1&oref=slogin. Le commentaire original avait paru sur « Langue sauce piquante » le 4 juin 2007 (<http://correcteurs.blog.lemonde.fr/2007/06/04/etats-unien/>).
- 3 Publié chez Hachette-Tchou, repris plus tard dans « Les Usuels du Robert » sous le titre *Dictionnaire des mots contemporains*.
- 4 Reproduit dans le *Devoir* du 5 mai 2007 (« Abdication qui serait déshonorante »).
- 5 Vol. 15, n° 5 (mars 1942).
- 6 « Si Washington est en guerre », http://www.ledevoir.com/histoire/90ans/90_washing.html.
- 7 Voltaire.net.org.
- 8 Amisdelaterre.org. Legrandsoir.info.
- 9 Le compteur de son moteur de recherche bloque à 512, mais on peut vérifier sur Google que les occurrences d'*américain* s'y comptent par milliers.
- 10 Josée Blanchette, « "Anglos" et "francos", compatriotes malgré tout », *Courrier international*, n° 748, 3 mars 2005, p. 17.
- 11 À efe.com, cliquer sur « vademecum ».
- 12 En préparant cet article, j'ai obtenu de précieux renseignements d'Yvon Litalien, d'Elisa Paoletti et d'André Senécal.

REMARQUE

Après la date de tombée de cet article, j'ai relevé sur le site de *L'Action nationale*, qui reproduit maintenant le contenu complet de ses numéros depuis 1933, une occurrence d'*états-unien* dans un article d'octobre 1934, « La radio », signé par Arthur Laurendeau. Un article de 1936 attribue la paternité du mot à Paul Dumas, membre du mouvement Jeune-Canada. Le mot revient dans une soixantaine d'articles de 1934 à 1945. Ensuite il apparaît de façon plus éparse. – J. D.

Comment traduire l'expression *safe and secure*?

Josée Lacroix et Marc Gouanvic

Un lecteur averti rejette les effets de style faciles et se sent dupé lorsque bien peu de choses sont dites en trop de mots : le verbiage trahit la faiblesse du contenu et nuit à l'efficacité du message. Devant la menace terroriste, rassurer la population n'est pas une mince affaire et les dirigeants s'efforcent d'être convaincants. C'est dans cette optique que nous nous penchons sur le slogan « Canada, A Safe and Secure Country » du ministère de la Sécurité publique.

Où préférez-vous vivre : dans un pays « sûr » ou dans un pays « sécuritaire »? voyez-vous une nuance?

L'ensemble des sources consultées montre que la portée sémantique des deux termes est sensiblement la même, tant en anglais qu'en français. Certaines sources proposent de minces distinctions.

Prenons l'anglais. Selon le *Gage Canadian Dictionary*, « **safe** emphasizes being **not exposed to danger**, harm or risk... **secure** emphasizes being **protected or guarded against** loss, attack, injury, or other anticipated or feared danger or harm ». Remarque : selon cette source, les deux termes sont synonymes.

Pour le *Canadian Oxford Dictionary*, l'adjectif **safe** signifie, d'une part : « free from danger or injury, out of, or **not exposed to danger** » et de l'autre : « affording security or not involving danger or risk ». **Secure** quant à lui signifie : « affording protection or safety; **protected against** attack, theft, or other criminal activity ».

Ainsi, au Canada, d'un point de vue purement théorique, *safe* se rapporte à

ce qui n'est pas exposé au danger, et *secure* à ce qui protège ou à ce qui est protégé du danger. Dans l'usage, cette distinction ne semble pas exister, si bien que l'on note un caractère arbitraire dans l'usage des deux termes.

À la Commission canadienne de **sûreté** nucléaire (*Canadian Nuclear Safety Commission*), le terme *safety*, rendu par « sûreté », est employé pour qualifier ce qui a trait à la protection de la **population** et de l'**environnement**, et le terme *security*, rendu par « sécuritaire », ce qui a trait à la protection des **installations** et des **matières nucléaires**. On note que cette distinction n'est pas celle établie par les ouvrages lexicologiques; il s'agit ici plutôt d'une distinction destinée à catégoriser les activités de l'organisation.

Au sein des diverses agences canadiennes, l'usage des termes *safe* et *secure* varie. Par exemple, à la Garde côtière canadienne, *maritime safety*, rendu par « **sécurité** maritime », englobe tout ce qui touche la protection de ceux qui fréquentent les eaux canadiennes. Par contre, *maritime security*, rendu par « **sûreté** maritime », qualifie tout ce qui concerne les interventions d'urgence. Le premier terme connote la prévention, et le second, l'intervention. On constate aussi que *safety* a pour équivalent « sécurité », et que *security* se traduit par « sûreté ». Il y a inversion.

Cette constatation renforce l'impression que l'usage des deux termes anglais est arbitraire. La distinction semble liée aux besoins pratiques des entités chargées de protéger les biens et les personnes. On constate aussi dans

l'usage que le terme *safety* et son adjectif *safe* sont souvent associés aux domaines de la santé, de l'environnement et de l'alimentation, tandis que *security* s'applique surtout à l'armée, à la police ou aux agences de sécurité.

L'usage anglais est donc très arbitraire, si bien que l'on est tenté de croire en une synonymie presque parfaite. En français, selon le *Multidictionnaire de la langue française*, « **sécuritaire** » qualifie ce qui assure la sécurité et qui présente peu ou pas de danger; « **sûr** » qualifie ce qui ne comporte pas de danger.

Selon le *Petit Robert*, la **sécurité** est l'état de ce qui est à l'abri du danger, ce qui est en sûreté. L'adjectif « **sûr** » qualifie aussi ce qui est à l'abri du danger et renvoie directement au concept de « **sécurité** ». De plus, on trouve à l'entrée « **sûreté** » un renvoi à « **sécurité** ». La synonymie entre ces deux termes est indéniable en français.

Par ailleurs, il est aussi possible de conclure que « sécurité » et son adjectif « sécuritaire » recouvrent l'ensemble des traits sémantiques des termes *safe* et *secure*.

Donc, comment traduire *a safe and secure country*?

En français, puisque l'adjectif « **sécuritaire** » suffit pour rendre les notions de *safe* et de *secure*, il convient de s'en tenir à la formulation « **un pays sécuritaire** ». Les nuances trouvées en anglais entre *safe* et *secure* sont encore plus infimes en français.

Suite à la page 16

Langue claire et simple : évaluer l'utilisabilité des documents

Plain Language: Evaluating Document Usability

Emmanuelle Samson et/and Heather Matsune ■

Dans nos deux derniers articles, nous avons fait un survol de la lisibilité et de l'intelligibilité. C'est connu, ces deux principes garantissent la clarté des documents. Mais en assurent-ils l'efficacité? Pour que vos documents soient efficaces, ils doivent, bien entendu, être lisibles et intelligibles. Toutefois, s'ils ne sont pas utilisables, votre objectif de communication ne sera pas atteint et tous vos efforts de clarté seront vains. L'utilisabilité : voilà un principe que vous devez absolument appliquer dans le processus de rédaction.

PRINCIPE DE L'UTILISABILITÉ

Lorsque vous rédigez, vous demandez-vous dans quelle mesure vos lecteurs pourront utiliser et retenir l'information figurant dans vos documents? Peu de rédacteurs peuvent prétendre se poser la question. Pourtant, rendre ses documents utilisables, sur le plan tant matériel que cognitif, est un grand pas vers une communication réussie.

Utilisabilité matérielle

Pour évaluer l'utilisabilité matérielle d'un document, vous devez vous éloigner du texte et vous concentrer uniquement sur l'aspect physique de votre document et sa facilité de manipulation.

Prenons un exemple. Cette semaine, il vous faut lire le rapport annuel de votre organisation. Bien que le document soit rédigé clairement et que l'information soit pertinente et structurée, vous êtes incapable de le lire au complet. Pourquoi? Tout simplement parce que le fini du papier est trop brillant et fatigue vos yeux très rapidement. Pour tout type de document imprimé, des facteurs tels le fini et l'épaisseur du papier influent sur le plan de l'utilisabilité matérielle. Dans un cas comme celui-ci, un papier plus mat aurait pu rendre le document utilisable.

Autre exemple : vous rédigez un document historique dans lequel vous mentionnez un grand nombre de villes canadiennes. Pour aider vos lecteurs, vous avez inséré une carte du pays à la fin de votre ouvrage. Il s'agit là d'une idée brillante; toutefois, la carte mesure 50 centimètres sur 75 centimètres une fois dépliée. Nul besoin de préciser que, même si vos lecteurs disposent de l'espace nécessaire pour la consulter, la grande majorité d'entre eux ne se donneront pas la peine de le faire. Dans ce cas-ci, il aurait été judicieux d'insérer plusieurs petites cartes dans le document au fur et à mesure que vous mentionniez les villes.

In our previous two articles, we covered the basics of readability and intelligibility. Although applying those two concepts virtually guarantees that your documents will be clear, you may have more work to do to make sure they're effective. Of course, to be effective, your documents have to be readable and intelligible, but if they aren't usable too, your message may be lost and all your efforts for clarity will have been in vain. Therefore, evaluating the usability of your documents is an essential part of the writing process.

UNDERSTANDING DOCUMENT USABILITY

When you write, do you think about how well your readers will be able to use and retain the information in your document? Few of us do, even though a document that is usable from both a physical and a cognitive standpoint will be more effective in communicating your message.

Physical usability

To evaluate the physical usability of a document, you need to distance yourself from the text and focus on its material qualities—whether it is easy or difficult to physically handle.

For example, this week you need to read your organization's annual report. The language may be perfectly clear and the information relevant and structured, but you still can't read it all the way through. Why do you suppose that is? It could be something as simple as the finish on the paper: too high a gloss can tire out your eyes fast. With any kind of print document, factors such as the finish and weight of the paper have an impact on physical usability. In this case, a matte finish could make the document more usable.

Here's another example: you're writing a historical document that refers to a number of Canadian cities. You include a map at the end of your document as a visual aid. It's a legitimately good idea, but the unfolded map measures 50 by 75 centimetres. Needless to say, even if your readers had enough room to open up the map, most of them couldn't be bothered. In this case, it would have worked better to insert smaller maps into the document at the point where you mention each city.

Utilisabilité cognitive

L'utilisabilité du contenu passe par les stratégies rédactionnelles qui facilitent le traitement de l'information. Voici quelques conseils pour aider votre lecteur à comprendre vos documents :

- Réduisez le niveau d'inférence : soyez explicite

Lorsqu'un message n'est pas explicite, votre lecteur doit inférer l'information, c'est-à-dire tirer ses propres conclusions à partir de l'information dont il dispose.

Prenons l'exemple suivant :

Vous avez conçu un formulaire au bas duquel apparaît la note suivante : « Après avoir rempli le formulaire, veuillez nous le transmettre ». Oui... mais à qui, quand, et comment? Le manque d'information peut entraîner un grand nombre d'erreurs et de plaintes.

- Éliminez les éléments de distraction

Un élément de distraction est une information que votre lecteur pourrait confondre avec l'information qu'il cherche dans le texte. En trop grand nombre, ces éléments rendent un texte plus difficile à utiliser ou l'information plus difficile à retenir.

*Pour renouveler votre abonnement, envoyez-nous votre formulaire de demande d'ici le **2007-04-02**. S'il s'agit de votre première demande, faites-nous parvenir votre formulaire et une photocopie de votre permis de conduire avant le **2007-05-06**. Votre abonnement sera en vigueur jusqu'au **2008-12-11**.*

Trois dates en quelques lignes, cela pourrait distraire le lecteur et même l'induire en erreur. Par exemple, il pourrait inverser le mois et le jour.

- Limitez le nombre de renvois

Les renvois dans un même texte (notes de bas de page, astérisques) ou à d'autres documents compliquent la lecture.

Par exemple, si vous rédigez un manuel technique destiné au grand public, évitez de définir le vocabulaire spécialisé dans un glossaire à la fin du document. Essayez plutôt de définir chaque mot à sa première mention ou dans un encadré dans la page où il est employé.

- Veillez à ce que la présentation soit facile à suivre

Par exemple, utilisez un système numérique (partie 1, 2) plutôt qu'un système alphabétique (partie A, B). Un lecteur qui remplit la partie G d'un formulaire ne sait pas d'instinct qu'il s'agit de la septième partie du document.

De plus, n'hésitez pas à présenter les chiffres et les calculs en colonnes ou en rangées. Cette méthode aide le cerveau à traiter l'information plus rapidement.

Cognitive content

Presenting information so that it is easy for the brain to process increases the usability of your document. If you use the writing strategies below, you can reduce the amount of thinking your readers have to do.

- Lower the level of inference: be explicit

When your message isn't explicit, your readers have to infer the meaning, making assumptions and drawing their own conclusions based on the information available to them. Consider the following example:

You have created a form with a note at the bottom that says, "Please send in this form after you fill it out." Yes, but where, when and how? Leaving out information can generate a lot of errors and complaints.

- Eliminate distractors

A distractor is any piece of information that your readers could confuse with the information they are looking for in a document. Too many distractors make it harder to use the document and retain the information in it.

*To renew your subscription, send in your order form by **2007-05-06**. If this is your first order, please send a photocopy of your driver's licence with your form by **2007-04-02**. Your subscription will expire on **2008-12-11**.*

The three dates in this short paragraph can easily distract readers and even mislead them—they may not know which number is the month and which is the day.

- Send readers to as few internal and external references as possible

References within a document (footnotes, asterisks) or to other documents increase the complexity of the reading task.

For instance, if you are writing a technical manual for the general public, don't explain all the terms in a glossary at the end of the document. Instead, define each term after it appears for the first time or in a sidebar on the same page.

- Make sure your information is easy to follow

For example, use a numbering system (section 1, 2) instead of letters (section A, B). Readers filling out section G of a form won't instinctively know that they are working on the seventh part of the document.

Another strategy is to put figures and calculations in columns or rows. That kind of set-up helps the brain process numeric and mathematical information more quickly.

TESTEZ VOS DOCUMENTS

Vous pouvez rédiger et concevoir un bon document, mais la seule façon de savoir s'il est efficace est de le tester auprès de votre public. Avant de distribuer votre document, faites-le d'abord lire par un échantillon de vos lecteurs. Assurez-vous ensuite qu'ils comprennent suffisamment le vocabulaire et les messages clés, et qu'ils seront en mesure d'utiliser cette information. Les tests d'utilisabilité vous permettent de savoir si vos lecteurs comprennent l'information et, plus précisément, dans quelle mesure ils sont capables de faire ce qui est demandé dans le document.

Types de tests d'utilisabilité

Il existe plusieurs façons de tester l'utilisabilité des documents et vous devriez en essayer plus d'une! Vous obtiendrez ainsi des commentaires détaillés sur la qualité de votre document. Trois types de tests sont couramment utilisés : les groupes de discussion, les questionnaires écrits et les entrevues individuelles.

Groupes de discussion

Le groupe de discussion est une méthode d'étude de marché qui consiste à réunir un certain nombre de personnes afin d'obtenir leurs opinions sur un document, un service ou un produit dans le cadre d'une discussion dirigée. Cette méthode est utile du point de vue du marketing, mais elle ne permet pas, à elle seule, d'évaluer l'utilisabilité d'un document. Étant donné que la lecture est un exercice essentiellement individuel, il est possible que les résultats d'une évaluation de groupe ne soient pas très fiables. Par exemple, certains lecteurs ne voudront probablement pas avouer qu'ils ne comprennent pas le document ou pourront consulter d'autres membres du groupe pour savoir ce qu'ils doivent faire. Les groupes de discussion n'offrent donc pas un cadre réaliste pour évaluer l'utilisabilité d'un document et ne permettent pas d'obtenir une rétroaction détaillée.

Questionnaires écrits

La méthode du questionnaire écrit consiste à demander aux lecteurs de remplir un formulaire pour évaluer leur compréhension d'un document. La méthode privilégiée étant le questionnaire à choix multiples, l'éventail des réponses obtenues sera limité. Par conséquent, vos données seront faciles à compiler, ce qui pourrait s'avérer utile si vous souhaitez produire des rapports statistiques. Toutefois, les questionnaires écrits peuvent intimider les personnes peu alphabétisées, qui pourraient y voir une forme d'évaluation de leurs compétences.

TESTING YOUR DOCUMENT

You can write and design a good document, but the only way to know for sure that it's effective is to test it with actual readers. Before you distribute your document, make sure that a sample of your readers understands the vocabulary and key messages well enough to use it properly. Usability testing shows how well actual or potential readers understand a document, but more to the point, how well they can do what the document instructs them to do.

Types of usability tests

You can take several approaches to usability testing, and you should! By using more than one type of test, you will get more in-depth information on the quality of your document. Three common types of usability tests are focus testing, written questionnaires and one-on-one interviews.

Focus testing

Focus testing is a market research technique in which you assemble a group of people for a moderated discussion about a document, service or other product in order to gather opinions. It's a valuable marketing tool, but on its own it doesn't tell you enough about usability. Because reading is typically a solo effort, evaluating a document in a group setting may produce unreliable results. For instance, readers who don't understand the document probably won't admit it, or they may work with other readers to figure out what they're supposed to do. Focus testing reflects unrealistic reading situations and generates superficial feedback.

Written questionnaires

Using a written questionnaire involves having readers fill out a form to evaluate their comprehension of a document. Because the questions are mostly multiple choice, the range of responses is limited. The upside of questionnaires is that your data is easy to quantify, which is helpful if you want to produce statistical reports. However, written questionnaires may come across as having right and wrong answers and may be intimidating for people with low literacy.

One-on-one interviews

One-on-one interviews are probably the most effective type of usability test because you can collect detailed, reliable feedback from one person at a time. In this type of testing, you ask a reader questions about a document to determine whether he or she has understood it, as well as observe the reader using the document in order to identify areas in need of improvement.

Entrevues individuelles

L'entrevue individuelle est probablement le test d'utilisabilité le plus efficace, car elle vous permet de recueillir des commentaires détaillés et fiables auprès d'une seule personne à la fois. Vous posez des questions à un lecteur pour évaluer sa compréhension d'un document. Vous pouvez également l'observer pendant qu'il utilise le document et ainsi cerner les points à améliorer.

Mener des entrevues individuelles peut vous coûter cinq fois moins cher que de faire des tests d'utilisabilité auprès de groupes de discussion. Si vous optez pour les entrevues individuelles, le rendement de votre investissement sera plus élevé, puisqu'il est moins coûteux de traiter avec une douzaine de personnes qu'avec le nombre de personnes requises pour former des groupes de discussion. Le seul véritable inconvénient de cette méthode est qu'elle peut exiger plus de temps que les autres types de tests; c'est pourquoi nous recommandons d'utiliser une combinaison de tests d'utilisabilité.

AMÉLIOREZ VOTRE DOCUMENT DE FAÇON CONTINUE

Il faut garder à l'esprit qu'il n'existe pas de documents parfaits, même si les tests contribuent à améliorer leur utilisabilité. Votre document présentera inmanquablement un problème que personne n'aura remarqué avant sa publication, ou encore la modification d'une politique ou de statistiques exigera qu'il soit mis à jour. Vous devez donc être prêt à le modifier en tout temps. En mettant en place une méthode pour recueillir les commentaires de vos lecteurs et y donner suite, vous serez en mesure d'améliorer votre document de façon continue.

Si vous laissez l'occasion à vos lecteurs de participer au processus de création de vos documents, il y a fort à parier qu'ils auront beaucoup plus de facilité à lire, à comprendre et, au bout du compte, à utiliser l'information que vous présentez. ■

It can cost you five times less to conduct one-on-one interviews than a series of focus tests. So, with one-on-one interviews, the return on investment is greater than with focus testing because it costs less to deal with a dozen or so people than the larger sample you need for focus testing. The only real drawback of one-on-one interviews is that they can be more time-consuming than other types of testing, which is why it's best to use a combination of types of usability tests.

IMPROVING YOUR DOCUMENT CONTINUALLY

Although testing will improve usability, there's simply no such thing as a perfect document. Invariably there will be a problem that no one notices, or a policy or some statistics will change and you'll have to update your document. Therefore, you need to be set up to make changes after the fact. If you create a procedure for collecting and responding to feedback from your readers, you will be able to improve your document continually.

By allowing your readers to participate in the development process, you significantly increase their chances of being able to read, understand and, in the end, use your documents. ■

Suite de la page 12

À l'appui de cette conclusion, nous mentionnerons aussi qu'à la Gendarmerie Royale du Canada, l'expression *Keeping Canada and our Communities Safe and Secure* est traduite par « Assurer la sécurité du Canada et celle des collectivités ». Au Service canadien du renseignement de sécurité, on ne fait pas de

distinction entre les deux termes en anglais et on utilise « sécurité » pour rendre l'un et l'autre, ou les deux à la fois. De plus, après consultation des représentants de ces deux organismes, membres du Comité de la terminologie de la sécurité présidé par la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction,

nous constatons que « sécurité » est utilisé pour traduire *safety* et *security*, et qu'aucune distinction n'est faite entre les deux termes anglais.

Bref, nous déconseillons de traduire *a safe and secure country* par « un pays sûr et sécuritaire ». En français, il s'agit d'une répétition. ■

Web Addresses: Include http:// and www.?

Christine Hug

In a word: Yes.

We write about Web sites and other Internet sources so often now that some people wonder if it is necessary to include the `http://` and the `www` when citing one. The best practice is to include both. This article will tell you what the Internet Engineering Task Force, the World Wide Web Consortium and the Treasury Board of Canada have to say on the matter.

Background on URLs

Before we talk about how to write Web addresses, a little information about them. Here are some of the parts that make up a URL (Uniform Resource Locator). For more about URLs see <http://www.w3.org/TR/uri-clarification/> – classical.

Example 1 of a URL:

`http://www.termiumplus.gc.ca/site/outils_tools_e.html`

`http://www.termiumplus.gc.ca/site/outils_tools_e.html`
scheme // authority / path / filename

Example 2 of a URL:

`telnet://www.crazylands.org:6969`

`telnet://www.crazylands.org:6969`
scheme // authority (host:port)

Types of schemes

Not every URL uses the same scheme. While `http` is one scheme commonly seen in the mainstream media, others exist. Here are some examples:

- `ftp`
- `https`
- `gopher`
- `telnet`

(See http://en.wikipedia.org/wiki/URI_scheme for a longer list of schemes.) Once you know that the `http` is a scheme and that the scheme is a part of the URL, including the `http://` in the URL becomes the obvious choice.

WWW

The `www` of a URL is called a path segment (or dot segment). Path segments are part of the authority element of a URL. You should include the `www` because although many companies register both `www` and non-`www` domains, not all do. For example, at the time of writing, “`www.newseum.org`” will bring you to a Web site, but “`newseum.org`” will not. Some Web sites operate in two Internet domains: one has the “`www`” and another omits it. For example, `http://site.com/` and `http://www.site.com/` may access the same Web site. Although many sites redirect users to the non-`www` address (or vice versa), users may not be able to reach it if you omit the `www`. So if you choose to omit it, you should check that the non-`www` address links to the site you want your readers to reach.

What do the authorities say?

The Common Look and Feel for the Internet 2.0 Standards and Guidelines issued by the Treasury Board have no rule to include or exclude the `http://`

from URLs so long as the links work (<http://www.tbs-sct.gc.ca/clf2-nsi2/index-eng.asp>). The World Wide Web Consortium (W3C) (<http://www.w3.org/Addressing/URL/uri-spec.html>) and the Internet Engineering Task Force (IETF) (<http://tools.ietf.org/html/rfc3986>) include the `http://` in their URLs.

Why include the http://?

The main reason to include a URL in your text is so that your reader can access that resource. To help your reader do that, the URL should be clear, explicit, unambiguous and complete. For sheer clarity (so your readers do not make a false assumption) and consistency (if your text contains other kinds of URLs in addition to Web pages, you should provide the scheme for all of them), the best practice is to write the URL with the `http://` as in `http://www.translationbureau.gc.ca`.

While you should include all segments of a URL, you may wish to omit the `http://` sometimes for space reasons, for aesthetic reasons or because the URL will not be clickable (on a billboard, for example). If you feel you must omit it, you should do so only if

- your text will not contain other URLs using schemes other than the `http` scheme;
- the authority element of each URL in your text begins with the `www` path segment; and
- you omit it for all URLs in your text (be consistent).

Continued on page 23

Madame la sénatrice?

En 1994, le Bureau de la traduction a fourni au Sénat du Canada un avis sur la féminisation du titre de sénateur. La cause du problème y était décrite ainsi :

« Le problème tient en partie au fait que, dans les principaux dictionnaires français (de France), on consigne uniquement le mot *sénateur*, *n.m.*, sans donner de féminin [...] »

Suivait une analyse des différentes possibilités (c'est-à-dire : le sénateur [suivi d'un nom de femme], la sénatrice une telle, la sénateure une telle) à la lumière des règles générales de la féminisation, puis nous en venions à la conclusion que le terme *sénatrice* devait être « recommandé sans réserve pour tous les documents officiels, communications, etc. au Sénat du Canada ».

Beaucoup d'eau a coulé sous les ponts depuis 13 ans. Entre autres, maints débats – parfois très acerbes – ont eu lieu sur la féminisation des titres, et on trouve maintenant le féminin sénatrice dans les bons dictionnaires de France¹, notamment *Le Petit Robert*, *Le Petit Larousse illustré*, le *Dictionnaire Hachette*, *Le Grand Robert*, *Le Dictionnaire culturel en langue française* (éd. Le Robert) et même *Le Nouveau Littré*, lequel, à l'entrée *sénatrice*, ajoute le nouveau sens « membre d'un sénat ».

Bien entendu, il y a eu de la résistance et il y en aura encore. Entre autres, Maurice Druon, secrétaire perpétuel honoraire de l'Académie française, s'insurge contre toute évolution de la langue qui n'est pas sanctionnée par l'Académie : « [...] régir la langue appartient à l'Académie, et à elle seule, et non au gouvernement². »

Mais c'est oublier que la langue est un organisme vivant qui n'attend pas l'autorisation de l'Académie pour évoluer. Les dictionnaires reflètent l'usage, dont le réputé linguiste français Claude Duneton dit à la blague, mais à juste titre, qu'il « nous aura tous à l'usure³ ». Et la directrice éditoriale du *Petit Robert* d'ajouter : « Je ne comprends pas ces réticences. Pourquoi ne pas dire *sénatrice* alors que l'on parle bien d'*institutrice*? »

Quant aux règles de la féminisation, elles sont bel et bien respectées dans le cas de *sénatrice* : « La grande majorité des mots en « eur » ont un féminin en « euse » lorsqu'ils ont pour origine un verbe. C'est le cas de *danseuse* qui provient de masculin *danseur* et du verbe *danser*. [...] Les mots en « teur » donnent des féminins en « trice » s'il n'y a pas de verbe de base; c'était le cas de *directeur-directrice*, puis, plus récemment, de *sénateur-sénatrice*⁵. »

« On notera [...] que beaucoup de noms féminins en *-trice* sont déjà en usage ou attestés. On a donc : **une animatrice, une réalisatrice, une agricultrice, [...] une sénatrice**, etc. [...] Il ne faut pas créer inutilement de nouveaux féminins⁶. »

La recommandation d'il y a 13 ans demeure donc entièrement valable, c'est-à-dire qu'il convient d'utiliser le terme *sénatrice* dans tous les documents officiels, communications, etc., du Sénat du Canada, car entre-temps le mot *sénatrice* a acquis droit de cité dans les principaux dictionnaires qui rendent compte de l'usage au sein de la francophonie. ■

NOTES

- 1 Ainsi que dans l'ouvrage québécois *Multidictionnaire de la langue française*, de Marie-Éva de Villers.
- 2 *Le Figaro*, 29 décembre 2005, p. 26.
- 3 *Le Figaro littéraire*, 19 janvier 2006, p. 7.
- 4 *Le Figaro littéraire*, 8 décembre 2005, p. 4.
- 5 *Le Figaro littéraire*, 8 décembre 2005, p. 4.
- 6 *Au féminin – Guide de féminisation des titres de fonction et des textes*, 13.4.3, Office de la langue française, 1991.

Erratum

In September's issue of *Language Update* (Volume 4, Number 3), the article published in the *Industry Insights* column on page 7 was translated into English by Maryann Mullin, not Maryann Muller. We apologize to Ms. Mullin for this mistake.



Dubious Agreement (Part II)

One of the beauties of jazz, they say, is that historically so many of its musicians have played by ear. What sounds right seems to have worked for them, jazz musicians being some of the most gifted and nimble around.

But what about writing by ear? True, a finely tuned ear is indispensable to the poet, who relies on sound and cadence the way some of us rely on sentences and paragraphs. And an ear for dialogue can be the making of a fiction writer. In the workplace, though, where mechanical precision often matters more than flair, writing by ear can be a little like wearing stiletto heels: striking but not altogether . . . *correct*.

What does your ear, for instance, tell you about this passage?

There's only three ways to scale Mount Sheerface. Each of the three routes are technically advanced, and none of them have ever been successfully attempted. But Thor Stoutleg is one of those climbers who insists that every mountain can be conquered, and he is determined to stand on the summit.

If you identified three errors in subject-verb agreement, congratulations. Your brain has just triumphed over your ear. But have you spotted the *right* three errors?

There is, there are

First there's what we hear:

There's a few reality shows I'd like to ban from the airwaves.

There's a lot of bold performers out there, but little true talent.

Grandma says there's some nice headcheese sandwiches in the fridge. (Okay, maybe we don't hear this one so often.)

Then there's what is correct—namely, none of the above.

The word *there* to many people looks and sounds like a singular subject. Is it a singular subject? That's a trick question. *There*, when it's teamed up with the verb *to be*, is not a subject at all. It's an anticipatory subject, a word that carries little or no meaning and that precedes the real subject, which appears later.

In the sentences above, the real subjects are *shows*, *performers* and *sandwiches*. All are plural, which means the verbs should all be *are*. As should the first verb in our mountain-climbing passage.

Did your ear fool you? Don't be surprised if it did. Mistakes with *there*, and particularly with *there's*, the contracted form, are multiplying like derricks in the Alberta oil patch. These errors have long popped up in speech, but now they're spreading to printed material, including, heaven help us, edited text. In recent months I've read three books (two fiction, one non-fiction) from leading publishers in which the singular *there's* appears with plural subjects—not just once or twice, but *all through the book*.

Each and every one

Indefinite pronouns—words like *everyone* and *no one*, *somebody* and *nothing*—are pronouns whose antecedents (the nouns they replace) are hard to narrow down. Many indefinite pronouns are grammatically singular, so team up with singular verbs. Recognizing the singular pronouns is for the most part easy. Many of them come with the decidedly singular endings *-one*, *-body* and *-thing*.

Four indefinite pronouns, however, do not fit this mould. *Each*, *every*, *either* and *neither* are always singular, even when linked to plural words. Even when the singular sounds clunky.

Each of the candidates **is** amply qualified to proofread this philosophy journal.

Every cup, saucer and soup ladle **has its** place in the kitchen.

Do you think that either of the bloggers **handles** satire well?

Of the two fast food jobs, neither **offers** Tami much promise of promotion.

That brings us to error number two in the climbing passage. The second sentence should begin *Each of the routes is technically advanced*.

None

What about the third error? Did you think it was *none of them have*?

Different people hear different things with *none*. Some people are pretty sure that *none of them* is plural and takes the plural verb *have*. Others, especially those of a certain age or anyone educated in a conventional milieu, may hear the ghostly hectoring of schoolmarms: “*None* is always singular.”

The fact is, *none* has morphed. Once steadfastly singular, like *no one* and *nothing*, it now goes both ways, singular or plural, depending on the word it combines with. When tied to a plural word (like *them*), *none* is plural. When tied to a singular word, it's singular: *none of the driveway has been shovelled*. In this way *none* has become like its opposites, *all* and *some*, both of which change their number depending on what they're linked with.

What's with *who*, *that* and *which*?

That brings us to the real error number three. The last sentence in the climbing passage begins *But Thor Stoutleg is one of those climbers who insists that every mountain can be conquered*. Even the keenest ear is deaf to the agreement error here: the second verb should be plural, **insist**.

If your jaw just dropped, you're not alone. There's a whole world of English writers with their chins on their chests. We've finally come to the most common agreement problem in the language—how to treat the relative pronouns *who*, *that* and *which*.

The trouble with these pronouns is that they (like *some*, *all* and *none*) change their number according to their antecedent. The trick, then, is to correctly identify the antecedent. That sounds straightforward, but, like so many things that combine the ear and grammar, it's not.

In sentences like the Thor example, which say that someone is *one . . . who*, it's easy to get sidetracked by the word *one* and to think that everything in its wake should be singular. In fact, the antecedent of *who* is *climbers*, not *one*. The sentence is saying that there are climbers (plural) out there who insist (plural) that every mountain can be conquered, and Thor is one of them (plural). Put another way, the sentence is saying *Those climbers, of whom Thor is one, insist . . .*

Besides *who*, watch out for *that* and *which*, which cause just as many agreement errors.

NOT Uncle Leo has just invested in one of those pyramid schemes that always brings disaster.

BUT Uncle Leo has just invested in one of those pyramid schemes that always **bring** disaster. (subject *that* refers to *schemes*, plural)

NOT Schemes like this one, which has brought down intrepid investors worldwide, are surprisingly popular in my uncle's small town.

BUT Schemes like this one, which **have** brought down intrepid investors worldwide, are surprisingly popular in my uncle's small town. (subject *which* refers to *schemes*, plural)

NOT Grandma is one of the few members of our family who still goes to the Russian Orthodox church.

BUT Grandma is one of the few members of our family who still **go** to the Russian Orthodox church. (And when she does, she always packs a headcheese sandwich.) ■



Mots de tête

Frédérin Leroux fils

Endosser, un verbe qui se porte bien

Dans toutes ces citations, je ne prétends pas endosser les passages que j'emprunte (auteur anonyme).

Dans son *Guide du traducteur*, Irène de Buisseret consacre près de dix pages à ce qu'elle appelle le « néo-français ». Formé d'emprunts ou d'anglicismes, ce lexique se compose aussi, écrit-elle, de « termes qui ont acquis un sens tout nouveau en passant du concret à l'abstrait »¹. Et elle donne comme exemple « le président endosse cette politique ». Elle n'en dit rien de plus, et ne le retient même pas dans le « mini-glossaire d'anglicismes solidement ancrés dans le néo-français » qu'elle présente ensuite. Mais le plus étonnant, c'est qu'elle ne mentionne pas que ce représentant du « néo-français » nous était déjà connu.

Évidemment, nous l'appelions autrement. Une fiche (n° 173) du Comité de linguistique de Radio-Canada – qui doit dater du milieu des années 60 – indique que c'est sous l'influence de l'anglais que nous donnons à « endosser » le sens d'approuver ou d'appuyer. Si André Clas et Paul Horguelin² prennent la peine de l'inclure dans leur courte liste de moins de 250 anglicismes, c'est que le calque devait être courant. Ce que viendra confirmer l'année suivante le répertoire d'anglicismes de Gilles Colpron³. La même année, Victor Barbeau⁴ le relève aussi. Par la suite, plusieurs défenseurs reprendront cette mise en garde : Jean Darbelnet⁵, Madeleine Sauvé⁶, Marie-Éva de Villers⁷.

Et plus récemment, Lionel Meney⁸, Jacques Laurin⁹ et Paul Roux¹⁰.

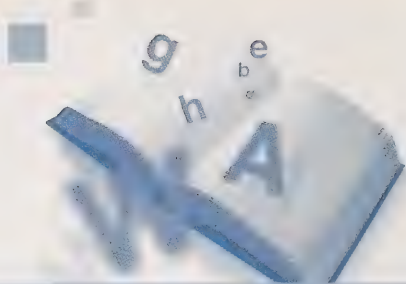
Depuis la parution de cette fiche, on aurait pu croire que la position de Radio-Canada avait changé, puisque des deux linguistes de la maison, l'un (Guy Bertrand) n'en parle pas et l'autre (Camil Chouinard) ne le condamne pas : « endosser un geste, un projet – l'approuver, l'appuyer; la directrice a endossé sans hésiter la proposition de Julie »¹¹. Aussi est-il étonnant de constater, dans une nouvelle version de son recueil, que Camil Chouinard a changé son fusil d'épaule : « Il faut éviter d'employer ENDOSSER au sens d'approuver un projet, une décision, une candidature. On dira donc : APPROUVER ou APPUYER un programme, des projets, une candidature »¹². Une brève explication de cette palinodie aurait été la bienvenue.

Mes deux premiers exemples réunissent, sans les réconcilier, deux vieux adversaires politiques. Le premier est de Pierre Trudeau, avant son entrée en politique : « Un rédacteur politique endossera une opinion à l'effet que la grève est désuète »¹³. Le second est de René Lévesque, avant son entrée à l'Assemblée nationale : « En laissant paraître [le Manuel du 1er mai], le CEQ paraît ainsi l'endosser » (*Le Jour*, 24.04.75). Sans le savoir, un bon historien fait lui aussi dans le néo-français : « les tenants de l'américanité endossent cette critique » (Yvan Lamonde, *Le Devoir*, 11.09.98). De même qu'un journaliste néo-québécois de longue date : « les commentateurs du *National Post* l'ont déjà endossé » [le discours de Stephen Harper] (Michel Vastel, *Le Droit*, 22.01.02). Enfin, un journaliste de la Presse l'emploie dans sa *Lettre*

ouverte aux antiaméricains (Richard Hétu, 8.11.03), ainsi que deux éditorialistes du même journal, Mario Roy (28.01.04) et André Pratte (18.09.04, 5.08.06).

De l'autre côté de l'Atlantique, les mises en garde sont plutôt rares. Sauf erreur, Maxim Koessler¹⁴ est le seul à indiquer, dans la deuxième édition de son ouvrage, qu'il s'agit d'un faux ami. Et tout comme chez nous, c'est surtout dans la presse qu'on le rencontre. Dans le *Monde diplomatique* : « il continue de s'interroger sur les raisons qui ont conduit le président américain à endosser une proposition israélienne » (Paul-Marie de La Gorce, septembre 2001), et dans le *Monde* : « Pareille audace sera-t-elle soutenue politiquement? Jacques Chirac l'endosse-t-il? » (Philippe Bernard, 12.12.03). Cette extension de sens en fait pourtant tiquer certains : « émettre des instructions pour que le Conseil de sécurité « endosse » le pouvoir exercé à Bagdad » (*Le Monde*, 12.05.03); « le Conseil était prié d'« endosser » le projet » (Corine Lesnes, *Le Monde*, 23.05.05). Mais c'est le fait d'une minorité. Enfin, je l'ai rencontré dans l'ouvrage d'un journaliste sur Patrice Lumumba : « Kasavubu a présidé le Conseil des ministres et donc endossé les décisions »¹⁵.

Sur Internet, bien sûr, les exemples abondent. Un communiqué de la République française : « la possibilité pour les pays en développement de souscrire à des objectifs volontaires, avant d'endosser une proposition concrète » (26.04.07). Le *Temps de Genève* : « [on] aura vu pour la première fois un parti gouvernemental endosser une proposition [qui] aurait valu à la



Suisse une mise au ban des nations » (Éric Hoesli, 25.09.00). Un site belge : « en Belgique, l'exécutif actuel ne peut plus endosser de décision à haute portée politique » (Prisma international, 28.08.07). Le site de *Jeune Afrique* : « c'est le réformateur Khatami qui a personnellement endossé la décision de la reprise des activités d'enrichissement de l'uranium » (07.05.06).

On rencontre aussi, fréquemment, endosser un rôle, une mission, des fonctions, ce qui correspond à l'un des sens d'« endosser » que le *Trésor de la langue française* présente ainsi : « [Le sujet joue un rôle actif] Prendre sur soi. Synonyme *assumer, se charger de* ». Et il donne comme exemple la citation « anonyme » en épigraphe. Vous étiez-vous demandé si c'était un calque ou du néo-français? Eh bien non, la citation vient des *Causeries du lundi* de Sainte-Beuve, qui datent des années 1850. Personnellement, j'y verrais plutôt le sens de « faire sien ». Même si « faire sien » est un des équivalents proposés par Koessler et Meertens¹⁶ (qui en donne une trentaine) pour éviter « endosser »...

Il y a au moins trois dictionnaires, oubliés ou méconnus, qui donnent à « endosser » le sens de son pendant anglais. Si on dépoussière ce bon vieux Clifton-Grimaux¹⁷, on y lit ceci : « endosser les idées d'un autre (to endorse another's ideas ». Est-ce les faire siennes ou les approuver? Charles Petit¹⁸ est plus explicite : « endosser (fig.)—to back, to support, to confirm ». Ici, le doute n'est plus permis. Et un dictionnaire québécois tout récent enregistre « endosser » comme si ce sens allait de soi : « des sénateurs ont endossé ses paroles – the

senators have condoned his words »¹⁹ (« condone » fait sourciller, mais là n'est pas la question). Et avec les *1300 pièges* de Camil Chouinard, avant sa conversion, cela ferait quatre sources.

Je ne crois pas que je pourrais jamais aller jusqu'à « endosser un candidat », par exemple. Mais Charles Péguy m'a presque fait changer d'idée. Il emploie aussi bien le verbe que le substantif : « Les politiciens veulent que nous endossons leurs politiques »²⁰ ; « Par Jaurès, c'était le gouvernement même qui endossait Hervé » ; « ceux qui ont fait et endossé Hervé, fait et endossé le hervétisme » ; « Par son endossement du combisme... » ; « Par endossement de Hervé, nous avons vu Jaurès. Par endossement de Jaurès... » Ouf ! Je m'arrête là. On peut reprocher à Péguy de se répéter (c'est dans sa manière), mais peut-on l'accuser d'avoir été influencé à ce point par l'anglais?

Et finalement, si on acceptait qu'« endosser » ait pris un nouveau sens? qu'il soit passé du concret à l'abstrait, comme le dit Irène de Buisseret. N'est-ce pas normal qu'il évolue? Si ça n'avait pas été le cas, vous n'oseriez peut-être même pas endosser votre veste aujourd'hui. Au 17^e siècle, nous apprend Ferdinand Brunot²¹, « endosser un vêtement » était considéré comme burlesque...

En outre, admettre cet usage serait une façon de nous venger des Anglais... pour nous avoir emprunté « endosser » au Moyen Âge. Ce qui vous vaut des maux de tête aujourd'hui. ■

NOTES

- 1 *Guide du traducteur*, Ottawa, ATIO, 1972, p. 418 (*Deux langues, six idiomes*, p. 402).
- 2 *Le français, langue des affaires*, McGraw-Hill, 1969, p. 210.
- 3 *Les anglicismes au Québec*, Beauchemin, 1970.
- 4 *Le français du Canada*, Garneau, 1970.
- 5 *Les maux des mots*, Université Laval, 1982 (ou le *Dictionnaire des particularités de l'usage*, Presses de l'Université du Québec, 1986).
- 6 *Observations grammaticales*, Université Laval, octobre 1983.
- 7 *Multidictionnaire des difficultés de la langue française*, Québec/Amérique, 1988.
- 8 *Dictionnaire québécois-français*, Guérin, 1999.
- 9 *Le bon mot*, Éditions de l'Homme, 2001 (ou *Nos anglicismes*, 2006).
- 10 *Lexique des difficultés du français dans les médias*, Éditions La Presse, 2004.
- 11 Camil Chouinard, *1300 pièges du français écrit et parlé au Québec et au Canada*, Éd. La Presse, 2001.
- 12 *Ibid.*, *1500 pièges du français écrit et parlé...*, Éd. La Presse, 2007.
- 13 *La Grève de l'amiante*, Éditions du jour, 1956, p. 396.
- 14 *Les faux amis*, 2^e édition, Vuibert, 1975.
- 15 Yves Benot, *La mort de Lumumba*, Éditions Chaka, 1989, p. 153.
- 16 Renée Meertens, *Guide anglais français de la traduction*, Chiron éditeur, 2002.
- 17 E. Clifton et A. Grimaux, *A New Dictionary of the French and English Languages* (français-anglais), Garnier, 1881.
- 18 Charles Petit, *Dictionnaire français-anglais*, Hachette, 1946.
- 19 Marcel Séguin et Alice Amyot, *Dictionnaire français-anglais*, Guérin, 2005.
- 20 Charles Péguy, *Notre jeunesse*, Gallimard, Folio, 1993, p. 129, 237, 250 et 262. Texte paru en 1910.
- 21 Ferdinand Brunot, *Histoire de la langue française*, tome IV, 1^{re} partie, Librairie Armand Colin, 1966, p. 335.

Sur ponterelle ou au mouillage?

Pierre Biron ■

Lors de la rédaction d'un lexique nautique¹, il y a quelques années, j'ai senti le besoin de proposer un néologisme, « ponterelle », pour traduire l'anglais *finger dock*.

Dans un bassin de plaisance, on voit des quais reposant solidement sur le fond, mais aussi des quais ou plates-formes flottants, tantôt appuyés sur la rive dans leur longueur (par exemple le ponton d'attente plaisance près d'une écluse), tantôt perpendiculaires à la rive et se projetant à angle droit dans le bassin, une extrémité fixée au bord du bassin et l'autre stabilisée par une chaîne attachée à un ancrage reposant au fond. Les bateaux y accostent et s'y amarrent pour l'embarquement et le débarquement. La marine de plaisance utilise les termes *pontons* ou *pontons principaux* pour désigner les quais flottants perpendiculaires à la rive, termes dont l'équivalent anglais est *main docks*.

Pour permettre à plus de bateaux de s'amarrer à quai dans une marina, on installe perpendiculairement à chaque ponton principal une série de quais flottants plus étroits, séparés entre eux par au moins deux largeurs de bateaux. L'extrémité libre est stabilisée par un ancrage. Comme ils ressemblent aux doigts d'une main, assimilée dans les circonstances au ponton, on les nomme *finger docks* en anglais.

Je n'ai jamais trouvé d'équivalent satisfaisant pour *finger dock* dans les livres et les revues françaises, où j'ai cependant rencontré à l'occasion les emprunts *catwalk* et *catway*.

Le terme que j'ai proposé dans mon lexique, soit *ponterelle*, s'inspire de *ponton* et de *passerelle*. Celle-ci désigne en marine marchande un « plan incliné et mobile par lequel on peut accéder à un navire » (*Le Petit Robert*).

On pourrait définir *ponterelle* ainsi : petit quai flottant, rattaché à angle droit à un ponton principal dans le bassin d'une marina, servant à l'accostage et à l'amarrage des bateaux de plaisance.

Une recherche faite en 2007 sur Google et sur Yahoo France confirme qu'il s'agit d'un néologisme, car le seul site Web qui utilise le terme est celui du Club de voile des Laurentides à Oka, au Québec (www.cvl.qc.ca/index.php?idpage=16). On peut en effet y lire la description suivante : *places à quai avec ponterelle individuelle*. Le club aura sans doute eu accès au lexique... ■

NOTE

1 Lexique nautique anglais français, publié en 1981 à compte d'auteur. Ouvrage épuisé.

Continued from page 17

For long URLs that must be broken with spaces to wrap onto another line, we second the IETF's advice to add "<" and ">" as wrappers just before and just after the URL to clearly show where it begins and ends (see <http://tools.ietf.org/html/rfc3986#page-51>). This tells readers that it is all one URL. Where to split the

URL? Split it at the end of an element, usually before or after a period (.), question mark (?), hash mark (#), commercial at (@) or slash (/). Do not split by adding a hyphen. Because some URLs contain hyphens, splitting a URL with another one can cause confusion for your reader.

Example of a URL too long for just one line broken just after a slash:
<<http://www.example.com/home/Teresa/main/ShortStoryContest/RulesAndRegulations.htm>>.

Best practice

The <http://> and the www are part of the URL. Include them. ■



Traduire le monde

André Racicot

Les adresses à l'étranger

S'il est un sujet qui embête les langagiers, c'est bien celui-là. Que faire avec une adresse en Grèce? Au Japon? Au Brésil? Faut-il conserver l'adresse dans la langue originale? Et que faire lorsque celle-ci a déjà été traduite en anglais? Faut-il la laisser telle quelle ou bien la retraduire en français? Bienvenue dans le monde timbré des adresses à l'étranger.

L'Union postale universelle, dont le siège est à Berne, en Suisse, est une organisation internationale qui a pour mission d'élaborer des normes postales pour tous les pays. Le français est la langue officielle de l'organisation. Toutefois, l'anglais a été adopté en 1994 comme langue de travail de son Bureau international. Les principes que l'Union retient au sujet des envois à l'étranger sont simples : 1) écrire dans la langue du pays de destination; 2) utiliser le français ou l'anglais, à la rigueur. Mais il n'est pas garanti que le courrier se rendra à bon port.

Écrire dans la langue du pays relève de l'évidence. Imaginons le cas suivant :

*Egregio Signore André Racicot
Traduttore
Ufficio della Traduzione
Servizio degli Affari stranieri
Piano della Terrazza
Camera 40
125, via Sussex
Ottawa, Ontario
Canada*

Un Italien désirant communiquer avec mon auguste personne, et qui s'y prendrait de cette façon, aurait bien peu de chance de voir sa missive me parvenir. Il est évident que le facteur ne comprendrait pas un mot de l'adresse et que la lettre serait renvoyée à l'expéditeur. Celui-ci devrait donc réécrire l'adresse tout en français ou en anglais. Vraiment? Ce n'est peut-être pas aussi simple.

Transposons cet exemple au Canada. Imaginons que vous habitez à Toronto et désirez écrire à une amie qui étudie à Vérone. Votre adresse devrait être libellée ainsi :

*Madame Louise Lafontaine
Scuola di Lingua Francese
Via della Torre, 17
Verona
Italy*

Pensons-y bien. Tous les éléments de l'adresse ne sont pas lus par la même personne et nous devons en tenir compte. Tout d'abord, le titre de civilité de votre correspondant est en français puisque c'est à cette personne, et non au facteur italien, que vous vous adressez. Le fait d'écrire « Madame » n'a aucune incidence sur la livraison du courrier. Quant à l'odonyme comme tel, il ne se traduit évidemment pas (le facteur italien ne comprendrait rien à « 17, rue de la Tour »); il faut donc l'écrire dans la langue de Dante, tout comme le nom de la ville, puisque c'est en Italie que ces indications seront lues. Enfin, le nom du pays de destination, l'Italie, doit être écrit en anglais; puisque c'est la poste canadienne à Toronto qui acheminera la lettre vers le Vieux Continent.

Le résultat est assez surprenant. Nous avons une adresse en plusieurs langues! Le titre de civilité est en français, le corps de l'adresse en italien, mais le nom du pays est en anglais. Voilà une lettre qui a du cachet... De fait, nous sommes condamnés à suivre ce modèle étrange, mais logique, même s'il va à l'encontre de notre volonté d'uniformiser. Dans le cas qui nous occupe, l'uniformisation est impossible.

Mais, dans bien des cas, les adresses sont consignées dans les dossiers ministériels à titre indicatif, sans que du courrier soit nécessairement envoyé. Les composantes de l'adresse peuvent alors être traduites pour faciliter la compréhension des lecteurs, étant entendu qu'une telle adresse ne pourrait jamais être inscrite sur une enveloppe expédiée à l'étranger.

Un grand nombre de pays n'utilisent pas l'alphabet latin. Par exemple, si vous désirez envoyer une lettre en Russie, l'adresse devra être écrite en russe, donc en caractères cyrilliques.

Toutefois, il y a fort à parier qu'on n'écrit jamais une telle adresse en russe dans un document qui sera diffusé à l'extérieur des bureaux du gouvernement. Imaginons, par exemple, une liste d'établissements d'enseignement à l'intention des Canadiens souhaitant parfaire leurs études dans le pays de Tolstoï. En voici un élément :

*Institute of Mechanics, Moscow State
University Lomonosov
Michurinsky Prospekt 1
Moscow, Russia*

Suite à la page 27

El Rincón Español

Carolina Herrera

Las Abreviaciones

La consistencia y la claridad son importantes para el uso de abreviaciones. Algunas veces traductores, redactores y demás usuarios de la lengua vacilan ante determinados usos de las abreviaciones y se preguntan si ciertos usos son aconsejables. Los diferentes tipos de abreviación son sigla, acrónimo, acortamiento, abreviatura y símbolo. A continuación presentamos las reglas de uso en español según lo recomendado por la Real Academia Española y, para el caso de las abreviaturas, por José Martínez de Sousa en su *Diccionario de ortografía de la lengua española*.

1. **Sigla:** Abreviación formada por las iniciales de dos o más palabras de un término compuesto.

TIPOS DE SIGLAS SEGÚN SU PRONUNCIACIÓN

- a. **Sigla** que se pronuncia letra por letra.

DNI Documento Nacional de Identidad

Existe una tendencia a la creación de palabras formadas por la lectura de las letras de la sigla. Martínez de Sousa llama a estas palabras **alfónimos**.

ONG oenégé
CD-ROM cederrón

- b. Sigla que se pronuncia como palabra. También recibe el nombre de **acrónimo**.

ONU Organización de las Naciones Unidas
ovni objeto volador no identificado

REGLAS PARA EL USO DE SIGLAS

- No tienen marca de plural.
'los PBI distritales' y no 'los PBIs distritales'
(PBI 'producto bruto interno')
- Adoptan el género del núcleo del término.
'la ALADI' por **la Asociación** Latinoamericana de Integración
'la PYME' por **la** pequeña y mediana **empresa**
- Se escriben sin puntos ni espacios.

- Van seguidas del nombre completo y la traducción o se escribe primero la traducción o equivalencia, poniendo después la sigla entre paréntesis.

BDC (*Business Development Bank of Canada*, Banco de Fomento Comercial de Canadá)

Organización de las Naciones Unidas para la Educación, la Ciencia y la Cultura (UNESCO)

2. **Acrónimo:** Abreviación formada por los elementos iniciales (sílabas o letras) de dos o más palabras de un término compuesto.

TIPOS DE ACRÓNIMOS SEGÚN SU FORMACIÓN

- a. Acrónimo que, en un término compuesto, se forma tomando el principio de la primera palabra y el final de la última, o por otras combinaciones.

emoticono (del inglés 'emotion', emoción, e 'icon', icono)

Mercosur (Mercado Común del Sur)
cuc (cubano convertible)

- b. Acrónimo que se forma únicamente con los elementos iniciales de un término compuesto. También se conoce como **sigla**.

sida síndrome de inmunodeficiencia adquirida
tac tomografía axial computarizada

REGLAS PARA EL USO DE LOS ACRÓNIMOS

- Una vez incorporados al léxico común, los acrónimos forman el plural siguiendo las reglas generales de su formación en español *emoticonos*, *ovnis*, *radares*.
- Cuando contengan cuatro letras o más, se puede escribir con mayúscula la letra inicial seguida de minúsculas: *Mercosur*.
- La mayoría de los acrónimos formados por la unión de elementos de dos o más palabras han adoptado el género masculino, incluso cuando, en la traducción, la palabra núcleo de la expresión extranjera abreviada es femenina; así, se dice un *pulsar*, (del inglés *pulsating star*) a pesar de que 'estrella' (del inglés *star*) es femenino. A veces, el masculino se explica por sobrentenderse un concepto masculino suprimido: *el [rayo] láser*, a pesar de que 'luz' (del inglés *light*) es femenino.

3. **Acortamiento:** Abreviación que resulta de la eliminación de las sílabas iniciales o finales de una palabra. También llamado **abreviamento**.

<i>bus</i>	<i>autobús</i>
<i>Mac</i>	<i>Macintosh</i>

REGLAS PARA EL USO DE LOS ACORTAMIENTOS:

- Mantienen el género de la palabra completa.
- El plural de los sustantivos se forma de acuerdo a las reglas generales: *las gr^{at}is* (*gratificaciones*); con algunas excepciones como *los híper* (*hipermercados*) y *los súper* (*supermercados*).
- Los acortamientos que tienen función de adjetivo permanecen invariables en número.

<i>pistas bici</i>	<i>bici de 'bicicleta'</i>
--------------------	----------------------------

4. **Abreviatura:** Abreviación que resulta de la supresión de letras finales o centrales de una palabra, y que suele cerrarse con punto.

<i>idem</i>	<i>íd.</i>
<i>Compañía</i>	<i>Cía.</i>
<i>Asuntos Exteriores</i>	<i>A.A.I.I.I.</i>
<i>Juegos Olímpicos</i>	<i>JJ.OO.</i>
<i>Su Majestad</i>	<i>S.M.</i>
<i>Director</i>	<i>Dir.</i>
<i>Santa</i>	<i>Sta. o sta.</i>
<i>Señorita</i>	<i>Srta.</i>

REGLAS DE FORMACIÓN DE LAS ABREVIATURAS

- Cuando la abreviatura se forma truncando por en medio de una sílaba, se conserva de ella todas las consonantes que constituyan la cabeza. Ninguna de estas abreviaturas debe terminar en vocal.

<i>imprensa</i>	<i>impr.</i>
<i>artículo</i>	<i>art.</i>
<i>prólogo</i>	<i>pról.</i>

- Cuando de una palabra se toman la primera letra y la sílaba final, ésta debe ser completa.

<i>muestro</i>	<i>ntro.</i>
<i>muestra</i>	<i>ntra.</i>
<i>maestro</i>	<i>mtro.</i>

- Se deben evitar las letras voladas, salvo casos en los que pueda haber confusión.

<i>visto bueno</i>	<i>V^o B.^o</i>
--------------------	-------------------------------------

EL PUNTO ABREVIATIVO

Las abreviaturas siempre llevan punto. Pero, si la abreviatura ocurre al final de la oración o el párrafo, entonces el punto abreviativo sustituye al punto final.

Juan llegó en tercer lugar y Carlos en cuarto.
Juan llegó en 3.er lugar y Carlos en 4.º

El punto abreviativo no sustituye a ningún otro signo que requiera la abreviatura.

<i>etcétera?</i>	<i>etc.?</i>
<i>Estados Unidos,</i>	<i>EE.UU.,</i>
<i>libro...</i>	<i>l....</i>

En algunas abreviaturas se sustituye el punto con una barra.

<i>cargo</i>	<i>c/</i>
<i>días fecha</i>	<i>d/f.</i>

No se debe usar los dos signos para una sola abreviación. La abreviatura de *calle* es *c/* o *c.* y no *c/.*

CASO ESPECIAL: *etcétera*

La abreviatura '*etc.*' puede ir a final de línea o párrafo, salvo si por sí misma forma una línea. En tal caso se debe usar la palabra *etcétera*.

MAYÚSCULAS EN LAS ABREVIATURAS

Las abreviaturas deben escribirse con la grafía que corresponde a la palabra abreviada; salvo ciertas excepciones como en *N.B.* '*nota bene*' o *P.D.* '*posdata*'

Se escriben siempre con mayúscula las abreviaturas de tratamiento. Por ejemplo:

<i>Doctor</i>	<i>Dr.</i>
<i>Señor</i>	<i>Sr.</i>
<i>Señora</i>	<i>Sra.</i>
<i>Don</i>	<i>D.</i>
<i>Doña</i>	<i>D.^a</i>
<i>Excelentísimo</i>	<i>Excmo.</i>
<i>Su Santidad</i>	<i>S.S.</i>
<i>Reverendo</i>	<i>Rvdo.</i>
<i>Padre (religioso)</i>	<i>P.</i>
<i>usted</i>	<i>U. o Ud.</i>

PLURAL DE LAS ABREVIATURAS

Se forma añadiendo el morfema *-s* si la abreviatura se formó por truncamiento de una sílaba, *-es* si la abreviatura se formó tomando la primera letra y la sílaba final, o duplicando la letra de la abreviatura cuando ésta se formó solo con la letra inicial de la palabra.

<i>vírgenes</i>	<i>vírgs.</i>
<i>ferrocarriles</i>	<i>ff.cc.</i>
<i>padres (religiosos)</i>	<i>PP.</i>
<i>páginas</i>	<i>pp. o págs.</i>
<i>reales órdenes</i>	<i>RR.ÓÓ.</i>
<i>Juegos Olímpicos</i>	<i>JJ.OO.</i>
<i>Asuntos Exteriores</i>	<i>AA.EE.</i>
<i>ustedes</i>	<i>UU. o Udes. o Uds.</i>

En las abreviaturas con letras voladas el plural debe realizarse en éstas.

números n.

GÉNERO DE LAS ABREVIATURAS

Las abreviaturas deben expresar el género de la palabra abreviada.

Señora	Sra.
nuestra	ntra.
Excelentísima	Excma.

ABREVIATURAS DE NÚMEROS

Las abreviaturas de números se dan siempre en ordinales y se expresan con cifras y letras voladas. De esta manera se evita la confusión entre los números y los grados.

primero	1.º
segunda	2.º
vigésimo octavo	28.º

5. **Símbolo:** Abreviación determinada por los organismos nacionales o internacionales. No se escribe con punto abreviativo y no toma forma de plural. Se trata de los símbolos del sistema internacional de unidades (SI), de grados, de los puntos cardinales y de los elementos químicos. ■

BIBLIOGRAFÍA

Agencia Efe. *Vademécum*. [<http://www.fundeu.es/esurgente/lenguaes>]. (20071009).

Libro de estilo *El País*. 15.ª edición., El País, Madrid, 1996.

Martínez de Sousa, J. *Diccionario de ortografía de la lengua española*, Paraninfo, Madrid, 1996.

Real Academia Española: *Diccionario de la lengua española*. Vigésima segunda edición. [www.rae.es]. (20071009).

Real Academia Española: *Diccionario de dudas*. [www.rae.es]. (20071009).

Unión Europea: "Libro de estilo interinstitucional". [<http://publications.europa.eu/code/es/es-000100.htm>] (20071009).

Suite de la page 24

Très souvent, les noms d'organismes comportent une traduction courante en anglais et en français; autrement, nul ne pourrait comprendre de quoi il est question. C'est d'ailleurs le cas pour les grandes institutions politiques des pays étrangers (présidence, Parlement, ministères). Dans l'exemple ci-dessus, on constate que le nom de l'université et celui de l'institut sont énoncés en anglais. Cependant, il en va autrement de l'odonyme, qui est resté en russe.

Le traducteur francophone traduira les noms de l'université et de l'institut, ce qui est logique puisqu'ils l'ont déjà été en anglais. Toutefois, l'odonyme exige une attention spéciale. Comme je l'ai expliqué dans un autre article (vol. 2, n° 4, décembre 2005), le russe,

qui s'écrit en caractères cyrilliques, doit être translittéré dans les langues à alphabet latin. Dans le cas qui nous occupe, la translittération a été réalisée en anglais et reflète la prononciation russe originale. L'odonyme doit donc être réécrit en français, pour en respecter la phonologie. Ce qui donne :

*Institut de recherche en mécanique
Université d'État Lomonosov
de Moscou
Prospekt Mitchourinsky 1
Moscou, Russie*

Désespoir! Nous nous retrouvons de nouveau avec une adresse à multiples facettes. Le nom de l'organisme a été traduit en français, de même que la ville et le pays, mais pas l'odonyme, qui demeure en russe.

Dans certains cas, par souci de clarté, on peut décider de le traduire. Dans l'exemple qui précède, le mot « Prospekt » aurait pu être rendu par « boulevard » ou « perspective ».

Comme on le voit, la traduction des adresses étrangères n'est pas de tout repos. Le traducteur devra savoir à quoi cette adresse servira au juste. Est-ce une liste indicative? Si oui, il peut décider de pousser la traduction plus loin. Si ce n'est pas le cas, il devra se montrer plus prudent et garder en tête que ce qui est inscrit sur l'enveloppe sera lu par un facteur étranger. ■



Carnet techno Tech Files

André Guyon

Translation: Katey Thompson

Volume 4/4 • Décembre/December 2007

Pratique : Savez-vous trouver un document sur votre disque dur?

C'est la question que j'aurais voulu poser un jour à mon interlocuteur en furie à l'autre bout du fil. Il me répondait qu'il SAVAIT que son fichier avait disparu. Ce traducteur n'était plus de la première jeunesse, et je suis presque toujours poli envers mes aînés.

Est-ce vraiment une question d'âge? Plus tard, j'ai aussi rencontré des adolescents plus habitués au clavier qu'à être polis avec leurs aînés. Eux aussi étaient en furie parce qu'ils ne trouvaient plus le travail qu'ils devaient remettre le lendemain à l'école. En plus, cette fois, je ne pouvais même pas raccrocher le téléphone...

Puisque tous n'en meurent pas mais que tous en sont atteints un jour ou l'autre, je vais vous en parler un peu.

Avant de savoir comment on trouve un document, il est utile de savoir comment on s'y prend en général pour le perdre, et de constater que ça peut arriver à tout le monde.

Bon nombre de logiciels utilisent un dossier par défaut où ils stockent vos fichiers. Certains logiciels créent leur propre dossier, les autres utilisent la valeur par défaut de Windows (Mes documents ou My documents, etc.).

Au Bureau de la traduction, un document texte que je fais en Word 2000 s'enregistrera en principe dans le sous-dossier **C:\@Data\MSOFFICE.2000**, sauf si je précise un autre dossier. En pratique, ça peut aussi arriver à mon insu.

Par exemple, pendant que je rédige cet article, si j'ai besoin de consulter un autre document stocké ailleurs pour copier et coller un paragraphe que je sais avoir déjà rédigé, je vais ouvrir le document en question, copier ce qui m'intéresse, le coller ici, puis refermer et continuer ma rédaction.

Practice: Do You Know How to Find a Document on Your Hard Drive?

That is what I wanted to ask the angry person on the other end of the line. He was telling me that he KNEW his file had disappeared. This translator was not in his prime, and I am almost always nice to my elders.

But was this really a question of age? Later, I also talked to some teens who were more accustomed to keyboarding than they were to being nice to their elders. They too were angry because they could not find the work they were to hand in the following day at school. And this time, I couldn't even hang up the phone...

Since this is bound to happen to everyone at some point, I will tell you a bit about it.

Before learning how to find a document, it is important to learn how you lose it in the first place and to realize that this can happen to anyone.

Many programs save your files in a default folder. Some programs create their own folder, while others use the Windows default folders (My documents or Mes Documents, etc.).

At the Translation Bureau, a text document I create in Word 2000 will generally be saved in the subfolder **C:\@Data\MSOFFICE.2000**, unless I specify a different folder. This could even happen without my knowledge.

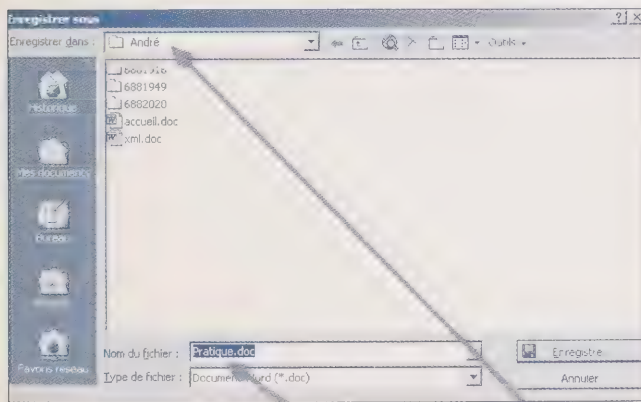
For example, while I am writing this article, if I have to view a document saved elsewhere to copy and paste something I have already written, I will open the document in question, copy the section I was looking for, paste it here, then close the document and continue writing.

L'Actualité langagière • Language Update

The screenshot shows the 'Ouvrir' (Open) dialog box in Windows 95. The 'Arborescence' (Folders) view is active, showing the 'C:\Programme' directory. The file list on the right contains 'Programme' and 'Programme (x86)'. The 'Nom du fichier' (File name) field is empty, and the 'Type de fichiers' (File type) is set to 'Tous les fichiers (*.*)' (All files (*.*)). The 'Ouvrir' (Open) button is highlighted.

Mon document s'ouvre dans une autre fenêtre.

Quand j'aurai fini de rédiger mon article, j'aurai oublié cette visite du dossier André. Dans mon esprit, le document va s'enregistrer dans le dossier par défaut. **Hélas, il va plutôt se stocker sur mon unité réseau, dans le sous-dossier où j'ai pris le document xml.doc.**

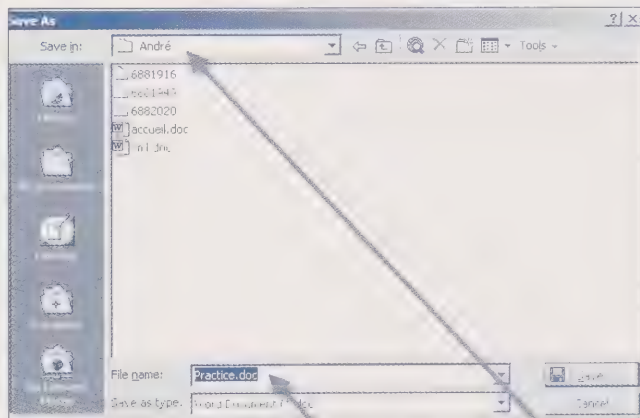


Voilà une des multiples façons de stocker un fichier ailleurs qu'à l'endroit où on pensait le placer. Vous voyez que c'est facile de perdre un fichier.

Je me souviendrai probablement que j'avais nommé mon fichier Explorateur ou quelque chose dans le genre. Je pourrais toujours parcourir tous les dossiers de mon ordinateur sous @data, mais il y en a plus de 20 000 (et je ne blague pas!).

My document opens in another window.

By the time I finish writing my article, I will have forgotten I had ever opened the André folder. In my mind, the document will be saved in the default folder, **but instead, it will be saved on my network drive, in the subfolder where I found xml.doc.**



I will probably remember that I named the file “Explorer” or something similar. I could always go through all the folders on my computer under @data, but there are more than 20,000 (and I am not kidding!).

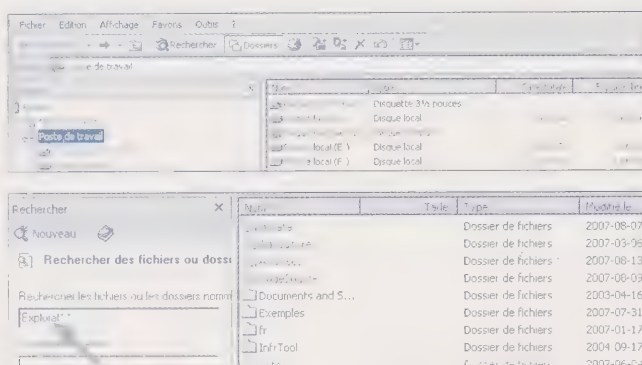
La solution la plus simple consiste à rechercher mon fichier à l'aide de l'Explorateur.



Pour ouvrir l'Explorateur Windows, la façon la plus commode consiste à faire faire le raccourci clavier

La touche Windows située dans le coin inférieur gauche du clavier. On enfonce la touche Windows, on la maintient enfoncée, puis on enfonce la touche E.

L'affichage varie beaucoup selon les paramètres par défaut du poste de travail et la version de Windows, mais les fonctions sont à peu près les mêmes. Dans le cas de Windows 2000 installé sur mon poste de travail, je clique sur le bouton Rechercher qui est près de la barre de menus.



Ci-dessus, après avoir sélectionné le disque principal (le disque C) de mon ordinateur, j'entre le nom de fichier à rechercher. J'utilise un caractère générique qui représente une chaîne de caractères quelconque (l'astérisque). Je cherche donc un document qui se nomme « Explorat » suivi de quelque chose.

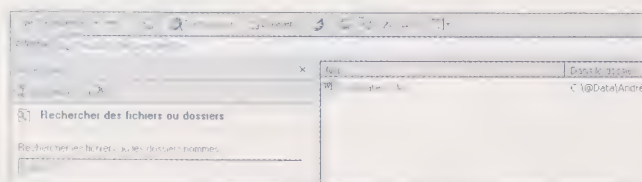
Donc les noms de fichiers Explorateur, Exploration, explorations, etc., seront affichés dans les résultats. Comme je ne suis plus trop certain d'avoir fait mon texte en Word, je mets donc aussi l'astérisque après le point.

Explorat*. *

Le point sépare le nom de fichier de son extension (le plus souvent, WordPerfect a une extension wpd, Word une extension doc, WordPro une extension lwp, etc.).

Je lance la recherche en cliquant sur le bouton Rechercher situé un peu plus bas dans le panneau de gauche. Puisque ça peut être long, je vais me chercher un cappuccino.

Je reviens avec mon café et je souris en constatant le résultat de la recherche.



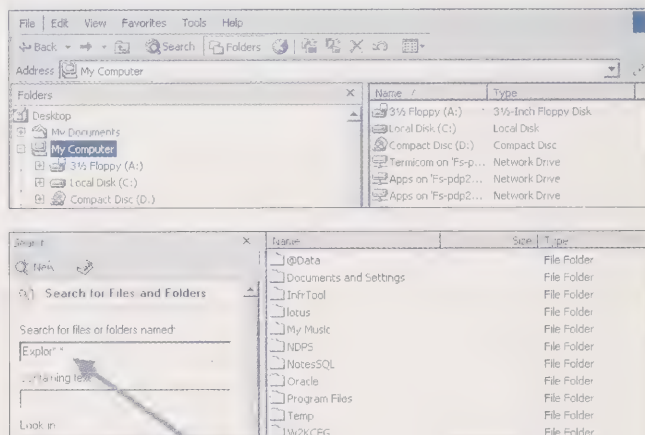
The easiest solution is to search using Windows Explorer.

The easiest way to open Windows Explorer is to use the keyboard shortcut



The Windows key is on the bottom-left side of the keyboard. Hold down the Windows key and press the E key.

The display varies quite a bit, depending on the default settings of the work station and the version of Windows, but the functions are pretty much the same. For Windows 2000, which is installed on my work station, I click the Search Now button, near the menu bar.



As shown above, after choosing my computer's main disk (disk C:), I enter the name of the file I am looking for. I use a wild card—in this case, an asterisk—which replaces a character string. So, I am searching for a document named "Explor" followed by something else.

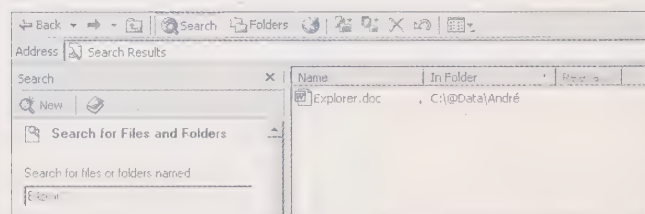
This means that file names such as Explorer, Exploration and explorations will be displayed in the search results. Since I cannot remember whether I created my document in Word, I also put an asterisk after the period.

Explor*. *

The period separates the file name from its extension (in general, WordPerfect has the extension wpd, Word has the extension doc and WordPro has the extension lwp).

I launch the search by clicking the Search Now button, located at the bottom in the left panel. Since it could take a while, I go grab a cappuccino.

I return with my coffee and smile on seeing the search results.



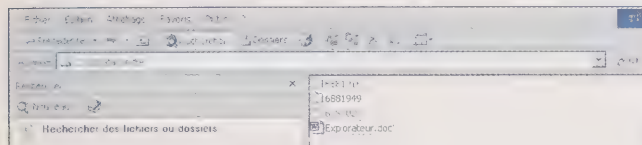
Je constate que mon fichier se nommait Explorateur.doc, et qu'il se trouvait dans le dossier **C:\@Data\André**.

Ici, c'est facile, je n'avais qu'un seul fichier qui correspondait à ce que je cherchais. Revenons à mon traducteur du début, qui était en état de panique parce que son fichier avait disparu. Eh bien, nous avons trouvé une bonne dizaine de versions de son document sur l'ordinateur.

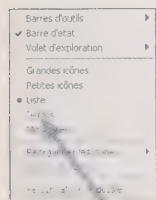
Ensuite, évidemment, c'était à moi de lui dire laquelle était la bonne.

Facile, il suffit de regarder les détails affichés.

Qu'arrive-t-il si l'affichage ne contient pas les détails et ressemble à ce qui suit?



Je peux les obtenir au moyen du menu Affichage.



L'option **Détails** permet de connaître la taille du fichier et son emplacement, ainsi que sa date de création. Mon collègue a donc pu comparer les dates et heures des multiples versions de son fichier et choisir la bonne. Comment il avait fait pour en créer autant, seul l'ado du début de l'histoire pourrait peut-être me le dire.

Il ne lui restait qu'à cliquer deux fois sur le nom du fichier approprié pour réduire sa tension artérielle.

Afin de limiter le nombre de résultats affichés, on aurait aussi pu utiliser les options avancées, entre autres.

À mon avis, mieux vaut utiliser la fonction de base pour la connaître, et ensuite élargir les possibilités au lieu de se décourager. Je vous suggère donc de créer quelques dossiers n'importe où sur votre disque dur, d'y mettre des fichiers aux noms rigolos, et d'en faire la recherche grâce aux caractères génériques.

Il y a deux caractères génériques. Le premier, que nous avons déjà vu, remplace une chaîne de caractères¹. Le deuxième remplace UN caractère à une position précise.

J'utilise le caractère ? pour une recherche dans certains cas très particuliers. Par exemple, il peut m'être arrivé d'intervertir le i et le y en sauvegardant un fichier qui devrait se nommer byciclette.

Ma recherche portera donc sur b?c?clette.

Par défaut, la recherche ne tient pas compte de la distinction entre les majuscules et les minuscules. ■

NOTE

1 Une chaîne de caractères est constituée de 1 à x caractères.

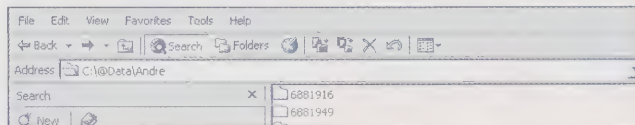
I see that my file was called "Explorer.doc" and that it was in the **C:\@Data\André** folder.

That was easy; only one file was found. Let's return to the translator who was panicking that his file was lost. We found at least ten versions of his document on the computer.

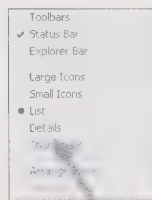
Obviously, it was up to me to tell him which one was the correct one.

It was as easy as looking at the details.

What happens if there are no details displayed and your window looks like this?



They can be found using the View menu.



The **Details** option displays the size of the file, its location and its creation date. My colleague could compare the dates and times of the different versions of his file and choose the correct one. How did he manage to create so many? Only the keyboard-savvy teen could tell you that.

All he had to do was double-click the appropriate file name to lower his blood pressure.

To limit the number of results displayed, we could also use the advanced features, among other things.

I think it is better to learn the basic function and use it a few times before expanding the possibilities, to avoid getting discouraged. I recommend creating some folders anywhere on your hard drive, putting in some files with odd names, and conducting a search using wild cards.

There are two wild cards. The first, which we have already seen, replaces a string of characters.¹ The second replaces ONE character in a specific position.

The wild card ? is used for searching in very specific cases. For example, I could have mixed up the i and the y when saving a file, which would be called "bycicle."

Therefore, the search would be: b?c?clette.

By default, the search does not distinguish between upper-case and lower-case letters. ■

NOTE

1 A string of characters is 1 to x characters.



Wordsleuth

Katherine Barber ■

Loyalists to Loonies: A Very Short History of Canadian English

Many Canadians have but one, fearful, question about their language: is it becoming more American? In light of Canadian history, this is quite ironic, since the roots of Canadian English (other than Newfoundland English, which derives from the dialects of southwest England and of Ireland) are in the speech of the United Empire Loyalists who fled the United States during and after the Revolution.

At its origins, then, Canadian English *was* American English, so it is hard to know how it could become *more* American. This common origin explains why Canadians share so many words with Americans and sound more like Americans from the northern states than they sound like the British. Much of the vocabulary that distinguishes North American English from British English is an inheritance of older words that have survived over here but been superseded by other words across the pond (*fall* for *autumn*, *diaper* for *nappie*, etc.). Likewise, we retain some older pronunciations (*herb* with a silent *h*, for instance, which can be traced back to the Middle Ages). Both these phenomena are found in Canadian French as well.

But Canadian English is different from American English, and our history accounts for that. Ever since our arrival in Canada, English speakers have coexisted with French speakers and Aboriginal peoples. We have happily borrowed many words from both, a process that continues to this day. From early fur-trade borrowings such as *voyageur* to 19th-century borrowings like *tuque*, to our most recent acquisitions like *poutine*, Canadian English includes a lot of French! Words like *saskatoon* and *sasquatch* reveal our indebtedness to native languages.

In the 19th century, vast numbers of people from the British Isles were encouraged to settle in British North America to ward off any lurking nefarious American influence. Although their children inevitably ended up sounding like their playmates rather than their parents, some British linguistic traits managed to impose themselves. It is to this time that we owe our "British spellings," our use of *zed* rather than *zee*, and the pronunciations that some (but not all) of us use (*leftenant*, *shedule*, *herb* with an *h*). Scots in particular left their mark on Canadian English. In the Maritimes, southwestern Ontario and the Prairies, people use Scottish words like *storm-stayed* and a *skiff* of snow, but other Scottish words have made it into English across the country: *bursary* for a particular type of scholarship, *bannock* for a kind of quick bread (this usage probably thanks to the high numbers of *Orkney*men in the employ of the Hudson's Bay Company).

Another phenomenon of the 19th century was the hybrid language used on the west coast known as "Chinook Jargon." This mixture of several Aboriginal languages, particularly Nuu-chah-nulth and Chinook, with English and French facilitated communication between the various groups. It was widely used but has now died out, though remnants of it survive in such words as *chum* (salmon), *Siwash sweater* (a thick woollen sweater decorated with figures from Aboriginal mythology) and *saltchuck* (the ocean).

The 20th century brought waves of immigrants from non-English speaking countries, bequeathing words from Ukrainian, Icelandic, Italian and other languages to Canadian English. As we borrow from other languages, we continue to invent new words (*stagette*) from and apply new senses (*download*) to the existing English vocabulary.

Canadians may be consumed by the fear of being swallowed up entirely by US English, but we have already managed to maintain our linguistic distinctiveness despite living right next door to this behemoth for almost 250 years, with citizens travelling back and forth freely between both countries and Canadians bombarded constantly by a barrage of American publishing and media, the likes of which other English-speaking countries never experience. I believe that Canadian English will continue to survive and thrive. ■

À vous la parole

L'Actualité langagière publie les réponses de deux terminologues et d'un chimiste à l'article de Maurice Rouleau intitulé « Mon rapport au dictionnaire » paru dans les numéros de juin et de septembre 2007. La première porte sur les termes *azoture* et *azide*, et la deuxième, sur le terme *cowlick* et ses équivalents *épi* et *rosette*.

Azoture ou azide ?

En chimie, les noms des substances sont créés selon des conventions et des règles édictées par l'Union internationale de chimie pure et appliquée, qui priment sur les conventions et les règles de la traduction. Les noms sont acceptables ou non acceptables. C'est ainsi que le nom anglais *sodium azide*, NaN_3 , est *azoture de sodium* en français; le nom *azide de sodium*, qui existe bel et bien, n'est pas acceptable selon les règles actuelles. C'est un faux-ami. On ne peut l'utiliser que si les conventions propres à l'organisme qui a soumis le texte à traduire l'exigent, c'est-à-dire qu'on doit se résoudre à l'utiliser uniquement si son emploi est d'usage obligatoire au sein d'un organisme ou pour un client donné, mais il serait tout de même préférable de faire corriger cet usage.

Henri Favre
Chimiste

Le domaine de la nomenclature chimique évolue continuellement, à mesure que l'Union internationale de chimie pure et appliquée (IUPAC) en modifie ou précise les règles. Avec l'aide de M. Henri Favre, spécialiste du domaine auprès de cette organisation, nous nous efforçons de mettre à jour les fiches de TERMIUM[®] pour refléter ces changements et pour les rendre conformes aux règles. Comme nous en avons informés ce dernier, pour traduire le nom anglais « sodium azide », l'IUPAC recommande d'utiliser en français la forme « azoture de sodium »; la forme « azide de sodium » est un faux-ami et est non recommandée. Nous avons fait les corrections nécessaires dans notre banque, qui ne comporte maintenant plus qu'une seule fiche sur cette notion, et qui est valable à la fois dans les domaines de la chimie et de la biologie.

Hélène Jacob
Terminologue
Direction de la normalisation terminologique
Bureau de la traduction

Cowlick, épi et rosette

La fiche TERMIUM[®] donne *cowlick* en anglais et les termes *épi* et *rosette* comme équivalents français pour désigner la notion suivante : « mèche de cheveux qui pousse en sens contraire de celui des autres ».

Nous avons relevé le terme *cowlick* dans plusieurs ouvrages tels que le *Webster's Third New International Dictionary* 1993, le *Canadian Oxford* 2004 et le *Gage* 2000 dans le sens que nous cherchions. Le *Webster* définit *cowlick* ainsi : « A lock or tuft of hair growing in a different direction from the rest of the hair and usually turned up or awry as if licked by a cow. »

En français, *épi* désigne la notion traitée, comme nous le constatons entre autres dans *Le Petit Robert* de 2006, dans le *Grand Larousse universel* de 1995 ainsi que dans *Le Trésor de la langue française informatisé*. Le terme *rosette* dans le sens étudié est absent de la majorité des ouvrages, mais nous l'avons relevé dans le *Dictionnaire des canadianismes* de 1999 de Gaston Dulong, avec la définition suivante : « mèche de cheveux rebelle ». L'édition de 1989 faisait également mention du terme *rosette* en ce sens. De plus, on trouve *rosette* dans le *Lexique de coiffure* de 1991 rédigé par le Comité du projet de lexiques pour le ministère de l'Enseignement supérieur et de la Formation du gouvernement du Nouveau-Brunswick ainsi que dans certains sites Internet qui traitent de coiffure. Par ailleurs, bien que *roupie* figure dans les deux éditions du dictionnaire de Gaston Dulong, nous ne l'avons pas retenu parce que les spécialistes du domaine de la coiffure ne voulaient pas que ce terme très méconnu soit implanté.

Pour ce qui est du terme anglais *ear*, seul le GDT le donne comme équivalent d'*épi* dans le sens qui nous intéresse (les termes de la fiche du GDT proviennent de la source *La Banque des mots* du Conseil international de la langue française). Or, d'après nos recherches, *ear* est bel et bien l'équivalent d'*épi*, mais uniquement dans le sens suivant : « partie terminale de la tige de certaines graminées, formée par la réunion des graines autour d'un axe lorsqu'elles sont serrées » (*épi de maïs*, par exemple).

Par conséquent, nous estimons que la fiche TERMIUM[®] est correcte. Les termes *cowlick* et *épi* ont en effet été relevés dans plusieurs dictionnaires fiables; quant au terme *rosette*, il figure dans quelques ouvrages en tant que canadianisme.

Marie-Josée Préseault
Terminologue
Direction de la normalisation terminologique
Bureau de la traduction

Index annuel

Annual Index

A

abreviaciones. 4:4:25
adresses à l'étranger.
4:4:27
alphabétisation. 4:1:17
alphabétisme. 4:1:16
American spelling. 4:2:41
aqua sommelier. 4:1:36
aqua bar. 4:1:36
avails. 4:3:35
azide. 4:4:33
azoture. 4:4:33

B

barbotte. 4:3:35
British spelling. 4:2:41
bump. 4:1:36
bumper shining. 4:3:35
bums in seats. 4:2:41
burbee. 4:3:35

C

Canadian English. 4:4:32
Canadian spelling. 4:2:41
center/centre. 4:2:41
Civil Code of Quebec. 4:2:42
closed captioning (*House of Commons*). 4:3:5
colour/color. 4:2:41
commémoratif. 4:1:27
common bawdy house.
4:3:35
conflit d'horaire. 4:2:31
cowlick. 4:4:33
crokinole. 4:3:35
curb/kerb. 4:2:41
cyberchondria. 4:1:36
cyberchondriacs. 4:1:36

D

desservir. 4:1:25
dictionnaire. 4:2:20; 4:3:18
ding dong ditch. 4:3:35
Directory of Terminologists in Canada. 4:1:7

document Word (comment
trouver un _). 4:4:28
dwarf planet. 4:1:37

E

endosser. 4:4:21
énergie éolienne. 4:2:9
épi. 4:4:33
espace insécable. 4:3:10
états-unien. 4:4:8
exactor. 4:3:35
expressions non sexistes.
4:3:24
eye-gazing party. 4:1:36

F

familier (être _ avec). 4:3:22

G

gestion des ressources
humaines (lexique). 4:3:8
ginormous. 4:2:41
grills. 4:1:36

H

Halloween apples!. 4:3:35
hard done by. 4:2:41
HTML. 4:2:39
http. 4:4:17
human resources management (glossary). 4:3:8

I

information literacy. 4:1:18
intelligibilité. 4:1:14
intelligibility. 4:1:14
international. 4:3:31
Irish terminology management. 4:1:30
irlandais (langue). 4:1:28

K

kaiser. 4:3:35
kerfuffle. 4:2:41
king of the castle. 4:2:41
kite tubing. 4:1:36

knock down ginger. 4:3:35
knock a door ginger. 4:3:35
knock on ginger. 4:3:35

L

langue claire et simple.
4:1:5, 9; 4:2:14; 4:3:12;
4:4:13
latin. 4:2:29
lengua como instrumento ideológico. 4:2:36
lie (terme de golf). 4:3:27
lisibilité. 4:1:14
literacy. 4:1:15
littéracie. 4:1:16
littératie. 4:1:9, 16
littérisme. 4:1:16

M

marcher (_ des milles, des
kilomètres). 4:2:26
mat leave. 4:2:41
membre fondatrice. 4:1:24
membre fondateur. 4:1:24
mobisode. 4:1:36

N

nicky nicky nine doors.
4:3:35

O

organic. 4:2:33
organise/organize. 4:2:41

P

passive voice. 4:1:22
piloga. 4:1:36
plain language. 4:1:5, 9;
4:2:14; 4:3:12; 4:4:13
plow/plough. 4:2:41
pluto (to _). 4:1:37
pluton. 4:1:37
pocket bike. 4:1:36
ponterelle. 4:4:23
presenteeism. 4:1:36
prosperity cheques. 4:1:36

R

raisons sociales (utilisation
de l'article). 4:1:25
ransomware. 4:1:36
readability. 4:1:14
refugiados (terminología sobre los _). 4:3:32
Répertoire des terminologies au Canada. 4:1:7
reproducción asistida.
4:1:33
République arabe syrienne.
4:2:34
ring and run. 4:3:35
rosette. 4:4:33

S

safe and secure. 4:4:12
sénatrice. 4:4:18
sens (faire [du] sens).
4:1:20
sexisme. 4:3:24
shagging. 4:3:35
sigles (accentuation). 4:3:29
snakes and ladders. 4:2:41
solutionner. 4:3:30
somet de terminologie
(Gatineau). 4:3:7
sous-titrage (Chambre des
communes). 4:3:5
style myths. 4:2:23
styles in Word. 4:2:38
styles de Word. 4:2:38
swim lessons. 4:1:37
Syrie. 4:2:34

T

table des matières
(dans Word). 4:3:36
tables of contents (in Word). 4:3:36
tarabish. 4:3:35
terminologie (table ronde).
4:4:6
terminology (round table).
4:4:6

terminology summit

(Gatineau). 4:3:7
tire/tyre. 4:2:41
tobacco troopers. 4:1:36
tongue troopers. 4:1:36
traduction (règles de
base). 4:3:28
triator. 4:3:35
Trick or treat!. 4:3:35

U

unités monétaires. 4:1:32
usability. 4:1:14; 4:4:13
utilisabilité. 4:1:14; 4:4:13

V

verb agreement. 4:3:16;
4:4:19
virgule (après *par exemple*
et *c'est-à-dire*). 4:1:26

W

wait times. 4:1:37
wall ball. 4:3:35
wind energy. 4:2:9
wireless number portability.
4:1:36
WNP. 4:1:36
Word document (how to find a _). 4:4:28
www. 4:4:17

X

XML. 4:2:39

Y

yogalates. 4:1:36
yogourt. 4:2:41

Z

zed. 4:2:41

Note

Note de la rédaction

Pour tout problème d'ordre matériel (retard, changement d'adresse, exemplaire manquant, en trop ou défectueux) :

1. Les employés du Bureau de la traduction sont priés de s'adresser au secrétariat de leur service, qui, au besoin, fera part du problème aux Services documentaires :
Téléphone : 819-997-4730 Télécopieur : 819-997-4633
2. Les autres abonnés sont priés de s'adresser aux :
Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Téléphone : 613-941-5995 Télécopieur : 613-954-5779
1-800-635-7943 1-800-565-7757

Les manuscrits, ainsi que toute correspondance relative à la parution des textes, doivent être adressés à :

Martine Racette
L'Actualité langagière
Normalisation terminologique
Bureau de la traduction
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada
Gatineau (Québec) K1A 0S5
Téléphone : 819-243-1217
Télécopieur : 819-243-1217
Internet : martine.racette@tpsgc.gc.ca

Nous rappelons que cette publication est ouverte à tous. Nous acceptons les articles portant sur la traduction, la terminologie, l'interprétation, la rédaction, les industries de la langue et les difficultés de langue en français, en anglais ou en espagnol, dans la mesure où ces articles sont bien documentés et susceptibles d'intéresser nos lecteurs.

Les articles sont soumis à un comité de lecture. Les manuscrits rejetés ne sont pas retournés aux auteurs.

Les opinions exprimées dans *L'Actualité langagière* n'engagent que leurs auteurs.

© Ministre de Travaux publics et Services gouvernementaux Canada 2007

Editor's note

Queries regarding matters such as delays, address changes, and missing, damaged or extra copies should be directed as indicated below:

1. All Translation Bureau members should refer such matters to their unit clerk, who will, if necessary, contact Documentation Services:
Telephone: 819-997-4730 Fax: 819-997-4633
2. Other subscriber queries should be sent to:
Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Telephone: 613-941-5995 Fax: 613-954-5779
1-800-635-7943 1-800-565-7757

Manuscripts and all correspondence relating to the publication of articles should be addressed to:

Martine Racette
Language Update
Terminology Standardization
Translation Bureau
Public Works and Government Services Canada
Gatineau, Quebec K1A 0S5
Telephone: 819-243-1217
Fax: 819-243-1217
Internet: martine.racette@pwgsc.gc.ca

We would like to remind readers that this publication is open to anyone wishing to contribute. We accept articles relating to translation, terminology, interpretation, writing, the language industries and language problems in English, French or Spanish as long as the articles are well documented and of interest to our readers.

Manuscripts are reviewed by a committee. Rejected manuscripts are not returned to the authors.

The Translation Bureau is not responsible for the opinions expressed in *Language Update*.

© Minister of Public Works and Government Services Canada 2007



L'ACTUALITÉ langagière Language UPDATE

L'ACTUALITÉ LANGAGIÈRE, C'EST

- un périodique trimestriel publié par le Bureau de la traduction du Canada et destiné non seulement aux langagiers, mais aussi à tous ceux qui sont appelés à rédiger à l'occasion
- le complément par excellence des autres outils d'aide à la rédaction offerts par le Bureau de la traduction : TERMIUM®, guides, lexiques et vocabulaires, service de consultation terminologique

VOUS Y TROUVEREZ

- des nouvelles de l'industrie langagière
- des renseignements pratiques sur les nouvelles terminologies dans les sphères d'activité gouvernementale
- des solutions aux problèmes de traduction et de rédaction courants
- des trucs du métier
- des chroniques sur l'évolution de l'usage
- des mini-lexiques sur des sujets d'actualité

ABONNEMENTS

Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

RENSEIGNEMENTS SUR LES PRODUITS ET SERVICES DU BUREAU DE LA TRADUCTION

819-997-3300

Bureaudelatraduction@tpsgc.gc.ca
bureaudelatraduction.gc.ca

LANGUAGE UPDATE IS

- a quarterly periodical published by the Translation Bureau of Canada for language professionals as well as occasional writers
- an excellent source that complements the other Translation Bureau writing tools: TERMIUM®, guides, glossaries and vocabularies, and the terminology reference service

IN IT YOU WILL FIND

- news from the language industry
- practical information on new terms used in government-related fields of activity
- solutions to common translation and usage problems
- tricks of the trade
- articles on changing usage
- miniglossaries in fields of current interest

SUBSCRIPTIONS

Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

INFORMATION ON TRANSLATION BUREAU PRODUCTS AND SERVICES

819-997-3300

TranslationBureau@pwgsc.gc.ca
translationbureau.gc.ca

CA1
SS215
-A18

MARS/MARCH 2008

L'Actualité langagière



Language Update

- À vos calendriers! Octobre 2008 sera un mois chaud / Mark your Calendars! October 2008 Will Be Hopping / Imarquen sus calendarios! Octubre de 2008 será un mes de gran actividad / Anotem nas suas agendas! Outubro de 2008 será un mês quente
- Ne vous laissez pas embarquer!
- Dévoiler à tout vent
- Questions from the Inbox

- Prévoir et précéder
- Traduire les noms propres?
- Terminología de Implantes Mamarios
- Mondialisation : les langagiers oubliés / Globalization and the Forgotten Language Professionals
- Status quo



Nos collaborateurs Our Contributors

Directeur/Director
Gabriel Huard, trad. a.

Redactrice en chef/Editor
Martine Racette, trad. a.

*Rédacteur en chef adjoint/
Assistant Editor*
Jacques Desrosiers

*Comité de lecture/
Review Committee*
Denise Cyr
Lynn du Puytison
Shirley Hockin
Normand Lemieux
Frédérin Leroux fils
Bruno Lobrichon
Rafael Solis

*Conception graphique/
Graphic design*
kaboom.ca

L'Actualité langagière est
publiée quatre fois l'an par le
Bureau de la traduction,
Travaux publics et Services
gouvernementaux Canada.
bureaudelatraduction.gc.ca
Language Update is published
four times a year by the Translation
Bureau, Public Works and Government
Services Canada.
translationbureau.gc.ca

ISSN 1712-0063

Katherine Barber is editor-in-chief of *The Canadian Oxford Dictionary* and author of *Only in Canada, You Say: A Treasury of Canadian Language*. / **Katherine Barber** est rédactrice en chef du *Canadian Oxford Dictionary* et auteur de *Only in Canada, You Say: A Treasury of Canadian Language*.

Jacques Desrosiers, évaluateur au Bureau de la traduction, principal coordonnateur de la deuxième édition du *Guide du rédacteur* parue en 1997 et rédacteur en chef adjoint de *L'Actualité langagière*. / **Jacques Desrosiers**, an evaluator with the Translation Bureau, is principal co-ordinator of the second edition of the *Guide du rédacteur*, published in 1997, and assistant editor of *Language Update*.

Le professeur **Henri Favre** est chimiste-conseil et membre de l'Union internationale de chimie pure et appliquée (IUPAC). / Professor **Henri Favre** is an expert chemist and member of the International Union of Pure and Applied Chemistry (IUPAC).

André Guyon a étudié en traduction et en informatique avant d'arriver au Bureau de la traduction, où il a contribué à titre d'expert-conseil en technologies langagières à la réalisation de logiciels précieux pour le Bureau. / **André Guyon** studied translation and computer science before coming to the Translation Bureau, where he has acted as a language technologies consultant and helped develop valuable software for the Bureau.

Christine Hug est terminoticienne-conseil à la Division du développement professionnel de la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction. / **Christine Hug** is a senior terminotics specialist in the Professional Development Division of the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate.

Frédérin Leroux fils, collaborateur assidu, est un ancien traducteur de la Direction de la traduction parlementaire et de l'interprétation du Bureau de la traduction; il est maintenant à la retraite. / One of our regular contributors, **Frédérin Leroux fils** is a former translator with the Translation Bureau's Interpretation and Parliamentary Translation Directorate; he is now retired.

Paul Leroux has spent more than 25 years in the Translation Bureau. He is a French-English senior translator, co-located in the

Canadian International Development Agency (CIDA). In his spare time, he has written (and hopes to publish someday) two novels, a play in the metre of Shakespeare, a children's story in verse, and several short stories, essays and articles. / **Paul Leroux** compte plus de vingt-cinq ans au Bureau de la traduction. Traducteur principal français-anglais, il est colocalisé auprès de l'Agence canadienne de développement international (ACDI). À temps perdu, il a écrit (et espère un jour publier) deux romans, un drame shakespearien, une histoire rimée pour enfants et plusieurs récits, essais et articles.

Irma Nunan is a terminologist with the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate. She is responsible for updating the Spanish component of TERMIUM[®]. / Terminologue à la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction, **Irma Nunan** est responsable d'enrichir le contenu espagnol de TERMIUM[®].

Frances Peck is a Vancouver-based writer and editor. She has taught grammar, writing and editing for over two decades for the University of Ottawa, Douglas College, Simon Fraser University and countless government and private sector organizations. / **Frances Peck**, rédactrice et réviseure, travaille à Vancouver. Elle a enseigné la grammaire, la rédaction et la révision à l'Université d'Ottawa, au Collège Douglas, à l'Université Simon Fraser et dans de nombreux organismes du gouvernement et du secteur privé.

André Racicot, traducteur-conseil du Bureau de la traduction auprès du ministère des Affaires étrangères, diplômé en science politique et polyglotte. Il anime la populaire série d'ateliers *Traduire le monde* au Bureau de la traduction. / A Translation Bureau translator and language adviser with the Department of Foreign Affairs, and a political science graduate who speaks several languages, **André Racicot** gives several workshops in the popular Translation Bureau series *Traduire le monde*.

André Senécal, trad. a., réd. a., est traducteur expert spécialisé en mécanique aviation à la Direction des services de traduction scientifique et technique du Bureau de la traduction. / **André Senécal**, C. Tr., C. Wr. (certified writer), is an expert translator specializing in aeronautical mechanics at the Translation Bureau's Technical Unit.

ABONNEMENT (S52-4/5-1)

1 an (4 numéros et un index annuel) 32,95 \$CAN

Au numéro 9 \$CAN

Règlement : par chèque ou mandat à l'ordre du receveur général du Canada, adressé aux Éditions et Services de dépôt, Ottawa (Ontario) K1A 0S5

SUBSCRIPTION RATES (S52-4/5-1)

1 year (4 issues and 1 annual index) CAN\$32.95

Per issue CAN\$9

Payment: by cheque or money order, made to the order of the Receiver General for Canada and addressed to Publishing & Depository Services, Ottawa, Ontario K1A 0S5



Mot de la rédaction A Word from the Editor

Marine Kucane

Translation: Éliisa Peters

Vous avez sous les yeux le premier numéro virtuel de *L'Actualité langagière*. Comme je le précisais dans le numéro de décembre 2007, la revue sera désormais publiée en format électronique sur le site du Bureau de la traduction pour répondre à divers impératifs, la protection de l'environnement et l'accès à la revue pour les langagiers de la Terre entière n'étant pas les moindres. Le périodique bénéficie désormais d'une vitrine sans pareille!

Ce grand virage coïncide avec un anniversaire très spécial, celui des 40 ans de *L'Actualité langagière*. J'allais sur mes 12 ans, en janvier 1968, quand a été publié le premier numéro du périodique, qu'on appelait alors *L'Actualité terminologique*. Inutile de vous dire que lorsqu'on a 12 ans et toute la vie devant soi, le choix d'une profession vient au dernier rang de nos préoccupations. J'étais alors bien loin de me douter qu'un jour, je me retrouverais à la tête d'une revue aussi prestigieuse et dont j'ignorais jusqu'à l'existence même...

J'étais déjà là pour souligner les 30 ans de la revue. C'était hier, me semble-t-il. Je ne m'étendrai pas sur les dix ans qui se sont écoulés à la vitesse de l'éclair depuis, sinon pour rappeler que tout en restant fidèle à sa mission, la revue a changé de nom, de visage et de support pour mieux traduire la diversité des sujets qu'elle traite, pour marquer encore davantage son appartenance au Bureau de la traduction et pour être accessible au plus grand nombre. Je demanderai plutôt à certains de nos collaborateurs, réguliers ou occasionnels, de broser dans le numéro anniversaire de septembre le tableau de ce qu'auront été les 40 dernières années dans l'évolution de la revue, de la fonction terminologie, de l'usage en français et en anglais et des outils de travail des langagiers.

Je me propose aussi de regarder en avant, surtout que l'année 2008 sera marquante pour l'industrie langagière, en particulier au Canada. Rappelons d'abord que 2008 a été proclamée Année internationale des langues par les Nations Unies, dont l'Assemblée générale demande aux États membres et au Secrétariat d'« encourager la conservation et la défense de toutes les langues parlées par les peuples du monde entier ». Cette défense passe entre autres par les professions langagières – notamment par la terminologie –, et c'est ainsi que cette discipline occupera le devant de la scène une bonne partie de l'année. Tout d'abord, le Bureau de la traduction, par l'entremise de la Direction de la normalisation terminologique (DNT), entamera le deuxième volet du projet de Coopération technolinguistique – Afrique

You have before you the first virtual issue of *Language Update*. As I explained in the December 2007 issue, the magazine will now be published in electronic format on the Translation Bureau Web site. The Internet will showcase the magazine as never before, and key priorities will be met, such as protecting the environment and giving language professionals the world over access to the magazine.

This milestone coincides with a very special anniversary: *Language Update* is turning 40! In January 1968, when the first issue of the magazine (then called *Terminology Update*) was published, I was almost 12 years old. Of course, at that age, when your whole life lies ahead of you, choosing a career is the last thing on your mind. I never would have believed that one day, I would find myself at the helm of such a prestigious magazine—a magazine whose existence I was then not even aware of.

However, I was in the picture by the time of the magazine's 30th anniversary; it seems like only yesterday. I will not go into detail about the events of the past ten years, which have flown by at lightning speed, except to say that the magazine has remained faithful to its mission, despite its change of name, appearance and publishing medium. These changes have enabled the magazine to better reflect the variety of topics it covers, further emphasize its links with the Translation Bureau and be accessible to as many people as possible. For the September 2008 issue, I will ask some of our regular and occasional contributors to provide an overview of all the changes that have occurred in the past 40 years in terms of the magazine's development, the role of terminology, French and English usage, and the work tools used by language professionals.

I would also like to draw attention to upcoming events, because 2008 will be a banner year for the language industry, especially in Canada. The United Nations has proclaimed 2008 the International Year of Languages, and the General Assembly has called upon member states and the Secretariat to “promote the preservation and protection of all languages used by peoples of the world.” Since the language professions, particularly terminology, contribute significantly to efforts in that regard, several events throughout the year will showcase terminology. First of all, the Translation Bureau, through the Terminology Standardization Directorate (TSD), will begin the second phase of the technolinguistic co-operation project with Africa. The objective of this project, launched in 2005

lancé en 2005 en partenariat avec cinq pays africains. Ce projet de collaboration vise à soutenir le développement des langues partenaires africaines et créoles et à favoriser leur pérennité comme langues de recherche et de science. Puis, en septembre, la Fédération internationale des traducteurs consacrera la Journée mondiale de la traduction, qui aura pour thème *Terminologie : des mots qui parlent*, à la terminologie en tant que pierre angulaire de toutes les professions langagières. Enfin, à l'occasion de la Semaine de la terminologie au Canada, des centaines de personnes du monde entier convergeront vers Gatineau et Ottawa en octobre pour participer, entre autres activités, au IV^e Séminaire interaméricain sur la gestion des langues (du 1^{er} au 3), à la Journée scientifique du Réseau panlatin de terminologie (le 6) et au IV^e Sommet de terminologie (les 7 et 8). *L'Actualité langagière* vous tiendra au fait de ces trois grands événements qu'organise la DNT en collaboration avec divers partenaires et pendant lesquels les langagiers du monde entier auront les yeux tournés vers nous. Vous trouverez d'ailleurs dans ce numéro-ci le communiqué du Bureau de la traduction sur ce grand rendez-vous.

Je profite de l'occasion pour remercier le directeur de la revue, Gabriel Huard, le rédacteur en chef adjoint, Jacques Desrosiers, ainsi que les membres du comité de lecture pour leur appui indéfectible au fil des ans. Je salue aussi nos collaborateurs assidus, que vous retrouverez avec le même plaisir en 2008. Bonne lecture à vous, et longue vie à *L'Actualité langagière* !

in partnership with five African nations, is to support the development of African and Creole partner languages and promote their long-term use as languages of science and research. Then, in September, the International Federation of Translators will dedicate International Translation Day to terminology, the foundation stone for all language professions. This year's theme is *Terminology: Words Matter*. Lastly, as part of Terminology Week, hundreds of people from around the world will gather in Ottawa and Gatineau in October to participate in activities such as the IVth Inter-American Language Management Seminar (October 1, 2 and 3), the Journée scientifique of the Réseau panlatin de terminologie (October 6) and the IVth Terminology Summit (October 7 and 8). *Language Update* will keep you informed about these three major events, organized by the TSD together with various partners, when the world language community will be watching us. In this issue, you will also find the Translation Bureau news release concerning this important gathering.

I would like to take this opportunity to thank our Director, Gabriel Huard, our Assistant Editor, Jacques Desrosiers, and the members of our review committee for their unfailing support over the years. I would also like to salute our regular contributors, whose articles you will continue to enjoy in 2008. Happy reading, and long live *Language Update*!

Martine Racette

Martine Racette, rédactrice en chef/Editor

Sommaire Summary

Les Recommandations et les Rappels linguistiques, ou comment uniformiser les communications gouvernementales / Linguistic Recommendations and Reminders, a Way to Standardize Government Communications

Francine Kennedy, page 6

Deux outils précieux à la disposition des communicateurs de la fonction publique : l'un vise à uniformiser l'usage au fédéral, l'autre rappelle les erreurs à éviter. / Two valuable tools for public service communicators: one to standardize usage in the federal government, the other to remind them of mistakes to avoid.

À vos calendriers! Octobre 2008 sera un mois chaud / Mark your Calendars! October 2008 Will Be Hopping / Imarquén sus calendarios! Octubre de 2008 será un mes de gran actividad / Anotem nas suas agendas! Outubro de 2008 será un mês quente

Page 8

En cette Année internationale des langues, l'Outaouais sera l'hôte en octobre d'une série de manifestations langagières de grande envergure, mettant à contribution de prestigieuses institutions canadiennes et internationales. / In October of this year, the International Year of Languages, the Outaouais region will be hosting a series of major language events involving prestigious Canadian and international institutions.

A Passion for Our Profession / Du métier dans le corps, de la passion dans l'âme

Paul Leroux, page 16

Translators are not born, but made. But how? Environment and education, a taste for knowledge and a fascination with words all play a role. / On ne naît pas traducteur, on le devient. Mais comment? Le milieu, l'éducation reçue, le goût de se cultiver, la fascination des mots y sont pour quelque chose.

Ne vous laissez pas embarquer!

André Senécal, page 17

Attention au moment de traduire *airborne*, *on-board*, *air transportation* et *airlift*! Le calculateur de bord est essentiel au pilotage de l'avion, le télémètre embarqué servira à réaliser une mission, et tout ce qui est transporté en vue d'une opération militaire ou humanitaire est *aéroporté*. / Take care when translating *airborne* and *on-board*, and *air transportation* and *airlift* into French. The *on-board* computer (*calculateur de bord*) is needed to fly a plane, the *on-board* radar finder (*télémètre embarqué*) to carry out a mission, and everything that is transported for military or humanitarian operations is *airlifted* (*aéroporté*).

Mots de tête : Dévoiler à tout vent

Frédéric Leroux fils, page 19

Faut-il pour *dévoiler* une chose que celle-ci ait été gardée jusque-là top secret, ou suffit-il qu'elle soit simplement rendue publique? Même évolution de l'usage en France et au Québec. / Does the verb *dévoiler* mean to reveal something that has been top secret until now or does it simply mean to make known? Usage of this verb is shifting in the same way in France as it is in Quebec.

Questions from the Inbox

Frances Peck, page 21

The author responds to some of the many questions she receives: verb agreement and collective nouns, the marking of possession, punctuation problems and pitfalls in sentence construction. / L'auteur répond à son abondant courrier : accord du verbe avec un nom collectif, marque de la possession, problèmes de ponctuation, diverses embûches dans la construction de la phrase.

Prévoir et précéder

Jacques Desrosiers, page 23

Il y a le verbe *prévoir* qui vieillit et le verbe *prévoir* qui ne vieillit pas, selon qu'on est d'un côté ou de l'autre de l'Atlantique. / Depending on which side of the Atlantic you are on, the verb *prévoir* is either aging or not.

Adresses Web : Faut-il inclure « http:// » et « www »?

Christine Hug, page 25

Parce qu'une URL doit être claire et complète, il est préférable selon l'auteur de n'en omettre aucun élément. / Because URLs should be clear and complete, the author recommends including all their elements.

Traduire le monde : Traduire les noms propres?

André Racicot, page 27

Longtemps on a traduit les noms étrangers de conquérants, artistes, philosophes, scientifiques, mais aujourd'hui on cherche davantage à s'accommoder de leur physionomie parfois rébarbative (celle des noms s'entend). / For a long time, French speakers translated the names of foreign conquerors, artists, philosophers and scientists, but nowadays, they tend to be more accepting of names that are strange to the ear.

El Rincón Español: Terminología de Implantes Mamarios

Irma Nunan, page 28

En la actualidad el avance logrado en el campo de la cirugía mamaria es enorme debido a las nuevas técnicas y materiales que se utilizan en los implantes mamarios. Las personas sometidas a cirugía reconstructiva de senos cuentan con una gran selección de implantes mamarios que varían en forma, textura, tamaño, volumen y que han sido sometidos a estrictas normas de calidad.

Carbure ou carbone?

Henri Favre, page 30

C'est *carbone* et non *carbure* que les règles de la nomenclature chimique ont imposé. Les chimistes francophones parlent aujourd'hui de *chlorurofluorurocarbone*, et non de *chlorofluorocarbone*. / According to chemical nomenclature rules, we should use *carbone* instead of *carbure* in French. French-speaking chemists therefore speak of *chlorurofluorurocarbone* rather than *chlorofluorocarbone*.

Carnet Techno : Mondialisation : les langagiers oubliés / Globalization and the Forgotten Language Professionals

André Guyon, page 31

Pour inciter les concepteurs de logiciels à rendre leurs produits disponibles dans votre langue, il ne faut surtout pas hésiter à en faire la demande. / To encourage software developers to make their products available in your language, you should ask them to do so.

Wordsleuth: Status quo

Katherine Barber, page 33

Even though the word *status* comes from the Latin, it has been completely integrated into English, with its plural being formed in the same way as that of *bus* or *virus*: we say *statuses* and not *stati*. Le mot *status* a beau venir du latin, il a été complètement intégré à l'anglais et fait son pluriel comme *bus* ou *virus*: *statuts* et non *stati*.

Glanures

Page 34



Le mot de la P.-D.G. A Word from the CEO

Francine Kennedy ■

Translation: Johanna Kratz

Volume 5/1 • Mars/March 2008

Les Recommandations et les Rappels linguistiques, ou comment uniformiser les communications gouvernementales

Les Recommandations linguistiques

Depuis 2006, le Bureau de la traduction diffuse des recommandations linguistiques destinées à résoudre des problèmes de langue épineux auxquels sont confrontés les communicateurs de la fonction publique qui rédigent, révisent ou traduisent des textes pour le gouvernement.

Les recommandations visent à uniformiser le vocabulaire, l'orthographe et l'usage dans les documents gouvernementaux. Chacune exige un travail de recherche poussé. Une équipe de linguistes de la Direction de la normalisation terminologique consulte d'abord un grand nombre de documents linguistiques – revues spécialisées, dictionnaires et ouvrages de difficultés – pour connaître la position de différents spécialistes de la langue. L'équipe examine aussi des sites Web, des textes de loi, des journaux et d'autres publications pour repérer les tendances de l'usage. Elle se fonde ensuite sur l'ensemble de ses recherches pour trancher la question.

Le résultat? Des règles d'écriture claires à l'intention de tous les fonctionnaires.

Les Rappels linguistiques

Le Bureau de la traduction diffuse également des rappels linguistiques, qui montrent comment éviter certaines erreurs de langue courantes. En français, les rappels portent surtout sur des anglicismes connus; la faute est expliquée et des solutions de rechange sont proposées au lecteur. En anglais, les rappels traitent principalement de difficultés ayant trait à la concision ou au choix du mot juste.

Les recommandations et rappels linguistiques viennent combler un réel besoin. En offrant aux fonctionnaires des outils qui favorisent l'emploi d'un vocabulaire juste, l'uniformisation des règles d'écriture et l'efficacité des communications, le Bureau de la traduction s'acquitte de son rôle de normalisation et s'affirme comme partenaire en solutions langagières dans l'administration fédérale.

Linguistic Recommendations and Reminders, a Way to Standardize Government Communications

Linguistic Recommendations

Since 2006, the Translation Bureau has been disseminating linguistic recommendations to help public service communicators with the trickier aspects of language use when they draft, edit or translate written material for the government.

The recommendations are intended to standardize vocabulary, spelling and usage in government documents. Drafting each recommendation requires extensive research. A team of language professionals in the Terminology Standardization Directorate initially consults a large number of language-related documents, including academic journals, dictionaries and usage guides, to find out what the language experts say about various issues. The team also studies Web sites, statutes, newspapers and other publications to identify usage trends. The team's final recommendations are based on the overall results of its research.

And the result: clear, concise writing rules for all public servants.

Linguistic Reminders

The Translation Bureau also disseminates linguistic reminders, which show how recurrent language problems can be avoided. In French, the reminders deal mostly with fairly well-known anglicisms; these errors are explained and alternative solutions are provided to the reader. In English, the reminders mainly cover recurrent language problems such as redundancies and word choice.

The linguistic recommendations and reminders satisfy an actual need. By providing public servants with tools promoting correct vocabulary, standardized writing rules and effective communication, the Bureau is fulfilling both its role to standardize language use and its commitment to be the government's partner in language solutions.

Almost 40,000 people, most of them public servants, receive this set of tools, and the number is increasing every day. Both tools have received much praise, including the following comments:

Près de 40 000 personnes, principalement des fonctionnaires, reçoivent les recommandations et les rappels, et leur nombre ne cesse d'augmenter. Les outils suscitent des commentaires élogieux, comme ceux-ci :

« J'aime bien ces petits trucs fort utiles dans notre travail de tous les jours. »

« J'aime la simplicité et la concision de vos recommandations linguistiques. Bravo! »

Les recommandations et rappels linguistiques se trouvent dans le site Web du Bureau de la traduction.¹

Un rôle de premier plan en 2008

Le gouvernement du Canada et le Bureau de la traduction continueront d'exercer un rôle prépondérant dans le domaine de la terminologie cette année, notamment en participant à l'organisation d'événements qui contribueront au rayonnement de la profession.

La terminologie occupera en effet une place de premier plan en 2008, qui a été proclamée Année internationale des langues par l'UNESCO. Une foule d'activités mettront la profession à l'honneur. Mentionnons la Semaine de la terminologie, décrétée par le Conseil des traducteurs, terminologues et interprètes du Canada, et dont le Canada sera l'hôte, du 1^{er} au 10 octobre. Le Bureau de la traduction est l'un des principaux partenaires dans l'organisation de l'événement, qui aura lieu à Gatineau. Durant cette même semaine, soit les 7 et 8 octobre, le Bureau de la traduction tiendra le IV^e Sommet de terminologie à l'Université du Québec en Outaouais, pour le compte de l'Association européenne de terminologie.

Enfin, notons que du 17 au 19 octobre, les chefs d'État et de gouvernement des pays où l'on parle le français se réuniront dans le cadre du XII^e Sommet de la Francophonie, qui aura lieu à Québec. Le sommet est organisé par l'Organisation internationale de la Francophonie en collaboration avec un certain nombre de partenaires, dont le gouvernement du Canada.

"I really like these simple tips, which are extremely useful in our day-to-day work."

"I like the simplicity and conciseness of the information in your linguistic recommendations. They're great!"

The linguistic recommendations and reminders are posted on the Translation Bureau's Web site.¹

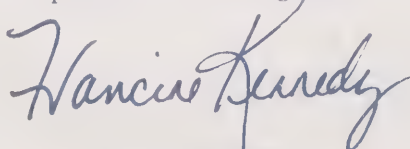
An influential role in 2008

The Government of Canada and the Translation Bureau will continue to play an influential role in terminology this year by helping, in particular, to organize events that showcase the profession.

In fact, terminology will take centre stage in 2008, which UNESCO has declared International Year of Languages. A host of activities will pay tribute to the profession. These include Terminology Week, proclaimed by the Canadian Translators, Terminologists and Interpreters Council and hosted by Canada from October 1 to 10. The Translation Bureau is one of the key partners organizing this event, which will be held in Gatineau. In the same week, on October 7 and 8, the Translation Bureau will hold the IVth Terminology Summit at the University of Quebec in Outaouais on behalf of the European Association for Terminology.

Last but not least, from October 17 to 19, the 12th Summit of La Francophonie in Quebec City will bring together heads of state and government leaders of countries where French is spoken. The Organisation internationale de la Francophonie is the main organizer, and the Government of Canada is proud to be one of the co-organizers.

La présidente-directrice générale,



Francine Kennedy
Chief Executive Officer

¹ www.translationbureau.gc.ca/index.php?lang=francais&cont=041

¹ www.translationbureau.gc.ca/index.php?lang=english&cont=041

À VOS CALENDRIERS!

OCTOBRE 2008 SERA UN MOIS CHAUD!

Dans le cadre de l'**Année internationale des langues (2008)**, qui a vu le jour à l'initiative de l'Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture (UNESCO) et de l'Assemblée générale des Nations Unies (ONU), et avec l'appui de la Fédération internationale des traducteurs (FIT) et du Conseil des traducteurs, terminologues et interprètes du Canada (CTTIC), plusieurs manifestations d'envergure se tiendront dans l'Outaouais durant la **Semaine de la terminologie**, qui s'étendra du 1^{er} au 10 octobre 2008. On trouvera des renseignements sur la plupart de ces manifestations sur le site du Bureau de la traduction <http://www.bureaudelatraduction.gc.ca> ainsi que sur les sites des organismes concernés.

Les 1^{er}, 2 et 3 octobre, le gouvernement du Canada, en collaboration avec plusieurs organismes, dont l'Université d'Ottawa et le Conseil supérieur de la langue française du Québec, tiendra au Centre national des conférences, à Ottawa, le **IV^e Séminaire interaméricain sur la gestion des langues**.

Organisés successivement par le Québec, le Paraguay et le Brésil, les Séminaires visent à favoriser un statut égal des quatre grandes langues d'Amérique, soit le français, l'espagnol, le portugais et l'anglais, au sein des institutions interaméricaines, ainsi qu'à faciliter les échanges linguistiques dans différents contextes de l'administration et des affaires entre les pays d'Amérique, comme les douanes, la sécurité, les transports, l'immigration, l'étiquetage et ainsi de suite. Lors du Séminaire d'Ottawa, on traitera donc des langues et des communications supranationales, des langues et des échanges économiques ainsi que du multilinguisme dans l'éducation et la formation. Des experts, tant de l'administration publique que des milieux universitaires, y seront donc attendus. Sur invitation seulement. Renseignements : <http://www.ilob.uottawa.ca/sigl2008>.

Parallèlement, soit les 1^{er}, 2 et 3 octobre toujours, l'Université du Québec en Outaouais, en collaboration avec l'Université de Rennes, le Bureau de la traduction, l'Office québécois de la langue française et l'Institut de technologie de l'information du Conseil national de recherche du Canada, tiendra le **Colloque Formation à la communication multilingue et multimédia : Applications et transgressions des normes**. Principalement destiné aux experts de la normalisation terminologique, ce colloque est annoncé à l'adresse <http://www.uqo.ca/nf2008>. **REPORTÉ**

Le 6 octobre, le Réseau panlatin de terminologie (Realiter), qui regroupe des représentants d'une quinzaine de pays où sont parlés le catalan, l'espagnol, le français, le galicien, l'italien, le portugais et le roumain, tiendra pour la première fois au Canada la **Journée scientifique Realiter**. Sous les auspices du Bureau de la traduction, l'événement aura lieu dans les locaux de la Escuela de Extensión en Canadá de la Universidad Nacional Autónoma de México (UNAM), à Gatineau. La Journée aura pour thème la langue et le droit, et les terminologues y seront tous les bienvenus. Renseignements : <http://www.realiter.net>.

Les 7 et 8 octobre, l'Association européenne de terminologie, par l'intermédiaire du Bureau de la traduction, tiendra pour la première fois de son histoire son Sommet de terminologie en dehors du sol européen, soit plus précisément à l'Université du Québec en Outaouais (UQO). C'est donc une main tendue aux terminologues de l'Amérique entière et d'ailleurs. Le thème du **IV^e Sommet de terminologie** est : *S'unir pour créer*. On y discutera de terminologie sous l'angle du **partenariat novateur** (partenariats en enseignement, partenariats multisectoriels, partenariats multilingues et collaborations diverses), ainsi que des résultats concrets qui en découlent. Tous les terminologues et les langagiers y sont invités. Renseignements : www.uqo.ca/sommetaet2008.

Les 9 et 10 octobre, le Réseau international de terminologie (TermNet), en collaboration avec l'Université du Québec en Outaouais, tiendra sa conférence **TAMA 2008** sur la terminologie dans les applications avancées de gestion (*Terminology in Advanced Management Applications*). Comme son titre l'indique, cette conférence internationale réunit tous ceux qui s'intéressent aux outils de gestion de la terminologie et de la traduction, et tous les langagiers y seront conviés. Renseignements : www.uqo.ca/tamacanada2008.

Comme on peut le voir, les terminologues et les autres langagiers de l'Outaouais et d'ailleurs auront du mal à faire leurs choix! L'Année internationale des langues sera célébrée en grande pompe dans l'Outaouais. Demeurez à l'affût pour plus d'information!

Annonce des manifestations sur les sites Internet

On trouvera des renseignements sur les rencontres d'octobre 2008 sur le site du Bureau de la traduction du gouvernement du Canada <http://www.bureaudelatraduction.gc.ca>, ainsi que sur les sites suivants :

- **1^{er}-3 octobre 2008** : IV^e Séminaire interaméricain sur la gestion des langues (<http://www.ilob.uottawa.ca/sigl2008>)
- **1^{er}-3 octobre 2008** : Colloque *Formation à la communication multilingue et multimédia. Applications et transgressions des normes* (<http://www.uqo.ca/nf2008>) **REPORTÉ**
- **6 octobre 2008** : Journée scientifique Realiter (<http://www.realiter.net>)
- **7-8 octobre 2008** : IV^e Sommet de terminologie (www.uqo.ca/sommetaet2008)
- **9-10 octobre 2008** : TAMA 2008 (www.uqo.ca/tamacanada2008)

MARK YOUR CALENDARS

OCTOBER 2008 WILL BE HOPPING!

The year 2008 has been declared **International Year of Languages** following an initiative of the United Nations Educational, Scientific and Cultural Organization (UNESCO) and the United Nations (UN) General Assembly. With the support of the International Federation of Translators (FIT) and the Canadian Translators, Terminologists and Interpreters Council (CTTIC), a number of major events will be held in the Outaouais region during **Terminology Week**, which will take place from October 1 to 10, 2008. Information about most of the events will be posted on the Translation Bureau's Web site, <http://www.translationbureau.gc.ca>, as well as on the sites of the organizations concerned.

On October 1, 2 and 3, the Government of Canada, in conjunction with several organizations, including the University of Ottawa and the Conseil supérieur de la langue française du Québec, will be holding the **IVth Inter-American Language Management Seminar** at the National Conference Centre in Ottawa.

The Seminars, successively organized by Quebec, Paraguay and Brazil in the past, aim to promote the equal status of the four major languages of the Americas (French, Spanish, Portuguese and English) within inter-American institutions, and to facilitate linguistic exchanges in various administrative and business contexts involving the countries of the Americas, such as customs, security, transportation, immigration, labelling, etc. The Ottawa Seminar will focus on languages and supranational communications, languages and economic exchanges, and multilingualism in education and training. Experts from the public administration and university communities will be attending. By invitation only. For further information, go to <http://www.ilob.uottawa.ca/sigl2008>.

Also on October 1, 2 and 3, the University of Quebec in Outaouais, in conjunction with the University of Rennes, the Translation Bureau, the Office québécois de la langue française and the National Research Council's Institute for Information Technology, will be holding the **Conference on Education in Multilingual Communication and Multimedia: Applications and Transgressions of Standards**. This conference is intended primarily for terminology standardization experts. Additional information is available at <http://www.uqo.ca/nf2008>. POSTPONED.

On October 6, the Réseau panlatin de terminologie (Realiter), the pan-latin terminology network that includes representatives of some 15 countries where Catalan, Spanish, French, Galician, Italian, Portuguese and/or Romanian are spoken, will be holding the first **Journée scientifique Realiter** symposium ever to be held in Canada. Under the auspices of the Translation Bureau, the event will take place at the Escuela de Extensión en Canadá of the Universidad Nacional Autónoma de México (UNAM) in Gatineau. The symposium will focus on language and law. All terminologists are welcome. Information: <http://www.realiter.net>.

On October 7 and 8, the European Association for Terminology, assisted by the Translation Bureau, will be holding its Terminology Summit outside Europe for the first time. The summit will be held at the University of Quebec in Outaouais (UQO), and terminologists from the Americas and around the world will be invited. The theme of the **IVth Terminology Summit** is: *Bringing People and Ideas Together*. Participants will discuss terminology from the perspective of **innovative partnerships** (teaching, multi-sectoral and multilingual partnerships and various collaborations), and the tangible results of their initiatives. All terminologists and language professionals are invited. Information: www.uqo.ca/sommetaet2008.

On October 9 and 10, the International Network for Terminology (TermNet), in conjunction with the University of Quebec in Outaouais, will be holding its **2008 TAMA** Conference on Terminology in Advanced Management Applications. As its title suggests, this international conference brings together people who are interested in terminology and translation management tools. All language professionals are invited. Information: www.uqo.ca/tamacanada2008.

As you can see, terminologists and other language professionals in the Outaouais region and around the world will have difficult choices to make. The International Year of Languages will be celebrated in fine style in the Outaouais region. Keep an eye out for the latest developments!

Event announcements on the Internet

Information about the October 2008 events will be posted on the Translation Bureau's Web site at <http://www.translationbureau.gc.ca> and on the following sites:

- **October 1-3, 2008:** IVth Inter-American Language Management Seminar (<http://www.ilob.uottawa.ca/sigl2008>)
- **October 1-3, 2008:** Conference on *Education in Multilingual Communication and Multimedia : Applications and Transgressions of Standards* (<http://www.uqo.ca/nf2008>)
POSTPONED
- **October 6, 2008:** Journée scientifique Realiter (<http://www.realiter.net>)
- **October 7-8, 2008:** IVth Terminology Summit (www.uqo.ca/sommetaet2008)
- **October 9-10, 2008:** 2008 TAMA (www.uqo.ca/tamacanada2008)

¡MARQUEN SUS CALENDARIOS!**OCTUBRE DE 2008 SERÁ UN MES DE GRAN ACTIVIDAD**

En el marco del **Año Internacional de los Idiomas (2008)**, promulgado gracias a la iniciativa de la Organización de las Naciones Unidas para la Educación, la Ciencia y la Cultura (UNESCO) y de la Asamblea General de las Naciones Unidas (ONU), y con el apoyo de la Federación Internacional de Traductores (FIT) y del Consejo de Traductores, Terminólogos e Intérpretes de Canadá (CTTIC), se realizará una serie de actividades importantes en Ottawa y Gatineau durante la **Semana de la Terminología**, que se celebrará del 1 al 10 de octubre de 2008. Se podrá consultar información sobre la mayoría de esas actividades en el sitio de la Oficina de Traducciones del Gobierno de Canadá (<http://www.bureaudelatradsuction.gc.ca>), así como en los sitios de los organismos correspondientes.

Los días 1, 2 y 3 de octubre, el Gobierno de Canadá, en colaboración con distintos organismos, entre los que destacan la Universidad de Ottawa y el Consejo Superior de la Lengua Francesa de Quebec, celebrará en el Centro Nacional de Congresos de Ottawa el **IV Seminario Interamericano sobre la Gestión de las Lenguas**.

Esta serie de seminarios, que fueron organizados en orden sucesivo por Quebec, Paraguay y Brasil, tiene por misión favorecer en las instituciones interamericanas la igualdad de estatus para las cuatro grandes lenguas de las Américas (a saber: el francés, español, portugués e inglés) y facilitar los intercambios lingüísticos en distintos ámbitos de la administración y los negocios entre los países de las Américas, tales como las aduanas, la seguridad, los transportes, la inmigración y el etiquetado, entre otros. Durante el Seminario de Ottawa se abordarán varios temas, a saber, las lenguas y las comunicaciones supranacionales, las lenguas y los intercambios económicos y el multilingüismo en la educación y formación. Para ello asistirán al Seminario expertos de la administración pública y la comunidad universitaria. La participación es exclusivamente por invitación. Para obtener más información: <http://www.ilob.uottawa.ca/sigl2008>.

De forma paralela los días 1, 2 y 3 de octubre, la Universidad de Quebec en Outaouais, en colaboración con la Universidad de Rennes, la Oficina de Traducciones del Gobierno de Canadá, la Oficina Quebecuense de la Lengua Francesa y el Instituto de Tecnología de la Información del Consejo Nacional de Investigaciones de Canadá, celebrará el **Coloquio Formación en comunicación multilingüe y multimedios. Aplicaciones y transgresiones de las normas**. El Coloquio, que se dirige principalmente a expertos del campo de la normalización terminológica, se anuncia en la siguiente dirección: <http://www.uqo.ca/nf2008>. **APLAZADO**

El 6 de octubre, la Red Panlatina de Terminología (Realiter), que agrupa a representantes de unos quince países en los que se hablan el catalán, español, francés, gallego, italiano, portugués y rumano, celebrará por primera vez en Canadá la **Jornada Científica Realiter**. Bajo los auspicios de la Oficina de Traducciones del Gobierno de Canadá, el evento tendrá lugar en los locales de la Escuela de Extensión en Canadá de la Universidad Nacional Autónoma de México (UNAM), en Gatineau. El tema de la Jornada será la lengua y el derecho, y se invita a participar a los terminólogos. Para obtener más información: <http://www.realiter.net>.

Los días 7 y 8 de octubre, la Asociación Europea de Terminología, a través de la Oficina de Traducciones del Gobierno de Canadá, celebrará su Cumbre de Terminología, por primera vez desde su creación, en territorio no europeo, más concretamente en la Universidad de Quebec en Outaouais (UQO). Este evento, por lo tanto, tiende una mano abierta a los terminólogos de las Américas y del resto del mundo. El tema de la **IV Cumbre de Terminología** es *Unirse para crear*. En la Cumbre se abordará la terminología desde la perspectiva de la **cooperación innovadora** (iniciativas de colaboración multisectoriales, multilingües y en el ámbito de la enseñanza, y otro tipo de proyectos de cooperación), y los resultados concretos obtenidos gracias a esa cooperación. Están invitados a participar en la Cumbre todos los terminólogos y profesionales de la lengua. Para obtener más información: www.uqo.ca/sommetaet2008.

Los días 9 y 10 de octubre, la Red Internacional de Terminología (TermNet), en colaboración con la Universidad de Quebec en Outaouais, celebrará su conferencia **TAMA 2008** sobre la terminología en aplicaciones avanzadas de gestión. Tal como indica su título, en esta conferencia internacional se dan cita todas las personas interesadas en las herramientas de gestión de la terminología y traducción, y están invitados a participar todos los profesionales de la lengua. Para obtener más información: www.uqo.ca/tamacanada2008.

Como se puede observar, a los terminólogos y demás profesionales de la lengua les será difícil elegir entre tantas actividades. El Año Internacional de los Idiomas se celebrará con gran pompa en Ottawa y Gatineau. No dejen de mantenerse al tanto para obtener más información.

Anuncio de las actividades en los sitios Internet

Se podrá consultar información sobre las actividades que se celebrarán en octubre de 2008 en el sitio de la Oficina de Traducciones del Gobierno de Canadá (<http://www.bureaudelatraduction.gc.ca>), así como en los siguientes sitios:

- **1- 3 de octubre de 2008:** IV Seminario Interamericano sobre la Gestión de las Lenguas (<http://www.ilob.uottawa.ca/sigl2008>).
- **1- 3 de octubre de 2008:** Coloquio *Formación en comunicación multilingüe y multimedia. Aplicaciones y transgresiones de las normas* (<http://www.uqo.ca/nf2008>). **APLAZADO**
- **6 de octubre de 2008:** Jornada Científica Realiter (<http://www.realiter.net>).
- **7-8 de octubre de 2008:** IV Cumbre de Terminología (www.uqo.ca/sommetaet2008).
- **9-10 de octubre de 2008:** TAMA 2008 (www.uqo.ca/tamacanada2008).

ANOTEM NAS SUAS AGENDAS!**OUTUBRO DE 2008 SERÁ UM MÊS QUENTE!!**

No âmbito do **Ano Internacional das Línguas (2008)**, que originou-se com a iniciativa da Organização das Nações Unidas para a Educação, a Ciência e a Cultura (UNESCO) e a Assembléia Geral das Nações Unidas (ONU), e com o apoio da Federação Internacional dos Tradutores (FIT) e do Conselho dos Tradutores, Terminólogos e Intérpretes do Canadá (CTTIC), várias manifestações de grande porte ocorrerão em Ottawa e Gatineau durante a **Semana da Terminologia**, de 1 a 10 de outubro de 2008.

Informações sobre a maioria das manifestações podem ser encontradas no site do Departamento de

Tradução <http://www.bureaudelatradsuction.gc.ca> assim como nos sites dos respectivos organismos.

Em 1, 2 e 3 de outubro, o governo do Canadá, em colaboração com vários organismos, entre os quais a Universidade de Ottawa e o Conselho Superior da Língua Francesa do Quebec, realizará no Centro Nacional das Conferências, em Ottawa, o **IV Seminário Interamericano sobre a Gestão das Línguas**.

Organizados sucessivamente pelo Quebec, Paraguai e Brasil, os Seminários visam favorecer um estatuto igual para as quatro grandes línguas da América, ou seja, o francês, o espanhol, o português e o inglês, nas instituições interamericanas e facilitar os intercâmbios lingüísticos tanto em diferentes setores da administração quanto para os assuntos de importância entre os países da América, tais como Alfândega, Segurança, Transportes, Imigração, Rotulagem e assim por diante. Por ocasião do Seminário de Ottawa, os assuntos abordados serão línguas e comunicações supranacionais, línguas e intercâmbios econômicos e também multilingüismo no setor da educação e formação. Estarão presentes especialistas do setor da administração pública e dos meios universitários. Convite obrigatório.

Informações: <http://www.ilob.uottawa.ca/sigl2008>.

Paralelamente, ainda nos dias 1, 2 e 3 de outubro, a Universidade do Quebec em Outaouais, em colaboração com a Universidade de Rennes, o Departamento de Tradução, o *Office québécois de la langue française* (Escritório Quebequense da Língua Francesa) e o Instituto de Tecnologia da Informação do Conselho Nacional de Pesquisa do Canadá, realizará o **Colóquio Formação em comunicação multilíngüe e multimídia: Aplicações e transgressões das normas**. Destinado principalmente aos especialistas da normalização terminológica, esse colóquio está anunciado no endereço: <http://www.uqo.ca/nf2008>. **ADIADO**

Em 6 de outubro, a Rede Panlatina de Terminologia (Realiter), que reúne representantes de cerca de 15 países onde se fala o catalão, o espanhol, o francês, o galego, o italiano, o português e o romeno, organizará pela primeira vez no Canadá a **Jornada Científica Realiter**. Sob os auspícios do Departamento de Tradução, o evento ocorrerá no edifício da Escola de Extensão no Canadá, da Universidade Nacional Autônoma do México (UNAM), em Gatineau. A Jornada terá como tema assuntos ligados à língua e ao campo do direito, e todos os terminólogos interessados são bem-vindos. Informações: <http://www.realiter.net..>

Em 7 e 8 de outubro, a Associação Européia de Terminologia, por intermédio do Departamento de Tradução, organizará pela primeira vez na sua história sua Cúpula de Terminologia fora do território europeu, mais precisamente na Universidade do Quebec em Outaouais (UQO). É uma oportunidade de ouro para os terminólogos da América inteira e de outros lugares. O tema da **IV Cúpula de Terminologia** é *Unir-se para criar*. A perspectiva adotada para as discussões será a da **parceria inovadora** (parcerias para o ensino, parcerias multisetoriais, parcerias multilíngües e colaborações diversas), assim como resultados concretos decorrentes. Todos os terminólogos e especialistas da língua estão convidados. Informações: www.uqo.ca/sommetaet2008.

Em 9 e 10 de outubro, a Rede Internacional de Terminologia (TermNet), em colaboração com a Universidade do Quebec em Outaouais, realizará sua conferência **TAMA 2008** sobre a terminologia em aplicativos avançados em gerenciamento (*Terminology in Advanced Management Applications*). Como seu título indica, essa conferência internacional reúne todos os interessados em ferramentas de gerenciamento da terminologia e da tradução, e todos os especialistas da língua serão convidados. Informações: www.uqo.ca/tamacanada2008.

Como se pode ver, os terminólogos e outros especialistas da língua terão dificuldades em fazer suas escolhas! O Ano Internacional das Línguas será comemorado com grande pompa em Ottawa e Gatineau. Fique atento para obter mais informações!

Anúncio dos eventos na Internet

Informações sobre os eventos de outubro de 2008 podem ser encontradas no site do Departamento de Tradução do governo do Canadá <http://www.bureaudelatradduction.gc.ca> assim como nos seguintes sites:

- **1º-3 de outubro de 2008:** IV Seminário Interamericano sobre a Gestão das Línguas (<http://www.ilob.uottawa.ca/sigl2008>)
- **1º-3 de outubro de 2008:** Colóquio *Formação em Comunicação Multilíngüe e Multimídia: Aplicações e transgressões das normas* (<http://www.uqo.ca/nf2008>) **ADIADO**
- **6 de outubro de 2008:** Jornada Científica Realiter (<http://www.realiter.net>)
- **7-8 de outubro de 2008:** IV Cúpula de Terminologia (www.uqo.ca/sommetaet2008)
- **9-10 de outubro de 2008:** TAMA 2008 (www.uqo.ca/tamacanada2008)

A Passion for Our Profession Du métier dans le corps, de la passion dans l'âme

Paul Leroux ■

Volume 5 • Mars-March 2008

L'Actualité langagière • Language Update

Caught up in the hustle and bustle of a heavy workload and often very tight deadlines, we sometimes tend to lose sight of the reason and rhyme of our profession as translators. It's good to step back now and then, to see beyond the daily grind, and think about what makes our work more than just a job.

We might ask ourselves, for instance, what prompted us to pursue this career to begin with. What is it about us that compelled us to become translators? Translators are not born but made. We often ask children what they want to be when they grow up. It never occurs to them that they might grow up to be translators. Our families and friends never mention translation as a possible option. So how do we end up choosing it as a career?

Our background certainly has something to do with it: our family, our social, political, and historical circumstances, the books we read, our studies, our travels, our life experiences. As Canadians, we find ourselves standing at the crossroads between two founding cultures. We are unusually sensitive to the differences in how people think and speak and how important it is to bridge the resulting gap.

On a more personal level, we may have come from families that placed great emphasis on learning, reading and culture. This may have made us more likely to cultivate our language skills, to appreciate the beauty of language and to encourage others to do the same. The words used to describe the world that surrounds us may have kindled our interest, our curiosity, our fascination—basic personality traits that may explain our choice of career.

We are also gifted with creativity and imagination, precious qualities that are not the sole preserve of novelists, playwrights and poets. We have a greater than average sensitivity to the sound, rhythm and music of words. We care about the clarity, simplicity and transparency of the spoken and written word. Like Alphonse Daudet, we believe ours is “the most beautiful language in the world, the clearest, the strongest.” It is a safe bet that at least some of us are budding authors. There's a writer deep inside us, yearning to breathe free.

► Continued on page 24

Dans le feu de l'action, accaparés que nous sommes par notre charge de travail et préoccupés par le besoin de respecter des délais souvent très serrés, nous avons tendance à perdre parfois de vue le pourquoi, le sens profond, de cette profession qu'est la traduction. Il est salutaire de prendre du recul, de temps à autre, pour nous sortir du train-train quotidien et réfléchir à ce qui fait que notre métier est plus qu'un simple boulot.

Quels sont, par exemple, les motifs qui nous ont incités à choisir notre carrière? Quelles sont les caractéristiques qui font en sorte que nous sommes devenus traducteurs? Car il est certain que personne ne naît traducteur. On demande souvent aux enfants : « Que feras-tu quand tu seras grand? » Jamais il ne leur vient à l'esprit qu'ils pourraient faire de la traduction. Nos parents et nos proches ne nous ont jamais proposé de suivre cette voie d'avenir. Alors comment sommes-nous parvenus à ce choix?

Nos antécédents y sont certes pour quelque chose : notre famille, notre milieu social, politique et historique, nos lectures, nos études, nos voyages, notre expérience de la vie. Nés au Canada, nous nous trouvons au confluent de deux cultures. Nous sommes sensibilisés, bien plus que le commun des mortels, aux différences entre les langues et les manières de penser, ainsi qu'à l'importance de combler le fossé entre celles-ci.

À un niveau plus personnel, nous sommes peut-être issus de familles qui privilégiaient l'étude, la lecture, la culture, ce qui nous a davantage poussés à cultiver notre langue, à apprécier sa beauté, à favoriser son rayonnement. Finalement, les traits de base de notre personnalité elle-même expliquent peut-être le métier que nous avons choisi, surtout une curiosité, un intérêt, un engouement pour le monde qui nous entoure et pour les mots qui expriment cette réalité fascinante.

Nous sommes aussi dotés de créativité et d'imagination, dons qui ne sont pas la chasse gardée des romanciers, des dramaturges et des poètes. Nous sommes plus sensibles que la plupart des gens à l'euphonie, au rythme et à la musicalité de la parole. Dans l'expression orale et écrite, nous avons le souci de la clarté, de la simplicité et de la limpidité. Nous croyons, comme Alphonse Daudet, que la nôtre est « la plus belle langue du monde, la plus claire, la plus solide ». Il y a fort à parier que certains d'entre nous sommes des écrivains en herbe, des auteurs en puissance.

► Suite à la page 24

Ne vous laissez pas embarquer!

Article Spécial, hors n. 140 n. 1

La traduction des documents militaires ne laisse pas de soumettre le traducteur à une vigilance de tous les instants. Bien sûr, il faut creuser certaines notions techniques ou de doctrine, s'efforcer de débusquer le sens d'une tournure argotique ou se plonger dans le jargon d'une communauté avant de décider des équivalents à utiliser. Toutefois, on aurait tort de négliger la réflexion lorsqu'on est en présence de notions semi-techniques qui, de prime abord, n'éveillent pas la méfiance, mais dont la traduction appelle souvent une sélection parmi divers termes *a priori* équivalents.

Les termes anglais AIRBORNE et ON-BOARD (et sa variante ONBOARD), dans le domaine de l'aéronautique, sont rendus d'une façon relativement anarchique en français, comme en témoigne la consultation des principaux dictionnaires et lexiques bilingues de cette spécialité. Doit-on traduire par **aéroporté**, **de bord** ou **embarqué**? Précisons que le sens de ces divers équivalents sera étudié à la lumière de la notion de *transport aérien*.

La consultation de dictionnaires et d'encyclopédies ne donne que des amorces de distinction entre les termes **aéroporté**, **de bord** et **embarqué**. C'est donc à la lumière des contextes d'utilisation que nous serons en mesure d'apporter des précisions sur ce qui distingue ces trois termes.

On emploie le terme **aéroporté** lorsque des personnes ou des choses sont transportées par avion d'un point A vers un point B. Ce transport n'est pas celui qui est normalement assuré par une ligne aérienne commerciale en fonction d'un horaire régulier. Il est plutôt le fait d'une opération militaire ou humanitaire.

La 5^e Division aéroportée prendra position au nord de Kandahar.

Une opération aéroportée est prévue par la communauté internationale.

Les réfugiés feront l'objet d'une évacuation aéroportée.

Le terme **de bord** s'applique à tout ce qui est essentiel au fonctionnement ou au contrôle de l'aéronef. Par exemple, un altimètre, un variomètre et un contrôleur de virage sont essentiels au pilotage d'un avion et ils viennent de série sur ce dernier. Ils font donc *partie intégrante* de l'avion, ce qui en fait des **instruments de bord**.

De puissants calculateurs de bord gèrent le système de gestion de vol de l'Airbus A-380.

Soit dit en passant, ce terme s'applique aussi aux personnes dont la présence est essentielle à l'exploitation d'un aéronef, quand elle n'est pas imposée par la réglementation, sans qu'AIRBORNE ou ON-BOARD ne figurent dans la désignation du poste occupé par ces personnes. C'est le cas, par exemple, d'**agent de bord** (FLIGHT ATTENDANT) et de **pilote commandant de bord** (PILOT-IN-COMMAND).

Le nombre d'agents de bord doit être proportionnel au nombre de passagers d'un vol donné.

Il revient au pilote commandant de bord de décider à quel moment dérouter son appareil vers un aéroport de dégagement.

Enfin, le terme **embarqué** qualifie un matériel placé à bord d'un aéronef afin de réaliser une mission. Ce matériel n'a rien à voir avec le fonctionnement ou le contrôle de l'aéronef. Par exemple, des appareils de télémétrie constituent de l'équipement embarqué à bord d'un avion affecté à des missions de télédétection.

Le télémètre embarqué a permis de prendre des mesures précises.

Aux fins des essais en vol, on fera appel à des radars infrarouges embarqués.

On parle également d'**aviation embarquée** pour désigner l'ensemble des aéronefs basés sur un porte-avions.

Dans le domaine de l'aérospatiale, on trouve souvent l'adjectif **embarqué** pour qualifier des équipements de bord d'un engin spatial. C'est une question d'usage propre à ce domaine.

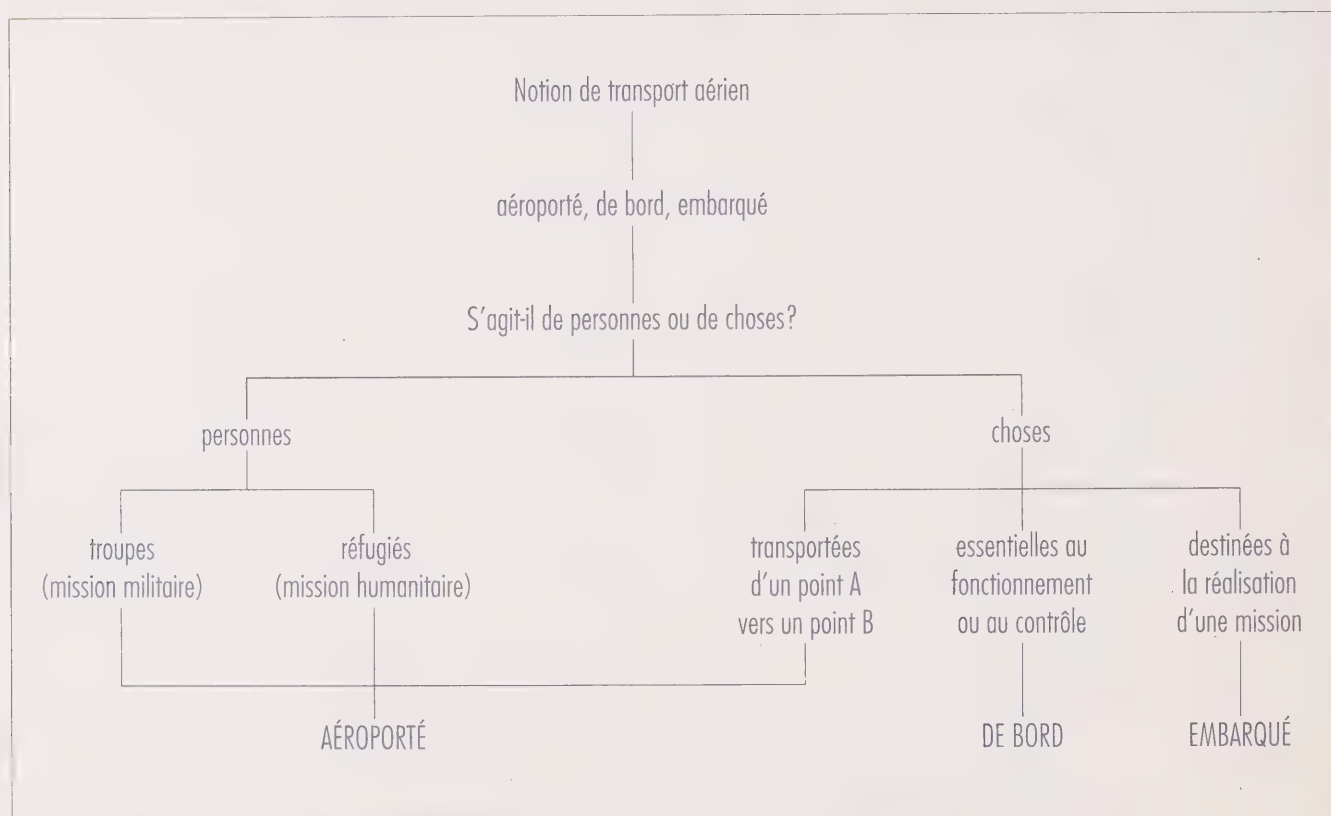
Des calculateurs embarqués permettent au satellite de s'orienter pour assurer une transmission optimale des signaux.

Du côté de l'anglais, les distinctions qui précèdent s'appliquent aussi à AIRBORNE et à ON-BOARD, mais pas toujours de façon rigoureuse. On remarque la même chose quant à la présence des termes **de bord** et **embarqué** en français. Il convient donc de savoir de quoi il retourne avant de traduire. Par exemple, si un radar vient de série sur un avion parce qu'il est essentiel à l'exploitation de ce dernier, on se trouve en présence d'un *radar de bord*. S'il est présent dans l'avion pour une utilisation qui n'a rien à voir avec l'exploitation ou le contrôle de ce dernier, il s'agit d'un *radar embarqué*.

Pour terminer, quelques mots sur les termes AIR TRANSPORTATION et AIRLIFT. Dans les deux cas, on traduit en français par **transport aérien**. Pourquoi y a-t-il deux termes distincts en anglais pour décrire une même réalité? L'anglais distingue en fait le type d'opération assuré par le transport aérien. Ainsi, en aviation commerciale et selon un horaire habituellement régulier, il utilise le terme AIR TRANSPORTATION. Mais lorsque le transport aérien se fait à des fins militaires ou humanitaires, de façon ponctuelle et souvent à court préavis, l'anglais utilise le terme AIRLIFT.

Dans ce dernier cas, le terme **aérotransportage** est un équivalent parfait d'AIRLIFT, mais il n'est pratiquement pas utilisé. Pourtant, le *Grand Larousse universel* (1995) définit l'**aérotransportage** comme étant l'« action d'aéroporter des troupes ou des matériels ».

Conclusion : ne vous fiez pas d'emblée aux dictionnaires et aux lexiques lorsque vous devez traduire AIRBORNE et ON-BOARD en français. Assurez-vous d'abord de ce dont il retourne et vous éviterez de vous faire embarquer. ■





Mots de tête

Fredelin Laroux fils

Dévoiler à tout vent

De cela, le rapport dévoilé cette semaine ne souffle mot.

(Marie-Andrée Chouinard, *Le Devoir*, 8.12.07.)

Depuis au moins huit lustres, on¹ nous met en garde contre l'emploi de « dévoilement », d'un monument, d'une statue, au sens de son inauguration. Certes, vient un moment au cours de la cérémonie où l'on procède au dévoilement proprement dit, mais aucun ouvrage ne cautionne l'usage condamné par Dulong, Barbeau et Colpron. Et certains dictionnaires donnent même une explication pour nous aider à faire la différence : « dévoiler une statue que l'on inaugure ». Ce n'est pourtant là qu'un péché véniel. Que nous commettons peut-être sous l'influence de l'anglais, « unveiling » désignant aussi bien la cérémonie que le geste lui-même, mais les Français en font autant, alors on peut se demander quel démon les y pousse.

On en trouve de nombreux exemples sur Internet, notamment sur le site du Sénat français : « Intervention de M. Christian Poncelet, Président du Sénat, à l'occasion du dévoilement de la plaque commémorative à l'effigie du Président Edgar Faure, dans l'hémicycle, mercredi 21 février 2007 ». J'ai rencontré cet usage sous la plume de plusieurs bons auteurs : « une vingtaine d'hivernants assistent au dévoilement de la plaque »²; « quant à la statue de Ney, par Rude, dévoilée en 1853³ ». Aussi, malgré les mises en garde, et le silence des dictionnaires, je ne crois pas qu'il y ait lieu de continuer de condamner cet

emploi, que je qualifierais de métonymique (on prend la partie pour le tout). D'ailleurs, depuis l'édition de 1998, le *Colpron* a retiré ce terme de sa liste d'anglicismes.

Mais il y a un autre emploi de « dévoiler » qui est nettement plus agaçant. C'est cette habitude de lui donner le sens d'annoncer, de rendre public. Dans le *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui*, paru en 1992, on trouve cet exemple : « On va dévoiler les noms des gagnants, les annoncer publiquement⁴ ». Le DQA l'enregistre sans explication, comme s'il s'agissait d'un emploi « normal ». Quelques années plus tard, Lionel Meney⁵ le relève à son tour – et reprend même l'exemple du DQA –, mais il signale qu'en « français standard » ce verbe n'a que le sens de révéler quelque chose de caché, de secret. Il est étonnant qu'il n'ait pas fait le lien avec l'anglais « unveil » qui, lui, a le sens d'annoncer. L'anglais serait-il en cause encore une fois?

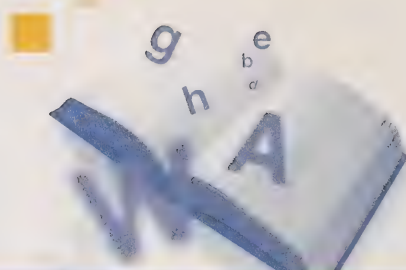
C'est un usage plutôt récent. Mes premiers exemples ont à peine plus de quinze ans : « le gouvernement conservateur avait dévoilé cet onéreux programme quelques mois avant les élections », « le Rapport Delors fut dévoilé en avril 1989⁶ ». Quant à ceux que j'ai glanés dans *Le Devoir* – une trentaine –, ils ont tout juste cinq ans. On y apprend que les théâtres dévoilent leurs saisons (Hervé Guay, 24.4.02); que le gouvernement dévoile un règlement (Robert Dutrisac, 14.6.02); qu'une équipe de recherche dévoile son étude (Alain-Robert Nadeau, 12.6.02); que la Maison-Blanche a dévoilé le profil⁷ de son nouveau ministère de la Sécurité

intérieure (Serge Truffaut, 14.6.02); que le président Lula a dévoilé les débuts de sa campagne (Gil Courtemanche, 1.2.03); qu'on dévoile à date fixe les lauréats du prix Fémina et du Renaudot (Caroline Montpetit, 22.10.03). Pour sa part, le chroniqueur Michel David l'emploie une demi-douzaine de fois. Et les occurrences avec « dévoilement » sont à peine moins nombreuses : Sylvain Cormier (1.10.02), Chantal Hébert (17.3.03), Christian Rioux (16.12.05), Manon Cornellier (15.1.03), Hélène Buzetti (27.1.03).

Il semble que nos cousins aient adopté ce sens à peu près en même temps que nous. Cet exemple de 1994, tiré d'un ouvrage sérieux, un *Que sais-je?*, montre bien que la ligne de démarcation est fine entre « annoncer » et « dévoiler » : « que chaque mardi après-midi, en début de séance, un membre du gouvernement vienne faire une communication. Le thème en est dévoilé la veille⁷ ». Pourquoi l'auteur n'a-t-il pas écrit simplement que le thème était annoncé la veille? Est-ce qu'on le garde secret jusqu'à la dernière minute, dans le but de tenir l'opposition en haleine, ou de la déstabiliser?

Comme chez nous, les exemples abondent dans la presse française : « un rapport de police dévoilé au début de l'année » (Frédérique Amaoua, *Libération*, 27.5.98); « le *Figaro* en dévoile les grandes lignes » (Marie-Amélie Lombard, *Le Figaro*, 17.2.00); « l'ONU a dévoilé un ambitieux plan de modernisation du bâtiment principal » (Reuters, 2.10.02); « Bush dévoile aujourd'hui un vaste et coûteux plan de relance » (Pascal Reynard, Agence France-Presse, 7.1.03); « [le libraire] Sauramps dévoile

¹ Dévoiler un profil... c'est presque poétique.



un projet d'implantation sur le site Odyseum » (*La Marseillaise*, 30.9.06). Même les choses les plus banales font l'objet d'un dévoilement : « selon les intentions de semis dévoilées hier » (Isabelle Tourne, Agence France-Presse, 31.3.07). Enfin, et cela n'étonnera personne, j'en ai relevé un cas dans une traduction : « Le maire de New York vient de dévoiler la politique fiscale de la capitale économique du pays le plus riche du monde⁸ ».

S'il est légitime de parler de dévoiler les violations d'un accord (« Les commissions d'enquête sont chargées de surveiller l'application de l'accord et d'en dévoiler les éventuelles violations⁹ »), voire de dire d'une biographie qu'elle dévoile la carrière d'un savant, surtout si celle-ci est mal connue (« Daniel Bermone lui [Eiffel] rend justice dans une biographie attachante qui dévoile la carrière féconde de ce grand savant » (Anne Muratori-Philip, *Le Figaro*, 27.6.02), on est carrément devant un cas limite ici : « Il y a quelques mois, les journaux dévoilaient sous le titre *Aggravation des violences urbaines* les zones des villes pudiquement qualifiées de *sensibles* » (*Le Figaro*, 26.5.05). Est-ce le « pudiquement » qui a soufflé à Claude Duneton cet emploi de « dévoiler »? Possible. Mais il faut dire que ça n'a rien de choquant. Et à moins d'être à l'affût d'exemples de ce genre, celui-ci serait passé inaperçu.

On peut dire que les dictionnaires sont muets, mais on y trouve quand même des signes d'une évolution. Dans la partie français-anglais du *Hachette-Oxford*, on lit qu'une entreprise a « dévoilé » son nouveau modèle. Est-ce parce qu'il y a effectivement un dévoilement? Le *Harrap's* traduit pourtant autrement :

« unveil (new car at a show) – présenter ». Pour sa part, le *Robert-Collins* parle de « dévoiler un projet », sans indiquer s'il est secret ou non. Le *Harrap's* met tout dans le même sac : « unveil (secret, details, plans) – dévoiler ». Doit-on deviner qu'il s'agit de « plans » secrets? Sinon, est-il plus fautif de dire d'un chercheur qu'il « dévoile » les conclusions de son étude? Elles nous étaient inconnues, au même titre que les projets ou détails du *Harrap's*. D'ailleurs, on peut se demander si ce n'est pas Littré qui aurait mis le ver dans le fruit, avec cette définition de « dévoilement » : « action de porter à la connaissance »... Le gouvernement qui « dévoile » son programme fait-il autre chose?

Les dictionnaires finiront-ils par entériner cette extension de sens? On peut présumer que oui. Comme ce fut le cas d'une autre expression dont j'ai parlé il y a près de vingt ans, « par le biais de » (*L'Actualité terminologique*, vol. 19, n° 1, janvier 1986)¹⁰. Au sens neutre d'« au moyen de », on la trouve aujourd'hui dans le *Harrap's* (« par le biais de qn = through sb ») et le *Robert-Collins* : « réserver par le biais d'une agence », « communiquer par le biais du fax » (est-ce différent de communiquer par fax?). Je craignais à l'époque que le sens de « moyen détourné » ne se perde, et je me demande si ce n'est pas en train de se produire (le *Harrap's* est muet). Je ne me souviens pas d'avoir rencontré cet emploi récemment. J'ai pourtant relevé une vingtaine d'exemples du nouveau sens.

Qu'en sera-t-il de « dévoiler »? Si dans quinze ans nous l'employons toujours dans son sens actuel, serons-nous obligés

de préciser au lecteur qu'il s'agit de quelque chose de caché, de secret? Comprendrons-nous encore qu'une femme qui s'est dévoilée, c'est une femme qui ne porte plus le voile et non pas une femme qui nous a révélé ses projets? Je plaisante, évidemment, mais comme le voile est dans le vent ces temps-ci... ■

NOTES

- 1 Gaston Dulong, *Dictionnaire correctif du français*, Presses de l'Université Laval, 1968; Victor Barbeau, *Le français du Canada*, Garneau, 1970; Gilles Colpron, *Les anglicismes au Québec*, Beauchemin, 1970.
- 2 Jean-Paul Kauffmann, *L'arche des Kerguelen*, Livre de poche, p. 216 (Flammarion, 1993).
- 3 Jean Rolin, *Clôture*, Folio, p. 22 (P.O.L., 2002).
- 4 Jean-Claude Boulanger, *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui*, Dicorobert inc., 1992.
- 5 Meney, *Dictionnaire québécois-français*, 2^e éd., Guérin, 2003.
- 6 Georges Mathews, *L'Accord*, Éditions Le Jour, 1990, p. 107 et 151.
- 7 Michel Ameller, *L'Assemblée nationale*, P.U.F., coll. Que sais-je?, 1994, p. 86.
- 8 Noam Chomsky, *Responsabilités des intellectuels*, Agone Éditeur, 1998, p. 162 (traduit par Frédéric Cotton).
- 9 A. Demichel, *Encyclopaedia Universalis*, vol. 11 (article « Minorités »), 1974, p. 76.
- 10 Voir aussi F. Leroux, *Mots de tête*, Éditions David, 2002, p. 68.



Questions from the Inbox

James Peak

In the two decades I've been teaching, editing and writing about the English language, I've fielded thousands of questions. None are more fascinating to me than those from colleagues—writers, editors, translators and teachers who are experiencing “brain fry,” to quote a fellow editor and neighbour of mine. They've stared at a sentence too long, they've checked every resource on hand, they've polled their co-workers (and sometimes argued with them) but still, they're not sure. That's when they e-mail me.

As you might imagine, I've netted some intriguing and sometimes downright perplexing queries over the years. What follows is a sampling of the best for you to ponder. Read each question and think about how you would respond. Then read my answer. Warning: the questions get harder as they go along.

Question

Frances, what's your advice regarding noun-verb agreement in the following example? I lean toward the plural, because I think the emphasis is on the fact that the frameworks have been described as separate entities. But what do you say?

A range of integrative frameworks have (has) been described.

—Scientific editor, Ottawa

Answer

Plural is fine in this sentence, largely for the reason you've given. There are other similar phrases, including *a number of*, *a variety of* and *a myriad of*, that are usually considered plural because they denote several or many.

Question

I have a punctuation question that's causing quite the debate among my coworkers, all of whom have taken your class. Which is correct?

1. The submarines now require several days notice to launch.
2. The submarines now require several days' notice to launch.

—Federal department writer, Ottawa

Answer

Definitely number 2. The apostrophe indicates an understood *of* phrase: notice *of* several days. We treat *several days' notice* just like the more straightforward *a day's pay*: both involve an understood *of*, so both need an apostrophe. This oft-omitted apostrophe so incensed Lynne Truss, author of the bestselling punctuation book *Eats, Shoots & Leaves*, that she once stood in Leicester Square holding aloft a painted apostrophe on a stick to temporarily amend the title of the Hugh Grant flick *Two Weeks Notice*.

Question

If a sentence starts with a question but after a comma becomes a statement, does it still get a question mark?

Example: Is it okay to bring the kids to your house, because after last time I wasn't sure how you'd feel about it. (?)

—Freelance book editor, Penticton, BC

Answer

A question mark will skew things because part two of the sentence is so obviously a statement. Try two sentences instead:

Is it okay to bring the kids to your house? Because after last time I wasn't sure how you'd feel about it.

Of course, this makes the second sentence a fragment. If you're dealing with dialogue, which I suspect is the case, fragments are fine. But if the material is more formal and needs full sentences, just delete *Because* from sentence two. It serves little purpose anyway, since there's no real cause-and-effect relationship going on.

Question

I've recently seen some usages of *lag* in the newspaper that strike me as odd. What do you think?

1. The region's economic growth has lagged that of Quebec as a whole.
2. Canadian deployment of 3G wireless systems lags not only the US . . . but also significantly lags deployment in Europe, South Korea and Japan.

—English teacher, Montreal

Answer

You're right to be nagged by *lag*, which is misused in these sentences for one simple grammatical reason. *Lag* is an intransitive verb, meaning it can't be followed by an object. Yet here it is with objects galore: *that* in sentence 1; *the US* and *deployment* in sentence 2. In each case, the simple fix is to insert *behind* after *lag*. Like all prepositions, *behind* can (in fact, must) be followed by an object.

Question

What do you think of these three sentence constructions?

1. Small- and medium-size enterprises create the most jobs.
2. He has been employed full- and part-time in the Public Service.
3. The plan includes country-led and -driven initiatives.

I know that 1 and 2 are accepted, but I'm trying to find a source or rationale for 3. The original sentence repeated the word *country*, which I'd like to avoid. I know I can always recast sentence 3, but is anything actually wrong with it?

—Federal agency editor, Gatineau

Answer

Sentence 1

I'd look again if I were you. Medium-size enterprises, yes. But small-size? The reference is to small enterprises and medium-size enterprises, so really, the hyphen shouldn't be suspended. It should read *small and medium-size enterprises*.

Sentence 2

Correct.

Sentence 3

This seems fine to me, though oddly I can't put my hands on a source either. *The Canadian Style* (2.12) refers fittingly to "when an element common to successive compound adjectives is omitted," but all the examples that follow show suspended compounds in which the *second* word is omitted, not the first, as in your sample. Still, the definition of "suspended compound" suggests that your rendering of sentence 3 is fine.

One footnote. Doesn't 3 strike you as a tad redundant? Isn't a country-led initiative the same thing as a country-driven one? In both cases, the country is moving the thing along, right? (I could be missing some nuance, of course.)

Question

I normally copy and paste text directly from datasheets into our product catalogue. But in this case, I thought it odd that the datasheet text switched from third person to second, so I eliminated "your own" from my version. Did I do the right thing?

Built to work with a range of reliable, accurate GPS receivers, the GPS XXX software development kit gives developers the best of both worlds; leading edge GPS technology with the flexibility to develop your own custom field software applications.

—Corporate proofreader, Vancouver

Answer

I'd have done the same thing to keep the passage consistently in third person. Or I'd have gone with "gives *you* the best of both worlds: leading-edge GPS . . . to develop *your* own." There is some persuasive advantage in addressing readers directly, especially in sales material. However, I realize that this edit would bury the fact that the kit is for developers, which might be important.

BTW, note that *leading-edge* should be hyphenated when it appears before the word it modifies. Those danged hyphens . . . :-)

► Continued on page 26



Prévoir et précéder

Jacques Desrosiers

Q. Peut-on dire que « les travaux sont *prévus* commencer au printemps » ?

R. Cette phrase n'est pas le comble de l'élégance. Il est possible que son auteur l'ait calquée sur des tours comme *sont supposés commencer*. Mais la construction n'est permise qu'avec des verbes d'opinion comme *reconnaître*, *présumer*, *être censé*, etc.

La tournure s'explique peut-être aussi par l'habitude que nous avons de faire suivre *prévoir* directement de l'infinitif, comme dans : *on prévoit commencer les travaux au printemps*. On cède ensuite à la tentation de tourner le tout à la voix passive. Or, le passif consiste à amener le complément d'objet direct du verbe en position de sujet. Mais dans cette dernière phrase le complément direct de *prévoir* n'est pas *travaux* mais *commencer*. *On prévoit quoi ? Commencer*. Ce ne sont pas les travaux qui sont prévus, mais leur mise en chantier.

Pour avoir un passif en règle, il faudrait que *commencer* devienne sujet de la phrase. Mais on ne dirait pas « commencer les travaux au printemps est prévu ». En fait, quand le complément d'objet direct d'un verbe est un infinitif, la tournure passive est généralement impossible. Les cas où des phrases très simples contenant un verbe suivi d'un complément direct n'ont pas de version passive sont d'ailleurs nombreux (penser à *elle a perdu son mari*, *il a levé le bras*, *cette affaire ne vous regarde pas*, etc.).

Il convient de faire remarquer, en passant, que l'usage européen intercale systématiquement *de* entre *prévoir* et l'infinitif, comme dans cet exemple du *Monde* (9-4-2007) :

« Aeroflot prévoit de commencer des négociations avec Air France KLM pour un rachat commun de la compagnie italienne. »

C'est l'emploi standard. Le *Bon usage* fait d'ailleurs figurer *prévoir* dans sa longue liste des « verbes construisant d'habitude l'infinitif avec *de* » (14^e édition, § 906).

Prévoir de, consigné dans quelques dictionnaires, est toutefois considéré comme « vieilli » par le *Grand Robert* et quelques autres ouvrages. Si bien qu'un dictionnaire aussi courant que le *Petit Robert* ne mentionne même pas d'emploi de *prévoir* suivi de l'infinitif, avec ou sans *de*, et ne l'a d'ailleurs fait dans aucune de ses éditions depuis quinze ans.

Nous avons l'habitude de ce côté-ci de l'Atlantique d'allonger l'espérance de vie des tournures vieillies. Cependant, lorsque le *Multidictionnaire*, rappelant à son tour que *prévoir de* + infinitif est vieilli, indique qu'on colle aujourd'hui *prévoir* à l'infinitif, la remarque prête à confusion. D'une part, elle ne peut valoir pour l'usage européen, qui tout en délaissant *prévoir de* ne fait pas suivre le verbe directement de l'infinitif; c'est qu'il préfère maintenant l'employer avec un substantif ou une subordonnée (*prévoir que*). Et la remarque ne peut valoir non plus pour l'usage québécois, où *prévoir de* n'a jamais été très répandu.

Lionel Meney est l'un des rares à signaler cet écart entre les usages canadien et européen. Dans son *Dictionnaire québécois-français*, il cite l'exemple : *les fonctionnaires avaient prévu procéder à cette fiesta*, qu'il considère comme un régionalisme face à *ils avaient prévu d'organiser*. Il a aussi relevé *il est prévu dépenser 25 millions \$*, qui ressemble à notre phrase du début, alors que le français standard dirait : *on a prévu de dépenser 25 millions*.

Toute vieillie qu'elle est, la tournure *prévoir de* n'est pas encore morte. Nonobstant le *Grand Robert*, elle reste vivante en Europe. Le *Dictionnaire Hachette* la consigne sans réserve.

Elle se rencontre même chez nous. Dans l'édition du 14-15 juillet 2007 du *Devoir*, on pouvait lire sous la plume d'un journaliste maison :

« Les États-Unis prévoient d'acheter trois nouveaux super-brise-glaces d'ici 2014 »

...et trois pages après, sous la plume du consul de France à Québec :

« la France prévoit d'intensifier son action d'information au Québec sur les études en France. »

Si bien que les deux tournures semblent parfois en concurrence. Ainsi le 19 janvier 2008, on lisait dans la *Presse* :

« La société prévoit aussi investir 600 millions \$ US en capital »

et quelques lignes plus bas sur la même page :

« La première banque suisse UBS, malmenée par la crise des subprimes, prévoit de refondre partiellement son activité banque d'investissement. »

Il est vrai que la deuxième phrase apparaissait dans une dépêche de l'AFP, la première, dans une dépêche de la Presse canadienne.

Q. *Prédécesseur* peut-il désigner d'autres personnes que celle qui précède immédiatement quelqu'un?

R. Au pluriel, le mot englobe certainement tous ceux qui ont précédé le titulaire d'un poste quelconque. Mais le *Trésor de la langue française* prend soin de le définir ainsi : *Personne qui a occupé un emploi, une fonction, une charge (généralement immédiatement) avant le titulaire actuel.*

Appeler, par exemple, Brian Mulroney *le prédécesseur* de Jean Chrétien inciterait des gens à qui l'histoire récente du Canada n'est pas familière à penser qu'il n'y a eu aucun premier ministre entre les deux. Dans l'exemple du *Petit Robert* : *Édith Cresson était la prédécesseur de Bérégovoy*, il faut comprendre que le second a remplacé la première à la fonction de premier ministre de la France.

Même situation dans la phrase suivante du *Devoir*, 16 octobre 2007, où *son prédécesseur* désigne Bernard Landry, prédécesseur immédiat d'André Boisclair à la tête du Parti québécois :

« À la place de M. Boisclair, n'importe qui aurait été blessé par ce manque de loyauté. Le coup faisait d'autant plus mal qu'il [= A. Boisclair] aurait été le premier à appuyer son prédécesseur s'il [= B. Landry] avait décidé de revenir sur sa décision durant les jours qui ont suivi sa démission. »

Seul le *prédécesseur* immédiat a droit, si l'on veut éviter toute ambiguïté, à l'article défini et au possessif singulier. ■

◀ Continued from page 16

We may have specialized in certain fields and studied them in depth, but we are also versatile and have several aces up our sleeves. Of course, we have mastered the abstract, intangible tools of grammar, vocabulary, punctuation and rhetoric. But we also make wise use of the more tactile and technical tools of our trade: hardware, software, search engines and the Internet.

Finally, we are gifted with interpersonal skills, and a talent for teamwork. These qualities enable us to cooperate with our colleagues and thus to serve our clients effectively. We are dedicated and devoted to our task, but by no means are we all work and no play.

In short, we know that translation is more than just a job. It's a profession, and indeed an art. We have spent years gaining experience, developing our skills and honing our craft. But, long before we ever translated a word, we already had a passion for our profession. ■

◀ Suite de la page 16

Nous avons peut-être approfondi certains domaines, mais nous avons en même temps plusieurs cordes à notre arc. Nous maîtrisons, bien sûr, ces outils abstraits et impalpables que sont la grammaire, le vocabulaire, la ponctuation, voire la rhétorique. Mais nous savons aussi utiliser à bon escient les outils plus concrets et techniques de notre métier : les équipements, les logiciels, les moteurs de recherche, la Toile...

Enfin, nous avons de l'entregent et l'esprit d'équipe, deux qualités qui nous permettent de collaborer avec nos collègues et nos coéquipiers afin de bien servir notre clientèle. Nous aimons passionnément notre métier, sans pour autant en faire un sacerdoce.

Somme toute, nous savons que la traduction, c'est bien plus qu'un simple boulot. C'est une profession, voire un art. Nous avons du métier dans le corps. Mais, longtemps avant de devenir traducteurs, nous avons déjà la passion dans l'âme. ■

Adresses Web : Faut-il inclure « http:// » et « www » ?*

Christine Hug

Translation: Robert Lemire

En un mot : Oui.

Il nous arrive maintenant si souvent de mentionner des sites Web et d'autres sources Internet que certaines personnes se demandent s'il est nécessaire d'inclure les préfixes « http:// » et « www » lorsqu'on renvoie à un site. Le mieux consiste à inclure ces deux éléments. Le présent article expliquera ce que la *Internet Engineering Task Force*, le *World Wide Web Consortium* et le Conseil du Trésor du Canada ont à dire sur la question.

Aperçu des URL

Avant de parler des adresses Web, ou URL (*Uniform Resource Locator*), voici quelques renseignements sur ces adresses et leurs éléments. Pour en savoir plus à ce sujet, voir : <http://www.w3.org/TR/uri-clarification/classical>.

Premier exemple d'URL :

http://www.termiumpius.gc.ca/site/outils_tools_f.html

méthode :// autorité / chemin / nom de fichier

Deuxième exemple d'URL :

<telnet://admiral.umsi.edu:7777>

méthode :// autorité (hôte:port)

Types de méthodes

Les adresses URL ne comportent pas toutes la même méthode. Bien que http soit une méthode que l'on rencontre fréquemment dans les médias à grande diffusion, il en existe d'autres. Par exemple :

- ftp
- https
- gopher
- telnet

(On trouvera une liste de méthodes plus exhaustive à http://en.wikipedia.org/wiki/URI_scheme.) Lorsqu'on sait que http est une méthode et que cette méthode fait partie de l'URL, il devient évident qu'il faut inclure « http:// » dans une URL qu'on fait figurer dans un texte.

WWW

L'élément « www » d'une URL se nomme « segment de chemin » (un élément d'adresse délimité par un point). Les segments font partie de l'élément autorité d'une URL. Vous devriez inclure le « www » car, bien que de nombreuses compagnies enregistrent des domaines avec et sans « www », elles ne le font pas toutes. Ainsi, au moment d'écrire ces lignes, « www.newseum.org » mène à un site Web, mais non « newseum.org ». Certains sites Web fonctionnent dans deux domaines Internet : l'un désigné par le « www » et l'autre non. Par exemple, <http://site.com/> et <http://www.site.com/> donnent accès au même site Web. De nombreux sites redirigent les utilisateurs vers l'adresse

qui ne comporte pas le « www » (et vice versa) mais, à moins de vérifier que l'adresse sans « www » mène au site vers lequel vous voulez diriger vos lecteurs, n'omettez pas le « www » : ils pourraient être incapables de consulter la page visée s'il n'y a pas de redirection active.

Qu'en disent les autorités?

La politique sur la normalisation des sites Internet 2.0 publiée par le Conseil du Trésor ne comporte aucune règle relative à l'insertion ou à l'omission de http:// dans les URL si ce n'est qu'il est nécessaire que les liens fonctionnent (<http://www.tbs-sct.gc.ca/clf2-nsi2/index-fra.asp>). Le *World Wide Web Consortium* (W3C) (<http://www.w3.org/Addressing/URL/uri-spec.html>) et l'*Internet Engineering Task Force* (IETF) (<http://tools.ietf.org/html/rfc3986>) incluent « http:// » dans leurs adresses URL.

Pourquoi inclure « http:// »?

La principale raison pour laquelle on introduit une URL dans un texte est de permettre aux lecteurs d'accéder à cette ressource. Pour aider le lecteur, l'URL doit être claire, explicite, non ambiguë et complète. Pour qu'elle soit claire (afin que les lecteurs ne fassent pas de suppositions erronées) et uniforme (si le texte contient des URL qui ne désignent pas que des pages Web, il faut donner la méthode initiale de toutes les URL), la meilleure pratique consiste à écrire les URL avec le « http:// » initial, comme dans cet exemple : <http://www.bureaudelatraduction.gc.ca/>.

Vous devez inclure tous les segments composant l'URL, mais vous pouvez aussi parfois omettre le « http:// » afin de gagner de l'espace, à des fins esthétiques, ou parce qu'il ne sera pas possible de cliquer sur l'URL (sur un babillard, par exemple). Si vous pensez devoir l'omettre, ne le faites que si :

- votre texte ne contiendra pas d'autres URL comportant une autre méthode que http
- l'élément autorité de chaque URL de votre texte commence par le segment de chemin « www »
- vous l'omettez dans toutes les URL que contient votre texte (aux fins d'uniformité).

Dans le cas des longues URL qui doivent être découpées au moyen d'espaces afin de permettre le saut d'une ligne à la suivante, nous approuvons le conseil de l'IETF qui recommande d'encadrer l'URL au moyen des caractères « < » et « > » (sans espace entre ces signes et l'URL) afin de montrer clairement où elle commence et où elle finit (voir <http://tools.ietf.org/html/rfc3986#page-51>). Cela indique clairement au lecteur où sont le début et la fin de l'URL. À quel endroit devrait-on couper l'URL? Coupez-la à la fin d'un élément de l'URL, soit normalement immédiatement avant ou après un point (.), un point d'interrogation (?), un dièse (#), l'arobas (@) ou une barre

oblique (/). Ne faites pas une division en ajoutant un trait d'union. Comme certaines URL contiennent déjà des traits d'union, on peut semer la confusion dans l'esprit du lecteur en en ajoutant un autre à une adresse.

Exemple d'URL coupée immédiatement après une barre oblique parce qu'elle était trop longue pour tenir sur une seule ligne :

<<http://www.exemple.com/accueil/Terese/principal/concoursnouvelles/reglements.htm>>.

Pratique exemplaire

« http:// » et « www » font partie de l'URL. Mettez-les donc dans vos textes! ■

* The English version of this article was published in the December 2007 issue of *Language Update*.

◀ Continued from page 22

Question

What would you do with this?

There are beings other than ___ humans who ...

If *than* is a subordinating conjunction, which it surely is, should it be followed by *we* as the subject of a subordinate clause? I think my grammar is slipping!

—Freelance translator, Toronto

Answer

Oh, this is a tricky question—at least tricky to explain rationally, without falling back on what “sounds right.”

The *Canadian Oxford Dictionary* (2nd ed.) labels *than* as a conjunction only. Then it supplies definition 2: “introducing the second element in a statement of difference (*anyone other than me*).” But curiously, *than* is not a conjunction in this phrase; it's a preposition. More specifically, it's half of the phrasal preposition *other than*. Phrasal prepositions, by the way, are simply prepositions made up of more than one word.

We can deduce that we're dealing with a phrasal preposition, not a conjunction, for several reasons. First, in the dictionary example, *than* is followed by *me*, the objective form. Prepositions (not conjunctions) are the joining words that require objects. Second, phrasal prepositions, though made up of several words, always convey a single meaning. That's certainly the case with *other than*. The closest synonym I can think of is *besides*, also a preposition that requires an object. Finally, there's a persuasive parallel in the phrasal preposition *as well as*. *As*, like *than*, is routinely a conjunction used for comparison, but here it's part of a preposition.

To my mind, the only logical explanation is that *other than* is a phrasal preposition that must be followed by an object. That makes *us* the right choice in your sentence.

Look for more questions and answers in the next issue of *Language Update*. ■



Traduire le monde

André Rogée

Traduire les noms propres?

Connaissez-vous Albert Lapierre? Georges Dubuisson? Pourtant, vous devriez. Le premier est un Prix Nobel de physique tandis que le second porte le même prénom que son père, dont il occupe actuellement les fonctions... Pas clair? Mais non! Il s'agit d'Albert Einstein et de George Bush! Quelle mouche m'a piqué pour que je décide de traduire leurs noms? En effet quelle mouche...

Cet exemple nous montre à quel point l'idée de traduire les noms étrangers apparaît aujourd'hui saugrenue. Il est en effet difficile d'imaginer que c'est pourtant ce que l'on faisait il n'y a pas si longtemps. Vous connaissez tous Christophe Colomb, celui qui est censé avoir découvert l'Amérique. Tout le monde sait qu'il était Génois, donc né en Italie. Alors petite question : pourquoi porte-t-il un nom français? En réalité, notre explorateur s'appelait Cristoforo Colombo. Pourtant, on l'appelle encore Cristóbal Colón en espagnol et Christopher Columbus en anglais.

Et il n'était pas le seul, loin de là. Pensons à un autre explorateur italien, Giovanni Caboto, qui a « découvert » Terre-Neuve et qui est aussi appelé John Cabot et Jean Cabot. La traduction n'était cependant pas réservée aux explorateurs, loin s'en faut. Des conquérants, philosophes, artistes, prêcheurs et autres

ont vu leur nom sacré par l'histoire... et traduit. Jules César, Soliman, Mahomet, Laurent le Magnifique, Érasme et Léonard de Vinci sont à la tête d'une longue liste. Pourquoi?

Il est fort probable que les tribulations de tous ces personnages, dont certains offraient leurs services à des souverains étrangers – quand ils n'envahissaient pas leur pays – les amenaient à voyager d'une contrée à une autre. Les pays d'accueil « ponçaient » leur nom pour en éliminer les aspérités, afin de le rendre plus intelligible et plus facile à prononcer. D'ailleurs, les noms de villes et de régions étrangères subissaient le même sort. Pensons à tous ces toponymes italiens, espagnols, néerlandais et allemands qui ont trouvé une chaussure française à leur pied. Alors pourquoi ne pas faire de même avec les noms de personnes?

Ainsi en fut-il pendant de longs siècles, jusqu'à l'époque contemporaine où l'on cherche davantage à s'accommoder de la physionomie parfois rébarbative des noms étrangers; on tente de les prononcer sans trop les écorcher et de les écrire sans coquille. C'est ainsi que Pablo Picasso n'est *pas* devenu Paul Picasseau...

D'ailleurs, on observe aussi un certain purisme du côté des toponymes. Certains auteurs veulent en effet revenir aux noms originaux et mettre au rancart certaines traductions ou adaptations qui ont droit de cité depuis des siècles. Par exemple, *Saint-Domingue* deviendrait

Santo Domingo. Bien que certains journalistes emploient le terme espagnol, c'est plus par ignorance du français, que pour marquer une nouvelle tendance... Mais songeons à *Mumbai*, qui est en train de surclasser *Bombay*. Le mouvement existe, mais il n'a pas encore fait tache d'huile.

Pour en revenir aux noms de personnes, soulignons que la situation est tout autre. La traduction des noms de scientifiques, artistes, etc., est maintenant chose du passé. Elle appartient au Moyen-Âge. Toutefois, cette pratique a cours pour les noms de papes. Pensons à Pie, Clément, Nicolas, Grégoire, Jean, autant de noms traduits, et ce dans toutes les langues. Il y a les souverains pontifes et les souverains tout court. Bien sûr, on pourrait en évoquer quelques-uns parmi les plus célèbres, comme Guillaume II, Frédéric le Grand, la grande Catherine de Russie, Élisabeth 1^{re}. En feuilletant le *Larousse*, on découvre toute une litanie de Charles, Pierre, Henri, etc.

Pourtant, à ce chapitre, le doute nous saisit. Le roi d'Espagne ne s'appelle-t-il pas Juan Carlos, et non Jean-Charles? Pensons aussi au prince William. Une fois qu'il sera monté sur le trône, osera-t-on le rebaptiser Guillaume? Et que penser de la reine des Pays-Bas, appelée Béatrice dans le *Larousse*, mais Beatrix dans le *Quid*? *Quid*, en effet.

Nul ne peut dire pour l'instant si les noms de souverains deviendront intraduisibles, ou si les cas mentionnés sont (encore!) des caprices de l'usage. ■

El Rincón Español

Irma Munoz ■

Volume 5/1 • Mars/March 2008

Terminología de Implantes Mamarios

Los **implantes** o **prótesis mamarias** son bolsas de material sintético, usualmente de **silicona**, colocadas bajo las mamas para realzar, mejorar o restaurar el volumen de las mismas. Hoy en día, debido al gran avance tecnológico en el campo de la medicina y cirugía, la **mamoplastia**, procedimiento quirúrgico que consiste en el **aumento, reducción o reconstrucción de la mama**, es algo relativamente sencillo y al alcance de todas las personas que la deseen o requieran.

La **ptosis mamaria**, distensión que sufren los senos debido a factores como el embarazo, aumento o disminución de peso, edad, etc., actualmente se puede corregir gracias a la **mastopexia**, intervención quirúrgica consistente en elevar el pecho caído, remodelar la mama y situar el complejo areola-pezones en una posición más alta. Gracias a los grandes logros en el campo de la **reconstrucción mamaria**, las mujeres que hayan sido sometidas a una **mastectomía**, procedimiento quirúrgico que consiste en la extirpación de la mama o una porción de la glándula mamaria debido a factores como el cáncer del seno, pueden contar con la gran posibilidad de recuperar la forma natural de los senos así como su autoestima.

Actualmente existen básicamente dos tipos de **prótesis mamarias**, las rellenas de **solución salina** y las rellenas de **gel de silicona**. Ambas prótesis constan de una **envoltura** o **cubierta** que puede presentar textura lisa o texturizada. El tamaño o volumen de los implantes varía de acuerdo a

las necesidades y medidas de cada persona, midiéndose los implantes por lo general en centímetros cúbicos. Asimismo, la forma de los implantes es diversa; por ejemplo, existen **implantes redondos**, que son los más utilizados a nivel mundial e **implantes anatómicos** o en **forma de lágrima**, que se asemejan más a la forma de las mamas.

El método utilizado para colocar y posicionar una **prótesis mamaria** depende de la anatomía del paciente en cuestión. La incisión generalmente se realiza en el **pliegue infra-mamario (incisión inframamaria)**, pero existen otros tipos de incisiones, entre las que podemos mencionar: la **axilar**, la **periareolar** y la **trans-umbilical**. Generalmente este tipo de cirugía se lleva a cabo en pocas horas y puede o no requerir ingreso hospitalario.

Para finalizar, podemos decir que los **implantes o prótesis mamarias** disponibles en la actualidad, están, por lo general, sometidos a estrictos controles de calidad con el objetivo de reducir la posibilidad de que se produzcan complicaciones para todas aquellas potenciales portadoras. Sin embargo, no se debe descartar la asesoría de un médico profesional a fin de conocer todos los aspectos relacionados con dichos implantes así como sus riesgos y beneficios.

A continuación le ofrecemos una lista trilingüe en inglés, francés y español de los términos más utilizados en el campo de los implantes mamarios. Si desea adquirir mayor información sobre dichos términos o bien sobre términos relacionados con otro campo lo invitamos cordialmente a consultar **TERMIUM®**, la base de datos terminológicos y lingüísticos del Gobierno de Canadá, disponible en Internet. ■

BIBLIOGRAFÍA

- [<http://www.canalsalud.info>]. Los senos asimétricos pueden aumentar el riesgo de cáncer. (2007)
- [<http://www.cfnavarra.es>]. Portal del Gobierno de Navarra. Anales del Sistema Sanitario de Navarra. Reconstrucción de la mama tuberosa. (2007)
- [<http://www.cirurgiapiastica.org.co>]. Sociedad Colombiana de Cirugía Plástica. Aumento de senos. (2007)
- [<http://www.indexmedico.com>]. Especialidades de la Tercera Edición. Cirugía Plástica y Estética. (2007)
- [<http://www.saluddominicana.com>]. Implantes mamarios. (2007)
- [<http://www.scielo.isciii.es>]. SciELO España. Mastopexia y prótesis. Revisión a los 5 años. (2007)
- [<http://www.secpreg.org>]. Sociedad Española de Cirugía Plástica, Reparadora y Estética. Reconstrucción de mama. (2007)

EN

adjustable volume breast implant
asymmetry
axillary
Baker grade
Baker grading system
belly button incision; transumbilical incision
biocompatible
breast augmentation
breast implant; mammary implant
breast implant displacement
breast implant pocket
breast ptosis; breast droopiness
breast reconstruction; mammary reconstruction
breast reduction; reduction mammoplasty
capsular contracture
capsule
capsulectomy
capsulorrhaphy
closed capsulotomy
extracapsular rupture
extrusion
fixed volume breast implant
hypertrophic scar
implant malposition
inflatable breast implant
inframammary fold
inframammary incision
inpatient surgery
intracapsular rupture
lactiferous duct
low molecular weight silicone
mastectomy
mastopexy
micropolyurethane-foam-surfaced mammary implant
open capsulotomy
periareolar incision
plastic surgery
premarket approval
primary breast augmentation
round implant; round breast implant
saline solution
teardrop breast implant

FR

prothèse mammaire de volume ajustable (n.f.); implant mammaire de volume ajustable (n.m.)
asymétrie (n.f.)
axillaire
degré de Baker (n.m.)
échelle de Baker (n.f.)
incision ombilicale (n.f.)
biocompatible
augmentation mammaire (n.f.)
implant mammaire (n.m.); prothèse mammaire (n.f.)
déplacement de l'implant mammaire (n.m.)
loge d'implantation (n.f.)
ptose mammaire (n.f.)
reconstruction mammaire (n.f.); reconstruction du sein (n.f.)
réduction mammaire (n.f.); mammoplastie de réduction (n.f.)
contracture capsulaire (n.f.)
capsule (n.f.)
capsulectomie (n.f.)
capsulorrhaphie (n.f.)
capsulotomie fermée (n.f.)
rupture extracapsulaire (n.f.)
extrusion (n.f.)
prothèse mammaire de volume fixe (n.f.); implant mammaire de volume fixe (n.m.)
cicatrice hypertrophiée (n.f.)
malposition de l'implant (n.f.)
implant mammaire gonflable (n.m.)
pli inframammaire (n.m.)
incision inframammaire (n.f.)
chirurgie avec hospitalisation (n.f.)
rupture intracapsulaire (n.f.)
canal galactophore (n.m.)
silicone de bas poids moléculaire (n.m.)
mastectomie (n.f.)
mastopexie (n.f.)
prothèse mammaire recouverte de mousse de micropolyuréthane (n.f.)
capsulotomie ouverte (n.f.)
incision périaréolaire (n.f.)
chirurgie plastique (n.f.)
autorisation préalable à la mise en marché (n.f.)
augmentation mammaire primaire (n.f.)
implant de forme ronde (n.m.)
solution saline (n.f.)
implant anatomique (n.m.); implant en forme de larme (n.m.)

ES

prótesis mamaria ajustable (f.); implante mamario ajustable (m.)
asimetría de los senos (f.); asimetría de las mamas (f.)
axilar
grado de Baker (m.)
escala de Baker (f.)
incisión umbilical (f.); incisión trans-umbilical (f.)
biocompatible
mamoplastia de aumento (f.); aumento de senos (m.)
implante mamario (m.); prótesis mamaria (f.)
desplazamiento del implante mamario (m.)
bolsa para el implante mamario (f.)
ptosis mamaria (f.); caída mamaria (f.)
reconstrucción mamaria (f.); reconstrucción de la mama (f.)
reducción mamaria (f.); mamoplastia de reducción (f.)
contractura capsular (f.)
cápsula (f.)
capsulectomía (f.)
capsulorrafia (f.)
capsulotomía cerrada (f.)
ruptura extracapsular (f.)
extrusión del implante (f.); extrusión (f.)
prótesis mamaria de volumen fijo (f.); prótesis de volumen fijo (f.)
cicatriz hipertrófica (f.)
mala posición del implante (f.)
implante expansor mamario (m.)
pliegue inframamario (m.)
incisión inframamaria (f.)
cirugía con ingreso hospitalario (f.)
ruptura intracapsular (f.)
conducto galactóforo (m.); conducto lactífero (m.)
silicona de bajo peso molecular (f.)
mastectomía (f.)
mastopexia (f.)
implante mamario de superficie de espuma de micropoliuretano (m.)
capsulotomía abierta (f.)
incisión periareolar (f.)
cirugía plástica (f.)
aprobación de precomercialización (f.)
mamoplastia de aumento primaria (f.)
implante mamario redondo (m.)
solución salina (f.)
implante de senos anatómico (m.); implante en forma de lágrima (m.)

Carbure ou carbone?

Professeur Henri Favre, chimiste-conseil ■

Volume 5/1 • Mars/March 2008

Certaines traditions sont tenaces en traduction. L'une d'entre elles est le refus d'utiliser **carbone** pour rendre en français le nom générique anglais de *chlorofluorocarbons*, *CFC*, par **chlorofluorocarbones**; on insiste pour dire et écrire « chlorofluorocarbures », en avançant que l'anglais *hydrocarbon* se traduit en français par « hydrocarbure », ce qui est vrai. En revanche, la généralisation « *carbon* en anglais fait *carbure* en français » ne l'est pas. En forgeant le nom *hydrocarbon*, les chimistes anglais ont établi que le carbone était électropositif et l'hydrogène électronégatif; les chimistes français ont fait l'inverse, ce qui a donné « hydrocarbure ». Ces noms datent de 1826 et 1827.

Aujourd'hui, la nomenclature de la chimie est fondée sur des règles qu'il faut appliquer avec rigueur, selon des conventions bien établies. Malheureusement pour nous francophones, les règles préconisent **carbone** et non « carbure ». On a ainsi, en français comme en anglais, des noms tels que chlorofluorocarbone/*chlorofluorocarbon*. En français, « hydrocarbure »

fait problème lorsqu'un ou plusieurs atomes d'hydrogène sont présents dans les CFC. Les noms **hydrochlorofluorocarbone** en français ou *hydrochlorofluorocarbon* en anglais sont corrects pour les HCFC. « Hydrocarbure » peut être utilisé, mais il faut respecter l'ordre des choses et éviter les préfixes chloro et fluoro; on aura donc un **hydrocarbure chloré et fluoré** et non un « chlorofluorohydrocarbure ».

Pour renforcer la visibilité des composants électronégatifs, l'Union internationale de chimie pure et appliquée (IUPAC) recommande de remplacer « chloro- » par **chloruro-** en français et par *chlorido-* en anglais; « fluoro- » est remplacé par **fluoruro-** et par *fluorido-*, et « hydro- » est remplacé par **hydruro-** et par *hydrido-*. Depuis 2005, les noms des CFC sont donc, respectivement, **chlorurofluorurocarbone** et *chloridofluoridocarbon*, ceux des HCFC **hydrurochlorurofluorurocarbone** et *hydridochloridofluoridocarbon*, et ceux des HFC **hydrurofluorurocarbone** et *hydridofluoridocarbon*. ■

EN RÉSUMÉ

ANOM = ancienne dénomination

REC-IUPAC = forme recommandée par l'IUPAC (Union internationale de chimie pure et appliquée)

NOMS ANGLAIS	NOMS FRANÇAIS
chloridofluoridocarbon [REC IUPAC] CFC [CORRECT]	chlorurofluorurocarbone [REC IUPAC] CFC [CORRECT]
chlorofluorocarbon [ANOM, CORRECT] CFC [CORRECT]	chlorofluorocarbure [ANOM, CORRECT] CFC [CORRECT] chlorofluorocarbure [À ÉVITER]
hydridochloridofluoridocarbon [REC IUPAC] HCFC [CORRECT]	hydrurochlorurofluorurocarbone [REC IUPAC] HCFC [CORRECT]
hydrochlorofluorocarbon [ANOM, CORRECT] HCFC [CORRECT]	hydrochlorofluorocarbure [ANOM, CORRECT] HCFC [CORRECT]
chlorinated and fluorinated hydrocarbon	hydrocarbure chloré et fluoré [CORRECT] chlorofluorohydrocarbure [À ÉVITER]
hydridofluoridocarbon [REC-IUPAC] HFC [CORRECT]	hydrurofluorurocarbone [REC-IUPAC] HFC [CORRECT]
hydrofluorocarbon [ANOM, CORRECT] HFC [CORRECT]	hydrofluorocarbure [ANOM, CORRECT] HFC [CORRECT]
fluorinated hydrocarbon [CORRECT]	hydrocarbure fluoré [CORRECT]
fluorocarbon [ANOM, CORRECT]	fluorocarbure [ANOM, CORRECT]
fluorohydrocarbon [ANOM, CORRECT]	fluorohydrocarbure [ANOM, CORRECT] fluorohydrocarbure [À ÉVITER] fluorocarbure [À ÉVITER] hydrofluorocarbure [À ÉVITER]
hydrocarbon [CORRECT]	hydrocarbure [CORRECT]



Carnet techno Tech Files

Amis d'Amis

Translation: Katey Thompson

Mondialisation : les langagiers oubliés

Après avoir obtenu mon diplôme en traduction, j'ai étudié en informatique. J'ai été un témoin privilégié de l'évolution de la micro-informatique depuis 1981, époque où même les revues qui traitaient d'informatique en français étaient rares.

En 1985 la traduction de logiciels allait bon train. Les sociétés constataient qu'elles accédaient à de nouveaux marchés en trouvant un distributeur et en payant quelques milliers de dollars pour la traduction. Au début, les sociétés empochaient un joli pactole. Ensuite, elles constataient qu'elles devaient dorénavant assurer le développement multilingue, déboguer séparément chaque version, répondre à des appels de service en d'autres langues. La complexité dans toute sa splendeur, quoi.

Rapidement, on a vu apparaître des solutions à ce problème de complexité, notamment des logiciels conçus dès le départ pour une diversité de langues cibles où le contenu textuel est indépendant du code.

Mieux encore, l'industrie a développé des logiciels conçus pour gérer les spécificités locales comme les formats d'heure, de devises, etc. Par exemple, les données financières suivantes dans un tableur s'affichent automatiquement selon les préférences de l'utilisateur.

Données financières en version canadienne-anglaise.

\$5,285.33
\$125,322.54

Mêmes données affichées en version canadienne-française.

5 285,33 \$
125 322,54 \$

Globalization and the Forgotten Language Professionals

After graduating with a translation degree, I studied computer science. I have had the privilege of witnessing the evolution of microcomputers since 1981, a time when even French-language computer magazines were rare.

In 1985, software translation was on a roll. Companies realized that they could access new markets by finding a distributor and paying a few thousand dollars to have their software translated.

In the beginning, the companies were reaping the benefits. Then they realized that they had to do multilingual development, debug each version individually and answer service calls in other languages. Talk about complicating things.

Solutions to this problem quickly appeared. Software was designed from the beginning for a number of target languages, with text content separate from the code.

Even better, software was developed to manage unique local requirements, such as formatting for times, currencies, etc. For example, the following financial data in a spreadsheet program automatically displays according to the user's preferences.

Financial data in the English-Canadian version:

\$5,285.33
\$125,322.54

Same data in the French-Canadian version:

5 285,33 \$
125 322,54 \$

Bref, l'utilisateur moyen n'a vraiment pas à se plaindre. L'informatique sert de mieux en mieux les gens dans leur langue, y compris dans certains créneaux de spécialité.

Dans ce cas, pourquoi donc les langagiers sont-ils le plus souvent servis seulement en anglais? J'avoue humblement qu'il m'a fallu un bon bout de temps pour comprendre.

La réponse est pourtant toute simple. C'est la logique commerciale qui prévaut. On ajoute quelque chose au produit, ou on fait traduire quand on pense que cela peut faire augmenter les ventes.

Or personne n'a pris la peine de démontrer aux concepteurs de cette catégorie de logiciels qu'ils en vendraient davantage si leurs produits étaient disponibles dans une langue X ou Y.

En outre, les grands clients des concepteurs sont souvent des sociétés qui impartissent leurs services langagiers. Ils ont sur place un ou des gestionnaires de projets dont la langue de travail est l'anglais.

Les multinationales du logiciel ont livré leurs logiciels en diverses langues parce qu'elles savaient que sinon, elles se priveraient d'une part de la clientèle qui contribue aux profits. Dans l'absolu, certaines vendent maintenant plus de copies de leurs logiciels en langues « étrangères » qu'en anglais. Certains utilisateurs, même capables de travailler en anglais, ont revendiqué et obtenu des versions locales qui leur procurent un plus grand confort d'utilisation.

Il appartient donc à la communauté langagière de signaler aux producteurs qu'elle tient à avoir des logiciels localisés.

On fournit des logiciels de traitement de la langue en version locale seulement quand le « luxe » devient une nécessité. Notamment quand les clients exigent une version locale ou quand les lois et règlements locaux l'imposent.

Ainsi, il est intéressant de constater qu'au Canada, l'industrie de la langue produit généralement des logiciels dans les deux langues officielles. En plus des lois, les concepteurs savent que le grand public appuierait les langagiers s'ils se plaignaient que des produits ne sont pas disponibles en anglais ou en français.

Quand vous rencontrerez les représentants des concepteurs de logiciels de traitement de la langue, faites-vous entendre, c'est aussi simple que cela. Si vous êtes suffisamment nombreux à demander un produit, vous l'obtiendrez.

L'optimiste en moi parie que nous verrons bientôt des versions en langues crie et inuktitut. Langagiers, à vous de jouer! ■

There isn't much for the average user to complain about. Computer science is getting better and better at serving people in their own language, including in some specialty niches.

So why are language professionals most often served only in English? I will admit that it took me a while to understand.

The answer is quite simple. Commercial logic wins out. Something is added to the product or software is translated when it could potentially increase sales.

No one bothered to show the developers of this type of software that they would sell even more copies if their products were available in certain languages.

Developers' major clients are often companies that outsource their language services. They have one or more project managers on site whose working language is English.

Multinational software companies produced their software in different languages because they knew that if they didn't, they would miss out on a segment of the market and therefore miss out on profits. Now, some sell more copies of their software in other languages than in English. Some users, even though they are able to work in English, have asked for and obtained local versions, which are easier for them to use.

It is up to the language community to tell producers that it wants localized software.

Language-processing software is produced in localized versions only when the "luxury" becomes a necessity, for example, when clients demand a localized version or when local laws and regulations require it.

It is interesting to note that in Canada, the language industry generally produces software in both official languages. Developers know that not only the laws, but also the general public would support language professionals if they complained that products were not available in English or French.

When you meet representatives of language-processing software developers, all you have to do is ask. These people respond to repeated requests.

The optimist in me would bet that soon we will see versions in Cree and Inuktitut. Language professionals, make yourselves heard! ■



Wordsleuth

Katherine Barber ■

Status quo

A while ago one of our eager correspondents inquired why no plural form is given for the word *status* in *The Canadian Oxford Dictionary*. *Merriam-Webster's Collegiate Dictionary*, Tenth Edition, he went on, gives the plural as *statuses* which, he said, "sounds ridiculous and would make it the only Latin derivative with an *es* ending. As far as I am concerned I consider the plural to be *stati* and I would like to know why this is not in the dictionary."

The word *status* is not given a plural because it is a regular noun; we do not give plurals for regular nouns (forming the plural in *-s* or *-es* if ending in a sibilant) to save space and because this is something that English native speakers can intuitively do.

Status has been in the English language since the late 17th century. It has been consistently printed in roman rather than italic type, indicating that it is fully naturalized, since the mid-19th century. Fully naturalized words in English usually form their plurals according to English rules rather than

according to the rules of the language from which they were borrowed (otherwise we would talk about the *stamina* of a flower rather than its stamens). The OED entry for the word, which would have been edited in about 1910-15, gave the plural "(rare) *status*," pronounced "stay tee us," since the plural in Latin is, surprisingly, *status* (with a long *u*) rather than the regular masculine plural in *-i*. I am not sure on what the OED editors based this pronouncement because there is in fact no evidence of the word being used in the plural in the original OED text. The revision to the Supplement to the OED, edited between 1972 and 1986, states "now usu. *statuses*" for the plural. I think they could have said "now always *statuses*." Nowhere in the whole text of the OED or the huge databases of quotations that we consult is there any evidence for the plural *stati* being used in the English language. It must be said also that *status* is simply not used much in the plural.

There are a number of other Latin derivatives in English ending in *-us* that form their plural with *-es*. For example:

sinus	consensus
chorus	virus
apparatus	campus
solar plexus	crocus
rebus	circus
abacus	hibiscus
bonus	discus
arbutus	exodus
lotus	genius
impetus	callus
fetus	isthmus
hiatus	ignoramus
census	anus

and all the dinosaurs.

When you get right down to it, even *bus* and *plus* are Latin words ending in *-us*, and yet no one says "Three bi drove past" (or writes to dictionary editors complaining that we should)!

There are many more such words where English speakers can choose between *-es* and *-i* but where *-es* is more common, such as *thesaurus*, *focus*, etc. (If you feel you "ought" to say "thesauri," get over it.)

English is English; Latin is Latin. Surprisingly, they are not the same language! ■

Glanures

Avec la collaboration de Jacques Desrosiers et Frédelin Leroux fils ■

Volume 5/1 • Mars/March 2008

L'Actualité langagière tient cette chronique à l'intention des rédacteurs, traducteurs et autres communicateurs qui n'ont pas le temps de dépouiller régulièrement la presse écrite pour suivre de près l'évolution de la langue. Les glanures font écho aux néologismes de la langue générale, aux constructions enfantées par l'usage moderne, aux tournures et acceptions inusitées, de même qu'aux expressions imagées qui témoignent de la vigueur du français comme langue d'expression des idées.

Une mise en garde, cependant : les glanures livrées dans cette chronique ne s'utilisent pas nécessairement dans tous les genres de textes. L'efficacité de la communication doit toujours primer.

Le Droit (janvier 2007)

La ville était en voie de **taudification**.

La Presse (janvier-mars 2007)

Une mère sans grands moyens qui travaille dans l'**événementiel musical** [organisation de fêtes, réceptions, mariages].

George Bush, qui a souvent fait preuve d'un optimisme démesuré, confinant parfois à l'**autisme stratégique**...

Le Devoir (mars 2007)

Ce sont des jeunes à peine sortis des **clous rigides** de la société chinoise.

France3.fr

Les acheteurs sont pour beaucoup des **vingt trentenaires** masculins, un public comparable à celui de Houellebecq, mais en plus nombreux.

Le Monde (février-janvier 2008)

Blog, cet anglicisme, ce quasi-inconnu au début du XXI^e siècle, désigne aujourd'hui un phénomène de société à l'écho planétaire : la publication sur le réseau des réseaux de « carnets **extimes** », l'inverse des carnets intimes.

Blouquin désigne un livre décliné sur un **blog** ou inversement le contenu d'un **blog** déjà publié dans un livre. Un **mlog** est un **blog** adapté à des supports mobiles (téléphone mobile, PDA...), un **vlog** diffuse de la vidéo, un **flog** publie essentiellement des photographies.

Une perquisition a été menée aux Renseignements généraux par l'Inspection générale de la police nationale afin de dénicher un éventuel « **corbeau** » dans l'affaire Bruno Rebelle [= auteur de messages anonymes].

C'est à cette catégorie particulière que s'adresse le programme « Energies emploi 9 », qui vise à intégrer 300 d'entre eux chaque année dans un emploi **pérenne**, d'au moins six à douze mois.

Franck Tapiro, jeune publicitaire, a été évincé du staff : « *Un type intelligent et imaginatif* raconte M. Sarkozy, *mais un blablateur. Au moindre sondage qui baisse, c'est la panique.* »

La Terre est entrée dans une nouvelle ère géologique : l'**anthropocène**. Ce néologisme a été proposé par le Néerlandais Paul Crutzen, Prix Nobel de chimie (1995), pour décrire l'impact croissant de l'humanité sur la biosphère. Cet âge a, selon lui, débuté autour de 1800, avec l'avènement de la société industrielle, caractérisé par l'utilisation massive des hydrocarbures.

L'Express (octobre 2007)

Laurel Leff raconte comment le *New York Times*, le journal le mieux informé de la conduite de la guerre et le plus respecté pour la qualité de ses informations **minora** les informations sur la Shoah [pendant la Deuxième Guerre mondiale].

www.francophonie-avenir.com (octobre 2007)

De mêmes **capitulards** ont signé un jour un traité comme quoi il y aurait de l'anglais dans la signalétique de nos aéroports, sans demander la réciproque, c'est-à-dire sans demander qu'il y ait aussi du français dans la signalétique des aéroports des pays anglophones!

Associated Press, in La Presse (mars 2007)

Les causes de la mort à 39 ans d'Anna Nicole Smith étaient jusqu'alors inconnues et des analyses avaient été **diligentées** à la suite de son décès.

Entendu à l'ESIT (École supérieure d'interprètes et de traducteurs)

« **Vous trouverez beaucoup de grain à moudre** », en parlant des idées qui allaient circuler durant un colloque et des discussions enrichissantes qui allaient avoir lieu [traduction possible de *food for thought*].

Le patois oléronais (janvier 2008)

Merroir, néologisme inventé par des ostréiculteurs progressistes comme équivalent de « terroir » en ostréiculture.

Note

Note de la rédaction

Pour tout problème d'ordre matériel (retard, changement d'adresse, exemplaire manquant, en trop ou défectueux) :

1. Les employés du Bureau de la traduction sont priés de s'adresser au secrétariat de leur service, qui, au besoin, fera part du problème aux Services documentaires :
Téléphone : 819-997-4730 Télécopieur : 819-997-4633
2. Les autres abonnés sont priés de s'adresser aux :
Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Téléphone : 613-941-5995 Télécopieur : 613-954-5779
1-800-635-7943 1-800-565-7757

Les manuscrits, ainsi que toute correspondance relative à la parution des textes, doivent être adressés à :

Martine Racette
L'Actualité langagière
Normalisation terminologique
Bureau de la traduction
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada
Gatineau (Québec) K1A 0S5
Téléphone : 819-243-1217
Télécopieur : 819-243-1217
Internet : martine.racette@tpsgc.gc.ca

Nous rappelons que cette publication est ouverte à tous. Nous acceptons les articles portant sur la traduction, la terminologie, l'interprétation, la rédaction, les industries de la langue et les difficultés de langue en français, en anglais ou en espagnol, dans la mesure où ces articles sont bien documentés et susceptibles d'intéresser nos lecteurs.

Les articles sont soumis à un comité de lecture. Les manuscrits rejetés ne sont pas retournés aux auteurs.

Les opinions exprimées dans *L'Actualité langagière* n'engagent que leurs auteurs.

© Ministre de Travaux publics et Services gouvernementaux Canada 2008

Editor's note

Queries regarding matters such as delays, address changes, and missing, damaged or extra copies should be directed as indicated below:

1. All Translation Bureau members should refer such matters to their unit clerk, who will, if necessary, contact Documentation Services:
Telephone: 819-997-4730 Fax: 819-997-4633
2. Other subscriber queries should be sent to:
Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Telephone: 613-941-5995 Fax: 613-954-5779
1-800-635-7943 1-800-565-7757

Manuscripts and all correspondence relating to the publication of articles should be addressed to:

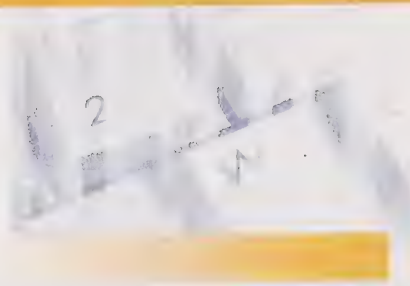
Martine Racette
Language Update
Terminology Standardization
Translation Bureau
Public Works and Government Services Canada
Gatineau, Quebec K1A 0S5
Telephone: 819-243-1217
Fax: 819-243-1217
Internet: martine.racette@pwgsc.gc.ca

We would like to remind readers that this publication is open to anyone wishing to contribute. We accept articles relating to translation, terminology, interpretation, writing, the language industries and language problems in English, French or Spanish as long as the articles are well documented and of interest to our readers.

Manuscripts are reviewed by a committee. Rejected manuscripts are not returned to the authors.

The Translation Bureau is not responsible for the opinions expressed in *Language Update*.

© Minister of Public Works and Government Services Canada 2008



L'ACTUALITÉ langagière Language UPDATE

L'ACTUALITÉ LANGAGIÈRE, C'EST

- un périodique trimestriel publié par le Bureau de la traduction du Canada et destiné non seulement aux langagiers, mais aussi à tous ceux qui sont appelés à rédiger à l'occasion
- le complément par excellence des autres outils d'aide à la rédaction offerts par le Bureau de la traduction : TERMIUM®, guides, lexiques et vocabulaires, service de consultation terminologique

VOUS Y TROUVEREZ

- des nouvelles de l'industrie langagière
- des renseignements pratiques sur les nouvelles terminologies dans les sphères d'activité gouvernementale
- des solutions aux problèmes de traduction et de rédaction courants
- des trucs du métier
- des chroniques sur l'évolution de l'usage
- des mini-lexiques sur des sujets d'actualité

ABONNEMENTS

Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

RENSEIGNEMENTS SUR LES PRODUITS ET SERVICES DU BUREAU DE LA TRADUCTION

819-997-3300
Bureaudelatraduction@tpsgc.gc.ca
bureaudelatraduction.gc.ca

LANGUAGE UPDATE IS

- a quarterly periodical published by the Translation Bureau of Canada for language professionals as well as occasional writers
- an excellent source that complements the other Translation Bureau writing tools: TERMIUM®, guides, glossaries and vocabularies, and the terminology reference service

IN IT YOU WILL FIND

- news from the language industry
- practical information on new terms used in government-related fields of activity
- solutions to common translation and usage problems
- tricks of the trade
- articles on changing usage
- miniglossaries in fields of current interest

SUBSCRIPTIONS

Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

INFORMATION ON TRANSLATION BUREAU PRODUCTS AND SERVICES

819-997-3300
TranslationBureau@pwgsc.gc.ca
translationbureau.gc.ca



CA1
SS 215
- A18

JUIN/JUNE 2008

L'Actualité langagière



Language Update

@

b

- Quand les terminologues s'identifient, ou le vrai visage de la profession/When Terminologists Stand Up to Be Counted, We See Who They Really Are
- *Inuit*, un mot qui ne fait plus exception
- Traduction et taumachie
Translation and Bullfighting
- Un mot qui sème la division
- Ptoing the Line for a Small Phoe
- Quelques remarques sur la concordance des temps
- More Questions from the Inbox
- Grande-Bretagne ou Royaume-Uni?
- Terminología de drogas. Preguntas y respuestas.
- Le supplice a assez duré
This Ordeal has Gone on Long Enough



Nos collaborateurs Our Contributors

Volume 5/2 • Juin/June 2008

Directeur/Director
Gabriel Huard, trad. a.

Rédactrice en chef/Editor
Martine Racette, trad. a.

**Rédacteur en chef adjoint/
Assistant Editor**
Jacques Desrosiers

**Comité de lecture/
Review Committee**
Denise Cyr

Lynn du Puytison
Shirley Hockin
Normand Lemieux
Frédérin Leroux fils
Bruno Lobrichon
Rafael Solis

**Conception graphique/
Graphic design**
kaboom.ca

L'Actualité langagière est publiée quatre fois l'an par le Bureau de la traduction, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada. www.bureaudelatraduction.gc.ca
Language Update is published four times a year by the Translation Bureau, Public Works and Government Services Canada. www.translationbureau.gc.ca

ISSN 1712-0063

Katherine Barber is editor-in-chief of *The Canadian Oxford Dictionary* and author of *Only in Canada, You Say: A Treasury of Canadian Language*. / **Katherine Barber** est rédactrice en chef du *Canadian Oxford Dictionary* et auteur de *Only in Canada, You Say: A Treasury of Canadian Language*.

Denise Cyr travaille depuis plus de 30 ans au Bureau de la traduction, où elle a fait de la traduction, de la révision, de l'évaluation, de la formation et de la gestion. Elle est depuis 2004 chargée des Services linguistiques français, à la Direction de la normalisation terminologique. / Over the last 30 years, **Denise Cyr** has worked as a Translation Bureau translator, reviser, evaluator, trainer and manager. And, since 2004, Denise has been in charge of French Linguistic Services in the Terminology Standardization Directorate.

Jacques Desrosiers, évaluateur au Bureau de la traduction, principal coordonnateur de la deuxième édition du *Guide du rédacteur* parue en 1997 et rédacteur en chef adjoint de *L'Actualité langagière*. / **Jacques Desrosiers**, an evaluator with the Translation Bureau, is principal co-ordinator of the second edition of the *Guide du rédacteur*, published in 1997, and assistant editor of *Language Update*.

Elyse Gendron est agente de projets à la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction; elle fait partie de l'équipe des réseaux nationaux de normalisation et est responsable du dossier du Comité mixte sur la terminologie au Canada (CMTC) et de celui du Répertoire des terminologues au Canada. / **Elyse Gendron** is a project officer with the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate, where she is a member of the national networks team and looks after the Joint Committee on Terminology in Canada (JCTC) and the Directory of Terminologists in Canada files.

André Guyon a étudié en traduction et en informatique avant d'arriver au Bureau de la traduction, où il a contribué à titre d'expert-conseil en technologies langagières à la réalisation de logiciels précieux pour le Bureau. / **André Guyon** studied translation and computer science before coming to the Translation Bureau, where he has acted as a language technologies consultant and helped develop valuable software for the Bureau.

Lucie Lapointe, M.A. en traduction de l'Université Laval, trad. a., est traductrice-conseil du Bureau de la traduction auprès du Bureau du Conseil privé. / **Lucie Lapointe**, M.A. in translation, Université Laval, c. tr., is a Translation Bureau translator and language adviser with the Office of the Privy Council.

Frédérin Leroux fils, collaborateur assidu, est un ancien traducteur de la Direction de la traduction parlementaire et de l'interprétation du Bureau de la traduction; il est aujourd'hui à la retraite. / One of our regular contributors, **Frédérin Leroux fils** is a former translator with the Translation Bureau's Interpretation and Parliamentary Translation Directorate; he is now retired.

Elisa Paoletti, M.A. in translation (University of Ottawa), ATIO C. Tran., is one of the Translation Bureau terminologists responsible for updating and enriching the Spanish component of TERMIUM®. / Terminologue au Bureau de la traduction, **Elisa Paoletti**, M.A. en traduction de l'Université d'Ottawa, trad. a. ATIO, est une des responsables de l'actualisation et de l'enrichissement du contenu espagnol de TERMIUM®.

Frances Peck is a Vancouver-based writer and editor. She has taught grammar, writing and editing for over two decades for the University of Ottawa, Douglas College, Simon Fraser University and countless government and private sector organizations. / **Frances Peck**, rédactrice et réviseure, travaille à Vancouver. Elle a enseigné la grammaire, la rédaction et la révision à l'Université d'Ottawa, au Collège Douglas, à l'Université Simon Fraser et dans de nombreux organismes du gouvernement et du secteur privé.

André Racicot, formateur, diplômé en science politique et polyglotte. Il anime la populaire série d'ateliers *Traduire le monde* au Bureau de la traduction. / A trainer and political science graduate who speaks several languages, **André Racicot** gives several workshops in the popular Translation Bureau series *Traduire le monde*.

Emmanuelle Samson est conseillère aux Services linguistiques français du Bureau de la traduction; elle fait partie de l'équipe de rédaction du *Coin linguistique du gouvernement du Canada*. / **Emmanuelle Samson** is a linguistic adviser on the Translation Bureau's French Linguistic Services team, which is responsible for the *Coin linguistique du gouvernement du Canada*.

André Senécal, trad. a., réd. a., est traducteur expert spécialisé en mécanique aviation à la Direction des services de traduction scientifique et technique du Bureau de la traduction. / **André Senécal**, C. Tr., C. Wr. (certified writer), is an expert translator specializing in aeronautical mechanics with the Translation Bureau's Technical Unit.

Fanny Vittecoq, langagière-analyste aux Services linguistiques français du Bureau de la traduction et ancienne terminologue, fait partie de l'équipe de rédaction des *Clefs du français pratique* de TERMIUM®, des *Recommandations et rappels linguistiques* et du *Coin linguistique du gouvernement du Canada*. / **Fanny Vittecoq**, language analyst with the Translation Bureau's French Linguistic Services and former terminologist, is a member of the writing team responsible for TERMIUM®'s *Clefs du français pratique*, for the *Recommandations et rappels linguistiques* and for the *Coin linguistique du gouvernement du Canada*.

ABONNEMENT (S52-4/5-2)

1 an (4 numéros et un index annuel) 32,95 \$CAN

Au numéro 9 \$CAN

Règlement : par chèque ou mandat à l'ordre du receveur général du Canada, adressé aux Editions et Services de dépôt, Ottawa (Ontario) K1A 0S5

SUBSCRIPTION RATES (S52-4/5-2)

1 year (4 issues and 1 annual index) CAN\$32.95

Per issue CAN\$9

Payment: by cheque or money order, made to the order of the Receiver General for Canada and addressed to Publishing & Depository Services, Ottawa, Ontario K1A 0S5



Mot de la rédaction A Word from the Editor

Martine Racette ■

Translation: Dennis Maloney

Saviez-vous que la traduction s'apparente à bien des égards à la tauromachie? Et que l'on peut pratiquer la simplicité volontaire en traduction comme dans la vie de tous les jours? Qu'il vous suffise de lire le présent numéro de *L'Actualité langagière* pour vous en convaincre!

Vous pourrez par la même occasion dissiper les doutes que vous aviez sur l'accord du mot *inuit*, sur les dangers de l'inférence en communication et sur l'emploi du mot *divisif*. De même, vous n'hésitez plus entre « Grande-Bretagne » et « Royaume-Uni », ni entre *fewer* et *less*, pour ne citer que deux exemples des problèmes d'usage dont traite le numéro. Enfin, si la concordance des temps en français, la terminologie des drogues en espagnol, la graphie de certains homophones en anglais ou les outils de gestion de traduction et de terminologie vous causaient quelque souci, vous serez au bout de vos peines.

Passez tous un bel été, et revenez-nous en grand nombre en septembre pour le numéro anniversaire des 40 ans de la revue. Nous vous réservons d'autres belles lectures.

Did you know that translation is a lot like bullfighting? And that you can apply voluntary simplicity to translation as well as to everyday living? To find out how, simply read this issue of *Language Update*!

At the same time, you will find answers to your questions about the agreement of the word *inuit* in French, the dangers of making inferences in communication and the use of the French word *divisif*. You will no longer have to agonize over whether to use *Grande-Bretagne* or *Royaume-Uni* in French, or *fewer* or *less*, among other usage problems addressed in this issue. Lastly, if you have had difficulties with tense sequencing in French, drug terminology in Spanish, spelling certain homophones in English or using translation and terminology management tools, your troubles are over.

Have a great summer and watch in September for our 40th anniversary issue, which will be packed with interesting articles.

Martine Racette, rédactrice en chef/Editor



Sommaire Summary

Volume 5/2 • Juin/June 2008

L'Actualité langagière • Language Update

Une norme canadienne pour l'industrie de la traduction / A Canadian Standard for the Translation Industry

Francine Kennedy, page 5

C'est pour asseoir l'industrie de la traduction sur des bases solides que le Canada et d'autres pays ont entrepris l'établissement de normes de qualité. / Canada, along with other countries, has begun to establish quality standards in order to place the translation industry on a solid footing.

Quand les terminologues s'identifient, ou le vrai visage de la profession / When Terminologists Stand Up to Be Counted, We See Who They Really Are

Elyse Gendron, page 7

Pour sortir les terminologues canadiens de l'ombre, rien de tel qu'un Répertoire qui les recense et décrit les champs d'activité de chacun. / How do you bring Canadian terminologists out of obscurity? Create a Directory listing their professional profiles!

Inuit, un mot qui ne fait plus exception

Denise Cyr et Fanny Vittecoq, page 9

Comme des milliers d'autres mots étrangers que le français a accueillis, *inuit* fait désormais partie de notre patrimoine linguistique et suit les règles d'accord du français. / Like thousands of other foreign words incorporated into French, *inuit* is now part of our linguistic heritage and follows regular rules of agreement.

Traduction et tauromachie / Translation and Bullfighting

André Senécal, page 11

Comme le *novillero* en apprentissage, le traducteur débutant doit travailler à la fois avec ardeur et humilité. Mais même quand il sera devenu *torero*, il restera condamné à se perfectionner. / Like the apprentice *novillero*, the novice translator must approach her work with enthusiasm and humility. Yet even as a fully fledged *torero*, she will have to continually hone her skills.

Communication claire et efficace : réduire le niveau d'inférence / Clear and Effective Communication: Reducing the Level of Inference

Emmanuelle Samson, page 13

Pour comprendre un texte, le lecteur devine les éléments implicites en puisant dans ses connaissances personnelles : il *infère*. Mais le rédacteur doit veiller à ce que les inférences requises ne soient pas élevées. / To understand a text, the reader uses his store of personal knowledge to guess at its implicit components: he *infers*. But the writer must ensure that the required level of inference is not too high.

Mots de tête : Un mot qui sème la division

Frédérin Leroux fils, page 16

Qui sème la division récolte soit *divisif*, soit *diviseur*. Le premier se montre un peu partout, mais le second a meilleure mine selon l'auteur. / He who sows *division* reaps either *divisif* or *diviseur*. The first is widespread, but the second looks better, in the author's opinion.

Wordsleuth: Ptoing the Line for a Small Phoe

Katherine Barber, page 18

Since English spelling is not phonetic, spelling bees are a popular pastime in English. The sound "SEE" alone can be written in a number of ways. Care to guess how many? / Comme l'orthographe anglaise n'est pas phonétique, les concours d'épellation sont populaires en anglais. Rien que le son « SEE » s'écrit de multiples façons. De combien, pensez-vous?

Quelques remarques sur la concordance des temps

Jacques Desrosiers, page 20

Le subjonctif imparfait a subi un net déclin dans le français contemporain. C'est un déclin largement mérité, et en réalité tout à fait logique. / Usage of the imperfect subjunctive has declined in contemporary French. This decline is not only well deserved but also quite logical.

La simplicité volontaire en traduction / Voluntary Simplicity in Translation

Lucie Lapointe, page 23

Il faut savoir se mettre dans la peau de la personne qui signera ou prononcera le texte que nous traduisons, et au besoin s'en tenir à des mots simples et à des structures simples. / We need to be able to place ourselves in the shoes of the person who will sign or read the text we are translating, and should choose simple words and sentence structure.

More Questions from the Inbox

Frances Peck, page 24

Answering her many letters, the columnist deals with various language issues, including the correct usage of *fewer* and *less*. / Répondant à son nombreux courrier, notre chroniqueuse s'intéresse à divers points de langue, dont l'usage correct de *fewer* et de *less*.

Traduire le monde : Grande-Bretagne ou Royaume-Uni?

André Racicot, page 26

L'Angleterre, qui n'est pas un pays, fait partie de la Grande-Bretagne, qui n'est pas un pays non plus et fait partie du Royaume-Uni, qui lui est un pays. Et tous ces gens-là sont britanniques. / England, which is not a country, is part of Great Britain, which is also not a country. Great Britain, in turn, is part of the United Kingdom, which is a country. All its inhabitants are British.

El Rincón Español: Terminología de drogas. Preguntas y respuestas.

Elisa Paoletti, página 27

La terminología relativa a las drogas puede aparecer en textos de los campos sanitario, jurídico o sociológico, por nombrar algunos. Y como son varios los casos que pueden prestarse a confusión, intentaremos arrojar un poco de luz sobre ellos en forma de preguntas y respuestas, con la esperanza de que esta información sirva de referencia a la hora de decidir el término preciso para utilizar en artículos o traducciones.

Carnet Techno : Le supplice a assez duré (Libérez les données prises en otage !) / This Ordeal Has Gone On Long Enough (Free the Data! Free the Data! Free the Data!)

André Guyon, page 29

Un format d'échange s'impose pour transférer les données d'un logiciel à l'autre. Sinon à quoi bon investir temps et argent dans des logiciels où les données restent prisonnières? / A data exchange format is needed to transfer data from one piece of software to another. Otherwise, why bother investing time and money in software that holds data hostage?

Over to You ...

Page 32

À vous la parole : À moi, mon « credo » !

François Thouvenin, page 33

Le traducteur qui manque de modestie et oublie qu'il est un artisan du langage, un façonneur de phrases, risque de se prendre pour l'achimiste qui un jour se verra pousser des oreilles d'âne. / The arrogant translator who forgets that he is an artisan of language, a craftsman of sentences, risks assuming that everything he touches turns to gold, and may one day grow donkey's ears.

Glanures

Page 34

All the Buzz

Pages 6, 34



Le mot de la P.-D.G. A Word from the CEO

Francine Kennedy ■

Translation: Dennis Maloney

Une norme canadienne pour l'industrie de la traduction

En cette ère de mondialisation et de progrès technologiques, les frontières nationales ne constituent plus un obstacle, et les échanges entre les humains revêtent de plus en plus une dimension planétaire. Au cœur de ce phénomène, la traduction est devenue un outil de communication à la fois incontournable et universellement accessible. Dans plusieurs pays ou régions du globe, on a donc pris conscience du besoin d'asseoir l'industrie de la traduction sur des bases plus professionnelles, plus solides et plus crédibles. C'est ainsi qu'aux États-Unis, en Chine et dans la Communauté européenne, on a entrepris la rédaction de normes dans le but de codifier les critères essentiels d'une traduction de qualité. Et des travaux de normalisation analogues ont également débuté à l'échelle internationale, sous l'égide de l'ISO.

Au Canada, l'industrie de la traduction a ressenti le même besoin. Depuis longtemps, la pratique langagière était fort bien encadrée au niveau individuel dans notre pays grâce à un système d'agrément professionnel unique au monde. Mais dans le cas des entreprises de toutes tailles qui fournissent des services de traduction, il n'existait aucun critère de qualité qui soit objectif et reconnu. En outre, dans le contexte du bilinguisme officiel au Canada, il est obligatoire de produire en tout temps des traductions de grande qualité.

C'est ainsi que des membres de l'industrie de la traduction se sont adressés aux autorités canadiennes de normalisation pour qu'on élabore une norme bien de chez nous. Sous la direction de l'Office des normes générales du Canada (ONGC), un comité regroupant des représentants de la profession, de l'industrie, des universités, des clients et du Bureau de la traduction s'est employé pendant plusieurs mois à rédiger une norme véritablement canadienne. Le comité s'est inspiré de la norme européenne, qu'il a modifiée en profondeur afin qu'elle reflète la réalité du marché canadien. Le document issu des travaux du comité a été confié à l'ONGC pour qu'il le valide et le soumette ensuite à l'approbation du Conseil canadien des normes. C'est à ce stade que le projet se trouve à l'heure actuelle.

A Canadian Standard for the Translation Industry

In this era of globalization and technological progress, national boundaries are no longer an obstacle, and the exchanges between people are taking on an increasingly worldwide dimension. At the centre of these developments is translation, which has become both an essential and a universally accessible communication tool. In many countries and regions around the globe, people have become aware of the need to establish the translation industry on a more professional, more solid and more credible footing. Therefore, in the United States, China and the European Community, standards are being developed in order to codify the essential criteria for delivering quality translation. At the same time, international standardization projects have been launched under the aegis of the International Organization for Standardization (ISO).

Similar needs have been expressed in Canada's translation industry. For a long time, solid standards had been in place for individual language professionals in Canada, by virtue of a professional certification system that is unique in the world. However, there had never been a recognized, objective quality criterion for translation firms, regardless of their size. Moreover, Canada's official bilingualism requires a high level of translation quality at all times.

Translation industry stakeholders therefore approached Canadian standardization authorities to propose that a made-in-Canada standard be developed. Under the supervision of the Canadian General Standards Board (CGSB), a committee made up of representatives from the profession, the industry, universities, clients and the Translation Bureau spent months drafting a truly Canadian standard. The committee modelled the new standard on the European standard and introduced many changes to reflect the present-day realities of the Canadian market. The document produced by the committee has been submitted to the CGSB to be validated and then submitted to the Standards Council of Canada for approval. The project is currently at this approval stage.

Quand le Conseil aura donné son aval, le Canada disposera pour la première fois d'une norme officielle en vertu de laquelle les fournisseurs de services de traduction, quelle que soit leur taille, pourront se faire homologuer si les processus qu'ils utilisent sont conformes.

Un scénario gagnant pour tous : les fournisseurs obtiendront une reconnaissance et une crédibilité accrues, l'industrie s'en trouvera plus solide, et l'État et le public canadiens bénéficieront d'une plus grande protection.

Once the Standards Council gives its approval, Canada will for the first time have an official standard by which suppliers of translation services, regardless of size, can obtain certification, provided the procedures they follow are in compliance.

It is a scenario where everyone wins: suppliers will obtain recognition and gain credibility; the industry will become more firmly established; and the government and Canadians will have greater protection.

La présidente-directrice générale,



Francine Kennedy
Chief Executive Officer

All the Buzz

The Ottawa Citizen
(December 26, 2007 and January 2, 2008)

Greenwashing—Saving the planet, one Armani hemp suit at a time. As green became the new black this year, marketers raced to exploit people's do-gooding desires by offering everything from carbon offsets to organically made products. In most cases, the eco-initiatives did more for business' bottom lines than the environment.

S is for Shaping, the controversial ISP practice that limits the bandwidth allocated to certain applications. The growing use of **traffic-shaping** by Canadian ISPs led to mounting calls for net neutrality legislation.

Times Online (<http://technology.rimesonline.co.uk>)

If you love driving, care about the environment and are slightly nuts, then **hypermiling** is your new hobby. Drivers compete to get the most mileage from a tank of petrol, and swap tips on numerous websites.

Quand les terminologues s'identifient, ou le vrai visage de la profession

Il est bien connu, dans les milieux langagiers, que le Bureau de la traduction (BT) du gouvernement du Canada et l'Office québécois de la langue française (OQLF) sont les deux principaux employeurs de terminologues au pays. Ensemble, ils réunissent une centaine d'experts en terminologie. On sait aussi que nous leur devons *TERMIUM Plus®* et *Le grand dictionnaire terminologique* (GDT), deux sources de référence inestimables pour des centaines d'utilisateurs, à commencer par les traducteurs.

Mais en sait-on vraiment beaucoup plus sur les professionnels que sont les terminologues? La profession qu'ils exercent demeure l'une des plus énigmatiques, non seulement pour les langagiers qui œuvrent dans des domaines connexes, mais aussi, croyez-le ou non, pour les terminologues eux-mêmes. Quelle paradoxale réalité, n'est-ce pas?

Depuis sa création en 2003, le Comité mixte sur la terminologie au Canada (CMTC)* s'est lancé un défi : faire la lumière sur tous les aspects de cette profession, qui demeure invariablement dans l'ombre, et ce faisant dévoiler le vrai visage de la terminologie au Canada.

Tous les terminologues portent-ils le titre de terminologue? Ne travaillent-ils qu'au BT ou à l'OQLF? Les retrouve-t-on dans le secteur privé? Et dans les administrations provinciales et territoriales? Des terminologues pigistes, ça existe? Font-ils tous des fiches et des lexiques?

Déterminé à recenser à travers le pays tous ceux et celles qui exercent la fonction terminologie, à les identifier et à établir leur profil professionnel, le CMTC a mis en place un outil en ligne qui, au-delà de ces objectifs, ouvre la voie à la création d'un réseau national réunissant l'ensemble des acteurs du milieu de la terminologie.

* Le CMTC est un partenariat multisectoriel composé de représentants des universités, du secteur privé et du Bureau de la traduction dont la mission consiste, entre autres, à faire valoir la profession de terminologue et à tailler une plus grande place à la terminologie dans les programmes universitaires.

When Terminologists Stand Up to Be Counted, We See Who They Really Are

It is well known among language professionals that the Government of Canada's Translation Bureau (TB) and the Office québécois de la langue française (OQLF) are the two main employers of terminologists in Canada. Together, these organizations employ nearly 100 terminology experts. We also have them to thank for two invaluable reference sources used by hundreds of people, and especially by translators: *TERMIUM Plus®* and *Le grand dictionnaire terminologique* (GDT).

But how much do we really know about terminology professionals? There is no question that terminology is one of the most enigmatic professions because not only are language professionals working in related fields somewhat unclear on what terminology is all about, but so are terminologists themselves, believe it or not. Doesn't that sound paradoxical?

Since it was set up in 2003, the goal of the Joint Committee on Terminology in Canada (JCTC)* has been to raise awareness of all aspects of this profession, which has an invariably low profile, and show the real face of terminology in Canada.

Do all terminologists have the title of "Terminologist?" Do they work only for the TB and the OQLF? Do any terminologists work in the private sector? How about in provincial and territorial governments? Are there any freelance terminologists? Do all terminologists produce terminology records and glossaries?

Determined to compile a list of all people across Canada who work as terminologists and draw up their professional profiles, the JCTC decided to set up an on-line tool that, in addition to meeting those objectives, will be the first step in setting up a national network bringing together all players in the terminology community.

* The JCTC is a multisectoral partnership composed of university, private-sector and Translation Bureau representatives whose mission includes promoting the profession of terminologist and securing a larger place for terminology in university teaching programs.

Ainsi, grâce au *Répertoire des terminologues au Canada*^{**}, le seul du genre au monde, il est maintenant possible de savoir, entre autres :

- qui sont les **employeurs**;
- quelle **formation** ont reçue les terminologues;
- quels sont leurs **principaux champs d'activité** (aménagement linguistique, création et gestion de banques de données terminologiques ou de bases de données lexicales, etc.);
- quels sont leurs **domaines de spécialité**;
- s'ils sont **agréés**, auprès de quelle association et à quel titre.

Se précise alors le portrait de l'expert canadien en terminologie qui apparaît, au fil des inscriptions dans le *Répertoire*, de plus en plus net. De la Colombie-Britannique aux Maritimes, il occupe un poste de fonctionnaire, ou bien il œuvre dans le privé, souvent dans les cabinets de traduction, voire comme travailleur autonome. Il a habituellement une formation en traduction, mais il est aussi fréquemment diplômé dans un domaine de spécialité comme la comptabilité, le droit, le génie, l'interprétation, la linguistique ou la rédaction.

Depuis le lancement officiel du *Répertoire des terminologues au Canada* le 8 février 2007, à l'occasion du Grand rendez-vous des terminologues organisé par l'Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes du Québec (OTTIAQ), le nombre d'inscriptions augmente régulièrement. Au moment d'écrire ces lignes, le *Répertoire* recensait déjà 168 experts de la terminologie au pays.

Toutefois, le CMTC est d'avis qu'il ne s'agit là que de la partie visible de l'iceberg et que bon nombre de professionnels de la terminologie travaillent dans l'ombre – souvent sous le couvert de titres variés – spécialement dans les administrations provinciales et territoriales et dans le secteur privé.

Convaincu de l'importance de recenser et d'identifier tous ces passionnés de la terminologie dans le processus de reconnaissance et de rayonnement de la profession, le Comité poursuit avec détermination et enthousiasme ses activités de promotion auprès de tous les intervenants clés de l'industrie. « La force du réseau que constituent les personnes inscrites au Répertoire amène une synergie profitable à l'ensemble de la profession et à chacun de ses membres », de l'avis du CMTC.

Cette initiative unique, d'envergure nationale, a trouvé un écho favorable au-delà de nos frontières, plus particulièrement parmi nos collègues européens.

The *Directory of Terminologists in Canada*^{**}, the only directory of its kind in the world, now provides information such as:

- who the **employers** of terminologists are;
- what **training** terminologists have received;
- what terminologists' **main fields of activity** are (language planning, creation and management of terminology banks or lexical databases, etc.);
- what their **areas of expertise** are; and
- whether they are **certified**, by which association and with what title.

This information is providing a profile of Canadian terminology experts that is steadily becoming more detailed as more people register with the Directory. From British Columbia to the Maritimes, there are terminologists in public service positions or in the private sector, working either independently or for translation firms. They usually have training in translation, but many of them have degrees in specialized fields such as accounting, law, engineering, interpretation, linguistics or writing.

Since the official launch of the *Directory of Terminologists in Canada* on February 8, 2007 during the *Grand rendez-vous des terminologues* organized by the Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes du Québec (OTTIAQ), terminologists have been registering steadily. At the time this article was written, the Directory already included 168 Canadian terminology experts.

However, the JCTC believes that this number represents only the tip of the iceberg and that many terminology professionals work in the shadows, often disguised under a variety of position titles, especially in the provincial and territorial governments and the private sector.

The JCTC believes it is important to list and identify all of these terminology enthusiasts as part of the process to promote recognition of the profession and enhance its visibility. Therefore, with enthusiasm and determination, it continues to carry out its promotion activities with all key industry stakeholders. According to the JCTC, one of the strengths of the network of people who have registered with the Directory is that a synergy has been created that will benefit the profession as a whole as well as all of its members.

This unique initiative of national scope is generating interest beyond our borders, especially among our European colleagues.

Continued on page 19

Suite à la page 19

^{**} Le *Répertoire des terminologues au Canada* est accessible à partir du site Web du CMTC, à l'adresse suivante : www.cmtc-termino.org

^{**} The *Directory of Terminologists in Canada* is available on the JCTC Web site at www.jctc-termino.org.

Inuit, un mot qui ne fait plus exception

Denise Cyr et Fanny Vittecoq ■

La question de la variabilité ou de l'invariabilité du mot *inuit* fait l'objet de débats depuis environ trente ans. Dans les années 80, le Bureau de la traduction recommandait à ses traducteurs d'écrire *un Inuk/des Inuit* et de garder l'adjectif invariable (*culture inuit*). L'usage ayant évolué depuis, le Bureau, compte tenu de son mandat de normalisation à l'échelle de l'administration fédérale, se doit de rectifier le tir. Il publie donc une nouvelle recommandation qui s'inspire de l'analyse de différentes sources, de l'usage actuel et de l'évolution du processus d'intégration au français des mots empruntés aux langues étrangères.

LES EMPRUNTS

Emprunter des termes aux autres langues et les adapter à la sienne est une démarche naturelle de toutes les langues vivantes. Au cours des années 80, la francophonie canadienne et internationale a vite accepté de passer du mot *Esquimau* au mot *Inuit* pour désigner les Autochtones du Nord canadien. Comme la majorité de nos emprunts faits aux langues étrangères, *inuit* a été transplanté dans la langue française avec son « bagage culturel », soit avec les règles de pluralisation propres à la langue d'origine, l'inuktitut. Rappelons qu'en inuktitut, le mot *Inuk* s'emploie pour désigner une seule personne, *Inuuk* pour désigner deux personnes, et *Inuit* pour désigner trois personnes ou plus. Dans sa langue d'origine, *Inuit* est un mot pluriel qui signifie « les hommes », « le peuple », « les gens ».

Le français a adopté des centaines, voire des milliers de termes étrangers qui, dans leur langue d'origine, sont soumis à des règles d'accord bien différentes des

nôtres. Ainsi, le français a emprunté :

- *un maximum*, des *maxima* au latin
- *un kibboutz*, des *kibboutzim* à l'hébreu
- *un scenario*, des *scenarii* à l'italien
- *un barman*, des *barmen* à l'anglais
- *un Targui*, des *Touareg* à l'arabe

Ce n'est toujours qu'une question de temps avant que disparaissent les doublets singulier-pluriel d'origine. L'usage abandonne l'un ou l'autre élément des doublets, et l'élément retenu finit par prendre la marque plurielle française. Il serait d'ailleurs impensable qu'une langue importe toutes les règles d'accord des langues auxquelles elle emprunte des mots. Ainsi, les doublets ci-dessus s'écrivent maintenant :

- *un maximum*, des *maximums*
- *un kibboutz*, des *kibboutz*
- *un scénario*, des *scénarios* (notez aussi l'accent)
- *un barman*, des *barmans*
- *un Touareg*, des *Touaregs*

Ce dernier exemple, le mot *Touareg*, illustre bien le phénomène d'implantation. On peut d'ailleurs facilement associer ce cas à celui du terme *Inuit*. Comme nom propre, *Touareg*, dans sa langue d'origine, est un pluriel qui désigne le peuple nomade de race blanche habitant le Sahara; son singulier est *Targui*. À l'exception des anthropologues, personne aujourd'hui n'utilise en français le singulier *Targui*, opposé au pluriel *Touareg*. Le français a retenu *Touareg* et en a fait un nom propre singulier qui désigne maintenant un individu du peuple

nomade; il l'a modifié à la française en lui ajoutant un e au féminin et un s au pluriel : *un Touareg*, *une Touarègue* / *des Touaregs*, *des Touarègues*. Le pluriel étymologique a disparu. Le mot a même pris la forme adjectivale : *touareg* (masculin), *touarègue* (féminin).

Les emprunts ne sont pas un phénomène exclusif au français : l'inuktitut, par exemple, a emprunté les noms communs *taxi* et *patate*. Pour désigner un, deux ou plusieurs taxis, les Inuits emploient maintenant : *taaksi*, *taaksiik*, *taaksiit*, et pour désigner une, deux ou plusieurs patates, *patiiti*, *patiitiik*, *patiitiit*. Il en est de même des noms propres qui désignent des personnes. Pour désigner un, deux ou plusieurs Canadiens, on dira en inuktitut *Kanatamiutaq*, *Kanatamiutaak* et *Kanatamiutait*. Quant au nom propre *Montréalais*, il est rendu ainsi : *Muriamiutaq*, *Muriamiutaak* et *Muriamiutait*. On peut voir que les Inuits appliquent eux aussi à des mots étrangers les règles du pluriel propres à leur langue.

LANGUE ET POLITIQUE

L'emprunt d'*inuit* étant relativement récent, il subsiste encore un peu de flottement dans la façon d'écrire son singulier et son pluriel en français, quoiqu'une très nette tendance à faire l'accord se manifeste. Outre l'évolution normale, nous notons qu'il subsiste une opposition entre deux groupes, opposition qui va au-delà des considérations linguistiques.

Les partisans du politiquement correct jugent que c'est un manque de respect pour la langue et la culture des Autochtones du Nord que d'accorder

le mot *inuit* selon les règles du français, et que le respect doit prévaloir sur les simples considérations grammaticales de notre langue. Ils estiment qu'il faut, en français, appliquer au mot *inuit* les règles de la langue inuktitut : *un Inuk, des Inuits*, avec invariabilité de l'adjectif (*sculptures inuit*).

Quant aux partisans du linguistique-correct, ils prônent le contraire, soit l'accord en genre et en nombre, arguant qu'il faut appliquer les règles du français dans les textes français. Nos recherches ont permis de constater que les dictionnaires et ouvrages de difficultés consultés font tous, à une exception près¹, l'accord en genre et en nombre du mot *inuit*. Cette position gagne donc la faveur de la francophonie.

Entre ces deux pôles, on trouve encore parfois des usages mixtes : nom invariable (*un Inuit, des Inuit*) avec accord de l'adjectif en genre et en nombre (*sculptures inuites*); ou encore, nom variable (*un Inuit, des Inuits*) mais avec adjectif invariable en genre (*homme inuit, femme inuit*).

DOCUMENTS RECENSÉS

Des sources diverses ont été consultées : ouvrages de nature linguistique (publications spécialisées, dictionnaires, ouvrages de difficultés du français), textes de loi, documents de sources gouvernementales, paragouvernementales, autochtones et autres, sites Web, journaux et revues.

Ces sources sont divisées par catégories, et les documents cités sont classés par ordre chronologique. On peut consulter la liste sur le site du Bureau de la traduction (<http://www.bureaudela traduction.gc.ca/annex-inuit> [site Internet] et <http://bureaudela traduction.gc.ca/annex-inuit> [site extranet]). Une brève constatation figure au début de chaque catégorie; nous en re prenons l'essentiel ci-dessous.

CONSTATATIONS

Les **dictionnaires et ouvrages linguistiques** les plus récents tendent vers la variabilité en genre et en nombre

du nom et de l'adjectif, alors que les ouvrages plus anciens recommandaient souvent l'invariabilité. Dans les **documents publiés par le gouvernement du Canada**, on trouve toutes les combinaisons possibles; il n'y a aucune uniformité entre les ministères ni parfois à l'intérieur d'un même ministère. Dans les **documents publiés par le gouvernement du Québec**, le mot *inuit* est toujours variable en genre et en nombre. Dans les **textes de loi du gouvernement du Canada et du gouvernement du Québec**, à de rares exceptions près, le mot *inuit* est invariable², mais un revirement est à prévoir dans un proche avenir puisque des pressions s'exercent actuellement pour que l'accord se fasse en genre et en nombre dans les lois de ces deux gouvernements. Dans des documents provenant **d'organisations paragouvernementales**, le mot est variable. Dans les **écrits provenant de sources autochtones**, on note une forte tendance à la variabilité en genre et en nombre. Dans des **documents électroniques divers**, on constate un manque d'uniformité. Enfin, dans les **journaux et revues spécialisées** qui paraissent au Canada et en Europe, la variabilité s'observe plus fréquemment que l'invariabilité.

ET POUR CONCLURE...

Le moment est venu de prendre acte de l'évolution de l'usage. L'entrée d'*inuit* et d'*Inuk* dans notre langue s'est faite timidement, de façon prudente, il y a une trentaine d'années. Avec le temps, l'usage a abandonné *Inuk* au profit d'*Inuit*. Puis, comme c'est le cas pour tous les emprunts et néologismes implantés depuis un certain temps, les règles centenaires de la grammaire française se sont imposées naturellement. La tendance actuelle est à la francisation complète et à la simplification de la langue. D'ailleurs, les dictionnaires en font foi, preuve ultime que la francisation d'*inuit* est passée dans l'usage.

Aux partisans de la rectitude politique, on pourra demander : « N'est-ce pas là une marque de considération et de

respect pour un peuple que d'intégrer ses mots à notre discours et de reconnaître leur pleine valeur comme termes français? » La francisation complète du mot *inuit* montre qu'il fait désormais partie du patrimoine culturel et linguistique du français. *Inuit* n'est plus un emprunt étranger qui fait exception.

LA RECOMMANDATION DU BUREAU DE LA TRADUCTION

Le Bureau de la traduction du gouvernement du Canada, en tant qu'organisme de normalisation, recommande une graphie simplifiée qui reflète l'usage et qui se conforme aux règles morphologiques du français plutôt qu'à celles de la langue d'emprunt :

Le nom propre *Inuit* et l'adjectif *inuit* sont tous deux variables en genre et en nombre : *un Inuit, une Inuite, des Inuits, des Inuites. Un village inuit, une étudiante inuite, des pêcheurs inuits, des traditions inuites.*

Le lecteur trouvera cette recommandation linguistique sur le site du Bureau de la traduction à l'adresse suivante : bureaudelatraduction.gc.ca/index.php?lang=francais&cont=041.

NOTES

- 1 À l'exception des dictionnaires Le Robert, qui recommandent l'invariabilité en genre du nom (*une inuit*) et de l'adjectif (*la civilisation inuit*).
- 2 Le 14 février 2008, le projet de loi C-11 a été sanctionné par la gouverneure générale du Canada; la nouvelle *Loi concernant l'accord sur les revendications territoriales des Inuits du Nunavik* (2008, ch. 2), avec son accord en nombre du nom propre *Inuit*, crée un précédent qui vient s'ajouter à celui de la *Loi sur le Yukon* (2002, ch. 7).

Traduction et tauromachie

Translation and Bullfighting

André Senécal, trad. a., réd. a.

Translation: Magdalena Hentel

Que le papier parle et que la langue se taise.

Miguel Cervantès

Don Quichotte

Peu importe le milieu de travail dans lequel il œuvre, le traducteur professionnel exerce un métier très individualiste, seul devant son texte comme le *matador* devant le taureau. Un métier dans lequel il se mesure à lui-même plus qu'au texte à traduire. Dans la *corrida* du quotidien, le traducteur débutant doit apprendre son art, puis peaufiner sa technique pour gagner en assurance et en qualité. Arrive enfin le jour où il a suffisamment fait ses preuves pour qu'on lui confie un client, un gros projet ou des textes très délicats ou ultra-spécialisés. Mais contrairement au *matador* dans son habit de lumière, il ne doit s'attendre à quelque gloire que ce soit, même si ses pairs reconnaissent ses faits d'armes.

La filière universitaire constitue la voie royale donnant accès à la profession de traducteur. Néanmoins, encore faut-il intégrer le savoir théorique et l'adapter aux réalités quotidiennes du milieu de travail qui fondent parfois brutalement sur le traducteur débutant. Des stages pendant ses études (s'il a pu en bénéficier) lui auront déjà donné un avant-goût de ce qui l'attend. Dans un milieu encadré, sa *cuadrilla*, le traducteur est habituellement pris en charge par un ou des traducteurs chevronnés. On l'initie aux domaines de travail, le guide dans ses recherches, lui fait travailler ses lacunes à travers les textes qu'il commence à traduire, lui inculque des techniques de travail selon un échancier qui tiendra compte à la fois de sa capacité à progresser et de la nécessité pour lui de quitter le statut de *novillero*, de traducteur en apprentissage, au bout d'une période qu'il juge souvent trop courte.

La période d'apprentissage peut parfois se révéler pénible, surtout quand le traducteur débutant se rend vraiment compte de ses lacunes, autant de roustes qui le bousculent et pourraient le décourager. Dans ces moments, le parrainage d'un *torero* expérimenté sera déterminant pour permettre à notre novice de ne pas perdre confiance. Parallèlement à cet appui psychologique, notre *novillero* doit néanmoins travailler avec ardeur. Ses traductions parfois approximatives et d'une qualité perfectible sont autant de passes de cape trop amples. Son parrain réviseur n'aura de cesse de l'exhorter à « serrer

Let papers speak and beards stay still.

Miguel Cervantès

Don Quixote

Regardless of the workplace in which she toils, the professional translator's job is very individualistic: she is alone with her text like a *matador* facing a bull. Her work is a contest in which she measures herself against her own self rather than against the text. In the daily *corrida*, the novice translator must learn her craft, then refine her technique to gain confidence and improve her skills, until finally the day comes when she is sufficiently tried and tested to be entrusted with a client, a major project, or a sensitive or highly specialized text. But unlike a *matador* in his suit of lights, she should not expect glory even if her peers do recognize her achievements.

The university system is the broad highway that leads to a career in translation. However, once through the system, the novice translator must still integrate the theoretical knowledge she has learned and adapt it to the realities of the workplace, which can be a rude awakening. Internships (if she has had a chance to participate) will have given her a taste of what awaits. In a structured environment, her *cuadrilla*, the novice translator is usually taken under the wing of one or more seasoned professionals. She is initiated into the work, guided in her research, made to work on her weaknesses through the texts she is beginning to translate, and taught translation techniques according to a schedule that takes into account both her capacity to progress and the necessity for her to leave behind the status of *novillero*, or apprentice translator, at the end of an apprenticeship she often perceives as too short.

The apprenticeship period can sometimes be a struggle, especially if the novice translator is truly aware of her shortcomings; there are challenges at every corner, and she runs the risk of becoming discouraged. At times like this, the mentorship of an experienced *torero* will help the novice to maintain her confidence. But psychological support is not enough: the *novillero* must work very hard. Her translations, sometimes approximate and far from perfect, are like passes of the cape too far away from the bull. Her reviser will ceaselessly urge her to "close ranks with the bull"—follow the

le taureau de près » – à serrer le texte de près – sans le tutoyer – sans le calquer. Ce travail de rigueur ne doit rien laisser au hasard, et plus tôt s'y mettra notre débutant, plus vite il accèdera au niveau de travail.

Très souvent, le traducteur débutant s'aperçoit que la formation universitaire reçue ne constitue en fait que le point de départ du véritable apprentissage de sa profession. Il apprend entre autres à ne pas se précipiter sur le texte sans l'avoir un tant soit peu évalué, un peu comme le *novillero* qui ferait preuve de *tremendiste*, cette attitude risquée qui consiste à affronter le taureau sans avoir pris la peine de jauger son comportement. On ne saurait alors trop insister sur l'importance que représente pour lui la gouverne d'un traducteur d'expérience. L'humilité est aussi de mise face aux nombreuses révisions qui ne manqueront pas d'émailler ses premières traductions : après tout, il est en période d'apprentissage et il doit en prendre de la graine. Il devra aussi bien faire la part des choses en comprenant que ce sont ses traductions qui sont en procès, et non sa propre personne. Distinction que bien des débutants ont parfois de la difficulté à faire pendant leur compagnonnage.

Après moult efforts et beaucoup de travail, notre débutant accède à l'*alternativa*, ce passage de *novillero* à *torero*, du niveau d'apprentissage au niveau de travail, qui est le niveau professionnel. À ce stade, il a acquis une assurance qui lui permet de bien évoluer dans sa pratique, une *querencia*, sorte de zone de confort. Le danger qui le guette est de se considérer comme « arrivé ». On ne l'est jamais en traduction. Le traducteur est « condamné » à se perfectionner. Fascinante damnation! Que ce soit officiellement grâce à un programme de perfectionnement offert par son ordre professionnel, son employeur ou l'extérieur, ou au fil de ses recherches et des textes qu'il aborde, le traducteur professionnel doit continuer à s'améliorer sur le plan des connaissances linguistiques et spécialisées. C'est à ce prix qu'il demeure dans l'arène, qu'il conserve sa compétence. Cette vigilance professionnelle permet justement au *torero* de sortir vainqueur de chaque combat qu'il livre. Un moment d'inattention, une mauvaise préparation, un excès de confiance en soi le mettront à la merci du taureau pendant sa *faena*, son travail. Au mieux, le *torero* subit un accrochage, au pire, une encornade.

Les satisfactions en traduction sont rarement intenses, mais elles constellent le quotidien de leurs fines lueurs étincelantes. Venir à bout d'une traduction particulièrement difficile ou délicate ne signifie pas donner l'estocade. C'est, par contre, un moment de légitime fierté qui fait prendre conscience de toute la noblesse d'un art difficile qui est devenu une profession rigoureuse. ■

text—without getting too close or producing a literal translation. This rigorous work can leave nothing to chance, and the sooner the novice translator rolls up her sleeves and gets to it, the sooner she will progress to the working level.

The novice translator will often realize that her university training is only a starting point in a process of lifelong learning. She learns not to rush headlong into a text without having assessed it first, like a *novillero* who engages in *tremendismo*, a foolhardy style that consists in taunting the bull without bothering to gauge his behaviour. The guidance of an experienced translator is crucial for the novice. So is humility, given the amount of red ink that will cover her first translations: she is, after all, still an apprentice and can only learn from being corrected. She will also have to learn not to take the revision process personally; it is not she who is being corrected, but her texts. This is a distinction that many novices have difficulty making.

After a great deal of effort and work, the novice translator reaches the *alternativa*, or passage from the status of *novillero* to *torero*, transitioning from apprentice to professional translator. At this stage, she has acquired confidence that gives her a sort of *querencia*, or comfort zone. She is now in danger of thinking that she has “arrived.” This is a mistaken notion: there is no such thing as having “arrived” in this profession. The translator is “condemned” to a lifetime of learning. Whether it be officially, through a development program offered by her professional association, her employer or an outside party, or unofficially, through the research she carries out and the texts she translates, the professional translator constantly strives to improve her linguistic and specialized knowledge. This is the price she pays to remain in the ring and maintain her abilities. This professional vigilance enables the *torero* to come out victorious from every fight she undertakes. One moment of distraction, poor preparation or overconfidence will place her at the mercy of the bull during her *faena*, or work. At best, the *torero* will be grazed, at worst, gored by the bull's horns.

The satisfaction of translation is rarely intense, but it shines a constant warm light on the translator's daily work. Completing a particularly difficult or sensitive translation is not the same as giving the death blow to a bull. Rather, it is a moment of legitimate pride in the nobility of a challenging craft and a rigorous profession. ■

Communication claire et efficace : réduire le niveau d'inférence

Clear and Effective Communication: Reducing the Level of Inference

Emmanuelle Samson ■

Translation: Peggy Lancaster

En tant que rédacteur, vous devez savoir que tout lecteur dispose d'une « encyclopédie personnelle », c'est-à-dire d'un bagage de connaissances générales, culturelles et linguistiques. Mais saviez-vous que cette « encyclopédie » joue un rôle prépondérant dans la compréhension des textes ?

En lisant votre texte, le lecteur pourrait en interpréter le message d'une façon différente de la vôtre. Ou pire : votre lecteur pourrait ne pas avoir les connaissances nécessaires pour comprendre le message. Voilà deux scénarios qui risquent de se produire si vous ne réduisez pas suffisamment le niveau d'inférence de vos textes avant d'y mettre le point final.

L'INFÉRENCE

L'inférence est une opération mentale qui permet au lecteur de déduire les non-dits ou les éléments implicites dans un texte en puisant dans ses connaissances du monde, dans son « encyclopédie personnelle ». Ce qui peut sembler implicite au rédacteur ne l'est pas toujours pour le lecteur. Lorsque ce dernier infère, il assimile d'abord les informations données dans le texte et fait ensuite des liens logiques avec des connaissances qu'il possède.

Prenons un exemple :

*M^{me} Dubuc paye le **jeune homme** qui avait réparé la tuyauterie de sa maison.*

D'après vous, qui est le « jeune homme » en question ? Avez-vous inféré qu'il était plombier ? Plusieurs indices le laisseraient croire. En puisant dans vos connaissances personnelles, vous avez peut-être établi des liens entre le verbe « payer », l'expression « réparer la tuyauterie » et votre définition du plombier, soit une personne qui effectue des travaux de plomberie contre rémunération.

Ce n'est pourtant pas la seule inférence possible. Certains d'entre vous ont peut-être inféré que le jeune homme était le fils du voisin qui se débrouille très bien en plomberie. D'autres ont peut-être inféré quelque chose de totalement différent. Et comme la phrase ne fournit aucune réponse à la question, chacun y va de sa propre déduction. Vous l'aurez constaté : lorsque vous inférez, vous interprétez le message.

Ainsi, l'inférence peut avoir des conséquences fâcheuses dans les textes informatifs, et particulièrement dans les textes du gouvernement. Comme elle nuit à la clarté et peut induire le lecteur en erreur, l'inférence doit être limitée ou inexistante dans ces types de textes.

As a writer, you should know that all readers have their own “personal encyclopedia,” in other words, their own general, cultural and linguistic knowledge. But did you know that this “encyclopedia” plays a key role in how well someone understands texts ?

Someone reading your text may interpret the message differently from the way you do. Or worse, your reader might not have the knowledge required to understand the message. These are two scenarios that could come about if you fail to sufficiently reduce the level of inference in a text before it goes out.

INFERENCE

Inference is a mental operation that allows readers to deduce what is not said or what is implied in a text by drawing on their knowledge of the world, from their “personal encyclopedia.” What may seem implicit to the writer is not always implicit to the readers. The readers infer meaning by assimilating the information presented in the text and then making logical connections using their own store of knowledge.

Let's look at an example:

*Mrs. Smith paid the **young man** who repaired the pipes in her house.*

In your opinion, who is this “young man”? Did you infer that he was a plumber? Several things point to this conclusion. Drawing on your personal knowledge, perhaps you made connections between the verb “to pay,” the expression “to repair pipes” and your definition of plumber: a person who does plumbing for pay.

But this is not the only possible inference. Some of you may have inferred that the young man was the neighbour's son who knows a lot about plumbing. Others may have inferred something totally different. Since the sentence does not provide any answer to the question, each person makes his or her own deduction. As you can see, when you infer, you interpret the message.

More importantly, inference can have undesirable consequences in informational texts and particularly in government texts. Because it impedes clarity and may mislead the reader, inference should be limited or eliminated in these types of texts.

NIVEAUX D'INFÉRENCE

Le niveau d'inférence d'une phrase ou d'un texte peut être faible, moyen ou élevé. Pour éviter toute ambiguïté, vous devez le réduire au minimum afin que chaque phrase ait une seule interprétation possible.

Niveau d'inférence faible

Vous avez toujours avantage à ce que le niveau d'inférence de vos textes soit faible. Ainsi, vous serez compris de la grande majorité de vos lecteurs.

Dans le cas d'une inférence faible, le lecteur n'a pas nécessairement besoin d'information supplémentaire pour comprendre le message. Par exemple :

M. Leblanc est né en Colombie-Britannique, près de l'océan.

Si le lecteur sait que le nom de l'océan qui borde la Colombie-Britannique est le Pacifique, il fera probablement une inférence inconsciente : grâce aux mots « Colombie-Britannique » et « océan », son cerveau fera automatiquement le lien avec le Pacifique. Pour la majorité des Canadiens, cette inférence est tellement faible qu'ils ne se posent pas de question pendant la lecture.

Dans le cas où le nom de l'océan bordant la Colombie-Britannique ne ferait pas partie de « l'encyclopédie personnelle » du lecteur, ce dernier réussirait quand même à comprendre la phrase. En effet, il s'en tiendrait à une compréhension plus générale du contexte, soit que M. Leblanc est né près d'une vaste étendue d'eau.

Une inférence aussi faible ne crée pas d'ambiguïté dans la compréhension, et est tout à fait acceptable. Il est toutefois possible de la rendre inexistante en indiquant le nom de l'océan :

M. Leblanc est né en Colombie-Britannique, près de l'océan Pacifique.

Niveau d'inférence moyen

Un certain nombre de lecteurs peuvent avoir de la difficulté à saisir une inférence moyenne :

*L'agent communiquera avec la **personne qui reçoit la pension**. Le **bénéficiaire** devra répondre à toutes les questions que l'agent lui posera.*

Certains lecteurs pourraient se demander si la personne qui reçoit la pension est le bénéficiaire. Pour certains, cela va de soi; pour d'autres, la question se pose. Le lecteur peut ainsi tirer de mauvaises conclusions et croire qu'il est question de deux personnes distinctes.

Pour réduire le niveau d'inférence de ce passage, il faudrait éviter le terme « bénéficiaire » :

L'agent communiquera avec la personne qui reçoit la pension. Cette dernière devra répondre à toutes les questions que l'agent lui posera.

LEVELS OF INFERENCE

The level of inference in a sentence or a text may be low, moderate or high. To avoid any ambiguity, you must reduce it to a minimum so that each sentence has only one possible interpretation.

Low level of inference

It's always best to ensure that your texts have a low level of inference. Then the vast majority of readers will understand them.

When the level of inference is low, readers do not always need additional information to understand the message. For example:

Mr. White was born in British Columbia near the ocean.

If the readers know that the ocean bordering British Columbia is the Pacific Ocean, they will unconsciously make the inference. Because of the words "British Columbia" and "ocean," they automatically make the link with Pacific Ocean. For most Canadians, this inference is so low that they don't even pause to ask themselves this question when they are reading the sentence.

If the ocean bordering British Columbia were not part of the readers' own personal encyclopedia, they would nevertheless grasp the meaning of the sentence. Indeed, they would understand the overall context, that is, Mr. White was born near a vast expanse of water.

Such a low level of inference is entirely acceptable because it does not create any ambiguity. It is possible, however, to completely eliminate it by naming the ocean:

Mr. White was born in British Columbia near the Pacific Ocean.

Moderate level of inference

A certain number of readers may have difficulty grasping a moderate level of inference:

*The officer will contact the **person receiving the pension**. The **recipient** must answer all the questions that the officer asks him or her.*

Some readers might wonder if the person receiving the pension is the recipient. This would be obvious to some readers; others would wonder. Some readers may come to the wrong conclusion, thinking that two different people are involved.

To reduce the level of inference in this passage, the writer could avoid the term "recipient":

The officer will contact the person receiving the pension, who must answer all the questions that the officer asks him or her.

Si l'on craint que le terme « bénéficiaire » ne soit pas compris, on l'explique :

L'agent communiquera avec le bénéficiaire, c'est-à-dire la personne qui reçoit la pension. Le bénéficiaire devra répondre à toutes les questions que l'agent lui posera.

Niveau d'inférence élevé

Dans le cas d'une inférence élevée, la majorité des lecteurs n'arriveront pas à déduire le sens de la phrase en puisant dans leurs connaissances personnelles. En effet, il faut généralement des connaissances spécialisées pour comprendre ce genre de message :

*Plusieurs villes ont décidé de bannir le **ralenti inutile** sur leur territoire.*

Qu'est-ce que le « ralenti inutile »? Si le lecteur ne le sait pas, il peut arriver à différentes interprétations. Le message n'aura alors pas de sens.

Pour réduire le niveau d'inférence, il faudrait éviter le terme technique ou le définir :

Plusieurs villes ont décidé que, sur leur territoire, les citoyens ne pourront plus laisser tourner inutilement le moteur de leur véhicule lorsqu'il est immobile.

ou

Plusieurs villes ont décidé de bannir le ralenti inutile sur leur territoire, c'est-à-dire que les citoyens ne pourront plus laisser tourner inutilement le moteur de leur véhicule lorsqu'il est immobile.

En conclusion, gardez toujours à l'esprit que le niveau d'inférence de vos textes variera en fonction de votre public cible : la même inférence peut être considérée comme faible par un lecteur spécialisé, et être jugée élevée par un lecteur non initié. Votre rôle est de veiller à ce que l'inférence ne soit pas un obstacle à la compréhension de vos textes. Et c'est en étant concret et explicite que vous y arriverez. ■

If the writer is concerned that the term "recipient" will not be understood, he or she could explain it:

The officer will contact the recipient, which is to say the person receiving the pension. The recipient must answer all the questions that the officer asks him or her.

High level of inference

When the level of inference is high, the majority of readers will not be able to deduce the meaning of the sentence by drawing on their store of personal knowledge. Specialized knowledge will generally be required to understand this type of message:

*A number of cities have decided to ban **idling** within their limits.*

What is "idling"? If the readers do not know, they may arrive at different interpretations. The message will not make any sense.

To reduce the level of inference, the technical term should be avoided or defined:

A number of cities have decided that, within their limits, citizens may no longer leave engines running when their vehicles are stationary.

or

A number of cities have decided to ban idling within their limits, which means that citizens may no longer leave engines running when their vehicles are stationary.

Always keep in mind that the level of inference in your texts will vary according to your target audience: a level of inference that is considered to be low by specialized readers may be considered to be high by uninitiated readers. As a writer, you need to ensure that the level of inference is not an obstacle to understanding your texts. You can achieve this by being concrete and explicit. ■



Mots de tête

Frédérin Leroux fils

Volume 5/2 • Juin/June 2008

Un mot qui sème la division

La démocratie occupe l'État législateur par son gouvernement divisé et diviseur (Charles Maurras).

Il est assez étonnant qu'aucun dictionnaire, aussi bien de faux amis ou d'anglicismes que de québécismes, ne condamne ou ne relève l'emploi que nous faisons de « divisif », depuis quand même assez longtemps. Il faut aller sur le site de Radio-Canada, ou de l'Office québécois de la langue française, pour apprendre qu'il s'agit d'un calque de l'anglais « divisive ». Ce que vous aviez déjà deviné, en voyant que les dictionnaires se contentent à peu près tous d'une explication du genre « qui crée des divisions ».

Outre plusieurs traductions-locutions semblables, René Meertens¹ propose aussi des équivalents comme *conflictuel*, *controversé*, *délicat*, *épineux*. On se demande s'il n'a pas été tenté d'ajouter *sensible*... Quoi qu'il en soit, ces termes n'évoquent pas spontanément l'idée de l'anglais, et fait assez cocasse, aucun dictionnaire n'a cru bon de les traduire par « divisive ». (Une omission n'est pas un jugement sans appel, bien sûr.)

Pour sa part Luc Labelle² propose une traduction que je n'ai pas vue ailleurs, « qui crée des clivages ». Et deux équivalents plutôt rares, « fractionniste » et « fractionnel ». Ce dernier a beau être

rare, on le trouve dans la Banque de terminologie du gouvernement canadien (TERMIUM®), dont la fiche date de 1993. Et coïncidence intéressante, la même année, le *Larousse bilingue* traduisait « fractionnel » par « divisive »; et à peu près à la même époque, le *Robert-Collins* en fera autant. C'est aussi ce que propose la Banque de dépannage linguistique de l'OQLF pour éviter « divisif ». Quant à Guy Bertrand de Radio-Canada, dans son « Français au micro », il ajoute « fractionniste ». Voilà autant de traductions intéressantes à ajouter à votre panoplie. (L'OQLF propose également *explosif*, qui me paraît entrer dans la même catégorie que *conflictuel* et compagnie.)

Nous employons « divisif » depuis au moins quarante ans. André Laurendeau³ le note dans son *Journal*, en date du 31 mars 1965, en prenant soin de le guillemeter : « Mais la langue n'est-elle pas, de soi, "divisive" ? » C'était à l'époque de l'enquête de la Commission sur le bilinguisme et le biculturalisme, et on peut présumer que Laurendeau a dû souvent entendre « divisive » dans la bouche des témoins qui défilent devant la Commission, la langue étant, peut-être encore plus que la culture, une question particulièrement diviseuse. Après la culture et la langue, voilà que le multiculturalisme sème à son tour la division : « ce qu'il y a de généreux et d'ouvert dans la politique canadienne du multiculturalisme est vite enveloppé et subjugué par ce qui s'y trouve d'illusoire et de divisif⁴ ». Autre exemple guillemeté, où les vues « divisives » de l'un peuvent servir les visées des autres : « Et même si les séparatistes espèrent que les vues "divisives" de

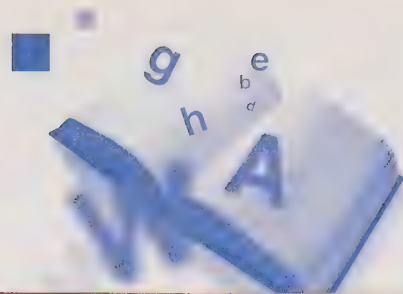
M. Manning⁵... »

On le voit, la politique est un terrain fertile pour l'emploi de ce terme. Et a fortiori le débat public : « le débat est devenu plus divisif » (Michel Venne, *Le Devoir*, 9.9.98); « savoir à quel point le débat est divisif » (Michel David, *Le Devoir*, 6.2.03). Et après le débat, vient naturellement le vote : « embarrasser le gouvernement en provoquant un vote divisif des libéraux sur la question » (Chantal Hébert, *Le Devoir*, 30.8.04). Autre sujet diviseur, l'enseignement de l'histoire : « les versions subséquentes des programmes d'histoire nationale sont devenues beaucoup moins axées sur les aspects conflictuels* et divisifs » (Jean-François Cardin, *Le Devoir*, 29.4.06). Et pour faire bonne mesure, je termine avec un exemple très récent, et que la journaliste sent encore le besoin de guillemeter, quarante ans après Laurendeau : « ce parti propose les deux démarches les plus "divisives" et les plus explosives qui soient » (Lysiane Gagnon, *La Presse*, 29.3.07). Signe que le terme n'est pas encore entré dans l'usage. Le bon, en tout cas.

Si vous n'avez pas sauté la phrase de Maurras en exergue, et que vous avez lu les deux derniers paragraphes attentivement, vous devez commencer à vous demander comment il se fait qu'aucun dictionnaire n'ait encore pensé à traduire « divisive » par « diviseur »? Avant de tenter de répondre à cette question, jetons un rapide coup d'œil sur l'emploi, chez nous et en France, de ce mot négligé et méconnu.

Chez nous, c'est encore Laurendeau qui ouvre le bal : « Question irritante et diviseuse » (*Le Devoir*, 30.8.52). Ainsi,

* Il est intéressant de noter l'emploi de cet équivalent de « divisive » et d'un autre, « explosif », deux lignes plus bas.



Laurendeau aurait employé « diviseur » treize ans avant que le ver anglais ne s'introduise dans la pomme de discorde de la Commission... Je n'ai pas beaucoup d'exemples, mais assez pour montrer que nous n'employons pas exclusivement « divisif » : « il ne peut y avoir de pire moment pour relancer un débat aussi divisif » (Pierre O'Neill, *Le Devoir*, 1.3.96); « les mouvements de femmes, qu'il juge bourgeois et diviseurs du mouvement » (Suzanne Giguère, *Le Devoir*, 4.4.04); « on est peu enclin à faire une campagne sur l'Afghanistan, un sujet hautement divisif » (Vincent Marissal, *La Presse*, 7.2.08).

Les Français l'emploient depuis pas mal plus longtemps que nous. La phrase de Maurras, que vous venez de relire et qui m'est fournie par le *Grand Larousse de la langue française*, est tirée d'un essai de 1910. À défaut de fréquence, le mot peut au moins se targuer d'une certaine ancienneté. Mon second exemple date d'un quart de siècle plus tard : « Les idées des partis, les idées diviseuses ont, en République, des agents passionnés... » C'est le *Grand Robert* qui le donne, tiré d'un autre ouvrage de Maurras, *Mes idées politiques*, paru en 1937.

Depuis Maurras, on ne peut pas dire que les Français se soient bousculés au portillon pour l'employer, mais on le rencontre. Dans un *Que sais-je?* sur le vocabulaire politique⁶, où l'auteur s'en tient au substantif : « candidat qui, prenant des voix au candidat officiel, risque de faire chuter celui-ci ». De fait, plusieurs dictionnaires réservent ce terme aux personnes : « personne qui

est une source de désunion » (GDEL, PLI). Le *Petit Robert* l'applique également à une chose, mais toujours comme substantif : « personne, force qui sème la division, la désunion ». On peut présumer que c'est un oubli, car d'autres indiquent qu'il s'emploie adjectivement : le *GLLF* et le *Grand Robert*, comme on vient de le voir, ainsi que le *Dictionnaire de l'Académie*, qui parle d'emploi en apposition : « jouer un rôle diviseur ».

Trois derniers exemples de cet emploi comme adjectif : « À l'heure du sans-frontiérisme, l'État juif et l'identité juive apparaissent comme les très inquiétants vestiges du racisme diviseur » (Alain Finkielkraut, *Le Monde*, 11.11.07). Dans une traduction de l'espagnol, deux emplois semblables : « encore loin de s'être affranchi de son anarchie et de son tribalisme diviseurs »; « l'esprit raciste, radicalement diviseur et provocateur du professeur Huntington⁷ ».

Ce n'est pas l'abondance, me direz-vous, mais c'est peut-être assez pour amener les lexicographes à se poser à leur tour la question que je posais tout à l'heure : pourquoi n'a-t-on pas encore songé à traduire « divisif » par « diviseur »? Les définitions sont à tout prendre identiques : « divisif » – « tending or serving to divide, disunite » (*Gage Canadian Dictionary*), et « diviseur » – « qui provoque des divisions, des dissensions » (*Académie*). On dirait que l'un a copié l'autre...

Même sur Internet, on peine à trouver des exemples. Pour éliminer ceux des domaines techniques, notamment des mathématiques, j'ai interrogé à partir de couples, comme débat diviseur, idée

diviseuse, thème diviseur, etc. Résultat, une petite centaine d'occurrences. Alors qu'avec « divisif », elles sont incomparablement plus nombreuses.

Si les défenseurs de la langue, les pourchasseurs d'anglicismes surtout, ne veulent pas que « divisif » s'installe chez nous à demeure, ils auraient intérêt à user de leur pouvoir de persuasion auprès de leurs amis qui ont leurs entrées dans les maisons de dictionnaires, les bilingues entre autres. S'ils ont réussi à faire entrer « se peindre dans le coin » dans le dernier *Harrap's*, ils ne devraient pas avoir trop de mal à faire accepter le tandem « diviseur/divisif ».

D'ailleurs, soit dit entre nous et votre conscience, entre « fractionnel » et « diviseur », votre cœur balance-t-il vraiment? Pas le mien. ■

NOTES

- 1 Meertens, *Guide anglais français de la traduction*, Chiron, 2002.
- 2 Labelle, *Les mots pour le traduire*, 3^e éd., 2007.
- 3 Laurendeau, *Journal tenu pendant la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme*, VLB-Septentrion, 1990, p. 319.
- 4 Claude Corbeau, *Lettre fraternelle, raisonnée et urgente à mes concitoyens immigrants*, Lanctôt, Montréal, 1996, p. 102.
- 5 *Le Devoir*, 7.6.97. Passage du journal *The Gazette* cité par Gilles Lesage et sans doute traduit par lui.
- 6 Jean-Marie Denquin, *Vocabulaire politique*, P.U.F., coll. « Que sais-je? », 1997, p. 64.
- 7 Carlos Fuentes, *Contre Bush*, Gallimard, 2004, p. 84. Traduit par Svetlana Doubin.



Wordsleuth

Katherine Barber ■

Volume 5/2 • Juin/June 2008

Ptoing the Line for a Small Phoe

Here's a challenge for you: How many ways can the syllable that sounds like "SEE" be spelled in English? Can you think of an example word to illustrate each of those spellings? Keep thinking! All will be revealed at the end of this article.

Because English speakers have been such enthusiastic borrowers from other languages throughout our history, our spelling is notoriously non-phonetic. It causes grief to both native speakers and second-language learners. But its sheer quirkiness has contributed to what we can only call a "language as parlour game" phenomenon: English speakers love to test their linguistic mettle (or is that *metal*, or *meddle*, or *medal*?) in games like spelling bees, and our many homophones make the language a fertile source for punsters.

(How are you doing on those "SEE" spellings? Are you up to 10 yet? There are more!)

For the last year, my fellow lexicographers and I have been working on a new dictionary that focuses on the words that are hard to spell in English. There is an honourable tradition of such "hard words" dictionaries in English; indeed, the first dictionaries were this kind, but they have fallen out of favour somewhat, replaced by the all-inclusive dictionaries. However, the dramatic rise in the popularity of spelling bees has led (not *lead*) us to think that the time is ripe again for such a book, and thus Oxford's

Canadian Spelling Bee Dictionary was born (not *borne*). It may surprise you to know that, even taking out the easy-to-spell words from the big *Canadian Oxford Dictionary*, we are still left with over 36,000 problem words.

So, for the last several months, we have thought about little else than spelling and pronunciation, and we have come to a radical conclusion. English is a wacky language. Lunatic, even. Consider how many ways we can write the sound "TOE." In a sensible language, it would be written "to." But no, not for us. The digraph "to" is pronounced "TOE" in some words, but when *to* is a word unto itself, it is pronounced "TOO," not of course to be confused with *two* or *too*. Dear me, I am feeling faint.

pto	ptomaine
tau	taupe
teau	plateau
teaux	Saulteaux
tho	Thomism
tō	potato
toa	toad
toe	toe
toh	butoh
tot	Pitot
tow	tow
tto	ditto

(12 spellings)

"Twelve spellings," you think, "But that's ridiculous!" (By the way, how are those "SEE" spellings coming along? There are more than twelve!)

Okay, then. Or should I say, "Oqué?" Because for the sound in *okay* we have:

ca	caber
cai	caiman

cay	decay
cca	occasion
cei	ceilidh
cha	chaos
k	KO
ka	kaolin
kay	okay
ke	kea
kei	keiretsu
key	Keynesian
kka	Akkadian
qa	qadi
qué	appliqué
que	quesadilla
quet	bouquet

(17 spellings)

Seventeen?!!! Surely there (not *their* or *they're*) can't be more for "SEE"!

Think again!

And while you're mulling on that, let's talk about homophones some more. Our new dictionary lists all possible homophones of the words that are included. So our old confusable friends *affect/effect*, *desert/dessert*, and *principal/principle* are there. These are problems for all English speakers. But because our dictionaries are Canadian, we reflect Canadian pronunciation, and what are homophones for us are not necessarily homophones in other varieties of English. For instance, *khat* (an Arabian shrub whose leaves are chewed as a stimulant), *cot* and *caught* are all pronounced the same in Canadian English but differently in Southern Standard British English (where, what's more, *caught* is a homophone of *court*, and *khat* is a homophone of *cart*). A particularly interesting phenomenon occurs when a vowel precedes the letter *r*. For most Canadians the words *harry* and *hairy* are

perfect homophones. Dictionaries from other countries would fail to warn you about this. It's not just the vowels that are a problem, though. In North American English we tend to pronounce the letter *t* between two vowels or before a syllabic *l* as "d"; hence it is possible to confuse *tutor* and *Tudor* or *hurtle* and *hurdle*. On looking at our almost 1,800 homophone warnings, you might think, "Well, really, who would ever confuse *tootsie* and *Tutsi*?" But bear in mind that in a spelling bee, contestants are given the word orally out of context, so when they hear the sound "TOOT see" (there, I've just given you two spellings of SEE!), they have no way of knowing what is meant. There are many more homophones than you probably suspect.

To keep you entertained while you're still working on your "SEE" list, here are some other syllables in English with wildly variant spellings:

The choux is on the other foot:

choux	choux paste
sciu	prosciutto
shoe	shoe
shoo	shoo
shu	Shuswap
su	sensual
tu	punctual
xu	sexual

(8 spellings)

Jai thee to a nunnery:

ha'i	Baha'i
hai	Haida
hay	Haydnesque
hei	heinie
heigh	height
hi	hi
hie	hie
high	high
hy	hyacinth
jai	jai alai

(10 spellings, 11 if we also count
chai in l'chaim)

Heaving a sci:

ci	cite
cy	cyan
psi	psi
psy	psych
sai	saiga
say	sayonara
sci	sciatic
scy	scythe
si	site
sig	sign
sigh	sigh
ssai	assai
ssi	Messiah
sy	prophecy
xi	xi

(15 spellings)

For a small phoe:

fae	faeces
fe	febrile

fea	feat
fee	fee
fee	coffee
ffe	caffeine
ffi	graffiti
ffy	taffy
fi	fiasco
fie	fief
fil	fls
fil	fille de joie
fit	confit
fj	fjord
foe	foetus
fy	salsify
ghie	toughie
ghy	roughy
phae	nymphae
phe	phenol
phoe	biographee
phi	morphine
phoe	phoebe
phy	philosophy

(a whopping 24 spellings)

But "SEE" trumps them all. This is your last chance. Exhausted all the possibilities you can think of? See page 22 for the surprising answer.

I can only conclude that all of us who have to write English, especially those of us who make our livings in the language industries, deserve a meddle, dammit, I mean medal for putting up with this chaos.

Continued on page 22

◀ Suite de la page 8

En effet, nous avons constaté un intérêt manifeste de leur part pour s'inscrire au *Répertoire* – pour « être du nombre ». Qui plus est, ne pouvant résister à l'idée de se joindre à ce regroupement professionnel, et voulant en tirer, eux aussi, tous les bénéfices, certains de nos confrères à l'étranger n'ont pas hésité à fournir une adresse... au Canada! Le *Répertoire* devra-t-il tôt ou tard inclure les terminologues de tous les coins du monde?

Le *Répertoire des terminologues au Canada*, un dossier riche en informations porteuses, à suivre de près! ■

◀ Continued from page 8

Terminologists in Europe have shown a strong interest in registering with the Directory and being part of the group. In fact, some of our overseas colleagues have been so eager to join this professional group and obtain its benefits that they have provided addresses in Canada! Perhaps the Directory will eventually have to include terminologists from all over the world.

The *Directory of Terminologists in Canada* is a rich source of useful information and is worth keeping an eye on. ■



Quelques remarques sur la concordance des temps

Jacques Desrosiers

Volume 5/2 • Juin/June 2008

Q. J'aimerais savoir si les tournures suivantes sont acceptables :

1) « L'appelant a déclaré qu'il **est** invalide » (au lieu de « qu'il **était** invalide »)

2) « L'appelant a exigé qu'un médecin **soit** présent » (au lieu de « qu'un médecin **fût** présent »)

Dans le deuxième cas, je constate que l'imparfait du subjonctif n'est pas usité dans les textes de l'administration fédérale, et je constate aussi que, dans un tel cas, le présent du subjonctif est d'usage dans la conversation courante.

R. Le cas de l'indicatif (premier exemple) est assez simple. Le rôle de l'indicatif en français est de situer une action dans le temps. Comme la phrase est au passé et que les deux actions décrites sont simultanées, on met en principe le verbe de la subordonnée à l'imparfait.

Mais cette concordance n'est pas mécanique. Si le contexte permet de comprendre que le requérant souffre d'une invalidité permanente, le rédacteur a le choix entre le présent et l'imparfait. Si, en revanche, il est important pour une raison ou une autre de souligner que l'invalidité est terminée, alors l'imparfait est obligatoire, sinon on s'exposerait à un contresens.

Le choix, quand il est possible, dépend du point de vue adopté par le locuteur : on met le verbe de la subordonnée au présent ou à l'imparfait, selon qu'on se place du point de vue de la personne qui parle ou de celui de la personne dont on parle. L'auteur de la phrase a donc toute latitude pour choisir entre les deux points de vue, principe clairement énoncé dans le *Grand Larousse de la langue française* :

« Aucune loi n'interdit en principe à celui qui parle ou qui écrit de maintenir son propre présent pour point de référence, ou d'y revenir quand il lui plaît. »

Premier point à retenir : la concordance des temps n'est pas un mécanisme rigide. Grevisse insistait déjà là-dessus dans le *Bon usage* en 1975 :

« Il faut se garder d'appliquer sans discernement des règles mécaniques qui indiqueraient une correspondance toujours obligatoire entre le temps de la principale et celui de la subordonnée¹. »

Ainsi les « règles » ne doivent pas empêcher le rédacteur ou le traducteur d'utiliser son jugement. Les grammairiens aiment citer la boutade du linguiste Ferdinand Brunot :

« Le chapitre de la concordance des temps se résume en une ligne : il n'y en a pas². »

Plus importante encore est la phrase précédant celle-là :

« Ce n'est pas le temps principal qui amène le temps de la subordonnée, c'est le sens. »

C'est ce qu'on a vu plus haut, et c'est le deuxième point à retenir : les règles obéissent au sens. Voilà d'ailleurs pourquoi il y a tant d'« infractions » à la concordance, telles ces subordonnées qui ont la valeur d'une maxime intemporelle (*Il avait compris que la nécessité est mère de l'invention*). Grevisse notait même que la simultanéité marquée par l'imparfait dans une phrase comme : *Il m'a dit que vous étiez une personne honnête*, était un simple « accommodement », puisque le fait exprimé par la subordonnée est encore vrai au moment où parle le locuteur. *Étes* serait acceptable.

La marge de manoeuvre de celui qui écrit est donc appréciable. Et qu'on n'aille pas se réclamer des classiques ! Les plus grands auteurs se sont permis des libertés remarquables, comme La Fontaine :

« Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours, Jeannot Lapin retourne aux souterrains séjours. »

Il n'est pas nécessaire d'être aussi audacieux, mais mieux vaut garder la langue vivante que de s'encorseter dans des règles inutilement contraignantes.

Le subjonctif donne lieu à des désaccords plus sérieux. En principe, on devrait raisonner comme avec l'indicatif : si les actions d'une principale au passé et de la subordonnée sont simultanées, on devrait employer l'imparfait.

Or chacun sait que l'imparfait du subjonctif (comme le plus-que-parfait) est tombé en désuétude. Les raisons sont connues : terminaisons archicompliquées, formes qui semblent sorties tout droit d'une langue préhistorique, consonances bizarres – bref, tout pour couper son inspiration au rédacteur et sa concentration au lecteur. Les *écrivisses* ou *arrivassiez* sont si cocasses qu'ils constituent des fautes de style dans presque tous les contextes, sauf peut-être les spectacles d'humour. Alphonse Allais leur avait organisé un enterrement de première classe dans sa célèbre *Complainte amoureuse* il y a plus d'un siècle :

« Ah! Fallait-il que je vous visse,
Fallait-il que vous me plussiez,
Qu'ingénument je vous le disse
Qu'avec orgueil vous vous tussiez³... »

Aujourd'hui, l'usage écrit n'a gardé que quelques formes faciles, dont toutes celles des verbes *être* et *avoir*, comme on le voit encore dans la presse, ainsi récemment dans le *Monde* (18-3-2008) :

« Bien qu'elles **fussent** sans précédent, les déclarations sans ambiguïté de George W. Bush il y a moins d'une semaine pour faire remonter le billet vert sont déjà oubliées. »

La plupart des journalistes auraient toutefois opté pour le passé : *Bien qu'elles aient été sans précédent*. Dans les autres cas, l'imparfait n'est usuel qu'à la 3^e personne du singulier. Et encore là, il n'est pas fréquent. Rares sont ceux qui auraient écrit *se plaçant* dans :

« Il ne fallut pas plus de trois ans pour que Staline **se place** lui-même au centre de l'iconostase politique⁴. »

La presse fait la même chose :

« La France avait résisté aux demandes insistantes adressées par les États-Unis à leurs alliés pour qu'ils **acceptent** de partager les risques. »
Le Monde, 26-10-2007

On n'a donc pas à s'étonner que la langue administrative écrive sans hésiter :

Le ministère avait interdit que les fonctionnaires **divulguent** ces renseignements.

Dès le XIX^e siècle, Alexandre Dumas fils, cité par Grevisse (1980), écrivait : *Il était temps que vous arriviez*. Et Musset : *Que voulais-tu que je lui dise ?* (et non *disse*). Marcel Proust avait ignoré la règle traditionnelle à plusieurs endroits dans la première édition de *Du côté de chez Swann* parue en 1913, par exemple :

« ...j'allais [...] dire qu'on **apporte** les sirops »
« ... avant que j'**entre** souhaiter le bonjour à ma tante, on me faisait attendre... »
« ...je sortis à pas de loup de la chambre sans qu'elle ni personne **ait** jamais appris ce que j'avais entendu. »

La deuxième édition, de 1919, la dernière à paraître du vivant de Proust, avait « corrigé » par *apportât*, *entrassent* et *eût*, qu'on lit aujourd'hui dans toutes les éditions⁵. Que ces modifications aient été introduites par Proust lui-même ou à son insu, il reste que son premier réflexe avait été d'ignorer plus d'une fois la règle.

Même l'orthodoxissime Maurice Druon lâche du lest à l'occasion :

« Le pape Paul VI devait [...] me donner la marque publique qu'il ne désapprouvait pas mes propos, si véhéments **aient-ils été**⁶. »
(au lieu de *eussent-ils été*)

Quelques écrivains restent attachés à l'imparfait, telle Amélie Nothomb, dans un roman paru en 2004 :

« On me l'avait assez refusé pour que j'en **connusse** la valeur⁷. »

Mais elle aussi laisse parfois le naturel revenir, parce qu'elle écrit dans un roman paru en 2007, *Ni d'Ève ni d'Adam* :

« Intérieurement, j'implorai Rinci de passer à table afin que sa présence **dissipe** cette gêne⁸. »

Souvent c'est l'oreille qui décide, bien que divers facteurs entrent en ligne de compte. Prenons ce passage tiré d'un récent roman de Jacques Godbout :

« C'est pour qu'il **saisisse** la profonde influence qu'il avait sur moi que je m'étais permis de lui soumettre de petits textes. Ce second envoi m'avait valu une invitation à déjeuner, il souhaitait que nous **prenions** l'apéritif dans son jardin⁹. »

L'usage ne tolérerait pas *prissions*. Mais pourquoi pas *saisît*, semblable à *saisit* et *saisi* ? Mis à part le souci de cohérence, si le mot, qui n'a d'étrange que l'accent circonflexe, étonnerait le lecteur, c'est que l'oreille y entendrait un passé simple, alors qu'elle veut ici *entendre* un subjonctif.

Le noeud du problème réside dans l'idée même de confier au subjonctif le respect des temps. On l'a vu, c'est à l'indicatif que revient cette responsabilité. Il faut bien distinguer la nature des deux modes. Dans le jargon des grammairiens, l'indicatif décrit le monde **actualisé**, envisagé dans sa réalité ; tandis qu'avec le subjonctif l'action n'est pas entièrement actualisée, elle est **virtuelle**. Exemple : la phrase *Je savais que Patrick venait* porte sur la venue de Patrick. Par contraste, la phrase :

J'étais étonné que Patrick vienne

ne nie pas ce fait, mais le décrit comme appartenant en quelque sorte au monde du locuteur, elle fait passer l'étonnement du locuteur avant. L'indicatif de la principale se charge de situer l'action dans le temps.

Le rôle du subjonctif n'est donc pas de donner des repères temporels. Et il n'est d'ailleurs pas équipé pour le faire : il compte peu de temps par rapport à l'indicatif et n'a même pas de futur.

Quant à la division des tâches entre ses temps présent et passé, elle sert à indiquer la manière dont l'action est réalisée, son aspect accompli ou non. Si le locuteur veut marquer l'aspect accompli de l'action, le subjonctif passé lui suffira :

J'étais étonné que Patrick soit venu.

L'imparfait, qui n'apporterait rien de plus, devient inutile. On voit que l'évolution de la langue, de ce point de vue, n'est pas complètement anarchique.

Notons en passant que le français contemporain a aussi une prédilection pour l'infinitif. On dit aujourd'hui : *Elle leur apporta de l'eau pour qu'ils se lavent*, mais aussi souvent : *Elle leur apporta de l'eau pour se laver*. Et on écrira volontiers : *Le ministère avait interdit aux fonctionnaires de divulguer ces renseignements*. La beauté de l'infinitif réside justement dans le fait qu'il libère de toute contrainte temporelle.

Il est possible que la prépondérance du passé composé dans le français contemporain ait contribué au déclin du subjonctif imparfait. Car le passé composé décrit une action qui est encore en contact avec le présent. C'est pourquoi dans de tels cas le présent est venu naturellement même aux grands dramaturges du XVII^e siècle. Les ouvrages citent Corneille, Racine, Molière, par exemple :

« ...j'allais vous informer / D'un ordre ... / Dont César
a voulu que vous **soyez** instruite. »
(et non *que vous fussiez*)
Racine dans *Britannicus*

Avec de tels répondants, il semble bien que la balance penche en faveur de « soit » dans notre deuxième exemple du début. « Fût » n'est pas incorrect, l'usage employant encore le verbe *être* à toutes les formes du subjonctif ; mais « soit » est plus courant et plus juste. Peut-être pourrait-on réclamer l'imparfait au nom de certaines conventions de la langue juridique, mais sûrement pas au nom de la langue française.

Reste à savoir si de telles conventions existent. Même dans le domaine juridique on lit couramment aujourd'hui, par exemple dans les jugements de la Cour suprême du Canada, des phrases comme :

« ... en l'espèce il appartenait aux policiers de différer l'interrogatoire jusqu'à ce que l'appelant **soit** pleinement conscient des conséquences de ses déclarations et qu'il **puisse** avoir convenablement recours à l'assistance d'un avocat¹⁰. »

L'imparfait du subjonctif ne disparaîtra pas, surtout les formes qui passent plus ou moins inaperçues. Aux yeux de ceux qui veulent maintenir leurs textes à un niveau de langue recherché, il garde un certain charme. Mais c'est un charme littéraire. Il est abusif d'insérer ces imparfaits à titre décoratif dans des textes qui ne sont pas uniformément écrits dans une langue soutenue. Se rappeler que le rôle premier d'un rédacteur est de communiquer de l'information, et non d'ajouter une épaisseur à des textes qui, pour un grand nombre de lecteurs, sont déjà parfois pratiquement recouverts d'un voile d'illisibilité. ■

NOTES

1. Duculot, 10^e éd., § 1047.
2. Cité entre autres par les Le Bidois, *Syntaxe du français moderne*, A. et J. Picard, 1971, t. II, p. 205.
3. Le fait que bien des sites Internet citent la complainte d'Alais en écrivant erronément : *que je vous le dise*, souligne avec ironie la complexité de ces formes.
4. Vladimir Fédorovski, *Le roman du Kremlin*, « Le livre de Poche », 2004, p. 99.
5. *À la recherche du temps perdu*, éd. Clarac-Ferré, coll. « Pléiade », 1954, t. I, p. 14, 50 et 110, respectivement. Il s'agit de l'ancienne édition de la Pléiade. La version de 1913 est donnée dans les variantes, p. 959 et 960. Le fait est signalé par André Goosse dans *Le bon usage*, 14^e éd., § 898. Les spécialistes sont enclins à penser, sans en être absolument certains, que Proust n'a pas relu de près les épreuves de la deuxième édition. Voir Clarac-Ferré, « Note sur le texte de cette édition », p. xxiii. Voir aussi la section « Références » dans <http://www.mapageweb.umontreal.ca/lafleche/rrr/mpro2.html>.
6. Cité dans *Le bon usage*, 14^e éd., § 898.
7. *Bon usage*, 14^e éd., § 898.
8. Albin Michel, 2007, p. 140.
9. *La concierge du Panthéon*, Seuil, 2006, p. 49.
10. <http://csc.lexum.umontreal.ca/fr/1994/1994rcs2914/1994rcs2914.html>.

◀ Continued from page 19

From Cey to coe:

There are THIRTY different spellings
of "SEE" in English!

cae	Caesar
ce	cede
cea	cease
cee	Sadducee
cei	receive
cey	Ceylonese
ci	calcium
cie	species

coe	coelom
cy	pharmacy
sce	scene
sci	hyoscine
se	sebum
sea	sea
see	see
sei	seize
sey	curtsey
si	si
sie	siege
sse	Tennessean

ssee	lessee
ssey	odyssey
ssi	lassi
ssie	lassie
ssy	sissy
sy	hypocrisy
xe	tuxedo
xi	taxi
xie	pixie
xy	boxy

(30 spellings) ■

La simplicité volontaire en traduction

Voluntary Simplicity in Translation

Lucie Lapointe

Translation: Ariana Muresan

Enfermés dans notre routine, éperonnés par les normes de production, nous oublions trop souvent que notre traduction a un destinataire. Comme le dit si bien Jean Delisle : « (le) rédacteur de textes pragmatiques (...) adapte plus ou moins ce qu'il a à dire en fonction de la nature du message et de ses destinataires. Le texte pragmatique est didactique. Le traducteur doit donc, lui aussi, se soucier des destinataires¹. »

Au tout début de ma carrière au Bureau de la traduction, un de mes réviseurs m'a fait le commentaire suivant : « ta traduction est bonne, mais on ne met pas ces mots-là dans la bouche de cette personne ». Révisure à mon tour, il m'arrive souvent de constater cette erreur. La même phrase dans une lettre et dans un argumentaire ne se traduit pas de la même manière. À l'époque des premiers ministres Chrétien et Martin (et de Trudeau avant eux), on traduisait souvent pour des demandeurs francophones, ce qui est plus rare aujourd'hui. Il faut donc avoir un autre élément bien présent en tête : l'aisance de la personne dans la langue cible. Rien ne sert de chercher de belles tournures et de beaux grands mots s'ils sonnent faux dans la bouche de la personne qui aura à les prononcer. Pour reprendre une expression à la mode, il faut à l'occasion savoir faire preuve de simplicité volontaire. Il vaut mieux parfois s'en tenir non seulement à des mots simples, mais aussi à des structures simples.

Autre élément important à ne pas oublier : qui a rédigé le texte? Est-ce un rédacteur professionnel (une espèce en voie de disparition) ou un spécialiste du domaine? Comme tout le monde rédige aujourd'hui, on est presque toujours appelé à traduire des textes mal ficelés. Certains textes sont produits par des auteurs qui trouvent difficile de résister, comme certains traducteurs, aux chants des sirènes de la paresse mentale. Et comme Internet leur rend la vie facile, le copier-coller a la cote. Le traducteur doit alors faire l'exercice de synthèse que le rédacteur a escamoté en rétablissant les liens logiques ou encore en éliminant les répétitions inutiles.

Dire qu'à l'université je trouvais prétentieux ce professeur qui nous disait améliorer parfois le texte d'un écrivain célèbre qu'il traduisait. J'ai souvent vu depuis, et vous aussi j'en suis convaincue, des traductions d'une meilleure tenue que les textes de départ!

Caught up in our routines and driven by production standards, we all too often forget that our translation has a target audience. As Jean Delisle puts it so well, "the writer of pragmatic texts ... adapts what he has to say according to the nature of the message and the audience at whom it is aimed. A pragmatic text is didactic. The translator of pragmatic texts must therefore be concerned with his readers."¹

At the very beginning of my career with the Translation Bureau, one of my revisers made the following comment: "Your translation is good, but those words wouldn't come out of that person's mouth." Now that I am a reviser, I often see the same error. The same sentence will be translated differently for a letter than it will for a sales brochure. In the days of Prime Ministers Chrétien and Martin (and Trudeau before them), translations were often produced for Francophone requesters, which is not so much the case today. Nowadays, another factor needs to be kept in mind: the person's level of proficiency in the target language. There is no point in using fancy phrases and big words if they sound fake in the mouth of the person who has to say them. At times, we have to practise voluntary simplicity, as the popular phrase goes. It is sometimes better to stick not only to simple words, but to simple structures.

It is also important to remember who wrote the text. Was it a professional writer (an endangered species) or a subject matter expert? Since everybody is a writer nowadays, we are almost always asked to translate poorly written texts. Some texts are written by authors who, like some translators, find it hard to resist the temptation of intellectual laziness. And since the Internet makes their lives easier, cutting and pasting is very popular. The translator must then go through the process, which the writer did not bother with, of restoring the logical connections or eliminating unnecessary repetition.

To think that in university I once found a professor pretentious for telling us that he would sometimes improve on the text of a famous writer he was translating. Since then, I have often seen translations that were better than many source texts, and I am sure you have too!

Continued on page 25

Suite à la page 25



More Questions from the Inbox

Frances Peck

Volume 5/2 • Juin/June 2008

The questions on grammar, punctuation and usage that ran in the last issue of *Language Update* did not deplete my inbox, not by a long shot. So here is another set of tricky queries for you to read, mull over and learn from.

I share these questions in full sympathy with the askers. We all need to remember that the best writers and editors among us scratch our heads over certain constructions from time to time. In that spirit, this article ends with a question of my own, a plea for help that I sent out to some colleagues on one of those days when I just wasn't sure.

Question

I was wondering if you could help me with a problem involving comma usage. Here's the sentence:

Most recently, laws went into force that require labelling of food and feed containing, consisting of, or produced from biotechnology-derived organisms.

There is some debate among the editors about putting a comma after *from*. Do you know the rule that governs this situation?

—Federal agency editor, Ottawa

Answer

I'm happy to settle the debate and cite a rule. Verdict: there should not be a comma after *from* in your sentence. The rule: do not place a comma after the last item in a series. For the same reason you wouldn't put a comma after *bananas* in this sentence—

Apples, oranges and bananas are nutritious and inexpensive.

—you wouldn't put one after the third verbal phrase, *produced from*, in yours.

In case that isn't enough, placing a comma after *from* violates another comma rule too: do not separate a preposition (*from*) from its object (*organisms*) with a comma.

Question

I'm reading a manuscript that insists on using *looked to be*—“she looked to be about thirty,” “it looked to have been built around the twelfth century,” etc. Where does this *looked to be* come from? *Appeared to be* probably, but the *Oxford Guide to Canadian English Usage* doesn't even like *appeared* in some

cases. A writer friend thinks *looked to be* is British, and it sounds all right to him. Any thoughts?

—Freelance editor, Toronto

Answer

At first glance, *look to be* struck me as idiomatically fine. I've seen and heard the phrase plenty (and have undoubtedly used it myself). To be certain, and to delve into your suggestion that the expression might be British, I paged through *The New Fowler's Modern English Usage*, where lo and behold the construction gets a nod:

A third use of *look* + *to*-infinitive lies within the branch of meaning that the *OED* defines as ‘to have a certain appearance’ . . . It means ‘to seem to the view, to appear, to look as if’. Examples: *A little hat that looked to be made of beaver.* . . . *The Queen looked to be in good health.* . . . This type seems to be gaining ground, esp. in America.

Funny, isn't it? We Canadians point to the Brits; the Brits point to the Americans. No wonder we find usage confusing.

So according to *Fowler's*, the construction is acceptable, but as an editor I wouldn't let it take root in a text. Like *appear to be* and *seem to be*, *look to be* is redundant. All four verbs—*look*, *appear*, *seem* and *be*—are linking verbs, which by definition convey the subject's state or condition. Doubling up on linking verbs, while common in speech, is excessive in writing.

Question (fewer and less #1)

I am brain-dead with this project and can no longer think straight. Here is the sentence:

She moved to Burtonsville, then a sleepy community of less than a thousand inhabitants south of Boise.

I know the *fewer/less* rule. But this morning I can't decide if this wording is right or if it should be “fewer than a thousand inhabitants,” and I can't even articulate why. Help!

—Freelance writer, Vancouver

Answer

It should be *fewer*, not *less*. The rule is pretty much unvarying: *less* with a singular word (less food, less vegetation, less population); *fewer* with a plural word (fewer almonds, fewer weeds, fewer inhabitants).

Fewer than may look strange to you because it's morning (understandable!) or because the following words are a *thousand*, which we tend to treat as a singular amount when quantifying a population. This leads to one possible solution: "... a sleepy community of less than a *thousand* south of Boise." This revision keeps the singular amount and ditches the distracting *inhabitants*. It has the virtue of being less wordy too.

When in doubt . . .

Thanks, Frances. After playing around with this sentence even more, I decided to change it to this:

She moved to Burtonsville, then a small, sleepy community south of Boise . . .

You were right—the whole thing was too wordy anyway.

Question (fewer and less #2)

Today I encountered a usage issue that has me scratching my head. When reporting a percentage, does one say *less than* or *fewer than*? For example, "less than 40% of the subjects reported . . ." or "fewer than 40% of the subjects reported . . .?"

—Editor, social sciences journal, Ottawa

Answer

I have a couple of usage books that say *less* works well for percentages, but they don't give examples like yours in which the percentage is followed by a plural word.

I would use *fewer*, and here's why. All authorities consider "40 percent of the subjects" to be plural because of the phrase "of the subjects." We would write, for instance, "40 percent of the subjects agree" (plural) because the plurality of the word *subjects* overrides the singularity of *percent*. Because the phrase is plural, *fewer* is the correct choice.

However, if the phrase were "40 percent of the population," things would be different. The singular *population* would

make the whole construction singular and make *less than* the winning choice.

Question (from me this time)

Do you think there's anything grammatically wrong with this sentence?

Without his wife, his life became onerous.

The copyediting textbook I teach from, which is so riddled with errors I can no longer look at it objectively, considers *without his wife* to be dangling. I'm not sure I agree. Couldn't that phrase just as correctly modify *his life*, as it does in the above sentence, as it might modify *he* (which is what the answer key suggests to "correct" the problem)? I'm thinking along these lines: "His life with his wife was wonderful; his life without his wife was onerous."

—Canvassing my colleagues in West Coast Editorial Associates

Answers from colleagues

1) I agree with you. I don't think there is anything wrong with the so-called dangler modifying *his life*.

2) I think you're right and that the phrase can modify *his life* (or plain old *life*).

3) The more I think about it, the odder it sounds, though that may just be because of the internal rhyme. I agree with you that *without his wife* could modify *his life*. I think it's okay.

"The more I think about it, the odder it sounds." Here we have the annoying paradox of such questions. To figure out whether a tough sentence is correct, we have to stare at it, ponder it, worry it, stare at it some more—until all too often its shape changes, its meaning diffuses and everything we thought we knew evaporates.

That's when it's great to have e-mail. ■

◀ Suite de la page 23

Petit conseil en terminant : il ne faut pas hésiter à faire subir à nos textes ce que Flaubert appelait « l'épreuve du gueuloir » et à s'imaginer dans la peau du personnage. Si on bute sur un bout de phrase, il est fort probable que la personne qui aura à le prononcer, ou le lecteur qui aura à le lire, butera aussi.

À bon entendeur... ■

NOTE

1 L'analyse du discours comme méthode de traduction, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1984, p. 32.

◀ Continued from page 23

In conclusion, here is a quick tip: Do not hesitate to submit your texts to what Flaubert called *l'épreuve du gueuloir* [saying it out loud], and put yourself in the user's shoes. If *you* get tangled in a sentence, most likely the person who will have to say or read it will too.

A word to the wise . . . ■

NOTE

1 Translation: *An Interpretive Approach*, University of Ottawa Press, 1988, p. 17.



Traduire le monde

André Racicot ■

Volume 5/2 • Juin/June 2008

Grande-Bretagne ou Royaume-Uni?

Être ou ne pas être? Pas si élémentaire que cela, Watson. Car être ressortissant de la Grande-Bretagne ou du Royaume-Uni n'est pas tout à fait la même paire de... manches. L'usage confond souvent les deux termes qui, pourtant, ne sont pas synonymes.

Les plus érudits auront lu *Astérix chez les Bretons*. Le lecteur qui n'aura pas été trop dérouté par la recette de sanglier à la menthe aura sûrement remarqué que la contrée que l'on appelle la Bretagne est finalement ce qui correspond aujourd'hui à la Grande-Bretagne. Dans le livre, on constate que les Bretons sont en fait un peuple celtique, comme les Gaulois. Des cousins, quoi. Situation déroutante pour l'honnête langagier qui risque de s'étouffer avec sa bière tiède. Comment expliquer que la Bretagne... britannique soit devenue la Grande-Bretagne? C'est une longue histoire.

La frontière nord de l'Empire romain correspondait à ce que l'on a appelé le mur d'Hadrien, donc, grosso modo, à la frontière écossaise. Le peuple écossais a connu un relatif isolement qui lui a permis de préserver son identité et d'affirmer ses traditions. Plus au sud, c'était la tempête. Au fil des siècles, des peuples germaniques, qui n'étaient vraiment pas des gentlemen, sont débarqués dans les îles Britanniques, que l'on appelait alors la Bretagne, et en ont bouleversé la composition ethnique. Angles, Jutes, Saxons, Norvégiens, Danois ont joué du gourdin et de l'épée pour fonder divers royaumes

qui, à la longue, sont devenus ce que l'on appelle aujourd'hui l'Angleterre. Quant aux populations celtiques, elles ont été refoulées, à l'ouest, au Pays de Galles et, au sud, en Cornouailles. Beaucoup de Celtes ont fui en France au V^e siècle pour gagner ce qui a justement été baptisé... Bretagne. Région qui, d'ailleurs, a sa propre Cornouaille, mais sans « s ». C'est donc dire que les Bretons britanniques ont migré en emportant le nom de leur pays.

La Bretagne d'Astérix avait vécu. Les îles Britanniques étaient devenues multiethniques avant la lettre. En 1603, Jacques VI d'Écosse monta sur le trône d'Angleterre. C'est ainsi que naît l'union des Anglais, Écossais, Gallois et Cornouaillais. Le nouveau pays reçoit le nom de *Grande-Bretagne*, une référence historique à l'appellation *Bretagne* de l'époque romaine.

Que vient faire le Royaume-Uni dans tout cela? On ne peut parler des îles Britanniques sans penser à l'Irlande. Comme on le sait, les relations entre Irlandais et Britanniques ont été tumultueuses. L'unification de la Grande-Bretagne et de l'Irlande en 1800 donne naissance au Royaume-Uni. En 1922, l'Irlande fait sécession, mais une partie de son territoire, l'Irlande du Nord, reste attachée au Royaume-Uni. Celui-ci prend officiellement le nom de *Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord*.

Comme on le voit, Royaume-Uni et Grande-Bretagne ne sont pas des synonymes. De fait, il n'existe officiellement aucun pays appelé Grande-Bretagne. Si c'était le cas, cela signifierait que l'Irlande du Nord (faussement appelée Ulster) a été rendue à l'Irlande. Or ce n'est pas le cas.

Le terme *Royaume-Uni* est un diminutif de l'appellation officielle précitée. Il est vrai, toutefois, que l'expression *Grande-Bretagne* se voit souvent. Politiquement et géographiquement elle est pourtant inexacte. Mais beaucoup de langagiers hésiteront à la condamner, justement à cause de l'usage, encore une fois. Mais une erreur est une erreur.

Avec *Angleterre* l'erreur est encore pire. Cette chère Albion, si glorieuse fût-elle jadis, n'est rien d'autre qu'une région géographique de la Grande-Bretagne. L'Angleterre n'a aucun statut politique; elle n'a pas de gouvernement autonome, elle n'est pas un pays. L'Angleterre ne peut englober l'Écosse et le Pays de Galles. Confondre ses habitants avec, par exemple, les Écossais, est une grave erreur, particulièrement si vous vous trouvez dans un pub d'Édimbourg!

Il ne saurait par conséquent être question de l'Angleterre en diplomatie. On dira par exemple que le Royaume-Uni est membre permanent du Conseil de sécurité des Nations Unies.

Les habitants du Royaume-Uni sont des Britanniques. C'est bien sûr une appellation générique qui vient du toponyme *Grande-Bretagne*. Il n'existe aucun gentilé propre au Royaume-Uni. Cette situation n'est pas sans rappeler celle des États-Unis, dont les habitants, à l'inverse, se sont emparés du gentilé *Américains*, créant de ce fait une impropriété. Imagine-t-on un seul instant quelle aurait été la réaction si, au début du XIX^e siècle, les Britanniques s'étaient qualifiés d'Européens. Les canons tonneraient encore. *Indeed!* ■

El Rincón Español

Elisa Paoletti

Terminología de drogas. Preguntas y respuestas.

En este número, nos adentramos en el tema de las drogas, asunto que ocupa muchos titulares y es materia de documentos que necesitan traducción. La terminología relativa a las drogas puede aparecer en textos de los campos sanitario, jurídico o sociológico, por nombrar algunos. Y como son varios los casos que pueden prestarse a confusión, intentaremos arrojar un poco de luz sobre ellos en los próximos párrafos, en forma de preguntas y respuestas, con la esperanza de que esta información sirva de referencia a la hora de decidir el término preciso para utilizar en artículos o traducciones.

¿Hay alguna diferencia entre *narcótico*, *estupefaciente* y *droga*?

En aras de la claridad, sí. Para mantener la distinción, deberíamos reservar **narcótico** para las sustancias que tienen un empleo medicinal y que producen sopor y relajación muscular como el cloroformo. **Estupefaciente** hace referencia a las sustancias narcóticas que hacen perder la sensibilidad y producen una sensación de bienestar, como es el caso de la cocaína. **Droga** es un término más amplio que incluye a los estupefacientes, los alucinógenos, los estimulantes y otras sustancias cuyo consumo reiterado puede crear dependencia.

¿Qué es una *sustancia sicotrópica*?

Sustancia sicotrópica es un término de carácter jurídico en virtud del Convenio sobre Sustancias Sicotrópicas de 1971 de las Naciones Unidas. En dicho convenio se la define como "cualquier sustancia, natural o sintética, o cualquier material natural de la Lista I, II, III o IV". Incluye drogas y fármacos sometidos a fiscalización internacional, clasificados según el riesgo que presentan para la salud pública y su utilidad terapéutica.

¿A qué nos referimos con *sustancia psicoactiva*?

Sustancia psicoactiva es un término que abarca varias clases de drogas. La Organización Mundial de la Salud clasifica estas sustancias en depresores (alcohol, sedantes), estimulantes (cocaína, anfetaminas), opioides (morfina, heroína) y alucinógenos (fenciclidina o PCP, dietilamida del ácido lisérgico o LSD).

¿Cuál es la diferencia entre *primera droga* y *droga principal*?

La **primera droga** puede definirse como la droga de inicio: la primera que alguien consumió en su vida. Si una persona comenzó consumiendo alcohol antes de probar la marihuana, se considerará aquel como primera droga. **Droga principal** es la droga que más consume un policonsumidor, aquel que consume dos tipos de droga o más. Por ejemplo, en el caso de una persona que inhala mayormente cocaína pero también fuma en menor medida marihuana, la cocaína es la droga principal.

¿Son sinónimos *dependencia*, *adicción* y *habituación*?

En teoría no lo son aunque a veces se utilicen como tales. **Dependencia** es el término que la Organización Mundial de la Salud recomendó en 1964 para reemplazar los términos **adicción** y **habituación**. En español, sin embargo, **adicción** y **dependencia** coexisten como sinónimos. **Habituación**, por su parte, debería utilizarse si se hace referencia a un fármaco. Es sinónimo de farmacodependencia (Navarro:2000).

¿Qué tipos de *dependencia* existen?

La **dependencia** puede ser **física**, cuando el organismo se acostumbra a recibir con frecuencia una sustancia adictiva, o **psicológica**, cuando se repite el consumo de la sustancia adictiva para revivir los efectos placenteros que provoca.

¿Cuál es la confusión en torno a *uso*, *consumo* y *abuso*, que se utilizan a menudo como sinónimos?

Uso y **consumo** se emplean generalmente cuando se habla de una situación que no implica dependencia. A partir del momento en que el uso de una sustancia se haga excesivo o indebido, estaremos hablando de **abuso**. Cabe aclarar que la distinción se pierde cuando nos referimos a sustancias cuyo consumo ya representa un uso indebido y es por eso común ver uso, consumo y abuso utilizados como sinónimos en el campo de las drogas.

En algunos documentos se lee *usuarios* para hablar de *adictos*. ¿Son sinónimos?

La respuesta dependerá del contexto en que se utilicen. Desde un punto de vista sanitario, el **usuario** es el que consume drogas ocasionalmente y el **adicto** es quien ha creado dependencia. Adicto aquí es sinónimo de drogadicto o toxicómano. Por otra parte, en una situación terapéutica de

tratamiento de la dependencia, algunas entidades utilizan **usuario** para evitar el estigma que pueda tener el término **adicto**.

¿Está bien utilizar *cannabis* y *marihuana* como si fueran sinónimos?

Si queremos ser precisos, no. **Cannabis** es el género de las plantas herbáceas entre las cuales se encuentra el cáñamo, *Cannabis sativa*, que tiene tres subespecies. De las flores y los tallos de la subespecie *Cannabis sativa indica* se obtiene la **marihuana** y de su resina, el hachís.

¿Cómo se dice en español *grow ops*?

La prensa en español los llama **laboratorios de marihuana** o **laboratorios de cultivo de marihuana**. Estos establecimientos, denominados *grow ops* en inglés, son una especie de invernaderos instalados ilegalmente para cultivar marihuana. La mayoría se encuentra en casas particulares para pasar desapercibidos.

¿Son diferentes los *laboratorios de cultivo de marihuana* a los *laboratorios clandestinos*?

Aunque es cierto que los dos tipos de **laboratorio** son secretos debido a su ilegalidad, la denominación de **clandestino** se reserva a los laboratorios que fabrican drogas de diseño como el clorhidrato de metanfetamina (*crystal meth* en inglés). Reciben también un nombre más coloquial: **cócinas**.

¿Es lo mismo decir *droga recreativa* que *droga sintética* o *droga de diseño*?

No. Las **drogas recreativas** son aquellas que se consumen en momentos de ocio; pueden denominarse así la cocaína o el éxtasis. El éxtasis, a su vez, es una **droga sintética** o **de síntesis** porque es una sustancia sin materia orgánica en la que se altera artificialmente su estructura química para intentar reproducir las sensaciones que producen las drogas de origen natural. Una **droga de diseño** o **de laboratorio** es una droga sintética fabricada para que provoque un efecto determinado. Para conseguirlo, se usan clandestinamente precursores químicos combinados de tal forma que producen una sustancia nueva que no está controlada por convenios internacionales y, por lo tanto, puede pasar desapercibida porque todavía no figura como sustancia ilegal.

¿Qué distingue *droga intravenosa* de *droga inyectable*?

La distinción tiene que ver principalmente con una cuestión de uso recomendado por la Organización Panamericana de la Salud. Por **droga intravenosa** se entiende aquella que se inyecta directamente en las venas, pero como es cierto que muchos individuos pueden inyectarse en el músculo por error o en busca de un efecto diferente, se prefiere ahora denominarla **droga inyectable**.

¿Qué tienen en común el *opio*, la *morfina* y la *heroína*?

Las tres sustancias comparten el mismo origen. Proviene de una planta llamada adormidera, *Papaver somniferum*, que no debe confundirse con la amapola, *Papaver rhoeas*. De los frutos de la adormidera se extrae un líquido blanco y pegajoso con el cual se elabora el **opio**. Este, a su vez, contiene alcaloides como la **morfina**, a partir de la cual se obtiene la **heroína**.

¿Cómo se distingue *opioide* de *opiáceo*?

Los **opioides** son sustancias sintéticas que no derivan del opio, pero tienen una acción parecida a los **opiáceos**, que sí se obtienen a partir del opio. Por ejemplo, la metadona es un opioide y la morfina, un opiáceo.

¿La *pasta base de cocaína* y la *base de cocaína* son sinónimos?

No. La **pasta base de cocaína** o **pasta base** es el primer producto en el proceso de elaboración de la cocaína. La **base de cocaína** es el producto intermedio y el clorhidrato de cocaína, que es el que se consume habitualmente, es el último. Sin embargo, los traficantes venden ahora también la pasta base, residuo sumamente tóxico y adictivo, a un precio muy asequible para los sectores más pobres de la sociedad. En Argentina, se la conoce coloquialmente como "paco".

¿Por qué se confunde *solventes* y *pegamentos* con *inhalantes*?

La confusión surge porque algunas personas piensan que son sinónimos cuando, en realidad, los **solventes** y **pegamentos** son tipos de **inhalantes**. Existe una relación jerárquica entre estos términos: inhalante es el término genérico que comprende a los más específicos, solvente y pegamento.

Todos estos casos y muchos otros relativos al campo de las drogas están documentados en las fichas de TERMIUM® con sus equivalentes en inglés y francés. Las explicaciones pertinentes figuran al final del módulo español de cada ficha en forma de observaciones (OBS). Los invitamos a consultarlos. ■

BIBLIOGRAFÍA:

- Diccionario Mosby Pocket de medicina y ciencias de la salud*. Elsevier Science, Madrid, 1998.
- Navarro, Fernando: *Diccionario crítico de dudas inglés-español de medicina*. McGraw-Hill Interamericana, Madrid, 2000.
- Oficina de las Naciones Unidas contra la Droga y el Delito. *Diccionario multilingüe de estupefacientes y sustancias sicotrópicas sometidos a fiscalización internacional*. Naciones Unidas, Nueva York, 2006.
- Organización de las Naciones Unidas. Convenio sobre Sustancias Sicotrópicas de 1971. [http://www.unodc.org/pdf/convention_1971_es.pdf]. (20080226)
- Organización Panamericana de la Salud: Terminología relacionada con el VIH: Actualización 2006 de la OPS. [<http://www.paho.org/English/AD/FCH/AI/HIVLANGUAGE.PDF>] (20080226)



Tendances

Le supplice a assez duré

(LIBÉREZ LES DONNÉES PRISES EN OTAGE!)

Au Canada, il y a sur le marché cinq ou six produits qui nous aident à gérer nos traductions et notre terminologie. Au début, on trouve ça merveilleux, on a le choix des outils. On examine, on se rend aux foires commerciales, et on veut choisir un ou deux de ces outils.

Plus tard, on constate que nos clients ont acheté les mêmes outils. Certains clients exigent qu'on possède le même logiciel que le leur, sinon pas de contrats! Un traducteur ou un terminologue canadien pourrait avoir besoin de trois, quatre ou même cinq outils différents pour traiter avec autant de clients. Dur, dur d'être un langagier.

Ces outils s'ajoutent à la trousse déjà bien garnie dont nous disposons, et nous devons passer de longues heures à les maîtriser, comme nous l'avons fait avec nos ouvrages de référence. D'accord, c'est tolérable et c'est normal.

Par contre, quand on constate que l'on a investi en vain dans un logiciel, on se révolte avec raison, on s'insurge.

Je trouve « absurde » – c'est le mot – le fait d'investir quelques milliers de dollars, des dizaines d'heures, sans augmentation significative de revenus¹, puis de constater que les données stockées à l'aide du logiciel A ne pourront pas être facilement importées dans le logiciel B, et ainsi de suite.

De toute évidence, un format d'échange commun s'impose. Une telle norme d'échange permet de transférer les précieuses données consignées avec amour et patience d'un logiciel à l'autre. Je fournis plus de détails un peu plus loin.

La norme d'échange de mémoires de traduction (TMX) a suscité une certaine adhésion de la part des concepteurs de logiciels, tandis que la norme d'échange de données terminologiques (TBX) se laisse désirer. Pourtant, des représentants des concepteurs de logiciels participent activement aux groupes de travail qui élaborent ces normes.

En fait, la plupart des concepteurs de logiciels veulent bien adhérer aux normes d'échange... à condition que leurs clients et utilisateurs en fassent la demande².

Trends

This Ordeal has Gone on Long Enough

(FREE THE DATA! FREE THE DATA! FREE THE DATA!)

In Canada, there are a handful of products on the market to help us manage our translations and terminology. At first, we thought we were sitting pretty and could pick the tool we wanted to use! We examined them, attended trade shows and wanted to narrow the choice down to one or two of these applications.

We soon came to the realization that these same tools were also being sold to our clients. Some clients required us to have the same software as they did, otherwise they wouldn't do business with us. A Canadian translator or terminologist may need three, four or even five different tools to deal with as many clients. It's certainly not easy being a language pro!

These tools are in addition to the well-stocked toolbox that we already have, and we need to spend long hours to become proficient at them, much as we had to do with our reference works. Ok, so it's the price we have to pay.

However, when we see that the investment we make in a software application is all for naught, we revolt—and rebel—with good reason.

I'm not sure whether there is a more appropriate word than "absurd" to describe having to invest thousands of dollars and dozens of hours in something without seeing a significant increase in revenue,¹ only to find out later that the data stored using software A could not be easily imported into software B, and so on.

Obviously, a common exchange format is required. Such an exchange standard would make it possible to transfer valuable data that was recorded with love and patience from one program to another. I will provide more details below.

The translation memory exchange standard (TMX) has garnered some support from software designers, while the TermBase exchange format (TBX) has seen little in the way of support. However, persons who represent software

Avec TMX 2.0, un fichier TMX permet de reconstituer à l'identique les fichiers qui constituent la mémoire de traduction. Malgré les prétentions des fournisseurs, leurs produits sont parfois loin d'être vraiment conformes à la norme TMX la plus récente.

Vous pouvez aisément vérifier par vous-mêmes :

Apportez aux concepteurs la version en langue de départ (source) et la version en langue d'arrivée (cible) d'un texte contenant des tableaux (préférentiellement un texte Word ou HTML). Demandez-leur de constituer une petite mémoire, puis de reconstituer le texte source et tirez vos propres conclusions. Cela dit, le verre est à moitié plein, pas à moitié vide.

Comme TMX, TBX est une norme de LISA³; elle existe aussi en tant que projet de norme ISO (30042). TBX décrit un format d'échange de données terminologiques très complet et assez complexe. Si tous les concepteurs de logiciels de gestion de terminologie l'adoptaient demain, nos ennuis d'échanges de données seraient pratiquement chose du passé.

Hélas, la plupart des concepteurs de logiciels n'ont pas encore fait le saut, parce que tout le monde hésite à se lancer. L'adoption du projet de norme ISO encouragera les grandes organisations à adopter le format TBX pour l'échange de données. On commence à voir de plus en plus de produits qui donnent des sorties en format TBX.

Quand ces normes seront adoptées par la plupart des concepteurs de suites logicielles d'aide à la traduction, les données et le monde langagier seront plus libres.

- Les développeurs pourront exporter dans ce seul format d'échange au lieu de viser une compatibilité avec le format des leaders du marché.
 - Ils pourront consacrer l'énergie économisée à faire des produits encore plus robustes et de meilleures interfaces.
 - Ils feront la même économie du côté importation de données.
- Nous, langagiers, serons libres de choisir nos outils de travail au lieu de devoir travailler avec ceux que choisissent nos clients.
 - Nous pourrions donc choisir nos outils en fonction de notre perception de la convivialité et de la robustesse des produits.
 - Nous pourrions laisser aux autres les logiciels qui possèdent de plus en plus de fonctions de gestion et de médiocres fonctions de traitement de texte.

designers actively participate in working groups that develop these standards.

In fact, most software designers are more than willing to comply with the exchange standards if there is a demand for them from their clients and users.²

With TMX 2.0, a TMX file can be used to create an exact reproduction of the files that make up the translation memory. Despite vendors' claims, their products are sometimes far from being truly compliant with the most recent TMX standard.

You can easily see for yourself:

Take the source language version and the target language version of a text containing tables (preferably in Word or HTML format). Ask designers to build a small memory, and then ask them to reconstitute the source text. You can draw your own conclusions. That said, the glass is half full, not half empty.

Like TMX, TBX is a LISA³ standard, but it also is a draft ISO standard (30042). TBX is a terminology interchange format that is very comprehensive and quite complex. If all terminology management software designers were to adopt it tomorrow, our data exchange issues would virtually be a thing of the past.

Unfortunately, most software designers have not yet made the transition because everyone is reluctant to do so. The adoption of the draft ISO standard will encourage large organizations to adopt the TBX data exchange format. More and more products with outputs in TBX format are coming to market.

Once the majority of designers of translation software solutions adopt these standards, the data and language world will no longer be held hostage.

- Developers will be able to export to this single exchange format instead of trying to be compatible with the format used by the market leaders.
 - They will be able to focus their energies on making products that are more robust and on improving interfaces.
 - They will reap the same benefits when importing data.
- We language professionals will be free to choose our work tools instead of having to work with those chosen by our clients.
 - We can thus choose our tools based on our perception of product user-friendliness and robustness.
 - We can leave programs equipped with more management features and second-rate word-processing functions to others.

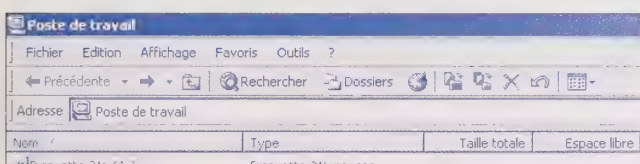
- Les clients seront libres de choisir des langagiers en fonction de leurs compétences plutôt qu'en fonction de leurs outils.
 - Les clients pourront choisir un outil fort en gestion, sans avoir à l'imposer aux langagiers et à s'inquiéter de la compatibilité.
 - Les clients auront accès à un plus grand nombre de professionnels langagiers.
- Les organisations qui veulent échanger des données seront libres de le faire même si elles n'ont pas choisi le même logiciel.

PRATIQUE

Vous n'avez aucune intention d'acheter un logiciel de type FTP, mais aimeriez à l'occasion envoyer des données sur un site FTP. Vous craignez un peu la complexité de la chose?

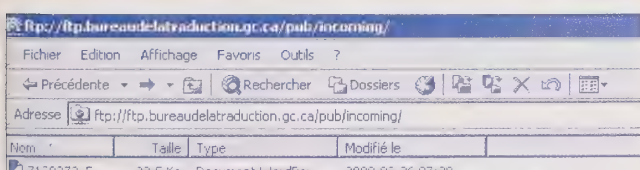
Bonne nouvelle, c'est possible à partir de Windows 2000, XP et des versions suivantes. L'exemple illustré ci-dessous vient de Windows 2000.

Tout d'abord, il faut ouvrir l'Explorateur. Une fois qu'il est ouvert, vous remarquerez qu'il contient une zone blanche qui indique où il pointe.



Peut-être que vous ne le saviez pas, mais il peut pointer vers des adresses Internet, notamment des adresses FTP.

Exemple :



J'ai entré ici l'adresse FTP publique à laquelle les pigistes du Bureau envoient leurs textes (**ftp://ftp.bureaudelatradduction.gc.ca/pub/incoming**).

Il suffit donc de copier un texte à envoyer comme on le ferait pour le copier d'un dossier à un autre, puis de passer à l'adresse FTP voulue et de coller le texte, soit au moyen du raccourci-clavier Ctrl-V, soit au moyen de la commande Coller du menu Édition. Voilà!

Quand le site FTP est protégé, évidemment, vous devez d'abord entrer votre code d'utilisateur et votre mot de passe si vous en avez un.

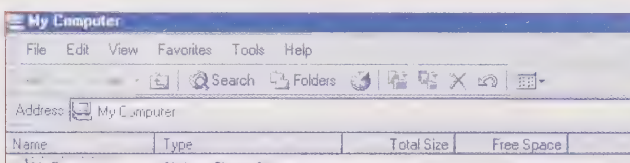
- Clients will be free to choose language professionals based on their abilities rather than their tools.
 - Clients can choose a strong management tool without having to impose it on language professionals and concern themselves with compatibility.
 - Clients will have access to a larger pool of language professionals.
- Organizations that want to exchange data will be free to do so even if they do not have the same software.

PRACTICE

You do not intend to buy an FTP software application, but would like to be able to occasionally send data to an FTP site. A little intimidated about the complexity of such a complex operation?

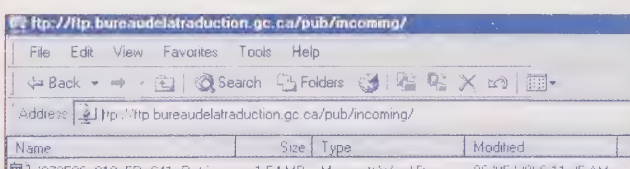
Great news! You can do it with Windows 2000, XP, and more recent versions. The example below uses Windows 2000.

First, open Explorer. Once it's open, you will see a white address field.



You may not be aware of this, but you can enter URLs and FTP addresses in this field.

Example:

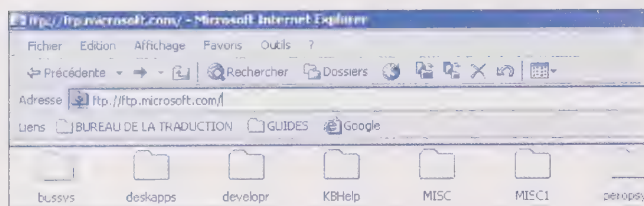


I entered the public FTP address where Bureau freelancers send their texts (**ftp://ftp.translationbureau.gc.ca/pub/incoming**).

Simply copy a document to send in the same way you would if you wanted to copy one folder to another, then go to the desired FTP address and paste the file by using either the Ctrl-V keyboard shortcut or the paste command from the Edit menu. That's it!

If the FTP site is protected, you will need to first enter your user ID and password, if you have one.

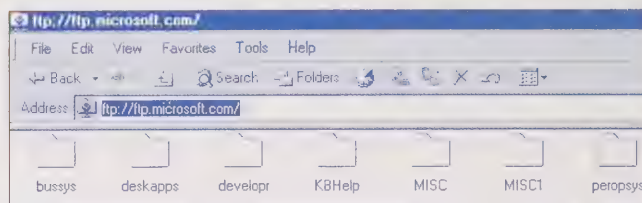
De nombreuses sociétés offrent aussi des téléchargements gratuits, c'est beaucoup plus rapide que de naviguer sur leur site Web. Par exemple, à partir de <ftp://ftp.microsoft.com>, on voit la liste des dossiers permettant de télécharger divers types de fichiers :



NOTES

- 1 Dans un rapport de LISA (Localization Industry Standards Association), c'étaient surtout les clients qui indiquaient avoir réalisé des économies grâce aux mémoires de traduction. Les passages déjà traduits ne sont plus comptabilisés, mais directement récupérés par un gestionnaire de projet.
- 2 Ce que plusieurs développeurs ont clairement exprimé à la conférence « Le monde de la traduction/ Translation World », qui avait lieu récemment à Montréal.
- 3 LISA = Localization Industry Standards Association. Cette association à but non lucratif élabore des normes ouvertes indépendantes et favorise l'interopérabilité des logiciels.

Many companies also offer free downloads, which is much faster than navigating their Web sites. For example, at <ftp://ftp.microsoft.com>, there is a list of folders from which you can download various types of files:



NOTES

- 1 According to a LISA (Localization Industry Standards Association) report, it was primarily clients who indicated that they had saved money by using translation memories. Passages that were already translated were not sent out. Rather, they were recovered directly from the translation memory by a project manager.
- 2 What several designers clearly expressed at the Translation World / Le Monde de la traduction Conference held recently in Montreal.
- 3 LISA = Localization Industry Standards Association. This not-for-profit organization develops open standards and promotes independent interoperability of software.

Over to You . . .

Hi Katherine,

I'm writing with regard to your "Wordsleuth" column in Vol. 5/1 of Language Update.

There is a good reason why the plural of "bus" isn't "bi." The word "bus" is a contraction of omnibus, which is already plural in Latin. However, omnibus is the dative (indirect object) case, not the nominative (subject) case. Omnibus means "for all," which neatly describes mass transit, doesn't it?

By the way, not all Latin nouns ending in -us form their plural in -i. The plural of opus, for instance, is opera. The plural of corpus (in Latin, anyway) is corpora. Both of these irregularly declined nouns are neuter, not masculine.

Your list of Latin derivatives leaves out "gladiolus," which I would certainly be inclined to pluralize as "gladioli."

On a lighter note, I guess you've never heard Wayne and Shuster's old chestnut:

Customer in ancient Roman bar: I'll have a martinus.

Bartender: Don't you mean a martini?

Customer: Hey, if I wanted two, I'd ask for two.

Keep up the good work!

Paul Leroux

Senior Translator (French-English)

CIDA Section

Translation Bureau

À vous la parole

À moi, mon « credo » !

Dans la livraison de septembre 2007 de L'Actualité langagière, j'ai lu avec attention l'article de Luc Labelle intitulé « Sept petites règles pour bien traduire ou mon credo à moi ».

Tout d'abord, je me félicite que l'auteur – qui manifeste une vocation rentrée de maître des écoles – ait pris la précaution de sous-titrer « mon credo à moi », car si j'avais un « credo à moi » en matière de traduction (métier que j'exerce depuis plus de trente-cinq ans dans une organisation internationale), ce ne serait pas forcément le même. En tout état de cause, il faut se méfier des « credos » au pluriel et sans C majuscule : ils dénotent souvent, de la part de leurs tenants respectifs, une certaine raideur pontifiante peu propice à l'autocritique, c'est-à-dire incompatible avec la capacité de se bonifier.

L'auteur nous dit par exemple, dans le louable but de magnifier notre métier :

« Le traducteur sera donc alchimiste, comme Midas il changera en or tout ce qu'il touchera. »

Fort bien, mais on peut être ou se croire alchimiste et se voir pousser un jour des oreilles d'âne... y compris en traduisant. Et puis, qui peut se vanter de n'avoir jamais commis un faux-sens ou un contresens, même minuscule, et quitte à s'en apercevoir bien vite? Qui peut prétendre n'avoir jamais transmuté de l'étain en plomb?

Quant à l'affirmation selon laquelle le français « rayonne à partir de Paris, point barre », sans doute gagnerait-elle à perdre de son caractère péremptoire. J'ai cru comprendre que Luc Labelle est canadien. D'où, peut-être, ce coup de chapeau bien sympathique à la capitale du pays d'où ont été ou se sont exilés ses aïeux. Mais une telle affirmation n'est pas moins gratuite que celle selon laquelle « il n'est bon bec que de Paris », abusivement empruntée à François Villon pour exalter les charmes soi-disant souverains de la « reine du monde ». On est en droit de la mettre en parallèle aussi avec ce que Molière fait dire par dérision au marquis de Mascarille (dans Les Précieuses ridicules) : « Pour moi, je tiens que hors de Paris, il n'y a point de salut pour les honnêtes gens. » Dans sa préface des Fleurs du Mal, Baudelaire prend brutalement le contre-pied de ce parisianisme béat lorsqu'il écrit : « La France traverse une phase de vulgarité. Paris, centre et rayonnement¹ de bêtise universelle. » Or, de nos jours, le français a une façon encore plus bête et plus vulgaire de « rayonner à partir de Paris ». Songeons au massacre que font de lui – en ce pays hypercentralisé – tout ce qui compte dans le monde du journalisme et du chaud-bise, par radio et télévision interposées. Songeons, entre un million d'autres exemples, à cet accent ridicule – né, semble-t-il, dans les sinus blasés du triangle Neuilly-Auteuil-Passy – qui consiste à susurrer d'un air important : « Tu voiheuhh, j'veux dirrheuhh, quelque parrheuhh... » (variante : « Tu voihanhh, j'veux dirrhanhh, quelque parrhanhh... »). Peut-on sérieusement compter sur les bobos parisiens (pléonasme?) pour maintenir, et encore moins pour rétablir la bonne tenue du français?...

Avec le même dédain de la nuance, Luc Labelle assène ensuite : « Il ne faut pas traduire les mots, mais rendre les idées. » Sacha Guitry, apportant d'avance de l'eau à son moulin, a écrit de sa plume acerbe : « Les traductions sont souvent comme les femmes. Quand elles sont belles, elles ne sont pas fidèles, et quand elles sont fidèles, elles ne sont pas belles. » Il est vrai que Guitry était plus connu pour son esprit et son amour des femmes (fortement teinté de misogynie) que pour sa connaissance intime de la traduction... Il va de soi que l'idée prime le mot, mais on ne doit pas perdre de vue pour autant que le mot est avant tout porteur d'idée. Autrement dit, à trop vouloir s'écarter de la lettre pour mieux coller à l'esprit, on court le risque d'errer au point de trahir à la fois l'un et l'autre. Si l'auteur a voulu dire par là que la traduction est un exercice de grand écart parfois impossible (avec la poésie, surtout), qui consiste à rendre l'idée de l'auteur tout en la faisant comprendre au lecteur de manière optimale et dans une langue d'arrivée optimale, j'en conviens avec lui; là est d'ailleurs toute la difficulté, donc tout l'intérêt du métier de traducteur. Mais alors, pourquoi ne l'exprime-t-il pas en ces termes? Pourquoi ce manichéisme artificiel entre l'idée-Empire du Bien et le mot-Empire du Mal?

« Le texte ne doit pas sentir la traduction » : que dire de ce truisme, sinon qu'un professeur n'oserait même pas le proférer devant des étudiants de première année suivant leur tout premier cours de traduction?

« Le traducteur [...] ne doit pas se borner à aligner des mots, à rendre un texte en français. Il doit apporter sa pierre à la défense et à l'illustration de la langue française, à la forteresse que nous construisons ensemble pour sauvegarder notre langue. Oui, c'est une vocation, un sacerdoce... »

La grandiloquence de cette péroraison achève de trahir un manque de modestie et d'humilité assez surprenant de la part d'un traducteur. Une vocation, un sacerdoce, la traduction? Il faudrait voir à redescendre sur terre et à prendre une bonne douche! Certes, ce métier est fondé sur une connaissance sans failles de la langue de départ, et surtout de la langue d'arrivée, de même que sur une solide culture générale. Certes, il exige une élégance d'expression, en plus de la rigueur et de la précision. Mais tout bien considéré, le traducteur n'est jamais plus qu'un artisan du langage, un tourneur, un ajusteur, un façonneur de phrases en état de tension perpétuelle entre le respect dû à l'auteur du texte original, même mal écrit, et celui dû au lecteur du texte traduit. Il ne s'appelle ni Racine, ni Rimbaud, et si – cédant au rêve d'Icare – il se croit capable de s'élever jusqu'au soleil, il retombera bien vite dans son échoppe, avec ses ailes en lambeaux. « L'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête », a écrit Pascal. Pour le paraphraser, je conclurai en disant : le traducteur n'est ni Homère, ni Cadichon, et le malheur veut que s'il cherche à imiter Homère, il devient Midas... sans l'or.

François Thouvenin

¹ C'est moi qui souligne.

Glanures

Avec la collaboration de Jacques Desrosiers et Frédéric Leroux fils

Volume 5/2 • Juin/June 2008

L'Actualité langagière tient cette chronique à l'intention des rédacteurs, traducteurs et autres communicateurs qui n'ont pas le temps de dépouiller régulièrement la presse écrite pour suivre de près l'évolution de la langue. Les glanures font écho aux néologismes de la langue générale, aux constructions enfantées par l'usage moderne, aux tournures et acceptions inusitées, de même qu'aux expressions imagées qui témoignent de la vigueur du français comme langue d'expression des idées.

Une mise en garde, cependant : les glanures livrées dans cette chronique ne s'utilisent pas nécessairement dans tous les genres de textes. L'efficacité de la communication doit toujours primer.

Le Point (avril 2007)

Je suis enfin **raccord** avec moi-même. Les autres photos du livret sont également **raccord**.

Voir (mai 2007)

Ces quatre questions **sont restées dans l'angle mort** du centre-gauche.

Le Figaro (mai 2007)

Spécialistes de l'**étouffe-serviette** quand ils ont des missions de contrôle, ils restent aux ordres quand il s'agit de nommer.

Le **changement de pied** avec la Russie et la Chine évoqué par Nicolas Sarkozy pendant la campagne.

Le Figaro littéraire (mai 2007)

La technologie nous permet de réaliser plus complètement cette **extravasion** du réel dans le virtuel.

C'est la principale qualité de *L'Homme économique*, essai sur les racines du néolibéralisme [Christian Laval] de restituer [cette vision] dans le **temps long** de l'évolution des mentalités.

Entre la tradition libérale et ces « **libé-ristes** » qui font du marché « la loi suprême de la vie sociale... ».

All the Buzz

“**Blamestorming**” and “**boss-spasming**” are among buzzwords about to enter the world of office jargon, according to the recruitment firm Office Angels.

Colleagues debating why a deadline was missed and who was to blame are said to be blamestorming. Boss-spasming, meanwhile, means suddenly looking busy as a manager enters the room.

For more office jargon, see <http://www.reuters.com/article/lifestyleMolt/idUSL2975870920080129>

Note

Note de la rédaction

Pour tout problème d'ordre matériel (retard, changement d'adresse, exemplaire manquant, en trop ou défectueux) :

1. Les employés du Bureau de la traduction sont priés de s'adresser au secrétariat de leur service, qui, au besoin, fera part du problème aux Services documentaires :
Téléphone : 819-997-4730 Télécopieur : 819-997-4633
2. Les autres abonnés sont priés de s'adresser aux :
Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Téléphone : 613-941-5995 Télécopieur : 613-954-5779
1-800-635-7943 1-800-565-7757

Les manuscrits, ainsi que toute correspondance relative à la parution des textes, doivent être adressés à :

Martine Racette
L'Actualité langagière
Normalisation terminologique
Bureau de la traduction
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada
Gatineau (Québec) K1A 0S5
Téléphone : 819-243-1217
Télécopieur : 819-243-1217
Internet : martine.racette@tpsgc.gc.ca

Nous rappelons que cette publication est ouverte à tous. Nous acceptons les articles portant sur la traduction, la terminologie, l'interprétation, la rédaction, les industries de la langue et les difficultés de langue en français, en anglais ou en espagnol, dans la mesure où ces articles sont bien documentés et susceptibles d'intéresser nos lecteurs.

Les articles sont soumis à un comité de lecture. Les manuscrits rejetés ne sont pas retournés aux auteurs.

Les opinions exprimées dans *L'Actualité langagière* n'engagent que leurs auteurs.

© Ministre de Travaux publics et Services gouvernementaux Canada 2008

Editor's note

Queries regarding matters such as delays, address changes, and missing, damaged or extra copies should be directed as indicated below:

1. All Translation Bureau members should refer such matters to their unit clerk, who will, if necessary, contact Documentation Services:
Telephone: 819-997-4730 Fax: 819-997-4633
2. Other subscriber queries should be sent to:
Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Telephone: 613-941-5995 Fax: 613-954-5779
1-800-635-7943 1-800-565-7757

Manuscripts and all correspondence relating to the publication of articles should be addressed to:

Martine Racette
Language Update
Terminology Standardization
Translation Bureau
Public Works and Government Services Canada
Gatineau, Quebec K1A 0S5
Telephone: 819-243-1217
Fax: 819-243-1217
Internet: martine.racette@pwgsc.gc.ca

We would like to remind readers that this publication is open to anyone wishing to contribute. We accept articles relating to translation, terminology, interpretation, writing, the language industries and language problems in English, French or Spanish as long as the articles are well documented and of interest to our readers.

Manuscripts are reviewed by a committee. Rejected manuscripts are not returned to the authors.

The Translation Bureau is not responsible for the opinions expressed in *Language Update*.

© Minister of Public Works and Government Services Canada 2008



L'ACTUALITÉ langagière Language UPDATE

L'ACTUALITÉ LANGAGIÈRE, C'EST

- un périodique trimestriel publié par le Bureau de la traduction du Canada et destiné non seulement aux langagiers, mais aussi à tous ceux qui sont appelés à rédiger à l'occasion
- le complément par excellence des autres outils d'aide à la rédaction offerts par le Bureau de la traduction : TERMIUM®, guides, lexiques et vocabulaires, service de consultation terminologique

VOUS Y TROUVEREZ

- des nouvelles de l'industrie langagière
- des renseignements pratiques sur les nouvelles terminologies dans les sphères d'activité gouvernementale
- des solutions aux problèmes de traduction et de rédaction courants
- des trucs du métier
- des chroniques sur l'évolution de l'usage
- des mini-lexiques sur des sujets d'actualité

ABONNEMENTS

Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

RENSEIGNEMENTS SUR LES PRODUITS ET SERVICES DU BUREAU DE LA TRADUCTION

819-997-3300
Bureaudelatraduction@tpsgc.gc.ca
bureaudelatraduction.gc.ca

LANGUAGE UPDATE IS

- a quarterly periodical published by the Translation Bureau of Canada for language professionals as well as occasional writers
- an excellent source that complements the other Translation Bureau writing tools: TERMIUM®, guides, glossaries and vocabularies, and the terminology reference service

IN IT YOU WILL FIND

- news from the language industry
- practical information on new terms used in government-related fields of activity
- solutions to common translation and usage problems
- tricks of the trade
- articles on changing usage
- miniglossaries in fields of current interest

SUBSCRIPTIONS

Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

INFORMATION ON TRANSLATION BUREAU PRODUCTS AND SERVICES

819-997-3300
TranslationBureau@pwgsc.gc.ca
translationbureau.gc.ca



CA1
SS 215
- A 18

SEPTEMBRE/SEPTEMBER 2008

L'Actualité langagière



Language Update

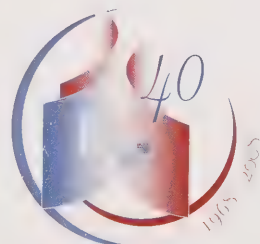
@

6

- ...Et vogue *L'Actualité* / The Good Ship Update
- L'évolution de la méthodologie : un périple dans le temps / Changing Methodologies: A Journey Through Time
- Trente ans après
- English Then and Now
- Quitter dans l'absolu

- Test Your Spelling!
- Turqueries
- Inocuidad de los alimentos
- Quarante ans d'évolution en un clin d'œil
Forty Years of Development in the Blink of an Eye

PARTICIPEZ À NOTRE CONCOURS!
ENTER OUR CONTEST!



Nos collaborateurs Our Contributors

Directeur/Director
Gabriel Huard, trad. a.

Rédactrice en chef/Editor
Martine Racette, trad. a.

**Rédacteur en chef adjoint/
Assistant Editor**
Jacques Desrosiers

**Comité de lecture/
Review Committee**
Denise Cyr

Lynn du Puytison
Shirley Hockin
Normand Lemieux
Frédélin Leroux fils
Bruno Lobrichon
Rafael Solís

**Conception graphique/
Graphic design**
kaboom.ca

L'Actualité langagière est publiée quatre fois l'an par le Bureau de la traduction, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada. www.bureaudelatraduction.gc.ca
Language Update is published four times a year by the Translation Bureau, Public Works and Government Services Canada. www.translationbureau.gc.ca

ISSN 1712-0063

Katherine Barber is editor-in-chief of *The Canadian Oxford Dictionary* and author of *Only in Canada, You Say: A Treasury of Canadian Language*. / **Katherine Barber** est rédactrice en chef du *Canadian Oxford Dictionary* et auteur de *Only in Canada, You Say: A Treasury of Canadian Language*.

Monique Boileau est terminologue à Division scientifique et technique du Bureau de la traduction. Elle gère les domaines de l'aéronautique, de l'astronautique et de la physique au module de terminologie de Montréal. / **Monique Boileau** is a terminologist with the Translation Bureau's Scientific and Technical Division. She manages the fields of aeronautics, astronautics and physics in the Montreal terminology module.

Jean Delisle, trad. a., term. a., diplômé de la Sorbonne Nouvelle (Paris III), a été professeur à l'École de traduction et d'interprétation de l'Université d'Ottawa de 1974 à 2007. Aujourd'hui retraité, il poursuit ses recherches en histoire et en pédagogie de la traduction. Il est membre de l'Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec et membre d'honneur de l'Association canadienne de traductologie. Auteur et coauteur d'une vingtaine d'ouvrages, il a été traduit dans une quinzaine de langues. / **Jean Delisle**, C.Tr., C.Term., a graduate of Sorbonne Nouvelle (Paris III), was a professor in the School of Translation and Interpretation of the University of Ottawa from 1974 to 2007. Now retired, he is carrying on his research on the history and teaching of translation. He is a member of the Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec and an honorary member of the Canadian Association for Translation Studies. He has authored or co-authored some 20 works and has been translated into about 15 languages.

Jacques Desrosiers, évaluateur au Bureau de la traduction, principal coordonnateur de la deuxième édition du *Guide du rédacteur* parue en 1997 et rédacteur en chef adjoint de *L'Actualité langagière*. / **Jacques Desrosiers**, an evaluator with the Translation Bureau, is principal co-ordinator of the second edition of the *Guide du rédacteur*, published in 1997, and assistant editor of *Language Update*.

André Guyon a étudié en traduction et en informatique avant d'arriver au Bureau de la traduction, où il a contribué à titre d'expert-conseil en technologies langagières à la réalisation de logiciels précieux pour le Bureau. / **André Guyon** studied translation and computer science before coming to the Translation Bureau, where he has acted as a language technologies consultant and helped develop valuable software for the Bureau.

Frédélin Leroux fils, collaborateur assidu, est un ancien traducteur de la Direction de la traduction parlementaire et de l'interprétation du Bureau de la traduction; il est aujourd'hui à la retraite. / One of our regular contributors, **Frédélin Leroux fils** is a former translator with the Translation Bureau's Interpretation and Parliamentary Translation Directorate; he is now retired.

Irma Nunan est terminologue à la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction; elle est responsable d'enrichir le contenu espagnol de TERMIUM®. / **Irma Nunan**, a terminologist with the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate, is responsible for updating and enriching the Spanish component of TERMIUM®.

Frances Peck is a Vancouver-based writer and editor. She has taught grammar, writing and editing for over two decades for the University of Ottawa, Douglas College, Simon Fraser University and countless government and private sector organizations. / **Frances Peck**, rédactrice et réviseure, travaille à Vancouver. Elle a enseigné la grammaire, la rédaction et la révision à l'Université d'Ottawa, au Collège Douglas, à l'Université Simon Fraser et dans de nombreux organismes du gouvernement et du secteur privé.

André Racicot, formateur, diplômé en science politique et polyglotte. Il anime la populaire série d'ateliers *Traduire le monde* au Bureau de la traduction. / A trainer and political science graduate who speaks several languages, **André Racicot** gives several workshops in the popular Translation Bureau series *Traduire le monde*.



ABONNEMENT (S52-4/5-3)

1 an (4 numéros et un index annuel) 32,95 \$CAN

Au numéro 9 \$CAN

Règlement : par chèque ou mandat à l'ordre du receveur général du Canada, adressé aux Editions et Services de dépôt, Ottawa (Ontario) K1A 0S5

SUBSCRIPTION RATES (S52-4/5-3)

1 year (4 issues and 1 annual index) CAN\$32.95

Per issue CAN\$9

Payment: by cheque or money order, made to the order of the Receiver General for Canada and addressed to Publishing & Depository Services, Ottawa, Ontario K1A 0S5



Mot de la rédaction A Word from the Editor

Martine Racette ■

Translation: Dennis Maloney

L'Actualité langagière célèbre ses 40 ans, et nous sommes fiers de vous présenter le numéro anniversaire de la revue. Quarante ans, c'est presque un record de longévité pour un périodique comme celui-ci, et pour souligner l'occasion, nous vous proposons de faire un voyage dans le temps, rien de moins! Ainsi, Jean Delisle nous raconte la petite histoire de la revue et Monique Boileau retrace le long chemin parcouru par les terminologues du Bureau de la traduction au fil des ans. Frances Peck et Frédélin Leroux fils, pour leur part, nous font voir comment l'usage a évolué en anglais et en français dans les 40 dernières années : un tour d'horizon que l'on désignerait mieux sous le terme « tour de force »! Et s'il est un domaine où les progrès ont été fulgurants dans les quatre dernières décennies, c'est bien celui de la technologie; André Guyon nous brosse un tableau des outils – on croirait remonter à la préhistoire – qui sont venus faciliter la tâche aux langagiers.

Mais nos chroniqueurs se sont intéressés aussi à des questions bien d'actualité : Jacques Desrosiers traite du verbe *quitter* employé de façon absolue, tandis qu'André Racicot nous explique l'influence de la langue turque sur le français d'aujourd'hui. Irma Nunan, quant à elle, a choisi de nous parler du vocabulaire espagnol de l'innocuité des aliments.

Et puisque l'atmosphère est à la fête, *L'Actualité langagière* vous propose un jeu, soit un quiz signé Katherine Barber qui vous met au défi de trouver la bonne orthographe de 20 mots en anglais canadien, et un concours (voir page 42). Amusez-vous bien!

Félicitations à toute l'équipe et à nos collaborateurs. *L'Actualité langagière* est promise à bien d'autres belles années!

To celebrate the 40th anniversary of *Language Update*, we proudly present our anniversary issue. Forty years is almost a longevity record for such a publication; so we suggest nothing less than a trip back in time to mark the occasion. Jean Delisle provides a short history of the journal, while Monique Boileau gives an account of the steady progress achieved by the Translation Bureau's terminologists over the years. Frances Peck and Frédélin Leroux fils show us how English and French usage has evolved over the past 40 years: they provide a general survey, but perhaps a better term would be *tour de force*! And if there's one field where tremendous progress has been made over the past four decades, it is certainly technology. André Guyon sketches a profile for us of the tools introduced over the years—going as far back as the Stone Age, it seems—to facilitate the work of language professionals.

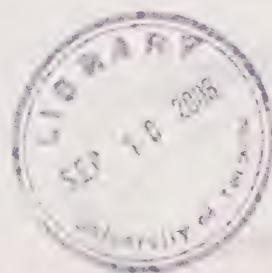
Our contributors are also interested in topical issues. Jacques Desrosiers talks about the use of the verb *quitter* without an object while André Racicot explains the influence of Turkish on contemporary French. In addition, Irma Nunan writes about the vocabulary of food safety in Spanish.

And since we are in a party mood, *Language Update* also includes a quiz devised by Katherine Barber that requires you to identify the correct spelling of 20 words in Canadian English, as well as a contest (see page 42). Have fun!

Congratulations to the whole team and to all our contributors. The future promises many more glorious years ahead for *Language Update*!

Martine Racette

Martine Racette, rédactrice en chef/Editor



Sommaire Summary

Volume 5/3 • Septembre/September 2008

Joyeux anniversaire à L'Actualité langagière ! / Happy Birthday to Language Update!

Francine Kennedy, page 5

Quarante ans après, L'Actualité langagière poursuit fidèlement sa mission, qui est de traiter de problèmes de langue concrets, en suivant toujours de près l'évolution de l'industrie langagière. / Forty years later, *Language Update* continues to faithfully carry out its mission to tackle real-life language-related issues while keeping close tabs on developments in the language industry.

... Et vogue L'Actualité / The Good Ship Update

Jean Delisle, trad. a., term. a. / C. Tr., C. Term., page 10

Le réputé spécialiste nous livre un récit captivant de l'histoire de L'Actualité langagière, dont la longévité remarquable s'explique par le fait qu'elle n'a pas hésité à explorer au fil des ans tous les points de l'horizon langagier. / The renowned specialist has contributed a fascinating article on the history of *Language Update*. His explanation for the magazine's remarkable longevity is that it has never hesitated to explore all areas of the language spectrum over the years.

L'évolution de la méthodologie : un périple dans le temps / Changing Methodologies: A Journey Through Time

Monique Boileau, page 18

Hier encore, les terminologues travaillaient en vase clos et consignaient le fruit de leurs recherches sur des fiches de papier. Aujourd'hui, ils utilisent une panoplie de logiciels, créent des forums d'échange et se servent d'outils d'extraction raffinés. / Not so long ago, terminologists worked more or less in isolation and recorded the results of their research on index cards. Nowadays they use a full array of software programs, set up discussion forums and use advanced term extraction tools.

Mots de tête : Trente ans après

Frédérin Leroux fils, page 26

L'auteur constate, avec de multiples exemples à l'appui, que les dictionnaires n'ont pas perdu leur fâcheuse habitude d'accuser de sérieux retards sur l'usage. / Using many supporting examples, the author observes that dictionaries have not lost their annoying habit of being seriously behind on current usage.

English Then and Now

Frances Peck, page 29

The rules of grammar and style have not changed much over the past four decades. However, it's a whole other story for word usage, as shown by the ferocious debate over the adverb *hopefully*. / Les quatre dernières décennies n'ont pas vu beaucoup de changements dans la grammaire ou le style. Mais pour ce qui est de l'usage, c'est une autre histoire, comme le montre la féroce bataille menée autour de l'adverbe *hopefully*.

Quitter dans l'absolu

Jacques Desrosiers, page 31

Voilà un verbe qui aime bien reprendre sa vieille habitude de se passer d'un complément. Mais c'est un tour auquel se plaît surtout la langue parlée. / Here is a verb that loves to sink back into its old habit of not taking an object. This is especially common in spoken language.

Wordsleuth: Test Your Spelling!

Katherine Barber, page 33

Our contributor tests your knowledge of spelling. Is it *slue*, *slew* or *sloo*? Good luck! / Notre chroniqueur met à l'épreuve vos connaissances en orthographe. *Slue*, *slew* ou *sloo*? Bonne chance.

Traduire le monde : Turqueries

André Racicot, page 35

Le turc n'est pas la langue lointaine que l'on pense, comme le sait le *pacha* qui, étendu sur un *divan*, seul dans son *sérail*, noie son *chagrin* dans un thé à la *bergamote*... / Turkish is not such a faraway language as you might think when you consider the *pacha* (pasha) reclining on a *divan*, alone in his *sérail* (seraglio), and drowning his *chagrin* (sorrow) with a tea flavoured with *bergamote* (bergamot).

El Rincón Español: Inocuidad de los alimentos

Irma Nunan, página 36

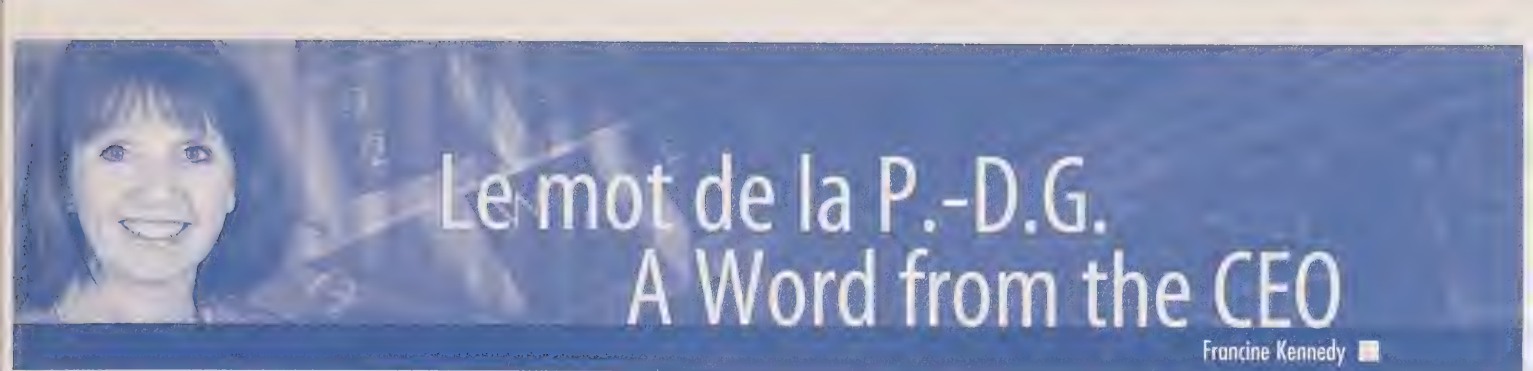
Una de las preocupaciones en materia de salud es la de las enfermedades transmitidas por los alimentos. Es por ello que más de cien gobiernos de diferentes países, principalmente países desarrollados, han unido esfuerzos para establecer normas y directrices encaminadas a preservar la inocuidad de los alimentos, tema de gran importancia en la actualidad.

Carnet Techno / Tech Files : Quarante ans d'évolution en un clin d'oeil / Forty Years of Development in the Blink of an Eye

André Guyon, page 38

Chronologie d'une époque mouvementée qui a vu apparaître les machines de traitement de texte, puis les micro-ordinateurs, puis Internet, puis les moteurs de recherche, jusqu'à la reconnaissance vocale et la traduction automatique. Sans oublier les virus. / This article chronicles the fast-paced events of an era that has seen the advent of word processing machines, followed by personal computers, then the Internet and search engines, and recently voice recognition and machine translation. Along with all that there are viruses.

Concours – 40 ans, ça se fête! / Contest—40 years: worth celebrating! page 42



Le mot de la P.-D.G. A Word from the CEO

Francine Kennedy ■

Translation: Magdalena Hentel

Joyeux anniversaire à *L'Actualité langagière* !

L'Actualité langagière, un des plus beaux fleurons du Bureau de la traduction, fête ses 40 ans cette année.

Je lève mon chapeau aux artisans de la revue, qui n'ont ménagé aucun effort pour que *L'Actualité terminologique*, comme elle s'appelait en 1968, traverse les années sans prendre une ride. Qu'ils soient rédacteurs en chef, membres du comité de lecture, collaborateurs réguliers ou occasionnels, graphistes – ils ont tous contribué à l'immense succès que connaît aujourd'hui la publication de prestige du Bureau.

S'il est vrai que *L'Actualité langagière* a changé de livrée au fil des ans – question de rester... à la page! –, elle est néanmoins demeurée fidèle à la mission qu'elle s'était donnée il y a 40 ans, soit de traiter de la terminologie dans son sens pratique, d'aborder les préoccupations de tous ceux qui s'intéressent aux questions de langue et de proposer des solutions à divers problèmes d'ordre grammatical et stylistique. Cette vocation ne se dément toujours pas : la revue est plus que jamais en prise directe avec l'évolution de l'industrie langagière et les besoins de ses lecteurs en matière d'informations concrètes, que ce soit en français, en anglais ou en espagnol.

En mars dernier, *L'Actualité langagière* marquait le coup de ses 40 ans en ouvrant ses pages à la planète entière. Publiée sur le site Web du Bureau de la traduction, elle fait maintenant figure d'outil linguistique de premier choix non seulement pour l'ensemble de la population canadienne, mais aussi pour le reste du monde.

L'année des 30 ans de *L'Actualité terminologique*, le rédacteur en chef de l'époque, Robert Bellerive, avait prédit que la revue, miroir des nouvelles notions et des termes neufs engendrés par l'effervescence qui agite toutes les sphères de l'activité humaine, reflet d'une langue toujours en mouvance, accompagnerait encore longtemps ses lecteurs dans leur adaptation à ces changements. Il avait vu juste. Je prédis à mon tour aujourd'hui que *L'Actualité langagière* est bien en selle pour de nombreuses années encore.

Félicitations à tous les langagiers à l'occasion de la Journée mondiale de la traduction, et longue vie à *L'Actualité langagière* !

Happy Birthday to *Language Update* !

Language Update, one of the Translation Bureau's finest publications, turns 40 this year.

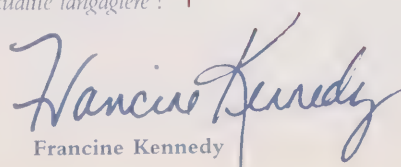
Hats off to all those who have worked on the journal, ensuring that it is as relevant today as it was at its inception in 1968 as *Terminology Update*. Be they editors, members of the review committee, regular or occasional contributors or graphic artists, their work has contributed to the immense success of this prestigious Bureau publication.

While *Language Update* may have changed its look over the years to remain current, it has remained faithful to its original mission, dealing with terminology from a practical standpoint, addressing the concerns of those interested in language-related issues and suggesting solutions to various grammatical and stylistic problems. Its vocation remains constant: the journal is more than ever in touch with the evolving language industry and its readers' needs for concrete information, whether it be in English, French or Spanish.

In March, *Language Update* celebrated its 40th anniversary by making its content available to the entire planet. Published on the Translation Bureau's Web site, it now serves as the linguistic tool of choice not only for the entire population of Canada, but also for the rest of the world.

On the occasion of *Terminology Update*'s 30th anniversary, the then editor Robert Bellerive predicted that the journal, which mirrors new concepts and terms arising from the dynamic nature of human activity and reflects a language that is constantly changing, would continue to help its readers adapt to such changes for a long time to come. He was right. I take my cue from him in predicting that *Language Update* will thrive for many more years.

Happy International Translation Day to all language professionals, and long live *Language Update*!


Francine Kennedy



Semaine de la terminologie au Canada

1^{er} au 10 octobre 2008

Année internationale
des langues (2008)



IV^e Séminaire interaméricain sur la gestion des langues

Centre des conférences du gouvernement

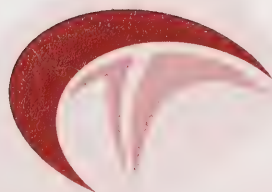
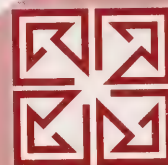
Ottawa - 1^{er}, 2 et 3 octobre

<http://www.ilob.uottawa.ca/sigl2008>

Journée scientifique Realiter
Escuela de Extensión en Canadá
Universidad Nacional Autónoma de México

Gatineau - 6 octobre

<http://www.realiter.net>



IV^e Sommet de terminologie

Université du Québec en Outaouais

Gatineau - 7 et 8 octobre

www.uqo.ca/sommetaet2008

La terminologie dans les applications avancées de gestion

Université du Québec en Outaouais

Gatineau - 9 et 10 octobre

www.uqo.ca/tamacanada2008



Canada



Terminology Week in Canada

October 1 to 10, 2008



International Year of
Languages (2008)



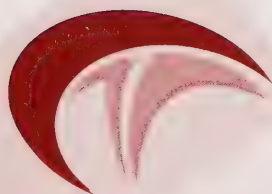
IV Inter-American Language Management Seminar

Government Conference Centre

Ottawa - October 1, 2 and 3

<http://www.ilob.uottawa.ca/sigl2008>

Journée scientifique Realiter
Escuela de Extensión en Canadá
Universidad Nacional Autónoma de México
Gatineau, October 6
<http://www.realiter.net>



IV Terminology Summit

Université du Québec en Outaouais

Gatineau – October 7 and 8

www.uqo.ca/sommetaet2008

Terminology in Advanced Management Applications

Université du Québec en Outaouais

Gatineau - October 9 and 10

www.uqo.ca/tamacanada2008



Canada



Semana da Terminologia no Canadá

1 a 10 de outubro de 2008

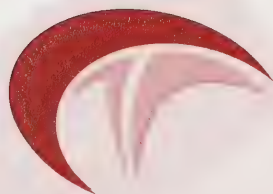
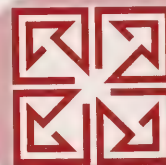


Ano Internacional das
Línguas (2008)



IV Seminário Interamericano sobre a Gestão das Línguas
Centre des conférences du gouvernement
Government Conference Centre
Ottawa - 1, 2 e 3 de outubro
<http://www.ilob.uottawa.ca/sigl2008>

Jornada Científica Realiter
Escuela de Extensión en Canadá
Universidad Nacional Autónoma de México
Gatineau - 6 de outubro
<http://www.realiter.net>



IV Cúpula de Terminologia
Université du Québec en Outaouais
Gatineau - 7 e 8 de outubro
www.uqo.ca/sommetaet2008

Terminologia em aplicativos avançados em gerenciamento
Université du Québec en Outaouais
Gatineau - 9 e 10 de outubro
www.uqo.ca/tamacanada2008

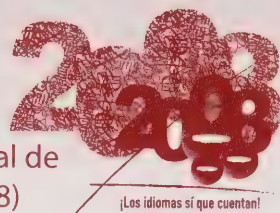


Canadá



Semana de la Terminología en Canadá

1º al 10 de octubre de 2008

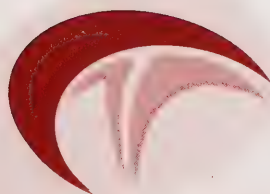


Año Internacional de los Idiomas (2008)



IV Seminario Interamericano sobre la Gestión de las Lenguas
Centre des conférences du gouvernement
Government Conference Centre
Ottawa - 1º, 2 y 3 de octubre
<http://www.ilob.uottawa.ca/sigl2008>

Jornada Científica Realiter
Escuela de Extensión en Canadá
Universidad Nacional Autónoma de México
Gatineau - 6 de octubre
<http://www.realiter.net>



IV Cumbre de Terminología
Université du Québec en Outaouais
Gatineau - 7 y 8 de octubre
www.uqo.ca/sommetaet2008

Terminología en aplicaciones avanzadas de gestión
Université du Québec en Outaouais
Gatineau - 9 y 10 de octubre
www.uqo.ca/tamacanada2008



Canadá

... ET VOGUE L'ACTUALITÉ THE GOOD SHIP UPDATE

Jean Delisle, trad. a., term. a. / C. Tr., C. Term. ■

Translation: Paul Cowan

Volume 5/3 • Septembre/September 2008

L'Actualité langagière • Language Update

Extrait de *La terminologie au Canada, histoire d'une profession* à paraître en octobre 2008 chez Linguattech, éditeur.

Combien de périodiques maison qui, peu de temps après avoir quitté le port dans l'euphorie des grands départs, ont fait naufrage. Ils avaient appareillé pour un long voyage, mais l'aventure a mal tourné. *L'Actualité terminologique*, un des produits vedettes du Bureau, n'a pas connu cette fin tragique. Après *Meta*, qui a fêté ses cinquante ans en 2005, *L'Actualité terminologique* se classe bon deuxième au pays par sa longévité. La revue a quarante ans; elle paraît avec la régularité d'un métronome depuis 1968. L'année de sa naissance, **avion-citerne**, **climatiseur**, **contraception**, **hallucinogène** et **imprimante** font leur entrée dans *Le Petit Larousse illustré*. Ces nouveautés lexicales sont alors d'actualité.

En 1968, la terminologie ne s'enseigne pas, les manuels sont inexistants, la méthodologie de la recherche terminologique est embryonnaire, les banques informatisées ne sont pas encore en gestation et les tâches des terminologues restent à définir. Qu'à cela ne tienne! Le Bureau des traductions du Secrétariat d'État se dote d'une publication officielle en terminologie, initiative du chef de son Centre de terminologie, Laurent Clément (1917-1987). Ce pionnier de la terminologie à Ottawa est reçu à l'examen de recrutement du Bureau en 1944 et affecté à la Division des Livres bleus. En 1957, on le nomme chef au ministère de la Défense nationale. Dans les années 1950, il est actif à l'Association technologique de langue française d'Ottawa (ATLFO) et responsable du *Bulletin* de l'Association, dans lequel il tient la chronique « Peut-être l'avez-vous oublié? », consacrée à l'étude de termes particuliers. Cette expérience éditoriale lui aura sans doute inspiré la création de *L'Actualité terminologique*. Laurent Clément est aussi l'auteur du *Glossaire de l'OTAN* (BT-39), qui connut deux éditions. Après avoir été chef du Centre de terminologie pendant deux ans, il est nommé directeur du Perfectionnement (1968), puis se voit confier la responsabilité de la Direction de la recherche et du perfectionnement (1972). Il prend sa retraite en 1975.

En évoquant le souvenir du regretté Pierre Daviault (1899-1964) et de son successeur, Denys Goulet (1901-1996), qui venait tout juste de prendre sa retraite (1967), le surintendant de l'époque Henriot Mayer (1908-1982) établit une filiation directe entre l'action de ces deux pionniers de la terminologie et le nouvel organe du Bureau : « L'un et l'autre,

Excerpt from *La terminologie au Canada, histoire d'une profession* to be published in October 2008 by Linguattech, éditeur.

It is sobering to reflect on the number of in-house publications that, shortly after slipping their anchors amid general rejoicing, have subsequently been shipwrecked. They set sail for a long journey, but something goes badly wrong. *Terminology Update*, however, one of the Bureau's flagships, has escaped that sad fate. Indeed, *Terminology Update* is the second oldest Canadian publication of its kind after *Meta*, which turned 50 in 2005. It is now 40 years old, having come out every quarter since 1968 like clockwork. In the year of its birth, **avion-citerne**, **climatiseur**, **contraception**, **hallucinogène** and **imprimante** made their appearance in the *Petit Larousse illustré*. Such were the coinages of the day.

In 1968, there was no such thing as a terminology course or textbook; terminological research methods were in an embryonic state; computerized term banks were not even a twinkle in anyone's eye; and the work of the terminologist had yet to be defined. Nevertheless, the Translation Bureau of the Department of the Secretary of State launched an official terminology publication at the behest of the head of its Terminology Centre, Laurent Clément (1917-1987), a terminology pioneer who had entered the Bureau in Ottawa through its 1944 recruitment exam and been assigned to the Blue Book Division. In 1957, he was appointed chief at the Department of National Defence. In the 1950s, he was active in the Association technologique de langue française d'Ottawa (ATLFO) and in charge of its *Bulletin*, for which he wrote the column "Peut-être l'avez-vous oublié?" on the use of particular terms. This editorial experience no doubt inspired him to create *L'Actualité terminologique*. Laurent Clément was also the author of the *NATO Glossary* (BT-39), which went through two editions. After a two-year stint as head of the Terminology Centre, he was appointed Director of Development (1968), then put in charge of the Research and Development Directorate (1972). He retired in 1975.

In paying tribute to the late Pierre Daviault (1899-1964) and his successor, Denys Goulet (1901-1996), who had just retired (1967), the then superintendent, Henriot Mayer (1908-1982), drew a direct link between the work of these two pioneers of terminology and the new Bureau publication: "Both," he wrote, "sowed seeds that are continuing to

écrit-il, ont jeté des semences qui continuent de porter fruit et le présent bulletin s'insère dans la ligne des initiatives qu'ils ont eux-mêmes prises ou préconisées » (Mayer, 1968). À ses yeux, la raison d'être de la revue est essentiellement de tenir « les traducteurs au courant de l'actualité terminologique et linguistique ». Mais qu'est-ce à dire?

Les premiers artisans du bulletin donnent un sens très large au mot **terminologie**. Ce terme englobe rien de moins que toutes les difficultés qui se posent à « quiconque est appelé à parler et à écrire en français » ou à « quiconque s'intéresse de près ou de loin aux questions de langue » (« Avis au lecteur », 1968). Vaste champ à ratisser! Et comme il ne suffit pas de posséder la terminologie d'un sujet pour bien traduire, rappellent-ils, *L'Actualité terminologique* fera aussi une place aux règles du style, à la grammaire et au bon usage. Le concept de « terminologie », qui n'a pourtant pas cette élasticité notionnelle, englobe les problèmes d'ordre grammatical, stylistique et normatif. On fait de **terminologique** un synonyme de **linguistique**. Quant au mot **actualité**, l'extension qu'on lui donne n'est pas moins étonnante : « Il convient de le prendre dans son acception la plus large de tout ce qui peut, à un certain moment, présenter de l'intérêt ou se révéler utile pour le traducteur ou le rédacteur. Il y a en traduction, comme dans beaucoup d'autres domaines, des questions qui sont toujours d'actualité » (« Avis au lecteur », 1968). De ces deux définitions nébuleuses, il ressort que *L'Actualité terminologique* peut traiter de tout, que le sujet soit actuel ou non, terminologique ou non. Elles témoignent de deux choses : a) on ne sait pas, à l'époque, ce qu'est vraiment la terminologie; b) les rédacteurs n'ont aucun programme éditorial précis. Si la longévité du bulletin avait tenu à la clarté de son orientation initiale, le navire aurait coulé dans le port!

Ce ne fut pas le cas, heureusement. Il est demeuré à flot et a largué les amarres pour un voyage au long cours, mais sans maître d'équipage à bord. Il faut attendre, en effet, le numéro de novembre 1977 pour que soit mentionné le nom du rédacteur en chef du bulletin. En fait, il s'agit d'une rédactrice en chef, Denise McClelland, arrivée à la barre en 1975. « C'était l'époque où les premiers "rédacteurs en chef" [...] étaient surtout "rédacteurs-tout-court". Leur source d'inspiration, c'était leurs propres fiches, amoureusement amassées au fil d'une longue carrière, et qui paraissaient sous divers titres : "Petit lexique", "Fiches de famille", etc. » (McClelland, 1988). On peut ajouter « Chronique des mots nouveaux » et « Équivalents ». La rédaction d'articles était plus ou moins laissée au bon vouloir des terminologues, et chacun décidait

bear fruit, and this journal is in line with the initiatives they themselves took or recommended" (Mayer, 1968). In his eyes, the raison d'être of *L'Actualité terminologique* was primarily to keep translators abreast of developments in the terminological and linguistic fields. But what does that mean?

The first begetters of the journal interpreted the word **terminology** very broadly. For them, it embraced nothing less than all the difficulties that arise for "whoever has to speak and write in French" or "whoever has an interest, however remote, in questions of language" ("Avis au lecteur," 1968). Quite the mandate! And, since it was not enough to know a subject's terminology to translate correctly—they maintained—*L'Actualité terminologique* would also make room for the rules of style, grammar and proper usage. Their concept of "terminology"—which does not normally stretch quite so far, however—included grammatical, stylistic and normative issues. They treated **terminological** as a synonym of **linguistic**. As for the word **actualité**, they stretched its meaning in a no less surprising fashion: "It is advisable to take it in its broadest meaning, that is, everything that may, at a given moment, be of interest or value to a translator or writer. In translation, as in many other fields, there are questions that are always current" ("Avis au lecteur," 1968). The upshot of these two somewhat nebulous definitions is that *L'Actualité terminologique* was permitted to deal with all subjects, topical or not, terminological or not. This attests to two things: (a) at the time, there was no clear idea of what terminology really was; (b) the writers had no definite editorial policy. If the journal's longevity had had to depend on the clarity of its initial orientation, the ship would have sunk at the quay!

That didn't happen, fortunately. She kept afloat and cast off for an ocean voyage, but without any boatswain on board. It was not, indeed, until the November 1977 issue that the name of an editor-in-chief appeared on the masthead: this was Denise McClelland, who took on the job in 1975. "The earliest 'editors' [...] were also the bulletin's main contributors. They drew their inspiration from notes carefully accumulated in the course of their long careers. The results appeared in *L'Actualité terminologique* under various titles, such as 'Petit lexique,' 'Fiches de famille,' etc." (McClelland, 1988). And we might add "Chronique des mots nouveaux" and "Équivalents." It was more or less left up to terminologists to write articles as they wished, and each one decided what subjects needed to be dealt with. These terminologists



lui-même des sujets qu'il allait traiter. Ces rédacteurs-terminologues qui ont donné au bulletin son premier élan ont pour noms Albert Beaudet, Henri Dumas, Rachel Lévesque, André Saint-Martin, Gérard Proulx. Leurs articles sont anonymes. « Le principe de la signature n'était pas encore accepté à cette époque. Seules étaient signées les contributions provenant de l'extérieur du service » (*ibid.*). Au cours de ces années que l'on peut qualifier d'héroïques, il n'y a pas de calendrier de production, et le système d'appel d'offres, obligatoire à la fonction publique, fait en sorte que la mise en pages du bulletin peut être confiée à un atelier d'Ottawa et son impression à un imprimeur de Vancouver, avec tous les aléas que cela peut comporter.

Si l'on s'attarde au contenu du périodique, on constate que *L'Actualité terminologique* est bien peu terminologique dans ses dix premières années d'existence. On y traite de la présentation de la lettre, du trait d'union, de l'ellipse, de l'usage des guillemets ou de la distinction à faire entre des mots tels que **copie**, **double**, **exemplaire** et **original**. Les appels à contribution publiés occasionnellement dans le bulletin indiquent d'ailleurs que les articles peuvent porter sur la grammaire, la stylistique, la traduction ou la documentation. Sur la méthodologie de la recherche terminologique également, bien que **méthodologie** soit entendue au sens de « "trucs" du métier ». La réflexion théorique est minimale, voire quelque peu simpliste. On peut lire sous la plume d'Albert Beaudet que le « dépouilleur », c'est-à-dire le traducteur-terminologue qui se met en chasse d'un équivalent français, « ne doit pas raisonner », mais, « crayon ficheur à la main », se contenter de « fouiller sa documentation » (Beaudet, 1971a; 1971b). Et c'est ce que fait cet auteur qui produit des pages d'« Équivalents », titre de la chronique qu'il alimente pendant sept ans. Bon nombre de ces équivalents (ex. : *ash-tray stand* : « pied fumeur »; *freezer compartment* : « armoire de conservation ») suscitent la critique au point où l'auteur doit justifier sa démarche (Beaudet, 1972). La disparition de cette chronique coïncide avec le départ à la retraite du chroniqueur et l'arrivée de Denise McClelland à la direction du bulletin en 1975.

Plusieurs terminologues ont signé de bons articles au cours de cette période où *L'Actualité terminologique* cherche manifestement sa voie. Il suffit, pour s'en convaincre, de relire les contributions de Gérard Asselin, Jean Duval, Claude Lécrouart, Patrick F McNamer et André Senécal. Celles aussi



Laurent Clément



Michèle Valiquette

writers, who first got the journal moving, were named Albert Beaudet, Henri Dumas, Rachel Lévesque, André Saint-Martin, Gérard Proulx, but they wrote anonymously. "The principle of signing articles was not accepted at that time. Only contributions from outside the department were signed by their authors" (*ibid.*). During these, the glory years so to speak, there was no production schedule, and with the tendering system (mandatory in the public service), the journal might be laid out in an Ottawa print shop but printed in Vancouver, with all the risks that that entailed.

Looking at the actual contents, we have to say *L'Actualité terminologique* hadn't anything very terminological about it during its first ten years of existence. It dealt with such subjects as how to set up a letter, the use of hyphens and quotation marks, and how to distinguish between French words like **copie**, **double**, **exemplaire** and **original**. And indeed, the calls for contributions published from time to time in the journal stated that articles could deal with grammar, stylistics, translation or documentation as well as the methodology of terminological research, although **methodology** was understood in the sense of "tricks of the trade." Theoretical contributions were minimal, and even a bit simplistic. For example, we read in an article by Albert Beaudet that the *dépouilleur*, i.e. the translator-terminologist who goes looking for a French equivalent, "should not reason," but, "pencil at the ready," should be content to "comb through his documentation" (Beaudet, 1971a; 1971b). And, suiting the action to the word, that is what Beaudet did in producing the "Équivalents" articles he authored over a period of seven years. Many of these equivalents (e.g. *ash-tray stand*: *pied fumeur*; *freezer compartment*: *armoire de conservation*) were controversial enough that the author had to defend his *modus operandi* (Beaudet, 1972). The column ceased to appear upon the author's retirement in 1975, just as Denise McClelland was taking on the management of the journal.

That being said, a number of terminologists wrote good articles during this period when *L'Actualité* was trying to find its

des premiers diplômés en traduction formés aux techniques de la recherche terminologique à l'Université de Montréal, sous la houlette de Robert Dubuc. Ils publiaient alors leurs premiers travaux : Claude Bédard, Charles Dupont, François Gauthier, Diane Michaud, Alain Morissette. Il reste que, globalement, le contenu du bulletin au cours de ses dix premières années d'existence est plutôt hétéroclite et de qualité inégale.

Dans les années 1980, l'activité terminologique est mieux organisée au Bureau, grâce, entre autres, à la restructuration des services de terminologie ayant conduit à la création de la Direction générale de la terminologie et de la documentation (DGTD) en 1975. Les terminologues font maintenant partie d'équipes et travaillent à des projets de recherche précis. Chacun, lentement, se spécialise. On commence donc à utiliser le bulletin comme moyen de diffusion de travaux terminologiques. Les articles sont plus longs, plus substantiels, plus méthodiques, plus fiables. Plus terminologiques, aussi. Les quatre pages du bulletin ne suffisent plus. On augmente leur nombre à huit, puis à douze. La rédactrice en chef peut désormais s'offrir le luxe de planifier les numéros à venir et d'établir un calendrier de production. Un comité de lecture élargi évalue les contributions à partir de critères précis : utilité et originalité du sujet, solidité de la documentation, rigueur de la démonstration, qualité de la forme. De plus en plus de terminologues anglophones livrent le fruit de leurs travaux sur la langue spécialisée anglaise : Mariam Adshead, Helen Hutcheson, Andy Lauriston, David Martin, Patrick McNamer, Lois Vincent signent des articles de bonne tenue.

En 1981, pour satisfaire à une exigence de la *Loi sur les langues officielles* du Canada, le mensuel commence à être connu aussi sous le nom anglais de *Terminology Update*. Les deux désignations sont superposées sur la page titre. Les recherches traitent de domaines plus techniques, comme « La décapeuse » (Yvan Cloutier), « La robotique » (Georges Lurquin), « L'intelligence artificielle » (Silvia Pavel), « La tectonique des plaques » (Dominique Bauthier et Georges Lurquin), « Les biotechnologies » (Lise Boudreault-Lapointe), « Les vides de construction » (Bruno Couture), « L'épidémiologie » (David Martin). Le bulletin a un tirage de plus de trois mille exemplaires et est diffusé en Europe, en Afrique et en Amérique du Sud. Les services linguistiques des organismes internationaux y sont abonnés. Après vingt ans de navigation, l'équipage a pris de l'expérience et le navire vogue allègrement, vent en poupe.

way. Cases in point are the contributions of Gérard Asselin, Jean Duval, Claude Lécrouart, Patrick F. McNamer and André Senécal, and those of the first translation graduates trained in the techniques of terminological research at the Université de Montréal under the guidance of Robert Dubuc. In this forum, graduates Claude Bédard, Charles Dupont, François Gauthier, Diane Michaud and Alain Morissette published their first works. The fact remains that, overall, the journal's contents during its first ten years were a bit scattershot and of uneven quality.

In the 1980s, terminological activity got better organized at the Bureau, in particular thanks to the reorganization of terminology units that led to the creation of the Terminology and Documentation Branch (TDB) in 1975. Terminologists were now team members and worked on specific research projects. Slowly they began to specialize. At that point, the journal began to be used as a vehicle for dissemination of their terminological work. Articles became longer, more substantial, more methodical, more reliable—in short, more terminological. Four pages no longer sufficed. The number of pages increased to eight, then twelve. The editor-in-chief could now afford the luxury of planning future issues and drawing up a production schedule. An expanded reading committee evaluated contributions on the basis of precise criteria: the usefulness and originality of the subject, the solidity of its documentation, the rigour of the demonstration, and its formal quality. More and more Anglophone terminologists delivered the fruits of their labours on specialized terms in English; Mariam Adshead, Helen Hutcheson, Andy Lauriston, David Martin, Patrick McNamer and Lois Vincent wrote solid articles.

In 1981, to meet the requirements of Canada's *Official Languages Act*, the monthly magazine acquired an official English name: *Terminology Update*. The two titles appeared one above the other on the front page. Research often dealt with more technical fields, such as “La décapeuse” [tractor-scrapers] (Yvan Cloutier), “La robotique” [robotics] (Georges Lurquin), “L'intelligence artificielle” [artificial intelligence] (Silvia Pavel), “La tectonique des plaques” [plate tectonics] (Dominique Bauthier and Georges Lurquin), “Les biotechnologies” [biotechnology] (Lise Boudreault-Lapointe), “Les

Au tournant des années 1990, sous la gouverne de Michèle Valiquette, la publication se transforme en une revue trimes-trielle semi-thématique. Elle se réoriente pour mieux répondre aux besoins de son lectorat toujours composé majoritairement de traducteurs, de rédacteurs et de terminologues. La revue explore de nouveaux horizons et cherche à susciter la réflexion sur les divers aspects des professions langagières. Premiers thèmes retenus : la médecine, les techniques, la terminotique, la normalisation et l'administration. La revue fait une place grandissante à la néologie, à la phraséologie, à l'aménagement linguistique, à la traduction assistée par ordinateur, aux réalités concernant la francophonie, au réseau Internet émergeant et aux industries de la langue. Elle est en phase avec l'actualité langagière. En 1994, année du vingt-cinquième anniversaire de la *Loi sur les langues officielles*, s'installe la pratique de publier des articles dans leur version originale et en version traduite. Faut-il y voir une simple coïncidence? L'année précédente, le périodique s'était refait une toilette et avait adopté un nouvel air de jeunesse. Le nombre de pages augmente encore et atteint la quarantaine, parfois davantage. C'est dix fois plus que les premiers numéros. La chronique « El Rincón Español » (Le coin espagnol) est inaugurée en 1999. On y fait paraître des articles signés par des traducteurs ou des terminologues du Bureau et qui donnent une voix aux terminologues travaillant dans cette langue, dont Yolande Bernard, Genny González, Irma Nunan, Elisa Paoletti, Rafael Solís et Noris Vizcaíno. Il arrive que les articles soient rédigés par des collaborateurs externes, comme María Pozzi.

En septembre 2004, après avoir sillonné les mers de la terminologie, voilà que le navire s'engage sur le vaste océan de l'information langagière. *L'Actualité terminologique* devient *L'Actualité langagière / Language Update*. Pour ce nouveau périple, le bâtiment hisse à son mât les couleurs du Bureau de la traduction pour marquer de manière plus évidente encore son appartenance à l'organisme. Le compteur repart à zéro. « Si la revue se départit d'un titre devenu un peu trop juste [restrictif] au fil des ans, explique la rédactrice en chef, Martine Racette (2004), en poste depuis cinq ans, c'est pour mieux traduire l'ampleur des sujets qu'elle traite et pour mieux rendre compte du regard qu'elle jette depuis un bon moment déjà sur la mouvance de l'industrie de la langue. » Une nouvelle chronique voit d'ailleurs le jour : « L'industrie en marche ». Rappelons au passage que le mot **langagier** date de 1382 et a signifié « bavard » jusqu'au XVII^e siècle. Récemment, il a pris l'acception didactique de « relatif au

vides de construction” [interstitial spaces] (Bruno Couture) and “L'épidémiologie” [epidemiology] (David Martin). The journal's circulation rose to more than three thousand and reached as far as Europe, Africa and South America. International organizations' translation departments became subscribers. After twenty years at sea, the crew of *L'Actualité* was seasoned and the craft was scudding before the wind.

At the beginning of the 1990s, with Michèle Valiquette at the helm, the publication became a semi-thematic quarterly review. It refocused itself to better meet the needs of its readership, still mainly consisting of translators, writers and terminologists. It explored new horizons and sought to stimulate discussion of the various aspects of the language professions. Among the first topics selected were medicine, engineering, terminotics, standardization and administration. The journal gave more and more space to neology, phraseology, linguistic development, computer-assisted translation, trends in the Francophonie, the emerging Internet, and language industries. In short, it kept up with the language news. In 1994, which marked the twenty-fifth anniversary of the *Official Languages Act*, the practice of publishing articles in their original version and in translation took root. Mere coincidence? The previous year, the journal had had a facelift and adopted a younger look. Its size ballooned further, sometimes reaching forty pages or more—ten times the size of the first few issues. The column “El Rincón Español” (the Spanish corner) was inaugurated in 1999; it contained articles on various aspects of the Spanish language by Bureau translators or terminologists and gave a voice to the terminologists working in Spanish, including Yolande Bernard, Genny González, Irma Nunan, Elisa Paoletti, Rafael Solís and Noris Vizcaíno. Sometimes the articles were by outside contributors, such as María Pozzi.

In September 2004, after plying the sea lanes of terminology, our doughty vessel embarked on the vast ocean of language news. *Terminology Update* thus became *Language Update*. For this new leg of the journey, she broke out the Translation Bureau colours to more clearly mark her allegiance. It was a completely new beginning. Martine Racette, editor-in-chief then and for the past five years, explained that “*Language Update* has shed its former title, which [had become] a little



Denise McClelland



Robert Bellerive

langage, à l'emploi que l'on en fait » (1941). Au Québec, le mot a été substantivé pour désigner le « spécialiste des problèmes de langage et de terminologie (dans un organisme, une entreprise) » (Rey, 2000, II). La création de ce néologisme, dans les années 1980, est attribuée à Pierre Marchand, alors président de la Société des traducteurs du Québec (1981-1983) et cofondateur du magazine *Circuit* (1983). Coiffée de son nouveau nom, la revue continue d'offrir un contenu diversifié. On y relève encore des études terminologiques assez pointues, par exemple, sur le droit des fiducies (Iliana Auverana), les bulletins d'avalanche (Louise Claude) ou l'énergie éolienne (Jean Le Page).

Année après année, le succès mérité des chroniques fort appréciées de Frédelin Leroux fils (« Mots de tête »), de Frances Peck, d'André Racicot (« Traduire le monde »), de Jacques Desrosiers et de Katherine Barber (« Wordsleuth ») ne se dément pas. Ces chroniques, où la finesse d'esprit, l'intelligence et l'humour font bon ménage avec le sérieux et la pertinence du propos, sont rédigées avec un professionnalisme exemplaire. Le trimestriel est une fenêtre sur l'évolution de l'industrie de la langue, sur les activités du Bureau et sur sa participation aux grands dossiers qui contribuent au rayonnement de l'industrie. Il renseigne aussi sur les nouvelles terminologies, traite de problèmes courants de traduction et suit l'évolution de l'usage. Ses « Glanures linguistiques », chronique inaugurée en 1997 par le rédacteur en chef, Robert Bellerive (1950-1999), s'adressent aux « lecteurs qui n'ont peut-être plus le temps de dépouiller systématiquement les bons journaux et les grandes revues d'ici ou d'ailleurs dans lesquels s'exprime la vigueur du français » (1997). C'est

too precise over the years, to better reflect the variety of topics that it examines and the articles it has included for some time now on the evolution of the language industry in Canada and abroad » (2004). At the same time, a new column made its appearance: "Industry Insights." Incidentally, the word **langagier** used in the French title goes back to 1382, and up until the seventeenth century it meant "talkative." As a specialized term, it has come to mean "relating to language and the use made thereof" (1941). In Quebec, the word has been substantivized to refer to a "specialist in issues of language and terminology (in an organization, a company)" (Rey, 2000, II). This is thought to have been coined in the 1980s by Pierre Marchand, the then president of the Société des traducteurs du Québec (1981-1983) and co-founder of *Circuit* magazine (1983). Under the new name, our journal continued to offer rather diverse content. It still included fairly technical terminological studies, such as those on the law of trusts (Iliana Auverana), avalanche bulletins (Louise Claude) and wind power (Jean Le Page).

Year after year, the very well received columns of Frédelin Leroux fils ("Mots de tête"), Frances Peck, André Racicot ("Traduire le monde"), Jacques Desrosiers and Katherine Barber ("Wordsleuth") have gone from strength to strength. These columns, allying wit, intelligence and humour with serious scholarship, are gems of professional writing. Our quarterly is a window on the development of the language industry, the activities of the Bureau and its involvement in the major issues that drive the industry's development. It also provides information on new technologies, addresses current translation problems and tracks changing usage. Its "Glanures linguistiques," launched in 1997 by editor-in-chief Robert Bellerive (1950-1999), are addressed to "readers who may not have the time to systematically go through the good newspapers and major magazines, from Canada and abroad, that reflect the innovative character of the French language"

en fait la « Chronique des mots nouveaux » revisitée. Si le qualificatif **langagier** que l'on a substitué à **terminologique** dans le nom du périodique traduit bien la nouvelle orientation de la revue, d'aucuns pourront regretter que ce déterminant générique diminue la visibilité de la terminologie en tant que discipline et profession.

En 2007, *L'Actualité langagière* tirait à 2500 exemplaires. Le personnel du Bureau la recevait d'office. Elle était lue également par plus de 400 abonnés, dont 352 au Canada et 75 à l'étranger. À partir du numéro de mars 2008, la revue est diffusée gratuitement sur le site Web du Bureau, ce qui lui donne un plus grand rayonnement encore. Plus que jamais, elle sera « l'outil d'aide à la rédaction et à la traduction par excellence d'un vaste lectorat de professionnels et de non-spécialistes », comme l'a écrit la présidente-directrice générale du Bureau, Francine Kennedy (2004). C'est en substance le vœu qu'avait formulé quarante ans plus tôt le surintendant Henriot Mayer, lorsqu'il avait souhaité que la nouvelle publication contribue « à renforcer l'armement linguistique » (1968) des traducteurs et des rédacteurs. Ainsi, la boucle est bouclée. *L'Actualité* retrouve sa vocation première : être une revue à vaste rayon d'action, une publication *langagière* au sens le plus large possible.

Après quatre décennies de navigation en haute mer, *L'Actualité langagière* a toujours sa raison d'être et l'actualité lui dicte encore les changements de cap à effectuer. Dans la panoplie des outils d'aide à la rédaction et de normalisation du Bureau, ce miroir fidèle de l'évolution de la terminolinguistique au sein de cet organisme occupe une place de choix aux côtés de la banque de données linguistiques (TERMIUM®), du service de consultation terminologique (SVP) et des lexiques et vocabulaires spécialisés. C'est une excellente vitrine pour les nombreux produits et services du Bureau.

En cette année anniversaire, il convient de rendre hommage à tous les vaillants capitaines qui se sont succédé à la barre du navire.

(1997). In fact, it's a new incarnation of the "Chronique des mots nouveaux." While the word **language** that has replaced **terminology** in the journal's name is clearly the right word for its new orientation, some might find it regrettable that the generic adjective decreases the visibility of terminology as a discipline and a profession.

In 2007, *Language Update's* circulation was 2,500 copies. Bureau staffers received it automatically. It was also read by more than 400 subscribers, including 352 in Canada and 75 abroad. Since the March 2008 issue, the journal has been distributed free of charge on the Bureau Web site, giving it still greater reach. More than ever, as the Bureau's Chief Executive Officer Francine Kennedy put it, it will be "an outstanding writing and translation tool for a wide readership of language professionals and occasional writers" (2004). This was, in substance, what superintendent Henriot Mayer was hoping for forty years earlier (1968), when he expressed the wish that the new publication would help to expand translators' and writers' linguistic arsenal. Thus, we have come full circle, and *L'Actualité* has returned to its first purpose: to be a wide-ranging magazine, a *language* publication in the broadest sense of the word.

After four decades on the high seas, *Language Update's* mission is still valid, and current events still dictate her changes of course. Among the Bureau's writing assistance and standardization tools, this faithful mirror of the evolution of terminolinguistics within the organization holds pride of place beside the TERMIUM® linguistic database, the SVP terminology reference service, and our specialized glossaries and vocabularies. It is an excellent showcase for the Bureau's many products and services.

In this anniversary year, it behooves us to pay homage to all the valiant captains who have succeeded one another at the helm.

LA RÉDACTION

- 1968-1975 Rédaction collégiale : Gérard Asselin, Albert Beaudet, Laurent Clément, Rachel Lévesque, Gérard Proulx.
- 1975-1979 Denise McClelland.
- 1979-1981 Pierre Goulet remplace Denise McClelland pendant son détachement au projet de rédaction du *Guide du rédacteur de l'administration fédérale*.
- 1981-1988 Denise McClelland, jusqu'au vol. 21, n° 3.
- 1988-1996 Michèle Valiquette. Christine Leonhardt dirige les n° 6 (vol. 21) et 1 (vol. 22).
- 1997-1999 Robert Bellerive, jusqu'au vol. 32, n° 3.
- 1999- Martine Racette.

Tous ces capitaines et leur équipage ont su habilement manœuvrer le navire pendant cette longue expédition, ponctuée d'innombrables escales. Souhaitons bon vent à l'équipage qui conduira le navire jusqu'au prochain port, celui de son glorieux cinquantenaire en 2018. ■

RÉFÉRENCES

- « Avis aux lecteurs » (1968), *L'Actualité terminologique*, vol. 1, n° 1, p. 1-2.
- BEAUDET, Albert (1971a), « Cheminement terminologique : fair-weather friend », *L'Actualité terminologique*, vol. 4, n° 10, p. 3.
- BEAUDET, Albert (1971b), « La traduction peut-elle s'enseigner et s'apprendre? », *Le Droit*, 7 août, p. 4.
- BEAUDET, Albert (1972), « "Nos" équivalents », *L'Actualité terminologique*, vol. 5, n° 2, p. 1-3.
- BELLERIVE, Robert (1997), « Glanures linguistiques », *L'Actualité terminologique*, vol. 30, n° 1, p. 25.
- KENNEDY, Francine (2004), « Place à L'Actualité langagière! », *L'Actualité langagière*, vol. 1, n° 1, p. 6.
- MAYER, Henriot (1968), « Les vœux du Surintendant », *L'Actualité terminologique*, vol. 1, n° 1, p. 1.
- MCCLELLAND, Denise (1988), « L'Actualité terminologique au fil des ans », *L'Actualité terminologique*, vol. 21, n° 1, p. 2-4.
- RACETTE, Martine (2004), « Mot de la rédaction », *L'Actualité langagière*, vol. 1, n° 1, p. 3.
- REY, Alain (dir.) (2000), *Dictionnaire historique de la langue française* (c1992), Paris, Les Dictionnaires Robert, 3 t.

THE EDITORS

- 1968-1975 At-large editors: Gérard Asselin, Albert Beaudet, Laurent Clément, Rachel Lévesque, Gérard Proulx.
- 1975-1979 Denise McClelland.
- 1979-1981 Pierre Goulet replaced Denise McClelland during her secondment to the project to draft the *Guide du rédacteur de l'administration fédérale*.
- 1981-1988 Denise McClelland, until Vol. 21, No. 3.
- 1988-1996 Michèle Valiquette. Christine Leonhardt edited No. 6 (Vol. 21) and No. 1 (Vol. 22).
- 1997-1999 Robert Bellerive, until Vol. 32, No. 3.
- 1999- Martine Racette.

All these captains and their crew exerted all their skill in sailing the ship throughout her long expedition, punctuated by innumerable stopovers. Let us wish Godspeed to the crew who are to guide her to her next port, namely her glorious fiftieth anniversary in 2018. ■

REFERENCES

- "Avis aux lecteurs" (1968), *L'Actualité terminologique*, Vol. 1, No. 1, pp. 1-2.
- BEAUDET, Albert (1971a), "Cheminement terminologique: fair-weather friend," *L'Actualité terminologique*, Vol. 4, No. 10, p. 3.
- BEAUDET, Albert (1971b), "La traduction peut-elle s'enseigner et s'apprendre?", *Le Droit*, August 7, p. 4.
- BEAUDET, Albert (1972), "'Nos' équivalents," *L'Actualité terminologique*, Vol. 5, No. 2, pp. 1-3.
- BELLERIVE, Robert (1997), "Glanures linguistiques," *L'Actualité terminologique*, Vol. 30, No. 1, p. 25.
- KENNEDY, Francine (2004), "Introducing Language Update," *Language Update*, Vol. 1, No. 1, p. 6.
- MAYER, Henriot (1968), "Les vœux du Surintendant," *L'Actualité terminologique*, Vol. 1, No. 1, p. 1.
- MCCLELLAND, Denise (1988), "Down Memory Lane," *Terminology Update*, Vol. 21, No. 1, pp. 2-4.
- RACETTE, Martine (2004), "A Word from the Editor," *Language Update*, Vol. 1, No. 1, p. 3.
- REY, Alain (dir.) (2000), *Dictionnaire historique de la langue française*. Paris: Les Dictionnaires Robert, 1992. 3 t.

L'évolution de la méthodologie : un périple dans le temps

Changing Methodologies: A Journey Through Time

Monique Boileau

Translation: Paul Cowan

Volume 5/3 • Septembre/September 2008

Allocution prononcée par Monique Boileau le 23 novembre 2007 au congrès annuel de l'Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec.

Les terminologues qui travaillent dans une structure d'entreprise gouvernementale devant générer les revenus nécessaires au maintien de ses opérations sont appelés à adapter leurs méthodes de travail aux besoins sans cesse changeants de l'entreprise. Au fil des ans, la méthodologie utilisée au gouvernement fédéral et, plus particulièrement, à la Direction de la normalisation terminologique (DNT), a été profondément marquée par cet état de fait. Voyons comment.

L'australopithecus

Il n'y a pas si longtemps encore, le terminologue, que je qualifierais « d'australopithecus », vivait à l'ère du papier. Il entretenait peu de contacts avec les ministères et les usagers de TERMIUM®. Il travaillait en vase clos, mais le résultat de ses recherches était connu à l'étranger. Il définissait lui-même ses priorités. Les échanges avec l'extérieur s'inscrivaient dans le contexte de travaux effectués parfois en comité, parfois au sein de commissions spécialisées. Sa méthodologie était conforme à l'approche traditionnelle. Il possédait quelques outils rudimentaires pour l'assister dans ses tâches, et les moyens de communication mis à sa disposition étaient limités. Examinons ce personnage de plus près.

Ses tâches, sa méthodologie

L'australopithecus effectue soit de la recherche thématique qui donne lieu à des fiches TERMIUM® ou à des publications, soit de la recherche ponctuelle. Il définit l'arbre de domaine en utilisant des encyclopédies et des ouvrages de référence. Il consigne chaque terme relevé sur une fiche papier. Il recopie fidèlement contextes et définitions en indiquant clairement les sources. Il ajoute parfois une observation. Les résultats rassemblés puis classés servent à l'élaboration des fiches. Il définit la notion en choisissant le contexte ou la définition la plus pertinente. Le crochet terminologique est obligatoire. L'unité traductionnelle s'accompagne souvent d'un exemple d'utilisation. Il cite comme sources des ouvrages publiés par des maisons d'édition : monographies, vocabulaires et lexiques.

Presentation made by Monique Boileau on November 23, 2007 at the annual congress of the Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec.

Terminologists who work within a governmental corporate structure where they must generate the necessary revenue to keep the operation going have to adapt their working methods to the organization's ever-changing needs. With the passing years, the methodology used within the federal government, and in particular at the Terminology Standardization Directorate (TSD), has been deeply influenced by this situation. Let's see how.

Australopithecus

Until not so long ago there existed what I call the "Australopithecus terminologist," who lived in a world of paper. He or she had little contact with departments or TERMIUM® users. Terminologists worked in isolation, although the results of their research were known even abroad. They followed self-defined priorities. Exchanges with the outside world were in the context of work that was sometimes done in committee and sometimes in specialized commissions. Their methodology was completely traditional. Though some rudimentary tools were available to assist with the terminologist's work, only limited means of communication existed. Let's take a closer look at Australopithecus.

Tasks and methodology

Australopithecus does either thematic research, which will produce TERMIUM® records or publications, or ad hoc research. He or she defines the subject-field tree by means of encyclopedias and reference works, enters each term found on a paper index card, accurately indicates contexts and definitions by citing the appropriate sources and may add a comment. The assembled results, once sorted, are used to build records. The terminologist defines the concept by choosing the most relevant context or definition. A textual match is mandatory. The translation unit is often accompanied by a usage example. The record cites as sources works published by publishers: monographs, vocabularies and glossaries.

L'Actualité langagière • Language Update



Les sources écrites attestent l'usage, sauf en recherche ponctuelle, où les sources orales sont permises.

La rédaction de définitions est réservée aux travaux faits en collaboration avec des spécialistes, aux fins de publication seulement. Après révision, les fiches papier sont transmises à la saisie pour emmagasinement. Toutes les fiches sont accessibles à l'interne (fiches complètes, partielles ou de travail). On autorise le chargement systématique de lexiques ou de vocabulaires pour répondre aux attentes des traducteurs du Bureau. Enfin, la terminologie étudiée en comité porte la mention « uniformisée » plutôt que « normalisée ». En effet, seuls les termes tirés de normes (ISO, AFNOR, etc.) ou ayant été publiés par des organismes officiels (comme l'OTAN) sont considérés comme étant normalisés.

La naissance du terminologie « modernicus »

Il y a une dizaine d'années environ, l'australopithecus s'est métamorphosé. Ce changement est étroitement lié à la décision de diffuser TERMIUM® à grande échelle, au sein de la fonction publique fédérale et auprès du grand public.

La base de référence TERMIUM® devient un produit commercial, et les utilisateurs et abonnés se transforment en partenaires.

Les changements méthodologiques

Des ateliers de rédaction de définitions dans les deux langues officielles sont donnés à l'ensemble des terminologues. La nécessité de rédiger des définitions incite à une plus grande collaboration avec des spécialistes, surtout dans les domaines techniques et scientifiques. Je vous mets au défi, si vous n'êtes pas spécialiste, de définir en 45 minutes les termes : « *grey level co-occurrence matrix* » et son équivalent « *matrice de cooccurrence des niveaux de gris* » (petit indice : domaine de la télé-détection, du traitement de l'image).

Outre la rédaction de définitions, la traduction et la transposition sont des procédés utilisés pour assurer la compréhension de la notion, dans les deux langues officielles. L'observation sert à apporter des précisions relatives à la notion étudiée.

The usage is attested in written sources, except in ad hoc research, where oral sources are allowed.

The drafting of definitions is done only in collaboration with specialists, for purposes of publication only. After revision, the paper index cards are sent to Data Capture for input. All records are accessible internally (full, partial or working records). Systematic uploading of glossaries or vocabularies is authorized, to meet the expectations of Bureau translators. Lastly, terminology studied in committee is marked "officially approved" rather than "standardized." Only terms taken from standards (ISO, AFNOR, etc.) or published by official organizations (like NATO) are regarded as standardized.

"Modernicus" appears

Some ten years ago, Australopithecus underwent a metamorphosis. The factors driving the change were closely related to the decision to distribute TERMIUM® widely, both within the federal public service and to the general public.

The TERMIUM® data bank became a commercial product, and users and subscribers became partners.

Methodological changes

Definition drafting workshops in both official languages are organized for all terminologists. The need to come up with definitions leads to greater collaboration with specialists, especially in the technical and scientific fields. I defy you to define the following terms in 45 minutes or less, unless you are a specialist: *matrice de cooccurrence des niveaux de gris* or its equivalent "grey level co-occurrence matrix" (hint: the field is remote sensing, image processing).

In addition to creating definitions, translation and transposition are drafting processes used to ensure the concept is understood in both official languages. Comments are used to further explain the concept.

La consignation de phraséologismes vient répondre aux attentes des utilisateurs qui souhaitent connaître les cooccurrents d'un terme (ex. : *Vocabulaire combinatoire de la CFAO mécanique* et *Vocabulaire combinatoire de l'imagerie fractale*).

Les exemples cités sur certaines fiches servent à confirmer l'usage, sans plus. L'obligation de rédiger des définitions fait que certaines fiches sont moins étayées et que la recherche synonymique est moins exhaustive, surtout dans les domaines très spécialisés.

La qualité en toutes lettres

Le *Guide TERMIUM*[®] enrichi et adapté aux nouvelles méthodes de travail voit le jour. Le Comité de méthodologie veillera à l'uniformisation de la méthodologie et à la mise en application rigoureuse du nouveau *Guide*.

Un système universel de contrôle de la qualité est instauré, ainsi qu'un plan d'encadrement de deux ans pour les nouvelles recrues. La révision systématique des terminologies nouvellement embauchés devient pratique courante.

La mise à niveau méthodologique du personnel passe obligatoirement par l'organisation d'ateliers de révision pour les chefs d'équipe et d'auto-révision pour le reste des terminologues. Des forums de discussion sont mis en chantier, une façon bien actuelle de consolider les compétences nouvellement acquises dans les ateliers et de débattre des cas problèmes.

Par ailleurs, on privilégie la gestion de contenu par domaine pour faire en sorte que les fiches déjà en banque ou récemment créées soient en conformité avec le *Guide*. Les clients abonnés à *TERMIUM Plus*[®] sont également mis à contribution. Tous les commentaires transmis par courriel relativement aux fiches en banque parviennent aux terminologues, qui doivent en assurer le suivi dans les plus brefs délais.

Le maillage avec les ministères, une stratégie gagnante

Le terminologue est au cœur de ces échanges à titre de chargé de projet, d'expert-conseil ou encore de gestionnaire d'ensembles terminologiques.

By recording phraseologisms, terminologists can meet the expectations of users who want to know the co-occurrences of a term (e.g. the *Combinatory Vocabulary of CAD/CAM in Mechanical Engineering* and the *Combinatory Vocabulary of Fractal Imagery*).

The examples cited in some records serve only to confirm usage. The obligation to write definitions means that some records are less well documented and that synonymic research is less exhaustive, especially in very specialized fields.

Putting quality into words

An expanded *TERMIUM*[®] *Guide* adapted to the new working methods is published. The Methodology Committee is created to standardize methods and see that the new *Guide* is rigorously implemented.

A universal quality control system is instituted and a two-year supervision plan for new recruits set up. Systematic revision of the work of newly hired terminologists becomes standard practice.

Staff upgrading in methodology necessarily means organizing revision workshops for team leaders and self-revision training for all other terminologists. Discussion forums are started up—a very modern way of consolidating competencies recently acquired in workshops and discussing any problem cases.

Content management by field is made a priority, to ensure that both recently created records and those already in the data bank are in compliance with the *Guide*. Customers who subscribe to *TERMIUM Plus*[®] also have a contribution to make. All comments sent by e-mail on records in the data bank are passed on to the terminologists, who must follow them up as soon as possible.

Networking with the departments, a winning strategy

The terminologist is at the heart of these exchanges as a project officer, consultant and collection manager.

Distribution of *TERMIUM*[®] to the public service as a whole increases the visibility of terminology within departments. Terminology is offered as added value when service contracts are signed between the Bureau and its clients.

La diffusion de TERMIUM® dans l'ensemble de la fonction publique a pour effet d'augmenter la visibilité de la terminologie au sein des ministères. La terminologie devient une plus-value lors de la signature de contrats de services entre le Bureau et ses clients.

La DNT met sur pied le Conseil fédéral de terminologie, qui a pour mandat de veiller à la normalisation de la terminologie commune des ministères et des organismes fédéraux, dans les deux langues officielles.

Plusieurs des publications qui voient le jour découlent de collaborations avec les ministères et viennent enrichir TERMIUM®. Parmi les publications actuellement hébergées sur le site du Bureau de la traduction, mentionnons le *Lexique de la gestion des ressources humaines*, le *Lexique de Passeport Canada*, le *Lexique sur les autres formes de prestation de services*. Cette stratégie de partenariat entre les ministères et la DNT est un gain pour les traducteurs et les pigistes, qui trouvent dans TERMIUM® la terminologie de leurs clients.

Les provinces et territoires emboîtent le pas. Le Conseil national de terminologie est créé. La DNT souhaite répondre ainsi aux besoins des provinces et des territoires. À la demande du Service de traduction du gouvernement des Territoires du Nord-Ouest, la DNT publie le *Vocabulaire de la taille du diamant*.

La liste des collaborateurs ministériels s'allonge. Les comités ont la cote : Défense nationale, Agriculture Canada, Parcs Canada, Ressources naturelles Canada.

Les collaborateurs étrangers ne sont pas en reste — l'Association mondiale de la Route, les Commissions de terminologie et de néologie de la Délégation générale à la langue française et aux langues de France (DGLFLF), l'ISO et l'OTAN. Les terminologies issues de ces collaborations sont emmagasinées dans la banque.

Au Bureau, les traducteurs spécialistes s'organisent et créent des groupes de travail auxquels ils associent les terminologues pour travailler à l'élaboration de nouvelles terminologies, par exemple sur les plateformes gyrolasers (Division de la traduction technique), la Station spatiale internationale, RADARSAT-2 (Agence spatiale canadienne). Cette recherche « en amont » contribue à une plus grande rationalisation du travail et des ressources, tout en donnant accès à une terminologie de qualité. L'uniformisation des termes

The TSD sets up the Federal Terminology Council, whose mandate is to standardize terminology common to federal departments and agencies in both official languages.

Many of the publications that appear arise from collaborations with departments and serve to expand TERMIUM®. The *Human Resources Management Glossary*, the *Passport Canada Glossary* and the *Alternate Forms of Delivery Glossary* are available on the Translation Bureau site. This strategy of partnership between departments and the TSD benefits translators and freelancers, who find their clients' terminology in TERMIUM®.

Next, the provinces and territories come on board. The National Terminology Council is created, through which the TSD seeks to meet the needs of the provinces and territories. At the request of the Northwest Territories' government translation service, the TSD publishes the *Diamond Cutting Vocabulary*.

The list of co-operating departments lengthens. Committees are popular, such as those at National Defence, Agriculture Canada, Parks Canada and Natural Resources Canada.

Nor are our foreign collaborators in short supply—the World Road Association, the terminology and neology commissions of the Délégation générale à la langue française et aux langues de France (DGLFLF), ISO and NATO. Terminology resulting from these collaborations goes into the data bank.

At the Bureau, specialist translators organize themselves and set up working groups, with terminologists' participation, to develop new terminology for such projects as laser gyro (RLG) platforms (Technical Translation Division), the International Space Station, and RADARSAT-2 (Canadian Space Agency). This “upstream” research fosters greater rationalization of work and resources, while giving access to quality terminology. Standardization of terms facilitates revisers' quality-control work as well as the work of translators using translation memories.

contribue à faciliter le travail des réviseurs lors du contrôle de la qualité ainsi que la tâche des traducteurs qui utilisent les mémoires de traduction.

De plus en plus de clients ministériels s'adressent à la DNT pour faire valider leur base de données ou pour demander la création de bases de données sur mesure. C'est le cas de la Commission canadienne de sûreté nucléaire. Des projets rentables pour le Bureau, de nouvelles fiches pour la banque. Grâce au maillage avec les ministères, la DNT contribue à l'effort de « normalisation terminologique » traditionnellement réservé aux seuls comités et autres commissions mandatés.

La terminologie élargit son champ d'influence

La DNT décide d'ajouter l'espagnol et le portugais sur certaines fiches pour répondre aux nouveaux besoins. Des terminologies trilingues sont colligées et donnent lieu à des publications (ex. : le *Dictionnaire du financement et de l'assurance à l'exportation*). Dans cette foulée novatrice naît le *Coin linguistique du gouvernement du Canada*, un outil de référence et d'autoapprentissage qui permet aux fonctionnaires fédéraux d'accroître leurs compétences linguistiques. Le site regorge de conseils linguistiques relatifs aux difficultés de grammaire, de syntaxe et d'usage à l'intention des francophones et des anglophones. La mascotte du site, Virgule la libellule, aide les usagers à approfondir leurs connaissances grâce à des exercices, des exemples et des jeux.

Les échanges internationaux sont privilégiés, comme le montre la publication de lexiques trilingues élaborés en collaboration avec le Réseau panlatin de terminologie (REALITER) portant sur la bioéthique et le commerce électronique. Des équipes de formateurs se rendent jusqu'en Amérique latine, en Afrique et au Nunavut pour donner des ateliers de terminologie.

Les nouveaux outils : du matériel au virtuel

Internet s'impose, mais encore faut-il que le terminologue sache s'en servir. Une demande mal formulée peut donner des résultats décevants, parfois même cocasses. Je cherchais récemment des renseignements sur le terme *chevrette* (une partie de la scie de long). En interrogeant les termes *chevrette* et *scie*, sans donner plus de précisions, j'ai obtenu des renseignements sur presque toutes les chevrettes du monde, y

More and more client departments ask the TSD to check their databases or build custom databases for them. Such is the case, for example, of the Canadian Nuclear Safety Commission. Profitable, billable projects for the Bureau, and new records for the data bank. Networking with departments helps the TSD contribute to the "terminology standardization" effort traditionally reserved for committees and other mandated commissions.

Terminology widens its field of influence

The TSD decides to add Spanish and Portuguese to certain records to meet new requirements. Trilingual terminologies are put together and result in publications (e.g. the *Export Financing and Insurance Vocabulary*). This innovative trend gives rise to the *Language Nook of the Government of Canada*, a reference and self-learning tool that enables federal public servants to enhance their language proficiency. The site abounds in linguistic advice on grammar, syntax and usage difficulties for Francophones and Anglophones alike. The site's mascot, Dagan the Dragonfly, helps users to improve their knowledge through exercises, examples and games.

International exchanges are emphasized, as shown by the publication of trilingual glossaries developed in co-operation with the Réseau panlatin de terminologie (REALITER) on bioethics and electronic commerce. Trainers go to Latin America, Africa and Nunavut to give terminology workshops.

New tools: from physical to virtual

Terminologists can't do without the Internet. Internet use depends on the terminologist's ability to use the tool effectively. A poorly worded search string can give disappointing and sometimes even laughable results. I recently looked for information on the term *chevrette* (part of a whip saw). By searching on *chevrette* and *scie*, without any other particulars, I got information on almost every *chevrette* in the world, including Quebec Minister Guy Chevrette. A thorough knowledge of search strategies is absolutely essential to obtain the desired results.

The Internet tools frequently used by terminologists include search engines (Google, Alta Vista, etc.), telephone books, images, free and fee-based databases, discussion forums and e-mail.



compris le ministre québécois Guy Chevrette. Une connaissance approfondie des stratégies de recherche est donc absolument essentielle pour obtenir les résultats souhaités.

Parmi les outils Internet fréquemment utilisés par le terminologue, mentionnons les moteurs de recherche (Google, AltaVista, etc.), les annuaires, les images, les bases de données gratuites et payantes, les forums de discussion, le courriel.

À partir de son poste de travail, le terminologue accède en quelques clics à des sites spécialisés partout dans le monde : thèses universitaires, rapports de recherche, documentation de fabricants, bases de données (ONU, ESA, ASC, NASA, IATE), textes de lois et règlements, normes, encyclopédies, etc. En réseau, il peut consulter des dictionnaires généraux et spécialisés. Il importe toutefois de dire qu'Internet n'est pas une panacée et que cet outil ne saurait en aucun cas remplacer les ouvrages publiés par les maisons d'édition.

Le principal inconvénient des sources trouvées sur le Web réside dans leur courte durée de vie. Elles ne servent qu'à confirmer l'existence des termes à un moment donné.

Bien que le terminologue applique des critères rigoureux dans le choix qu'il fait des sources Internet, il arrive que la piètre qualité linguistique des textes de référence l'oblige à réécrire des segments complets de phrases, voire des paragraphes entiers. Le manque de rigueur du contenu est un irritant additionnel qui vient compliquer sa tâche.

Le terminologue s'entoure de personnes-ressources en créant des réseaux et des forums d'échange avec des spécialistes et des fabricants de partout dans le monde.

Parmi les autres usages non conventionnels qu'il peut faire du Web, mentionnons la définition de l'arbre de domaine, l'établissement de réseaux notionnels, la recherche de cooccurents, la vérification de la fréquence d'utilisation de termes, la recherche de tournures idiomatiques en langue de spécialité, le repérage de textes diversifiés par lieux géographiques, par catégories de sites : commercial, gouvernemental, universitaire, etc.

Internet, une vitrine sur le monde. Le Bureau de la traduction offre gratuitement sur son site les publications électroniques de la DNT. *TERMIUM Plus*[®] est également accessible partout sur la planète.

From their computer workstation, with a few clicks, terminologists can access specialized sites anywhere in the world: university theses, research reports, manufacturers' documentation, databases (UN, ESA, CSA, NASA, IATE), legislation, standards, encyclopedias, etc. On their network they can consult general and specialized dictionaries. It is important to note, however, that the Internet is not a panacea and is in no way a replacement for published books.

The main disadvantage of the sources found on the Web is that they are ephemeral. Their only usefulness is to confirm terms' existence at a given moment.

Although terminologists do apply rigorous criteria to their selection of Internet sources, at times the poor linguistic quality of the reference texts obliges them to rewrite whole sentence segments or even whole paragraphs. Another irritant—and complication—is the lack of rigour in the source content.

Terminologists surround themselves with resource people by creating networks and discussion forums with specialists and manufacturers from all over the world.

Among the other unconventional uses that can be made of the Internet are the definition of the subject-field tree, the establishment of notional networks, the search for co-occurents, the verification of terms' frequency of use, identification of idiomatic expressions in special-purpose language and retrieval of texts broken down by geographical location or site category: commercial, governmental, academic, etc.

The Internet provides a window on the world. TSD electronic publications are offered free of charge on the Translation Bureau site. *TERMIUM Plus*[®] is also accessible everywhere on the planet.

Les outils dédiés

Le dépouilleur YVANHOE est un outil de dépouillement maison qui permet de faire l'extraction de données de textes numérisés, données qui seront ensuite transférées automatiquement dans le logiciel de saisie LATTEr-DOS ou LATTEr-WINDOWS, et ce, en format de fiche compatible avec TERMIUM®.

L'outil de saisie LATTEr est utilisé pour la consignation de données sur fiche et pour la gestion d'ensembles. L'échange de données peut se faire entre deux LATTEr ou entre LATTEr et TERMIUM®.

L'outil PUBLICIEL sert à produire des publications. Les données exportées de LATTEr vers PUBLICIEL sont mises en page par le terminologue. Une équipe d'éditique apporte les corrections fines. Ce logiciel comporte plusieurs formats d'impression. LATTEr et TERMIUM® sont également dotés de fonctions d'éditique rudimentaires, utiles surtout pour les impressions ponctuelles.

Divers outils d'extraction servent au dépistage de termes, à des fins d'élaboration de lexiques. La DNT cherche actuellement un extracteur bilingue qui doit servir d'outil d'appoint pour les mémoires de traduction.

Le courriel apparaît comme l'outil multitâche tout désigné pour assurer l'échange ou le suivi de dossiers (comités virtuels), l'acheminement de lots de fiches, la gestion des tâches et l'archivage de documents divers.

Qu'exige-t-on du terminologue en 2008?

Une connaissance poussée des deux langues officielles, une grande capacité d'analyse, un esprit de synthèse aiguisé, de la facilité à travailler en équipe, de la souplesse alliée à une capacité d'adaptation hors du commun, des aptitudes pour la rédaction, la communication, la pédagogie, la gestion et la technologie.

Les préoccupations des terminologues à la DNT

Parce que le terminologue doit utiliser, au quotidien, une panoplie de logiciels, il se sent parfois démuné parce qu'il

Dedicated tools

YVANHOE is an in-house term extraction tool that retrieves data from digitized texts for subsequent transfer into data-capture software (LATTEr-DOS or LATTEr-WINDOWS) in a TERMIUM®-compatible record format.

LATTEr software is used to input the data into the records and to manage collections. Data may be exchanged between two instances of LATTEr or between LATTEr and TERMIUM®.

PUBLICIEL software is used to develop publications. Data exported from LATTEr to PUBLICIEL is laid out by the terminologist. A desktop publishing team makes the fine corrections. This software supports several printing formats. Both LATTEr and TERMIUM® have rudimentary desktop publishing functions, which are mainly useful for selected print jobs.

Various term extraction tools are used to track terms for glossary building. The TSD is currently looking for a bilingual extraction tool to be used as an auxiliary tool for translation memories.

E-mail seems like the perfect multitasking tool to share or follow up on files (virtual committees), route batches of records, manage duties and archive various documents.

What is required of terminologists in 2008?

A thorough knowledge of both official languages, strong ability to analyse and synthesize data, ability to work as part of a team, flexibility and exceptional adaptability, as well as aptitudes for writing, communications, teaching, management and technology.

TSD terminologists' concerns

Because terminologists must use a broad range of software programs every day, they often feel at a loss because of a lack of adequate knowledge of the tools at their disposal. Continuous training and self-learning are not sufficient to correct the situation. Customized or "à la carte" workshops could be offered to meet specific needs.

connaît peu ou mal les fonctionnalités des outils mis à sa disposition. La formation continue et l'auto-apprentissage ne suffisent pas à combler toutes les lacunes. Des ateliers sur mesure ou « à la carte » pourraient répondre à des besoins particuliers.

La création de profils de carrière diversifiés (terminologie et formation, terminologie et communications, terminologie et promotion, etc.) serait peut-être une façon originale de répondre à certaines attentes liées au monde du travail.

Pour les terminologues, l'avenir est à la fois prometteur et incertain. La profession n'a pas progressé au même rythme que la traduction ou l'interprétation. Sur le marché du travail, la terminologie est marginalisée et son statut mal défini. Ce flou engendre un malaise et des hésitations chez les candidats qui souhaiteraient y faire carrière.

Les domaines de spécialité étant de plus en plus complexes, la formation en milieu de travail ne suffit plus. Elle exige beaucoup de temps et l'autonomie complète est loin d'être assurée. Les lacunes se concrétisent lors des échanges avec des spécialistes ou quand vient le moment de rédiger dans les domaines scientifiques et techniques. Bien que la Direction continue de privilégier l'embauche de candidats ayant une double formation, par exemple la traduction et une spécialité dans certains secteurs (technique, scientifique ou juridique), des mesures spéciales devraient être adoptées pour aider les non-spécialistes déjà en poste.

La terminologie ouvre actuellement la voie à des possibilités de carrière qui dépassent de loin le cadre actuel de la profession. Il suffit de penser à l'intelligence artificielle (hiérarchisation et catégorisation des concepts), au développement de logiciels dédiés au traitement des langues, à la traduction assistée par ordinateur (élaboration de dictionnaires), à la recherche fondamentale en classification des connaissances. Les universités doivent donc créer des programmes correspondant aux nouvelles réalités du marché pour que la profession gagne ses lettres de noblesse.

La terminologie est une profession en devenir. Elle reste aussi une profession à redéfinir. ■

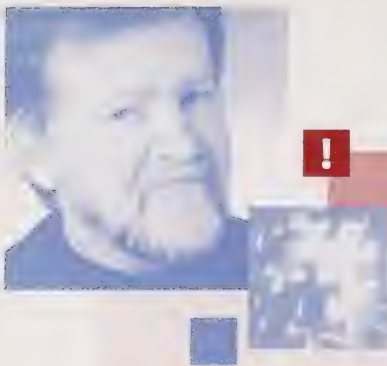
The creation of diversified career profiles (terminology and training, terminology and communications, terminology and promotion, etc.) could be a novel way of meeting certain career expectations.

For terminologists, the future is at once promising and hazy. The profession has not developed at the same rate as translation or interpretation. On the labour market, terminology is marginalized, its status ill defined. Because of this, candidates who might wish to embark on a career in terminology are hesitant and unsure.

As specialties are becoming increasingly complex, workplace training is no longer sufficient. It is very time-consuming and yet does not guarantee full autonomy. The shortcomings become evident in exchanges with specialists or when the person must do scientific or technical writing. Although the TSD continues to emphasize the hiring of candidates with dual training—translation and a major in certain other disciplines (technical, scientific or legal, for example)—special measures should be put in place to help nonspecialists already on the job.

Terminology now offers career prospects that greatly exceed the current ambit of the profession. One need only think of artificial intelligence (hierarchization and categorization of concepts), the development of dedicated software for natural language processing, computer-assisted translation (dictionary development) and fundamental knowledge classification research. Accordingly, universities need to develop programs corresponding to the new market realities so that the profession can regain its former prestige.

Terminology is an emerging profession, and one that has yet to be redefined. ■



Mots de tête

Frédéric Leroux fils

Volume 5/3 • Septembre/September 2008

Trente ans après

Il y aura bientôt presque trente ans que vous lisez mes *Mots de tête*. J'imagine qu'il doit vous arriver de vous demander pourquoi je m'entête ainsi à défendre des usages que d'autres s'empressent de condamner. Moi aussi je m'interroge, et c'est surtout en feuilletant un nouveau recueil de nos fautes que le doute m'assaille. On dirait que leurs auteurs ne se rendent pas compte que l'usage a changé. Et il est presque aussi décourageant de voir le temps que les dictionnaires mettent à admettre des tournures qu'on voit partout, et depuis des années.

Il ne serait pas inutile – mais amusant, peut-être – de passer en revue quelques termes qui ont fait l'objet d'un article¹ pour voir le sort qui leur a été réservé. Aussi bien par les dictionnaires que par les gardiens de la langue.

Comme vous avez toujours le nez dans les dictionnaires, vous avez dû constater que la plupart *jetent le bébé avec l'eau du bain, déroulent le tapis rouge, traînent les pieds, font des vœux pieux, gardent un profil bas*, et j'en passe. Mais Paul Roux² et Michel Parmentier³ répugnent à *traîner les pieds*. Et Parmentier est d'accord avec Jean Forêt⁴ pour trouver à ce *profil bas* un air plutôt louche.

Certains usages ont assez rapidement trouvé grâce auprès des lexicographes. Bien que condamnée à l'époque de mon article (1985), la tournure « hors de question » se trouvait déjà dans plusieurs dictionnaires. Aujourd'hui, même l'Académie (1994) l'enregistre. Aussi, on ne peut que se réjouir de

constater que les bilingues ne se contentent plus de traduire « out of the question » par « il n'en est pas question » ou « jamais de la vie ». Et surtout, de voir qu'avec l'édition de 1999, il n'y en a plus trace dans la bible de nos anglicismes⁵.

Il est certes loin le temps où seule la sève pouvait être « élaborée ». Existait-il aujourd'hui un dictionnaire qui s'en tienne encore à cette seule acception ? L'Académie parle de cuisine ou de composition florale « élaborée ». Mais cela ne semble pas suffire, car il est toujours considéré comme un calque par le *Colpron*, Jacques Laurin⁶, Roux et Forest.

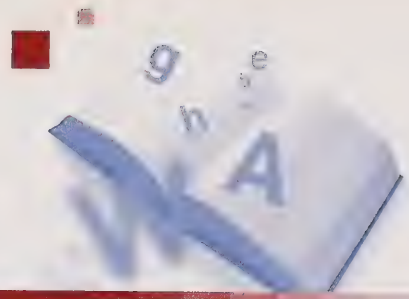
Au sens d' impatient, la locution « anxieux de » avec infinitif est condamnée chez nous depuis 1904⁷. Pourtant, Zola et Maupassant l'emploient. Et vous vous souvenez sûrement de ce savoureux exemple de Louis Hémon : « [Les maringouins], anxieux de trouver un pouce carré de peau pour leur piqûre ». Le *Robert* donne un exemple d'André Gide et le *Trésor de la langue française* (TLF), de Roger Martin du Gard. L'Académie l'enregistre aussi, mais au sens d'« éprouver de l'anxiété » : « *Nous étions anxieux d'apprendre la vérité* ». On ne peut pas dire que la nuance entre anxiété et impatience saute aux yeux. Les dictionnaires bilingues la donnent aussi, mais le *Colpron*, Marie-Éva de Villers⁸, Roux et Forest y voient toujours un anglicisme.

Et que dire de « faire sa part », autre tour que nous aimons bien ? Nous le connaissons depuis un siècle : Henri Bourassa (fondateur du *Devoir*) l'emploie

en 1910 et Lomer Gouin (premier ministre du Québec), en 1911. Et les Français ne sont pas loin derrière avec Roland Dorgelès et ses *Croix de bois*, paru en 1919 : « j'ai fait ma bonne part ». S'il m'a fallu à l'époque (1990) un véritable chassé-croisé pour le trouver dans les dictionnaires, aujourd'hui plusieurs le donnent : *Hachette-Oxford*, *Harrap's*, *Larousse-Chambers*. Mais, sauf erreur, les unilingues l'ignorent. Et, bien sûr, le tour est encore condamné à tour de bras : Camil Chouinard¹⁰, Roux, Forest, Parmentier, le *Colpron*, Marie-Éva de Villers. Les bras m'en tombent...

D'autres ont l'heur de n'être condamnés par personne, mais ils peinent à entrer au dictionnaire. Comme l'expression « balayer d'un revers de la main ». Aucun auteur ne la condamne, mais on la cherche en vain... Sauf dans le dictionnaire de l'Académie. Elle ne se trouve ni à « main » ni à « revers » (les immortels en sont au mot « pied »), mais à « balayer » : « *Balayer des objections d'un revers de la main*, montrer par un geste qu'on les considère comme négligeables ». Pour les autres ouvrages, le revers de la main ne sert qu'à essuyer la sueur de votre front... Il y a plus d'un quart de siècle que j'ai parlé d'« au tournant du siècle », et j'en ai trouvé depuis un exemple de 1955, mais la tournure vient tout juste de se glisser dans le *Petit Robert*. Le *Petit Larousse* se fait toujours tirer l'oreille.

Une de mes expressions préférées, « avoir le dos large », est encore condamnée par au moins deux auteurs : Parmentier et Roux. Au moment où j'ai écrit mon article (1983), il n'y avait



que le *Dictionnaire du gai parler*¹¹ et le TLF qui la connaissent. Pour le TLF, elle était synonyme d'« avoir bon dos » (c'est la « bonne » tournure qu'on nous propose). Depuis, le *Grand Larousse bilingue*, l'Académie et le *Robert* l'enregistrent. Mais il ne semble pas que nos défenseurs s'en soient rendu compte.

Est-ce parce que le métier de nourrice se perd qu'on ne voit plus « mordre le sein de sa nourrice » ? Ou parce que ce n'est plus politiquement correct ? À tout événement*, il existe une façon tout aussi imagée de dire la même chose, « mordre la main qui nourrit ». Mais à part deux dictionnaires que je signalais en 1989 (le *Grand Robert* et le *Logos* de Bordas), seule l'Académie le donne : « *Mordre la main qui vous a nourri*, faire preuve d'ingratitude ». Et les bilingues se contentent toujours de traduire « to bite the hand that feeds » par « cracher dans la soupe » (*Robert-Collins*, *Hachette-Oxford*). Quant à Lionel Meney¹², il juge que c'est un calque... Ce qu'ignorait Octave Mirbeau qui, en 1883, accusait Alphonse Daudet d'avoir « mordu successivement la main de ses bienfaiteurs ».

La locution « être dans le même bateau » était condamnée il y a vingt ans par le *Colpron* (jusqu'en 1994) et André Clas¹³. Depuis, deux auteurs ont repris le flambeau, Meney et Laurin¹⁴. Mais les dictionnaires n'ont à peu près pas bougé. Seul le *Grand Robert* l'enregistre. Et pourtant le linguiste Jean Maillot (*Traduire*, avril 1984) et l'auteur d'un dictionnaire des vrais amis¹⁵ la considèrent comme l'équivalent parfait de « to be in the same boat ». Mais les bilingues traduisent toujours par « être

logé à la même enseigne » ou « dans la même galère ». Certes, j'aime bien ce dernier équivalent, mais tant qu'à faire, j'aime mieux me faire mener en bateau qu'en galère, pas vous ?

On ose espérer que plus personne aujourd'hui ne trouve à redire à la tournure « à travers » avec l'idée de déplacement, de mouvement : « déambuler à travers la ville », « baguenauder à travers Paris ». Ces deux exemples sont de l'Académie. Mais s'il s'agit d'un phénomène de dispersion, comme ici : « Catholicité : Ensemble des Églises latines et orientales en communion avec Rome à travers le monde », on hésite. Et pourtant, c'est encore l'Académie. Si vous aimez les 4^{es} de couverture, lisez celle de son dictionnaire : « une langue commune à plusieurs centaines de millions de francophones à travers le monde ». Le dernier *Petit Robert* devrait balayer les scrupules que vous pourriez encore avoir : « à travers le monde » y est défini comme synonyme de « dans le monde entier ». N'empêche, Forest, Meney et Guy Bertrand¹⁶ persistent et signent. Et le *Colpron* maintient toujours qu'on ne saurait voyager « à travers » le Québec...

Depuis plus de 170 ans, « en d'autres mots » fait partie de nos façons de parler. Étienne Parent, le rédacteur en chef du *Canadien*, l'emploie en 1834. Et les Français le connaissent depuis encore plus longtemps que nous : « En d'autres mots, ce sont des scènes d'opéra que l'on demande aujourd'hui dans la tragédie ». Cette citation de 1813 est tirée de *L'Hermite de la Chaussée-d'Antin*, dont l'auteur, Étienne de Jouy,

est devenu académicien en 1815. L'expression figure dans le *Harrap's* depuis 1947. Et Jean-Pierre Causse nous dit que c'est un « vrai ami ». Si les petits *Larousse*** et *Robert* l'ignorent, plusieurs bilingues la donnent (*Hachette-Oxford*, *Larousse*, *Robert-Collins*). Néanmoins, elle est encore condamnée par Meney et Forest.

Il y aurait beaucoup à dire à propos d'autres termes qui ne parviennent pas à s'imposer dans le « bon usage ». Comme « partisanerie » : condamné comme anglicisme depuis 1896 (Raoul Rinfret) et jusqu'en 2008 (Forest), ou considéré comme canadianisme depuis 1880 (Sylva Clapin) jusqu'aujourd'hui (Roux), ce n'est pourtant ni l'un ni l'autre. Je l'ai lu dans un roman haïtien de 1959, *L'espace d'un cillement* de Jacques Stephen Alexis. Ainsi que chez le grand pourfendeur d'anglicismes, René Étiemble lui-même : « *L'Espadon* me toucha parce que, sans la moindre emphase ou partisanerie, il contait... » (préface à *Un long été à Istanbul*, d'Osman Necmi Gürmen). Le TLF et le *Grand Robert* donnent tous deux le même exemple de Jean Guéhenno de 1934. Et on le trouvait dans la partie français-anglais du *Harrap's* en 1972, mais on le cherche en vain dans l'édition de 2007. La mode étant au videgrenier (notre « vente de garage »), aurait-on décidé de le brader ?

NOTES

* Calque de l'anglais, selon plusieurs. « Vieux » d'après le TLF et le *Grand Robert*. Mais l'Académie le donne sans réserve, avec le sens de « quoi qu'il arrive ». C'est justement la formule proposée pour remplacer le calque.

Surprise, dans le *Larousse* « autrement dit » est défini par « en d'autres mots ».

Je termine avec un mot sur deux « québécoismes » qui me tiennent à cœur. Au moins sept auteurs condamnent « il me fait plaisir », que nous employons depuis plus d'un siècle (Wilfrid Laurier, 1897). Certes, il est rare ailleurs que chez nous, mais je l'ai relevé sous la plume d'un grammairien, Maurice Chapelan (dit « Aristide ») : « l'écho qu'il m'a fait plaisir de faire ici à vos doléances » (*La langue française dans tous ses débats*), et d'un linguiste, Loïc Depecker (*Les mots des régions de France*). Quant à la locution « aux petites heures du matin », elle est condamnée par Parmentier, le *Colpron* et Meney. Mais elle semble avoir la cote auprès des auteurs de polars : Georges Simenon, Albert Simonin et le tandem Boileau-Narcejac l'emploient. Je l'ai aussi lue chez Julien Gracq, dans *Un balcon en forêt* (1957) : « un froid qui prenait aux moelles sortait de la terre avec les petites heures du matin ». D'après le *Dictionnaire universel francophone*, elle s'emploierait aussi en Belgique.

Quelle conclusion tirer de ce bilan fragmentaire ? Que l'usage évolue, forcément, mais que les dictionnaires semblent rarement pressés de le consacrer. (On peut espérer qu'avec l'habitude des mises à jour annuelles les choses soient en train de changer.) Et que les défenseurs de la langue se font trop souvent le simple écho de leurs prédécesseurs. Mais, on l'a vu, il leur arrive de lever un interdit (« hors de question », « avoir le dos large » et « être dans le même bateau » ne se trouvent plus dans le *Colpron*). Hélas, les rares absolutions sont trop souvent enterrées sous de nouvelles condamnations... ■

NOTES

- ¹ Voir mon recueil *Mots de tête*, Éditions David, 2002. La vingtaine de termes examinés ici s'y trouvent.
- ² *Lexique des difficultés du français dans les médias*, Éditions La Presse, 2004.
- ³ *Dictionnaire des expressions et tournures calquées sur l'anglais*, Presses de l'Université Laval, 2007.
- ⁴ *Grand glossaire des anglicismes au Québec*, Guérin, 2008.
- ⁵ Constance Forest et Denise Boudreau, *Le Colpron*, Beauchemin, 1999. L'édition de 1994 le donnait encore.
- ⁶ *Le bon mot*, Éditions de l'homme, 2001.
- ⁷ « Sarclures », *Bulletin du parler français au Canada*, vol. III, n° 2, octobre 1904.
- ⁸ *Mots de tête*, p. 117.
- ⁹ *Multidictionnaire des difficultés de la langue française*, Québec/Amérique, 2003.
- ¹⁰ *1500 pièges du français parlé et écrit au Québec*, Montréal, Libre Expression, 2003.
- ¹¹ Michel Lis et Michel Barbier, *Dictionnaire du gai parler*, Éditions Mengès, 1980.
- ¹² *Dictionnaire québécois-français*, Guérin, 2003.
- ¹³ *Dictionnaire de locutions et d'expressions figurées du Québec*, Université de Montréal, 1985.
- ¹⁴ *Les américanismes*, Éditions de l'homme, 2004.
- ¹⁵ *Dictionnaire des vrais amis*, British Institute in Paris, Université de Londres, 1978.
- ¹⁶ *400 capsules linguistiques*, Lanctôt, 2006, p. 113.





English Then and Now

Frances Peck

Forty years ago, when *Language Update* made its debut, I was not yet a professional writer and editor. I was three. According to my mother, I ran around the house for hours and devised new schemes for parting my brother from his candy. Apart from that, not much was happening in my world.

I didn't pose for digital photos, in an era when *digital* mainly conjured up images of thumb-sucking. There were no *compact discs* to listen to. No one ate *pizza pockets* or drank pop sweetened with *aspartame*. There was no *googling* or *faxing*, no *bungee jumping* or *break dancing* going on. No one worried about *global warming* or saved up for a *time-share*. Our lives were arguably simpler, our vocabularies indisputably smaller.

There's no question—the English language has changed tremendously in the past four decades. New words, and new uses of old words, have sprung up to accompany developments in technology, science, economics and culture. But the fundamentals of the language—the rules of grammar and punctuation and the principles of clear style—have changed surprisingly little.

CHANGES IN GRAMMAR

What's striking about grammar rules from 40 years ago is how similar they are to today's. The guidelines for subject-verb agreement, pronoun case, modifier placement and verb tense are virtually unchanged. Many of the old rules we now consider outdated (though they persist as grammar myths) had by then already toppled.

Take *none*, for instance. At one time considered singular, *none* was accepted 40 years ago as a plural when used in a plural sense (None of the applicants *are* qualified). The second edition of *Fowler's Modern English Usage* (1965) pulled no punches: "It is a mistake to suppose that the pronoun is singular only and must at all costs be followed by singular verbs, etc.; the *Oxford English Dictionary* explicitly states that plural construction is commoner."

Similarly, rules drummed into earlier generations of schoolchildren, like "don't split an infinitive" and "don't end a sentence with a preposition," had gone by the wayside. Eric Partridge, in the sixth edition (1965) of *Usage and Abuse*, noted that we should avoid the split infinitive wherever possible, "but if it is the clearest and the most natural construction, use it boldly. The angels are on our side." (Note: A rather

different celestial phenomenon has been on our side since 1966, when the original *Star Trek* series aired with its now-famous "to boldly go." Interestingly, Partridge's choice of *boldly* in his exhortation of the split infinitive anticipated *Star Trek* by one year.)

Grammarians of the day were also pooh-poohing the old prohibition against ending a sentence with a preposition. G.F. Lamb, in his textbook *English for General Certificate* (1964), brushed it off entirely: "The so-called 'rule' that we must not end a sentence with a preposition cannot be justified in English, and is not observed by any good writer." *Fowler's*, in what is practically a novella on the subject, concluded that the rule had become "a cherished superstition."

The only real change in grammar since the late 1960s comes in an area that overlaps with usage and that, like usage, has been influenced by larger forces of society and culture. I'm referring here to agreement between a pronoun and a singular antecedent like "everyone" or "each person." The rule back then was simple: use the masculine singular pronoun (Everyone must bring *his* own wine to the party). Since then, feminism has outed the sexism implicit in that choice and has put the old practice to rest. But we have been left with a void, one that has produced lots of rewriting (*People* must bring *their* own wine) and lots of debate about the ungainly *his or her* versus the (to some) ungrammatical *their*. This last option is gaining ground fast and will likely win the day, though for the moment authorities are still bickering.

CHANGES IN PUNCTUATION

There was a time when English writing was scattered (some might say infested) with commas, but that time was not 40 years ago. The trend toward cleaner, streamlined prose was already afoot. Said G.F. Lamb: "The modern tendency is to omit the comma in many instances where earlier generations would have used it." His grammar book then goes on to list comma rules that are indistinguishable from our own today.

Likewise, what we think of as the "new" practice of adding *-s* to names that end with "s" (Keats's poetry, Charles's hot tub) was already well established. In fact, it was the very first rule listed in the first and second editions (1959 and 1972) of *The Elements of Style*, Strunk and White's now famous little book.

Our desire for clean prose is undoubtedly behind the one change that has affected punctuation. Four decades ago, periods were used with all abbreviations. Today they have disappeared from acronyms and initialisms (e.g., NATO, DVD, PhD), perhaps because in our time these abbreviations are so commonplace that we regard them more as words in their own right than as true abbreviations.

CHANGES IN STYLE

When I was three, I knew a thing or two about plain language, though in 1968, all that meant was stern talk laced with whatever mild swear words our Catholic household would allow.

Plain language as a stylistic movement really took off only in the 1980s. It gathered steam through the 1990s and is now well entrenched in the communications world. Yet the principles of composition listed in Strunk and White's first and second editions read like the contents of a plain language primer:

- Choose a suitable design and hold to it
- Use the active voice
- Put statements in positive form
- Use definite, specific, concrete language
- Omit needless words
- Keep related words together

Clear, concise, accessible style was as much an objective in 1968 as it is in 2008. The techniques for producing that style were just as simple to list, and just as difficult to execute.

CHANGES IN USAGE

That really leaves usage as the main hotbed of change in the past 40 years. That's not surprising. As John Steinbeck put it, "A writer lives in awe of words for they can be cruel or kind, and they can change their meanings right in front of you. They pick up flavors and odors like butter in a refrigerator."

It's impossible to sum up the usage changes of the past four decades. To do so would require a book—no, *books*. Instead, here is a random sampling of usages that were debated, shot down and at times downright reviled 40 years ago but that have since become accepted, some with little fanfare, others with the kind of grudging, simmering acceptance that concludes a battle reluctantly conceded.

Who today would argue with the following sentence?

We hope to *contact* a *high-calibre* translator, someone who can be trusted to *finalize* the translation with speed and *hopefully* with care.

Four decades ago the italicized words were all under siege.

Contact was inching its way toward acceptance, a point the 1965 *Fowler's* haltingly conceded. But in 1972 Strunk and White still condemned the word as "vague and self-important. Do not *contact* anybody; get in touch with him, or look him up, or phone him"

Calibre, in the sense of "order of merit or quality," riled up Eric Partridge, who wrote (no doubt with pursed lips) that expressions like *high-calibre* and *low-calibre* "are not absolutely wrong: they are merely ludicrous."

Words ending in *-ize*, the most handy suffix for verbifying, are traditionally greeted with suspicion, and fair enough, as most are neologisms for a time. *Finalize* was generally slammed in the 1960s, especially in British English, and has met with only slow acceptance, perhaps because it first appeared in Australia and the United States. Today, however, the *New Fowler's Modern English Usage* (1996) notes that "only elderly eyebrows are now raised when the word is used"

That brings us to *hopefully*. Its use as a sentence adverb, like in the sample sentence above—as opposed to its uncontested use as a run-of-the-mill adverb, to describe doing something in a hopeful manner (to look hopefully at someone)—was one of the most ardently fought, widely covered usage points in the past four decades.

The *New Fowler's* gives a juicy account of the whole affair under the entry "sentence adverb," calling it "one of the most bitterly contested of all the linguistic battles fought out in the last decades of the 20c." The account goes on to say that the tipping point came in the late 1960s with *hopefully*. Oddly, sentence adverbs (like *oddly* here, plus *frankly*, *actually*, *thankfully*, *strictly* and the like) proliferated during the twentieth century without much criticism, but for some reason *hopefully* was a celebrated exception. It was as if every suspicion of change, every fear of the uneducated masses taking over the language, became concentrated in one annihilating ray beamed on this harmlessly optimistic word.

The battle over *hopefully* is done, say current authorities, and the sentence adverb is here to stay. But its journey is only a slightly more exaggerated version of what happens every time a point of language shifts. Condemnation, then debate, then allowance, then acceptance—these are the stages that result from our paradoxical need to keep language on the leash of standards while allowing it the freedom to roam. ■



Quitter dans l'absolu

Jacques Desrosiers

Q. On entend souvent le verbe « quitter » employé absolument, donc sans complément, lorsque quelqu'un est parti d'un endroit. J'ai quitté à 17 h.

Absent des dictionnaires, l'emploi de « quitter » dans sa forme absolue finira-t-il par être admis dans l'usage correct ?

R. On peut omettre le complément d'objet direct de la plupart des verbes transitifs. Le réalisateur d'un film peut dire, en faisant sauter le complément : « Silence, on tourne. » On tourne quoi? Le film. Tout le plateau comprend. Si on veut étancher sa soif, on peut dire qu'on veut boire, sans plus de précision.

Le complément indirect peut subir le même sort. « Taisez-vous, je parle », dit l'enseignant. Toute la classe comprend à qui il parle.

Les verbes transitifs employés de façon absolue ont beau ressembler à des intransitifs, ce ne sont pas de vrais intransitifs : leurs compléments sont simplement tapis dans l'ombre. On peut toujours demander : *Que buvez-vous ? À qui parlez-vous ?* Au fond, on peut dire qu'un verbe transitif est un verbe qui *peut* avoir un complément d'objet, bien que celui-ci l'accompagne presque toujours. Tandis qu'un verbe intransitif n'a aucun complément d'objet imaginable, il se suffit à lui-même, l'action qu'il exprime concerne uniquement le sujet : *Elle dort. Il récidivera. Le chien aboyait.*

Il n'est donc pas obligatoire de compléter un verbe transitif, pourvu que le sens reste clair, soit que l'interlocuteur puisse deviner le complément omis, soit que le locuteur sous-entende une sorte de complément global : *je veux boire (quelque chose)*. C'est une affaire d'économie. Mais la marge de manœuvre n'est pas si grande. D'abord, il y a des « exceptions » si l'on peut dire. La syntaxe interdit des constructions telles que : *il a aperçu, elle a rempli, elle ressemble, fiez-vous*. Ensuite et surtout, quand la construction est possible, elle doit en général être consacrée par l'usage.

Quitter est un cas particulier parce qu'il a été jadis, comme le rappelle le *Robert historique*, un verbe purement intransitif, au sens de « *s'en aller* ». Les exemples cités par les dictionnaires remontent à Rousseau et Voltaire, au 18^e siècle. C'est loin. Petit à petit, il est devenu presque exclusivement transitif. Il y a environ 40 ans (premières années de *L'Actualité langagière* !), des dictionnaires marquaient cet emploi comme vieilli; c'était le cas du Quillet en 1970. Le *Dictionnaire des*

verbes français de J. et J.-P. Caput, paru l'année précédente, le mentionnait, mais sans exemple ni commentaire, de sorte qu'il est impossible de savoir s'il consignait l'emploi classique ou un usage contemporain. Nul doute qu'on l'entendait, puisque l'*Encyclopédie du bon français* de Dupré se donnait la peine en 1972 de faire une mise en garde à ce sujet.

Le tour était toutefois rarement mentionné dans les ouvrages, de sorte qu'il n'était sans doute pas si fréquent. Il a quand même tenu le coup jusque dans le *Grand dictionnaire encyclopédique Larousse* (le GDEL), en 1982, avec la définition : « quitter (son travail) à telle heure », où les parenthèses rendaient le complément optionnel. Puis il est tranquillement rentré dans l'ombre. Dans les deux successeurs les plus récents du GDEL, le *Grand Larousse illustré* de 2005 et le *Grand Larousse encyclopédique* de 2007, il a disparu, sauf pour le traditionnel *Ne quittez pas* du protocole téléphonique, au sens de « *rester en ligne* », avec toujours le même complément sous-entendu : *Ne quittez pas (l'écoute)*.

Ce n'est donc pas une invention québécoise. Le *Dictionnaire québécois-français* de Meney, qui y voit un calque de l'américain, le range néanmoins avec raison parmi les québécismes, puisqu'il est rare dans le reste de la francophonie. Mais nous ne sommes pas tout à fait les seuls à l'employer. Le *Petit Larousse*, qui ne l'a pas relevé au Québec, l'a entendu en Afrique. Le *Dictionnaire culturel en langue française*, publié par les éditions Le Robert en 2005, y voit un emploi de la Loire et de l'Isère.

Tout porte à croire que le Québec et quelques parties de la francophonie ont conservé là un vieil usage. Chez nous, ce n'est pas étonnant. Souvent le français québécois conserve des tournures vieilles, sans doute parce qu'elles sont restées dans la langue familière et que notre langue courante fait volontiers de la place au familier. Qui sait, par ailleurs, si le mot n'a pas aussi profité de son omniprésence depuis une quinzaine d'années en informatique, où il est employé de façon absolue au sens de « *quitter (une application)* ». C'est le « Alt-F4 » de Word ou WordPerfect.

Il reste que, dans la langue courante, c'est un tour dont la clarté est souvent douteuse. Le sens est limpide si, en fin d'après-midi au bureau, je lance à la cantonade : « Je quitte. Bonsoir la compagnie! » Dans d'autres contextes, la confusion se fait vite sentir. Dans une phrase aussi simple que *Il a quitté au milieu de la réunion*, le manque d'étoffement est

palpable. Si je dis : *Elle a quitté au début de la semaine*, on ne sait plus si elle a quitté le bureau, la ville, le pays. Il est certain qu'on ne peut *quitter son emploi*, au sens de « démissionner », dire par exemple qu'*elle a quitté pour s'occuper de ses enfants*, car ce sens verse directement dans l'anglicisme, comme le fait remarquer le *Multidictionnaire*.

Il faut rappeler que lorsque des emplois absolus deviennent si courants que les dictionnaires les consignent, c'est en général dans un sens restreint du verbe, dans lequel l'emploi absolu tend en quelque sorte à se spécialiser. *Boire* est transitif et n'est pas obligatoirement complété, mais si je dis de quelqu'un qu'*il boit trop*, on se doute que je ne parle pas de sa consommation de jus d'orange. Or notre *quitter* absolu englobe une palette de sens qui vont de « *s'en aller* » ou « *sortir (pour quelques minutes)* » à « *s'absenter* », « *partir en voyage* » et « *s'exiler* », en passant par « *déménager* » ou « *vider la place* », et même « *migrer* » en parlant des animaux, comme en témoignent ces quelques exemples tirés du journal *La Presse* :

« ... beaucoup de gens quittaient vers des paradis fiscaux, dit le fiscaliste Éric Labelle » (26 janvier 2007).

« ... les joueurs quittaient avec leurs familles tard samedi soir » (31 décembre 2007).

« À mesure que les locataires quitteront, tous les 103 000 pieds carrés des deux immeubles seront rénovés selon les normes du Green Building Council pour les bâtiments existants » (16 janvier 2007).

« Les ours se pointent toujours à la fin septembre [...] Ils quitteront vers la fin novembre, quand ils prendront d'assaut les glaces pour chasser le phoque » (3 novembre 2007).

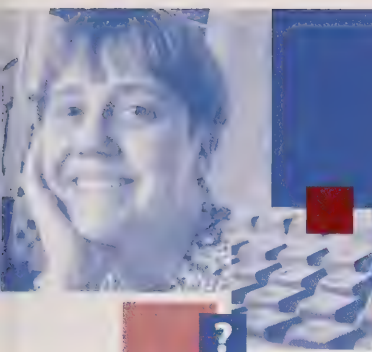
Au fond, c'est un tour qui appartient bien davantage à la langue parlée qu'à la langue écrite. Les exemples donnés par les dictionnaires sont d'ailleurs presque toujours des extraits de conversation, à commencer par celui traditionnel du domaine de la téléphonie. Il n'est sans doute pas fautif de *dire* au bureau : « À quelle heure quittez-vous ce soir? », mais de là à écrire dans une description de travail : *Le titulaire du poste quitte à 17 heures*, il y a une marge : on a le sentiment que le registre familier essaie de se faufiler dans un autre niveau de langue. Les Le Bidois notaient dans leur *Syntaxe du français moderne* qu'il nous arrive de laisser tomber le complément des verbes transitifs « dans la vie quotidienne¹ ». Marc Wilmet aussi dans *Grammaire critique du français* souligne que le français familier se plaît à ces emplois absolus². ■

Notes

1 Paris, A. et J. Picard, 1971, t. I, § 683.

2 3^e éd., Bruxelles, Duculot, 2003, § 595.





Wordsleuth

Katherine Barber ■

Test Your Spelling!

Do you know the correct spelling of the following words that have established themselves as part of Canadian English?

1. A shrub of the North American genus *Shepherdia* of the oleaster family, whose berries are used to make a thick frothy drink:
 - a) soapalally
 - b) soopollalie
 - c) soopalallie
 - d) soopolally
2. A member of an Aboriginal people living in southeastern British Columbia and north-eastern Washington:
 - a) Ktoonaka
 - b) Tunaxa
 - c) Ktunaxa
 - d) Ktunaaxa
3. An Icelandic crepe made with eggs, sugar and milk, often served sprinkled with both white and brown sugar and rolled:
 - a) pönnukökur
 - b) ponokukor
 - c) pönnakökker
 - d) punnokukur
4. Fine, soft wool from the underbelly of a muskox:
 - a) quiviut
 - b) qiviut
 - c) qivviut
 - d) qivuit
5. A sluice gate in a dike, which allows flood water to flow out but does not allow sea water to enter, found especially in New Brunswick:
 - a) abboiteau
 - b) aboitteau
 - c) aboiteau
 - d) abboitteau
6. A Newfoundland stew made of hardtack soaked in water and boiled:
 - a) bruise
 - b) brewes
 - c) brewiz
 - d) brewis
7. A game in which wooden discs are flicked across a round wooden board towards its centre:
 - a) crokinole
 - b) croquinole
 - c) croquignole
 - d) croakinole
8. Ukrainian cabbage rolls:
 - a) hollubtsi
 - b) holubtsi
 - c) holubtchi
 - d) hallubtchi
9. A baked pizza-like turnover, consisting of dough folded into a sealed pocket, filled with tomato sauce, cheese, etc.:
 - a) panzarotto
 - b) panzaroto
 - c) panzerotto
 - d) pansarotto
10. Thread, cord or thong made of rawhide:
 - a) shaganappi
 - b) shagganapi
 - c) shagannapi
 - d) shaganapi
11. Among some North American Aboriginal peoples, a thin board to which an infant is strapped so that it can be transported on its mother's back or placed on the ground or against a tree; a cradleboard:
 - a) tikkinagan
 - b) tikkanagan
 - c) tikkinagan
 - d) tikinagan

12. A small, spotted, venomous North American rattlesnake, *Sistrurus catenatus*, found in the Bruce Peninsula:
 - a) massasauga
 - b) masassauga
 - c) massassauga
 - d) masasauga
13. A dish of french fries topped with cheese curds and a sauce, usually gravy:
 - a) putain
 - b) putine
 - c) poutine
 - d) pooteen
14. A large serpentine sea creature supposedly inhabiting the waters off Victoria, British Columbia:
 - a) Cadburysaurus
 - b) Cadborosaurus
 - c) Cadborasaurus
 - d) Cadbarosaurus
15. A small marshy pool or lake produced by rain or melting snow flooding a depression in the soil on the prairies:
 - a) slue
 - b) slew
 - c) sloo
 - d) slough
16. Slush consisting of small ice crystals formed in water too turbulent to freeze over:
 - a) frazzle
 - b) frazil
 - c) frasel
 - d) frazel
17. A pentagonal ceremonial blanket worn by West Coast Aboriginal peoples, woven from mountain goat hair and shredded cedar bark and covered with symbolic designs in yellow, blue, black and white:
 - a) Chillkat blanket
 - b) chill-cat blanket
 - c) Chilkat blanket
 - d) Chilkatt blanket
18. An Inuit language spoken in the Coronation Gulf area of the Central Arctic:
 - a) Inuinnaqtun
 - b) Innuinnaqtun
 - c) Innuinaqtun
 - d) Inuinaqtun
19. A large squirrel, *Spermophilus parryii*, with a dappled greyish-brown coat, of Northern Canada and Asia; the Arctic ground squirrel:
 - a) siksik
 - b) sickstick
 - c) siksick
 - d) sicsic
20. A large North American pike, *Esox masquinongy*, especially of the Great Lakes:
 - a) muskielunge
 - b) muskelunge
 - c) muskellunge
 - d) muskalunge

ANSWERS
CAN BE
FOUND ON
PAGE 41.



Traduire le monde

André Racicot ■

Turqueries

Autrefois, *turquerie* désignait le caractère « turc », dur, impitoyable. Pourquoi une telle connotation péjorative? Après tout, les Turcs ont popularisé la culture de la tulipe dont le nom turc *tülband* est lié à *turban*. Ils ont aussi laissé derrière eux des sacs de fèves de café, devant Vienne en 1683, ce qui est à l'origine de la création d'une institution nouvelle : le café où l'on déguste la boisson du même nom. Mais il faut dire que les armées turques essayaient de conquérir l'Europe...

Car les Turcs ont été des envahisseurs. Ils venaient d'Asie, un continent encore mal connu, de sorte que les Européens les percevaient comme de nouveaux Barbares. Le Turc était forcément un colosse inculte, d'où l'expression *fort comme un Turc*. Pendant quelques siècles, l'Empire ottoman a occupé les Balkans, ce qui explique que certains peuples, comme les Bosniaques et les Albanais, se sont convertis à l'islam. C'est pourquoi la Turquie moderne possède en Europe une enclave en Thrace orientale, là où se trouve la ville d'Istanbul.

On a tort de penser que la langue turque n'est parlée qu'en Turquie. De fait, la turcophonie ratisse large. Les Azerbaïdjanais, les Turkmènes, les Ouzbeks, les Kirghizes parlent une langue d'origine turque. Même le Xinjiang chinois compte des populations d'origine turque.

Bien qu'il ne soit pas une langue internationale, le turc a quand même un certain rayonnement. Ce que l'on ignore, toutefois, c'est que le turc a laissé des traces (sans *h...*) en français. Si vous aimez le thé Earl Grey, vous savez sans doute qu'il est parfumé à la bergamote, du turc *beg-armâdé*. La cravache, dont se servent les cavaliers, vient elle aussi du turc, *qyrbâtch*. Enfin, le mot que les Québécois ont substitué à l'anglicisme *stand*, provient aussi de la langue turque. *Kiosque* est une altération du mot turc *körflk*, qui signifie en fait « pavillon de jardin ». Dans notre langue, le mot a pris son envol pour désigner un édicule où l'on vend des journaux ainsi qu'un abri vitré sur le pont d'un navire.

Bien d'autres mots français viennent de la langue turque : *cafetan*, *chacal*, *chagrin*, *odalisque*, *sérail*, *turban*, etc.

La présence ottomane a aussi favorisé la création d'un certain nombre d'expressions dans notre langue. Ainsi : une *tête de Turc* est une personne dont on se moque. Sur le plan politique, un *jeune Turc* est un jeune réformiste qui, sabre au clair, milite pour la modernisation de son parti. Cela ne signifie pas pour autant qu'il brandit son *sabre turc*, aussi appelé *yatagan*.

Les hédonistes apprécieront sûrement le *café turc*, un café très fort et opaque. S'ils mènent une vie de *pacha*, ils fumeront aussi une *chibouque*, soit une pipe à long tuyau, aussi appelée *pipe turque*. Pressés d'aller se détendre au *bain turc*, ils enfourcheront un *cheval turc*, c'est-à-dire un cheval d'une race intermédiaire entre les chevaux arabes et les persans. Une fois en selle (turque), il est toutefois peu recommandé de s'asseoir à la *turque*, c'est-à-dire en tailleur. En revenant de leur chevauchée, peut-être voudront-ils s'étendre sur un *divan*, autre mot d'origine turque. Ce qui sera certainement plus invitant que d'aller aux *toilettes à la turque*, expérience toujours saisissante pour les Nord-Américains que nous sommes.

D'autres expressions sont inspirées de cet Empire ottoman, que l'on surnommait jadis la Sublime Porte. Pensons à *tabac turc*, *point turc*, *tapis turc*, entre autres.

Les circonstances historiques ont aidé une langue lointaine comme le turc à pénétrer le français. Elle n'est d'ailleurs pas la seule à y avoir laissé sa marque. ■

El Rincón Español

Irma Nunan ■

Volume 5/3 • Septiembre/September 2008

L'Actualité langagière • Language Update

Inocuidad de los alimentos

Con el avance de la industrialización de los **productos agropecuarios** y los adelantos científico-tecnológicos en la **industria alimentaria**, sumado al crecimiento de la población humana, ha adquirido gran importancia fortalecer los sistemas nacionales e internacionales de **control alimentario**. Una de las principales preocupaciones que afectan a los seres humanos son las **enfermedades transmitidas por los alimentos**. Como las formas en que los alimentos se pueden contaminar y deteriorar pueden tener diversos orígenes, para asegurar la **inocuidad de los alimentos** (garantía de que los alimentos son aptos para el consumo), se debe vigilar cada uno de los eslabones del proceso de obtención de los mismos, desde su producción, manipulación, procesamiento, empaque y almacenamiento, hasta su transporte y venta.

Para responder a esta necesidad, los gobiernos de más de 100 países han tomado la iniciativa de realizar y promover foros mundiales de autoridades de reglamentación en donde se busca establecer, promover y reforzar directrices y normas centradas en preservar la inocuidad de los alimentos.

Hoy en día existen más de 300 autoridades, a nivel nacional e internacional, encargadas de asegurar el cumplimiento y fortalecimiento de la reglamentación en materia de inocuidad de los alimentos bajo la guía de la **Comisión del Codex Alimentarius**, que establece legislaciones, aceptadas internacionalmente, relativas a la **higiene de los alimentos**, uso de **aditivos alimentarios**, **residuos de plaguicidas**, **contaminantes**, **etiquetado**, presentación, así como los métodos de análisis y de **muestreo** de los alimentos. Todo ello con el objetivo de proteger la salud del consumidor y asegurar la aplicación de prácticas equitativas en el comercio de los alimentos de acuerdo a lo establecido por la **Organización Mundial del Comercio (OMC)**.

Asimismo, la **Organización de las Naciones Unidas para la Agricultura y la Alimentación (FAO)** reconoce la responsabilidad de todos y cada uno de los participantes de la cadena alimentaria para proveer alimentos inocuos, saludables y nutritivos.

Existen prácticas particulares de la industria alimentaria que cada país productor emplea para impulsar y mejorar la inocuidad dentro de sus productos y poder pertenecer al mercado internacional. Esas prácticas adoptan las normas de **certificación de análisis de riesgos y puntos críticos de control**, componente clave para las buenas prácticas de fabricación y elaboración de alimentos.

Para finalizar, podemos decir que todas las regulaciones en materia de inocuidad alimentaria, tanto en países en vías de desarrollo como en los desarrollados, tienen repercusiones importantes en el comercio y en la calidad de los **productos alimentarios** que llegan al consumidor.

A continuación le ofrecemos una lista trilingüe en inglés, francés y español de los términos más utilizados en el campo de la Inocuidad de los Alimentos. Si desea adquirir mayor información sobre dichos términos o bien sobre términos relacionados con otro campo lo invitamos cordialmente a consultar **TERMIUM®**, la base de datos terminológicos y lingüísticos del Gobierno de Canadá, disponible en Internet. ■

BIBLIOGRAFÍA:

- CODEX ALIMENTARIUS. [<http://www.codexalimentarius.net>]. (2008)
- EUR-Lex. [<http://eur-lex.europa.eu>]. (2008)
- Instituto Español de Comercio Exterior. [<http://www.icex.es>]. (2008)
- Organización de las Naciones Unidas para la Agricultura y la Alimentación. [<http://www.fao.org>]. (2008)
- Organización Mundial del Comercio. [<http://www.wto.org>]. (2008)
- Red de Revistas Científicas de América Latina y el Caribe, España y Portugal. [<http://redalyc.uaemex.mx>]. (2008)
- Tesouro AGROVOC. [<http://www.fao.org/agrovoc>]. (2008)

advisory label	étiquette de mise en garde (n.f.)	etiqueta de advertencia (f.); etiqueta informativa (f.)
agricultural product	produit agricole (n.m.)	producto agropecuario (m.)
Agri-Food Safety Program	Programme sur la salubrité dans l'agroalimentaire (n.m.)	Programa de Inocuidad Agroalimentaria (m.)
certificate of conformity	certificat de conformité (n.m.)	certificado de conformidad (m.)
code of practice	code d'usage (n.m.)	código de prácticas (m.)
Codex Alimentarius Commission	Commission du Codex Alimentarius (n.f.)	Comisión del Codex Alimentarius (f.)
commercially sterile food	aliment commercialement stérile (n.m.)	alimento comercialmente estéril (m.)
compliance	conformité à la réglementation (n.f.)	conformidad con la reglamentación (f.)
condemned meat	viande condamnée (n.f.)	carne decomisada (f.)
contaminant	contaminant (n.m.)	contaminante (m.)
contaminated food	aliment contaminé (n.m.)	alimento contaminado (m.)
controlled purification	purification contrôlée (n.f.)	depuración controlada (f.)
critical point	point critique (n.m.)	punto crítico (m.)
cross-contact	contamination croisée (n.f.)	contaminación cruzada (f.)
equivalence approach	approche d'équivalence (n.f.)	enfoque de equivalencia (m.)
food additive	additif alimentaire (n.m.)	aditivo alimentario (m.)
Food and Agriculture Organization of the United Nations; FAO	Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture (n.f.); FAO (n.f.)	Organización de las Naciones Unidas para la Agricultura y la Alimentación (f.); FAO (f.)
foodborne disease outbreak	vague d'intoxication alimentaire (n.f.)	brote de intoxicación alimentaria (m.)
foodborne illness; foodborne disease	maladie d'origine alimentaire (n.f.)	enfermedad de origen alimentario (f.); enfermedad transmitida por los alimentos (f.)
foodborne pathogen; food pathogen	pathogène d'origine alimentaire (n.m.)	patógeno de origen alimentario (m.)
food control	contrôle des produits alimentaires (n.m.)	control alimentario (m.)
food grading regulations	règlements sur le classement des aliments (n.m.)	reglamento sobre la clasificación de alimentos (m.)
food hygiene	hygiène alimentaire (n.f.)	higiene de los alimentos (f.)
food industry	industrie alimentaire (n.f.)	industria alimentaria (f.)

food labelling	étiquetage des aliments (n.m.)	etiquetado de alimentos (m.)
food poisoning	intoxication alimentaire (n.f.)	intoxicación alimentaria (f.)
food product	produit alimentaire (n.m.)	producto alimentario (m.)
food production	production alimentaire (n.f.)	producción alimentaria (f.)
food safety	innocuité des aliments (n.f.)	inocuidad de los alimentos (f.); inocuidad alimentaria (f.)
food safety assessment	évaluation de l'innocuité des aliments (n.f.)	evaluación de la inocuidad de los alimentos (f.)
Food Safety Policy	Politique d'innocuité des aliments (n.f.)	Política de inocuidad de los alimentos (f.)
food safety system	système d'assurance de l'innocuité des aliments (n.m.)	sistema de inocuidad de los alimentos (m.)
genetically modified food	aliment génétiquement modifié (n.m.)	alimento modificado genéticamente (m.)
HACCP certification; Hazard Analysis Critical Control Point certification	certification HACCP (n.f.)	certificación de análisis de riesgos y puntos críticos de control (f.)
harmful microorganism	microorganisme nuisible (n.m.)	microorganismo perjudicial (m.)
hazard identification	identification des dangers (n.f.)	identificación de los peligros (f.)
hazardous agent	agent dangereux (n.m.)	agente peligroso (m.)
labelling	étiquetage (n.m.)	etiquetado (m.)
light-pulse treatment	traitement à la lumière pulsée (n.m.)	tratamiento de luz pulsada (m.)
meat safety	innocuité des viandes (n.f.)	inocuidad de carnes (f.)
pesticide residue	résidu de pesticides (n.m.)	residuo de plaguicidas (m.)
qualitative risk assessment	évaluation qualitative du risque (n.f.)	análisis cualitativo de riesgo (m.)
registered establishment	établissement agréé (n.m.)	establecimiento registrado (m.)
sampling	échantillonnage (n.m.)	muestreo (m.)
scheduled controlled purification process	procédé de purification contrôlée de durée déterminée (n.m.)	proceso de depuración controlada de tiempo limitado (m.)
World Trade Organization; WTO	Organisation mondiale du commerce (n.f.); OMC (n.f.)	Organización Mundial del Comercio (f.); OMC (f.)



Carnet techno Tech Files

André Guyon ■

Translation: Patrick Beaudry

Volume 5/3 • Septembre/September 2008

L'Actualité langagière • Language Update

Quarante ans d'évolution en un clin d'œil

Qu'est-ce qui a pu se passer en 40 ans sur le front technolanguagier? Difficile de résumer tout cela en quelques lignes! Voici tout de même, avec des repères chronologiques, les grands jalons de ce qui a été une véritable épopée :

- 1968 Le CETADOL (CEntre de Traitement Automatique des DONnées Linguistiques) existe déjà, précurseur de TAUM MÉTÉO, puis de TAUM AVIATION.
- 1972 AES lance la machine de traitement de texte AES-90, qui fait fureur.
- 1974 Le PDL (*Page Description Language*) apparaît, embryon de l'éditique...
- 1976 Les Wang gagnent les grandes organisations.¹ TAUM traduit des bulletins météo.
TERMIUM (terminologie + Université de Montréal) est créé.
- 1978 WordStar gagne le cœur des propriétaires d'ordinateurs. Le système Alto du PARC de Xerox (ancêtre du Mac) possède un correcteur orthographique.
- 1980 Les revues spécialisées et les modèles de micro-ordinateurs se multiplient comme des lapins. MÉTÉO sur micro-ordinateurs arrive au Bureau de la traduction². Grammatik corrige l'orthographe et « vérifie » le style des textes en anglais.
- 1984 Big bang Macintosh! L'appareil d'Apple est vendu par des « missionnaires³ ». La technologie du PARC de Xerox sera associée à tout jamais à Apple.
Texte noir sur fond blanc, souris, menus communs à toutes les applications font fureur. Viendra ensuite l'intégration des logiciels (la possibilité de couper et coller entre des produits de fournisseurs différents)⁴.
La traduction des logiciels sur Mac se fait en éditant les ressources (textuelles) indépendantes du code. C'est le début de la localisation de logiciels moderne.

Forty Years of Development in the Blink of an Eye

What's been going on for the past 40 years on the language technology front? It's hard to sum it all up in just a few lines! Nevertheless, below are the major milestones, with chronological markers, of what has been a truly epic journey:

- 1968 CETADOL (CEntre de Traitement Automatique des DONnées Linguistiques) is already in existence, a precursor to TAUM-METEO and TAUM-AVIATION.
- 1972 AES launches the AES-90 word processor, which becomes wildly popular.
- 1974 PDL (*Page Description Language*) – the beginnings of desktop publishing.
- 1976 Use of the Wang office information system spreads to major organizations.¹ TAUM translates weather forecasts.
TERMIUM (terminology + Université de Montréal) arrives.
- 1978 WordStar wins over computer owners. The Xerox PARC Alto (Mac ancestor) features a spellchecker.
- 1980 Trade journals and microcomputer models are multiplying like bunnies. METEO on micro-computers arrives at the Translation Bureau.² Grammatik corrects spelling and “checks” style in English-language texts.
- 1984 Macintosh makes a big splash! The Apple machine is sold by “missionaries.”³ The Xerox PARC technology will forever be associated with Apple.
Black text on a white background, mice and a menu system common to all applications are now all the rage. The next step is software integration (the ability to cut and paste between products from different suppliers).⁴
Mac software is translated by editing the text independently of the code. These are the beginnings of modern software localization.

TRADOS est fondée, son logiciel de gestion de terminologie et de mémoires de traduction s'intègre à Word et WordPerfect.

- 1985 On peut se procurer au moins trois logiciels de traitement de texte produits au Québec⁵, la consolidation s'en vient.

Le disque dur (généralement de 10 Mo) met fin au supplice du changement de disquettes. Il coûte en moyenne 1500 \$.

Les imprimantes 24 aiguilles, dites de qualité quasi-lettre, permettent le luxe de la création de majuscules accentuées⁶.

- 1987 Les micro-ordinateurs envahissent les bureaux. Au Bureau de la traduction, on examine l'avenir : essai du système de traduction automatique⁷ LOGOS sur Wang, groupe de travail chargé de déterminer ce que sera le PTT (poste de travail du traducteur), reconnaissance de caractères optiques pour le compte de mots, etc.

- 1990 Windows 3 de Microsoft s'installe et nous fait prier pour éviter nos pannes quotidiennes. Les correcteurs grammaticaux français font leur apparition. Les virus se répandent, notamment par les disquettes infectées⁸. Le terme *stoned* est connu de tout le monde (*this computer is « stoned »*).

- 1992 Les budgets de recherche en traduction automatique sont coupés. Les chercheurs se tournent vers les outils d'aide à la rédaction – concordanciers bilingues comme TransSearch, mémoires de traduction, aligneurs et logiciels de reconnaissance vocale.

Des langagiers s'aventurent déjà sur Internet. Les suites de bureautique intègrent des correcticiels.

- 1994- L'accès Internet par téléphone se généralise.

- 1995 Il faut essayer 5 ou 10 fois avant de se connecter, le nombre d'heures de connexion est limité, et ça plante dès que quelqu'un veut nous parler au téléphone, mais on devient accros quand même.

Des pages Web qui deviendront des portails existent déjà.

Windows nouveau (1995) se pointe avec ses promesses, qui ne seront pas tenues.

Au Bureau de la traduction, Termicom permet désormais aux traducteurs de consigner leur terminologie facilement selon leurs besoins.

TRADOS se vante de ses 10 000 licences vendues...

Le programmeur principal de TERMIUM* rêve déjà d'une version Web. Ce nouvel accro à Internet saisit déjà les avantages de cette technologie.

TRADOS is founded, and its terminology management and translation memory software is integrated with Word and WordPerfect.

- 1985 At least three different brands of word processing software are being produced in Quebec,⁵ but consolidation is on the way.

The hard drive (generally 10 Mb) puts an end to the hassle of changing floppy disks. The average cost of a hard drive is \$1,500.

24-pin printers, producing near letter quality, provide the luxury of creating accented uppercase letters.⁶

- 1987 Microcomputers take offices by storm. The Translation Bureau looks to the future by testing the LOGOS machine translation system⁷ on Wang, creating a working group to come up with the TWS (translator's work station), using optical character recognition for word counts, etc.

- 1990 Microsoft Windows 3 is installed, and we learn to live with the daily computer crashes. French-language grammar checkers are introduced. Viruses spread, particularly through infected diskettes.⁸ The word *stoned* gains a new meaning ("this computer is stoned").

- 1992 Budgets for machine translation research are cut. Researchers turn to writing tools, bilingual concordancers such as TransSearch, translation memories, alignment tools and voice recognition.

Language professionals are already venturing onto the Internet. Office suites feature text correction software.

- 1994- Dial-up Internet access becomes widespread. It

- 1995 takes five to ten tries to connect, the connection time is limited, and the whole thing crashes when someone tries to call you on the telephone, but it is nevertheless extremely addictive.

Web pages that will become portals are already in existence.

The new Windows (1995) is launched with a new set of promises, which will not be kept.

At the Translation Bureau, Termicom allows translators to record terminology easily as required.

TRADOS boasts 10,000 licences sold.

The chief TERMIUM* programmer is already dreaming of putting his software on the Web.

Among the legions of new Internet addicts, he can already see the advantages of this technology.

Le concordancier TransSearch obtient une critique favorable lors de tests au Bureau de la traduction. L'outil est encore disponible par abonnement⁹.

Les logiciels de correction grammaticale de deuxième vague (Correcteur 101, puis Antidote) séduisent les francophones.

- 1998 Les textes sont maintenant transmis surtout par Internet.

Le bogue de l'an 2000 doit être corrigé ou la planète arrêtera de tourner, disent des gens qui encaisseront des revenus fabuleux. On change les ordinateurs, les logiciels, et on se prépare à d'éventuelles catastrophes au prix de milliards de dollars.

Tout se met alors à aller plus vite. Windows 2000 est presque stable, XP(2002) le sera un peu plus malgré les mauvaises critiques initiales.

- 2003 Les mémoires de traduction fondées sur les bitextes comme LogiTerm de Terminotix, MultiTrans de MultiCorpora et Fusion de JiveFusion ont la cote.

Des logiciels ou parties de suites langagières proposent maintenant une plus grande automatisation du travail de dépouillement automatique des termes contenus dans un bitexte. Le logiciel propose une liste que le langagier accepte ou refuse.

Les langagiers utilisent maintenant le Web comme première ressource pour leurs recherches. Ils apprennent aussi à rédiger et à traduire le contenu HTML. Les communications se multiplient, les langagiers sont plus occupés que jamais.

Google passe du moteur de recherche le plus populaire à la société tentaculaire qui offre de tout gratuitement (itinéraires routiers, courrier électronique, bureautique, espace pour albums photo, et même la traduction automatique).

- 2004 La reconnaissance vocale devient utilisable. Grâce à une adaptation ingénieuse, le sous-titrage de la période de questions à la Chambre des communes se fait plus ou moins en temps réel. Un dicteur « professionnel » dicte au logiciel¹⁰ le contenu des sous-titres.

L'informatique mobile, avec les technologies Wi-Fi, Bluetooth et autres sans-fil, permet maintenant de se connecter à Internet dans un café, dans un train ou dans un avion.

Avec le BlackBerry, fusion de l'ordinateur de poche et du cellulaire, on montre son statut social en tapant un courriel avec les pouces pendant une réunion importante. L'outil permet aussi de mettre à jour un agenda électronique à distance.

TransSearch gets good reviews following testing at the Translation Bureau. The tool is still commercially available by subscription.⁹

The second wave of grammar correction software (Correcteur 101, Antidote) wins over Francophones.

- 1998 Most texts are now sent by Internet.

Huge fortunes are made by people who predict that the millennium bug will make the Earth stand still. Billions of dollars are spent to upgrade hardware and software in order to avoid theoretical consequences.

The pace then continues to pick up. Windows 2000 is almost stable, and XP (2002) will be slightly more so, despite the initial bad reviews.

Bitext-based translation memories, such as Terminotix's LogiTerm, MultiCorpora's MultiTrans and JiveFusion's Fusion, are very well received.

Software or parts of language suites now offer more automated term extraction for terms contained in bitexts. The software suggests a list, which the professional can accept or refuse.

Language professionals use the Web as their main resource. They also learn to write and translate HTML content. Communication is on the rise, and language professionals are busier than ever.

Google goes from most popular search engine to monster company, offering everything for free (route planning, e-mail, office automation, space for photo albums, even machine translation).

- 2004 Voice recognition becomes usable. A clever adaptation leads to quasi-real-time captioning of Question Period in the House of Commons. A "professional reader" dictates the captions to the software.¹⁰

With Wi-Fi, Bluetooth and other wireless technologies, mobile computing enables users to connect to the Internet from cafés, trains and planes.

The BlackBerry, a combination handheld computer and cell phone, lets users flaunt their social status by thumb-typing an e-mail during an important meeting and remotely update electronic organizers.

Les réseaux privés virtuels (VPN) donnent accès à distance aux ressources de nos réseaux locaux.

- 2007 Enfin, la traduction automatique connaît des progrès spectaculaires grâce aux techniques statistiques et au volume de textes disponibles sur Internet. Les nouveaux moteurs livrent une sortie de plus en plus compréhensible et utilisable par le grand public, même si elle peut demeurer irritante.

Voilà, j'aurais tant aimé disposer d'un nombre de pages illimité pour tout vous dire... Qu'on me pardonne les omissions et les raccourcis douteux! ■

NOTES

- 1 Le Wang est un mini-ordinateur avec des terminaux, et non un micro-ordinateur.
- 2 Ce système conçu par John Chandioux sera longtemps considéré comme le plus grand succès en TA au monde.
- 3 Auparavant, Apple a essuyé un échec cuisant avec son LISA.
- 4 Eh oui, c'était impossible avant. On pouvait copier et coller seulement à l'intérieur d'un même logiciel ou d'une même suite.
- 5 Le Rédacteur, Éditeur et Traitex.
- 6 J'en ai créé en 1987, avec mon collègue Roger Racine.
- 7 L'essai du système LOGOS sur Wang sera très décevant.
- 8 À l'époque, un ordinateur cherchait à démarrer d'abord à partir du lecteur de disquettes.
- 9 Offert par Terminotix.
- 10 Aucun logiciel ne peut capter précisément ce que disent plusieurs personnes en même temps ou dans un environnement trop pollué par des bruits divers.

Virtual private networks (VPNs) allow remote access to local network resources.

- 2007 Machine translation has recently seen some spectacular progress thanks to statistical techniques and the volume of texts available on the Internet. New engines are delivering increasingly comprehensible, albeit somewhat annoying, texts that the general public can actually use.

There you have it! I would have loved to go on for pages more to tell you everything. Please forgive the omissions and questionable approximations! ■

NOTES

- 1 The Wang system was a minicomputer with terminals, not a microcomputer.
- 2 This system designed by John Chandioux will long be considered the greatest MT success in the world.
- 3 Apple previously experienced a spectacular failure with the Lisa personal computer.
- 4 No, that was not always possible. Copying and pasting could only be done within the same software or suite.
- 5 Le Rédacteur, Éditeur et Traitex.
- 6 I created some in 1987 with my colleague Roger Racine.
- 7 The LOGOS system test on Wang would be very disappointing.
- 8 At the time, computers booted first from the floppy disk drive.
- 9 Offered by Terminotix.
- 10 No software can precisely capture the words of several people speaking at once or speaking in an environment with too much ambient noise.

Continued from page 34

Answers:

- | | | |
|-------------------|-------------------|------------------------|
| 1. b) soopollalie | 7. a) crokinole | 14. b) Cadborosaurus |
| 2. c) Ktunaxa | 8. b) holubtsi | 15. d) slough |
| 3. a) pönnukökur | 9. c) panzerotto | 16. b) frazil |
| 4. b) qiviut | 10. a) shaganappi | 17. c) Chilkat blanket |
| 5. c) aboiteau | 11. d) tikinagan | 18. a) Inuinnaqtun |
| 6. d) brewis | 12. a) massasauga | 19. a) siksik |
| | 13. c) poutine | 20. c) muskellunge ■ |



40

ans, ça se fête years: worth celebrating

PARTICIPEZ À NOTRE CONCOURS ANNIVERSAIRE!

Lisez le numéro de septembre de *L'Actualité langagière* et trouvez-y les réponses aux questions suivantes :

1. Quel peuple a popularisé la culture de la tulipe?
2. À combien tirait *L'Actualité langagière* en 2007?
3. Quel terme anglais correspond à la définition suivante : *a Newfoundland stew made of hardtack soaked in water and boiled* ?
4. Dans le monde de la terminologie, à quelle ère a vécu l'*Australopithecus*?
5. Quel est l'équivalent d'*additif alimentaire* en espagnol?

Vous trouverez les règlements du concours et le formulaire de participation sur le site Web du Bureau de la traduction à bureaudelatraduction@tpsgc.gc.ca.

ENTER OUR ANNIVERSARY CONTEST!

Read September's issue of *Language Update* and find the answers to the following questions:

1. What people popularized the cultivation of the tulip?
2. What was *Language Update*'s circulation in 2007?
3. What do you call a Newfoundland stew made of hardtack soaked in water and boiled?
4. In what world did the *Australopithecus* terminologist live?
5. What is the Spanish equivalent of *food additive* ?

Contest rules and participation bulletin can be found on the Translation Bureau's Web site at translationbureau@pwgsc.gc.ca.

Note

Note de la rédaction

Pour tout problème d'ordre matériel (retard, changement d'adresse, exemplaire manquant, en trop ou défectueux) :

1. Les employés du Bureau de la traduction sont priés de s'adresser au secrétariat de leur service, qui, au besoin, fera part du problème aux Services documentaires :
Téléphone : 819-997-4730 Télécopieur : 819-997-4633
2. Les autres abonnés sont priés de s'adresser aux :
Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Téléphone : 613-941-5995 Télécopieur : 613-954-5779
1-800-635-7943 1-800-565-7757

Les manuscrits, ainsi que toute correspondance relative à la parution des textes, doivent être adressés à :

Martine Racette
L'Actualité langagière
Normalisation terminologique
Bureau de la traduction
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada
Gatineau (Québec) K1A 0S5
Téléphone : 819-243-1217
Télécopieur : 819-243-1217
Internet : martine.racette@tpsgc.gc.ca

Nous rappelons que cette publication est ouverte à tous. Nous acceptons les articles portant sur la traduction, la terminologie, l'interprétation, la rédaction, les industries de la langue et les difficultés de langue en français, en anglais ou en espagnol, dans la mesure où ces articles sont bien documentés et susceptibles d'intéresser nos lecteurs.

Les articles sont soumis à un comité de lecture. Les manuscrits rejetés ne sont pas retournés aux auteurs.

Les opinions exprimées dans *L'Actualité langagière* n'engagent que leurs auteurs.

© Ministre de Travaux publics et Services gouvernementaux Canada 2008

Editor's note

Queries regarding matters such as delays, address changes, and missing, damaged or extra copies should be directed as indicated below:

1. All Translation Bureau members should refer such matters to their unit clerk, who will, if necessary, contact Documentation Services:
Telephone: 819-997-4730 Fax: 819-997-4633
2. Other subscriber queries should be sent to:
Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Telephone: 613-941-5995 Fax: 613-954-5779
1-800-635-7943 1-800-565-7757

Manuscripts and all correspondence relating to the publication of articles should be addressed to:

Martine Racette
Language Update
Terminology Standardization
Translation Bureau
Public Works and Government Services Canada
Gatineau, Quebec K1A 0S5
Telephone: 819-243-1217
Fax: 819-243-1217
Internet: martine.racette@pwgsc.gc.ca

We would like to remind readers that this publication is open to anyone wishing to contribute. We accept articles relating to translation, terminology, interpretation, writing, the language industries and language problems in English, French or Spanish as long as the articles are well documented and of interest to our readers.

Manuscripts are reviewed by a committee. Rejected manuscripts are not returned to the authors.

The Translation Bureau is not responsible for the opinions expressed in *Language Update*.

© Minister of Public Works and Government Services Canada 2008



L'ACTUALITÉ langagière Language UPDATE

L'ACTUALITÉ LANGAGIÈRE, C'EST

- un périodique trimestriel publié par le Bureau de la traduction du Canada et destiné non seulement aux langagiers, mais aussi à tous ceux qui sont appelés à rédiger à l'occasion
- le complément par excellence des autres outils d'aide à la rédaction offerts par le Bureau de la traduction : TERMIUM®, guides, lexiques et vocabulaires, service de consultation terminologique

VOUS Y TROUVEREZ

- des nouvelles de l'industrie langagière
- des renseignements pratiques sur les nouvelles terminologies dans les sphères d'activité gouvernementale
- des solutions aux problèmes de traduction et de rédaction courants
- des trucs du métier
- des chroniques sur l'évolution de l'usage
- des mini-lexiques sur des sujets d'actualité

ABONNEMENTS

Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

RENSEIGNEMENTS SUR LES PRODUITS ET SERVICES DU BUREAU DE LA TRADUCTION

819-997-3300
Bureaudelatraduction@tpsgc.gc.ca
bureaudelatraduction.gc.ca

LANGUAGE UPDATE IS

- a quarterly periodical published by the Translation Bureau of Canada for language professionals as well as occasional writers
- an excellent source that complements the other Translation Bureau writing tools: TERMIUM®, guides, glossaries and vocabularies, and the terminology reference service

IN IT YOU WILL FIND

- news from the language industry
- practical information on new terms used in government-related fields of activity
- solutions to common translation and usage problems
- tricks of the trade
- articles on changing usage
- miniglossaries in fields of current interest

SUBSCRIPTIONS

Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

INFORMATION ON TRANSLATION BUREAU PRODUCTS AND SERVICES

819-997-3300
TranslationBureau@pwgsc.gc.ca
translationbureau.gc.ca



CA1
SS 215
- A18

DÉCEMBRE/DECEMBER 2008

L'Actualité langagière



Language Update

- International Translation Day 2008
Journée mondiale de la traduction 2008
- The European Association for Terminology's 4th Terminology Summit/Quatrième Sommet de terminologie de l'Association européenne de terminologie
- TAMA : les journées technolinguistiques de la Semaine de la terminologie au Canada/TAMA: Terminology Week in Canada Technolinguistic Days
- Être à l'emploi de
- Boost Your eQ (E-mail Intelligence)
Accroître son QC (quotient courriel)
- « en tout et partout »
- Less is More: Eliminating on a . . . basis
- La vérification de l'exactitude technique de la traduction
Technical Accuracy Checks of Translation
- Deux locutions : à l'endroit de, avec comme objectif
- Le néerlandais pour tous
- Informe de la IV Jornada Científica Realiter: La Lengua y el Derecho
- Les jeux de caractères et leurs mystères...
Character Sets and Their Mysteries . . .
- All in the Same Boat



Nos collaborateurs Our Contributors

Directeur/Director
Gabriel Huard, trad. a.

Rédactrice en chef/Editor
Martine Racette, trad. a.

**Rédacteur en chef adjoint/
Assistant Editor**
Jacques Desrosiers

**Comité de lecture/
Review Committee**

Cathryn Arnold
Denise Cyr
Shirley Hockin
Normand Lemieux
Frédélin Leroux fils
Bruno Lobrichon
Rafael Solis

**Conception graphique/
Graphic Design**
kaboom.ca

L'Actualité langagière est publiée quatre fois l'an par le Bureau de la traduction, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada. www.bureaudelatraduction.gc.ca
Language Update is published four times a year by the Translation Bureau, Public Works and Government Services Canada. www.translationbureau.gc.ca

ISSN 1712-0063

Katherine Barber is the former editor-in-chief of *The Canadian Oxford Dictionary* and author of *Only in Canada, You Say: A Treasury of Canadian Language*. / **Katherine Barber** a été rédactrice en chef du *Canadian Oxford Dictionary*; elle est l'auteure de *Only in Canada, You Say: A Treasury of Canadian Language*.

Jacques Desrosiers, évaluateur au Bureau de la traduction, principal coordonnateur de la deuxième édition du *Guide du rédacteur* parue en 1997 et rédacteur en chef adjoint de *L'Actualité langagière*. / **Jacques Desrosiers**, an evaluator with the Translation Bureau, is principal co-ordinator of the second edition of the *Guide du rédacteur*, published in 1997, and assistant editor of *Language Update*.

Jean-Claude Gëmar est professeur émérite à l'Université de Montréal. / **Jean-Claude Gëmar** is a professor emeritus at the Université de Montréal.

André Guyon a étudié en traduction et en informatique avant d'arriver au Bureau de la traduction, où il a contribué à titre d'expert-conseil en technologies langagières à la réalisation de logiciels précieux pour le Bureau. / **André Guyon** studied translation and computer science before coming to the Translation Bureau, where he has acted as a language technologies consultant and helped develop valuable software for the Bureau.

Carolina Herrera, terminologue à la Division du développement professionnel du Bureau de la traduction, fait partie de l'équipe chargée d'actualiser et d'enrichir le contenu espagnol de TERMIUM®. / **Carolina Herrera**, a terminologist on the Translation Bureau's Professional Development Division team, is responsible for updating and enriching the Spanish component of TERMIUM®.

Frédélin Leroux fils, collaborateur assidu, est un ancien traducteur de la Direction de la traduction parlementaire et de l'interprétation du Bureau de la traduction; il est aujourd'hui à la retraite. / One of our regular contributors, **Frédélin Leroux fils** is a former translator with the Translation Bureau's Interpretation and Parliamentary Translation Directorate; he is now retired.

Heather Matsune is an editor and writer in Calgary. She has worked as a translator, language adviser and plain language specialist for the Translation Bureau. / **Heather Matsune** travaille comme rédactrice et réviseure à Calgary. Elle a été traductrice, conseillère linguistique et spécialiste de la communication claire et efficace au Bureau de la traduction.

Elisa Paoletti, M.A. in translation (University of Ottawa), ATIO C. Tran., is one of the Translation Bureau terminologists responsible for updating and enriching the Spanish component of TERMIUM®. / Terminologue au Bureau de la traduction, **Elisa Paoletti**, M.A. en traduction de l'Université d'Ottawa, trad. a. ATIO, est une des responsables de l'actualisation et de l'enrichissement du contenu espagnol de TERMIUM®.

Frances Peck is a Vancouver-based writer and editor. She has taught grammar, writing and editing for over two decades for the University of Ottawa, Douglas College, Simon Fraser University and countless government and private sector organizations. / **Frances Peck**, rédactrice et réviseure, travaille à Vancouver. Elle a enseigné la grammaire, la rédaction et la révision à l'Université d'Ottawa, au Collège Douglas, à l'Université Simon Fraser et dans de nombreux organismes du gouvernement et du secteur privé.

André Racicot, formateur, diplômé en science politique et polyglotte. Il anime la populaire série d'ateliers *Traduire le monde* au Bureau de la traduction. / A trainer and political science graduate who speaks several languages, **André Racicot** gives several workshops in the popular Translation Bureau series *Traduire le monde*.

Sophie Rouy a été traductrice et réviseure avant de devenir terminologue au sein de l'équipe juridique de la Direction de la normalisation terminologique. Elle a également mené à bien plusieurs projets technolinguistiques. / **Sophie Rouy** was a translator and reviser before becoming a terminologist on the Terminology Standardization Directorate's legal team. She has also carried out a number of technolinguistic projects.

André Senécal, trad. a., réd. a., est traducteur expert spécialisé en mécanique aviation à la Direction des services de traduction scientifique et technique du Bureau de la traduction. / **André Senécal**, C. Tr., C. Wr. (certified writer), is an expert translator specializing in aeronautical mechanics with the Translation Bureau's Technical Unit.

Mandy Silver-Marko is a senior terminologist with the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate. She is chiefly responsible for coaching terminologists in training and is a member of the Joint Committee on Terminology in Canada. / **Mandy Silver-Marko** est terminologue-conseil à la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction. Elle est principalement responsable de l'encadrement de terminologues en apprentissage et est membre du Comité mixte sur la terminologie au Canada.

ABONNEMENT (S52-4/5-4)

1 an (4 numéros et un index annuel) 35 \$CAN

Au numéro 9 \$CAN

Règlement : par chèque ou mandat à l'ordre du receveur général du Canada, adressé aux Editions et Services de dépôt, Ottawa (Ontario) K1A 0S5

SUBSCRIPTION RATES (S52-4/5-4)

1 year (4 issues and 1 annual index) CANS\$35

Per issue CANS\$9

Payment: by cheque or money order, made to the order of the Receiver General for Canada and addressed to Publishing & Depository Services, Ottawa, Ontario K1A 0S5



Mot de la rédaction A Word from the Editor

Martine Racette

Translation: David Fuchs

Je signe dans ce numéro mon dernier Mot de la rédaction. De nouveaux horizons m'appellent : ceux de la retraite. Après exactement neuf ans à la tête de *L'Actualité langagière*, je passe le relais, non sans un pincement au cœur.

Que de beaux souvenirs jalonnent mon parcours! Sous ma gouverne, pour répondre à divers impératifs, *L'Actualité terminologique* est devenue *L'Actualité langagière*, et la revue s'est refait une beauté à quelques reprises. Elle a même franchi le cap de ses 40 ans cette année en affirmant plus que jamais sa modernité, passant du support papier au support électronique en mars dernier.

Mais laissons là ces considérations « techniques », si je puis dire. Je chérirai bien plus longtemps le souvenir des gens que j'ai côtoyés, que ce soient le rédacteur en chef adjoint, Jacques Desrosiers, les membres du comité de lecture, les collaborateurs réguliers ou occasionnels de la revue... Des gens passionnés, amoureux de leur langue, soucieux du travail bien fait, sans qui la revue n'aurait pas tout le lustre et le prestige qu'on lui connaît. Je me suis grandement enrichie à leur contact, et je leur en serai toujours reconnaissante.

Ce fut pour moi un immense privilège de diriger *L'Actualité langagière*, et je n'aurais pas pu imaginer une plus belle fin de carrière que celle-là. J'éprouve une très grande fierté d'avoir travaillé ces dernières années à une revue professionnelle de qualité, éminemment pratique, dont le Bureau de la traduction peut s'enorgueillir à juste titre.

C'est Denise Cyr, membre du comité de lecture, qui prend la relève. Denise possède une vaste expérience au Bureau de la traduction comme traductrice, réviseure, évaluatrice, assureuse de la qualité et chef des Services linguistiques français. Je pars tranquille : l'avenir de *L'Actualité langagière* est entre bonnes mains.

Bonne lecture et joyeuses Fêtes à tous!

This issue of *Language Update* contains my final Word from the Editor. New horizons beckon, as I am about to retire. After exactly nine years as the editor of *Language Update*, I am passing on the torch, though I admit, with a certain twinge of sadness.

My time at the journal is marked by many wonderful memories. Under my watch, *Terminology Update* became *Language Update* to meet various imperatives, and the journal underwent several makeovers. In March of 2008, the journal's 40th anniversary year, its contemporary character was asserted more than ever with the launch of an electronic version.

But over and above those "technical" considerations, I will always cherish the memories of working with my colleagues, Assistant Editor Jacques Desrosiers, the members of the Review Committee and the journal's regular and occasional contributors. Without these passionate, conscientious professionals, who have a love for their language and for well-crafted articles, the journal would never have attained its high level of polish and prestige. I will always appreciate having greatly expanded my knowledge through my contact with these people.

It has been a great privilege to be at the helm of *Language Update*, and I could not have imagined a nicer way to end my career. I am very proud to have contributed these past years to this high-quality, extremely practical professional journal of which the Translation Bureau can be justly proud.

Denise Cyr, a member of the Review Committee, is taking over. Denise has a vast amount of experience at the Translation Bureau as a translator, reviser, evaluator, quality assurer and head of French Linguistic Services. I leave with peace of mind, knowing that the future of *Language Update* is in good hands.

Enjoy reading this issue, and Happy Holidays to all!

Martine Racette, rédactrice en chef/Editor

Sommaire Summary

Volume 5/4 • Décembre/December 2008

L'Actualité langagière • Language Update

Une grande ambassadrice nous quitte Farewell to a Remarkable Ambassador

Gabriel Huard, page 5

Après une décennie, la rédactrice en chef quitte la barre de *L'Actualité langagière* et vogue vers d'autres cieux. / After a decade at the helm of *Language Update*, our editor is leaving to seek out new horizons.

Le localisateur, pont entre les cultures Localization Specialists: Bridging Cultures

Francine Kennedy, page 6

Les localisateurs du Bureau de la traduction adaptent contenant et contenu, en fonction de toutes sortes de facteurs, comme les conventions d'écriture ou la signification des couleurs. / The Translation Bureau's localization specialists adapt the presentation and the message to reflect all kinds of factors, such as writing conventions and the meaning of colours.

International Translation Day 2008 Journée mondiale de la traduction 2008

Elisa Paoletti, page 8

The spotlight was on terminology at the September 30 celebrations. Participants were encouraged to raise awareness of the key role played by terminologists. / La terminologie était à l'honneur aux festivités du 30 septembre dernier. Les participants ont été invités à faire connaître davantage le rôle essentiel que jouent les terminologues.

The European Association for Terminology's 4th Terminology Summit Quatrième Sommet de terminologie de l'Association européenne de terminologie

Mandy Silver-Marko, page 9

Hosting this summit was a first for Canada. It brought together speakers from government, universities and various international organizations. / La tenue de ce sommet au Canada est une première. Il a réuni des conférenciers de gouvernements, d'universités et de diverses organisations internationales.

TAMA : les journées technolinguistiques de la Semaine de la terminologie au Canada / TAMA: Terminology Week in Canada Technolinguistics Days

Sophie Rouy, page 11

Qu'est-ce que TAMA? Une conférence organisée par le réseau TermNet et qui réunit des chercheurs du monde entier venus y présenter les outils terminologiques qu'ils ont mis au point. / What is TAMA? It is a conference organized by TermNet, a network that draws researchers from around the world to present the terminology tools that they have developed.

Etre à l'emploi de

Jean-Claude Gémard, page 13

S'appuyant sur une large palette d'arguments, l'auteur conclut que l'expression *être à l'emploi de*, barbarisme, solécisme et anglicisme, n'est au mieux qu'un régionalisme de mauvais aloi. / On the strength of a wide range of arguments, the author concludes that the expression *être à l'emploi de*, a barbarism, solecism and anglicism, is at best a regionalism of doubtful quality.

Boost Your eQ (E-mail Intelligence) / Accroître son QC (quotient courriel)

Frances Peck, page 17

In order to help you write e-mails that will interest your readers, the author stresses the importance of the Subject window, the first few sentences and the division of paragraphs. / Pour vous aider à écrire des courriels que vos destinataires trouveront intéressants à lire, l'auteur souligne l'importance de la fenêtre Objet, des premières phrases et du découpage des paragraphes.

Mots de tête : « en tout et partout »

Frédérin Leroux fils, page 21

Ne pas confondre cette expression avec *en tout et pour tout*. Selon certains, elle ne veut rien dire. Elle est pourtant la seule que connaissent les grands dictionnaires d'il y a quelques générations. / Don't confuse this expression with *en tout et pour tout*. According to some, it doesn't mean a thing. And yet it is the only one recognized by the major dictionaries of a few generations ago.

Less is More: Eliminating on a... basis

Heather Matsune, page 23

You can make your writing easier to understand by eliminating wordy phrases like *on a... basis*. / Eliminer des expressions verbeuses comme *on a... basis* facilite la rédaction en anglais.

La vérification de l'exactitude technique de la traduction Technical Accuracy Checks of Translation

André Senécal, page 24

En donnant son avis sur la qualité d'une traduction technique, le traducteur expert se concentre sur son contenu et est d'autant plus prudent dans ses conclusions qu'elles peuvent porter à conséquence. / When expressing an opinion on the quality of technical translations, expert translators focus on content and are especially careful in their conclusions, since these could have serious consequences.

Deux locutions : à l'endroit de, avec comme objectif

Jacques Desrosiers, page 29

L'une, capricieuse, trie ses voisins sur le volet. L'autre, s'accommodant de voisins dont la mauvaise réputation n'est pas méritée, commence à être reçue partout. / One is capricious and handpicks its neighbours. The other puts up with neighbours whose unsavoury reputations are undeserved and is beginning to be accepted everywhere.

Traduire le monde : Le néerlandais pour tous

André Racicot, page 31

Vous connaissez le néerlandais sans doute plus que vous ne croyez. Le nombre de pays où cette langue germanique a laissé des traces est étonnant. / You probably know more Dutch than you think. The number of countries where this Germanic language has left its mark is astonishing.

El Rincón Español: Informe de la IV Jornada Científica Realiter: La Lengua y el Derecho

Carolina Herrera, página 32

Este encuentro de envergadura internacional, dedicado este año a la traducción jurídica, se realizó por primera vez en Canadá.

Carnet Techno : Les jeux de caractères et leurs mystères... Tech files: Character Sets and Their Mysteries...

André Guyon, page 33

On ne s'est pas contenté longtemps des 128 caractères ASCII. On a sauté à 256, puis à 60 000 grâce aux codages à deux octets. Les chercheurs ont élaboré Unicode pour représenter tous les caractères de toutes les langues humaines et artificielles. / It didn't take us long to tire of the 128 ASCII characters. We jumped to 256, then to 60,000, through double-byte encoding. Researchers developed Unicode to represent all the characters of every human and artificial language.

Wordsleuth: All in the Same Boat

Katherine Barber, page 41

Is there more Canadian a boat than the *canoe*? The word itself, however, has its origins in the Caribbean. From *rabaska* to *express canoe*, Canadian English has adopted a rich vocabulary to designate the canoe. / Y a-t-il embarcation plus canadienne que le canot? Le mot vient pourtant des Caraïbes. Mais de *rabaska* à *express canoe*, l'anglais canadien s'est donné un riche vocabulaire pour désigner le canot.

Index annuel / Annual Index

page 42

Une grande ambassadrice nous quitte

Farewell to a Remarkable Ambassador

Gabriel Huard, trad. o. ■

Translation: David Fuchs

C'est à contrecœur que je prends aujourd'hui la plume pour dire adieu à une de mes plus fidèles collaboratrices. En effet, janvier 2009 marque la fin d'une carrière remplie : Martine Racette quitte le Bureau de la traduction pour prendre une retraite bien méritée. Pendant neuf ans, elle aura été à la barre de *L'Actualité langagière*, assumant son rôle de rédactrice en chef avec toute la compétence qu'on lui connaît. Communicatrice efficace, elle aura été aussi ma courroie de transmission, veillant à rédiger de façon toujours impeccable les messages que j'avais à transmettre. Je perds donc une précieuse alliée.

Sous sa direction, *L'Actualité langagière* est devenue une revue éminemment pratique pour la communauté linguistique canadienne et internationale. Martine a su mettre à profit – pour le plus grand bonheur du lectorat – l'expérience acquise pendant les trois décennies qu'elle a passées au Bureau de la traduction et au cours desquelles elle a porté plusieurs chapeaux : traductrice, réviseuse, formatrice, rédactrice en chef de *L'Actualité langagière*. La richesse de ces expériences s'est reflétée dans la qualité de notre publication.

C'est avec beaucoup de reconnaissance que je salue cette grande dame, qui aura été une ambassadrice hors pair pour le Bureau de la traduction. Ses talents d'organisatrice, sa compétence professionnelle et sa personnalité attachante nous manqueront. Je vous invite à vous joindre à moi pour lui souhaiter une retraite à la hauteur de ses attentes. Martine passe maintenant le flambeau à une autre personne d'expérience, Denise Cyr, qui saura relever, j'en suis certain, tous les défis qui l'attendent. Je leur souhaite, à toutes deux, une merveilleuse année 2009. ■



It is with a heavy heart that I am writing today to bid farewell to one of my most loyal associates. January 2009 marks the end of a distinguished career for Martine Racette, who is leaving the Translation Bureau to enjoy a well-deserved retirement. For 9 years, she has brought all her skills to bear as editor of *Language Update*. A highly effective communicator, Martine has also been my communications liaison, helping to ensure that the messages I sent out were always impeccable. With her departure I am losing an invaluable colleague.

Under her watch, *Language Update* has become a highly practical journal for Canadian and international language professionals. Martine put the experience acquired over three decades of working at the Translation Bureau to good use—to the delight of our readers.

She has worn many different hats at the Bureau: translator, reviser, trainer and editor-in-chief of *Language Update*. Her wealth of experience is reflected in the quality of our publication.

I am grateful to be able to honour this remarkable woman, who has been an extraordinary ambassador for the Translation Bureau. We will miss her organizational talents, professional skills and engaging personality. I invite you to join with me in wishing that her retirement will be all she could have hoped for. Martine will now pass on the torch to another seasoned professional, Denise Cyr, who certainly will be able to handle all the challenges that await her. I wish them both a wonderful year in 2009. ■



Le mot de la P.-D.G. A Word from the CEO

Francine Kennedy ■

Translation: David Fuchs

Volume 5/4 • Décembre/December 2008

Le localisateur, pont entre les cultures

« Localisation », terme bicentenaire d'après le *Dictionnaire historique de la langue française*, signifiait à l'origine « action d'adapter à un lieu ».

Dans le domaine occupé traditionnellement par la traduction, la localisation se définit comme une attention portée à la culture, dimension essentielle de tout échange linguistique.

Si les services de localisation ont fait fortune un peu partout dans le monde, leur déploiement phénoménal tient à la nécessité de dépasser les offres de service conventionnelles qui affichaient à une certaine époque le slogan : « Communiquez avec vos clients dans leur propre langue ».

L'évolution démographique et le progrès technique aidant, les langagiers, véritables « traducteurs sans frontières », même dans un cadre purement national, doivent témoigner d'une sensibilité nouvelle et être attentifs à la fois à la langue, à la culture et à la technologie.

Qu'il s'agisse de trouver un équivalent heureux pour une notion qui n'existe pas dans la langue ou la culture cible, de tenir compte des sensibilités de la population visée en matière de couleurs ou de symboles, d'adapter un document en fonction des particularités de la langue d'arrivée, ou d'intégrer les pratiques du pays de destination en ce qui concerne l'écriture des noms, des adresses, des dates, et ainsi de suite, le localisateur peut, dès la conception d'un document ou d'un site Web, assurer une intégration fort précieuse du volet linguistique et des connaissances culturelles indispensables.

Et quand la communication envisagée revêt la forme d'un produit informatique ou multimédia, il convient d'adapter à la fois le contenant et le contenu.

Les sites Web gouvernementaux, dont certains sont multilingues, affichent des éléments d'animation qui tiennent parfois autant du message que les éléments textuels. Les normes du Secrétariat du Conseil du Trésor sur la normalisation des sites Internet imposent certes des contraintes compréhensibles, mais permettent tout de même certaines modifications nécessaires.

Localization Specialists: Bridging Cultures

According to the *Oxford English Dictionary*, the term "localization" dates back over two centuries and originally meant "to make local in character."

In the translation world, localization is defined as an awareness of culture, which is a critical dimension of any language exchange.

Localization services around the world have been generating wealth and expanding at an astonishing rate owing to the need to do more than simply "communicate with clients in their own language," which used to be the standard service motto.

As a result of demographic changes and technological progress, language professionals must demonstrate a renewed sensitivity to and awareness of language, culture and technology. They are true "translators without borders," even when working within a strictly national context.

Localization specialists can, from the initial draft stage, offer valuable help in integrating language components and essential cultural knowledge into documents or Web sites, whether by finding useful equivalents for a concept that does not exist in the target language or culture, taking into account the sensitivities of the target audience in relation to colours or symbols, adapting documents according to the specific characteristics of the target language, or incorporating the writing practices of the target country with regard to names, addresses, dates and more.

When dealing with an information technology or multimedia product, localization specialists must adapt both form and content.

Government Web sites, some of which are multilingual, include animated functions that are sometimes as much a part of the message as the textual elements. While the Treasury Board Secretariat's Common Look and Feel Standards for the Internet do impose constraints, they also allow for some leeway when changes are required.

Le Bureau de la traduction a voulu mettre à la disposition de l'administration fédérale des capacités de pointe dans ces domaines et offrir une gamme de services étendue.

Grâce à ses compétences techniques et langagières et à son appartenance à un grand réseau professionnel, le Service de localisation Web et multimédia peut traiter notamment des demandes de traduction, d'adaptation, de conception, de consultation et de gestion de projets de localisation touchant des sites Web, des applications logicielles, des bases de données, des animations, des bandes audio et vidéo ou des fichiers d'édition complexes.

À en juger par l'évolution rapide de la demande, cette équipe de professionnels, qui compte des experts ayant une formation spécialisée en traduction et en informatique ainsi que des graphistes chevronnés, est un partenaire de plus en plus sollicité par divers organismes publics pour leurs besoins informatiques.

The Translation Bureau provides the federal administration with cutting-edge localization capabilities and a wide range of related services.

With its technical and language skills and its contacts within a vast professional network, the Web and Multimedia Localization Unit can process requests for translation, adaptation, design, consulting, and the management of localization projects involving Web sites, software applications, databases, animation, audiotapes, videotapes and complex desktop publishing files.

Judging by the sharp rise in demand, this team of Translation Bureau professionals, which includes experts trained in translation and informatics, as well as experienced graphic designers, is increasingly being requested by various government organizations to be a partner to their informatics units.

Joyeuses fêtes à tous
Happy Holidays to all

La présidente-directrice générale,

Francine Kennedy
Chief Executive Officer



Industry Insights

L'industrie en marche

Volume 5/4 • Décembre/December 2008

L'Actualité langagière • Language Update

Exceptionally, this issue's Industry Insights comprises three articles. The first is about International Translation Day and the other two describe main events of Terminology Week in Canada, October 2008.

International Translation Day 2008

Elisa Paoletti

This year's International Translation Day celebration was held at the *Maison du citoyen*, in Gatineau. Representatives from professional associations, universities, and the public and private sectors were present.

Alana Hardy, from the Association of Translators and Interpreters of Ontario (ATIO), and Louise Brunette, from the *Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec* (OTTIAQ), hosted the evening.

This year's theme, as declared by the International Federation of Translation (FIT), was "Terminology: Words Matter." This theme fittingly coincided with the UN's International Year of Languages, with its motto "Languages matter!"

And words did matter as different speakers took the floor. The guest speaker was Gabriel Huard, the Translation Bureau's Director of Terminology Standardization. He expressed his delight that terminology was the chosen theme. He also wished that the initiatives to increase its visibility would go well beyond the September celebration. He added that terminologists are key players within the language profession and their role is continuously changing. In an era where people have easy access to a great deal of information and to technology, terminologists are working to find not only new terminology but also the right terminology. In fact, the Translation Bureau, in response to this shift in the language profession, has adopted an approach towards technolinguistics, multilingualism and transdisciplinarity. In conclusion, Mr. Huard insisted that the importance of terminology must be communicated beyond the circle of language professionals and especially to areas that are at the forefront of current events because "for words to really matter, they must also be heard."

Cette chronique comporte exceptionnellement trois articles, l'un consacré à la Journée mondiale de la traduction, les deux autres à de grandes manifestations de la Semaine de la terminologie au Canada tenues en octobre 2008.

Journée mondiale de la traduction 2008

Traduction : Daniel Tremblay

Cette année, les activités de la Journée mondiale de la traduction (JMT) ont eu lieu à la Maison du citoyen, à Gatineau. Des représentants des associations professionnelles, des universités et des secteurs public et privé étaient présents.

La soirée était animée par Alana Hardy, de l'Association des traducteurs et interprètes de l'Ontario (ATIO), et par Louise Brunette, de l'Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec (OTTIAQ).

Le thème de cette année, établi par la Fédération internationale des traducteurs (FIT), était : « Terminologie : des mots qui parlent ». Ce thème recoupe bien celui de l'Année internationale des langues, proclamée par l'ONU : « Les langues, ça compte! ».

Les mots comptaient effectivement lorsque les conférenciers ont pris la parole. Le conférencier invité était Gabriel Huard, directeur, Normalisation terminologique, Bureau de la traduction. Il s'est dit enchanté que la terminologie ait été choisie comme thème, et il souhaite que les efforts déployés pour la faire connaître ne s'arrêtent pas une fois la Journée mondiale de la traduction passée. Il a ajouté que les terminologues jouent un rôle clé et en constante évolution au sein de l'industrie de la langue. Dans le contexte actuel, où l'on trouve une multitude de sources d'information et où la technologie est facilement accessible, les terminologues s'emploient à trouver non seulement de nouvelles désignations, mais les bonnes. En fait, le Bureau de la traduction s'est adapté à cette transformation de la profession langagière en mettant l'accent sur l'infolangagerie, le multilinguisme et la transdisciplinarité. En conclusion, M. Huard a insisté sur la nécessité de faire valoir l'importance de la terminologie en dehors du domaine langagier, notamment dans les secteurs

In turn, Michel Parent, President of the Canadian Translators, Terminologists and Interpreters Council (CTTIC), Anne-Marie DeVos, President of OTTIAQ, and Elisa Paoletti, Director of Foreign Languages at ATIO, addressed the audience.

Some speakers highlighted the importance of attracting a younger generation of language professionals to the field. This new generation was indeed well represented by the recipients of the many awards presented by OTTIAQ, the School of Translation and Interpretation of the University of Ottawa, ATIO, the International Association of Conference Interpreters (AIIC), *Société Gamma* and *Traductions Tessier*.

Attendees were able to visit the stands of various exhibitors, including ATIO, the *Association des travailleurs autonomes et microentreprises en services linguistiques* (ATAMASEL), CTTIC, the Network of Translators in Education (NTE), OTTIAQ, the Translation Bureau and the *Université du Québec en Outaouais* (UQO).

Throughout the night, there was a common thread: terminologists usually work in the shadows and more needs to be done to bring the crucial role they play to the limelight. Gabriel Huard expressed the wish that terminology be better known. Many people will surely help him make his wish come true. ■

The European Association for Terminology's 4th Terminology Summit

Mandy Silver-Marko

In the context of Terminology Week, the European Association for Terminology (EAFET) held its annual summit on October 7 and 8 in Gatineau, Canada—a first for the Association. The theme chosen for this fourth summit, organized jointly by the EAFET, the Translation Bureau (TB) and the *Université du Québec en Outaouais* (UQO), was “Bringing People and Ideas Together.”

Terminology professionals from around the world came together to share their ideas on the importance and value of terminology. The presentations, given by speakers from various organizations including EAFET, Realiter (Pan-Latin Terminology Network), TermNet (International Network for Terminology), as well as governments, universities and the private sector, were divided into four topics: multisectoral

qui sont au premier plan de l'actualité, puisque « pour que les mots comptent vraiment, il faut qu'on les entende ».

Ont pris la parole à tour de rôle, Michel Parent, président du Conseil des traducteurs, terminologues et interprètes du Canada (CTTIC), Anne-Marie DeVos, présidente de l'OTTIAQ, et moi-même, directrice des langues étrangères à l'ATIO.

Certains conférenciers ont souligné l'importance d'attirer une nouvelle génération de professionnels de la langue dans le domaine. Cette nouvelle génération était d'ailleurs bien représentée par les lauréats des nombreux prix décernés par l'OTTIAQ, l'École de traduction et d'interprétation de l'Université d'Ottawa, l'ATIO, l'Association internationale des interprètes de conférence (AIIC), la Société Gamma et les Traductions Tessier.

Les participants ont pu visiter les différents stands des exposants, dont l'ATIO, l'Association des travailleurs autonomes et microentreprises en services linguistiques (ATAMASEL), le CTTIC, le Réseau des traducteurs et traductrices en éducation (RTTE), l'OTTIAQ, le Bureau de la traduction et l'Université du Québec en Outaouais (UQO).

Un thème commun s'est dégagé de la soirée : les terminologues travaillent habituellement dans l'ombre, et nous pouvons faire davantage pour promouvoir leur rôle essentiel. Gabriel Huard souhaite faire mieux connaître la terminologie. Il pourra sûrement compter sur de nombreux appuis pour y arriver. ■

Quatrième Sommet de terminologie de l'Association européenne de terminologie

Traduction : Daniel Tremblay

Les 7 et 8 octobre derniers, dans le cadre de la Semaine de la terminologie, l'Association européenne de terminologie (AET) a tenu son sommet annuel à Gatineau, au Canada — une première pour l'Association. Le thème choisi pour ce quatrième Sommet, organisé conjointement par l'AET, le Bureau de la traduction (BT) et l'Université du Québec en Outaouais (UQO), était « S'unir pour créer ».

Des professionnels de la terminologie du monde entier se sont réunis pour échanger sur l'importance et la valeur de la terminologie. Les exposés, présentés par des conférenciers du gouvernement, du secteur universitaire, du secteur privé et de diverses organisations, dont l'AET, Realiter (Réseau panlatin de terminologie) et TermNet (Réseau international de la terminologie), ont été regroupés sous quatre thèmes :

partnerships in the field of terminology, partnerships in education, multilingual partnerships, and the role of terminology and terminology monitoring in translation.

Participants learned about terminology organizations in many different countries, their roles and terminology projects, as well as terminology data banks that have been or are currently being developed by certain organizations. They also learned about the impact of technology on terminology as well as the difficulties and particularities of certain languages such as English and Inuktitut.

Presentations on private-sector terminology projects in fields such as journalism and law showed participants the importance and usefulness of terminology. The educational aspect of terminology was also explored. Speakers discussed the role of terminology in learning, the need for terminology classes and the form the classes should take, as well as workshops and seminars on terminology that were given to various translators, public servants, students and others.

Although this list is far from exhaustive, there is no doubt that participants were treated to numerous informative and interesting presentations. Through these, many participants learned that people working in terminology have several problems in common despite language or geographical barriers. The two main problems mentioned were funding and the difficulty of convincing authorities of the importance and necessity of undertaking terminology projects.

In addition to the presentations, question periods were provided at strategic moments throughout the seminar. These periods allowed participants to inquire about certain aspects of a presentation or a related topic as well as share similar experiences.

In all, the 4th Terminology Summit was a success. People were happy to have had a chance to network with colleagues from different countries and sectors and learn about their work. Although this was the first EAFT summit to be held on Canadian soil, it is hoped that it will not be the last. ■

partenariats multisectoriels dans le domaine de la terminologie, partenariats en enseignement, partenariats multilingues et fonction « terminologie » dans la traduction, y compris la veille terminologique.

Les participants ont pu se renseigner sur les organisations de terminologie dans différents pays, leurs rôles et leurs projets ainsi que sur les banques de données terminologiques qui ont été développées par certaines organisations ou qui sont en cours de développement. Il en va de même pour l'incidence de la technologie sur la terminologie ainsi que sur les difficultés et les particularités de certaines langues, notamment l'anglais et l'inuktitut.

Les exposés sur les projets terminologiques du secteur privé dans des domaines comme le journalisme et le droit ont permis aux participants de constater l'importance et l'utilité de la terminologie. L'aspect éducatif de la terminologie a également été approfondi. En effet, les conférenciers ont abordé le rôle de la terminologie dans l'apprentissage, la nécessité de cours de terminologie et la forme que ceux-ci devraient prendre, ainsi que les ateliers et séminaires sur la terminologie offerts aux traducteurs, aux fonctionnaires, aux étudiants et à d'autres.

Les participants ont pu assister à de nombreux autres exposés intéressants et informatifs. Ils ont constaté que, malgré la barrière linguistique et géographique, les gens qui œuvrent dans le domaine de la terminologie sont confrontés à plusieurs problèmes communs, le manque de financement et l'importance des projets terminologiques n'étant pas les moindres.

Outre les exposés, des périodes de questions étaient prévues à des moments stratégiques tout au long du Sommet. Elles ont permis aux participants de se renseigner sur certains aspects d'un exposé ou un thème connexe ou de faire part aux autres de leurs expériences.

Le quatrième Sommet de la terminologie a été couronné de succès. Les participants étaient heureux d'avoir l'occasion de discuter avec leurs collègues de pays et de secteurs différents et d'en apprendre davantage sur leur travail. La plupart des participants espèrent que ce premier sommet de l'AET à se tenir en sol canadien ne sera pas le dernier. ■

TAMA : les journées technolinguistiques de la Semaine de la terminologie au Canada

Sophie Rouy

L'édition 2008 de TAMA constituait une occasion inédite de s'informer sur l'état de la recherche en terminologie au niveau international, d'une part, et sur les pratiques et les besoins de l'industrie, d'autre part. Voyons donc de plus près ce qu'est TAMA, à quoi travaillent les chercheurs dans leurs laboratoires et ce qu'attend l'industrie des systèmes de gestion de terminologie.

QU'EST-CE QUE TAMA?

TAMA, en clair *Terminology in Advanced Management Applications*, est une conférence organisée, tous les deux ou trois ans, par TermNet (Réseau international de la terminologie), organisation ayant vocation à promouvoir le marché des produits et des services terminologiques à l'échelle internationale. L'édition 2008 avait pour thème central « Qualité, normes et technologies : l'avenir de la terminologie ». La formule retenue faisait alterner exposés généraux, en séance plénière, et ateliers thématiques consacrés notamment aux normes régissant la fourniture de services linguistiques et à la recherche en terminologie computationnelle¹.

À QUOI TRAVAILLENT LES CHERCHEURS DANS LEURS LABORATOIRES?

Venus des quatre coins du monde, les chercheurs présents nous ont donné un aperçu des outils expérimentaux qu'ils développent. Ces outils sont utilisés dans différentes optiques :

- la création semi-automatique de corpus spécialisés en utilisant notamment les ressources disponibles sur le Web;
- l'extraction automatique de termes candidats, dont des néologismes;
- l'automatisation de la terminométrie².

TerminoWeb, Acabit ou Termostat Web – pour ne citer que ceux-là – constituent une avancée considérable par rapport aux solutions disponibles sur le marché. Grâce à la modélisation qui leur permet de créer des relations sémantiques, ils permettent en effet de procéder à un repérage et à un découpage des termes de bien meilleure qualité.

TAMA: Terminology Week in Canada Technolinguistic Days

Translation: Maryann Mullin

The 2008 edition of TAMA was an unparalleled opportunity to learn about the status of terminology research at the international level, on the one hand, and industry practices and needs on the other. Let's take a closer look at what TAMA is, what researchers are working on in their laboratories, and what is in store for the terminology management systems industry.

WHAT IS TAMA?

TAMA, which stands for Terminology in Advanced Management Applications, is a conference organized every two or three years by TermNet (the International Network for Terminology), an organization whose objective is to promote terminology products and services at the international level. The 2008 edition was organized around the theme "Quality, standards and technology: the future of terminology." The conference format alternated between general presentations in plenary sessions and themed workshops focusing on such topics as standards governing the delivery of linguistic services and computational terminology research.¹

WHAT ARE RESEARCHERS WORKING ON IN THEIR LABORATORIES?

The researchers who attended the TAMA conference came from around the globe to give us a glimpse of the experimental tools they are developing. The fruits of their labour will be used for a variety of purposes, including:

- the semi-automatic creation of specialized corpora using resources available on the Web;
- the automatic extraction of candidate terms, including neologisms;
- the automation of terminometrics.²

TerminoWeb, Acabit and Termostat Web, to list only a few, are major improvements on the solutions currently on the market. The quality of their term identification and extraction is indeed much higher because they use modeling that allows them to create semantic relationships.

QU'ATTEND L'INDUSTRIE DES SYSTÈMES DE GESTION DE TERMINOLOGIE?

Pour l'industrie, grande consommatrice et productrice de contenus, la gestion de la terminologie revêt une importance cruciale. Et pour cause : 47 % des erreurs survenant dans le processus de traduction seraient liées à l'emploi d'une terminologie erronée¹. Au reste, pour l'industrie, les systèmes de gestion terminologique ne doivent pas se limiter à assurer la qualité de la traduction. D'une part, il importe qu'ils répondent aux besoins – parfois contradictoires – de différents utilisateurs (rédacteurs, traducteurs, développeurs). D'autre part, ils devraient être repensés pour intégrer la terminologie dans le processus global de développement des contenus afin que ces derniers puissent également être exploités par des machines (moteur de recherche, outils de traduction automatique et d'indexation ou systèmes d'extraction de connaissances).

Pour terminer, nous invitons les lecteurs qui souhaiteraient en apprendre davantage à consulter les liens qui accompagnent cet article. ■

TermNet

<http://www.termnet.org/>

Normes sur les services de traduction

http://www.wikiforstandards.org/en/index.php/EN_15038

http://www.tpsgc-pwgs.gc.ca/cgsb/info/news/2008_10_08-f.html

Acabit

<http://www.sciences.univ-nantes.fr/info/perso/permanents/daille/acabit.html>

Barçah

<http://www.crtl.ca/docs/barcah-final.pdf>

TerminoWeb

http://iit-iti.nrc-cnrc.gc.ca/projects-projets/terminoweb_f.html

TermStat Web

http://olst.ling.umontreal.ca/~drouinp/termostat_web/

Localization Industry Standards Association

<http://www.lisa.org/>

NOTES

- 1 Discipline au carrefour de l'informatique et de la linguistique ayant pour objet le traitement automatique des langues de spécialité.
- 2 Discipline visant à mesurer l'implantation de tous les termes qui désignent une notion donnée.
- 3 Estimation fournie par K. Warburton, extraite d'une étude sur l'industrie automobile réalisée par la Localization Industry Standards Association.

WHAT LIES AHEAD FOR THE TERMINOLOGY MANAGEMENT SYSTEMS INDUSTRY?

Terminology management is critically important for the industry, which is the major content producer and consumer. And with good reason: 47% of errors in the translation process can be traced back to incorrect terminology.³ For the industry, terminology management systems must not be limited to ensuring translation quality. On the one hand, they must meet the sometimes contradictory needs of a variety of users (writers, translators, developers). On the other, they have to be reworked to incorporate terminology into the overall content development process so that content can also be used by machines (search engines and automatic translation, indexing and knowledge extraction systems).

Readers who want to learn more can consult the links accompanying this article. ■

TermNet

<http://www.termnet.org/>

Translation service standards

http://www.wikiforstandards.org/en/index.php/EN_15038

http://www.tpsgc-pwgs.gc.ca/cgsb/info/news/2008_10_08-e.html

Acabit

http://www.sciences.univ-nantes.fr/info/perso/permanents/daille/acabit_en.html

Barçah

<http://www.crtl.ca/docs/barcah-final.pdf>

TerminoWeb

http://iit-iti.nrc-cnrc.gc.ca/projects-projets/terminoweb_e.html

TermStat Web

http://olst.ling.umontreal.ca/~drouinp/termostat_web/

Localization Industry Standards Association

<http://www.lisa.org/>

NOTES

- 1 A discipline uniting informatics and linguistics whose goal is the automatic processing of special-purpose language.
- 2 A discipline whose purpose is to measure the implantation of all the terms designating a particular concept.
- 3 Estimate provided by K. Warburton, excerpted from a study of the automobile industry carried out by the Localization Industry Standards Association.

Être à l'emploi de

Jean-Claude Gémard

Il est fréquent, en raison de l'origine commune ou partagée des langues, de leur cohabitation sur un même territoire, d'une histoire mouvementée des peuples, qu'une langue emprunte des mots, des expressions et des tournures appartenant à une autre langue. Les langues romanes (dont l'espagnol, le français, l'italien, le portugais et le roumain) et leurs nombreux dialectes (langue d'oc, langue d'oïl, catalan, rhéto-roman, toscan...) se sont ainsi formés, pour l'essentiel, à partir du latin¹. Pour des raisons historiques bien connues (bataille de Hastings en 1066), c'est l'anglais qui, le premier, a emprunté nombre de mots à la langue française, notamment entre les XI^e et XIII^e siècles².

C'est ainsi que les vocables anglais actuels *employ* et *employment*³ viennent du moyen anglais *emploien* découlant du moyen français *employer*, lui-même issu du vieux français *empleier*⁴, qui date de l'époque située entre les XI^e et XIII^e siècles. Rappelons qu'au XVI^e siècle encore, *emploi* s'écrivait *employ*.

Il est pour le moins ironique que, par un de ces effets circulaires dont nous gratifie souvent l'histoire des langues, ces mots d'origine « française » (si tant est que l'on puisse employer cet adjectif, trop précis pour évoquer la langue de l'époque) nous soient revenus dans le français parlé et écrit au Canada, mais sous la forme de ce qu'il est convenu d'appeler un anglicisme⁵. Plus précisément, un « calque linguistique⁶ ».

Tel est le cas de l'expression *être à l'emploi de*. Aussi peut-on se demander si une telle expression est recommandable ou à déconseiller. Est-elle un bon ou un mauvais usage? S'agit-il ou non d'un québécisme – autrement dit, d'un

régionalisme – et, si oui, est-il de bon ou de mauvais aloi?

Autant de questions auxquelles je me propose de répondre.

1. L'ANGLICISME

À elle seule, la qualification d'anglicisme suffit généralement à déconsidérer une expression dont l'emploi est déconseillé aux usagers d'une langue saisis d'un doute sur son origine. En font foi, dans leur immense majorité, les langagiers qui, au Canada⁷, dénoncent et condamnent cet emploi dans leurs travaux portant sur la langue française. La question est abordée sous différents aspects dans les ouvrages lexicographiques et terminographiques, dont ceux de langue générale ou spécialisée, analysée comme langue de traduction ou d'expression, comme langue en contact avec une ou plusieurs langues, etc. Ces travaux, on les doit à l'effort assidu de lexicologues et de terminologues, de lexicographes et de terminographes, de traductologues et de traducteurs et à d'autres spécialistes ou artisans des langues. Et, contrairement à une idée reçue, ils ne se reprennent pas les uns les autres de manière circulaire, mais en sont arrivés à cette conclusion après mûre réflexion, au terme d'une analyse rigoureuse autant que personnelle.

Que pensent, parmi de nombreux autres, Gérard Dagenais, Marie-Éva de Villers et Robert Dubuc d'une expression répandue dans le parler (jargon?) du monde du travail et attribuée pour cette raison au droit le régissant⁸?

Pour l'auteur du *Dictionnaire des difficultés de la langue française au Canada*, Gérard Dagenais,

« Les locutions [**À mon emploi**] et [**À l'emploi de**], calques des expressions anglaises **in my employ** et **in the employ of**, ne sont pas françaises. »

Pour sa part, Marie-Éva de Villers, à qui l'on doit le *Multidictionnaire de la langue française*, y voit une

Forme fautive

- être à l'emploi de. Calque de « to be in the employ of » pour *travailler chez, être au service de*.

Quant à Robert Dubuc, l'auteur de *En français dans le texte*, il pense que « cette locution n'est pas reçue en français ».

Voilà pour l'anglicisme, dénoncé avec constance par plusieurs générations de langagiers. La question serait trop simple toutefois s'il ne s'agissait que de cela. Après tout, l'emploi critiquable d'un mot dans le discours (oral ou écrit) tire peut-être moins à conséquence qu'une formulation maladroite ou vicieuse, qu'un dévoiement syntaxique ou, au pire, une mauvaise interprétation sémantique. Et le fait que le mot ou terme soit en usage dans une région, un pays ou dans le monde entier ne justifie en aucune manière son bien-fondé, et encore moins son « bon usage ». Le législateur québécois n'a pas reculé devant le défi, d'une autre ampleur celui-là, que représentait l'élimination du terme « corporation », présent dans le *Code civil du Bas-Canada* et remplacé par « personne morale », alors que des générations de juristes adossés à une jurisprudence pléthorique avaient ancré ce terme dans le langage du droit québécois depuis 1866.

D'ailleurs, ce n'est pas tant le mot *emploi* que son habillage, le cooccurrent *être* suivi de la préposition *à* qui, réunis avec *emploi de*, constituent pour l'œil exercé et le lecteur attentif un assemblage bizarre, voire choquant, sur le plan syntaxique autant que maladroite dans l'expression, le style. Et, en poussant l'investigation plus loin, ce lecteur peut aller jusqu'à s'interroger sur le sens véritable que porte le mot *emploi* dans ce contexte.

2. LA SYNTAXE

Dans la langue parlée au Québec, l'expression *être à* (faire quelque chose : « Il est à déneiger son entrée », « Elle est à préparer la réunion », etc.) revient fréquemment. Lourde, maladroite et critiquable ainsi employée⁹, la tournure n'est pourtant pas à rejeter dans tous les cas, ainsi que le souligne Hanse¹⁰, qui en donne quelques exemples puisés dans le fonds immémorial du français :

- Le temps est à la pluie (évoluer vers)
- Les prix sont à la baisse (tendre vers)
- Il est à son bureau (se trouver)
- Ce livre est à mon frère (appartenir)
- Je suis à vous dans un instant (à votre disposition).

De façon générale, accompagné de la préposition *à* (et des prépositions *dans*, *en*, *sur*), le verbe *être* « signifie se trouver dans telle ou telle situation¹¹ ». Ce verbe – faut-il le rappeler? – est intransitif. C'est-à-dire que, contrairement aux verbes *occuper* et *exercer*, il n'admet pas de complément d'objet direct (COD) : « Marie exerce / occupe un emploi [COD] chez Bombardier. » Aussi le verbe *être* régit-il la fonction attributive, avec quelques autres verbes d'état (*sembler*, *paraître*, *devenir*). Or, la construction de l'attribut est généralement directe : « Pierre est malade [attribut] ce matin ». L'attribut, en outre, peut être un nom précédé ou non de l'article (« Cette décision est **une** erreur / Jacques est (un) médecin »). Mais dans une construction indirecte, où il faut recourir à une préposition (*à*, *de*, *en*, *comme*, *pour*), il devient une locution adjective, comme dans l'exemple « Il

est à couteaux tirés avec elle¹² ». La préposition, quelle qu'elle soit (*à*, *de*, *pour*...) est alors d'emploi fixe et irremplaçable, d'où *être à* – et non *dans*¹³, *en* ou *comme*. Locution adjective, l'attribut à l'emploi ne saurait être suivi d'une préposition régissant un nom (propre ou commun) puisqu'il remplit la fonction d'un adjectif, comme dans cet exemple : « Cette sculpture de Rodin est belle [à voir] ». Ce qui constitue une structure agrammaticale, parce que c'est un verbe à l'infinitif (cf. *Littre*) qui devrait suivre dans une construction comme *être à l'emploi de* pour qu'elle soit conforme à la grammaire.

Il faut alors repenser cette expression et la reformuler autrement : être employé / travailler (chez / à / dans...).

Outre l'appartenance, l'aspect duratif est justement ce qui caractérise la personne qui exerce un emploi. Aussi une formulation grammaticalement correcte – mais néanmoins très maladroite et lourde – de cet état (*être employé par / chez / à / dans*...) pourrait-elle être ainsi rédigée : Il / Elle est à travailler à la SAQ / **chez** Bombardier / **dans** l'usine de Lévis, etc. Car *être à*, dans ce sens et dans cet emploi, devrait être suivi d'un verbe à l'infinitif, et non d'un substantif – sauf s'il est employé absolument : *être à* (la peine, la tâche), ou dans une expression figée : *être à l'abri / au lit / à son travail*; alors que l'on dira *être à la merci de* (quelqu'un / quelque chose), sans état d'appartenance.

Une fois n'est pas coutume : les solutions et les exemples à suivre nous viennent du législateur et des juges fédéraux, comme le montrent les dispositions du *Code canadien du travail* (L.R., 1985, ch. L-2) et l'interprétation que les tribunaux en ont faite. Par exemple, à l'article 10 de la *Loi sur les normes du travail* :

10. « salarié » :

une personne qui **travaille pour** un employeur et qui a droit à un salaire

ou encore, voir l'interprétation du paragraphe 12 par les tribunaux [C.S.M. c. McKeage, [1969] B.R. 711 (C.A.)], à propos du « service continu » :

Le service continu est la période au cours de laquelle le salarié est considéré comme étant **au service de** son employeur (art. 1, par. 12).

3. LA STYLISTIQUE

Sous l'apparence d'une tournure usuelle et à saveur régionale, la locution *être à l'emploi de* présente à l'usager (francophone ou non) une tournure maladroite, voire impropre (passif apparent, car il manque un participe passé) et même équivoque (on hésite entre un « passif d'action » et un « passif de résultat ») qui ne lui est pas naturelle.

Or, on l'a constaté plus haut, la langue française dispose de façons de dire la même chose sous une forme moins lourde, plus élégante et naturelle, sans avoir besoin de calquer celle d'une autre langue. Par exemple :

- travailler **chez** (BMO), **à** (la Caisse Desjardins), **à** l'Ordre des comptables agréés, **pour le compte de** [dans une langue soignée – en rappelant que **pour**, employé seul, est un vieil anglicisme (inspiré de *he/she works for*...) passé, désormais, dans l'usage commun!], etc.
- être employé **chez** (Bell), **à** (la GRC)
- être **au service de** (la Croix-Rouge).

En dehors du Canada, on ne trouve cette locution dans aucun texte des États membres de la francophonie (Afrique francophone, Belgique, France, Suisse...), ni dans ceux des forums internationaux (BIT, OIT, ONU, UE, UNESCO). À l'ère de la communication et de ses impératifs d'efficacité, il est paradoxal que l'on persiste, au Québec particulièrement, à employer une expression qui concourt à la profusion et à l'enflure du langage, ces maux de notre temps. Un exemple simple mais probant en démontre le peu de naturel :

- Véronique **est à l'emploi de** [Bell] = 5 mots
- Véronique **travaille chez** [Bell] = 2 mots !

L'addition des mots en trop, répétés à longueur de pages, allonge inutilement un texte – juridique ou autre. Sans aller jusqu'aux 99 façons différentes d'exprimer un message ou de décrire un événement comme l'écrivain Raymond Queneau l'a brillamment illustré dans ses *Exercices de style*, la langue française dispose d'assez de ressources expressives pour rendre l'idée, fort simple et banale au demeurant, qu'une personne travaille, **est employée** quelque part.

4. SENS ET SIGNIFICATION

Un dernier aspect à traiter à propos de la locution *être à l'emploi de*, sans doute le plus délicat et le plus complexe, reste celui du sens à attribuer aux mots. La signification d'un mot est donnée par le dictionnaire, de façon objective : tout le monde comprend ce qu'est une table, une chaise. Mais *quid* de la table sur laquelle se déroule le *Banquet* de Platon et des sièges des convives? Le sens d'un mot est ce qui se dégage de son emploi dans le discours, en contexte, appliqué à une situation particulière. Ce sens-là est « subjectif », de la même façon que le droit se présente sous deux aspects, un objectif (le Droit, celui d'un pays) et un subjectif (un droit, une prérogative reconnue à une personne).

Plusieurs situations possibles se présentent dans le cas de l'expression *être à l'emploi de*. Il s'agit soit d'un calque linguistique, soit d'une signification fondée sur une interprétation erronée d'une des acceptions de ce mot recensées dans les dictionnaires. Soit encore d'un archaïsme qui s'est perpétué jusqu'à nos jours par la force de l'habitude. Ce dernier cas serait alors clair et simple : il n'a plus sa raison d'être dans la langue d'aujourd'hui. Mais il peut arriver aussi que les trois situations se recoupent, s'additionnent ou se complètent, ce qui semble être le cas ici.

Au sujet du calque linguistique, la comparaison s'impose entre les deux langues en cause, l'anglais et le français. L'expression française, comme il a été



dit (voir note 3), est sans doute une traduction calquée sur le modèle de la langue de départ, où *employ* a inspiré *emploi* au traducteur ou au rédacteur¹⁴. Or ces termes sont difficilement comparables si l'on prend en considération le fait que selon les dictionnaires *Webster* les mots *employ* et *employment* comprennent trois sens principaux, alors que le mot *emploi*, dans le *Grand Larousse de la langue française*, en compte huit et que, dans le dictionnaire le plus complet de la langue française contemporaine, le *Trésor de la langue française*, on en relève quinze! Est-on certain, à ce compte, d'avoir retenu le bon sens, en particulier quand on sait ce que connote le substantif *employ* en anglais : *wages* (gages)?

Quant à la valeur sémantique du mot *emploi* dans l'expression en cause, en dehors de toute influence de l'anglais, est-on sûr, là encore, d'avoir bien interprété le sens de ce mot, derrière l'écran des huit ou quinze acceptions possibles? Au vu de la finesse et de la subtilité des nuances séparant chaque signification, il est permis d'en douter.

UNE TOURNURE À BANNIR

L'expression *être à l'emploi de*, probablement formée au contact de l'anglais en milieu de travail, s'est étendue à la langue courante, d'abord parlée, puis écrite. On la trouve au Québec – dans des textes de droit, tel le *Code du travail* (L.R.Q. chapitre C-27, à l'article 105, par exemple), des contrats de travail et des conventions collectives –, ainsi qu'au Nouveau-Brunswick¹⁵. Mais elle ne paraît nulle part ailleurs dans le monde francophone, ce qui soulève de sérieux doutes sur son authenticité française.

Or, présence, constance et répétition d'un fait d'usage n'en garantissent ni l'authenticité ni le bien-fondé et encore moins le « bon usage », garant de la qualité de l'expression d'une langue donnée. Jean Darbelnet, linguiste canadien, distinguait les anglicismes (bienvenus!) qui enrichissent le fonds du français (cf. *music hall*) et ceux (à rejeter) qui, en se substituant à des mots, tours et formulations existants, l'appauvrissent en en réduisant les

moyens d'expression¹⁶. Tel est bien le cas de l'expression en cause, qui se substitue à des manières de dire plus simples, en usage depuis des générations et suivies par les pays francophones et leurs institutions ainsi que par les organisations internationales.

Au terme de l'analyse des quatre aspects linguistiques principaux de cette expression, nous pouvons en conclure qu'elle est critiquable sous au moins trois, voire quatre chefs d'accusation. Comme anglicisme d'abord, la probabilité qu'il s'agisse d'un calque linguistique étant grande, elle ne peut être absoute au bénéfice du doute. Ensuite, sa construction syntaxique – où la fonction attributive tient, en regard de la grammaire, un rôle essentiel lorsque le verbe *être* est mis en cause – est au moins suspecte. Sur le plan stylistique, cette formulation est maladroite et de surcroît peu économe; elle ne saurait remplacer des formulations bien établies telles que :

- A (le salarié, l'employé, la personne) est employé par B / chez B / dans la fonction publique;
- A travaille chez B / à (la Régie / la SAQ / au palais de justice);
- B est un salarié / un employé / un membre du personnel de C.

Sur le plan sémantique enfin, un doute subsiste sur la valeur réelle (la « signification ») du mot *emploi* qui, dans une telle structure syntaxique, n'est pas utilisé de façon absolue.

Au final, ces doutes et aspects critiquables font de *être à l'emploi* de une expression condamnable aux motifs de barbarisme et de solécisme doublés d'anglicisme. Et à supposer qu'il s'agisse

d'un régionalisme (canadianisme alors, car il n'est pas circonscrit au Québec), n'étant pas dans le bon usage, il devrait être qualifié de « mauvais aloi ». ■

NOTES

- 1 Lequel est, soit dit en passant, à la source des quelque soixante pour cent du riche vocabulaire que comprend la langue anglaise, pourtant non romane.
- 2 Le terme *Law French*, à lui seul, résume bien la situation. Mais que dire de la devise de la famille royale d'Angleterre *Honi [sic] soit qui mal y pense*? Pendant les trois siècles qui suivirent la bataille de Hastings, la cour, le droit (et la justice) et l'administration anglaises ont parlé le français de l'époque, l'anglo-normand.
- 3 Termes en usage courant dans le monde anglophone, comme en témoignent ces deux exemples relevés le jeudi 28 février 2008 sur le site Internet du *New York Times* : « Judge John A. Chandler of St. Paul has been forty-eight years in continuous railroad service **in the employ of one road** (...) » (Article Preview); « Counterfeiters **in the employ of the Government** » (Article Preview). Toutefois, malgré les apparences, *employ* et *employment* ne sont pas synonymes (c'est-à-dire interchangeables), le premier terme étant limité au « *state of being employed* » (*Oxford Modern English Dictionary*) et le second s'appliquant à deux fonctions : « *the act of employing or the state of being employed* » (*ibidem*). Le premier est un mot de la langue courante, alors que le second (*employment*) est un terme du langage du droit. En outre, le premier connote une nuance désuète, la définition se terminant ainsi : « *esp. for wages* » (*ibidem*). La comparaison avec la présence du mot français « emploi » dans l'expression « être à l'emploi de » vient alors naturellement à l'esprit : anglicisme ou archaïsme?
- 4 Apparu pour la première fois dans le manuscrit de la *Chanson de Roland*, sans doute rédigé, d'après Marcel Cohen (*Histoire d'une langue : le français*, 4^e éd., Paris, Éditions sociales, 1973), « à la fin du 11^e siècle; manuscrit du 12^e siècle de provenance anglo-normande, dit d'Oxford » (p. 132).
- 5 Voir Marie-Éva de Villers : « Les anglicismes sont des mots, des expressions, des constructions, des orthographes propres à la langue anglaise », *Multidictionnaire de la langue française*, 3^e éd., Montréal, Québec Amérique, 1997, p. 81.
- 6 Selon le *Dictionnaire de linguistique* (Larousse, 1973), cette situation se produit lorsque « pour dénommer une notion ou un objet nouveaux, une langue A (le français, par exemple) traduit un mot, simple ou composé, appartenant à une langue B (allemand ou anglais, par exemple) en un mot simple existant déjà dans la langue ou en un terme composé formé de mots existant aussi dans la langue [...] Quand il s'agit d'un mot simple, le calque se manifeste par l'addition [...] d'un « sens » emprunté à la langue B » (p. 72-73).

- 7 Pas seulement au Québec, mais aussi en Ontario (au fédéral et au provincial), au Manitoba et au Nouveau-Brunswick, notamment. De Dagenais et Davault à Colpron, en passant par Darbelnet, Marie-Éva de Villers, Robert Dubuc, Antoni Dandonneau, Gérard Snow et l'auteur de ces lignes, les langagiers canadiens ne cessent de dénoncer ce barbarisme.
- 8 Quoique « être à l'emploi de » ne soit pas un terme fondé sur une institution ou une notion juridique établie comme la propriété ou le contrat.
- 9 Qui exprime l'aspect duratif d'une action (Grevisse), alors que l'on pourrait dire bien plus simplement et naturellement, par exemple en réponse à la question « Que fait ton père en ce moment? » : « Il déneige son entrée », « Il s'habille »; et à la question « Que fait Marie-Claude ce matin? » : « Elle prépare la réunion ». Mais cela relève davantage de la stylistique (voir 3) que de la syntaxe.
- 10 *Nouveau dictionnaire des difficultés du français moderne*, 3^e éd., Louvain-la-Neuve, De Boeck-Duculot, 1994, p. 372.
- 11 *Dictionnaire de l'Académie*, 8^e éd., 1932-1935.
- 12 Extrait du *Dictionnaire de linguistique Larousse*, op. cit., p. 57.
- 13 Jean-François Féraud, dans son *Dictionnaire critique de la langue française* (18^e siècle), à l'entrée *emploi*, relève la formulation « être dans l'emploi, dans le grand emploi ». Mais ce mot, encore une fois, est employé absolument, sans complément (voir Littré : « Il se dit, absolument, pour service, temps passé dans les emplois. » P. ex. : « ... ils ont plus d'emploi, plus de rang, plus de nom », Corn., *Pulch.* III, 1). En outre, il n'est jamais question de la préposition « à » dans un tel contexte, ni chez Furetière, ni dans le *Dictionnaire de l'Académie* non plus, ni dans aucun des grands dictionnaires qui ont suivi (Littré, Larousse, Robert, TLF).
- 14 À moins que ce ne soit le mot *job*, comme le pensait Jean Darbelnet (cf. *Dictionnaire des particularités de l'usage*, Québec, PUQ, 1986). Cette hypothèse est cependant peu vraisemblable en regard de l'ancienneté de l'usage du mot *employ* dans le monde anglophone.
- 15 *Loi sur les normes d'emploi*, L.N.-B. 1982, ch. E-7.2, par. 18(1), 44.021(1), 44.031(3); *Loi sur les agents immobiliers*, L.R.N.-B. 1973, ch. R-1, par. 10(3), (4); *Loi sur la saisie-arrière*, L.R.N.-B. 1973, ch. G-2, al. 32c); *Loi sur les compagnies*, L.R.N.-B. 1973, ch. C-13, al. 38(2)b), d) et par. 113(1); *Loi sur les municipalités*, L.R.N.B. 1973, ch. M22, art. 90.1; *Loi électorale*, L.R.N.-B. 1973, ch. E-3, par. 86(5).
- 16 Le verbe « annuler » en est un bon exemple, lui qui se substitue à tant d'autres verbes qu'appelle une situation particulière : abolir (un usage), abroger (un décret), annuler/décommander (un rendez-vous), infirmer [aussi : casser] (un jugement), dissoudre (une union), supprimer (un permis), et plus encore : invalider (une loi, un testament), résilier/résoudre/rescinder (un contrat).



Boost Your eQ (E-mail Intelligence)

Accroître son QC (quotient courriel)

Traduction : Daniel Tremblay

You may know your IQ (intelligence quotient) and maybe even your EQ (emotional intelligence), but what about your eQ?

E-mail intelligence is a little-known and seldom-measured quotient. In fact, since I've only just made up the term, it might be more accurate to call it barely known and never measured.

Though the concept of eQ is in its infancy (okay, maybe more like its gestation), we nonetheless know when someone has it. When we get an e-mail from a high-eQ individual, we read it quickly and easily, we grasp the main points, we know exactly how or if we should respond. When we get an e-mail from someone less gifted, the reading can get tough.

According to the Translation Bureau's Michel Gauthier, who has studied e-mails in the workplace, the following are our leading complaints:

- Too much low-level and untargeted information
- Unclear purpose
- No logical structure
- Too long
- Too difficult to understand
- Key information difficult to find

All of these pitfalls are avoidable. Arm yourself with a few e-mail pointers and you'll boost your eQ high enough to sail right over them.

MAXIMIZE THE SUBJECT LINE

Your subject line is the lure. Word it well and recipients will open your e-mail with a sound idea of what the message contains. The trick is to make the subject line specific while keeping it short, and to tell your readers overtly how the e-mail relates to them. Otherwise, they may assume the message is a general FYI and rush for the delete button.

Besides clearly announcing the e-mail's content, the subject line should, if possible, alert readers to any action required.

Vous connaissez peut-être votre quotient intellectuel (QI), voire votre quotient émotionnel (QE). Mais qu'en est-il de votre quotient courriel (QC)?

Le QC est peu connu et rarement mesuré. En fait, comme il s'agit d'une notion que je viens d'inventer, il serait plus juste de dire que le QC est pratiquement inconnu et n'a jamais été mesuré.

Bien que le concept n'en soit qu'à ses premiers balbutiements (bon, d'accord, peut-être davantage à l'état de gestation), nous savons tous reconnaître un rédacteur doué. Quand une personne dotée d'un QC élevé nous envoie un courriel, il se lit rapidement et facilement, les éléments importants ressortent et nous savons immédiatement s'il faut y répondre et de quelle façon. Un courriel qui provient d'une personne ayant un faible QC sera plus difficile à déchiffrer.

Michel Gauthier, du Bureau de la traduction, s'est penché sur l'utilisation du courriel au travail. Selon lui, les principales plaintes des lecteurs sont les suivantes :

- trop d'information de faible niveau et mal ciblée
- objectif confus
- absence de structure logique
- message trop long
- message trop difficile à comprendre
- renseignements clés difficiles à repérer.

Il est possible d'éviter tous ces écueils. Quelques trucs suffiront pour accroître votre QC.

TIREZ PLEINEMENT PARTI DE LA FENÊTRE OBJET

L'objet du courriel est comme un hameçon. S'il est clair, les destinataires auront une bonne idée du contenu du message. Le truc, c'est de trouver une formule à la fois précise et concise et d'indiquer clairement aux lecteurs en quoi le courriel les concerne. Sinon, ils pourraient présumer qu'il s'agit d'un message informatif d'intérêt général et choisir de le supprimer.

En plus d'indiquer clairement aux lecteurs le contenu du message, votre objet devrait, dans la mesure du possible, les informer de ce qu'ils doivent faire.

Not: Survey information

But: Draft survey attached: review by Jan. 9

Not: Organizational change

But: New staff join our work group next week

Not: Christmas party

But: Please contribute to our Christmas potluck

BEGIN WITH A BANG

Crafting a precise, reader-oriented subject line is the first step toward giving your e-mail a clear purpose. The second is to announce your key message(s) at the beginning.

Doesn't this just duplicate the subject line? Not really. Think of the subject line as your knock on the door. Once the reader opens up, you still have to say why you've come calling. State the purpose of your e-mail up front, in the opening paragraph or two.

To do this, you need to have defined your purpose beforehand. Ask yourself why you're writing the e-mail. Are you informing the reader of a situation? If so, begin with "For your information . . ." (or "FYI," if your reader knows the shorthand), then state the main topic, then follow with the details. Are you asking the reader to do something? If so, start with the request, then fill in the supporting information and background.

If there's a time line associated with your e-mail—especially if the reader needs to review something, reply or take action by a certain deadline—don't bury the date at the end of the e-mail. If you do, you run the risk that the reader may glance at the opening, file your e-mail for later reading and miss the deadline.

DITCH THE OPTIONAL DETAILS

Nothing tests an e-mail reader's patience like irrelevant information. Once again, how your e-mail begins is crucial. Many writers, feeling compelled to lead their reader on a gentle, meandering path to the main point, will always begin at the beginning (chronologically speaking), with background information. The trouble is, background details are meaningless, and sometimes downright irritating, to a reader who doesn't know why they're being provided.

State your purpose clearly, then provide only those details the reader needs to understand the e-mail. Use hyperlinks and attachments to supply any background, charts and other supporting details that are too in-depth for the e-mail itself.

Au lieu de : Données du sondage

Dites plutôt : Projet de sondage ci-joint :
à examiner avant le 9 janv.

Au lieu de : Changement organisationnel

Dites plutôt : Du sang neuf dans l'équipe
à compter de la semaine prochaine

Au lieu de : Fête de Noël

Dites plutôt : Participez à notre repas-partage
de Noël

ALLEZ DROIT AU BUT

Rédiger un objet précis et bien ciblé est la première chose à faire pour donner à votre courriel un sens concret. La deuxième consiste à énoncer le ou les messages clés au début du courriel.

S'agit-il simplement de répéter le contenu de la fenêtre Objet? Non. L'objet est, en quelque sorte, l'équivalent d'un coup de sonnette à la porte. Lorsque le lecteur ouvre, vous devez quand même lui dire pourquoi vous êtes là. Énoncez le propos de votre courriel dès le départ, dans le premier paragraphe.

Il vous faut donc définir votre objectif avant de commencer à rédiger. Demandez-vous pourquoi vous écrivez ce courriel. Voulez-vous informer le lecteur? Alors, commencez par « Pour votre information... », puis énoncez le sujet principal de votre message et donnez des détails. Demandez-vous au lecteur de faire quelque chose? Le cas échéant, commencez par énoncer votre demande, puis ajoutez de l'information complémentaire et tous les renseignements nécessaires.

Si une échéance est en jeu (en particulier si le lecteur doit examiner quelque chose, répondre ou prendre des mesures avant une certaine date), ne la cachez pas dans les dernières lignes de votre courriel. Sinon, votre lecteur risque de jeter un coup d'œil au début du texte, de remettre le reste à plus tard et de rater ainsi l'échéance.

LAISSEZ TOMBER LES DÉTAILS INUTILES

Rien n'irrite plus un lecteur que des renseignements inutiles. Ici encore, la façon dont vous commencez votre courriel est très importante. Nombre de rédacteurs sentent le besoin de guider lentement le lecteur vers le sujet principal du courriel, en prenant des détours; pour ce faire, ils commencent toujours par le commencement (chronologiquement parlant), c'est-à-dire par le contexte. Le problème, c'est que les renseignements contextuels sont inutiles et parfois même irritants pour le lecteur qui ignore pourquoi ils lui sont fournis.

Énoncez clairement votre objectif, puis fournissez uniquement les détails essentiels à la compréhension du courriel. Utilisez des hyperliens et des pièces jointes; le lecteur pourra y puiser le contexte, les graphiques et les renseignements complémentaires qui seraient trop détaillés pour figurer dans le courriel.

BE CLEAR AND CONCISE

Clear and concise writing is a must for e-mails, perhaps more than for any other type of writing. Given how many work-place e-mails people get (on average about 50 a day, according to one researcher¹) and how little time they have to read them, the risks are plain—a long e-mail may not get read.

What length should your e-mail be? Common wisdom says no more than one screen page.

Curb connectors

Avoid using phrases to make connections. Simple prepositions and conjunctions will do the job better.

Not: with regard to, in connection with, on account of the fact that, in the event of

But: about, on, because, if

Pass on passives

Passive voice is not only wordier than active; it's less clear.

Not: It is recommended that . . . A decision has been made . . .

But: We recommend that . . . We have decided . . . The decision is . . .

Minimize modifiers

Modifiers such as *very*, *highly*, *slightly*, *greatly* and *somewhat* are often unnecessary and can be deleted. If they do add an essential nuance, consider switching to a more precise word.

very important = crucial

highly focused = concentrated

slightly worried = concerned

Consider contractions

Contractions cut word count and remind the reader that there's a real person—approachable, readable, persuasive—behind the @ symbol. Use your judgment, though. Contractions may not be appropriate in highly formal e-mails.

Shrink sentences

Keep each sentence to one main idea, plus maybe a supporting idea. Anything longer and a busy reader will lose the thread.

Pare down paragraphs

E-mail paragraphs should be shorter than their print-based counterparts. Run-on text with nary a pause gives the impression that your material is dense and hard to read.

SOYEZ CLAIR ET CONCIS

Peut-être plus que toute autre forme de communication, le courriel se doit d'être clair et concis. Vu la multitude de courriels que chacun reçoit au travail (en moyenne 50 par jour, selon une chercheuse¹) et du peu de temps disponible pour les lire, le risque est là : un long courriel ne sera peut-être pas lu.

Quelle est la longueur idéale d'un courriel? Pas plus d'une page-écran.

Évitez les longues locutions

Évitez d'utiliser des locutions charnières pour établir des liens. Les prépositions et les conjonctions feront l'affaire.

Au lieu de : en ce qui concerne, en ce qui a trait à, compte tenu du fait que, dans l'éventualité où

Dites plutôt : de, sur, parce que, si

Limitez l'utilisation du passif

La voix passive nécessite plus de mots et est moins claire.

Au lieu de : Il est recommandé de... Une décision a été prise...

Dites plutôt : Nous recommandons de... Nous avons décidé de...

Utilisez le moins possible adverbes et locutions adverbiales

Les adverbes et locutions adverbiales comme *très*, *hautement*, *légèrement*, *extrêmement* et *quelque peu* sont souvent inutiles. Pour introduire une nuance que vous jugez essentielle, essayez de trouver un mot plus précis :

très important = crucial

extrêmement attentif = concentré

légèrement inquiet = préoccupé

Envisagez d'utiliser des contractions

En anglais, les contractions (*can't*, *don't*, etc.) réduisent le nombre de mots et rappellent au lecteur qu'il y a une vraie personne — accessible, convaincante — derrière le symbole « @ ». Mais attention : les contractions sont à éviter dans les courriels officiels.

Faites des phrases courtes

Tenez-vous-en à une idée principale, plus peut-être une idée complémentaire, par phrase. Si vos phrases sont trop longues, le lecteur perdra le fil.

Faites des paragraphes courts

Les paragraphes des courriels devraient être plus courts que ceux des documents imprimés. Un texte long et sans pause donne l'impression que le message est dense et difficile à lire.

USE HEADINGS AND LISTS

Just like a peruser of print documents, an e-mail reader needs help focusing on key information. Headings and lists (numbered or bulleted) quickly tell your reader what your main points are. And they signal *where* your main points are, an important consideration for e-mails that readers might refer to again in the future.

Use headings and lists together with forecasting statements, and readers will know exactly where they're headed. For example, if you're writing to ask the reader three questions, say:

I have three questions for you.

Then list the questions, numbered 1, 2, 3. This allows the reader to mentally tick off each question when replying.

If your content doesn't lend itself to a numbered list, try keying the forecasting statement to headings. For example:

At the meeting, we will discuss two topics: the upcoming retreat and our quarterly budget.

Then use the headings "Upcoming Retreat" and "Quarterly Budget" to structure the information that follows.

BE CLEAR ABOUT FOLLOW-UP

Follow-up actions are best grouped together at the end of the e-mail, so they're the final ideas the reader is left with. Use a simple, clear heading such as "Actions to Take," "Next Steps," or "Your Tasks." Again, for easy reading and future reference, present the actions in a numbered list rather than in one continuous paragraph. Your reader will leave the e-mail thinking, "Okay, I have four things to do."

And if you're lucky, your reader may also think, "Wow. What a high eQ!" ■

NOTE

- 1 Christina A. Cavanagh, "Email in the Workplace: Coping with Overload," June 2004 (research paper). Cavanagh is a professor of management communications with the Richard Ivey School of Business, University of Western Ontario.

UTILISEZ DES TITRES DE RUBRIQUES ET DES LISTES

Comme c'est le cas pour les documents sur support papier, le lecteur des courriels a besoin d'aide pour repérer les renseignements clés. Les titres de rubriques et les listes (à numéros ou à puces) lui indiquent clairement quels sont les points essentiels. Ils indiquent aussi *où* ils se trouvent, un élément important si le lecteur doit consulter votre courriel de nouveau plus tard.

Utilisez des titres de rubriques et des listes avec des phrases annonçant le contenu. Ainsi, vos lecteurs sauront exactement où ils doivent regarder. Par exemple, si vous écrivez à quelqu'un pour lui poser trois questions, employez la formulation suivante :

J'ai trois questions à vous poser.

Puis, présentez vos questions en les numérotant de 1 à 3. Ainsi, le lecteur cochera mentalement les questions lorsqu'il vous répondra.

Si le contenu de votre message ne se prête pas à une liste à numéros, essayez d'annoncer le contenu de façon à diriger le lecteur vers les rubriques qui suivent. Par exemple :

À la réunion, nous avons parlé de deux sujets : la séance de réflexion à venir et notre budget trimestriel.

Utilisez ensuite les titres de rubriques « Séance de réflexion à venir » et « Budget trimestriel » pour structurer l'information.

INDIQUEZ CLAIEMENT LE SUIVI NÉCESSAIRE

Il est préférable de regrouper les mesures de suivi à la fin du courriel, de sorte que le lecteur les ait à l'esprit une fois qu'il aura fini de lire votre courriel. Utilisez une rubrique claire et simple comme : « Mesures à prendre », « Prochaines étapes » ou « Vos tâches ». Encore ici, afin de faciliter la lecture et la consultation ultérieure, présentez les mesures à prendre à l'aide d'une liste à numéros plutôt que dans un texte suivi. Le lecteur fermera votre courriel en se disant : « Bon, j'ai quatre choses à faire. »

Et si vous êtes chanceux, il dira aussi : « Ça alors! Voilà un auteur qui a un QC élevé! » ■

NOTE

- 1 Christina A. Cavanagh, « Email in the Workplace: Coping with Overload », juin 2004 (document de recherche). Mme Cavanagh est professeure de communications en gestion à la Richard Ivey School of Business de l'Université de l'Ouest de l'Ontario.



Mots de tête

Frédérin Leroux fils

« en tout et partout »

Combien y a-t-il de points d'impôt en tout et partout dans l'univers?

(Jean Dion, *Le Devoir*, 6.12.01)

Vous arrive-t-il souvent d'employer l'expression **en tout et partout**? Moi, plutôt rarement, et la dernière fois que j'ai osé le faire, je me suis fait rappeler à l'ordre par deux collègues. On me signala – gentiment, certes –, qu'elle n'avait pas le sens que je lui donnais, que je l'avais confondue avec **en tout et pour tout**...

Je ne viens pas aujourd'hui tenter de les confondre, mais comme j'avais plus ou moins promis à l'une d'elles que je traiterais un jour de ce problème – qui la faisait « bondir », disait-elle –, je m'exécute. Par ailleurs, l'évolution de ces jumelles est assez étonnante, et quelque peu embrouillée par bouts, de sorte qu'il m'a semblé intéressant de tenter d'y voir un peu plus clair.

Il y a plus de trente ans déjà, Geneviève Gilliot¹ faisait appel à notre bon sens : c'est **en tout et pour tout** qu'il faut dire « si l'on veut être compris ». Guy Bertrand² ne s'enfarge pas dans les fleurs du tapis : « **en tout et partout** ne veut rien dire en français ». Camil Chouinard³ y voit une déformation d'**en tout et pour tout**. Les « Clefs du français pratique » du Bureau de la traduction semblent mettre en doute son existence : « Non attesté. On trouve cependant **en tout et pour tout**, qui veut dire *au total, sans rien de plus*. » L'Office québécois de la langue française est catégorique : « La suite de mots **en tout et partout** ne peut être employée dans le même contexte

qu'**en tout et pour tout** et n'a jamais été attestée comme variante de **en tout**. » L'Office en reconnaît au moins l'existence.

En fait, ces deux expressions seraient aussi vieilles l'une que l'autre. On les rencontre chez Montaigne⁴. Le sens d'**en tout et partout** est le même qu'aujourd'hui : « Et ne consens pas à la mesure de sa dispense, en tout et partout »*. Quant à l'autre, elle a à peu près le sens de sa jumelle : « Plutarque nous droit volontiers que c'est l'ouvrage d'autrui que ses exemples soient en tout et pour tout véritables ».

Dans son dictionnaire paru à la fin du 17^e siècle, Antoine Furetière⁵ ne donne que la première locution. À « tout », il se contente d'un exemple : « Cela est égal en tout & par tout », mais à « par tout », il en précise le sens, « absolument » : « Je vous garentis cela en tout & par tout, en toutes les parties, & devant toutes sortes de personnes ».

Cette similitude (ou confusion) de sens chez Montaigne se maintient dans les dictionnaires. Comme Furetière, l'Académie, dans la première édition de son dictionnaire (1692), ignore **en tout et pour tout**, et donne à l'autre tournure le sens d'« entièrement » : « je suis de votre avis en tout & par tout ». Sauf erreur, Bescherelle⁶ est le premier à enregistrer **en tout et pour tout**, auquel il donne aussi le sens d'« entièrement » : « être de l'avis de quelqu'un en tout et pour tout ». Et pour lui, **en tout et partout** a le sens du Furetière, « absolument ». Littré (1863-1872), qui

ne connaît qu'**en tout et partout**, reprend l'exemple de l'Académie : « Je suis de votre avis en tout et partout ». (Je dois dire que je ne suis pas sûr de bien saisir la différence entre « entièrement » et « absolument ». Surtout qu'à « absolument » l'Académie donne comme synonyme... « entièrement ».)

Le Larousse du XX^e siècle (1928-1933) n'enregistre lui aussi qu'**en tout et partout** : « En toute chose et dans toute circonstance ». Au contraire, le Quillet l'ignore et donne à **en tout et pour tout** le sens qui est habituellement celui de l'autre : « entièrement, en toutes choses, dans tous les cas : Je suis de votre avis en tout et pour tout⁷ ». En somme, il reprend l'exemple du Bescherelle. Dans le TLF⁸, une seule occurrence d'**en tout et pour tout**, avec une citation de Georges Duhamel : « La grande bâtisse était éclairée, en tout et pour tout, par une seule lampe » (Suzanne, 1941). On trouve **en tout et partout** à cinq entrées différentes, mais à « partout », seulement une variante, **dans tout et partout**, de Charles Fourier (1830). À « étaler », la citation de Valérie Larbaud m'a fait hésiter : « Je veux m'étaler à mon tour, avoir un chez-moi confortable, des domestiques, et n'être plus obligé de me contenter, en tout et partout, de la seconde classe » (Barnabooth, 1913). J'ai cru un moment que c'était notre sens.

Si vous commencez à avoir le tournis, vous me le dites, et je passe à autre chose...

NOTE

* On le trouve encore écrit en deux mots dans l'édition abrégée du Littré parue en 1963.

Allons voir du côté des bilingues, peut-être trouverons-nous des repères plus sûrs. À la fin du 19^e siècle, Clifton et Grimaux⁹, qui ignorent eux aussi **en tout et pour tout**, traduisent **en tout et par tout** par « entirely, wholly ». Le dictionnaire de Charles Petit¹⁰ ne connaît pas la première forme non plus et donne pour l'autre la traduction courante : « il nous servira en tout et partout – he will serve us in everything and everywhere ». Il faudra attendre le *Harrap's* de 1967 pour trouver une traduction d'**en tout et pour tout** : « first and last ». Aujourd'hui, tous les bilingues l'enregistrent et traduisent par « all told », « all in all », etc.

Depuis quand donnons-nous à **en tout et partout** le sens que les dictionnaires réservent à sa jumelle? Depuis un siècle et demi. Un député du Bas-Canada l'emploie, en 1850 : « avec seulement 10 000 hommes de troupes, en tout et partout¹¹ ». Vient ensuite un roman, *Jean Rivard*¹², paru en 1874 : « Sa part d'héritage à lui ne s'éleva donc en tout et partout qu'à la somme de cinquante louis. » Suivi d'un historien : « Il pouvait en tout et partout y avoir 400 hommes, moitié dans le camp, moitié dans le village¹³ ». Enfin, Georges Pelletier, directeur du *Devoir* : « Berlin avait commencé par parler de 1,500 [morts] en tout et partout. » (21.8.42). Et nous l'employons encore aujourd'hui, comme en témoigne cette citation : « En tout et partout, c'est de la boule, de la boulette et de la grenaille¹⁴ ».

Mais nous arrive-t-il aussi d'employer **en tout et partout** dans le sens de Montaigne? Eh bien oui, et depuis aussi longtemps que l'autre. Dans une conférence prononcée en février 1848, autrement dit, deux ans avant Chauveau, Étienne Parent¹⁵ l'emploie : « on prendrait les moyens de n'agir en tout et partout que d'après l'opinion et les désirs des habitants ». Un ecclésiastique se permet même de faire l'inversion : « Luxe sur la table, [...], luxe partout, jouissance partout et en tout¹⁶ ». Enfin, en avril 1940, un membre du Conseil

législatif du Québec, Jean-Louis Baribeau, opposé à ce qu'on accorde le vote aux femmes, déclare : « certaines femmes s'imaginent que les femmes doivent imiter les hommes en tout et partout » (Alexis Gagnon, *Le Devoir*, 26.4.40).

On l'a vu, **en tout et pour tout** a mis du temps à faire son entrée dans les dictionnaires. Comme l'indique l'OQLF, elle apparaît avec la 8^e édition (1932-1935) du dictionnaire de l'Académie, au sens de « sans rien omettre, tout étant compris, tout compte fait » (on se souviendra que dans le *Bescherelle*, elle signifie « entièrement »). Aujourd'hui, c'est le contraire qui se produit : **en tout et partout** se fait montrer la sortie. Elle disparaît du dictionnaire de l'Académie avec l'apparition de sa rivale et elle n'a pas été rétablie dans la version en ligne (les immortels sont rendus au mot « pied »). On la trouvait encore dans le *Harrap's* français-anglais de 1972, mais pas dans celui de 2007. Les *Larousse* et les *Robert*, bilingues comme unilingues, l'ignorent, et les exemples qu'en donne le TLF ne sont pas particulièrement récents; ils vont de 1816 (Maine de Biran) à 1913 (Larbaud). En d'autres mots, **en tout et partout** est menacée de disparition.

Comme nous l'avons constaté, ce que confirment d'ailleurs Rey et Chantreau¹⁷, ces deux expressions avaient autrefois le même sens, « en toute chose et dans toute circonstance ». Et pour les auteurs d'un dictionnaire bilingue québécois¹⁸ récent, elles ont toujours le même sens, mais cette fois c'est l'inverse : **en tout et pour tout** est traduit par « all in all, all told, over all », et **en tout et partout** par... « all in all, all told, altogether ». C'est une consécration de l'usage québécois en quelque sorte.

Vous me direz que c'est le monde à l'envers... Peut-être. Quoi qu'il en soit, et sans vouloir faire de peine à mes deux collègues, je suis d'avis qu'on devrait reconnaître à **en tout et**

partout un sens québécois. Le contexte permettra toujours de faire la différence. Encore aujourd'hui, on nous reproche de dire « avoir le dos large » (faux calque) au lieu d'« avoir bon dos ». Les deux figurent pourtant dans le dictionnaire de l'Académie, avec des sens à peu près interchangeables. Est-ce source de confusion? ■

NOTES

- 1 *Ce que parler veut dire*, Leméac, 1974, p. 36.
- 2 *400 capsules linguistiques*, Lanctôt, 1999, p. 79.
- 3 *1500 pièges du français écrit et parlé*, Libre expression, 2006, p. 240.
- 4 *Essais*, Livre premier, Garnier, 1958, p. 25 et 111.
- 5 *Dictionnaire universel*, La Haye, A. et R. Leers, 1690; Le Robert, 1978.
- 6 *Dictionnaire national*, Simon et Garnier, 1845-1846.
- 7 *Dictionnaire encyclopédique Quillet*, Librairie Aristide Quillet, 1953.
- 8 *Trésor de la langue française*, C.N.R.S., tomes 8, 11, 12, 14 et 16, 1980-1994.
- 9 E. Clifton et A. Grimaux, *A New Dictionary of the French and English Languages* (français-anglais), Garnier, 1881.
- 10 *Dictionnaire français-anglais*, Hachette, 1946.
- 11 Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, *Sept jours aux États-Unis*, Éditions Nota bene, 2003, p. 90.
- 12 Antoine Gérin-Lajoie, *Jean Rivard, défricheur*, Hurtubise HMH, 1977, p. 3.
- 13 Gérard Filteau, *Les patriotes*, Éditions de l'Aurore, 1980, p. 339. (Paru en 1938.)
- 14 Jean O'Neil, *Escapades*, Libre expression, 2000, p. 64.
- 15 Jean-Charles Falardeau, *Étienne Parent 1802-1874*, Éditions la Presse, 1975, p. 186.
- 16 Abbé Georges-Marie Bilodeau, *Pour rester au pays*, Action sociale, 1926, p. 13-24; in Guildo Rousseau, *L'image des États-Unis dans la littérature québécoise*, Éditions Naaman, Sherbrooke, 1981, p. 110.
- 17 Alain Rey et Sophie Chantreau, *Dictionnaire des expressions et locutions figurées*, Le Robert, 1984.
- 18 Marcel Séguin et Alice Amyot, *Dictionnaire français-anglais*, Guérin, 2005.

Une erreur s'est glissée dans l'article de Frédéric Leroux fils publié dans le numéro de septembre 2008 de *L'Actualité langagière* (volume 5, numéro 3). L'auteur du roman *Un long été à Istanbul* est Nedim Gürsel et non Osman Necmi Gürmen. Nous nous excusons auprès de nos lecteurs.

Less is More: Eliminating *on a . . . basis*

English is full of words that let us express our ideas, experiences and emotions, and this is a great luxury. However, it's important to keep word play, wordiness and witticisms to a minimum when communicating with a broad readership. Writing simply and directly helps ensure that readers at any literacy level can quickly and easily understand what you're telling them.

FEWER WORDS

Sometimes all you have to do to make a sentence more simple and direct is delete words. For instance, when you have *on an* [adjective] *basis* phrases, you can often reduce the entire phrase to a single adverb or adjective.

Problem phrase	Wordy sentence	Concise sentence
on a daily (hourly, nightly, weekly, monthly, yearly, etc.) basis	Back up your files <i>on a daily basis</i> . (8 words)	Back up your files <i>daily</i> . (5 words) OR Back up your files <i>every day</i> . (6 words)
on an ongoing basis	Inspectors monitor compliance with safety regulations <i>on an ongoing basis</i> . (10 words)	Inspectors <i>continually</i> monitor compliance with safety regulations. (7 words)
on a regular basis	Exercising <i>on a regular basis</i> reduces stress. (7 words)	<i>Regular</i> exercise reduces stress. (4 words)

Here are some other phrases that you can reduce to one adverb or adjective:

Problem phrase	Wordy sentence	Concise sentence
from time to time (on a few occasions, once in a while, on certain occasions, etc.)	Meeting rooms get double-booked <i>from time to time</i> . (9 words)	Meeting rooms get double-booked <i>occasionally</i> . (6 words)
over and done with	The holidays are <i>over and done with</i> , and I hope you are all well rested. (15 words)	The holidays are <i>over</i> , and I hope you are all well rested. (12 words)
time after time (time and again, over and over, it is often the case that, etc.)	<i>Time after time</i> , volunteers pitch in to preserve community green spaces. (11 words)	Volunteers <i>frequently</i> pitch in to preserve community green spaces. (9 words)
fully and completely (completely and utterly, wholly and completely, etc.)	Please fill out the forms <i>fully and completely</i> . (8 words)	Please fill out the forms <i>completely</i> . (6 words)
worthy of note (worthy of consideration, etc.)	The candidate's attitude and work ethic are <i>worthy of note</i> . (10 words)	The candidate's attitude and work ethic are <i>noteworthy</i> . (8 words)

CLEARER WORDS

Another way to improve sentences containing *on an* [adjective] *basis* phrases is to substitute concrete details for an abstract or complex adjective. You may end up with more words in your sentence, but being specific will prevent confusion.

Problem phrase	Abstract sentence	Clear sentence
on a quarterly basis	The committee meets <i>on a quarterly basis</i> .	The committee meets <i>every three months</i> . OR The committee meets <i>in February, May, August and November</i> .
on a timely basis	Send us your feedback about the workshop <i>on a timely basis</i> .	Send us your feedback about the workshop <i>by 5 p.m. on Wednesday, January 7, 2009</i> .
on a voluntary basis	Producers indicate, <i>on a voluntary basis</i> , whether a product is derived from biotechnology.	Producers <i>may</i> indicate whether a product is derived from biotechnology. OR Producers <i>do not have to</i> indicate whether a product is derived from biotechnology.

Watch for *on a . . . basis* in your writing. You might be surprised by how often wordy and abstract phrases turn up. Fortunately, they're usually easy to simplify and clarify. If you make the effort, writing concisely and clearly will become habit. ■

La vérification de l'exactitude technique de la traduction

Technical Accuracy Checks of Translation

André Senécal, trad. a., réd. a. / C. Tr., C. Wr. ■

Translation: David Fuchs

Volume 5/4 • Décembre/December 2008

L'Actualité langagière • Language Update

La lecture apporte à l'homme plénitude, le discours assurance et l'écriture exactitude.

Francis Bacon

La traduction en milieu de travail n'échappe pas à l'évolution des besoins des clients. Auparavant, ceux-ci se bornaient à demander une traduction pure et simple de leurs documents. Peu à peu, d'autres tâches sont venues enrichir la palette des services offerts par les professionnels de la traduction, désireux d'adapter leurs prestations en fonction de ce que réclament les clients. Parmi ces services, on trouve la *vérification de l'exactitude technique de la traduction*. Quelle est la nature exacte de ce service? Qui peut assurer cette vérification auprès des clients? Et en fonction de quels critères? C'est ce dont il sera question dans le présent article.

DÉFINITION

Sur son site Web, le Bureau de la traduction du gouvernement fédéral définit ainsi la vérification de l'exactitude technique de la traduction, ou VETT :

Contrôle exhaustif de la concordance scientifique ou technique d'une traduction par rapport au texte original.

Il s'agit donc de confirmer au client que le contenu *spécialisé* d'une traduction correspond bien à celui du texte d'origine. La plupart des demandes adressées par les clients portent sur des textes de nature technique ou scientifique. Par contre, rien ne s'opposerait à ce qu'une demande porte sur une traduction juridique ou une traduction de nature institutionnelle faisant appel à un vocabulaire spécialisé. C'est donc la nature *technique*, au sens de « qui appartient à un domaine particulier, spécialisé, de l'activité humaine », de la traduction qui fait d'abord et avant tout l'objet de la vérification. Il va sans dire que le vérificateur verra également à mentionner, le cas échéant, les autres lacunes susceptibles de se trouver dans le document.

L'exactitude des notions en jeu et les nuances de sens d'un texte spécialisé nécessitent plus qu'un simple avis linguistique, et elles pourraient, dans certains cas, être beaucoup plus lourdes de conséquences que s'il s'agissait d'une traduction de nature générale. Voilà qui explique l'énoncé « contrôle

Reading maketh a full man, conference a ready man, and writing an exact man.

Francis Bacon

Translation in the workplace is not immune to the changing needs of clients. In the past, clients would simply ask for their documents to be translated, pure and simple. But little by little, in their quest to tailor their services to meet client requirements for linguistic services, translation professionals have expanded their range of services to include other tasks such as technical accuracy checks of translations (TACTs). What exactly is a TACT? Who can provide these accuracy checks for clients? And according to what criteria? These are the issues discussed in this article.

DEFINITION

On its Web site, the federal government's Translation Bureau defines a technical accuracy check of translation, or TACT, as follows:

Exhaustive review of the scientific or technical accuracy of a translation in comparison with the original.

The purpose is to provide clients with confirmation that the *specialized* content of a translation corresponds fully to that of the original text. Most client requests for TACTs concern technical or scientific documents. However, a request could just as well concern the translation of a legal or corporate document containing specialized vocabulary. The primary focus of a TACT is therefore the *technical* aspect of a translation "of or relating to a particular subject or area of human activity." Obviously, the person conducting a TACT will also identify other shortcomings that might be contained in the document, if need be.

The accuracy of the concepts at issue and the shades of meaning in a specialized text require more than a simple linguistic opinion and might, in some cases, have far greater implications than those in the translation of a text of a more general nature. That explains why a TACT is defined as an "exhaustive review." In addition to linguistic knowledge, the auditor must also have *recognized expertise* in the specialized field of the translation under review.

exhaustif » en début de définition. Outre des connaissances linguistiques, le vérificateur doit aussi posséder une *expertise reconnue* dans le domaine spécialisé qui caractérise la traduction à vérifier.

MOTIVATION DU CLIENT

En général, le client qui demande une VETT veut plus qu'un simple contrôle de la qualité, plus qu'un simple avis linguistique. Il désire surtout un *avis officiel*, endossé par une organisation, parce qu'il doit gérer une situation importante, difficile ou délicate relativement à la traduction qu'il soumet à la VETT. Le vérificateur devra chercher à connaître les motivations du client à cet égard, car elles permettront de nuancer de façon avertie le rapport qu'il lui remettra. Il va de soi que dans cette quête, le vérificateur devra déployer tact et discrétion. Les motivations du client pourraient être de nature délicate; aussi ne faudra-t-il pas le pousser dans ses derniers retranchements pour lui « arracher » des renseignements. Le client ne voudra pas nécessairement dévoiler ses raisons, jugeant sans doute qu'elles se situent à l'extérieur de la sphère linguistique de sa demande.

QUI PEUT AGIR COMME VÉRIFICATEUR?

Nous avons vu précédemment que la vérification de l'exactitude technique de la traduction porte principalement sur le contenu spécialisé de la traduction par rapport au document d'origine. La personne agissant comme vérificateur doit donc très bien connaître le domaine spécialisé en question, sa terminologie et sa phraséologie. De prime abord, le traducteur expert est la personne-ressource idéale pour cet exercice, surtout si ses compétences spécialisées ont déjà été reconnues pour l'obtention du poste qu'il occupe. En effet, une des tâches principales du traducteur expert travaillant au Bureau de la traduction consiste à « *servir d'expert-conseil auprès des clients desservis pour toute question relative à la vérification de l'exactitude technique de la traduction (VETT) de leurs documents en effectuant des expertises professionnelles à leur demande* ». De plus, il doit « *connaître et maîtriser des domaines de spécialisation et de pointe, et d'autres réalités complexes, en constante évolution, liées aux opérations et à l'organisation des clients et des clientes, afin d'offrir des textes conformes aux exigences des spécialistes (p. ex. aérospatiale, épidémiologie, agriculture, etc.) ainsi qu'aux réalités et à la culture (militaire, parajuridique, etc.) des clients ou des clientes. En outre, ces connaissances permettent d'offrir des services d'experts-conseils aux clients, aux clientes et aux collègues* »¹. À la lumière de ces énoncés, le traducteur expert est vraiment la personne toute désignée pour exécuter une VETT.

En l'absence d'un traducteur expert, un traducteur-conseil ou un traducteur principal pourraient se voir confier cette tâche délicate. Le traducteur-conseil est rompu à la révision

CLIENT MOTIVATION

In general, clients who request a TACT want something more than routine quality control or a linguistic opinion. They are looking, in particular, for an *official opinion*, endorsed by an organization, because they have to deal with a serious, problematic or sensitive situation related to the translation they submit for review. In order to produce a detailed, informed report for the client, the auditor must try to ascertain what motivated the client to request such a check in the first place. Of course, the auditor will have to exercise tact and discretion in determining the client's motivation, which could be of a sensitive nature. Clients should not be pushed too hard to disclose information. They may not want to reveal their reasons, deeming them to be outside the linguistic scope of their request.

WHO CAN CONDUCT A TACT?

Earlier we saw that a technical accuracy check of translation focuses mainly on the specialized content of a translation in comparison with that of the original text. The person conducting a TACT must therefore be very familiar with the specialized field concerned, including its terminology and phraseology. To begin with, expert translators are ideally suited to conduct such checks, especially if their specialized competencies were previously recognized when they were appointed to their positions. In fact, one of the main duties of an expert translator at the Translation Bureau is to “*provide clients with professional advice on all issues related to the technical accuracy check (TACT) of their documents by conducting expert appraisals of their requests.*” Moreover, auditors must “*have a sound knowledge of and be proficient in continually evolving specialized and leading-edge fields related to the clients' operations and organizations in order to deliver documents that comply with specialists' requirements (e.g., aerospace, epidemiology, agriculture, etc.) and correspond to the realities of the clients' operations and organizational cultures (e.g., military, paralegal, etc.). This knowledge can also be used to provide clients and co-workers with expert advice.*”¹ In light of these statements, expert translators are clearly the ideal resource persons for conducting technical accuracy checks of translation.

In the absence of an expert translator, a translator/language advisor or senior translator could be assigned to this sensitive task. Translators/language advisors are experienced revisers and quality control specialists, while senior translators have professional skills that allow them to submit their translations to clients without systematic quality control by a third party. Nonetheless, the professional concerned, or his or her immediate supervisor, must make sure that he or she can indeed carry out the client's assignment, particularly regarding the area of specialization.

et au contrôle de la qualité, tandis que le traducteur principal jouit d'une compétence professionnelle qui lui permet de rendre ses traductions au client sans qu'elles aient fait l'objet d'un contrôle systématique par un tiers. Néanmoins, le professionnel en question, voire son supérieur immédiat, doit s'assurer qu'il peut effectivement s'acquitter du mandat que lui confie le client, surtout sur le plan du domaine de spécialisation.

Enfin, en fonction de la spécialisation, il se pourrait que le meilleur intervenant pour exécuter la vérification soit un traducteur professionnel au niveau de travail. Reconnu par ses pairs et sa hiérarchie, il a l'habitude du domaine de spécialisation en question, présente une autonomie poussée, et la qualité de ses traductions est irréfutable.

Mais des connaissances linguistiques et techniques poussées de la part du vérificateur ne suffisent pas. Cet intervenant doit aussi avoir l'habitude de traiter avec des clients. Il doit connaître les moyens de communication qui lui permettront d'obtenir des renseignements précis sur le mandat que désire lui confier le client. Cette expérience des clients doit aussi le préparer à faire face à toutes les situations, et ses interventions doivent s'inscrire dans le cadre d'une intégrité professionnelle impeccable et le respect de l'image de marque de son employeur. Enfin, faire partie d'un ordre professionnel de traducteurs constitue certainement un élément non négligeable qui saura mettre le client en confiance.

EXÉCUTION DE LA VÉRIFICATION

Il convient de bien examiner la demande de vérification soumise par un client : dans la très grande majorité des cas, le vérificateur s'apercevra qu'il lui faut d'autres renseignements pour bien situer le contexte justifiant la demande. La traduction en question pourrait être au cœur d'un litige, soulever des questions sur le plan de la sécurité aérienne, sanitaire ou publique, ou encore elle pourrait ne pas permettre l'exécution d'une obligation contractuelle, le bon déroulement de travaux ou la mise en œuvre d'une décision. Lorsqu'il communique avec le client, le vérificateur doit lui présenter sa demande de précisions en soulignant qu'une meilleure vue d'ensemble de la situation lui permettra de tenir compte de tous les éléments pertinents avant qu'il ne donne son avis.

Quant à l'exactitude technique de la traduction soumise, le client pourrait n'entretenir que des doutes à son sujet ou avoir une quasi-certitude sur son caractère inadéquat. Quoi qu'il en soit, il désire un avis professionnel définitif qui constituera pour lui une pièce justificative officielle dans la suite des choses qu'il souhaitera donner à la question. Si le client est réticent après que le vérificateur lui a fait valoir ses arguments, il convient de ne pas insister. À défaut d'information, le vérificateur sait déjà qu'il devra redoubler de prudence au moment de livrer ses conclusions et son avis.

Finally, depending on the specialization involved, the best person to conduct a TACT may be a professional, working-level translator whose abilities are recognized by co-workers and supervisors, who is familiar with the field of specialization concerned, is able to work at an advanced level of autonomy and produces impeccable-quality translations.

Advanced linguistic and technical knowledge on the part of the auditors is not enough. They must also be accustomed to dealing with clients and know how best to communicate with them in order to obtain specific information on their assignments. This working experience with clients must also prepare the auditors to deal with all types of situations, and their interventions must reflect the utmost professional integrity and comply with their employer's corporate image. Lastly, membership in a professional association of translators is certainly a significant asset in establishing client trust.

CONDUCTING A TECHNICAL ACCURACY CHECK OF TRANSLATION

It is important to carefully review TACT requests submitted by clients. In the vast majority of cases, the auditor will realize that he or she needs additional information in order to fully understand the circumstances leading up to a request. The translation could be at the centre of a dispute, could raise issues in regard to aviation, food or public safety, or could prevent the fulfilment of contractual obligations, the proper execution of work or the implementation of a decision. When communicating with clients, auditors must seek clarifications and point out that a better overview of the situation will enable them to take all relevant aspects into account before they issue their opinions.

As for the technical accuracy of the submitted translation, the client could either have doubts about its merits or be almost certain that it is inadequate. Whatever the case, the client will want a definitive professional opinion that can be used as official documentary evidence to substantiate any future course of action. If a client is reticent after hearing the auditor's arguments, the auditor should not push the matter. If they cannot obtain information, auditors should know that they will have to be additionally careful when submitting their findings and opinions.

The auditor must then get down to work and conduct a thorough quality control of the translation. The technical accuracy of the translation, as well as its terminology and phraseology, must be scrupulously compared to that of the original. In cases where a passage is technically accurate, but the wording is foreign to the particular field, it should be pointed out to the client. At this stage, the auditor uses standard proofreading marks² and takes note of linguistic and typographical errors. Normally, the auditor would not be required to revise the translation per se, but it would be appropriate to do so if the translation concerned is relatively

Le vérificateur se met ensuite au travail et procède à un contrôle de qualité exhaustif de la traduction. L'exactitude technique de la traduction est scrupuleusement comparée à celle du document d'origine, la terminologie et la phraséologie également. Un passage pourrait être techniquement exact, mais la formulation se poser en intruse dans le domaine en question : il conviendra de le signaler. À cette étape, le vérificateur emploie les signes de caractérisation convenus², et il relève aussi les erreurs linguistiques et typographiques. Il ne serait normalement pas tenu de réviser la traduction proprement dite, mais ce serait une bonne idée de le faire si la traduction à vérifier est relativement courte, car le client voudra sans doute disposer d'une traduction de qualité qu'il pourra comparer avec la traduction qu'il a soumise à la vérification.

Le vérificateur prend ensuite des notes sur les lacunes techniques relevées et tente de faire un lien avec les éléments contextuels. Il va de soi que les notes du vérificateur doivent s'appuyer sur des faits et des relations de cause à effet *évidentes*. Le vérificateur formule un constat, et il ne doit pas faire part de ses impressions ni se livrer à des interprétations, ce qui serait contraire au mandat confié et, surtout, à la déontologie. La vérification comprend donc le contrôle exhaustif de l'exactitude du contenu spécialisé dans un premier temps, et du contenu linguistique dans un deuxième temps, avec annotations appropriées.

Il se pourrait aussi que la traduction à propos de laquelle le client entretient des doutes soit... de bonne qualité. Dans ce cas, le vérificateur procède au contrôle exhaustif de l'exactitude du contenu spécialisé et au contrôle linguistique. Ses notes font alors ressortir en quoi l'exactitude technique de la traduction soumise est conforme au domaine de spécialisation, et dans quelle mesure la formulation utilisée est idiomatique. Ce sont autant d'arguments qui devraient convaincre le client que la traduction est de bonne qualité. Si le vérificateur relève quelques lacunes sans conséquence, il peut le mentionner tout en indiquant qu'elles ne compromettent pas l'exactitude technique du document.

RÉDACTION DU RAPPORT D'EXPERTISE

En introduction, le vérificateur donne des détails sur la traduction soumise (sujet, domaine de spécialisation, longueur et autres détails pertinents). Il rappelle ensuite succinctement le mandat confié par le client et fait état, le cas échéant, d'éléments situationnels susceptibles de nuancer l'avis professionnel qui sera rendu.

Le vérificateur consacre la plus grande partie du rapport à l'exactitude du contenu spécialisé de la traduction par rapport au document d'origine. Il prélève de la traduction annotée des éléments probants en nombre suffisant qui témoignent du respect ou du non-respect de cette exactitude technique. Accessoirement, le vérificateur donne aussi

short, because the client will no doubt want to have a quality translation to compare with the translation submitted for the accuracy check.

The auditor then takes note of any technical shortcomings and tries to relate them to the contextual information. The auditor's notes, of course, have to be based on fact and on obvious cause-and-effect relationships. Auditors must formulate their findings, but must not express any personal impressions or venture any interpretations, because it would be contrary to their assigned task and particularly to the rules of ethical conduct. Therefore, the TACT begins with a thorough review of the accuracy of the specialized content, followed by a thorough review of the accuracy of the linguistic content, with appropriate comments entered.

A client could have doubts about a translation that is in fact of good quality. In such cases, the auditor must thoroughly review the accuracy of the specialized content as well as do linguistic quality control. The auditor's notes should indicate how the technical accuracy of the proposed translation complies with the field of specialization and to what extent the wording used is idiomatic. These arguments should persuade the client that the quality of the translation is good. The auditor can report a few inconsequential shortcomings, while pointing out that they do not compromise the technical accuracy of the document.

DRAFTING THE TACT REPORT

In the introduction, the auditor provides some information on the submitted translation (the topic, field of specialization, length and other relevant details). The auditor also outlines the assignment received from the client and, if need be, includes background information that may make it necessary to qualify the professional opinion that will be offered.

Auditors should devote the bulk of the report to their assessment of the accuracy of the translation's specialized content, compared with that of the original. They should select a sufficient number of passages from their annotated version of the translation to show whether there is compliance or non-compliance with technical accuracy requirements. Auditors must also issue an opinion on the translation's linguistic quality and its compliance with good writing standards, although this part of the report should be limited in length.

If the auditor has a sufficient amount of contextual information, he or she can formulate an opinion with the possible conclusion, for example, that flight safety or the performance of specialized work might have been compromised because of semantic errors or the use of non-standard terminology, or that a public health problem could have occurred as a result of mistranslation of pharmaceutical nomenclature. However, before stating such opinions, the auditor should

un avis sur la qualité linguistique et les conventions d'écriture, mais cette partie du rapport ne doit en constituer que la portion congrue.

Dans la mesure où il dispose de suffisamment d'éléments contextuels, le vérificateur peut formuler des avis permettant de conclure, par exemple, que la sécurité des vols n'aurait pas été assurée, que l'exécution de travaux spécialisés aurait été difficile à cause d'erreurs de sens ou d'une terminologie étrangère au domaine, ou qu'une erreur de traduction dans la nomenclature pharmaceutique aurait pu poser un problème de santé publique. Toutefois, avant de formuler de tels avis, le vérificateur devra faire preuve de prudence et s'assurer que la relation de cause à effet est non équivoque. Il doit aussi décider dans quelle mesure il formulera ce type d'avis. En cas de doute, le vérificateur s'abstient et se limite à ses constats.

Enfin, le rapport est rédigé dans une langue neutre, claire et précise, et les constats qu'il renferme renvoient à des faits. La traduction annotée n'est jamais remise au client, seulement le rapport et, le cas échéant, une traduction révisée. Le vérificateur versera néanmoins au dossier la traduction annotée pour référence. Dans des cas particulièrement litigieux, cette traduction annotée pourrait devenir un élément de preuve dans une action en justice, de là l'importance d'indications claires, inscrites conformément aux règles de l'art.

RESPONSABILITÉ DU VÉRIFICATEUR

Le professionnel de la traduction qui effectue une vérification de l'exactitude technique de la traduction assume une lourde responsabilité. L'avis qu'il donne est un avis professionnel. Il faut savoir que pour le client le rapport, et l'avis qu'il renferme, constitue un document officiel dont il se servira s'il doit y avoir une suite des choses. Par conséquent, en signant le rapport, le vérificateur engage l'organisation qu'il représente.

Le vérificateur devrait donc soumettre son rapport final à un gestionnaire supérieur. Ce deuxième regard sert d'une part à obtenir l'*imprimatur* de l'organisation et, d'autre part, à éviter tout risque de malentendu et, partant, les répercussions susceptibles d'en résulter sur les relations d'affaires entretenues avec le client ainsi que sur l'image de marque de l'organisation.

UNE TÂCHE TRÈS SPÉCIALISÉE

Comme on le voit, la vérification de l'exactitude technique de la traduction est une tâche très spécialisée qui nécessite l'intervention d'un professionnel chevronné, ayant toute la confiance de son organisation et travaillant selon les plus hautes normes déontologiques de sa profession. ■

NOTES

- 1 Description de travail, TRA01202, Traducteur expert, traductrice experte, p. 6.
- 2 On consultera avantagusement, entre autres, *Le Ramat de la typographie*, d'Aurèle Ramat, dernière édition, pour y trouver la typologie propre à la correction d'épreuves.

exercise caution, make sure that the cause-and-effect relationships are unequivocal, and decide how to phrase the opinions. When in doubt, auditors should refrain from formulating an opinion and limit themselves to their findings.

Lastly, the report must be drafted in clear, concise, neutral language, and its findings should be based on facts. The client is given the report and, where appropriate, a revised translation, but not the annotated translation. Nevertheless, the auditor will keep the annotated translation on file for future reference. In highly litigious cases, the annotated translation could be used as evidence in court proceedings; so it is important to write the annotations clearly, in accordance with recognized standards.

AUDITOR'S RESPONSIBILITY

Translation professionals who conduct technical accuracy checks of translation bear a heavy responsibility. Their assessments are professional opinions. For clients, a TACT report and the opinion it contains constitute an official document that they can use if ever further action is required. Consequently, by signing the report, the auditor makes a commitment on behalf of the organization that he or she represents.

Therefore, auditors should submit their final reports to a senior manager. A second look is needed to obtain the organization's endorsement and avoid any misunderstanding that may have repercussions on the business relationship with the client and the organization's corporate image.

A HIGHLY SPECIALIZED TASK

As discussed above, a technical accuracy check of translation is a highly specialized task requiring the intervention of an experienced professional who has the full confidence of his or her organization and works in accordance with the highest ethical standards of the translation profession. ■

NOTES

- 1 [TRANSLATION] Work description, TRA01202, Expert Translator, p. 6.
- 2 It might be useful to consult *The Canadian Style*, in addition to other reference works, to find a list of proofreading symbols.



Deux locutions : à l'endroit de, avec comme objectif

Q. Je viens de découvrir que, selon tous les ouvrages que j'ai consultés, l'expression à l'endroit de est considérée comme littéraire. De plus, elle ne s'emploie qu'avec un nom de personne, même si on trouve dans Internet de multiples cas où elle est employée avec des noms de choses. Vous êtes-vous déjà penché sur la question?

R. Vous avez raison, presque toutes les sources considèrent la locution comme littéraire. Remarquez que « littéraire » ici veut essentiellement dire que le mot appartient au registre de la langue soutenue, et non pas que son emploi serait réservé à la « littérature ». Il reste que souvent les niveaux de langue ne sont pas tout à fait les mêmes des deux côtés de l'Atlantique. Étant moins formels, nous nous permettons au Canada de maintenir vivants, par une sorte d'« acharnement linguistique » peut-être, des emplois soit vieillots, soit jugés d'un autre registre en Europe. Signalons néanmoins que deux dictionnaires, le *Trésor de la langue française* et le *Hachette*, ne mentionnent pas la marque « littéraire » pour à l'endroit de (encore que dans le *Trésor* « littéraire » réapparaisse à côté d'à l'endroit de dans l'article sur « envers »).

D'autre part, en général les dictionnaires marquent à l'endroit de comme s'employant exclusivement avec des mots qui désignent des personnes. On voit que c'est une locution capricieuse, un peu à la manière de envers, qui ne se fait pas suivre de n'importe quoi – les deux apparaissent le plus souvent dans des contextes relevés, elles se spécialisent en quelque sorte dans le « haut de gamme »... Peut-être la source du problème réside-t-elle dans le fait que certains dictionnaires définissent à l'endroit de à l'aide de prétendus synonymes comme relativement à, à l'égard de, en ce qui concerne sans indiquer la restriction à des personnes, et nous induisent ainsi en erreur.

Parmi les dictionnaires qui démocratisent la locution et l'étendent à des noms de choses, le *Trésor de la langue française* est l'un des rares à avoir déniché des exemples – deux citations provenant de romans du XIX^e siècle, dont *Il s'était pris d'une sorte de passion à l'endroit de l'escrime*, tiré du *Capitaine Fracasse* de Théophile Gautier. Mais c'est un peu éloigné de l'usage habituel. Un traducteur serait sans doute mieux avisé de suivre le courant principal, et de considérer généralement ces emplois comme hors norme, même s'il restera toujours des contextes où il sera difficile de trancher.

Q. En révisant une stagiaire, je suis tombée sur un passage qui me semblait une erreur, mais je n'arrive pas à trouver de justification dans les ouvrages. Voici la phrase problématique :

Les deux phases du projet visent à améliorer l'accès aux services pour les victimes civiles de conflit, **avec comme** objectif général l'amélioration de la qualité de vie.

C'est le « avec comme » qui me chatouille. J'ai trouvé une fiche sur l'expression « avec comme résultat » dans la Banque de dépannage linguistique de l'OQLF, mais rien sur les objectifs... Est-ce vraiment une erreur ?

R. Cette phrase me semble correcte. En tout cas, des exemples semblables abondent dans la presse internationale :

La Russie ira aux Jeux avec comme objectif une médaille d'or qui lui échappe depuis 1980.
Libération, 12 janvier 2004

L'idée étant d'arriver à les cultiver, avec comme objectif un excellent rendement en termes de dépollution.
Le Monde, 20 décembre 2002

C'est un tour souple qui permet d'insérer des adjectifs s'il le faut, comme dans votre exemple :

L'ARAT vit le jour le 21 mai 1999, avec comme objectif principal une meilleure information.
Courrier international, 18 mars 2004

Le Pentagone a testé sur le terrain de nouveaux concepts et matériels, avec comme objectif stratégique la maîtrise totale de l'information sur le champ de bataille.
Le Figaro, 15 février 2002

Et très souvent on le fait suivre de l'infinitif :

Quelque 58 000 militaires américains, selon le Pentagone, sont aujourd'hui positionnés dans la région du Golfe, avec comme objectif de se préparer à d'éventuelles opérations contre l'Irak.
Le Monde, 14 octobre 2002

Parfois adjectif et infinitif :

L'écologie est née avec comme objectif premier de protéger l'homme contre les conséquences de ses propres excès.
L'Express, 14 janvier 2005

L'exemple du général de Gaulle que donne le *Trésor de la langue française* à l'entrée « point » n'est pas très éloigné de notre tour :

L'intervention **prendra**, alors, **comme objectif** la prise de possession et la protection des points sensibles et essentiels : ponts, centrales, services publics, ministères.

L'usage a aussi reçu depuis longtemps cette autre construction avec le mot *objectif* :

La taxe sur le carbone doit augmenter graduellement **avec l'objectif d'**être suffisamment efficace pour diviser les émissions de gaz à effet de serre par quatre.

L'Express, 6 décembre 2007

Votre malaise vient peut-être des expressions similaires, souvent critiquées, que sont *avec comme résultat*, *avec le résultat que* ou encore *avec la conséquence que*. C'est sur ces deux premières tournures que porte la fiche de la Banque de dépannage linguistique que vous mentionnez :

Pour exprimer une conséquence, on dit parfois au Québec *avec comme résultat (que)* ou encore *avec le résultat que*. Ces formulations, calquées de l'anglais *with the result that, as a result*, sont mal construites en français.

Des réserves semblables sont exprimées dans plusieurs autres sources, dont le Colpron, les *1300 pièges du français parlé et écrit* de Camil Chouinard, *En français dans le texte* de Robert Dubuc, le *Dictionnaire des expressions et tournures calquées sur l'anglais* de Michel Parmentier et le *Dictionnaire québécois-français* de Lionel Meney.

Si le tour *avec le résultat que* calque incontestablement l'anglais *with the result that*, en est-il vraiment de même pour *avec comme résultat*, sans *que*? La Banque de dépannage linguistique et certaines des autres sources que j'ai mentionnées assimilent les tournures *avec le résultat que* et *avec comme résultat*. Mais tous les ouvrages ne vont pas jusque-là. Le Chouinard, le Dubuc ainsi que le *Grand glossaire des anglicismes* de Jean Forest, qui a trouvé 13 000 anglicismes au Québec, rejettent *avec le résultat que*, mais n'émettent aucune réserve sur *avec comme résultat*.

Il est hardi à mon avis d'accuser *avec comme résultat* d'être un calque. Ce n'est certainement pas un calque de *as a result*. Pour qu'il y ait calque, il faudrait que l'anglais ait la tournure *with as a result* – laquelle n'existe pas.

On ne niera pas que l'influence de l'anglais se cache sous le tour *avec comme résultat* : il suffit de parcourir les médias québécois pour se rendre vite compte qu'il est beaucoup plus répandu ici qu'en Europe. Est-il pour autant incorrect? Là non plus les exemples ne manquent pas dans le bon usage européen :

En Indonésie, les plantations de palmiers à huile destinés à la production de biodiesel sont la principale cause du recul de la forêt. Vers 2020, ces surfaces y auront triplé, pour atteindre 16,5 millions d'hectares – l'Angleterre et le Pays de Galle réunis –, **avec comme résultat** une perte de 98 % du couvert forestier.

Le Monde diplomatique, 1^{er} juin 2007

Le FLN a concentré ses attaques contre la police indigène, les administrateurs, les hauts fonctionnaires, **avec comme résultat** une chute du moral.

Le Monde, 24 janvier 2007

Parfois *résultat* est renforcé par un adjectif :

L'accepter reviendrait à accroître la masse monétaire de 50 % chaque mois, faisait valoir Jeffrey Sachs, un économiste américain qui conseille le gouvernement russe. **Avec, comme résultat assuré**, l'apparition d'une hyperinflation.

Le Monde, 7 octobre 1993

Ce « printemps » fut suivi par un verrouillage désespérant qui se traduisit par la crise des ambassades, le discours de M. Ramiz Alia contre les intellectuels, les premières vagues d'exode, les manifestations d'étudiants qui se soldèrent par des dizaines de morts, une répression accrue, **avec comme résultat** le plus spectaculaire le départ d'Ismail Kadaré.

Le Monde diplomatique, 1^{er} janvier 1992

Il faudrait sévir seulement quand ces tours deviennent de tels tics qu'on semble avoir oublié la solide syntaxe des locutions classiques *de sorte que*, *si bien que*, *de façon que*, *en conséquence*, etc. (il y en a toute une liste dans la fiche de l'OQLF).

On peut aussi recourir aux tours traditionnels formés à partir de *avoir pour objectif*, *avoir pour résultat*, *avoir pour conséquence*. Mais, quoi qu'on dise, les emplois avec *comme* semblent s'être taillé une place dans l'usage à côté de *pour*. Le *Petit Robert* met sur un pied d'égalité *avoir comme / pour conséquence*. Le *Dictionnaire des combinaisons de mots*, des « Usuels du Robert » (2007), fait la même chose avec *avoir comme / pour résultat*. Il n'y a aucune raison pour que le tour *avoir comme objectif* fasse l'objet d'une discrimination. ■



Traduire le monde

André Racicot

Le néerlandais pour tous

« Sprekt U Nederlands? » Parlez-vous néerlandais? Beaucoup plus que vous ne le croyez... L'influence de cette langue germanique sur le français est assez surprenante.

La langue des Pays-Bas a pénétré le français principalement par le biais du vocabulaire maritime. La survie des Pays-Bas dépend en effet de la lutte continuelle que mènent leurs habitants contre la mer. Il n'est guère surprenant que les Néerlandais soient devenus des marins aguerris. D'ailleurs l'aéroport d'Amsterdam (qui signifie *digue sur l'Amster*) s'appelle *Schiphol*, littéralement *trou de navire*. C'est grâce à la hardiesse de ses marins que ce pays s'est jadis taillé un vaste empire commercial, qui s'étendait de l'Amérique du Sud (Suriname) à l'Océanie (Malaisie et Indonésie) en passant par les Antilles.

Il est donc naturel qu'un certain nombre de termes maritimes soient passés en français. Pensons à *accore*, *affaler*, *amar-rer*, *bâbord* et *tribord*, *bouée*, *cabillaud*, *digue*, *dune*, *foc*, *hâler*, *yacht*.

D'autres mots néerlandais se sont également glissés dans notre langue en subissant quelques transformations : *bier*, *bolwerk*, *kerkmisse*, *mannekin*, *matenott*, *pompelmoos*, *ringband*, *wrak*. Avez-vous reconnu *bière*, *boulevard*, *kermesse*, *mannequin*, *matelot*, *pamplemousse*, *ruban* et *vrac* ?

Une petite précision au sujet du toponyme *Pays-Bas*, souvent confondu avec *Hollande*. La Hollande est une province du Nord du pays, où est située la capitale, Amsterdam. Les Pays-Bas en comptent plusieurs autres, notamment la Frise, Utrecht, le Brabant-Septentrional, Gueldre. Les habitants des Pays-Bas s'appellent les *Néerlandais*. Ce nom dérive du mot *Nederlands*.

Le néerlandais compte 22 millions de locuteurs. Il est parlé en Belgique, où on l'appelle flamand, dans les Antilles néerlandaises et au Suriname. En Afrique du Sud, il a pris le nom d'*afrikaans*, bien que ce parler soit sensiblement différent du néerlandais à cause des influences locales.

Le néerlandais appartient au groupe des langues germaniques du Nord-Ouest de l'Europe, comme l'anglais, avec lequel on reconnaît des similitudes. Ainsi : *helpen* pour *aider*, *straat* pour *rue*, *slapen* pour *dormir*, *eten* pour *manger* et *drinken* pour *boire*.

Le langagier qui maîtrise l'allemand a la tâche encore plus facile. Par exemple, le participe passé se construit dans les deux langues avec le préfixe *ge* dans la plupart des cas, ce qui est notablement différent de l'anglais. Alors il devient évident pour le germanophone que *gebracht* signifie *apporté*. Le mot s'écrit de la même manière dans les deux langues, mais la prononciation est sensiblement différente. D'ailleurs, on n'est plus tellement loin du *brought* anglais, tant pour la graphie que pour la prononciation.

Autre exemple : grâce à l'anglais, le touriste comprend facilement qu'un commerce affichant *open* est ouvert; par ailleurs, il devinera qu'il est fermé en lisant *gesloten* s'il fait le lien avec l'allemand *geschlossen*.

Je me suis déjà adressé dans la langue d'Érasme à des enfants pour connaître l'emplacement de l'auberge de jeunesse. Ma connaissance de l'anglais et de l'allemand m'a permis de saisir les explications données évidemment en néerlandais. *Over de brug* signifiait qu'il fallait traverser le pont, tandis que *naar links* voulait dire de tourner à gauche par la suite. J'ai facilement trouvé l'auberge.

Comme l'allemand, le néerlandais a davantage conservé ses racines germaniques que l'anglais, qui a été lourdement influencé par le français, conquête normande oblige. Il n'en demeure pas moins que le francophone a la partie facile pour un grand nombre de mots dont les suffixes ne varient pas d'une langue à l'autre, même si la prononciation peut être différente. Pensons à cette série de mots néerlandais : *peloton* et *ponton*; *granadier* et *brigadier*, *arrogant* et *konstant*; *incident* et *parlement*; *démagogie* et *liturgie*; *anarchie* et *filosofie*; *anatomie* et *autonomie*; *akteur* et *inspekteur*.

Pour répondre à la question initiale, *Ja we spreken Nederlands*, oui nous parlons néerlandais. ■

El Rincón Español

El Rincón Español

Volume 5/4 • Décembre/December 2008

Informe de la IV Jornada Científica Realiter: La Lengua y el Derecho

El 6 de octubre pasado se realizó en Gatineau, en la Universidad Nacional Autónoma de México – Escuela de Extensión en Canadá (UNAM-ESECA), la IV Jornada Científica Realiter, la cual reunió a representantes de diversas instituciones para tratar aspectos relativos a la traducción y terminología en el campo del Derecho. La Jornada, celebrada cada año, tuvo lugar por primera vez en Canadá, siendo responsable de su organización la Dirección de la Normalización Terminológica de la Oficina de Traducciones, conjuntamente con la Secretaría de la Red Panlatina de Terminología.

El interesante tema y los sub-temas de la metodología y la formación tratados en la Jornada son muy importantes para Canadá, un país oficialmente bilingüe (inglés y francés) en donde coexisten dos sistemas jurídicos: el derecho anglosajón y el derecho civil. Los desafíos que conlleva esta dualidad jurídica en legislación no se restringen al campo del Derecho, sino a muchos campos entre los cuales está el de la traducción y la terminología, indispensables en cualquier proceso de comunicación; como afirmó Michel Bastarache, juez jubilado de la Corte Suprema de Canadá, en su exposición de apertura.

Las disertaciones de la Jornada se pueden agrupar en tres grandes bloques: la importancia de la terminología jurídica para las operaciones comerciales, los desafíos que presenta la terminología jurídica en la enseñanza de la traducción y los recursos lingüísticos canadienses en el campo de la terminología jurídica.

Iniciaron la discusión sobre la importancia de la terminología jurídica para las operaciones comerciales Sérgio Barros y Rute Costa (Centro de Linguística da Universidade Nova de Lisboa, Portugal), quienes presentaron un resumen de su trabajo de investigación: la simplificación del acto de registro comercial mediante la creación de un recurso terminológico que facilite la comunicación y que, además, beneficie a los traductores brindándoles material para la alimentación de memorias de traducción. El interesante aporte de

María Teresa Zanola (Università Cattolica del Sacro Cuore, Milán, Italia) trató de la importancia de la armonización del léxico jurídico para las operaciones internacionales de comercio de energías renovables. Zanola recalcó que la transmisión de la terminología es una tarea difícil pero indispensable para la reglamentación de la gestión de energías renovables. Rosana Durão (Centro de Linguística da Universidade Nova de Lisboa, Portugal) nos presentó el proyecto de organización de terminología y de textos jurídicos en portugués y español para facilitar el comercio y las negociaciones con países hispanohablantes.

Cuatro disertaciones trataron sobre los desafíos que presenta la terminología jurídica en la enseñanza de la traducción. Zélie Guével (Université Laval, Canadá) expuso la complejidad de la terminología jurídica para la asignación de equivalentes intralingüísticos o interlingüísticos y para la adaptación de textos a diferentes niveles de la lengua. Teresa Gil García (Universidad Complutense de Madrid, España) habló sobre la problemática de la formación del traductor: los numerosos casos de polisemia, homonimia



Carnet techno Tech Files

André Guyon ■

Translation: Jane Hosek

Les jeux de caractères et leurs mystères...

J'ai connu mes premiers soucis relatifs aux jeux de caractères en 1984 ou 1985, à commencer par la définition de ce qu'est un jeu de caractères, du point de vue de l'informatique en particulier.

L'anglais et le français s'écrivent avec 26 lettres et 10 chiffres et un certain nombre d'accents et de signes de ponctuation. L'informatique a d'abord utilisé des jeux de caractères limités aux lettres majuscules, aux chiffres et à certains signes de ponctuation.

Ainsi, en 1972, j'ai travaillé pour la compagnie de télécommunications CNCP et constaté que les télégrammes utilisaient un jeu de caractères qui ne comprenait ni lettres accentuées ni majuscules. Le jeu de caractères était celui des télécriteurs, fondé sur le code Baudot¹.

Un jeu de caractères est en fait une convention ou une norme reconnue par un certain nombre d'utilisateurs. Au fil des ans, des jeux de caractères plus ou moins complets ont vu le jour. L'un des plus connus fut le code ASCII, qui comportait 128 caractères² comprenant les lettres majuscules et minuscules, mais pas les accents ni les ligatures comme le *æ* dans *æuf*.

Dans un ordinateur, un code est assigné à chaque caractère pour représenter ces valeurs abstraites de symboles.

Un caractère peut être représenté de diverses façons par diverses polices de caractères et divers attributs (gras, italique, etc.) de la police. Il arrive que certaines polices ne contiennent pas tous les caractères d'un jeu donné.

Permettez-moi un raccourci peu orthodoxe pour vous dire que l'ordinateur stocke des valeurs numériques qui représentent les divers caractères qu'il manipule³.

Par exemple, en ASCII, le caractère « A » est représenté par le code 65, « B » par 66, etc.

Cependant, chaque nouvelle plate-forme (combinaison système d'exploitation et matériel) a plus ou moins connu son propre codage, généralement limité à 256 caractères⁴. En passant, pour un ordinateur, « A » et « a » sont des caractères différents.

Character Sets and Their Mysteries...

The first time I had issues with character sets was in 1984 or 1985, starting with the definition of what is a character set, from a computer science standpoint in particular.

English and French are written using 26 letters, 10 digits and a number of accents and punctuation marks. Computer science first used character sets limited to upper-case letters, numbers and certain punctuation marks.

In 1972, I worked for CNCP Telegraph and noted that telegrams used a character set that contained no accents or capital letters. The character set was telex, based on Baudot code.¹

A character set is basically a convention or standard recognized by a certain number of users. Over the years, more or less complete character sets have emerged. One of the best known was the ASCII code, which consisted of 128 characters,² including upper- and lower-case letters, but no accents or characters like *æ* in the British English spelling of *fœtus*.

Computers assign a code to each character to represent these abstract symbol values.

A character can be represented in various ways by various fonts, and various attributes (bold, italic, etc.) of the font. Sometimes fonts do not contain all characters in a given set.

Allow me to cut to the chase with an unusual statement: computers store numerical values that represent the various characters that they manipulate.³ For example, in ASCII, the "A" is represented by the code 65, "B" by 66 and so on.

However, each new platform (combination of operating system and hardware) has more or less its own coding, usually limited to 256 characters.⁴ A quick aside: for computers, "A" and "a" are different characters.

Dans les années 80, j'ai utilisé le PC (IBM), l'Apple II et le Mac (Apple), l'Amiga (Amiga), le Vic 20 et le C64 (Commodore) et j'ai vu fonctionner d'autres ordinateurs moins courants. La plupart utilisaient le code ASCII et lui avaient ajouté d'autres caractères, qu'il s'agisse de lettres accentuées ou de symboles graphiques pour les dessins.

Évidemment, les codes attribués aux lettres accentuées n'étaient pas les mêmes d'un fabricant à l'autre; il n'y avait pas de norme. Par exemple, sur un PC, le code 130 donnait un caractère « é », tandis qu'il donnait un « Ç » sur un Mac.

Non seulement chaque fabricant d'ordinateurs avait sa propre extension de l'ASCII, mais il en était de même pour chaque fabricant d'imprimante. Histoire de faire travailler un peu plus les neurones des utilisateurs, les concepteurs d'imprimantes avaient même prévu des variantes qu'on obtenait en configurant de minuscules commutateurs binaires. Il fallait d'abord trouver les commutateurs généralement dissimulés sous la tête d'impression ou dans un autre endroit aussi difficile d'accès. La documentation était tout aussi géniale...

En 1987-1988, peu après mon entrée au Bureau de la traduction, j'ai vu arriver les premiers Ogivar (des micro-ordinateurs). Le pauvre technicien chargé de configurer les imprimantes, un certain Roger Racine⁵, m'avait demandé un coup de main.

À cette époque, un PC coûtait beaucoup moins cher qu'un Mac, mais n'offrait pas encore de majuscules accentuées d'emblée. Il fallait donc modifier la police de caractères. Un logiciel faisait le travail pour l'affichage, mais pour l'imprimante, c'est M. Racine qui a écrit le code. La rumeur veut qu'un barbu lui ait refilé un coup de main.

Nous avons donc détourné les codes assignés à des caractères graphiques ou grecs pour nos caractères accentués.

				+	×		n	+			n	u	u	+	+
L	⊥	T	⊥	+	⊥		u	u	u	u	u	u	u	u	u
u	u	n	u	u	u		u	u	u	u	u	u	u	u	u
α	β	Γ	Π	Σ	σ	μ	u	u	u	u	u	u	u	u	u
≡	±	≥	≤	∫	J	÷	≈	o	-	-	√	n	2	u	u

Je suis persuadé que Roger Racine a gardé un souvenir fabuleux de cette expérience. Pour dessiner un caractère, il fallait connaître le nombre de lignes de points par caractères d'une imprimante (8 à 24 selon la qualité de l'imprimante).

Pour représenter la forme d'un caractère à l'imprimante, l'ordinateur utilisait la valeur de quelques octets superposés⁶. Un caractère était représenté dans un octet composé de 8 bits (valeurs de 0 ou de 1) et pouvait contenir une valeur comprise entre 0 et 255.

In the '80s, I used the PC (IBM), the Apple II and Mac (Apple), the Amiga (Amiga), the Vic 20 and C64 (Commodore) and observed the operation of other less popular models. Most used the ASCII code and added other characters to it for accented letters or graphic symbols for drawings.

Obviously, the codes assigned to accented letters were not the same from one manufacturer to the next, and there was no standard. For example, on a PC, code [alt] 130 gives an “ë” while the same key combination on a Mac gives a “Ç.”

Not only did each computer manufacturer have its own ASCII code extension, but each printer manufacturer had its own as well. To make things even more complicated, printer designers went one step further by providing users with alternatives that were obtained by configuring tiny dip switches. One had to first find these switches, which were generally concealed under the print head or in another equally difficult-to-access location. The documentation was no better.

In 1987–1988, soon after I joined the Translation Bureau, I witnessed the arrival of the first Ogivars (microcomputers). The poor technician in charge of configuring the printers, one Roger Racine,⁵ asked me for a hand.

At that time, a PC was a lot cheaper than a Mac, but did not yet feature accented upper-case letters, so the font had to be modified. Software did the work for the displayed text, but it was Mr. Racine who wrote the code for the printer. Rumour has it that a certain bearded man helped him out.

We diverted codes assigned to graphic or Greek characters to our accented characters.

				+	÷		n	7			n	2	u	f	7
L	⊥	T	⊥	—	+	⊥		U	π	≡	π		=	π	±
u	π	π	u	E	F	π		÷	J	r					
α	β	Γ	Π	Σ	σ	μ	χ	ϭ	θ	Ω	δ	ω	ø	€	π
≡	±	≥	≤	ρ	J	÷	≈	o	.	.	√	u	2		

I believe that Roger Racine has fabulous memories of the experience. To draw a character, you needed to know the number of pixel lines per character for a given printer (8 to 24 depending on printer quality).

To represent the shape of a character to the printer, the computer used the value of a number of overwritten bytes.⁶ A character was represented in one byte made up of 8 bits (value of 0 or 1) and could contain a value between 0 and 255.

En mode binaire, zéro s'écrit 00000000, et 255 s'écrit 11111111. Pour l'affichage, chaque 0 ou 1 représente un point (pixel) qui sera imprimé quand c'est un 1.

Afin de mieux visualiser la chose, voici une illustration d'un chiffre agrandi et de sa représentation à l'aide d'une douzaine d'octets. Les zéros seraient transparents à l'impression.



Dans le deuxième cas, j'ai remplacé les zéros par des espaces. Pour créer une majuscule accentuée, on réduisait sa taille d'au moins deux lignes, qu'on réservait au dessin de l'accent voulu :

Accent aigu	Accent grave	Accent circonflexe	Tréma
00001000	00010000	00001000	00100100
00010000	00001000	00010100	00000000

Ensuite, il ne restait qu'à télécharger notre nouvelle police de caractères dans l'imprimante.

ET DE NOS JOURS?

On serait porté à croire que les problèmes de caractères accentués n'affectent que les lecteurs francophones, mais le langagier qui doit traduire un texte dont tous les caractères accentués sont déformés ou effacés est mal pris lui aussi.

In binary mode, zero is written 00000000, and 255 is written 11111111. For display purposes, each 0 or 1 represents a pixel that will be printed when it is a 1.

To help visualize the concept, below is a picture of a magnified number and its representation via twelve bytes. The zeros would not show up on the printout.



The second time, I replaced the zeros with spaces. To create an accented upper-case letter, we reduced its size by at least two lines, leaving space for the desired accent:

Acute accent	Grave accent	Circumflex accent	Diaeresis
00001000	00010000	00001000	00100100
00010000	00001000	00010100	00000000

All that was left to do was upload our new font to the printer.

THESE DAYS

We may be led to believe that problems with accented characters affect only Francophone readers, but a linguist called upon to translate a text where all the accented characters are distorted or deleted is hard put as well.

Croyez-le ou non, il existe encore des parties d'Internet où les seuls caractères reconnus sont ceux de l'ASCII (128 caractères). Voyez un peu à quoi ressemblait l'appel dans un courriel que j'ai reçu d'une organisation qui traite notamment de localisation :

Dear Andr,
[...]

Imaginez un peu une demande de traduction à partir d'un courriel où tous les mots accentués sont ainsi tronqués... Le fameux « Être ou ne pas être » devient « tre ou ne pas tre », « têtù » devient « ttu », « été » devient « t », etc.

Quand ça arrive, suggérez au client de copier le tout dans un fichier Word ou WordPerfect. Contrairement au texte, les pièces jointes n'ont pas à être interprétées par les passerelles d'Internet; elles arrivent généralement saines et sauves. Par contre, une page Web ou un fichier texte pourraient subir les horreurs du 128 bits.

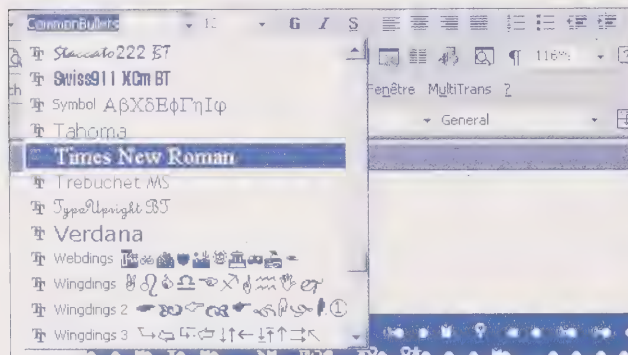
Un autre problème fréquent lié aux jeux de caractères et aux polices pourrait vous tomber dessus même si vous n'avez pas à traduire ou à lire en français : quand une personne vous envoie un texte écrit avec une police qui n'existe pas sur votre ordinateur, la substitution automatique choisit parfois une police du genre $\Phi\text{X}\delta\text{E}\phi\Gamma\eta\text{I}\rho$ (Wingdings).

Si vous arrivez à lire le message... vous êtes un mutant.

Ça m'arrive tout le temps quand quelqu'un m'envoie un message en WordPerfect (qui n'est plus sur mon ordinateur à la maison). Je peux ouvrir le document avec Word, mais s'il a choisi une police WordPerfect plutôt qu'une police Windows (Arial, Times, etc.), ça donne à peu près ceci :

Λεσ πολιχεσ προπρεσ ϟ υν λογιχιελ (νοταμμεντ λεσ π
ολιχεσ δε ΩορδΠερφεχτ), υνε φοισ λυεσ παρ υν αυτρε
λογιχιελ, πευπεντ δοννερ υν αφιχηγαε θυι ρεσσεμβ
λε ϟ χεχιε:

Si ça vous arrive, pas de panique. Il suffit de sélectionner le texte, puis d'appliquer une autre police de caractères.



Believe it or not, some parts of the Internet still recognize only ASCII characters (128 characters). You can see what the salutation looks like in an e-mail I received from an organization that deals mainly with localization:

Dear Andr,
[...]

Picture a translation request via an e-mail like the one above, where all the accented words are cut off. The famous *Être ou ne pas être* becomes *tre ou ne pas tre*, *têtù* becomes *ttu*, *été* becomes *t*, etc.

When this happens, suggest to the client that he or she copy the entire document into a Word or WordPerfect file. Unlike text, attachments are not interpreted by Internet gateways, and so they usually arrive safe and sound. However, a Web page or a text file can suffer the horrors of 128 bits.

Another frequent problem with character sets and fonts can affect you even if you don't have to translate or read French.

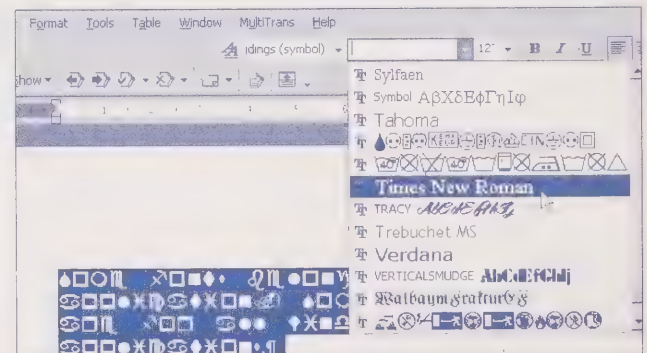
When someone sends you a text written in a font that doesn't exist on your computer, the automatic substitution sometimes selects a font like this: $\Phi\text{X}\delta\text{E}\phi\Gamma\eta\text{I}\rho$ (Wingdings).

If you can read the message... you're a mutant.

It happens to me all the time when someone sends me a message in WordPerfect (which I no longer have on my home computer). I can open the document in Word, but if the sender chose a WordPerfect font instead of a Windows font (Arial, Times, etc.), the message looks something like this:

Λεσ πολιχεσ προπρεσ ϟ υν λογιχιελ (νοταμμεντ λεσ π
ολιχεσ δε ΩορδΠερφεχτ), υνε φοισ λυεσ παρ υν αυτρε
λογιχιελ, πευπεντ δοννερ υν αφιχηγαε θυι ρεσσεμβ
λε ϟ χεχιε:

If this happens to you, don't panic: just highlight the text and choose another font.



Certaines polices sont
propres à un logiciel, d'autres
sont communes à tous les logiciels Windows

Some fonts belong to one
application. Some fonts
are for all Windows
applications.

UNICODE, LA SOLUTION, MAIS...

256 codes, pour l'anglais et le français, c'est bien. Par contre, pour les langues qui utilisent des milliers de symboles, c'est un peu limité. On a donc vu apparaître des codages sur plus d'un octet. Un codage sur deux octets (16 bits) permet plus de 60 000 codes. Certains jeux de caractères à deux octets (DBCS = *double byte character set*) ont été conçus pour les langues qui utilisent des milliers de symboles.

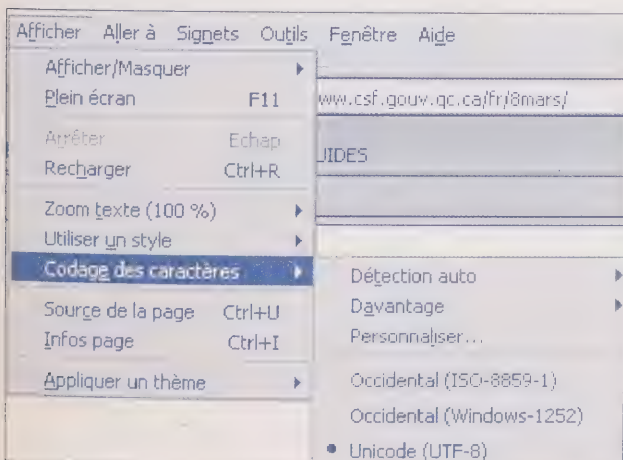
Afin de n'avoir qu'un code permettant de représenter tous les caractères de toutes les langues humaines (et même artificielles), des chercheurs ont élaboré Unicode.

Unicode simplifie la vie des programmeurs et des utilisateurs. On assiste de plus en plus à une mouvance vers Unicode, qui est la valeur par défaut pour le HTML, qui s'intègre parfaitement au XML, etc.

Cependant, la transition vers Unicode nous joue parfois de vilains tours. Il arrive que des documents comportent à la fois des caractères Unicode et des caractères Windows (dits ANSI) et parfois des caractères provenant du soi-disant ASCII étendu. Quand on a omis de préciser, dans les pages HTML, quel jeu de caractères a été utilisé, le navigateur prend la valeur par défaut (Unicode UTF-8), une des moutures de Unicode⁷.

Vous pouvez aussi avoir un problème avec les caractères faisant partie de polices qui ne se trouvent pas sur votre ordinateur, notamment pour le chinois ou le japonais (que vous possédez si vous pouvez lire ces langues, bien entendu).

Si les caractères sont accentués, le texte devient illisible. Quand cela arrive, vous pouvez facilement corriger la situation. Il suffit d'aller au menu Affichage et de choisir un codage différent :



UNICODE IS THE ANSWER! BUT ...

256 codes for English and French are all very well. However, for languages that use thousands of symbols, this was somewhat limited, leading to the appearance of encoding on more than one byte. Encoding on two bytes (16 bits) allows for over 60,000 codes. Some double byte character sets (DBCS) were used for languages with thousands of symbols.

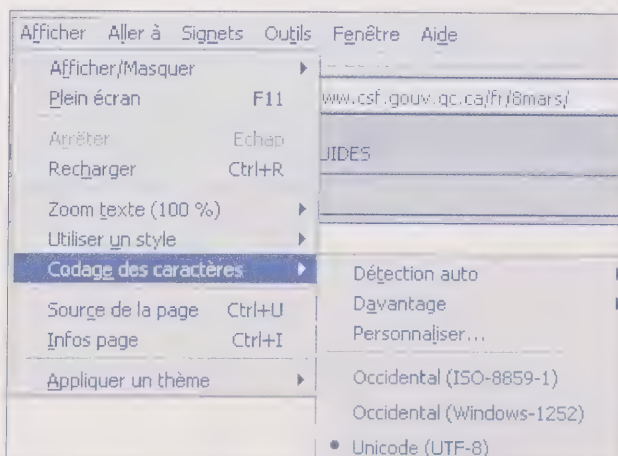
To have just one code representing all characters in all human languages (even artificial ones), researchers developed Unicode.

Unicode makes life easier for programmers and users. We are moving increasingly toward Unicode, which is the default value for HTML, which integrates perfectly into XML, etc.

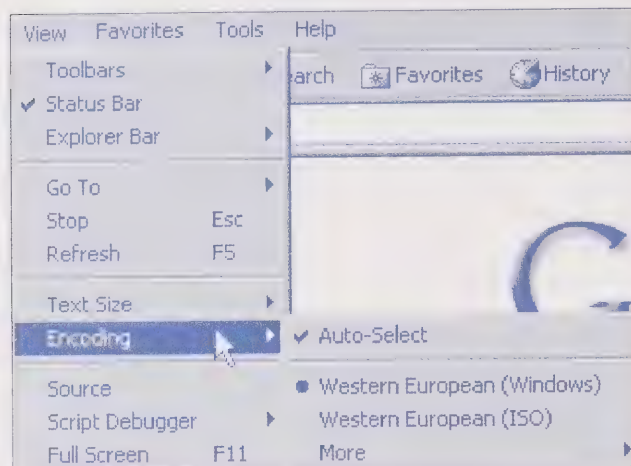
However, the transition to Unicode does sometimes play some nasty tricks. Documents can contain both Unicode and Windows (ANSI) characters, and sometimes also characters from extended ASCII. When the information specifying which character set was used is not shown on the HTML pages, the navigator uses Unicode UTF-8, one of the "hybrids" of Unicode,⁷ by default.

You can also experience problems with characters in fonts that do not exist on your computer, such as Chinese or Japanese (of course, if you can read these languages, you will have these fonts).

Accented characters appear as illegible text. This problem is easy to correct. Go to the View menu and select a different encoding:



Les appellations varient quelque peu selon les navigateurs, comme vous pouvez le constater.



Si Unicode est sélectionné, on passera à 8859-1(ISO) ou Windows. Si l'un des deux premiers est sélectionné, on passera à Unicode et 99 % du temps, on obtiendra un affichage correct.

En passant, si la sélection (ou détection) automatique est activée, le problème est moins fréquent. Je vous suggère donc d'activer cette option si ce n'est déjà fait.

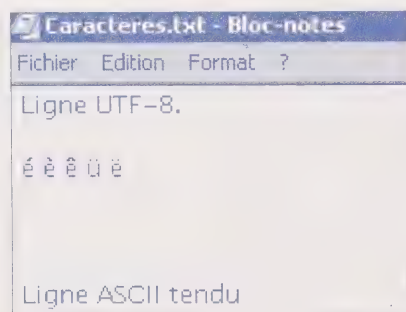
Comme je l'indiquais plus haut, il peut aussi arriver que des fichiers contiennent plus d'un jeu de caractères. L'an dernier, j'ai eu le plaisir de voir un fichier qui contenait à la fois des caractères en UTF-8 (Unicode) ET des caractères provenant de l'ASCII étendu.

Un fichier texte enregistré en UTF-8 comporte de l'information qui précise sa nature. L'ouverture à partir du Bloc-notes donne donc une interprétation qui dissimule les caractères accentués provenant de l'ASCII étendu.

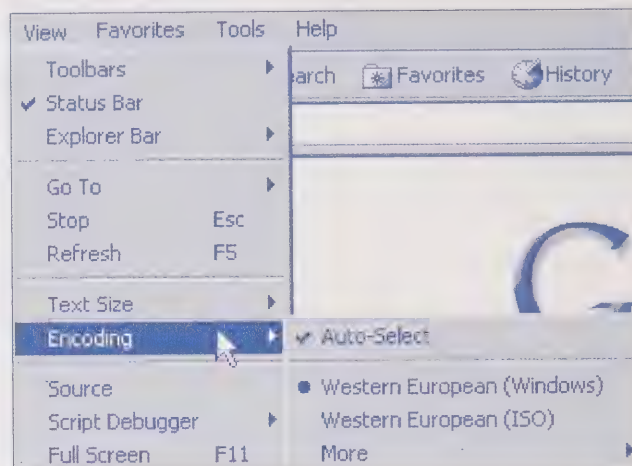
Par contre, si le même fichier est ouvert à partir de Word, ces caractères s'affichent... mais sont interprétés selon le jeu Windows (différent de l'ASCII étendu).

L'ennui, voyez-vous, c'est que dans ce fichier identifié UTF-8, un processus ou une personne avait introduit des caractères de type ASCII étendu.

Quand j'ouvrais à partir du Bloc-notes de Windows, j'obtenais quelque chose qui ressemble à ceci :



As you can see, the names can vary somewhat from one navigator to another.



If Unicode is selected, the encoding switches to 8859-1(ISO) or Windows. If one of the first two is selected, the encoding switches to Unicode and, 99% of the time, the display will be corrected.

If automatic selection (or detection) is activated, the problem occurs less frequently. I therefore suggest that you activate this option if it is not activated already.

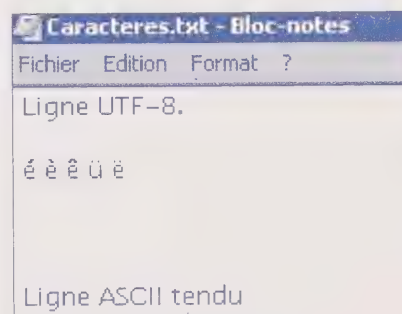
As I mentioned above, files can also contain more than one character set. Last year, I had the pleasure of seeing a file that contained both characters in UTF-8 (Unicode) AND characters in extended ASCII.

A text file in UTF-8 includes information on its type. Opening it in Notepad provides an interpretation that hides the accented characters in extended ASCII.

The same file opened in Word displays these characters, but interprets them based on the Windows character set (different from extended ASCII).

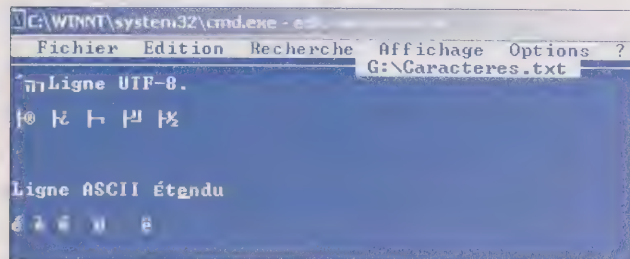
The problem here is that in this file identified as UTF-8, a process or human action introduced extended ASCII characters.

If I were to open the file in Windows Notepad, I would get something like this:



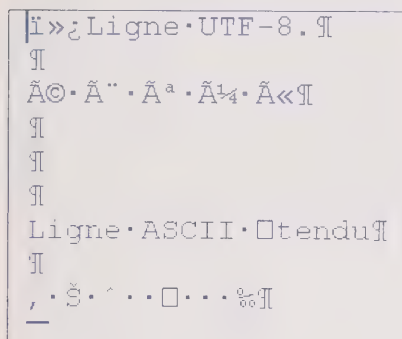
La ligne de caractères accentués sous ASCII étendu disparaît complètement...

Voici ce que le même texte donne en DOS avec l'éditeur Edit.



Cette fois, c'est le UTF-8 qui en prend un coup.

Voici ce qu'on voit à partir de Word :



J'avoue que je n'ai pas beaucoup ri quand je cherchais la solution, pourtant toute simple.

Puisque je pouvais voir en DOS les caractères de l'ASCII étendu, et que je pouvais voir les autres caractères à partir du Bloc-notes, il suffisait de quelques remplacements globaux. Non pas caractère pour caractère – ç'aurait été trop simple –, mais balise pour balise.

En DOS :

É sera remplacé par Emajaigu, é par eaigu.

È sera remplacé par Egrave, è par egrave, et ainsi de suite.

J'ai procédé de la sorte pour tous les caractères qui passent mal, essentiellement les caractères accentués, les guillemets et un ou deux autres.

Dans le Bloc-notes, j'ai fait l'opération inverse. Le tour était joué.

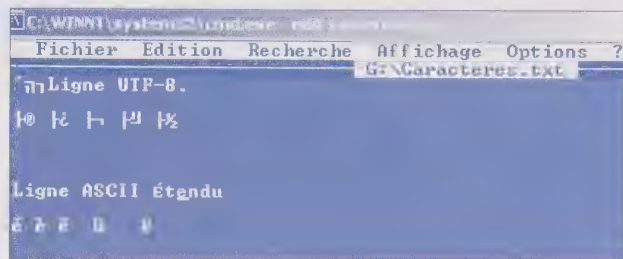
Honnêtement, j'espère que ça ne vous arrivera jamais. Si cela se produisait, vous vous souviendrez peut-être de cette chronique...

Je sais que ça arrivera un jour, et ce jour-là, vous saurez que je n'ai pas expliqué cette histoire juste pour le plaisir. Si ça vous arrive et que votre client est un technicien, envoyez-moi sa photo pour que je voie l'expression sur son visage quand vous arriverez avec la solution. ■

Notes page suivante

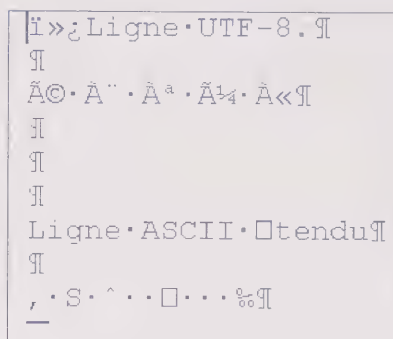
The line of accented characters in extended ASCII disappears completely.

Here is what the same text looks like in DOS with the Edit editor:



This time, UTF-8 is massacred.

Here is what it looks like in Word:



I must confess that finding a solution was not a barrel of laughs. But the solution was actually quite simple.

Because I could see the extended ASCII characters in DOS and the others in Notepad, I just needed to make a few global replacements. Not character for character—that would have been too simple—but tag for tag.

In DOS:

É will be replaced by Emajaigu, é by eaigu.

È will be replaced by Egrave, è by egrave, and so on.

I continued the process for all characters that cause problems: accented characters, quotation marks and one or two others.

I performed the opposite process in Notepad and the solution was complete.

I truly hope that this never happens to you. If it does, maybe you'll remember this story.

But I know that will happen to you one day: you will then know that I didn't tell this story for fun. If it does happen and your client is a technician, could you please send me a photo of the look on his or her face when you come up with the solution? ■

Notes on following page

NOTES

- 1 Les « vieux de la vieille » se souviendront qu'on parlait de bauds par seconde au lieu de bits par seconde quand on utilisait un modem. C'était donc le nombre de caractères transmis par seconde. Ensuite, on vit apparaître le kbps (kilobits par seconde).
- 2 Le code à 256 caractères n'était pas ASCII et chaque compagnie avait sa mouture.
- 3 En fait, il stocke seulement des 1 et des 0 regroupés.
- 4 Les ordinateurs manipulaient des octets (8 bits) permettant de représenter des valeurs de 0 à 255.
- 5 Aujourd'hui directeur, Gestion de la technologie au Bureau de la traduction.
- 6 Encore une fois, selon le nombre de lignes de points par caractère.
- 7 Unicode existe en plusieurs versions, mais c'est la plus courante.

NOTES

- 1 "Old-timers" will remember bauds per second rather than bits per second when we used modems. It was the number of characters per second. Then, kbps (kilobits per second) appeared.
- 2 256-character code was not ASCII and each company had its own version.
- 3 In fact, they only store 1s and 0s.
- 4 Computers manipulated octets (8 bits) that represented values between 0 and 255.
- 5 Today Technology Management director at the Translation Bureau.
- 6 Again, based on the number of pixel lines per character.
- 7 Unicode exists in several versions, but this is the most common.

El Rincón Español

Viene de la página 32

y falta de productividad de la terminología jurídica; la exigencia de una formación especializada en el campo del Derecho para una buena comprensión del texto. Mary Ann Monteagudo y Llubitz Larrauri (PERUterm, Perú) manifestaron la gran dificultad que presenta la ambigüedad en el lenguaje jurídico, la cual tiene como propósito una interpretación amplia de los términos para salvaguardar, muchas veces, los intereses de una de las partes. Esta ambigüedad representa un verdadero desafío para el traductor en la búsqueda de equivalentes que contengan la misma carga semántica y, a la vez, la misma amplitud de interpretación legislativa. François Blais (Université d'Ottawa, Canadá) habló sobre el programa de Maestría en Traducción Jurídica en su institución y resaltó la importancia que dan a la terminología en francés del derecho anglosajón.

Finalmente, hubo dos exposiciones sobre los recursos lingüísticos canadienses de terminología jurídica. Iliana Auverana nos habló de la Promoción del Acceso a la Justicia en las dos Lenguas Oficiales (PAJLO), programa en

el que participa activamente la Oficina de Traducciones del Gobierno Federal canadiense y que reúne cuatro centros de documentación, traducción y terminología jurídicas en Canadá, centros situados en las provincias de Manitoba, Nuevo Brunswick, Ontario y Quebec. Este programa tiene como objetivo la creación de un vocabulario para expresar las nociones del sistema del derecho anglosajón en francés. Gérard Snow (Université de Moncton, Canadá) nos presentó dos herramientas de gestión terminológica creadas en Nuevo Brunswick: el *Juridictionnaire* y el banco JURITERM.

Así transcurrió esta enriquecedora Jornada en la que pudimos contar además con la presencia y comentarios de María Teresa Cabré (Universitat Pompeu Fabra, España), secretaria general de Realiter, Enilde Faulstich (Universidade de Brasília, Brasil), Gabriel Huard (Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction, Canadá), Sara Martínez (UNAM-ESECA) y Daniel Prado (Unión Latina). ■



Wordsleuth

Katherine Barber

All in the Same Boat

In a country whose motto is “From Sea to Sea,” we have many boats, but the quintessential Canadian watercraft is the canoe. Ironically, the word itself is not of Canadian origin: it derives from an aboriginal language of the Caribbean. It’s probably safe to say that our country wouldn’t exist without canoes, so it’s not surprising that we have many different names for them. In Quebec English, the delightful word *rabaska* is used for what is also known as a *north canoe*. *Rabaska* is an alteration of *Athabaska*, since these canoes were used for the fur trade in the area northwest of Lake Superior. But my favourite is the *bastard canoe*, so called because it was halfway between the biggest canoe (the enormous 12-metre-long *canot du maître* or *Montreal canoe*) and the smallest, and could be used on lakes or rivers. But no doubt the voyageurs lugging the two tons of freight it contained over a portage found its moniker particularly appropriate. Not the type of canoe you’d need if you had to get something to someone in a hurry. For that, there were the small, light *express canoes*, the Purolator of the fur trade. But “express” certainly didn’t mean overnight delivery: it took over a month to paddle from Montréal to the Lakehead.

Then again, life was at a slower pace: Jean-Baptiste Lagimodière, travelling flat out (much of it by snowshoe), took five months to take “urgent” dispatches from the Red River Colony in 1815 to Lord Selkirk in Montréal. If only he’d had e-mail!

“A Canadian,” Pierre Berton famously said, “is someone who knows how to make love in a canoe.” Presumably he wasn’t thinking about those Montreal canoes! But if you haven’t mastered that particular skill, we have other less tippy boats that you can try. The broad, flat-bottomed, aluminum *herring skiffs* or the sturdy tugboats for gathering logs called *log broncs* in B.C., a province that has the distinction of using the word *fishboat* in preference to the more common *fishing boat*. The high-prowed *Cape Islander* of Nova Scotia, named after Cape Sable Island, where it was first built in 1905. The decked whaleboat equipped with both sail and motor

used in the eastern Arctic, named after Peterhead in Scotland. Or the large, open, flat-bottomed Inuit boat called an *umiak*, made by stretching hides over a wooden or whalebone frame. Even in landlocked Winnipeg you can find a nice commodious *York boat* at the museum, one of the large shallow-draft cargo boats used for transporting furs and trade goods through Lake Winnipeg up to York factory on Hudson Bay. If you want to test the theory that there is absolutely nothing half so much worth doing as messing about in boats, in Canada, the possibilities are almost endless. ■

Index annuel Annual Index

A

adresses Web. 5:1:25
aéroporté. 5:1:17
air transportation. 5:1:18
airborne. 5:1:17
airlift. 5:1:18
a myriad of. 5:1:21
anniversary issue.
5:3: September 2008
a number of. 5:1:21
a variety of. 5:1:21

B

blamestorming. 5:2:34
boss-spasming. 5:2:34

C

Canadian quality standard
for translation. 5:2:5
carbure. 5:1:30
changement de pied. 5:2:34
changes in methodology
(terminology). 5:3:18
comma (after from). 5:2:24
concordance des temps.
5:2:20
country-led and -driven. 5:1:22
courriels (rédaction). 5:4:17

D

dangling modifier. 5:2:25
de bord. 5:1:17
dévoiler. 5:1:19
Directory of Terminologists
in Canada. 5:2:7
divisif. 5:2:16
diviseur. 5:2:17

E

e-mails (writing tips). 5:4:17
embarqué. 5:1:17
emploi (à l' ~ de). 5:4:13
endroit (à l' ~ de). 5:4:29
en tout et partout. 5:4:21
en tout et pour tout. 5:4:21
étouffe-serviette. 5:2:34

évolution de la langue
anglaise. 5:3:29
évolution de la métho-
dologie (terminologie).
5:3:18
évolution de la technologie.
5:3:38
évolution de l'usage en
français. 5:3:26
evolution of the English
language. 5:3:29
evolution of French usage.
5:3:26
evolution of technology. 5:3:38
extravasation. 5:2:34

F

fewer. 5:2:24, 25
full- and part-time. 5:1:22

G

greenwashing. 5:2:6

H

histoire de L'Actualité
terminologique/langagière.
5:3:10
homophones. 5:2:18
hypermiling. 5:2:6

I

implantes mamarios. 5:1:28
inférence. 5:2:13
inference. 5:2:13
inocuidad de los alimentos.
5:3:36
inuit/Inuit. 5:2:9

J

Jornada Científica Realiter.
5:4:32
Journée mondiale de la
traduction. 5:4:8

L

lag. 5:1:21
less. 5:2:24, 25

libériste. 5:2:34
localisation. 5:4:6
localization. 5:4:6
look to be. 5:2:24

N

néerlandais. 5:4:31
noms propres (traduction
des ~). 5:1:27
norme de qualité en
traduction. 5:2:5
noun-verb agreement
(singular or plural?). 5:1:21
numéro anniversaire.
5:3: septembre 2008

O

objectif (avec comme ~).
5:4:29
on a ... basis. 5:4:23
on-board/onboard. 5:1:17

P

plural of Latin derivatives.
5:1:33
prédécesseur. 5:1:24
prévoir. 5:1:23
punctuation (use of the
apostrophe). 5:1:21

Q

question mark. 5:1:21
quitter. 5:3:31

R

raccord. 5:2:34
Répertoire des termino-
logues au Canada. 5:2:7

S

sentence construction. 5:1:22
simplicité volontaire en
traduction. 5:2:23
small- and medium-sized.
5:1:22
Sommet de terminologie
(IV ~). 5:4:9
spelling. 5:3:33

T

TAMA. 5:4:11
Technical Accuracy Checks of
Translation. 5:4:24
temps long. 5:2:34
Terminology/Language
Update history. 5:3:10
Terminology Summit, 4th ~.
5:4:9

traduction et tauromachie.
5:2:11

traduction (réflexion sur
la profession). 5:1:16
traffic-shaping. 5:2:6
translation and bullfighting.
5:2:11

translation (reflection on
the profession). 5:1:16
turc. 5:3:35

V

vérification de l'exactitude
technique en traduction.
5:4:24
voluntary simplicity in
translation. 5:2:23

W

World Translation Day. 5:4:8

Note

Note de la rédaction

Pour tout problème d'ordre matériel (retard, changement d'adresse, exemplaire manquant, en trop ou défectueux) :

1. Les employés du Bureau de la traduction sont priés de s'adresser au secrétariat de leur service, qui, au besoin, fera part du problème aux Services documentaires :
Téléphone : 819-997-4730 Télécopieur : 819-997-4633
2. Les autres abonnés sont priés de s'adresser aux :
Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Téléphone : 613-941-5995 Télécopieur : 613-954-5779
1-800-635-7943 1-800-565-7757

Les manuscrits, ainsi que toute correspondance relative à la parution des textes, doivent être adressés à :

Denise Cyr
L'Actualité langagière
Normalisation terminologique
Bureau de la traduction
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada
Gatineau (Québec) K1A 0S5
Téléphone : 819-994-1035
Télécopieur : 819-953-8443
Courriel : denise.cyr@tpsgc-pwgsc.gc.ca

Nous rappelons que cette publication est ouverte à tous. Nous acceptons les articles portant sur la traduction, la terminologie, l'interprétation, la rédaction, les industries de la langue et les difficultés de langue en français, en anglais ou en espagnol, dans la mesure où ces articles sont bien documentés et susceptibles d'intéresser nos lecteurs.

Les articles sont soumis à un comité de lecture. Les manuscrits rejetés ne sont pas retournés aux auteurs.

Les opinions exprimées dans *L'Actualité langagière* n'engagent que leurs auteurs.

© Ministre de Travaux publics et Services gouvernementaux Canada 2008

Editor's note

Queries regarding matters such as delays, address changes, and missing, damaged or extra copies should be directed as indicated below:

1. All Translation Bureau members should refer such matters to their unit clerk, who will, if necessary, contact Documentation Services:
Telephone: 819-997-4730 Fax: 819-997-4633
2. Other subscriber queries should be sent to:
Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Telephone: 613-941-5995 Fax: 613-954-5779
1-800-635-7943 1-800-565-7757

Manuscripts and all correspondence relating to the publication of articles should be addressed to:

Denise Cyr
Language Update
Terminology Standardization
Translation Bureau
Public Works and Government Services Canada
Gatineau, Quebec K1A 0S5
Telephone: 819-994-1035
Fax: 819-953-8443
E-mail: denise.cyr@tpsgc-pwgsc.gc.ca

We would like to remind readers that this publication is open to anyone wishing to contribute. We accept articles relating to translation, terminology, interpretation, writing, the language industries and language problems in English, French or Spanish as long as the articles are well documented and of interest to our readers.

Manuscripts are reviewed by a committee. Rejected manuscripts are not returned to the authors.

The Translation Bureau is not responsible for the opinions expressed in *Language Update*.

© Minister of Public Works and Government Services Canada 2008



L'ACTUALITÉ langagière Language UPDATE

L'ACTUALITÉ LANGAGIÈRE, C'EST

- un périodique trimestriel publié par le Bureau de la traduction du Canada et destiné non seulement aux langagiers, mais aussi à tous ceux qui sont appelés à rédiger à l'occasion
- le complément par excellence des autres outils d'aide à la rédaction offerts par le Bureau de la traduction : TERMIUM®, guides, lexiques et vocabulaires, service de consultation terminologique

VOUS Y TROUVEREZ

- des nouvelles de l'industrie langagière
- des renseignements pratiques sur les nouvelles terminologies dans les sphères d'activité gouvernementale
- des solutions aux problèmes de traduction et de rédaction courants
- des trucs du métier
- des chroniques sur l'évolution de l'usage
- des mini-lexiques sur des sujets d'actualité

ABONNEMENTS

Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

RENSEIGNEMENTS SUR LES PRODUITS ET SERVICES DU BUREAU DE LA TRADUCTION

819-997-3300
Bureaudelatraduction@tpsgc-pwgsc.gc.ca
bureaudelatraduction.gc.ca

LANGUAGE UPDATE IS

- a quarterly periodical published by the Translation Bureau of Canada for language professionals as well as occasional writers
- an excellent source that complements the other Translation Bureau writing tools: TERMIUM®, guides, glossaries and vocabularies, and the terminology reference service

IN IT YOU WILL FIND

- news from the language industry
- practical information on new terms used in government-related fields of activity
- solutions to common translation and usage problems
- tricks of the trade
- articles on changing usage
- miniglossaries in fields of current interest

SUBSCRIPTIONS

Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

INFORMATION ON TRANSLATION BUREAU PRODUCTS AND SERVICES

819-997-3300
TranslationBureau@tpsgc-pwgsc.gc.ca
translationbureau.gc.ca

CA1
SS 215
-A18

MARS/MARCH 2009

L'Actualité langagière



Language Update

- Cet accommodement est-il raisonnable?
- Des mots pour parler des hybrides
- Un imposteur dans la maison
- Controlling Emphasis: Coordination and Subordination
- Améliorez la lisibilité visuelle grâce aux titres et sous-titres / Using headings to improve visual readability
- Regard sur la terminologie adaptée à l'interprétation / A look at Terminology Adapted to the Requirements of Interpretation

- La conjonction *puisque*, et un possessif ambigu
- Communication claire et efficace : favoriser la rétention de l'information / Clear and effective communication for better retention of information
- Mumbai ou Bombay?
- Léxico Trilingüe de la Acuñación de la Moneda y de la Tecnología de Enchapado de Monedas
- Les logiciels libres (et souvent gratuits) du domaine public / Free Public Domain Software

Nos collaborateurs Our Contributors

Volume 6/1 • Mars/March 2009

Directeur/Director
Gabriel Huard, trad. a.

Rédactrice en chef/Editor
Denise Cyr, trad. a.

**Rédacteur en chef adjoint/
Assistant Editor**
Jacques Desrosiers

**Comité de lecture/
Review Committee**
Cathryn Arnold
Shirley Hockin
Normand Lemieux
Frédérin Leroux fils
Bruno Lobrichon
Rafael Solís

**Conception graphique/
Graphic Design**
kaboom.ca

L'Actualité langagière est
publiée quatre fois l'an par le
Bureau de la traduction,
Travaux publics et Services
gouvernementaux Canada.
btb.gc.ca
Language Update is published
four times a year by the Translation
Bureau, Public Works and Government
Services Canada.
btb.gc.ca

ISSN 1712-0063

Louis-Dominic Bertrand, diplômé de l'Université de Montréal en traduction, est terminologue au Bureau de la traduction. Il est responsable de différents domaines techniques, dont l'automobile et l'imprimerie. / **Louis-Dominic Bertrand** has a degree in translation from the Université de Montréal and works as a terminologist for the Translation Bureau. He is responsible for various technical fields such as automobile and printing.

Jacques Desrosiers, évaluateur au Bureau de la traduction, principal coordonnateur de la deuxième édition du *Guide du rédacteur* parue en 1997 et rédacteur en chef adjoint de *L'Actualité langagière*. / **Jacques Desrosiers**, an evaluator with the Translation Bureau, is principal co-ordinator of the second edition of the *Guide du rédacteur*, published in 1997, and assistant editor of *Language Update*.

Jean-Claude Gémard est professeur émérite de l'Université de Montréal. / **Jean-Claude Gémard** is a professor emeritus at the Université de Montréal.

André Guyon a étudié en traduction et en informatique avant d'arriver au Bureau de la traduction, où il a contribué à titre d'expert-conseil en technologies langagières à la réalisation de logiciels précieux pour le Bureau. / **André Guyon** studied translation and computer science before coming to the Translation Bureau, where he has acted as a language technologies consultant and helped develop valuable software for the Bureau.

Carolina Herrera, M.A. en traduction de l'Université d'Ottawa, est terminologue à la Division du développement professionnel du Bureau de la traduction; elle fait partie de l'équipe chargée d'actualiser et d'enrichir le contenu espagnol de TERMIUM®. / **Carolina Herrera** (M.A., Translation, University of Ottawa) is a terminologist on the Translation Bureau's Professional Development Division team responsible for updating and enriching the Spanish component of TERMIUM®.

Frédérin Leroux fils, collaborateur assidu, est un ancien traducteur de la Direction de la traduction parlementaire et de l'interprétation du Bureau de la traduction; il est aujourd'hui à la retraite. / One of our regular contributors, **Frédérin Leroux fils** is a former translator with the Translation Bureau's Interpretation and Parliamentary Translation Directorate; he is now retired.

Heather Matsune travaille comme rédactrice et réviseuse à Calgary. Elle a été traductrice, conseillère linguistique et spécialiste de la communication claire et efficace au Bureau de la traduction. / **Heather Matsune** is an editor and writer in Calgary. She has worked as a translator, language adviser and plain language specialist for the Translation Bureau.

Frances Peck, rédactrice et réviseuse, travaille à Vancouver. Elle a enseigné la grammaire, la rédaction et la révision à l'Université d'Ottawa, au Collège Douglas, à l'Université Simon Fraser et dans de nombreux organismes du gouvernement et du secteur privé. / **Frances Peck** is a Vancouver-based writer and editor. She has taught grammar, writing and editing for over two decades for the University of Ottawa, Douglas College, Simon Fraser University and countless government and private sector organizations.

Gonzalo Peralta est président de l'Association de l'industrie de la langue (AILIA). / **Gonzalo Peralta** is president of AILIA, the Language Industry Association.

André Racicot, formateur, diplômé en science politique et polyglotte. Il anime la populaire série d'ateliers *Traduire le monde* au Bureau de la traduction. / A trainer and political science graduate who speaks several languages, **André Racicot** gives several workshops in the popular Translation Bureau series *Traduire le monde*.

Nadia Rodriguez est professeure de terminologie et de traduction à l'université Pontificia Comillas de Madrid. Elle est responsable du groupe de recherche Tradyterm. Ses domaines de recherche sont la terminologie et l'interprétation, ainsi que la terminologie et la migration. Elle est auteure de documents sur la terminologie appliquée à la traduction spécialisée et co-auteure du *Diccionario de las migraciones: del concepto a la palabra*. / **Nadia Rodriguez** is a terminology and translation professor at Madrid's Pontificia Comillas university. She heads the Tradyterm research group. Her fields of research are terminology and interpretation, in addition to terminology and migration. She has written papers on terminology applied to specialized translation and co-authored the *Diccionario de las migraciones: del concepto a la palabra*.

Emmanuelle Samson, langagière-analyste spécialisée en communication claire et efficace, fait partie de l'équipe des Services linguistiques français du Bureau de la traduction. / **Emmanuelle Samson** is a language analyst specializing in clear and effective communication on the French Linguistic Services team of the Translation Bureau.

Bettina Schnell est professeure de terminologie et de traduction à l'université Pontificia Comillas de Madrid. Elle est responsable du groupe de recherche Tradyterm. Ses domaines de recherche sont la terminologie et l'interprétation, la terminologie et la migration, ainsi que l'enseignement de la terminologie appliquée à des domaines de spécialité. Elle est co-auteure du *Diccionario de las migraciones: del concepto a la palabra*. / **Bettina Schnell** is a terminology and translation professor at Madrid's Pontificia Comillas university. She heads the Tradyterm research group. Her fields of research are terminology and interpretation, terminology and migration, and teaching terminology applied to specialized fields. She co-authored the *Diccionario de las migraciones: del concepto a la palabra*.

ABONNEMENT (S52-4/6-1)

1 an (4 numéros et un index annuel) 35 \$CAN + 5 % TPS = 36,75 \$

Autrement: 9 \$CAN (livraison et TPS en sus)

Règlement: par chèque ou mandat à l'ordre du receveur général du Canada, adressé aux Editions et Services de dépôt, Ottawa (Ontario) K1A 0S5

SUBSCRIPTION RATES (S52-4/6-1)

1 year (4 issues and 1 annual index) CAN\$35 + 5% GST = \$36.75

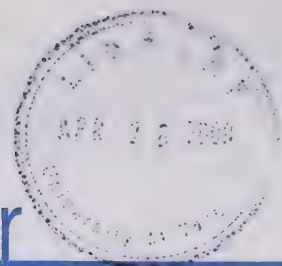
Per issue CAN\$9 (plus delivery and GST)

Payment: by cheque or money order, made to the order of the Receiver General for Canada and addressed to Publishing & Depository Services, Ottawa, Ontario K1A 0S5

L'Actualité langagière = Language Update



Mot de la rédaction A Word from the Editor



Denise Cyr, trad. a.

Translation: Dennis Maloney

Qu'ils sont grands les souliers que j'ai à chausser! Aurai-je le « syndrome de la page blanche » chaque fois que je rédigerai pour L'Actualité? Serai-je à la hauteur, numéro après numéro?

Voilà l'essentiel des préoccupations que j'avais quand je me suis assise devant l'ordinateur pour rédiger mon premier « Mot de la rédaction ». Puis, le hasard faisant bien les choses, mon regard est tombé sur une revue qui traînait tout près : une revue qui traitait de passion. Tout un numéro consacré à cette merveilleuse énergie qui nous fait progresser, qui nous incite à nous dépasser et qui nous pousse vers de nouveaux horizons. Cette revue avait, quelques semaines auparavant, suscité chez moi toute une réflexion sur ce qui me motive dans la vie.

Je le reconnais : je suis une passionnée! Mon travail m'emballa, et j'éprouve beaucoup de plaisir à exercer ma profession de langagière. Comble de chance, je suis entourée de gens qui vibrent de la même énergie. Le professionnalisme et la compétence de mes collègues m'ont toujours permis de tirer une grande satisfaction de mon travail. L'équipe que je côtoie maintenant ne fait pas exception.

Chers lecteurs, devenir la rédactrice en chef de *L'Actualité langagière* me stimule au plus haut point, et j'ose espérer que notre revue continuera à entretenir chez vous cette passion pour la langue. Merci à l'équipe qui me soutient au quotidien. Merci aussi à nos collaborateurs, dont les articles nous éclairent toujours, et merci à tous nos lecteurs.

Mes préoccupations du début cèdent maintenant la place à l'enthousiasme. Je vous quitte sur ces belles pensées : *Créer son travail est un grand cadeau. Lorsque le travail devient plaisir, je me repose à travailler!*

Denise Cyr, rédactrice en chef

I have such big shoes to fill! Will I have writer's block every time I write something for Language Update? Will I be up to the mark, issue after issue?

These were my main concerns when I sat down at the computer to write my first *Word from the Editor*. Then, as luck would have it, I noticed a magazine lying nearby that talked about passion. It was an entire issue devoted to this wonderful energy that drives us forward, encourages us to surpass ourselves and pushes us to cross new frontiers. A few weeks earlier this magazine had prompted me to think very hard about what motivates me in life.

I realized that I am a passionate person! I am passionate about my work and thoroughly enjoy being a language professional. And to top it off, I am surrounded by people filled with a similar energy. The skills and professionalism of my co-workers have always helped me derive greater satisfaction from my own work, and the team I am working with now is no exception.

It is very exciting for me to become the Editor of *Language Update*, and I hope that our journal will continue to nurture your passion for language. I would like to thank the team I work with every day as well as all of our contributors, whose articles are always highly informative, and last, but not least, all of our readers.

As my initial concerns give way to enthusiasm, I leave you with a few parting thoughts: *Creating a job you love is a marvellous gift to yourself. When you love what you do, work becomes a pleasure!*

Denise Cyr, Editor

Sommaire Summary

Volume 6/1 • Mars/March 2009

L'Actualité langagière • Language Update

Le Bureau fête ses 75 ans! / The Translation Bureau turns 75!

Francine Kennedy, page 5

Le Bureau de la traduction a beau avoir 75 ans, il ne fait pas son âge. Son secret? Il a toujours su « changer pour durer ». / The Translation Bureau may be 75 years old, but it does not look its age. What is the Bureau's secret? It has always had the ability to change in order to stay the course.

L'industrie de la langue : le temps des alliances / Fostering Alliances in the Language Industry

Gonzalo Peralta, page 7

Les participants à la dernière Foire de l'industrie canadienne de la langue ont discuté alliances, et ont eu en prime un aperçu de la nouvelle Norme nationale sur les services de traduction. / Participants in the most recent Canadian Language Industry showcase discussed alliances and were given a preview of the new National Standard of Canada for Translation Services.

Cet accommodement est-il raisonnable?

Jean-Claude Gémard, page 8

Un accommodement peut-il vraiment être raisonnable? Oui, mais dans l'univers des lourdes notions juridiques. Les banales querelles de voisinage ne méritent peut-être pas tant. / Can an accommodation really be reasonable? Yes, but only in the world of cumbersome legal concepts. Perhaps ordinary disputes between neighbours do not fall into that category.

Des mots pour parler des hybrides

Louis-Dominic Bertrand, page 11

Soucieux de l'environnement, vous décidez d'acheter une voiture hybride. Et découvrez que certaines sont plus hybrides que d'autres : il y a les hybrides complètes, les partielles, les rechargeables... / You care about the environment, so you decide to buy a hybrid car. You discover that some cars are more hybrid than others. There are full hybrids, partial hybrids, rechargeable hybrids – and the list goes on.

Mots de tête : Un imposteur dans la maison

Frédérin Leroux fils, page 13

Il y a bien des façons, concises et faciles, d'éviter la tournure insolite *en est un de*. Mais comme les Français l'emploient, elle n'est pas près de disparaître. / There are many concise and easy ways to avoid using the unusual turn of phrase *en est un de*. But since the French in France use the phrase, it will not disappear any time soon.

Controlling Emphasis: Coordination and Subordination

Frances Peck, page 15

Pour écrire de façon efficace, il faut décider quels éléments mettre en évidence et lesquels faire passer au second plan, en utilisant à bon escient la coordination et la subordination. / Deciding what to stress and what to downplay is a big part of effective writing. Controlling emphasis is about the type of grammatical connection you choose: coordination or subordination.

Améliorez la lisibilité visuelle grâce aux titres et sous-titres / Using headings to improve visual readability

Heather Matsune, page 17

Un document bien fait divise le contenu en blocs d'information, limite le nombre de sous-titres, de niveaux de titres et de police de caractères, et n'est pas avare d'espace blanc. / In a well-written document, the content is divided into chunks of information, the number of subheadings, levels of headings and fonts is limited, and liberal use is made of blank space.

Regard sur la terminologie adaptée à l'interprétation / A Look at Terminology Adapted to the Requirements of Interpretation

Nadia Rodriguez et /and Bettina Schnell, page 21

Heureux les terminologues qui pour surmonter une difficulté en cabine peuvent utiliser néologismes, emprunts et jargonismes! Mais il y a encore beaucoup à faire dans ce domaine. / Happy is the terminologist who can use neologisms, borrowed words and jargon to solve a problem in the booth! But a lot remains to be done in this field.

La conjonction *puisque*, et un possessif ambigu

Jacques Desrosiers, page 28

Où il est question de *puisque*, conjonction rusée qui essaie parfois de faire passer pour évidentes des choses qui ne le sont pas pour tout le monde, et des déterminants possessifs. / The topics for discussion are *puisque*, a tricky conjunction that sometimes tries to make things seem obvious that are nonetheless unclear to many, and possessive determiners.

Communication claire et efficace : favoriser la rétention de l'information / Clear and effective communication for better retention of information

Emmanuelle Samson, page 30

Le contenu de vos documents ne fera qu'un bref séjour dans la tête de vos lecteurs si vous oubliez que ceux-ci ne peuvent ranger plus de neuf blocs d'information dans leur mémoire à court terme. / Your readers will retain the content of your documents for only a brief time if you forget that they can only store up to nine blocks of information in their short-term memories.

Traduire le monde : Mumbai ou Bombay?

André Racicot, page 33

Paradoxalement, les francophones désignent la capitale du Maharashtra en Inde par son nom britannique, *Bombay*, alors que les anglophones eux-mêmes emploient le toponyme officiel, *Mumbai*. / Paradoxically, Francophones refer to the capital of Maharashtra in India by its British name, *Bombay*, while Anglophones use its official name, *Mumbai*.

El Rincón Español : *Léxico Trilingüe de la Acuñación de la Moneda y de la Tecnología de Enchapado de Monedas*

Carolina Herrera, página 34

La llegada de una nueva tecnología a cualquier campo de la ciencia genera nueva terminología y desafíos para los traductores. Con la introducción de la nueva tecnología de enchapado multicapa, la Real Casa de la Moneda de Canadá se situó nuevamente a la vanguardia del desarrollo tecnológico en el campo de la acuñación de monedas.

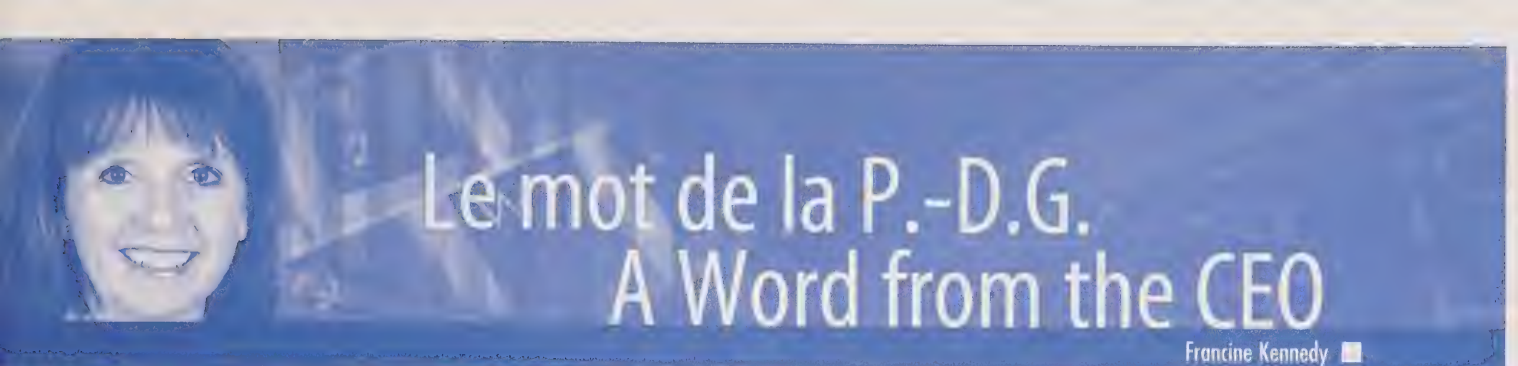
Carnet techno : Les logiciels libres (et souvent gratuits) du domaine public / Tech Files: Free Public Domain Software

André Guyon, page 36

Les logiciels dont le code source est public, comme OpenOffice, sont non seulement économiques mais peuvent être adaptés aux besoins de chacun. Mieux, ils sont en train de devenir la norme. / Free public domain software applications, like OpenOffice, are not only economical but can also be adapted to meet your needs. Better still, they are becoming the standard.

Wordsleuth

La chronique fait relâche. / This column is discontinued.



Le mot de la P.-D.G. A Word from the CEO

Francine Kennedy ■

Translation: Lucie Ranger and Dennis Maloney

Le Bureau fête ses 75 ans!

Nous fêtons cette année le 75^e anniversaire du Bureau de la traduction!

Pensons aux milliers de femmes et d'hommes dont la vie a été marquée par le parcours du Bureau. Cette grande lignée humaine est née quand le gouvernement d'Ottawa, en 1934, a regroupé les 35 traducteurs de la Chambre des communes et les 41 traducteurs des ministères. Imaginez tous les organigrammes que le Bureau s'est donnés depuis cette époque en cherchant à répondre aux remaniements successifs de l'administration fédérale!

Le Bureau savait déjà conjuguer en mode actif la notion de changement inscrite dans son acte de naissance quand il s'est doté, dès 1953, d'un service de terminologie. En 1975, ce service balisait son avenir en jetant les bases de TERMIUM®.

L'année 2009 marque également le 50^e anniversaire de l'interprétation simultanée aux Communes, qui est devenue une part importante de l'activité du Bureau.

Autre anniversaire majeur : l'adoption de la *Loi sur les langues officielles*, il y a 40 ans, a provoqué une explosion de la demande. Nos collègues les plus anciens se souviennent des efforts déployés pour mettre en place l'effectif nécessaire au début des années 1970.

Mais ce dont je suis particulièrement fière, c'est que le Bureau ait pris les devants ces dernières années, qu'il se soit résolument façonné une vision qui lui est propre. Car la perte de certains repères traditionnels, après notre désignation comme organisme de service spécial en 1995, a favorisé une prise de conscience très vive à la fois des capacités du Bureau et de ses responsabilités à l'égard du gouvernement canadien, de la profession et de l'industrie.

Devenu agent de changement par la nécessité d'exercer une gestion proactive, le Bureau a lancé des partenariats avec les universités pour préparer et encadrer la relève, adopté des stratégies de concertation avec le secteur privé pour assurer l'avenir d'une industrie canadienne confrontée à la mondialisation de l'offre et, enfin, sensibilisé les décideurs politiques à l'importance d'avoir un effectif sur lequel le Canada de demain devra pouvoir compter pour soutenir le bilinguisme.

The Translation Bureau Turns 75!

This year, we are celebrating the 75th anniversary of the Translation Bureau!

Since 1934, when the federal government founded the Translation Bureau in Ottawa, bringing under one roof 35 translators for the House of Commons and 41 other translators for the various departments, thousands of men and women have had significant involvement in the Bureau's history. Just imagine all the organization charts the Bureau has gone through since then to keep up with the successive restructurings of the federal government!

Since its inception, the Bureau has always been able to incorporate the concept of change into its mandate, for example, by setting up a terminology unit in 1953. In 1975, this unit charted a new course by laying the foundations for TERMIUM®.

The year 2009 also marks the 50th anniversary of simultaneous interpretation in the House of Commons. Interpretation has become a major component of the Bureau's activities.

Another significant anniversary is that of the adoption 40 years ago of the Official Languages Act, which created a sharp surge in demand. Bureau veterans will remember all the effort it took to assemble the workforce that was needed in the early 1970s.

What I take most pride in, however, is how the Bureau has broken new ground in the past few years and resolutely shaped its own particular vision for the future. The reasons for adopting this new vision go back to 1995, when the Bureau became a special operating agency—an event that caused the Bureau to lose some of its traditional benchmarks and forced it to profoundly reassess its capacities and responsibilities in relation to the Canadian government, the profession and the industry.

Because proactive management was needed, the Bureau became an agent for change. It set up partnerships with the universities to prepare and train the next generation of employees, it implemented strategies for working jointly with the private sector to ensure the future of a Canadian industry faced with globalization of supply, and it endeavoured to make political decision-makers aware of the workforce that Canada would need to support bilingualism in the future.

La prise de conscience des enjeux concerne autant les formes nouvelles de communication pratiquées dans le monde que celles utilisées au sein de l'administration fédérale. La création du Centre de recherche en technologies langagières de concert avec l'Université du Québec en Outaouais, puis du Service de localisation Web et multimédia, sans oublier la nouvelle offre de services dans la perspective des solutions langagières, illustrent le long travail de réflexion d'un organisme qui a pris acte des évolutions récentes en matière linguistique.

J'ai le privilège d'être associée à un organisme qui ne fait pas son âge.

Notre cher Bureau n'a pas pris une ride, comme vous le voyez. Sa vitalité se nourrit de nouveauté : nouveaux employés, nouveaux partenariats, nouveaux services...

Le secret dans tout ça? Un engagement collectif qui nous permet d'anticiper avec optimisme les tournants à prendre. Nous avons su jusqu'à maintenant « changer pour durer ». Bravo à tous les artisans de cette grande aventure!

La présidente-directrice générale,
Francine Kennedy

A key challenge facing the Bureau is new communication technologies used in the federal government and around the world. The Language Technologies Research Centre set up in conjunction with the Université du Québec en Outaouais, the Bureau's Web and Multimedia Localization unit and the new line of services focusing on language solutions are perfect examples of how the Bureau has actively assessed and tapped into opportunities resulting from recent developments in the language field.

I feel privileged to be associated with an organization that is staying youthful and vital.

As you can see, our dear old Bureau does not have a single wrinkle. It maintains its vitality by focusing on what is new and innovative, be it new employees, new partnerships or new services.

So what is the Bureau's secret? It is our collective commitment to tackle what lies ahead with a positive attitude. Our history shows that we have the ability to change in order to stay the course. I congratulate all those whose efforts have made the Bureau a success during this great adventure!

Francine Kennedy,
Chief Executive Officer

L'industrie en marche

Industry Insights

Gonzalo Peralta

Traduction : Geneviève Hotte

L'industrie de la langue : le temps des alliances

Le 17 novembre dernier, à Gatineau, Graham Fraser, commissaire aux langues officielles du Canada, a lancé la Foire de l'industrie canadienne de la langue de l'AILIA* devant une salle bondée.

Fort du succès de l'année dernière, la quatrième édition de la Foire a attiré une foule record de plus de 200 personnes représentant les secteurs privé, public et gouvernemental. Ces intervenants de premier rang des trois secteurs de l'industrie langagière se sont rencontrés à l'hôtel Hilton Lac-Leamy pour échanger des idées et favoriser l'établissement d'alliances au sein d'une industrie qui continue de croître malgré la grande incertitude économique.

Le commissaire Fraser s'est adressé à son auditoire, « la fine fleur des professionnels d'une industrie en plein essor », en soulignant les nombreuses réalisations des secteurs privé et public ainsi que le rôle crucial qu'ils ont joué dans la croissance des initiatives de l'industrie langagière au Canada. En phase avec le thème de cette année, « Évolution des tendances et renforcement des alliances en traduction, en enseignement des langues et en technologies langagières », la Foire a fourni un terrain stratégique aux intervenants pour leur permettre de renforcer les partenariats intersectoriels en place et en former de nouveaux, un facteur important de survie économique.

Dans les réunions en petit groupe, l'un des points saillants a été l'aperçu de la nouvelle Norme nationale du Canada sur les services de traduction. Cette norme aura une grande incidence sur l'industrie, tant pour les clients que pour les fournisseurs de services. De plus, les personnes présentes ont pu entendre de réputés conférenciers des trois secteurs parler des nouveautés au sein de l'industrie, ainsi que des représentants de différentes organisations de soutien aux entreprises, comme la Banque de développement du Canada, les Centres d'excellence de l'Ontario et le ministère québécois du Développement économique, de l'Innovation et de l'Exportation.

Fostering Alliances in the Language Industry

It was standing room only last November 17 as Canada's Commissioner of Official Languages, Graham Fraser, launched AILIA's* annual Canadian Language Industry showcase in Gatineau, Canada.

Building on the success of last year's event, the fourth edition of the showcase boasted a record crowd comprising well over 200 people from the private, public and government sectors. These leading stakeholders from the three sectors of the language industry gathered at the Hilton Lac-Leamy hotel to share ideas and foster alliances in an industry that continues to grow and flourish, despite widespread economic uncertainty.

As Commissioner Fraser addressed the crowd he designated "the cream of the crop of the language industry," he highlighted many achievements as well as the vital roles played by both the public and private sectors in furthering initiatives in the Canadian language industry. In keeping with this year's theme, *Evolving Trends and Strengthening Alliances in Translation, Language Training and Language Technologies*, the showcase provided a strategic playing field for stakeholders to strengthen existing relationships and forge new complementary cross-sector partnerships, a key factor to ensuring economic survival.

One of the highlights of the event during the breakout sessions was an overview of the new National Standard of Canada for Translation Services, which will have a great impact in the industry for clients and service providers alike. In addition, attendees heard renowned speakers from all three sectors provide insight on the latest developments in the industry and listened to presentations by various business support organizations such as the Business Development Bank of Canada, the Ontario Centres of Excellence and Quebec's Ministère du Développement économique, de l'Innovation et de l'Exportation.

Suite à la page 12

Continued on page 12

Cet accommodement est-il raisonnable?

Jean-Claude Gémard

Volume 6/1 • Mars/March 2009

L'Actualité langagière • Language Update

Depuis quelques années, au Canada mais plus encore au Québec, il est beaucoup question d'accommodement. Dans les textes issus de la tradition juridique britannique, ce vocable est associé à un adjectif omniprésent : *raisonnable*.

À l'origine, le terme *accommodement raisonnable* est clairement juridique. Il prend sa source et sa justification dans des litiges découlant de conflits de travail entre employeurs et employés. Selon Pierre Bosset, « [À] l'origine, l'accommodement raisonnable fut un terme de l'art à l'usage des juristes¹ ». Et l'on pourrait ajouter : des juges en particulier, puisqu'il s'agit d'une création jurisprudentielle et qu'il apparaît dans de nombreuses décisions judiciaires, dont le célèbre arrêt de la Cour suprême *Syndicat Northcrest c. Amselem*². Par exemple : « L'argument [...] ne saurait être retenu à cette étape de l'analyse puisqu'il est fondé sur la notion de l'accommodement raisonnable³. »

Au fil des ans, son sens juridique s'est élargi pour dépasser ce stade technique et devenir une expression couvrant des faits et des actes de la vie en société non circonscrits au droit du travail. Ce que montre sa définition, relevée dans *TERMIUM*⁴ :

« Ajustement destiné à faciliter l'intégration des personnes appartenant aux groupes désignés, par exemple les aides techniques, l'aménagement des lieux de travail ou les dispositions administratives, dans la mesure où cet ajustement n'impose pas de contrainte excessive à l'employeur. »

Par la suite, une succession de faits divers et de malentendus ont déclenché une tempête médiatique. L'écho démesuré que les médias ont donné à

cet événement a projeté ce terme sur la place publique, le détournant de sa fonction première, qui est liée au monde du travail. De fil en aiguille, il est ainsi devenu un enjeu et une fin en soi souvent plus sociaux que juridiques, désignant à peu près tout et son contraire :

« [L]e concept [d'accommodement raisonnable] a été utilisé à toutes les sauces ces derniers temps. On se sert de ce terme pour décrire, pêle-mêle, bons rapports de voisinage, politiques d'intégration ou de gestion d'organisation, voire tactiques de marketing visant à attirer une communauté particulière ou à ne pas subir ses foudres⁵ ! »

Aujourd'hui, enfin, « il est passé dans le langage populaire sous une forme qui [...] trahit néanmoins une certaine mécompréhension de celui-ci⁶ ». En témoigne la réaction étonnée d'un protagoniste involontaire de la crise :

« Le directeur du YMCA s'est par ailleurs dit 'très surpris' par le tollé soulevé par toute cette affaire, qui avait balayé le Québec et soulevé un débat sur la question des accommodements raisonnables⁶. »

Le sort de ce terme et le vif débat qu'il a suscité au sein de la société québécoise⁷ dépassent de loin le contexte juridique très technique qui l'a vu naître, puisque *accommodement raisonnable* en est arrivé à désigner des pratiques d'accommodement jusque dans les domaines culturels et religieux. La définition *lato sensu* que nous propose le *Grand dictionnaire terminologique* de l'OQLF est éclairante à cet égard :

« Conciliation jugée acceptable par un groupe, une communauté, afin de permettre à un individu ou à un groupe minoritaire de

conserver ou d'obtenir des droits, de maintenir une coutume, une tradition religieuse ou culturelle, dans le respect mutuel et avec un minimum de compromis⁸. »

Le problème posé

Si l'on s'interroge beaucoup au Québec, et ailleurs au Canada aussi, sur le sens de ce terme, sur les incidences qu'il peut avoir sur la vie en société et les valeurs qu'elle porte, on s'est peu penché, en revanche, sur son signifiant, ses origines et sa structure. Or, par-delà son contenu, son signifié et les notions qu'il recouvre, ce terme est un concentré des effets que peut avoir sur une langue juridique (la française, ici) une traduction qui est calquée sans analyse ni réflexion jurilinguistique sur une autre langue – en l'occurrence, l'anglais *reasonable accommodation*. Il souligne en outre l'omniprésence et l'omnipotence, dans notre droit, de l'adjectif *raisonnable*, que l'on doit, dans ce sens et cette fonction, à la common law.

Au mieux, *accommodement raisonnable* est un pléonasme. Un accommodement n'est-il pas déjà un compromis, soit un choix découlant d'une décision réfléchie et, on l'espère, éclairée – donc raisonnable – prise par les parties en conflit? Avec un peu d'imagination et en poussant la réflexion, on peut y voir aussi un oxymore – mais dont la vraie nature a échappé à ses auteurs!

Au pire, c'est un solécisme découlant de l'accouplement d'un tel adjectif (*raisonnable*) et du verbe *to accommodate*, rendu quasi systématiquement par *accommoder*. Alors que la langue française dispose de tant d'autres solutions, plus conformes à son style et à sa musique, selon le contexte :

- concorder, s'accorder, s'entendre (sur un point)
- rencontrer (l'adhésion de qqn)
- répondre à (des conditions, critères, exigences)
- respecter (un droit, une pratique).

Les origines du terme

On pense généralement que le terme *accommodement raisonnable* a été forgé au Québec. C'est d'ailleurs ce que nous dit le *Grand dictionnaire terminologique*, qui le présente ainsi :

« Le terme *accommodement raisonnable* a été créé spontanément au Québec à la suite d'un fait divers et il a été rapidement récupéré par les médias, si bien qu'il est maintenant généralisé. Le terme anglais a été calqué sur la création lexicale française⁹. »

Or c'est exactement le contraire qui s'est produit! Non seulement ce terme n'a pas été créé « spontanément » au Québec, mais c'est le français qui, traduction oblige, l'a calqué sur le modèle anglais *reasonable accommodation*.

Souvent, au Canada, il faut remonter dans le temps et aux textes pour trouver la source d'un terme, ses origines, qui découlent dans bien des cas d'une traduction, parfois contestable, et d'un raccourci, souvent équivoque. En l'occurrence, la source de ce terme réside dans un arrêt de la Cour suprême du Canada rendu en 1985 : *Commission ontarienne des droits de la personne (O'Malley) c. Simpsons-Sears*¹⁰. Dans cette décision, la version française fait état, à plusieurs reprises, d'*accommodement raisonnable* pour rendre le terme anglais *reasonable accommodation*. Là réside la source d'un problème des plus courants en traduction, le calque.

Le bâtonnier du Québec, M^e J. Michel Doyon, déposant devant la commission Bouchard-Taylor, le 10 décembre 2007, confirme cette origine et le quiproquo qui s'ensuit : « On mêle, je crois, les *accommodements raisonnables* avec les *ajustements*

concertés. Les *accommodements raisonnables* se rapportent aux jugements de la Cour suprême, relativement à l'interprétation des Chartes, alors que les *ajustements concertés* concernent plutôt les principes de bon voisinage¹¹. »

Mais le pire est à venir. Ce terme trouve son fondement dans une notion juridique que la Cour suprême du Canada a empruntée à la jurisprudence américaine, celle de *duty to accommodate*, avec son substantif *accommodation*¹², rendue dans la version française de l'arrêt par *obligation d'accommodement*¹³. Cette notion apparaît dans la jurisprudence américaine des années soixante-dix et, au Canada, « les commissions d'enquête instituées en application des lois sur les droits de la personne ont adopté cette notion¹⁴ ». La filiation est claire.

C'est donc par suite d'une traduction contestable que le terme *accommodement raisonnable* s'est répandu dans la langue de Molière, et cela jusqu'au Québec. Contestable, parce que tant la notion que le terme peuvent être rendus de plusieurs façons en français, comme il est dit plus haut. De plus, le sens du verbe anglais *to accommodate*¹⁵ (et de son substantif *accommodation*) ne recouvre pas tout le champ sémantique, très étendu, du français, qui contient aussi une connotation négative.

Dans la langue populaire, « on s'accommode » signifie que l'on « fait avec », que l'on « se résigne à », plutôt mal gré que bon gré. D'où le proverbe : « Un méchant (ou mauvais) *accommodement* vaut mieux que le meilleur procès » (*Académie française*, 1798-1932).

La langue littéraire, au XX^e siècle, renforce ce sens : « Il y a beau temps que ce pays a recommencé de vivre à la petite semaine, d'arrangements, d'*accommodements* et de combinaisons¹⁶ ». (Jean Guéhenno)

Et aujourd'hui encore : « Je pense juste envisager qu'après bien des souffrances et de vains combats, on s'abandonne et s'*accommode* du giron de l'ennemi comme d'une solution à l'atroce aporie¹⁷ ». (Gilles Leroy)

On comprend mieux, dès lors, le débat passionnel que ce terme et son cortège de malentendus et de sous-entendus suscitent, notamment au sein de la société québécoise, chez certaines personnes qui soupçonnent, derrière le paravent du terme, des arrangements « déraisonnables ». Car, les mots se définissant par rapport à leurs contraires, tel est bien l'antonyme de l'adjectif *raisonnable* : *déraisonnable*.

La nuance négative qui hante ce terme n'est d'aucune façon atténuée ou oblitérée par la présence du cooccurrent incontournable qu'est l'adjectif *raisonnable*, la « raisonabilité » et le « caractère raisonnable » d'un acte étant profondément ancrés dans le système juridique canadien, ses lois, sa jurisprudence et sa doctrine. Les termes *adaptation*, *ajustement* ou *compromis*, quels que soient leurs mérites respectifs, ne sauraient davantage échapper à ce carcan et seraient tous qualifiés de « raisonnables ».

Alors, quelle solution adopter?

La solution ou plutôt les solutions se trouvent dans l'arrêt même auquel on doit le terme en cause. Elles ont d'ailleurs été reprises ailleurs au Canada, notamment à Ottawa et en Ontario.

Par exemple, la version française de l'arrêt de la Cour suprême rend la phrase anglaise « *the employee's right requires reasonable steps towards an accommodation by the employer* » de la façon suivante : « le droit de l'employé exige que l'employeur prenne des mesures d'*accommodement raisonnables* » (p. 555).

Ce sont, en effet, les mesures qui sont « raisonnables », et non l'« *accommodement* ». Ce terme est par ailleurs mal choisi et calqué sur l'anglais, surtout en raison de la proximité du verbe *accommoder*, censé rendre l'anglais *accommodate*. Or, dans l'arrêt, ce verbe n'est pas traduit systématiquement par *accommoder*. Selon le contexte, d'autres solutions ont été retenues, dont celle de « s'entendre » :

« l'employeur a l'obligation de prendre des mesures raisonnables pour s'entendre » (p. 537), ainsi que « respecter » et « répondre ».

La Commission générale de terminologie et de néologie du gouvernement de la France propose plusieurs solutions, selon le contexte :

- adaptation raisonnable
 - mesure raisonnable d'adaptation
 - mesure d'adaptation raisonnable
 - mesure d'aménagement raisonnable
 - aménagement raisonnable
- et, en dernière position,
- accommodement raisonnable.

Ces solutions ne constituent qu'un pis-aller dont il faut bien « s'accommoder », car le terme est ancré dans l'usage au Canada et fait partie de ses institutions juridiques. Mais cet usage se situe toutefois à deux niveaux, qu'il ne faut pas confondre. Le premier, essentiel, est celui de la constitution et des chartes. Il porte sur les droits fondamentaux dont jouit toute personne vivant dans un État de droit comme le Canada. Le second s'apparente à des « ajustements concertés » procédant le plus souvent de banales querelles de voisinage. Au dire de la juge en chef de la Cour suprême du Canada, c'est « un moyen trouvé pour vivre ensemble en paix¹⁸ ».

Dans le premier cas – bien que ce terme soit discutable, il est profondément gravé dans le marbre de la jurisprudence –, on parlera d'*accommodement raisonnable* lorsqu'il s'agira d'« une obligation juridique découlant du droit à l'égalité applicable dans une situation qui engendre des effets discriminatoires en vertu d'un motif prohibé par les chartes ou qui porte atteinte à l'exercice d'une liberté fondamentale¹⁹ ».

Dans le second, il est loisible de recourir à d'autres manières de dire, telles que : *accord, arrangement, compromis, entente*, etc., soit à des termes reflétant davantage les réalités sociales *hic et nunc*, de préférence à un vocable qui recèle une nuance potentiellement négative et renvoie à une notion juridique lourde, celle des libertés fondamentales, au regard de la trivialité de faits divers hyper médiatisés.

Finalement, un *accommodement raisonnable* ne serait, à en croire Jean-Paul Dubois²⁰, qu'un « pis-aller²¹ » puisqu'il repose sur l'illusion que les sociétés de droit en maîtrisent les causes, voire les effets qui l'ont fait naître. Or, ajoute-t-il :

« Les accommodements raisonnables que nous avons tacitement conclus nous mettaient pour un temps à l'abri d'un nouveau séisme, mais le mal était toujours là, tapi en chacun de nous, derrière chaque porte, prêt à resurgir » (p. 259-260). ■

NOTES

1. Pierre Bosset, « Les fondements juridiques et l'évolution de l'obligation d'accommodement raisonnable », dans *Les accommodements raisonnables : quoi, comment, jusqu'où?*, Myriam JÉZÉQUEL (dir.), Cowansville, Ed. Yvon Blais, 2007, p. 3-28, p. 6.
2. [2004] 2 R.C.S. 551.
3. <http://csc.lexum.umontreal.ca/fr/2004/2004csc47/2004csc47.html/>.
4. <http://www.educaloi.qc.ca/placepublique/dossier50/>.
5. Pierre Bosset, *ibidem*, p. 6.
6. <http://www.ledevoir.com/2007/03/20/135813.html>.
7. Cette controverse a donné lieu à la création d'une commission royale d'enquête par le premier ministre du Québec, le 8 février 2007. La Commission de consultation sur les pratiques d'accommodement reliées [sic] aux différences culturelles (la Commission Bouchard-Taylor, du nom de ses coprésidents) avait pour mandat d'examiner les questions liées aux accommodements raisonnables consentis sur des bases culturelles ou religieuses au Québec. Le rapport final de la commission a été déposé le 22 mai 2008. <http://www.accommodements.qc.ca/>.
8. http://www.granddictionnaire.com/BTML/FRA/r_Motclef/index800_1.asp.
9. *Ibidem*.
10. [1985] 2 R.C.S. 536.
11. Le *Journal du Barreau* du Québec, février 2008, vol. 40, n° 2, p. 1.
12. La définition de cette notion, que l'on trouve dans le site du Department of Justice des États-Unis, confirme son appartenance au domaine du travail : « A reasonable accommodation is any modification or adjustment to a job or the work environment that will enable a qualified applicant or employee with a disability to participate in the application process or to perform essential job functions. Reasonable accommodation also includes adjustments to assure that a qualified individual with a disability has rights and privileges in employment equal to those of employees without disabilities ». Voir : <http://www.usdoj.gov/crt/ada/adahtml1.htm/>.
13. *Commission ontarienne des droits de la personne (O'Malley) c. Simpsons-Sears*, [1985] 2 R.C.S. 536, p. 543 et 553.
14. *Ibidem*, p. 553.
15. Canadian Oxford Dictionary (Oxford, Oxford University Press, 2004), sens 2 : *adapt, harmonize, reconcile*. Et *accommodation* (sens 3) : *a convenient arrangement; a settlement or compromise*.
16. *Journal d'une « révolution » 1937-1938*, Paris, Grasset, 1939, p. 37.
17. *Alabama Song*, Paris, Mercure de France, p. 186, Prix Goncourt 2007.
18. Propos tenus par Beverley McLachlin dans une allocution prononcée à l'UQAM, le 9 février 2007 (*La Presse*, samedi 10 février 2007, p. A 20).
19. Extrait du « Rapport du comité consultatif sur l'intégration et l'accommodement raisonnable en milieu scolaire » remis en novembre 2007 à la ministre de l'Éducation, du Loisir et du Sport.
20. Auteur du roman *Les Accommodements raisonnables*, Paris, Éd. de l'Olivier, 2008.
21. Propos tenus le 28 août 2008 par J.-P. Dubois dans l'émission matinale « Sans détour » animée par François Bugingo sur les ondes de Radio-Canada.

Des mots pour parler des hybrides

Louis-Dominic Bertrand ■

Quand la première voiture hybride de série, la Toyota Prius, a été mise sur le marché en 1997, le terme *hybride* ne posait pas de grands problèmes terminologiques : une voiture était « hybride » ou ne l'était pas. C'est plus complexe aujourd'hui. En menant une recherche thématique sur les hybrides l'an dernier, j'ai en effet constaté que les constructeurs automobiles offrent divers types d'hybrides et que la terminologie française servant à les désigner n'est pas encore établie. Voici donc quelques solutions terminologiques pour « causer hybrides » en français.

À PROPOS DU TERME VOITURE HYBRIDE

Ce terme désigne une voiture dont la propulsion est assurée par un moteur thermique et un moteur électrique. Comme il est désormais d'usage courant, inutile de remettre en cause sa validité. Néanmoins, faisons remarquer ceci : en réalité, c'est la motorisation de la voiture, plus que la voiture elle-même, qui est hybride. C'est sans doute pourquoi les chroniqueurs automobiles emploient à l'occasion le terme *voiture à motorisation hybride*, plus long mais aussi plus précis.

NOMENCLATURE DES TYPES D'HYBRIDES

On classe généralement les voitures hybrides selon deux critères : la configuration des moteurs et le degré d'hybridation de la motorisation. En fonction du premier critère, les spécialistes distinguent trois types d'hybrides. Le premier type, connu en anglais sous l'appellation *series hybrid*, est une voiture dont les moteurs sont montés en série. Cela signifie que le moteur thermique est connecté à une génératrice qui alimente une batterie à laquelle est branché le moteur électrique. Dans cette configuration, c'est le moteur électrique qui entraîne les roues. Le deuxième type d'hybride, baptisé *parallel hybrid*, correspond quant à lui à un montage en parallèle. Dans ce cas, les deux moteurs sont reliés aux roues motrices. En français, en raison de l'influence de l'anglais, les termes les plus usités pour nommer ces deux notions sont *hybride série* et *hybride parallèle*. Ils sont toutefois peu satisfaisants du point de vue terminologique, car la relation sémantique entre le mot *hybride*, qui désigne la voiture, et ses qualificatifs (*série* et *parallèle*), qui eux décrivent la configuration des moteurs, n'est pas claire. Comme solution de rechange, on peut leur préférer les équivalents *voiture hybride à configuration en série* et *voiture hybride à configuration en parallèle*¹. Ces termes sont plus parlants et peuvent évidemment être abrégés par la suppression du mot *voiture*.

Pour ce qui est du troisième type d'hybride de ce classement, il est caractérisé par une architecture combinant les deux autres configurations. Grosso modo, le moteur thermique est relié à la fois aux roues motrices et au moteur électrique. En anglais, ce véhicule est appelé *series-parallel hybrid*, *combined hybrid* ou encore *power-split hybrid*. En français, même si l'équivalent *hybride série-parallèle* est parfois employé, je propose, par souci d'uniformité et de clarté, de parler plutôt d'une *voiture hybride à configuration mixte*. Notons également que le terme *hybride à dérivation de puissance*, utilisé notamment par PSA Peugeot Citroën, est un équivalent correct du terme *power-split hybrid*.

Cela dit, les voitures hybrides sont aussi classées selon le degré d'hybridation de leur motorisation. Il faut savoir en effet que certaines voitures sont « plus hybrides » que d'autres (eh oui!). Ainsi, tout en haut de l'échelle des hybrides se trouve celle que les anglophones qualifient de *full hybrid*. Pour qu'une voiture puisse mériter ce titre, il faut qu'elle soit dotée d'une motorisation vraiment hybride, c'est-à-dire de deux moteurs ayant la capacité de propulser le véhicule de façon autonome. Lorsque le moteur électrique n'est pas suffisamment puissant pour faire avancer la voiture sans l'aide du moteur à combustion, on parle alors d'une *partial hybrid*.

Comment désigner ces voitures en français? Parmi tous les équivalents relevés au cours de mes recherches (par exemple, *voiture tout hybride*, *hybride complète* et *hybride intégrale* ainsi que *hybride partielle* et *voiture semi-hybride*), je recommande l'emploi des termes *voiture à hybridation complète* et *voiture à hybridation partielle* parce qu'il s'agit bien de désigner une « voiture équipée d'une hybridation complète/partielle ». Aussi, il est sans doute difficile pour le non-initié de saisir le sens d'un terme comme *hybride complète*. « En quoi est-elle complète? », pourrait-il se demander. La forme *voiture à hybridation* a un

autre avantage : elle permet de donner un nom français aux deux types de voitures à hybridation partielle existants, soient la *micro-hybrid* (plus bas niveau d'hybridation) et la *mild hybrid* (située entre la *micro-hybrid* et la *full hybrid* dans la hiérarchie). Pour ces deux cas, je suggère les équivalents *voiture à microhybridation* et *voiture à hybridation légère*.

Des voitures rechargeables

Reste à nommer en français la voiture dite *plug-in hybrid*. Ce type de véhicule, dont la Chevrolet Volt devrait être le premier modèle commercialisé vers 2010, est une voiture à hybridation complète équipée d'une batterie pouvant être rechargée en étant branchée à une prise de courant ordinaire. La majorité des spécialistes de l'automobile francophones semble avoir adopté la désignation *voiture hybride rechargeable*.

Il est probablement pertinent de mentionner en terminant que l'on peut jumeler les constructions *hybride à configuration* et à *hybridation* (comme dans « voiture hybride à configuration en série » et « voiture à hybridation légère ») à différents mots tels que *véhicule*, *camion* ou *autobus* pour désigner d'autres réalités.

Sur ce, allez, vous êtes maintenant prêts à magasiner pour votre première hybride dans la langue des frères Renault.

Nota : Chacun des termes traités dans cet article fait l'objet d'une fiche dans TERMIUM*. ■

TYPES DE VOITURES HYBRIDES

SELON LA CONFIGURATION DES MOTEURS

voiture hybride à configuration en série	<i>series hybrid</i>
voiture hybride à configuration en parallèle	<i>parallel hybrid</i>
voiture hybride à configuration mixte	<i>series-parallel hybrid</i>

SELON LE DEGRÉ D'HYBRIDATION DE LA MOTORISATION

1. voiture à hybridation partielle	1. <i>partial hybrid</i>
1.1. voiture à microhybridation	1.1. <i>micro-hybrid</i>
1.2. voiture à hybridation légère	1.2. <i>mild hybrid</i>
2. voiture à hybridation complète	2. <i>full hybrid</i>
3. voiture hybride rechargeable	3. <i>plug-in hybrid</i>

NOTE

1. *Grand dictionnaire terminologique* [<http://www.granddictionnaire.com>] (20080930).

SOURCES

Conseil Économique et Social. *L'automobile française : une filière majeure en mutation. Rapport présenté par M. Roland Gardin* [<http://www.conseil-economique-et-social.fr>] (20080930).

Kaho, Todd. *Decade of the Toyota Prius Hybrid*. Ron Cogan's Green Car.com [<http://www.greencar.com>] (20080930).

Larsen, Robert P. *An Overview of Hybrid Vehicle Technologies*. Argonne National Laboratory, Transportation Technology R&D Center [<http://www.eere.energy.gov>] (20070724).

LeFrançois, Éric. *Chevrolet Volt : encore trop tôt pour y croire*. Cyberpresse [<http://monvolant.cyberpresse.ca>] (20080930).

Office québécois de la langue française. *Grand dictionnaire terminologique* [<http://www.granddictionnaire.com>] (20080930).

Suite de la page 7

L'AILIA en a profité pour faire la promotion des **commanditaires** de la Foire, y compris AD-COM, de niveau Argent, ainsi que de sa **salle des exposants**, dont tous les stands étaient occupés. Des exposants de tous les secteurs de l'industrie langagière ont présenté leurs derniers produits et services, des mémoires de traduction, aux dernières découvertes technologiques en matière de traduction et d'interprétation par téléphone, en passant par les programmes de formation linguistique. ■

* AILIA : Association de l'industrie de la langue

Continued from page 7

AILIA was also proud to promote its showcase **sponsors**, including Silver Level AD-COM, as well as a sold-out **exhibit hall**. Exhibitors from all sectors of the language industry presented their latest products and services, ranging from translation memory tools to language training programs to cutting-edge telephone interpreting and translation firms. ■

*AILIA: Language Industry Association



Mots de tête

Frédérin Leroux fils

Un imposteur dans la maison

Son histoire en est une d'audace, de bravoure, de ténacité et de tendresse. (Jean O'Neil, *Géographie d'amours*)

Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'Irène de Buisseret n'aimait pas la tournure « en est un de », cet imposteur dans la maison, comme elle l'appelle. Ne mâchant pas ses mots, elle l'accuse d'être « un Américain mâtiné de Britannique qui a mis un masque à la française pour cacher sa physionomie anglo-saxonne² ». J'ai longtemps cru qu'elle avait été la première à attacher le grelot à cet anglicisme, mais trois ans auparavant un terminologue proposait une traduction de « one of » qui indique assez clairement qu'il avait lui aussi démasqué l'imposteur : « L'atmosphère du yoga est de calme et de paix³ ».

Deux ans après Irène de Buisseret, un lexique de l'Assemblée nationale du Québec parle de barbarisme⁴. Cinq ans plus tard, la grammairienne de l'Université de Montréal, Madeleine Sauvé⁵, lui consacre un article assez exhaustif. Quant à notre bible des anglicismes, ce n'est qu'avec la troisième édition (1994) que les auteurs du *Colpron* s'aviseront de condamner ce tour. Lionel Meney⁶ le relève lui aussi, et en donne six exemples. Deux sites le dénoncent comme calque, les « Clefs du français pratique » de TERMIUM⁸ et le « Français au micro » de Radio-Canada (dont l'auteur est Guy Bertrand).

Les exemples de Madeleine Sauvé datent de la deuxième moitié des années 70. Nous l'employons évidemment depuis

plus longtemps, mais je n'en ai trouvé que trois qui remontent au-delà; un premier, de 1935 : « La motion n'en était pas une de défiance⁷ », un autre des années 50 : « Notre héritage en est un de misère⁸ », et un dernier, de 1962 : « Mon impression en est une de surface seulement⁹ ».

La tournure est tellement fréquente (au-delà de 100 000 occurrences sur Internet), qu'on ne s'étonne pas de la rencontrer chez à peu près tous nos journalistes (*Le Droit*, *Le Devoir*, *La Presse* ou *L'Actualité*). Mais on la voit aussi sous la plume de gens soucieux de bien écrire, comme Guy Frégault, historien et membre fondateur de l'Académie canadienne-française : « Le quartier en était un d'ouvriers et de petits bourgeois¹⁰ »; ou Pierre Vadeboncoeur : « Leur activité en était une de pur relais¹¹ »; ou encore, Jean-Marc Léger : « La question n'en est pas une de générosité ni de maturité¹² ». On la trouve même chez des spécialistes de la langue, comme Robert Dubuc (qu'on ne saurait qualifier de laxiste) : « La situation dans ces médias en est une de bilinguisme marqué¹³ », ou Philippe Barbaud : « Une attitude éclairée qui doit en être une de réalisme et de respect¹⁴ ». Vous me direz que même nos linguistes ne sont pas à l'abri des fautes... Il est vrai qu'ils baignent dans le même milieu « anglicifiant » que nous.

Mme de Buisseret se retournerait-elle dans sa tombe si elle savait que d'anciens compatriotes affectionnent cette façon de dire? Un ingénieur, qui était chez nous depuis à peine dix ans : « Le futur barrage de Manic 3 en sera un de terre¹⁵ »; un auteur d'origine irakienne : « [la mission] en est une de taille¹⁶ ».

Après plus de vingt ans de « québé-cisation », celui-ci est peut-être plus excusable, car nous avons eu amplement le temps de le contaminer. Tout comme ces deux journalistes français, qui sont des nôtres depuis longtemps; feu Michel Vastel : « cette semaine de la mi-janvier en fut une de hauts et de bas » (*Le Droit*, 3.3.01), et Pierre Foglia, qui l'aime bien : « La foule du vélo en est une de badauds » (*La Presse*, 5.7.06).

Hélas, nous ne nous contentons pas de contaminer les Français qui viennent s'établir chez nous, semble-t-il, mais nous nous permettrions même de citer de travers de purs Hexagonaux... Il y a vingt ans déjà, Nathalie Petrowski mettait ces mots dans la bouche de Renaud : « Le sentiment général en est un de flop » (*Le Devoir*, 21.1.89). Plus récemment, Antoine Robitaille en faisait autant avec deux auteurs, un historien et philosophe, Marcel Gauchet : « La présente crise en est une de décomposition et non d'organisation totalitaire » (*Le Devoir*, 1.6.02), et un anthropologue et sociologue, David Le Breton : « Notre société en est une d'anonymat » (*Le Devoir*, 6.7.02). On peut se demander si c'est bien ce qu'ils ont dit, ou si ce ne serait pas plutôt le journaliste qui aurait refait la phrase après coup. Mais on peut difficilement soupçonner la rédaction d'un journal de se permettre de récrire le texte d'un collaborateur : « Le contexte européen, qui en est essentiellement un de pluralité culturelle » (Sébastien Socqué, professeur à l'Université de Paris IV Sorbonne, *Le Devoir*, 2.3.06).

Il faut se rendre à l'évidence, les Français l'emploient. En voici d'autres exemples : l'ancien directeur de la prestigieuse collection « Série noire », Robert Soulat : « Pierre Dulude a cependant tenu à préciser que l'ordre qu'il a établi n'en est pas un de préférence » (*Il faut lire*, 15.3.82, p. 16). Un auteur qui se passe de présentation, Jean Giraudoux¹⁷ : « Il peut en être un d'exceptionnel intérêt ». Mon dernier exemple, d'un académicien¹⁸, est une légère variante : « Cette impression d'absence, comment ne se serait-elle pas transformée chez ces esprits primitifs en une de possibilité dangereuse et menaçante? ». Ce tour, tout aussi curieux à première vue, serait-il plus acceptable que le nôtre?

Mais pour ceux qui seraient encore allergiques à cette tournure, amusons-nous à récrire en « québécois » quelques phrases bien françaises, question de voir comment éviter ce tour critiqué. Une première : « Ma nuit en fut une d'insomnie et de rêves délicieux ». En réalité, Théodore de Banville¹⁹ a écrit : « Ma nuit fut une nuit d'insomnie... ». Une deuxième : « Notre lutte n'en est pas une d'idées »; c'est Sartre²⁰ qui écrit : « Notre lutte n'est pas d'idées; c'est une lutte... ». Une troisième : « La réunion devait en être une d'information ». Jean Guéhenno²¹ avait écrit : « La réunion devait être d'information ». (Je ne sais pas pour vous, mais ce raccourci me surprend toujours un peu, on dirait qu'il manque quelque chose.) Une dernière : « Le problème essentiel en est un de distribution ». Saint-Exupéry²² a plutôt écrit : « est celui de la distribution ».

J'ai tenté ci-dessus de reprendre les façons proposées pour éviter ce tour. Dans l'exemple de de Banville, on répète le nom. Dans celui de Sartre et de Guéhenno, on supprime tout simplement la tournure « fautive ». Et dans le cas de Saint-Exupéry, on a recours au pronom démonstratif. Mais on pourrait aussi étoffer, comme ici (exemple qui rappelle celui de Vadeboncoeur) : « Le geste pourrait être de pur conformisme académique » (Michel Delon, *Le Monde*, 4.3.88). On pourrait difficilement dire « pourrait être de conformisme », il me semble. Et encore moins : « La loi sur la presse est de formalisme ». De fait, Philippe Boucher a écrit : « est toute de formalisme » (*Le Monde*, 20.12.86). N'auriez-vous pas été tentés d'écrire « en est un(e) de »?

À la toute fin de son article, Madeleine Sauvé donne un truc pour se convaincre du « caractère insolite de la structure *en est un* ». Il suffit de mettre la phrase au pluriel. Mais alors que faire de l'exemple suivant : « La dévotion, qui, dans certaines âmes, est une marque de force, dans d'autres en est une de faiblesse »? Il n'est pas question d'écrire « en sont des de faiblesse »... Et pourtant, cette phrase, de structure insolite, n'est pas québécoise... Vous l'aurez deviné par le mot « faiblesse ».... Elle est de Montesquieu²³.

Certes, Madeleine Sauvé a raison d'écrire que la suppression de la tournure « en est un » donne plus de concision à la phrase et ajoute à la justesse de l'expression. Mais comme les Français se sont mis à l'employer, ne comptez pas sur moi pour la condamner. ■

NOTES

1. Libre Expression, 1993, p. 112.
2. Irène de Buisseret, *Guide du traducteur*, 1972, p. 24-25; *Deux langues, six idiomes*, p. 17-18.
3. Bruno Couture, « Dans les cuisines de la traduction », *Translatio*, mai 1969, p. 5.
4. *Lexique du journal des Débats*, Assemblée nationale du Québec, 8^e éd., 1976 (1974), p. 51.
5. *Observations grammaticales et terminologiques*, fiche 133, Université de Montréal, déc. 1979.
6. *Dictionnaire québécois-français*, Guérin, 2^e éd., 2003.
7. Maurice Ollivier, *L'Avenir constitutionnel du Canada*, Éditions Albert Lévêque, 1935, p. 88.
8. Antoine Rivard, ministre sous Duplessis; Jean-François Nadeau, *Le Devoir*, 27.1.05.
9. Georgette Lamoureux, *Visages de la Havane*, Beauchemin, 1962, p. 14.
10. « Combats pour la langue française », *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, vol. 15, 1978, p. 113.
11. *To Be Or Not To Be, L'Hexagone*, 1980, p. 114 (lettre au *Devoir* en date d'avril 1978).
12. Lettre à *La Presse*, 1.6.93.
13. *C'est-à-dire*, vol. XIV, n° 5, 1983, p. 3.
14. *Le français sans façon*, Hurtubise HMH, 1987, p. 54 (chronique parue le 8.12.84).
15. Michel Alexandre, *10 ans chez les Nègres Blancs*, Éditions du Jour, 1976, p. 12.
16. Naïm Kattan, *Le Devoir*, 3.9.77.
17. *Pleins pouvoirs*, Gallimard, 1939, p. 58.
18. Paul Claudel, *Oeuvres en prose*, Gallimard, « La Pléiade », 1965, p. 1537 (article paru dans *Le Figaro littéraire*, 29.11.52).
19. *Mes souvenirs*, G. Charpentier, 1882, p. 41.
20. *Situations III*, Gallimard, 1946, p. 225.
21. *Journal des années noires*, Livre de poche, 1966, p. 121 (Gallimard, 1947).
22. *Un sens à la vie*, Gallimard, 1963, p. 229 (paru en 1956).
23. *Lettres persanes*, Livre de poche, 1968, p. 427.



Controlling Emphasis: Coordination and Subordination

Frances Peck ■

You know the old joke about putting the em-PHA-sis on the wrong syl-LA-ble. Well, correct emphasis is just as important for the written word as it is for the spoken.

Deciding which ideas to play up and which to play down is a big part of effective writing. When properly applied, emphasis highlights key messages, giving readers a way to gauge which details should be front and centre, and which, by default, should take a back seat.

Stressing a syllable in spoken English is easy: draw it out a tad, give it more breath, and presto. But controlling stress in the written language is an arcane skill, one that comes down to two little-known—and dauntingly named—methods of grammatical connection: coordination and subordination.

BIG WORDS, BIG IMPACT

For all that they sound like complicated (not to mention yawn-provoking) rhetorical constructs, coordination and subordination are actually simple and fascinating techniques. Here's how they work.

Coordination: technique of joining ideas using coordinating conjunctions

(FANBOYS: For, And, Nor, But, Or, Yet, So)

Use: to give different ideas equal emphasis

Example: Bill went through the mall's administrative offices to the retail area and browsed around for a while; then he continued to the food court and spotted his long-lost twin at Serious Sushi.

Coordinating conjunctions create parallelism between ideas, bringing them into balance and conveying the impression that they are on an equal footing. When we read the sample sentence above, which relies on *and* as a connector, we don't come away thinking that any one idea is more (or less) important than the others.

Subordination: technique of putting main idea in an independent (grammatically complete) structure and secondary idea(s) in a subordinate (grammatically incomplete) structure

Use: to give different ideas different emphasis

Example: After going through the mall's administrative offices to the retail area and browsing around for a while, Bill spotted his long-lost twin at Serious Sushi.

This example, though worded much like the previous one, has a far different feel. "Bill spotted his long-lost twin at Serious Sushi" strikes us as the main idea; in fact, we'd expect to see it picked up in the next sentence. That's because this idea is written as an independent clause, or complete thought. In contrast, "After going through . . . and browsing around for a while" is a grammatically subordinate, or incomplete, structure. The whole time we're reading it, we're thinking "After all that stuff, what *happened*?" That's why the first part of the sentence comes across as a less important lead-in.

It's important to realize that the different emphasis in the second example comes not from the order of the ideas (it's not because the main idea occurs last) but from the grammatical structures. Independent structures carry emphasis; dependent ones don't. And that's coordination and subordination in a nutshell.

PROS AND CONS OF COORDINATION

Coordination is the technique of choice when the ideas you want to join truly carry equal weight:

You can run, but you can't hide.

At the end of medical school, Glenda faced a difficult decision: either specialize in internal medicine or switch over to spiritual healing.

The main pitfall of coordination is that you can have too much of it. Some balance is great, but too many ideas yoked together equally, without being assigned relative importance, result in run-on sentences and unsophisticated writing:

Excessive coordination

I worked hard and I turned out a first-rate manuscript, but I missed my deadline and my publisher was angry.

It's difficult, in such a loose freight train of a sentence, to know what the writer is driving at. Is the main point the hard work and great manuscript, the missed deadline or the angry publisher? With some judicious subordination, the relationships fall into place:

Effective subordination

Even though I worked hard and turned out a first-rate manuscript, my publisher was angry because I missed my deadline.

The revision above stresses the idea that the publisher was angry—the independent clause—while slightly sidelining the information about working hard and turning out a first-rate manuscript.

PROS AND CONS OF SUBORDINATION

As we've seen, subordination helps readers decipher, on an almost unconscious level, what matters more in a sentence and what matters less. This makes subordination a powerful technique, one that can radically change the overall effect of a sentence. Consider this alternative to the previous example:

Effective subordination

Even though my publisher was angry because I missed my deadline, I had worked hard and turned out a first-rate manuscript.

This sentence centres on a different topic entirely: instead of being about an angry publisher, it's about a hard worker.

Two sentences, two different focuses . . . yet the words are the same. Could there be more convincing proof of the power of subordination?

That power is the very thing that will work against you if you apply subordination carelessly. Improper subordination stresses the wrong information, leading the reader to linger over supporting details and miss the point. It can especially skew analytical writing, as in this passage:

Improper subordination

Investigators of the train derailment assessed the condition of the personnel on board. The operating crew, who were qualified for their positions and met all fitness and rest standards, consisted of two locomotive engineers.

Because the investigators' findings (that the crew members were qualified and met the required standards) appear in a subordinate structure, they are minimized. Yet those findings are critical to the investigation, and certainly outweigh the information that both were engineers.

Here's one way of conveying the right emphasis by adjusting the subordination:

Effective subordination

Investigators of the train derailment assessed the condition of the personnel on board. The operating crew, consisting of two locomotive engineers, were qualified for their positions and met all fitness and rest standards.

Notice how coordination fits into this last example as well. The two sets of findings, concerning qualifications and standards respectively, are joined by *and*, signalling that they are equally important in the analysis.

In the end, *what* you stress in a sentence is a subjective matter, depending on your meaning and perspective. But *how* you stress it is anything but subjective. It's all about grammar . . . and two high-toned terms that will impress anyone you try them out on. ■



Améliorez la lisibilité visuelle grâce aux titres et sous-titres

Using headings to improve visual readability

Heather Matsune ■

Adaptation française : Emmanuelle Samson

L'efficacité visuelle d'un document ne se résume pas à des images accrocheuses. Les titres et les sous-titres vous permettront de faire ressortir la structure, et vos lecteurs disposeront des points de repère nécessaires pour trouver rapidement l'information qu'ils cherchent. Voici quelques conseils pour faire bon usage des titres et des sous-titres.

Organisez vos idées

Lorsque vous organisez vos idées, commencez à hiérarchiser vos titres et sous-titres : divisez votre contenu selon les principaux sujets à aborder, puis créez un titre pour chaque sujet. Divisez ensuite chaque sujet en blocs d'information logiques et cohérents, et donnez un sous-titre à chaque bloc. Si vous avez l'habitude d'établir un plan avant de rédiger, l'opération est simple : vous n'avez qu'à insérer dans votre document les titres et les sous-titres figurant dans votre plan. Si vous déterminez quelles seront les différentes sections de votre document avant de rédiger, vous aurez une meilleure idée de l'information à transmettre aux lecteurs.

Hiérarchisez vos titres et sous-titres

Un document comporte habituellement un titre et de trois à cinq sous-titres. Essayez d'utiliser moins de six niveaux de titres. Si votre hiérarchie de titres et de sous-titres est difficile à suivre, réorganisez le contenu de votre document. Rien ne vous empêche de transformer les sous-sections volumineuses en sections distinctes.

Style des niveaux de titres

Chaque niveau de titre a son propre style qui se définit généralement par la police, le style de la police (gras, italique), la taille des caractères, l'interlignage (simple, 1,5) et l'alignement (à gauche, centré). Ces styles aident les lecteurs à repérer rapidement les différents niveaux de titres. Appliquez les styles uniformément dans l'ensemble du document pour que vos lecteurs puissent survoler facilement l'information présentée.

La plupart des logiciels de traitement de textes proposent des styles par défaut pour les niveaux de titres. Certains utilisent des polices différentes pour chaque niveau; d'autres utilisent la même police, mais modifient la taille des caractères ou le style de la police selon les niveaux. Vous pouvez aussi définir vos propres styles.

It takes more than eye-catching graphics to make a document visually effective. Headings make organization and structure obvious by providing the visual cues readers need to quickly scan a document and find the information they want. Here are some guidelines on how to make the most of headings.

Getting organized

Start setting up your heading hierarchy while you organize your ideas. As you divide your information, write a heading for each major topic. As you break down each topic into logical, understandable chunks, write subheadings, column headings and paragraph headings. If you normally make an outline before you start writing, you're used to this type of activity—all you have to do now is bring the headings from your outline into the actual document. Sometimes when you aren't sure what to write, determining what the different sections will be can help you figure out what you, and your readers, need to know.

Establish a hierarchy of headings

A typical document has a title plus three to five heading levels. Try to use fewer than six levels of headings. If you find yourself with complex hierarchies of headings, you may need to restructure—for instance, turning large subsections into their own sections.

Heading level styles

Each level has its own style, which can include font, font style (bold, italics), size, line spacing (single, 1.5), justification (left, centre) and capitalization (title case, sentence case). These styles make it easy for readers to quickly identify the different levels. It's important to apply heading level styles consistently throughout your documents, so readers always know how to scan for information.

Most word processors have default styles for heading levels; some use different fonts for each level, others use variations of the same font. You can also customize your own heading level styles.

Les logiciels de traitement de textes permettent de choisir parmi une vaste gamme de polices, mais limitez-vous à deux ou trois polices différentes dans un même document. En fait, vous pouvez généralement vous en tenir à une seule police facile à lire, comme Arial ou Verdana. Voici un ensemble de styles que vous pouvez utiliser sans changer la police :

Type	Taille	Style de police	Alignement
Titre	18 points	gras	gauche
Niveau 1	16 points	gras	gauche
Niveau 2	14 points	gras	gauche
Niveau 3	12 points	gras	gauche
Niveau 4	10 points	gras	gauche

Choisissez bien vos mots

Les titres et les sous-titres doivent être informatifs et précis, sans être aussi détaillés que le texte qui les suit. Essayez de les faire tenir sur une seule ligne.

Choisissez le bon type de titre

La plupart des titres et des sous-titres se présentent sous forme de question ou d'énoncé, ou ne comportent qu'un mot.

Titre sous forme de question

Ce type de titre ou de sous-titre est très efficace si vous pouvez anticiper les questions du lecteur. Par exemple, un titre comme « Que dois-je faire si j'oublie mon mot de passe? » permet de fournir des informations très précises. Le modèle question-réponse est aussi facile à consulter. Évitez les titres ou sous-titres sous forme de question si la réponse comporte un seul mot.

Titre sous forme d'énoncé

Ce type vous permet également de fournir des informations très précises, mais il est moins facile à consulter que le modèle question-réponse. En effet, un titre comme « Obtenir un nouveau mot de passe » est précis, mais moins accrocheur qu'une question.

Titre comportant un seul mot

Les titres ou les sous-titres ne comportant qu'un mot peuvent être vagues. Assurez-vous donc que le sens du mot utilisé est clair dans son contexte et que le lecteur pourra facilement établir un lien entre le titre ou le sous-titre et le texte qui le suit. Par exemple, évitez les titres vagues comme « Renseignements » ou « Questions ».

Word processors offer a variety of fonts, but you don't need to use more than two or three in a document. In fact, one clean simple font, such as Arial or Verdana, is often enough. Here's a set of styles you can use without changing font:

Heading type	Size	Font style	Justification	Capitalization
title	18 pt	bold	left	sentence case
level 1	16 pt	bold	left	sentence case
level 2	14 pt	bold	left	sentence case
level 3	12 pt	bold	left	sentence case
level 4	10 pt	bold	left	sentence case

Choosing your words

Headings need to be informative and specific, without going into as much detail as the text that follows them. Try to keep them to one line.

Choose the appropriate type of heading

Most headings come in the form of questions, statements or single words.

Question headings

If you can anticipate the questions your readers will ask, question headings are especially useful. For example, a heading such as "What should I do if I forget my password?" provides the most specific information. The question/answer format is also easy to scan. Avoid creating question headings where the answer is only one word.

Statement headings

Statement headings can be very specific too, but they don't scan as well as questions. Indeed, a heading such as "Getting a new password" is specific, but not as eye-catching as a question.

One-word headings

One-word headings can be vague. If you use only one word, make sure its meaning and its relationship to the text that follows it are very clear. For example, avoid vague headings such as "Information" and "Questions."

Appliquez les normes de rédaction technique

Peu importe la nature des documents que vous rédigez, ils doivent être cohérents et concis, et le ton employé, direct et personnel. De plus, si vous êtes un rédacteur technique, vous devez respecter des normes de rédaction des titres et des sous-titres.

Documents techniques

Les titres et les sous-titres des documents décrivant une procédure commencent habituellement par un verbe à l'infinitif. Les titres commençant par un verbe à l'impératif sont également acceptables. Par exemple, le titre « Créer (ou créez) un mot de passe temporaire » respecte les normes de rédaction technique.

Documents non techniques

Bien qu'il n'y ait pas de règle précise, vous pouvez rendre vos documents plus lisibles en formulant les titres et les sous-titres de même niveau selon le même modèle. Par exemple, vous pourriez utiliser des sous-titres présentés sous forme de question pour le niveau 1, des énoncés pour le niveau 2 et des sous-titres commençant par un verbe à l'impératif pour le niveau 3 :

Vos enfants font-ils assez d'exercice?

Les bonnes habitudes s'acquièrent jeune

Encouragez vos enfants à pratiquer un sport

Rendez vos documents attrayants

Pour être efficace visuellement, un document doit comprendre au moins 50 % d'espace blanc.

Alignez vos titres à gauche et évitez d'écrire tout en majuscules

Les titres principaux sont les seuls titres qui sont parfois centrés dans la page. Toutefois, en communication claire et efficace, on tend de plus en plus à les aligner à gauche.

Rédigez des documents faciles à lire

Un lecteur a plus de facilité à lire un document tout aligné à gauche qu'un document dont les titres et les sous-titres sont centrés. En alignant tout à gauche, paragraphes, titres et sous-titres, vous évitez d'interrompre le rythme de la lecture. De plus, l'alignement à gauche permet de maximiser l'espace blanc du côté droit de la page.

Il est également plus facile de lire des titres ou des sous-titres qui sont en minuscules. Les mots écrits tout en majuscules ralentissent la lecture, car ils sont plus difficiles à déchiffrer et sont perçus par les lecteurs comme de LONGUES SÉRIES DE LETTRES.

Adhere to technical writing standards

Consistency, directness, conciseness and a personal tone are vital to technical and non-technical writing alike. But technical writing uses standard phrasing for certain headings.

Phrasing for headings in technical writing

Procedure topic headings are typically gerund phrases, and the actual procedure headings take an infinitive. How-to and imperative phrases are also acceptable for procedure headings. For example, the heading "How to create a temporary password" meets technical writing standards.

Phrasing for headings in non-technical writing

Although there are no specific rules, you can ensure that your headings contribute to overall readability by maintaining grammatical parallelism among same-level headings. For instance, make all your level 1 headings questions, all your level 2 headings how-to statements and your level 3 headings gerund phrases:

Does your child exercise enough?

How to motivate your child

Encouraging your child to be physically active

Making it look good

A document needs to be at least 50% white space to be visually readable.

Use left justification and sentence case

Document titles are the only headings that are sometimes centre justified and written in title case, but increasingly even they are moving left and adopting sentence case.

Making reading easier

It takes less effort for readers to start from the same point on each line than to jump from left to centre and back again. Left justifying all parts of a document gives readers a predictable starting point. Furthermore, it maximizes the amount of white space running down the right side of the page.

It also takes less effort to read headings in sentence case than in all capital letters. Reading slows down with these headings because the words lose their shape and look more like LONG STRINGS OF LETTERS.

Évitez la confusion

Écrire tous les mots d'un titre ou d'un sous-titre en majuscules peut semer la confusion chez le lecteur. À titre d'exemple, prenons le titre suivant : SOUMETTRE LE FORMULAIRE D'APPROBATION AU SERVICE DES COMMUNICATIONS. Si vous deviez rédiger un document à partir de ce titre ou traduire un document semblable, vous ne sauriez dire si les mots « formulaire » et « service » font partie ou non d'une appellation officielle. Doivent-ils prendre la majuscule initiale dans le corps du texte? Lorsqu'un titre ou un sous-titre est en minuscules, le lecteur n'a pas besoin de conclure par déduction, car les majuscules initiales sont visibles : Soumettre le Formulaire d'approbation au Service des communications. Les titres et les sous-titres écrits en minuscules permettent de réduire le temps de recherche et d'éviter les erreurs.

Laissez du blanc autour des titres et des sous-titres

N'augmentez pas la taille de la police de façon qu'un titre ou un sous-titre prenne une ligne entière. Laissez beaucoup d'espace blanc. Cela aidera vos lecteurs à parcourir facilement votre document et évitera que votre texte soit trop dense.

Règles d'espacement

Laissez plus d'espace blanc au-dessus du titre ou du sous-titre qu'en dessous de celui-ci.

Laissez une ligne vide entre un titre et le texte qui le suit, mais non entre un sous-titre et le texte qui le suit.

Produisez des documents efficaces

Planifier, concevoir et rédiger des documents clairs et efficaces exige beaucoup de travail. Ultimement, ce sont vos lecteurs qui profiteront de vos efforts. Donc, si vous créez un document de grande qualité, réutilisez-le comme modèle dans vos projets futurs. Si votre équipe comprend des infographistes ou des experts de l'édition, demandez-leur de vous aider. À long terme, vous aurez des documents dont la présentation est uniforme en plus de gagner du temps et d'économiser de l'argent. ■

Preventing inconsistencies

Using title case can produce inconsistencies in capitalization. For example, it's hard to tell whether the nouns in this heading are proper or common: *Submitting Disclosure Policy Forms to the Policy Officer*. If you were writing or translating a similar document, and you saw the heading in title case, you might assume that the nouns are proper and then capitalize them in the body of your text or translation. But when the heading is written in sentence case, it's clear that the nouns are common: *Submitting disclosure policy forms to the policy officer*. Using sentence case in headings cuts down on the research time and confusion that inconsistent capitalization causes. For the same reason, capitalize proper nouns that appear in a sentence case heading, just as you would in the body text.

Frame headings with white space

Don't increase heading font size to fill up an entire line. Leave lots of white space around headings to help readers scan and to keep your document from becoming dense.

Spacing conventions

Leave more white space above a heading than below it.

Leave one line of space between a heading and the text that follows it, but not between a subheading and the text that follows it.

Getting the most out of a good document

Planning, designing and writing clear and effective documents is hard work, but your readers benefit from your efforts. So, if you create a particularly successful document, reuse it by turning it into a template for future projects. If you work with an in-house graphic design or desktop publishing team, ask them to help. In the long run, this saves time and money and helps keep your documents consistent. ■

NOTE

1. **Title case:** The words in English titles are traditionally all capitalized, except for internal articles, prepositions, and conjunctions. <http://www.nationmaster.com/encyclopedia/Title-case>.

Sentence case in a general sense describes the way that capitalization is used within a sentence. Sentence case also describes the standard capitalization of an English sentence, i.e. the first letter of the sentence is capitalized, with the rest being lower case (unless requiring capitalization for a specific reason, e.g. proper nouns, acronyms, etc.). <http://www.nationmaster.com/encyclopedia/Sentence-case>.

Regard sur la terminologie adaptée à l'interprétation

A Look at Terminology Adapted to the Requirements of Interpretation

Nadia Rodríguez et Bettino Schnell

Translation: Dennis Maloney

De nombreuses années se sont écoulées depuis que l'interprétation de conférence a vu le jour au procès de Nuremberg. C'était en 1945, et depuis soixante ans qu'elle est au service de la communauté internationale, elle continue de susciter un étrange mélange de fascination et de méfiance. De plus, l'interprétation de conférence, exercice suprêmement difficile, reste un sujet de recherche nébuleux, car elle résiste à dévoiler tous ses secrets, notamment en raison de la complexité des opérations mentales qui la sous-tendent.

Toutefois, à partir des années 1980, les scientifiques ont commencé à s'intéresser de plus près à la spécificité de l'interprétation de conférence. Cette réflexion systématique, connue en anglais sous le nom de *interpreting studies*, est devenue une discipline autonome de la traductologie.

Ainsi, le nombre d'études, tant empiriques que théoriques, s'est multiplié. Elles couvrent un éventail très vaste de questions allant de la compétence procédurale et des stratégies cognitives utilisées dans la situation interprétative aux démarches didactiques dans l'enseignement et la gestion de la qualité. Étant donné la diversité considérable des sujets abordés par la recherche, il est surprenant que la problématique de la terminologie en interprétation n'ait pas reçu l'attention qu'elle mérite. Surtout si l'on considère le fait que les interprètes sont amenés à travailler dans des scénarios thématiques très différents, généralement pour un public d'experts, et qu'ils sont chargés de transmettre des connaissances très spécialisées.

Il est impossible que les interprètes acquièrent des connaissances aussi approfondies que celles des experts, mais ils doivent néanmoins pouvoir rassembler les informations terminologiques nécessaires à l'exécution de leur tâche.

Sans prétendre retracer ici l'historiographie de la recherche sur l'interprétation, nous constatons tout de même que les premiers écrits témoignant d'une réflexion sur la terminologie en interprétation datent de la deuxième moitié des années 80. Il s'agit notamment de trois articles de Daniel Gile publiés entre 1985 et 1987 et intitulés « Les termes techniques en interprétation simultanée », « Le travail terminologique en interprétation de conférence » et « La terminotique en interprétation de conférence : un potentiel à exploiter ». Ces articles

Many years have passed since the Nuremberg Trials in 1945, when conference interpretation was used for the first time. Conference interpretation services have been provided for the international community for 60 years now and continue to generate a strange mix of fascination and mistrust. Moreover, conference interpretation, an extremely difficult activity, remains a topic on which there is scant research and one whose secrets are difficult to unlock, particularly because of the complex mental effort that the activity requires.

However, in the 1980s, scientists began to take a closer interest in the specific nature of conference interpretation. This systematic investigation continues in the form of "interpreting studies" and has become a separate discipline of translology, or the scientific study of translation.

The number of empirical and theoretical studies has therefore multiplied. They cover a vast array of issues, ranging from procedural skills and cognitive strategies used in interpretation situations to didactic methods in teaching and quality management. Given the considerable diversity of topics addressed in the research, it is surprising that the issue of terminology in interpretation has scarcely received the attention it deserves, especially if one considers the fact that interpreters are called upon to work in very different thematic scenarios, usually for a public of experts, and are given the task of transmitting highly specialized knowledge.

It is impossible for interpreters to acquire knowledge to the same degree as the experts, but they nonetheless have to be able to compile the terminological information required to do their job.

Without retracing the history of research activities pertaining to interpretation, we find nonetheless that the first reports of discussions on terminology in interpretation date from the second half of the 1980s. They consist of three articles by Daniel Gile, published between 1985 and 1987, entitled *Les termes techniques en interprétation simultanée* (technical terms in simultaneous interpretation), *Le travail terminologique en interprétation de conférence* (terminology work in conference interpretation) and *La terminotique en interprétation de conférence : un potentiel à exploiter* (terminotics in conference interpretation: a potential to be developed). However, these articles did not

n'arrivent cependant pas à déclencher une réflexion continue sur les besoins terminologiques en interprétation. En effet, le sujet retombe dans l'oubli pour ne refaire surface qu'au début du 21^e siècle, en même temps que s'amorce une réflexion sur l'emprise de la technologie en cabine.

Par ailleurs, il est intéressant de noter que c'est une fois de plus le collectif des chercheurs en interprétation qui s'intéresse de nouveau à la terminologie. Les terminologues, quant à eux, continuent à envisager le travail terminologique avant tout sous l'angle des besoins des traducteurs, passant outre aux nécessités spécifiques des interprètes. Comme le souligne le terminologue Klaus Schmitz, de l'université de Cologne, cela tient essentiellement à la nature des besoins terminologiques des interprètes et à l'absence d'une technologie performante qui permettrait de mener à bien une recherche terminologique en cabine. Le gros du travail terminologique, par conséquent, continue à être relégué à la phase de préparation de la conférence.

ÉTAT ACTUEL DE LA TERMINOLOGIE EN INTERPRÉTATION

Pour connaître l'état actuel de la terminologie en interprétation de conférence, il convient de se reporter à deux sondages réalisés ces dernières années à l'université de Bologne et au Sprachen & Dolmetscher Institut (SDI) à Munich. Ces sondages portent sur l'emploi de l'ordinateur et de logiciels de gestion terminologique en cabine et nous livrent des données significatives :

En premier lieu, un bon nombre des interprètes interrogés disent se servir principalement d'outils traditionnels – et à notre avis un peu rudimentaires –, c'est-à-dire de lexiques annotés, et d'ouvrages de référence standard.

Les interprètes se sentent peu enclins à introduire des outils informatisés dans leur démarche professionnelle pour trois raisons, soit l'absence de besoin (la raison principale), l'inadéquation des outils disponibles et la méconnaissance des outils offerts sur le marché pour les interprètes. L'enquête menée par le SDI à Munich illustre pleinement ce dernier point : entre 17 et 27 % seulement des interprètes connaissent l'existence des logiciels terminologiques adaptés à leurs besoins tels que Interplex, Lookup et TermDB.

Dans un deuxième temps, les enquêtes révèlent qu'un nombre infime d'interprètes s'intéressent à ces innovations et s'équipent des programmes de gestion terminologique qui leur sont offerts. Quant aux interprètes qui utilisent les logiciels, ils négligent les outils d'analyse de corpus textuels et continuent à faire l'extraction terminologique de façon manuelle. Par ailleurs, de nombreux interprètes ont recours à des logiciels génériques et à des applications de Microsoft Office, ou encore créent eux-mêmes des logiciels maison qui répondent à leurs besoins particuliers. La raison en est simple : ces logiciels sont d'un usage facile et malléable.

succeed in initiating an ongoing investigation of terminology requirements in interpretation. In fact, the topic was forgotten, only to resurface in the early 21st century in parallel with discussions about the increasing role of technology in the interpreters' booth.

It is also interesting to note that it is the community of researchers studying interpretation that is taking a renewed interest in terminology. Terminologists, for their part, continue to view terminology work primarily from the perspective of translators' needs and bypass the specific needs of interpreters. As pointed out by terminologist Klaus Schmitz of Cologne University, the main reason is the type of terminology requirements that interpreters have and the absence of high-performance technology that would make it possible to conduct terminology research in the interpreters' booth. Consequently, the bulk of the terminology work continues to be relegated to the conference preparation phase.

CURRENT STATUS OF TERMINOLOGY IN INTERPRETATION

To know the current status of terminology in conference interpretation, one should have a look at two surveys conducted in recent years at Bologna University and the Sprachen & Dolmetscher Institut (SDI) in Munich. These surveys focus on the use of computers and terminology management software in the interpreters' booth and provide us with significant data.

First, many of the interpreters surveyed said that they mainly used traditional tools—somewhat rudimentary tools, in our opinion—such as hard-copy glossaries with personal notes and standard reference works.

The interpreters were disinclined to introduce computerized tools into their professional methods for three reasons: there was no need for them (the main reason); the tools for interpreters on the market were inadequate; or the interpreters had little knowledge of the tools available on the market. The survey conducted by SDI in Munich fully demonstrated the third reason: only 17% to 27% of interpreters were aware of the existence of terminology software programs tailored to their needs, such as Interplex, Lookup and TermDB.

Second, the surveys revealed that a tiny number of interpreters were interested in these innovations and acquired the terminology management programs that were made available to them. As for the interpreters who used the software, they disregarded corpus analysis tools and continued to extract terms manually. In addition, many interpreters used generic software and Microsoft Office applications or created their own in-house software programs that met their specific needs, for the simple reason that the software programs were easy to use and modify.

Les sondages montrent que l'informatique n'a fait qu'une timide apparition chez les interprètes de conférence, alors que le domaine de la médiation interculturelle au sens large s'est vu bousculé et métamorphosé par des outils de travail informatisés. Pourquoi?

Les outils de gestion terminologique génériques tels que Multiterm de Trados n'ont pas pu s'imposer dans l'interprétation de conférence à cause de leur incompatibilité avec les exigences des phases de travail en cabine et les processus cognitifs sous-jacents. De surcroît, les bases de données constituées avec ces outils présentent une segmentation d'entrées rendant impossible une adéquate saisie cognitive des systèmes conceptuels structurés par ordre d'apparition dans le discours et reliés sous forme de réseau associatif.

PROBLÈMES TERMINOLOGIQUES EN INTERPRÉTATION ET STRATÉGIES DE SOLUTION EN USAGE

Analysons maintenant de manière plus approfondie les difficultés terminologiques auxquelles se heurtent les interprètes. Celles-ci surgissent lors des différentes phases du travail en cabine : d'abord dans la phase de l'écoute et de l'analyse, puis dans la phase de restitution du message. Les problèmes susceptibles de se poser lors de la première phase ont trait aux termes en langue de départ, parfois méconnus, inattendus ou mal entendus car – comme le mentionne Gile – le terme spécialisé en tant que signal extrêmement bref est particulièrement vulnérable à la distorsion du son et aux perturbations sonores, en somme au bruit. À l'étape de la restitution du message, l'interprète peut ignorer les équivalents en langue d'arrivée ou ne pas être capable d'aller les récupérer dans sa mémoire pendant le décalage, c'est-à-dire ce bref délai dont il dispose pour la production du discours dans la langue d'arrivée.

À chaque phase correspondent diverses solutions pour surmonter une difficulté terminologique. Dans le cas d'un problème se posant à l'écoute et à l'analyse, les interprètes s'appuient sur la reconstruction du terme à partir du contexte. Quand le problème surgit au moment de la restitution du message, les interprètes :

1. utilisent la paraphrase
2. utilisent un hyperonyme¹
3. ont recours à la naturalisation, c'est-à-dire la modification morphologique ou phonologique du terme en langue de départ afin de le rapprocher de la langue d'arrivée
4. mettent à contribution leur collègue de cabine
5. reproduisent phonétiquement de façon exacte le terme entendu en langue de départ

The surveys show that computers have made only a very small incursion into the world of conference interpreters, whereas the world of intercultural mediation in its broadest sense has been shaken up and transformed by computerized work tools. Why?

Generic terminology management tools, such as Trados MultiTerm, have not been able to make inroads into conference interpretation because of their incompatibility with the requirements of the work phases in the interpreters' booth and the associated cognitive processes. Moreover, the segmentation of entries in the databases created with these tools makes it impossible to create cognitive entries of conceptual systems that are structured by order of appearance in the discourse and that form an associative network.

TERMINOLOGY PROBLEMS IN INTERPRETATION AND SOLUTION STRATEGIES IN USE

We will now look in more depth at the terminology problems that interpreters encounter. The problems arise during the various work phases in the interpreters' booth: first in the listening and analysis phase, then in the message reconstruction phase. The problems that are likely to arise in the first phase have to do with terms in the source language, which are sometimes unfamiliar, unexpected or misheard because, as Gile says, the specialized term—an extremely brief signal—is particularly vulnerable to sound distortion and disruptions, or in other words, noise. During the message reconstruction phase, the interpreter may be unaware of equivalents in the target language or unable to retrieve them from his or her memory during the interval, the brief period of time the interpreter has to produce discourse in the target language.

For each phase, there are various solutions for overcoming terminology problems. In the case of a problem in the listening and analysis phase, the approach interpreters take is to reconstruct the term based on the context. If the problem arises in the message reconstruction phase, the interpreter

1. paraphrases
2. uses a hyperonym¹
3. naturalizes the term, making a morphological or phonological change to the source language term in order to bring it closer to the target language
4. asks the fellow interpreter in the booth for help
5. accurately and phonetically reproduces the term that he or she heard in the source language

6. font une recherche immédiate dans les documents disponibles (les interprètes hésitent cependant à recourir à cette solution, qui est souvent source de distraction et peut entraîner une perte d'information considérable).

Cela étant, avant même d'entamer une réflexion sur les besoins terminologiques des interprètes et sur la façon de les satisfaire, il serait bon de rappeler – comme l'a mis en évidence le sondage réalisé par Valentini à Bologne – que, pour les interprètes, la précision et la correction terminologiques sont toujours subordonnées à la transmission de sens ainsi qu'à la fluidité et à la clarté de l'élocution. D'une part, cette valorisation est liée au caractère éphémère du discours interprété qui fait que les interprètes ne sont pas assujettis de la même façon que les traducteurs à la contrainte de l'emploi d'une terminologie standardisée. D'autre part, selon Gile (1985), les personnes qui assistent aux conférences à grande densité informationnelle tendent à se concentrer sur le contenu notionnel et non sur la forme langagière. Les interprètes disposent alors d'une plus grande liberté pour utiliser des néologismes, des xénismes, des emprunts ou même des jargonismes professionnels. En fait, l'utilisation de toutes ces unités lexiques qui entacheraient sans aucun doute la qualité d'une traduction est admissible en interprétation.

BESOINS TERMINOLOGIQUES DES INTERPRÈTES

Afin de mieux cerner les besoins terminologiques des interprètes, il est essentiel de considérer un autre paramètre recueilli par Gile, à savoir la rapidité de la transmission des messages en conférence. Celle-ci oblige l'interprète à repérer non seulement les termes inconnus, mais aussi ceux qui sont susceptibles de ne pas être réactivés, ainsi que les formes abrégées et les noms propres, ces derniers ne constituant pas des termes au sens strict.

Si l'on reprend toutes ces observations et qu'on les place dans une réflexion proprement terminologique, on note que l'importance du travail pratique de terminologie en interprétation se manifeste à trois moments précis. D'abord pendant la préparation de la conférence, quand l'interprète apprend et mémorise la terminologie. Puis lors du travail en cabine, où la recherche terminologique s'impose parfois en raison des contraintes intrinsèques du métier, telles que l'envoi aléatoire ou tardif des documents de conférence, souvent incomplets et rarement plurilingues. Enfin, après le travail en cabine, quand s'effectue le suivi du travail terminologique accompli au préalable.

6. searches immediately in the available material (however, the interpreter hesitates to employ this solution, which is often a source of distraction and can cause a considerable loss of information).

Therefore, before even beginning to assess the terminology requirements of interpreters and how to fulfil them, it is worth remembering, as shown in the survey conducted by Valentini in Bologna, that for interpreters, accuracy and correctness of terminology still take second place to the transmission of meaning, and clear and expressive speech. On the one hand, the emphasis on the latter requirements is related to the ephemeral character of the interpreted discourse, which means that interpreters are not required in the same way as translators to use standardized terminology. On the other hand, according to Gile (1985), people who attend information-intensive conferences tend to concentrate on the notional content and not on the language form. Interpreters therefore have greater freedom to use neologisms, foreign words, borrowings or even occupational jargon. In fact, the use of all of these lexical units, which would certainly tarnish the quality of a translation, is permitted in interpretation.

INTERPRETERS' TERMINOLOGY NEEDS

In order to more effectively identify the terminology needs of interpreters, it is essential to consider another parameter taken into account by Gile, that is, the rapidity of information transmission at conferences. This parameter forces interpreters to identify not only unknown terms, but also terms that they are unlikely to recall, as well as abbreviated forms and proper names, which are not terms in the strict sense.

If we take all of these observations and include them in a strictly terminological assessment, we find that the importance of practical terminology work in interpretation emerges at three specific times: first, during preparation for conferences, when the interpreter learns and memorizes the terminology; second, during work in the booth, where it is sometimes necessary to search for terminology because of the conditions inherent in the occupation, such as random or late sending of conference documents that are often incomplete and rarely multilingual; and, third, after work in the booth, when the interpreter follows up on the terminology work done beforehand.

LE TRAVAIL TERMINOLOGIQUE EN INTERPRÉTATION

Dès lors se pose une question qui porte à la fois sur la nature et sur l'aménagement des données terminologiques à compiler. Qu'il nous soit permis, pour y répondre, d'entamer une réflexion sur le travail terminologique aux fins de l'interprétation.

Pour ce faire, en ce qui concerne les étapes de la préparation du travail en cabine établies par W. Kutz (2003), il faut distinguer entre la préparation thématique, la préparation linguistique, la préparation traductrice et, enfin, la préparation interprétatrice. Le travail terminologique ne s'accomplit pas uniquement lors d'une de ces étapes, mais tout au long du processus.

Au cours de la préparation thématique, l'interprète ne se limite pas à repérer les documents pertinents en ligne ou hors ligne pour se familiariser avec le domaine, mais il commence en parallèle à extraire les termes propres au domaine afin de constituer un lexique, quelle qu'en soit la nature. Pour certains interprètes, la préparation purement terminologique d'une conférence constitue à peu près à elle seule une préparation thématique particulièrement efficace.

En ce qui concerne la préparation linguistique proprement dite, l'interprète analyse systématiquement la documentation réunie en vue d'en extraire les termes pertinents, leurs synonymes et hyperonymes, les sigles et les autres formes abrégées, pour constituer des glossaires habituellement monolingues, auxquels s'ajoutent les équivalents en langues cibles lors de la préparation traductrice.

Mais le travail terminologique ne s'arrête pas là. Pendant la préparation interprétatrice sur le discours écrit, l'interprète élimine les redondances, souligne les verbes, les mots clés et les notions importantes, et c'est là qu'il est en mesure de recenser les termes qui seront versés par la suite dans des glossaires. Cela démontre qu'une préparation soignée pour la tâche interprétative implique avant tout une bonne préparation en matière de terminologie. Et celle-ci repose aujourd'hui comme hier sur la constitution de lexiques faits « maison » adaptés aux besoins individuels des interprètes, à la différence que, de nos jours, les interprètes disposent d'outils permettant une meilleure compilation et une meilleure gestion de l'information terminologique.

Quant à l'importance de la terminologie en séance, soulignons que, selon Stoll (2002), la recherche terminologique avec un logiciel adapté aux besoins des interprètes libère la mémoire à court terme et favorise la récupération d'un nombre plus important de structures syntaxiques, car toutes les notions contenues dans la base de données deviennent subitement le vocabulaire quasi actif de l'interprète. Quant au travail terminologique effectué a posteriori, il convient de faire ressortir

TERMINOLOGY WORK IN INTERPRETATION

The question must now be asked about both the type of terminology data to be compiled and how it will be managed. In an effort to answer that question, we would like to begin an assessment of the terminology work for interpretation.

In order to do that, and with respect to the work preparation stages in the booth established by W. Kutz (2003), it is necessary to distinguish between theme-based preparation, linguistic preparation, translation preparation and, lastly, interpretation preparation. The terminology work carried out is not done solely during one of these stages, but throughout the process.

During theme-based preparation, interpreters do not limit themselves to finding relevant documents online or offline in order to become familiar with the subject field; instead they begin working at the same time to extract terms specific to the subject field and compile a glossary of some kind. For some, purely terminological preparations for a conference are almost, on their own, a particularly effective theme-based preparation.

For the actual linguistic preparation, the interpreter systematically analyzes the compiled material in order to extract relevant terms, synonyms and hyperonyms, acronyms and other abbreviated forms in order to compile glossaries, usually monolingual, to which are added equivalents in target languages during the translation preparation.

But the terminology work does not stop there. During the interpretation preparation with regard to the written discourse, the interpreter eliminates redundancies and underlines verbs, key words and important concepts, at which point he or she is able to compile a list of terms that will be included later in glossaries. This demonstrates that careful preparation for the interpretation task involves, above all, good preparation with respect to terminology. And nowadays, as in the past, good preparation with respect to terminology is based on the compilation of in-house glossaries tailored to interpreters' individual needs. What sets this process apart nowadays is the existence of tools for making better compilations and managing terminology information more effectively.

Regarding the importance of terminology during an interpretation session, Stoll (2002) says that terminology research with a software program tailored to interpreters' needs frees up short-term memory and promotes the retrieval of more syntactical structures, because all of the concepts in the database quickly become quasi-active vocabulary for the interpreter. As for the terminology work done afterwards, it should be pointed out that the glossaries compiled beforehand

que les lexiques constitués au préalable ne sont point des produits finis, mais qu'au contraire, ce sont des outils dynamiques, susceptibles de subir des corrections et des ajouts en fin de séance pour éviter toute perte d'information substantielle.

QUELQUES PROPOSITIONS VISANT LE TRAVAIL TERMINOLOGIQUE ADAPTÉ À L'INTERPRÉTATION

À la lumière de ce qui précède, nous sommes en mesure d'ébaucher quelques propositions étroitement liées au contenu et au format des fiches terminologiques ainsi qu'à la typologie de la base de données répondant aux besoins terminologiques de l'interprète en cabine.

Pour ce qui touche le contenu de la fiche terminologique adaptée aux interprètes, il va de soi que certains champs sont identiques à ceux qui se trouvent sur la fiche des traducteurs. Il s'agit des indicateurs de classement des domaines et sous-domaines, tels que le terme en langue de départ et l'équivalent en langue d'arrivée, ainsi que la définition et l'illustration. Toutefois, certains éléments se démarquent de la fiche terminologique pour traducteurs, et ce sont ceux qui découlent directement des moyens usuels pris par les interprètes pour résoudre leurs problèmes terminologiques. Parmi ces éléments figurent les hyperonymes, les synonymes, les formes abrégées, les noms propres, les noms de produits et d'articles qui se retrouvent fréquemment dans le discours, les informations exhaustives sur le registre et les préférences du client et de l'organisme. L'interprète détache également la prononciation et la met en évidence sur la fiche, ce qui lui permet de repérer plus aisément le terme lors de l'écoute et d'éviter ainsi un problème terminologique courant en interprétation. Enfin, il importe d'inclure sur la fiche des unités phraséologiques et des collocations verbo-nominales qui faciliteront la restitution du message à l'aide de paraphrases.

Quant à la présentation visuelle de la fiche terminologique, elle doit permettre à l'interprète de repérer facilement l'information. La fiche terminologique exige donc un design extrêmement soigné; elle doit être produite dans des formats, des couleurs, des polices et des tailles de caractères flexibles, ainsi qu'avec des cases de grandeur adaptable. Bref, elle doit présenter tous les attributs nécessaires à la confection d'une fiche hautement personnalisée à la mesure de chaque interprète.

Pour satisfaire aux exigences des interprètes par rapport aux logiciels de gestion terminologique, il est essentiel d'envisager la possibilité d'élaborer de petites bases de données, variant selon le domaine de spécialité ou selon la conférence et le client, et d'éviter à tout prix les bases de données macro. Les mini-bases de données devraient être obligatoirement plurilingues et offrir la possibilité de permuter la langue de départ et la langue d'arrivée. Cinq caractéristiques distingueraient les logiciels terminologiques destinés aux traducteurs et ceux adaptés aux besoins des interprètes :

are not finished products, but active tools that may need corrections and additions at the end of the interpretation session to prevent any substantial loss of information.

A FEW PROPOSALS FOR TERMINOLOGY ACTIVITIES TAILORED TO INTERPRETATION

In light of the preceding, we are able to put forward a few proposals closely related to the content and format of terminology records and a database typology that meets the terminology requirements of interpreters in the interpretation booth.

As for the content of terminology records tailored to interpreters' needs, it is clear that some fields are identical to those on the records used by translators. These are the subject field and subfield classification indicators, the term in the source language and the equivalent term in the target language, as well as the definition and illustration. However, some elements are distinct from the terminology records used by translators, and these elements result directly from the usual methods followed by interpreters to solve their terminology problems. These elements include hyperonyms, synonyms, abbreviated forms, proper names, names of products and items that come up frequently in the discourse, and complete information on the register and preferences of the client and the organization. The interpreter also notes the pronunciation and highlights it on the record, which helps him or her to locate the term more easily when listening to the discourse and avoid a common terminology problem in interpretation. Lastly, it is important to include on the record phraseology units and verb-noun collocations that make it easier to reconstruct the message with the help of paraphrases.

The visual format of the terminology record must help the interpreter locate information quickly. The terminology record therefore requires a very carefully laid-out design; it should be produced in adjustable formats, colours, fonts, character sizes and box sizes. In short, the record must have all of the necessary attributes of a highly personalized record that suits the needs of each interpreter.

To meet interpreters' requirements relative to terminology management software programs, it is essential to consider the possibility of developing small databases that vary according to the area of specialty or according to the conference and client, and to avoid macro-databases at all costs. Mini-databases should be multilingual and include an option allowing the interpreter to switch the source and target languages. Five features would distinguish the interpreters' mini-databases from the terminology databases intended for translators:

1. rapidité de consultation
2. navigation intuitive
3. possibilité d'actualisation de la fiche terminologique en cabine
4. grande liberté de définition de la structure de la base
5. filtrage multiple des données.

Dans le même ordre d'idées, soulignons qu'il faut renoncer à la méthodologie terminologique habituelle si l'intention est de fournir aux interprètes des lexiques spécifiques et adaptés à leurs besoins. Plus précisément, le principe onomasiologique² dominant ne s'adapte pas à l'interprétation, car l'effort cognitif requis par les structures onomasiologiques ralentit le processus d'interprétation. Autrement dit, la terminologie appliquée à l'interprétation devrait privilégier des principes sémasiologiques et associatifs pour éviter un cloisonnement des termes en domaines hermétiques.

UN MODÈLE À CONCEVOIR

Nous voulions ici porter un regard sur la terminologie en interprétation de conférence dans le cadre disciplinaire de la terminologie. Notre exposé ne constitue pas un relevé exhaustif de tous les enjeux de la terminologie adaptée à l'exercice de l'interprétation; il amorce plutôt une réflexion qui se fait de plus en plus pressante et qui devrait se faire chez tous les interprètes et les terminologues.

Nous avons tenté de saisir l'aspect cognitif de l'interprétation et de cerner les stratégies de résolution des difficultés d'ordre terminologique rencontrées durant le processus, ces stratégies consistant à fournir aux interprètes des lexiques spécifiques et adaptés à leurs besoins.

Après avoir examiné quelles sont les données à inclure dans une fiche conçue pour les interprètes, nous constatons que la méthodologie terminologique en usage s'applique exclusivement au collectif des traducteurs. Reste à concevoir un modèle spécifique de méthodologie terminologique adaptée aux interprètes. Cela demande une profonde réflexion qui dépasse le cadre de cet article; il serait bon que les terminologues et les interprètes prennent conscience du fait que la mise en place d'une méthodologie terminologique adaptée à l'exercice de l'interprétation est un besoin criant auquel ils devraient s'attaquer, conjointement avec les ingénieurs linguistiques. ■

NOTES

- 1 Générique, mot dont le sens inclut celui d'autres mots.
- 2 Onomasiologie : étude sémantique qui consiste à partir d'un concept pour rechercher les signes linguistiques qui lui correspondent. [...] La démarche onomasiologique s'oppose à la démarche sémasiologique (Source: TERMIUM®).

1. speed of consultation
2. intuitive navigation
3. possibility of updating the terminology record in the interpretation booth
4. considerable freedom to define the basic structure
5. multiple ways of filtering data.

In a similar vein, it should be emphasized that the usual terminology methodology should be abandoned if the intention is to provide interpreters with specific glossaries tailored to their needs. More specifically, the dominant onomasiological² principle does not adapt well to interpretation because the cognitive effort required by the onomasiological structures slows down the interpretation process. In other words, for terminology applied to interpretation, priority should be given to sémasiological and associative principles in order to avoid a compartmentalization of terms in hermetic subject fields.

DESIGNING A NEW MODEL

We wanted to take a look at terminology for conference interpretation purposes in relation to the discipline of terminology. This is not a complete survey of all of the issues relative to terminology tailored to interpretation; instead, it is intended to launch a discussion that is becoming increasingly necessary and should include all interpreters and terminologists.

We have attempted to understand the cognitive aspect of interpretation and identify strategies for solving terminology problems arising in the interpretation process. The objective of these strategies is to provide interpreters with specific glossaries suited to their requirements.

After investigating the types of data to be included in a terminology record designed for interpreters, we found that the terminology methodology in use applies exclusively to the community of translators. What remains to be done is to design a specific model for terminology methodology suited to interpreters' requirements. This requires an in-depth assessment that is beyond the scope of this article. Ideally, terminologists and interpreters should be aware of the acute need to implement a terminology methodology tailored to the needs of interpreters and should tackle this challenge together with linguistic engineers. ■

NOTES

- 1 Generic term, a term that has a hierarchical relationship to another term whose semantic range is more restricted.
- 2 Traditional terminological theory... identifies its approach as "onomasiological," i.e., a "naming" approach, because in principle it starts from concepts and looks for the names of these concepts. By contrast, the lexicographical approach is called "sémasiological," i.e., a "meaning" approach, because it starts from words and looks for their meaning (Source: TERMIUM®).



La conjonction *puisque*, et un possessif ambigü

Jacques Desrosiers ■

Volume 6/1 • Mars/March 2009

Q. Que pensez-vous de l'utilisation du mot *puisque* dans les deux phrases ci-dessous? Les traducteurs semblent utiliser ce mot dans des contextes où il ne sert pas à établir un rapport de cause à effet incontestable, à justifier une assertion antérieure ou à introduire la cause qui justifie l'énonciation, comme le veut le Petit Robert. Dans ces deux exemples, selon moi *puisque* est mal employé. Dans le premier cas, je dirais plutôt étant donné que, et dans le second comme. Il est vrai que le dernier sens accepté par le Robert peut être interprété de manière assez large...

Premier exemple :

Given the challenges in hiring a significant number of future environmental enforcement officers, a new hiring strategy is being adopted.

Puisqu'il sera difficile de procéder à l'embauche d'un plus grand nombre de futurs agents d'application de la loi en environnement, nous adoptons une nouvelle stratégie de recrutement.

Deuxième exemple :

As employees will no longer progress to the GT-5 group level while maintaining their same position number, new positions will have to be created for each level of the progression.

Puisque les employés ne pourront plus atteindre le niveau GT-5 tout en conservant leur numéro de poste, de nouveaux postes devront être créés pour chaque étape de leur progression.

R. Ce qui vous gêne est sans doute le fait qu'on emploie très souvent *puisque* pour exprimer un simple motif ou une justification, plutôt qu'une cause. Ainsi lorsque je dis : *Il vient de pleuvoir, puisque la chaussée est mouillée*¹, il va de soi que l'humidité de la chaussée n'est pas la cause de la pluie : au contraire, c'est la pluie qui a mouillé la chaussée. Dans de telles phrases, *puisque* joue le rôle inverse de *parce que*. Le fait que la chaussée soit mouillée explique pourquoi je dis qu'il a plu. C'est une simple justification. Mais sur le plan purement rationnel, le rapport reste « causal » : du fait que la chaussée est mouillée, je conclus logiquement, ou j'induis, qu'il a plu.

Cette aptitude de *puisque* à énoncer une justification ne l'empêche pas de pouvoir exprimer une cause. Parfois la nuance est mince. En disant : *Puisqu'elle avoue son erreur, je lui pardonne*, à la fois je justifie mon pardon et en donne la cause. Pourquoi lui avez-vous pardonné? — Parce qu'elle a avoué son erreur.

Cette cause doit-elle être incontestable? Une ancienne grammaire expliquait que *puisque* sert à « trouver chez l'interlocuteur un acquiescement² ». Il y a de la rhétorique dans son emploi : *puisque* introduit un fait qu'on veut faire passer pour évident, qu'il le soit ou non. À l'interlocuteur de mettre en doute sa validité.

Ainsi, dans les deux exemples du début, en lisant le français comme s'il était l'original on peut penser que les auteurs partent du principe que les lecteurs sont au courant des causes alléguées : les deux phrases sont écrites comme si le fait en question était connu de tous. Il ne l'est peut-être pas ; il est possible que les lecteurs l'apprennent en lisant le document. L'emploi de *puisque* serait discutable seulement s'il était clair pour tous que la cause énoncée ne pouvait être connue des destinataires.

Peut-être avez-vous raison de penser qu'on serait en terrain plus sûr avec *comme*, d'un maniement plus simple, mais j'accepterais *puisque* dans les deux cas. Remarquez par ailleurs que toutes les contraintes auxquelles est soumis l'emploi de *puisque* valent pour *étant donné que*, si l'on se fie au Grevisse³, les deux conjonctions ayant le même sens.

AMBIGÜITÉ DU POSSESSIF

Q. J'aimerais savoir si les formulations en gras dans les phrases suivantes sont syntaxiquement correctes :

De 1998 à 2006, le marché japonais du poisson frais, réfrigéré ou surgelé est demeuré relativement stable, **le volume des importations** variant entre 2 000 et 2 300 Mtm, **et leur valeur** annuelle totalisant environ 1 100 millions de yens. Au cours des 11 premiers mois de 2007, les importations ont représenté 1 704 Mtm et 997 millions de yens. À titre de comparaison, **le volume des importations** durant les 11 mois correspondants de 2006 s'est élevé à 1 856 Mtm, **et leur valeur**, à 1 040 millions de yens.

Y a-t-il rupture de construction dans ces phrases? A-t-on le droit d'employer devant valeur un déterminant possessif (leur) qui renvoie à un complément du nom (importations) plutôt qu'au nom lui-même (volume)?

R. À ma connaissance, aucune règle en français n'interdit à un déterminant possessif (*son, sa, ses, leur*, etc.) d'avoir comme antécédent un complément du nom. La grammaire pratique du français d'aujourd'hui de Mauger⁴ donne cet exemple :

Je me suis fait l'apôtre de la Liberté, et partout j'écris son nom

où *son* ne peut renvoyer vraisemblablement à *apôtre*. On peut imaginer une foule d'autres exemples dans la même veine. Il est d'ailleurs frappant de voir à quel point on passe facilement, par la reformulation, de phrases comme :

L'augmentation ou la diminution des effectifs ne changera rien

à

L'augmentation des effectifs ou **leur diminution** ne changera rien.

Il est normal que les déterminants possessifs donnent parfois l'impression d'avoir égaré en chemin leur antécédent, ou soient carrément sources d'ambiguïté. Ces équivoques ne sont pas dues à un maniement maladroit de la langue par ceux qui écrivent, mais constituent une faiblesse inhérente à la syntaxe du possessif en français, qui, contrairement aux langues germaniques par exemple, n'indique pas le genre du possesseur (*he sold his house*, mais on ne dit pas : *il a vendu son maison*). Considérons cette phrase de Sacha Guitry, que cite Marcel Cressot dans *Le style et ses techniques*⁵ :

Elle aurait été heureuse de le revoir avant sa mort.

Phrase correcte, sauf qu'on ne sait pas si on parle de la mort de la femme désignée par le sujet (*Claire aurait été heureuse de revoir Paul avant de mourir*) ou de celle de l'homme désigné par le pronom complément *le* (*Claire aurait été heureuse de revoir Paul avant qu'il meure*). Il n'y a pas là d'anacoluthie. En contexte le sens est sans doute clair. Une règle étroite serait trop restrictive sur le plan stylistique.

Dans l'exemple de Guitry, le possessif (*sa*) peut renvoyer à un complément du verbe (*le*). Pourquoi ne pourrait-il renvoyer à un complément du nom, comme *des importations* dans notre exemple du début? On relève de telles tournures dans les dictionnaires, comme dans le *Trésor de la langue française* :

La légitimité des actions humaines consiste dans leur conformité à la loi générale, **et leur légalité** dans leur conformité aux lois locales. (à l'article « légalité »)

...**l'émission de radiations** par des atomes matériels **et leur propagation** de la source émettrice jusqu'à la rétine de l'oeil observateur. (« observateur »)

Le *Trésor* définit l'anémie comme une maladie « caractérisée par **l'augmentation de volume des globules rouges et leur teneur plus grande en hémoglobine** ». Il va sans dire que la même construction est courante dans les bons journaux. Deux exemples tirés du *Monde*⁶ :

La police souligne, elle, **l'opportunisme des dépouilleurs et leur capacité** d'improvisation.

... tout en rappelant dans une introduction la complexité de l'acte du juge, sa difficulté, le contexte législatif complexe et difficile d'interprétation, **l'insuffisance des moyens et leur inadaptation**.

À éviter, les cas où l'ambiguïté est réelle (dans la langue parlée on se débrouille avec des tournures du genre *sa maison à lui*). Il arrive aussi que la construction laisse à désirer parce que l'antécédent est loin en arrière du déterminant.

Ajoutons pour finir que cette soi-disant « règle » n'est pas sans rappeler cette autre qui prétend interdire à un pronom personnel en position de sujet de renvoyer à autre chose qu'au sujet de la phrase précédente (à un complément, par exemple). Pourtant là aussi, tant que le sens est net, aucun problème :

Pierre a menti à Marie. Elle était en furie.

Dans l'introduction à sa correspondance avec Jacques Ferron⁷, l'écrivain André Major parle d'une lettre « ... dans laquelle il [Ferron] se dit enchanté d'un long entretien que j'avais eu avec le romancier français Henri Bosco, alors qu'**il** séjournait à Montréal ». Certains auraient préféré écrire *celui-ci*. Mais la clarté du contexte rend la tournure acceptable. ■

NOTES

1. J'emprunte cet exemple à la *Grammaire méthodique du français*, 3^e édition, PUF, 2004, p. 507.
2. G. et R. Le Bidois, *Syntaxe du français moderne*, t. II, A. et J. Picard, 1967, p. 455.
3. Voir *Le bon usage*, 14^e édition, § 1139 a.
4. Librairie Hachette, 1968, p. 138.
5. 11^e édition, PUF, 1983, p. 127.
6. 13 avril 2005 et 20 février 2006.
7. « *Nous ferons nos comptes plus tard* », *Correspondance (1962-1983)*, Lanctôt éditeur, 2004.

Communication claire et efficace : favoriser la rétention de l'information

Clear and effective communication for better retention of information

Emmanuelle Samson

Translation: Dennis Maloney

Volume 6/1 • Mars/March 2009

Lorsque vous rédigez, vous transmettez de l'information sur un sujet que vous maîtrisez. Vous êtes en terrain connu : cette information fait partie de la masse de connaissances stockée dans votre mémoire. Mais pour votre lecteur, cette information est nouvelle. Si vous ne la présentez pas de façon qu'elle soit facile à retenir, votre lecteur pourrait ne pas se souvenir de grand-chose... s'il se rappelle seulement avoir lu votre texte.

Pour que le lecteur puisse retenir facilement l'information que vous lui présentez, il est utile de savoir comment il traite l'information et l'emmagasine dans sa mémoire.

LE TRAITEMENT DE L'INFORMATION

Que se passe-t-il exactement dans le cerveau du lecteur lorsqu'il parcourt un texte? L'information entre d'abord dans sa mémoire à court terme, aussi appelée mémoire de travail. Elle est entreposée dans cette mémoire pendant environ 30 secondes. Ensuite, deux scénarios sont possibles : soit que le lecteur oublie l'information, soit qu'il la transfère dans sa mémoire à long terme.

LA RÉTENTION DE L'INFORMATION

En tant que rédacteur, votre objectif est donc le suivant : faire en sorte que la plus grande quantité d'information possible passe de la mémoire à court terme de votre lecteur à sa mémoire à long terme. Pour ce faire, vous devez porter une attention particulière au nombre d'éléments que vous fournissez, à l'ordre dans lequel vous les présentez et au degré de familiarisation de votre lecteur avec l'information.

Le nombre d'éléments

Selon les travaux du psychologue George A. Miller, l'humain peut stocker de 5 à 9 blocs d'information dans sa mémoire à court terme. C'est ce que Miller appelait le « chiffre magique 7 ± 2 ».

Prenons un exemple. Vous rédigez un texte comprenant une série de 12 éléments énumérés à l'aide de puces. Dans ce type de liste, chaque puce correspond à un bloc d'information. Après avoir lu les 12 puces, votre lecteur retiendra habituellement un maximum de 9 éléments de la liste, puisque la mémoire à court terme ne peut retenir que de 5 à 9 blocs d'information.

When you write, you transmit information on a topic that you know well. You are in familiar territory; the information is part of a body of knowledge stored in your memory. For the reader, however, this is new information. If you do not present the information in a way that makes it easy to retain, your reader may not remember much of it, or indeed remember having read it.

To help readers easily retain the information you present to them, it is worthwhile knowing how your readers process information and store it in their memories.

INFORMATION PROCESSING

What exactly happens in the readers' brains when they read a text? First of all, the information enters their short-term memories, also known as working memories. The information is stored in this memory for about 30 seconds. Then two things are possible: the readers either forget the information or transfer it to their long-term memories.

INFORMATION RETENTION

As a writer, you need to ensure that the largest possible amount of information goes from your readers' short-term memories to their long-term memories. To do that, you have to look at the number of items of information you are providing, the order in which you present them and your readers' degree of familiarity with the information.

Number of items

According to the psychologist George A. Miller, human beings can store between five and nine blocks of information in their short-term memories. This is what Miller called the "magic number of 7 ± 2 ."

Let's look at an example. The text you have written contains a series of 12 items in a bulleted list. In this type of list, each bullet corresponds to a block of information. After reading the 12 items in the bulleted list, your reader will usually retain a maximum of 9 items in the list because the short-term memory can only retain between 5 and 9 blocks of information.

L'Actualité langagière • Language Update

Votre lecteur pourrait-il retenir davantage d'éléments d'information? D'après les recherches de Miller, lorsqu'une personne peut lier certaines informations entre elles et les recoder dans son cerveau en les plaçant dans des catégories, elle peut arriver à repousser les limites de sa mémoire à court terme.

Reprenons l'exemple précédent. Pour que votre lecteur retienne davantage d'information, vous pourriez diviser votre liste de 12 puces en plusieurs catégories, en regroupant les éléments qui vont ensemble et en donnant à chaque catégorie un titre évocateur. De cette façon, chaque catégorie, qui comprendra maintenant plusieurs puces, sera perçue comme un seul bloc d'information. Le lecteur pourra ainsi retenir un maximum de 9 catégories plutôt qu'un maximum de 9 puces.



Le travail d'association que vous aurez fait à la place de votre lecteur lui permettra d'augmenter la capacité de sa mémoire à court terme et d'assimiler plus d'information.

L'ordre des éléments

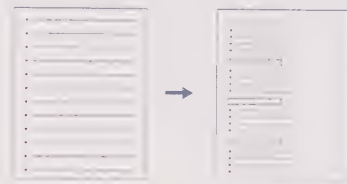
Une fois que votre lecteur aura lu tous les éléments présentés par catégories, il en retiendra certains plus facilement que d'autres. En fait, les premiers éléments seront plus susceptibles de passer de sa mémoire à court terme à sa mémoire à long terme.

Une étude des chercheurs Glanzer et Cunitz démontre bien ce phénomène. Les participants à leur étude devaient d'abord lire une liste de mots, puis effectuer une tâche arithmétique pendant trente secondes. Cette tâche visait à distraire leur attention de la liste. Lorsque les chercheurs leur ont demandé d'énumérer les mots qu'ils avaient retenus, ils ne se rappelaient que les premiers éléments de la liste.

Pourquoi? Au moment où les premiers éléments entrent dans la mémoire à court terme, celle-ci dispose d'assez d'espace pour effectuer le transfert vers la mémoire à long terme, au moyen d'un mécanisme d'autorépétition de l'information. Les éléments du milieu et de la fin de la liste demeurent généralement dans la mémoire à court terme et disparaissent rapidement lorsque le lecteur entreprend une autre tâche.

Could your readers retain more items of information? According to Miller's research, readers can push back the boundaries of their short-term memories when they are able to establish links between certain items of information and recode them in their brains by placing them in categories.

Let's go back to the previous example. To ensure that your readers retain more information, you could divide your bulleted list of 12 items into several categories by grouping the items that go together and giving each category a catchy title. Thus, each category, which now contains several bullets, will be perceived as a single block of information. This will enable readers to retain a maximum of 9 categories rather than a maximum of 9 bulleted items.



The associative work that you did will help your readers to increase the capacity of their short-term memories and assimilate a greater amount of information.

Order of items

Once your readers have read all of the items presented in each category, they will retain some of the items more easily than others. In fact, the first items will be more likely to pass from the readers' short-term memories to their long-term memories.

This phenomenon is clearly demonstrated in a study done by researchers Glanzer and Cunitz. The participants in their study had to first read a list of words, then carry out an arithmetic task for 30 seconds. This task was intended to distract their attention from the list. When the researchers asked them to list the words they had retained, they were only able to remember the first items on the list.

Why did they retain only the first items? When the first items entered the readers' short-term memories, the memories had enough space to carry out the transfer to the long-term memory using an automatic recall mechanism. Items in the middle and at the end of the list usually stayed in the short-term memory and quickly disappeared when the readers did another task.

Le degré de familiarisation

Si le lecteur connaît déjà l'information présentée, il aura plus de facilité à la faire passer de sa mémoire à court terme à sa mémoire à long terme. Par exemple, si votre lecteur connaît mieux le système impérial que le système métrique, il retiendra plus facilement qu'une personne mesure 5 pieds 6 pouces que 1,70 mètre.

De plus, votre lecteur assimilera plus facilement la nouvelle information que vous lui présenterez si vous la rattachez à des connaissances qu'il possède déjà. Il pourra donc se servir de ce qu'il sait déjà pour comprendre et retenir la nouvelle information.

En définitive, si en rédigeant vous tenez compte de la façon dont le cerveau traite l'information et que vous appliquez des techniques qui en favorisent la rétention, votre message gagnera en efficacité. Et un lecteur qui aura bien assimilé l'information importante pourra au bout du compte mieux l'utiliser. ■

Degree of familiarity

If readers are already familiar with the presented information, they will find it easier to transmit it from their short-term memories to their long-term memories. For example, if your readers are more familiar with the imperial system than with the metric system, they will more easily retain the information that a person is 5 feet, 6 inches tall rather than 1.70 metres tall.

Also, your readers will more easily assimilate new information that you present to them if you associate it with knowledge that they already have. Your readers can therefore use what they already know to understand and retain the new information.

If you take into account the method the brain uses to process information and you apply techniques that encourage the retention of information, your written message will be more effective. And readers who have thoroughly assimilated important information can make better use of it. ■

SOURCES

GLANZER, M. et CUNITZ A. « Two Storage Mechanisms in Free Recall », *Journal of Verbal Learning and Verbal Behavior*, vol. 5, n° 4 (août 1966), p. 351-360.

MILLER, George A. « The Magical Number Seven, Plus or Minus Two: Some Limits on our Capacity for Processing Information », *Psychological Review*, vol. 63, n° 2 (mars 1956), p. 81-97.

Suite de la page 27

SOURCES

Gile, Daniel (2005), « La recherche sur les processus traductionnels et la formation en interprétation de conférence », *Meta*, vol. 50, n° 2, p. 713-726.

Gile, Daniel (2001), « Interpreting Research. What you never wanted to ask but may like to know », <http://www.aiic.net/ViewPage.cfm/article229.htm>.

Gile, Daniel (1987), « La terminotique en interprétation de conférence : un potentiel à exploiter », *Meta*, vol. 32, n° 2, p. 164-169.

Gile, Daniel (1986), « Le travail terminologique en interprétation de conférence », *Multilingua* 5-1, p. 31-36.

Gile, Daniel (1985), « Les termes techniques en interprétation simultanée », *Meta*, vol. 30, n° 3, p. 199-210.

Kutz, Wladimir (2000), « Training für den Ernstfall. Warum und wie sich die Vorbereitung auf den Dolmetschereinsatz lohnt », MDÜ 3.

Rütten, Anja (2007), « Web 2.0 und andere Ausprägungen des Wissensmanagements für Dolmetscher », <http://www.aiic.net/ViewPage.cfm/page2841.htm>.

Setton, Robin (2005), « So what is so interesting about simultaneous interpreting? », http://www.pulib.sk/skase/Volumes/JTI01/doc_pdf/06.pdf.

Stoll, Christoph (2002), « Terminologiesysteme für Simultandolmetscher », MDÜ 3, p. 47-51.

Continued from page 27

Valentini, Cristina (2002), « Uso del computer in cabina di interpretazione. Inchiesta sui bisogni terminologici degli interpreti prima e durante la simultanea », <http://www.aiic.net/ViewPage.cfm/article464>.

Will, Martin (2007), « Terminology Work for Simultaneous Interpreters in LSP Conferences: Model and Method », MuTra 2007 - LSP Translation Scenarios: Conference Proceedings, http://www.euroconferences.info/proceedings/2007_Proceedings/2007_Will_Martin.pdf.



Traduire le monde

André Racicot ■

Mumbai ou Bombay?

Les noms attribués aux villes des anciennes colonies britanniques, espagnoles ou portugaises sont souvent la déformation d'appellations originales devenues méconnaissables dans les palais occidentaux.

Ainsi en est-il de *Mumbai*, que les colons occidentaux ont baptisée *Bombay*. La capitale du Maharashtra tire son nom d'un grand temple consacré à la *Mumvba-devi*, une déesse. Au XVI^e siècle, les Portugais l'ont transcrit *Mombayn* qui, avec le temps, est devenue *Bombaym* ou *Bombaim* et *Bombay*. C'est cette dernière forme qui est finalement passée dans l'usage, du moins en Occident.

En 1995, le parti nationaliste hindou Shiv Sena prend le pouvoir et décide de rebaptiser la ville *Mumbai*, arguant que *Bombay* est une déformation de *Bombaim*, déformation imposée par les colons britanniques. Ce changement va d'ailleurs dans le sens d'un fort mouvement nationaliste destiné à restaurer l'identité nationale de l'État du Maharashtra.

Les événements survenus dans cette ville à l'automne 2008 ont permis de constater que le toponyme *Mumbai* avait fait son chemin dans l'usage, si l'on en juge par les titres des journaux canadiens et les mentions dans la presse électronique. Assez curieusement, l'ancien toponyme *Bombay* – puisque c'est ainsi qu'il faut le voir – est revenu dans les pages du *Devoir* quelques mois après les incidents. D'ailleurs, le Robert et le Larousse signalent l'équivalence, mais l'entrée principale demeure à *Bombay*.

L'entrée de *Mumbai* dans la francophonie n'est donc pas aussi éclatante qu'on pourrait le croire. Un simple coup d'œil à la presse française durant les attentats de novembre 2008 est éloquent, dans la mesure où le terme *Bombay* l'emporte largement, tant dans les journaux que dans les magazines d'information. La presse anglophone, quant à elle, semble avoir adopté le toponyme marathe *Mumbai*, si l'on se fie à une recherche sommaire dans Google pour le *Times* de Londres, le *Washington Post*, le *Toronto Star* et le *Globe and Mail*.

La situation est nettement moins claire en ce qui a trait à *Madras* et à *Calcutta*. En effet, les médias francophones aussi bien qu'anglophones sont partagés entre les nouvelles appellations que sont *Chennai* et *Kolkata* et les plus anciennes. Encore une fois, les dictionnaires francophones s'en tiennent aux toponymes traditionnels tout en donnant l'équivalent tamoul ou bengali. Les journaux francophones emploient volontiers *Madras* et *Calcutta*, en mentionnant parfois *Chennai* et *Kolkata*.

Cette dernière, la capitale du Bengale-Occidental, a pris en 2001 le nom de *Kolkata*, qui correspond d'ailleurs à la prononciation en bengali. Les origines de ce nom sont obscures. On croit généralement qu'il vient du sanskrit *ghattas*, qui signifie « endroit d'abordage et de bain », ainsi que de *Kali*, une épithète employée fréquemment pour désigner la grande déesse *Durga*. Mais une autre étymologie a également été proposée à partir du bengali *kikila*, qui signifie « zone plate » ou encore des termes *Khal* (canal naturel) et *Katta* (creuser). Cette interprétation fait bien sûr dresser les cheveux sur la tête des bengalophiles qui sont convaincus que

Calcutta est tout simplement inspiré de *Kalikata*, nom de l'un des trois villages qui occupaient le site de la ville avant l'arrivée des Britanniques. En effet, pourquoi se casser la tête quand la solution est à portée de la main? Par prudence, j'éviterai de me prononcer sur cette question...

Chennai est la capitale du Tamil Nadu, l'un des États fédératifs de l'Inde. Apparemment, son ancien nom, *Madras*, dériverait de l'arabe *madrasa*, qui désigne une école coranique. La ville abritait en effet, à l'époque de la colonisation britannique, une imposante maison d'enseignement musulmane, et *Madras* serait en quelque sorte une forme raccourcie de *madrasa*. Notons au passage qu'il existait non loin de la ville une agglomération indigène importante appelée *Maderaspattan*, *Madrespatan*, *Maderas* et, enfin, *Madras*. Le suffixe *patan* était largement répandu en Inde et signifiait tout simplement « ville ». On le retrouve d'ailleurs sous diverses formes en hindi, en pali et en sanskrit. En 1996, la ville a pris le nom de *Chennai* à la suite d'une décision du gouvernement.

Les trois villes dont nous avons parlé sont un parfait exemple de toute l'ambiguïté que suscitent les changements de toponymes. Le plus souvent, les francophones résistent aux nouvelles appellations, qui ne sont pas toujours aussi nouvelles qu'on pourrait le croire, comme nous venons de le constater. Le cas de Pékin et Beijing n'a sûrement pas manqué d'attirer l'attention de nos fidèles lecteurs. Le contraste était saisissant : *Pékin* à Radio-Canada et *Beijing* à la CBC.

El Rincón Español

Carolina Herrera

Volume 6/1 • Mars/March 2009

Léxico Trilingüe de la Acuñación de la Moneda y de la Tecnología de Enchapado de Monedas

La llegada de una nueva tecnología a cualquier campo de la ciencia genera nueva terminología y desafíos para los traductores. Con la introducción de la nueva tecnología de **enchapado multicapa**, también llamada tecnología de **electrodepositado multicapa**, en el año 2000, la **Real Casa de la Moneda de Canadá** se situó nuevamente a la vanguardia del desarrollo tecnológico en el campo de la **acuñación de monedas**. Los gobiernos a nivel mundial buscaban una solución con objeto de hacer frente a los elevados precios de los metales para **aleaciones** y los altos costos de producción. Así, la Real Casa de la Moneda de Canadá presentó y patentó su procedimiento revolucionario de monedas de **acero enchapado multicapa**. El nombre de la técnica hace alusión al **electroenchapado** de un **cospel** de acero con más de una capa de otro metal, como por ejemplo níquel, cobre, bronce o latón. El **proceso de enchapado de monedas multicapa** es favorable al medio ambiente ya que es un proceso que emplea **baños libres de cianuro**. Además, permite reducir los tiempos de producción y, por lo tanto, se disminuyen los costos. Otras ventajas de esta innovadora tecnología son la resistencia al desgaste y la creación de una mejor **señal electromagnética** que garantiza la seguridad y evita el fraude en las distribuidoras automáticas y otras máquinas de funcionamiento con monedas.

Este léxico se hizo posible gracias a la colaboración de los traductores de la Real Casa de la Moneda de Canadá, que en el 2008 conmemoró los cien años de la acuñación de la primera moneda del Dominio de Canadá en enero de 1908.

A continuación, presentamos un extracto del *Léxico Trilingüe de la Acuñación de la Moneda y de la Tecnología de Enchapado de Monedas*. En TERMIUM®, la base de datos terminológicos y lingüísticos del Gobierno de Canadá, se encuentran las fichas terminológicas con definiciones, contextos u observaciones que ayudarán a distinguir los matices entre conceptos relacionados. ■

EN	FR	ES
alloy (n.)	alliage (n.m.)	aleación (f.)
aureate bronze plated on nickel	nickel plaqué de bronze de ton or (n.m.)	níquel enchapado en bronce dorado (m.)
blank (n.)	flan (n.m.)	cospel (m.)
brilliant uncirculated	fini brillant hors circulation (n.m.)	brillante universal (m.)
brilliant uncirculated coin	pièce fini brillant hors circulation (n.f.)	moneda brillante sin circular (f.)
bullion investment coin	pièce d'investissement (n.f.)	moneda de inversión (f.); moneda bullión (f.)
chromium plating; chrome plating; Cr plating	chromage (n.m.); placage au chrome (n.m.)	cromado (m.); enchapado de cromo (m.)
circulation coin	pièce de circulation (n.f.)	moneda de circulación (f.)
coin (n.)	pièce (n.f.)	moneda (f.)
coin (v.); mint (v.)	frapper	acuñar
coin collecting	collection de pièces (n.f.)	coleccionismo de monedas (m.)
collector coin	pièce de collection (n.f.)	moneda de colección (f.)
copper mono-plating process	procédé de placage monocouche au cuivre (n.m.)	proceso de enchapado monocapa en cobre (m.)
cupro-nickel plated steel	acier plaqué cupronickel (n.m.)	acero enchapado en cuproníquel (m.)
cyanide-free bath	bain sans cyanure (n.m.)	baño libre de cianuro (m.)
electromagnetic signal	signal électromagnétique (n.m.)	señal electromagnética (f.)
electroplated; plated	électroplaque; plaqué par électrolyse; plaqué	electroenchapado (adj.); electrodepositado (adj.); electrochapeado (adj.); enchapado (adj.)
electroplating; electrodeposition; electrolytic plating	électroplacage (n.m.); électrodéposition (n.f.)	electroenchapado (m.); electrodeposición (f.); electrochapeado (m.)
foreign-circulation coin	pièce de circulation étrangère (n.f.)	moneda de circulación extranjera (f.)
frosted finish	fini mat (n.m.)	acabado mate (m.)
legal tender coin	pièce ayant cours légal (n.f.)	moneda de curso legal (f.)
monoplated coin	pièce plaquée monocouche (n.f.)	moneda con enchapado monocapa (f.)
monoplated nickel blank	flan plaqué monocouche au nickel (n.m.)	cospel enchapado monocapa en níquel (m.)
monoplatin technique	technique de placage monocouche (n.f.)	técnica de enchapado monocapa (f.)

L'Actualité langagière • Language Update

EN	FR	ES
mono-ply (adj.); monolayer (adj.); single layer (adj.)	monocouche (adj.)	monocapa (adj.)
mono-ply nickel-plated steel coin	pièce en acier plaquée monocouche au nickel (n.f.)	moneda de acero con enchapado monocapa en níquel (f.)
multilayer plated blank	flan plaqué multicouche (n.m.)	cospel con enchapado multicapa (m.)
multilayer plating; multi-layer plating; multi-ply plating	placage multicouche (n.m.)	enchapado multicapa (m.)
multilayer plating technique	technique de placage multicouche (n.f.)	técnica de enchapado multicapa (f.)
multi-ply (adj.); multilayer (adj.); multi-layer (adj.)	multicouche (adj.)	multicapa (adj.)
multi-ply coin; multilayer coin	pièce plaquée multicouche (n.f.); pièce multicouche (n.f.)	moneda con enchapado multicapa (f.)
multi-ply coin plating process	procédé de placage multicouche des pièces de monnaie (n.m.)	proceso de enchapado de monedas multicapa (m.)
multi-ply nickel-plated steel	acier plaqué multicouche au nickel (n.m.)	acero enchapado multicapa en níquel (m.)
nickel electroplated with bronze	électrodéposition de nickel et bronze (n.f.)	electroenchapado de níquel y bronce (m.)
nickel plating	nickelage (n.m.)	niquelado (m.)
numismatics	numismatique (n.f.)	numismática (f.)

EN	FR	ES
plate (v.)	plaquer	enchapar
plate (n.)	plaque (n.f.)	chapa (f.)
plated coin	pièce plaquée (n.f.)	moneda enchapada (f.)
plating	placage (n.m.)	enchapado (m.)
proof (n.)	épreuve numismatique (n.f.)	proof; mate-brillo (m.)
proof coin	pièce épreuve numismatique (n.f.)	moneda proof (f.)
Proof Set	Ensemble épreuve numismatique (n.m.)	Colección proof (f.)
Royal Canadian Mint; RCM	Monnaie royale canadienne (n.f.); MRC (n.f.)	Real Casa de la Moneda de Canadá (f.)
single-ply plating technology	technologie de placage monocouche (n.f.)	tecnología de enchapado monocapa (f.)
specimen quality	fini spécimen (n.m.); qualité spécimen (n.f.)	acabado brillante-estriado (f.)
Specimen Set	Ensemble spécimen (n.m.)	Colección brillante-estriada (f.)
three-ply nickel finish plated steel	placage triple fini nickel sur acier (n.m.)	enchapado triple acabado níquel sobre acero (m.)
two-ply copper finish plated steel	placage double fini cuivre sur acier (n.m.)	enchapado doble acabado cobre sobre acero (m.)
uncirculated	hors circulation	no circulado; sin circular
uncirculated coin	pièce hors circulation (n.f.)	moneda sin circular (f.)
Uncirculated Set	Ensemble hors circulation (n.m.)	Colección de monedas sin circular (f.)

BIBLIOGRAFÍA

- Casa de Moneda de México. "Glosario". <http://www.cmm.gob.mx/html/glosario1.html>.
- Fábrica Nacional de Moneda y Timbre. "Real Casa de la Moneda". <http://www.fnmt.es/>.
- Gélinas-Surprenant, Hélène. "Vocabulaire de la monnaie canadienne – Vocabulary of Canadian Currency", 1995. Documento interno.
- Haxby, James A.; Willey, R.C. Catalogue des monnaies du Canada, 19e éd., Toronto: Unitrade Press, 2001.
- Haxby, James A.; Willey, R.C. Coins of Canada, 19th ed., Toronto: Unitrade Press, 2001.
- Royal Canadian Mint / Monnaie royale canadienne. Documentos internos.
- TERMIUM Plus® : base de datos terminológicos y lingüísticos del Gobierno de Canadá. Ottawa: Bureau de la traduction. <http://btb.termiplus.gc.ca/>.



TENDANCES

Les logiciels libres (et souvent gratuits) du domaine public

Récemment, un article d'une revue grand public traitait des logiciels gratuits dont le code source est public. Ils sont mieux connus sous le nom anglais de Open Source, tandis que l'expression la plus couramment utilisée en français est « logiciel libre¹ ». Selon l'auteur, si les administrations publiques décidaient d'utiliser ces logiciels plutôt que les suites de bureautique coûteuses de grandes sociétés, non seulement on épargnerait une fortune, mais on créerait de l'emploi chez nous.

Il y a lieu de se demander si c'est vrai, et si les langagiers aussi pourraient profiter de la manne.

En fait, les langagiers pourraient en profiter dans une certaine mesure...

Assurément, les administrations publiques épargneraient les frais d'achat de suites de bureautique, mais elles devraient ensuite former les gens aux nouveaux logiciels... et voir ce qu'elles feraient des anciens documents si jamais elles devaient les modifier.

Puisqu'un logiciel libre est disponible avec son code source (on voit toute la mécanique et on peut la modifier si on est un mécanicien du logiciel – un programmeur), il est très facile d'embaucher un programmeur pour modifier le logiciel de façon à ce qu'il réponde précisément au besoin, et ce, sans devoir réinventer la roue. Dans certains cas, le logiciel modifié doit aussi devenir public, et le nouveau code source doit être publié.

Prenons un cas particulier qui nous intéresse : OpenOffice. La dernière version de OpenOffice est, en principe, compatible avec un très grand nombre de formats de fichiers, dont ceux de la suite Office de Microsoft. Son interface utilisateur est très semblable à celle des anciennes versions (1997 à 2003) de la suite Office de Microsoft.

Paradoxalement, Microsoft a modifié énormément son interface, au point où des gens qui se considéraient comme des utilisateurs experts y perdent leur latin. Bref, vous devez

TRENDS

Free Public Domain Software

The author of a recent magazine article about free software built on public source code argued that a decision to use this "Open Source software" instead of expensive office suites produced by major companies would result in huge savings and create local employment.¹

If this is actually true, would language professionals benefit as well?

Yes, up to a point...

Governments could certainly save on the cost of purchasing office suites, but would then have to train people on how to use the new software, and deal with having to modify documents created in previous formats.

Because Open Source software is available along with its source code (all the working parts are visible and can be modified by a software mechanic, a.k.a. a programmer), it is easy to hire a programmer to customize software to meet user needs without reinventing the wheel. In some cases, customized software must also be made public along with its new source code.

Consider, for example, a particularly interesting case: OpenOffice. The latest version of OpenOffice is, in theory, compatible with a large number of file formats, including those of Microsoft Office. Its user interface is very similar to older versions (1997 to 2003) of Microsoft Office.

Paradoxically, Microsoft has dramatically changed its interface, to the point where even people who considered themselves to be experts are a little lost. The transition to Microsoft Office 2007 will be considerably more difficult than the transition from Office 2000 to 2002 or 2003.

savoir que le passage à la suite Office 2007 de Microsoft nécessitera une période de transition nettement plus longue que le passage de la version 2000 à la version 2002 ou 2003.

Il est intéressant de constater que les deux produits (MS-Office et OpenOffice) stockent les données en XML, leurs formats étant conformes aux normes publiques OOXML et ODF respectivement. On peut présumer que les convertisseurs feront un bon travail, surtout si on sait que certaines administrations publiques européennes ont exigé que les logiciels qu'ils utilisent permettent une sauvegarde en format ODF.

Cette mesure permet aux clients de ne plus voir leurs données emprisonnées dans une cellule logicielle dont un seul fournisseur a la clé. Cette fois, ce ne sont pas seulement les langagiers, mais bien toutes les grandes organisations qui possèdent des masses de documents, qui veulent l'abolition des entraves que constituent les formats exclusifs à un fournisseur. Il faut le constater, les documents sont devenus le principal actif des sociétés à l'ère où le commerce est fondé sur l'information.

Pour une société (civile ou commerciale), laisser des documents à la merci de la bonne volonté d'un seul fournisseur revient à se mettre à la merci des fournisseurs. De plus en plus d'organismes jugent que c'est dangereux.

Du côté pratico-pratique, cela signifie que les formats de fichiers ouverts deviendront la norme. À chacun de choisir ensuite le produit commercial (ou libre) qu'il préfère, en fonction des avantages et des inconvénients des logiciels.

Je ne serais vraiment pas enclin à investir dans les actions d'un fournisseur de logiciels de bureautique qui ne permettra pas bientôt la lecture et l'écriture de fichiers en format ODF (le format libre exigé par de nombreux organismes publics).

Quand on passe à des documents fondés sur XML dont les spécifications sont claires, la conversion vers un autre format fondé sur XML a plus de chances d'être parfaite. On peut alors s'approcher de l'interopérabilité² entre les logiciels, à ne pas confondre avec l'intégration.

ODF est devenue une norme ISO, et pour bien illustrer à quel point les gros joueurs ont pris la menace au sérieux, Microsoft a riposté en créant sa propre norme publique (OOXML) et a développé un convertisseur gratuit en logiciel libre. La conversion entre ODF et OOXML est passablement fiable, contrairement à ce qui se passait avec les fichiers dont le format était exclusif à une compagnie (les soi-disant fichiers binaires).

La norme produite par Microsoft, après avoir été rejetée par l'ISO dans un premier temps, est aussi devenue une **norme ISO** il y a un an (avril 2008).

It's worth noting that both products (MS Office and OpenOffice) store data in XML, and that their formats are compliant either with OOXML or ODF public standards. We can assume that conversion will go smoothly, especially given that some European public administrations require software that is capable of data storage in ODF format.

This measure ensures the decompartmentalization of data storage. Language professionals and indeed all major organizations with large volumes of documents want to eliminate the shackles that are supplier-specific formats. Documents have become companies' main assets in a world where commerce is based on information.

Any private or public organization that entrusts its documents to a sole supplier places itself at the mercy of its suppliers. More and more organizations consider this a dangerous practice.

This means that we can expect open file formats to become the norm. Each organization will then decide which commercial (or free) product its users prefer, based on the advantages and disadvantages of the software.

I would not be inclined to invest in an office software supplier whose products will not allow file reading and writing in ODF format (the open format required by several public organizations) in the near future.

Conversion of XML-based documents with clear specifications to another XML-based format has a greater likelihood of being perfect, bringing interoperability² between software applications—not to be confused with integration—closer to reality.

ODF has become an ISO standard, and to show the extent to which the major players have taken that threat seriously, Microsoft hit back by creating its own public standard (OOXML) and developing a free Open Source converter. Conversion between ODF and OOXML is fairly reliable, unlike when each company had its own exclusive file formats (so-called binary files).

Though it was rejected by ISO at first, the standard produced by Microsoft also became an **ISO standard** a year ago (April 2008).

In theory, ISO does not accept two standards that meet exactly the same need; the fact that it did shows that Microsoft still has a great deal of influence. The action caused an outcry at ISO; however, conversion between formats compliant with the two standards is almost perfect, as opposed to when software producers could change their formats from one week to the next.

En principe, l'ISO n'accepte pas deux normes qui répondent exactement au même besoin, ce qui démontre que Microsoft a encore beaucoup de poids. La situation a valu à l'ISO un véritable tollé; par contre, la conversion entre les formats conformes aux deux normes est presque parfaite, contrairement à l'époque où les producteurs de logiciels pouvaient modifier leur format d'une semaine à l'autre.

Pour tout dire, la conversion est même tellement bonne qu'on trouve plus d'un convertisseur sur le site de **SourceForge**, royaume du logiciel libre. En fait, on y trouve même un projet dont la plupart des contributeurs viennent de chez... Microsoft.

Microsoft a aussi publié récemment de la documentation complète sur tous ses formats de fichiers. On peut donc considérer qu'on assiste à un revirement de situation reconnu même par les géants du logiciel. Ils disent avoir voulu être gentils, et ne pas craindre du tout d'être exclus de certains marchés.

C'est comme pour moi, je n'ai pas peur dans le noir... Pas du tout. Est-ce que quelqu'un peut allumer la lumière s.v.p.? Juste pour le confort des autres. ■

NOTES

1. Paradoxalement, dans bien des cas, un logiciel libre peut aussi être vendu ou incorporé à d'autres produits et, dans ce cas, la seule différence est qu'on fournit aussi le code source, en plus du logiciel. Un programmeur pourrait donc le modifier.
2. Quand un logiciel peut utiliser les données produites par un autre logiciel sans intervention spéciale de l'utilisateur (notamment sans avoir à tout reformater).

In fact, conversion is so good that you can find more than one converter on Open Source domain **SourceForge**. There is even a project on the site for which most of the contributors are from ... Microsoft.

Microsoft also recently published complete documentation on all its file formats, suggesting that we are witnessing a turnaround recognized even by the software giants. They claim that they were trying to be user friendly, and were not at all worried about being excluded from certain markets.

Just like me: I'm not afraid of the dark. Not at all ... but could someone please turn on the light? I'm just trying to be considerate, you know. ■



NOTES

1. Paradoxically, in many cases, free software can also be sold or incorporated into other products. In these cases, the only difference is that the source code is provided as well as the software, so a programmer can change it.
2. When one software application can use the data produced by another software application with no special intervention by the user (particularly without the user having to reformat the data).

Suite de la page 33

On constate la même tendance pour d'autres toponymes de ville, comme en témoignent les tandems *Minsk* et *Mensk*, ainsi que *Kiev* et *Kyïv*. Dans les deux cas, le premier nom est une forme russifiée pour celui de la capitale du Bélarus et de l'Ukraine. Pour des raisons évidentes, les gouvernements de ces pays souhaiteraient que la communauté internationale adopte les formes utilisées dans les langues

locales, mais en vain. Là encore, les médias francophones et anglophones s'accrochent aux termes traditionnels, c'est-à-dire à *Minsk* et à *Kiev*.

Le mot est lancé : tradition. Il ne suffit pas qu'un État annonce un changement de nom officiel pour que les étrangers emboîtent le pas. Tant chez les anglophones que chez les francophones, il y a des résistances, pas toujours ration-

nelles d'ailleurs. Les anglophones semblent démontrer un peu plus de souplesse à ce chapitre, probablement parce que leur langue absorbe mieux les néologismes.

Mais laissons le temps faire son œuvre. Après tout, qui se souvient de *Nouvelle-Delhi*, *Djakarta*, *Assomption* et *New-York*, devenues *New Delhi*, *Jakarta*, *Asunción* et *New York*? ■

Note

Note de la rédaction

Pour tout problème d'ordre matériel (retard, changement d'adresse, exemplaire manquant, en trop ou défectueux) :

1. Les employés du Bureau de la traduction sont priés de s'adresser au secrétariat de leur service, qui, au besoin, fera part du problème aux Services documentaires :
Téléphone : 819-997-4730 Télécopieur : 819-997-4633
2. Les autres abonnés sont priés de s'adresser aux :
Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Téléphone : 613-941-5995 Télécopieur : 613-954-5779
1-800-635-7943 1-800-565-7757

Les manuscrits, ainsi que toute correspondance relative à la parution des textes, doivent être adressés à :

Denise Cyr
L'Actualité langagière
Normalisation terminologique
Bureau de la traduction
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada
Gatineau (Québec) K1A 0S5
Téléphone : 819-994-1035
Télécopieur : 819-953-8443
Internet : denise.cyr@tpsgc-pwgsc.gc.ca

Nous rappelons que cette publication est ouverte à tous. Nous acceptons les articles portant sur la traduction, la terminologie, l'interprétation, la rédaction, les industries de la langue et les difficultés de langue en français, en anglais ou en espagnol, dans la mesure où ces articles sont bien documentés et susceptibles d'intéresser nos lecteurs.

Les articles sont soumis à un comité de lecture. Les manuscrits rejetés ne sont pas retournés aux auteurs.

Les opinions exprimées dans *L'Actualité langagière* n'engagent que leurs auteurs.

© Ministre de Travaux publics et Services gouvernementaux Canada 2009

Editor's note

Queries regarding matters such as delays, address changes, and missing, damaged or extra copies should be directed as indicated below:

1. All Translation Bureau members should refer such matters to their unit clerk, who will, if necessary, contact Documentation Services:
Telephone: 819-997-4730 Fax: 819-997-4633
2. Other subscriber queries should be sent to:
Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Telephone: 613-941-5995 Fax: 613-954-5779
1-800-635-7943 1-800-565-7757

Manuscripts and all correspondence relating to the publication of articles should be addressed to:

Denise Cyr
Language Update
Terminology Standardization
Translation Bureau
Public Works and Government Services Canada
Gatineau, Quebec K1A 0S5
Telephone: 819-994-1035
Fax: 819-953-8443
Internet: denise.cyr@tpsgc-pwgsc.gc.ca

We would like to remind readers that this publication is open to anyone wishing to contribute. We accept articles relating to translation, terminology, interpretation, writing, the language industries and language problems in English, French or Spanish as long as the articles are well documented and of interest to our readers.

Manuscripts are reviewed by a committee. Rejected manuscripts are not returned to the authors.

The Translation Bureau is not responsible for the opinions expressed in *Language Update*.

© Minister of Public Works and Government Services Canada 2009



L'ACTUALITÉ langagière Language UPDATE

L'ACTUALITÉ LANGAGIÈRE, C'EST

- un périodique trimestriel publié par le Bureau de la traduction du Canada et destiné non seulement aux langagiers, mais aussi à tous ceux qui sont appelés à rédiger à l'occasion
- le complément par excellence des autres outils d'aide à la rédaction offerts par le Bureau de la traduction : TERMIUM®, guides, lexiques et vocabulaires, service de consultation terminologique

VOUS Y TROUVEREZ

- des nouvelles de l'industrie langagière
- des renseignements pratiques sur les nouvelles terminologies dans les sphères d'activité gouvernementale
- des solutions aux problèmes de traduction et de rédaction courants
- des trucs du métier
- des chroniques sur l'évolution de l'usage
- des mini-lexiques sur des sujets d'actualité

ABONNEMENTS

Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

RENSEIGNEMENTS SUR LES PRODUITS ET SERVICES DU BUREAU DE LA TRADUCTION

819-997-3300
Bureaudelatraduction@tpsgc-pwgsc.gc.ca
btb.gc.ca

LANGUAGE UPDATE IS

- a quarterly periodical published by the Translation Bureau of Canada for language professionals as well as occasional writers
- an excellent source that complements the other Translation Bureau writing tools: TERMIUM®, guides, glossaries and vocabularies, and the terminology reference service

IN IT YOU WILL FIND

- news from the language industry
- practical information on new terms used in government-related fields of activity
- solutions to common translation and usage problems
- tricks of the trade
- articles on changing usage
- miniglossaries in fields of current interest

SUBSCRIPTIONS

Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

INFORMATION ON TRANSLATION BUREAU PRODUCTS AND SERVICES

819-997-3300
TranslationBureau@tpsgc-pwgsc.gc.ca
btb.gc.ca

CA1
SS 215
- A18

JUIN/JUNE 2009

L'Actualité langagière



Language Update

- À la recherche du français perdu : la pertinence de Proust
- Coopération technolinguistique – Afrique
- Désigner les espèces en péril au Canada
- « à même »
- The secrets of syntax (Part 1)

- Les changements climatiques, un problème singulier
- « *Le deuxième plus important* »
- *Venise du Nord* et autres surnoms
- Léxico del Foro Interparlamentario de las Américas (FIPA)
- La reconnaissance vocale et les langagiers
Voice recognition for language professionals

Nos collaborateurs Our Contributors

Volume 6/2 • Juin/June 2009

Directeur/Director
Gabriel Huard, trad. a.

Rédactrice en chef/Editor-in-Chief
Denise Cyr, trad. a.

**Rédacteur en chef adjoint/
Assistant Editor-in-Chief**
Jacques Desrosiers

**Comité de lecture/
Review Committee**
Cathryn Arnold
Shirley Hockin
Normand Lemieux
Frédélin Leroux fils
Bruno Lobrichon
Rafael Solís

**Conception graphique/
Graphic Design**
kaboom.ca

L'Actualité langagière est publiée quatre fois l'an par le Bureau de la traduction, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada. btb.gc.ca
Language Update is published four times a year by the Translation Bureau, Public Works and Government Services Canada. btb.gc.ca

ISSN 1712-0063

Marc-Alexandre Beaulieu, biologiste, a été traducteur dans le domaine scientifique avant de devenir terminologue à la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction. Il est membre de la Société canadienne d'onomastique. / **Marc-Alexandre Beaulieu**, whose background is in biology, was a scientific translator before becoming a terminologist with the Terminology Standardization Directorate of the Translation Bureau. He is a member of the Canadian Society for the Study of Names.

Éric Charette est chef de la Division de la terminotique, à la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction. / **Éric Charette** is Chief of the Terminotics Division of the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate.

Marie D'Aoult, terminologue au Bureau de la traduction, est diplômée de l'Université du Québec en Outaouais en traduction et rédaction. Elle est responsable des domaines qui touchent les sciences naturelles (botanique, zoologie, etc.) et de l'environnement. / **Marie D'Aoult** is a Translation Bureau terminologist with a degree in translation and writing from the Université du Québec en Outaouais. She is responsible for the fields of environment and natural sciences (botany, zoology, etc.).

Jacques Desrosiers, rédacteur en chef adjoint de *L'Actualité langagière*, est évaluateur au Bureau de la traduction, où il prépare des examens et évalue des textes de tout genre. Il a coordonné la dernière édition du *Guide du rédacteur*. / **Jacques Desrosiers**, Assistant Editor-in-Chief of *Language Update*, is an evaluator with the Translation Bureau, where he prepares exams and evaluates various texts. He was principal coordinator of the latest edition of the *Guide du rédacteur*.

Shally Gachuruzi est gestionnaire de projets à la Direction de la normalisation terminologique et coordonnateur du projet *Coopération technolinguistique – Afrique*. / **Shally Gachuruzi** is a project manager with the Terminology Standardization Directorate and coordinator of the *Coopération technolinguistique – Afrique* project.

André Guyon a étudié en traduction et en informatique avant d'entrer au Bureau de la traduction, où il a contribué à titre d'expert-conseil en technologies langagières à la réalisation de logiciels précieux pour le Bureau. / **André Guyon** studied translation and computer science before coming to the Translation Bureau, where he has acted as a language technologies consultant and helped develop valuable software for the Bureau.

Frédélin Leroux fils, collaborateur assidu, est un ancien traducteur de la Direction de la traduction parlementaire et de l'interprétation du Bureau de la traduction; il est aujourd'hui à la retraite. / One of our regular contributors, **Frédélin Leroux fils** is a former translator with the Translation Bureau's Interpretation and Parliamentary Translation Directorate; he is now retired.

Paul Leroux, plume à ses heures, a trois romans à son actif, mais n'a fait publier jusqu'ici que de brefs récits. Il écrit en anglais, sa langue maternelle, mais n'écarter pas la possibilité d'une tentative en français. Il est au Bureau de la traduction depuis 1981 (au service de l'ACDI). / **Paul Leroux** dabbles in creative writing in his spare time. He has penned three novels but, so far, has published only a few short stories. He writes in English, his first language, but has not ruled out trying his hand at a novel in French. He has worked in the Translation Bureau since 1981 (co-located with CIDA).

André Manseau est directeur général intérimaire du Centre de recherche en technologies langagières. / **André Manseau** is Interim Director General of the Language Technologies Research Centre.

Frances Peck is a Vancouver-based writer and editor. She has taught grammar, writing and editing for over two decades for the University of Ottawa, Douglas College, Simon Fraser University and countless government and private sector organizations. / **Frances Peck**, rédactrice et réviseuse, travaille à Vancouver. Au cours des vingt dernières années, elle a enseigné la grammaire, la rédaction et la révision à l'Université d'Ottawa, au Collège Douglas, à l'Université Simon Fraser et dans de nombreux organismes du gouvernement et du secteur privé.

André Racicot, formateur, diplômé en science politique et polyglotte. Il anime la populaire série d'ateliers *Traduire le monde* au Bureau de la traduction. / A trainer and political science graduate who speaks several languages, **André Racicot** gives the workshops in the popular Translation Bureau series *Traduire le monde*.

Terminologue à la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction, **Sueli Santos** est chargée d'actualiser et d'enrichir le contenu portugais de TERMIUM®. / **Sueli Santos**, a terminologist with the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate, is responsible for updating and enriching the Portuguese component of TERMIUM®.

ABONNEMENT (S52-4/6-2)

1 an (4 numéros et un index annuel) 35 \$CAN + 5 % TPS = 36,75 \$

Au numéro 9 \$CAN (livraison et TPS en sus)

Règlement : par chèque ou mandat à l'ordre du receveur général du Canada, adressé aux Editions et Services de dépôt, Ottawa (Ontario) K1A 0S5

SUBSCRIPTION RATES (S52-4/6-2)


1 year (4 issues and 1 annual index) CAN\$35 + 5% GST = \$36.75

Per issue CAN\$9 (plus delivery and GST)

Payment: by cheque or money order, made to the order of the Receiver General for Canada and addressed to Publishing & Depository Services, Ottawa, Ontario K1A 0S5



Mot de la rédaction A Word from the Editor-in-Chief

Denise Cyr, trad. a. 

Translation: Renata Isajlovic

L'Actualité langagière • Language Update

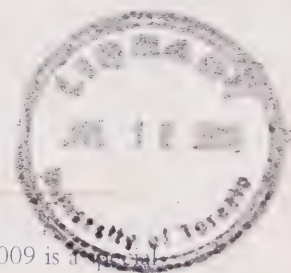
Quel beau tour d'horizon nous fait faire notre revue en ce début d'été! Je vous rappelle que 2009 est une année toute spéciale pour le Bureau de la traduction : notre organisation a 75 ans et est en grande forme.

Pour vous le prouver, je vous invite à lire la brochette d'articles que nous ont préparée nos collaborateurs. Au menu terminologique : les auteurs vous mettent l'eau à la bouche avec des textes sur les changements climatiques et les progrès de la reconnaissance vocale. Un survol de nouveaux glossaires et lexiques montre bien la collaboration du Bureau de la traduction avec le Collège de l'Arctique du Nunavut et le Forum interparlementaire des Amériques. Au menu linguistique, vous pourrez goûter à une savoureuse réflexion sur l'œuvre de Marcel Proust, découvrir les secrets de la syntaxe anglaise pour mettre du piquant dans vos écrits, devenir fin connaisseur en surnoms des toponymes, et être à même de parler du calque *le deuxième plus important*. Je sème la confusion dans votre esprit? Éloignons-nous de cette table bien garnie et voyageons un peu vers l'Afrique, où une initiative des plus intéressantes permet d'alphabétiser et d'instruire des populations et de moderniser des langues transfrontalières; il s'agit là d'un bel exemple de partenariat entre le Bureau et ses collaborateurs d'Europe et d'Afrique. Comme vous pouvez le constater, nos collaborateurs ont des intérêts tous azimuts et sont bien actifs.

Aurez-vous remarqué que la chronique *Wordsleuth* n'est pas au menu dans ce numéro? J'ai le regret de vous annoncer que la chronique fait relâche. Mille mercis à Katherine Barber qui, pendant plus de quatre ans, nous a ravis par l'élégance de sa plume et la finesse de ses propos.

À tous, bonne lecture, et passez un merveilleux été.

Denise Cyr, rédactrice en chef



This issue of *Language Update* offers up a great sampling of topics to mark the start of summer. After all, 2009 is a special year for the Translation Bureau: our organization turns 75 and is still going strong!

Of course, because the proof of the pudding is in the eating, I hope you'll have a look at the batch of articles whipped up for us by our contributors. On the terminology menu, we are offering articles about climate change and advancements in voice recognition technology to whet your appetite. An overview of new glossaries and lexicons highlights the Translation Bureau's work with the Nunavut Arctic College and the Inter-Parliamentary Forum of the Americas. When it comes to issues of language, you can sink your teeth into a delicious commentary by an avid reader of Marcel Proust, learn how to spice up your writing by discovering the secrets of syntax, become a true connoisseur of toponym nicknames, and chew over the use of the expressions *à même* and the calque *le deuxième plus important*. Confused? Then let's move on from this hearty feast and turn our focus to Africa, where an initiative has been implemented to promote public literacy and education and the modernization of trans-border languages. This is a perfect example of the partnerships forged between the Bureau and its European and African partners. As you can see, our contributors have wide-ranging interests and are hard at work.

You may have noticed that the *Wordsleuth* column does not appear in this issue. Sadly, the column is discontinued. Many thanks to Katherine Barber who, for over four years, delighted us with her sharp wit and elegant prose.

Enjoy reading this issue and have a great summer!

Denise Cyr, Editor-in-Chief

Volume 6/2 • Juin/June 2009

Sommaire Summary

Volume 6/2 • Juin/June 2009

L'Actualité langagière • Language Update

L'avenir à la porte de votre bureau / The future at your office doorstep

Francine Kennedy, page 5

Après vingt ans d'innovations technologiques, que réserve l'avenir au traducteur? L'une des transformations les plus prometteuses est la reconnaissance vocale. / What does the future hold for translators after 20 years of technological innovations? One of the most promising advances is voice recognition.

La petite histoire du CRTL / A short history of the LTRC

André Manseau, page 7

Le Centre de recherche en technologies langagières, créé il y a six ans à l'Université du Québec en Outaouais, abrite aujourd'hui 60 langagiers experts qui réalisent une vingtaine de projets de R-D. / The Language Technologies Research Centre, established by the Université du Québec en Outaouais six years ago, today has 60 language experts working on some 20 R & D projects.

À la recherche du français perdu : la pertinence de Proust

Paul Leroux, page 8

Toute difficile qu'elle est à lire aujourd'hui, la *Recherche du temps perdu* récompense généreusement son lecteur en lui montrant toutes les possibilités de la langue française. / As difficult as it is to read today, *À la recherche du temps perdu* generously rewards readers by showing them all the possibilities of the French language.

Coopération technolinguistique – Afrique : un bon exemple de partenariat Canada-Afrique / Coopération technolinguistique – Afrique: A good example of a Canada-Africa partnership

Shally Gachuruzi, page 9

Par ce projet, le Bureau soutient les efforts consacrés par plusieurs pays africains à l'alphabetisation et à la modernisation des langues transfrontalières, comme le créole et le lingala. / Through this project, the Bureau is supporting the work of a number of African countries in promoting literacy and the modernization of cross-border languages, such as Creole and Lingala.

Des glossaires pour les Inuits / Glossaries reflect Inuit language

Éric Charette, page 11

Une douzaine de glossaires gratuits sont mis à la disposition de tous ceux, langagiers, enseignants, intervenants, qui s'intéressent aux collectivités inuites. / A dozen free glossaries are now available for language professionals, teachers, resource persons and anyone else who is interested in Inuit communities.

Désigner les espèces en péril au Canada

Marc-Alexandre Beaulieu, page 12

Le gouvernement fédéral et les provinces ont classé, selon différents niveaux, les espèces en péril au Canada. / The federal and provincial governments have classified Canada's species at risk by threat level.

Mots de tête : « à même »

Frédérin Leroux fils, page 14

Si le grand Corneille pouvait au 17^e siècle chercher de la joie à même ses douleurs, pourquoi ne pourrions-nous pas aujourd'hui financer un projet à même les taxes? / The author discusses the uses of the expression *à même*, from the language of Corneille in the 17th century to today.

The secrets of syntax (Part 1)

Frances Peck, page 16

Syntax is, first and foremost, about word order. But to write well, you have to know how to play with that order, using techniques such as inversion, separation and ellipsis. / La syntaxe, c'est avant tout l'ordre des mots. Mais pour bien écrire, il faut savoir comment changer cet ordre : par exemple avec l'inversion, la séparation ou l'ellipse.

Les changements climatiques, un problème singulier

Marie D'Août, page 18

Y a-t-il *un* ou plusieurs changements climatiques en cours? Tout dépend de ce dont on parle : une région en particulier ou l'ensemble de la planète. / Is there *one* climate change or are many climate changes under way? It all depends on whether you are talking about a specific region or the planet as a whole.

« Le deuxième plus important »

Jacques Desrosiers, page 20

Pour qui souhaite éviter ce calque, les solutions de rechange ne manquent pas. Mais certains emplois sont beaucoup plus coriaces que d'autres. / The author discusses the many ways of avoiding the calque *le deuxième plus important*, with some uses being more challenging than others.

Traduire le monde : Venise du Nord et autres surnoms

André Racicot, page 23

Depuis toujours, de la Sérénissime République à la Ville lumière en passant par la perfide Albion, cités, pays et empires ont été parés de surnoms le plus souvent flatteurs, parfois accusateurs. / From the Most Serene Republic to the City of Light and Perfidious Albion, cities, countries and empires have always been branded with nicknames that range from the flattering to the accusatory.

Léxico del Foro Interparlamentario de las Américas (FIPA) / Léxico do Fórum Interparlamentar das Américas (FIPA)

Sueli Santos, página 24

Elaborado a solicitud del FIPA, este Léxico contiene términos relacionados directamente con el lenguaje parlamentario canadiense, aunque no excluye la terminología común a otras instituciones parlamentarias. / Criado a pedido do FIPA este Léxico contém conceitos relacionados à linguagem parlamentar canadense, em particular, mas não exclui a terminologia habitual comum a todas as outras instituições parlamentares.

Carnet techno : La reconnaissance vocale et les langagiers / Tech Files: Voice recognition for language professionals

André Guyon, page 26

Patient, notre chroniqueur est parvenu à dompter le « dragon » de la reconnaissance vocale, et lui a même appris de nouveaux mots. Ensemble, ils filent maintenant à 70 mots à la minute. / Our patient columnist managed to tame the voice recognition "dragon" and even taught it a few new words. Together, they now clock 70 words per minute.

Glanures

page 30



Le mot de la P.-D.G. A Word from the CEO

Francine Kennedy ■

Translation: Vicki Plouffe

L'avenir à la porte de votre bureau

Deux décennies d'innovation

Le bureau du traducteur des années 1970 paraîtrait tout à fait exotique aujourd'hui. Il y a à peine 30 ans, nos réseaux reliaient, par téléphone seulement, des services dotés de machines à écrire, de dictaphones et de fichiers terminologiques « maison ».

Combien de nouveaux instruments ont été ajoutés au poste de travail du traducteur depuis cette époque! Le bilan des deux dernières décennies décline toute une série de libérations matérielles facilitant l'exercice de la profession.

Pensez un moment aux fonctions de recherche, de correction, de comparaison de textes, d'uniformisation terminologique, de diffusion de renseignements et à la valse d'innovations que nos équipes ont apprivoisées depuis les années 1980 : machines de traitement de texte, ordinateurs, instruments disponibles en ligne, réseaux de courriel, accès à des sites intranet, bases terminologiques, logiciels linguistiques divers.

Dernière innovation, la mémoire de traduction apporte sans contredit une dimension nouvelle au travail de nos professionnels, à qui elle offre un accès instantané à d'immenses bases de textes et un alignement convivial d'expressions ou de phrases correspondantes dans nos deux langues officielles.

Et l'avenir?

Mais qu'est-ce qui se prépare maintenant? Quel avenir s'annonce? Quelles transformations viendront susciter de nouvelles appréhensions, mais aussi supprimer d'autres contraintes qui entravent l'activité intellectuelle du traducteur?

Trois pistes d'avenir se dessinent : la reconnaissance vocale, la traduction automatique, le multilinguisme.

La reconnaissance de la voix aurait été fort utile durant les années héroïques de nos vieux dictaphones. Aujourd'hui, les jeunes manient le clavier avec une aisance qu'on dirait innée. Mais les progrès techniques des logiciels de reconnaissance vocale nous offrent de nouvelles « solutions mains libres » qui laissent entrevoir une véritable révolution.

The future at your office doorstep

Two decades of innovation

The translator's office of the 1970s would seem like totally unfamiliar territory today. Just 30 years ago, our network connections were only by telephone between units equipped with typewriters, dictaphones and in-house terminology card catalogues.

So many new tools have been added to the translator's work station since that time! Over the past two decades, a whole series of labour-saving tools have been introduced to make it easier to do the job.

Think for a moment of all the functions for research, correction, text comparison, terminology standardization and sharing of information, in addition to the parade of innovations that our teams have mastered since the 1980s: word-processing machines, computers, online tools, email networks, access to intranet sites, terminology databases and various language programs.

The latest innovation, the translation memory, unquestionably brings a whole new dimension to the work of our professionals, offering them instant access to huge textbases and user-friendly alignment of matching expressions or phrases in both our official languages.

What's next?

And what's in the works? What does the future hold? What transformations will generate new concerns, but also eliminate obstacles to the translator's intellectual activity?

Three areas are showing interesting possibilities: voice recognition, machine translation and multilingualism.

Voice recognition would have been very useful in the glory days of our old dictaphones. Today, young people have an almost innate sense of how to handle a keyboard. But technological advancements in voice recognition software are offering us new "hands-free solutions" that will truly revolutionize the way we do things.

La traduction automatique (TA)? Même les moins sceptiques d'entre nous estiment qu'elle se bute depuis longtemps à des limites infranchissables et qu'il n'y a rien à en attendre. Or, les choses évoluent à ce chapitre également. Les logiciels de TA peuvent maintenant produire des chaînes de sept ou huit mots... le facteur de fiabilité en cette matière est ce qu'on appelle « l'entraînement ». Pour constituer un bon « entraînement », il faut, semble-t-il, une base de 75 millions de mots. Le logiciel, lancé dans un environnement aussi riche, parviendrait à produire des ensembles textuels fort valables.

Récemment encore, le multilinguisme concernait les relations extérieures du Canada et, chez nous, certains services linguistiques marginaux. Une sensibilité nouvelle à la diversité modifie désormais le paysage langagier, même dans le secteur des langues officielles. Cette dimension a nécessairement un volet technique, puisque la localisation passe par le multimédia et Internet, et concerne non seulement le message verbal mais son support lui-même.

Nos milieux professionnels seront forcés d'innover demain, comme ils l'ont fait hier. Le gourou de la gestion Peter Drucker avait raison : « La meilleure façon de prédire l'avenir, c'est de le créer. »

What about machine translation (MT)? Even the least sceptical of us believe that some time ago it had already gone as far as it could go and nothing more could be expected. But there is progress in this area too. MT software can now produce strings of seven or eight words. The reliability factor is known as "training." For good machine "training," a base of 75 million words seems to be needed. The software run on such a well-stocked corpus would produce some very useful wording.

Until quite recently, multilingualism was restricted to Canada's foreign relations and some small-scale language services in our society. New sensitivity to diversity is changing the language landscape, even in the official languages sector. This dimension of course has a technical component, since localization entails multimedia and the Internet and affects not only the verbal message but also the medium itself.

Our professional communities will be forced to innovate tomorrow, as they did yesterday. In the words of management guru Peter Drucker, "The best way to predict the future is to create it."

Francine Kennedy

La petite histoire du CRTL

Issu du Plan d'action pour les langues officielles du gouvernement du Canada lancé en 2003, le Centre de recherche en technologies langagières (CRTL) a vu le jour grâce aux efforts concertés de trois partenaires fondateurs : l'Université du Québec en Outaouais (UQO), le Conseil national de recherches du Canada (CNRC) et le Bureau de la traduction (BT) du gouvernement du Canada. Ce plan d'action accordait 10 M\$ sur cinq ans au CNRC pour aider à la création du CRTL.

L'immeuble du CRTL, financé pour un total de 15 M\$ par les gouvernements du Canada et du Québec, a été inauguré en mai 2006 sur le campus de l'Université du Québec en Outaouais. Il abrite aujourd'hui environ soixante experts dans le domaine langagier : professeurs de l'UQO, chercheurs du CNRC, experts du BT, représentants de l'Association de l'industrie de la langue (AILIA) et de Langues Canada, ainsi que deux entreprises en incubation. Ces experts représentent une valeur de 6 M\$ par année en travaux de recherche. L'immeuble comprend aussi des espaces pour accueillir des entreprises qui désirent développer des technologies langagières en collaboration avec les chercheurs du CRTL.

Projets de R-D

Aujourd'hui, près d'une vingtaine de projets de recherche et développement (R-D) sont en cours au CRTL. Y contribuent une vingtaine de partenaires externes, dont une dizaine d'entreprises, cinq établissements canadiens d'enseignement supérieur et deux universités européennes.

En 2007-2008, plusieurs projets ont fait des progrès importants, du point de vue tant de la recherche que de l'étendue des collaborations. On compte entre autres PORTAGE, TerminoWeb et le projet de Logiciel de clavardage multilingue. Pour en savoir davantage, nous vous invitons à visiter [crtl.ca \[http://www.crtl.ca/fr/publications.htm\]](http://www.crtl.ca/fr/publications.htm), le site Web du Centre de recherche en technologies langagières. ■

A short history of the LTRC

Established as a result of the Government of Canada's 2003 Action Plan for Official Languages, the Language Technologies Research Centre (LTRC) came to be through the concerted efforts of three founding partners: the Université du Québec en Outaouais (UQO), the National Research Council of Canada (NRC) and the federal Translation Bureau (TB). The Action Plan awarded the NRC \$10 million over five years to help create the LTRC.

The LTRC building, which received a total of \$15 million in funding from the Canadian and Quebec governments, officially opened in May 2006 on the Université du Québec en Outaouais campus. Today, it houses approximately 60 language experts: UQO professors, NRC researchers, TB experts, Language Industry Association (AILIA) and Language Canada representatives, and two companies that are still in development. These experts represent a value of \$6 million a year in research work. The building also includes space to house companies that would like to develop language technologies with LTRC researchers.

R & D projects

Today, about 20 research and development (R & D) projects are under way at the LTRC with about 20 external partners, including a dozen companies, five Canadian higher-education establishments and two European universities.

During 2007-08, many projects made significant inroads, in terms of both research and the scope of their partnerships, such as PORTAGE, TerminoWeb and the Multilingual Chat Software project. To find out more, visit the Language Technologies Research Centre Web site at [ltrc.ca \[http://www.crtl.ca/en/publications.htm\]](http://www.crtl.ca/en/publications.htm). ■

À la recherche du français perdu : la pertinence de Proust

« Longtemps, je me suis couché de bonne heure. » Huit petits mots, une phrase très courte, et me voilà plongé dans l'univers de Marcel Proust, dont le chef-d'œuvre *À la recherche du temps perdu* est réputé être la fine fleur de la littérature française du XX^e siècle. Il s'agit de sept romans qui, dans l'édition que je lisais, s'étendent sur 2 400 pages.

Mes amis et mes collègues s'étonnaient du fait que je me lance à la conquête de cet Everest littéraire. Certains avaient lu un seul de ces romans, d'autres ne s'étaient pas aventurés plus loin que la première page de l'œuvre. Le style de Marcel Proust s'avérait trop rébarbatif à leur goût.

Défis et récompenses pour le lectorat en général

Les phrases de Proust peuvent en effet sembler bien longues. Pourtant, elles sont toujours d'une merveilleuse limpidité. On ne se perd aucunement dans un dédale. Le fil, comme celui d'Ariane, est toujours facile à suivre.

J'avoue que l'œuvre renferme quelques passages arides et même ennuyeux. C'est normal qu'un romancier ne puisse maintenir, du début à la fin, le même niveau d'intérêt. Par contre, le chef-d'œuvre de Proust contient de vrais petits bijoux qui mériteraient d'être des morceaux d'anthologie. Je songe, entre autres, au passage célèbre dans *Du côté de chez Swann* où le protagoniste trempe, dans sa tisane, une madeleine dont le goût évoque tout un pan de sa vie, son enfance dans la ville normande de Combray. Celle-ci surgit littéralement comme un fond de scène dans l'imaginaire du lecteur. Il y a aussi ces pages dans *Le Côté de Guermantes* qui racontent les derniers jours de la grand-mère du héros. Ce récit est empreint d'une tendresse profonde et d'une tristesse infinie.

À la recherche du temps perdu peut s'avérer une œuvre difficile et exigeante pour le lecteur moderne. Elle demande une grande culture générale et un certain bagage de connaissances sur l'histoire, l'art, la musique, la littérature et la philosophie européens. Ces éléments font souvent défaut aujourd'hui, même parmi les gens instruits. Mais, justement, la lecture de Proust est tonifiante, car elle nous incite à approfondir ces matières pour en savoir plus long. Nul besoin, cependant, de posséder un savoir encyclopédique. Au moyen d'outils à la disposition de tous, notamment Internet et surtout Wikipédia, nous pouvons facilement nous documenter pour mieux nous situer dans l'univers de l'auteur.

Si nous savons relever ces défis, que de récompenses l'œuvre ne nous réserve-t-elle pas! D'abord, comme toute création

imaginaire, celle de Proust nous dépayse, nous transporte, nous permet d'entrer dans un monde différent du quotidien. *À la recherche du temps perdu* nous offre un instantané de la société française à un moment très précis, cette fin de siècle où elle était profondément divisée, scindée en deux camps farouchement opposés, par l'affaire Dreyfus et la vague d'antisémitisme qu'elle a déclenchée, contre laquelle Émile Zola a proféré, à juste titre, son célèbre « J'accuse! ».

Par surcroît, à un plus haut degré que d'autres romans français tout aussi dignes du nom, le roman-fleuve de Proust nous fait redécouvrir le plaisir sensoriel (j'oserais même dire sensuel) de la langue, d'une langue infiniment riche. Pour cette raison seule, l'œuvre de Proust mérite d'être lue.

L'intérêt de Proust pour les langagiers

Quand nous lisons la prose magistrale de Proust, son style nous imprègne comme par osmose. La lecture de l'œuvre éveille en nous le désir impératif d'écrire nous-mêmes dans un français impeccable, d'adopter un niveau de langue plus relevé.

La lecture de Proust éveille la nostalgie d'un français châtié qui déploie toutes ses ressources. Elle nous rappelle des temps de verbe que nous ne voyons guère depuis belle lurette : le passé simple et l'imparfait du subjonctif. Ils n'empêchent pas pour autant la compréhension du texte.

Proust jette un regard incisif sur l'évolution, non de la France uniquement, mais de la langue française. Il relève des accents et du jargon qui dénotent l'appartenance à une classe sociale particulière. Il critique l'emploi de certains mots qui étaient des néologismes à son époque mais qui sont passés par la suite dans la langue courante.

Il s'intéresse à l'étymologie des noms de lieux, qui témoignent du lointain passé latin et gaulois de nos premiers ancêtres français. Il parsème le texte d'expressions du terroir, hautes en couleur, riches d'expressivité, des expressions familières et chères aux Québécois et aux Canadiens français. En lisant Proust, nous retrouvons par moments les racines tenaces qui ont donné vie et dynamisme à notre propre parler.

Bref, *À la recherche du temps perdu* célèbre les possibilités de la langue, de notre langue. L'œuvre de Proust nous fait renouer avec un glorieux patrimoine culturel, historique, littéraire et linguistique, dont nous pouvons fièrement nous déclarer les héritiers, les dépositaires et les gardiens. ■

Coopération technolinguistique – Afrique

Shelly Gathumani

Translation: Joelle Lefebvre

Un bon exemple de partenariat Canada-Afrique

Quatre ans se sont écoulés depuis le lancement du projet *Coopération technolinguistique – Afrique : développement des langues partenaires africaines et créoles* (CTA) à Gatineau, le 10 mars 2005. C'est l'Organisation internationale de la Francophonie (OIF) qui en assure le financement. Les partenaires en sont, d'une part, le Bureau de la traduction (BT) du gouvernement du Canada, désigné correspondant canadien en aménagement linguistique auprès de l'OIF par le ministère des Affaires étrangères et du Commerce international et, d'autre part, la Guinée, le Mali, la République démocratique du Congo, le Sénégal et les Seychelles.

Le projet CTA appuie concrètement les efforts de ces pays africains en matière notamment d'éducation formelle et informelle et d'alphabétisation. Il vise également à favoriser une meilleure appropriation du français et la modernisation des langues transfrontalières (créole, fulfulde, lingala, mandingue, swahili).

Le 19 mai 2008, le projet est entré dans sa phase exécutoire à la réunion de relance et de planification des activités pour l'année en cours, qui a eu lieu à Conakry, en Guinée. En décembre, les représentants du Bureau de la traduction ont rencontré les pays partenaires à Kinshasa pour faire le bilan de l'année écoulée, planifier les activités de 2009 et esquisser quelques pistes d'action pour le quadriennium 2010-2013. Cette mission avait été précédée, en novembre, de deux rencontres qui ont réuni les délégués du BT et de l'ambassade du Canada à Paris avec, d'une part, leurs interlocuteurs de l'OIF et, d'autre part, le recteur de l'Agence universitaire de la Francophonie (AUF).

Rencontres à Paris

À Paris, les deux représentants du Bureau de la traduction, M. Gabriel Huard, directeur de la Normalisation terminologique, et M^{me} Nicole Sévigny, directrice des Stratégies de normalisation, ont rencontré M. Clément Duhaime, administrateur de l'OIF, et MM. Frédéric Bouilleux et Julien Kilanga, respectivement directeur de la *Langue française, diversité culturelle* et chef de division à la même direction au sein de l'Organisation. Nos représentants étaient accompagnés de M^{me} Chantal de Varennes, conseillère en Francophonie auprès de l'ambassade du Canada à Paris. La séance, qui s'est révélée des plus fructueuses, a permis aux interlocuteurs de faire le point sur l'initiative CTA depuis

A good example of a Canada-Africa partnership

Four years have passed since the *Coopération technolinguistique – Afrique : développement des langues partenaires africaines et créoles* (CTA) project was launched in Gatineau on March 10, 2005. Funding for the project is provided by the Organisation internationale de la Francophonie (OIF). Partners include the Government of Canada's Translation Bureau—Canadian correspondent for language management for the OIF at the request of the Department of Foreign Affairs and International Trade—and the following countries: the Democratic Republic of the Congo, Guinea, Mali, Senegal and the Seychelles.

The CTA project provides concrete support for the efforts of these African countries in formal and informal education and in literacy. It also aims to foster greater ownership of the French language and the modernization of cross-border languages (Creole, Fulfulde, Lingala, Mandingue and Swahili).

On May 19, 2008, the project entered its operational phase at the Conakry, Guinea, meeting organized to plan the year's activities. In December, Translation Bureau representatives met with partner countries in Kinshasa to review what had been done, plan the 2009 activities and draft an action plan for 2010-13. This mission had been preceded by two earlier meetings held in November, which brought together delegates from the Translation Bureau and the Canadian Embassy in Paris with, first, their OIF counterparts and, second, the rector of the Agence universitaire de la Francophonie (AUF).

Meetings in Paris

In Paris, two Translation Bureau representatives—Gabriel Huard, Director of the Terminology Standardization Directorate, and Nicole Sévigny, Director of Standardization Strategies—met with Clément Duhaime, Administrator of the OIF, and then with Frédéric Bouilleux, Director of *Langue française, diversité culturelle*, and Julien Kilanga, a division head within the same OIF directorate. Our representatives were accompanied by Chantal de Varennes, Francophonie Advisor with the Canadian Embassy in Paris. The meeting, which proved very productive, enabled the various representatives to bring everyone up to date on the CTA initiative

son implantation en 2005 et sur les résultats concrets obtenus. Et ils ont convenu qu'en prévision de la poursuite du projet en 2009 et de son éventuelle reconduction pour le prochain quadriennium, ils devaient rechercher de nouvelles synergies, notamment avec l'AUF, pour mieux atteindre les objectifs fixés.

Dans la foulée des échanges avec l'OIF, les deux représentants du BT, accompagnés de collègues de l'ambassade du Canada à Paris, ont pu examiner, avec le recteur de l'AUF, M. Bernard Cerquiglini, des possibilités de collaboration. Les discussions ont permis de dégager différentes orientations et des pistes d'action porteuses, dont la mise à disposition auprès du CTA des campus numériques francophones présents dans les pays partenaires, entre autres pour la formation à distance et les échanges professionnels.

Réduction de la fracture numérique

Le projet CTA s'inscrit dans le contexte de la *Déclaration de Ouagadougou*, selon laquelle les chefs d'État se sont engagés à faire de la Francophonie un espace solidaire pour un développement durable s'appuyant sur cinq piliers, dont l'éducation et la formation, ainsi que sur une large ouverture à la diversité culturelle et linguistique.

Le BT, convaincu de pouvoir contribuer à un développement qui sera attentif à cette diversité, souhaite, d'une part, rendre TERMIUM®VI accessible à certains organismes africains pour qu'ils y ajoutent des modules linguistiques dans diverses langues africaines et créoles et, d'autre part, former leurs formateurs en vue d'assurer le transfert des connaissances en Afrique. En mettant à la disposition des pays participants au projet CTA un outil d'avant-garde comme TERMIUM®, le BT pourra contribuer à réduire l'écart numérique qui sépare les pays du Nord et du Sud.

Bilan de l'année 2008 et perspectives 2009

La rencontre de Kinshasa, en décembre dernier, a donné l'occasion à chaque délégation de souligner la pertinence et la valeur de l'initiative pour la modernisation des langues africaines et créoles, partenaires du français, et sa contribution effective au développement des pays participants.

En ce qui concerne le plan d'action de 2009, les participants ont décidé à l'unanimité d'enrichir le vocabulaire de la métalangue (terminologie de la terminologie) pour une meilleure maîtrise de la discipline. Ils ont également décidé

since its implementation in 2005 and the concrete results achieved to date. The parties agreed that in anticipation of continuing the project in 2009 and its potential renewal for the next four-year period, they needed to look for new synergies, particularly with the AUF, in order to better meet the objectives that have been set.

In the wake of their meeting with the OIF, the two Translation Bureau representatives, accompanied by colleagues from the Canadian Embassy in Paris, explored opportunities for collaboration with the rector of the AUF, Bernard Cerquiglini. The discussions yielded various directions and promising ideas, including making the Francophone virtual campuses in partner countries available to the CTA for purposes such as distance education and professional exchanges.

Bridging the digital divide

The CTA project came out of the Ouagadougou Declaration, in which the heads of states pledged to make the Francophonie a community that supports sustainable development, supported by five pillars, including education and training, and by a broad openness to cultural and linguistic diversity.

The Bureau, which is convinced that it can contribute to development that is sensitive to this diversity, wishes to make TERMIUM®VI available to certain African organizations so that they can add various African and Creole language modules and also wants to train their educators to implement knowledge transfer in Africa. By making a state-of-the-art tool such as TERMIUM® available to the countries participating in the CTA project, the Bureau will be able to help reduce the digital divide that separates countries in the North from those in the South.

Report on 2008 and outlook for 2009

The meeting in Kinshasa last December gave each delegation an opportunity to recognize the relevance and value of the initiative to modernize the African and Creole languages, which are closely allied to French, and its contribution to the development of participating countries.

With regard to the 2009 action plan, participants unanimously agreed to enrich the metalanguage vocabulary (the terminology of terminology) in order to improve proficiency in the discipline. They also decided to address a new

de traiter une nouvelle thématique, *Environnement et changements climatiques*, parce qu'elle répond aux besoins de l'heure et s'inscrit dans un des axes privilégiés par l'OIF, le développement durable.

Bref, le projet CTA est un succès. Le Bureau de la traduction, en tant que maître d'œuvre, continuera à donner sa rétroaction au fil de l'avancement des travaux. Il mettra également à la disposition de ses partenaires des outils qui faciliteront leur travail au quotidien et coordonnera, cet été, la publication du *Lexique sur la femme et le développement* en langues africaines. Une excellente illustration d'un partenariat réussi entre le Canada et l'Afrique francophone. ■

theme—Environment and Climate Change—because it responds to current needs and is connected to one of the OIF's key areas of interest: sustainable development.

In short, the CTA project is a success. The Translation Bureau, as project overseer, will continue to provide feedback as work progresses. It will also provide its partners with tools to facilitate their day-to-day work and this summer will coordinate the publication of the *Lexique sur la femme et le développement* in various African languages—an excellent example of a successful partnership between Canada and Francophone Africa. ■

Des glossaires pour les Inuits

Glossaries reflect Inuit language

EN CHERCHE

Translation: Dennis Maloney

Le Bureau de la traduction est heureux de présenter une douzaine de glossaires réalisés dans le cadre du Programme des interprètes/traducteurs du Collège de l'Arctique, Campus Nunatta, Iqaluit (Nunavut). Ceux-ci renferment une terminologie en trois langues (anglais-inuktitut-français) et des définitions en langue anglaise. Ils sont le reflet de la langue véhiculée au Nunavut et des sujets prioritaires des collectivités inuites.

Le Bureau de la traduction offre depuis longtemps son appui aux divers projets de sauvegarde des langues du Nord. Fier d'un partenariat solide avec le Nunavut, le Bureau diffuse gratuitement les glossaires sur son site Web. Nul doute que ces outils en ligne seront des plus utiles aux interprètes, aux traducteurs ainsi qu'à tous les langagiers que la langue inuktitute intéresse. Évidemment, les enseignants, les intervenants et tous ceux qui travaillent quotidiennement dans les milieux inuits pourront également profiter de cette nouvelle ressource linguistique.

Vous pouvez consulter les glossaires à la section Publications sur le site : **btb.gc.ca**. ■

The Translation Bureau is pleased to present a dozen glossaries compiled as part of the interpretation and translation program offered at the Nunatta Campus of Nunavut Arctic College in Iqaluit, Nunavut. With terms listed in three languages (English, Inuktitut and French) and definitions in English, the glossaries reflect the Inuit language used in Nunavut and topics of concern in Inuit communities.

For some time, the Translation Bureau has been providing support for various projects intended to protect the languages of the Far North. The Bureau is proud of its solid partnership with Nunavut and offers the glossaries free of charge on its Web site. These online tools will no doubt be highly useful for interpreters and translators as well as for all language professionals interested in the Inuktitut language. They are also a useful new linguistic tool for teachers, resource persons and anyone working in Inuit communities on a daily basis.

You can consult the glossaries in the Publications section at the following site: **btb.gc.ca**. ■

Désigner les espèces en péril au Canada

Marc-Alexandre Beaulieu

Volume 6/2 • Juin/June 2009

Au cours des dernières décennies, le Canada, les provinces et les territoires se sont dotés de lois visant à protéger la faune et la flore. Ces efforts importants n'ont toutefois pas empêché la dégradation soutenue des habitats naturels de nombreuses espèces, placées en situation de vulnérabilité¹. L'extinction et le recul de certaines espèces, combinés à d'autres pressions sur les écosystèmes naturels, ont des répercussions marquées sur la biodiversité. Pour faire face à ce problème, un nombre croissant de gouvernements ont

adopté des lois plus strictes afin de mieux protéger les espèces dites en péril¹. Le Québec a adopté sa *Loi sur les espèces menacées ou vulnérables* en 1989, alors que la *Loi canadienne sur les espèces en péril* a été promulguée en décembre 2002. Le tableau ci-dessous présente la terminologie employée (en français et en anglais) pour désigner les espèces en péril au Canada. Les niveaux 1, 2 et 3 indiquent l'ordre d'importance des catégories de risque.

Statuts des espèces en péril au Canada

	Niveau 1	Niveau 2	Niveau 3
Fédéral	En voie de disparition / endangered	Menacée / threatened	Préoccupante / special concern
Alberta	En voie de disparition / endangered	Menacée / threatened	Préoccupante / special concern
Colombie-Britannique	En voie de disparition / endangered	Menacée / threatened	Préoccupante / special concern
Île-du-Prince-Édouard	En voie de disparition / endangered	Menacée / threatened	Préoccupante / special concern
Manitoba *	En voie de disparition / endangered	Menacée / threatened	Menacée / threatened
Nouveau-Brunswick	En péril / endangered	Menacée / threatened	Sensible / special concern
Nouvelle-Écosse	En voie de disparition / endangered	Menacée / threatened	Vulnérable / vulnerable
Nunavut	En voie de disparition / endangered	Menacée / threatened	Préoccupante / special concern
Ontario	En voie de disparition / endangered	Menacée / threatened	Préoccupante / special concern
Québec *	Menacée / threatened	Vulnérable / vulnerable	Vulnérable / vulnerable
Saskatchewan	Menacée d'extinction / endangered	Menacée / threatened	Vulnérable / vulnerable
Terre-Neuve	En voie de disparition / endangered	Menacée / threatened	Vulnérable / vulnerable
Territoires du Nord-Ouest	En voie de disparition / endangered	Menacée / threatened	Préoccupante / special concern
Yukon	En voie de disparition / endangered	Menacée / threatened	Vulnérable / vulnerable

* Le Québec et le Manitoba n'ont que deux statuts, alors que le fédéral et les autres provinces et territoires en ont trois. Toutefois, le Québec a aussi une liste d'espèces fauniques susceptibles d'être désignées menacées ou vulnérables. La plupart de ces espèces « susceptibles » sont en fait des espèces dont la désignation pourrait correspondre au statut « préoccupante » du fédéral.

Lois et articles consultés

Alberta

- a) « Alberta and Its Species at Risk »
<http://srd.alberta.ca/fishwildlife/escc/speciesatrisk.aspx>.
- b) Wildlife Act
(RSA 2000, c. W-10).

Colombie-Britannique

- a) « Endangered Species and Ecosystems »
<http://www.env.gov.bc.ca/atrisk/>.
- b) Wildlife Act ([RSBC 1996] Chapter 488).

Île-du-Prince-Édouard

- a) Wildlife Conservation Act
(R.S.P.E.I. 1988, c. W-4.1).

Manitoba

- a) Loi sur les espèces en voie de disparition
(C.P.L.M. c. E111).
- b) Endangered Species Act (C.C.S.M. c. E111).

Nouveau-Brunswick

- a) « Espèces en péril »
<http://www.gnb.ca/0078/SpeciesAtRisk/Definitions-f.asp>.
- b) « Species at Risk »
<http://www.gnb.ca/0078/SpeciesAtRisk/Definitions-e.asp>.
- c) Règlement sur les espèces menacées d'extinction – Loi sur les espèces menacées d'extinction
(N.B. Reg. 96-26).
- d) Endangered Species Regulation – Endangered Species Act (N.B. Reg. 96-26).

Nouvelle-Écosse

- a) « Legislation: NS Endangered Species Act »
http://www.gov.ns.ca/natr/wildlife/biodiv/legislation_nsesa.htm.
- b) Wildlife Act (R.S.N.S. 1989, c. 504).

Nunavut

- a) Wildlife Act (S.Nu. 2003, c.26).

Ontario

- a) Loi sur les espèces en voie de disparition
(L.O. 2007, chap. 6).
- b) Endangered Species Act (S.O. 2007, c. 6).

Québec

- a) Loi sur les espèces menacées ou vulnérables
(L.R.Q. c. E-12.01).
- b) Act respecting threatened or vulnerable species
(R.S.Q. c. E-12.01).

Saskatchewan

- a) Wildlife Act (S.S. 1998, c. W-13.12).

Terre-Neuve-et-Labrador

- a) Endangered Species Act (S.N.L. 2001, c. E-10.1).

Territoires du Nord-Ouest

- a) Wildlife Act (R.S.N.W.T. 1988, c. T-4).

Yukon

- a) Wildlife Act (R.S.Y. 2002, c. 229). ■

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier tout particulièrement M. Daniel Toussaint, biologiste, pour son avis d'expert et pour m'avoir proposé des pistes de recherche qui ont mené à la rédaction de cet article.

NOTES

- 1 Andrée Gendron, « Quand le ridicule tue », *Le Bouquet Écologique*, 2002, vol. 15(4), p. 4 et 5.



Mots de tête

Frédelin Leroux fils ■

Volume 6/2 • Juin/Juine 2009

« à même »

*Qui te donne le front
de surprendre mes pleurs?
Cherches-tu de la joie à même
mes douleurs?*

Corneille, *La place royale*

Dès mes premiers mois au Bureau de la traduction (je ne vous dirai pas combien de lustres se sont éteints depuis), on m'apprit à me méfier de la tournure « à même ». Mon réviseur a dû me le rappeler à plus d'une reprise. Et je présume qu'il devait s'appuyer sur ce qui était sans doute à l'époque l'ouvrage le plus consulté par les traducteurs, le fameux *Vocabulaire général*¹. L'auteur, Hector Carbonneau, nous met en garde : « *À même* signifie : sans intermédiaire, sans intervention, dans le vif, en plein dans. C'est une expression familière. Il vaudrait mieux l'éviter pour traduire **out of the sums, out of the votes**, etc. *Imputé sur* conviendrait mieux en contexte financier. »

Si plus personne aujourd'hui n'ouvre le Carbonneau, la mise en garde n'a pas disparu pour autant. Les Clefs du français pratique veillent au grain : « *À même* implique un contact physique, direct : *Boire à même la bouteille. Manger à même la casserole. Creuser à même la pierre.* Pour indiquer l'origine d'un paiement ou d'un prélèvement de fonds, utiliser **sur** : *Payer sur le budget de l'entreprise. Prélever sur les fonds publics.* La langue courante fait cependant un usage abondant de **à même** dans ce sens, même s'il n'est pas attesté : *Cette activité sera financée à même le budget de l'entreprise.* »

Il faut chercher longtemps pour trouver un ouvrage qui entérine ou condamne cet usage. Depuis Carbonneau, je n'en ai trouvé qu'un qui, à première vue, le défend presque. Geneviève Gilliot² estime qu'on peut dire « piger à même la caisse », mais elle condamne notre habitude de dire « citer des chiffres pris à même les statistiques ». Et pourquoi? Parce qu'« à même » exclut l'idée de choix. Si c'est le cas, « piger à même » serait presque un oxymoron. Du moins d'après le vieux sens du verbe, qui signifiait « prendre un passage en vue de le citer »...

Quant aux dictionnaires – unilingues comme bilingues – ils ne connaissent que le sens de « contact physique, direct », dont il vient d'être question. C'est ou bien « boire à même la bouteille », « coucher à même le sol » ou « porter à même la peau » qu'ils nous proposent.

Chez nous, cette tournure a un sens « hérétique » depuis au moins la première moitié du 19^e siècle. En 1831, le journaliste Étienne Parent écrit : « la dotation d'un *clergé protestant* à même les terres du pays »; et quelques années plus tard : « ils seraient payés à même nos deniers en vertu d'un acte du Parlement³ ». Mon prochain exemple est également d'un journaliste, mais nous faisons un saut de plus de 135 ans. C'est le président du Rassemblement pour l'indépendance nationale (le RIN) qui me le fournit : « en permettant au Parti libéral de dépenser des millions de dollars à même les fonds de l'État⁴ ». J'en ai trouvé trois chez un autre indépendantiste, dont celui-ci : « les

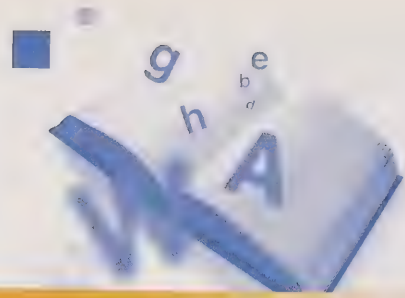
Empires et les Grands États, qui se sont tous constitués par la force et la violence, et à même de petits États qu'ils se sont annexés⁵ ». Le frère Untel ne dédaigne pas de l'employer : « en lui disant de payer les frais à même l'argent remis⁶ »; l'ancien rédacteur en chef du *Devoir* non plus : « il avait consenti des largesses à même les deniers publics⁷ ». Un dernier exemple, qui ressemble à celui de Geneviève Gilliot : « un financement puisé à même la poche des membres⁸ ».

Nos journalistes sont tellement nombreux à l'employer aujourd'hui, que l'alphabet y passe presque au complet : Hélène Buzetti, Gil Courtemanche, Michel David, Lysiane Gagnon, Chantal Hébert, Pierre Jury, Christian Rioux, Odile Tremblay, Michel Vastel... Même un sénateur se met de la partie : « s'enrichir à même les fonds publics⁹ ».

Mais comme le montre l'exemple qui suit, nous ne nous contentons pas du sens strictement financier. Un journaliste de l'époque de Parent, Hector Fabre, l'emploie dans un sens qui aurait plu à Corneille : « La plupart de nos concitoyens sont sous l'impression que* le pont Victoria a été construit à même les sueurs du peuple¹⁰ ». On passe des douleurs aux sueurs... Marcel Rioux lui aussi l'emploie presque dans le sens « officiel » : « [l'idée] admirablement exprimée par lord Durham de forger une nation à même tous les morceaux à la traîne »; « L'identité nationale sera forgée à même ces deux enclumes : rapatriement et centralisation¹¹ ». Un politologue pousse l'image encore plus loin : « il importe de puiser à

NOTES

* Où l'on voit que la tournure « sous l'impression que », considérée comme un calque, ne date pas d'hier.



même une démarche qui permettrait de comprendre la situation politique au Québec et au Canada¹² ». Puiser à même une démarche... Auriez-vous osé? Un dernier exemple qui fait de nouveau penser à Corneille : « on sent que c'est à même ses blessures [...] que Louis Riel a trempé sa plume¹³ ».

Carbonneau, vous vous en souvenez, considère « à même » comme familier. Il n'a évidemment pas inventé cela. Il devait avoir sous le coude un vieux dictionnaire bilingue de la fin du 19^e siècle, le Clifton-Grimaux¹⁴. Si le tour était « familier » à la fin du 19^e siècle et jusqu'au milieu du 20^e, qu'en était-il du temps de Corneille? Il était probablement très mal vu de l'employer. Et pourtant Corneille l'emploie. Dans un premier temps, en tout cas. Car dans l'édition de ses comédies que j'ai entre les mains, ces deux vers ont été refaits :

*Ton plaisir dépend-il d'avoir vu
mes douleurs?*

*Qui te fait si hardi de surprendre
mes pleurs?*

Plus trace d'« à même »... Je me demande si Voltaire ne serait pas passé par là. Car, comme vous le savez peut-être, il a passé plusieurs années à corriger les œuvres de Corneille (ses *Commentaires* font plus de 900 pages). On peut présumer qu'il n'aimait pas « à même »...

Certes, « à même » est assez facile à éviter, en optant par exemple pour « sur », comme nous le suggèrent Carbonneau et les Clefs du français pratique, sauf que ce n'est pas toujours possible. Et qu'à vouloir l'éviter à tout prix, on risque de tomber de

Charybde en Scylla. J'en ai eu la preuve il y a une vingtaine d'années. Chargé de faire un examen du système de contrôle de la qualité du Bureau (le fameux Sical), je suis tombé sur ceci. Dans des textes d'examen, on avait jugé fautif « à même » dans cet exemple : « besoins de base satisfaits à même le budget familial », alors qu'ailleurs « besoins de base satisfaits par l'entremise du budget familial » ne l'était pas. Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais j'aurais été plutôt porté à corriger le second. En effet, « par l'entremise » risque d'induire le lecteur en erreur. C'est comme s'il s'agissait d'une façon détournée de satisfaire les besoins, alors qu'on veut simplement dire que le budget familial permet de satisfaire les besoins de base.

Enfin, si vous allez naviguer sur Internet, vous trouverez des centaines de milliers d'exemples de cet usage – très majoritairement québécois ou canadiens, mais pas uniquement. Comme celui-ci : « Le ministère de la Sécurité sociale envisagerait de piller à même le budget des allocations allouées aux malades de longue durée » (Web Humanité, 14 juin 1993). Cela rappelle l'exemple de Gilliot du début.

Aussi, on peut se demander s'il y a lieu de maintenir la mise en garde. Après tout, si Corneille pouvait, il y a près de 375 ans, chercher de la joie à même ses douleurs, on ne voit pas pourquoi on ne pourrait pas parler d'un « projet subventionné à même la taxe foncière ». C'est moins poétique, évidemment...

P.-S. : Je vous ai menti tout à l'heure. Il y a au moins deux autres ouvrages

qui parlent de cet usage, un dictionnaire québécois français-anglais¹⁵, d'où j'ai tiré l'exemple ci-dessus (qui est traduit ainsi : « programme funded out of property tax ») et le *Bon usage*. Eh oui, dans la dernière édition, on lit ceci : « Au Québec, alors qu'il ne s'agit pas de lieu : *Cet ouvrage a été publié grâce à une subvention accordée à même les fonds du Conseil des arts du Canada* ». Curieusement, cet exemple est tiré des *Devanciers du surréalisme* d'un certain Léon Somville. Vérification faite, l'auteur est belge, et il était professeur à l'Université de Bruxelles. Un auteur belge pour illustrer un usage québécois... ■

NOTES

- 1 Hector Carbonneau, *Vocabulaire général*, Bulletin de terminologie n° 147, 4^e fascicule, Secrétariat d'État, Ottawa, 1972. Fascicules parus entre 1957 et 1960.
- 2 *Ce que parler veut dire*, Leméac, 1974, p. 43-44.
- 3 *Le Canadien*, 7 mai 1831 et 13 novembre 1837, in Jean-Charles Falardeau, *Étienne Parent 1802-1874*, Éditions La Presse, 1975, p. 72 et 81.
- 4 Pierre Bourgault, *Le Devoir*, 21.4.66.
- 5 Marcel Rioux, *Pour prendre publiquement congé de quelques salauds*, L'Hexagone, 1980, p. 65.
- 6 Jean-Paul Desbiens, *Journal d'un homme farouche*, Boréal, 1993, p. 169 (entrée du 11.11.86).
- 7 Gérard Filion, *Fais ce que peux*, Boréal, 1989, p. 246.
- 8 Pierre Godin, *La poudrière linguistique*, Boréal, 1990, p. 50.
- 9 Jean-Claude Rivest, *La Presse*, 9.4.05.
- 10 *Chroniques*, Éditions Leméac, 1979, p. 188 (texte du 17 mars 1868).
- 11 *Op. cit.*, p. 40 et 44.
- 12 Dorval Brunelle, *Les trois colombes*, VLB éditeur, 1985, p. 237.
- 13 Ismène Toussaint, « Louis Riel ou le rêve inachevé », *L'Action nationale*, nov. 2001, p. 85.
- 14 E. Clifton et A. Grimaux, *A New Dictionary of the French and English Language* (français-anglais), Garnier, 1881.
- 15 Marcel Séguin et Alice Amyot, *Dictionnaire français-anglais*.



Frances Peck

John Simon, *Paradigms Lost*

The fire at the school was started sometime between midnight and 4:00 a.m.

Money will be raised to repair the damaged classrooms and to replace the grammar texts that were apparently used as fuel.

Separation of subject and verb

A subject and its verb are usually an inseparable pair, but a little distance between them now and again can add a spark to their connection. Inserting details between the subject and its verb, as a kind of interruption, emphasizes the subject and builds anticipation as the reader waits patiently for the verb.

S

You, [love of my life, moon in my heaven,]
have broken my heart.

V

S

English clockmaker John Harrison, [a mechanical genius who pioneered the science of portable precision timekeeping,] devoted his life to this quest. (Dava Sobel)

V

A word of caution: separation is best for shortish sentences and content that's easy to understand. If your sentence is long or the material complex, keep the subject and verb together so that the main meaning emerges quickly and the ideas are easy to follow.

Undesirable separation

S

A new factory to produce chemicals for the OPAS system, which enables large manufacturers of business forms to make carbonless copy paper as part of their own manufacturing process, began to operate late last year.

V

Subject and verb reunited

S

V

Late last year, a new factory began producing chemicals for the OPAS system, which enables large manufacturers of business forms to make carbonless copy paper as part of their own manufacturing process.

Isolation

Separating a subject from its verb, as we've seen, tends to highlight the subject by setting it apart. Isolating *any* word or phrase (not just the subject) by setting it apart from the rest of the sentence is a syntactic technique that captures readers' attention. Isolation is most common, and usually most effective, at the beginning or end of a sentence.

My heart: you warmed it, you coddled it, you broke it like an egg.

Ruben said something in a hurried whisper, made rather an impressive gesture over his head with one arm, and, to say it as gently as possible, died. (Katherine Anne Porter)

Ellipsis

Another way to create emphasis, not to mention distinctive rhythm, is to leave out a word or phrase that's necessary to the grammar of a sentence but not its sense. Ellipsis, as this technique is known, often involves omitting a verb.

My heart is broken, my future destroyed.

To which charge the other party in the doomed relationship might respond:

To err is human, to forgive divine. (Alexander Pope)

Which might lead to sentences about broken crockery or heirlooms . . . but that's another article. ■

Look for more secrets of syntax in the next issue of *Language Update*.

Les changements climatiques, un problème singulier

Marie D'Aoust

Volume 6/2 • Juin/June 2009

Rassurez-vous, il ne s'agit pas d'un article vous invitant à réduire vos émissions de gaz à effet de serre ou à expier quelque péché consumériste. Non, il s'agit tout simplement de clarifier une question d'orthographe, à savoir : de quelle façon doit-on écrire l'expression *changement climatique*? Au singulier ou au pluriel?

Qu'il soit scientifique ou langagier, chacun reconnaîtra qu'il règne une confusion immense quant à la façon d'écrire *changement climatique*. Certains auteurs utilisent même les deux formes (singulier et pluriel) sans distinction. Mon but est de fournir au lecteur une façon simple (et non simpliste) de trancher, en lui présentant une analyse lexicale des éléments qui forment le syntagme.

Je souligne que j'ai volontairement évité de traiter l'aspect scientifique de la notion, dans le but de ne pas alourdir le contenu de cet article. Vous n'y trouverez pas non plus une analyse terminométrique du terme. Le lecteur avide de détails pourra consulter la bibliographie à la fin de l'article.

État de la situation

Comme je l'ai souligné précédemment, il règne une grande confusion dans tous les milieux (scientifiques, journalistiques, etc.) quant à l'orthographe et même à la notion désignée par *changement climatique*. Dans certains cas, il semble que les auteurs l'utilisent pour désigner exclusivement le réchauffement planétaire, sans tenir compte des autres variations du climat. Une analyse lexicale permet d'affirmer que *réchauffement planétaire* et *changement climatique* sont deux notions différentes. En effet, le réchauffement (notion qui englobe la planète) est plutôt une cause des changements climatiques, qui peuvent prendre la forme de tempêtes, de verglas, de crues soudaines et même de vagues de grand froid; les changements n'amènent pas nécessairement une surchauffe.

Une telle interprétation pourrait expliquer, dans plusieurs cas, l'utilisation du syntagme au singulier. Ainsi, l'auteur désignerait alors un seul changement, c'est-à-dire un réchauffement.

C'est ainsi qu'on retrouve ce terme dans le titre du livre de Pierre de Félice, *L'effet de serre : un changement climatique annoncé*, ou encore dans un document de l'ONU :

À eux seuls, le changement climatique et la variabilité du climat ne peuvent expliquer l'augmentation de l'impact lié aux catastrophes¹.

Il se pourrait que le changement climatique, en favorisant un climat plus sec et en déclenchant des tempêtes violentes, contribue à modifier les schémas d'incendie².

Voilà qui pourrait simplifier les choses. On pourrait affirmer que le terme utilisé dans ce sens s'écrit au singulier, et qu'il s'écrit au pluriel pour parler de la variation des phénomènes climatiques. Ainsi, les terminologues pourraient dormir tranquille. N'allez pas croire que ce soit aussi simple et continuez votre lecture.

L'usage n'a pas pris une telle avenue et, pour filer la métaphore, emprunte plutôt un sentier montagnard sans balises, au gré du temps qu'il fait. En effet, dans certains documents, les auteurs utilisent les deux graphies pour désigner la même notion. Par exemple, le 11 décembre dernier, le journal *Le Monde* écrivait dans le même article³ :

Poznań où se déroule la conférence des Nations-Unies sur le changement climatique [...]

[...] la 14^{ème} session de la conférence des parties (COP 14) à la Convention des Nations-Unies sur les changements climatiques [...] (Poznań, du 1^{er} au 12 décembre 2008).

Une conférence unique aux dénominations multiples⁴! Et sur Internet, Ressources naturelles Canada affichait :

Le rapport « Vivre avec les changements climatiques au Canada : édition 2007 » rend compte des progrès accomplis au cours des dix dernières années dans l'étude de la vulnérabilité du Canada au changement climatique⁵.

Par ailleurs, un survol des documents du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC)⁶ démontre que, dans la plupart des textes antérieurs à 1990, l'usage est nettement flottant quant à l'emploi du singulier ou du pluriel. Curieusement, on note une préférence marquée pour le pluriel dans les textes plus récents.

Poursuivons cette démonstration d'ambiguïté. Une recherche à l'aide de la base de données « Eureka⁷ » montre une différence marquée entre les francophones d'Europe et ceux du Canada. Ainsi, on peut voir au Tableau 1 les résultats de la recherche sur la graphie de *changement climatique*. De ce côté-ci de l'Atlantique, le pluriel est

largement privilégié, tandis qu'en Europe, on préfère clairement le singulier. Fait amusant, en décembre 2008, on pouvait lire dans certains quotidiens montréalais que le nouveau président des États-Unis « promet de s'attaquer aux changements climatiques », tandis que *Le Monde* et *Le Nouvel Observateur* disaient qu'il « s'attaquera au changement climatique ».

Tableau 1 : Utilisation des syntagmes dans les médias francophones

syntagme	base EU*	base CA*
changement climatique	91	12
changements climatiques	27	101

Nota : Les recherches ont été effectuées dans « Eureka », le 16 décembre 2008, sur les 30 jours précédents.

En toute simplicité

Je vous ai promis une solution simple? Je soumetts donc à votre bon jugement ce qui suit. Examinons d'abord deux définitions générales du terme *climat*. Dans l'édition 2007 du *Petit Robert*¹⁰, on écrit qu'il s'agit de « l'ensemble des circonstances atmosphériques et météorologiques propres à une région du globe ». De son côté, le *Larousse*¹¹ reprend sensiblement la même idée, mais précise la nature des phénomènes atmosphériques : « ensemble des phénomènes météorologiques (température, humidité, ensoleillement, pression, vent, précipitation) qui caractérisent l'état moyen de l'atmosphère en un lieu donné ».

À partir d'ici, nous pouvons comprendre que, lorsqu'il est question d'un pays ou d'une grande région (un continent), il est possible de parler du climat ou des climats selon que la notion est prise dans sa totalité ou non. On pourra donc écrire *le climat du Canada* pour parler de celui de tout le pays ou encore écrire *les climats du Canada* (climat des Prairies, des Rocheuses, etc.). Par extension, on écrira dans le même sens *les changements climatiques* pour décrire les changements relatifs à chacun des climats du pays, et *le changement climatique* pour décrire celui du Canada tout entier.

Ici la Terre

Toutefois, et c'est là que réside le principal problème, qu'en est-il lorsqu'on parle des changements du climat de la planète entière?

En toute logique, il faudra écrire le syntagme au pluriel, soit *changements climatiques*, car, comme le définissent les ouvrages cités précédemment, le terme *climat* (et par extension l'adjectif *climatique*) se rapporte à une région du globe, à un lieu donné.

En somme, il est possible d'affirmer que pour décrire le changement des climats, c'est-à-dire ceux qui touchent l'ensemble de la planète, il vaut mieux utiliser l'expression au pluriel, soit *changements climatiques*. D'un autre côté, on

devrait utiliser le singulier pour décrire le changement du climat propre à une région, à un lieu donné. On pourra aussi traiter des *changements climatiques du Canada* si, par ce syntagme, on désigne des changements qui touchent, en même temps, plusieurs climats régionaux du pays (climat des Rocheuses, des Prairies, etc.).

En terminant, permettez-moi de vous signaler que dans un lexique les entrées sont lemmatisées, c'est-à-dire ramenées à leur forme canonique; ne vous étonnez donc pas d'y trouver le terme au singulier¹². ■

POUR EN SAVOIR PLUS

Centre national de la recherche scientifique, France : <http://www.cnrs.fr/>.

Dictionnaire encyclopédique de l'écologie et des sciences de l'environnement, François Ramade, 1993, Édiscience international, 822 pages.

Écologie, Robert E. Ricklefs, De Boeck Université, 2005, 821 pages.

Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC), <http://www.ipcc.ch/languages/french.htm>.

La grande inconnue, Claude Villeneuve

Revue des sciences de l'eau, vol. 21, n° 2, 2008, pages 129-133.

Ressources naturelles Canada : www.nrcan-rncan.gc.ca/.

Vocabulaire du réchauffement climatique, Volume I : Les agents à effet de serre, Bulletin de terminologie 214, Denis Rivard, Bureau de la traduction, 1992.

NOTES

- 1 « L'avenir de l'environnement mondial 2002 : GEO-3 », Organisation des Nations Unies (ONU), Programme des Nations Unies pour l'environnement, Collectif, De Boeck Université, 2002, page 272.
- 2 *ibid.* page 290.
- 3 *Le Monde*, 11 décembre 2008.
- 4 Sur le site de l'ONU, en français, on trouvera « la 14^e conférence des Parties à la Convention-cadre des Nations Unies sur les changements climatiques (COP 14) ».
- 5 http://adaptation.rncan.gc.ca/assess/2007/index_f.php.
- 6 <http://www.ipcc.ch/languages/french.htm>.
- 7 « Eureka.cc », CEDROM-SNI inc., <http://www.eureka.cc/> [base consultée le 16 décembre 2008].
- 8 La base EU comprend les journaux suivants : *Le Monde*, *Le Monde diplomatique*, *Libération*, *Le Nouvel Observateur* et *Courrier international*.
- 9 La base CA comprend *L'actualité*, *Le Devoir*, *La Presse* et Radio-Canada (nouvelles).
- 10 *Nouveau Petit Robert de la langue française* 2007, A. Rey et J. Rey-Debove, Nouvelle édition du Petit Robert.
- 11 *Le Petit Larousse*, 2007.
- 12 C'est ainsi que vous trouverez le terme dans le *Lexique panlatin des changements climatiques*, ouvrage réalisé par le Bureau de la traduction et le réseau Realiter [<http://www.realiter.net/>], dont la sortie est prévue en 2010.



« Le deuxième plus important »

Jacques Desrosiers

Volume 6/2 • Juin/June 2009

Q. *La tournure* le deuxième plus grand, le deuxième plus important, le troisième meilleur, etc., est-elle devenue acceptable?

R. On se doute que cette construction n'est pas le fruit de l'idée géniale qu'aurait eue un jour un francophone d'intercaler un ordinal (*le deuxième*) dans un superlatif (*le plus important*) : elle est sortie tout droit du mot à mot (*the second most important*). Quelques exemples :

Le deuxième plus important câblodistributeur, Shaw Communications, a perdu plus de 28 000 abonnés au service de base au cours de l'exercice financier. *La Presse*, 20 octobre 2002

Le Canada est le deuxième plus grand producteur d'hydroélectricité au monde.
Sur le site de Ressources naturelles Canada

L'un des rares mérites de la crise économique qui a éclaté à l'automne 2008 est d'avoir donné du travail aux superlatifs. Un exemple parmi des milliers :

L'euphorie est un sentiment qui ne dure pas très longtemps, comme en a témoigné jeudi la **deuxième plus grande perte** de l'histoire de la Bourse de Tokyo. [...] L'indice a suivi le mouvement du Dow Jones, qui avait enregistré mercredi la **deuxième pire saignée** de son histoire avec un recul de 733,08 points. *cyberpresse.ca*, 16 octobre 2008

On rencontre parfois la tournure dans les meilleurs journaux français :

Le « tigre celtique » [= l'Irlande] doit en très grande partie à son entrée dans la Communauté (1973) d'être passé, en deux décennies, de la misère à l'opulence, ancien pays le plus pauvre d'Europe devenu **le deuxième plus riche** de l'Union européenne en produit intérieur brut (PIB) par habitant.

Le Monde, 11 juin 2008

Tout commode qu'il apparaisse à de nombreux rédacteurs, le calque donne parfois l'impression de prendre beaucoup de place dans la phrase et rend le style pâteux :

Avec plus de 400 boutiques, **le quatrième plus grand centre commercial d'Amérique du Nord**

est devenu le centre du développement économique et résidentiel de ce qui était essentiellement, avant son arrivée, un grand marécage inoccupé.

Le Soleil, 22 avril 2002

Il peut être franchement abusif, comme dans ce questionnaire sur le recyclage que la ville de Kirkland, près de Montréal, a envoyé à ses résidents :

15. Laquelle de ces suggestions vous inciterait à recycler davantage? (Veuillez s.v.p. indiquer vos 3 meilleurs choix par ordre de préférence. 1 = plus important, 2 = deuxième plus important, 3 = troisième plus important)¹.

Dans cette question, visiblement traduite de l'anglais, il suffisait d'écrire : *du plus important (1) au moins important (3)*. C'est encore chanceux qu'on n'ait pas demandé dix choix.

Ceux que le calque rebute peuvent se rassurer : les solutions de rechange sont à portée de main, les journalistes eux-mêmes étant encore nombreux à opter pour des tournures idiomatiques.

Souvent, le superlatif est superfétatoire : l'une des solutions les plus simples est donc de l'enlever. *La deuxième plus importante industrie du pays* rallonge inutilement *la deuxième industrie du pays*, toujours clair en contexte et plus convivial à la lecture. Contrairement à beaucoup d'autres anglicismes, on ne va pas ici à l'anglais pour la concision, puisque le calque n'apporte aucun gain. Il y a presque du zèle à vouloir faire long : les locuteurs en général ont plutôt le réflexe opposé.

Voilà donc une première solution, facile, qui sonne juste et donne même un peu de mordant au style :

Plus tôt à la Maison-Blanche, le président américain a reçu le premier ministre du Japon, deuxième puissance économique mondiale, qui vit une crise plus longue et plus dévastatrice encore.

Entendu au téléjournal de Radio-Canada, 24 février 2009

La deuxième puissance mondiale est le vrai maître d'œuvre du corridor économique est-ouest.

Le Monde diplomatique, 1^{er} août 2008

La Chine, deuxième puissance mondiale de l'Internet.
chine-informations.com, 16 août 2002

Apprécions l'économie que le tour permet de réaliser dans des phrases où il apparaît plus d'une fois :

Cette approche a permis en un temps record de faire du pays **la quatrième** économie et **la deuxième** puissance commerciale de la planète.

Le Devoir, 10 juillet 2007

Les pays asiatiques n'avaient pas jusqu'à présent apporté de réponse coordonnée à la crise qui, non seulement touche déjà le Japon, **deuxième puissance** économique mondiale, mais commence aussi à atteindre la Chine, **la quatrième économie**, et l'Inde, **la dixième**, selon l'aveu de leurs dirigeants.

Le Devoir, 25 octobre 2008 (dépêche de l'AFP)

Sur le site lesaffaires.com, un professeur d'économie de l'UQAM écrit, le 11 avril 2007 :

Le Canada autosuffisant en pétrole et en gaz, **le troisième** producteur pour le gaz naturel et **le sixième** pour le pétrole, se voit imposer des prix à la hausse en raison d'événements qui se produisent en Iran, en Irak ou en Arabie saoudite.

On peut imaginer le carambolage que causerait dans de telles phrases une série de *plus grand* ou de *plus important*. L'emploi du mot *rang* est également efficace. Dans la suite du premier exemple cité au début, on lit :

Cogeco, qui arrive **au quatrième rang** du secteur de la câblodistribution, devrait faire connaître ses propres chiffres aujourd'hui, et Vidéotron, **au troisième rang**, la semaine prochaine.

Ces formulations succinctes sont si répandues que *la deuxième économie mondiale*, par exemple, est devenue une périphrase figée pour désigner le Japon, comme *la deuxième puissance mondiale* pour la Chine :

La deuxième économie mondiale est entrée en récession au troisième trimestre.

Le Devoir, 29 novembre 2008 (dépêche de l'AFP)

Je ne suis pas sûr qu'on s'habituerait de sitôt à appeler couramment le Japon *la deuxième plus grande économie mondiale*. On forme des périphrases du même genre avec le mot *numéro*, comme dans *Alcoa, numéro un mondial de l'aluminium*.

Une formulation ingénieuse, courante dans l'usage actuel, consiste à compléter la mention du rang à l'aide de la préposition **après** :

La France était, en 1930, la deuxième puissance coloniale du monde après la Grande-Bretagne.

Le Nouvel Observateur, 3 janvier 2008

Le pays [= la Bolivie] est le troisième producteur mondial de cocaïne, après la Colombie et le Pérou.

Le Figaro, 19 février 2009

On se doute qu'à partir du quatrième, l'emploi d'*après* suppose qu'on énumérera tous ceux qui précèdent. L'utilité de ce genre de construction est donc limitée; elle sert surtout à désigner les premiers de la liste : le deuxième et le troisième peut-être.

Hélas, omettre le superlatif ne fonctionne pas toujours. Il faut y penser à deux fois avant de remplacer *le deuxième plus important lot a été remporté* par *le deuxième lot a été remporté*. On ne parle pas du *deuxième lot* à être tiré, mais du *deuxième en importance*. Il faut donc faire attention à ce que l'on dit. Dans l'exemple suivant, l'amputation du superlatif entraînerait un grave faux sens :

Après la deuxième plus grande chute de l'histoire à Wall Street, il est inévitable que les actions japonaises plongent.

La Presse, 16 octobre 2008

Octobre 2008 a été la deuxième chute dans l'histoire de Wall Street *par son ampleur*.

C'est une autre solution pratique : l'indication du critère à partir duquel est établi le palmarès en question :

La cinquième ville en importance aux États-Unis met présentement la touche finale à son réseau Wi-Fi.

La Presse, 31 mars 2007

Avec 150 millions de personnes, la minorité musulmane [de l'Inde] ... constitue la deuxième population musulmane en importance au monde.

Le Devoir, 29-30 novembre 2008

Dans l'exemple du *Monde* cité au début, *le deuxième plus riche de l'Union en produit intérieur brut*, le critère rendait le superlatif inutile. Même faiblesse dans :

EnCana, deuxième plus grande entreprise au Canada par l'importance de sa valorisation boursière, a annoncé le mois dernier qu'elle allait se scinder en deux.

La Presse, 17 juin 2008

C'est porter à la fois la ceinture et les bretelles, comme dans cet autre pléonasme, encore plus gros, relevé sur le site de l'OCDE : *Le Canada est le deuxième plus grand pays du monde en superficie*. Le rédacteur avait pourtant la solution clés en main : ne suffisait-il pas d'écrire que *le Canada est le deuxième pays du monde en superficie*?

Au déclenchement de la crise économique, une multitude de publications francophones ont repris cette autre tournure intéressante, peut-être attribuable à l'AFP :

La production industrielle aux États-Unis a chuté en septembre, enregistrant une baisse de 2,8 %, soit **son recul le plus fort depuis** décembre 1974.

L'important est de constater que les bonnes formulations ne manquent pas, de sorte qu'il n'est pas sûr que le calque s'imposera définitivement.

Sur le terrain de la logique, il part perdant. En principe, *le deuxième plus important* devrait venir après *le premier plus important*. Mais ce tour a l'air si ridicule que l'usage n'en a jamais voulu. Pourtant, il superpose un ordinal et un superlatif désignant la même entité : *le premier* et *le plus important*. Tandis qu'on ne peut être à la fois *le deuxième* et *le plus important*. On devrait aussi hésiter à parler du *dixième plus important*, qui commence à avoir l'air prétentieux, surtout si la liste s'arrête à dix.

Sauf que c'est sur le terrain de l'usage que la joute a lieu. Et là, certains de ces calques sont plus coriaces que d'autres. C'est le cas de *meilleur*. Dans l'exemple suivant, on pourrait à la rigueur se contenter de faire sauter le superlatif, mais le résultat aurait quelque chose de bancal :

Gébré, troisième, établit la septième meilleure performance de tous les temps (2h06m35s) à son premier marathon.

La Presse, 23 avril 2002

Quand l'élan de l'inspiration nous a fait parler du *deuxième meilleur joueur de l'équipe*, il est également difficile de redresser la situation :

Il a été le deuxième meilleur joueur de la Ligue nationale et peut-être même le meilleur.

Le Droit, 28 mai 2008

Il faut étoffer, non seulement en précisant le critère mais en modifiant s'il le faut la syntaxe, avec des tours comme *deuxième des meilleurs joueurs de la Ligue nationale, troisième des joueurs les mieux payés*, puisque les meilleurs ou les mieux payés forment sans doute un groupe distinct. Dans d'autres cas, on pourra recourir à des tournures comme *septième au classement* ou *classé septième au monde*. De même, si l'on ne veut pas écrire :

[Liliane Bettencourt est] la première fortune d'Europe et la deuxième femme la plus riche du monde
lexpress.fr, 30 novembre 2000

L'investissement de M. Slim, deuxième homme le plus riche du monde selon le magazine Forbes, s'effectuera par l'achat d'actions préférentielles

Le Monde, 21 janvier 2009

il est obligatoire d'étoffer : *deuxième des plus riches, parmi les plus riches, dans la liste des plus riches, pour la richesse*, etc. On doit se creuser un peu la tête pour éviter le calque, qui profitera de la moindre paresse du rédacteur.

Au total, l'éventail des solutions est quand même large. On peut dire *le deuxième tout court*, *le deuxième après*, ou *le deuxième...*

en importance, en volume, en richesse...

par la taille, par sa population...

pour la richesse...

du point de vue de la taille, de la richesse...

au classement

parmi les plus riches

des meilleurs, des plus riches...

dans le lot, dans la liste des plus riches...

ou, selon le cas, parler du *premier*, du *plus important depuis...*, d'un tel *classé deuxième...*, ou indiquer le *rang*, et ainsi de suite.

La tournure est irrégulière. Va-t-elle le rester? Tous nos dictionnaires des anglicismes – le Colpron, le *Grand glossaire* de Jean Forest, les *1300 pièges* de Chouinard, etc. – la dénoncent. Les éditions récentes des dictionnaires bilingues, comme le *Harrap's Unabridged* et le *Hachette-Oxford* de 2007, prennent soin de traduire les tours anglais correspondants par des expressions comme :

après le doyen de l'équipe, c'est le plus vieux

le second par la taille, par le revenu

la deuxième ville du Portugal, etc.

Lionel Meney met le calque dans sa nomenclature des québécismes, pour reconnaître aussitôt qu'il est très répandu dans le journalisme européen, et même « en passe de devenir la norme² ». André Goosse, dans la quatorzième édition du *Bon usage*³, est inquiet lui aussi, mais plus prudent : usage propre au style journalistique, dit-il, et qu'il juge « sujet à caution ».

Il est fort possible que certaines des expressions, plus tenaces, finissent par se figer dans l'usage. Mais il serait un peu cavalier de lâcher carrément la bride à une construction qui, la plupart du temps, est lourde et si facile à remplacer. ■

NOTES

- 1 www.ville.kirkland.qc.ca/client/uploads/213/37416864715498.pdf.
- 2 *Dictionnaire québécois-français*, 2^e édition, Guérin, 2003, à l'entrée « deuxième ».
- 3 De Boeck Duculot, 2008, § 988 f.



Traduire le monde

André Racicot ■

Venise du Nord et autres surnoms

Vous seriez étonnés de voir le nombre de villes qui s'attribuent le nom de *Venise du Nord*. Parmi les lauréates, mentionnons Amsterdam, Bruges, Saint-Petersbourg et Stockholm. Je suis sûr qu'il y en a d'autres, car lorsque je donne mes cours aux traducteurs, je constate que le sujet demeure controversé. Mais, heureusement, on ne compte qu'une seule Venise de l'Orient : Bangkok.

Venise, que l'on pourrait surnommer la cité de la lagune, portait jadis le nom de *Sérénissime République*, mais aussi de *cité des doges*, en hommage à ceux qui la gouvernaient.

Comme on le voit, les surnoms remontent à la nuit des temps. Pensez à Paris, *la Ville lumière*, à Rome, *la Ville éternelle* et à Jérusalem, *la Ville sainte*, aussi appelée *Cité de David*.

Les villes du Nouveau Monde ont aussi hérité de surnoms. Les amateurs de sport sont familiers avec *la ville de l'automobile* (Detroit, du moins jusqu'à nouvel ordre), *la ville des vents* (Chicago), *la ville des fèves au lard* (Boston, *Beantown* en anglais), *la ville des anges* (Los Angeles), *la ville de l'acier* (Pittsburgh), *la ville de l'amour fraternel* (Philadelphie, fondée par la Société des amis, c'est-à-dire les quakers). Pour des raisons évidentes, les Américains appellent San Francisco *Shaky Town*. Mais Boston a sans doute hérité du plus beau surnom, *l'Athènes de l'Amérique*, en raison de ses prestigieuses institutions d'enseignement :

Harvard, le MIT, la John Kennedy School of Government, et j'en passe.

Plus près de nous, qui ne connaît pas *la Ville-Reine* (Toronto)? Mais sait-on que Vancouver est surnommée *le jardin du Pacifique*? Les plus âgés se rappelleront que Montréal a longtemps été désignée comme *la ville aux cent clochers*, titre qu'elle partage avec Prague et Rouen.

Parfois, le trait dominant est la couleur : *la ville dorée* (Prague), *la ville rose* (Toulouse), *la ville rouge* (Marrakech), *la ville bleue* (Jodhpur). Mais la palme revient à *la ville blanche* : La Paz, Casablanca, Alger, Lisbonne, Cadix, Arequipa (Pérou), Belgrade.

Les cités ont également la cote. Pensons à *la cité des papes* (Avignon), qui a effectivement accueilli la papauté de 1309 à 1376. Quant à *la cité de la joie* (Calcutta), elle a donné son nom à un livre célèbre de Dominique Lapierre et Larry Collins. Si l'on remonte à l'Antiquité, la colonisation grecque a laissé des traces à Marseille, qui porte encore le nom de *cité phocéenne*.

Une curiosité : quelle ville est surnommée *la cité du lys*? Je vous laisse quelques instants pour deviner... Québec? Non, pas du tout! Pensez à la capitale de la Renaissance, la magnifique Florence, dont le lys est le symbole, peut-être parce que les Médicis ont jadis investi la cour de France, mais cela reste à vérifier.

Bien entendu, les pays ont aussi leurs pseudonymes. Il est parfois inspiré par la forme : *l'Hexagone* pour la France et *la Botte* pour l'Italie. La politique peut aussi être source d'inspiration.

Ainsi, les Français appelaient l'Allemagne *l'ennemi héréditaire*, à une autre époque bien sûr, tandis que l'Angleterre était *la perfide Albion*. L'Empire ottoman, avant d'être ramené aux dimensions de la Turquie actuelle, était désigné sous le nom d'*homme malade de l'Europe*. Il occupait alors une partie des Balkans, que certains ont surnommés *la poudrière de l'Europe*. La ville principale de l'empire, Istanbul, était appelée *la Sublime Porte*, parce qu'elle donnait accès à la mer Noire, et aussi à l'Asie.

Les empires ne le cédaient en rien aux cités. Tout d'abord l'Empire britannique, celui où le soleil ne se couchait jamais, disait-on. Mais que dire du *céleste empire* ou encore de *l'Empire du milieu*? Tout le monde aura reconnu la Chine. Un autre empire a aussi connu son heure de gloire, sous la férule du *pays du soleil levant*, le Japon.

Si les empires accumulaient les richesses, ils ne détestaient pas non plus enfiler les perles : *la perle du Danube*, Budapest, *la perle de l'Orient*, Alexandrie, *la perle de la Méditerranée*, Malte, et *la perle du désert*, Tombouctou. Quant au titre de perle des Antilles, il est réclamé par Haïti, la Martinique et la Guadeloupe.

À quand un surnom pour le Canada? Certains le désignent déjà comme le pays des érables. Pas mal, non? ■

Léxico del Foro Interparlamentario de las Américas (FIPA)

Léxico do Fórum Interparlamentar das Américas (FIPA)

Sueli Santos

Traducción: Irma Nunan

Volume 6/2 • Juin/June 2009

La Dirección de Normalización Terminológica se complace en presentar el Léxico del Foro Interparlamentario de las Américas (FIPA), disponible en inglés, francés, español y portugués en el sitio web de la Oficina de Traducciones del Gobierno de Canadá.

El objetivo del Léxico es reunir una terminología pertinente y actualizada, destinada principalmente a todos los que trabajan para el Foro Interparlamentario de las Américas. Para lograr este fin, se tuvieron en cuenta las diversas actividades del campo parlamentario. Los términos seleccionados se extrajeron de textos y documentos recientes, obtenidos por búsquedas realizadas en Internet y en textos oficiales del FIPA. A continuación le presentamos algunos de los términos del Léxico. ■

Foi com grande orgulho que a Direção de Normalização Terminológica colocou no sítio web do Departamento de Tradução o Léxico do Fórum Interparlamentar das Américas (FIPA).

O vocabulário parlamentar é muito vasto e particular; os termos selecionados nesse Léxico, frutos de intensas consultas, foram extraídos de diversos textos oficiais do FIPA além de numerosos textos relacionados aos temas, obtidos através de pesquisas feitas pela Internet, em inglês, francês, espanhol e português, a fim de satisfazer a quem a ele recorrer. Selecionamos algumas entradas e as colocamos ao seu dispor para que você possa se beneficiar do nosso trabalho! ■

		Español	Português
A	accredited observer	observateur accrédité (n.m.)	observador acreditado (m.)
	adjourn a sitting	ajourner une séance	suspender uma sessão
	annual budget	budget annuel (n.m.)	orçamento anual (m.)
C	carry a motion	voter une motion	aprovar uma moção
	caucus; parliamentary group	caucus (n.m.); groupe parlementaire (n.m.)	bancada (f.); bancada parlamentar (f.)
D	debate a question	discuter une question	debatir un assunto
	democratic development	développement démocratique (n.m.)	desenvolvimento democrático (m.)
E	executive branch	pouvoir exécutif (n.m.)	poder ejecutivo (m.); órgão executivo (m.); autoridade executiva (f.)
F	flow of operations	flux des opérations (n.m.); déroulement des opérations (n.m.)	fluxo de operações (m.)
G	general assembly	assemblée générale (n.f.)	assembleia geral (f.)
	grandfather clause	clause de droits acquis (n.f.)	cláusula de direitos adquiridos (f.)

	English	Français	Español	Português
H	harmonization of laws	harmonisation des lois (n.f.)	armonización legislativa (f.)	harmonização legislativa (f.)
	host country	pays hôte (n.m.)	país anfitrión (m.)	país anfitrião (m.)
I	interpretation clause; interpretative clause; definition clause; interpretive clause	disposition interprétative (n.f.)	cláusula de definiciones (f.); cláusula de interpretación (f.)	cláusula interpretativa (f.); cláusula de definição (f.)
	item on the agenda; agenda item	point à l'ordre du jour (n.m.)	punto del orden del día (m.)	item da ordem do dia (m.); item da agenda (m.); item da pauta (m.)
L	legislative body; legislature	corps législatif (n.m.)	cuerpo legislativo (m.)	corpo legislativo (m.)
	legislative branch	pouvoir législatif (n.m.)	poder legislativo (m.)	poder legislativo (m.)
	legislature; life of a Parliament	législature (n.f.); durée d'une législature (n.f.)	legislatura (f.); duración de la legislatura (f.)	legislatura (f.); duração de uma legislatura (f.)
M	majority vote	vote à la majorité (n.m.)	voto mayoritario (m.)	voto majoritário (m.)
	mandate	mandat (n.m.)	mandato (m.)	mandato (m.)
	meeting adjourned	séance levée (n.f.)	reunión suspendida (f.)	reunião suspensa (f.)
	minutes; minutes of proceedings	procès-verbal (n.m.); procès-verbal des délibérations (n.m.)	actas (f.); actas de la reunión (f.)	ata (f.); ata de reunião (f.)
N	not in order; irregular; out of order	irrégulier; irrecevable; antiréglementaire; contraire au Règlement	antirreglamentario	anti-regulamentar; contrário ao regulamento
O	one-on-one meeting	réunion en tête-à-tête (n.f.)	reunión personal (f.); reunión uno a uno (f.)	reunião particular (f.); reunião pessoal (f.)
	open the meeting; open the session; call the meeting to order	ouvrir la réunion; ouvrir la séance; déclarer la séance ouverte	abrir la sesión	abrir a reunião; abrir a sessão; declarar aberta a sessão
P	parliamentary delegate	délégué parlementaire (n.m.)	delegado parlamentario (m.)	delegado parlamentar (m.)
	permanent observer	observateur permanent (n.m.)	observador permanente (m.)	observador permanente (m.)
	political party	parti politique (n.m.)	partido político (m.)	partido político (m.)
	preliminary agenda; proposed agenda; draft agenda; tentative agenda; provisional agenda	ordre du jour provisoire (n.m.); projet d'ordre du jour (n.m.)	agenda preliminar (f.); programa provisional (m.)	agenda preliminar (f.); pauta preliminar (f.); pauta provisória (f.); agenda provisória (f.)
S	session	session (n.f.)	período de sesión (m.)	período de sessões (m.)
T	term of office; tenure of office	mandat (n.m.); durée des fonctions (n.f.)	mandato (m.); duración de las funciones (f.); duración del mandato (f.)	mandato (m.); duração do mandato (f.)
	terms of reference; TOR	mandat (n.m.); attributions (n.f.)	mandato (m.); atribuciones (f.)	mandato (m.); atribuições (f.)
W	ways-and-means notice; notice of ways-and-means motion	avis de motion de voies et moyens (n.m.)	notificación de una moción de medios y arbitrios (f.)	notificação de uma moção de meios e arbitrios (f.)
	work group; working group	groupe de travail (n.m.)	grupo de trabajo (m.)	grupo de trabalho (m.)



Carnet techno | Tech Files

André Guyon ■

Translation: Dennis Maloney

Volume 6/2 • Juin/June 2009

La reconnaissance vocale et les langagiers

Je fais partie des vieux infolangagiers qui se sont demandé comment ils pourraient utiliser les nouvelles technologies qu'ils ont vu naître.

Mon rapport à la reconnaissance vocale est un paradoxe. Je la trouve fascinante depuis bientôt 15 ans, mais je ne l'ai jamais intégrée complètement à mon travail.

J'ai pourtant consacré plus de temps à ce type de logiciels qu'à la plupart des autres catégories d'applications. J'ai fait mes premiers pas vers 1995 avec un logiciel qui ne comprenait que l'anglais et un micro très moche. Via Voice d'IBM me forçait à faire une pause à chaque mot.

Le logiciel était fourni « gratuitement » avec un ordinateur qui se vendait environ quatre mille dollars. Je m'en suis servi un peu pour programmer, mais je n'envisageais pas vraiment de m'en servir pour traduire ni même pour écrire mes courriels.

Au fil des ans, j'ai fait de nouveaux tests. Chaque fois, j'ai constaté de nettes améliorations. Toutefois, pour une foule de raisons (paresse comprise, peut-être...), je n'ai jamais jugé que le temps était venu de me servir de cet outil pour traduire.

Parmi les améliorations les plus remarquables, la fréquence d'échantillonnage¹, qui a augmenté considérablement, la dictée en continu en lieu et place du mode saccadé évoqué plus tôt, et l'intégration assez complète aux logiciels de traitement de texte.

Les deux principaux concurrents étaient Via Voice d'IBM et Dragon de Nuance (qui a changé de propriétaire quelques fois). Dragon, qui a été le premier à offrir la dictée en continu, a accaparé la grosse part du marché.

Pendant la pause des fêtes 2008-2009, j'ai décidé de faire un nouvel essai. Je me suis donc procuré la version la plus récente (la 10^e), dite « Preferred », de Dragon. Voici ce que j'ai vécu.

Comme à chaque essai, j'ai constaté des progrès. Suivant mon habitude, je me demande s'il reste du travail à faire ou si tout le monde adoptera la technologie. Évidemment, les chroniqueurs sont certains que le commun des mortels

Voice recognition for language professionals

I am one of those old-timer language technology specialists who wondered how they could use the new technologies that have come onto the scene over the years.

I have a paradoxical relationship with voice recognition. I have found it fascinating for almost 15 years, but have never completely integrated it into my work.

And yet, I have spent more time on voice recognition software than on most other types of applications. It all started in 1995 with a software program that understood only English and an entirely useless microphone. The program was called IBM Via Voice and it forced me to pause after each word.

The software program was provided "free of charge" with a computer selling for about \$4,000. I used it a bit to program, but I could not imagine using it to translate or even to write emails.

Over the years, I carried out new tests. Each time, I noticed significant improvements. However, for many reasons (including laziness, perhaps), I never thought that the time was ripe to use the tool for translation.

Among the many wonderful improvements, the sampling frequency¹ increased significantly, continuous dictation replaced the jerky style I mentioned earlier, and word-processing software programs were fairly well integrated into the technology.

The two main competitors were Via Voice from IBM and Dragon from Nuance (which changed ownership a few times). Dragon, the first to offer continuous dictation, acquired a large share of the market.

Over the 2008-09 Christmas holiday break, I decided to try voice recognition again. I obtained the most recent (10th) "Preferred" version of Dragon. Here is what happened:

As was the case with each previous attempt, I noticed that progress had been made. As is my habit, I asked myself if work still needed to be done and if everyone would adopt the technology. Of course, people writing about voice

utilisera bientôt la reconnaissance vocale, notamment Dragon. Ils avaient écrit la même chose à quelques reprises entre 2000 et 2009.

Vous me pardonneriez de vous dire que, cette fois, un plus grand nombre de langagiers pourraient adopter la reconnaissance vocale, pour les raisons suivantes :

1. La technologie est maintenant livrée en standard avec le système d'exploitation de Microsoft (du moins avec la version 64 bits de Vista).
2. Il est de plus en plus difficile de trouver des personnes qui font une bonne saisie de la dictée.

Je possède un ordinateur récent doté du système d'exploitation Vista 64 bits (il existe aussi en version 32 bits). Avant d'acheter le logiciel, j'ai vérifié sur la boîte, et on indiquait qu'il fonctionne avec Vista, mais on ne précisait pas quelle version.

En informatique, on doit toujours présumer que ce qui n'est pas écrit n'existe pas. Le logiciel que j'ai acheté ne fonctionnait pas sur la plate-forme 64 bits de Vista.

Je me suis donc rabattu sur mon PC de rechange muni du système d'exploitation Windows XP. Cette fois, j'ai réussi à installer Dragon, mais au prix d'efforts substantiels. Entre autres, j'ai eu le privilège d'aller fouiller dans la « base de connaissances² » de la compagnie.

Le logiciel est toujours vendu avec un casque de dictée dont la qualité n'atteint même pas le niveau moche³. Paradoxalement, le logiciel vérifie maintenant que la qualité du son saisi est suffisante avant de laisser l'utilisateur commencer l'entraînement.

C'est une bonne idée qui évite des déceptions. Dans un moment de folie incroyable, j'ai tout de même essayé avec le casque fourni : le logiciel répondait que la qualité sonore n'était pas suffisante. J'ai donc utilisé un casque de clavardage qui m'a permis cette fois d'atteindre la qualité jugée satisfaisante par le logiciel et il m'a autorisé à continuer.

Une fois cette étape franchie, l'application demande à l'utilisateur de lire une phrase ou deux. L'entraînement va commencer. Hélas, j'ai un accent de Montréal, et Dragon s'attend à entendre un accent de Paris. J'ai donc été forcé de recommencer à quelques reprises avant de penser à simuler un peu l'accent parisien. Le subterfuge a fonctionné : le logiciel de reconnaissance vocale m'a donné le feu vert pour continuer.

Après la lecture du texte, qui prend deux ou trois minutes, le logiciel a constitué ses modèles de reconnaissance vocale. Cette fois, le « dragon » m'autorise à commencer la dictée proprement dite.

Grâce à l'éditeur spécial du logiciel, je peux maintenant apprendre au logiciel à s'adapter à mon accent en particulier. Cette étape n'est pas obligatoire, mais elle permet vraiment de réduire presque à néant le nombre de fautes de saisie.

recognition software are certain that the average person will soon be using it, Dragon in particular. They have been saying the same thing since 2000.

Nonetheless, you will forgive me for saying that this time, a greater number of language professionals may indeed opt for voice recognition because

1. The technology now comes standard with the Microsoft operating system (at least with the 64-bit edition of Vista);
2. It is increasingly difficult to find people who are good at transcribing dictation.

I have a recent computer equipped with the 64-bit Vista operating system (there is also a 32-bit version). Before buying the software, I checked the box. The instructions stated that it worked with Vista, but failed to specify which edition.

In information technology, you must always assume that what is not written on the box does not exist. The software I had bought did not work with the 64-bit Vista platform.

I turned to my backup PC, which was equipped with the Windows XP operating system. This time, I successfully installed Dragon, though it took a substantial amount of effort. Among other things, I had the privilege of digging through the company's "knowledge database."²

The software is still sold with a dictation headset whose quality I would consider worse than useless.³ Ironically, however, Dragon now checks that the headset sound quality is sufficient before letting the user start the practice session.

It is a good way to avoid disappointment. Taking an incredible leap of faith, I tried using Dragon with the provided headset. The software program told me that the sound quality was insufficient. So I switched to a chat headset, which the software deemed of satisfactory quality. It then authorized me to continue.

Now that I had passed the headset test, the application asked me to read a sentence or two. The training was now starting. But alas, I have a Montréal-French accent, and Dragon expected to hear a Parisian accent. I was forced to start over several times before I thought to imitate a Parisian accent. The trick worked: the voice recognition software gave me the green light to continue.

After I had read the practice text, which took two to three minutes, the software program set up its voice recognition models. At this point, the "dragon" let me start the actual dictation.

By using its special editor, I could now teach the software to adapt to my particular accent. This step was not mandatory, but it did help to eliminate entry errors almost entirely.

Je peux également montrer de nouveaux mots à Dragon, par exemple mon nom de famille ou le prénom de mes enfants.

Je dirais qu'avec cette version (la 10^e), j'ai obtenu en deux heures à peu près le même résultat qu'en dix heures la dernière fois. C'est très encourageant.

La version Preferred permet d'inscrire plusieurs profils, et même de travailler en anglais. Ça tombe bien, car il m'arrive souvent d'avoir à écrire en anglais.

J'ai donc tenté de créer un utilisateur AndréEN. Le logiciel n'a eu aucune objection quant au nom du profil.

Cependant, il a aimé mon accent en anglais encore moins que mon accent en français. Il ne m'a donc jamais permis de passer au petit texte d'entraînement, même quand j'ai essayé la flatterie et les menaces.

Tant qu'un infolangagier respire, il cherche le moyen de résoudre les problèmes auxquels il est confronté. J'ai vu que le logiciel avait prévu une fonction pour locuteurs hispanophones. J'ai donc essayé cette option. Cette fois, Dragon a bien voulu tolérer mon accent en anglais. Me voilà donc à la fois ravi du résultat, mais jaloux du traitement accordé aux hispanophones par rapport à ce qu'il offre aux francophones.

L'exercice de correction est un révélateur cruel et très précis des fautes de dictée généralement corrigées à la saisie. Un interlocuteur humain tolère des fautes de prononciation qui feront trébucher le logiciel de reconnaissance vocale.

Par exemple, un jour où j'ai dicté un peu vite « au moment et à l'heure qui vous conviendront le mieux », j'ai vu apparaître à l'écran « la maman et le beurre qui vous conviendront le mieux ». À l'inverse, quand une copiste avait entendu « le système a tété réinitialisé » au lieu de « a été réinitialisé », elle avait ri un peu, puis avait tout simplement corrigé.

Quand on revient sur un mot ou un groupe de mots mal saisis, on peut écouter ce qu'on avait dicté et choisir une des corrections proposées, ou encore montrer au logiciel comment écrire ce qu'on vient de dicter.

Une des « nouveautés » intéressantes depuis quelques années, c'est qu'on peut dicter un texte dans un appareil de saisie, puis le connecter au logiciel. D'aucuns pourraient en conclure qu'on peut maintenant dicter dans l'autobus, le métro ou l'avion, mais ce n'est pas une très bonne idée si vous n'avez pas entraîné le logiciel dans ce même environnement.

I could also teach Dragon new words, such as my surname and the given names of my children.

It is safe to say that with this version (the 10th), I finished in about two hours what used to take me ten hours. This was very encouraging.

The Preferred edition let me register several profiles, and I could even work in English. This suited me nicely, because I often have to write in English.

I attempted to create an AndréEN user profile, and the software let me do it.

However, it liked my English accent even less than my French one. It never let me move on to the short practice text and was unswayed by flattery or threats.

Being a true language technology specialist, I look for ways to solve the problems I am faced with. I noticed in the software program an option designed for people with a Spanish accent, so I tried that option. This time, Dragon was quite willing to tolerate my English. Though I was delighted with the result, I was jealous of how the software treated Spanish speakers better than French speakers.

The correction process cruelly and very precisely reveals dictation errors that are generally corrected when transcribed. A human transcriber tolerates pronunciation mistakes that voice recognition software cannot handle.

For example, one day I dictated "au moment et à l'heure qui vous conviendront le mieux" a little too fast, and "la maman et le beurre qui vous conviendront le mieux" appeared on the screen. Conversely, when a transcriber heard "le système a tété réinitialisé" instead of "le système a été réinitialisé," she laughed a bit, and simply corrected the mistake.

When reviewing a word or group of words that have not been entered properly, you can listen to what was dictated and choose a suggested correction. You can even show the software program how to write what you just dictated.

One of the interesting new features developed in recent years allows you to dictate a text into a data entry device, and then connect it to the software. Who knew that you could dictate on a bus, in the subway or on an airplane? But don't try it unless you have trained the software in those environments.

Continuous noises like my computer fan do not cause any problems. However, my neighbour's ferocious cough or a loud account of his vacation can produce unexpected results.

En effet, les bruits constants comme le ventilateur de mon ordinateur ne causent aucun souci. Par contre, la toux féroce du voisin ou la narration à haute voix de ses vacances peuvent provoquer des résultats inattendus.

Les gens comme moi, qui sont distraits et ne voient pas ce qu'ils ont écrit mais plutôt ce qu'ils voulaient écrire, ont davantage à faire relire leur texte ou à le laisser reposer quelques jours.

En conclusion, les langagiers qui aiment la dictée devraient assurément s'intéresser à la reconnaissance vocale et investir dans un bon micro unidirectionnel (qui ne capte le son qu'en provenance d'une source bien précise et non tous les bruits ambiants).

Le dicteur moyen peut facilement atteindre une vitesse nette de 70 mots à la minute. C'est deux fois la vitesse réelle de saisie de la plupart des gens⁴.

Par contre, le fait que les traducteurs travaillent souvent en mode écraser pose un défi loin d'être facile à relever. S'il existait des macros qui permettraient de se déplacer dans le texte, sélectionnant phrase après phrase et remplaçant ce qui est sélectionné par ce qui est dicté, cela faciliterait l'utilisation du logiciel par la masse des traducteurs.

Évidemment, certaines personnes ne s'adapteront jamais au dictaphone ou à la reconnaissance vocale, qui ne sont tout simplement pas faits pour elles.

D'autre part, des collègues qui ne peuvent plus travailler au clavier se sont adaptés à la reconnaissance vocale et en sont rapidement devenus des virtuoses, ce qui prouve que la nécessité stimule l'apprentissage. ■

As well, people like me who get distracted and who read what they had wanted to write rather than what they had actually written can benefit from having their text revised or by setting it aside for a few days.

To conclude, language professionals who enjoy dictation should certainly look into voice recognition and invest in a good unidirectional microphone (that captures only sound coming from one specific direction and not all the ambient noise).

The average dictating translator can easily achieve a speed of 70 words a minute, twice the actual speed of most translators.⁴

Moreover, translators often overwrite the source text when they work, a habit that will be very difficult to change. If there were macros that allowed you to move freely within a text by selecting sentence after sentence and replacing them with what is dictated, most translators would have an easier time using the software.

Obviously, some people will never get used to dictaphones or voice recognition; it is just not for them.

On the other hand, co-workers who can no longer use keyboards have quickly adapted to voice recognition and become experts at it. This proves that people learn when they have to. ■

NOTES

- 1 La qualité du son enregistré dépend de la quantité de données par seconde que peut stocker l'ordinateur en temps réel, comme pour la musique en MP3 ou sur CD. Elle est généralement décrite en MHz.
- 2 Mise en garde : La consultation des bases de connaissances peut provoquer des effets secondaires, dont la colère, la crise de larmes, l'agressivité et le sentiment d'impuissance. Éviter de consommer sans la préparation émotionnelle appropriée.
- 3 Je préférerais qu'on me vende le logiciel moins cher et qu'on me laisse acheter un micro ou un casque de meilleure qualité au lieu de me faire perdre mon temps, mais je ne peux pas plaider l'ignorance.
- 4 En général, on surestime systématiquement sa vitesse au clavier. La moyenne des gens tapent à une vitesse oscillant entre 25 et 35 mots à la minute, mais ça fait bien dans une conversation de dire que, des fois, on doit atteindre 100 mots à la minute.

NOTES

- 1 The quality of the recorded sound depends on the amount of information per second, usually expressed in MHz, that the computer can store in real time, much like for music on an MP3 or a CD.
- 2 Warning: Consulting the knowledge database can cause side effects, including anger, tears, aggressiveness and a feeling of powerlessness. Avoid using without appropriate emotional preparation.
- 3 I would have preferred their selling me the less expensive software and letting me buy a better quality microphone or headset instead of wasting my time, but I cannot plead ignorance.
- 4 In general, we systematically overestimate our typing speed. The average person types at a speed of 25 to 35 words a minute. However, it sounds good in conversation to say that we can type up to 100 words a minute.

Glanures

Avec la collaboration de Jacques Desrosiers et Frédéric Leroux fils

Volume 6/2 • Juin/June 2009

L'Actualité langagière tient cette chronique à l'intention des rédacteurs, traducteurs et autres communicateurs qui n'ont pas le temps de dépouiller régulièrement la presse écrite pour suivre de près l'évolution de la langue. Les glanures font écho aux néologismes de la langue générale, aux constructions enfantées par l'usage moderne, aux tournures et acceptions inusitées, de même qu'aux expressions imagées qui témoignent de la vigueur du français comme langue d'expression des idées.

Une mise en garde, cependant : les glanures livrées dans cette chronique ne s'utilisent pas nécessairement dans tous les genres de textes. L'efficacité de la communication doit toujours primer.

AFP dans la Presse, 10 février 2009

« Le diable sera dans les détails de la construction de la structure de **défaillance** et dans le mécanisme d'évaluation » des actifs rachetés aux banques, a renchéri Douglas Elliott, de l'Institut Brookings. [à propos du plan américain Geithner de stabilisation du système financier] [notion juridique]

Le Figaro (mai 2007)

Quand toute la France à **haut débit** a commencé à regarder son clip en rigolant, [Kamini] avait déjà écrit presque tout son album.

Le Monde (novembre 2007)

À l'heure du **sans-frontiérisme**, l'État juif et l'identité juive apparaissent comme les très inquiétants vestiges du racisme diviseur.

Le Figaro (novembre 2007)

Ce qu'on attend de lui [Sarkozy], ce n'est pas du **bougisme** mais des résultats utiles.

La Presse, 25 février 2009

Un livre laissé sur la table d'un café, un autre sur le banc d'un autobus ou encore dans une salle d'attente chez le médecin... et voilà qu'une personne le ramasse, le lit, puis le laisse à son tour dans un lieu public.

Le phénomène du **passe-livre** gagne en popularité et c'est maintenant au tour des Éditions de la Courte échelle de joindre la ronde. Dans le cadre de la Nuit blanche à Montréal, la maison d'édition donnera le coup d'envoi d'un gigantesque **passe-livre** qui se déroulera à travers tout le Québec.

Le Figaro (novembre 2007)

François Fillon dont le côté **rillettes** ne cache pas de détermination?

Le Figaro (novembre 2007)

Ce serait un recul de la **gréviculture** syndicale, du pouvoir systématique de dire non et du recours mécanique au blocage.

La Presse, 1^{er} avril 2009

Alors que la proportion de ménages québécois branchés à l'internet se stabilise, le nombre de « **mobinautes** » québécois, ces internautes qui accèdent à la Toile grâce à des appareils mobiles, semble avoir atteint une masse critique.

Le Figaro (novembre 2007)

Le dispositif [projet de loi sur l'immigration], pourtant **bordé** par les juristes de la CNIL [Commission nationale de l'informatique et des libertés] et défendu par son président...

Le Monde (novembre 2007)

Interpréter une pièce sans **histrionisme**.

Note

Note de la rédaction

Pour tout problème d'ordre matériel (retard, changement d'adresse, exemplaire manquant, en trop ou défectueux) :

1. Les abonnés sont priés de s'adresser aux :
Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Téléphone : 613-941-5995 Télécopieur : 613-954-5779
1-800-635-7943 1-800-565-7757
2. Les autres personnes qui reçoivent des exemplaires de *L'Actualité langagière* peuvent communiquer avec la Direction de la normalisation terminologique.
Téléphone : 819-953-7120 Télécopieur : 819-953-8443

Les manuscrits, ainsi que toute correspondance relative à la parution des textes, doivent être adressés à :

Denise Cyr
L'Actualité langagière
Normalisation terminologique
Bureau de la traduction
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada
Gatineau (Québec) K1A 0S5
Téléphone : 819-994-1035
Télécopieur : 819-953-8443
Courriel : denise.cyr@tpsgc-pwgsc.gc.ca

Nous rappelons que cette publication est ouverte à tous. Nous acceptons les articles portant sur la traduction, la terminologie, l'interprétation, la rédaction, les industries de la langue et les difficultés de langue en français, en anglais ou en espagnol, dans la mesure où ces articles sont bien documentés et susceptibles d'intéresser nos lecteurs.

Les articles sont soumis à un comité de lecture. Les manuscrits rejetés ne sont pas retournés aux auteurs.

Les opinions exprimées dans *L'Actualité langagière* n'engagent que leurs auteurs.

© Ministre de Travaux publics et Services gouvernementaux Canada 2009

Editor-in-Chief's Note

Queries regarding matters such as delays, address changes, and missing, damaged or extra copies should be directed as indicated below:

1. Subscriber queries should be sent to:
Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Telephone: 613-941-5995 Fax: 613-954-5779
1-800-635-7943 1-800-565-7757
2. Other people receiving *Language Update* copies can contact the Terminology Standardization Directorate.
Telephone: 819-953-7120 Fax: 819-953-8443

Manuscripts and all correspondence relating to the publication of articles should be addressed to:

Denise Cyr
Language Update
Terminology Standardization
Translation Bureau
Public Works and Government Services Canada
Gatineau, Quebec K1A 0S5
Telephone: 819-994-1035
Fax: 819-953-8443
Email: denise.cyr@tpsgc-pwgsc.gc.ca

We would like to remind readers that this publication is open to anyone wishing to contribute. We accept articles relating to translation, terminology, interpretation, writing, the language industries and language problems in English, French or Spanish as long as the articles are well documented and of interest to our readers.

Manuscripts are reviewed by a committee. Rejected manuscripts are not returned to the authors.

The Translation Bureau is not responsible for the opinions expressed in *Language Update*.

© Minister of Public Works and Government Services Canada 2009



L'ACTUALITÉ langagière Language UPDATE

L'Actualité langagière, c'est

- un périodique trimestriel publié par le Bureau de la traduction du Canada et destiné non seulement aux langagiers, mais aussi à tous ceux qui sont appelés à rédiger à l'occasion
- le complément par excellence des autres outils d'aide à la rédaction offerts par le Bureau de la traduction : TERMIUM®, guides, lexiques et vocabulaires, service de consultation terminologique

Vous y trouverez

- des nouvelles de l'industrie langagière
- des renseignements pratiques sur les nouvelles terminologies dans les sphères d'activité gouvernementale
- des solutions aux problèmes de traduction et de rédaction courants
- des trucs du métier
- des chroniques sur l'évolution de l'usage
- des mini-lexiques sur des sujets d'actualité

Abonnements

Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

Renseignements sur les produits et services du Bureau de la traduction

819-997-3300

Bureaudelatraduction.TranslationBureau@tpsgc-pwgsc.gc.ca
btb.gc.ca

Language Update is

- a quarterly periodical published by the Translation Bureau of Canada for language professionals as well as occasional writers
- an excellent source that complements the other Translation Bureau writing tools: TERMIUM®, guides, glossaries and vocabularies, and the terminology reference service

In it you will find

- news from the language industry
- practical information on new terms used in government-related fields of activity
- solutions to common translation and usage problems
- tricks of the trade
- articles on changing usage
- miniglossaries in fields of current interest

Subscriptions

Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

Information on Translation Bureau products and services

819-997-3300

Bureaudelatraduction.TranslationBureau@tpsgc-pwgsc.gc.ca
btb.gc.ca



CA1
SS 215
-A18

SEPTEMBRE/SEPTEMBER 2009

L'Actualité langagière



Language Update

- La formation de la relève au Bureau de la traduction : une approche singulière... des moyens pluriels / Training the next generation of Translation Bureau translators: A singular approach using a variety of methods
- « à ou ou? »
- The secrets of syntax (Part 2)
- Cinquante ans d'interprétation parlementaire / Fifty Years of Parliamentary Interpretation
- Traduire dans le domaine de la sécurité, c'est dur, dur, dur!

- Reculer d'abord ou sauter tout de suite?
- Qu'est-ce qu'un wiki? / What is a wiki?
- Affaire *Dame Action c. Sieur Recours*. Cette action vaut-elle un recours?
- Places publiques et monuments étrangers
- Sistema Armonizado de Designación y Codificación de Mercancías
- Words Matter: Going solar

Nos collaborateurs Our Contributors

Volume 6/3 • Septembre/September 2009

Directeur/Director
Gabriel Huard, trad. a.

Rédactrice en chef/Editor-in-Chief
Denise Cyr, trad. a.

**Rédacteur en chef adjoint/
Assistant Editor**
Jacques Desrosiers

**Comité de lecture/
Review Committee**
Cathryn Arnold
Shirley Hockin
Normand Lemieux
Frédélin Leroux fils
Bruno Lobrichon
Rafael Solís

**Conception graphique/
Graphic Design**
kaboom.ca

L'Actualité langagière est publiée quatre fois l'an par le Bureau de la traduction, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada. btb.gc.ca
Language Update is published four times a year by the Translation Bureau, Public Works and Government Services Canada. btb.gc.ca

ISSN 1712-0063

Yolande Bernard, terminologue-conseil au Bureau de la traduction, est responsable de l'enrichissement des volets espagnol et portugais de TERMIUM®. / **Yolande Bernard** is a senior terminologist with the Translation Bureau; she is responsible for updating the Spanish and Portuguese terminological components of TERMIUM®.

Renée Canuel-Ouellet, trad. a., est formatrice au Bureau de la traduction, où elle travaille à temps partiel, étant maintenant à la retraite. / **Renée Canuel-Ouellet**, C. Tr., is a Translation Bureau trainer. Now retired, she works at the Bureau part-time.

Inès Cardinal, terminologue au Bureau de la traduction et bachelière en traduction de l'Université Laval, est membre de l'équipe chargée de la terminologie militaire. / **Inès Cardinal**, a Translation Bureau terminologist with a bachelor's degree in translation from Université Laval, is a member of the military terminology team.

Jean Delisle, trad. a., term. a., est professeur émérite de l'Université d'Ottawa, où il a enseigné de 1974 à 2007. Auteur ou coauteur d'une vingtaine d'ouvrages, il a été traduit dans une quinzaine de langues. / **Jean Delisle**, C. Tr., C. Term., is a professor emeritus at the University of Ottawa, where he taught from 1974 to 2007. He is the author or co-author of some 20 books, and his work has been translated into 15 languages.

Jacques Desrosiers, rédacteur en chef adjoint de *L'Actualité langagière*, est évaluateur au Bureau de la traduction, où il prépare des examens et évalue des textes de tout genre. Il a coordonné la dernière édition du *Guide du rédacteur*. / **Jacques Desrosiers**, assistant editor-in-chief of *Language Update*, is an evaluator with the Translation Bureau, where he prepares exams and evaluates all kinds of texts. He was principal coordinator of the latest edition of the *Guide du rédacteur*.

Jean-Claude Gémard est professeur émérite de l'Université de Montréal. / **Jean-Claude Gémard** is a professor emeritus at the Université de Montréal.

André Guyon a étudié en traduction et en informatique avant d'entrer au Bureau de la traduction, où il a contribué à titre d'expert-conseil en technologies langagières à la réalisation de logiciels précieux pour le Bureau. / **André Guyon** studied translation and computer science before coming to the Translation Bureau, where he has acted as a language technologies adviser and helped develop valuable software for the Bureau.

Frédélin Leroux fils, collaborateur assidu, est un ancien traducteur de la Direction de la traduction parlementaire et de l'interprétation du Bureau de la traduction; il est aujourd'hui à la retraite. / One of our regular contributors, **Frédélin Leroux fils** is a former translator with the Translation Bureau's Interpretation and Parliamentary Translation Directorate; he is now retired.

Barbara McClintock, C. Tr., worked in the private sector as a senior translator and reviser from French to English for more than 15 years before joining the Translation Bureau's Regional Service in Montréal. / **Barbara McClintock**, trad. a., M.A., a été traductrice principale et réviseuse du français à l'anglais pendant plus de 15 ans dans le secteur privé avant d'entrer au Service régional du Bureau de la traduction à Montréal.

Frances Peck, a Vancouver-based writer and editor, has taught grammar, writing and editing for over two decades for the University of Ottawa, Douglas College, Simon Fraser University and countless government and private sector organizations. / **Frances Peck**, rédactrice et réviseuse, travaille à Vancouver. Au cours des vingt dernières années, elle a enseigné la grammaire, la rédaction et la révision à l'Université d'Ottawa, au Collège Douglas, à l'Université Simon Fraser et dans de nombreux organismes du gouvernement et du secteur privé.

André Racicot, formateur, diplômé en science politique et polyglotte. Il anime la populaire série d'ateliers *Traduire le monde* au Bureau de la traduction. / A trainer and political science graduate who speaks several languages, **André Racicot** gives the workshops in the popular Translation Bureau series *Traduire le monde*.

Mario Vergara est diplômé de l'Universidad de la República (Uruguay) en traduction juridique (espagnol, anglais, portugais) et en linguistique; il est traducteur spécialisé en commerce extérieur à l'ALADI (Association latino-américaine d'intégration). / **Mario Vergara**, a graduate of the Universidad de la República (Uruguay) in legal translation (Spanish-English-Portuguese) and linguistics, currently works as a translator with ALADI (Latin American Integration Association) in foreign trade issues.

ABONNEMENT (S52-4/6-3)

1 an (4 numéros et un index annuel) 35 \$CAN + 5 % TPS = 36,75 \$

Au numéro 9 \$CAN (livraison et TPS en sus)

Règlement : par chèque ou mandat à l'ordre du receveur général du Canada, adressé aux Éditions et Services de dépôt, Ottawa (Ontario) K1A 0S5

SUBSCRIPTION RATES (S52-4/6-3)

1 year (4 issues and 1 annual index) CAN\$35 + 5% GST = \$36.75

Per issue CAN\$9 (plus delivery and GST)

Payment: by cheque or money order, made to the order of the Receiver General for Canada and addressed to Publishing & Depository Services, Ottawa, Ontario K1A 0S5

L'Actualité langagière • Language Update



Mot de la rédaction A Word from the Editor-in-Chief

Denise Cyr, trad. a. ■

Translation: Dennis Maloney, C. Tr.

Déjà l'automne... Les arbres se parent de leurs plus belles couleurs, l'air fraîchit, les vacances d'été sont terminées. Le temps chaud nous aura permis de refaire le plein d'énergie. Que ce numéro de *L'Actualité langagière* vous trouve en pleine forme, prêts à reprendre le collier après la détente estivale!

L'Actualité langagière... Saviez-vous qu'il y a déjà cinq ans que notre revue professionnelle a été « rebaptisée »? Eh oui! C'est dans le numéro de septembre 2004 que Martine Racette, la rédactrice en chef, avait annoncé que *L'Actualité terminologique* changeait de nom « pour mieux traduire l'ampleur des sujets qu'elle traite et pour mieux rendre compte du regard qu'elle jette depuis un bon moment déjà sur la mouvance de l'industrie de la langue ». La vision de ce que notre revue allait devenir s'est certes concrétisée, comme en fait foi la diversité des sujets qui sont abordés dans ce numéro.

Cinq ans plus tard, la plupart de nos collaborateurs réguliers sont encore là : Jacques Desrosiers, Frédelin Leroux fils, Frances Peck, André Racicot. S'est ajouté André Guyon, rédacteur de la chronique Carnet techno. Les collaborateurs occasionnels ne manquent pas, preuve de la santé de la revue. Pour marquer les 75 ans du Bureau de la traduction, le professeur émérite Jean Delisle raconte les cinquante ans d'histoire de l'interprétation parlementaire au Canada. Renée Canuel-Ouellet, formatrice de longue date, fait un tour d'horizon de la formation offerte aux traducteurs débutants. Les terminologues liront sûrement avec plaisir le jugement dans l'affaire *Dame Action c. Sieur Recours* que présente le professeur émérite Jean-Claude Gémard. Mais je ne vous dévoilerai pas tout... À vous de feuilleter ce numéro pour y faire d'agréables découvertes. Et comme nous sommes en septembre, je termine en vous souhaitant, chers langagiers, une très belle Journée mondiale de la traduction!

Fall is already here and the hot weather, a time for recharging our batteries, is behind us now. The trees are ablaze with colour, the days are getting cooler and the summer holidays are over. I hope this issue of *Language Update* finds you in fine form and ready to leap into action after a relaxing summer!

Did you know that it's already been five years since our journal was renamed *Language Update*? Yes, five years! It was in the September 2004 issue that Editor-in-Chief Martine Racette announced that *Terminology Update* would be given a new name "to better reflect the variety of topics that it examines and the articles it has included for some time now on the evolving language industry in Canada and abroad." The vision of what our journal would become has indeed become a reality, as the variety of topics dealt with in this issue will attest.

Five years later, most of our regular contributors are still with us: Jacques Desrosiers, Frédelin Leroux fils, Frances Peck and André Racicot. A newcomer to this illustrious group is André Guyon, our Tech Files columnist. There are also many occasional contributors, a sure sign of the journal's popularity. To mark the Translation Bureau's 75th anniversary, Professor Emeritus Jean Delisle recounts the 50-year history of interpretation in Canada's Parliament. Renée Canuel-Ouellet, a trainer of long standing, profiles the training provided for beginner translators. Terminologists will certainly enjoy reading the decision in *Dame Action c. Sieur Recours* contributed by Professor Emeritus Jean-Claude Gémard. Not wanting to divulge everything that you will find in this issue, I will leave it up to you to leaf through and make some interesting discoveries. And since it is now September, I will conclude by wishing all of my fellow language professionals a very pleasant International Translation Day!



Sommaire Summary

Agir pour l'avenir : mise en œuvre d'initiatives importantes / Acting for the future: Launch of major initiatives

Francine Kennedy, page 5

Le Canada consacrera plus de 1 milliard de dollars à la dualité linguistique d'ici 2013. Une partie des fonds permettra au Bureau de la traduction de contribuer au nouveau Programme de renforcement du secteur langagier au Canada. / Canada will invest over \$1 billion in linguistic duality by 2013. Part of the funding will enable the Translation Bureau to participate in the new Canadian Language Sector Enhancement Program.

La formation de la relève au Bureau de la traduction : une approche singulière... des moyens pluriels / Training the next generation of Translation Bureau translators: A singular approach using a variety of methods

Renée Canuel-Ouellet, page 7

Pour assurer la relève en traduction, le Bureau et d'autres acteurs de l'industrie ont mis en place toute une panoplie de programmes de stages, d'apprentissage et de formation. / To recruit the next generation of translators, the Bureau and other industry players have introduced a variety of placement, learning and training programs.

Mots de tête : « à ou ou ? »

Frédérin Leroux fils, page 12

Au milieu du 19^e siècle, l'Académie française interdit d'écrire qu'une assemblée pouvait réunir de sept à huit personnes. Pourtant, une impressionnante liste d'écrivains préféraient ce *à* à *ou*. / In the mid-19th century, the Académie française decreed that it was incorrect to write that a meeting was attended by *sept à huit* personnes. However, an impressive list of writers who preferred the use of *à* (to) rather than *ou* (or) suggests that the decree did not gain wide acceptance.

The secrets of syntax (Part 2)

Frances Peck, page 14

Syntax must be pleasing to the eye and to the ear. There is nothing more monotonous than a series of similarly constructed sentences or sentences that lack musicality. / La syntaxe s'adresse à l'œil et à l'oreille : rien de plus monotone que des phrases qui se suivent pareilles les unes aux autres, ou celles dont toute musique est absente.

Traduire dans le domaine de la sécurité, c'est dur, dur, dur!

Inès Cardinal, page 16

Comment, en effet, traduire le terme *to harden*, qui s'applique aussi bien à un char de combat qu'à un ordinateur? En examinant de près toutes les possibilités, l'auteure a trouvé la réponse. / How do you translate the verb *to harden*, which can be used in reference to a battle tank or to a computer? By looking closely at all the possibilities, the author found the answer.

Cinquante ans d'interprétation parlementaire / Fifty Years of Simultaneous Interpretation

Jean Delisle, page 18

C'est grâce à John Diefenbaker qu'était instaurée l'interprétation simultanée au Parlement en 1959. L'auteur raconte la petite histoire de sa lente genèse tout au long des années 50. / We have John Diefenbaker to thank for introducing simultaneous interpretation into Canada's Parliament in 1959. The author relates how simultaneous interpretation slowly came into being in the 1950s.

Reculer d'abord ou sauter tout de suite?

Jacques Desrosiers, page 28

L'expression *reculer pour mieux sauter* a un sens négatif selon certains, est ambiguë selon d'autres, positive dans l'usage québécois et, le comble, mal définie dans plusieurs dictionnaires. / The phrase *reculer pour mieux sauter* has a negative connotation according to some people, is ambiguous according to others, has a positive connotation in Quebec French and, to cap it all, is poorly defined in several dictionaries.

Carnet techno / Tech Files: Qu'est-ce qu'un wiki? / What is a wiki?

André Guyon, page 31

La créativité, l'esprit de collaboration et l'espace de travail peu hiérarchisé qui caractérisent les sites wikis ne sont pas sans rappeler les grands mouvements sociaux de jadis. / The creativity, spirit of collaboration and informal work space organization that characterize wiki sites call to mind the great social movements of earlier times.

Affaire Dame Action c. Sieur Recours. Cette action vaut-elle un recours?

Jean-Claude Gémard, page 34

Action collective et *recours collectif* sont-ils synonymes? L'auteur met la chose au clair en se fondant sur un authentique procès, où sont venues témoigner des sommités, dont C. Le Zeugme et S. Éthie-M'Olaujje. / Are the French terms *action collective* and *recours collectif* synonyms? The author clarifies the issue by citing an actual trial in which leading experts, including A. Zeugma and Ettie Mology, testified.

Traduire le monde : Places publiques et monuments étrangers

André Racicot, page 41

On écrit *tour Eiffel* avec minuscule, mais *Tour de Londres* avec majuscule. Pourquoi *Cinquième Avenue* à New York, mais *Sunset Boulevard* à Los Angeles? Si au moins les dictionnaires pouvaient nous aider... / In French, the word *tour* in *tour Eiffel* is not capitalized, whereas it is capitalized in *Tour de Londres*. Why are all words in French in New York's *Cinquième Avenue* but not in Los Angeles' *Sunset Boulevard*? If only the dictionaries could enlighten us!

El Rincón Español: Sistema Armonizado de Designación y Codificación de Mercancías

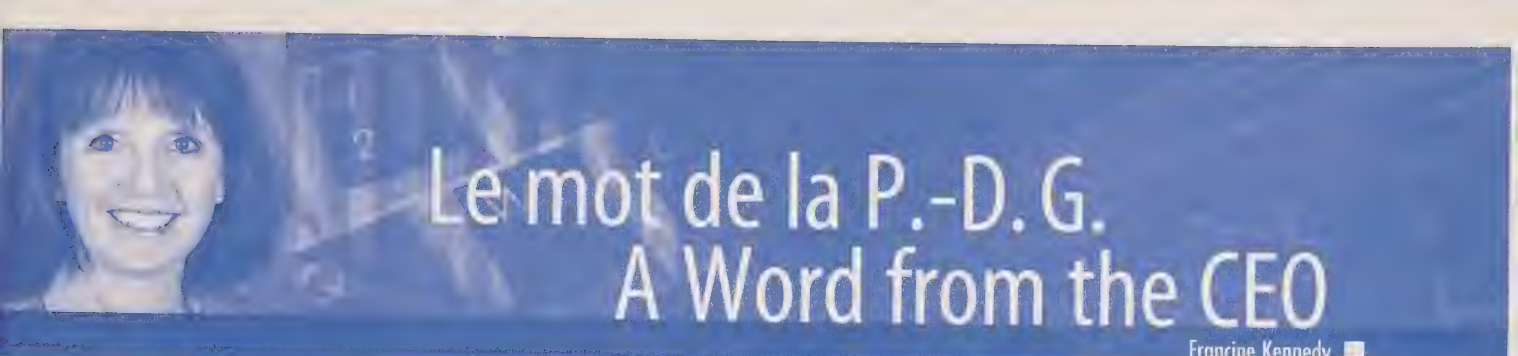
Mario Vergara y Yolande Bernard, página 43

El Sistema Armonizado de Designación y Codificación de Mercancías es una nomenclatura internacional de mercancías creada por la Organización Mundial de Aduanas. El Sistema permite la clasificación uniforme de mercancías y éste es empleado por diversos organismos internacionales y entidades gubernamentales en las negociaciones comerciales, las estadísticas de comercio, la suscripción de acuerdos, las relaciones comerciales y la investigación económica.

Words Matter: Going solar

Barbara McClintock, page 45

Now that the supply of oil is running out, homes, businesses and entire communities in North America will have to switch over to solar energy, hence a need for new technologies and new terminology. / Les réserves de pétrole s'épuisant, des maisons, des entreprises et des collectivités entières sont passées à l'énergie solaire en Amérique du Nord. Nouvelles technologies, nouvelle terminologie.



Le mot de la P.-D.G. A Word from the CEO

Francine Kennedy ■

Translation: Vicki Plouffe, C. Tran.

Agir pour l'avenir : mise en œuvre d'initiatives importantes

La dualité linguistique du Canada et sa compétitivité internationale reposent sur une industrie langagière vigoureuse. Or, on le sait, cette industrie est présentement confrontée à des défis majeurs : importante pénurie de main-d'œuvre qualifiée, besoins croissants en langues autochtones et en langues étrangères, fragmentation attribuable à la multiplication des petites entreprises, mondialisation de l'offre de services et évolution extrêmement rapide de la technologie. L'état de l'industrie et sa capacité de relever ces défis préoccupent le gouvernement du Canada.

Le *Plan d'action pour les langues officielles*, déposé en 2003, a reconnu l'importance de l'industrie de la langue pour le maintien de la dualité linguistique au Canada. Ce premier plan a mené à la création de deux importants piliers de l'industrie : l'Association de l'industrie de la langue, qui est venue donner une voix aux secteurs de la traduction, des technologies langagières et de l'enseignement des langues, et le Centre de recherche en technologies langagières, qui a permis d'encourager les activités de recherche et de développement au profit de l'ensemble de l'industrie.

Une autre étape a été franchie en juin 2008 avec l'annonce de la *Feuille de route pour la dualité linguistique canadienne 2008-2013 : Agir pour l'avenir*. La *Feuille de route* représente un investissement de 1,1 milliard de dollars sur cinq ans, réparti entre treize ministères et organismes fédéraux. Parmi eux, on compte Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, qui a reçu 34 millions de dollars sur cinq ans pour mener à bien, par l'entremise du Bureau de la traduction, trois initiatives : le Portail linguistique du Canada, les Bourses universitaires en traduction et l'Initiative de l'industrie de la langue.

Le Portail linguistique donnera à l'ensemble de la population canadienne un accès gratuit à une vaste gamme d'outils linguistiques; je serai en mesure de vous parler plus longuement de cette initiative dans un prochain numéro. Les Bourses universitaires en traduction et l'Initiative de l'industrie de la langue constituent les deux volets du nouveau Programme de renforcement du secteur langagier au Canada. Ce programme, qui vise à appuyer la formation d'une main-d'œuvre compétente et à renforcer

Acting for the future: Launch of major initiatives

Canada's ability to function as a bilingual country and remain competitive in international markets depends on a vigorous language industry. Yet we know that this industry is facing significant challenges: a severe shortage of skilled workers, growing requirements in terms of Aboriginal and foreign languages, fragmentation caused by large numbers of small businesses, globalization of the supply of services and extremely rapid technological advances. The state of the industry and its ability to meet these challenges are concerns of the Government of Canada.

The *Action Plan for Official Languages*, issued in 2003, recognized the importance of the language industry in maintaining linguistic duality in Canada. This initial plan led to the creation of two important pillars of the industry: the Language Industry Association, which has given a voice to the translation, language technologies and language teaching sectors, and the Language Technologies Research Centre, which has promoted research and development activities for the benefit of the entire industry.

Another step was taken in June 2008 with the announcement of the *Roadmap for Canada's Linguistic Duality 2008-2013: Acting for the Future*. The Roadmap represents an investment of \$1.1 billion over five years distributed among 13 federal departments and agencies. One of these is Public Works and Government Services Canada, which has received \$34 million over five years to implement, through the Translation Bureau, three initiatives: the Language Portal of Canada, the University Scholarship Program in Translation and the Language Industry Initiative.

The Language Portal will provide all Canadians with free access to a wide range of language tools; I will be in a position to tell you more about this initiative in an upcoming issue. The University Scholarship Program in Translation and the Language Industry Initiative each constitute a component of the new Canadian Language Sector Enhancement Program. This program, which is designed to support the training of a skilled workforce and build capacity within the industry, has been

la capacité de l'industrie, est doté d'un budget de 18 millions de dollars sur cinq ans (8 millions pour les bourses et 10 millions pour l'industrie).

Les Bourses universitaires en traduction ont pour but d'aider les établissements d'enseignement postsecondaire qui ont un programme de formation menant à une carrière dans une profession langagière (traduction, interprétation, terminologie, localisation) à recruter des étudiants et à les encourager à persévérer. La priorité sera accordée au baccalauréat en traduction et à la maîtrise en interprétation, mais les établissements pourront adapter leurs projets à leurs propres besoins.

L'Initiative de l'industrie de la langue vise quant à elle à améliorer la capacité de l'industrie dans la promotion, le développement de la main-d'œuvre et l'intégration des technologies langagières. Les fonds pourront par exemple servir à mener des activités visant à rehausser le profil de l'industrie, à offrir à des étudiants des stages en entreprise susceptibles de mener à un emploi ou à accroître l'utilisation des technologies langagières dans les établissements d'enseignement postsecondaire, les entreprises et les organismes sans but lucratif.

Des ententes de financement sont en voie d'être conclues avec des partenaires clés pour chacun des volets du Programme de renforcement du secteur langagier au Canada.

Le Bureau de la traduction est fier d'avoir été choisi comme partenaire stratégique pour la mise en application de la *Feuille de route pour la dualité linguistique canadienne 2008-2013*. La mise en œuvre des initiatives placées sous sa gouverne représente tout un défi, mais cette responsabilité constitue en même temps une belle marque de confiance en cette année où il célèbre son 75^e anniversaire!

allocated a budget of \$18 million over five years (\$8 million for scholarships and \$10 million for the industry).

The University Scholarship Program in Translation is intended to assist post-secondary institutions that offer a training program leading to a career in a language profession (translation, interpretation, terminology, localization) in recruiting and retaining students. Priority will be given to the bachelor's degree in translation and the master's in interpretation, but the institutions will be able to adapt their projects to their own needs.

The Language Industry Initiative is aimed at building industry capacity in promotion, workforce development and integration of language technologies. The money could be used, for example, for activities designed to raise the industry's profile, offer students internships in the private sector that could lead to a job, or increase the use of language technologies in post-secondary institutions, businesses and non-profit organizations.

Funding agreements are being reached with key partners for each component of the Canadian Language Sector Enhancement Program.

The Translation Bureau is proud to have been chosen as a strategic partner for implementing the *Roadmap for Canada's Linguistic Duality 2008-2013*. Putting into play the initiatives placed under its responsibility represents quite a challenge, but at the same time this responsibility is a mark of confidence in a year when the Bureau is celebrating its 75th anniversary!

La formation de la relève au Bureau de la traduction : une approche singulière... des moyens pluriels

Comme beaucoup de mes jeunes collègues, c'est à titre d'étudiante que j'ai fait mes premières armes au Bureau de la traduction. Voyons que je me rappelle; c'était en... 1971! À l'époque, la *Loi sur les langues officielles* avait à peine deux ans; déjà cependant, le Bureau devait grossir ses effectifs pour être en mesure de satisfaire à la demande grandissante suscitée par l'adoption de cette loi. Aussi offrit-il pendant quelques années à ceux et celles qui, tout comme moi, rêvaient d'une carrière en traduction, un programme de bourses d'études assorti de stages d'été. Avec, à la clé, un emploi dans un service pour une durée équivalant au nombre d'années couvertes par la bourse. Ce premier effort de recrutement et de formation à grande échelle annonçait pour la traduction un avenir prometteur.

Mais qui aurait pu prévoir alors l'essor gigantesque qu'allait connaître la profession, les campagnes massives de recrutement auxquelles il allait mener, l'impulsion qu'il donnerait à la formation? À l'heure de son 75^e anniversaire, le Bureau s'inscrit non plus dans un secteur aux contours restreints, mais bien au cœur d'une industrie de la langue foisonnante. Une industrie forte de plus de 2000 entreprises et d'environ 30 000 spécialistes, où le secteur de la traduction détient 6 % du marché mondial et génère chaque année un chiffre d'affaires dépassant les 400 millions de dollars¹. Une industrie néanmoins qui, quarante ans après l'adoption de la *Loi sur les langues officielles*, se trouve aux prises avec une pénurie de professionnels, le départ à la retraite de toute une génération de traducteurs étant depuis quelques années inexorablement amorcé.

Prévoyant cette vague de départs, le Bureau de la traduction a entrepris, vers la fin des années 1990 et, plus massivement, au début des années 2000, de se doter d'une relève suffisante pour combler le vide. Et pour que cette relève, recrutée essentiellement parmi les diplômés universitaires, puisse atteindre rapidement le niveau de travail requis, il a consenti un investissement majeur dans la formation, en amont et en aval. Voici donc un portrait global de la stratégie de formation mise en œuvre par le Bureau de la traduction.

Training the next generation of Translation Bureau translators: A singular approach using a variety of methods

Like many of my young colleagues do, I started working at the Translation Bureau while I was still a student. That was back in 1971! The *Official Languages Act* was barely two years old, and the Bureau was already having to expand its workforce to meet the rapidly growing demand that legislation had created. To expedite recruitment, the Bureau set up a bursary program with summer work placements for those who, like me, dreamed of a career in translation. And once we graduated, we were given a full-time job in a translation unit for the same number of years as we had spent in the bursary program. That first large-scale recruitment and training effort heralded a bright future for translation.

But who could have foreseen the incredible growth that the profession was going to experience, the massive recruitment campaigns that would be launched—and the boost all this would give to training? Now in its 75th year, the Bureau has expanded far beyond its original purpose. Today it is at the hub of a booming Canadian language industry that boasts more than 2,000 businesses and some 30,000 specialists. The translation sector alone has carved out 6% of the world market and generates total sales of more than \$400 million¹ a year. And at the same time, 40 years after the *Official Languages Act* was adopted, the industry is again facing a shortage of language professionals as an entire generation moves inexorably toward retirement.

In anticipation of this wave of departures, the Translation Bureau began another serious recruitment drive to fill the vacancies. Many new translators, primarily university graduates, joined in the late 1990s, and even more were taken on in the early 2000s. To help this next generation of translators reach the required working level quickly, the Bureau has made a major investment in training them, both before and after they graduate. Here is an overview of the strategy we put in place to accomplish this.

Les étapes « préliminaires » : les programmes de stages COOP et de stages en partenariat

Le Bureau de la traduction a besoin, pour accomplir son mandat, de trois catégories de langagiers : des traducteurs, des terminologues et des interprètes. Attachons-nous au cheminement d'un traducteur. Bien sûr, tous n'arrivent pas frais émoulus de l'université. Certains ont déjà derrière eux une expérience de la traduction acquise ailleurs. Il reste que toutes les recrues sont titulaires d'un diplôme universitaire en traduction. Ainsi qu'il l'a fait pour mes collègues et moi dans les années 1970, le Bureau tente d'aller les chercher avant même qu'ils obtiennent leur diplôme. Le Programme de bourses dont j'ai bénéficié n'existe certes plus depuis longtemps (le Conseil du Trésor vient cependant d'approuver un nouveau programme de bourses universitaires en traduction pour combler les besoins de l'industrie), mais le Programme de stages COOP et le Programme de stages en partenariat poursuivent un objectif similaire : donner aux traducteurs en formation la possibilité de se familiariser avec le milieu du travail et fournir aux employeurs, dont le Bureau, une première possibilité de préparer d'éventuelles recrues à la vie professionnelle.

Le Programme de stages COOP

Axé sur l'alternance travail-études, le Programme COOP s'adresse aux étudiants en traduction et en terminologie des universités de Montréal, d'Ottawa et de Moncton, ainsi que de Concordia. Les premiers stages COOP ne se font généralement qu'après un minimum de deux semestres d'études. Le programme comporte trois stages au total, chacun d'une durée d'environ quatre mois.

Le participant se trouve plongé dans la « vraie vie » d'un service, dont il apprend à connaître le fonctionnement et les domaines de travail. Il bénéficie des conseils d'un encadreur et de collègues chevronnés et peut savoir si la carrière de traducteur lui plaira bel et bien... au quotidien!

Tous les étudiants COOP qui ont fait un stage à l'été 2009 avaient été soumis à une entrevue qui comportait notamment des mises en situation et la traduction d'un court texte de l'anglais vers le français ou vice-versa. Ces entrevues ne sont menées qu'au premier stage; par la suite, c'est l'évaluation de l'encadreur qui détermine si l'étudiant peut ou non faire un autre stage au Bureau. Il arrive donc que certains étudiants y fassent leurs trois stages.

Le Programme de stages en partenariat

Pour participer à ce programme, l'étudiant doit être en fin de parcours et s'être inscrit à un cours de trois crédits pour lequel on lui demandera de traduire, vers sa langue dominante, environ 700 mots par semaine pendant 13 semaines. Il s'agira de vrais textes, avec de vrais délais, pour de vrais clients. Chacune de ses traductions sera évaluée selon le barème établi, et son travail fera l'objet d'une évaluation globale au milieu et à la fin du stage, soit après six et

Before graduation: The Co-op and Partnership programs

To carry out its mandate, the Translation Bureau needs three categories of language professionals: translators, terminologists and interpreters. Let's consider the case of translators. Of course, not all of them come to us straight out of university. Some already have translation experience gained elsewhere. Nevertheless, all our new recruits hold a university degree in translation. Just as it did with my colleagues and me in the seventies, the Bureau endeavours to recruit translation students even before they receive their degrees. The bursary program that helped me is long gone, of course (although Treasury Board recently approved a new University Scholarship Program in Translation to meet the industry's needs), but the current Co-op and Partnership programs have similar objectives: they give translators-in-training an opportunity for exposure to the workplace, and they give employers, including the Bureau, a first opportunity to prepare potential recruits for professional life.

Co-op Program

With its focus on alternating study and work terms, the Bureau's Co-op Program is open to translation and terminology students at the University of Ottawa, Université de Montréal, Université de Moncton and Concordia University. As a rule, students must have completed at least two semesters of study before doing their first work placement. The program includes three placements, each lasting about four months.

Participants are immersed in the real world of a translation service, where they are introduced to the various procedures and fields of work. They benefit from the advice of a coach and experienced colleagues, and can see whether they will really enjoy a career in translation...on a daily basis!

All Co-op students who did a placement in the summer of 2009 had an interview that included questions to determine their responses to hypothetical situations and were asked to translate a short text from French to English or English to French. Interviews are conducted prior to the first placement only; subsequent placements with the Bureau will depend on the coach's assessment. Some students may do all three of their placements with the Translation Bureau.

Partnership Program

The Bureau's Partnership Program is open to students nearing the end of their studies. They register in a 13-week course for which they receive three credits, and are given about 700 words each week to translate into their dominant language. These are real texts, with real deadlines, for real clients. Each translation will be assessed according to the established criteria, and the work will be subject to an overall assessment midway through the placement and

13 semaines. Les étudiants peuvent être invités à suivre un deuxième stage, dans le cadre duquel ils auront à traduire 1000 mots par semaine, selon les mêmes conditions. Participent au Programme de stages en partenariat le Collège universitaire Glendon, l'Université du Québec en Outaouais, l'Université de Montréal, l'Université Concordia, le Collège universitaire de Saint-Boniface, l'Université d'Ottawa, l'Université de Moncton et l'Université Laval.

Les stages en partenariat, qui se déroulent à distance, constituent une bonne initiation à la réalité de la traduction, même si les participants ne vivent pas au rythme d'un service. En effet, tout comme les stagiaires COOP, les « partenaires » doivent faire leurs recherches terminologiques et documentaires, consigner les résultats de leurs recherches sur des fiches, s'entretenir avec leurs encadreurs, tenir compte des révisions, entrer leurs corrections, respecter les échéances et se soumettre à des évaluations. Ces stages représentent donc aussi pour le Bureau un excellent moyen de dénicher les traducteurs de talent.

Les « vrais » débuts : le Programme d'apprentissage TR

Pour accueillir ses nouvelles recrues et leur assurer une formation uniforme, le Bureau a mis en place en 2001 le Programme d'apprentissage TR. D'une durée maximale de deux ans, il fixe des objectifs de qualité et de rythme de travail applicables à tous. Le but? Amener progressivement les nouveaux traducteurs (TR-1) au niveau de travail recherché (TR-2) grâce à un apprentissage structuré en cinq volets : 1) participation à une session d'orientation; 2) poursuite d'un plan d'encadrement; 3) encadrement et révision au quotidien; 4) participation à des ateliers de formation; 5) participation à un stage de ressourcement de cinq jours après un an. Le Programme se divise en six étapes, les quatre premières d'une durée de trois mois chacune et les deux dernières, de six mois chacune. Le traducteur est évalué à la fin de chaque étape. Il obtient sa promotion lorsqu'il répond à toutes les exigences de la sixième étape. Chacun progresse à son rythme. Si certains sont promus très rapidement, après quelques étapes seulement, la plupart ont besoin des deux années prévues pour atteindre le niveau de travail.

La session d'orientation

À leur entrée en fonction, les nouvelles recrues sont conviées à une session d'orientation de cinq jours pendant laquelle elles s'initient à la structure et au fonctionnement du Bureau, aux rouages de l'administration fédérale et aux documents importants pour les processus décisionnel, financier et redditionnel (par exemple le mémoire au Cabinet et la présentation au Conseil du Trésor). Elles reçoivent également de l'information sur différentes politiques (éthique, sécurité, congés, conflits d'intérêts), sur les ressources à leur disposition (Services documentaires, *TERMIUM Plus*[®]) et, cela va de soi, sur les tenants et aboutissants du Programme d'apprentissage TR.

again at the end, after six and 13 weeks. The students may be invited to do a second placement, during which they will have to translate 1,000 words each week, under the same conditions. The following institutions participate in the Partnership Program: the University of Ottawa, Glendon College, Université du Québec en Outaouais, Université de Montréal, Concordia University, Collège universitaire de Saint-Boniface, Université de Moncton and Université Laval.

Partnership practicums offer a distance learning experience. However, they are still a good introduction to the realities of translation, even though participants do not experience the day-to-day workings of a translation unit. Like Co-op students, the partners must do their terminological and documentary research and record the results, talk with their coaches, take note of revisions, enter the corrections themselves, meet deadlines and have their work evaluated. These practicums are also an excellent way for the Bureau to spot talented translators.

After graduation: The TR Learning Program

To welcome its new recruits and give them standardized training, the Bureau instituted the TR Learning Program in 2001. Participation in the program is for a maximum of two years, with quality and pace-of-work objectives that apply to all trainees. The goal? To progressively bring new translators (TR-1) to the desired working level (TR-2) through a five-part structured learning program in which they (1) participate in an orientation session, (2) follow a developmental plan, (3) receive daily coaching and revision, (4) attend training workshops and (5) participate in a two-day individual skills review after the first year. The Learning Program is divided into six phases: the first four last three months each and the final two, six months each. Translators are evaluated at the end of each phase. They progress at their own pace and are promoted when they meet all the requirements of the sixth phase. Though some are promoted very quickly (after only a few phases), most need the full two years to attain the working level.

Orientation session

When they begin their employment, new recruits attend a five-day orientation session during which they are introduced to the structure and operations of the Bureau, to the workings of the federal government and to the documents that underpin government decision-making, financial management and accountability processes (for example the Memorandum to Cabinet and the Treasury Board Submission). They are also briefed on various government policies (ethics, security, leave, conflict of interest), on available resources (Documentation Centre, *TERMIUM Plus*[®]) and, of course, on all aspects of the TR Learning Program.

Le stage de ressourcement

Le stage de ressourcement s'adresse aux traducteurs encore au niveau TR-1 qui ont terminé la première année du Programme d'apprentissage. Par petits groupes de six, et avec l'aide de deux formateurs du Service de la formation, de l'évaluation et du recrutement TR, ils profitent de cette « pause » pour faire le point sur leurs forces et leurs faiblesses et entamer une démarche d'autoperfectionnement propre à appuyer leur cheminement vers le niveau de travail (TR-2). Ces stages sont personnalisés : chaque participant se voit proposer un programme spécialement conçu en fonction de ses besoins, et le travail individuel (lectures, remaniement d'échantillons, traduction à vue ou sans outils, travail en urgence, etc.) est entrecoupé d'activités collectives (sur la démarche de traduction notamment) suscitant la réflexion et des échanges fructueux. Les participants retournent dans leur service avec un plan d'autoperfectionnement qu'ils réaliseront avec l'aide de leur encadreur.

L'encadrement et la révision au quotidien

Dans le cadre du Programme d'apprentissage TR, les recrues bénéficient au quotidien de l'accompagnement d'encadreurs qui révisent leur travail, leur signalent les points forts et les faiblesses de leurs traductions, les orientent quant au choix des sources à consulter, leur expliquent le fonctionnement des clients du service et favorisent leur intégration à l'équipe et au Bureau. De plus, les évaluations faites par l'encadreur à la fin de chaque étape permettent au traducteur en formation d'avoir régulièrement l'heure juste et de pouvoir rectifier le tir au besoin. Ce travail au jour le jour constitue la base de la formation et du perfectionnement des traducteurs débutants.

Les compléments de formation

Le Répertoire des activités de formation

Autre source de formation pour le traducteur en début de carrière, le Répertoire des activités de formation du Bureau de la traduction propose une multitude d'ateliers langagiers. Certains portent sur des difficultés particulières, comme les séries Problèmes fréquents en traduction et Traduire le monde; d'autres sont axés sur le perfectionnement, comme l'atelier de reformulation. Pendant la première année du Programme d'apprentissage, le traducteur débutant pourra s'inscrire à cinq journées de formation choisies avec son encadreur en fonction de ses besoins particuliers.

La formation offerte par les associations professionnelles

Outre les produits du Bureau, le traducteur débutant (comme le traducteur chevronné, du reste) peut se prévaloir d'une panoplie d'activités de formation continue offertes par l'Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec (OTTIAQ) et l'Association des traducteurs et interprètes de l'Ontario (ATIO). L'Ordre donne ses

Skills review session

The skills review is intended for translators who are still at the TR-1 level after their first year in the Learning Program. They meet individually with a trainer from the Training, Evaluation and TR Recruiting Service. Away from their regular unit, they spend two days reviewing their strengths and weaknesses and laying a foundation for continuous learning and development that should help them move forward on their path to the working level (TR-2). In these personalized sessions, participants have a program tailored to their needs that includes reviewing previously submitted samples of their translation, reading pertinent entries in various language resources, doing exercises on translation and on proofreading or specific points of grammar as needed, and reflecting on and discussing various aspects of the translation process. They return to their unit with a plan for self-development that they will put into practice with the help of their coach.

Daily coaching and revision

In the TR Learning Program, recruits benefit each day from the support of a coach who revises their work, gives them feedback on the strengths and weaknesses in their translations, points out the best sources to consult, explains the functioning of the unit's clients and helps them find their footing within the team and within the Bureau. In addition, the coach's written evaluation at the end of each phase of the Learning Program lets the translators-in-training know, on a regular basis, how they are progressing and where they may need to refocus their efforts. This day-to-day work is the foundation of the training and development of beginner translators.

Additional training and development

Directory of training activities

Another resource for translators starting out is the Translation Bureau's directory of training activities, which contains a list of language-related workshops such as the Recurrent Translation Problems series, focussing on specific translation difficulties, or the Self-Revision workshop, focussing more on development. During the first year of the Learning Program, beginner translators can register for five days of training, chosen with the help of their coaches according to their particular needs.

Training offered by professional associations

In addition to the various training activities provided by the Bureau, beginner translators (like their more experienced colleagues) can avail themselves of a wide range of continuous learning activities offered by the Association of Translators and Interpreters of Ontario (ATIO) and the Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec (OTTIAQ). ATIO gives its courses in Ottawa

formations à Montréal, à Gatineau et à Québec. De plus, il vient d'inaugurer une Formathèque, site de formation continue en ligne qui propose pour le moment trois cours. L'ATIO, pour sa part, donne ses cours de formation continue à Ottawa et à Toronto. Pour se renseigner ou s'inscrire, il suffit de visiter les sites Internet des deux associations. Enfin, l'essor des professions langagières et le foisonnement des besoins en formation ont suscité l'émergence d'écoles de formation continue en traduction, aussi bien en milieu universitaire que dans le secteur privé (ex. : Magistrad).

Les recrues en révision : formées pour former

Il va sans dire que la formation des recrues doit être confiée à des mains expertes. Or, nombre de réviseurs chevronnés sont déjà partis à la retraite ou pourraient le faire dans un avenir rapproché. Le Bureau devait donc se hâter s'il voulait permettre à ses éléments les plus expérimentés de transmettre leur savoir. Dans cette optique, il a mis en place en 2007 le Programme de formation de la relève TR-3. Plusieurs groupes d'aspirants réviseurs ont ainsi bénéficié pendant un an de l'encadrement d'un réviseur d'expérience et de blocs de formation structurés portant sur les différents aspects de la tâche : révision, contrôle de la qualité, supervision d'équipe, évaluation du rendement, procédures contractuelles. La relève en révision s'occupe donc d'ores et déjà de former les recrues en traduction.

Et pour conclure...

La qualité de la formation constitue l'un des pivots de l'industrie langagière, dont elle favorise la vitalité et l'essor et contribue à façonner l'image de marque. Les principaux acteurs – universités, associations et Bureau de la traduction – l'ont bien compris et s'emploient, de concert, à former les traducteurs d'aujourd'hui et de demain, des traducteurs qui sauront mettre les outils informatiques les plus poussés au service de leur amour de la langue. ■

NOTE

- 1 www.ic.gc.ca/epic/site/lain-inla.nsf/fr/qs00023f.html.

and Toronto, while OTTIAQ conducts its sessions in Montréal, Gatineau and Québec. And OTTIAQ has just launched Formathèque, an online site that is currently offering three courses. For information or to register, translators can simply visit the Web sites of the two associations. Lastly, in response to the rapid expansion of the language professions and the soaring demand for training, universities and private enterprises are now offering continuous learning courses in translation (Magistrad is one example).

Revision recruits: Trained to train

It goes without saying that the training of recruits must be entrusted to experts. But a number of experienced revisers have already retired or could retire in the near future. The Bureau had to move quickly to ensure that those with the most experience could pass their knowledge on. In 2007, therefore, it introduced the TR-3 Succession Training Program. Over the course of a year, several groups of aspiring revisers were coached by experienced revisers and attended structured blocks of training dealing with the various aspects of the work, such as revision, quality control, team supervision, performance evaluation and contracting-out procedures, with the result that the next generation of revisers has already begun training translation recruits.

And to conclude...

The growth, the vitality and the image of the language industry are all dependent on the quality of training. The key players—universities, professional associations and the Translation Bureau—have understood this. Together, they are working to train the translators of today and tomorrow, whose skills must now include mastering the latest in computer-based tools as they pursue their love of language. ■

NOTE

- 1 <http://www.ic.gc.ca/eic/site/lain-inla.nsf/eng/qs00023.html>.



Mots de tête

Frédérin Leroux fils

Volume 6/3 - Septembre / September 2009

L'Actualité langagière • Language Update

« à ou ou? »

Il y a cinq à six morts par mois.

(Rolande Allard-Lacerte, *Le Devoir*, 10.6.92)

C'est sans doute de mon intérêt pour les oiseaux que m'est venue l'idée de ce billet. À force de lire dans les guides que la femelle pond « 3 à 4 œufs¹ », « 4 à 5 œufs² » ou « six à sept œufs³ », j'ai fini par m'interroger sur la condamnation dont cet usage fait l'objet.

Ce tour est condamné depuis longtemps, aussi bien chez nous qu'en France. Ici, Raoul Rinfret⁴ énonce la règle dès 1896 : « Entre deux nombres consécutifs, il faut employer la conjonction *ou* lorsque le substantif qui suit est indivisible, et *à* s'il est divisible : *Il y avait sept ou huit personnes. Il y a cinq à six lieues.* » Quelques années plus tard, l'abbé Blanchard⁵ se contentera de rappeler la forme fautive à éviter.

En France, la condamnation émanerait de l'Académie elle-même, d'après le vieux Clifton-Grimaux⁶. À la suite de l'exemple « *Sept à huit chevaux, seven or eight horses* », les auteurs ajoutent : « In such phrases as this last, the French Academy condemns the use of *à* and recommends *ou* instead of it, because the objects in question are indivisible units. » C'est effectivement ce qu'on trouve à partir de la 6^e édition (1835) du dictionnaire : « *À* se place aussi entre deux nombres consécutifs lorsqu'ils se rapportent à des choses qui peuvent se diviser par fractions.

Deux à trois livres de sucre. On dit, Cinq ou six personnes, et non, Cinq à six personnes. »

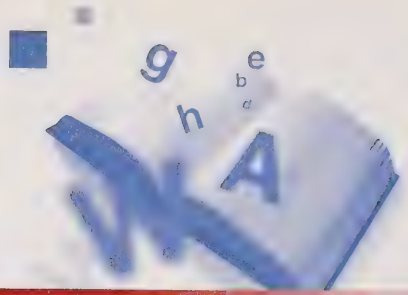
Depuis, bien des ouvrages ont emboîté le pas, notamment un *Ne dites pas... Mais dites...* de 1926 : « *À* ne s'emploie dans les évaluations que quand la quantité dont il s'agit peut être fractionnée⁷. » Et les dictionnaires des difficultés plus récents, comme le fameux Thomas⁸ : « Placé entre deux nombres, *à* laisse supposer une quantité intermédiaire qui peut être fractionnée. » Jean-Paul Colin⁹ dit la même chose : « Il faut employer *à* si l'écart entre deux unités indivisibles est supérieur à *deux*, et employer *ou* dans le cas contraire : cinq ou six acteurs en face de quinze à vingt spectateurs. » Il reconnaît que de bons écrivains l'emploient souvent, mais « à tort ».

Maurice Grevisse¹⁰ a consacré à ce problème un bel article dont je vous recommande la lecture. Il cite plusieurs grands auteurs qui font cette « faute » : Voltaire (*Essai sur les mœurs*), Stendhal (*Henry Brulard*), Flaubert (*L'Éducation sentimentale*), Maurice Barrès (*Jardin de Bérénice*). Il signale aussi que Bescherelle (l'auteur du *Dictionnaire universel de la langue française*) est d'avis quant à lui qu'on peut dire « sept à huit femmes » ou « sept ou huit femmes », selon ce qu'on a en tête. Dans le premier cas, le nombre monte peut-être à sept et tout au plus à huit; dans le second, il y avait peut-être sept femmes, peut-être huit... Comme dit Grevisse, « la distinction est subtile ».

Outre ces exemples, j'en ai trouvé plusieurs, dont un qui est antérieur de quelques années à celui de Voltaire, chez l'auteur de *Gil Blas* : « Je fus à peine arrivé que sept à huit domestiques parurent¹¹. » Louis-Sébastien Mercier¹² parle de « cinq à six complaisants subalternes ». Ferdinand Brunot¹³, dans son histoire monumentale de la langue, cite un document de 1809 : « les *pots-de-chambre*^{*}, cabriolets à deux roues, où six à sept personnes peuvent tenir ». Un futur académicien¹⁴ n'est pas loin de trouver que l'on s'entasse un peu trop dans « ces voitures de place, où on trouve le moyen de faire entrer sept à huit personnes ».

Décidément, Stendhal avait un faible pour cette tournure. Outre les deux exemples de Grevisse et ceux du *Trésor de la langue française* (La Chartreuse de Parme et Lucien Leuwen), j'en ai trouvé un dans ses *Mémoires d'un touriste* : « il n'y a pas un banquier à Paris qui ne sache trouver sept à huit bons commis¹⁵ ». Tocqueville¹⁶, dans ses *Souvenirs*, ne la déteste pas non plus : « il avait été au nombre des sept à huit républicains ». Trois bons auteurs contemporains l'emploient : Louis Guilloux¹⁷ : « elle n'embaucherait pas plus de quatre à cinq ouvrières »; Henri Calet¹⁸ : « des logements de cinq à six pièces »; et Jean Giono, chez qui j'en ai trouvé trois exemples, dont celui-ci : « Je vois sept à huit maisons à peine¹⁹ ».

* J'ai cru un moment que notre expression « la paix dans le pot de chambre » pouvait avoir comme origine le fait pour deux personnes de se retrouver en tête-à-tête dans ce genre de cabriolet, mais si six à sept personnes peuvent y tenir...



Chez nous, avant que Rinfret ne l'épingle, nous commettions cette faute depuis au moins trente ans. Louis-Joseph Papineau l'emploie dans un discours prononcé devant l'Institut canadien en décembre 1867 : « les pertes furent trois à quatre dans les gros bataillons²⁰ ». Notre fameux pourfendeur d'anglicismes, Arthur Buies (*Anglicismes et barbarismes*), glisse les deux tournures dans la même phrase : « quatre à cinq chapelles protestantes et deux ou trois églises catholiques²¹ ». Un dernier exemple québécois, qui nous ramène à mes oiseaux : « J'aperçus cinq à six de ces grands oiseaux²². »

S'il est vrai que l'Académie condamne cet usage, il n'y en a plus trace dans les deux dernières éditions (8^e et 9^e) de son dictionnaire. On ne trouve que ceci (à *ou*) : « Avec des nombres consécutifs, on emploiera soit *ou*, soit *de à*, *ou* marquant davantage l'indétermination, *de à* posant la limite supérieure de l'évaluation : *Il a écrit sur ce sujet quatre ou cinq pages remarquables. Vous rédigerez un compte rendu de quatre à cinq pages.* » C'est la distinction subtile que faisait Bescherelle.

Mais les 3^e (1740) et 4^e éditions (1762) nous réservent une agréable surprise : « *À*, entre deux noms de nombre, signifie *environ*. Ainsi on dit : *Il y avoit six à sept femmes dans cette assemblée*^{**}. »

Dans la 5^e (1798), on a étoffé un peu : « *À*, entre deux noms de nombre, signifie *Entre* ou *environ*. Ainsi on dit : *Il y avoit six à sept femmes dans cette assemblée*, pour dire, *Il y avoit environ six à sept femmes.* » Ce n'est donc qu'à partir de la 6^e édition (1835) que cet usage est condamné.

Ainsi, tous ceux qui ont usé de ce tour avant 1835 ne faisaient pas de faute. Comme celui qui écrit en 1833 : « chaque bâtiment est pourvu de 6 à 7 chaloupes²³ ». Mais lorsque Stendhal écrit en 1839, « il se glissa entre sept à huit gros arbres » (*Chartreuse*), il en commet une? J'avoue que j'ai du mal à accepter qu'autant de gens soient aujourd'hui condamnés à faire une faute en préférant *à* à *ou* parce qu'il s'est glissé quelque puriste influent dans les rangs de l'Académie entre la 5^e et la 6^e édition... Je crois que si vous avez la patience d'attendre la 10^e édition, l'Académie reviendra un jour à de meilleurs sentiments.

En attendant, je laisse le mot de la fin à Grevisse : « comme il arrive chaque fois que des prescriptions syntaxiques offrent une certaine complication, l'Usage en prend à son aise et renverse, quand il lui plaît, les petites barrières des faiseurs de *Ne dites pas...* ». Amen. ■

NOTES

- 1 Jiri Felix, *Les oiseaux aquatiques*, Marabout, 1975, p. 52 (traduit du tchèque par Madeleine Gasnier).
- 2 Ibid., *Les oiseaux de mer et de rivage*, Marabout, 1977, p. 88.
- 3 Michel Van Havre, *Observez les oiseaux*, Marabout, 1980, p. 209.
- 4 *Dictionnaire de nos fautes contre la langue française*, Cadieux & Derome, Montréal.
- 5 Étienne Blanchard, *Dictionnaire de bon langage*, Montréal, s. éd., 1914.
- 6 *A New Dictionary of the French and English Language* (français-anglais), Garnier, 1881.
- 7 Étienne Le Gal, *Ne dites pas... Mais dites...*, Delagrave, 1926.
- 8 Adolphe V. Thomas, *Dictionnaire des difficultés de la langue française*, Larousse, 1956.
- 9 Jean-Paul Colin, *Dictionnaire des difficultés du français*, coll. Les usuels du Robert, 1980.
- 10 *Problèmes de langage*, 3^e série, Duculot, 1964, p. 184-190.
- 11 Alain René Lesage, *Gil Blas de Santillane*, Garnier-Flammarion, 1977, p. 477 (paru en 1745).
- 12 *Le tableau de Paris*, FM/Découverte, 1979, p. 161 (chronique parue en 1781).
- 13 *Histoire de la langue française*, tome X, 2^e partie, Armand Colin, 1968, p. 899.
- 14 Étienne de Jouy, *L'hermite de la Guiane*, t. 2, Pillet, Paris, 1816, p. 264.
- 15 *Mémoires d'un touriste*, FM/La Découverte, p. 140 (paru en 1838).
- 16 Alexis de Tocqueville, *Souvenirs*, Folio, p. 154 (écrits en 1850-51).
- 17 *Le pain des rêves*, Folio, 1977, p. 466 (Gallimard, 1942).
- 18 *Le Croquant indiscret*, Grasset, 1955, p. 126.
- 19 *Les Grands chemins*, La Pléiade, t. V, 1980, p. 472 (paru en 1951).
- 20 « Un testament politique », in *Études françaises*, vol. IX, n° 3, août 1973, p. 246.
- 21 *Chroniques canadiennes*, Leméac, 1978, p. 276 (chronique datée d'octobre 1872).
- 22 Jean-Charles Harvey, *Des bois, des champs, des bêtes*, Éditions de l'homme, 1965, p. 92.
- 23 Paul Tiby, « Pêche de baleine », *Dictionnaire de la conversation*, Belin-Mandar, Paris, p. 150.

** Littre est heureux que l'Académie ait changé d'avis dans sa 6^e édition. Mais curieusement, en reprenant cet exemple, les « femmes » de l'assemblée sont devenues des « personnes »...



The secrets of syntax (Part 2)

Frances Peck ■

Volume 6/3 • Septembre/September 2009

L'Actualité langagière • Language Update

In the last *Language Update* I presented some ways of playing with the basic subject + verb + object syntax of the English sentence to build anticipation and emphasis. In this issue we will look at how rearranging syntax can make written material, whether a report or a newsletter or a Web site, more readable by boosting rhythm and adding variety.

1. Rhythm

Why think about rhythm?

A writer's pursuit of stylistic fluency is not complete without attention to the music created by words and sentences—to the rhythm of language.

—Doug Babington and Don LePan, *Broadview Guide to Writing*

Rhythm is by no means the sole province of poets and musicians. Anyone who has encountered a prose passage that pleases the ear as well as the mind knows the satisfaction that comes from the rhythm of words. With the possible exception of user manuals and other instructions, writing that has a spring in its step (to mangle a metaphor) stands a far greater chance of being read than prose that plods doggedly along.

Rhythm and syllabic stresses

Rhythm in writing comes largely from alternating stressed and unstressed syllables. Strict rhythm that follows a definable meter may be overkill in some workplace writing, but in the right situation—opening or closing sentences, headings, tag lines, speeches—it can be the secret to crafting a memorable sentence.

I remember several years ago having to write a promotional blurb for an upcoming punctuation workshop. Most of the description was finished, but I was struggling with the opening line. Here's what I had:

As the old saying goes, God is in the details.

For reasons I couldn't articulate, I wasn't happy with the sentence. As a lead-in meant to capture readers' attention, it seemed flat, and through no fault of the content, not quite right. I tinkered, then tinkered some more, then came up with this:

God is in the details, the old saying goes.

Suddenly, the sentence came alive. It had rhythm. Specifically, it had trochee, a pattern that switches between stressed and unstressed syllables (think of *pick-up hock-ey*). Trochee is an easy rhythm to overuse—too much of it and your report will sound like something from Mother Goose—but for this one important sentence, it did the trick.

Below is another example of how tighter rhythm can lift a sentence to a new level.

A few were lucky enough to escape the fire.

A lucky few escaped the fire.

The second sentence relies on iamb, a pattern that, in a reversal of trochee, alternates unstressed and stressed syllables (*in-tense re-lief*). The sentence, as brief as it is, has music in it.

Rhythm and intonation

Rhythm in writing also comes from intonation, the way the voice naturally rises and falls as it moves through a sentence. The easiest way to create rhythm through intonation is to repeat a series of parallel phrases or clauses, a technique delightfully wielded by novelist Tom Wolfe:

He loved all those board meetings too much, loved being up on the dais at all those banquets too much, loved all those tributes to Inman Armholster the great philanthropist, all those junkets to the north of Italy, the south of France, and God knew where else on Armaxco's Falcon 900, all those minions jumping every time he so much as crooked his little finger.

—Tom Wolfe, *A Man in Full*

2. Variety

Why think about variety?

This writing is boring. Boring!

—Nearly every reader (even you) at one time or another

No one, no matter how disciplined or earnest or technically minded or scholarly, really *wants* a steady diet of monotonous sentences. And monotony is exactly what we get with an unending cascade of subject + verb + object sentences. Take note of the length and structure of your sentences and don't be afraid to mix it up from time to time, even in formal, businesslike writing. The only risk you run is that readers might find the material (heaven forbid) appealing.

Variety and sentence length

Sentences all the same length? That's a recipe for monotony. Most types of writing benefit from a framework of medium-length sentences with some longer and shorter ones hammered on for good measure. It can be especially effective to follow a long sentence with a short one. Doing so highlights the short sentence.

Many scientists hail Dr. Spudnik's research as groundbreaking, stressing its relevance to both the practice and study of agriculture. We disagree.

Variety and sentence type

Most writing relies on the declarative sentence (statement). To shake things up, try an occasional interrogative (question) or imperative (command). Besides injecting variety, the change adds emphasis and speaks directly to the reader.

According to the United Nations Food and Agriculture Organization, the world consumes roughly 3.5 billion cubic metres of wood each year. How much wood is that?

Coal-burning plants undoubtedly harm the environment in various ways, one of which is contributing to acid rain. But consider the alternatives.

Another way to liven up prose is to mix cumulative and periodic sentences. If your response to that advice is "Huh?" you're not alone. These sentence types aren't well known outside the world of grammar and rhetoric.

The cumulative sentence, also known as the "loose" sentence, is the more common type in English. A cumulative sentence begins with the main idea in an independent clause, then tacks on elaborating details. The cumulative sentence to some extent mirrors how we speak: we usually first articulate the idea on our mind, then add caveats, embellishments and so forth. This similarity gives cumulative sentences a more conversational feel.

One company that has readied itself for climate change is Trees 'R' Us, a medium-sized, family-owned forest products company with a long history in western Canada.

Perfectionism will ruin your writing, blocking inventiveness and playfulness and life force (these are words we are allowed to use in California).

—Anne Lamott, *Bird by Bird*

The periodic sentence, on the other hand, builds up to the independent clause, which occurs at the end. Because periodic sentences delay the main message, they seem more carefully composed, less likely to have hurried off the

tongue. Their more ordered, "writerly" flavour provides a nice counterpoint to cumulative sentences. They are also the perfect structure when your main message is striking or surprising.

Thanks to the combined efforts of government and industry, and with funding from the largest research unit in eastern Canada, the 3G (Garbage Going Green) program has developed dozens of new uses for recycled material.

Early one morning, under the arc of a lamp, carefully, silently, in smock and leather gloves, old Doctor Manza grafted a cat's head onto a chicken's trunk.

—Dylan Thomas, "The Lemon"

Variety and sentence openings

Finally, if all sentences in a document begin the same way (for example, with the subject), the reader will soon be hypnotized, and not in a good way. Vary sentence openings to break the pattern.

Transitional words and phrases

The boy's elders told him that young warriors build strength and wisdom by making mistakes, by learning from failure. *Yet* what did they know about fighting dragons?

She barely escaped being swept away in the icy mountain stream. *After that*, her outlook on adventure changed drastically.

Adjectives and adverbs

Weak but *elated*, the climbers hoisted themselves onto the rocky peak.

Surprisingly, no one disputed Leo's self-proclaimed title of Gyroscope Guru.

Phrases and dependent clauses

Sitting in the window and surveying the lavender fields below her, Aimee felt happy and lucky to be alive.

To qualify for flight training, you must be in good physical condition and pass a written test.

As the soothsayer had foretold, the crops wilted and a pestilence settled upon the livestock. ■

Traduire dans le domaine de la sécurité, c'est dur, dur, dur!

Inès Cardinal

Volume 6/3 • Septembre/September 2009

L'Actualité langagière • Language Update

Depuis le 11 septembre 2001, la lutte contre les dangers liés aux incidents de nature chimique, biologique, radiologique et nucléaire (CBRN) est devenue une priorité au Canada : on craint de plus en plus les actes de terrorisme. Ainsi, il est essentiel de bien protéger les intervenants d'urgence (militaires, pompiers, policiers, etc.) contre les agents chimiques, les virus et les radiations qui contamineraient l'environnement en cas d'attaque avec une arme CBRN. Le gouvernement souhaite donc rendre leur équipement plus résistant, afin de pouvoir faire face à ces nouvelles réalités. Dans ce contexte, le verbe *to harden* fait souvent surface et donne bien du fil à retordre aux traducteurs.

La notion

Disons d'abord que ce n'est pas une notion facile à cerner. Le terme *to harden*, même s'il est très répandu, n'est peut-être pas le meilleur en anglais pour désigner l'idée de rendre quelque chose plus résistant. Il existe plus d'une définition du terme *to harden*. Selon un dictionnaire de langue générale, la notion est assez limitée :

To protect from blast, heat, or radiation (as by a thick barrier or placement underground)¹.

Un dictionnaire spécialisé nous donne une définition plus large dans le domaine militaire :

To protect and strengthen an object (e.g. air craft shelter, command post, missile silo) with reinforced concrete, steel or earth so that it resists damage resulting from a conventional or nuclear explosion.

Satellites can be hardened to survive laser attacks and the effects of electromagnetic pulse (EMP) associated with nuclear detonation. With regard to the latter, most military equipment is shielded to endure EMP and continue to properly function².

Pour sa part, le ministère de la Défense du Royaume-Uni propose, pour le terme *hardness*, une définition spécialisée dans le domaine de la lutte contre les incidents CBRN :

The capability of an equipment to withstand the damaging effects of CBRN [chemical, biological, radiological and nuclear] contamination and decontamination agents and procedures³.

Donc, dans la langue générale, l'adjectif *hardened* s'applique surtout à des objets qui sont physiquement durs. On dit d'un objet « qui résiste à la pression, au toucher; qui ne se laisse pas entamer ou déformer facilement⁴ » qu'il est *dur*. Cependant, un objet ne doit pas nécessairement être dur pour correspondre à la troisième définition, dont le sens est très vaste. Dans l'exemple suivant : « Primarily designed to integrate with the CR1 Frontliner CBRN garment protection system, the Hydration Vest holds a CamelBak chemically-hardened bladder which can store up to 3 litres of water⁵ », le sac en question n'est pas *dur*. Le terme *ruggedize*, « to strengthen (as a machine) for better resistance to wear, stress and abuse⁶ », convient davantage, car il ne se limite pas à la dureté.

Un usage... répandu

En français, on emploie parfois le terme *durcir*, dans le domaine militaire

et le domaine de la sécurité, pour désigner cette notion. Ce terme et ses dérivés (*durci* et *durcissement*) sont maintenant souvent employés dans ce sens. À titre d'exemple, on trouve *abri durci*, *site durci* et *durcissement* pour traduire respectivement *hardened shelter*, *hardened site* et *hardening*⁷. Un document du Centre d'étude sur l'évaluation de la protection dans le domaine nucléaire parle de *composants électroniques durcis*⁸. Sur Internet, le terme *ordinateur durci* est très répandu. On trouve également *durcissement électronique* dans un article de Wikipédia. Selon l'auteur, le durcissement comprend les phases de conception, de réalisation ainsi que les essais qui servent à rendre un objet résistant. Cependant, *durcir* signifie : « rendre dur, plus dur⁹ ». Cette définition peut s'appliquer si on parle d'un abri ou d'un blindage qui serait physiquement plus dur, mais pas dans le cas d'un ordinateur ou d'une combinaison protectrice. Le sens de *durcir* n'est donc pas suffisamment étendu pour bien rendre le terme *to harden*.

Un terme qui colle à la réalité

Au contraire, les dérivés du verbe *renforcer* (rendre plus fort, plus résistant¹⁰) présentent l'avantage d'englober tous les aspects de la notion. Le terme peut s'appliquer à un blindage, à un char de combat, à un ordinateur ou à un équipement électronique. Par ailleurs, *renforcé* désigne autant la protection installée par-dessus un objet déjà existant que la protection intégrée au moment de la fabrication. Par exemple, on peut renforcer du plastique en y ajoutant de la fibre de verre ou de la fibre de carbone. La protection peut prendre la forme de

plaques, d'enduits, de matériaux spéciaux ou autres. Voici des exemples du terme *renforcé* employé dans le sens de *hardened* :

- *ordinateur renforcé* (Recherche et développement pour la défense Canada)
- *textile renforcé* (dans le cas des gants de pompier)
- *vêtements de protection renforcés* (pour se protéger pendant l'utilisation d'outils électriques)
- *céramiques en vrac renforcées de carbure de silicium* (Guide des contrôles à l'exportation du Canada)
- *capteur renforcé* (instrument de mesure employé dans un conteneur maritime).

Certains de ces termes sont tirés de traductions. Les versions originales parlent de *ruggedized*, *rugged* et *reinforced*. De plus, dans le Journal officiel de l'Union européenne, on trouve le terme *ruggedized equipment* rendu par *équipement renforcé*¹. Dans le domaine de la protection contre les impulsions électromagnétiques, on rencontre le terme *hardened equipment*, lui aussi traduit par *équipement renforcé*.

Le terme *renforcé* permet d'éviter une forme redondante résultant de l'utilisation du verbe *protéger*. Ainsi, *hardened protection equipment* se traduit par *équipement de protection renforcé* plutôt que par *équipement de protection protégé*.

Autres solutions examinées

Le terme *revêtement* risque de ne pas inclure tous les aspects que recouvre la notion *to harden*. Un revêtement est « ce qui revêt (un matériau, une

substance) pour protéger, consolider, isoler¹² ». Un *revêtement* ne peut pas être à l'intérieur de l'objet ou en faire partie.

Le terme *blindage* s'applique en général aux constructions militaires ou à la protection contre les radiations et certains effets électromagnétiques nuisibles dans le domaine des sciences.

Quant au terme *cuirasse*, il fait surtout référence au revêtement d'un navire de guerre ou d'un char de combat, ou à la partie d'une armure qui recouvre le buste. Dans le domaine de la zoologie, *cuirasse* signifie « revêtement protecteur¹³ ». On parle de la cuirasse d'une tortue, d'un crustacé ou d'un insecte.

On utilise le terme *habillage renforcé* pour décrire l'intérieur d'une ambulance ou la coque d'un appareil électronique. L'habillage est une « couverture en bois, en métal, en plastique, qui protège ou embellit un appareil, un tuyau, un mur... (L'habillage peut jouer un rôle de protection contre l'incendie, voire de protection thermique ou phonique)¹⁴ ». Par contre, les tournures comme *équipement de protection habillé* ou *ordinateur habillé* rendent mal le sens de l'anglais. Dire d'une combinaison de protection qu'elle est *habillée* risque de créer de la confusion, car *habillé* signifie aussi « qui a revêtu une tenue élégante, un habit de cérémonie¹⁵ ».

Le mot juste

En conclusion, les termes comme *durcir*, *blindage* et *revêtement* sont trop restrictifs. Les termes *cuirasse* ou *habillage*

risquent, en plus, de créer un effet étrange en français, car ils sont surtout employés dans d'autres domaines. Donc, le verbe *renforcer* et ses dérivés (*renforcé*, *renforcement*) sont mieux adaptés pour rendre les notions associées aux termes *to harden* et *hardening*. Les traducteurs auront maintenant une solution pour traduire ce terme récurrent dans le domaine de la sécurité. ■

NOTES

- 1 <http://www.merriam-webster.com>, Merriam-Webster en ligne (20090416).
- 2 Stephen F. Tomajczyk, *Dictionary of the Modern United States Military*, Jefferson (North Carolina), Macarland & Company, 1996.
- 3 <http://www.aof.mod.uk>, Ministry of Defence - United Kingdom, "CBRN Hardening" (20090416).
- 4 Le Petit Robert 2006.
- 5 <http://www.remployfrontline.co.uk>, "CBRN Hydration Vest – for fast and effective on-the-go hydration" (20090416).
- 6 <http://www.merriam-webster.com>, Merriam-Webster en ligne (20090416).
- 7 Philippe Rostaing, *Dictionnaire des forces terrestres*, Paris, La Maison du Dictionnaire, 2000.
- 8 <http://irpa.sfrp.asso.fr>, Centre d'étude sur l'évaluation de la protection dans le domaine nucléaire, « Guide méthodologique pour la mise en œuvre de la démarche d'optimisation de la radioprotection au poste de travail : cas de l'exposition externe corps entier » (20090416).
- 9 Le Petit Robert 2006.
- 10 Ibidem.
- 11 Journal officiel de l'Union européenne du 9 février 2009.
- 12 Le Petit Robert 2006.
- 13 <http://atilf.atilf.fr>, Le trésor de la langue française informatisé (20090416).
- 14 Ibidem.
- 15 Ibidem.

Cinquante ans d'interprétation parlementaire*

Jean Delisle

Remerciements : Nous tenons à exprimer notre reconnaissance à la *Revue parlementaire canadienne*, qui nous a permis de reproduire cet article, paru dans le Volume 2, n°2, été 2009.

Volume 6/3 • Septembre/September 2009

Sur le plan linguistique au Parlement, le 15 janvier 1959 est un jour historique, car il marque l'inauguration de l'interprétation simultanée à la Chambre des communes. Au cours de la campagne électorale de 1958, John Diefenbaker avait promis aux Canadiens français les chèques bilingues et la « traduction instantanée » des débats de la Chambre. À l'élection du 31 mars, son parti remporta la plus forte majorité parlementaire de l'histoire du pays, soit 208 sièges sur 265, dont 50 des 75 sièges au Québec. Depuis le 15 janvier 1959, tous les discours, toutes les interventions, tous les débats des parlementaires, indépendamment de leur allégeance politique, sont interprétés instantanément. Les élus unilingues peuvent s'y exprimer librement dans leur langue et avoir l'assurance d'être entendus de tous, y compris des visiteurs et journalistes présents dans les tribunes. Ce nouveau service est perçu comme une nécessité constitutionnelle de nature à renforcer concrètement, et pas uniquement d'un point de vue symbolique, le caractère bilingue du Parlement, clé de voûte des institutions canadiennes. Cet article rend compte de l'évolution de l'interprétation simultanée au Canada.

La mise en place du service d'interprétation simultanée n'a pas déchaîné les passions, comme ce fut le cas, vingt-cinq ans plus tôt, du projet de loi visant à centraliser les services de traduction au sein de l'administration fédérale, projet qui a abouti en 1934 à la création du Bureau des traductions. Autant le projet de loi du secrétaire d'État Charles H. Cahan avait provoqué une violente levée de boucliers chez les traducteurs et les journalistes de la presse francophone, autant le projet de service d'interprétation a rapidement rallié toutes les parties concernées. Seuls quelques députés ont fait entendre une voix discordante. Les critiques ont surtout porté sur la lenteur de la prise de décision.

L'interprétation parlementaire existe depuis 1936 en Belgique, premier pays à se doter d'un tel service à la suite des demandes répétées du Parti rexiste de Léon Degrelle, et depuis 1946 en Suisse. Au Canada, dès la fin des années 1940, plusieurs organismes font l'essai d'équipements mobiles d'interprétation simultanée. L'Université de Montréal inaugure même, à titre expérimental, un cours d'« interprétation au microphone » en 1949 et fait œuvre de pionnière dans ce domaine au pays. Ce cours sera incorporé, deux ans plus tard, à son programme de maîtrise ès arts en traduction et interprétation.

Genèse du service

Pour retracer l'histoire de l'interprétation parlementaire au pays, il faut remonter à la fin de 1952. Le 11 décembre, le député de Laurier, J.-Eugène Lefrançois, prend la parole à la Chambre des communes pour la première fois depuis qu'il a été élu. En concluant son discours, il formule le souhait suivant :

Je veux, en terminant, souhaiter que le Gouvernement, après nous avoir gratifiés d'un aussi parfait système d'amplificateurs, veuille bien nous favoriser de la traduction simultanée, ce qui permettrait à chacun d'écouter tous les discours dans sa propre langue quelle que soit celle de l'orateur.

C'est la première fois qu'on évoque en Chambre la possibilité d'offrir ce service aux parlementaires.

Quatre mois plus tôt, un journaliste du quotidien montréalais *Le Canada* avait lancé l'idée dans un éditorial intitulé « On va bientôt s'entendre mieux aux Communes ». L'article portait sur le système d'amplification de la voix que l'on s'apprêtait à inaugurer à la Chambre. Il se terminait ainsi :

Cette innovation aura sans aucun doute d'heureux effets. Pourquoi, par exemple, ne nous acheminerait-elle pas vers cette autre merveille [qu'est] la traduction simultanée et mécanisée, fructueuse aux Nations Unies et dont on fit, l'an dernier, à la conférence d'Ottawa de l'Alliance de l'Atlantique-Nord [*sic*], un essai qui fut une éclatante réussite? Députés de langue anglaise et de langue française s'entendraient encore mieux et toute la nation y gagnerait.

Le lendemain, son collègue du *Devoir*, Pierre Vigeant, s'est empressé d'endosser cette suggestion. Dans son article « La traduction simultanée et mécanisée aux Communes », il plaide en faveur de l'installation d'un tel système pour la raison suivante :

La situation d'un ministre qui sait mal l'anglais est à peu près intenable à la Chambre [...]. Quelles que puissent être sa compétence et son éloquence, le député de langue française ne peut guère fournir une carrière parlementaire à Ottawa s'il ne sait pas l'anglais. Et même

* L'année 2009 marque non seulement le 50^e anniversaire de l'interprétation parlementaire, mais aussi le 75^e de la création du Bureau de la traduction (1934) et le 40^e de l'adoption de la Loi sur les langues officielles (1969).

s'il maîtrise assez bien la langue anglaise, il est rare qu'il puisse la manier de façon aussi claire et aussi nuancée que sa langue maternelle, ce qui fait qu'il ne peut guère fournir toute sa mesure dans les débats.

Les deux journalistes invoquaient donc un argument de poids : l'interprétation simultanée a pour effet de renforcer la démocratie parlementaire.

Le vœu du député Lefrançois ne manque pas de parvenir aux oreilles du surintendant du Bureau des traductions, Aldéric-Hermas Beaubien. Celui-ci prend alors conscience que personne dans son service n'est vraiment compétent en interprétation simultanée. Il craint que le Bureau soit pris au dépourvu si le gouvernement décidait de doter la Chambre d'un tel système. Il demande donc à son sous-ministre, Charles Stein, l'autorisation de se rendre à New York afin de se documenter sur l'organisation des services de traduction et d'interprétation des Nations Unies. De son voyage, il rapporte, entre autres, l'idée d'équiper certains traducteurs de la Division des débats d'une machine à dicter afin d'accroître leur productivité. Ces machines joueront un rôle important dans la formation préalable des premiers interprètes.

À ce stade, les avis sont partagés sur l'utilité d'un service d'interprétation. Le député des Îles-de-la-Madeleine, Charles Cannon, se range du côté de ceux qui y sont favorables : « Si l'interprétation simultanée a donné satisfaction à la grande majorité des délégués aux Nations Unies, il serait plus facile, il me semble, d'établir ce système ici, où il n'y a que deux langues officielles. » Pour sa part, le député de Hull, Alexis Caron, craint que les parlementaires relâchent leurs efforts pour apprendre l'autre langue officielle et ne voit pas cette initiative d'un bon œil. Cette opinion rejoint celle du chef de l'opposition, Lester B. Pearson, qui confiera, dans une conversation privée à l'ONU, être contre ce nouveau service, car, selon lui, l'interprétation fournira un prétexte aux députés anglophones pour ne pas apprendre le français. D'autres députés font valoir, au contraire, la valeur didactique de l'interprétation simultanée et sont d'avis que le service faciliterait l'apprentissage du français ou de l'anglais. Rappelons que, sur les 265 députés, à peine une quinzaine sont réellement bilingues. C'est pourquoi les débats à la Chambre se déroulent surtout en anglais; les députés francophones unilingues y prennent rarement la parole. Le député Lefrançois en est un exemple : élu lors de l'élection générale de 1949, il fait sa première intervention le 11 décembre 1952! Certains députés, enfin, jugent qu'il serait trop onéreux d'équiper d'un écouteur individuel les 275 bureaux du parquet de la Chambre et les 625 sièges des tribunes. On évalue à 6 300 \$ environ le coût de l'équipement, auquel s'ajouterait le traitement annuel de quatre interprètes (6 000 \$ à 7 000 \$ chacun). La dépense est jugée prohibitive.

Tous les interprètes parlementaires vous diront que leur vie est difficile, mais exaltante parce que, vivant autour du Parlement, ils ont l'impression de sentir battre le cœur du pays.

—Roch Blais

En 1956, le député de Roberval, Georges Villeneuve, réitère le souhait formulé par le député Lefrançois quatre ans plus tôt et fait inscrire au *Feuilleton* une résolution concernant l'interprétation; sa résolution n'est pas débattue. Entre-temps, certains députés ont l'occasion de constater les avantages de la simultanée à l'ONU, où elle existe depuis 1946, et au Parlement israélien, la Knesset.

C'est aussi en 1956 que des associations nationales préconisant l'installation d'un service d'interprétation simultanée au Parlement ajoutent leurs voix au concert en présentant des mémoires au Cabinet ou à la présidence de la Chambre. C'est le cas de la Chambre de Commerce des Jeunes du Canada (25 000 membres), dont toutes les assemblées, depuis 1953, se déroulent en français et en anglais grâce à l'interprétation. La Jeune Chambre prêtait son système à divers organismes nationaux qui lui en faisaient la demande. Dans un mémoire adressé au conseil des ministres, le Parti Cooperative Commonwealth Federation, mieux connu sous le sigle CCF, demande au gouvernement de mettre à la disposition des associations nationales un service d'interprétation pour la tenue de leurs congrès. Ce service fédéral pourrait être placé, pense-t-on, sous l'égide du ministère de la Citoyenneté et de l'Immigration. Les associations qui voudraient s'en prévaloir n'auraient à verser qu'une modeste contribution, puisque le service aurait pour but de rapprocher les deux grands groupes linguistiques au pays et de renforcer l'union de tous les Canadiens. L'interprétation simultanée est perçue comme un service d'intérêt national. On veut en faire rien de moins qu'une « institution canadienne » (Pierre Vigeant). Cette nouvelle technique de communication commence donc à se répandre et à gagner la faveur des organisateurs de réunions d'envergure nationale ou internationale.

À l'été de 1957, avant la convocation du Parlement, le ministère des Postes installe un système temporaire d'interprétation dans l'enceinte de la Chambre basse à l'intention des congressistes de l'Union postale universelle, organisation dont le français est l'unique langue officielle. Pendant toute la durée du congrès, les délégués de 96 pays communiquent entre eux par l'intermédiaire d'interprètes. Ce forum international a un effet déterminant sur la suite des événements.

À l'issue du congrès, en effet, des journalistes francophones entreprennent une campagne systématique en faveur de l'interprétation simultanée au Parlement, et réclament que les installations temporaires deviennent permanentes. À lui seul, Pierre Vigeant publie sur le sujet pas moins d'une

dizaine d'articles dans *Le Devoir*. Le Cabinet prend acte de ces demandes à sa réunion du 22 novembre 1957 et charge le comité de régie interne de la Chambre d'étudier la question.

Mais, coup de théâtre, avant même que le comité dépose son rapport, le député libéral de Joliette—L'Assomption—Montcalm, Maurice Breton, partisan tenace de cette réforme, soumet, le 25 novembre, une résolution invitant le gouvernement à examiner « l'à-propos d'instituer un comité parlementaire spécial qui aurait pour mandat d'étudier l'établissement d'un mode d'interprétation simultanée ». Au cours du long débat qui suit, les avis favorables dominent et les déclarations enthousiastes fusent des deux côtés de la Chambre.

Un autre événement marquant fait progresser rapidement le dossier. En janvier 1958, trois diplômés en interprétation de l'Université de Montréal, Andrée Francœur, André d'Allemagne et Blake T. Hanna, sont invités par la Société Radio-Canada à traduire en mode simultané, dans les deux langues nationales du pays, les discours prononcés lors du congrès du Parti libéral à Ottawa. L'essai dont est témoin la population canadienne est couronné de succès. C'est une première dans les courtes annales de l'interprétation et de la télédiffusion au pays. Vers la même époque, le CCF avait tenu à Montréal un congrès national et avait aussi eu recours à l'interprétation simultanée afin que, dans un esprit démocratique, tous les participants puissent faire valoir leur point de vue.

Au Cabinet, les choses bougent en sourdine. À la réunion du 5 février, ses membres décident de renouveler le contrat d'amplification du son à la Chambre des communes et de faire installer le câblage nécessaire à l'interprétation dans l'éventualité où une décision serait prise en ce sens. En outre, les ministres soulèvent la question de la formation des interprètes et expriment le souhait qu'elle commence dans les meilleurs délais. Le 24 juin, le Cabinet approuve une résolution portant sur l'installation d'un système d'interprétation simultanée. La décision n'est pas rendue publique, l'initiative de cette annonce importante étant la prérogative du premier ministre Diefenbaker.

Devant autant d'expériences concluantes et pour donner suite aux demandes insistantes de plusieurs membres de la députation, de journalistes et des représentants d'organismes nationaux, le premier ministre, soucieux également de tenir sa promesse électorale, dépose finalement la motion suivante le 11 août 1958 :

Que cette Chambre approuve l'installation d'un système de traduction simultanée dans la salle de ses délibérations et que M. l'Orateur soit autorisé à prendre les dispositions nécessaires à l'installation et au fonctionnement de ce système.

La motion reçoit l'assentiment unanime des députés. L'interprétation parlementaire est vue comme une mesure

propre à rapprocher les Canadiens des deux grands groupes linguistiques du pays. Par ses interprètes, le Bureau des traductions participera donc de façon plus étroite encore à la conduite des affaires de l'État et contribuera à véhiculer dans la population l'image du bilinguisme institutionnel. Le chef de l'opposition libérale Lester B. Pearson, désormais acquis aux bienfaits de l'interprétation simultanée et débordant d'un optimisme « singulier », entretient la conviction qu'un jour le bilinguisme sera si répandu au sein de la population canadienne et des membres de l'assemblée parlementaire que « la traduction simultanée ne sera plus nécessaire et les installations auxquelles on aura procédé à cet effet pourront être enlevées de la Chambre des communes comme n'étant plus utiles et démenagées au musée des Archives publiques ». Force est de reconnaître que ce jour n'est pas encore arrivé... Le lauréat du prix Nobel de la Paix (1957) avait une vision pour le moins idéaliste de l'avenir du bilinguisme au Canada. Tout indique que les interprètes ne manqueront pas de travail durant de nombreuses années encore.



Les interprètes Maurice Roy et Valérie Sylt. (*The Star Weekly*, 14 mars 1959. CRCCF, Ph 129-100)

Les interprètes de la première heure

Mais qui est apte au pays à exercer le mystérieux métier d'interprète que d'aucuns considèrent « impossible » ? « L'interprétation simultanée, a écrit Raymond Robichaud, s'entourait d'une aura de mystère, pour ne pas dire de sorcellerie. C'est tout juste si elle ne sentait pas le soufre ! Qu'on pût, coiffé du casque, assis devant un micro, répéter dans une langue ce qu'on entendait dans une autre paraissait tenir du prodige. » Les personnes bilingues ou trilingues capables d'un tel tour de force étaient encore des « oiseaux rares ». En 1958, il n'y avait dans le monde, et principalement en Europe, que 250 interprètes professionnels reconnus. L'interprétation n'a pourtant rien à voir avec la magie ou les sciences occultes. Le procès de Nuremberg et la création des Nations Unies, véritables balises de la genèse de la profession, dataient de quelques années à peine. L'Association internationale des interprètes de conférence (AIIC), elle, n'avait vu le jour, à Paris, qu'en 1953. Dans les années 1950, la profession commençait à s'organiser.

Un concours préparé par le chef de la Division des débats et futur surintendant du Bureau des traductions,

Henriot Mayer, permet de recruter sept candidats. Ce groupe de pionniers de l'interprétation parlementaire au Canada est rapidement surnommé La Pléiade, nom attribué dans l'histoire à plusieurs groupes de sept poètes considérés comme formant une constellation poétique. Ces premiers interprètes sont Marguerite Ouimet, Valérie Sylt, Anthony Martin et quatre traducteurs de la Division des débats : Raymond Aupy, Ernest Plante, Maurice Roy et Raymond Robichaud. Ce dernier, bachelier de l'Université d'Ottawa, parlait allemand en plus de l'anglais et du français. Il avait été interprète officiel des généraux durant la campagne de Normandie, officier de liaison et interprète français au procès du général SS Kurt Meyer, traduit devant une cour martiale canadienne à Aurich, en décembre 1945. M. Robichaud avait exercé le métier en modes consécutif et chuchoté, mais pas en simultanée. D'origine luxembourgeoise, Valérie Sylt avait connu les camps de concentration et était la seule à avoir l'expérience de l'interprétation simultanée. Marguerite Ouimet était une jeune diplômée (1956) de l'Université de Montréal, tandis que le Britannique Anthony Martin exerçait le métier de sténographe à Montréal. Andrée Francœur, diplômée de l'École d'interprétation de Genève (1955) et de l'Université de Montréal (1956), avait, elle aussi, réussi le concours de recrutement, mais décliné l'offre d'emploi que lui avait faite le Bureau des traductions, préférant faire carrière comme indépendante à Montréal, tout comme Thérèse Romer. Ces deux pionnières ont été les premières interprètes pigistes au pays.

Les quatre traducteurs des Débats étaient dits « mécanisés », car leur outil de travail était la machine à dicter. Au lieu de taper leurs traductions sur des machines à écrire, ils les dictaient, et c'est pourquoi on les surnommait « les dictateurs »! Ayant travaillé de cette manière pendant plusieurs années, ils étaient bien préparés à cette forme de traduction orale qu'est l'interprétation simultanée. Ces traducteurs chevronnés étaient, en outre, très au fait des us et coutumes de la vie parlementaire dans la capitale fédérale, ce qui constituait un précieux atout pour exercer la profession à laquelle ils se destinaient.

Pendant les cinq mois qui séparent l'adoption de la motion du premier ministre et le début de l'interprétation à la Chambre, Henriot Mayer coordonne la formation du groupe tout en organisant le service. Participant lui-même aux exercices de « recyclage » des traducteurs, il donnera à l'occasion un coup de main à cette équipe d'origine. C'est pourquoi les journaux de l'époque parlent non pas de sept, mais de huit pionniers. M. Mayer fait construire une cabine de fortune qu'il installe dans une des deux petites salles du rez-de-chaussée de l'édifice de l'Ouest mises à la disposition des futurs interprètes. Comme il est alors rigoureusement interdit d'enregistrer en direct les délibérations des députés à la Chambre, les apprentis interprètes lisent à tour de rôle des extraits du compte rendu des débats parlementaires et les enregistrent sur des



Les deux premières interprètes de conférence free-lance sur le marché canadien de l'interprétation, Thérèse Romer et Andrée Francœur. (Roland Doré, Photolux, La Presse, 17 mars 1960. CRCCF, Ph 129-296)

magnétophones. Ce sont ces bandes qu'ils utilisent ensuite pour leurs exercices d'interprétation simultanée.

À ses débuts à la Chambre des communes, l'équipe obtient un certain succès de curiosité. Chaque pupitre est muni d'un écouteur et de deux boutons; l'un sert à sélectionner la langue, l'autre à régler l'intensité du volume. Les députés se félicitent de leur nouveau « système », même s'il leur faut encore apprendre à mettre leur écouteur au bon moment, à le brancher convenablement et à régler le volume. Ils appellent familièrement leur petit écouteur « mon traducteur ». Certains aimeraient même pouvoir l'apporter à la fin de la journée pour s'en servir en dehors de la Chambre. Le lendemain, les journaux titrent : « Traduction excellente en Chambre » (*La Presse*), « Translation System. A Howling Success! » (*The Ottawa Citizen*), « Les interprètes ont fait hier leurs premières armes » (*Le Droit*). On remarque que les journalistes, tout comme les députés, confondent « traduction » et « interprétation », deux professions pourtant fort différentes du point de vue de leur mode d'exercice et des aptitudes requises. *The Star Weekly* de Toronto consacrera, deux mois plus tard, un long article illustré de photos à ce nouveau service : « Now-Instant Translation. M.P.'s Can Crash Language Barrier with Flick of Button ». Les interprètes « se sont magnifiquement acquittés de leur tâche », peut-on lire sous la plume d'un journaliste du quotidien *Le Droit*.

Un seul petit bémol : certains auditeurs de langue anglaise ont souri de l'accent par trop britannique d'un des interprètes. Le lendemain de l'inauguration du service, le premier ministre Diefenbaker a interrompu une discussion entre un ministre et un député pour féliciter publiquement les interprètes. Il s'est dit enchanté du nouveau système :

Monsieur l'Orateur, dit-il, permettez-moi de dire que j'ai écouté la traduction des échanges d'une langue à l'autre au moyen de cet appareil de traduction simultanée et je dois reconnaître que le système fonctionne admirablement. [...] Il me semble que je devais signaler la chose, étant donné que c'est la première fois que j'ai l'occasion d'écouter la traduction. La fidélité avec laquelle la traduction suit les paroles prononcées est réellement remarquable.

Très tôt, cependant, il faut « humaniser l'interprétation » en quelque sorte, c'est-à-dire rappeler aux députés qu'il y a une personne entre eux et le bouton qu'ils tournent pour écouter l'interprétation des discours et des interventions. À cette fin, une préposée, Monique Michaud, est alors chargée de se rendre dans les bureaux des députés et des ministres afin d'y recueillir le texte des discours ou les questions déjà traduites qui vont être posées en Chambre. La qualité du service d'interprétation s'en trouve ainsi accrue.

Les interprètes, au cœur de la vie parlementaire

L'interprétation simultanée existe à la Chambre des communes depuis un demi-siècle. On ne conçoit pas la vie parlementaire canadienne sans les interprètes qui ont fait la preuve de la possibilité et de l'utilité de l'interprétation. Lors de la réception marquant le 40^e anniversaire des services d'interprétation à la Chambre des communes, le ministre Alfonso Gagliano avait déclaré dans son allocution : « Ces professionnels hautement qualifiés, on ne les voit pas à la Chambre des communes puisqu'ils travaillent dans l'ombre, mais ils sont toujours à portée de voix! »

Les interprètes parlementaires se distinguent par leur haut degré de professionnalisme. En simultanée, il n'y a pas de place pour les demi-mesures : la communication passe ou ne passe pas. Il est impossible de stopper le flot continu des paroles et de revenir en arrière.



Le chef interprète Raymond Robichaud et son adjoint Ernest Plante. (CRCCF, Ph 129-107)

L'interprète n'a pas droit à l'erreur. C'est un trapéziste qui exécute ses sauts périlleux sans filet. Il lui faut des nerfs d'acier. Mais aussi un équipement approprié et fiable de même que des techniciens compétents.

La qualité de l'interprétation repose, en fait, sur le travail et le talent de toute une équipe, comme au cinéma. Dans le film de la communication relayée, l'interprète joue le rôle principal et il ne peut pas se permettre de jouer faux.

Devant le succès obtenu à la Chambre basse, les membres de la Chambre haute n'ont pas tardé à réclamer à leur tour un service semblable. Il leur faudra patienter, cependant, jusqu'au 14 septembre 1961 avant que l'interprétation puisse y être inaugurée, l'équipement, acheté en Grande-Bretagne, ayant été livré avec plusieurs mois de retard.

Rattachée à l'origine à la Division des débats, l'interprétation parlementaire est devenue, au début des années 1960, un service distinct dirigé par Raymond Robichaud, que l'on a qualifié de « Prince des interprètes » ou « Monsieur interprétation ». Ernest Plante était son adjoint. Cette réorganisation s'imposait, car le service a vite pris de l'expansion. De toutes parts, on se mit à requérir les services d'interprètes – comités parlementaires, ministères, délégations canadiennes partant en mission à l'étranger, conférences extraparlémentaires, réunions nationales ou internationales et autres activités similaires. L'interprétation est un bon baromètre de l'activité gouvernementale. Dans les années 1960, décennie que l'interprète Ronald Després considère comme l'« âge d'or de l'interprétation simultanée », les semaines de 80 heures n'étaient pas rares. Marguerite Ouimet a confié qu'elle passait plus de temps en cabine que chez elle, comme beaucoup de ses collègues d'ailleurs. À partir du milieu des années 1970, le technicien Jean-Pierre Dulude, dont l'exceptionnelle compétence faisait l'unanimité dans le milieu, a supervisé l'installation d'une soixantaine de cabines d'interprétation sur la colline du Parlement, dans les ministères et dans des édifices fédéraux un peu partout au pays. Il veillait scrupuleusement à ce que ces cabines respectent en tous points les exigences des normes nationales.

L'instigateur de l'interprétation simultanée, John Diefenbaker, déclarait en 1965 : « Je ne peux me représenter le Canada sans le Canada français. Je ne peux me représenter le Canada français sans le Canada. L'unité nationale reposant sur l'égalité doit être l'objectif. » Et cette égalité ne saurait exister sans égalité linguistique au cœur même du Parlement. Cela est si vrai que ce principe fondamental a été inséré dans la *Loi constitutionnelle de 1982*, où il est prévu que « chacun a le droit d'employer le français ou l'anglais dans les débats et travaux du Parlement » (article 17). Sans les interprètes, la Chambre ne peut pas siéger. D'ailleurs, il est arrivé que les travaux aient dû être ajournés en raison de difficultés techniques. Le ministre Gagliano avait raison de rappeler en 1999 que « l'interprétation simultanée donne du pouvoir aux députés du Canada en leur permettant de s'exprimer dans la langue officielle de leur choix ».

À la Chambre des communes, on a fini par s'habituer aux interprètes. On ne les remarque plus sans doute parce que l'interprétation est un phénomène d'identification. « Comme le comédien s'identifie à son personnage, l'interprète s'identifie à celui qu'il interprète », aimait à dire Raymond Robichaud. Isolé dans la pénombre de sa cabine vitrée, il en est venu à faire partie du décor sur « cette scène parlementaire aux cent actes divers », comme aurait dit le fabuliste Jean de La Fontaine. Ne faut-il pas y voir un bel hommage rendu à sa discrétion, à sa compétence et à son talent d'artiste de la communication? ■

Fifty Years of Parliamentary Interpretation*

Jean Delisle ■

Acknowledgement: Our sincere thanks to the *Canadian Parliamentary Review* for giving us permission to reprint this article, which was published in its Volume 32, No. 2, summer 2009 issue.

Translation: Victoria Ralph, C. Tr.

January 15, 1959 was a historic day for Parliament. On that date, simultaneous interpretation was introduced in the House of Commons. During the 1958 election campaign, John Diefenbaker had promised Francophone Canadians bilingual cheques and "instantaneous translation" of Commons debates. On election day, March 31, 1958, his party received the largest majority in the country's history, winning 208 out of 265 seats, including 50 of Quebec's 75 seats. Since January 15, 1959, every word spoken in the House of Commons is interpreted simultaneously, whatever the political adherence of the person speaking. Unilingual Members can speak freely in their own language, safe in the knowledge that they will be understood by everyone, including visitors and journalists in the galleries. This new service was considered a constitutional necessity that would give tangible rather than merely symbolic support to bilingualism in Parliament, the cornerstone of Canadian institutions. This article highlights the development of simultaneous interpretation in Canada.

The introduction of simultaneous interpretation did not unleash the same uproar as the bill to centralize translation services within the federal government, which had been introduced 25 years earlier and led to the creation of the Translation Bureau in 1934. While Secretary of State Charles H. Cahan's bill raised a great hue and cry among translators and journalists, the proposal to introduce interpretation services in the House of Commons promptly rallied everyone involved. Only a few Members were critical, and their comments focused mainly on the slow pace of decision making.

In 1936, Belgium was the first country to introduce parliamentary interpretation, following repeated demands by Léon Degrelle's Rexist Party. Switzerland launched a service in 1946. In the late 1940s, several Canadian organizations began experimenting with mobile facilities for simultaneous interpretation. The University of Montréal was a pioneer in "microphone interpretation," which it introduced on a trial basis in 1949. The course was integrated into a master's program in translation and interpretation two years later.

The Origins of Parliamentary Interpretation

The history of parliamentary interpretation in Canada can be traced back to December 11, 1952, when J.-Eugène Lefrançois, MP for Laurier, rose to speak in the House of Commons for the first time since his election. He ended with this statement:

In closing my remarks, I should like to express the hope that the government, after having gratified us with such a perfect loudspeaker system, will favour us with a system of simultaneous translation which would allow everyone to hear all the speeches in his own language, regardless of the one used by the speaker.

This was the first time that the possibility of providing parliamentarians with interpretation services had been raised in the Commons.

Four months earlier, a journalist at the Montréal daily *Le Canada* had suggested the idea in an editorial. He felt that the innovative service offered definite advantages and could lead to another marvel, simultaneous and mechanical translation, which was being used to great effect at the United Nations and had been a huge success when tested the previous year in Ottawa at the North Atlantic Alliance conference. The journalist remarked that Anglophone and Francophone Members would hear and understand each other better, and the whole country would benefit.

Pierre Vigeant, a reporter at *Le Devoir*, hurried to support the proposal the next day. He supported the installation of such a system, stating that it was virtually impossible to be a Minister if you could not speak English well. No matter how skilled and eloquent French-speaking Members might be, a parliamentary career in Ottawa demanded a knowledge of English. And no matter how well Francophone Members spoke English, he continued, they could rarely impart the same clarity and nuance as in their mother tongue. Consequently, they could not participate fully in debates.

The two journalists made a convincing argument: Simultaneous interpretation would strengthen parliamentary democracy.

* 2009 marks not only the 50th anniversary of parliamentary interpretation, but also the 75th anniversary of the Translation Bureau (1934) and the 40th anniversary of the Official Languages Act (1969).

Lefrançois's wish did not go unnoticed by Aldéric-Hermas Beaubien, Superintendent of the Translation Bureau. He realized that no one on his staff was truly competent in simultaneous interpretation. He feared that the Bureau would be caught flat-footed if the government decided to introduce the service in the House of Commons. He asked his deputy minister, Charles Stein, for permission to travel to New York to see how translation and interpretation services were set up at the United Nations. One of the ideas he brought back from his research trip was to give dictating machines to some of the translators in Debates to increase their productivity. These machines would play an important role in preparing the first interpreters.

At the time, opinion was divided on the usefulness of an interpretation service. Charles Cannon, MP for Îles-de-la-Madeleine, was among the supporters: "If simultaneous translation has proved satisfactory to the great majority of delegates at the United Nations, I believe it would be easier to introduce this system here, where we only have two official languages." Alexis Caron, MP for Hull, took the opposite view, fearing that parliamentarians would stop trying to learn the other official language. Lester B. Pearson, Leader of the Official Opposition, agreed with Caron. Speaking off the record at the UN, he said that he was against the new service as it would give Anglophone MPs an excuse not to learn French. Other MPs pointed out the educational value of simultaneous interpretation and felt that the service would help parliamentarians learn English or French. It is worth remembering that only about 15 of the 265 MPs were truly bilingual at the time. Consequently, Commons debates were usually in English, and Francophone Members rarely spoke. J.-Eugène Lefrançois was a case in point: elected in the general election of 1949, he made his maiden speech in the chamber over three years later! Nevertheless, some Members felt that it would be too expensive to equip the 275 seats on the chamber floor and the 625 seats in the galleries with individual earpieces. The estimated \$6,300 for the equipment plus the four interpreters' salaries (\$6,000 to \$7,000 each) was deemed prohibitive.

Simultaneous interpretation is surely the most exuberantly, bewilderingly surrealist profession.

—Thérèse Romer

In 1956, Georges Villeneuve, MP for Roberval, reiterated the desire expressed by Lefrançois four years earlier. His motion regarding interpretation was printed in the Notice Paper but never debated. In the meantime, several Members spoke on the benefits of simultaneous interpretation at the UN, where it had been in use since 1946, and in Israel's parliament, the Knesset.

National associations that advocated simultaneous interpretation in Parliament showed their support by making submissions to Cabinet and to the Commons Speaker in 1956. One of these groups was the 25,000-member Canadian Junior Chamber of Commerce, which had been using simultaneous interpretation to hold its meetings in English and French since 1953. It also loaned the system to various national organizations. The Co-operative Commonwealth Federation, or CCF as it was better known, prepared a Cabinet submission asking the government to make an interpretation service available to national associations for their conferences. It was suggested that the Department of Citizenship and Immigration be given responsibility for the service. Associations wishing to use it would simply pay a modest fee since the purpose of the service would be to bring the country's two major linguistic groups closer together and strengthen Canadian unity. Simultaneous interpretation was seen as being in the national interest. It would be nothing less than a "Canadian institution" according to Pierre Vigeant. This new communications technique began to take hold and win the support of organizers of national and international meetings.

In the summer of 1957, before Parliament was summoned, the Post Office Department installed a temporary interpretation system in the Commons chamber for a meeting of the Universal Postal Union, an organization that operated solely in French. During the conference, delegates from 96 countries communicated through interpreters. This international forum played a decisive role in the events that followed.

After the conference, Francophone journalists launched a systematic campaign to introduce simultaneous interpretation in Parliament and called for the temporary facilities to be made permanent. Pierre Vigeant alone published some 10 articles on the subject in *Le Devoir*. Cabinet took note and referred the matter for study to the House's internal economy committee on November 22, 1957.

But before the committee could even table its report, Maurice Breton, Liberal MP for Joliette—L'Assomption—Montcalm and a strong supporter of simultaneous interpretation, surprised the Commons by moving on November 25 that "the government should take into consideration the advisability of setting up a special committee of Parliament for the purpose of considering the establishment of a system of simultaneous translation." The motion met with widespread approval during the long debate that followed, and Members on both sides of the House expressed their enthusiastic support.

Another significant event helped to speed up the process. In January 1958, the CBC asked Andrée Francœur, André d'Allemagne and Blake T. Hanna, three graduates in interpretation from the University of Montréal, to provide simultaneous interpretation in English and French of the

speeches given at the Liberal Party convention in Ottawa. The national experiment was a huge success and a first in the short history of interpretation and television broadcasting in Canada. In the spirit of democracy, the CCF offered simultaneous interpretation at its national convention in Montréal at about the same time, so that all participants could express their point of view.

Meanwhile, things were moving along quietly in Cabinet. At a meeting held February 5, Ministers decided to renew the contract for sound amplification in the Commons chamber and install the necessary wiring for interpretation in anticipation of the system being approved. Ministers also raised the issue of training for interpreters and asked that it begin as soon as possible. On June 24, Cabinet decided to have a simultaneous interpretation system installed, but did not make the decision public since a major announcement like this was Prime Minister Diefenbaker's prerogative.

Diefenbaker was keen to keep his election promise and, buoyed by the many conclusive experiments and repeated calls by MPs, journalists and national organizations, he tabled the following motion on August 11, 1958:

That this House do approve the installation of a simultaneous translation system in this Chamber and that Mr. Speaker be authorized to make arrangements necessary to install and operate it.

Members passed the motion unanimously. Parliamentary interpretation was seen as a way to bring together Canadians from the country's two major language groups. Through its interpreters, the Translation Bureau would participate even more actively in the business of government and help to convey the image of institutional bilingualism to the public. Pearson had since been convinced of the benefits of simultaneous interpretation and was singularly optimistic that bilingualism would one day be so common among Canadians and parliamentarians that "simultaneous translation will not be needed and the facilities for that purpose can be taken out of the House as not needed and moved over to the museum or the public archives." Admittedly, that day has not arrived. Pearson, who won the Nobel Peace Prize in 1957, was idealistic about the future of bilingualism in Canada, to say the least. All signs point to a heavy workload for interpreters for many years to come.

The First Interpreters

But who in the country could practise the mysterious art of interpretation, a job some people considered impossible? Raymond Robichaud wrote that simultaneous interpretation had an aura of mystery if not outright sorcery. You could almost smell the sulphur! Robichaud called it astounding that people could sit in front of a microphone, put on a headset and repeat in one language what they

heard in another. The bilingual or trilingual people who could perform such a feat were rare birds. In 1958, there were only 250 recognized professional interpreters in the world, most of them in Europe. But interpretation had nothing to do with magic or the occult. Two major events in the profession's development—the Nuremberg trials and the creation of the United Nations—had occurred just a few years previously, and the International Association of Conference Interpreters (IACI) had been established in Paris in 1953. The 1950s was a decade of organization for the profession.



Interpreters Maurice Roy and Valérie Sylt. (*The Star Weekly*, March 14, 1959. CRFCC, Ph 129-100)

Henriot Mayer, Head of Debates and future Superintendent of the Translation Bureau, organized a competition that led to the hiring of seven people. These pioneers of Canadian parliamentary interpretation quickly became known as the "Pleiades," a name given at different times in history to groups of seven poets considered "stars" in their field. This first group of interpreters consisted of Marguerite Ouimet, Valérie Sylt and Anthony Martin, and four translators from Debates—Raymond Aupy, Ernest Plante, Maurice Roy and Raymond Robichaud. This last member of the group was a graduate of the University of Ottawa and spoke German as well as English and French. He had been the generals' official interpreter during the Normandy invasion, and a liaison officer and French interpreter during the trial of SS General Kurt Meyer by a Canadian military court in Aurich, in December 1945. Robichaud had done consecutive and whispered interpretation, but not simultaneous. Originally from Luxembourg, Valérie Sylt had been interned in a concentration camp and was the only person in the group who had worked as a simultaneous interpreter. Marguerite Ouimet, one of the younger members of the group, had graduated from the University of Montréal in 1956. Anthony Martin, originally from Britain, had worked as a court reporter in Montréal. Andrée Francœur, a graduate of Geneva's School of Interpretation in 1955 and the University of Montréal in 1956, was also offered a position following the competition, but turned it down to pursue a freelance career in Montréal, as did Thérèse Romer. They were the first freelance interpreters in the country.



Thérèse Romer and Andrée Francœur, Canada's first two freelance conference interpreters.
(Roland Doré, Photolux, *La Presse*, March 17, 1960. CRFCC, Ph 129-296)

The four translators from Debates were said to be doing “mechanical” translation and were nicknamed “the dictators” because they used dictating machines rather than typewriters when translating. This oral translation method was good preparation for simultaneous interpretation. The experienced translators were also well acquainted with parliamentary practices and traditions in Ottawa, which was a valuable asset for the line of work they were about to enter.

During the five months between adoption of the Prime Minister's motion and introduction of interpretation in the Commons, Henriot Mayer coordinated the group's training and organized the interpretation service. He also participated in “retraining” activities with the translators and was able to help the team out by interpreting occasionally. That is why the newspapers of the day spoke of eight rather than seven pioneer interpreters. Mayer had a makeshift booth built and placed in one of the two small rooms on the main floor of the West Block that were made available to the future interpreters. Since it was strictly prohibited to make live recordings of House of Commons debates at the time, the novice interpreters took turns reading excerpts from the parliamentary debates, which they recorded using tape recorders. The team used the tapes to practise simultaneous interpretation.

The interpreters were the object of some curiosity when they began working in the Commons chamber. Each desk was equipped with an earpiece and two buttons: one to select the language and the other to adjust the volume. Members were very pleased with their new system, even if they had to learn to insert their earpiece at the right time, plug it in properly and find the appropriate volume. They called their little earpiece “my translator.” Some would have liked to take it with them at the end of the day to use outside the chamber. The day after the service was introduced, the newspaper headlines proclaimed: “Traduction excellente en Chambre” (*La Presse*), “Translation System.

A Howling Success!” (*The Ottawa Citizen*), “Les interprètes ont fait hier leurs premières armes” (*Le Droit*). Like the MPs, the journalists confused translation and interpretation, two very different professions in terms of techniques and skills. Two months after the service's introduction, *The Star Weekly* of Toronto ran a lengthy article on the new service, “Now-Instant Translation. M.P.'s Can Crash Language Barrier with Flick of Button,” complete with photos. *Le Droit* reported that the interpreters performed their duties magnificently.

There was only one slightly sour note: some Anglophone listeners laughed at the strong British accent of one of the interpreters. The day after the service was introduced, Prime Minister Diefenbaker interrupted a discussion between a Minister and an MP to congratulate the interpreters publicly. He said he was delighted with the new system:

Mr. Speaker, may I be allowed to say that I have listened to the translations passing back and forth as a result of the introduction of this simultaneous translation system, and I must say it is operating exceptionally well ... I thought I should say it, in view of the fact that this is the first opportunity I have had to listen to the translation. The degree to which the translation follows the uttered word is really remarkable.

Not long afterward, it was necessary to “put a human face” on interpretation and remind MPs that it was a real person they heard when they turned the dial. To assist in the process, employee Monique Michaud made the rounds of MPs' and Ministers' offices to collect the speeches and translated questions that they intended to deliver in the House of Commons. The quality of interpretation improved as a result.

Interpreters: At the Heart of Parliamentary Life

For half a century, simultaneous interpretation has been a part of House of Commons proceedings. We cannot imagine Canadian parliamentary life without interpreters, who showed that interpretation is both feasible and useful. As Alfonso Gagliano, former Minister of Public Works and Government Services, said at a reception marking the 40th anniversary of interpretation in the House of Commons, “These highly trained professionals may be out of sight in the House of Commons as they work behind the scenes, but they are always within earshot!”

Parliamentary interpreters are noted for their high degree of professionalism. Simultaneous interpretation is no place for half measures: you either communicate the information or you do not. You cannot stop the continuous flow of words and go back to something said earlier.

Interpreters are not allowed to make mistakes. They are like trapeze artists who perform spectacular feats without a net. It takes nerves of steel as well as reliable, modern equipment and skilled technicians.

The quality of interpretation depends on the efforts and talent of an entire team—just like in the movies. In the medium of relayed communications, the interpreter plays a starring role and cannot afford to step out of character.

Given the success of interpretation in the Lower House, the members of the Upper House quickly called for a similar service. But interpretation did not make its debut in the Senate until September 14, 1961, as delivery of the equipment from Great Britain was delayed by several months.

Parliamentary interpretation was originally part of Debates, but in the early 1960s it became a separate service under the leadership of Raymond Robichaud, who was known as the “Prince of Interpreters” or “Mr. Interpretation.” Ernest Plante was his assistant. The reorganization was necessary following the service’s rapid expansion. Interpreters were in great demand by parliamentary committees, federal departments, Canadian delegations overseas, extraparlimentary conferences, national and international meetings, and other similar organizations and events. Interpretation is a good barometer of government activity. In the 1960s, a decade that interpreter Ronald Després called the “golden age of simultaneous interpretation,” it was not unusual for interpreters to put in 80-hour weeks. Marguerite Ouimet said that she spent more time in a booth than at home, as did many of her colleagues. From the mid-1970s onward, technician Jean-Pierre Dulude, whose outstanding skill was widely recognized in interpretation circles, supervised the installation of some 60 interpreters’ booths on Parliament Hill, and in federal departments and buildings across the country. He took great care to ensure that the booths met national standards.

John Diefenbaker, the man who set everything in motion, said in 1965, “I cannot visualize Canada without French Canada. I cannot visualize French Canada without Canada. National unity based on equality must be the goal.” This equality cannot exist without linguistic parity inside Parliament itself. It is such a fundamental principle that it is enshrined in section 17 of The Constitution Act, 1982, which states that “Everyone has the right to use English or French in any debates and other proceedings of Parliament.” The House cannot sit without interpreters and it has adjourned when the interpretation system experienced technical difficulties. Alfonso Gagliano was right when he

said in 1999 that “simultaneous interpretation empowers the Members of Canada’s House of Commons. It makes it possible for MPs to express themselves in the official language of their choice.”

Today, interpreters barely raise an eyebrow in the House of Commons. They likely pass unnoticed because the interpretation process involves identifying with the person speaking. Raymond Robichaud liked to say that interpreters identify with the person they are interpreting in the same way that actors identify with their character. If all the world is a stage, as Shakespeare said, then interpreters have become an integral part of the scenery on the parliamentary stage, as they work behind the booth’s darkened glass. What more fitting tribute could there be to interpreters’ discretion, skill and artistry in the world of communication? ■



Senior interpreter Raymond Robichaud and his assistant Ernest Plante.
(Photo: CRFCC, Ph 129-107)

Reculer d'abord ou sauter tout de suite?

Jacques Desrosiers

Volume 6/3 • Septembre/September 2009

Dans cette chronique, je réponds à une question que m'a posée une traductrice anglophone.

Q. *May I ask you what you understand by the phrase "Si je recule, c'est pour mieux sauter"?*

Is it positive or negative?

The Collins-Robert gives "c'est reculer pour mieux sauter" with the equivalent as "it's just putting off the evil day"—where did that term "evil day" come from?

I used the phrase last night in a group that's meeting to plan worship services for Lent—we were brainstorming with the idea of Lent as a time of reflection, of just being, instead of doing. Like Jesus in the wilderness for forty days, figuring things out—time well spent...

So I wanted to warn the minister of the possible negative meaning, once I became aware of it myself!

R. Il est normal que vous n'avez pas songé au sens négatif tout de suite, parce que le sens positif nous est beaucoup plus familier. Au sens propre, cette expression est bien sûr positive : en prenant son élan un peu plus en arrière, on sautera plus loin ou plus haut. Mais au figuré, l'expression est ambiguë selon les deux plus grands dictionnaires, le *Grand Robert* et le *Trésor de la langue française*. Ce dernier la définit ainsi :

« Reculer pour mieux sauter. Au fig. Éviter un inconvénient présent pour devoir y faire face plus tard, alors que la situation s'est aggravée; faire des concessions pour être en meilleure position à l'avenir. »

L'ambiguïté se manifeste en particulier quand l'expression coiffe un article dans lequel elle ne réapparaît pas. Deux exemples suffiront à illustrer ce problème dans des titres dont le sens s'éclaire seulement une fois qu'on a lu l'article qu'ils chapeautent.

Le printemps dernier dans le *Figaro* (14 mai 2009) :

Titre : « Quand Hollywood recule pour mieux sauter »

Bonne ou mauvaise manœuvre?

Boudés à Cannes, les Américains ne seront pas absents des cinémas, bien au contraire. D'ici à la fin de l'année, vingt blockbusters déferleront sur nos écrans.

C'est un repli stratégique. La Bundesbank, elle, n'est pas aussi futée. Voici ce qu'annonçait le journal financier français *Les Échos*, le 7 janvier 1994 :

Titre : « La Bundesbank recule pour mieux sauter »

Bonne ou mauvaise nouvelle? Poursuivons :

Comme l'ont confirmé cette semaine aussi bien les statistiques sur la production industrielle que sur les commandes à l'industrie, l'Allemagne n'a pas encore touché le point bas de sa récession. Aussi les taux directeurs devront-ils encore baisser.

Le reste est à l'avenant : le maintien inchangé de ses taux directeurs par la banque centrale n'a assuré qu'un répit sans lendemain au mark, qui s'est affaibli vis à vis des autres devises (c'était avant l'euro). Reculer n'a servi à rien.

De très rares fois, l'ambiguïté persiste et peut donner mal à la tête, comme au journaliste Michel Schiffres du *Figaro* le 18 décembre dernier :

À propos du report de la réforme du lycée, son papa, Xavier Darcos, ... a eu une formule fort imagée : il s'agit de « reculer pour mieux sauter ». Pourquoi ne pas lui faire crédit? Même si cet ancien professeur agrégé de lettres classiques connaît plus que quiconque l'importance des mots et, parfois, leur ambiguïté. Reculer pour mieux sauter... Voulait-il dire qu'il prenait son élan afin de réformer le moment venu? Ou n'avouait-il pas inconsciemment qu'il se sentait sur un siège éjectable?

Seul son père le sait. Mais la plupart du temps, le contexte est si limpide que le sens correct saute aux yeux.

Tout cela est conforme aux grands dictionnaires. Mais – il faut le voir pour le croire! – les dictionnaires les plus courants, *Petit Robert*, *Petit Larousse*, *Lexis*, *Hachette*, *Brio*, et d'autres, ne connaissent que le sens négatif : « fig. n'éviter un inconvénient présent que pour tomber plus tard dans un inconvénient plus grave » (PR). Même le *Grand Larousse encyclopédique* (2007) ne donne que le sens : « retarder une décision désagréable mais inévitable ». Sens illustré, dans le *Grand Robert*, par cette phrase de Colette :

J'ai idée qu'en cachant cette histoire je n'aurais fait que reculer pour mieux sauter.

Il va sans dire que ce sens négatif, apparu plus récemment dans l'usage, se rencontre dans la meilleure presse

européenne. L'an dernier, un professeur de Paris-VIII fulminait contre les milieux financiers dans *Libération* (23 janvier 2008) :

Voler au secours d'attitudes frauduleuses et criminelles de banquiers, traders et analystes véreux qui ont nourri la crise, c'est reculer pour mieux sauter. C'est pousser-au-crime. C'est abolir toute notion d'aléa moral et venir au secours des comportements les plus coupables en effaçant toute responsabilité.

Compte rendu d'un ouvrage sur le pétrole dans le *Monde diplomatique* (novembre 2005) :

C'est d'ailleurs dans l'optique de la déplétion [des gisements de pétrole] que l'auteur interprète la deuxième guerre d'Irak : le pétrole devient plus précieux, les États-Unis ont décidé de mettre la main sur les gisements irakiens. Une façon de reculer pour mieux sauter. Car il faudra bien penser à moins consommer et à transformer nos modes de vie.

Reculez tant que vous voudrez, vous n'y échapperez pas. Tout comme cet accusé qui n'a encore aucune idée de son point de chute, comme le raconte *L'Express* (9 novembre 1995) :

Au Japon, un accusé ne peut être jugé s'il n'a pas de défenseur. En conséquence, Shoko Asahara, le maître de la secte Aum Shinrikyo (la Vérité d'Aum), accusé, notamment, d'avoir tué 11 personnes le 20 mars dernier en répandant du gaz sarin dans le métro de Tokyo, n'a pas hésité à récuser son avocat.

Il l'aurait jugé trop peu favorable. Le prophète de malheur n'a cependant reculé que pour mieux sauter : les juges nippons lui commettront certainement d'office un avocat, qu'il ne pourra refuser sans autorisation de la cour.

Mais, contrairement à ce que suggèrent les dictionnaires que j'ai mentionnés, le sens positif est bien ancré lui aussi dans l'usage européen. *Le Monde* (3 janvier 1990) :

Reculer pour mieux sauter. Ce précepte prudent (je souligne) semble avoir été adopté par les jeunes Français. Dans la perspective d'un emploi improbable, ils poursuivent leurs études le plus tard possible.

Ici, dans le journal belge *Le Soir* (26 avril 2005), l'expression sert à célébrer la présentation prochaine de toute une série de concerts :

Le premier festival salue l'inauguration de l'orgue : un véritable orgue symphonique, soit 3676 tuyaux à harmoniser d'ici le 26 septembre. Un travail de titan qui explique l'absence de concerts début septembre. Mais c'est reculer pour mieux sauter puisqu'après un salut à Beethoven, ce ne sont pas moins de sept concerts qui seront dédiés à l'instrument... et surtout un beau paquet d'œuvres symphoniques.

Et dans l'exemple suivant, tiré de *Libération* (14 juillet 2004), le secrétaire général d'un syndicat soupçonne une entreprise d'avoir sciemment adopté la stratégie du recul :

Si nos délégués sur place ont pensé qu'il fallait signer, ils ont toute liberté de le faire en accord avec leurs adhérents. Est-ce que ce n'est pas reculer pour mieux sauter de la part de l'entreprise? Si, dans deux ans, Bosch décide quand même de délocaliser, on se sera fait avoir.

Or, ce sens nous est familier parce que c'est lui qu'on retrouve inmanquablement dans l'usage québécois. Cette fois, un syndicat joue à son tour la carte du recul :

Mais à Québec, dans plusieurs hôpitaux, les infirmières avaient décidé à l'avance de n'en rien faire et de rentrer au travail, jusqu'à nouvel ordre. « Nous allons reculer, pour mieux sauter », dit Danielle Matte, présidente du syndicat de Saint François d'Assise.

Le Soleil, 22 juillet 1999

L'expression chez nous a deux domaines de prédilection : la politique et les sports, ce qui n'est pas étonnant dans le second cas, vu son sens propre, et on s'y permet même des variantes. Exemples tirés de la *Presse* :

Comme il est vrai qu'il faut parfois reculer pour mieux sauter, c'est probablement ce retrait qui permettra un jour à John Manley de mieux revenir en politique.

29 novembre 2003

Nous prenons du recul pour mieux sauter, a convenu avec humour le concepteur de cette équipée de 2500 kilomètres qui, chaque fois, a mené une trentaine d'équipages à travers les grands espaces blancs du Québec.

12 novembre 1992

« Michel a su faire un pas en arrière pour mieux sauter. Aujourd'hui, on peut dire qu'il a bouclé la boucle », fait valoir Shero, dont l'équipe va affronter les Red Wings de Detroit en finale de la Coupe Stanley.

22 mai 2008

Elle est commode aussi dans le domaine culturel :

La Banque d'œuvres d'art du Conseil des arts du Canada va liquider une partie de sa collection pour équilibrer son budget et même éventuellement relancer son programme d'achat, mais en privilégiant dorénavant les œuvres « rentables ». On appelle ça reculer pour mieux sauter.

Le Devoir, 19 octobre 2000

Et même les architectes le font :

« Parfois, il faut accepter le sacrifice d'espace ici, pour en gagner davantage là. C'est comme reculer pour mieux sauter », affirme M. Desrochers.

Le Soleil, 3 septembre 1994

Mais comment se fait-il qu'une même expression en vienne à dire deux choses opposées? C'est que, malgré les apparences, il s'agit pratiquement de deux expressions distinctes, qui ne sont pas du tout construites de la même façon. Au sens positif, elle exprime un but : on recule **dans le but** de mieux sauter. Au sens négatif, elle exprime une opposition : on recule, mais il faudra bien finir par sauter, et on se retrouvera alors dans la même situation, ou pire encore. Il n'y a aucun *but*.

Ce *pour* avec infinitif sert à décrire deux actions qui se suivent dans le temps, la seconde exprimant un résultat paradoxal, inattendu, non recherché ou contraire. C'est une construction courante :

Le romancier avait accepté... pour ensuite se désister.

La Presse, 1^{er} mars 2009

J'en avais donné des exemples dans un article précédent¹ :

Il s'est endormi pour ne plus jamais se réveiller.

Il a erré pendant des heures dans la forêt pour se retrouver finalement à son point de départ.

Je n'ai pratiquement jamais vu dans l'usage québécois, ni entendu dans la conversation, notre tour employé de la sorte (mis à part les dépêches des grandes agences de presse). Même si on trouvait quelques exemples, il faudra bien admettre qu'ils sont rares. L'usage québécois fait donc là-dessus exactement le contraire du *Petit Robert* et de ses semblables, lesquels ne rendent pas compte adéquatement de l'usage européen non plus, comme on l'a constaté.

Il fallait bien, pour confirmer cette tendance de notre usage, que je tombe sur une petite exception. Dans le *Soleil* du 22 septembre 2008, un journaliste citait un organisateur du concours de chant Operalia, qui avait lieu l'an dernier à Québec :

« Les juges reculent pour mieux sauter », analysait un membre de l'organisation, hier. Il est clair en effet qu'en acceptant d'entendre un aussi grand nombre de demi-finalistes, le jury se complique la tâche, puisque, en fin de compte, seuls 10 candidats obtiendront un laissez-passer pour la finale de mercredi.

Mais peut-être s'agissait-il d'un Européen : le jury d'Operalia est constitué de directeurs de grandes compagnies d'opéra européennes, canadiennes et américaines.

La locution a beau être à la disposition des pessimistes comme des optimistes, on devine le risque qu'il y a à l'employer au sens négatif chez nous : il est presque garanti qu'elle sera comprise à l'envers, à moins que le contexte soit d'une limpidité cristalline, et encore elle fera hésiter le lecteur. Dans notre exemple du début, malgré le *Robert-Collins*, les chances étaient minces que le message passe mal. Il fallait juste demander aux participants de ne pas ouvrir les dictionnaires. ■

NOTE

¹ « Pour atteindre », *L'Actualité langagière*, vol. 37, n° 1 (2004).



Qu'est-ce qu'un wiki?

Selon la source consultée, chacun peut y voir ce qu'il veut, comme en font foi les définitions du terme *wiki* trouvées sur la Toile. Voici quelques mots-clés tirés de ces définitions :

gestion de contenu; dynamique; modifiable par tous; vite; facilement; scripts; travail collaboratif.

C'est un peu comme le fromage; il y en a pour tous les goûts. Je m'attarderai à deux aspects en particulier : la collaboration et la création rapide de contenu.

Les wikis contribuent à un des mouvements qui libèrent l'humanité. Le contexte quelque peu anarchique rappelle d'ailleurs celui des grands mouvements sociaux de jadis. Les fauteurs de l'ordre et autres assoiffés de puissance réussiront probablement à stabiliser ce mouvement jusqu'à le scléroser... et ainsi à favoriser l'émergence d'autres innovations.

Le travail collaboratif est probablement inscrit dans nos gènes, pour la survie de l'espèce humaine. Les catastrophes naturelles, comme la crise du verglas vécue ici au Québec en 1998, permettent de constater à quel point l'urgence de certaines situations génère la créativité et la collaboration, parfois même entre des gens qui ne s'aiment pas beaucoup.

Avec Internet et le village mondial, tout le monde est à un clavier et un écran de distance. Naguère, les communications entre les continents limitaient grandement la collaboration à distance. Les tarifs téléphoniques, les fuseaux horaires et bien d'autres facteurs, notamment les langues, limitaient encore davantage cette collaboration.

Depuis quelques années, le public non seulement consomme du contenu, mais il en produit (pour le meilleur et pour le pire). À la surprise de certains spécialistes, la mise en commun de compétences de bénévoles donne parfois d'excellents résultats, et la création spontanée de contenu augmente à une vitesse phénoménale. Wikipédia a gagné ses lettres de noblesse quand on a prouvé qu'elle constitue bel et bien une source de renseignements aussi valable que les produits du commerce d'il y a quelques années. Bien d'autres initiatives de ce genre progressent, regroupant des communautés qui s'intéressent à un aspect de la vie humaine en particulier.

What is a wiki?

Depending on the source, as shown by the definitions found on the Web, a wiki can be what you want it to be. The following are some key words and phrases taken from those definitions:

content management, dynamic, user modifiable, rapid content creation, easily edited, scripts, collaborative work

One could say that wikis are a bit like cheese: there's one to suit everyone's taste. That said, however, I would like to talk about two of those key phrases: collaborative work and rapid content creation.

Wikis are helping to fuel a movement that is liberating humankind. Moreover, the somewhat anarchical context of wikis reminds us of major social movements in history. What will likely happen is that the law-and-order freaks and others thirsting for power will probably succeed in stabilizing this movement until it becomes ossified, thus encouraging other innovative developments.

Collaborative work is probably embedded in our genes to ensure the survival of the human species. Natural disasters, such as Quebec's ice storm in 1998, show the extent to which the urgency of some situations leads to creativity and collaboration, sometimes even between people who do not like one another very much.

With the Internet and the global village, everyone is only a keyboard and a screen away. Not so long ago, communication systems between the continents greatly limited the potential for distance collaboration. Telephone rates, time zones and many other factors, particularly languages, limited the potential for collaboration even further.

In the past few years, the public has not only been a consumer of content, but also a producer of content (for better and worse). To the surprise of some experts, when volunteers pool their expertise, they sometimes produce excellent results, and the spontaneous creation of content is increasing at a phenomenal rate. Wikipedia won acclaim when it proved that it was indeed as valid an information source as the off-the-shelf products of a few years ago. Many other initiatives of this kind are making progress and bringing together communities interested in a particular aspect of human life.

À l'évidence, les wikis font partie des espaces de travail ayant le plus favorisé les travaux collaboratifs peu ou pas hiérarchisés. Après avoir conquis le monde des communautés sans but lucratif, voilà que cette nouvelle façon de faire envahit aussi le commerce et les grandes organisations¹.

Des foules plus ou moins anonymes côtoient désormais les employés de très grandes sociétés comme IBM et Microsoft. La reconnaissance du travail accompli constitue la motivation première des contributeurs « anonymes ».

Donc, les wikis font partie des outils informatiques permettant d'arriver à un résultat de plus en plus vite, en possédant de moins en moins de connaissances spécialisées. Puisque toute vérité comporte une part de paradoxe, notons que certains de ces outils offrent tellement de possibilités qu'il faut compter sur l'aide de spécialistes du wiki pour démarrer.

Néanmoins, il existe bel et bien des situations où, en quelques heures, on peut mettre en place une solution complète permettant à une communauté d'intérêts d'interagir. Événements sportifs, conférences, généalogie : les applications ne manquent pas. Il y en a sur presque tout et pour presque tout le monde.

Et pour les langagiers?

Pour nous, langagiers, le mode de travail collaboratif et les wikis constituent à la fois une menace et une source intarissable de nouvelles possibilités qui nous rappellent un peu l'arrivée de la micro-informatique au début des années 80.

La menace vient du fait que des non-spécialistes de la langue peuvent faire du travail spécialisé, donc envahir nos champs de compétence, comme le démontrent les Wikipédia, Firefox et autres fruits merveilleux du travail collaboratif.

En théorie, une partie du travail habituellement fait par des langagiers sera fait par des bénévoles, par des passionnés et autres dilettantes. Cette tendance va-t-elle réduire le besoin de spécialistes ou au contraire l'augmenter, non sans avoir transformé complètement le paysage?

Les spécialistes de la mise en page qu'étaient les typographes sont-ils devenus inutiles, ou font-ils au contraire de plus en plus cruellement défaut depuis que les handicapés du graphisme sévissent même dans les pages Web d'organismes prestigieux?

Le contenu d'une qualité indéniable qu'offrent certains environnements wikis a été rédigé ou traduit par des bénévoles. Oui, une partie du travail autrefois réservé à des spécialistes peut maintenant être fait par la foule.

Les nouvelles possibilités appartiennent aux gens qui savent s'adapter. Ça tombe bien, car depuis belle lurette les

Wikis appear to be becoming a fixture in workplaces where collaborative work with little or no hierarchical structure is strongly encouraged. After conquering the world of not-for-profit organizations, this new way of doing things is also invading the business world and large organizations.¹

Multitudes of relatively anonymous people are now rubbing shoulders, figuratively speaking, with the employees of big corporations such as IBM and Microsoft. Recognition of achievements is the prime motivation of the "anonymous" contributors.

Wikis are a computer tool that can help us obtain results at an increasingly faster rate with less and less specialized knowledge. Because all truth contains a bit of contradiction, we should take note that some of these tools offer so many possibilities that we need to rely on the help of wiki experts to get started.

Nevertheless, there are clearly situations where it is possible in a few hours to set up a complete solution allowing members of a community of interests to interact with one another. Whether it is sports events, conferences or genealogies, there is no end to the potential applications of wikis. There is an application for just about everything and just about everybody.

What about applications for language professionals?

For us language professionals, wikis and the collaborative work method they encourage are both a threat and an inexhaustible source of new opportunities. It reminds one a bit of the introduction of microcomputers in the early 1980s.

The **threat** lies in the fact that non-language specialists can do specialized work and thus invade our areas of competency, as demonstrated by Wikipedia, Firefox and other wonderful products of collaborative work.

In theory, part of the work usually done by language professionals will be done by volunteers, enthusiasts and other dilettantes. Will this trend reduce the need for specialists or, on the contrary, increase the need for specialists, while completely transforming the playing field?

Have the page layout specialists that typographers once were become unnecessary or, conversely, are they tragically in increasingly short supply now that graphics-challenged people are rampant even on the Web pages of prestigious organizations?

It is true that some wiki environments produce content of undeniable quality that was written or translated by volunteers. So yes, part of the work once reserved for specialists can now be done by the masses.

The **new opportunities** are open to those who can make adjustments. This is a fortunate development because for a

langagiers se sont adaptés plus que quiconque aux nouveautés en tout genre. Combien de comptables, d'avocats, d'ingénieurs ou même d'informaticiens doivent utiliser régulièrement plus d'une dizaine de logiciels? L'adaptation, c'est l'ADN des langagiers.

Perspectives d'avenir

Les wikis pourraient un jour favoriser tout ce qui suit :

- Collaboration plus active avec les clients
- Perception améliorée des langagiers par les clients
- Réduction importante de l'effort consacré à la révision
- Optimisation de la synergie entre langagiers²
- Offre de nouveaux services comme le clavardage en direct
- Réduction substantielle du travail préparatoire pour tâches partagées
- Réduction du stress lors d'urgences
- Réduction des conflits entre réviseurs et révisés
- Réduction de l'effort de gestion des équipes à géométrie variable
- Partage des tâches autrefois individuelles
- Production accrue avec environnement personnalisé
- Simultanéité de publication du contenu bilingue
- Simplification globale des processus.

Les avantages éventuels sont nombreux. Hélas, à l'heure actuelle, il est bien triste que de petits détails qui seraient plutôt faciles à régler rendent l'édition de texte à l'aide d'un wiki à peu près aussi agréable qu'une tempête de neige au mois d'avril au Canada. Espérons que les améliorations ne se feront pas trop attendre. ■

NOTES

- 1 À WikiSym 2008, les sociétés Microsoft et IBM, entre autres, étaient représentées.
- 2 Aspect à peine exploité à l'heure actuelle.

very long time, language professionals, more than anyone, have been able to adjust to all kinds of new things. How many accountants, lawyers, engineers or even computer technicians regularly use more than 10 software programs? Being able to adapt is part of the DNA of language professionals.

Future prospects

Wikis could one day contribute to all of the following:

- More active collaboration with clients
- Better perceptions of language professionals by clients
- Significant reduction in the effort devoted to revision
- Optimized synergy among language professionals²
- Provision of new services such as live chat rooms
- Substantial decrease in the preparatory work required for shared tasks
- Less stress when handling rush requests
- Fewer disputes between revisers and revised translators
- Less effort required to manage teams with varying degrees of expertise
- Sharing of tasks that used to be done individually
- Increased production in a personalized environment
- Simultaneous publication of bilingual content
- Overall simplification of procedures

Potential advantages are numerous. Sadly though, as things currently stand, it is the little things that would be rather easy to fix that make text editing with the help of a wiki about as pleasant as a snowstorm in April in Canada. Let's hope improvements to this tool will not be long in coming. ■

NOTES

- 1 Representatives of Microsoft and IBM attended the WikiSym 2008 International Symposium on Wikis.
- 2 Little use is currently made of wikis for this purpose.

Affaire *Dame Action c. Sieur Recours*. Cette action vaut-elle un recours?

Jean-Claude Gémor

Volume 6/3 • Septembre/September 2009

L'auteur nous livre avec humour le fruit de sa réflexion sur un sujet sérieux : le champ sémantique des termes *action* et *recours*.
Toute ressemblance avec des faits vécus ne serait que pure coïncidence.

Connaissant mon intérêt pour la chose judiciaire quand elle traite de questions d'ordre (juri)linguistique, une journaliste, chargée de la chronique judiciaire dans un grand quotidien québécois, a porté à mon attention un jugement rendu récemment dans un procès très peu médiatisé auquel elle

venait d'assister. Pressentant que le sujet et l'argumentation des motifs tout particulièrement ne devraient pas laisser les lecteurs de cette revue indifférents, je leur livre à toutes fins utiles le texte *verbatim* du jugement. Le voici.

CANADA
PROVINCE DE QUÉBEC
DISTRICT DE MONTRÉAL

No 700-03-045709-033

DATE : LE 30 FÉVRIER 2004

SOUS LA PRÉSIDENTE DE L'HONORABLE MARIELLA-CONCEPTION DUTERME J.C.S.

PAUL-A. RECOURS

Demandeur

c.

SOPHIE-LYNE ACTION

Défenderesse

JUGEMENT

[1] Paul-A. Recours demande au tribunal de rendre une ordonnance interdisant à Sophie-Lyne Action de faire usage de son nom, en particulier dans l'expression « action collective », sous prétexte qu'il serait synonyme de celui du demandeur dans l'expression « recours collectif ». Le demandeur tient à l'exclusivité de l'usage de son nom et récusé le principe de synonymie entre « action » et « recours »; en conséquence, il demande au tribunal de mettre fin à cet abus et de lui accorder, en réparation du préjudice subi, la somme de 10 000 \$.

[2] La défenderesse allègue premièrement que, compte tenu de l'usage de son nom, qui fait partie du vocabulaire juridique canadien depuis les origines, elle est fondée à employer le mot « action » dans le terme en cause (« action collective »); la défenderesse allègue en outre que le terme « action » présente les caractères de synonymie appropriés avec le nom du demandeur (« Recours ») et que l'usage qu'elle en fait est donc légitime.

I. LES FAITS

[3] Le 10 janvier 1998, le demandeur, résidant retraité de Montréal et usager du service de transport en commun de la Société de transport de Montréal (STM), désire se rendre au centre-ville pour y faire des courses.

[4] Habitant dans le quartier du Vieux-Montréal, il s'apprête à prendre le métro à la station Place d'Armes qui relie son quartier à la station Berry-UQAM, sa destination finale. À sa surprise, il apprend que ce service de transport est interrompu à la suite d'une panne de courant. Il décide alors de se rendre à pied jusqu'à la rue Saint-Denis, sa destination, située à deux stations de métro de là. Il doit, pour ce faire, emprunter les trottoirs.

[5] Or, après la tempête de pluie verglaçante des derniers jours, les trottoirs et la chaussée, revêtus d'une épaisse couche de glace, sont particulièrement glissants. Le demandeur porte des bottes de cuir. Arrive ce qui devait arriver. Très vite, il perd pied sur un trottoir, glisse, tombe et se blesse cruellement.

[6] Le demandeur sera traité pour une fracture sans déplacement de la malléole interne, une fracture avec déplacement de la malléole postérieure et une fracture, avec un léger déplacement, du péroné; le tout, du côté gauche.

[7] Handicapé par ses blessures, le demandeur ne peut se déplacer pendant les six semaines suivantes. Réduit à l'inaction forcée, il entreprend d'occuper son temps en s'informant sur les accidents similaires ayant eu lieu dans la métropole à la même période.

[8] De fil en aiguille, il remonte jusqu'aux victimes et parvient à constituer une liste des personnes accidentées. L'idée lui vient alors de leur proposer d'intenter un recours collectif contre la Ville de Montréal pour négligence grave ayant entraîné des accidents et des blessures, dont certaines sont handicapantes. La démarche du demandeur porte fruit au point que, le 12 février 2000, la liste établie compte une centaine de plaignants que la proposition du demandeur intéresse vivement.

[9] Par suite des nombreuses consultations effectuées subséquemment par le demandeur, il est décidé, à l'unanimité des personnes consultées, de déposer une demande d'autorisation d'exercer un recours collectif contre la Ville de Montréal, qu'elles rendent responsable de leur infortune : accidents, blessures et handicaps. Le demandeur propose aux victimes d'instituer cette action au nom du collectif de victimes et d'agir comme représentant.

[10] Le demandeur, incapable de faire lui-même la démarche avant d'avoir retrouvé sa mobilité, se tourne vers sa voisine de palier, M^{me} Sophie-Lyne Action, qui est elle-même partie prenante, et la prie, au nom de la centaine de plaignants concernés, de déposer à la Cour supérieure du Québec une « Requête pour autorisation d'exercer un recours collectif contre la Ville de Montréal ».

[11] M^{me} Action accepte avec enthousiasme la proposition de son voisin et entreprend la démarche attendue. Mais, distraite, au lieu d'inscrire le mot « recours » dans la demande, comme elle en avait reçu instruction de M. Recours, sous le stress de l'action et, allègue-t-elle, influencée probablement par son propre nom, elle écrit « action ».

[12] Lorsque M. Recours reçoit les documents officiels, le 16 avril 2001, il s'aperçoit de la méprise commise par M^{me} Action. Cette erreur l'irrite au plus haut point, car il revendique la paternité de la requête présentée au tribunal. Il plaide que cette erreur a été commise volontairement par M^{me} Action, qui a trahi la parole donnée et saisi l'occasion, en mettant son nom en évidence et en valeur, d'en tirer bénéfice.

II. QUESTIONS EN LITIGE ET POSITION DES PARTIES

[13] Le demandeur soutient que la défenderesse doit être tenue responsable d'une erreur commise intentionnellement et dont les conséquences lui portent un préjudice sérieux, d'où son action en responsabilité civile en vue d'obtenir réparation du préjudice subi. Le demandeur réclame des dommages et intérêts de l'ordre de 10 000 \$.

[14] La défenderesse conteste l'existence d'une faute quelconque ainsi que tout lien de causalité entre la faute présumée et le préjudice allégué, au motif que les deux termes sont synonymes et, donc, interchangeables. Elle conteste en outre le montant de la réparation demandée, qu'elle estime injustifié.

[15] Les parties ne contestent pas le critère permettant d'apprécier l'existence d'une faute génératrice de responsabilité civile, qui est celui d'une personne raisonnable, prudente et diligente. En revanche, elles divergent sur sa portée et son application aux faits et s'opposent sur ce que le tribunal doit retenir des témoignages d'experts.

III. ANALYSE ET DISCUSSION

[16] Le tribunal, comme la loi lui en fait obligation, est tenu de dire le droit sur une question présentant une difficulté supplémentaire pour lui, car elle contient une dimension linguistique peu habituelle en matière judiciaire : les termes « action » et « recours » sont-ils synonymes? Appartient-il à la justice de se prononcer sur une telle question, qui relève davantage de la lexicologie, voire de la terminologie, que du droit? L'alternative paraît pourtant assez claire : soit les termes en cause sont synonymes, et l'action intentée tombe ipso facto, le demandeur étant débouté dans sa demande; soit ils ne le sont pas, et le procès prend une tout autre tournure.

[17] Aussi, avant de se pencher sur la réalité du lien de causalité et d'établir le montant des dommages, importe-t-il d'examiner la possibilité ou la probabilité d'une synonymie des termes en cause.

[18] Pour cela, le tribunal a entendu les témoignages experts de deux spécialistes du domaine linguistique présentés par les conseils des parties. Monsieur le Professeur Louis-Charles Le Zeugme, pour le demandeur, et Madame la Professeure Safra Éthie-M'Olauije, pour la défenderesse. Les témoignages de ces jurilinguistes, universitaires distingués, ont fait forte impression sur le tribunal, qui en livre ici un résumé, l'essentiel figurant dans le dossier remis à la cour.

[19] Le premier expert s'est attaché à définir la singularité du terme ACTION pour le mettre en situation et pouvoir le comparer ensuite à RECOURS; le second a plutôt cherché à démontrer le parallélisme qu'il est possible d'établir entre ces deux termes, en particulier lorsqu'ils figurent dans les syntagmes nominaux « ACTION COLLECTIVE / RECOURS COLLECTIF ». En voici la teneur :

A) Quant au terme ACTION

« Il s'agit d'un archétype de la polysémie du langage. Ce mot recouvrirait, selon le *Trésor de la langue française*, quelque 74 acceptions différentes¹ ! Elles sont toutes formées à partir de la faculté dont dispose l'être humain d'agir, manifestant ainsi sa volonté par un acte matériel – « volontaire » dit Littré, qui le définit ainsi : « *Exécution d'un acte volontaire* ».

L'une de ces significations intéresse le droit et son langage lorsque ce mot est employé dans son sens juridique. Il peut alors prendre plusieurs sens différents.

Le premier, que les dictionnaires placent généralement en tête, est celui du droit d'actionner devant les tribunaux en vue d'obtenir une décision de justice. Dans ce sens-là, il s'agit d'un droit « objectif » parce qu'il est à la disposition de tout membre d'une collectivité donnée. Comme l'a simplement et clairement défini Pothier, le grand juriste français du XVIII^e siècle :

« L'action est le droit qu'on a de demander quelque chose en justice [...] ».

En droit positif français (et québécois aussi), cela donne ceci :

« L'action est le droit, pour l'auteur d'une prétention, d'être entendu sur le fond de celle-ci afin que le juge la dise bien ou mal fondée. Pour l'adversaire, l'action est le droit de discuter le bien-fondé de cette prétention. » (art. 30, *C. proc. civ. fr.*)

Dans son deuxième sens principal, le mot « action » désigne une « action en justice », la mise en œuvre, l'exercice du droit d'actionner. Il est alors envisagé sous son aspect « subjectif », car appliqué à un cas. Dans ce sens-là, il est synonyme de « demande (en justice) ».

Le signifiant ou contenant ACTION désigne aussi, par métonymie, le signifié, le contenu : poursuite, procès, et cela depuis que ce terme, formé à partir du latin *actio*, est apparu, au XIII^e siècle (1260). On lui doit, comme dérivé, le verbe transitif « actionner », au sens de « engager une action contre quelqu'un » (1312), et les dérivés de ce dernier : ACTIONNABLE, ACTIONNEMENT.

Les deux termes, « action (en justice) » et « demande (en justice) » sont courants dans les textes de loi du Québec :

« En matière de succession, l'*action* est portée devant le tribunal du lieu d'ouverture de la succession, si elle s'est ouverte au Québec [...] » (art. 74, *C. proc. civ.*)

« Celui qui forme une *demande* en justice, soit pour obtenir la sanction d'un droit méconnu, menacé ou dénié, soit pour faire autrement prononcer sur l'existence d'une situation juridique, doit y avoir un intérêt suffisant. » (art. 55, *C. proc. civ.*)

Veillez noter que les deux premiers sens sont parfois confondus, bien que ACTION, dans son premier sens de « droit de demander », soit plus rare dans les textes juridiques du Québec que dans ceux de la France. Au Canada et surtout au Québec, sa proximité avec l'anglais *action* rend son emploi délicat, ce terme ne possédant qu'un sens, celui de *legal process, lawsuit* (d'après l'*Oxford English Dict.*), qui correspond en français au second sens du mot « action » : action en justice, demande.

Une autre confusion se présente dans l'usage que certains font du mot « action » lorsqu'il est question, justement, d'agir, mais en justice.

Le mot anglais *action* a aussi le sens de « mesure(s) », notamment dans le syntagme verbal – très courant dans le vocabulaire administratif – *to take action* (que l'on peut traduire, entre autres, par « prendre des mesures »). De là, par mimétisme, le calque « prendre une action », alors qu'on veut dire : intenter une action (en justice), actionner, ester, etc.

En conclusion, il ne s'agit pas d'un québécoïsme, mais bien d'un anglicisme, d'un calque doublé d'une faute de sens due à la confusion sur la signification du mot « action ». Aussi le verbe « prendre » est-il à proscrire dans ce syntagme au profit du seul cooccurent qui vaille en l'occurrence : intenter (une action); contrairement à « prendre (une action) », cette formulation est clairement juridique et non équivoque.

Toutefois, il reste toujours possible de dire les choses autrement, car, selon le contexte et le sens qu'on lui prête, une action peut aussi être « engagée », « exercée », « introduite », etc.

[20] Ce premier témoignage permet de replacer ce terme dans son contexte d'emploi et de bien le situer par rapport au second dans les syntagmes en cause. Le second témoignage d'expert, s'ajoutant au premier, permettra au tribunal de trancher la question en litige en meilleure connaissance de cause.

B) Quant au syntagme ACTION COLLECTIVE

Ce néologisme juridique s'inspire du terme américain *class action*³. Il est apparu lorsque, dans les années 1960, l'avocat Ralph Nader⁴ commença à remporter des procès intentés contre l'industrie automobile des États-Unis, qu'il dénonçait en raison du manque de sécurité de certaines voitures qu'elle construisait alors.

Pendant quelques années, la terminologie flotte, le monde du droit hésitant entre diverses solutions pour rendre ce terme américain : action collective, action de groupe, action de masse, recours collectif, etc.

Aujourd'hui, si le terme « action collective » semble s'être imposé dans l'usage, il reste néanmoins concurrencé par « recours collectif », au Canada notamment. La synonymie parfaite n'existant pas, l'un de ces deux termes serait donc moins approprié que l'autre. À en croire *Le Grand dictionnaire terminologique* établi à l'OQLF,

« L'expression *recours collectif* est impropre et doit être évitée, le terme *recours* ne convenant que pour désigner, premièrement, le droit de contester une décision juridictionnelle ou administrative ou, deuxièmement, un type particulier d'action permettant au débiteur d'une obligation de se retourner vers un tiers pour lui en faire supporter la charge, en tout ou en partie. »

En est-on absolument certain? Les termes ACTION et RECOURS, souvent confondus, sont courants dans nos textes juridiques, à commencer par les lois :

« Lorsque, à l'encontre d'une *action* portée devant la Cour du Québec, un défendeur forme une demande qui, prise isolément, serait de la compétence de la Cour supérieure, celle-ci devient seule compétente à connaître de tout le litige [...] » (art. 34, *C. proc. civ.*)

« *L'action* doit être intentée dans l'année qui suit la connaissance de l'acquisition ou du contrat. » (art. 326, *C. civ. Q.*)

et

« [Le bénéficiaire qui subit un préjudice] peut aussi, même si l'administrateur pouvait valablement confier le mandat, exercer ses *recours* contre la personne mandatée. » (art. 1338, *C. civ. Q.*)

Très proches l'un de l'autre, on les présente souvent comme synonymes dans les dictionnaires, ce qu'ils ne sont pas toujours, notamment au sens strict d'*ACTION* : droit de saisir un tribunal d'une prétention. Mais au sens large et courant de « sanction d'un droit », ils peuvent passer pour des quasi-synonymes, bien que *RECOURS* soit le terme consacré et en usage en droit public, en droit administratif particulièrement. À chaque catégorie de contentieux correspond une forme de recours.

Sont-ils interchangeable pour autant? Dans certaines situations, sans doute; dans d'autres, non, en droit public par exemple. Dans le cas du syntagme nominal *ACTION COLLECTIVE*, l'usage canadien en a fait des synonymes au point où *RECOURS COLLECTIF* supplante largement son rival dans les textes que produisent les sources principales de notre droit que sont le Législateur, le Juge et l'auteur de Doctrine. Quant au monde de la pratique, il fait lui aussi une large place à ce terme, au détriment d'*ACTION COLLECTIVE*.

1) Le Législateur, dans le *Code de procédure civile*, Livre IX, à l'article 999 d) :

« recours collectif »: le moyen de procédure qui permet à un membre d'agir en demande, sans mandat, pour le compte de tous les membres.

Et dans le titre même de sa loi : *Loi sur le recours collectif*, L.R.Q., c. R-2.1.

2) Le Juge, par exemple, le juge en chef de la Cour suprême du Canada, dans l'arrêt *Western Canadian Shopping Centres Inc. v. Dutton*, 2001 SCC 46, [2001] 2 S.C.R. 534 :

« 1 Nous sommes appelés en l'espèce à décider dans quels cas un *recours collectif* peut être exercé. Le *recours collectif* existe sous une forme ou une autre depuis des siècles, mais son importance s'est accrue récemment. Il peut fournir le meilleur moyen d'aboutir à une solution juste et efficace, en particulier dans des affaires complexes mettant en jeu les intérêts d'un grand nombre de personnes. »

3) La Doctrine

Le *Dictionnaire de droit privé*⁵ ne signale même pas l'existence du terme *ACTION COLLECTIVE* et, sous *RECOURS COLLECTIF*, définit ainsi ce terme, sans synonyme :

« Voie de droit par laquelle une personne, le *représentant*, peut agir en demande, sans mandat, pour le compte d'un groupe de personnes, après autorisation du tribunal. »

Le *Dictionnaire de droit québécois et canadien*⁶, à l'entrée *RECOURS COLLECTIF*, donne comme synonyme *ACTION COLLECTIVE*, terme non défini et non traité.

4) La pratique du droit

Le monde juridique canadien et québécois emploie abondamment le terme *RECOURS COLLECTIF* pour qualifier ce que d'autres dénomment « action collective ». Voir, par exemple, le Réseau juridique du Québec⁷, la Commission de l'accès à l'information du Québec⁸, les grands cabinets d'avocats⁹ et le monde judiciaire canadien, notamment l'Institut national de la magistrature (INM / NJI), qui organise des colloques sur le thème du « recours collectif » :

*Class Actions Seminar for Judges (in conjunction with the Osgoode Hall National Symposium on Class Actions) / Colloque sur les recours collectifs à l'intention des juges (en liaison avec l'Osgoode Hall National Symposium on Class Actions)*¹⁰

Aussi la cause *Recours collectif c. Action collective* est-elle entendue, du moins au Canada, Québec compris.

L'usage semble avoir fait son œuvre dans le monde des juristes, qui a porté son choix sur le premier terme, sans pour autant éliminer le second. Les deux sont utilisés indifféremment dans la jurisprudence québécoise, qui semble avoir néanmoins choisi « recours » de préférence à « action ».

Il faut toutefois rappeler ici que le droit du Québec n'est pas celui de la France¹¹. L'équivalent de l'institution des *class actions* nord-américaine n'est toujours pas entré dans le droit positif, bien que la question soit à l'étude¹². En droit français, une « action collective » désigne principalement, ainsi que l'énonce Gérard Cornu dans le *Vocabulaire juridique*, une tout autre chose :

« Action qu'un groupement doté de la personnalité juridique (société, association, syndicat) intente en son nom, ès qualités, pour faire valoir des droits qui lui appartiennent en propre ou pour défendre les intérêts de la collectivité. »

Cette institution ne doit pas être confondue avec celle du même nom au Canada.

À noter encore, pour éviter toute comparaison et toute confusion, que les juristes français emploient des termes différents des nôtres pour qualifier les *class actions* : action de groupe, action de classe, action populaire (Cornu).

Le premier terme, « action de groupe », semble avoir la faveur du moment en France.

ACTION COLLECTIVE possède, enfin, un autre sens, général et plus large que celui de recours collectif. En sociologie, ce terme désigne alors, par opposition à une action individuelle, une initiative, un mouvement, une manifestation ou « action » concertée, soit, d'après l'*Encyclopédie Universalis*, « toutes les formes d'actions organisées et entreprises par un ensemble d'individus en vue d'atteindre des objectifs communs et d'en partager les profits¹³ ».

Ce sens-là est *générique*, par rapport à celui, spécifique, du sens juridique. La France et le Canada le partagent sans équivoque.

Conclusion

Pour rendre le terme anglais *class action*, le monde juridique canadien et québécois a prioritairement retenu le terme RECOURS COLLECTIF, sans pour autant éliminer son concurrent ACTION COLLECTIVE. Aussi les deux termes peuvent-ils cohabiter dans l'usage canadien.

Le premier, parce qu'il s'inscrit clairement en droit privé¹⁴, bien qu'une telle action (en justice), débordant de ce cadre étroit en raison des enjeux sociaux et du nombre de personnes impliqués, transcendant les droits, empiète sur le public.

Le second, parce qu'il désigne, en français juridique, l'acte d'ester en justice, bien que sa proximité avec l'anglais *action* le rende suspect d'anglicisme aux yeux des juristes canadiens, ce qui pourrait expliquer la popularité de « recours », au détriment de « action ».

[21] Au terme des témoignages des parties entendus et de l'analyse approfondie que les experts des parties ont présentée, le tribunal reconnaît le bien-fondé des arguments avancés en faveur de l'un et de l'autre terme. Toutefois, si, d'une part, le tribunal accorde foi et crédibilité aux auteurs des témoignages présentés, d'autre part, il estime que la preuve de la synonymie des termes ACTION et RECOURS, au point d'être interchangeables et de pouvoir occuper le même champ sémantique, n'a pas été établie de manière irréfutable et convaincante dans tous les domaines envisagés, en droit privé comme en matière administrative. Le tribunal est convaincu que cette synonymie est, en l'occurrence, affaire de contexte et d'usage, donc relative dans sa valeur et non absolue.

[22] Le tribunal accorde par ailleurs un certain crédit à la prétention de la défenderesse selon quoi, en inscrivant sur le formulaire de requête son propre nom, au lieu de celui du demandeur, elle aurait agi par inadvertance et sans intention de nuire au demandeur.

[23] En outre, le tribunal estime que la preuve formelle d'un lien de causalité entre la faute alléguée et le préjudice invoqué n'a pas été démontrée par le demandeur dans son témoignage. Si la frustration du demandeur peut sembler légitime, elle ne constitue cependant pas un motif valable et suffisant pour engager la responsabilité de la demanderesse en l'espèce.

[24] En conséquence, le tribunal estime que le préjudice moral que l'erreur commise par la demanderesse a causé et qu'invoque le demandeur n'est pas démontré et, pour cette raison, il ne peut lui être octroyé la somme demandée en réparation du préjudice qu'il allègue avoir subi.

[25] **POUR CES MOTIFS, LE TRIBUNAL :**

[26] **ACCUEILLE** en partie l'action de Paul-A. Recours contre Sophie-Lyne Action;

[27] **REJETTE** la demande d'indemnisation du demandeur;

[28] **LE TOUT AVEC DÉPENS.**

MARIELLA-CONCEPTION DUTERME J.C.S.

Me Éloi D. Terré

Me Julie-A. Postrophé

Tremblay, Lemire & Steinway

Avocats du demandeur

Me Thérèse-Marie Tun'Lapat

Me Paul-Henri Réprouvé

Greenberg, Perlman & Lafleur

Avocats de la défenderesse

Dates d'audience : Les 1^{er}, 2 et 4 avril 2003

¹ Comparer avec les 39 acceptions que le TLF donne à son synonyme « acte », également formé à partir du latin *actio*. Voir *Trésor de la langue française informatisé* : <http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>.

² Cité dans le *Dictionnaire de droit privé*, 2^e éd., Centre de recherche en droit privé et comparé du Québec, Yvon Blais, 1991, p. 20.

³ Terme qui désigne une action de groupe instituée pour défendre les droits des consommateurs. Selon le *Black's Law Dictionary*, il s'agit d'un « means by which, where a large group of persons are interested in a matter, one or more may sue or be sued as representatives of the class without needing to join every member of the class ».

⁴ Que ses campagnes en faveur des droits des consommateurs rendirent célèbre, surtout à partir de la publication de son livre-événement *Unsafe at any speed* (N.Y., Grossman, 1965), brûlot lancé contre GM et sa Corvair. On lui doit, entre autres, d'avoir créé *Public Citizen*, l'association de défense des consommateurs.

⁵ *Dictionnaire de droit privé*, 2^e éd., Cowansville, Yvon Blais, Centre de recherche en droit privé et comparé du Québec, 1991, p. 475.

⁶ Hubert REID, *Dictionnaire de droit québécois et canadien*, 3^e éd., Montréal, Wilson & Lafleur, 2004, p. 484.

⁷ <http://www.avocat.qc.ca/public/iirecourscollectifsduquebec.htm>.

⁸ <http://www.cai.gouv.qc.ca/index.html>.

⁹ http://www.mccarthy.ca/fr/article_detail.aspx?id=3891; <http://www.stikeman.com/cps/rde/xchg/se-fr/hs.xsl/12018.htm>.

¹⁰ http://www.nji.ca/nji/Public/NJI_fr.cfm.

¹¹ Sur ce point, voir : <http://www.classaction.fr/>.

¹² Voir le « Rapport de la Commission pour la libération de la croissance française » remis le 23 janvier 2008 au président de la République par Jacques Attali, président de la Commission, en particulier la *Décision 191 Introduire les actions de groupe*. Ce terme, « action de groupe », est le seul employé dans la partie du rapport consacrée à l'équivalent du « recours collectif » et de « l'action collective » canadiens, soit les ACTIONS DE GROUPE. Source : <http://www.ladocumentationfrancaise.fr/rapports/index.shtml>.

¹³ Source : http://www.universalis.fr/encyclopedie/C070526/ACTION_COLLECTIVE.htm.

¹⁴ Comme le démontrent les auteurs du *Dictionnaire de droit privé*, *op. cit.*, où figure ce terme (p. 475).



Traduire le monde

André Racicot ■

Places publiques et monuments étrangers

Les règles d'écriture des noms de places publiques et de monuments étrangers restent les mêmes, que ces noms soient traduits en français ou non. Les règles sont simples, elles suivent celles des toponymes : l'élément générique prend la minuscule initiale, tandis que l'élément spécifique commence par une majuscule. Par exemple : la *place de la Concorde*. Il s'agit d'une place dont le nom est Concorde. Le même modèle s'applique à *tour Eiffel*, *statue de la Liberté* et *mur des Lamentations*.

La majuscule a-t-elle sa place?

Ces graphies ne sont pas sans étonner, surtout quand on les compare à l'anglais qui attribue des majuscules initiales à tous les mots, dans des exemples semblables : *Eiffel Tower*, *Statue of Liberty* et *Wailing Wall*.

Comme nous venons de le voir, les noms de monuments étrangers peuvent se traduire, du moins les plus connus. La règle énoncée plus haut s'applique, peu importe l'usage de la langue de départ. Pensons à la *colonne de la Victoire* à Berlin, à la *place Rouge* à Moscou, à la *Grande Mosquée* de Cordoue. Dans ce dernier cas, le fait que l'adjectif soit antéposé lui confère la majuscule initiale, car il s'agit de l'élément déterminatif qui précède le générique *Mosquée*. En effet, il s'agit d'une mosquée appelée *Grande*. Mais comme l'élément déterminatif est en

début d'expression, il reçoit la majuscule, à l'instar du générique qui suit. Parmi les cas semblables, pensons à la Grande Muraille de Chine, à la Grand-Place de Bruxelles.

Il ne faut pas oublier que les noms étrangers ne se traduisent pas tous et que, parmi ceux déclinés en français, on compte bien sûr quelques exceptions sur le plan de la graphie.

Un cas particulièrement intéressant est celui de la *Tour de Londres*. Le mot *tour* prend la majuscule, mais cette fois-ci, il n'y a pas d'adjectif antéposé. Nous avons vu plus haut que *tour Eiffel* suivait les règles habituelles d'écriture. Alors pourquoi écrit-on *Tour de Londres* avec une majuscule? Il serait trop facile de dire qu'il s'agit d'une simple exception et de passer à autre chose.

Je me permets d'avancer une explication : la tour en question n'est pas véritablement une tour, mais plutôt un bâtiment rectangulaire qui fut à l'origine un château royal, celui de Guillaume le Conquérant, et ensuite une prison. C'est d'ailleurs dans la cour de la Tour que deux reines britanniques, Anne Boleyn et Catherine Howard, virent leur capillarité écourtée, tout comme leur vie d'ailleurs. Nous avons donc une tour qui n'en est pas une. Voilà qui pourrait expliquer la majuscule initiale, à moins qu'il ne s'agisse de l'usage, tout simplement. Soit dit en passant, Londres possède une véritable tour signalant le début du grand incendie de 1666 qui a ravagé la capitale britannique. On l'appelle... le *Monument*.

Et l'article?

À côté de la Tour s'élance le majestueux *Tower Bridge*, avec ses deux... tours victoriennes. Non loin de la *City*, le quartier des affaires de la capitale britannique. Voilà quelques appellations ne se traduisant pas, mais qui exigent l'article défini en français. Est-ce toujours le cas? Justement non. En effet, les touristes affluent à Piccadilly Circus, vont nourrir les pigeons à Trafalgar Square et font une promenade à Hyde Park, après leurs emplettes dans Oxford Street.

On chercherait en vain une quelconque règle gouvernant l'utilisation de l'article défini pour les noms de places publiques et de monuments étrangers. L'usage louvoie allègrement entre l'emploi de l'article et la suppression de celui-ci et, bien entendu, les ouvrages de langue sont muets comme des carpes quand il s'agit de préciser l'emploi de l'article. Encore une fois, le langagier doit parcourir l'article du dictionnaire afin de débusquer un éventuel article au détour d'une phrase.

La métropole américaine est un brillant exemple des louvoiements de l'usage. On ira au zoo *du* Bronx, on arpentera *le* Queens, mais on prendra *le* traversier *pour* Staten Island, après avoir visité Brooklyn (pas d'article). Les touristes se promèneront *dans* Wall Street et admireront *l'*Empire State Building. Encore une fois, joyeuse alternance entre l'emploi et la suppression de l'article...

Faut-il traduire?

Dans les textes français, les noms des voies de communication sont rarement traduits et généralement repris comme tels, avec les majuscules originales. Quelques exemples : Via Nazionale à Rome, Plaza de Mayo à Buenos Aires, Unter den Linden à Berlin, Pennsylvania Avenue à Washington. New York comporte toutefois une exception fort intéressante sur le plan de la toponymie. Comment expliquer la Cinquième Avenue (traduit) qui longe Central Park (non traduit)? On parle aussi à New York des joailliers installés dans la 47^e Rue. Autre traduction.

Force est de constater que la Grosse Pomme constitue une exception sur ce plan, et ce, pour plusieurs raisons. New York est une ville prestigieuse dont on parle abondamment, ce qui explique peut-être la traduction du nom de ses rues et avenues, d'autant plus que cette traduction ne présentait aucune difficulté. Ce qui, soit dit en

passant, nous amène de très jolies appellations, comme *Avenue of the Americas*, rendue par l'*avenue des Amériques* ou *Sixième Avenue*. Malheureusement, on ne peut reporter cette pratique à d'autres villes, dont Washington, où il serait fort agréable, et élégant, de parler de l'*avenue de la Pennsylvanie*, qui passe devant la Maison-Blanche. Et que diriez-vous du *boulevard du Crépuscule*, à Los Angeles?

Et les divergences...

Encore une fois la tyrannie de l'usage dicte sa conduite au langagier. Comme je l'ai mentionné, les ouvrages de difficultés de la langue sont muets quant à l'utilisation ou non de l'article pour les noms étrangers. Comble de malheur, ils ne s'entendent pas toujours sur certaines appellations. Par exemple, la *Piazza del Popolo* reste en italien à l'article sur Rome du *Larousse*, alors qu'elle est traduite dans le *Robert* : *place du Peuple*. Les deux grands dictionnaires n'ont d'ailleurs pas toujours

la même optique quant à l'utilisation de la majuscule : la *roche Tarpéienne* dans le *Larousse* et la *Roche Tarpéienne* dans le *Robert*... De quoi se jeter dans le vide.

À ce sujet, le cas le plus étonnant demeure l'*Arc de Triomphe* dans le *Larousse* et l'*Arc de triomphe* dans le *Robert*.

Il faut dire que les graphies peuvent évoluer au fil des éditions, ce qui souligne l'absolue nécessité d'avoir des dictionnaires récents. Toutefois, *Larousse* et *Robert* divergent encore assez souvent, parfois même dans leurs propres pages, ce qui démontre que les usages sur l'utilisation de la majuscule ne sont pas aussi établis qu'on le voudrait, dans certains cas, et qu'il importe de consulter plusieurs sources, surtout lorsque le doute (salutaire, dit-on) s'insinue en nous. ■

El Rincón Español

Mario Vergara y Yolande Bernard ■

Sistema Armonizado de Designación y Codificación de Mercancías

El **Sistema Armonizado de Designación y Codificación de Mercancías**, llamado también **Sistema Armonizado** o **SA**, es una nomenclatura internacional de mercancías creada por la **Organización Mundial de Aduanas** (OMA). Más de 200 países utilizan el sistema, con el que se busca una clasificación uniforme. El **SA** es regulado por el **Convenio Internacional del Sistema Armonizado de Designación y Codificación de Mercancías**. La OMA se encarga, a través del **Comité del Sistema Armonizado**, de su mantenimiento y actualización mediante **enmiendas** y transposiciones, de modo que refleje los desarrollos tecnológicos y cambios en el comercio.

Se trata de un instrumento indispensable para el comercio que utilizan entidades gubernamentales, organismos internacionales y empresas privadas. A modo de ejemplo, podemos citar la **Nomenclatura de la Asociación Latinoamericana de Integración basada en el Sistema Armonizado de Designación y Codificación de Mercancías** (NALADISA), la **Nomenclatura Arancelaria Común de los Países Miembros del Acuerdo de Cartagena** (NANDINA), la **Nomenclatura Común del MERCOSUR** (NCM), y la **Nomenclatura Brasileña de Mercancías** (NBM). Así, los principales esquemas de integración política y económica de América Latina, como la Asociación Latinoamericana de Integración

(ALADI), la Comunidad Andina (CAN) y el Mercado Común del Sur (MERCOSUR) se valen del Sistema Armonizado. Su uso es fundamental para las negociaciones comerciales, la suscripción de acuerdos de comercio entre países y bloques comerciales, las políticas de comercio, los procedimientos aduaneros y la investigación económica.

A continuación le ofrecemos una lista en inglés, francés, español y portugués de términos pertinentes al Sistema Armonizado. ■

BIBLIOGRAFÍA:

- Aduaneiras. [<http://www.aduaneiras.com.br>]. (2009)
Asociación Latinoamericana de Integración. [<http://www.aladi.org>]. (2009)
Cámara de Comercio Uruguay – Estados Unidos. [<http://www.ccuruguayusa.com>]. (2009)
Canada Border Services Agency. [<http://www.cbsa-asfc.gc.ca>]. (2009)
Comunidad Andina. [<http://www.comunidadandina.org>]. (2009)
Instituto Español de Comercio Exterior. [<http://www.icex.es>]. (2009)
MERCOSUR. [<http://www.mercosur.org.uy>]. (2009)
Ministério do Desenvolvimento, Indústria e Comércio Exterior, Brasil. [<http://www.mdic.gov.br>]. (2009)
Organization of American State's Foreign Trade Information System. [<http://www.sice.oas.org>]. (2008)
United States International Trade Commission. [<http://www.usitc.gov>]. (2009)
World Customs Organization. [<http://www.wcoomd.org>]. (2009)
World Trade Organization. [<http://www.wto.org>]. (2009)

EN	FR	ES	PT
amendments (to the Harmonized System)	amendements (au Système harmonisé) (n.m.)	enmiendas (del Sistema Armonizado) (f.)	emendas (ao Sistema Harmonizado) (f.)
Brazilian Nomenclature of Goods	Nomenclature brésilienne de marchandises (n.f.); NBM (n.f.)	Nomenclatura Brasileira de Mercancías (f.); NBM (f.)	Nomenclatura Brasileira de Mercadorias (f.); NBM (f.)
classification opinions	avis de classement (n.m.)	dictámenes de clasificación (m.)	pareceres de classificação (m.)
Combined Nomenclature; CN	Nomenclature combinée (n.f.); NC (n.f.)	Nomenclatura Combinada (f.); NC (f.)	Nomenclatura Combinada (f.); NC (f.)
common external tariff; CET	tarif extérieur commun (n.m.); TEC (n.m.)	arancel externo común (m.); AEC (m.)	tarifa externa comum (f.); TEC (f.)
Common Tariff Nomenclature of the Member States of the Cartagena Agreement	Nomenclature commune des pays membres de l'Accord de Carthagène (n.f.); NANDINA (n.f.)	Nomenclatura Arancelaria Común de los Países Miembros del Acuerdo de Cartagena (f.); NANDINA (f.)	Nomenclatura Aduaneira Comum dos Países-Membros do Acordo de Cartagena (f.); NANDINA (f.)
Compendium of Classification Opinions	Recueil des Avis de classement (n.m.)	Compendio de Dictámenes de Clasificación (m.)	Compêndio dos Pareceres de Classificação (m.)
correlation table	table de concordance (n.f.)	tabla de correlación (f.)	tabela de correlações (f.)
Globally Harmonized System of Classification and Labelling of Chemicals; GHS	Système général harmonisé de classification et d'étiquetage des produits chimiques (n.m.); SGH (n.m.)	Sistema Globalmente Armonizado de Clasificación y Etiquetado de Productos Químicos (m.); SGA (m.)	Sistema Globalmente Harmonizado de Classificação e Rotulagem de Produtos Químicos (m.); GHS (m.)
Harmonized Commodity Description and Coding System; Harmonized System; HS	Système harmonisé de désignation et de codification des marchandises (n.m.); Système harmonisé (n.m.); SH (n.m.)	Sistema Armonizado de Designación y Codificación de Mercancías (m.); Sistema Armonizado (m.); SA (m.)	Sistema Harmonizado de Designação e Codificação de Mercadorias (m.); Sistema Harmonizado (m.); SH (m.)
Harmonized System Committee	Comité du Système harmonisé (n.m.)	Comité del Sistema Armonizado (m.)	Comitê do Sistema Harmonizado (m.)
Harmonized System Explanatory Notes	Notes explicatives du Système harmonisé (n.f.)	Notas Explicativas del Sistema Armonizado (f.); NESA (f.)	Notas Explicativas do Sistema Harmonizado (f.); NESH (f.)
Harmonized System Nomenclature	Nomenclature du Système harmonisé (n.f.)	Nomenclatura del Sistema Armonizado (f.)	Nomenclatura do Sistema Harmonizado (f.)
Harmonized System of Survey and Certification	Système harmonisé de visites et de délivrance des certificats (n.m.)	Sistema Armonizado de Reconocimiento y Certificación (m.)	Sistema Harmonizado de Vistoria e Certificação (m.)
Harmonized Tariff Schedule of the United States; HTSUS	Harmonized Tariff Schedule of the United States	Sistema Arancelario Armonizado de los Estados Unidos (m.)	Nomenclatura Tarifária Harmonizada dos Estados Unidos (f.)
Integrated Tariff of the European Communities; Taric	tarif intégré des Communautés européennes (n.m.); Taric (n.m.)	Arancel Integrado de las Comunidades Europeas (m.); Taric (m.)	Tarifa Integrada das Comunidades Europeias (f.); Taric (f.)
International Convention on the Harmonized-Commodity Description and Coding System; Harmonized System Convention	Convention internationale sur le Système harmonisé de désignation et de codification des marchandises (n.f.); Convention sur le Système harmonisé (n.f.)	Convenio Internacional del Sistema Armonizado de Designación y Codificación de Mercancías (m.); Convenio del Sistema Armonizado (m.)	Convenção Internacional sobre o Sistema Harmonizado de Designação e Codificação de Mercadorias (f.); Convenção do Sistema Harmonizado (f.)
MERCOSUR Common Nomenclature	Nomenclature commune du Mercosur (n.f.); NCM (n.f.)	Nomenclatura Común del MERCOSUR (f.); NCM (f.)	Nomenclatura Comum do MERCOSUL (f.); NCM (f.)
Nomenclature of the Latin-American Integration Association based on the Harmonized Commodity Description and Coding System	nomenclature de l'ALADI (n.f.); NALADI/SH (n.f.)	Nomenclatura de la Asociación Latinoamericana de Integración basada en el Sistema Armonizado de Designación y Codificación de Mercancías (f.); NALADISA (f.)	Nomenclatura da Associação Latino-Americana de Integração baseada no Sistema Harmonizado de Designação e Codificação de Mercadorias (f.); NALADI/SH (f.)
scope of subheading	portée de la sous-position (n.f.)	alcance de subpartida (m.)	alcance de subposição (m.)
Standard International Trade Classification; SITC	Classification type pour le commerce international (n.f.); CTIC (n.f.)	Clasificación Uniforme para el Comercio Internacional (f.); CUCI (f.)	Classificação Uniforme para o Comércio Internacional (f.); CUCI (f.)
tariff classification	classification douanière (n.f.)	clasificación arancelaria (f.)	classificação tarifária (f.)
tariff code	code tarifaire (n.m.)	código arancelario (m.)	código tarifário (m.)
tariff heading; heading	position tarifaire (n.f.)	partida arancelaria (f.)	posição tarifária (f.)
tariff item; item	numéro tarifaire (n.m.)	fracción arancelaria (f.)	item tarifário (m.)
tariff nomenclature	nomenclature tarifaire (n.f.)	nomenclatura arancelaria (f.)	nomenclatura tarifária (f.)
tariff subheading; subheading	sous-position tarifaire (n.f.)	subpartida arancelaria (f.)	subposição tarifária (f.)
World Customs Organization	Organisation mondiale des douanes (n.f.)	Organización Mundial de Aduanas (f.)	Organização Mundial das Alfândegas (f.)

Words Matter: Going solar

Barbara McClintock ■

Did you know... that Quebec's first renewable grid-tie photovoltaic (PV) system was installed in fall 2003 in one of Montréal's ecocentres (a recycling centre)? ...and that grid-tie solar electric systems with battery backup have been available for Quebec residential use since 2007?¹ New terminology for the dawn of the solar age!

Jump on the solar bandwagon

Some scientists now believe that world oil reserves will only last around 50 years at the current rate of use. Today, people across North America and the world are going solar, which has nothing to do with going postal! It means that they "are using radiant energy of the sun to power homes, businesses and even entire communities."² Recent developments in energy technologies have led to the creation of new words, some of which are shown below (terms are highlighted in context).

Quebec's first renewable grid-tie photovoltaic (PV) system was installed in fall 2003 for a Montréal ecocentre, a recycling centre. Its design features solar panels and a wind turbine with a battery backup system. **Solar** or **photovoltaic panels**, which may be grouped in an **array**, convert light from the sun into electricity. In fact, **grid-tie** or **grid-connected** solar electric systems with battery backup have been available for Quebec residential use since 2007 further to Hydro-Québec's decision to allow homeowners to net-meter.

Solar panels are intended to harness the sun. But what happens when the sun is not shining? Ideally, you should have a closed-loop system so that, if your solar panels are not generating enough power, the grid will supply you with electricity or, if your solar panels are generating too

much, the excess power will be supplied to the grid and you will be paid for it. A good analogy is that electricity is like running water. Since the electricity generated by **photovoltaic** or **solar cells** is direct current, it flows into a DC-AC inverter so it can be used by you to heat your home and turn on lights. With a **solar battery**, excess power generated during the day can be stored and made available at night, thus reducing your energy costs.

There are two main types of solar energy: photovoltaic and thermal. The term *photovoltaic* refers to the conversion of light into electricity, while *solar thermal* refers to using sunlight to heat water that produces steam for heating a building. For example, **solar thermal panels** are a good solution for hot water heating.

So why aren't more people adopting new technologies?

Renewable energy technologies are relatively expensive. The payback period, which measures how long something takes to pay for itself, is generally too long. Subsidies are needed to improve the competitiveness of renewable energy compared with conventional fuels in the form of **renewable energy credits**, capital cost allowances and **net-metering**.³

Germany and some states in the US have already passed legislation to provide home and business owners with tax breaks and/or subsidy programs for purchasing solar and wind power systems. **Feed-in tariffs (FITs)** are attractive rates that provide an incentive for people to install solar panels. On a positive note, beyond giving Germany more than 20,000 megawatts of clean energy, the FITs have also created new economic opportunities.⁴ ■

electrical grid	réseau électrique
feed-in tariff	tarif de soutien
FIT	
renewable credit payment	
grid-connected system	réseau coordonné
grid-tie system	
net-metering, net metering	facturation nette
... connect(ing) to the power grid to offset the purchase of electrical energy from the utility with the surplus energy generated by the on-site generating facility.	
renewable energy credit	crédit d'énergie renouvelable (proposition) CER
solar array	champ de panneaux solaires (terme préféré)
photovoltaic array	champ photovoltaïque
PV array	champ de panneaux (solaires) photovoltaïques
solar thermal array	
A group of solar panels arranged to capture sunlight and convert it into DC power.	
Note: The expression <i>solar array</i> refers to the entire system.	
Note: Unlike solar (photovoltaic) technology, solar thermal technology uses sunlight to heat water for purposes of heating a building or generating electric power.	
solar battery (1)	batterie solaire
A battery used to store solar power for stand-alone systems.	Dispositif de stockage d'énergie, une batterie d'accumulateurs en somme, équipant les systèmes solaires autonomes et qui est évidemment rechargeable notamment par l'intermédiaire d'un panneau solaire photovoltaïque.
solar battery (2)	générateur photovoltaïque
An array of solar cells in parallel or in series.	batterie solaire (à éviter) Réunion de cellules photovoltaïques en série ou en parallèle.
solar cell	cellule solaire
photovoltaic cell	photopile
PV cell	pile solaire pile photovoltaïque
solar panel	panneau photovoltaïque
photovoltaic panel	panneau solaire
PV panel	panneau de cellules solaires panneau solaire photovoltaïque
solar thermal panel	panneau solaire thermique
solar hot water panel	
solar water heating panel	
solar thermal technology	technologie de la thermie solaire technologie héliothermique
Note: Unlike solar (photovoltaic) technology, solar thermal technology uses sunlight to heat water for purposes of heating a building or generating electric power.	Note : Contrairement à la technologie solaire (photovoltaïque), la technologie héliothermique repose principalement sur la chaleur plutôt que sur le rayonnement solaire.

N.B. For more information, keep checking **TERMIUM**®, which is regularly updated by the Translation Bureau.

NOTES

- 1 Énergie Matrix Energy, http://www.matrixenergy.ca/press_room/Press_Release_Calais.pdf.
- 2 Nova, "Saved by the Sun," <http://www.pbs.org/wgbh/nova/solar/about.html>.
- 3 <http://www.trnee-nrtree.gc.ca/eng/publications/renewable-power-grid-electricity/appendixA-renewable-grid-power.php>.
- 4 "Scheer Determination Transforms Germany's Energy Grid," David Suzuki Foundation: http://www.davidsuzuki.org/about_us/Dr_David_Suzuki/Article_Archives/weekly08150801.asp.

Author's Note: I would like to sincerely thank Jean Le Page and his team of terminologists from the Translation Bureau for validating some of the terms discussed here. Any errors are mine.

Note

Note de la rédaction

Pour tout problème d'ordre matériel (retard, changement d'adresse, exemplaire manquant, en trop ou défectueux) :

1. Les abonnés sont priés de s'adresser aux :
Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Téléphone : 613-941-5995 Télécopieur : 613-954-5779
1-800-635-7943 1-800-565-7757
2. Les autres personnes qui reçoivent des exemplaires de *L'Actualité langagière* peuvent communiquer avec la Direction de la normalisation terminologique.
Téléphone : 819-953-7120 Télécopieur : 819-953-8443

Les manuscrits, ainsi que toute correspondance relative à la parution des textes, doivent être adressés à :

Denise Cyr
L'Actualité langagière
Normalisation terminologique
Bureau de la traduction
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada
Gatineau (Québec) K1A 0S5
Téléphone : 819-994-1035
Télécopieur : 819-953-8443
Courriel : denise.cyr@tpsgc-pwgsc.gc.ca

Nous rappelons que cette publication est ouverte à tous. Nous acceptons les articles portant sur la traduction, la terminologie, l'interprétation, la rédaction, les industries de la langue et les difficultés de langue en français, en anglais ou en espagnol, dans la mesure où ces articles sont bien documentés et susceptibles d'intéresser nos lecteurs.

Les articles sont soumis à un comité de lecture. Les manuscrits rejetés ne sont pas retournés aux auteurs.

Les opinions exprimées dans *L'Actualité langagière* n'engagent que leurs auteurs.

© Ministre de Travaux publics et Services gouvernementaux Canada 2009

Editor-in-Chief's Note

Queries regarding matters such as delays, address changes, and missing, damaged or extra copies should be directed as indicated below:

1. Subscriber queries should be sent to:
Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Telephone: 613-941-5995 Fax: 613-954-5779
1-800-635-7943 1-800-565-7757
2. Other people receiving *Language Update* copies can contact the Terminology Standardization Directorate.
Telephone: 819-953-7120 Fax: 819-953-8443

Manuscripts and all correspondence relating to the publication of articles should be addressed to:

Denise Cyr
Language Update
Terminology Standardization
Translation Bureau
Public Works and Government Services Canada
Gatineau, Quebec K1A 0S5
Telephone: 819-994-1035
Fax: 819-953-8443
Email: denise.cyr@tpsgc-pwgsc.gc.ca

We would like to remind readers that this publication is open to anyone wishing to contribute. We accept articles relating to translation, terminology, interpretation, writing, the language industries and language problems in English, French or Spanish as long as the articles are well documented and of interest to our readers.

Manuscripts are reviewed by a committee. Rejected manuscripts are not returned to the authors.

The Translation Bureau is not responsible for the opinions expressed in *Language Update*.

© Minister of Public Works and Government Services Canada 2009



L'ACTUALITÉ langagière Language UPDATE

L'Actualité langagière, c'est

- un périodique trimestriel publié par le Bureau de la traduction du Canada et destiné non seulement aux langagiers, mais aussi à tous ceux qui sont appelés à rédiger à l'occasion
- le complément par excellence des autres outils d'aide à la rédaction offerts par le Bureau de la traduction : TERMIUM®, guides, lexiques et vocabulaires, service de consultation terminologique

Vous y trouverez

- des nouvelles de l'industrie langagière
- des renseignements pratiques sur les nouvelles terminologies dans les sphères d'activité gouvernementale
- des solutions aux problèmes de traduction et de rédaction courants
- des trucs du métier
- des chroniques sur l'évolution de l'usage
- des mini-lexiques sur des sujets d'actualité

Abonnements

Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

Renseignements sur les produits et services du Bureau de la traduction

819-997-3300

Bureaudelatraduction.TranslationBureau@tpsgc-pwgsc.gc.ca
btb.gc.ca

Language Update is

- a quarterly periodical published by the Translation Bureau of Canada for language professionals as well as occasional writers
- an excellent source that complements the other Translation Bureau writing tools: TERMIUM®, guides, glossaries and vocabularies, and the terminology reference service

In it you will find

- news from the language industry
- practical information on new terms used in government-related fields of activity
- solutions to common translation and usage problems
- tricks of the trade
- articles on changing usage
- miniglossaries in fields of current interest

Subscriptions

Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

Information on Translation Bureau products and services

819-997-3300

Bureaudelatraduction.TranslationBureau@tpsgc-pwgsc.gc.ca
btb.gc.ca



CA1
38215
- A18

DÉCEMBRE/DECEMBER 2009

L'Actualité langagière



Language Update

- L'évolution de la formation en terminologie /
Changes to terminology training over the years
- « ajouter l'insulte à l'injure »
- New questions from the inbox
- Les centres de jurilinguistique au Canada /
Canada's jurilinguistic centres
- L'inversion dans l'incise
- Le sous-titrage vocal / Voicewriting

- Le courriel : bénédiction et malédiction /
Email: At once a blessing and a curse
- Les Nations Unies
- Sobre algunos problemas de terminología
en el campo de la seguridad social
- From *book crossing* to *wikis*
- Don't throw in the towel! / Ne jetez pas l'éponge!

L'Actualité langagière est aussi en ligne! Rendez-vous à btb.gc.ca/lactualitelangagiere
Language Update is also available online! Visit btb.gc.ca/languageupdate

Nos collaborateurs Our Contributors

Directeur/Director
Gabriel Huard, trad. a.

Rédactrice en chef/Editor-in-Chief
Denise Cyr, trad. a.

**Rédacteur en chef adjoint/
Assistant Editor-in-Chief**
Jacques Desrosiers

**Comité de lecture/
Review Committee**
Cathryn Arnold
Jean-Sylvain Dubé
Shirley Hockin
Normand Lemieux
Frédélin Leroux fils
Emmanuelle Samson
Rafael Solis

**Conception graphique/
Graphic Design**
kaboom.ca

L'Actualité langagière est publiée quatre fois l'an par le Bureau de la traduction, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada. btb.gc.ca
Language Update is published four times a year by the Translation Bureau, Public Works and Government Services Canada. btb.gc.ca

ISSN 1712-0063

François Blais a travaillé pendant 19 ans dans les services de traduction juridique du Bureau de la traduction avant de devenir directeur du Centre de traduction et de documentation juridiques à l'Université d'Ottawa. / **François Blais** worked for 19 years in the Translation Bureau's legal translation services before becoming director of the Centre for Legal Translation and Documentation at the University of Ottawa.

Jean Delisle, trad. a., term. a., diplômé de la Sorbonne Nouvelle (Paris III), est professeur émérite de l'Université d'Ottawa, où il a enseigné de 1974 à 2007. Auteur ou coauteur d'une vingtaine d'ouvrages, il a été traduit dans une quinzaine de langues. Ses champs de recherche sont l'histoire et l'enseignement de la traduction. / **Jean Delisle**, C. Tr., C. Term., a graduate of Sorbonne Nouvelle (Paris III) University, is an emeritus professor at the University of Ottawa, where he taught from 1974 to 2007. He is the author or co-author of some 20 books, which have been translated into about 15 languages. His research areas are history and teaching of translation.

Jacques Desrosiers, rédacteur en chef adjoint de *L'Actualité langagière*, est évaluateur au Bureau de la traduction, où il prépare des examens et évalue des textes de tout genre. Il a coordonné la dernière édition du *Guide du rédacteur*. / **Jacques Desrosiers**, assistant editor-in-chief of *Language Update*, is an evaluator with the Translation Bureau, where he prepares exams and evaluates a large variety of texts. He was principal coordinator of the latest edition of the *Guide du rédacteur*.

Ghislain Dionne a une longue expérience de la terminologie dans les domaines scientifique et technique. Il est aujourd'hui coordonnateur de la formation à la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction. / **Ghislain Dionne** has extensive experience in scientific and technical terminology. He is the training coordinator for the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate.

André Guyon a étudié en traduction et en informatique avant d'entrer au Bureau de la traduction, où il contribue à titre d'expert-conseil en technologies langagières à la conception de logiciels précieux pour le Bureau. / **André Guyon** studied translation and computer science before coming to the Translation Bureau, where he acts as a language technologies consultant and helps develop valuable software for the Bureau.

Carolina Herrera, M.A. en traduction de l'Université d'Ottawa, est terminologue à la Division du développement professionnel du Bureau de la traduction; elle fait partie de l'équipe chargée d'actualiser et d'enrichir le contenu espagnol de TERMIUM®. / **Carolina Herrera**, M.A. in translation (University of Ottawa), is a terminologist on the Translation Bureau's Professional Development Division team responsible for updating and enriching the Spanish component of TERMIUM®.

Frédélin Leroux fils, collaborateur assidu, est un ancien traducteur de la Direction de la traduction parlementaire et de l'interprétation du Bureau de la traduction; il est aujourd'hui à la retraite. / One of our regular contributors, **Frédélin Leroux fils** is a former translator with the Translation Bureau's Interpretation and Parliamentary Translation Directorate; he is now retired.

Paul Leroux has been a French-English translator for the Translation Bureau since 1981. His interest in languages dates back to his earliest childhood, when he would compare the English and French labels on items sold at the supermarket. / **Paul Leroux** est traducteur français-anglais au Bureau de la traduction depuis 1981. Son intérêt pour les langues remonte à sa plus tendre enfance, lorsqu'il comparait l'étiquetage anglais et français des produits vendus au marché.

Barbara McClintock, C. Tr., M.A., worked in the private sector as a senior translator and reviser from French to English for more than 15 years. She began contributing to *Language Update* shortly after joining the Translation Bureau's Montréal Regional Unit. / **Barbara McClintock**, trad. a., M.A., a été traductrice principale et réviseuse du français à l'anglais pendant plus de 15 ans dans le secteur privé. Elle collabore à *L'Actualité langagière* depuis qu'elle est entrée au Service régional de Montréal du Bureau de la traduction.

Frances Peck is a Vancouver-based writer and editor. She has taught grammar, writing and editing for over two decades for the University of Ottawa, Douglas College, Simon Fraser University and countless government and private sector organizations. / **Frances Peck**, rédactrice et réviseuse, travaille à Vancouver. Au cours des vingt dernières années, elle a enseigné la grammaire, la rédaction et la révision à l'Université d'Ottawa, au Collège Douglas, à l'Université Simon Fraser et dans de nombreux organismes du gouvernement et du secteur privé.

André Racicot est formateur, diplômé en science politique et polyglotte. Il anime la populaire série d'ateliers *Traduire le monde* au Bureau de la traduction. / A trainer and political science graduate who speaks several languages, **André Racicot** gives the workshops in the popular Translation Bureau series *Traduire le monde*.

Du nouveau au comité de lecture

Bruno Lobrichon, traducteur au service Langues des Amériques et membre du comité de lecture depuis de nombreuses années, a pris une retraite bien méritée en octobre dernier. Sa compétence a contribué à produire, trimestre après trimestre, un périodique de qualité supérieure. Merci et bonne retraite, Bruno!

Par ailleurs, se joignent au comité deux nouveaux membres, Emmanuelle Samson, langagière-analyste aux Services linguistiques français, et Jean-Sylvain Dubé, langagier-conseil maintenant rattaché à l'équipe de rédaction de *L'Actualité langagière*. Bienvenue à vous deux!

News from the Review Committee

Bruno Lobrichon, a translator with the Languages of the Americas unit and a member of the Review Committee for many years, has been enjoying a well-deserved retirement since last October. Highly competent, Bruno helped produce year after year a journal of superior quality. Thank you, Bruno, and enjoy your retirement!

The committee is happy to welcome two new members: Emmanuelle Samson, a language analyst with French Linguistic Services, and Jean-Sylvain Dubé, a senior language adviser now working with the *Language Update* team. A warm welcome to you both!

ABONNEMENT (S52-4/6-4)

1 an (4 numéros et un index annuel) 35 \$CAN + 5 % TPS = 36,75 \$

Au numéro 9 \$CAN (livraison et TPS en sus)

Règlement : par chèque ou mandat à l'ordre du receveur général du Canada, adressé aux Éditions et Services de dépôt, Ottawa (Ontario) K1A 0S5

SUBSCRIPTION RATES (S52-4/6-4)

1 year (4 issues and 1 annual index) CANS\$35 + 5% GST = \$36.75

Per issue CAN\$9 (plus delivery and GST)

Payment: by cheque or money order, made to the order of the Receiver General for Canada and addressed to Publishing & Depository Services, Ottawa, Ontario K1A 0S5



Mot de la rédaction A Word from the Editor-in-Chief

Denise Cyr, trad. a. ■

Translation: Dennis Maloney, C. Tr.

D'une année à l'autre...

Décembre... Décembre au doux manteau blanc, marqué par des accents de rouge et de vert. Décembre où cantiques religieux font bon ménage avec rigodons endiablés. Décembre aux arômes de viandes, d'épices et de délices sucrées. Mois de retrouvailles et parfois mois de solitude. Décembre, paradoxe d'effervescence et de tranquille réflexion.

Tranquille réflexion parce que malgré les festivités qui s'annoncent, le temps est venu de dresser le bilan de l'année écoulée, avant de se tourner vers l'avenir pour amorcer la nouvelle année le cœur confiant. Que cet exercice se fasse dans la sérénité et permette à chacun d'entre nous de devenir une meilleure personne.

Pour moi, 2009 aura été l'année de la nouvelle aventure. *L'Actualité langagière* m'aura permis d'ajouter une corde à mon « arc linguistique ». J'en sors grandie, tant sur le plan professionnel que sur le plan personnel. Merci à tous ceux qui m'ont donné cette occasion unique de m'épanouir.

Pour le Bureau de la traduction, 2009 marque le 75^e anniversaire de sa création, les 50 ans de l'interprétation parlementaire, les 40 ans de la *Loi sur les langues officielles*. Les articles que vous présente ce dernier numéro de l'année mettent en lumière l'évolution de notre profession. Il y est question d'avancées technologiques, de formation, d'une profession émergente, de la mise en commun de ressources spécialisées et, bien sûr, de points de langue tous plus passionnants les uns que les autres. À vous de plonger allègrement dans l'esprit des Fêtes... et de vous régaler!

Pour ceux qui voudront faire un retour en arrière, un index des mots clés tirés des articles parus en 2009 a été placé à la fin de ce numéro. Vous retrouverez ainsi plus facilement les textes qui vous ont plu au cours de l'année.

Au nom de l'équipe de *L'Actualité langagière*, je vous souhaite santé et paix pour l'année qui s'annonce. Que votre vie personnelle et professionnelle vous comble en 2010!

From one year to the next

Ah, December! Flashes of red and green accent a blanket of freshly fallen snow. The harmonies of religious carols coexist with the raucous sounds of boisterous merrymaking. The aromas of roasting meat, spices and tempting sweets waft through the air. For many, December will be a time of togetherness and, for others, solitude could be the only guest around. December means giddy excitement but also a time for quiet reflection.

I say a time for quiet reflection because, while the festive season approaches, December is nonetheless an opportunity to reassess the events of the past year before looking ahead to the New Year with renewed confidence. Ideally, for the sake of self-improvement, we should all find the opportunity for this type of reflection.

I, for one, will remember 2009 as the year that I embarked on a new adventure. Being involved with *Language Update* has added a new string to my "linguistic bow" and helped me grow, both professionally and personally. I wish to thank all those who gave me this unique and fulfilling opportunity.

For the Translation Bureau, 2009 marks the organization's 75th anniversary, as well as 50 years of parliamentary interpretation and the 40th anniversary of the Official Languages Act. The articles in this last issue of the year highlight the changes that have occurred in our profession, particularly technological advances, developments in training, the emergence of a new language profession, the pooling of specialized resources and, of course, a very interesting series of items on aspects of language. Ease yourself into the holiday spirit with an enjoyable and absorbing read.

For those of you who would like to look back over articles published in 2009, there is an index of key words at the end of this issue to help you find articles that you enjoyed in 2009.

On behalf of the *Language Update* team, I wish you peace and good health in the coming year. May 2010 bring you both professional and personal fulfillment.

Sommaire Summary

Volume 6/4 • Décembre/December 2009

Une nouvelle ressource à l'écran : le Portail linguistique du Canada / A new online resource: The Language Portal of Canada

Francine Kennedy, page 5

D'une richesse impressionnante, le premier portail linguistique d'envergure nationale offre gratuitement à la population une vaste gamme d'outils linguistiques de grande qualité. / The first-ever pan-Canadian language portal contains a wealth of information and gives the public free access to a vast array of high-quality language tools.

L'évolution de la formation en terminologie / Changes to terminology training over the years

Ghislain Dionne, page 7

Comme le traducteur, le terminologue apprend son métier grâce à des programmes de stages et d'apprentissage. Plus tard, diverses formations lui permettront de se perfectionner. / Like translators, terminologists learn their profession through training and practicum programs. Over time, they take a variety of additional training courses to further develop their skills.

Mots de tête : « ajouter l'insulte à l'injure »

Frédéric Leroux fils, page 10

Les dictionnaires sont prodigues de suggestions pour qui veut éviter ce calque — si populaire pourtant qu'on lui trouve trente-six variantes et qu'on le maintient volontiers en vie tel quel. / The dictionaries are full of suggestions for anyone wishing to avoid this calque, but it is so popular that multiple variations can be found and people prefer to keep using it.

New questions from the inbox

Frances Peck, page 12

Before condemning new word usages that seem incorrect at first glance, we should give them another thought and perhaps check the dictionary. / Il faut y penser à deux fois — et peut-être jeter un coup d'œil dans son dictionnaire — avant de condamner de nouveaux usages qui nous semblent à première vue incorrects.

Les centres de jurilinguistique au Canada / Canada's jurilinguistic centres

François Blais, page 14

En 2009, les quatre centres canadiens de jurilinguistique ont décidé de mettre leurs ressources en commun au profit de tous ceux qui utilisent leurs produits et leurs services. / In 2009, Canada's four jurilinguistic centres decided to pool their resources for the benefit of everyone using their products and services.

L'inversion dans l'incise

Jacques Desrosiers, page 19

Des deux types d'inversion qu'admet le français, un seul est possible quand on recourt à l'incise pour rapporter les paroles de quelqu'un, explique le chroniqueur. / Two methods of inverting the order of subject and verb are accepted in French, but only one is possible when an interpolated clause is used to report what a person said, explains our writer.

Le sous-titrage vocal / Voicewriting

Jean Delisle, page 21

Le sous-titreur vocal tout à la fois reformule ce qu'il entend, s'adapte à la cadence de l'interprète, ponctue avec une manette de jeu vidéo. Il doit faire preuve d'une vivacité d'esprit hors de l'ordinaire. / Voicewriters rephrase what they hear, adapt to the speaking speed of the interpreter and use a video game joystick to punctuate sentences. They have to be extraordinarily quick-witted.

Carnet techno : Le courriel : bénédiction et malédiction / Tech Files: Email: At once a blessing and a curse

André Guyon, page 28

On en a parfois assez des pourriels, des canulars, des messages à relai et des pièces jointes déjà reçues trois fois. À tous ces problèmes, il y a des solutions. / Sometimes we feel we've had it with spam, hoaxes, email volleys and attachments already received three times. There are solutions to all of these problems.

Traduire le monde : Les Nations Unies

André Racicot, page 31

Notre chroniqueur brosse un portrait du fonctionnement des Nations Unies. Il en profite pour remettre les majuscules à leur place et signaler certains pièges de traduction. / In his overview of operations at the United Nations, our writer puts capital letters in their place and points out some translation traps.

El Rincón Español: Sobre algunos problemas de terminología en el campo de la seguridad social

Carolina Herrera, página 33

Canadá mantiene convenios internacionales de seguridad social con varios países, entre los cuales, cuatro son de habla hispana: Chile, España, México y Uruguay. Estos convenios han generado un aumento en la demanda de traducciones de documentos para tramitar el pago de prestaciones del Plan de Pensiones de Canadá y del Programa de Seguro de Vejez. En el presente número de El Rincón Español veremos algunas de las dificultades presentes en la terminología de este campo.

Words Matter: From book crossing to wikis

Barbara McClintock, page 35

Our contributor talks about a few newly coined words, such as *carrotmobbers*, i.e. groups of consumers who encourage businesses that are prepared to invest in energy-saving improvements. / Quelques néologismes. L'auteur s'attarde notamment aux *carrotmobbers*, ces consommateurs qui encouragent en groupe les commerces prêts à investir dans des améliorations éconergétiques.

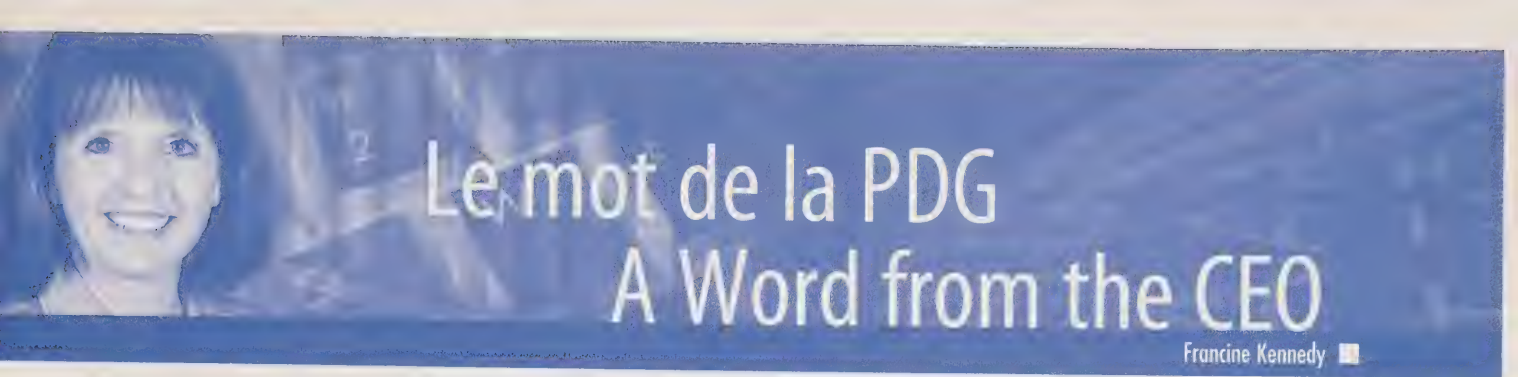
Don't throw in the towel! / Ne jetez pas l'éponge!

Paul Leroux, page 36

Shame on those who throw in the towel! There is nothing more exciting for translators than the challenge of a difficult text. The genius of the language is always their indispensable tool for the task. / Honte aux démissionnaires! Rien de plus exaltant pour le traducteur que le texte difficile à traduire. Il lui suffit de se servir de cet outil toujours à sa portée : le génie de la langue.

Index annuel / Annual index

page 38



Le mot de la PDG A Word from the CEO

Francine Kennedy

Translation: Tom Healy and Vicki Plouffe, C. Tran.

Une nouvelle ressource à l'écran : le Portail linguistique du Canada

Comme il avait été prévu dans la *Feuille de route pour la dualité linguistique canadienne 2008-2013 : Agir pour l'avenir*¹, l'ensemble de la population a désormais accès à un portail linguistique national. Voilà un événement d'une portée considérable.

Vitrine de l'expertise canadienne dans le domaine langagier, le Portail linguistique du Canada offre à nos concitoyens des ressources qui traitent de différents aspects de la langue. La diffusion sur Internet de ce patrimoine marque un tournant en cette année de célébration des 40 ans de la *Loi sur les langues officielles*. Le Portail vient consolider la valeur fondamentale de la dualité linguistique. C'était un grand défi; c'est maintenant une grande réalisation. Bravo!

Mais d'où vient cette initiative? Parlons un peu de ses origines, avant d'aborder son contenu et sa raison d'être.

Les origines

Depuis plusieurs années, de nombreuses voix demandaient au Bureau de la traduction d'offrir ses ressources linguistiques à la population canadienne par le truchement d'Internet. En mars 2002, Dyane Adam, la commissaire aux langues officielles de l'époque, formulait même une recommandation en ce sens.

L'idée a fait son chemin. Mais elle a réellement pris tout son sens dans la *Feuille de route* bien connue :

Le gouvernement donnera accès gratuitement à tous les Canadiens au **Portail linguistique du gouvernement du Canada** [...] Le portail rassemblera en un seul site Web une vaste gamme d'outils linguistiques de qualité (incluant TERMIUM[®]), mis au point tant par les institutions fédérales que par d'autres organismes au pays. Premier portail linguistique d'envergure nationale, celui-ci servira de voie d'accès pour aider les Canadiens à utiliser et à comprendre les deux langues officielles plus facilement, tout en ayant accès à cette fin à des outils linguistiques de qualité.

Une fois approuvée en haut lieu, l'idée a eu tôt fait de mobiliser des artisans et des artisanes de la langue afin que le concept se concrétise.

A new online resource: The Language Portal of Canada

As provided for in the *Roadmap for Canada's Linguistic Duality 2008-2013: Acting for the Future*¹, all Canadians now have access to a national language portal, a development of major importance.

A showcase for Canadian expertise in the language field, the Language Portal of Canada offers resources that deal with various aspects of language. Making this national treasure available on the Web represents a highlight in this year of celebrations marking the 40th anniversary of the Official Languages Act. The Portal reinforces the fundamental value of linguistic duality. It was a great challenge and has now become a great achievement. Congratulations!

How did this initiative come about? Let's deal briefly with how it originated before describing its content and rationale.

Origin

For a number of years, people had been asking the Translation Bureau to offer its language resources to Canadians through the Internet. In March 2002, former Official Languages Commissioner Dyane Adam made a recommendation to this effect.

The idea caught on. But it really came to fruition when the following appeared in the well-known *Roadmap*:

The Government will give all Canadians access, free of charge, to the **Government of Canada's language portal**.... As a single website, the portal will bring together a range of quality language tools (including TERMIUM[®]), developed both by federal institutions and other organizations across the country. As the first such portal of national scope, it will serve as a gateway for Canadians to use and understand both of their official languages more readily, through free access to quality language tools.

This idea, which received approval at the senior level, quickly mobilized language experts into striving to turn the concept into a reality.

Un défi d'envergure attendait les informaticiens : créer un site — le Portail — en un temps record, tripler les serveurs disponibles et concevoir une interface conviviale. Il leur fallait aussi intégrer au Portail la banque *TERMIUM Plus*[®] et ses outils d'aide à la rédaction — dont l'accès devenait gratuit. Il était donc à prévoir, avec la gratuité de *TERMIUM Plus*[®], que l'achalandage sur le site serait considérable.

Ce que l'on trouve dans le Portail

Le Portail nous offre, en plus des sections *En manchettes*, *Quiz éclair* et autres, trois volets qui sauront retenir l'intérêt des internautes : le volet *Bien écrire, bien dire*, le volet *Découvrir* et le volet *Nos collaborateurs*.

Le volet *Bien écrire, bien dire* présente des articles sur les difficultés de la langue et des exercices linguistiques. Il donne accès à *TERMIUM Plus*[®] et à la vaste gamme d'outils d'aide à la rédaction offerte par le Bureau de la traduction.

Le volet *Découvrir* fournit quelque 400 liens vers des sites Web de nature linguistique dans chacune des deux langues officielles. S'y trouvent :

- des ouvrages et des outils linguistiques, terminologiques et technolinguistiques élaborés au gouvernement du Canada, notamment au Bureau de la traduction;
- un grand nombre d'autres ressources, ouvrages et outils produits au Canada et offerts en ligne par des organismes provinciaux, territoriaux et non gouvernementaux et par des maisons d'enseignement.

Le volet *Nos collaborateurs* présente une collection d'hyperliens et des articles signés par nos collaborateurs, tous des intervenants de la scène linguistique canadienne.

De plus, toutes les organisations canadiennes qui s'intéressent à la langue peuvent contribuer au contenu du Portail et ainsi permettre aux visiteurs du site de se tenir informés de ce qui se passe partout au Canada dans le domaine des langues.

À quoi sert le Portail linguistique?

D'abord, c'est un guichet unique vers les ressources linguistiques qui existent au Canada.

Ensuite, le Portail met en valeur les cultures et les deux langues officielles de notre pays pour toute la population canadienne.

Le Portail est offert au grand public, et il s'adresse particulièrement aux communautés de langue officielle en situation minoritaire, aux employés des différents ordres de gouvernement, aux organismes privés et bénévoles, au milieu de l'enseignement, y compris les universités, ainsi qu'aux acteurs de l'industrie langagière.

Le Portail [<http://www.noslangues.gc.ca/>] est donc pour vous. N'hésitez pas à y entrer et à utiliser ses précieuses ressources.

NOTE

- 1 Canada, *Feuille de route pour la dualité linguistique canadienne 2008-2013 : Agir pour l'avenir*, Ottawa, 2008, p. 10.

Computer specialists were faced with a significant challenge: create a site—the Portal—in record time, triple the number of available servers and design a user-friendly interface. They also had to incorporate the *TERMIUM Plus*[®] data bank and its writing tools, which would now be offered free of charge. With free access to *TERMIUM Plus*[®], it was quite clear that website visitor activity would be substantial.

What the Portal contains

In addition to *Headlines*, the *Flash Quiz* and other items, the Portal contains three sections that will be of special interest to our readers: *Well Written, Well Said*; *Discover* and *Our Contributors*.

Well Written, Well Said contains articles on language problems and linguistic exercises and provides access to *TERMIUM Plus*[®] and the wide range of Translation Bureau writing tools.

Discover contains some 400 language Web links in both official languages. It includes

- language, terminology and technolinguistic publications and tools that have been developed by the Government of Canada, including the Translation Bureau;
- a large number of other resources, publications and tools of Canadian origin, offered online by provincial, territorial and non-governmental organizations and by educational institutions.

Our Contributors is made up of a collection of hyperlinks and articles written by our contributors—all active on the Canadian language scene.

In addition, any Canadian organization with language-oriented content can contribute to the Portal and enable users to stay informed about what is happening across Canada in the language field.

What is the Language Portal useful for?

First, it provides a single window for existing language resources in Canada.

Second, it emphasizes the value of the country's cultures and the two official languages for all Canadians.

The Portal is open to the general public and is especially intended for official language minority communities, employees at various levels of government, private sector and volunteer organizations, the educational milieu, including universities, as well as language industry players.

The Portal [<http://www.ourlanguages.gc.ca/>] has been designed especially for you. Feel free to access it and use its valuable resources.

NOTE

- 1 Canada, *Roadmap for Canada's Linguistic Duality 2008-2013: Acting for the Future*, Ottawa, 2008, pp. 9–10.

L'industrie en marche Industry Insights

Ghislain Dionne ■

Translation: Dennis Maloney, C. Tr.

Cet article apporte un complément à un article paru dans le numéro précédent, La formation de la relève au Bureau de la traduction : une approche singulière... des moyens pluriels.

L'évolution de la formation en terminologie

Le professionnel qui amorce sa carrière dans un service terminologique du Bureau de la traduction doit rapidement maîtriser les méthodes de travail propres au milieu et acquérir des connaissances qui lui permettront de satisfaire aux normes de compétences reconnues à la Direction de la normalisation terminologique (DNT).

La formation lui offre les moyens de s'intégrer plus facilement à son nouveau milieu de travail et lui permet de profiter de l'expérience et des connaissances spécialisées de collègues chevronnés.

Les débuts

La formation en terminologie est étroitement liée à l'évolution de la banque de données terminologiques du Bureau de la traduction. Ses débuts ont coïncidé avec le lancement de Mission terminologie en 1975 et le recrutement massif qui a suivi. À l'époque, des stages étaient organisés pour accueillir les nombreux arrivants qui avaient décidé de se consacrer à ce qui était alors une toute jeune profession. Des employés qui avaient plus d'expérience ou de connaissances étaient désignés pour faire des exposés sur différents aspects de la profession, en particulier sur la rédaction de fiches qui allaient servir à alimenter TERMIUM®, la banque de données terminologiques nouvellement acquise par le Bureau de la traduction. Ce dernier venait en effet de se voir confier le mandat suivant : examiner et normaliser la terminologie utilisée dans la fonction publique fédérale et exploiter à cette fin une banque de terminologie.

Par la suite, comme les nouveaux employés se faisaient moins nombreux, les recrues en terminologie ont plutôt été formées en cours de travail. Revenait à l'encadreur le soin de leur transmettre les connaissances nécessaires à l'accomplissement de leurs tâches quotidiennes.

This article complements an article published in the previous issue, Training the next generation of Translation Bureau translators: A singular approach using a variety of methods.

Changes to terminology training over the years

Language professionals starting their careers in a Translation Bureau terminology unit must quickly become proficient in terminology work methods and acquire the knowledge they need to meet the competency standards recognized by the Terminology Standardization Directorate (TSD).

Training makes it easier for them to integrate into their new workplace and gives them an opportunity to benefit from the experience and specialized knowledge of seasoned co-workers.

Early stages

Terminology training has been closely linked to the development of the Translation Bureau's terminology data bank. It was organized when the *Mission Terminologie* working group was set up in 1975 and during the period of mass recruitment that followed. At the time, internships were offered to attract the many newcomers who had decided to devote themselves to what was then a profession in its very early stages. More experienced or more knowledgeable employees were assigned to give presentations on various aspects of the profession, and specifically on how to write up terminology records to be loaded into TERMIUM®, the Translation Bureau's newly acquired terminology data bank. The Translation Bureau's recently conferred mandate was to review and standardize the terminology used in the federal public service and operate a terminology bank for that purpose.

Since fewer new employees were hired in the years that followed, junior terminologists received on-the-job training rather than internships. The task of transmitting the knowledge the recruits needed to carry out their day-to-day activities fell to their supervisors.

C'est ainsi que la formation a pris diverses formes au fil des ans : formation de recrues en terminologie, formation d'aides-terminologues ou de documentalistes, encadrement de stagiaires venant d'universités canadiennes ou étrangères offrant des programmes de traduction, et stages pour traducteurs et terminologues appartenant à d'autres organismes publics qui désiraient se familiariser avec les méthodes de travail du Bureau. Les stages duraient d'un à quatre mois et permettaient à l'étudiant ou au langagier d'acquérir une expérience professionnelle de la recherche terminologique dans un service linguistique de grande envergure. Les stagiaires avaient ainsi l'occasion de découvrir les divers aspects de la vie du terminologue; ils participaient aux projets d'alimentation de TERMIUM® ou de préparation des publications destinées aux ministères et organismes fédéraux.

La relève au tournant du millénaire

Au début des années 2000, on assiste à une prise de conscience aiguë du problème de l'absence de relève en terminologie : les terminologues du Bureau ont en moyenne près de 50 ans et ils comptent de vingt à vingt-cinq ans d'expérience. On s'attend à des départs à la retraite massifs. Des employés d'expérience, qui ont des connaissances inestimables dans des domaines spécialisés, quitteront les rangs en laissant derrière eux un grand vide à combler.

Le Bureau tente de redresser la situation en accentuant le recrutement. Il collabore avec les universités canadiennes qui participent au Programme de stages COOP en offrant à des étudiants en traduction la possibilité de faire un stage de quelques mois en terminologie. Parallèlement, il se dote en 2003 d'un programme d'apprentissage en terminologie, afin d'initier les nouveaux langagiers au travail de terminologie et de les aider à atteindre le niveau d'autonomie qui leur permettra d'accomplir diverses tâches en maintenant un niveau de qualité conforme aux critères et aux normes de la DNT. Entre 2005 et 2007, une quinzaine de nouveaux TR-1 (niveau d'entrée au Bureau de la traduction) viennent grossir les rangs des terminologues de la DNT.

Le Programme de stages COOP

L'étudiant en traduction admissible au Programme COOP peut choisir de faire son stage en terminologie, afin d'approfondir les divers aspects du métier et de participer aux activités quotidiennes d'un service professionnel. Il se trouve donc en situation de travail réelle. Grâce à cette expérience, il peut juger de son intérêt pour la profession et mieux orienter sa carrière. Guidé par un encadreur tout au long du stage, il côtoie des terminologues chevronnés. Une évaluation de rendement est produite en fin de stage.

Training has therefore been provided in a variety of ways over the years: training for junior terminologists, training for terminology assistants and documentalists, coaching for practicum students from Canadian and foreign universities offering translation programs, and internships for translators and terminologists from other public-sector organizations who wish to learn more about the Bureau's work methods. These internships, lasting one to four months, helped students and language professionals acquire terminology research experience in a large-scale linguistic services unit, as well as become familiar with various aspects of the work of terminologists and take part in projects involving the loading of terms into TERMIUM® or the preparation of publications for federal departments and agencies.

Succession planning at the start of the new millennium

Starting in 2000, there was a heightened awareness of a shortage of new terminologists in the profession. The average age of Bureau terminologists was close to 50 and they had 20 to 25 years of experience. A sharp increase in retirements could be predicted. The departure of experienced employees with invaluable knowledge in specialized fields would leave a huge void to be filled.

To turn this situation around, the Bureau stepped up recruitment. In co-operation with Canadian universities taking part in the Co-op Program, the Bureau began offering translation students opportunities to enrol in terminology practicums lasting several months. In 2003, the Bureau also set up a training program for terminologists, the goal of which was to introduce new language professionals to the terminology field and help them attain the level of autonomy required to carry out various tasks and maintain a level of quality complying with TSD criteria and standards. Between 2005 and 2007, about 15 new TR-1s (Translation Bureau entry level) joined the ranks of TSD terminologists.

Co-op Program

Translation students eligible to take part in the Co-op Program can choose to do their practicum in terminology. This helps them become familiar with the various aspects of terminology work and take part in the day-to-day operations of a professional unit, where they are put into actual work situations. Through these practicums, they can gauge their degree of interest in the profession and make a better-informed career choice. Throughout the practicums, the students are guided by a coach and have opportunities to work with experienced terminologists. They receive a performance evaluation at the end of the practicum.

Le Programme d'apprentissage des TR-1

Le Programme d'apprentissage vise à aider le terminologue débutant à atteindre le niveau de travail. Il devra pouvoir effectuer diverses tâches terminologiques présentant des niveaux de difficulté variés et être capable de répondre aux urgences. Il devra démontrer sa connaissance des principes et méthodes de la recherche terminologique et se servir efficacement des outils de travail, tels les guides professionnels et les outils technolinguistiques à sa disposition.

À son arrivée à la DNT, le nouveau terminologue assiste aux séances d'orientation offertes à tous les TR qui entrent au Bureau et se familiarise ainsi avec les rouages de l'administration fédérale et du Bureau. Il participe aussi à un stage de formation d'une semaine, ce qui l'aide à personnaliser le programme d'apprentissage en fonction de ses besoins. Des séances de perfectionnement ponctuelles peuvent aussi être organisées à l'interne afin que le nouveau terminologue connaisse mieux certains aspects du travail. Par ailleurs, tout au long du programme, il pourra compter sur son encadreur, dont les conseils et les recommandations lui permettront de produire des travaux répondant aux critères de qualité du service.

Le Programme s'échelonne habituellement sur deux ans, mais les plus doués peuvent accéder au niveau de travail en moins de temps. Les cinq étapes du Programme prévoient :

- le dépouillement de textes spécialisés et l'analyse notionnelle,
- la rédaction de fiches et le regroupement de données terminologiques,
- les recherches ponctuelles et la préparation de lexiques ou de vocabulaires bilingues,
- la gestion d'une base de données terminologiques dans un domaine particulier et une initiation à la gestion de projets,
- la préparation de dossiers de normalisation, la participation à des comités de normalisation ou d'uniformisation et la rédaction d'articles.

Chacune des étapes se termine par une évaluation établie au moyen d'une grille de cotation. La recrue qui franchit toutes les étapes du Programme d'apprentissage est promue au niveau TR-2 sur la recommandation de l'encadreur.

Le perfectionnement

Tout au long de son cheminement professionnel, le terminologue peut suivre des ateliers sur des thèmes particuliers du travail terminologique, par exemple l'autorévision, la rédaction de définitions ou la néologie.

Il peut également participer aux ateliers inscrits dans le Répertoire des activités de formation du Bureau et profiter de formations offertes par des associations professionnelles de traducteurs, de terminologues et d'interprètes.

TR-1 Learning Program

The goal of the Learning Program is to help bring junior terminologists up to speed. They are expected to be able to perform various terminology-related tasks of varying degrees of difficulty and to respond to urgent requests. They must demonstrate their knowledge of terminology research principles and methods and be able to efficiently use the work tools at their disposal, such as professional manuals and technolinguistic tools.

Upon their arrival at the TSD, junior terminologists attend an orientation session provided for all new TRs starting at the Bureau, where they learn about federal government and Bureau operations. They also participate in a one-week training period, which helps them customize their learning program according to their needs. Specific professional development sessions may be organized internally to help the new terminologists become more familiar with certain aspects of the work. Moreover, throughout the Program, they can rely on their coaches, whose advice and recommendations will help their work meet the service quality criteria.

The Program usually takes two years to complete, but may be completed more quickly if the new terminologist proves to be especially skilled. The five steps of the Program are as follows:

- term extraction from specialized texts and concept analysis;
- preparation of records and classification of terminological data;
- term research and preparation of glossaries and bilingual vocabularies;
- terminology data bank management for an assigned subject field and introduction to project management; and
- preparation of standardization files, participation in standardization or validation committees and drafting of articles.

At the end of each step, a rating sheet is used to provide the candidate with a final assessment. Upon successful completion of the training program and on their coach's recommendation, junior terminologists are promoted to the TR-2 level.

Professional development

Throughout their careers, terminologists have opportunities to attend workshops on specific terminology-related topics, such as self-revision, definition writing and neology.

They can also attend workshops listed in the Translation Bureau's directory of training activities and take courses offered by professional associations of translators, terminologists and interpreters.



Mots de tête

Frédérin Leroux fils

Volume 6 4 • Décembre/Décember 2009

« ajouter l'insulte à l'injure »

On notera, comme pour ajouter l'insulte à l'injure, l'absence des signes diacritiques.

(Jean-Luc Gouin, philosophe et défenseur du français, *Le Devoir*, 28.7.09)

C'est en naviguant sur Internet que j'ai trouvé le sujet de ma chronique. Un internaute se posait cette question, existentielle s'il en est : « Je me demande s'il existe une expression anglaise équivalente au français *ajouter l'insulte à l'injure*. » Fort heureusement, un saint-bernard internaute, anglophone, ne tarda pas à se porter à son secours : « You can add insult to injury in English, too; in fact I'm surprised to see a literal equivalent in French. Can you tell us more about the nuances of the French version? »

Comme vous devez vous en douter un peu, le tour français est le calque de l'autre*. Mais je vois à votre mine dubitative que vous ne me croyez qu'à moitié. Plusieurs auteurs pourront vous le confirmer – Camil Chouinard¹, Paul Roux², Michel Parmentier³. Ou encore le site Web de l'Office québécois de la langue française, ou du *Français au micro* (Guy Bertrand). Ce ne sont pas les façons d'éviter le calque qui manquent. Rien que dans les dictionnaires, j'en ai relevé une douzaine : le *Harrap's* se contente de « pour couronner le tout »; le *Robert-Collins* donne « ce serait vraiment dépasser la mesure » et « aller trop loin »; le *Larousse* bilingue propose une variante : « dépasser les bornes ». Enfin,

le *Hachette-Oxford* se rapproche de l'anglais : après « pour comble », il étouffe : « et pour comble d'insulte ».

On trouve d'autres équivalents sur le site de l'OQLF : « aggraver son cas », « retourner le fer dans la plaie** », et deux qui ressemblent un peu à l'anglais : « redoubler d'insultes » et « doubler ses torts d'un affront ». On trouve aussi ces deux derniers dans l'ouvrage d'Irène de Buisseret⁴. Deux des auteurs mentionnés ci-dessus proposent des tournures que je n'ai pas vues ailleurs : « et comme si cela ne suffisait pas » (Chouinard), « et par-dessus le marché » (Roux). Je serais tenté d'en ajouter deux de mon cru, « la goutte qui fait déborder le vase » et « jeter de l'huile sur le feu ». Certes, elles ne sont pas passe-partout comme l'anglais, mais dans le contexte idoine...

En fouillant dans le dictionnaire de l'Académie, je suis tombé par un heureux hasard sur « brochant sur le tout », que le *Harrap's* traduit par « and to crown/cap it all », ce qui correspond exactement à « pour couronner le tout », sa propre traduction de « to add insult to injury ». C'est à donner le tournis... Enfin, dans son fameux *The Gimmick*⁵, Adrienne propose un équivalent quelque peu inusité : « cette remarque a vraiment doublé la dose ».

Devant un tel choix, on pourrait croire que les Québécois n'auraient rien de plus pressé que de se débarrasser du calque. Hélas, j'ai l'impression qu'ils continueront de « calquer » à qui mieux mieux, car ils semblent y prendre plaisir. Il faut dire que le pli est pris depuis longtemps. En 1836, le grand journaliste Étienne Parent l'emploie :

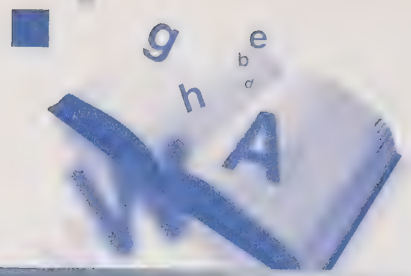
« C'est sans doute pour ajouter l'insulte à l'injure que la coterie du pouvoir est sans cesse criant contre [...] la puissance formidable de la branche populaire⁶. » Quelques années plus tard, Michel Bibaud⁷, poète-historien, accuse un membre du Conseil législatif d'en faire autant : « le moyen de justification employé par M. Monk ajoutait l'insulte à l'injure ».

Bibaud a écrit une suite à son *Histoire*, et cette fois l'expression se retrouve dans la bouche de deux parlementaires. D'abord, le futur président de l'Assemblée, Antoine Cuvillier : « Ne semble-t-on pas avoir rejeté tout sentiment d'humanité, pour ajouter l'insulte à l'injure? » Et ensuite le grand Papineau⁸ : « un petit nombre d'hommes [...] dilapident des revenus pour les salarier, eux, les ennemis du pays, pour ajouter l'insulte à l'injure ». Cela se passe au cours de la session de 1830, soit à la même époque que l'article de Parent. Il y a donc 180 ans. Ou 36 lustres, si vous préférez.

Et nous n'avons pas cessé de « calquer » depuis. Nos journaux nous en fournissent des exemples quotidiennement. Et ils nous servent en plus des variantes intéressantes. Jean Dion, bien sûr, ne pouvait résister à la tentation de parodier : « pour ajouter le camouflet au pied-de-nez » (*Devoir*, 20.2.03); Dany Laferrière est plus sérieux : « ajouter l'insulte à la giflé » (*Presse*, 14.10.07). Pierre Foglia ajoute « l'insulte à la défaite » (*Presse*, 20.7.09) et Michel Vastel, « l'injure à l'affront » (*Droit*, 12.10.02). On peut même « ajouter » tout court : « pourquoi ajouter à l'insulte en ramenant dans vos

* De son côté, l'anglais ne serait qu'un calque du latin *injuriae contumeliam addere*...

** Ce tour me plaît, mais les dictionnaires ne traduisent que par *to twist the knife in the wound*.



valises ces exilés ambitieux qui mangeaient dans la main de Saddam? » (Foglia, *Presse*, 15.2.03).

Nos cousins aussi aiment broder sur le même thème : « La triste particularité de Garasse, c'est d'ajouter l'ignominie à la trivialité⁹ » ; « À cette blessure, la Grande-Bretagne ajouta l'insulte¹⁰ » ; « Un départ constituerait le pire scénario et ajouterait le déshonneur aux difficultés¹¹ » ; « N'ajoutez pas le mensonge à l'iniquité!¹² ». Dans un texte de Romain Gary¹³, paru à l'origine en anglais, on rencontre « ajoutant le préjudice à l'affront ».

D'après les équivalents proposés ci-dessus, tant par les dictionnaires que par les défenseurs du français, on pourrait croire que c'est la formulation « ajouter à » qui fait problème, qu'elle serait en quelque sorte contraire au génie de la langue. Et pourtant, on vient de le voir, ce n'est pas le cas. Il aurait d'ailleurs suffi de consulter l'ouvrage d'Hector Carbonneau¹⁴ pour se rendre compte que le tour existe.

Outre « ajouter l'injure au préjudice » et « l'injure à l'injustice », Carbonneau propose un équivalent que je trouve particulièrement juteux, « insulter l'âne jusqu'à la bride ». Cette fois, c'est un vieux dictionnaire¹⁵, que vous avez sûrement dans votre bibliothèque, qui lui fournit cette traduction. Sur Internet, j'ai trouvé ce tour plutôt curieux dans un vieux recueil de proverbes, mais sans explication. Je me suis rabattu sur le *Larousse des proverbes*, qui ne le donne malheureusement pas, mais je suis tombé sur ceci : « Rien n'est plus insultant que d'ajouter l'ironie à l'insulte. » Ce mot

serait de... Napoléon. Il est tiré du *Journal* de son médecin à l'île Sainte-Hélène, Barry O'Meara. Il s'agit évidemment d'une traduction, mais qu'elle ait été retenue par un ouvrage de la maison Larousse, c'est pour moi la preuve que cette façon de dire n'insulte pas au génie du français (comme on disait autrefois).

Enfin, j'ai été dédommagé de ma recherche infructueuse quand j'ai lu sur la Toile ce commentaire d'un habitant de l'Indre-et-Loire, un certain Roland Godeau : « *C'est insulter l'âne jusqu'à la bride* : J'ai souvent entendu ma mère employer cette expression dans le sens de *trop, c'est trop*, ou *il y a de l'abus*. » C'est ainsi qu'en attendant Godeau... j'ai trouvé à la fois un début d'explication de cette locution et deux autres équivalents.

Trêve de plaisanterie, avant longtemps nous n'aurons plus l'exclusivité de cette expression. Comme en témoigne cet exemple, elle commence à se répandre en Europe : « En dépit de toute ma loyauté, l'insulte s'est maintenant ajoutée à l'injure et je démissionne de mon poste » (Ruud Lubbers, haut-commissaire de l'ONU aux réfugiés, Reuters, *Devoir*, 21.2.05).

L'intervention d'un internaute anglophone étant à l'origine de cette chronique, je laisse le mot de la fin à un autre anglophone. En octobre 1746, lord Chesterfield écrit à son fils : « Une injure est plus vite oubliée qu'une insulte. » (Je comprends maintenant pourquoi le tour « ajouter l'insulte à l'injure » est beaucoup plus fréquent qu'« ajouter l'injure à l'insulte »...) ■

NOTES

- 1 Camil Chouinard, *1500 pièges du français parlé et écrit*, La Presse, 2007.
- 2 Paul Roux, *Lexique des difficultés du français dans les médias*, La Presse, 2004.
- 3 Michel Parmentier, *Dictionnaire des expressions et tournures calquées sur l'anglais*, Presses de l'Université Laval, 2007.
- 4 *Guide du traducteur*, Ottawa, A.T.I.O., 1972, p. 328 (*Deux langues, six idiomes*, p. 299).
- 5 Adrienne, *The Gimmick: Spoken American and English*, Flammarion, 1971, p. 128.
- 6 *Le Canadien*, 23 septembre 1836.
- 7 Michel Bibaud, *Histoire du Canada et des Canadiens sous la domination anglaise*, Montréal, Lovell et Gibson, 1844, p. 195.
- 8 *Histoire du Canada et des Canadiens sous la domination anglaise*, Montréal, Lovell, 1878, p. 29.
- 9 Robert Casanova, introduction à *Théophile en prison*, J.-J. Pauvert, 1967, p. 38.
- 10 *Monde diplomatique*, octobre 2001 (note de la rédaction).
- 11 Bernard-Henri Lévy, *Le lys et la cendre*, Livre de poche, p. 418 (Grasset, 1996).
- 12 Serge Brussolo, *Moisson d'hiver*, Folio, p. 179 (Denoël, 1994).
- 13 Romain Gary, *L'affaire homme*, Folio, 2005, p. 74 (traduction d'un article paru dans la revue *Holiday* en janvier 1960).
- 14 Hector Carbonneau, *Vocabulaire général*, Bulletin de terminologie 147, Secrétariat d'État, 1972 (bulletins parus entre 1957 et 1960).
- 15 Alfred Elwall, *Dictionnaire anglais-français*, Paris, Delagrave, 1907.



New questions from the inbox

Trenna P. L.

Volume 6/4 • Décembre/December 2009

In my experience, you can tell true language buffs by the glee they display in pointing out the world's verbal errors. Even the gentlest, most forgiving among us can't help but feel a secret, satisfying pleasure when we ridicule the slip-ups of less word-savvy mortals.

The following email from my "Grammar/Usage" inbox anticipates this sort of mutual glee. Read it carefully and see what you think.

Question

What's your opinion of this sentence? I think you'll get a kick out of it.

The low Canadian dollar continues to advantage Canada.

Have a great summer!

—Federal department writer, Ottawa

[Note: Those of you who are stuck on the reference to the exchange rate, rest easy: this email goes back a few summers.]

Answer

I see what you're getting at. This looks like an example of how "verbing weirds language," to quote Calvin and Hobbes.

Turning a non-verb into a verb is one of the most pronounced trends in English usage and one of the most disparaged by us language professionals. Nothing gets under our skin more than the careless distortion of a perfectly good noun or adjective to produce such nails-on-blackboard verbs as *to action* (as a substitute for "to act on"), *to cell* (to call someone on your cell phone) and *to mainstream* (to make something mainstream).

But we have to be careful. Sometimes verbing is offensive; other times it's legitimate. While on a gut level *advantage* may seem awkward in the sentence in question (and I confess that it strikes me that way), technically it's correct. Both the *Canadian Oxford Dictionary* (2nd ed.) and *Merriam-Webster's Collegiate* (11th ed.) list *advantage* as a transitive verb meaning "to benefit"; MW dates the verb back to 1549. The sentence may strike the wrong chord with you, but it is correct.

Question

Could you comment on the acceptability of *reflectorization* in the sentence below? The word isn't in the dictionary, yet it's used widely in transportation to refer to the application of reflective material to equipment (e.g., railway-related) for safety purposes.

The department continues to progress this matter at a high priority and, given the magnitude of change and rule harmonization required for reflectorization of every rail car in use between the U.S. and Canada, it is being progressed as quickly as possible.

—Federal agency editor, Ottawa

Answer

Yikes! We're talking sharp nails on a huge blackboard here! *Reflectorization* is the mutant offspring of an act of verbing (in which the noun *reflector* becomes *reflectorize*) followed by an act of nouning (in which *reflectorize* dons the noun suffix *-ation*).

Yet given the context, *reflectorization* is the right word to use. Jargon words like this usually spring up to meet a need—in this case, the need for a concise way of saying "the application of reflective material." Once a jargon word takes hold in a certain field, it may quickly become acceptable. Changing *reflectorization* in a document intended for knowledgeable readers who know the word's meaning would be misguided.

Curiously, the word that piqued my interest in your sentence was *progress*. It sounded strange to me used as a transitive verb, and I was sure it was an error. To be certain, I checked the dictionary and found, to my astonishment, that I was wrong: *progress* is listed as a transitive verb. Who knew?

[Note: Since receiving the above email, I've used the sentence in some of my usage workshops. Nearly everyone—crack editors, writers and translators included—thinks *progress* is used incorrectly. It's a lesson to us all: when in doubt about usage, check the dictionary; when not in doubt...check the dictionary.]

Question

How would you punctuate the following sentence?

Watch how people behave together, for example, how close they stand when they speak to each other.

Assume you can change nothing except punctuation, if change is necessary at all. No words can be added.

—Freelance editor, Vancouver

Answer

An intriguing question, and intriguingly strict instructions! I would change the first comma to a dash:

Watch how people behave together—for example, how close they stand when they speak to each other.

I'd make the change (and justify it to the author, who I sense wants as little editorial interference as possible) because I stumbled over the sentence the first time I read it. The comma in front of *for example* in the original leads the reader to think that “how people behave together” is one example of a thing to watch, to be followed by a second example of another thing to watch. I expected a sentence like this:

Watch how people behave together, for example, and how they speak to one another.

Setting off *for example* with a pair of commas presents the phrase as a parenthetical element that could be pulled from the sentence without skewing the meaning.

In your sentence, however, *for example* is not parenthetical. Rather, it introduces a distinct second part of the sentence (the example), which elaborates on the first part of the sentence (the independent clause). The punctuation should prepare the reader for that.

P.S. If the text is formal or academic, a colon would do just as well as a dash.

Question

In recent years I've noticed a strange use of the expression *as such* in translations and English-language publications. It's being used as a substitute for *therefore*, and neither I nor my experienced colleagues can understand why. Here's an example:

I would be grateful if you would reconsider her application and, as such, grant her the \$2,000 benefit.

Have you encountered this phenomenon, and if so, do you think it's proper English?

—Provincial government translator, Fredericton

Answer

You are quite right that there's a growing tendency to use *as such* as a nonstandard synonym for *therefore*. This misuse is dissected in satisfying detail in two recent usage guides: *Garner's Modern American Usage* (3rd ed.) and the *Oxford Guide to Canadian English Usage* (2nd ed.).

As Bryan Garner points out, *such* is a pronoun that requires an antecedent. Here's one correct example of *as such* that he provides:

I saw in this a threat to the British way of life, but I saw also that my seeing it as such was nonsense. (Anthony Burgess)

The pronoun *such* has a clear antecedent: the noun *threat*. Garner then notes:

...[S]ome writers faddishly use *as such* as if it meant “thus” or “therefore”.... This misuse is perhaps a slipshod extension from correct sentences such as the following, in which *icon* is the antecedent of *such*, but the sentence could be misread in such a way that *as such* would mean “therefore”: “She will become an icon; as such, she will be a role model for years to come.”

The *Oxford Guide to Canadian English Usage* echoes Garner's points but adds:

While this use [to mean “therefore” or “this being so”] is far too common in academic writing to be labelled nonstandard, it is often awkward, particularly after the conjunction *and*.

This is an interesting comment. It acknowledges that the criticized usage is widespread, but at the same time suggests that because the spread has occurred among educated writers, the misuse can't be fully condemned. Reading between the lines, we might infer that the new use is inching its way toward acceptability.

For now, I'd suggest that the safest course is to accept that the misuse of *as such* is still generally frowned upon by usage authorities. Stick with the well-established, grammatically defensible usage and leave the newly emerging one to emerge on its own, unaided by careful (and yes, occasionally scornful) English enthusiasts. ■

Les centres de jurilinguistique au Canada

Canada's jurilinguistic centres

François Blais

Translation: Johanna Kratz

Volume 6/4 • Décembre/December 2009

Le droit au Canada : un contexte unique

Au Canada, il existe deux grands systèmes de droit, à savoir la common law et le droit civil. Ces systèmes se subdivisent en quatre sous-systèmes juridiques : la common law en anglais dans neuf provinces et trois territoires, et le droit civil en français au Québec; le droit civil s'exerce aussi en anglais au Québec et la common law en français dans le reste du pays. Les termes juridiques de la common law sont issus du franco-normand instauré par Guillaume le Conquérant; avec le temps, ils sont devenus des termes anglais. Si bien qu'au Canada, quand on a commencé à enseigner la common law en français – voilà un peu plus de trente ans –, le vocabulaire de la common law n'existait pas dans la langue de Molière. Il y avait en fait très peu d'ouvrages de common law en français. Soucieux de combler cette lacune, le ministère de la Justice du Canada a mis sur pied le Programme national de l'administration de la justice dans les deux langues officielles – aujourd'hui connu sous le titre de Promotion de l'accès à la justice dans les deux langues officielles (PAJLO). Le PAJLO a consacré une part importante de ses ressources à la normalisation de la terminologie française de la common law. C'est également dans le cadre de ce programme qu'ont été créés les quatre centres canadiens de jurilinguistique. Au fil des ans, les centres ont poursuivi les travaux de normalisation, et des collaborateurs se sont joints à eux, dont le Bureau de la traduction. Le mode de fonctionnement a certes évolué, et chaque partenaire s'est rapidement adapté selon son expertise dans les divers domaines juridiques.

Quatre centres au pays

Montréal – Institué en 1975 par le professeur Paul-André Crépeau, le premier centre, le Centre de recherche en droit privé et comparé du Québec (CRDPCQ), se trouve à l'Université McGill. Il a pour mission de développer et de promouvoir la tradition civiliste canadienne dans une perspective comparatiste. Le Centre réunit juristes et chercheurs du Québec et d'ailleurs, qui ont pour but de raviver la recherche théorique relative aux institutions fondamentales du droit privé québécois. Au cours des ans, le droit privé québécois a été fortement influencé par les provinces et territoires de common law. Il a gardé son assise, le droit civil, à laquelle se sont greffées ces influences. Le droit privé québécois constitue donc un modèle de cohabitation de différentes traditions juridiques. Sa nature essentiellement bilingue illustre la

The law in Canada: a unique context

Canada has two major legal systems: common law and civil law. The two systems are divided into four legal sub-systems: common law practised in English in nine provinces and three territories, civil law practised in French in Quebec, civil law practised in English in Quebec, and common law practised in French in the rest of Canada. The legal terms used in common law come from the Norman French introduced by William the Conqueror; over time, these terms became English terms. As a result, when common law was first taught in French in Canada—a little over 30 years ago—the language of Molière did not have a common-law vocabulary. In fact there were very few common-law works in French. With a view to filling that gap, Justice Canada set up the Program for the Integration of Both Official Languages in the Administration of Justice, now rebaptized as Promoting Access to Justice in Both Official Languages (PAJLO). PAJLO has devoted a significant portion of its resources to standardizing the French common-law terminology. Moreover, four Canadian jurilinguistic centres were also created under this program. Over the years, the centres have been busy standardizing French common-law terminology and have acquired partners, including the Translation Bureau. The way of working has certainly changed, but each partner has quickly adapted according to its particular expertise in various areas of the law.

Four Canadian centres

Montréal – Founded in 1975 by Professor Paul-André Crépeau, the first centre, the Quebec Research Centre of Private and Comparative Law (QRCPCL), is part of McGill University. Its mission is to develop and promote the civil tradition in Canada from a comparative perspective. The Centre brings together legal scholars and researchers from Quebec and elsewhere whose goal it is to fuel theoretical research on the fundamental institutions of Quebec private law. Over the years and centuries, Quebec private law has been heavily influenced by the common-law provinces and territories. While it has preserved its foundation, civil law, Quebec private law has been moulded by common-law influences. Quebec private law is therefore a living model for the co-existence of two distinct legal traditions. Its essentially

pertinence d'un tel modèle dans le contexte d'une mondialisation grandissante. L'ambitieux programme du CRDPCQ poursuit divers axes de recherche dénotant tous une compréhension dialogique des rapports entre le droit local et l'ordre juridique mondial. Les projets de ce centre, que ce soit le *Traité de droit civil* ou les éditions critiques et historiques du *Code civil*, les projets de terminologie juridique dont le *Dictionnaire de droit privé* et les lexiques bilingues, ou encore son projet sur l'enseignement transsystémique, ont donc tous pour mission de développer de nouvelles approches théoriques au droit privé fondamental.

Moncton – Le Centre de traduction et de terminologie juridiques (CTTJ) a, pour sa part, été créé en 1979 par la Faculté de droit de l'Université de Moncton. Son rôle est d'appuyer la mise en œuvre du bilinguisme juridique dans les provinces et territoires canadiens de common law. Mû par l'importance de sa mission auprès des collectivités francophones du Canada, le CTTJ a pris un essor rapide au point de faire maintenant autorité à l'échelle internationale en matière de common law en français. Il joue aussi un rôle clé au sein du réseau d'organismes voué à la Promotion de l'accès à la justice dans les deux langues officielles, grâce au soutien financier du ministère de la Justice du Canada. Le CTTJ continue donc sa collaboration, de concert avec ses partenaires, aux travaux de normalisation de la common law en français. En outre, ses activités de recherche terminologique lui permettent d'enrichir sa banque JURITERM et le *Juridictionnaire*, outil d'aide à la rédaction de *TERMIUM Plus®*, la banque de données terminologiques et linguistiques du gouvernement du Canada. Le CTTJ fournit également des services d'appui ponctuels par téléphone ou par courriel ainsi que des services de révision terminologique et linguistique. La publication régulière des *Actualités jurilinguistiques* et de listes bibliographiques est le fruit d'une veille documentaire qui a été instituée pour répondre expressément à la demande maintes fois répétée des jurilingagiers : assurer une meilleure circulation de l'information. Enfin, le CTTJ fournit des services de traduction et de révision proprement dits.

Ottawa – Le troisième centre canadien de jurilinguistique est le Centre de traduction et de documentation juridiques (CTDJ); il a vu le jour en 1981 à l'initiative de l'Université d'Ottawa et de l'Association des juristes d'expression française de l'Ontario. Situé sur le campus de l'université, le CTDJ a pour mandat de créer la documentation juridique nécessaire à l'exercice du droit et à la prestation de services juridiques en langue française, d'abord en Ontario, puis dans les autres provinces et territoires de common law. Le ministère de la Justice du Canada lui verse une aide financière dans le cadre du Fonds d'appui à l'accès à la justice dans les deux langues officielles. En plus d'effectuer des travaux financés par le Fonds d'appui, le Centre d'Ottawa offre, contre rémunération, des services de traduction et d'aide à la rédaction à la communauté juridique; il fournit également des services

bilingual nature makes it a relevant model in an era of growing globalization. The Centre's ambitious research program focuses on various axes, all of which reflect an understanding of the dialogue between local law and the international legal order. The goal of all QRCPL projects—the *Treatise of Civil Law*, the historical and critical editions of the *Civil Code*, legal terminology projects such as the *Private Law Dictionary* and bilingual glossaries, or transsystemic legal education—is to develop new theoretical approaches to fundamental private law.

Moncton – The Centre de traduction et de terminologie juridiques (CTTJ) was established in 1979 by the Université de Moncton's Faculty of Law. Its role is to further the implementation of legal bilingualism in Canada's common-law provinces and territories. Driven by its mission to serve Canada's Francophone communities, the CTTJ has quickly grown to become an international authority on common law in French. It also plays a vital role within the network of organizations devoted to Promoting Access to Justice in Both Official Languages, thanks to financial assistance from Justice Canada. In collaboration with its partners, the Centre continues to participate in standardizing common-law vocabulary in French. Among other things, its terminological research activities allow it to expand its terminology data bank JURITERM and the *Juridictionnaire*, a tool that can be accessed through *TERMIUM Plus®*, the Government of Canada's terminology and linguistic data bank. The CTTJ also provides on-demand support services by telephone or email, as well as terminological and linguistic revision services. The regular publication of *Actualités jurilinguistiques* and bibliographies is the result of a literature watch introduced specifically in response to repeated requests from jurilinguists to improve the flow of information. Lastly, the CTTJ also provides translation and revision services.

Ottawa – The third Canadian jurilinguistic centre is the Centre for Translation and Legal Documentation (CTLD). It was founded in 1981 thanks to the initiative of the University of Ottawa and the Association des juristes d'expression française de l'Ontario. Located on the campus of the University of Ottawa, the CTLD has the mandate to create the legal documentation necessary to practise law and provide legal services in French, first and foremost in Ontario, but also in the other common-law provinces and territories. The Centre receives financial assistance from Justice Canada through the Access to Justice in Both Official Languages Support Fund. In addition to carrying out work under the Support Fund, the CTLD provides the legal community at large with translation and writing services for payment, as well as offering documentation and terminological information

gratuits de documentation et de renseignements terminologiques. Mettant à profit l'informatique et la grande expertise de son personnel de juristes-traducteurs, le Centre a pu, avec le temps, exercer des activités de grande portée et produire une longue liste de travaux dans le domaine de la common law en français. Fait à noter, le CTDJ collabore lui aussi, avec le Bureau de la traduction et les autres centres, aux travaux de normalisation du vocabulaire français de la common law. Il continue à traduire les arrêts de la Cour d'appel de l'Ontario et assure des services d'appui ponctuels à la révision et à la rédaction. Le CTDJ procède, cette année, à une refonte de l'ouvrage *La procédure civile en Ontario*.

Saint-Boniface – Enfin, l'Institut Joseph-Dubuc (IJD), fondé en 1984, constitue le centre de ressources pour les juristes d'expression française dans l'Ouest canadien. Pendant près de deux décennies, l'Institut a offert des services divers, y compris des services de traduction et des services juridiques à la communauté. En 2002, il s'est livré à un examen en profondeur de son fonctionnement et de ses activités. C'est ainsi qu'il a décidé d'axer ses efforts sur la formation linguistique continue à l'intention des juristes d'expression française de l'Ouest et du Nord canadiens, ainsi que des provinces de l'Atlantique et, parallèlement, de poursuivre l'élaboration d'outils de travail. Le virage pris par l'Institut a été conforté par le succès retentissant du Projet pilote – Formation en français juridique pour l'Ouest et le Nord canadiens. L'IJD donne des séances en terminologie juridique, principalement dans le domaine du droit pénal, dans le cadre du Programme national de formation en terminologie juridique. Ces cours sont dispensés dans 12 villes canadiennes et ont comme clientèle des procureurs de la Couronne, des juges, des greffiers et greffières ainsi que d'autres auxiliaires de la justice. L'Institut offre, sur demande, d'autres séances en terminologie juridique à une clientèle diversifiée qui comprend principalement des associations de juristes d'expression française, des cabinets privés et autres regroupements, tels la police de la Ville de Winnipeg et des traducteurs. De plus, l'Institut publie régulièrement ses « juricourriels », des résumés de décisions originaux et des points de langue. Finalement, il fait la compilation de lexiques en tirant la terminologie des ressources existantes et donne accès à sa bibliothèque.

L'union fait la force

En février 2009, les quatre centres ont convenu de créer un réseau afin de mettre leurs ressources à la disposition les uns des autres. En fait, les centres vont collaborer à la réalisation de quatre projets, dont la sélection a été motivée par la volonté de mettre en commun l'expertise des quatre centres, au profit des utilisateurs de leurs produits et services.

services free of charge. By leveraging information technology and tapping into the high level of specialization of its staff of legal experts and translators, the Centre has, over the years, carried out some major activities and produced a long list of works in the field of common law in French. In addition, the CTLD, in partnership with the Translation Bureau and the other centres, also contributes to the standardization of common-law vocabulary in French. It translates the decisions of the Court of Appeal for Ontario and provides revision and writing services upon request. This year, the CTLD is completely updating the French edition of *Ontario Civil Practice, La procédure civile en Ontario*.

Saint-Boniface – Last but not least, the Institut Joseph-Dubuc (IJD), founded in 1984, is a resource centre for French-speaking legal practitioners in Western Canada. For almost two decades, the IJD has been offering various services, including translation and legal services, to the community. In 2002, it conducted an in-depth review of its operations and activities. As a result, it decided to focus its efforts on providing continuing language training for Western and Northern Canada's French-speaking legal practitioners, as well as those from the Atlantic provinces, and to continue developing work tools. This shift was confirmed by the enormous success of the French legal terminology training for Western and Northern Canada pilot project. The IJD gives workshops on legal terminology, mainly in criminal law, as part of its national legal terminology training program. The courses are taught in 12 Canadian cities and attract Crown counsel, judges, clerks of the court and other officers of the court. On request, the IJD also provides other workshops on legal terminology to a varied clientele, which mainly includes associations of French-language legal practitioners, law firms and other groups and organizations, such as translators and the Winnipeg Police Service. The IJD regularly publishes its "Juricourriels," original summaries of decisions and articles on language issues. Lastly, it compiles glossaries, extracting terminology from existing resources, and provides access to its library.

Strength in numbers

In February 2009, the four centres agreed to create a network in order to make their resources available to one another. In fact, the centres will work together on four joint projects, the selection of which was motivated by the desire to share the centres' expertise for the benefit of those who use their products and services.

Plus précisément, les centres ont désigné un chargé de projet pour chacune des quatre initiatives entreprises. Jouant essentiellement le rôle de champion, celui-ci doit voir à la mise en œuvre efficace du projet et, de ce fait, rendre compte de son avancement. En tout état de cause, les trois autres centres sont aussi directement impliqués dans la conduite des projets. Un comité de travail est établi pour chacun; il se compose d'un représentant du centre assumant le rôle de chargé de projet, ainsi que d'un représentant de chacun des trois autres centres.

Les projets conjoints

La normalisation – Le premier projet porte sur la normalisation du vocabulaire français de la common law, volet mené par le CTTJ de la Faculté de droit de l'Université de Moncton. Les centres contribuent à l'élaboration d'un vocabulaire précis et uniforme par leur participation au Comité de normalisation de la common law en français. Outre les quatre centres, on y retrouve le Bureau de la traduction (Travaux publics et Services gouvernementaux Canada) et le ministère de la Justice du Canada. Les centres sont chargés de préparer les dossiers relatifs à chaque terme soumis à des fins de normalisation, en plus de siéger au Comité de normalisation. Le Comité cible un ou deux domaines du droit à la fois. À ce jour, il a couvert les domaines de la preuve, des biens et successions, des fiducies, des délits et contrats, ainsi que des sûretés. Le domaine retenu pour les prochains exercices est le droit de la famille. Une fois que le Comité a normalisé un terme, celui-ci est inclus dans les outils de référence publiés par les centres et par le Bureau de la traduction. Les gouvernements, dont le gouvernement fédéral, s'engagent à faire usage des termes normalisés dans leurs textes législatifs et leurs publications. Cet usage s'étend en outre à d'autres institutions comme la Cour suprême du Canada, qui emploie aussi les termes normalisés dans ses documents.

La formation – La formation offerte par l'IJD du Collège universitaire de Saint-Boniface constitue le deuxième des quatre projets des centres. Par l'entremise de l'IJD, on offre une formation aux intervenants dans le domaine de la justice afin de leur permettre de parfaire leur maîtrise du discours de la common law en français ou du droit civil en anglais. Cette formation vise la magistrature, les avocats en pratique privée ou attachés à la fonction publique (procureurs, conseillers, avocats de l'aide juridique, etc.), de même que le personnel des tribunaux, tels que les greffiers, les sténographes, les commis aux greffes et les agents de probation. Il est à noter qu'il s'agit d'une formation appliquée et adaptée au profil des participants. Les centres préparent le matériel didactique et développent l'approche pédagogique. Cette démarche repose sur une mise à jour constante du matériel didactique.

More specifically, the centres have appointed project managers for each of the four initiatives. Essentially acting as a champion, each project manager oversees the effective implementation of one project and reports on its progress, with the three centres not managing the project nonetheless also being directly involved in the project. Each project also has a working committee, made up of a representative of the project manager centre and one representative from each of the other three centres.

Joint projects

Standardization – The first joint project deals with the standardization of French common-law vocabulary and is led by the CTTJ at the Université de Moncton's Faculty of Law. Through their participation in the committee for the standardization of French common-law terminology, the centres are contributing to the compilation of a precise, standard vocabulary. Apart from the four centres, the standardization committee includes the Translation Bureau (Public Works and Government Services Canada) and Justice Canada. The centres are tasked with preparing terminology case files for each term submitted for standardization and sit on the standardization committee. The committee focuses on one or two fields of law at a time. To date, it has covered evidence, property and estate law, the law of trusts, the law of contracts and the law of torts, and the law of security. In the coming fiscal years, the committee will be focussing on family law. Once the committee has standardized a term, the term is included in the reference tools published by the centres and the Translation Bureau. Canadian governments, including the federal government, have committed to using the standardized terms in legislation and publications. The use of standardized French terms also extends to other institutions, such as the Supreme Court of Canada, which uses these terms in its documents.

Training – The second of the centres' four joint projects is the training given by the IJD at the Collège universitaire de Saint-Boniface. Through IJD, the centres train professionals working in the area of justice to allow them to improve their French common-law and English civil-law language skills. Courses are geared to the judiciary, lawyers in private practice or in the employ of the public service (counsel, legal advisors, legal aid lawyers, etc.), and other professionals working for or with the courts, such as clerks of the court, court reporters, processing support clerks and probation officers. The applied training is adapted to participants' specific needs. The centres prepare the course material and develop the teaching approach. This process relies on the continuous updating of course material.

Le perfectionnement – Le troisième projet vise l'organisation d'un Institut d'été en jurilinguistique, volet mené par le CRDPCQ de l'Université McGill. L'Institut d'été, qui a déjà été tenu trois fois, permet aux rédacteurs de textes juridiques de perfectionner leurs connaissances en jurilinguistique. Bien qu'ils puissent être issus de différents secteurs de la pratique du droit, les participants viennent le plus souvent du milieu de la traduction et de la rédaction juridique. L'Institut leur offre de la formation et des tribunes d'échanges, présente les nouveaux outils mis à la disposition des spécialistes de la jurilinguistique et leur donne l'occasion de réseauter. Il se déplace à travers les différentes régions du pays. En 2009, les centres ont tenu l'Institut d'été le 31 août, à l'Université McGill (Montréal).

Un portail jurilinguistique – Finalement, le CTDJ de l'Université d'Ottawa est chargé de mener à bien le quatrième projet, qui porte sur la création d'un portail Internet destiné à réunir une gamme d'outils jurilinguistiques. D'abord modeste, ce projet est progressivement devenu beaucoup plus ambitieux, car il a pour but de centraliser l'information relative à l'ensemble des produits et services jurilinguistiques, non seulement issus des centres, mais également de tous les intervenants canadiens dans le domaine. À terme, ce portail permettra, entre autres, d'accéder directement à l'ensemble des outils jurilinguistiques numérisés. Il deviendra la vitrine du savoir-faire canadien en matière de jurilinguistique.

Les mots pour le dire

Les centres de jurilinguistique reconnaissent l'importance de coordonner leurs actions. Le travail qu'ils entreprennent est complémentaire et vise des objectifs communs. En travaillant de plus près et en réseau, les quatre centres maximisent leurs efforts afin de contribuer au rayonnement, à l'intérieur des deux grands systèmes de droit, des deux langues officielles du Canada.

Cette démarche conjointe vise à mettre en valeur les réalisations des quatre centres. En conséquence, l'ensemble des praticiens du droit bénéficie, directement ou indirectement, du travail de ces centres, dont l'objectif est de favoriser un discours précis et de plus en plus normalisé de la common law en français et du droit civil en anglais. ■

REMERCIEMENTS : L'auteur tient à remercier les directeurs des autres centres de jurilinguistique du Canada, qui l'ont autorisé à décrire les centres et leurs activités en s'inspirant en grande partie de textes publiés sur leur site Web respectif.

Professional development – The third project involves the organization of the Summer Institute of Jurilinguistics and is led by McGill University's QRCPL. The Summer Institute, which has been held three times, provides legal drafters with an opportunity to hone their jurilinguistic skills. Although the Institute attracts participants from all areas of legal practice, most work in translation and legal drafting. The Institute offers them training and discussion forums, introduces them to the new tools available to jurilinguistic experts and gives them an opportunity to network. The Summer Institute is a nationwide initiative and, this year, was held on August 31 at McGill University in Montréal.

A jurilinguistic portal – Lastly, the University of Ottawa's CTLD is tasked with completing the fourth project, the creation of a Web portal designed to bring together all jurilinguistic tools. Albeit of modest size to begin with, the project has progressively become more ambitious, as its goal is to centralize information about all jurilinguistic products and services, not only those offered by the centres but those made available by all Canadian jurilinguistic stakeholders. Once completed, the portal will provide direct access to all electronic jurilinguistic tools, thus becoming a showcase for Canadian jurilinguistic know-how.

Finding the words

The jurilinguistic centres recognize the importance of coordinating their work. Their individual efforts complement each other and have common goals. By working together more closely and as part of a network, the four centres are maximizing their efforts to contribute to the visibility of Canada's official languages within the country's two legal systems.

In addition, the four centres' joint endeavour aims to highlight the centres' achievements. Consequently, all law practitioners, directly and indirectly, benefit from the work of the centres, whose aim is to enable an increasingly standardized, precise discourse in matters of common law in French and civil law in English. ■

ACKNOWLEDGMENTS: The author wishes to thank the directors of Canada's other jurilinguistic centres, who allowed him to describe the centres and their activities and to use the descriptions published on their respective websites.



L'inversion dans l'incise

Jacques Desrosiers ■

Q. Dans les motifs d'un jugement de la Cour fédérale, on relève à plusieurs endroits la tournure suivante :

Or, **le défendeur a-t-il fait remarquer**, c'est aux demanderesse qu'incombe le fardeau de démontrer que demander le statut de résident permanent de l'extérieur du Canada leur occasionnerait des difficultés.

Comme l'agente a appelé les demanderesse pour obtenir plus d'information et corriger le dossier, **le défendeur a-t-il soutenu**, la preuve n'a pas été apportée qu'on leur avait complètement dénié l'occasion d'être entendues.

Cette inversion est-elle acceptable?

R. Elle est aussi inacceptable que le serait dans un dialogue de roman une phrase comme : *Pierre est parti, Marie dit-elle*. On écrit bien sûr : *Pierre est parti, dit Marie* ou *dit-elle*. De la même manière, on n'écrit jamais *Le taux d'escompte ne sera pas abaissé, le gouverneur de la Banque du Canada a-t-il déclaré*.

Il y a deux façons d'inverser le sujet en français : soit par l'inversion simple (*Il est parti, dit Marie*), soit par l'inversion complexe (*Pierre est-il parti?*). Dans le premier cas, le sujet est simplement placé après le verbe. Dans l'autre cas, il n'y a pas vraiment d'inversion, puisque le sujet reste à sa place, mais il est repris et redoublé par un pronom personnel. Le terme « inversion complexe » est toutefois bien ancré dans la terminologie des grammairiens.

Dans vos exemples, on a donc eu recours à l'inversion complexe. Cette inversion serait de mise, comme on vient de le voir, dans une interrogative, de sorte qu'on pourrait très bien demander :

Le défendeur a-t-il soutenu que la preuve n'a pas été apportée?

C'est d'ailleurs ce qu'on a fait dans un autre passage du même document :

Un manquement aux principes d'équité et de justice naturelle **a-t-il été occasionné** par le comportement négligent de l'ancien consultant des demanderesse?

Mais en ce qui concerne l'incise, non seulement l'inversion simple est bien établie dans l'usage, mais c'est une règle soutenue par de solides raisons.

Premièrement, il est obligatoire en français écrit d'inverser le sujet dans une incise. Ce n'est pas le cas, par contraste, dans l'interrogative : on a le choix de dire *Aimez-vous*

Brahms? ou *Est-ce que vous aimez Brahms?* Si bien, comme le font remarquer les Le Bidois dans leur *Syntaxe du français moderne*, que « la seule inversion qui soit obligatoire et absolue, loin d'être comme on pourrait le penser en phrase interrogative, se trouve dans la phrase d'incise¹ ».

Deuxièmement, elle doit être du type simple. Les auteurs de la *Syntaxe* prennent soin de le préciser : « En phrase incise, l'inversion se fait toujours suivant le type simple². » La règle est énoncée aussi dans *L'inversion du sujet dans la prose contemporaine* de Robert Le Bidois : « Si le sujet est un nom, l'inversion se fait suivant le type simple³. » La question ne se pose pas en effet pour le pronom, puisqu'on écrirait simplement *dit-elle*. L'auteur rappelle à nouveau quelques pages plus loin « l'impossibilité de faire l'inversion complexe » dans l'incise (p. 200).

Au moins deux autres ouvrages interdisent explicitement l'inversion complexe : la *Grammaire méthodique du français*⁴ :

Inséré à l'intérieur ou à la fin d'un passage au discours direct..., le sujet de la proposition incise est toujours postposé, qu'il soit pronominal ou nominal (l'inversion complexe étant exclue)

et le *Précis de syntaxe du français contemporain* de Wartburg et Zumthor⁵ :

En incise, on pratique en général l'inversion (toujours de type simple).

Pourquoi cette contrainte? Il faut comprendre le rôle que joue l'inversion en français. J'ai déjà parlé des divers cas où elle est soit possible, soit obligatoire, dans une chronique sur la locution *non seulement... mais encore*, dans *L'Actualité terminologique*, « *Non seulement* ou le sujet attrapé par la queue⁶ ». Par exemple, nous inversons volontiers le sujet dans des phrases telles que *Peut-être viendra-t-il*, parce que l'inversion moule la syntaxe dans une tournure en quelque sorte interrogative, qui exprime mieux le sens « inachevé » de la phrase. Dans de nombreux autres cas, elle joue plutôt un rôle logique, en soudant la phrase avec son contexte antérieur, afin de mieux en faire ressortir la dépendance logique : *Puis arriva le 11 septembre. Aussi faut-il passer à l'action*.

L'incise emprunte à ces deux rôles. Comme l'interrogative, elle constitue un énoncé « inachevé » ou incomplet : *Marie dit* ou *dit Marie* ne veut rien dire en soi; le verbe appelle un complément direct. D'autre part, sans l'inversion, les deux propositions de notre exemple, *Pierre est parti* et *Marie dit*,

n'auraient aucun lien logique; elles seraient simplement juxtaposées : *Pierre est parti, Marie dit*. Et une fois le lien de dépendance effacé, plus rien dans la syntaxe n'indiquerait qui déclare que Pierre est parti : Marie ou l'auteur du texte? L'inversion signale que ce n'est plus l'auteur qui parle : la phrase est claire.

Rien n'interdirait jusqu'ici d'avoir l'inversion complexe. Il faut maintenant se rappeler que *Pierre est parti, dit Marie* reproduit en discours direct la phrase *Marie dit que Pierre est parti*. Il est évident que dans le tour indirect la citation occupe la place d'une complétive. En passant au discours direct, elle reste complément du verbe de l'incise, même si elle le précède. Par l'inversion simple, le français cherche à garder le verbe le plus près possible de la citation, c'est-à-dire de son complément.

Une inversion complexe échouerait à réaliser cette tâche. Je cite à nouveau Le Bidois, qui a analysé à fond cette construction : l'inversion simple est de règle parce qu'elle place l'incise « beaucoup plus nettement que ne pourrait le faire l'inversion complexe » dans la dépendance de la citation⁷.

Il fallait donc écrire dans nos exemples du début : *Or, a fait remarquer le défendeur. A soutenu le défendeur. A déclaré le gouverneur de la Banque du Canada. Ou choisir le style indirect : Or le défendeur a fait remarquer que... a soutenu que...*

Pour les curieux de l'histoire, signalons que l'inversion simple en incise est vieille comme le français. Dans les 4 000 vers de *La chanson de Roland* – XI^e siècle! – le verbe *dire* et d'autres verbes déclaratifs introduisent des répliques près

de 250 fois. Or le sujet est très souvent inversé, toujours selon le type simple, et même parfois en début de phrase, sans doute sous l'influence de l'allemand d'après les spécialistes⁸ :

« Seignurs », **dist Guenes**, « vos en orrez noveles » (v. 336)

(= Seigneurs, dit Ganelon, vous en aurez de mes nouvelles)

Respunt Rollant : « Jo i puis aller mult ben! » (v. 254)

(= Roland répond : « Moi, je peux très bien y aller! »)

Dans *La chanson de Roland*, même quand le verbe déclaratif a un complément direct, ce complément vient en premier :

Ço dist il reis : « ... » (v. 319)

(= Cela dit le roi : « ... »)

Dans nos exemples, la citation est le complément. Lequel a ainsi gardé sa place depuis toujours. ■

NOTES

1 Syntaxe du français moderne, 2^e éd., Éditions A. et J. Picard, 1971, t. 2, § 867.

2 Ibid.

3 Éditions d'Artrey, 1952, p. 192.

4 Presses universitaires de France, 3^e éd., 2004, p. 137.

5 Francke, 3^e éd., 1976, § 298.

6 Vol. 35, n° 1. Disponible dans les « Chroniques de langue » sur le site de *TERMIUM Plus*[®] (http://btb.termiumpius.gc.ca/tpv2guides/guides/chroniq/index-fra.html?lang=fra&lettr=indx_autr11&page=201).

7 L'inversion, p. 200.

8 Édition de Pierre Jonin, Gallimard, « Folio », 1979. C'est Pierre Jonin qui a fait les calculs; voir sa préface, p. 40.

Suite de la page 9

Il est aussi invité à assister à des colloques ou congrès tenus par des associations langagières, où il est question des activités et des projets réalisés au Canada et à l'étranger, ainsi que des avancées technolinguistiques dans les industries de la langue. Ces rencontres lui fournissent l'occasion de nouer des liens avec des terminologues de partout dans le monde.

Des ressources précieuses

Le professionnel de la terminologie peut donc compter sur une panoplie de ressources qui l'aideront tout au long de sa carrière à approfondir ses connaissances théoriques et pratiques et à adapter ses méthodes de travail afin d'offrir un service de qualité à la clientèle du Bureau. Par nécessité, le Bureau a su s'adapter au fil des ans. Il a mis en place des ressources qui permettent aux langagiers de divers milieux de parfaire leurs compétences en matière de prestation de services terminologiques dans le contexte d'une évolution constante des méthodes de recherche et des outils de travail et de la diversification des activités et des produits. ■

Continued from page 9

In addition, terminologists are invited to attend symposiums and conferences, organized by associations of language professionals, that cover activities and projects carried out in Canada or other countries or discuss technolinguistic advances in the language industries. These gatherings give terminologists opportunities to establish ties with other terminologists around the world.

Valuable resources

Throughout their careers, terminology professionals have a wide range of resources at their disposal to help them develop their theoretical and practical knowledge and tailor their work methods to provide high-quality service to the Bureau's clients. Out of necessity, the Bureau has had to make adjustments over the years. It has developed resources to enable language professionals in various sectors to develop their skills for delivering terminology services, within a context of continually evolving research methods and work tools and with a view to diversifying activities and products. ■

Le sous-titrage vocal Voicewriting*

Jean Delisle

Translation: Dennis Maloney, C. Tr.

Une nouvelle profession langagière

Vous avez un intérêt marqué pour la communication et la langue française? La nature vous a gratifié d'une fine acuité auditive, d'une bonne diction, d'une voix posée? Vous êtes doué d'une grande facilité d'élocution et de concentration, d'un esprit vif et d'un bon jugement? Vous êtes titulaire d'un diplôme universitaire en communication, en traduction, en linguistique, en histoire ou dans un domaine apparenté? Vous avez une solide culture générale et aimez être au diapason de l'actualité? Les arcanes de la grammaire française ne vous rebutent pas? Vous gérez bien le stress et pouvez travailler sous pression? Vous sauriez reformuler des paroles en fonction de l'écrit et utiliser une manette de jeu vidéo aux multiples fonctions? Si vous avez répondu « oui » à toutes ces questions, vous avez alors tout ce qu'il faut pour être **sous-titreur vocal**.

Cette profession émergente* est appelée à connaître un grand essor au cours des prochaines années sous l'effet conjugué d'au moins trois facteurs : le vieillissement de la population – près de 25 % des Canadiens de 75 ans et plus souffrent d'une déficience auditive –, les nouvelles exigences du CRTC, qui impose aux télédiffuseurs de sous-titrer la totalité de leurs émissions aux heures de grande écoute, et la pénurie d'interprètes gestuels et de sténotypistes¹. Depuis une quinzaine d'années, le Regroupement québécois pour le sous-titrage² a cherché à faire augmenter le nombre d'émissions télévisées et de films sous-titrés en français. Depuis 2003, la Cité collégiale d'Ottawa offre un certificat de sténotypie assistée par ordinateur d'une durée de trois ans pour pallier la pénurie de sténotypistes francophones, profession pourtant bien rémunérée, mais les demandes d'inscription ont été insuffisantes pour démarrer le programme.

Deux ans plus tôt, TVA avait accordé 500 000 \$ au Centre de recherche informatique de Montréal (CRIM) pour le développement d'un prototype permettant le sous-titrage en direct de bulletins de nouvelles à l'aide de la technologie de reconnaissance automatique de la voix adaptée au français d'ici. Les logiciels sur le marché sont conçus en fonction de l'accent européen. Le CRIM a mis au point

A new language profession

Do you have a keen interest in communication and the French language? Has nature blessed you with an acute sense of hearing, good diction and an even-toned voice? Do you have good elocution and concentration, a quick mind and sound judgment? Do you have a university degree in communications, translation, linguistics, history or a related field? Do you have a solid all-round education and do you like to be on top of current affairs? Can you deal with arcane French grammar rules? Do you handle stress well and can you work under pressure? Would you be able to rephrase what you hear and use a multi-function video game joystick? If you can answer yes to all of the above, you have everything it takes to be a **voicewriter**.

This emerging profession** is expected to expand considerably in the coming years because of the combined effect of at least three factors: population aging (nearly 25% of Canadians aged 75 or over have a hearing disability), new CRTC requirements that television broadcasters provide closed captioning for all of their programs during peak viewing hours, and a shortage of sign-language interpreters and stenotypists.¹ For the past 15 years, the Regroupement québécois pour le sous-titrage² has sought to increase the number of French closed-captioned television programs and films. Since 2003, the Cité collégiale d'Ottawa, a French-language community college, has been offering a three-year certificate program in computer-assisted stenotypy to make up for the shortage of French-language stenotypists. Although this is a well-paid occupation, there have not been enough registrants to make it possible to launch the program.

Two years earlier, French television network TVA allocated \$500,000 to the Centre de recherche informatique de Montréal (CRIM)—Montréal informatics research centre—for the development of a prototype that would provide live closed captioning of news bulletins with the help of automatic voice-recognition technology adapted to Canadian French. Since the existing software programs on

* Il ne sera pas question ici du sous-titrage au cinéma ou dans les salles de nouvelles, ni du sous-titrage en différé d'émissions télévisées, mais exclusivement du sous-titrage vocal en direct de la période des questions à la Chambre des communes.

* This new profession is also known as *real-time captioning* and sometimes as *respeaking*.

** Subtitling for the cinema or in newsrooms or off-line captioning for television programs will not be discussed here. Only real-time subtitling for Question Period in the House of Commons is described here.

un système de sous-titrage en direct appelé *STDirect*. Ce système, unique en son genre dans le monde francophone, a été utilisé en ondes pour la première fois à TVA en 2004. Il s'agit de titres encodés présentant sous une forme imprimée le dialogue et les effets sonores de la programmation vidéo. Un décodeur est requis pour qu'ils soient visibles sur les écrans de télévision.

Un défi de taille

Ardent promoteur de la langue française sur la scène fédérale, l'honorable Jean-Robert Gauthier, sénateur libéral à la retraite et ex-député, lui-même devenu malentendant à la suite d'une infection virale, a exercé des pressions auprès des instances parlementaires afin de faire sous-titrer les débats à la Chambre des communes. Depuis 1991, le sous-titrage en anglais est réalisé par des sténotypistes, alors que le public francophone peut compter sur des interprètes gestuels. Or, tous les malentendants ne connaissent pas la langue des signes; c'est le cas du sénateur Gauthier. Il leur faut un support textuel. À la demande de la Chambre des communes, le Bureau de la traduction, dont la Direction de la traduction parlementaire et de l'interprétation assure les services d'interprétation et de traduction au Parlement, a participé de 2005 à 2007 à un projet pilote de sous-titrage en direct. Ce projet a été réalisé au CRIM. L'inauguration du nouveau service à la Chambre a eu lieu à l'automne 2007. Il se limite pour l'instant à la période des questions qui a lieu quotidiennement, lorsque la Chambre siège, de 14 h 15 à 15 h du lundi au jeudi et de 11 h 15 à midi, le vendredi. En raison de son expertise linguistique, le Bureau de la traduction a été chargé d'évaluer la qualité du sous-titrage et a travaillé en étroite collaboration avec le CRIM, qui lui transmet des rapports de performance périodiques.

Le défi à relever était énorme : faire en sorte que l'affichage sur la Chaîne d'affaires publiques par câble (CPAC) se fasse avec le moins de décalage possible quand un député intervient en français à la Chambre ou lorsque l'interprétation est faite en français, si le parlementaire s'exprime en anglais. Les obstacles ont été surmontés, la complexité de la grammaire française n'étant pas le moindre. Le signal audio de la Chambre des communes est transmis à Montréal par ligne téléphonique. Dans un studio insonorisé du CRIM (Fig. 1), un sous-titreur assis devant un écran voit l'image de l'intervenant transmis par télédistribution et répète ce qu'il entend. Le système, qui reconnaît sa voix, transcrit ses paroles; le texte qui en résulte est codé puis acheminé par ligne téléphonique à un encodeur de ligne 21 au Parlement. Durée de cet aller-retour : deux secondes. La diffusion des sous-titres sur la CPAC se fait ensuite par télédistribution, ce qui ajoute deux autres secondes environ. Avec en moyenne quatre secondes de décalage, on peut parler de sous-titrage *simultané*, comme on parle d'interprétation simultanée.

the market were designed to recognize European French accents, CRIM developed a live closed-captioning system called *STDirect*. This system, which is one-of-a-kind in the Francophone world, was used in a TVA broadcast for the first time in 2004. Using encoded titles, it displays the dialogue and sound effects of a video program in printed form. A decoder is required to make the dialogue visible on television screens.

A major challenge

The Honourable Jean-Robert Gauthier, a retired Liberal Senator, former Member of Parliament and ardent promoter of the French language, who became hard-of-hearing after a viral infection, put pressure on the parliamentary authorities to have House of Commons debates closed-captioned. Since 1991, English closed captioning has been provided by stenotypists, whereas the Francophone public has been served by sign-language interpreters. Not all hard-of-hearing persons understand sign language, as is the case of Senator Gauthier. They need to be able to read the text of what is said. At the request of the House of Commons, the Translation Bureau, whose Interpretation and Parliamentary Translation Directorate provides Parliament with interpretation and translation services, participated in a live closed-captioning pilot project from 2005 to 2007. CRIM carried out the project, and the new House of Commons service started operating in the fall of 2007. For the time being, it is limited to Question Period, which is held every day when the House is sitting from 2:15 pm to 3:00 pm, Monday to Thursday, and from 11:15 am until noon on Fridays. Because of its linguistic expertise, the Translation Bureau was asked to assess the quality of the closed captioning and worked closely with CRIM, which sent periodic performance reports to the Bureau.

The project was an enormous challenge and involved making sure that the closed captioning was displayed on the Cable Public Affairs Channel (CPAC) with as little time lag as possible when a Member of Parliament spoke in French in the House, or that the interpretation was done into French if the MP spoke in English. The obstacles were overcome, and the complexity of French grammar was by no means the least one. The House of Commons audio signal is transmitted to Montréal over a telephone line. In a soundproof CRIM studio (Fig. 1), a voicewriter seated in front of a screen sees the cable link-transmitted picture of the MP speaking and repeats what the speaker says. The system, which recognizes the voicewriter's voice, transcribes what the voicewriter says, and the resulting text is coded and then sent over the telephone line to the Line 21 encoder in the Parliament buildings. The back-and-forth transmission time is two seconds. The broadcasting of the closed captioning on CPAC is done by cable link, which takes about another two seconds. With an approximate time lag of four seconds, this can be called "simultaneous" closed captioning in the same way as simultaneous interpretation.



Fig. 1 – Les sous-titres vocaux travaillent en direct, dans une cabine insonorisée. / Voicewriters providing live closed captioning in a soundproof booth.

L'équipe du CRIM n'a pas travaillé en vase clos. Les sourds et les malentendants ont été souvent consultés et tous les clients du CRIM, des télédiffuseurs pour la plupart, ont profité des améliorations successives apportées à l'environnement du sous-titrage. « On a axé nos efforts sur l'intelligibilité du sous-titrage, indique Michel Boissonneault, linguiste et traducteur de formation, ancien professeur de français et gestionnaire du sous-titrage et de l'interprétation visuelle au Bureau de la traduction. Un verbe à l'infinitif peut s'afficher sous la forme d'un participe passé, mais cette erreur grammaticale ne nuit en rien à l'intelligibilité du message. Les sous-titres qui travaillent au projet depuis 2005 ont acquis beaucoup d'expérience et sont très bons. » Quand on les voit à leur poste de travail, on pourrait penser que ce sont des interprètes (ils exercent leur métier dans une enceinte insonorisée avec casque d'écoute et micro), mais ils ne réalisent pas un transfert linguistique. Ce sont des intermédiaires entre deux modes d'expression : l'oral et l'écrit.

Lorsqu'un parlementaire de langue anglaise prend la parole à la Chambre, l'interprète de la cabine française entend de l'anglais et reformule du français. Le sous-titreur vocal, lui, entend du français (celui de l'interprète ou d'un orateur francophone) et répète du français. Les interprètes seraient plutôt malvenus de regarder de haut les sous-titres et de les affubler du surnom de « perroquet », car, dans l'Égypte ancienne, c'est précisément cet animal qui servait à représenter leur profession. Dans l'antique Carthage (IX^e s. av. J.-C.), en effet, il y avait une caste d'interprètes jouissant de privilèges. Ses membres avaient le crâne rasé et portaient en signe distinctif un tatouage représentant un perroquet. Ce perroquet avait les ailes fermées si l'interprète pratiquait une seule langue étrangère ou les ailes déployées s'il en connaissait plusieurs³.

The CRIM team did not work in isolation. Deaf and hard-of-hearing persons were frequently consulted and all of CRIM's clients, broadcasters for the most part, made use of the successive improvements to the closed-captioning environment. According to Michel Boissonneault, a trained linguist and translator, former French teacher and manager of closed-captioning and visual interpretation services at the Translation Bureau: "We focused our efforts on the intelligibility of the closed captioning. The infinitive form of a verb may display in the past participle form, but this grammatical error in no way jeopardizes the intelligibility of the message. The voicewriters who have been working on the project since 2005 have acquired a lot of experience and are very good." When you see them at their workstations, you may think they are interpreters (they do their work with headphones and microphone in a soundproof enclosure), but they are not making linguistic transfers. They are intermediaries between two modes of expression: oral and written.

When an English-speaking parliamentarian speaks in the House, the interpreter in the French booth listens to the English and reformulates it in French. The voicewriter, on the other hand, listens to the French (the French of the interpreter or of a person in the House speaking French) and repeats the French. However, interpreters would be ill-advised to look down their noses at voicewriters and nickname them parrots because in ancient Egypt, it was parrots that were used to symbolize the interpreter's profession. In ancient Carthage (9th century BCE), there was, in fact, a privileged cast of interpreters whose heads were shaved and bore a distinctive tattoo representing a parrot. This parrot had folded wings if the interpreter worked with a single foreign language and outstretched wings if he or she knew several languages.³

L'art du sous-titrage vocal

Qualifier les sous-titres vocaux de « perroquets » en croyant qu'ils effectuent bêtement un travail de restitution n'exigeant aucun effort de réflexion serait méconnaître la nature véritable de leur tâche. L'interprète, sitôt le message compris, doit en briser la gangue verbale pour réexprimer la moelle du sens. L'exercice n'est pas facile, tous en conviennent, et cette prestidigitation verbale suscite, à juste titre, l'admiration générale. Le sous-titreur vocal au service de la Chambre des communes est astreint, quant à lui, à une plus grande fidélité aux mots, à une restitution verbatim. Cela ne fait pas pour autant de lui un simple « mâchonneur » de mots, un convertisseur automatique. Ce n'est pas un « robot humain ».

Il lui faut, en effet, bien comprendre les interventions des parlementaires et être particulièrement attentif à la *manière* dont leurs propos sont exprimés, afin de procéder à certaines adaptations au besoin. Dès qu'il se rend compte que le système ne pourra pas traiter correctement tel segment d'un énoncé (mot étranger ou absent de la base lexicale), il doit rapidement contourner la difficulté. Ainsi, le nom du village de Kashechewan au Manitoba risquait fort, à sa première occurrence, d'être confondu avec la province de la Saskatchewan. Une intervention rapide du sous-titreur s'imposait et, habilement, celui-ci lui a substitué la paraphrase équivalente « la communauté autochtone du Nord du Manitoba ». Chaque séquence phonétique doit correspondre à une entrée lexicale dans le logiciel de reconnaissance de la voix. De même, le système pouvait reconnaître facilement le trinité « la commission Gomery » (inclus dans son dictionnaire), mais « le rapport Gomery » risquait de s'afficher sous la forme « le rapport gomme rit ».

Il faut une grande vivacité d'esprit pour, à l'occasion, employer un générique au lieu d'un spécifique. Le nom d'un touriste mal prononcé par un parlementaire ou inaudible en raison du bruit à la Chambre pourra devenir « cet homme emprisonné au Mexique », par exemple. Le nom d'entreprises et d'associations et les acronymes exigent parfois un traitement semblable. Tout comme les mots anglais. Bugs Bunny sera rendu par « un personnage de dessins animés ». Lorsque le député Denis Coderre a lancé à la Chambre : « C'est une bande de Mickey Mouse! » et « Il se prend pour Forrest Gump avec sa boîte de chocolats », le sous-titreur est intervenu. « On ne va pas répéter ça, explique la sous-titreuse vocale Sophie Leclerc. On essaie d'utiliser des équivalents qui rendent l'esprit des images. Il est vrai qu'on ne reproduit pas toujours la même couleur. » C'est ce qui explique que la version sous-titrée est parfois plus « raffinée » que l'original, qu'elle est d'un niveau de langue plus soutenu. Le sous-titreur, parce qu'il est très attentif à ce qui se dit et qu'il connaît le sujet, s'autorise à corriger des erreurs évidentes. Si l'interprète ou l'orateur parle de *millions* de dollars alors que le contexte indique clairement qu'il s'agit de *milliards*, la faute est corrigée. Il

The art of voicewriting

It would betray an ignorance of the true nature of their work if you were to refer to voicewriters as parrots because you thought they did a mindless recovery task requiring no thinking effort. Whereas, as soon as the message is understood, the interpreter must break through the verbal straitjacket and re-express the core meaning—and everyone agrees that it is not easy to do and this verbal conjuring trick rightly receives general admiration—voicewriters for the House of Commons are required to stay closer to what is said and carry out a verbatim recovery of the spoken words. That does not imply, however, that they are just word “chewers,” automatic converters or human robots.

Voicewriters have to have a good understanding of what the parliamentarians are saying and must be particularly attentive to the *manner* in which the words are expressed in order to be able to make any necessary adaptations. As soon as they realize that the system cannot correctly process a particular segment of a statement (a foreign word or a word missing from the basic vocabulary), they have to solve the problem quickly. Thus when the name of the village of Kashechewan in Manitoba came up for the first time, there was a strong chance of its being confused with the province of Saskatchewan. The voicewriter quickly intervened and skilfully substituted an equivalent paraphrase, “the Aboriginal community in northern Manitoba.” Each phonetic sequence must correspond to a lexical entry in the voice recognition software application. Similarly, the system can easily recognize the trinomial *la commission Gomery* (included in its dictionary), but *le rapport Gomery* is at risk of being displayed as *le rapport gomme rit*.

Voicewriters have to be quick-witted sometimes and insert a generic form rather than a specific name. For example, the name of a tourist mispronounced by a parliamentarian or inaudible because of noise in the House might be rendered as “this man imprisoned in Mexico.” Sometimes acronyms and the names of companies and associations require similar treatment. The same with English words. “Bugs Bunny” will be rendered in French as “a cartoon character.” The voicewriter had to intervene when MP Denis Coderre stated in the House: “C'est une bande de Mickey Mouse!” and “Il se prend pour Forrest Gump avec sa boîte de chocolats.” Says voicewriter Sophie Leclerc, “We were not going to repeat something like that. We try to use equivalents that convey the spirit of the images evoked in the speaker's words. It is true that we do not always reproduce the same colour of language.” For that reason, the closed-caption version is sometimes more “refined” than the original and uses a more formal level of language. Because they are very attentive to what is said and familiar with the topic, voicewriters permit themselves to correct obvious errors. If the interpreter or speaker says “millions” of dollars, when the context clearly means “billions,” the mistake is corrected. The same applies

en va de même pour les lapsus : l'ancien premier ministre Paul Martin se verrait restituer son prénom si, par erreur, on lui attribuait celui de Pierre.

Ponctuation et ambiance

Au sous-titreur, on demande aussi d'insérer la ponctuation dans le message défilant sous ses yeux et de recréer, jusqu'à un certain point, l'ambiance qui règne sur le parquet de la Chambre des communes. Comment s'y prend-il? Au moyen d'une manette de jeu vidéo préprogrammée. Outre les principaux signes de ponctuation (? , !), il peut afficher différents messages ou « événements » tels que [bruit], [voix de l'interprète], [fin de la traduction], [phrase incomplète], etc. Grâce à d'autres boutons, il peut aussi effacer l'écran si des ennuis techniques transforment le texte en gribouillis ou activer diverses fonctionnalités de l'application.

Le sous-titreur doit aussi composer avec la performance et le style des interprètes. Certains sont clairs, fluides, faciles à suivre; d'autres, en revanche, sont plus laborieux et s'expriment de manière hésitante, saccadée. D'autres encore prennent plus de temps pour restructurer les idées d'un orateur et débitent ensuite leur interprétation à vive allure. « Il n'est pas toujours facile de suivre la cadence de certains interprètes, confie l'un des premiers sous-titres recrutés par le CRIM en 2005, Simon Dupuis. De même que les interprètes ont leurs députés favoris et leurs bêtes noires, de même les sous-titres vocaux ont leurs interprètes favoris. » Il convient d'ajouter à la décharge des interprètes que certains parlementaires ont une vitesse d'élocution très rapide (plus de 130 mots/minute). Impossible de les faire ralentir! C'est aux interprètes et aux sous-titres vocaux de s'adapter. Servitudes de ces deux professions qui s'exercent en direct, dans le feu de l'action.

to slips of the tongue. If former Prime Minister Paul Martin were called Pierre by mistake, his correct name would be used.

Punctuation and atmosphere

Voicewriters are also expected to insert punctuation in the text scrolling in front of them and, up to a certain point, to recreate the atmosphere on the floor of the House of Commons. How do they do that? They use a pre-programmed joystick. In addition to the main punctuation marks (? , !), they can display various messages or "events" such as [noise], [interpreter's voice], [end of translation], [incomplete sentence], etc. Using other buttons, they can also erase the screen if technical problems convert the text into unintelligible scribble, or they can activate other functions of the application.

Voicewriters must also deal with interpreters' performances and styles. Some interpreters speak in a clear flow that is easy to follow, while others have a laboured way of speaking and express themselves in a choppy, hesitant manner. Still others take a longer time to reorganize the speaker's ideas and then produce the interpreted words at rapid-fire speed. "It is not always easy to follow the speaking rhythm of some interpreters," says Simon Dupuis, one of the first voicewriters recruited by CRIM in 2005, "and just as the interpreters have their favourite and least favourite Members of Parliament, so too the voicewriters have their favourite interpreters." However, it should be said in defence of the interpreters that some parliamentarians have a very rapid elocution speed (over 130 words per minute). Since it is impossible to slow them down, the interpreters and voicewriters have to adjust to them. It is a requirement of their jobs and must be done live and in the heat of the moment.



Fig. 2 – Julie Brousseau, directrice de production, Service de sous-titrage, Reconnaissance de la parole (CRIM). / Julie Brousseau, Production Director, Closed Captioning and Speech Recognition Services (CRIM).

When English-speaking parliamentarians decide to speak in French, their French is sometimes shaky, broken and punctuated by mistakes. So the voice-writer rephrases the person's words more clearly and concisely without changing the meaning. And what do voicewriters do with all the proper nouns and rarely used terms? "There are always words that are not in the vocabulary, but the system adapts and expands the vocabulary every day," explains Julie Brousseau, who is Production Director of CRIM's Closed Captioning Bureau (Fig. 2) and a speech recognition specialist with a master's degree in linguistics. She worked at Dragon Systems in Boston, where she adapted the DragonDictate commercial system to Canadian French before joining the CRIM team, where she

Lorsqu'un parlementaire de langue anglaise choisit de s'exprimer dans la langue de Molière, son expression est parfois boiteuse, approximative, émaillée d'erreurs. Le sous-titreur reformule alors ses propos de façon plus claire et plus concise, sans pour autant en modifier le sens. Et que dire de tous les noms propres et des termes rarement utilisés? « Il y aura toujours des mots hors vocabulaire, mais le système s'adapte et s'enrichit chaque jour », indique la directrice de production du Service de sous-titrage au CRIM, Julie Brousseau (Fig. 2). Cette spécialiste de la reconnaissance de la parole est titulaire d'une maîtrise en linguistique. Elle a travaillé chez Dragons Systems à Boston pour adapter le système commercial DragonDictate au français canadien avant de se joindre à

l'équipe du CRIM, où elle a participé à un projet de recherche visant à intégrer la reconnaissance vocale et la traduction automatique. La rapidité phénoménale du système conçu au CRIM tient, d'une part, à la vitesse des nouveaux microprocesseurs et, d'autre part, au stockage de l'information sous forme de graphes à états finis pondérés. « Pour une séquence acoustique donnée, précise Julie Brousseau, le système analyse la probabilité acoustique et la probabilité du modèle de langage, puis établit une pondération entre les deux. Le résultat produit une hypothèse de reconnaissance vocale qui s'affiche à l'écran. » Le tout en une fraction de seconde.

On a du mal à imaginer le niveau de concentration, de coordination et de vivacité d'esprit qu'exige le travail d'un sous-titreur vocal, dont l'ouïe, la vue, la parole et la dextérité sont mises à contribution. Il lui faut accomplir consécutivement ou simultanément de multiples opérations : écouter un message, le répéter intelligiblement, insérer de la ponctuation dans la version écrite défilant devant lui, indiquer un événement, corriger une erreur au passage, trouver un équivalent à un mot étranger ou absent du dictionnaire, surveiller le défilement des trois lignes de textes à l'écran (certaines applications exigent même que le sous-titreur fasse basculer les sous-titres du bas vers le haut de l'écran), et tout cela en direct, dans l'instantanéité de la communication orale et sans filet de sécurité. Il ne peut y arriver sans une intelligence alerte et un sens aigu de la communication. On comprend que, travaillant en tandem, les sous-tituteurs aient besoin de se relayer toutes les vingt minutes, comme les interprètes de conférence.

La séance de sous-titrage proprement dite est précédée d'une étape de « préproduction », comme on dit dans le jargon en usage au CRIM, au cours de laquelle le sous-titreur se renseigne sur les sujets chauds de l'heure les plus susceptibles d'être abordés à la Chambre des communes. Il alimente le vocabulaire de termes nouveaux et actualise le système avant d'entrer en ondes. Tous les soirs, un algorithme procède à un dépouillement automatique de sites Web francophones et consigne dans la base lexicale tous les termes nouveaux n'y figurant pas (le nom des membres d'équipage ayant péri dans un accident d'avion, par exemple). Après chaque séance, le sous-titreur fait de la « postproduction » et réécoute ses enregistrements en les comparant à la transcription et il apporte les corrections nécessaires (un accord grammatical, par exemple). Les mots nouveaux sont ajoutés au dictionnaire.

Le système *STDirect* présente un avantage non négligeable par rapport à la sténotypie : le partage de l'information. Un sténotypiste construit ses propres bases de données et celles-ci ne sont utilisables que par lui seul, tandis que les bases de données de *STDirect* sont exploitables par tous les sous-tituteurs vocaux, à la seule condition que le système puisse reconnaître leur voix. On peut faire un parallèle

participated in a research project set up to integrate voice recognition and machine translation. The phenomenal rapidity of the system designed at CRIM is due in part to the speed of the new microprocessors and in part to storage of the information in finite-state graph form. Julie Brousseau explains, "For a particular acoustic sequence, the system analyzes the acoustic probability and the probability of the language model, then determines a weighting between the two. The result produces a voice-recognition hypothesis that displays on the screen." All of this in a fraction of a second.

It is difficult for us to imagine the level of concentration, coordination and quick-mindedness that the voicewriter's job requires, not to mention good hearing and sight, good speaking ability and dexterity. Voicewriters have to perform many operations consecutively or simultaneously: listen to the message, repeat it intelligibly, insert punctuation in the written versions scrolling in front of them, indicate an event, correct an error as the text passes by, find an equivalent for a foreign word or a word not found in the dictionary and view the scrolling of three lines of text on screen (some applications even require the voicewriter to toggle the closed captions from the bottom to the top of the screen)—and all of these operations online, at the very instant that the oral communication occurs and without a safety net. You have to have a sharp intelligence and well-developed communication skills to be able to manage it all. Voicewriters work in tandem and understandably need to alternate every 20 minutes, as conference interpreters do.

The actual closed-captioning session is preceded by a pre-production stage, as they say in CRIM jargon. During the pre-production stage, the voicewriters study information on the hot topics of the day that are most likely to be discussed in the House of Commons. They enter new terms in the vocabulary and update the system before going on air. Every evening, the system uses an algorithm to carry out automatic term extractions in French-language websites and enters all of the new terms in the basic vocabulary (names of crewmembers who died in a plane crash, for example). After each session, the voicewriter does post-production work that involves listening again to what was recorded and comparing it with the transcript, and making necessary corrections (grammatical agreement, etc.). New words are added to the dictionary.

A significant advantage of the *STDirect* system over stenotypy is information sharing. Stenotypists set up their own databases that they alone can use, whereas the *STDirect* databases can be used by all voicewriters, on the sole condition that the system be able to recognize their voices. A parallel can be drawn with the personal card files that translators used to jealously keep for their exclusive use in

avec les fichiers personnels que les traducteurs gardaient jalousement pour leur usage exclusif et les grandes banques publiques de terminologie aujourd'hui accessibles à des milliers d'usagers.

Un avenir prometteur

Le magazine *L'Express* avait prévu en 1984 que, au tournant de l'an 2000, près de 25 % de la population active exerceraient de nouveaux métiers, et que ces métiers s'appuieraient sur une nouvelle technologie. On avait vu juste. À la liste des nouvelles professions apparues ces récentes années – aquaculturiste, biogénéticien, cryologiste, concepteur d'animation 3D, créateur de logiciel, infographiste, terminologue – s'ajoute la nouvelle profession de *sous-titreur vocal*.

Le sous-titreur vocal est un intermédiaire dans la chaîne de la communication, tout comme le sont l'interprète et le traducteur. Après avoir réussi un examen de français rigoureux et un test de dextérité (manipulation de la manette), il lui faut passer une quarantaine d'heures à apprivoiser l'environnement particulier du sous-titrage avant d'être fonctionnel. Une dizaine d'heures d'enregistrement audio sont nécessaires pour calibrer les modèles acoustiques du logiciel de reconnaissance vocale au timbre de sa voix.

Par la suite, l'apprentissage est continu et, comme pour toute autre profession, l'expérience s'acquiert au fil des années. « Le métier de sous-titreur vocal n'est pas un simple travail occasionnel que l'on peut faire pour payer ses études. Il faut s'y engager dans une perspective de long terme », affirme Karyn Chartrand, qui pratique cette profession depuis 2006. Il est possible de faire carrière comme sous-titreur vocal et il est permis de croire que le nombre de postes ira en augmentant. Cette progression suivra le rythme d'implantation de la nouvelle technologie dans les organismes de télédiffusion et de production. Le sous-titrage peut aussi se révéler, accessoirement, un moyen d'apprentissage linguistique pour les nouveaux immigrants.

Au début, le sénateur Gauthier souhaitait que le sous-titrage soit assuré par des sténotypistes et il ne cachait pas son scepticisme à l'égard du sous-titrage en direct par reconnaissance vocale. Son attitude a changé lorsqu'il a constaté la qualité du produit. En deux ans, le taux d'exactitude du sous-titrage de la période des questions s'est constamment amélioré; actuellement, il dépasse en moyenne les 94 %. Une réussite exceptionnelle. La qualité du système *STDirect* a valu à ses concepteurs plusieurs prix : Prix IWAY (2004), Prix OCTAS (2005), Prix Innovation (2005) et Prix CATA Alliance Innovation (2005).

« Tous les clients ont des besoins spécifiques en matière de sous-titrage, indique Julie Brousseau. Le partenariat que le

days gone by and the large public-access terminology banks that are now available to thousands of users.

A promising future

L'Express magazine predicted in 1984 that by the year 2000, close to 25% of the labour force would be working in new occupations, and that these occupations would be based on new technology. The magazine's prediction was accurate. To the list of new occupations that have come into being in recent years—sea farmer, biogeneticist, cryologist, 3D animation designer, software developer, computer graphics designer and terminologist—we can now add the new occupation of *voicewriter*.

A voicewriter is an intermediary in the communication chain, just like an interpreter or a translator. After passing a rigorous French examination and a dexterity test (handling of the joystick), candidates have to spend about 40 hours familiarizing themselves with the special closed-captioning environment before actually doing the work. They must spend about ten hours making audio recordings in order to calibrate the acoustic models of the voice-recognition software program to their voices.

Thereafter, the learning process is ongoing and, as in any other profession, experience is acquired over time. "The occupation of voicewriter is not a simple casual job that you can do to pay your way through school. You have to make a long-term commitment," says Karyn Chartrand, who has been working in this occupation since 2006. It is possible to go into a career as a voicewriter and to assume that an increasing number of positions will be created. The upward trend will continue in parallel with the adoption of the new technology in broadcasting and production companies. Closed captioning may also prove to be an auxiliary language teaching method for new immigrants.

In the beginning, Senator Gauthier wanted closed captioning to be provided by stenotypists, and he did not hide his scepticism about live voice recognition-based closed captioning. His attitude changed when he saw the quality of the product. In two years, the accuracy rate of closed captioning in Question Period has continually improved. It is currently higher than 94%, an outstanding achievement. The quality of the *STDirect* system has earned several awards for its designers: the IWAY Award (2004), OCTAS Award (2005), Innovation Award (2005) and the CATA Alliance Innovation Award (2005).

"All clients have their own specific closed-captioning requirements," says Julie Brousseau. "CRIM's partnership



Carnet techno | Tech Files

André Guyon

Translation: Patrick Beaudry

Volume 6/4 • Décembre/December 2009

Le courriel : bénédiction et malédiction

Parfois, les choses changent si vite. Quelques années suffisent...

1994 : Je m'abonne à Internet, j'échange quelques courriels avec des amis branchés, je lis régulièrement tous mes courriels. Quelle merveille!

2009 : L'utilisation de deux merveilles, le téléphone cellulaire et le courriel, a dégénéré au point de rendre la situation presque invivable. Les gens « importants » disposent même d'un outil leur permettant d'alterner entre l'impolitesse sonore et la polissonnerie écrite¹. Quel paradoxe! Un outil qui combine les deux fonctions, le téléphone « intelligent », permet la sottise la plus honteuse.

Dans le cas du courriel, vous pouvez modifier certaines habitudes et même suggérer à vos contacts de faire de même. Du courriel, je déteste :

- le pourriel
- les canulars
- les messages avec pièces jointes énormes
- les courriels à relais où chacun ajoute un bout à l'histoire et la retransmet à tous

Pourriels

Ne répondez surtout pas. Classez simplement l'auteur dans les expéditeurs indésirables.

Canulars

Procédez de la même façon que pour les pourriels. Dès qu'on vous suggère de faire suivre un courriel, méfiez-vous et lancez une recherche avec le terme « hoax » et l'objet du message, par exemple « hoax rouge à lèvres plomb ». Ces histoires sont parfois si vraisemblables que même un vieux routier de l'informatique peut s'y laisser prendre à l'occasion².

Si, malgré tout, vous tenez à relayer un message...

De grâce! Mettez la liste de vos destinataires en Cci (copie conforme invisible).

Email: At once a blessing and a curse

Sometimes things change almost too quickly...

1994: I sign up with an Internet service provider. I exchange a few emails with friends who are online, and I read all of my emails on a regular basis. This is fantastic stuff!

2009: The use of two marvels of technology, cell phones and email, has degenerated to the point of being almost unbearable. The self-styled "big shots" now have a device that allows them to alternate between being loud and obnoxious on the phone and text-messaging "smart" comments into the ether.¹ Quite the paradox! A device combining two valuable features, the "smartphone," can make idiots of us all.

Some of your habits can be changed, and you could suggest that your contacts do the same. The bane of email is:

- spam
- hoaxes
- messages with large attachments
- email volleys, which are emails forwarded by or replied to by recipients who may or may not have added their two cents' worth

Spam

NEVER reply to spam! Simply add the sender to the Junk email list.

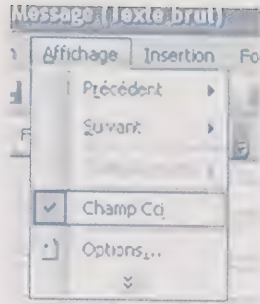
Hoaxes

Proceed in the same way as for spam. If the sender asks you to forward the message, that should raise a red flag. Do a search using the subject line and the word "hoax," e.g. "hoax lead in lipstick." At times, such stories can seem so plausible that even a Web veteran can take the bait.²

If you really must forward a message...

Bcc (blind carbon copy) the list of recipients for goodness' sake!

Avec Outlook 2003, dans le menu Affichage, vous pouvez activer l'affichage du champ Cci.



Faute de quoi, hélas, les prédateurs textuels vont un jour tomber sur votre merveilleuse chaîne d'entraide, qui contient quelques milliers de noms qu'ils ajouteront à leurs listes d'adresses utilisées par de sinistres expéditeurs de pourriels.

Votre tranquillité et votre adresse courriel ont une valeur marchande de 8 à 12 cents... pour ces naufrageurs du courriel.

Si vous n'avez pas rigolé un bon coup aujourd'hui, puis-je vous proposer un peu de lecture? Vous constaterez à quel point l'imagination humaine est vraiment une richesse naturelle inépuisable, même quand elle s'exprime par la sottise. Rendez-vous aux adresses ci-dessous.

<http://www.hoaxbuster.com/>

<http://www.hoaxbuster.net/>

Courriels à relais

Vous savez, ces courriels qu'il faut lire en commençant par la fin, et dont certaines parties imbriquées doivent être relues plusieurs fois...

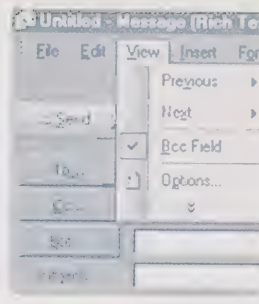
Je suggère d'utiliser plutôt des espaces collaboratifs comme les forums. En général, l'utilisateur peut lire la séquence dans l'ordre de son choix (du plus ancien au plus récent ou vice versa). Je participe à quelques forums. Croyez-moi, quand vous aurez essayé, vous ne voudrez plus revenir aux courriels enchevêtrés d'interventions, d'adresses et d'autres éléments.

SPJ (satanées pièces jointes)

Amis, famille, connaissances... Tout le monde veut vous faire visionner une vidéo ou une présentation géniale. Parfois, ces expéditeurs comprennent mal comment ça marche et ne voient pas qu'oncle Georges vous avait déjà envoyé, à vous aussi, le clip de son chat qui se débouche une bière; ils vous l'expédient de nouveau. Je reçois tout au moins en triple!

Pour ces membres de votre famille et ces amis, créez une règle³ qui dirige tout le courriel qu'ils vous envoient dans un dossier distinct, et décidez du temps que vous voulez passer à regarder des présentations ou des vidéos, puis supprimez l'excédent en vrac.

Vous pouvez aussi leur suggérer de mettre leurs pièces jointes dans un espace collaboratif⁴. Ainsi, tout le monde ne sera pas forcé de télécharger la pièce jointe. Si on m'indique un lien vers un site de vidéos ou de photos, je peux choisir à l'aide des miniatures ce que je veux télécharger. En outre, quand les cousins de la famille Pasvitevite voudront faire suivre de nouveau le clip envoyé par l'oncle Georges, ils feront simplement suivre le lien.



In Outlook 2003, click the View menu to activate the Bcc field.

Otherwise, unfortunately, someday a textual predator will come across your lovely and helpful chain containing thousands of names that can easily be added to spam address lists.

To spammers, your peace and email address have a market value of between 8 and 12 cents.

If you haven't had a good laugh today, may I suggest that you take a few minutes to see just how far the human imagination can go when it comes to pulling legs?

Click :

<http://www.hoaxbuster.net/>

<http://www.hoaxbuster.com/>

Email volleys

You know the ones—you have to read them from bottom to top, with certain nested parts that you have to reread a number of times.

I suggest you use collaborative spaces, such as forums. Generally, users can read the sequence in the order of their choice (oldest to newest or vice versa). I participate in some forums. Believe me, once you try them, you won't want to go back to emails that are muddled up with contributions, addresses and other items.

DAs! (damned attachments)

Friends, relatives, acquaintances—they all want you to watch a fantastic video or presentation. Sometimes senders of such things just don't get how it works. They don't notice that Uncle Jonathan already sent you the clip of his cat opening a beer bottle and send it to you again. At the very least, I get everything three times!

For such forward-clicking relatives and friends, create a rule³ that directs any mail you receive from them to a separate folder, then decide how much time out of your busy life you want to spend watching presentations or videos, and delete the rest.

You could also suggest that they place their attachments in a collaborative space.⁴ That way, nobody is forced to download the attachment. If I am sent a link to a video or photo site, I can select what I want to download from the thumbnails. Further, when the Nottoswift cousins decide to forward Uncle Jonathan's new video, they can simply send the link.

Les pièces jointes au bureau

Au travail, Patron 1 envoie une pièce jointe à Patron 2 en lui demandant des commentaires. Patron 2 transfère la pièce jointe à tous ses employés en leur demandant leurs commentaires.

Employé 1 ouvre la pièce jointe et active la fonction de suivi des modifications, puis insère ses commentaires. Il sauvegarde ensuite une copie de la pièce jointe avec ses initiales E1, et il crée un nouveau courriel auquel il joint la pièce pour Patron 2. Ses collègues, Employée 2, Employée 3 et Employé 4, font de même.

Patron 2 doit ensuite ouvrir chaque document, le lire, tenter de le retenir ou l'imprimer s'il a une mauvaise mémoire visuelle. Ensuite, il résume les commentaires ou en discute avec ses employés. Enfin, il reformule le tout à l'intention de Patron 1.

Le même cirque se produit chez Patron 3 et Patron 4. Infernal, mais néanmoins fréquent! Dans ce cas, je propose qu'on mette le contenu sur un espace collaboratif (wiki ou semblable) et qu'on insère des commentaires chacun de son côté. Ensuite, le wiki permet de comparer les versions, donc de voir les interventions de chacun.

Je propose aussi d'utiliser à la fois une page de type wiki et un forum (pour les commentaires et les discussions). On corrige les coquilles, on ajoute des éléments en mode collaboratif, on discute dans le forum. Puis, quand le tout est bien ficelé, on crée un vrai document bien formaté.

Courriels incompréhensibles rédigés par quelqu'un qui divise son attention

Si vous recevez trop souvent, toujours de la même personne, des courriels incohérents qui finissent par quelque chose comme « Envoyé de mon Raspberry », ajoutez une petite mention à la fin des courriels que vous lui envoyez : « Envoyé pendant que je ne fais rien d'autre ». Certains comprendront. Pour d'autres, c'est peine perdue. ■

NOTES

- 1 Les gens qui tapent des courriels avec leurs pouces et qui parlent trop fort au téléphone quand ils sont à la banque ou au restaurant pensent montrer leur importance, et pourtant...
- 2 La dernière fois, c'était le coup des deux lunes (Mars qui apparaît comme une deuxième lune). Dans ce courriel, il n'y avait pas l'élément qui déclenche généralement ma suspicion, comme « Envoyez à tous vos contacts ». J'ai observé la lune pendant quelques minutes vers minuit ce soir-là, puis j'ai ouvert un ordinateur et j'ai ri deux longues minutes tout seul.
- 3 La façon de procéder varie, hélas, selon le logiciel utilisé.
- 4 Par exemple, Google permet la création et le partage de documents avec les personnes désignées. Idem pour MSN Messenger.

Attachments in the office

At work, Manager 1 sends an attachment to Manager 2 asking her for comments. Manager 2 forwards the attachment to all of her employees asking for their comments.

Employee 1 opens the attachment, turns on track changes, and inserts his comments. He then saves a copy of the attachment under a new name that includes his initials (E1), and he creates a new email to which he adds this new attachment for Manager 2. His colleagues, Employee 2, Employee 3 and Employee 4, do the same.

Manager 2 must then open each document, read it, try to remember it, or print it if she has a poor visual memory. Then, she summarizes the comments or discusses them with her employees. Lastly, she recasts it all into a new document and sends it to Manager 1 as an attachment.

The same song and dance takes place with Manager 3 and Manager 4. Unbelievably, this happens all the time! Wouldn't it make more sense to place the material in a collaborative space, such as a wiki, that would allow each person to enter comments? Then, using the wiki, you can compare the versions and see everyone's entries.

Another suggestion would be to use both a wiki-type page and a forum at the same time (for comments and discussions). You can correct typos, add elements collaboratively and discuss any issues in the forum. Then, once everything is put together, a real, properly formatted document is created.

Incomprehensible emails drafted by multitaskers

If it seems that you are always receiving incoherent emails from the same person that end with "Sent from my Raspberry," add a small zinger at the end of emails you send to him, such as "Sent while unitasking." Some will get it, others won't—don't even bother trying to explain to those who don't. ■

NOTES

- 1 People who type emails with their thumbs and talk too loud on the phone when they are at the bank or at a restaurant may think they look important, but in fact...
- 2 The last time was about the two moons (Mars will look like a second moon). In this message, there was nothing to arouse my suspicion such as the telltale "Forward this to everyone you know!" I looked at the moon for a few minutes around midnight that night, then I turned on my computer and had a good long laugh.
- 3 The way to do this depends on the software used.
- 4 For example, Google allows you to create and share documents with selected people. MSN Messenger does as well.



Traduire le monde

André Racicot ■

Les Nations Unies

Nommez un insecte comptant 192 pattes, qui s'assoit sur quinze pattes et s'exprime en six langues. Voilà une description originale des Nations Unies.

Les Nations Unies, avec ou sans *U* majuscule? L'usage de l'organisation diverge de celui des journaux et des dictionnaires, la majuscule étant à l'honneur au sein de l'ONU. C'est l'usage que nous retiendrons pour cet article. Dans la même veine, nous orthographierons *Secrétaire général* avec la majuscule initiale.

Détail intéressant, l'acronyme *ONU* a donné naissance à un adjectif, *onusien*, qui traduit admirablement bien l'abréviation anglaise *UN*, comme dans *UN Diplomacy*, rendu par *diplomatie onusienne*.

Fondation et États membres

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, les Nations Unies ne sont pas la première organisation à réunir l'ensemble des pays de la planète – à quelques exceptions près, que sont le Vatican, les îles Cook et Nioué, sans oublier le Kosovo. La Société des Nations, appelée *League of Nations* en anglais, fut mise sur pied après la Première Guerre mondiale dans le but de préserver la paix. Noble objectif, certes, mais que la crise économique des années 1930 et la montée du fascisme firent voler en éclats.

Cet échec aurait pu sceller le sort de ce type d'organisation. Pourtant, Staline, Roosevelt et Churchill convinrent à la Conférence de Téhéran, en 1943,

de créer une nouvelle organisation internationale. Celle-ci s'installa tout d'abord à San Francisco en 1945 avant de déménager ses pénates à New York. Aujourd'hui, les diverses institutions des Nations Unies sont disséminées un peu partout dans le monde, notamment à Genève, siège de l'ancienne Société des Nations, à Nairobi, à Paris et à Montréal, où se trouve l'Organisation de l'aviation civile internationale.

L'Assemblée générale et le Conseil de sécurité

L'Assemblée générale réunit l'ensemble des membres de l'organisation. Elle est un peu le Parlement de l'ONU; son rôle est d'examiner les questions d'intérêt général, dont le budget et l'admission de nouveaux membres. Cependant, il est parfois difficile pour une assemblée de 192 membres de prendre des décisions et d'être efficace. Les grandes puissances à l'origine de la création de l'organisation ont donc prévu une arène plus restreinte pour les décisions importantes, arène où se déroulent les débats les plus musclés. Il s'agit du Conseil de sécurité, le seul organe ayant des pouvoirs coercitifs. Celui-ci compte quinze membres, dont dix sont élus par l'Assemblée générale pour un mandat de deux ans. Les cinq autres siègent en permanence : la Chine, les États-Unis, la Russie, le Royaume-Uni et la France. Ces derniers disposent du droit de veto sur les décisions du Conseil de sécurité. Le droit de veto, appelé diplomatiquement *règle de l'unanimité* parce qu'elle requiert l'approbation des cinq membres permanents, a toujours été un boulet

pour le Conseil de sécurité. En effet, l'obligation d'obtenir le consentement unanime des cinq membres permanents du Conseil entrave considérablement sa capacité à prendre des décisions en temps de crise.

La composition du Conseil de sécurité reflète la situation politique internationale qui existait juste après la guerre, lorsque le Japon et l'Allemagne étaient en quelque sorte au ban de l'humanité. Depuis cette époque, beaucoup d'eau a coulé sous les ponts, et ces deux pays sont devenus des géants de l'économie mondiale. On s'attendrait par conséquent à les voir siéger de façon permanente au grand cénacle onusien, tout comme l'Inde et le Brésil, par exemple. Mais les tentatives de réforme du Conseil de sécurité visant à admettre un plus grand nombre de membres permanents ont échoué.

Les langues

À l'origine, le français, l'anglais, le russe, le chinois et l'espagnol étaient les langues officielles des Nations Unies; l'arabe a été adopté comme sixième langue officielle en 1973. On voit immédiatement que ce n'est pas le nombre de locuteurs qui compte, mais le rayonnement de la langue. Selon Wikipédia, les six langues officielles de l'ONU sont la langue maternelle ou la langue seconde de 2,8 milliards d'humains en plus d'être la langue officielle d'une centaine d'États.

Les langues de travail sont toutefois l'anglais et le français, avec prédominance du premier, comme on le devine. Il est peu probable que d'autres

idiomes viennent s'ajouter, car la multiplication des langues officielles et des langues de travail peut compliquer grandement les communications, comme l'illustre l'exemple de l'Union européenne, où les langues des pays membres sont toutes officielles, ce qui donne lieu à des possibilités infinies de traduction. Pour le plus grand bonheur des traducteurs et interprètes, certes, mais pas celui des fonctionnaires.

Le Secrétaire général

La langue est un critère d'importance dans le choix du Secrétaire général, qui dirige les Nations Unies. Non seulement celui-ci doit posséder une certaine expérience diplomatique, mais aussi on s'attend à ce qu'il maîtrise plusieurs langues internationales. Imagine-t-on un Secrétaire général ne parlant que le bengali?

Le secrétaire actuel, Ban Ki-moon, de la Corée du Sud, parle l'anglais et le français, en plus de sa langue maternelle, tout comme certains de ses prédécesseurs, Kofi Annan (Ghana), Boutros Boutros-Ghali (Égypte) et Javier Perez de Cuellar (Pérou). Les deux derniers parlaient respectivement l'arabe et l'espagnol, deux langues officielles des Nations Unies.

Les secrétaires généraux viennent toujours de petits pays et jamais des cinq pays membres permanents du Conseil de sécurité ou de grandes puissances. On y verra une certaine sagesse.

Le maintien de la paix

On a souvent l'impression que les Nations Unies ont été expressément créées afin de maintenir la paix. Certes, cet objectif est énoncé dans la Charte des Nations Unies, mais celle-ci mentionne également la sauvegarde du patrimoine mondial (Québec, cela vous dit quelque chose?), l'éradication des maladies, l'aide aux réfugiés, etc.

Le conflit du canal de Suez, en 1956, a permis au ministre des Affaires étrangères du Canada, Lester B. Pearson, de connaître son heure de gloire et de remporter le prix Nobel de la paix. C'est en effet lui qui a eu la brillante idée de proposer l'envoi de Casques bleus, une force internationale, pour qu'ils s'interposent entre les belligérants. Depuis lors, les Casques bleus font recette, au point qu'on les appelle *soldats de la paix*, *peacekeepers* en anglais.

La notion de maintien de la paix comporte certains pièges de traduction. Désignée en anglais sous le nom de *peacekeeping*, il ne faut pas la confondre avec *peacebuilding*, rendue par *consolidation de la paix*. Ce terme désigne l'action menée en vue de définir et d'étayer les structures propres à raffermir la paix afin d'éviter une reprise des hostilités. Ne pas confondre non plus avec *rétablissement de la paix*, *peacemaking* en anglais.

Les Nations Unies mettent à la disposition du public une base de données terminologiques, UNTERM, que les langagiers consulteront avec intérêt à l'adresse suivante : <http://unterm.un.org/>. ■

El Rincón Español

Carolina Herrera ■

Sobre algunos problemas de terminología en el campo de la seguridad social

El Ministerio de Recursos Humanos y Desarrollo de Competencias de Canadá administra los programas federales que proporcionan prestaciones directamente a particulares. Dos programas integran el primer nivel del sistema de prestaciones de jubilación: el Programa de Seguro de Vejez y el Plan de Pensiones de Canadá.

Canadá mantiene convenios internacionales de seguridad social con varios países, entre los cuales, cuatro son de habla hispana: Chile, España, México y Uruguay. Estos convenios han generado un aumento en la demanda de traducciones de documentos para tramitar el pago de prestaciones.

Es sabido que dada la riqueza del español un texto se puede traducir utilizando terminología y matices muy variados que no están relacionados únicamente con factores geográficos, ya que incluso dentro de una misma empresa u organización dos traductores pueden optar por variantes diferentes de acuerdo a su estilo. En algunos casos se ve la preferencia por un término en determinado país, ya que cada participante en el convenio con Canadá tradujo su propio documento y se basó en su normativa de pensiones correspondiente. El siguiente es un ejemplo de este caso:

EN: contributor

FR: cotisant (n.m.)

ES: cotizante (m./f.) [URUGUAY]; imponente (m./f.) [CHILE]; asegurado (m.) [MÉXICO]; contribuyente (m./f.) [ESPAÑA]

En otros casos se ve una variedad terminológica por razones ligadas al concepto de lo “políticamente correcto”. El traductor se ve ante el potencial problema de uso discriminatorio del lenguaje al preferir el uso de “inválido” o “incapacitado” en lugar de “discapacitado” para referirse a la capacidad laboral nula o reducida de una persona. Por ejemplo:

EN: disability benefit

FR: prestation d'invalidité (n.f.)

ES: prestación de invalidez (f.); prestación de incapacidad (f.); prestación de discapacidad (f.)

El problema de la elección de uno u otro término no acaba aquí, sino que se puede generar un gran número de términos compuestos y nombres de programas, por ejemplo:

EN: Canada Pension Plan disabled contributor's child's benefit

FR: prestation d'enfant de cotisant invalide du Régime de pensions du Canada (n.f.)

ES: prestación de hijo de imponente inválido del Plan de Pensiones de Canadá (f.) [CHILE]; prestación de hijo de cotizante inválido del Plan de Pensiones de Canadá (f.) [URUGUAY]

Cabe mencionar que la Oficina de Traducciones del Gobierno de Canadá es la única autoridad en la creación de nombres en español para programas y títulos de documentos canadienses. El problema se debe en parte a la ausencia de la terminología oficial en español y las diversas traducciones realizadas en los países que firmaron el convenio con Canadá. La creación de nombres oficiales en español para la normativa canadiense está en proceso pero los documentos en español que utilizan traducciones no oficiales ya se encuentran circulando. Se trata pues de una tarea difícil ya que con el correr del tiempo se arraiga más el uso de las traducciones “no oficiales” y será complicado lograr una normalización en la terminología en lo que respecta al sistema de pensiones de Canadá.

He aquí otros ejemplos:

EN: Canada Pension Plan child's benefits

FR: prestations d'enfant du Régime de pensions du Canada (n.f.pl.)

ES: prestaciones de hijo del Plan de Pensiones de Canadá (f.pl.) [CHILE, ESPAÑA, URUGUAY]; pensión infantil del Plan de Pensiones de Canadá (f.) [MÉXICO]

- EN: Canada Pension Plan surviving child's benefit
 FR: prestation d'enfant survivant du Régime de pensions du Canada (n.f.)
 ES: prestación de hijo sobreviviente del Plan de Pensiones de Canadá (f.) [CHILE, URUGUAY]; pensión de orfandad del Plan de Pensiones de Canadá (f.) [MÉXICO]
 EN: Canadian old age, retirement and survivors benefits
 FR: prestations canadiennes de vieillesse, de retraite et de survivants (n.f.pl.)
 ES: prestaciones canadienses de vejez, jubilación y supervivientes (f.pl.) [URUGUAY]; pensión canadiense de vejez, de retiro y de sobrevivientes (f.) [CHILE]

Es evidente que hay una necesidad urgente de normalizar la terminología en este campo ya que este tipo de convenios se podrían firmar en el futuro con otros países. Actualmente los terminólogos y los traductores de la Oficina de Traducciones están trabajando juntos para establecer la terminología de los títulos de programas de la seguridad social canadiense.

En TERMIUM®, la base de datos terminológicos y lingüísticos del Gobierno de Canadá, se encuentran las fichas terminológicas con definiciones, contextos u observaciones que ayudarán a distinguir los matices entre conceptos relacionados. En algunos casos, las fichas ya cuentan con una etiqueta que indica la región geográfica en donde se usa el término. Se espera que, una vez publicada la terminología oficial para la normativa canadiense, se logre más claridad y simplicidad para beneficio de los usuarios y de las entidades que administran los programas de seguridad social. ■

Suite de la page 27

Continued from page 27

CRIM a conclu avec le Bureau de la traduction et la Chambre des communes en vue de sous-titrer la période des questions a permis de faire des avancées technologiques importantes, car la pression était forte pour atteindre un niveau de performance élevé. Le contexte d'utilisation se prêtait bien au développement de cette technologie novatrice. » Il est maintenant question d'un essaimage, c'est-à-dire de la création d'une entreprise de service de sous-titrage en direct, ce qui devrait contribuer à mieux faire connaître cette nouvelle technique et à en répandre l'usage. Il n'est pas dans le mandat du CRIM, institut de recherche d'abord et avant tout, de commercialiser de tels services. Il n'est pas dit qu'un jour le Bureau de la traduction n'aura pas lui aussi une équipe permanente de sous-titres vocaux. Après tout, la Chambre des communes n'est-elle pas la seule institution au pays à présenter ses débats sous-titrés *en direct* dans les deux langues officielles? ■

with the Translation Bureau and the House of Commons for the purposes of providing closed captioning for Question Period has contributed to significant technological advances because of the considerable pressure to achieve a high level of performance. The context for using closed captioning was highly conducive to the development of this innovative technology." Now it is a question of expanding, in other words, setting up a live closed-captioning service company, which should help to raise awareness of this new technology and expand its use. It is not within the mandate of CRIM, which is first and foremost a research institute, to commercialize such services. However, that does not prevent the Translation Bureau from having a permanent team of voicewriters one day. After all, is not the House of Commons the only institution in Canada to broadcast its debates using *live* closed captioning in *both official languages*? ■

NOTES

- 1 Voir « La sténotypie, vous connaissez? », dans *Circuit*, n° 31, 1990, p. 21-22.
- 2 Organisme à but non lucratif qui, depuis 1992, travaille à promouvoir le sous-titrage en français et à sensibiliser les intervenants à son importance ainsi qu'aux besoins des personnes sourdes et malentendantes en matière d'accès au sous-titrage. Au Québec, on dénombre plus de 600 000 personnes sourdes ou malentendantes.
- 3 Il faut sans doute y voir le premier mode de classement des interprètes. Par ailleurs, les consécutivistes ayant travaillé à la Société des Nations et qui s'opposaient farouchement à l'interprétation simultanée, qualifiaient avec mépris les simultanistes de « téléphonistes ».

NOTES

- 1 See the article "La sténotypie, vous connaissez?" in *Circuit* magazine (OTTIAQ), No. 31, 1990, pp. 21-22.
- 2 A not-for-profit organization that since 1992 has actively promoted French closed captioning and sought to make stakeholders more aware of the importance of closed captioning and the need for deaf and hard-of-hearing people to have access to it. In Québec, there are more than 600,000 deaf or hard-of-hearing people.
- 3 This was probably the first method of classifying interpreters. Moreover, consecutive interpreters who worked at the League of Nations and were fiercely opposed to simultaneous interpretation used to contemptuously refer to the simultaneous interpreters as "switch-board operators."

Words Matter

Barbara McClinch

From book crossing to wikis

Read a good book lately? Pass it on.

Book crossing, called *livre voyageur*, *libérez un livre* or *passe-livre* in French,¹ is the practice of leaving books in a public place to be picked up by others, who might not otherwise have access to the books, to encourage them to read. According to Wikipedia, the term is derived from bookcrossing.com, a free online book club that makes it possible to register books and trace their paths. The popularity of book crossing has grown, spawning blogs, forum discussions and annual conventions throughout the world.

Flashmobs and carrotmobs

You may have heard of *flashmobs* (*TERMIUM Plus*[®]: *foule éclair* or *rassemblement éclair*): large groups of people who communicate on the Internet to organize mostly silly events in public places. A flashmob paid homage to Michael Jackson by dancing to his music at Montréal's Place des Arts in August this year. *Harper's Magazine* editor Bill Wasik came up with the flashmob concept.² Flashmobs are intended to be apolitical, unlike carrotmobs,³ a term coined last year by Californian environmentalist Brent Schulkin, who also founded a website, carrotmob.org.

*Carrotmobbers*⁴ shop at a small business in large numbers, or a mob, all on the same day. The organizers usually ask the business to invest a proportion of the day's receipts in energy-efficient improvements. For example, a restaurant owner may install a greener heating system and switch to recyclable con-

tainers for takeout food and paper cups instead of expanded polystyrene coffee cups.

The idea is to use a carrot rather than a stick to encourage environmentally friendly behaviour. This form of social activism is sometimes referred to as *green shopping* or a *buycott*.⁵ *Carrotmobbing* (*événement écoresponsable* or *rassemblement de consommateurs écoresponsables*⁶) takes the flashmob concept one step further. Like a flashmob, people are mobilized on the Internet, but they use their consumer power to make socially beneficial choices.

The "in crowd"

Jeff Howe, contributing editor to *Wired* magazine, coined the term *crowdsourcing* in 2006, referring to a "new pool of cheap labour."⁷ The idea is that ordinary people use their spare time to work with companies to create content, do research, etc., sometimes for free. This past summer, two British newspapers, *The Guardian* and *The Telegraph*, launched a new *crowd-sourced* experiment, "Investigate Your MP's Expenses," and asked the public for help in reading thousands of expense reports and related documents posted on their respective websites.⁸

Robbing Peter to pay Paul

The headlines are screaming "Bernard Madoff accused of *Ponzi scheme*." Ponzi schemes are a type of illegal pyramid operation named for Charles Ponzi, an Italian-born swindler, who duped thousands into investing in a postage stamp speculation scheme in the U.S. in the 1920s.⁹ I suspect that the term *Ponzi* is used when there are only one or two main perpetrators. A *pyramid scheme* or *opération pyramidale*,¹⁰ on the other hand, is a bigger operation in which recruited investors must

then recruit others in order to be paid, and the last members recruited are left holding the (empty) bag.

The highly respected *Le Monde* newspaper recently published an article that referred to a "Ponzi scheme" as a *schéma de Ponzi*.¹¹ The term *schéma de Ponzi* has been criticized because *schéma* in French does not correspond to *scheme* in English—a deceitful plan or plot. Madoff's scheme was to pay investors with money invested by new clients. It went undisclosed until the 2008 stock market crash, when too many of his clients tried to withdraw their funds. *TERMIUM Plus*[®] provides a synonym, *Ponzi game*, of which the French translation is *combine à la Ponzi*. Wikipedia uses *chaîne de Ponzi* in French.¹²

What's up with wikis?

*Wiki*¹³ is a term generally used to describe a website that uses wiki software with interlinked pages that can be easily created and edited by visitors. For example, a translation business could support one or more wikis containing information to be shared by all the affiliated translators, such as style sheets for particular clients, specialized glossaries and lists of client preferences. For more information, see *Tech Files* by André Guyon in the September 2009 issue of *Language Update*. ■

NOTES

- 1 <http://en.wikipedia.org/wiki/BookCrossing>.
- 2 http://en.wikipedia.org/wiki/Flash_mob.
- 3 <http://www.guardian.co.uk/environment/2008/sep/18/activists.carrotmobbing>.
- 4 <http://www.macmillandictionary.com/buzzword/entries/carrotmob.html>.
- 5 <http://en.wikipedia.org/wiki/Buycott>.
- 6 Proposals by the Translation Bureau's SVP Services.
- 7 "Dirt Cheap Labour" by Stephanie Findlay, *Maclean's*, Aug. 24, 2009, p. 34.
- 8 <http://blogs.journalism.co.uk/editors/2009/06/19/let-the-expenses-data-war-commence-telegraph-begins-its-document-drip-feed/>.
- 9 <http://www.sec.gov/answers/ponzi.htm>.
- 10 *TERMIUM Plus*[®].
- 11 http://www.lemonde.fr/le-monde-2/article/2009/06/12/charles-ponzi-maitre-a-rouler-de-madoff_1206326_1004868.html, "Charles Ponzi, maître à rouler de Madoff," by Yves Mamou, June 13, 2009.
- 12 http://fr.wikipedia.org/wiki/Cha%C3%A9ne_de_Ponzi.
- 13 <http://en.wikipedia.org/wiki/Wikis>.

Don't throw in the towel! Ne jetez pas l'éponge!

Paul Leroux ■

Volume 6/4 • Décembre/December 2009

I may be an Anglophone through and through, but my inspiration as a translator is taken from the language of Molière. I have adopted, as my motto, the immortal words attributed to Napoléon: "Impossible n'est pas français." (In the French language, there is no such word as "impossible.")

In this respect, I differ from a lot of my colleagues who, unlike the little engine that could, keep telling themselves, "I think I can't, I think I can't" at a time when a whole nation to the south of us is chanting, "Yes, we can!"

I have witnessed this defeatist attitude all too often among some of my fellow translators. To my dismay, they scratch their heads and shrug their shoulders, instead of using their heads and putting their shoulders to the wheel. For my part, I like nothing better than to be confronted with such challenges, which "translate" into a very interesting career.

When a difficulty arises amid the daily grind of routine (and, let's be honest, humdrum) texts for translation, I become passionate, awake and alive. I cannot rest until I have found a suitable solution, an appropriate answer.

Some may argue that meeting such challenges is "too difficult," a waste of time and money for the Translation Bureau. They believe (wrongly, to my mind) that resolving these difficulties requires too much research. Yet we have access to wonderful tools such as TransSearch, which gives us access to Hansard, with its delightful treasure trove of idiomatic expressions. Hopefully, we also possess a cultural baggage, a body of knowledge, which enables us to give free rein to our imagination and creativity.

I leave defeatists to err on the side of caution, fearful of biting off more than they can chew. I prefer to throw caution to the winds, to have something I can sink my teeth into. As the old saying goes, "faint heart never won fair lady."

I firmly believe that every language has the resources it needs to express any given reality. It is just a matter of trusting its capacities. I refuse to believe that any language is poorer than another, or at a disadvantage. We need only take advantage of the means at a language's disposal.

J'ai beau être anglophone jusqu'au bout des ongles, en tant que traducteur, j'ai emprunté ma devise à la langue de Molière. J'ai fait miennes ces paroles immortelles attribuées à Napoléon : « Impossible n'est pas français. »

Je me distingue en cela de beaucoup de traducteurs qui ont l'air de préférer une autre parole célèbre de Bonaparte... le mot de Cambronne. (Ce qui est pas mal ironique, puisque cette expression était sa réplique à l'invitation à se rendre.)

Combien de fois n'ai-je constaté chez des collègues un esprit démissionnaire! À mon grand désarroi, ils s'arrachent les cheveux au lieu de se creuser les méninges. Moi, au contraire, rien ne me fait plus plaisir que de me faire poser une colle. On pourrait dire que les défis linguistiques « collent » à ma réalité de traducteur!

Lorsqu'une difficulté de traduction surgit au milieu du train-train quotidien des textes anodins – et, disons-le carrément, ennuyeux – je m'emballe, je m'engoue, je me passionne. Je ne m'accorde pas de répit avant d'avoir trouvé la solution, la réponse, qui convient à la situation.

D'aucuns objecteront que les défis « excessivement difficiles à relever » représentent une perte de temps et d'argent pour le Bureau de la traduction. Ils croient (à tort, me paraît-il) que ces difficultés demandent trop de recherche. Nous avons pourtant, à notre disposition, de merveilleux outils tels que TransSearch, qui nous donne accès aux débats de la Chambre des communes, avec tout ce qu'ils contiennent de savoureuses expressions populaires. Nous possédons aussi, espérons-le, un bagage culturel, un fonds de savoir, qui nous permet de donner libre cours à notre imagination et à notre créativité.

Que les démissionnaires se livrent à leurs petits calculs, qu'ils s'en tiennent à leur attitude de comptable! Moi, je préfère adopter une attitude de comte, pour ainsi dire, car j'estime que nous méritons, en relevant de pareils défis, nos lettres de noblesse.

Je crois, dur comme fer, que chaque idiome a les ressources nécessaires pour exprimer quelque réalité que ce soit. Il suffit de se fier au génie de la langue. Je refuse de croire qu'une langue est plus pauvre ou plus démunie qu'une autre. Nous n'avons qu'à tirer profit des moyens dont elle dispose.

It is true that every language has its strengths and weaknesses, its assets and liabilities. English boasts a vast array of onomatopoeias, or words that reproduce sounds. Aboriginal languages establish infinitely more varied nuances among the different types of snow than European languages. I readily admit that. Yet I still remain convinced that we can overcome these obstacles and render concepts proper to other cultures by drawing on the resources of our own.

Let me tell you about a memorable experience I have had in the course of my own career. A colleague of mine was assigned to translate a rap. Intimidated by the scope of the task, she came to me for advice.

I realized right away that a prose translation would be, well, too prosaic. It would not do justice to the nature of the text. We needed to capture the flavour of the original as much as possible, since a rap is both a poem and a song.

We spent about an hour and a half taking the rap apart, comprehending its deeper meaning, entering into its rhythm. Once we had understood what the rap literally said, as well as the images and symbols it used, we could start to find equivalents in French.

I can tell you, with great satisfaction, that when the French rap was finally posted on the Web, it was a thing of beauty, a little gem that faithfully “represented” the source text, without feeling like a translation.

My high-school French teacher had a motto of her own, from Corneille’s play, *Le Cid*: “À vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.” (In English, we would say, “No pain, no gain” or “No guts, no glory.”) Forty years later, I am no less certain that she was absolutely right. ■

Il est vrai que chaque langue a ses atouts et qualités, ses lacunes et défauts. L’anglais est doté d’une vaste gamme d’onomatopées, c’est-à-dire des mots qui reproduisent des sons. Comparativement aux langues d’origine européenne, les langues autochtones établissent des nuances infiniment variées entre les différents états de la neige. J’en conviens. Ceci dit, j’ai toujours la ferme conviction qu’il est possible de surmonter ces obstacles, de rendre des notions propres à d’autres cultures en puisant dans les richesses de la nôtre.

Permettez-moi de vous raconter un fait vécu, un moment mémorable de ma propre carrière. S’étant vu confier la traduction d’un rap, une collègue est venue me consulter, intimidée par l’énormité de la tâche.

J’ai compris, tout de suite, qu’une traduction en prose serait trop... prosaïque. Elle ferait une entorse à la nature du texte anglais. Il fallait plutôt reproduire, dans la mesure du possible, la musicalité de l’original, car le rap tient à la fois de la poésie et de la chanson.

Nous avons passé environ une heure et demie à décortiquer le rap, à déchiffrer son mystère, sa signification, à nous imprégner de son rythme. À partir de notre compréhension de son sens littéral, ainsi que des images et symboles employés, nous avons pu commencer à trouver des équivalents français.

Je peux vous dire, avec une immense satisfaction, que le rap français, affiché ultérieurement sur Internet, était de toute beauté, un petit joyau qui rendait justice au texte de départ, sans sentir la traduction et sans être une « belle infidèle ».

Ma professeure de français à l’école secondaire avait, elle aussi, une devise, tirée du *Cid* de Corneille : « À vaincre sans péril, on triomphe sans gloire. » Quarante ans plus tard, je demeure plus convaincu que jamais qu’elle avait parfaitement raison. ■

Index annuel

Annual Index

75^e anniversaire du Bureau de la traduction. 6:1:5
75th anniversary of the Translation Bureau. 6:1:5

A

À la recherche du temps perdu. 6:2:8
 à même. 6:2:14
 à ou ou. 6:3:12
 accommodement raisonnable. 6:1:8
 action (collective). 6:3:34
 AILIA. 6:1:7
as such (as a substitute for therefore). 6:4:13
attachments. 6:4:29

B

beginner translator. 6:3:10
 Beijing. 6:1:33
 Bombay. 6:1:33
book crossing. 6:4:35

C

Calcutta. 6:1:33
Canada-Africa partnership. 6:2:9
Canadian Language Industry showcase. 6:1:7
carrotmob. 6:4:35
 Centre de recherche en droit privé et comparé du Québec.
 6:4:14
 Centre de recherche en technologies langagières. 6:2:7
 Centre de recherche informatique de Montréal. 6:4:21
 Centre de traduction et de documentation juridiques. 6:4:15
 Centre de traduction et de terminologie juridiques. 6:4:15
Centre for Translation and Legal Documentation. 6:4:15
 changement climatique. 6:2:18
closed captioning. 6:4:21
collaborative work. 6:3:31
 common law. 6:4:14
Co-op Program. 6:3:8, 6:4:8
 Coopération technolinguistique – Afrique. 6:2:9
coordination. 6:1:15
 courriel. 6:4:28
 CRIM. 6:4:21
crowdsourcing. 6:4:35
 CTRL. 6:2:7

D

deuxième plus important, le ~. 6:2:20
 Dragon (logiciel). 6:2:26
 droit civil. 6:4:14
 durcir. 6:3:16

E

ellipsis. 6:2:17
email. 6:4:28
emphasis. 6:1:15
 en est un de. 6:1:13
endangered species. 6:2:12
 espèces en péril. 6:2:12

F

Feuille de route pour la dualité linguistique canadienne
 2008-2013. 6:3:5, 6:4:5
flashmob. 6:4:35

Foire de l'industrie canadienne de la langue. 6:1:7
 formation (des terminologues). 6:4:7
 formation (des traducteurs). 6:3:7

G

glossaires inuits. 6:2:11

H

harden, to. 6:3:16
headings. 6:1:17
 hybride, voiture ~. 6:1:11

I

incise. 6:4:19
 information, rétention de l'~. 6:1:30
information, retention of ~. 6:1:30
 injure (ajouter l'insulte à l'~). 6:4:10
 innovation. 6:2:5
 Institut Joseph-Dubuc. 6:4:16
 insulte (ajouter l'~ à l'injure). 6:4:10
interpretation. 6:1:21
 interprétation. 6:1:21
 interprétation parlementaire, Cinquante ans d'~. 6:3:18
 interprétation simultanée, évolution de l'~. 6:3:18
Inuit glossaries. 6:2:11
inversion. 6:2:16
 inversion (complexe et simple). 6:4:19
isolation. 6:2:17

J

jurilinguistic centres. 6:4:14
 jurilinguistique, centres de ~. 6:4:14
justification. 6:1:19

K

Kiev. 6:1:38

L

Language Portal of Canada. 6:4:5
Language Technologies Research Centre. 6:2:7
Léxico del Foro Interparlamentario de las Américas. 6:2:24
Léxico do Fórum Interparlamentar das Américas. 6:2:24
 lisibilité visuelle. 6:1:17
 logiciels libres. 6:1:36

M

Madras. 6:1:33
Moneda, Léxico Trilingüe. 6:1:34
 monuments étrangers. 6:3:41
 Mumbai. 6:1:33

N

Nations Unies. 6:4:31

O

open source software. 6:1:36

P

parliamentary interpretation, Fifty years of ~. 6:3:23
 partenariat Canada-Afrique. 6:2:9
Partnership Program. 6:3:8
passive voice. 6:2:16
 Pékin. 6:1:33

pièces jointes. 6:4:29
 places publiques. 6:3:41
Ponzi scheme. 6:4:35
 Portail linguistique du Canada. 6:4:5
 possessif. 6:1:28
 Programme d'apprentissage TR. 6:3:9
 Programme de stages COOP. 6:3:8, 6:4:8
 Programme de stages en partenariat. 6:3:8
 Proust, Marcel. 6:2:8
 puisque. 6:1:28
punctuation. 6:4:13

Q

Quebec Research Centre of Private and Comparative Law.
 6:4:14

R

reasonable accommodation. 6:1:8
 recherche et développement. 6:2:7
 reconnaissance vocale. 6:2:26
 recours (collectif). 6:3:34
 reculer pour mieux sauter. 6:3:28
reflectorization. 6:4:12
 renforcer. 6:3:16
rhythm. 6:3:14
Roadmap for Canada's Linguistic Duality 2008-2013.
 6:3:5, 6:4:5

S

subordination. 6:1:15
separation of subject and verb. 6:2:17
simultaneous interpretation, development of ~. 6:3:23
Sistema Armonizado de Designación y Codificación de Mercancías. 6:3:43
 solar. 6:3:45
 sous-titrage vocal. 6:4:21
 sous-titreur. 6:4:21
STDirect. 6:4:22
 surnoms. 6:2:23
syntax. 6:2:16, 6:3:14

T

terminologie (en interprétation). 6:1:22
terminology (in interpretation). 6:1:22
 titres et sous-titres. 6:1:17
TR Learning Program. 6:3:9
 traducteur débutant. 6:3:10
training (in terminology). 6:4:7
training (in translation). 6:3:7
 travail collaboratif. 6:3:31

V

variety. 6:3:14
verbing. 6:4:12
visual readability. 6:1:17
voice recognition. 6:2:26
voicewriter. 6:4:21
voicewriting. 6:4:21

W

wiki. 6:3:31, 6:4:35

Note

Note de la rédaction

Pour tout problème d'ordre matériel (retard, changement d'adresse, exemplaire manquant, en trop ou défectueux) :

1. Les abonnés sont priés de s'adresser aux :
Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Téléphone : 613-941-5995 Télécopieur : 613-954-5779
1-800-635-7943 1-800-565-7757
2. Les autres personnes qui reçoivent des exemplaires de *L'Actualité langagière* peuvent communiquer avec la Direction de la normalisation terminologique.
Téléphone : 819-953-7120 Télécopieur : 819-953-8443

Les manuscrits, ainsi que toute correspondance relative à la parution des textes, doivent être adressés à :

Denise Cyr
L'Actualité langagière
Normalisation terminologique
Bureau de la traduction
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada
Gatineau (Québec) K1A 0S5
Téléphone : 819-994-1035
Télécopieur : 819-953-8443
Courriel : denise.cyr@tpsgc-pwgsc.gc.ca

Nous rappelons que cette publication est ouverte à tous. Nous acceptons les articles portant sur la traduction, la terminologie, l'interprétation, la rédaction, les industries de la langue et les difficultés de langue en français, en anglais ou en espagnol, dans la mesure où ces articles sont bien documentés et susceptibles d'intéresser nos lecteurs.

Les articles sont soumis à un comité de lecture. Les manuscrits rejetés ne sont pas retournés aux auteurs.

Les opinions exprimées dans *L'Actualité langagière* n'engagent que leurs auteurs.

© Ministre de Travaux publics et Services gouvernementaux Canada 2009

Editor-in-Chief's note

Queries regarding matters such as delays, address changes, and missing, damaged or extra copies should be directed as indicated below:

1. Subscriber queries should be sent to:
Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Telephone: 613-941-5995 Fax: 613-954-5779
1-800-635-7943 1-800-565-7757
2. Other people receiving *Language Update* copies can contact the Terminology Standardization Directorate.
Telephone: 819-953-7120 Fax: 819-953-8443

Manuscripts and all correspondence relating to the publication of articles should be addressed to:

Denise Cyr
Language Update
Terminology Standardization
Translation Bureau
Public Works and Government Services Canada
Gatineau, Quebec K1A 0S5
Telephone: 819-994-1035
Fax: 819-953-8443
Email: denise.cyr@tpsgc-pwgsc.gc.ca

We would like to remind readers that this publication is open to anyone wishing to contribute. We accept articles relating to translation, terminology, interpretation, writing, the language industries and language problems in English, French or Spanish as long as the articles are well documented and of interest to our readers.

Manuscripts are reviewed by a committee. Rejected manuscripts are not returned to the authors.

The Translation Bureau is not responsible for the opinions expressed in *Language Update*.

© Minister of Public Works and Government Services Canada 2009



L'ACTUALITÉ langagière Language UPDATE

L'Actualité langagière, c'est

- un périodique papier et électronique publié par le Bureau de la traduction du Canada et destiné non seulement aux langagiers, mais aussi à tous ceux qui sont appelés à rédiger à l'occasion
- le complément par excellence des autres outils d'aide à la rédaction offerts par le Bureau de la traduction : *TERMIUM Plus*®, guides, lexiques et vocabulaires, service de consultation terminologique

Vous y trouverez

- des nouvelles de l'industrie langagière
- des renseignements pratiques sur les nouvelles terminologies dans les sphères d'activité gouvernementale
- des solutions aux problèmes de traduction et de rédaction courants
- des trucs du métier
- des chroniques sur l'évolution de l'usage
- des mini-lexiques sur des sujets d'actualité

Abonnements

Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

Renseignements sur les produits et services du Bureau de la traduction

819-997-3300
Bureaudelatraduction.TranslationBureau@tpsgc-pwgsc.gc.ca
btb.gc.ca

Language Update is

- a quarterly periodical available in paper and electronic formats published by the Translation Bureau of Canada for language professionals as well as occasional writers
- an excellent source that complements the other Translation Bureau writing tools: *TERMIUM Plus*®, guides, glossaries and vocabularies, and the terminology reference service

In it you will find

- news from the language industry
- practical information on new terms used in government-related fields of activity
- solutions to common translation and usage problems
- tricks of the trade
- articles on changing usage
- miniglossaries in fields of current interest

Subscriptions

Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

Information on Translation Bureau products and services

819-997-3300
Bureaudelatraduction.TranslationBureau@tpsgc-pwgsc.gc.ca
btb.gc.ca

